



EX LIBRIS D' EUGENIUS EMBER

۴۲۰

COURS  
D'OPERATIONS  
DE  
CHIRURGIE,

DÉMONSTRÉES AU JARDIN ROYAL.

Par M. DIONIS, Première Chirurgien de ses Mésdames  
les Dauphines, & Chirurgien-Juré à Paris.

QUATRIÈME ÉDITION.

Revue, augmentée de Remarques importantes, & enrichie  
de Figures en relief, dontes qui représentent les Instrumens  
nouveaux les plus en usage.

Par G. DE LA FAYE, Chirurgien-Juré à Paris.

*Paris de L'Imprimerie de J. G. de la Faye*  
*Chirurgien-Juré à Paris*



A PARIS, rue Saint Severin.  
Chez d'Houy, seul Imprimeur & Libraire de Mon-  
seigneur le Duc d'Orléans.

M. DCC. LI

Avec Approbation & Privilège du Roi.





AU ROY,



IRE,

*Ce Cours d'Opérations de Chirurgie  
que j'ose présenter aujourd'hui à VOTRE  
MAJESTÉ, est un hommage qui lui est  
dû, puisque c'est en exécution de ses Ordres*

a ij

qu'elles ont été démontrées dans son Jardin Royal, VOTRE MAJESTE', toujours attentive au bien de ses sujets, & sur ce qui peut contribuer à la perfection des Sciences & des Arts, n'a pas seulement ordonné par une Déclaration particulière, que les Anatomies s'y fissent publiquement; Elle a voulu encore que les Opérations de Chirurgie y fussent démontrées à portes ouvertes & gratuitement, persuadée qu'il ne suffisoit pas au Chirurgien de connoître l'homme pour le guérir des maux dont il est si souvent attaqué, & qu'il lui étoit impossible d'y parvenir, s'il n'étoit pleinement instruit de toutes les Opérations qui se pratiquent sur le corps humain. Si l'Anatomie doit ses plus grandes lumières à cet établissement, la Chirurgie n'est pas moins redevable aux bontés de VOTRE MAJESTE', qui lui a procuré les moyens de se perfectionner. L'autorité des premiers Anatomistes nous tenant enchaînés, ne nous permettoit pas de publier de nouvelles découvertes; & l'attachement qu'on avoit pour l'ancienne manière de faire les Opérations nous em-

pêchoit de chercher les moyens de les rendre plus heureuses & moins cruelles; mais par les soins paternels de VOTRE MAJESTE', nous sommes revenus de cette aveugle prévention pour les Anciens. Je fus choisi, SIRE, en 1672, pour démontrer les vérités Anatomiques, & les Opérations Chirurgicales: j'ai tâché de m'en acquitter avec toute l'ardeur & l'excellitude qui sont dûes aux ordres de VOTRE MAJESTE'. Les diverses Editions de l'Anatomie de l'homme, telle que je l'ai démontrée au Jardin Royal, sont voir qu'elle a été favorablement reçue du Public; mais comme on ne peut pas douter que le succès n'en soit dû au nom auguste de VOTRE MAJESTE', j'espère aussi que puisqu'Elle m'a permis de mettre ce même nom à la tête de ce Cours d'Opérations démontrées dans le même lieu, il ne sera pas moins bien reçu de tous les Chirurgiens en général, où qu'ils n'y trouveront plus ces fers ardents & ces instrumens affreux dont les Anciens épouventent leurs malades. J'ose même présumer que l'impression de ce Livre devien-

*dra également utile & aux jeunes Eleves  
en Chirurgie , & à ceux qui la pratiquent  
si dignement dans les Armées de VOTRE  
MAJESTE'. Trop heureux , que mon foi-  
ble talent m'ait procuré cette occasion de  
marquer encore le zèle ardent & le pro-  
fond respect avec lequel je suis ,*

SIRE ,

DE VOTRE MAJESTE' ,

Le très-humble , très-obéissant  
& très-fidèle Serviteur & Sujet ,  
DIONIS.



## PRÉFACE.

Tous les Philosophes conviennent de l'importance de la Physique , qui pour nous instruire de l'Histoire naturelle , ne se contente pas de monter jusqu'aux Cieux , d'examiner ce qui se passe dans les airs , de descendre dans le fond des mers & de fouiller dans les entrailles de la terre : mais qui pénétrant dans chaque Etre en particulier , nous fait connoître tout ce qui compose & fait l'ornement de l'Univers.

La Physique ne pourroit pas développer les ressorts qui font agir tous les corps que nous voyons sans le secours de l'Anatomie ; c'est par son moyen que dissectionnant & séparant jusqu'aux moindres particules qui composent un tout , elle découvre tous les secrets de la Nature ; & un cours de Philosophie seroit imparfait , s'il étoit privé des lumières que lui donnent les Démonstrations Anatomiques.

Si le Philosophe est indispensablement obligé d'avoir recours à l'Anatomie pour découvrir l'interieur de chaque Etre , que ne doit pas faire le Chirurgien qui a pour

objet le corps humain, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur. Le premier contente sa curiosité en augmentant ses connoissances par celle que l'Anatomie lui donne, mais l'autre ayant à travailler sur l'homme, ne doit pas ignorer un feul des ressorts qui le font mouvoir, s'il veut être bon Chirurgien.

Il faut donc que la connoissance du sujet précède celle des opérations qu'il doit y faire : c'est par cette raison que chaque hyver au Jardin Royal on commence par l'Anatomie sur le premier Livre qui se présente, & qu'ensuite sur un autre on fait toutes les Opérations de Chirurgie, & c'est cette même raison qui m'a engagé de donner au Public l'Anatomie de l'homme avant ce Cours d'Opérations que je lui donne aujourd'hui.

Le Roi mieux informé qu'aucun de son Royaume de tout ce qui peut contribuer au bien de ses Sujets, ordonna par une Déclaration particuliere qu'il fit vérifier & enregistrer en sa présence dans le mois de Mars 1673. que les Démonstrations de l'Anatomie & des Opérations de Chirurgie se feroient toutes les années dans son Jardin Royal à portes ouvertes & gratuitement, afin de faciliter aux Etudiens en Chirurgie les moyens de se perfectionner dans un Art qu'il a toujours regardé comme un des plus nécessaires dans un Etat.

J'appelle la Chirurgie un Art pour me renfermer dans son étimologie qui est dérivée de deux dictions grecques, de *Keir* qui signifie main, & d'*Egeu* qui veut dire Operation, de maniere que Chirurgien & Opérateur manuel sont mots synonymes, qui sont communs à tous ceux qui travaillent de la main. Quoique le Chirurgien par cette étimologie semble être confondu avec tous les autres artisans, c'est d'elle néanmoins qu'il tire toute sa gloire, puisqu'elle le distingue & le met au-dessus de tous les autres. Les Anciens qui ont donné la dénomination à tous les Arts, ont nommé Peintre celui qui fait les tableaux, Sculpteur celui qui fait les figures, &c. Mais ils ont laissé par excellence le nom de Chirurgien à celui qui travaillant sur le corps humain, avoit pour objet le plus noble de tous les Etres.

Ce seroit pourtant avec quelque justice qu'on pourroit qualifier la Chirurgie de science, contre l'opinion de quelques uns qui la traitent d'Art simplement mécanique : il est vrai qu'elle opere de la main ; mais comme elle n'exécute que ce que l'entendement lui dicte, elle ne mérite pas moins le nom de science, que les Mathématiques qui tracent sur le papier avec la regle & le compas, les figures & les Démonstrations que l'esprit imagine ; ces deux sciences ont également des instrumens qui

leur sont propres ; & comme l'usage de ceux-là n'appartient qu'au Mathématicien , l'usage du scalpel & de la lancette est propre au Chirurgien : car la séparation de la Théorie d'avec la Pratique , est également impossible dans l'une & l'autre de ces Sciences ; & comme on estimeroit ignorant un Mathématicien qui ne pourroit pas former ses figures ni faire ses Démonstrations , on doit croire celui-là incapable de soulager autrui , qui auroit besoin du secours d'une main étrangere pour guérir des maux qu'il se venteroit d'avoir découverts. On peut non-seulement mettre la Chirurgie au rang des Sciences , mais encore on doit la regarder comme la plus noble , la plus certaine & la plus nécessaire de toutes ; puisque ce qui fait la noblesse d'une Science , c'est la dignité de son sujet.

La Chirurgie a pour objet le même que Dieu a eu pour celui de sa toute-puissance , sur lequel il a bien voulu travailler de la main ; car pour former tous les autres , l'Écriture nous apprend qu'il a seulement parlé , & ils ont été faits : & lorsque cette science commande quelque chose à pratiquer par la suite des conséquences qu'elle tire de ses principes , c'est sur ce même corps qu'elle opere. Est-il rien de plus glorieux pour le Chirurgien que de dire , que Dieu après avoir fait l'homme & avoir donné la forme & la figure à toutes les parties de son

corps convenables aux actions auxquelles elles étoient destinées , il l'abandonne entre les mains du Chirurgien pour avoir soin de sa conservation , & le maintenir dans cette conformation de toutes les parties qu'il a reçues du Créateur : Dieu l'a pratiqué étant sur la terre ; exerçant en toutes occasions cette Chirurgie parfaite en toutes ses parties , qui en même tems qu'elle connoit le mal y porte la main , & le remède pour le guérir ; & les Apôtres successeurs de sa charité aussi bien que de son pouvoir , ne dédaignoient pas d'appliquer leurs mains sur les infirmités des malades , & par ces secours charitables , ils convertissoient une infinité de peuples , qui leur voyant faire des cures extraordinaires , se laissoient convaincre des vérités qu'ils enseignoient. Les Rois & les Princes faisoient autrefois leur principale occupation de panser les malades qui imploroient leur secours , ne trouvant pas qu'il fut au-dessous de leur dignité d'appliquer leurs mains Royales pour guérir & soulager le même sujet que Dieu avoit formé de ses mains divines , & sans chercher des exemples dans l'Antiquité , nous avons vu le Roi faire préparer en sa présence & distribuer charitablement à tous ceux qui lui en demandoient , un Remède qu'il avoit reçu du Prieur de Cabrières ; ainsi de tous les tems la Chirurgie a été regardée comme très-



digne d'être pratiqué par les plus Grands de la terre.

La certitude de la Chirurgie est manifestement prouvée par les effets merveilleux qu'elle produit : en abattant les cataractes, elle rend la vûe aux malades sur l'heure même. En vidant la poitrine par le moyen de l'empyème, elle fait parler les muets. Et faisant les réductions des luxations de la jambe & du pied, elle fait marcher les boiteux. Enfin rien n'est plus sûr que ce qu'elle fait, en ajoutant au corps ce qui lui manque ; en retranchant ce qu'il a de superflu, & en le conservant dans cette perfection que lui a donnée l'Auteur de la Nature : & quoique toutes ces Opérations nous paroissent des miracles, parce qu'elles guérissent l'homme dans un moment, ce ne sont néanmoins que les effets ordinaires de la Chirurgie, dont la certitude ne peut être assez admirée.

Pour se laisser convaincre de la nécessité absolue de la Chirurgie, il n'y a qu'à faire réflexion que toutes les autres Sciences & tous les autres Arts ne sont nécessaires à l'homme que pour vivre commodément ; mais que la Chirurgie lui est nécessaire pour vivre absolument ; puisque dès le moment de sa naissance il implore son secours pour lui faire une ligature à l'ombilic, ou pour lui couper sous

la langue le filer que souvent il apporte en naissant, sans quoi il périroit aussi-tôt qu'il a vû le jour. On peut ajouter que sans cette Science la terre seroit presque toute depueplée, parce qu'il est peu de personnes à qui dans le cours de sa vie, on n'ait pas fait quelque opération qui l'ait empêché de mourir. Si on ne pansé pas un coup d'épée ou de mousquet au travers du corps, si on ne trépane pas quand on a le crâne fracturé, si on ne fait pas l'Opération de la Bubonocèle dans un étranglement du boyau, on meurt infailliblement, & par conséquent il faut convenir de la nécessité de la Chirurgie qui enleve tous les jours plusieurs personnes du tombeau qui y descendroient sans elle. Combien dans les Armées a-t-elle guéri de blessés ? Combien de grands Capitaines seroient périés par des playes épouvantables si elle ne les avoit pas secourus ? C'est dans les Armées, c'est dans les Sièges que la Chirurgie triomphe, c'est là que tout reconnoît son empire & sa nécessité, c'est-là que les effets & non pas les paroles font son éloge. On entend les uns qui faisant le recit de leurs blessures, publient lui être redevables de la vie : on voit les autres qui par la confiance qu'ils ont dans la Chirurgie, exposent encore leur vie avec plus de générosité pour le service du Prince, persua-

dés avec justice qu'ils trouveront chez elle tous les secours qu'ils attendent.

Ce sont les Opérations qui en produisant des effets si surprenans , rendent la Chirurgie si recommandable : c'est pourquoi celui qui s'engage dans cette profession , ne doit rien négliger pour s'en instruire & s'y perfectionner. Paris lui en fournit les moyens mieux qu'aucune Ville de l'Europe ; il s'y fait des démonstrations publiques en trois endroits différens , au Jardin Royal , à l'Ecole de Médecine , & à Saint Côme , qui toutes étant faites par des Maîtres Chirurgiens Jurés de Paris , s'y demontrent avec la dernière exactitude.

J'ai fait pendant huit années celles du Jardin Royal , où le concours des Etudiens étoit si grand , que la plus grande salle destinée à ces Démonstrations n'en pouvoit pas tenir la moitié , c'est ce qui nous obligea de faire des billets cachetés que nous distribuâmes aux Garçons Chirurgiens qui servoient les Maîtres , qui seuls y pouvoient entrer , & cela pour éviter la confusion par l'exclusion de ceux qui étoient en boutique chez les Barbiers , & de ceux que la seule curiosité pouvoit y attirer.

C'est ce même Cours d'Opérations que j'ai démontrées tant de fois au Jardin Royal , que je rends public aujourd'hui dans l'espérance qu'il ne sera pas seulement utile à

ceux qui par l'éloignement des lieux , ou par leurs séjours dans les Provinces n'ont pas pu y assister , mais encore à ceux de Paris qui ayant quelque-une de ces Opérations à faire en le lisant y trouveront ce qui se sera échappé de leur mémoire.

Si ce Cours d'Opérations est reçu favorablement des Etudiens , & si les connoisseurs le jugent digne de leur approbation , c'est à la Chirurgie de Saint Côme que tout le mérite en est dû. Je n'ai fait que repeter les instructions que j'ai puisées dans cette Ecole célèbre en me faisant passer Maître. Les quatre Prévôts qui sont chargés de faire faire à l'Aspirant toutes les Opérations sur le sujet pendant la semaine Anatomique , ne laissant passer aucune circonstance essentielle ; s'il s'en acquitte bien ils lui font rendre raison pourquoi il les fait ainsi , & s'il manque en quelque chose , ils le redressent & lui apprennent ; de sorte que celui qui a fait le chef-d'œuvre à Paris , se peut dire sans contestation Chirurgien de la bonne roche.

M. Felix le pere dans le dessein de mettre un jour son fils à la place , voulut qu'il fût Maître : il lui fit faire le chef-d'œuvre avec toute la sévérité qu'il demande. Monsieur Maréchal qui remplit la même Charge de premier Chirurgien du Roi , a voulu que son fils suivit cet exemple , il en a fait tous les actes avec la même exactitude que

font tous les autres. Pour moi qui ai deux fils qui ont voulu embrasser cette profession, dont un a été Chirurgien ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, & l'autre Chirurgien Major de l'Armée du Roi en Espagne, je les ai mis sur les banes, aussi tôt qu'ils se sont déterminés à être Chirurgiens, ils ont faits les vingt-cinq actes du chef-d'œuvre avec la dernière rigueur, & dans cette Compagnie ils ont puisé les lumières qu'on ne trouve point ailleurs. Dieu veuille, que les aggregations, les associations, les legers examens qui y en ont incorporé plusieurs qui ne se sentoient pas assez forts pour y entrer par la voye du chef-d'œuvre, ne diminuent rien de son ancienne splendeur, ne la fassent point relâcher de la regularité dans les actes, en prodiguant la qualité de Maître à des sujets indignes de la porter, & qu'enfin on continue de dire comme autrefois, que l'Ecole de Chirurgie de Paris est la premiere du monde.

Ces Opérations ayant été démontrées dans une des salles du Jardin Royal, où on avoit fait une espee d'amphitheatre attendant que le Roi en eut fait faire un autre plus superbe & digne de sa grandeur, comme il a été executé par la suite; j'ai fait graver la maison du Jardin Royal que j'ai mise à la tête de ce Livre, & en même-temps le dedans de l'Amphitheatre de Saint

Côme

Côme que vous voyez au commencement de la premiere Demonstracion, & au quel tous les spectateurs sont assésés: J'ai pris ce modele comme le plus magnifique de ceux qui sont à Paris, & tel qu'il doit être pour faire tres commodement des Demonstrations publiques.

J'ai divisé ce cours d'Operations comme mon Anatomie en dix journées. La premiere traite en général des Operations & des suturez, la seconde, des Operations qui se pratiquent sur le bas-ventre; la troisieme, de celles qui se font sur la vessie, la verge, & la matrice: la quatrième, de celles que demandent les aines, le serotum & l'anus: la cinquieme, de celles de l'ombilic & du col: la sixieme, de celles qui se font à la tete & aux yeux: la septieme, de celles qui se raportent à toutes les parties du visage: la huitieme, de celles qu'on fait aux extrémités superieures; la neuvieme, de celles qui se font sur les extrémités inferieures; enfin, la dixieme & la derniere, de celles qu'on peut pratiquer sur toutes les parties du corps. J'ai cru cet ordre moins embarrassant pour les Etudians, que si je les avois mis confusement comme nous les voyons dans les Auteurs.

J'ai mis à la tête de chaque Operation une planche qui represente l'appareil tel que le Chirurgien le doit préparer avant que de faire son operation: à celles qui sont

legeres, & qui ne demandent point d'appareil, je n'y en ai point mis; & à celles où il n'en faut pas un considerable, j'en ai fait graver plusieurs sur une même planche, le nombre des figures est de plus de soixante, ce qui fait voir que je ne les ai pas épargnées, que j'y en ai mis autant que j'ai jugé qu'il en étoit nécessaire pour l'instruction, & pour la perfection de cet Ouvrage.

Il y a des lettres alphabetiques dispersées dans le cours de chaque Operation, qui ont rapport avec celles qui sont gravées dans la planche; de sorte que celui qui voudra s'instruire de la maniere de la faire, trouvera marqué par A. le premier instrument dont il doit se servir, & continuant par ordre, il finira par l'instrument ou le bandage marqué par la dernière lettre qui sera gravé dans la planche.

Ceux qui voudront voir un plus grand nombre d'instrumens, je les renvoie au Livre qui a pour titre, *l'Arсенal de Chirurgie de Sentet*, fameux Chirurgien d'Ulrnes; cet Ouvrage a été imprimé en latin à Francfort, il y a plus de soixante ans, & depuis peu il a été mis en françois, & imprimé à Lyon; ce Livre ressemble assez à un Arsenal où l'on voit quantité d'Armes antiques, capables seulement de contenter la curiosité, mais qui ne sont d'aucun usage à présent.

J'ai évité autant que j'ai pu les noms rudes & barbares que les Grecs ont donnés

aux Maladies, & aux Operations qu'elles requierent, j'ai tâché de parler françois, & d'en discourir sous les noms les plus usités dans notre langue.

Je commence néanmoins par expliquer leur étimologie, afin que le jeune Chirurgien sache d'où sont dérivés des mots si difficiles à retenir, je continue par la description, les différences, les causes & les signes de chaque maladie; je prescrais les remèdes convenables pour en obtenir la curation. Et si la maladie ne cede point à ces remèdes, & qu'il en faille venir à l'Operation, je marque ce qu'il faut faire devant, durant, & après l'Operation, & comment il faut le conduire dans le pansement; de sorte qu'il ne tient pas à moi si on n'obtient par la fin qu'on le propose, qui est la parfaite guérison.

Je fais plusieurs remarques, & je rapporte souvent des faits historiques qui doivent encourager le Chirurgien à entreprendre les Operations. Depuis plus de cinquante ans que je pratique la Chirurgie à la Ville & à la Cour, j'ai tant trouvé d'occasions de l'exercer, que tout ce que j'avance est fondé sur ma propre experience; c'est pourquoy on peut m'en croire, & d'autant plus que je ne cite rien ou très peu de choses sur la bonne foi d'autrui.

Les portraits que je fais de plusieurs gens qui ont monté sur la scene pour jouer des

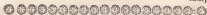
rôles differens dans la Medecine & dans la Chirurgie sont tires au naturel, on peut y ajouter toute la foi possible, puisque j'en ai connu les originaux, & que dans les histoires que j'en fais, je parle avec ma sincerité ordinaire. Je ne les rapporte que dans la vûe de rendre service au Public, afin qu'il évite de se livrer entre les mains de ces sortes de gens qui promettent infiniment plus qu'ils ne peuvent tenir, & de ceux qui n'ayant qu'un remede, le donnent tête baissée à tous ceux qui se presentent. Si y a quelqu'un qui s'en trouve offensé, ou par lui-même ou par ses amis, je lui declare que mon dessein n'est point d'insulter personne sur sa vie, ses mœurs & la probité; que je n'attaque que ceux qui prennent impudemment la qualité de Medecin ou de Chirurgien, parce qu'ils auront quelque legere teinture de l'une ou de l'autre de ces deux Sciences. Je ne blâme point ceux qui charitablement distribuent des remedes aux pauvres qui leur en demandent; je sçai qu'il y a quantité de personnes qui en donnent dans l'intention de soulever les malades & sans aucun interet, & je sçai aussi qu'on peut être fort charitable & zele pour le prochain, & en même tems ignorant Medecin, & dangereux Chirurgien.

Il faut pour remedier aux abus, ou plutôt pour éviter les inconveniens qui arrivent quelquefois dans l'exercice de deux

professions si nécessaires à la conservation de la vie des hommes, il semble qu'on ne peut rien ajouter de mieux à la discipline qui s'observe aujourd'hui, que les anciens Reglemens des Ecoles de Medecine & de Chirurgie de Paris: en effet on ne voit rien qui ne soit sagement établi pour porter les Eleves à la perfection de leur Art, par rapport à la saine Doctrine qu'on y apprend. Les nouvelles institutions qui y ont été faites, en doivent encore beaucoup augmenter la réputation & l'estime chez les Etrangers. M. Fagon non content des soins qu'il prend à avancer la Botanique, la Chymie, & la Chirurgie, par le choix qu'il fait, ou qu'il approuve des Professeurs les plus capables dans ces trois parties de la Medecine, & par les secours qu'elles reçoivent de son grand crédit auprès du Prince, a pourvu depuis peu d'années le Jardin Royal d'un Cabinet des plus rares de l'Europe, en tout ce qui regarde les choses naturelles, afin que dans le tems des Exercices de ce lieu les Philosophes de tout le Royaume, & des autres Pays les plus éloignés y pussent venir s'instruire de la nature & des propriétés de tous les mixtes qu'on y expose à leurs yeux, & dont on leur rapporte l'histoire la plus certaine, pendant que d'un autre côté quelques-uns des plus illustres de notre Compagnie, ont fondé des Leçons publiques, où nos jeunes Maîtres



donnent tour à tour des preuves de leur capacité dans les démonstrations & les explications qu'on les engage de faire de l'Anatomie, des Operations, de l'usage mécanique des os & de leur maladie, en même-tems que M. le premier Chirurgien nous anime tous par le zèle qu'il témoigne tant à maintenir nos droits, qu'à placer dans des postes avantageux qu'il a à sa nomination les personnes en qui il remarque un vrai mérite, & par les exemples singuliers qu'il nous donne si fréquemment de la plus ingénieuse & de la plus heureuse pratique.



# A V I S

## DE L'AUTEUR

### DES

## REMARQUES.

IL n'est pas nécessaire de relever ici par un long éloge le Cours d'OPERATIONS de CHIRURGIE, dont on donne une nouvelle Edition. Il suffit de dire que c'est l'ouvrage d'un des plus grands Maîtres de l'Art, & un ouvrage digne de la réputation de son Auteur; que c'est un de ces Livres excellens auxquels le Public a toujours rendu justice, & dont le succès a trouvé autant de suffrages dans les Pays étrangers que dans le lieu de leur naissance.

Je me contenterai donc d'exposer en peu de mots ce que je me suis proposé en composant les Remarques dont j'ai augmenté la troisième édition & cette quatrième.

Mon but a été 1. d'éclaircir certains endroits que les Erudits n'auroient peut-être pas bien entendu. 2. De décrire plus au long quelques opérations dont j'ai crû qu'un détail plus exact seroit plaisir. 3. Enfin d'ajouter les découvertes qu'on a faites dans la Chirurgie depuis que l'Auteur a donné son Livre au Public.

Si je m'étois borné à expliquer les endroits du texte où il se rencontre quelque difficulté, le nombre de mes Remarques auroit été fort petit, car l'Auteur s'explique presque toujours avec une clarté qui ne laisse rien à désirer. Mais comme son Livre n'est autre chose que le recueil de dix Démonstrations qu'il a faites au Jardin du Roi, & qu'ap-

parément les bornes du tems l'ont empêché de les rendre aussi qu'il auroit dû à faubairer ; l'a eu rendre service aux jeunes Chirurgiens en leur exposant avec plus d'étendue quelques opérations importantes. C'est la matière de plusieurs de mes Remarques longues à la vérité , mais que je n'aurois pu abrégier sans en sacrifier beaucoup de choses sur utiles , & que les E. ndians n'auroient trouvés qu'avec beaucoup de peine & de tems dans un grand nombre d'Auteurs dont la plupart leur sont inconnus. Ainsi l'espere qu'on ne me saura pas mauvais gré de leur longueur.

Je me flate qu'on recouvrera encore mieux celles où je rapporte les découvertes qu'on a faites depuis la mort de l'Auteur. Les Arts le perfectionnent tous. Les Jours, & la Chirurgie est un de ceux dont les progrès sont actuellement plus sensibles. Aucun siècle n'a été plus fécond en Praticiens studieux & habiles. Depuis le temps que M. Dionis a donné son ouvrage au Public, on a trouvé plusieurs manières d'opérer plus simples, plus sûres & moins cruelles que celles qui étoient alors en usage, on a inventé plusieurs instrumens, & Pon a fait des observations qui ont débarrassé de quelques erreurs qu'un respect trop aveugle pour les Anciens & que la pratique ordinaire avoit ses racines. Aussi ceux qui depuis notre Auteur ont traité des Opérations, ont-ils re-

Cette édition sera publiée par l'Imprimerie de M. Drouin comme un ouvrage incomplet, et elle sera vendue au public à un prix de 1 franc. Elle sera distribuée par les libraires, mais elle ne sera pas envoyée aux bibliothèques de la ville de Québec. Cette édition est destinée à ceux qui veulent se procurer un ouvrage qui conviendrait à chaque Opérateur ; et ce qu'on ne trouve pas au moins avec la même étendue, dans aucun autre ouvrage de ce genre. M. Drouin, comme directeur de l'Imprimerie, ou à son successeur.

déconvertes, il faudroit en reconnoissant la L.  
de cet ouvrage, convenir qu'il y manquoient  
des choses importantes.

Pour remédier à ce défaut, qui fait gloire de l'Auteur, fait honneur à l'Art à la sagacité des Praticien de nos jours, un nombre considérable de remarques sur les nouvelles découvertes, & qui par conséquent de supplément

C'est avec confiance que je donne au Public cette Addition, parce que je ne l'ai point faite de mon propre fond, mais de la lecture de plusieurs Auteurs, des leçons & de la conversation de 3. ou 4. grands Maîtres de nos jours. J'ai vu que c'est à leur dépens que j'ai enrichi ce Livre d'une infinité d'observations utiles & curieuses, & que c'est par leurs travaux que je me suis trouvé en état de donner une Edition de ce Cours d'Opérations beaucoup plus complète que les précédentes.

Cette quatrième Edition a plusieurs avantages sur la troisième. J'y ai ajouté plusieurs nouvelles Remarques que j'ai jointes aux anciennes, & j'ai mis les uns & les autres au bas des pa. es auxquelles elles ont rapport, au lieu que dans la troisième Edition, elles ne se trouvoient qu'à la fin de l'Ouvrage, ce qui étoit incommode. J'ai fait graver quatre planches des instrumens dont je parle. Comme la première des planches que j'ai eue à donner, n'étoit pas assez distincte, j'ai eu devoir lui en substituer une où les instrumens furent gravés avec plus de soin : j'y ai ajouté les pincettes à anneaux indiquées dans une de mes Remarques par la lettre *ff*.

Noms des Auteurs cités dans les Remarques.

|                                    |                    |
|------------------------------------|--------------------|
| Ambrosius                          | Locat.             |
| Antoine Maître-Jean                | La Motte.          |
| Arnoul.                            | Littre.            |
| Aznaud de Ronfil.                  | Lafnier.           |
| Aurillac.                          | Morand.            |
| Barbette.                          | Marchetis.         |
| Belloile.                          | Manno.             |
| Herengarius.                       | Menrille.          |
| boticaul.                          | Meekren.           |
| Boudou.                            | Munnck.            |
| Bichardé.                          | Muys.              |
| Caumont.                           | Mery.              |
| Cheselden.                         | Manger.            |
| Coloc.                             | Mezeray.           |
| Carterius Johan Baptista.          | Mercuré de France. |
| Comunes <i>non literarum</i> , &c. | Michel.            |
| Dargeste.                          | Nuck.              |
| Denis.                             | Peyer.             |
| Duverney.                          | Paré ( Ambroise. ) |
| Deigné.                            | Petit              |
| Épimécrides d'Allemagne.           | Pechet.            |
| Foubert.                           | Rulicau.           |
| hal. en sabana pendente.           | Randotché.         |
| Fabianus Hiloatus.                 | Rouhault.          |
| Fret Jacques.                      | Raa.               |
| Gerard.                            | Rufsch.            |
| Gravert.                           | Saviart.           |
| Gallier J.                         | Scuvert.           |
| Gubien.                            | Sandoun.           |
| Gautiercot.                        | Schul.             |
| Gus.                               | Toller.            |
| Gouard.                            | Thibault.          |
| Habien.                            | Tolacot.           |
| Butoire de l'Acad. des S.          | Tulpus.            |
| Joubert.                           | Vacher.            |
| Joannot.                           | Verduin.           |
| Journal des Savans.                | Virgile.           |
| Junckers.                          | Verdier.           |
| Jo Peyronnie.                      | Verduc.            |
| Ledran.                            | wetterbergius.     |
| La Haye.                           | winslow.           |



# TABLE

## DES TITRES ET SECTIONS

de ce Livre, contenant dix Démonstrations.

### PREMIERE DEMONSTRATION,

enseignant les choses nécessaires pour pratiquer les Opérations.

|  |        |
|--|--------|
| <i>DU</i> general des Operations,              | page 1 |
| Des instrumens communs de Chirurgie,           | 18     |
| Des tentes & canules,                          | 28     |
| Des bons donneurs & plumaceaux,                | 36     |
| Des emplâtres,                                 | 41     |
| Des compresses,                                | 45     |
| Des bandages,                                  | 50     |
| Des sutures tant en general qu'en particulier, | 59     |

### SECONDE DEMONSTRATION,

contenant les Operations qui se font sur le ventre inferieur.

|                              |      |
|------------------------------|------|
| De la ligature de l'ombilic, | 75   |
| De la gastrostomie,          | 79   |
| De l'Exomphale,              | 104  |
| De l'Epiplophale,            | 108  |
| De l'Emicromphale,           | ibid |
| De l'Epiplo-eteromphale,     | ibid |
| De l'Hydromphale,            | ibid |
| De la Pneumatomphale,        | ibid |

|                             |     |
|-----------------------------|-----|
| De la Sarcophale ,          | 109 |
| De la Varsophale ,          | 109 |
| De la Hernie orinale ,      | 119 |
| De la Pataccole ,           | 112 |
| De l'Operation Cefarienne , | 112 |

TROISIEME DEMONSTRATION,  
renfermant les Operations qui se pratiquent sur  
la vessie, sur la verge & sur la matrice.

|   |                 |
|---|-----------------|
| De l'excision de la pierre ,  | page 173        |
| Des pierres trouvées dans les reins du Pape Innocent XI.                            | 183             |
| De la suppreffion d'urine ,   | 191             |
| Du Catheterisme ,   | 194             |
| De la ponction au perinée ,   | 195             |
| Du huit appareil ,  | 211             |
| De la pierre dans l'uretre ,  | 213             |
| De la taille des femmes ,   | 216             |
| Histoire de Frere Jacques ,   | 219. & suiv.    |
| Des perçions sur la verge ,   | 216             |
| Du phymosis ,   | 218             |
| Du Paraphimosis ,   | 262             |
| De l'ad. creux du prépuce ,   | 265             |
| Des porreaux de la verge ,  | 267             |
| De l'urètre qui n'est pas percé ,   | 268             |
| Des defauts du gland & des moyens d'y remédier ,                                    | 269             |
| De l'carosité ,   | 271             |
| Des tumeurs sur la matrice ,  | 271             |
| Des accouchemens & des occasions qui demandent le Crurotreu ,                       | 283 284 & suiv. |
| Des suites des accouchemens , & des defermes ou suites de matrice qui en arrivent , | 303. & suiv.    |

QUATRIEME DEMONSTRATION,  
traitant des Opérations qui se font sur les  
au scrotum , & à l'anus.

|   |                  |
|---|------------------|
| Des hernies , de leurs causes , & de leurs difformités<br>especer ,       | page 313 & suiv. |
| Du bubono'ele ,   | 340              |
| Des hernies des femmes ,  | 360              |
| Des Operations du scrotum? & des cinq sortes de tumeurs qui les causent , | 363              |
| De l'Hydrocele ,  | ibid             |
| Du Pneumatocele ,   | 371              |
| Du Sarcocoele ,   | 372              |
| Histuire d'un Sarcocoele intégral à un pauvre Malabou ,                   | 373              |
| Du varicocele & du circocele ,  | 377              |
| De l'herne humoralc ,   | 380              |
| De la relaxation du scrotum ,   | 381              |
| De la castration ,  | 384              |
| Des Operations de l'anus , & des causes pour lesquelles on les fait ,     | 388              |
| Du foudement clos naturellement ,   | 390              |
| De la chute du foudement ,  | 392              |
| Des condilomes , érètes , regader & finigus ,                             | 395              |
| Des hemorrhoides ,  | 399              |
| De la fistule à l'anus ,  | 405              |

CINQUIEME DEMONSTRATION ,  
concernant les Operations qui se pratiquent à  
la poitrine & au col.

|   |     |
|---|-----|
| De l'Emphème au sein & du sang , du pus ou de l'eau<br>cocture dans la poitrine , | 422 |
| Des fistules du thorax ,  | 442 |
| Des operations du mammelon ,  | 444 |
| Des abscès à la mamelle ,   | 448 |
| Des cancers ,   | 450 |

|  |     |
|--|-----|
| <i>De la gobosité ,</i>                | 466 |
| <i>De la saignée de la jugulaire ,</i> | 470 |
| <i>De la Bronchorrhée ,</i>            | 472 |

SIXIEME DEMONSTRATION.  
traitant des Opérations qui se font à la tête  
Et aux yeux.

|   |          |
|---|----------|
| <i>Des fractures du crâne ,</i>                                     | page 481 |
| <i>Du Trepam .</i>  | 517      |
| <i>Du pansement du Trepam ,</i>                                     | 523      |
| <i>De l'Hydrocèle ,</i>   | 527      |
| <i>De l'Anchilobépharum , ou agglutination des paupières ,</i>      | 532      |
| <i>Du Lagophthalmos , ou ravaillon de la paupière supérieure ,</i>  | 533      |
| <i>De l'Éctropion , ou renversement de la paupière inférieure ,</i> | 535      |
| <i>De l'écaille ou grato d'orge ,</i>                               | 536      |
| <i>Du calazion ou grande grêle ,</i>                                | 537      |
| <i>De l'hidote , tumeur des paupières ,</i>                         | 538      |
| <i>Du distichiasis , ou double rang de cils ,</i>                   | 539      |
| <i>Du proptis , ou renversement des cils ,</i>                      | ibid     |
| <i>Des maladies des tunique de l'œil ,</i>                          | 542      |
| <i>De l'Phypopion , ou collection du pus aux yeux ,</i>             | ibid     |
| <i>De l'perigon , ou encreissement dans l'œil ,</i>                 | 543      |
| <i>Du proptosis , ou forçement de l'œil ,</i>                       | 545      |
| <i>De l'Phypophyma , ou cataracte ,</i>                             | 547      |
| <i>Des ornières curées dans l'œil ,</i>                             | 558      |
| <i>Les maladies des Angles des yeux ,</i>                           | 559      |
| <i>De l'Eckanus ,</i>   | ibid     |
| <i>De l'Anchalops ,</i>   | 560      |
| <i>De l'Agulops ,</i>   | 561      |
| <i>Des moyens d'empêcher de loucher ,</i>                           | 572      |
| <i>Des yeux artificiels ,</i>                                       | 573      |

SEPTIEME DEMONSTRATION.  
concernant les Opérations qui se pratiquent  
à toutes les parties du visage.

|                                      |     |
|--------------------------------------|-----|
| <i>Du polype ,</i>                   | 575 |
| <i>De l'ozène ,</i>                  | 585 |
| <i>Des playes du nez ,</i>           | 587 |
| <i>Des saignées de la Tête ,</i>     | 590 |
| <i>De l'Éternuement ,</i>            | 595 |
| <i>Du bec de lièvre ,</i>            | 597 |
| <i>Des opérations des gencives ,</i> | 605 |
| <i>De celles des dents ,</i>         | 608 |
| <i>De celles de la langue ,</i>      | 613 |
| <i>De celles de la luette ,</i>      | 629 |
| <i>De celles des Amygdales ,</i>     | 632 |
| <i>De celles du gosier ,</i>         | 634 |
| <i>Des parotides ,</i>               | 635 |
| <i>De celles des oreilles ,</i>      | 638 |
| <i>Du goître ,</i>                   | 639 |
| <i>Des Ecrevisses ,</i>              | 641 |

HUITIEME DEMONSTRATION.  
expliquant les Opérations qu'on fait aux extrémités supérieures.

|   |      |
|---|------|
| <i>De la saignée , Et de tout ce qui l'accompagne ,</i>   | 644  |
| <i>De l'Aneurisme ,</i>                                   | 688  |
| <i>De la fumeur du tendon ,</i>                           | 711  |
| <i>Les doigts athérotiques ,</i>                          | 715  |
| <i>De la courbure des doigts ,</i>                        | 717  |
| <i>Du Panaris ,</i>                                       | ibid |
| <i>De l'extirpation des doigts ,</i>                      | 725  |
| <i>De la transfusion , Et pourquoi on l'a condamnée ,</i> | 728  |



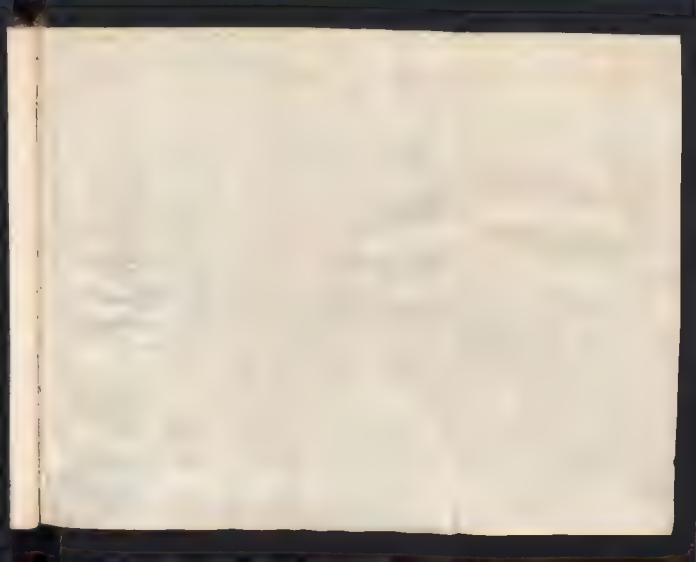
NEUVIEME DEMONSTRATION,  
traitant des Opérations qui se font sur les ex-  
tremité, inférieures.

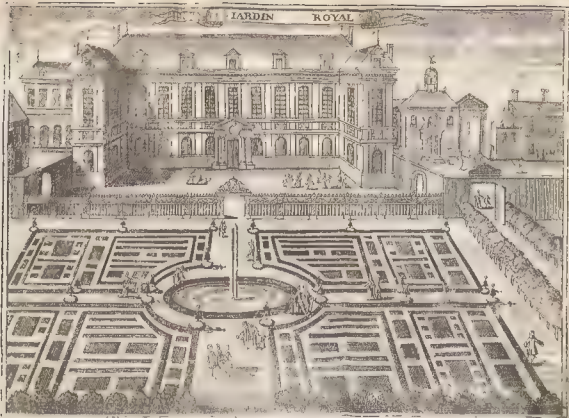
|                                     |     |
|-------------------------------------|-----|
| De l'amputation d'une jambe,        | 732 |
| Des os de la jambe,                 | 735 |
| De la fracture du pied,             | 767 |
| De la fracture du tibia,            | 767 |
| De la fracture du fémur,            | 777 |
| De la fracture des os de la main,   | 760 |
| De l'ongle qui croît dans la chair, | 781 |
| Manière de seigner l'empyème,       | 786 |

DIXIEME ET DERNIERE  
DEMONSTRATION,  
comprenant les Opérations qu'on peut pratiquer  
sur toutes les parties du corps vivant, ou  
après la mort.

|                                      |     |
|--------------------------------------|-----|
| De l'extraction des corps étrangers, | 797 |
| De la sonde,                         | 814 |
| De l'ouverture des abcès,            | 817 |
| De la cautère,                       | 825 |
| De l'écoulement,                     | 826 |
| Des ulcères ulcérez,                 | 829 |
| Des cautères,                        | 835 |
| Des lésions,                         | 841 |
| Des fistules,                        | 847 |
| Des lésions,                         | 849 |
| De la Peste,                         | 852 |
| Des Pustules ou porreaux,            | 855 |
| De l'ouverture d'un corps mort,      | 858 |
| De l'embaumement,                    | 868 |

Fin de la Table.





COURS  
D'OPÉRATIONS  
DE  
CHIRURGIE,  
DE MONTREUIL  
AU JARDIN DU ROI.

Les deux assemblées, Messieurs, si vous  
 ne le faites pas sagement, et si vous ne  
 le faites pas à propos, vous ne ferez  
 que vous rendre plus odieux, et plus  
 méprisés. Vous ne ferez que vous  
 rendre plus odieux, et plus méprisés.  
 Les deux assemblées, Messieurs, si vous  
 ne le faites pas sagement, et si vous ne  
 le faites pas à propos, vous ne ferez  
 que vous rendre plus odieux, et plus  
 méprisés. Vous ne ferez que vous  
 rendre plus odieux, et plus méprisés.

## DES OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

En effet cette Profession s'occupe toute à la conservation & au rétablissement de la santé de l'homme. le chef d'œuvre le plus accompli de l'Univers ne doit on pas convenir qu'elle est autant au-dessus des autres emplois, que son objet est préférable au reste des êtres, & la fin aux plus grands desseins qu'on se puisse proposer ? Pour peu aussi que l'on se fléchisse sur les puissans secours qu'on tire tous les jours de ce grand Art qui n'agit que sur des principes sûrs & manifestes, on sera bientôt convaincu que rien n'est plus utile dans un Etat que de bons Chirurgiens.

Portrait  
d'un bon  
Chirurgien

Par de bons Chirurgiens je n'entens pas parler de ceux qui prétendent à cette qualité, parce qu'on leur aura appris à faire un emplâtre & une saignée, ni de ceux qui connoissent leur foiblesse n'ont osé s'exposer à subir la rigueur du chef-d'œuvre ; mais j'entens parler de ceux qui après une solide éducation, ont été instruits des préceptes de la Chirurgie par de bons Maîtres, qui ont ensuite pratiqué dans les Hôpitaux, & dans les Armées selon les lumières & la saine méthode qu'ils ont puisées dans l'Ecole de S. Côme, qui est assésimant le lieu où se forment les plus habiles Chirurgiens de l'Europe. Je parle enfin de ceux qui ont pour principe de leur travail la gloire de servir ou de soulager autant qu'il est possible, & généralement toutes les personnes qui ont besoin de leur assistance ; & qui n'étant point avides du gain, courent également chez les pauvres comme chez les riches.

Definition  
du  
Chirurgien

La Chirurgie a été définie diversément par différents Auteurs ; les uns l'ont honorée du titre de science, les autres ont prétendu qu'elle étoit un art simplement mécanique, & d'autres ont dit qu'elle étoit science & art tout ensemble, & que ces deux choses n'en pouvoient être séparées sans la rendre imparfaite ; pour moi qui suis du nombre de ces derniers, je dis que la Chirurgie dans toute

## PREMIERE DEMONSTRATION.

son étendue est une habitude de l'entendement formée par l'habitude & par des réflexions sur l'expérience, pour connoître les maladies du corps humain & en même tems une dextérité acquise par un usage fréquent & bien ordonné, pour appliquer avec les mains aidées des instrumens les remèdes aux maladies qui en ont besoin.

Tous les anciens ont aussi divisé la Chirurgie en deux parties, l'une en Théorique & en Pratique ; de la Ch. ils disent que la première est une science qui enseigne la manière d'opérer pour la guérison des maladies, & l'autre est que la seconde soit un art qui guérit effectivement par l'opération de la main adroitement dirigée. Il y a des Medecins qui ont suivi la même division qu'ils ont exprimée en des termes différens, partageant toute la Chirurgie en Chirurgie médicale & raisonnée, & en Chirurgie manuelle & operative. C'est en conséquence de cette distinction qu'ils établissent deux sortes de Chirurgie, qui peuvent être possédées séparément par différentes personnes, prétendant que la première est le partage des Medecins, & que la seconde appartient aux Chirurgiens.

Mais il faut demeurer d'accord qu'un Chirurgien qui n'auroit que cette Chirurgie pratique, manuelle & operative pour son partage, étoit un Chirurgien qui coureroit souvent risque de nuire ou d'estropier ses malades, quand il n'auroit pas de Medecin pour le conduire ; & même en la présence du Medecin ne seroit-il pas encore en danger de faire des fautes, si sa tête n'étoit la conductrice de sa main ? En effet pour marcher sûrement il faut avoir des yeux clairs voyans & des jambes souples & agiles, l'un sans l'autre est insuffisant. Un aveugle, par exemple qui aura de bonnes jambes, & qui sera mené par un conducteur sûr & fidèle, ne lui seroit pas de grever en marchant, parce que la lumière sem séparée de la puissance qui la suit marcheroit même quelque espace en un Col.





# DES OPERATIONS DE CIRCUMCISE.

6 Définition tres, parce qu'outre qu'elle est la plus nécessaire, elle use encore des moyens les plus simples pour restituer au corps humain cette intégrité des parties qu'il a reçû de l'Auteur de la nature.

La Diurée est une opération qui divise & sépare les parties dont l'union & la continuité est un obstacle à la guérison, ou qui sont jointes & collées ensemble contre l'ordre naturel. Cette opération se pratique en quatre manieres ; savoir, en entaillant, en piquant, en arrachant & en brûlant : ces quatre especes de divisions conviennent également aux parties molles & aux parties dures, & cela s'exécute en tant de différentes circonstances, que la subdivision que je vous en ferois, vous seroit plus ennuyeuse qu'utile, puisque j'espère vous les faire voir toutes dans le cours de ces opérations. (a)

L'écoulement est une operation qui retire, & retire hors du corps les choses qui lui sont superflues ou nuisibles & étrangères. Cette opération se fait en divers manieres, ou par extraction, comme lorsque l'on est obligé de tirer des choses engendrées naturellement dans le corps, & qui pourtant lui sont devenues étrangères, comme un enfant mort ; ou

par les fractures. La situation de la partie malade, le bandage, l'agglutination & la force sont les moyens que la Chirurgie emploie pour quelques réparations & quelques choses ensemble. La symphyse de continuité a pour objet le déplacement des parties, comme les hernies, les luxations, la chute de la matrice, celle du vagin & de l'utérus. La chute de la matrice, celle du vagin & de l'utérus se remeurent réunit ce qui a été divisé, la seconde se réunit dans la situation naturelle ce qui a été déplacé.

(a) On peut diviser la diurée en commune & en particulière. La diurée commune résume toutes les opérations où l'on ne divise les parties que pour parvenir à quelque fin, telle est l'incision que l'on fait pour tirer l'urine hors la vessie, elle est aussi celle que l'on fait pour l'écoulement pour évacuer les fluides épanchés sur le diaphragme, &c. La diurée particulière a pour but la résection des parties dont l'union est contre nature. Par exemple, à l'incision de l'urètre, à l'excision de la prostate, à l'excision de la verge, &c.

## PREMIERE DEMONSTRATION.

7 de l'urine retenue ; ou par distraction, quand on ôte du corps les choses contre nature qui ont été introduites du dehors ; on en vient à bout soit en faisant playe, soit sans faire playe, comme lorsque les matieres se sont fourrées dans des cavités qui ont des issues assez larges, telles que celles du nez, des oreilles, &c. Enfin pour bien exécuter ce que l'Exercice demande ; il faut examiner, 1°. quelle est la partie dont on veut tirer quelque chose. 2°. quels sont les corps étrangers que l'on veut faire sortir, & 3°. quels sont les instrumens qu'on y peut employer.

La Prothèse est la quatrième genre d'opération de Chirurgie par lequel on ajoute au corps quelque instrument qui supplée à des parties qui lui manquent ; ces défauts viennent ou naturellement comme quand quelque partie manque à un enfant dès sa premiere formation ; ou par accident, comme quand on a perdu à l'armée un oeil, un bras, ou une jambe ; dans ce cas là l'on a recours à quelque organe qui repare la partie dont on est malheureusement privé. On tire quatre utilités différentes de la Prothèse, la premiere regarde la nécessité de quelque action, comme d'ajouter une jambe de bois pour marcher ; la seconde est pour rendre à quelque partie son usage, on peut en faciliter l'action, comme quand on applique à la voûte de l'intérieur de la bouche de ceux qui ont le palais rongé ou percé une petite plaque d'argent ou de plomb, sans quoi ils ne pourroient parler que du nez, & n'avaleroient qu'avec peine ; la troisième pour l'ornement, comme quand on enchâsse dans l'orbite un oeil de verre peint & figuré de même que le naturel ; & la quatrième pour redresser la mauvaise conformation de quelque partie ; c'est dans ce dessein qu'on fait porter un corset de fer à de jeunes enfans dont l'épine & les côtes se déforment & prennent une courbure vicieuse.

Sous ces quatre especes d'opération sont com-

Définition de la Prothèse.

Utilité de la Prothèse.

Quel ordre

LES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 pretes toutes celles que j'ai à vous faire voir, mais  
 l'on ne convient pas sur l'ordre que l'on doit tenir  
 pour les démontrer; les uns dont Thevenin est du  
 nombre veulent que l'on commence par celles qui  
 appartiennent à la Synthèse, que l'on continue par  
 celles qui regardent la Diétète, ensuite que l'on  
 vienne à celles qui dépendent de l'Exercice, & que  
 l'on finisse par celles que la Prothèse ordonne de  
 faire; les autres, parmi lesquels est Fabricius d'A-  
 quapendente, font précéder à toutes les autres  
 opérations celles qui se pratiquent sur la tête; ils  
 passent après à celles de la poitrine, & descendent  
 à celles du ventre pour finir par celles des extrémi-  
 tés; & d'autres enfin prétendent que pour garder  
 le sujet assés de tems, il faut suivre l'ordre Anato-  
 mique le plus usité, & pour cet effet commencer  
 par le bas ventre, afin de le vuider incontinent  
 après que l'on aura achevé les opérations qui se  
 font à cette région, d'où l'on montera à la poitrine,  
 & de-là à la tête, réservant les extrémités pour  
 la fin. Ce sera aussi cet ordre que nous tien-  
 drons comme étant le plus commode pour la  
 conservation de notre sujet, & le plus suivi dans  
 les démonstrations publiques.

De toutes ces opérations il y en a de douces & qui sont quelquefois fort aisées à faire, comme la ligature; d'autres qui ont beaucoup de difficultés & de danger, comme l'opération du bubonocèle; & d'autres, qui ne se peuvent faire qu'avec de très-grandes douleurs, & qui sont horribles aux spectateurs, comme l'amputation d'un bras, ou d'une jambe.

De plus, il y a des opérations dont les unes sont absolument nécessaires à la vie, en forte que l'on ne peut se dispenser de les faire sans exposer le malade à périr, tel est le trépan ou l'empîème; et d'autres qui ne sont nécessaires que pour la commodité de la vie, comme quand on tache de fermer un œil lachrymme, ou d'allouer une cata-

riété. Enfin de ce grand nombre d'opérations que vous voyez décrites dans les Auteurs, il y en a plusieurs que l'on a rejetées, parce qu'elles étoient trop cruelles ou tout à fait inutiles, comme ces grandes incisions à la tête, & ces cauterisations du foye, de la rate & des jointures.

Ce n'est pas seulement sur le nombre des opérations que nous ne nous accorderons pas avec nos Anciens, nous nous écarterons encore davantage d'eux par la manière dont ils opèrent. Ils font plusieurs de celles qu'ils nous ont enseignées. Ils les ont rapportées comme on les pratiquait dans leur temps, où l'on connoissoit très-peu l'économie animale; mais aujourd'hui que la Chirurgie, acquise par les soins & par le génie d'une infinité d'habiles gens, plus de lumière & de politesse qu'elle n'en a jamais eu, l'on a su par ce qu'elle avoit de rude & de barbare, l'on en a retranché ses fers ardens & ces instrumens affreux que les malades ni même les assistants ne pouvoient voir sans trembler : & par une méthode plus douce & plus humaine l'on guérit encore plus sûrement les maladies que l'on ne faisoit autrefois avec ces grands préparatifs capables d'épouventer les plus intrépides.

Pour bien opérer, il faut le faire avec prompti-  
 tude & assurance de face, après avoir vu le malade,  
 & avec de petites quantités de la part de  
 l'opérateur. La promptitude s'entend de la diligence  
 qu'on apporte dans l'opération ou dans la gué-  
 rison, la sûreté le connoît quand on fait employer  
 les moyens que l'art prescrit pour guérir parfaite-  
 ment le mal, & empêcher ou qu'il ne revienne, ou  
 que la guérison ne soit la cause d'un autre plus  
 grand. L'agrement consiste à ne point faire de la  
 douleur que le moins qu'on peut, à ne point tour-  
 mer le malade, c'est-à-dire, à ne rien faire que de  
 lui contentement, & à ne point laisser ces char-  
 taires qui promettent toujours de guérir & qui

20 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
de tenir la santé, parce qu'il faut qu'un Chirurgien  
se distingue de ces sortes d'ignorans, & que l'effet  
suive toujours les promesses. Enfin la dextérité ou  
l'adresse de l'Opérateur doit paroître non-seule-  
ment dans la délicatesse & l'exactitude de son tra-  
vail, mais encore dans les mêmes réflexions qu'il est  
obligé de faire sur six ou sept circonstances que  
l'on exprime communément par ce vers latin,

*2<sup>us</sup>, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.*

C'est à-dire, qui, qu'est-ce, où, quels mo-  
yens, pourquoi, comment, & quand ?

*Qui*, regarde le malade, sçavoir si c'est une per-  
sonne foible ou robuste. *Qu'est-ce*, a rapport à la  
nature du mal, si c'est un éclat de grenade, une  
balle ou un morceau de bois ou de fer qu'on doit  
tirer. *Où*, s'entend de l'endroit du corps où il faut  
opérer, & du lieu où l'on laissera le malade, dans  
son lit ou dans une chaise ; *Quels moyens*, ce sont  
les instrumens, les machines & les médicamens  
propres à l'opération & à traiter le mal ; *Pourquoi*,  
c'est la fin qu'on se propose en prenant les méil-  
leures voyes, pour guérir le malade ; *Comment*, sig-  
nifie la manière d'agir, & c'est ce que l'Art en-  
seigne ; & *Quand*, dénote l'occasion pour bien  
prendre son tems, & ce tems est de deux sortes  
l'un que l'on appelle tems de nécessité, qui ne veut  
pas que l'on diffère, comme lorsqu'il est question  
d'arrêter une hémorragie, & l'autre que l'on nom-  
me tems d'élection, qui permet de choisir un jour  
ou une saison commode lorsqu'il n'y a point de  
nécessité pressante, comme dans la Lithotomie.

Il ne suffit pas au Chirurgien d'avoir fait ses ré-  
flexions sur ce qu'on vient de dire pour bien ac-  
complir ce que son Art demande, il faut encore  
qu'il jette les yeux, 1<sup>o</sup>. sur lui-même, 2<sup>o</sup>. sur le  
malade, 3<sup>o</sup>. sur les assistants, & 4<sup>o</sup>. sur les choses  
extérieures.

Qualités La personne du Chirurgien doit être avantagée  
de trois sortes de qualité ; dont les premières sont

#### PREMIERE DEMONSTRATION.

21

dûes à une nature bien élevée, les secondes à une saine ra-  
raison cultivée, & les troisièmes à un grand usage ;  
par la nature on comprend les dons du corps,  
les bonnes mœurs, & une disposition naturelle qui  
nous fait préférer la Chirurgie à toutes les autres  
Professions : par la raison on veut qu'il ait un es-  
prit docile & capable de posséder une science  
d'une aussi grande étendue ; & par l'usage, on pré-  
tend qu'il ait beaucoup d'expérience acquise par  
un long exercice. Il faut aussi qu'un Chirurgien  
soit ambidextre, c'est-à-dire, qu'il puisse travail-  
ler également des deux mains, y ayant des opéra-  
tions où il faut nécessairement faire de la main  
gauche. Mais il doit surtout être son propre juge,  
& se rendre à soi-même la justice qu'il mérite,  
c'est-à-dire que quand il ne se sent pas assez fort ni  
assez exercé pour une opération difficile, il la doit  
laisser faire à un autre plutôt que de l'entreprendre  
témérairement. (A)

Trois dispositions d'esprit sont aussi requises dans  
un malade s'il a envie de guérir, sçavoir, une  
bonne volonté, ou la pureté de l'intention ;  
ce, en même tems que le malade fait choix d'un  
Chirurgien, il doit croire qu'il n'y en a point de  
plus habile ; & dans cette persuasion n'écouter plus  
tous ceux qui lui proposent des secrets imaginai-  
res ou des remèdes particuliers, il s'abandonnera  
entièrement à lui, comme s'il étoit sûr que la san-  
té fût entre les mains de cette personne qui ren-  
voie à la lui rendre. La patience est une suite de

Disposi-  
tions 1<sup>re</sup>.  
celle 2<sup>de</sup>.  
ma 3<sup>e</sup>.

(A) On pourroit ajouter ici qu'un jeune Chirurgien,  
qui n'ayant pas encore beaucoup pratiqué, n'a d'ailleurs  
toutes les qualités que l'Auteur demande, doit avant  
chaque opération considérable, penser plusieurs fois,  
1<sup>o</sup>. A l'ordre qu'il doit suivre. 2<sup>o</sup>. A la fin naturelle  
naturelle que contre nature des différentes parties sur les-  
quelles il doit opérer. 3<sup>o</sup>. Aux difficultés qu'il peut en-  
courir en opérant. Ces réflexions le mettront en état  
de s'y prendre plus sûrement.

12 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 la confiance, car il faut que le malade souffre sans murmurer tout ce que le Chirurgien lui veut faire, ne doutant nullement que tout le traitement qu'il en reçoit ne l'ap proche de plus en plus de la guerison, & que s'il lui fait de la douleur, c'est ou qu'elle est inévitable, ou qu'elle donne occasion à quelques efforts utiles, rien au reste n'étant plus dangereux pour un malade que de s'impatienter & de dissiper ce qu'il a de vigueur & d'esprit, à se tourmenter en vain. L'obéissance est encore un effet de la confiance, car il faut que le malade suive aveuglément tout ce que le Chirurgien lui prescrit, sachant qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour reconquerir sa santé.

Ce qu'il faut observer dans les affections. Les assistants doivent aussi avoir trois vertus principales, qui sont la sagesse, la bonté & la discrétion : s'ils n'étoient pas sages & prudents, ils inspireroient souvent au malade des choses qui préjudiqueroient à sa santé, & condescendant à ses desirs ils lui accorderoient tout ce qu'il demanderoit, ils fustroient néanmoins toutes les manières rudes & brutales, & seroient complaisans en tout ce qui ne le pourroit pas blesser. Si l'on ne leur supposoit pas de la fidélité, l'on ne pourroit compter sur tout ce qu'on leur ordonneroit, & au lieu d'avancer la guérison, ils la retarderoient ou l'empêcheroient en échangeant ou n'exécutant pas les choses réglées & commandées; enfin s'ils n'étoient point discrets, ils iroient inconsidérément rapporter au malade tout ce qu'ils auroient entendu dire de sa maladie, car un rapport imprudent peut mettre un malade dans un peril imminent de sa vie, comme il est arrivé plusieurs fois. Cette même vertu les engage encore à tenir le secret sur certaines imperfections qu'ils découvrent ou qu'on leur déclare.

Attention. Les choses externes auxquelles il faut avoir égard sont la commodité du malade & la guérison de sa maladie, comprenant la maison ou la chambre qui doit être en bon air, éloignée du bruit & de

PREMIERE DEMONSTRATION.

13

ôte de tout ce qui est nécessaire pendant la cure; le boire & le manger doivent être proportionnés à l'état du malade. Les trop fréquentes visites qu'il faut empêcher, la joye que l'on doit procurer, la tristesse qu'il faut bannir comme pernicieuse; les instrumens même & les médicamens qu'on fera préparer suivant les facultés du malade, & une infinité d'autres circonstances dont le détail seroit trop long.

De tous ces préceptes généraux, il nous faut tirer des instructions qui nous conduisent à bien faire chaque opération en particulier, & qui renferment ce qu'il faut observer avant l'opération, durant l'opération & après l'opération.

Avant que de se mettre en état d'opérer, il faut convenir de l'importance & de la possibilité de l'opération, ce qui se connoît à la constitution, aux fonctions & aux liaisons de la partie offensée, aux forces du malade, & aux circonstances du temps, du lieu, &c. Les résolutions ayant été prises, il faut que le malade & ceux qui ne sont nécessaires pour l'exécution, se retirent à part. Ce qu'il faut observer avant l'opération, c'est la coutume d'envoyer chez le malade, quelques tems avant que le Chirurgien arrive, des serviteurs pour disposer tout, mais seulement par la quantité de choses qu'ils coupent, par les incisions de chaque côté qu'ils font, &c. L'emploi de beaucoup d'un de ces serviteurs, & la crainte & l'appréhension de l'opérateur de malade, en n'empêchant pas le malade de l'opérateur, on n'a pas besoin de beaucoup de monde. Je voudrais que les Chirurges ne se présentaient devant lui que dans le moment qu'ils doivent opérer, & que les choses dont ils ont besoin fussent toutes près, et qu'on n'en eût pas besoin. Les visites de ces malades, au lieu de leur épargner la vue de tels préparatifs qui ne font qu'insulser de l'horreur pour ceux qui les font.

Ce qu'on doit observer durant l'opération est particulièrement ce que l'on nomme le malade se faire observer.



Ceremo-  
nies inuti-  
les.

Je n'approuve point non plus que pendant une opération tous les Chirurgiens présens aillent sonder ou mettre leurs doigts dans la playe; ce sont autant de douleurs nouvelles qu'on fait essuyer au malade, qui ne font que prolonger le tems de son martyre, s'est à celui qui opère à examiner ce qu'il y a à faire & il ne doit tout au plus y admettre avec lui qu'un des Chirurgiens consultants qui sont là pour l'assister de ses avis. Il est des Chirurgiens qui s'offensent des cris d'un malade, qui le grondent & s'emportent contre lui, comme s'il devoit être insensible aux maux qu'ils lui font endurer; ces façons d'agir sont trop cruelles, il faut qu'un Chirurgien ait de l'humanité, qu'il exhorte ses malades à la patience, qu'il compatisse à la douleur qu'ils souffrent, & s'il ne peut pas se dispenser de leur en faire, du moins qu'il leur laisse la liberté de crier & de gémir. Je voudrais aussi qu'il n'assistât à une opération que les personnes qui y sont nécessaires, car ce grand nombre de curieux ou de spectateurs inutiles ne fait qu'embarrasser.

Le Chirurgien doit être en-  
confié sur les promesses.

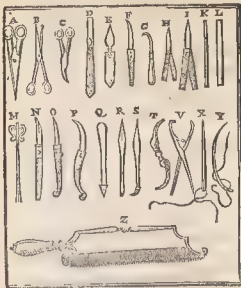
Une opération n'est pas plutôt finie que le malade & les parens interrogent le Chirurgien sur ce qu'il en pense, c'est pour lors que la prudence paroît ou ne dit rien au malade qui le puisse chaigriner, & ne déguisant point la vérité aux amis & aux proches. Qu'il ne ressemble donc pas à ceux qui par des craintes mal fondées mettent leurs malades sur le bord du tombeau, en sorte qu'à les entendre parler il est toujours prêt d'y descendre. Je sçai que quelques uns en usent ainsi par un trait de politique en ce que si le malade meurt, l'on déclarera que le Chirurgien l'avoit prédit; & il au contraire il guérit, l'on publiera, disent-ils, qu'il lui a sauvé la vie. Je ne suis pas cependant prendre une route toute opposée, en promettant des guérisons insaisissables; je n'ignore pas ne n plus que ceux qui la suivent, prétendent par ce moyen s'attirer plus

de pratique, croyant qu'il est plus naturel à un malade de se faire croire les succès de celui qui l'assure de le guérir, qu'entre celles d'un Chirurgien dont l'abord est si hâ, & d'ailleurs on voit de la pronostic incertain & sacheux semblent être les avant-coureurs de la mort. Ces deux extrêmes sont autant d'écueils que le Chirurgien doit éviter, parce que le monde est prévenu de contre ces règles, & qu'il ne juge de la sincérité & de l'habileté des opérateurs, que par l'événement des cures qu'ils ont entrepris, il faut qu'ils tiennent un milieu entre l'espérance & la crainte, faisant néanmoins plutôt craindre que d'espérer, car de verser, par ce que l'on peut, plus de troubles que de troubles très-dangereux.

Je vous ai dit qu'avant que d'entreprendre aucune opération, il falloit préparer son appareil. On entend par appareil toutes les choses, sans qu'on ait l'opération ne pût s'effectuer, & que l'on redoute à six principales, qui sont les instrumens, les tentes, les plumaceaux, les compres, les bandages. Je dis les principales & les plus universelles, parce qu'il y a une infinité de choses comme des lacs, des attelles, des lances, & d'autres machines qui conviennent à des opérations particulières, dont je ne vous parlerai point à présent, mais je vous prie de vous faire connaître tout ce qui regarde les opérations en général.

Nous ne parlerons de la préparation des bandages au dernier moment, je mets en cela l'ordre dans lequel le Chirurgien emploie ces moyens en opérant; j'ai vu cette méthode plus instructive qu'aucune autre, j'ai cru aussi devoir faire, sur ce sujet, de toutes les choses chacun d'un peu plus à part, pour que vous en fussiez plus à l'aise, & que vous en fussiez plus à l'aise.

## II. FIGURE. DES INSTRUMENTS DE CHIRURGIE.



Il n'est pas possible de se passer d'instrumens dans l'Art même Chirurgical : les Anciens en ont nommés à la postérité plusieurs de ceux que nous voyons dans leurs livres ; mais on peut dire à la louange des Chirurgiens modernes que les instrumens dont on se sert aujourd'hui, sont plus commodes & moins grossiers, on ne s'est pas contenté d'en retrancher quelques anciens qu'on a trouvés inutiles ou trop rudes, on a encore porté & perfec-

tionné ceux dont on a conservé l'usage, & on en a inventé plusieurs autres.

Nous regardons l'instrument comme une cause seconde, qui fait ou aide à faire quelque chose ; étant dirigé par une main industrieuse, de sorte que la main & l'instrument, sont deux causes efficientes sans lesquelles une opération ne pourroit pas être exécutée ; mais avec cette différence que la main est la principale, puisque c'est elle qui produit & qui règle le mouvement de l'instrument, au lieu que l'autre n'est qu'une cause subordonnée.

Des instrumens les uns sont communs aux Chirurgiens & à plusieurs autres artisans, comme des Ciseaux, des Aiguilles, des Rasoirs ou des Cou-teaux ; les autres sont particuliers à la Chirurgie, comme une Lancette : entre ceux qui appartiennent proprement au Chirurgien il y en a que l'on appelle généraux, parce qu'ils servent à diverses maladies & à diverses parties du corps, comme un Bistouri ; & d'autres que l'on nomme propres, parce qu'ils ne sont employés que pour certains maux, & dans telles ou telles parties, comme le trépan pour les fractures du crâne.

La raison & l'expérience doivent nous apprendre à nous bien servir des instrumens ; la première nous fait classer l'instrument convenable à l'intention que nous nous proposons, & la seconde nous rendant adroits nous donne de la hardiesse à le manier, n'y ayant rien qui assure & qui encourage plus un Opérateur dans l'usage des machines que les heureuses épreuves qu'il en a faites.

Par les différentes machines qui peuvent être employées dans une opération il y en a qui sont nécessaires pour l'exécuter, & d'autres qui contribuent seulement à la mieux accomplir : le nombre des premières qui servent à réunir les parties divisées, à séparer les continuës, à tirer les corps étrangers, à donner divers arrangemens, &c. est in-



10 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
 nombrable ; & l'ouvrent les secours que nous en ti-  
 rons , ne nous seroient jamais donnés par les mé-  
 dicamens, ni par tout autre moyen : car comment  
 s'y prendroit-on pour faire sortir sans sonde  
 les urines de la vessie , quand elle aura perdu son  
 ressort ? & comment abatre une cancrene sans  
 une aiguille ? Les secondes , telles que sont les lins,  
 les coussins ou les bancs , qui facilitent les opé-  
 rations sont aussi en très-grande quantité , & elles  
 se doivent pas être négligées , puisque leurs usa-  
 ges concourent à la perfection de l'œuvre.

Après vous avoir parlé du général des instrumens,  
 il faut les examiner en détail : ceux que vous voyez  
 gravés sur ces planches conviennent presque à tou-  
 tes les opérations, c'est pourquoi vous les devez  
 connaître préférentiellement aux autres ; c'est aussi par  
 vous-même que je commence cette Démonstration.

Les Ciseaux sont les instrumens les plus com-  
 muns du Chirurgien ; cette première paire A. que  
 je vous représente est plus forte que les autres ,  
 c'est celle dont on se sert pour couper les bandes ,  
 les compresses , les emplâtres , & pour faire les  
 ouvrages les plus grossiers , aussi est-elle propor-  
 tionnée à de tels services.

La seconde paire B. est plus fine, les lames en font  
 de longues, on les appelle Ciseaux à incisions : le  
 Chirurgien en doit avoir une qui ne serve qu'à  
 les faire ; il y a un petit bouton au bout de  
 celle des lames qui doit être introduit dans la  
 plaie ; ce bouton empêchant que la plaie n'en soit  
 piquée, fait éviter de causer de l'irritation & de la  
 douleur à la partie. L'acier de cette paire doit être  
 fin & bien tranchant, afin qu'elle coupe net &  
 proprement pour faire moins souffrir le malade.

Cette troisième paire C. est appelée Ciseaux cour-  
 bés, les deux lames en sont courbées pour pouvoir  
 faire des incisions en des lieux où des droits ne pou-  
 roient servir ; il y a aussi un bouton à la pointe de

A.  
Ciseaux.

B.  
Ciseaux à  
incisions.

C.  
Ciseaux  
courbés.

# PREMIERE DEMONSTRATION.

11 La lame externe qui est toujours celle qui se met  
 dans la plaie qu'on veut dilater. a) Il faut re-  
 marquer que les Chirurgiens ne doivent pas tenir  
 les ciseaux de même que les femmes & les tailleurs  
 qui fourrent le pouce dans un des anneaux & le  
 doigt indice dans l'autre ; mais il aura le doigt an-  
 nulaire dans le second anneau au lieu de l'indice ,  
 ce qui lui donnera plus d'adresse & de force , par-  
 ce que de cette manière les doigts indices & du  
 milieu appuyeront sur les branches des ciseaux &  
 les conduiront.

Le Nasoir D. est des plus anciens instrumens de  
 la Chirurgie. On s'en servoit autrefois dans plu-  
 sieurs opérations pour inciser & trancher, mais  
 n'étant ferme sur son manche , & y ayant d'autres  
 outils plus commodes, l'on ne s'en sert plus au-  
 tres que pour raser les endroits où il y a des che-  
 veux ou des poils.

Quoique le Scalpel E. serve particulièrement  
 dans les dissections, il peut néanmoins être enco-  
 re utile dans beaucoup d'opérations, comme dans  
 l'amputation où il faut couper la chair & les mem-  
 branes qui sont entre les deux os d'un bras ou d'une  
 jambe, avant que de les scier. Cet instrument  
 tranche des deux côtés, & il y a un manche ou d'é-  
 beine ou d'ivoire qui étant mince & plat par son  
 extrémité sert à séparer les parties membranées  
 & fibreuses dans les préparations anatomiques.

Cet autre Scalpel F. a un dos, c'est-à-dire qu'il  
 ne tranche que d'un côté ; c'est un couteau dont  
 la lame est courbe ; il est fort commode pour dé-

12 La raison que l'Auteur croit essentielle est en-  
 core la même, c'est qu'il est commode & utile & même  
 comme embarrassant, par tous les Praticiens, qui ne se  
 servent aujourd'hui que de ciseaux à pointe mouffe. Ces  
 ciseaux ont ce double avantage, qu'ils ne peuvent point  
 piquer les parties dans lesquelles on les introduit, &  
 qu'ils laissent au Chirurgien la liberté de placer indif-  
 féremment ses doigts dans les anneaux.

D.  
Nasoir.

E.  
Scalpel.

F.  
Scalpel à  
un dos.

22. DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
charner un corps lorsqu'on veut l'embaumer ou  
faire une squelette.

E. G.  
L'Aiguille

L'aiguille G. est encore un instrument nécessaire  
pour disséquer, on l'a nommé ainsi, parce qu'à son  
extrémité il y avoit deux pointes courbes en façon  
de pattes d'araignées; mais ayant reconnu l'in-  
commodité de ces deux pointes, l'on n'y en fait  
plus qu'une qui sert à faire tenir par quelque ser-  
viteur un vaisseau ou un ligament que l'on veut  
anatomiser; & lorsqu'on en a besoin dans quelque  
opération, comme dans la bubonocèle, on en  
prend dont la pointe est moussue ou aplatie, de  
craindre qu'en piquant quelques parties sensibles,  
elle n'excite de la douleur & de la convulsion.

H.  
Une L. an  
cette.

La Lancette H. est de tous les instruments le plus  
nécessaire au Chirurgien, d'autant que sans celui-  
là il ne peut faire l'opération la plus commune de  
la Chirurgie, je veux dire la saignée, & comme il  
s'en sert à toute heure il est obligé d'en avoir plu-  
sieurs, les uns veulent qu'elles soient fort poin-  
tues, les autres qu'elles aient peu de larges; ceux-  
là prétendent mieux conduire la pointe de leurs  
lancettes dans la veine, & en les élevant plus ou  
moins faire l'ouverture telles qu'ils la jugent à pro-  
pos; & ceux-ci disent qu'avec une lancette large  
ils font d'abord l'ouverture assez grande, sans être  
obligé de soulever leur instrument en le retirant du  
vaisseau, & qu'ainsi ils exemptent de la douleur  
qui n'est pas tant causée par la ponction que par  
cette élévation. Celles dont je me sers tiennent un  
milieu entre les pointues & les larges, & n'obligent  
qu'à faire une petite élévation; aussi la douleur  
qu'elles font est-elle très-légère, on les appelle  
lancettes à pointes de grains d'orge. La chaise est  
ordinairement faite d'écaille de tortue, elle doit  
être ni cre & séparée en deux, pour la mieux net-  
toyer: c'est un abus que de les avoir garnies d'ar-  
gent, parce qu'alors étant trop lourdes, le Chi-

PREMIERE DEMONSTRATION.

23

urgien ne peut les conduire avec la délicatesse  
que demande la saignée; au reste elles doivent  
être très-plates & très-polies, afin de faire à la  
veine pour l'ouvrir la fente la plus menue qu'il est  
possible & la plus aisée à ressermer.

I.  
Lancette à  
abaisse

Cette autre Lancette I. est bien plus grande  
que la précédente, elle est destinée pour des ou-  
vertures longues & profondes que l'on ne pourroit  
faire avec une lancette à saigner; la pointe n'en  
doit pas être trop fine, & le tranchant trop délié,  
de peur qu'elle ne s'érouille quand on vient à  
couper des chairs ou des os un peu durs. On  
faisoit autrefois les lancettes pointues à leurs ex-  
trémités & larges dans leur ventre, elles ressem-  
blent à une feuille d'olivier; mais à présent on les  
fait égales depuis leur ventre jusqu'à la chaise; on  
les tient plus fermes sous cette forme, & elles ne  
vacillent point dans le tems qu'on s'en sert.

K.  
Une sonde

Ce petit instrument K. est appelé une sonde.  
Elle est ronde & égale par tout, excepté à un bout  
où elle a une petite tête qui l'empêche de piquer  
la playe que l'on veut sonder. Il y en a de différen-  
tes tant en grosseur qu'en longueur. C'est par le  
moyen de la sonde que nous connoissons le che-  
min & la profondeur d'une playe, c'est la sonde  
qui nous assure de l'existence des corps étrangers;  
si le coup a pénétré, ou si les os sont découverts;  
enfin c'est la sonde qui nous donne les premières  
lumières dont nous avons besoin pour parvenir à  
la guérison d'une playe.

L.  
Une anse de  
plume.

Cette autre marquée L. est appelée une sonde  
plate, elle est d'un grand secours en des endroits  
où la sonde ronde ne peut aller, car elle nous fait  
connoître quand il y a des fistules ou fistules aux  
os, ou quand le pericrane est séparé, ainsi elle  
n'est pas moins utile que la première.

M.  
Une espèce  
de sonde  
creuse.

Cette troisième M. est une sonde creuse en gou-  
tière, ayant presque dans toute sa longueur une

24. DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
cavité en forme de canelure pour conduire la  
pointe des instrumens qui font des incisions ; elle  
est pour cet effet plus grosse & plus forte que les  
deux autres , & ces deux petites anses qui sont à  
son extrémité la font tenir ferme de la main gau-  
che au Chirurgien dans le tems qu'il s'en sert.  
Ces sondes sont ordinairement de fer , mais il est  
mieux qu'elles soient d'argent.

N. Le Bistoury N. est un instrument fort en usage,  
Un Bistoury N. il y en a de plusieurs sortes , celui-ci est un tran-  
chant de tout un côté, mais de l'autre qu'on appel-  
le son dos il ne tranche que jusqu'à son milieu , il  
peut le deployer en avant & en arriere comme une  
scie. Il est utile pour plusieurs espèces d'in-  
cisions , particulièrement pour celles que l'on fait  
à la tête. On sçait assez que dans l'usage de ces  
instrumens on doit tenir immédiatement avec les  
doigts les lames qui circulent sur leurs tranchées ,  
lesquels servent comme de contrepoids à la main  
pendant qu'elle opere , & d'écart aux lames dans  
un autre tems.

O. Le Bistoury O. appellé droit , parce qu'il ne se  
Un Bistoury O. peut pas ployer en arriere comme l'autre , & que  
la lame y demeure en droite ligne avec le manche  
comme dans un couteau , il ne tranche aussi que  
d'un côté , étant appliqué de l'autre , on met que-  
lques fois par le manche le croc à la pince pour  
tenir le manche ferme quand on est obligé de la faire  
craquer. Cet instrument est fort utile pour les  
incisions qui se font sur les lames qui sont des  
fondes de la main gauche.

P. Comme P. est un Bistoury courbe  
Un Bistoury P. de courbure , son manche est en deux  
lames & le manche est en deux parties , de moyennes  
& de petites , ces deux parties sont nommées  
coudes & sont destinés pour les grandes  
opérations qui se font sur les os.

# PREMIERE DEMONSTRATION.

les droites ne peuvent pas servir , comme quand on  
veut dans l'opération du bubonocelle dilater les  
anneaux du muscle oblique descendant , en ce cas  
on conduit la pointe du bistoury dans la canelure  
de la sonde creuse , ce qui avertisse de mettre un  
bouton à l'extrémité de la lame.

Q. La Spatule Q. est un instrument nécessaire au  
Chirurgien pour faire un emplâtre & pour étendre  
Une Spatule. les onguens sur les plaumaceux , elle doit être  
forte , plus large par un bout que par l'autre , pla-  
cée d'un côté & à demi ronde à l'autre , les Chi-  
rurgiens un peu curieux en ont toujours une d'ar-  
gent plutôt que de fer qui n'est jamais si propre &  
qui salit davantage les mains.

R. Cet instrument R. est appelé feuille de mirche  
Une feuille de mirche. à cause de sa ressemblance ; d'autres l'ont nommé  
demi spatule , parce qu'il a presque la figure d'une  
spatule qui toutefois est pointue , moins étroite &  
plus grosse. Il sert à nettoyer le dehors d'une playe ,  
il y a une façon de cure oreille à son extrémité ,  
avec quoi l'on peut tirer les corps étrangers entrés  
dans les oreilles , ou les petites pierres arrachées  
dans l'urètre.

S. Cette autre feuille de mirche S. est beaucoup  
plus mince que la précédente , étant à demi tran-  
chante , elle est crochue à son extrémité en forme  
de dechaufour. Outre l'usage qu'elle a de com-  
mun avec la premiere , elle sert encore dans les  
difficultés lorsque l'on veut réparer des membra-  
nes ou des filamens. Je l'ai toujours employée  
heureusement dans l'opération du bubonocelle ,  
où je la préférerois aux instrumens tranchans , de  
crainte de blesser l'intestin.

T. L'élevatoire T. est un instrument qui prend son  
nom de son usage ; vous en verrez plusieurs figures  
dans la suite de ces opérations , mais celui-ci est tou-  
jours courbe par ces deux extrémités dont l'une est quar-  
rée & l'autre ronde , pour soulever celle-ci dans des

ouvertures longues & larges, & celle-ci dans des trous ronds, elles sont toutes deux dentelées aux dedans pour ne pas glisser sous l'os que l'on veut élever, il sert quelquefois à faire l'extraction des corps étrangers, comme des balles ou des éclats de grenades, mais il est principalement utile à élever une pièce d'os enfoncée sur la duremère.

V. Il y a des pincettes de plusieurs façons qui prennent leurs noms des parties auxquelles elles s'appliquent, comme des bec-de cane, de corbeau, ou de grue; elles ont chacune leur usage différent comme vous le verrez: je ne vous présente ici qu'une paire de pincettes V. qui est la plus commune de toutes, & que les Chirurgiens doivent porter sur eux dans un étui par tout où ils vont. Il convient mieux de les avoir d'argent que d'acier, parce que ce dernier métal est plus sujet à la rouille. L'extrémité supérieure de cette paire sert à ôter quelque esquille, ou à arracher des poils: elle a un ressort qui la tient toujours ouverte, & les branches inférieures étant plus longues que les supérieures, elles sont très-commodes pour lever les plumaceaux de dessus une playe, ou pour les y remettre. (a)

Unequivocal.

L'aiguille X. est fort en usage chez les Chirur-  
giens ; ils s'en servent en tant de différentes occa-  
sions qu'ils sont obligés d'en avoir de toutes les  
sortes, je vous en parlerai simplement en vous  
montrant les figures, celle-ci est une aiguille droite  
fort pointue, dans les deux côtés vont un peu en  
s'élargissant, ils font tranchans jusques vers le mi-  
lieu, le reste est rond, & la tête est percée d'un  
grand trou pour passer le cordonnet. Elle sert à re-  
coudre un corps dans les préparations d'Anato-  
mies publiques ou dans les embaumemens.

(a) On préfère s'opposer à ces pincettes une à une et peut d'ailleurs être sûr qu'il n'y a pas d'autre moyen de le leur faire sentir & qu'il leur en coûte de les enlever. Ces anneaux empêchent qu'elles ne puissent échapper, & leur ont fait donner le nom de pincettes launiques.

Celle-ci est une aiguille courbe Y. grosse & forte, elle doit être d'un bon acier, car souvent elle ploye ou se casse, sur tout quand on s'en sert pour coudre la peau d'un corps mort, laquelle est beaucoup plus difficile à percer que celle d'un homme vivant. Elle a le même usage que la droite, & de plus elle est absolument nécessaire dans la Gastrophragie. (a)

La Scie Z. est un instrument commun au Chirurgien & à plusieurs artisans ; mais celle du Chirurgien étant toujours faire par de très-bons Couteliers l'emporte sur les autres par la propriété & la politesse ; & par la séparation prompte & nette qu'elle fait des parties auxquelles on l'applique ; elle doit être petite & légère afin qu'on la puisse manier avec plus de liberté ; & elle a un manche pour être tenue plus ferme : il faut que la lame en soit exquise & les dents bien aiguës pour scier avec plus de douceur ; & diviser dans le moins de tems qu'il est possible les os d'un bras ou d'une jambe, quand on en fait l'amputation : on ne peut aussi se passer de scie quand il s'agit d'ouvrir un crâne ou pour embanmer la tête ou pour faire la dissection du cerveau.

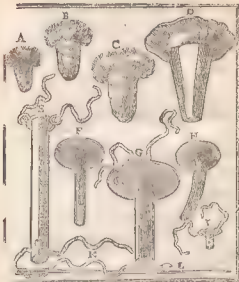
Le petit nombre d'instrumens que vous venez de voir n'est proprement que ceux que l'on appelle généraux, il y en a quantité d'autres particuliers que je n'ai pas représentés dans ces tables, parce que je vous les ferois voir chacun dans l'occasion où ils conviennent.

(a) Les aiguilles qui servent à cette suture, doivent être extrêmement polies & tranchantes sur les côtés. Suivent leur partie la plus large, très aiguë. Elles sont pointues & arrondies par le talon. Elles doivent avoir à leur tête deux rainures assez profondes pour y loger le fil & de sorte qu'elles passent aisément & sans blesser les parties. Ces rainures doivent être du côté du tranchant & avoir une ouverture où l'on puisse pousser le fil.

Use Argillaceous

Unc Scie.

## III. FIG. DES TENTES ET CANULES.



**L**es Tentes ne doivent pas être faites de papier, car leur dissolution dans le sang & l'usage d'un tel appareil, il est tant d'opérations qui en demandent qu'il faut qu'un Chirurgien soit instruit de tout ce qui les regarde, & qu'il peut s'adresser à trois choses qui sont à examiner, savoir, leurs matières, leurs gans, & leurs figures.

Je trouve cinq sortes de matières dont on peut former des tentes, c'est au Chirurgien à choisir

## PREMIERE DEMONSTRATION.

celle qui convient le mieux à l'intention qu'il se propose, car elles se font de charpie, de linge, d'éponge préparée, d'argent & de plomb.

Les tentes de charpie sont les plus molles & les plus douces, elles fatiguent moins une playe que les autres; on s'en sert pour tenir un médicament au fond de la playe, elles s'imbibent du pus liquide de la sonne corrosive & par ce moyen elles empêchent que cet excrément ne nuise à la partie.

Celles que l'on fait de lin se font ordinairement les plus grosses de toutes, elles sont longues & dures, ayant à la manière des clous une tête épaisse & plus large que le reste, afin qu'elles ne puissent pas entrer dans la capacité de la poitrine & du ventre, qui sont les endroits où l'on s'en sert le plus souvent.

On appelle éponge préparée celle que l'on fait bouillir dans une liqueur où il entre de la cire, après quoi on la lie encore toute chaude avec de menue ficelle pour lui donner une forme de tente. Quand on veut dilater une playe l'on met une de ces tentes après en avoir ôté la ficelle, qui venant à se remplir des humidités de l'ulcère s'enfle tellement, que l'on a de la peine à la retirer; si est bon de s'en servir quelquefois; mais si elle se continuait en seroit dangereux, parce qu'en le gonflant, elles pourroient par leur compression rendre calleuses ou squirreuses les parties qu'elles touchent.

Les tentes qui sont d'argent & de plomb, sont semblables à un stylet & se perçoivent selon toute leur longueur; l'on en fait de plusieurs manières, telles que vous les voyez ici représentées, je vous les expliquerai dans un moment: elles servent à conduire dehors les matières contenues dans les grandes cavités, & elles ont cela de commun qu'avec un stylet & de linge qui la bouche, on peut panser le malade sans les ôter de la playe.

On en fait aussi de plomb qui ont la même figure, & le même usage que celles d'argent; il y a des gens qui préfèrent le plomb à tout autre métal, disant qu'il est ami de l'homme, puisqu'on a vu des bales de plomb rester pendant toute la vie dans le corps de diverses personnes sans les incommoder; mais si ces bales ont pu demeurer si long-tems sans nuire, c'est que leur figure s'ajustoit aux endroits où elles étoient enfoncées, & qu'elles se trouvoient hors de l'action des fibres mouvantes & de la route des liqueurs, je crois qu'une tente d'argent bleferoit encore moins parce qu'elle le maintiendrait mieux dans sa forme, étant d'une substance plus dure & dont on doit moins craindre qu'il se détache des corpuscules métalliques par la corrosion des sucs. Ce qu'il y a de commode au plomb, c'est qu'un Chirurgien peut fabriquer lui-même de ces tentes quand il n'y a point d'orfèvre pour en préparer d'argent, ou quand les malades sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas en faire la dépense.

Entre toutes les tentes qu'on ne peut guères mieux se figurer que comme des clouds à tête ronde, il y en a de courtes & de longues, de menées & de grosses, de plates & de rondes, il faut que les unes & les autres soient toujours proportionnées à la figure, à la grandeur & à la profondeur de la playe, c'est ce qui fait qu'on ne peut rien déterminer en particulier de leur force, parce qu'elle dépend du Chirurgien qui doit la faire quadrer avec la fin pour laquelle il s'en sert.

L'on tire quatre utilités des tentes, la première c'est de porter les médicaments & de les tenir appliqués au plus profond des playes, la seconde, c'est d'absorber la sanie qui y croupiroit & qui se filtreroit dans les pores des tentes, la troisième, c'est de tenir une playe ouverte pour empêcher que les bêtes ne reprennent avant que le

fond soit rempli, & la quatrième, c'est de conduire dehors les matieres qui doivent sortir; d'où vient qu'on la met toujours au plus bas lieu de la playe.

Cuoque ces avantages des tentes soient considérables, il y a néanmoins des Chirurgiens qui en condamnent l'usage; ils disent premierement qu'il faut éviter aux playes & aux ulcères tout ce qui fait de la douleur, de craindre qu'il ne s'ensuive fluxion & inflammation; or selon eux la tente fait de la douleur, donc on ne doit point s'en servir. Ils ajoutent en second lieu, qu'elles meurtrissent & froissent par leur dureté les chairs qui sont délicates étant dépoliées de la peau; troisièmement, ils allèguent que les tentes bouchant une playe y retiennent la sanie qui la ronge & la rend cavernieuse; & en quatrième lieu ils prétendent que tout ce qui empêche la résorption d'une playe est à fuir; or les tentes mises dans une playe font qu'elle ne peut pas se résorber; il faut donc, concluent-ils, retrancher l'usage des tentes.

Mais il est facile de répondre à ces quatre raisons; quant à la première ou convient que sur toutes choses on doit exempter de douleur son malade autant qu'il est possible, mais pour cela il n'y a ici qu'à faire les tentes petites, égales, & si unes qu'elles ne blessent point; pour la seconde, je ne comprends pas comment des tentes peuvent faire de la confusion à une playe, car elles doivent être si molles qu'elles cedent aisément au ressort naturel des parties: contre la troisième je suis persuadé qu'une tente s'abreuvant de la sanie empêche que la playe en soit ulcérée & cavée, & s'il y en avoit tant que la tente ou les plumaceaux ne pussent pas l'absorber toute, il faudroit passer plus souvent, ou faire la tente de manière que le superflu de cette sérosité virulente pût s'échapper de la playe. Pour répondre à la quatrième raison, je dis que si l'on

s'obstinou à laisser trop long-tems des tentes dans une playe, on s'opposeroit à la résoluion; mais on les met dans les commencemens pour faire sortir les corps étrangers, le sang granulé ou extravasé: ensuite quand elle est mondifiée & que les chairs sont belles & vermeilles, on en ôte les tentes pour luy permettre de venir à cicatrice: ainsi la résoluion de cette question ne dépend que de sçavoir le tems où il faut les employer & celui où il faut les bannir.

**A.** Petite Tente de charpie. Examinons à present les tentes que vous voyez ici gravées, la premiere A. est très-petite, on la fait de charpie tortillée, de maniere qu'elle a une tête faite de la même maniere que le reste, on s'en sert dans l'ouverture des petits abscesses en l'accompagnant d'un peu de mondificatif pour nettoyer les chairs attirées par le séjour que le pus a fait.

**B.** Moyenne Tente de charpie. Cette seconde B. est plus grosse & plus longue que la premiere, elle est faite aussi de charpie, avec une tête qui l'empêche d'enfoncer plus avant que l'on ne veut; elle est molle pour ne pas blesser & néanmoins elle a assez de resistance pour se faire passage & pour tenir la playe ouverte; on la trempe dans quelque liqueur, on bien on la couvre de quelque onguent, elle convient à beaucoup de playes principalement quand elles sont fraîches.

**C.** Grande Tente de charpie. La troisième C. est semblablement de charpie, elle a beaucoup plus de volume, que les précédentes, & elle est d'une même grosseur dans toute sa longueur: l'adresse du Chirurgien paroît à bien faire ces sortes de tentes, car tous n'y réussissent pas également: elles servent à plusieurs playes, & particulièrement à celles de l'anus après que l'on y a fait l'opération de la fistule.

**D.** Tente de plusieurs petits morceaux de toile roulés les uns sur les autres; la pointe en est cannelée & étalée pour

pour ne point offenser les parties qu'elle doit toucher, & quoiqu'elle ait une tête grosse faite de même linge, on y met encore un fil assez long, pour pouvoir le retirer en cas qu'elle tombât dans quelque capacité, car on s'en sert à la gastrographie, & on l'applique à la partie inférieure de la playe pour y conserver un égout.

Cette grande canule E. est l'argent aussi-bien que les quatre suivantes, elle a deux petits anneaux aux deux côtés de la tête par lesquels on passe un petit ruban, afin de la tenir sujette dans la playe, & quoiqu'elle soit percée d'un bout à l'autre, elle a encore deux petits trous proche son extrémité intérieure, pour laisser échapper le pus ou l'urine quand les membranes de la vessie, des pellicules, ou de gommeaux de sang touchent le bout de cette extrémité le bouchent; c'est principalement après la lithotomie, ou la ponction du perinée que l'on se sert de cette canule.

En voici une autre F. que l'on appelle canule à platine, parce qu'elle a une petite platine ronde percée de deux petits trous qui sont traversés par un ruban; on s'en sert à l'empyème ou bien à la paracanthèse préferablement à celle qui a des anneaux, le pus & les eaux étant mieux retenus par une platine qui s'applique exactement contre la peau autour de l'ouverture extérieure de la playe qu'on a faite.

Celle-ci G. est une canule plate garnie d'une platine de même que la précédente, dont elle ne diffère qu'en ce que son corps est olivaire comme un coin se applati par les côtés, au lieu que le corps de celle-ci est tout rond comme un cylindre ordinaire; il faut qu'elle soit ainsi quand on trouve des sujets qui ont les côtes tellement serrées que l'on ne peut pas faire entrer elles une ouverture assez grande qui puisse recevoir une canule ronde.

La canule H. est courbe, elle a aussi une platine

E. Grand Canale.

F. Canule à platine.

G. Canule olivaire.

H. Canule courbe.

34 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
pour le même usage qu'aux autres, le corps de cette canule est courbé pour s'accommoder à la figure des playes où les droites ne conviennent pas.

I. La dernière I. est une très-étroite canule qu'à deux anneaux à sa tête, & dont le bout qui doit entrer dans la playe est percé latéralement de deux trous l'un au dessus de l'autre pour le passage de l'air qui entre par la bouche après l'opération de la trachéotomie, à quoi elle est particulièrement destinée.

h. Si je mets ici les sétons au rang de tentes, c'est Séton. qu'on se sert des uns & des autres pour la même intention, & que l'effet de ceux-là a un très-grand rapport avec celui des tentes.

On appelle séton un petit cordon qui traverse une playe depuis son entrée jusqu'à sa sortie; ce cordon K. étoit autrefois fait de crin de cheval; mais ayant reconnu qu'il coupoit & incommodoit une playe, on en a quitté l'usage: les uns se servent de cet mûche de coton qu'on met dans les lampes, & les autres de plusieurs fils de chanvre unis ensemble; pour moi je ne trouve rien de meilleur qu'une petite bande de toile, parce que le linge convient aux playes.

I. Pour passer le séton au travers de la playe, il faut avoir un petit instrument L. que l'on appelle à Séton. aiguille à séton; elle est ronde, & à la pointe faite en tête d'aile pour ne pas percer la playe en passant; elle est percée d'un grand trou vers sa tête par où l'on enfonce le séton, & il faut qu'elle soit fort longue pour aller de l'entrée à la sortie d'une playe qui perce la cuisse de part en part.

Comment Le séton est d'un grand secours pour porter il faut se le médicament tout le long de la playe; il doit être fort long, parce qu'à chaque pensément il faut retirer la première partie qu'on a passée, & en faire suivre une seconde que l'on aura couverte d'onguent autant qu'il est nécessaire pour

# PREMIERE DEMONSTRATION.

35 occuper toute la longueur de la playe; on coupe ensuite ce qui en est sorti & qui a ancré avec soi la matière & le pus; quand tout le séton est né & que l'on a besoin de s'en servir encore il ne faut pas en passer un nouveau avec l'aiguille, mais on l'attachera au bout de celui qui finit: on observera de faire entrer le séton par le côté supérieur de la playe & de le faire sortir par celui qui en est l'égout.

Quelques uns objecteront que le séton est un Utilité du corps étranger qu'on entretient dans la playe, & Séton. qu'ainsi la pratique en doit être défendue: mais comme il a toutes les utilités des tentes, savoir, d'empêcher que les entrées & les issues des playes ne se ferment avant le milieu, de porter les remèdes dans toute leur profondeur, de conduire aisément au dehors les matières nuisibles, &c. il y a toujours des cas où l'on ne peut s'en dispenser. La playe étant mondifiée, on ôte le séton & alors elle se guérit parfaitement bien. (a)

L'on ne peut pas prescrire poliquement le tems qu'il doit rester dans les playes, c'est au Chirurgien à en décider suivant l'état où il les trouve: les unes tardent plus à se déterger ou se purger que les autres & il ne faut pas le retirer si tôt d'une playe d'arquebuse que d'une playe qui auroit été faite par un coup d'épée, mais il faut prendre garde de ne pas y laisser trop long-tems, car la playe deviendrait calleuse & fistuleuse.

Ce que j'appelle ici séton c'est le cotton ou la bandelière que l'on introduit dans la playe, & que Ce qu'il faut emmener pas Séton. l'on y laisse quelques jours, je ne prétends pas parler présentement de l'opération du séton que l'on fait à la nuque du col, & que je vous expliquerai dans son lieu.

(a) Il faut avoir soin de mettre ensuite une compresse un peu épaisse, ou de la charpie brisée sur toute la longueur de l'endroit sous lequel le séton a passé. En rapprochant par ce moyen les parois du sinus, on procure une prompte réunion.



## IV FIG. DES PLUMACEAUX.



Quand y a une opération la playe demande une tente ou canule, on y en met une de celles que je vien de vous faire voir, mais dans les playes où il n'en faut point. on se sert alors de bourdonnets qui sont des tampons de charpie dont on remplit les cavités, & de plumaceaux dont on les couvre.

Le mot de plumaceau prend son origine de ce que les Anciens se servoient de plumes cousues en-

D'où vient  
le mot de  
plumaceau.

## PREMIERE DEMONSTRATION.

37

tre deux linges, qui non-seulement s'imbibotent des matieres, mais qui étoient encore très-propres à défendre la partie contre le froid qui est toujours ennemi des playes & des ulcères, parce qu'en y resserrant les fibres qui sont très-déliques, il corrompt leur arrangement & arrête le mouvement par lequel les liqueurs purulentes tendent à se séparer.

Nous remarquons que dans les premiers tems on se servoit d'une espèce de champignons pour panser les playes, en d'autres tems de mèches & d'étroupes, & en d'autres de coton & d'éponges : mais aujourd'hui que le linge est plus commun on a cessé d'employer ces autres sortes de substances, & nous ne nous servons plus que de la charpie qui certainement est préférable à tout ce que les Anciens avoient inventé dans ces occasions.

La charpie est faite de linge éfilé ; pour cela ce que c'est l'on déchire de la toile en plusieurs petits morceaux ceux dont on tire les fils les uns après les autres, mais il faut que la toile ne soit ni grosse ni fine, ni neuve ni trop usée ; il faut donc qu'elle tienne le milieu entre ces quatre qualités, & surtout qu'elle soit nette & blanche de l'esive.

De cette charpie on fait des plumaceaux & des bourdonnets qui ont retenu le nom des Anciens quoiqu'on en ait changé la matiere. On leur donne une figure proportionnée à celle de la playe pour les y appliquer ou secs ou couverts d'onguent, ou trempés dans quelque liqueur suivant l'intention pour laquelle on les met.

Les bourdonnets & les plumaceaux ont cinq Usages des usages importants. Par le premier ils nous servent à arrêter le sang qui coule abondamment d'une playe, & c'est pour cette raison que dans le premier appareil on ne met ordinairement dans la

Plumaceaux.

C 1

playe que de la charpie sèche : (a) secondement on tient par leur moyen une playe dilatée, quand il s'agit de faire sortir quelque corps étranger ou une esquille. En troisième lieu ils infinent les médicamens dans toutes les parties d'une playe. Quatrièmement ils pompent les matieres virulentes & les fero très acres qui s'écoulent de la playe, empêchant ainsi qu'elles ne la corrompent. Enfin en d'autre lieu, ils garantissent la playe des impressions d'un air froid ou chargé de particules nuisibles ; ce sont particulièrement les plumaceaux plats dont on la couvre qui ont ce dernier usage.

**Charpie** On prépare une espèce de charpie qui comme **longue** les mèches de Cilicie consomment & mangent les chairs baveuses qui surviennent aux playes & aux ulcères. Pour cet effet on lave & on parfume des morceaux de toile avec du soufre de nître & d'autres choses semblables, ensuite de quoi on les réduit en charpie. On se sert encore d'une charpie rasée que l'on fait en tissant la toile avec un couteau ; cette charpie est très fine & sa principale utilité est de dessécher une playe pour la disposer à la cicatriser plutôt.

On fait des plumaceaux en manière de tampons que l'on appelle bourdonnets, & il y en a d'autres qui sont plats retenant le nom de plumaceaux, les premiers remplissent la playe, & les seconds la couvrent ; ceux-là ont pour l'ordinaire la figure d'une olive, & de ceux-ci il y en a de ronds ; & d'autres en ovale, comme ceux qui sont représentés par cette planche que je vais vous expliquer.

**A B C.** Ces trois premiers bourdonnets A, B, C, que vous voyez, dont l'un est petit, l'autre moyen, & l'autre plus gros, sont faits de charpie tortil-

(a) Cette charpie doit être brute & sans préparation : on la prépare avec de petits morceaux de toile usée & déchirée par lambeaux.

lée de façon qu'ils ressemblent à des noyaux d'olives. On les fait plus durs quand on en veut dilater l'entrée d'une playe, mais quand on n'a dessein que de porter les médicamens ou d'abaisser le pus, on les fait molles, pour ne point exposer néanmoins la partie au froissement & à la contusion. Si la playe n'étoit pas grande on se serviroit de ces petits, & lorsqu'elle est ample & profonde on y en met de plus gros, il seroit toutefois plus à propos de la remplir d'un plus grand nombre qui fussent menus, parce qu'ils s'y arrangeroient mieux.

Ces deux autres D, E, ont la même figure que D, F, les premiers, mais ils sont plus gros, ils sont <sup>Plumaceaux</sup> liés dans leur milieu par un fil, long de quatre ou cinq pouces ; ce sont des bourdonnets que l'on met premièrement dans le fond d'une playe ou dans un grand abcès, on ne lie que les deux ou trois premiers, les autres n'ayant pas besoin d'être liés, parce qu'entrant les derniers ils sortent toujours d'abord que l'on commence à retirer les précédens qu'ils couvrent : ce fil aide ainsi à dégager les plumaceaux, & il fait connoître quand il n'y en a plus dans la playe, vu que ceux auxquels il est attaché par le bout sont les derniers à mettre dehors.

Ce gros tampon F, tient à un double fil vers la tête, parce qu'étant fait juste à la capacité de la <sup>F. Gros</sup> tamponneure, il arrive souvent qu'il se romme assez pour qu'elle le presse de telle sorte qu'il faut que le fil soit fort pour le retirer, on s'en sert principalement après l'opération du bubonocèle pour boucher l'ouverture que l'on a faite aux anneaux des muscles de l'abdomen en intention d'empêcher que l'épiploon & les intestins ne sortent point de la capacité du ventre où on les a remis.

Ces deux plumaceaux plats G, H sont de figure ronde, l'un est petit, & l'autre est plus grand

C 4

G, H. Plumaceaux plats.

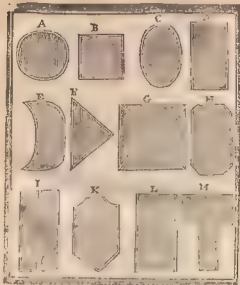
selon les endroits où l'on doit les appliquer ; on ne leur donne pas beaucoup d'épaisseur ; mais il faut de l'exercice & de l'adresse pour les faire proprement.

T. K.  
 Plans  
 of the  
 City of  
 London.

Les deux derniers I. X. font des grands plumaceux plus figés en ovale ; on s'en sert très-fréquemment, on en met plusieurs à côté les uns des autres aux grandes playes ; & quand un Chirurgien fait son appareil il en doit préparer un plus grand nombre qu'il ne semble en avoir besoin ; car souvent il lui est obligé d'en mettre plusieurs les uns sur les autres, & principalement lorsqu'il veut arrêter une hémorragie opiniâtre qui demande une compression considérable des artères & des veines par où sort le sang, &c. &c. &c. vous ne sçavez point plus sûrement par ces moyens qu'il s'en fait les ligatures, car on y a proposé de faire aux vaisseaux, & qui retiennent les poudres & les eaux styptiques plus longtemps appliqués sur les ouvertures. Ceci suffira pour vous donner une idée des bourdonnettes & des plumaceaux ; Venons à présent aux emplâtres.



V. FIG. DES EMPLASTRES.



L'Esprit de Dieu compoſe un plan de l'Édifice  
 que les cœurs de la multitude de ſes ſerviteurs  
 ſeignent à ſcander ſur un linze ou ſur  
 des planches. On ne peut ſe ſervir de toutes  
 les parties de ce plan compoſé par  
 du ſaint Esprit. On ne peut ſe ſervir  
 ſouvent ſur quelque choſe, parce qu'il n'y a  
 que ſur la peau qui leur ſoit comme de la ſoie. Le

connoissance des emplâtres dépend de celle de leur matiere, de leur figure, & de leurs usages.

matiere des  
emplâtres.

Par la matiere on entend deux choses, ou l'étendue dont on les fait, ou la composition dont on la couvre. Aux parties délicates ou douloureuses comme les levres, les yeux, on se sert de casseres & de linge fin : aux robustes comme les bras & les jambes, l'on prend de gros linge, ou de la futaine, & quelquefois du cuir. Quant à la composition il est très-difficile de la spécifier, car on fait des emplâtres de tout ce qui se trouve sur la terre : la cire, la poix, les huiles & les graisses, en font les matieres les plus communes, on y ajoute de la litharge, de la céroste, des gommes, des liqueurs, & une infinité de sortes de poudres, suivant la nature de l'emplâtre que l'on veut faire & les propriétés que l'on y requiert, en égard aux cas particuliers où on les emploie. De toutes ces différences d'argues les uns font la base de l'emplâtre & lui donnent du corps, & les autres y sont mises pour y distribuer & communiquer leurs vertus qui passent jusques dans la partie à laquelle on l'applique : le mélange & la cuisson de tous ces divers ingrédients forment un tout emplâtrique qui s'attache facilement, & qu'on peut garder long-temps en rouleaux ou magdaleons, sans qu'il diminue de sa bonté. Ce genre de remède à qui l'on donne une consistance médiocrement dure a été imaginé par les Anciens pour fomentier, ramolir, ou fortifier les parties par des médicamens capables d'y rester pendant plusieurs heures, & même plusieurs jours sans se fondre. Quand on veut employer la matiere on l'approche du feu pour la pétrir & l'étendre sur quelque étoffe mollette.

Figure des  
emplâtres.

La figure des emplâtres varie en tant de façons qu'on ne peut pas les marquer toutes ; on les réduit seulement à deux especes generales qui sont la figure droite & la figure courbe : sous la premiere

sont compris les emplâtres qui sont bornés par des lignes droites comme les longitudinaux & les quarrés ; & sous la seconde sont renfermés ceux qui ont une circonference courbe comme les ronds, les ovales & ceux qui sont fait en croissans ; ils sont encore divisés en petits, en moyens & en grands accommodés à la figure & à la grosseur de la partie où l'on doit les imposer. De plus il y en a d'universels qui conviennent à toutes les parties du corps, comme les ronds, & les quarrés. & de particuliers qui ne peuvent servir chacun qu'en un seul endroit du corps comme celui du périnée pour la lithotomie ; & celui fait en croix de Malthe pour les amputations.

Les emplâtres sont nécessaires en general pour l'usage des contenir les autres remèdes mis dans une playe ou Emplâtre. répandus à sa surface ; & en particulier pour imprimer la vertu des médicamens dont ils sont composés ; à ce dernier égard, les uns desséchent & cicatrisent une playe comme le Diapalme ; les autres cuisent & digerent la matiere du pus comme le Diachylon ; d'autres vident & nettoient comme le Divin ; d'autres amolissent & dissipent comme le Diabotanum, & ainsi du reste.

De ces douze emplâtres gravés sur cette planche sont autant de figures différentes & qui pour une plus grande propriété doivent tous avoir à toute leur circonference un bord de la longueur d'une ou de deux lignes qui ne soit point couvert de la composition.

Le premier A. est rond, c'est le plus commun & celui dont on se sert le plus souvent.

Le second B. est quarré, on en fait de grands & de petits.

Le troisième C. est ovale ; c'est-à-dire, plus long que large sous une figure courbe, on s'en sert à toutes les playes qui ont plus de longueur que de largeur, & on le fend par quelques coups de ci-

A.  
Un Emplâtre rond.

B.  
Un Emplâtre quarré.

C.  
Un Emplâtre ovale.

44 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
seaux pour l'appliquer plus commodement quand  
on le pose sur des plumaceaux.

D. Le quatrième D. est longitudinal, on lui donne  
cette figure quand on veut entourer un bras  
ou une jambe dans une fracture; ou en fait d'au-  
tres plus petits & figurés de même pour mettre  
autour d'un doigt.

E. La cinquième E. est taillé en croissant ou en  
demi-lune, il convient à la fistule de l'anus, lors-  
qu'elle est à côté; on en taille de même de très-  
petits qui servent aux poupées.

F. Le sixième F. est l'emplâtre triangulaire figuré  
d. la figure pour s'appliquer au p. de l'aine d'un re-  
bubonocèle. On en fait aussi à trois angles pour  
la fistule lacrymale, mais ils sont beaucoup plus  
petits que celui-ci.

G. Le septième G. est taillé en croix de Malthe, il  
est très utile pour s'appliquer au p. de l'aine d'un  
re-bubonocèle, c'est-à-dire à l'extrémité qui reste d'un membre  
coupé; on donne une pareille figure au petit em-  
plâtre dont on se sert après l'amputation d'un  
doigt.

H. Le huitième H. est l'emplâtre fenestré ainsi ap-  
pellé parce qu'il est percé dans son milieu, il est  
d'usage aux fractures avec playe, cette ouverture  
fait qu'on peut panser la playe sans être obligé de  
lever l'emplâtre de dessus les endroits d'alentour;  
il convient aussi à la bronchotomie.

I. Le neuvième I. est nommé trapezial, il est cou-  
pé dans ces deux extrémités, de manière qu'il  
peut s'appliquer commodément sur des mem-  
bres.

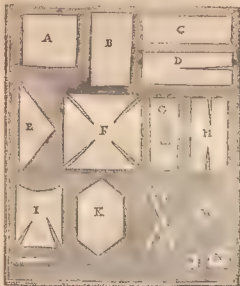
K. Le dixième K. est nommé trapezoidal, il est cou-  
pé dans ces deux extrémités, de manière qu'il  
peut s'appliquer commodément sur des mem-  
bres.

L. Le onzième L. se nomme trapezoidal, il est cou-  
pé dans ces deux extrémités, de manière qu'il  
peut s'appliquer commodément sur des mem-  
bres.

PREMIERE DEMONSTRATION. 45  
pour s'en servir au perinée après l'opération de la  
lithotomie.

Le douzième M. a le nom de T. parce qu'il  
lui ressemble; on l'applique sur des incisions qui  
ont une telle figure: il y a de plusieurs autres for-  
mes d'emplâtres que je ne raporte pas ici, parce  
qu'il dépend souvent du genre du Chirurgien de  
leur donner une figure conforme à la partie ou à  
la maladie qui les demandent.

## VI. FIG. DES COMPRESSES.



**L**es Compresses sont des morceaux de linge ployés en plusieurs doubles dont on couvre ou on environne quelque partie : on les emploie sèches ou trempées en quelque liqueur, selon l'intention qu'on se propose de remplir dans leur usage.

Pourquoi on les appelle compresses.

Ce nom de Compresses leur a été donné parce qu'elles font de la compression à l'endroit où on les applique, & afin qu'il soit par tout également pressé comme il doit l'être; il faut qu'elles n'aient ni coutures ni ourlets, il faut qu'elles ne chirurgien doit observer dans tous les lings qu'il emploie aux pansements des blessés.

Vous aurez une entière connoissance des compresses, quand je vous aurai appris de quoi, comment, & pourquoi on les fait.

De quoi elles sont faites.

La matière des Compresses est toujours de linge qui doit être uni, mollet, propre & blanc de lessive, elles doivent avoir une épaisseur considérable quand il est question de comprimer beaucoup, ou de maintenir la partie malade contre un rude froid : il ne faut point les faire de linge neuf, car c'est une règle générale que les lings qu'un Chirurgien emploie doivent toujours être à demi usés, afin qu'ils obéissent davantage & qu'ils soient plus doux.

Comment on les fait.

Nous ne pouvons vous prescrire ici que fort généralement la figure & la grandeur des compresses, parce qu'on les doit proportionner à la forme de la partie, à la commodité du malade, & à mille circonstances de la maladie ; nous dirons seulement qu'il faut toujours qu'elles débordent d'un ou deux doigts de tous côtés, lesemplâtres sur lesquels on les met. Il y en a de carrées, de triangulaires, de longitudinales, de transversales, de circulaires & de plusieurs autres figures, dans toutes lesquelles on n'observe pas tant de régularité que dans celles des emplâtres. J'en ai fait graver les principales dans cette Planche, que je

vous expliquerai après que je vous aurai dit deux mots sur leurs usages.

Les compresses servent à cinq choses. Premièrement elles assument & affermissent le bandage. Deuxièmement elles conservent la chaleur de la partie qu'elles défendent du froid. Troisièmement elles servent de moyen pour tenir sur le mal la liqueur dont on les a imbibées. Quatrièmement elles remplissent les inégalités d'un bras & d'une jambe, & font par là qu'on les bande plus commodément. Cinquièmement elles empêchent que les lacs ne meurtrissent & n'écorchent une partie en y faisant des extensions, parce qu'alors on a soin de l'environner d'une Comresse circulaire.

Pourquoi on les fait.

La première A. de toutes ces compresses est la Comresse carrée, c'est celle dont on se sert le plus souvent, parce qu'elle convient à quantité de maladies, & qu'elle se peut appliquer sur beaucoup d'endroits. On les fait plus ou moins grandes selon les occasions.

Cette seconde B. est appelée splénique par les Anciens, à cause qu'étant plus longue que large elle a la figure d'une rate. Elle reçoit encore différents noms selon les diverses manières de l'appliquer : étant mise en long elle se nomme Comresse longue, quand elle est posée de travers, elle s'appelle transversale : & lorsqu'on l'applique de biais, c'est une Comresse oblique.

B. Comresse splénique.

La troisième C. est appelée longitudinale quand on la met le long d'un bras ou d'une jambe, & elle aura le nom de circulaire si l'on s'en sert pour entourer ces parties : elle est beaucoup plus étroite que longue, on ne la pose d'ordinaire suivant la longueur de la partie que sous un atelle ; & quand elle est mise circulairement, c'est pour rendre un membre égal, ou pour empêcher que les lacs dont on le garrotte par dessus ne fassent de la douleur.

C. Comresse longitudinale.

**D.** La quatrième D. est une compresse circulaire fendue par son milieu par un de ses chefs, ce qui donne de l'espace à trois muscles aux angles d'une partie, & pour l'appliquer sur les fractures du tibia & du fémur, qui sont les occasions où l'on ne leuroit s'en passer.

**E.** La cinquième E. est une compresse que la figure à un nouveau triangulaire, elle convient aux aynes, & en la fait toujours très-épaisse, parce qu'elle doit comprimer fortement par en dedans que l'épauillon ou les tumeurs ne s'échappent par les anneaux dilatés des muscles de l'abdomen.

**F.** Cette sixième F. est coupée en croix de Malthe, afin qu'elle puisse embrasser plus exactement un tibia ou un fémur, & en la coupe en croix de Malthe, on s'en sert à on doit faire au point de la coupe, & en croix que les dislocations de tibia qui sont son épaisseur ne se dérangent en la pressant.

**G.** La septième G. est une compresse fenestrée ayant une ouverture dans son milieu pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir par la tranchée antérieure & postérieure de la cavité, elle est encore d'un grand secours aux fractures avec playe.

**H.** La huitième H. est la trapéziale figurée comme une trapèze, c'est-à-dire, qu'elle est fendue par ces deux extrémités pour s'appliquer plus juste à des membres de surface irrégulière, sur lesquels on la pose toujours circulairement.

**I.** La neuvième I. est une grande compresse carrée, on l'applique sur l'un des deux angles intérieurs postérieurs de la cavité, & on l'applique à la figure de l'anneau. Répète qu'elle doit recouvrir dans les luxations de l'humérus avec l'omoplate.

**K.** Cette dixième K. est une compresse appelée lozange, parce que ses cotés ou pans qui sont au nombre de six sont entr'eux des angles obliques, dont ceux qui sont opposés l'un à l'autre sont égaux.

égaux aussi-bien que les cotés. On donne souvent cette figure à une compresse plutôt que de la faire ronde, parce qu'elle a le même usage que la circulaire, & parce qu'il est plus aisé & plus prompt de couper ainsi en droite ligne les quatre angles d'une compresse carrée, qui est la plus commune, que de la tailler exactement en rond.

L'onzième L. est composée de quatre compresses étroites & longues, dont les deux extrémités se croisent en forme de croix de St. And. & on s'en sert pour les tumeurs verticales, & pour les fractures par leurs angles saigus : on les applique avec arcs sous cet arrangement dans l'ancrisme & dans les varices, parce qu'y ayant trois compresses dans le milieu, cela comprime très-bien l'endroit où le vaisseau est ouvert ou dilaté.

La douzième M. est une compresse ronde, il y en a de parfaitement rondes comme des bonnets, & d'autres qui ne le sont que d'un côté, comme des demi-globes ; les unes & les autres se mettent sous l'aisselle avant que de faire le bandage après la réduction de l'humérus luxé ; on en met aussi une dans la main à ceux qui ont eu des os du bras ou du coude ou fracturés.

Toutes ces dernières sont de petites compresses dont les unes N. sont quarrées & épaisses pour comprimer les saignées du bras & du pied. Les deux O. G. sont des compresses qui se lèvent aux ligatures des vaisseaux, & se lèvent au-dessus ; & les deux autres P. P. sont roulées & très-petites, pour être employées dans les sutures, & particulièrement dans celle du tendon.

VII. FIG. DES BANDAGES.



Donnerstag  
10. August  
1894.

Après avoir guéri par le pays de toutes ces de  
plumaceaux, & l'avoir couverte d'un emplâ-  
tre & d'une compresse, on finit par le bandage,  
qui n'est autre chose qu'une circonvolution de ban-  
des faites avec adresse autour de quelque partie du  
corps, pour lui conserver ou lui rendre la santé.

e e que Avant que de pouvoir faire un bandage, il faut  
 e e que savoir ce que c'est qu'une bande. On a pe l'ban-  
 de de un lien long & large dont on s'enveloppe & on en

$$\ln_{11} d\zeta_1$$
 $\ln_{1,1} d\xi_1$ 

de un lien long & large dont on change & on eu.

PREMIERE DEMONSTRATION.

velope les parties qui en ont besoin pour leur rétablissement. Remarque donc que la différence qu'il y a entre bande & le bandage, c'est que la bande est l'instrument, & le bandage est l'usage & l'application de la bande.

Les bandes different entre elles, en p<sup>tes</sup> sur les b<sup>es</sup> de l'oreille, & se font par leurs matieres, & en p<sup>tes</sup> de leur de<sup>ssin</sup> & de leur usage; par l<sup>es</sup> que l'on s'accommode aux diverses parties qu'il faut bander, par leur grandeur, & que les unes sont longues & larges, les autres courtes & étroites, & par leur structure, plus ou moins artificielle; puisqu'on en doit tailler plusieurs exp<sup>tes</sup> pour divers cas particuliers, & qu'on en trouve d'autres courtes faites, comme une serriere, une ceinture, &c. pour des besoins ordinaires.

On confidère à une bande son corps qui en est la partie la plus ample & la plus forte, & les extrémités se prennent selon la largeur, ou selon la longueur, c'est-è-dire qu'on nomme chefs, ainsi il y en a toujours quatre en une bande, quelque petite qu'elle soit, parce qu'elle ne peut manquer d'avoir deux bornes à sa longueur, & autant à sa largeur.

La plupart des bandes représentent des parallélogrammes rectangles ou carrés longs; mais on fait quelquefois à leurs bouts & même dans leur milieu plusieurs incisions, comme vous pouvez l'apercevoir sur cette planche.

On veut qu'une bande ait quatre conditions. C'est-à-dire qu'elle soit parfaite ; la première que la maîtresse en soit la plus capable ; qu'elle soit bonne, c'est-à-dire qu'elle soit d'un bon usage ; qu'elle soit trop vieux ni trop neuf, afin qu'elle soit douce ou molle ; de telle sorte qu'elle soit de telle sorte qu'elle soit nettes & blanches pour n'imprimer aucune mauvaise qualité ; la troisième, qu'elle soit d'une telle sorte que pleins non ouverts, & qu'elle soit d'une telle sorte de drap fin, d'autant que

D 3



52 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
ce qui s'est de biais se relâche & se déchire; & la  
quatrième, qu'elles soient égales sans ornières &  
sans nœuds, comme les compresses, de crainte  
de blesser: ajoutez qu'elles ne doivent point avoir  
de lisère, si on veut que le bandage soit accom-  
pli. On cesse on prendra de semblables précautions  
pour faire des bandes de cuir ou d'étoffe.

Les bandages sont ou communs ou propres, les  
communs peuvent être appliqués aux plusieurs par-  
ties pour différents maux; comme les bandages  
simples, tant égaux qu'inégaux, & les propres  
ne conviennent qu'en certains endroits, & à telles  
ou telles maladies: & le nombre de ces dernières  
sortes est aussi grand qu'on compte de différentes  
parties au corps. Je ne prétens pas vous les ex-  
pliquer ici toutes, la discussion en est d'une si  
grande étendue qu'elle demande un cours parti-  
culier: je ne vous parlerai aussi des bandages,  
qu'autant qu'il est nécessaire pour vous faire com-  
prendre les opérations que j'ai à vous démontrer.

Le bandage est ou simple ou composé, on ap-  
pelle simple, celui qui n'a qu'une sorte de con-  
tours, & qui se fait avec une seule bande, à la-  
quelle on n'a rien découpé ni ajouté. Ce bandage  
est de deux sortes, égal, ou inégal; le simple  
égal est circulaire, il embrasse la partie en rond  
comme un corceau; la bande en est uniment ter-  
minée sans imparité de circuits: le simple inégal se  
divise en quatre especes, on l'appelle doloure,  
lorsque les circulations ne font que biaiser un  
peu, en se couvrant les unes les autres; il se nom-  
me moufle lorsqu'elles s'inclinent & gauchissent  
davantage; il a le nom de rimpont quand elles s'é-  
loignent tellement les unes des autres qu'elles lais-  
sent entre elles des espaces découverts, & il est  
appelé renversé, lorsque l'inégalité de la partie  
oblige de faire des replis & des renversements en  
mettant la bande sous dessous, le bandage

PREMIERE DEMONSTRATION, 53  
composé est celui qui se fait de plusieurs bandes  
jointes ensemble, ou d'une seule coupée en plu-  
sieurs chefs.

Tous les bandages ne sont pas commencés & fi-  
nis de la même manière; les uns se commencent  
par une des extrémités de la bande comme ceux  
des fractures; les autres à quelque distance d'un  
de ses bouts comme ceux des saignées, ou même  
par le milieu de la bande, lorsqu'elle est roulée à  
deux chefs comme la capeline.

On pose souvent le premier chef de la bande  
sur la partie malade, quelquefois sur la voisine,  
d'autrefois sur une partie éloignée & opposée, &  
toujours suivant l'intention pour laquelle on fait  
le bandage; mais il ne faut jamais le finir sur l'en-  
droit de la playe, parce que l'épingle dont on doit  
attacher le dernier chef ne manqueroit pas d'y  
faire de la douleur.

Les bandages servent aux remèdes, ou tiennent leurs ma-  
eux-mêmes lieu de remèdes. Le nombre de ces der-  
niers est fort grand; car tous les bandages  
qu'on fait aux fractures & aux luxations les ren-  
dissent presque seuls: les différents usages qu'on re-  
connoît aux bandages font qu'on les nomme dif-  
féremment; on appelle incarnants ceux qui ap-  
prochent les bords d'une playe l'une de l'autre;  
expulsifs ceux qui conduisent au dehors les ma-  
tières purulentes des abcès & des ulcères; ces ma-  
ladies les guérissent assez ordinairement par ces  
derniers moyens: quant aux premiers qui ne font  
que servir aux remèdes, on les appelle rétentifs,  
ils sont très-communs en comparaison des autres  
bandages, ils ne contribuent encore à la guérison  
qu'en retenant les médicaments sur la partie ma-  
lade; il y en a plusieurs de ceux-ci qui ne convien-  
nent encore qu'à certaines parties, comme à la  
gorge ou au ventre, lesquelles ne peuvent pas su-  
porter d'autres bandages.

Applica-  
tion des  
Bandages

La matière du bandage ayant toutes les conditions marquées ci-dessus, le reste dépend du Chirurgien qui connoissant les différences des bandages, & les cas où ils doivent être appliqués, n'a plus qu'à poser proprement les bandes & à les lever avec adresse.

M. r.  
de l'Un.  
f. n. n.  
Lap. r. c.

On bandera élégamment une partie si l'on observe les circonstances suivantes: il faut que le Chirurgien mette le malade dans une situation commode, qu'il fasse tenir la partie qu'il doit bander, par un ou par plusieurs de ses serveurs; que la bande étant roulée ferme & les circuits également & entièrement couverts les uns par les autres comme des anneaux concentriques, il la prenne d'une main & tenant le chef de l'autre, il la pose sans hésiter, ni donner soupçon qu'il ne sçait par quel endroit commencer: dès ce moment pour ne point faire languir son malade, il doit avec autant de diligence que d'exactitude entourer de la bande la partie affectée; (a) l'agrément & la propriété y sont nécessaires, afin que le malade, les assistants, & l'Opérateur même soient contents de l'ouvrage: le bandage fait, l'examinera si les circonvolutions sont également conduites & assurées, s'il n'est ni trop lâche, ni trop serré, & s'il quadre à la forme & au volume de la partie: ensuite il la mettra sur des coussins de manière qu'elle ne puisse point vaciller, ni souffrir de douleur, observant pour règle générale que le bras soit situé un peu ployé, & la jambe tout-à-fait étendue.

Si la dextérité du Chirurgien se fait voir, lorsqu'il sçait poser les bandes avec justesse & élégance, elle ne paroît pas moins, quand il est obligé de lever ces mêmes bandes & qu'il s'en acquitte d'une manière aisée, sans confusion & sans emba-

(a) Pour bien appliquer cette bande, il faut la tenir élevée la main, & n'en déroler à chaque instant que ce qui est nécessaire pour entourer la partie.

ras. Pour débander la partie, il faut qu'il la mette dans la même situation qu'elle étoit quand il l'a bandée, qu'il la fasse tenir ferme par des assistants, & qu'après défilant l'appareil, & levant les bandes doucement & promptement, il le déroule tantôt d'une main & tantôt de l'autre sans les laisser échapper de ses mains, & observant sur tout de ne point exciter de douleur: si les bandes sont collées les unes aux autres, ou bien à la partie, il doit pour les dégager plus facilement, les humecter de quelque liqueur qu'on diversifiât suivant l'état de la maladie, se servant d'huile par exemple quand la partie est douloureuse, du vin quand il y a de la froideur & de la débilité, d'oxycrat lorsqu'il y a de l'inflammation.

Ce q. est  
ch. n.  
pour la  
la ban.

Examinons à présent quelques bandages qui sont représentés dans la Planche septième, je n'y ai fait graver que ceux dont on se sert tous les jours, & qu'un Chirurgien doit sçavoir indifféremment.

Le premier A. est le couvre-tête, ainsi appelé parce qu'il couvre & enveloppe toute la tête: il est fait avec une serviette pliée en deux pour être posée sur la tête; & des quatre angles qui peudent à côté du visage, il y en a deux qu'on noue sous le menton, & les deux autres sur la nuque du col, ce bandage le plus usité de tous convient à toutes les playes de la tête.

Bandage  
n. n.  
int.

A.  
se.  
ch.

Le second B. est le bandeau; il est de deux sortes, l'un simple qui se fait avec une bande tournée circulairement autour de la tête, & l'autre si garnie qu'on compose de plusieurs morceaux ou de plusieurs redoublemens de toile cousus ensemble, ayant quatre rubans aux quatre angles pour le nouer derrière la tête, ce bandage est particulier pour le front.

B.  
se.  
ch.

Le troisième C. est le scapulaire, ainsi nommé parce qu'il appuie sur les épaules: il est fait d'une

C.  
se.  
lanc.

pièce de toile de deux ou trois pieds de long sur sept ou huit doigts de large ; on l'a fendu par le milieu suivant la largeur pour y passer la tête, il sert à soutenir tous les bandages qu'on fait à la poitrine & au ventre. L'un des C. le fait voir hors du sujet, & l'autre le montre appliqué sur le sujet.

A. D.  
La Ser-  
viette.

Le quatrième D. est la serviette ; on en prend une qui soit assez longue pour faire le tour du corps, on la ploye de son long en trois ou quatre, & on en bande toutes les playes de la poitrine & du bas ventre, on y attache par devant & par derrière les extrémités du scapulaire qui empêche qu'elle ne tombe.

Y. F. F. G.  
Bande à  
saigner.

Le cinquième E. F. G. est une bande à saigner, elle est longue d'un aune ou environ, & large de deux doigts, E. vous la fait voir avant que d'en servir, F. vous montre un bras qui en a été bandé après la saignée, & G. vous apprend comment se fait le bandage de la saignée du pied, lequel on appelle Pétrier. Je vous parlerai plus amplement de ces deux bandages en faisant les saignées où ils conviennent.

G. H. I.  
Un Banda-  
ge ram-  
pant.

Le sixième H. I. est un bandage pour le bras ou pour la jambe appelé rampant, il se fait avec une bande roulée d'un chef de deux ou trois doigts de large, & longue de deux aunes ou environ. Quand on l'a fait on commence par un circonvolutoire ou deux autour du poignet, & on le continue jusqu'à l'épaule en laissant des espaces entre chaque circonvolutoire, & lorsqu'on le pratique à la jambe, on commence par un ercier, passant le premier chef par dessous la plante du pied & montant en rampant jusqu'au haut de la cuisse : ce bandage est simplement contentif, parce qu'il ne fait que contenir les remèdes sur la partie. H. en est un appliqué sur le bras, & I. montre la bande dont on se sert pour le faire.

Le septième L. est le plus simple de tous ; il se fait avec une bandelette courte & qui n'a que ce qu'il faut de longueur pour en faire un ou deux tours circulaires sans monter ni descendre.

7. I.  
Bandage  
simple.

Le huitième M. est encore un simple contentif, mais pour le faire il faut un morceau de toile plus large que pour le précédent : on y met quelquefois de petits cordons, ou bien on le coud sur la partie.

8. M.  
Autre Ban-  
dage sim-  
ple.

Le neuvième N. est un bandage convenable pour une jambe qu'on a dessinée de bander avec fermeté, il se fait avec une bande parallèle à celle du rampant, on jette le premier chef sous la plante du pied, & en le remontant on le croise de manière qu'on finit sur le tarse comme une croix de saint André, après quoi on poursuit les circonvolutions jusqu'au jarret : & il faut remarquer qu'à l'endroit où commence le gras de la jambe on doit faire des renversés & les continuer jusqu'à ce qu'on ait atteint le plus épais de ce même membre ; car autrement le bandage seroit des godets, & ne seroit pas également la jambe comme elle a besoin de l'être.

9. N.  
Bandage  
avec des  
renversés.

Le dixième O. est une bande roulée à deux chefs égaux ; on l'applique ordinairement par le milieu, tenant les deux chefs chacun dans une main. On fait cette bande plus ou moins large ou longue suivant la différence des parties & des maladies. Elle sert à faire la capeline & le tuc qui sont des bandages dont on use très-souvent.

10. O.  
Capeline  
& tuc.

L'onzième P. est une petite bande large de deux doigts & assez longue pour faire deux tours sur la partie ; elle est fendue proche l'un de ses bouts pour y passer l'autre chef ; ce bandage est appelé incarnatif ou unissant ; parce qu'il réunit les lèvres d'une playe faite en long, afin d'égarnir par ce moyen une suture. On le commence par le milieu de la bande sur la partie opposée de la playe ; par exemple, si on veut s'en servir au front où il con-

11. P.  
Bande  
incarnatif  
ou unis-  
sant.

58 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
vient particulièrement, on posera le milieu de la bande sur l'occiput, & coulant de part & d'autre les deux chefs au-dessus des deux oreilles on en passera l'un par la fente de l'autre au droit de la playe; puis les tirant tous deux, on fera joindre si exactement le bords de la playe l'un à l'autre, qu'ils se puissent reprendre sans aucune difformité.

73. Q.  
Bandage  
quatre  
chefs.

Le douzième Q. est un bandage à quatre chefs. Il se fait avec une bande de toile dont les deux extrémités ou chefs pris suivant la longueur, sont fendus chacun en deux: lorsqu'ils sont fendus en trois, c'est un bandage à six chefs, & quand ils le sont chacun en quatre il est à huit chefs: ce bandage s'accommode à plusieurs parties. Nous le mettrons principalement au rang des incarnatifs ou unissans, où qu'on s'en sert pour rapprocher les lèvres d'une playe faite en travers. Avec ces deux derniers bandages on évitera beaucoup de sutures dont le Chirurgien doit exempter ses malades autant qu'il est possible, parce qu'ils aiment toujours mieux pour guérir être soumis au sentiment obtus d'un bandage, que d'essayer les douleurs aiguës des sutures.

13. R.  
Bandage  
en T.

Le dernier R. est un bandage figuré représentant un T. on l'appelle figuré parce qu'il est fait de deux bandes cousues ensemble; il y en a de simple comme celui-ci, & d'autres qui sont fendus & doubles, dont on se sert en différentes occasions. Ce bandage convient à plusieurs parties, il est employé sur le crâne après l'opération de la arthotomie & de la fistule à l'anus.

Si l'entrepreneur nous de descendre dans le détail des bandages, je vous demanderai bien pardon de vous en avoir permis d'en passer à nos assemblées: ce que je vous ai appris suffira pour vous en donner autant de connoissance que vous en devez avoir pour le présent; venons aux sutures.

VIII. FIG. LES SUTURES.



LA suture est une opération de Chirurgie qui se fait par le moyen d'une aiguille et d'un fil, ou d'un cordon, pour joindre & remettre dans une parfaite union toutes les parties de notre corps violemment divisées, & encore sanglantes.

Ce mot de suture se prend en deux façons, ou pour l'union des os du crâne joints ensemble en molette de dents de scie qui s'engagent les uns entre les autres, ou pour une couture qu'on fait



tives de vaisseaux considérables; & pour cet effet, on en avoit imaginé de diverses façons, du nombre desquelles étoient celles du Cordonnier, du Couturier, du Pelletier, &c. toutes plus inutiles les unes que les autres; car pour peu qu'on fassé de réflexion sur cette suture, on ne pourra pas s'empêcher de la condamner: & certainement supposez qu'on eût cousu la peau si exactement que le sang n'en pût sortir, ne s'échapperait-il pas par le vaisseau ouvert, d'où il s'écouleroit dans tous les interstices des muscles, ce qui enseroit la partie, la pourroit & la gangrèneroit? Ainsi c'est avec juste raison que nous retranchons cette suture, & d'autant plus qu'il est d'autres moyens & plus sûrs & moins périlleux pour arrêter le sang. On a néanmoins conservé l'usage de celle du Pelletier pour la suture des playes des intestins. Je vous la montrerai demain en faisant la gastrophilie.

On appelloit conservatrice cette espèce de suture ancienne, par laquelle on empêchoit que dans les grandes playes où il y avoit déperdition de substance les bords ne s'éloignassent trop l'un de l'autre, mais comme un bandage y suffit, ce seroit en vain qu'on passeroit de longs fils à travers une playe où ils ne feroient qu'embarrasser dans les pansements & irriter sans cesse par le tiraillement qu'en feroient le mouvement & le ressort naturel des parties, jusqu'à ce qu'elles fussent coupées, ou ces fils rompus; c'est pourquoi je la bannis avec la rustique.

Ce n'est point de ma propre autorité que je retranche ces sutures, je ne suis pas le seul qui leur ai fait leur procès: le peu d'avantage qu'on en a tiré, & les maux qu'elles ont causés, les ont fait condamner pour toujours. Depuis plus de trente ans que je fais la Chirurgie, je ne les ai jamais pratiquées ni vu pratiquer par aucun autre, & de plus de quatre cents Chirurgiens que nous sommes

ici assemblés, je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui les ait vu mettre en usage.

Le seul avantage qu'on tire des sutures c'est la réunion; deux choses concourent à la procurer, le Chirurgien & la nature. De la part du Chirurgien deux circonstances doivent absolument être observées, la première d'approcher les lèvres de la playe l'une de l'autre, & la seconde de les maintenir dans cette situation; & du côté de la nature, il faut qu'elle se serve de son baume comme d'un ciment le plus propre à coller & à réunir ces lèvres l'une avec l'autre. Ne vous étonnez pas si je mets le Chirurgien avant la nature, elle travailleroit infructueusement sur une playe s'il n'en mettoit par son industrie les parties en état de se réparer par les sucs que cette sage nature leur fournit jour & nuit. Afin de concevoir comment se fait cette réunion, il faut savoir que toutes les parties de votre corps ne sont composées que de tuyaux personnellement traversés par des liqueurs qui tendent à se répandre de toutes parts, & qui sont incessamment poussées pour circuler d'une partie dans une autre. De sorte qu'aussi-tôt que le Chirurgien a approché les lèvres d'une playe par le moyen des sutures & d'un bandage, & qu'il les a assujetties dans cette disposition, ces humeurs qui cherchent à passer & à repasser d'une lèvre dans l'autre trouvant les conduits rompus, s'extravaient, & leurs parties les plus gluantes & les plus balsamiques s'arrêtent dans les intervalles qui restent toujours dans une playe la plus exactement refermée, s'y épaississent & s'y endurecissent par la chaleur du lieu, & s'accrochant aux deux parois de la playe, elles les tiennent unies de telle manière que les extrémités des vaisseaux & des vaisseaux capillaires ramollies & réparées recomposent en peu de tems un tout continu & de même tissu qu'avant leur désunion.

Utilité des Sutures.

Comment la réunion s'accomplit.

Raison de cette suture.

C'est aux playes transverses qu'on ne peut pas se dispenser de faire une suture, & particulièrement à celles que le bandage ne peut pas réunir, (1) car lorsque les bandages, tels que sont les unillans & les incamatis, peuvent joindre immédiatement l'un à l'autre les lèvres d'une playe, il faut épargner au malade les épreuves de toutes les autres voyes. Les playes déchurées ou des morceaux de chair pendent, & celles d'un nez ou des oreilles à demi coupées, demandent aussi d'être cousues; mais c'est un abus que de vouloir faire la suture à des parties, telles que le nez & l'oreille, lorsqu'elles sont entièrement séparées de leur tige, quoiqu'il y ait des Anciens qui l'ayent conseillée; & c'est une folie de croire qu'on puisse refaire un nez emporté, en appliquant premièrement en sa place un morceau de chair de la cuisse ou du bras, figuré comme des nattes, ainsi que quelques-uns disent l'avoir tenté avec succès.

Ces où  
les sutures  
sont inutili-  
tes ou nu-  
sibles.

Quoique les sutures soient des moyens infail-  
libles pour joindre une playe, & en procurer la  
réunion, il y a néanmoins des occasions où il  
nous est défendu de nous en servir. En voilà six  
ou sept auxquelles elles ne se doivent point pra-  
tiquer: 1°. aux playes soupçonnées d'être ven-  
imeuses, parce qu'il est à propos de donner issue  
au venin, & de faire pénétrer les remèdes dans  
l'intérieur des parties où il s'est infusé; 2°. aux  
parties de la poitrine, à cause de son mouvement  
continu; (2) 3°. à celles qui sont accompagnées

de  
(1) Il est inutile aussi de faire la suture aux playes des  
parties dont la situation seule suffit pour maintenir les  
lèvres de la playe rapprochées l'une de l'autre. Le ban-  
dage & la situation de la partie sont deux moyens pré-  
férables à la suture, lorsqu'ils suffisent.

(2) Les principaux muscles qui recouvrent la poi-  
trine ne servent point à la respiration, & n'ont dans le  
temps de cette action qu'un mouvement qui leur est com-  
muniqué à tous en même temps par l'élevation des côtes,

de grandes inflammations, parce que les points  
d'aiguilles les augmenteroient encore; 4°. aux  
playes contuses, où que les chairs n'y auroient  
pas assez de fermeté pour soutenir le fil, 5°. à  
celles où de grands vaisseaux sont ouverts, car il  
s'agit de les fermer par la ligature ou par des astrin-  
gens; 6°. aux playes où les os sont découverts à  
cause de l'exfoliation qu'il en faut attendre; (1)  
7°. aux playes où il y a une déperdition notable  
de substance, parce qu'il en doit sortir du pus  
pour la régénération de la chair.

Lorsqu'une playe n'est point de la qualité de celles  
que je viens de vous marquer, & qu'un Chirur-  
gien est convenu de la nécessité d'y faire une su-  
ture, il doit avant que d'en venir à cette opération

Appareil  
pour les su-  
tures.

muniqué à tous en même temps par l'élevation des côtes,  
& qui ne peut se faire causer de troublement aux points  
de la suture. Il semble donc que le mouvement continu  
de la poitrine n'empêche point qu'on ne fasse la suture  
aux playes de cette partie qui ne sont point pénétrantes.  
On la fait tous les jours avec succès aux playes du bas-  
ventre, qui a comme la poitrine un mouvement con-  
tinuel.

(1) Ceci demande une explication, car si les os sont  
découverts & altérés, la suture n'y conviendrait pas; mais  
s'ils sont seulement découverts ou même divisés par un  
instrument tranchant, les plus habiles Praticiens font  
cette opération, & joignent les bords de la playe par un  
fil qui sert à réunir la ressemblance des playes n'ont pas lieu,  
ou ne s'effectue pas. Cette pratique est fondée sur ce qu'il  
n'est point d'observations où les os se soient réunis, & se  
rapprochent les bords de la suture, & les  
maintiennent en cet état, on le y élève des impiétés,  
de l'air, qui sont très-durables, pour les playes où les  
os sont découverts. Le fil se rapproche les parties des-  
crites & ainsi rapprochées est le même le plus propre à  
les réunir. Si il survient des accidents capables d'empê-  
cher les bords de la suture, ce qui arrive rarement,  
il est aisé de couper les fils & de parer la playe  
par la voye de la supuration, qui est toujours beaucoup  
plus longue, & que l'on ne doit faire que lorsqu'on ne  
peut faire autrement.

avoir, outre l'appareil ordinaire d'une playe, trois <sup>et une il, et des</sup> nécessaires pour la faire, une aiguille A. <sup>Angul.</sup> et, si R. & une canule C. on choisit une aiguille proportionnée à la nature de la playe, car il en faut pour cela de plusieurs figures & de diverses grandeurs; il y en a de droites, & d'autres qui sont plus ou moins courbes; mais les courbes sont préférables, parce qu'il n'y a point d'endroit au corps où l'on ne puisse s'en servir plus commodément que des droites; l'acier en sera doux, toutefois un peu ferme afin qu'il ne ploye point; elles doivent être polies, pointues & sans roüille, afin qu'elles percent plus promptement, & qu'en passant dans une playe elle ne raclent point: la tête de cet instrument doit être fendu pour y passer le fil ou le cordonnet, & creusée par ses côtés en façon de petite gouttière, afin que le fil se plaçant dans les crenelures, n'arrête pas l'aiguille en l'empêchant de passer aisément à raison de la grosseur qu'il forme à cette tête. Ce fil doit être uni, rond, égal, mou, & d'une grosseur convenable ainsi que l'aiguille; on préfère le fil d'épinay ou de Florence à la soye, parce qu'elle coupe les chairs, encore plutôt quand elle est teinte, toutes ces teintures étant caustiques & rongescentes. On met le fil simple ou double suivant l'effort auquel il faut qu'il résiste, & on n'oublie pas de le citer, afin qu'il ne se pourrille pas, & qu'il tienne mieux. La canule doit être d'argent, plutôt courbe que droite, pour s'en servir en toutes les parties du corps; elle sera fentérée pour donner passage à l'aiguille, & fendue par son bout pour laisser sortir le fil. Il y en a qui prétendent que les doigts du Chirurgien valent mieux qu'une canule pour tenir le bord d'une playe pendant qu'on la coupe; & de fait il est des occasions où l'on peut s'en passer, mais non pas en toutes. C. vous représente

Qualité du  
fil.

comment elle doit être fabriquée. (.)

En faisant une suture il y a six ou sept préceptes généraux à observer, dont le premier est de bien nettoyer la playe de tous les grumeaux de sang, & des autres corps étrangers; le second d'en faire joindre les lèvres par un serviteur qui les tienne ainsi durant l'opération; le troisième de ne point trop prendre de la peau en longueur en la percevant obliquement; le quatrième de ne pénétrer la chair en profondeur qu'autant qu'il faut pour ne pas laisser au fond de la playe une espace où des humeurs pourroient s'amasser & se corrompre; le cinquième de séparer les points les uns des autres par des intervalles médiocres; le sixième, c'est d'éviter la piquette des nerfs, des membranes & des tendons; & le septième consiste à mettre quelquefois une tente au plus bas lieu de la playe pour lui faire un égout. Instruit donc de ces règles générales on pourra mettre la main à l'œuvre; mais comme l'entre coupée, l'entortillée, & la suture sèche se font différemment, je m'en vais vous démontrer ces trois sortes de sutures l'une après l'autre.

L'entre-coupée ou entepointée s'appelle ainsi, parce qu'à chaque point d'aiguille on coupe le fil après y avoir fait un noeud: elle se pratique en deux manières, ou avec un fil simple, ou avec un fil double. Pour la faire en la première, on prend de la main droite l'aiguille entée, & la canule de la gauche; il y en a qui veulent qu'on en tienne la pointe dans de l'huile, afin qu'elle fasse moins de douleur en entrant, & alors appuyant de la canule

(a) On ne se sert plus de cette canule dans aucun cas, parce qu'elle est inutile, & qu'elle peut même nuire les bords de la playe. Le pouce & le doigt indice placés à l'entree où doit sortir la pointe de l'aiguille, sont le mieux à cet effet que cet instrument, & n'en ont point les inconvénients.





20 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
tre ne s'attachant pas à ces nœuds on ne fait  
point de douleur en relevant l'appareil : on pose  
ensuite l'emplâtre L. qui doit être fait de médica-  
mens agglutinatifs & astringens, tel qu'est celui  
des larmes, puis la compresse M. trempée dans  
quelque liqueur, qui fortifie & qui résiste à la  
pourriture. Pour le bandage il faut le conformer  
à la figure de la partie blessée, & c'est pourquoi on  
ne peut pas le spécifier en particulier ; mais il faut  
qu'il soit fait à la manière qu'il retienne les lèvres  
de la playe jointes étroitement ensemble.

Moyen d'  
se servir  
de ces  
aiguilles  
L'entortillée ou enfilée a reçu ce nom de ce que  
brillante les aiguilles dans la playe, on trace le fil  
tout autour de ces aiguilles, de la même manière  
que les tailleurs le font autour des aiguilles d'aiguilles  
qu'ils gardent sur leurs manches.

Cette suture s'exécute aussi en deux façons, car  
ou les aiguilles sont passées à travers la playe com-  
me celle qu'on a marquée par N. ou bien comme  
celle qui vous est indiquée par O. elles sont fichées  
à ses côtés. Elles se font l'une & l'autre ordinai-  
rement avec deux aiguilles, & la première on prend  
deux aiguilles droites bien pointues que l'on passe  
l'une après l'autre avec l'aide de la canule au tra-  
vers de la playe : on commence par les enfoncer  
de dehors en dedans, & on les fait sortir ensuite  
de dedans en dehors ; & se trouvant disposées de  
manière que leurs quatre extrémités taillent un  
quatre égal, on prend un fil qu'on tourne sous  
ces quatre extrémités, & qu'on croise par dessus  
la playe trois ou quatre fois, ensuite qu'il en  
faut joindre exactement les lèvres, puis on at-  
tache le fil, on coupe les pointes des aiguilles avec  
de petites tenailles incisives, & on finit par deux peti-  
tes compresses, P. P. que l'on met sous les aiguil-  
les. La seconde espèce d'entortillée n'est différen-  
te de la première qu'en ce que les aiguilles, au  
lieu de traverser la playe, sont passées le long de ces

# PREMIERE DEMONSTRATION.

71

lèvres, comme vous le voyez par cette figure O.  
Je conviens que ces deux aiguilles font deux corps  
étrangers qui peuvent blesser sans cesse ; mais si  
l'on les souffre bien au travers d'une playe, elles  
ne font pas plus de mal dans cette disposition,  
puisque elles y doivent moins faire de douleur &  
qu'elles reserment une playe sans qu'il y ait rien  
au dedans qui la puisse fatiguer : ces suture sont  
admirables pour les parties qu'on ne peut pas em-  
pêcher de se mouvoir, comme les lèvres.

La suture sèche a été ainsi nommée, parce qu'il ne  
faut point verser de sang pour la faire, elle n'a  
besoin ni d'aiguille, ni de fil, ni de canule, &  
elle s'applique sans douleur ; on la distingue en  
deux especes comme les précédentes, parce qu'el-  
le se fait tantôt avec un seul morceau d'étoffe, &  
tantôt il en faut deux. Pour faire la première, on  
prend un petit morceau de toile ou de cuir figuré  
comme il vous est marqué par Q. on la couvre de  
colle forte ou de quelque médicament qui s'atta-  
che à la peau, comme de la farine mêlée avec un  
blanc d'œuf, (a) on en applique la moitié sur un  
des côtés de la playe, & lorsqu'elle tient à la peau,  
on tire la toile par son autre moitié pour l'appli-  
quer sur l'autre côté, où s'attachant assez forte-  
ment, ces deux lèvres de la playe se trouvent très-  
unies ensemble ; cette suture est fort facile à faire,  
mais elle ne convient qu'aux playes superficielles.  
L'autre espèce de suture sèche veut un peu plus de  
façon ; on prend deux petits morceaux de cuir R.  
coupés en triangle sur un des côtés duquel il  
y a trois dentelures, dont chacune a un petit fil ;  
on couvre ces morceaux de quelque chose qui les  
fasse tenir à la peau ; l'on en pose l'un sur une des  
lèvres de la playe, & l'autre sur l'autre côté. Les

Diverses  
pratiques  
pour cette  
suture.

(a) L'emplâtre d'André de la Croix, ou quelqu'au-  
tre de cette espèce, est très-agglutinatif & préférable à  
la colle forte & à la fanne mêlée avec le blanc d'œuf.

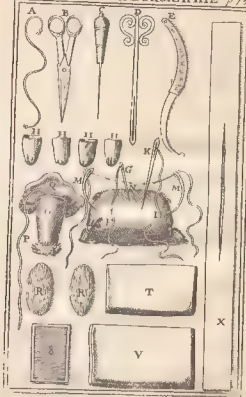
72 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
deux endroits où ils sont collés sont éloignés de l'extrémité des bords de la playe d'environ un doigt : ensuite tirant ces bouts de fil on fait approcher les lèvres de la playe, & liant ces fils par un double nœud on tient ces lèvres jointes, de sorte que la réunion s'en peut facilement accomplir ; quelques-uns cousent ces dents les unes aux autres, ou bien ils y mettent des agraphes pour y passer un cordonnet ; & d'autres ne se servent que de deux petits morceaux de cuir marqués S. & couverts du même remède & garnis des mêmes fils ou rubans, mais cela ne change point l'espèce & ne va qu'à la même fin. Cette suture est merveilleuse pour les playes du visage, parce qu'évitant la difformité causée par les points de l'aiguille, elle fait qu'après la guérison la cicatrice ne paroît que très-peu.

Je ne vous parle point des playes angulaires & figurées, parce qu'il s'en peut faire de tant de différentes manières, qu'il est impossible de vous montrer ici comment il les faut coudre toutes ; je vous dirai seulement qu'en général on commence toujours par des points de suture entrecoupés dans les angles quand il y en a, & dans le milieu de leurs lignes ou droites ou circulaires, quand elles sont sans angles : on y fait autant de points que leur longueur le requiert, observant de ne les faire ni trop serrés, ni trop éloignés, mais à une distance raisonnable les uns des autres selon que la playe paroît exposée à se rouvrir, serrant d'ordinaire le premier & avec plus de force l'endroit qui fait plus de violence à se dilater, parce qu'en le contenant fermement rejoint, tous les autres adhérent comme d'eux-mêmes dans la situation où on les a mis.

Quand une playe est réunie il est question d'en ôter la suture, & pour le faire avec prudence & avec adresse, il faut que le Chirurgien sache deux

De quelle  
façon l'on  
arrache les  
sutures après  
la réunion  
de la playe.

FIG IX POUR LA GASTRORAPHIE P 73



PREMIERE DEMONSTRATION. 73

chofes, le tems de l'ôter, & le moyen de le faire. Il connoit le tems de l'ôter quand il voit la playe parfaitement bien guérie, car alors il n'y a plus à cicatrifer que les petits points faits par l'aiguille, lesquels tenent toujours ces trous ouverts les empêchant de fe boucher; le moyen de les ôter eft différent fuivant la nature de la fureur: autrement fe leve une entrecoupée, autrement une entortillée; & autrement une fureur sèche. Si c'est une entrecoupée, il faut paffer une petite fonde fous le fil, puis le couper avec la pointe des cifeaux fur la fonde proche du nœud, & enfuite en tirant par le nœud appuyer du doigt fur la playe, afin qu'elle ne puiſſe pas fe rouvrir; fi c'est une entortillée, on défait le fil tourné autour des aiguilles, & on tire avec dextérité ces mêmes aiguilles, prenant bien garde de rien violenter, de crainte de renouveler la playe; & fi c'est une fureur sèche, il ne faut que de l'eau pour humecter ces morceaux de toile ou de cuir attachés fur la peau, qui étant mouillés s'en détachent facilement.

Voilà, Meſſieurs, tout ce que j'avois à vous démonſtrer aujourd'hui fur le général des Opérations, & fur les ſutures; demain nous commencerons par les opérations qui ſe pratiquent fur le ventre inférieur pour ſuivre l'ordre des Démonſtrations Anatomiques, où nous avons examiné d'abord les parties contenues dans cette région, comme étant les plus ſujettes à ſe corrompre, & celles qui ſont le ſiège des préparations des ſucs & il doit en être ainſi de tout le reſte du corps, mais nous n'aurons pas une autre raifon de commencer par elles, en ce qu'elles ſont plus expofées que les autres, à des maladies dont le Chirurgien doit principalement s'occuper pour la cure.



# OPERATIONS DE CHIRURGIE.

Des Opérations qui se pratiquent  
sur le ventre inférieur.

## SECONDE DEMONSTRATION.



Un homme n'est pas plutôt né, Messieurs, qu'il doit un tribut à la Chirurgie. Il faut qu'il souffre d'une opération, sans quoi il seroit en danger de périr un peu de tems après sa naissance. A peine voit-il le jour, qu'il implore le secours d'un Chirurgien qui lui fasse la ligature & l'incision du cordon ombilical. Le besoin que nous avons d'une telle opération en venant au monde, prouve la nécessité de l'Art qui nous enseigne à la pratiquer, puisque sans elle, aussi-tôt que nous commencerions à respirer, nous serions obligés de rendre incontinent les derniers soupirs.

Qu'on ne nous dise pas que ce qui se pratique pour lors à l'ombilic n'est point du domaine de

## SECONDE DEMONSTRATION.

75

la Chirurgie : à cause que les Sages-femmes sont employées à cette opération, car quoique par un motif de pudor mal fondé, les Chirurgiens aient calomnié une art instruit des Mères dans l'Art d'accoucher, toutefois il est vrai de dire que les accouchemens ne dépendent pas moins de la Chirurgie, que les maladies des yeux, des dents, de la pierre, les fractures & les luxations, lesquelles sont poeurement traitées par des personnes qu'on désigne sous le nom d'Oculistes, d'Arracheurs de dents, de Lithotomistes, de Kenoueurs, puisque tous ces differens Opérateurs n'ont de succès dans la cure de ces infirmités qu'en tant qu'ils se conforment aux préceptes que leur prescrit notre Profession.

La science Chirurgicale est d'ore si grande étendue, qu'on a été obligé de la séparer en divers emplois, auxquels plusieurs gens suivant leur génie se sont uniquement attachés. En effet les parties de la Chirurgie sont en si grand nombre, qu'il est très-difficile qu'un Chirurgien puisse exceller également en toutes ; mais il ne lui est pas permis de les ignorer, il ne doit point donner de bornes à ses lumieres, & c'est ce qui le distingue de ces sortes d'Opérateurs particuliers.

Les Chirurgiens qui ne font pas leur principal des accouchemens, ou qui même sont dans le dessein de ne s'en pas mêler du tout, doivent s'acquiescer comme il faut lier le cordon de l'ombilic, parce que s'ils étoient appelés au moment qu'une femme viendroit d'accoucher : ou qu'ils se trouvaient seuls avec elle, ils verroient expirer l'enfant entre leurs bras, s'ils ignoroient les moyens de faire la ligature à ce cordon.

Il ne faut pas différer long-tems à faire cette ligature, par la raison que je vais vous en dire : vous avez pu apprendre dans mon Anatomie que ce sang qui sort de la tête à l'enfant le long du

cordon par la veine ombilicale, & qu'il retourne de l'enfant à la mere par les arteres du même nom, ce qui est manifeste par le battement qu'on sent à ces arteres tout le long de ce cordon, & qui répond au mouvement du cœur de l'enfant; ainsi vous jugerez bien que par le retardement de la ligature l'enfant pourroit perdre tout son sang, parce que les arteres le portant sans cesse vers le placenta d'où il se peut échapper par les mêmes embouchures, par où il repassoit à la mere, & n'en revenant plus de nouveau par la veine ombilicale pour remplacer celui qui le videroit, il ne faudroit pas que cette issue restât ouverte beaucoup de tems pour le faire mourir.

Cette opération qu'on nomme *embryotomie*, dérive de *embryon*, qui signifie enfant, & de *trépaner*, qui veut dire couper, parce qu'elle consiste à faire la section du nombril d'un enfant qui ne vient que de naître. Cette opération, dis-je, quoique des plus simples de la Chirurgie, demande néanmoins une application de celui qui la fait, parce qu'elle est accompagnée de circonstances essentielles qui sont très-déliques, puisqu'on a vu mourir plusieurs enfans, faute de l'avoir bien faite. Voici la maniere de s'en acquiter parfaitement.

On prend du fil qu'on ploye en cinq ou six doubles, & de la longueur d'environ un pied, on fait un nœud à chaque bout de ces fils pour les tenir ensemble, & empêcher qu'ils ne s'entremêlent en faisant la ligature. De ce fil A. ainsi apprêté, on lie le cordon à deux travers de doigt près du nombril de l'enfant, & on fait un double nœud d'abord; puis retournant le fil de l'autre côté, on y fait encore un semblable nœud qu'on recommence une troisième fois pour plus grande sûreté; ensuite on coupe avec de bons ciseaux A. ce cordon à un doigt au-delà de la ligature, ensuite

Fil A. pressé à deux travers de doigt du nombril.

Ciseaux B.

qu'il ne reste du cordon au ventre de l'enfant, que la longueur de trois travers de doigt.

Cette ligature doit être modiquement serrée, car si elle l'étoit trop, elle pourroit couper le cordon, principalement quand on la fait avec du fil fin, c'est pourquoi on prend ordinairement de gros fil: il ne faut pas aussi qu'elle soit trop lâche, de crainte que le sang ne s'échappe, ce qui causeroit la mort à l'enfant, avant qu'on se fût aperçu de cet écoulement, parce que l'enfant alors se trouve ennoïllé, & cela n'est arrivé que trop souvent. On observe donc un milieu entre ces deux extrêmes, & on examine après la ligature faite & le cordon coupé, s'il ne sort point de sang, ce qui sera une preuve évidente que l'opération est bien exécutée.

On trempe dans de l'huile un morceau de linge large de trois doigts, ou bien on le couvre de beurre frais pour en envelopper circulairement ce reste de cordon lié, puis le relevant en haut on le couche sur une petite compresse dont on aura garni le ventre de l'enfant; on en met une seconde sur le nombril, & on bande le tout avec un linge large de quatre travers de doigt qui fait le tour du corps de l'enfant.

Quelques fois ce cordon venant à se dessécher, *l'accoucheur* fait que la ligature n'est plus assez serrée, & qu'il n'y a ni en fait que quelques gouttes de sang par les différentes impulsions de celui de ses arteres qui font toujours des efforts pour reprendre son ancienne route; en ce cas il faut resserrer la ligature, c'est pourquoi le Chirurgien ne doit pas la première fois couper les fils proche des nœuds, au-contrain il les laissera un peu long pour en faire encore quelques tours quand la nécessité le requerra.

Lorsque le Chirurgien aura fait ce que nous venons de marquer, il abandonnera le reste à la nature qui aura le soin de séparer ce cordon, ce

qu'elle achève en sept ou huit jours, & on doit toujours la laisser tomber de lui-même, sans tirer par trop d'impudence, de craindre qu'en l'arrachant trop tôt & avant que les artères soient entièrement réunies & fermées, il n'y arrive une perte de sang.

Erreur per-  
nicieuse.

Il n'y a sur cette opération que trop d'erreurs vulgaires auxquelles le Chirurgien ne doit point faire attention. Quelques femmes prétendent qu'avant que de faire la ligature de l'ombilic, il faut repousser dans le ventre de l'enfant tout le sang qui est dans les vaisseaux de ce cordon; cette pratique seroit pernicieuse, & on se donnera bien de garde de la suivre, où que ce sang refroidi par l'air du dehors, étant ordinairement grumelé, seroit capable de faire des obstructions & de se corrompre dans le corps. Il y en a d'autres qui assurent qu'une femme aura encore autant d'enfants qu'il se rencontre de nœuds le long de ce cordon; & elles ajoutent que de ces nœuds ceux qui sont rouges, marquent les garçons, & les blancs les filles; mais comme ces nœuds ne sont faits que par la dilatation des vaisseaux qui sont plus pleins de sang en un endroit qu'en un autre, c'est un abus de croire qu'ils marquent le nombre des enfans qu'une femme aura, puisqu'on en voit autant au cordon du dernier enfant d'une femme qui accoucha à quarante cinq ans, qu'au cordon du premier enfant d'une autre qui sera accouchée à dix-huit ou vingt ans. D'autres encore veulent qu'on fasse la ligature tout proche du ventre de l'enfant quand c'est une fille, & plus loin quand c'est un garçon, parce qu'elles s'imaginent que les parties de la génération ont du rapport avec ce cordon, & qu'elles seront dans la suite proportionnées à la mesure qu'on lui donne alors; Mais vous ne devez avoir aucun égard à ces préventions qui ne peuvent servir que pour des contes de bonnes-femmes.

Quoique la Gastrophilie soit une des plus considérables Opérations, ce n'est cependant qu'une suture qui se fait aux playes du ventre. Le nom est composé de deux diétions grecques; *Sca-* voir, de *geger*, qui signifie ventre, & de *raphé*, qui veut dire couture; & comme cette couture ne se pratique pas seulement à l'abdomen, mais encore à l'ellomac, & aux intestins, il est à propos que le Chirurgien soit instruit des playes qui arrivent à ces parties.

*Gasteron*  
de ce mot

Les playes du ventre sont de deux sortes, car ou elles sont pénétrantes, ou bien elles ne blessent que les parties contenantes sans entrer dans la capacité; & alors elles ne demandent pour être guéries que le traitement qu'on fait aux playes simples de toutes les autres parties du corps. (a)

Des playes pénétrantes, les unes sont sans lésion des parties contenues, & les autres avec lésion; celles qui ne blessent point les parties internes, seront encore pansées comme les playes simples, sachant d'en procurer au plutôt la réunion; mais pour celles où les parties contenues ont reçu quelque atteinte, il faut que le Chirurgien examine soigneusement quelles de ces parties peuvent être offensées; car de telles playes ont toutes des signes particuliers qui nous indiquent le viscère blessé, & l'endroit où le coup a porté.

De toutes ces playes, les unes sont avec issue de quelque partie sans lésion; les autres sont avec issue & lésion tout ensemble, & tant aux uns qu'aux autres, ou c'est l'épiploon qui sort, ou c'est

(a) Il y a néanmoins des playes non pénétrantes du bas ventre qu'on ne doit pas traiter comme des playes simples. Telles sont celles qui sont faites par les armes à feu & par d'autres instrumens contondans, & celles qui percent jusqu'à la queue des muscles droits, & qui peuvent se trouver compliquées de tous les accidens qui suivent les blessures des partiesaponévrotiques.

80 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
l'intestin, ou tous les deux de compagnie : Enfin à ces sortes de blessures où les parties sont récemment sorties les intestins ne sont pas encore enflés, ni l'épiploon altéré ; au-contre-ai ces organes ont été long-tems exposés à l'air, pour lors les intestins étant boursoufflés, ont besoin de remèdes carminatifs & discutifs, pour les déflatter, & la parrie de l'épiploon qui sera poulée au dehors, étant altérée, il y faudra faire la ligature, pour la retirer de la maniere que je vous montrerai dans un instant.

Le bas-ventre peut recevoir une blessure de tout ce qui est capable d'en faire dans toute autre partie du corps, mais en quelque-endroit qu'il arrive l'playa l'est toujours de la prudence de se faire représenter l'instrument avec quoi le malade a été offensé, & de l'examiner comme l'on fit lorsque le Roi Henri III. fut blessé, on trouva que le couteau dont le valet l'avoit frappé, étoit long d'un pied & enflammé plus de quatre doigts, ce qui fit juger que les intestins étoient percés, en égard à la situation de la playe, on qu'on se confirma par les acridies qui survinrent, & par la mort qui s'en ensuivit dix-huit heures après le coup reçu.

On connoît quand une playe est pénétrante on par la sonde (a) ou par ce qui en sort, comme l'épiploon

Comment on connoît une playe pénétrante.

(a) Pour découvrir la pénétration d'une playe du bas-ventre par le moyen de la sonde, on doit mettre, autant qu'il est possible, le blessé dans la situation où il étoit lorsqu'il a reçu le coup. Cette méthode cependant ne réussit pas toujours. Le changement de direction des fibres qui ont été divisées, un corps étranger arrêté dans la playe, le gonflement qui arrive quelquefois autour de la plaie, & le reflux de la lymphe, ou de l'air, & d'ailleurs de quelques parties engagées dans le trajet de la playe, sont autant d'obstacles qui peuvent empêcher la sonde de pénétrer jusqu'au fond de la playe. Au reste la sonde ne fait connoître que la pénétration d'un playe sans découvrir si les parties intérieures sont

SECONDE DEMONSTRATION. 81

ploon & l'intestin : & parce que les playes qui pénétrant peuvent blesser toutes les parties contenues dans le bas-ventre, c'est au Chirurgien à distinguer par les signes qui paroissent, quelles sont celles qui sont offensées. Voici à peu près tous les signes généraux sur lesquels on ne se peut guères tromper.

La situation de la blessure donne au Chirurgien la première notion de la partie qui peut être endommagée, puisque sachant par l'Anatomie quelles sont celles qui sont placées dans chaque région du ventre, il est vraisemblable de croire que si le coup a été reçu dans l'hypocondre droit, par exemple, c'est le foye qui sera blessé ; & si la playe est

Par la situation.

blessée ou non ; & comme le plus ou le moins de profondeur d'une playe n'en fait pas le danger, il me semble que la pratique de sonder les playes du bas-ventre est assez inutile. Ce qui les rend dangereuses, c'est principalement la lésion des parties intérieures. Or les symptômes qui viennent de l'épanchement des liqueurs ou de la division des parties nerveuses & membranées, sont les seuls moyens par lesquels on peut connoître si les parties intérieures sont endommagées.

Il faut encore remarquer ici au sujet de la pénétration des playes, qu'une playe peut paroître pénétrante, & ne l'être pas effectivement. Par exemple, une épée perce les vêtements extérieurs du ventre à un certain endroit, & sort par l'autre côté opposé il est visible alors qu'elle traverse le ventre. Cependant elle peut avoir glissé le long du péritoine sans l'avoir percé, surtout si le blessé est fort replet. Un homme a deux blessures à peu près semblables au ventre, l'une par devant, & l'autre par derrière : on peut croire qu'elles ont été faites au même coup, & par conséquent que l'instrument a percé le ventre de part en part. Elles pourroient néanmoins venir de deux coups différens, & n'être point pénétrantes. Pour ne se point tromper en ce cas, il faut savoir distinguer l'effet de l'entrée des instruments d'avec celui de leur sortie. Les instruments piquans tels que l'épée, sont de plus grandes ouvertures en entrant qu'en sortant ; au contraire les instruments concordes, tels que les balles de fusil, sont de plus grandes ouvertures en sortant qu'en entrant.



§2. DES OPERATIONS DE CATHARTIQUE,

à gauche, ce sera la rate & ainsi des autres. Les excréments sont des marques certaines de la nature de la partie blessée, par exemple, si c'est le foye, il sortira de la playe une grande quantité de sang assez vermeil; si c'est la rate, il n'en sortira pas tant, mais il sera plus noir & plus épais, parce qu'il est moins atténué & qu'il séjourne davantage dans ce dernier viscère; si c'est l'estomac, il s'en écoulera des alimens; si ce sont les intestins grêles, il se fera perte d'une substance blanchâtre & châtueuse; des gros boyaux percés, on verra évacuer les matières fécales; comme l'urine de la vessie qui aura été ouverte.

**Accidens.** Les playes des parties du ventre ont encore chacune leurs accidens propres qui nous les font distinguer les unes des autres. On appelle accidens propres, ceux qui sont particuliers à chaque organe. Le foye blessé fait sentir une douleur poignante qui s'étend jusqu'au cartilage xiphoïde. Les uretères & la vessie ne font point atteints ensemble & séparément qu'il n'y ait difficulté d'uriner, ou que les urines ne rendent une urine trouble de sang, & quelquefois du sang tout pur: l'estomac percé cause le hoquet, le vomissement, des contorsions au ventre, des sueurs avec refroidissement des extrémités: & les playes des intestins, principalement des grêles, sont accompagnées de fréquentes soiblesses, de douleurs extrêmes, de suffocations, de nausées, de fièvre continue, de soif insupportable, & de grandes inquiétudes; ce furent aussi tous ces symptômes que Guillemeau nous rapporte être survenus à la blessure d'Henri III. Roi de France & de Pologne. (a)

(a) Outre tous ces moyens de discerner quelle est la partie blessée, il en est plusieurs autres qui ne sont pas moins utiles. 10. Le siège de la douleur indique à peu près la partie souffrante. 20. Si l'on peut faire dire au blessé en quel situation il étoit lorsqu'il a reçu le coup,

SECONDE DEMONSTRATION. §3

Quoiqu'il y ait une playe du ventre ne soit pas des plus grandes, il arrive toutefois très souvent que l'intestin en sort, un Chirurgien habile connoît à la seule vue s'il est blessé ou non, quand même ce seroit dans un autre endroit que dans la portion qui est sortie. Lorsque l'intestin est étiré & assésé, c'est une marque qu'il y a eu ouverture par où les ventosités se sont échappées; mais lorsqu'il est tendu & bouffonné, c'est un signe évident qu'il n'a point reçu de playe.

Il ne faut pas s'étonner si l'intestin sort en vent sans être accompagné de l'épiploon, la raison en est aisée à concevoir, c'est que l'épiploon pour l'ordinaire ne descend point plus bas que le nom-

en en tire quelques conjectures; car l'on sçait que les parties flottantes du bas ventre peuvent selon les différentes situations ou attitudes du corps, changer de place & en faire changer à quelque'une de celles qu'on appelle fixes. Il n'est pas même inutile de sçavoir l'attitude de celui qui a porté le coup, car un coup porté au haut en bas & en certain endroit, blessera des parties différentes de celles qu'il blesseroit s'il étoit porté de bas en haut vers le même endroit. 10. Il est bon de sçavoir, si l'estomac n'étoit pas rempli d'alimens, & s'il y avoit long-temps que le blessé avoit uriné, lequel il a reçu le coup; car la plénitude de l'estomac ou de la vessie augmentant leur volume, les éloignent davantage des blessures, & change au peu la situation naturelle des parties voisines. 20. Si la blessure a été faite par une épée, il faut tâcher s'il est possible, de l'avoir pour contraindre la dissection: l'argent qu'elle a dans sa longueur avec celle de la playe. On pourra conjecturer par là combien l'épée a pénétré.

Il faut remarquer au sujet de la tension, de la douleur, de la difficulté de respirer, de la petitesse de la concentration du pouls, du froid des extrémités, des nausées, des vomissemens, de la fièvre, & des autres symptômes de cette espèce, qu'ils sont plutôt les suites de l'inflammation ou de l'épanchement de quelques liqueurs dans la cavité, que les effets de la lésion des parties, & par conséquent, que les playes du bas-ventre ne sont dangereuses que par l'épanchement ou l'inflammation qui peuvent y survenir.

Signe certain d'un coup de poignard.

Don des épiploons ne sont pas toujours avec l'intestin.

mil, ce qui fait qu'aux playes qui sont au dessous de l'ombilic, cette toile grasseuse ne paroît point au dehors, si ce n'est à des personnes dans qui il occupe une plus grande étendue, tombant à quelques uns jusques dans le scrotum.

Nous ne parlerons ici que de la cure des playes des intestins & de l'épiploon, parce qu'il n'y a que celles-là qui aient besoin de l'opération que je vais vous enseigner. Mais avant qu'un Chirurgien l'entreprene, il doit en faire un prognostic douteux, car il en meurt beaucoup plus qu'il n'en réchappe : il faut aussi qu'il sçache que les intestins grêles sont plus difficilement guéris que les gros, tant à cause de la ténacité & de la délicatesse de leur substance, qui est moins charnue & par conséquent un peu propre à se cicatrifier, qu'à cause que ce qui passe chez eux étant plus liquide, échappe plus aisément par la playe.

Venons à présent aux moyens de remettre l'intestin lorsqu'il est sorti, & qu'il n'est point blessé; nous travaillerons ensuite sur celui qui est percé, & qui a besoin d'une suture pour être guéri.

Un Chirurgien qui voit un intestin dehors, & qui, comme je vous ai déjà dit, connoît à son boufflement extraordinaire qu'il n'est point ouvert, doit le faire rentrer dans le ventre au plutôt, après avoir reconnu qu'il ne fait que de sortir; car alors il sera plus aisé de le remettre proprement. surtout quand la playe de l'abdomen est assez grande, & il s'y prendra de la manière qui suit. On pose le malade de sorte que la playe soit au plus haut lieu. Si elle est au dedans du nombril il se tiendra debout ou assis. Si elle est au-dessus, on le couchera, & on lui mettra les fesses & les cuisses beaucoup plus hautes que le reste du corps; quand elle se trouve dans la partie lombaire droite, on le couchera sur la gauche, & au contraire si la playe est à la gauche, on le mettra sur la droite, afin que dans de telles

posture le reste des parties internes ne pousse pas vers la playe; puis avec les deux doigts indices, & non pas avec des bougies comme vouloient quelques Anciens, il faut repousser peu à peu l'intestin dans le ventre, observant de ne point raciner le doigt qui est au dedans, que celui qui est au dehors ne soit enroulé, de peur que si la partie de l'intestin qu'on a fait rentrer n'étoit toujours retenuë par un doigt, elle ne ressortît à l'instant. Il faut commencer à faire rentrer le boyau par le bout sorti le dernier, & finir par celui qui a paru le premier, afin que chacun puisse être remis dans sa place ordinaire. Si le malade pouvoit continuer de pousser & de rendre son baïcuë pendant qu'on lui repousse les intestins en dedans, ils rentreroient plus commodément, parce que durant l'expiration le diaphragme se retire en haut, la capacité du bas ventre en seroit plus grande. Il faut faire rendre l'enfant en même tems avec les deux mains par un serviteur; les deux levres de la playe pour empêcher que l'intestin ne ressorte, & enfin agiter & secouer le malade, afin que les parties reprennent leur lieu naturel.

Mais s'il y avoit long-tems que l'intestin fût sorti, & s'il étoit tellement grossi & enflé qu'il fût impossible de le renforcer en cet état dans l'abdomen, il faudroit procurer ce remplacement en faisant de deux choses l'une; sçavoir, de dissiper les ventosités, ou d'accroître la playe.

Pour dissiper les ventosités, dont la cause est presque toujours l'impression de l'air extérieur, qui restreignant l'air (lin fait l'instruction d'un des vaisseaux & excite dans ses fibres charnues & tendineuses, des convulsions qui le bouffent, on fomentera cet organe avec de l'eau & du vin tièdes, lorsqu'on n'aura pas la commodité ni le tems d'y faire des fomentations avec de gros vin dans lequel on auroit mis bouillir l'ail, le fenouil, la camomille, & le mélilot, y ajoutant un peu de sel commun. Si par

Remarque  
de pratique

Le malade

est enclin à

la chute de

la playe

il faut

le soutenir

C'est de

ce qu'il

est le plus

à craindre

de voir

l'enfant

se faire

un mal

à la

partie

la plus

# 86 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.

malheur on étoit en pleine campagne où on n'étoit rien pour rehausser & amolir l'intestin, il faudroit faire passer le blessé, & de son urine toute chaude fomentier cette partie pour en dissiper les veaux. Quelques Auteurs ordonnent de mettre dessus des animaux, comme de petits chiens coupés vifs; & Par nous propose de faire à l'intestin plusieurs ponctions avec cette aiguille C. il assure en avoir vu de bons effets; mais il faut que l'aiguille soit ronde, afin qu'elle ne fasse qu'écarter les fibres de ce canal sans les couper, comme feroit une aiguille qui seroit tranchante, plate, ou triangulaire (a)

Si ce premier moyen tenté par toutes ces voyes ne réussit pas assez pour faire rentrer le boyau, il en faudroit venir au second, qui seroit d'agrandir la playe, (b) & pour le faire avec méthode, on doit examiner quatre choses, qui sont, 1°. le lieu qu'il faut amplifier, 2°. la grandeur de l'ouverture qu'il faut faire, 3°. les instrumens qu'on y emploiera; & 4°. comment on s'y prendra pour faire cette augmentation.

Pour le premier point, il faut avoir égard à deux choses; la première, que les intestins ne puissent pas sortir librement par l'endroit qu'on dilatera; & la seconde, que la playe se puisse repandre & agglutiner facilement, sans qu'il y survienne d'accident qui embarrassent, & qu'on évite

(a) Il est inutile & fort dangereux de faire ces ponctions à l'intestin: les ouvertures qu'on y fait, ne font pas assez grandes pour donner issue à l'air qui y seroit confiné, & par conséquent occasionner une inflammation.

(b) Quoique l'on ne puisse faire tenir avec les doigts les intestins qui sortent, il est plus prudent de ne pas amplifier la playe par le moyen de l'aiguille, mais de la faire avec le scalpel, car c'est un danger, parce que les parties étranglées se gonflent & se mortifient en peu de temps.

## SECONDE DEMONSTRATION.

87 sera en s'éloignant autant qu'il est possible, de la ligne blanche qui n'est formée que de parties tendineuses & nerveuses. (a)

Quand au second point qui concerne l'étendue de l'ouverture, il faut la proportionner au volume de la portion d'intestin sortie qu'on a dessein de faire rentrer, observant de n'agrandir la playe que précisément autant qu'il en faut pour lui donner passage, & l'aider à se remettre en la place (b)

La troisième, consiste au choix qu'on doit faire des instrumens qui sont de deux sortes, savoir, une sonde, D. & un bistoury E. La sonde doit être cannelée, longue, forte & d'argent pour la propriété. Le bistoury dont on se servira sera courbe, tranchant d'un côté & appliqué de l'autre, ayant surtout un bouton à la pointe, de crainte de piquer l'intestin.

Enfin le quatrième article est sur le *modus faciendi*. Pour s'en acquiescer on rangera doucement l'intestin à l'endroit de la playe opposée à celui où on veut la dilater & la fendre davantage. On la couvrira d'une compresse trempée dans du vin chaud, & on la fera tenir sur par un serviteur; puis il faudra prendre la sonde cannelée, l'introduire avec adresse dans la playe, la tourner ensuite de côté & d'autre, prenant garde de ne pas engager l'intestin entre le péritoine & la sonde. On tient

(a) Comme la veine ombilicale conserve quelquefois la cavité dans les personnes avancées en âge, & qu'on a vu par là s'écouler du sang, il est nécessaire qu'on ait aussi s'en éloigner le plus qu'il est possible, pour éviter une hémorragie qui seroit peut-être mortelle. Fabricius Hildanus rapporte qu'un jeune homme mourut sur le champ d'un coup d'épée qu'il avoit reçu au bas-ventre, & qui avoit coupé cette veine.

(b) Ce précepte regarde principalement le péritoine, qui étant vu & partie membraneuse ne se rétracte que par recroisement, & qui ayant été une fois ouverte donne presque toujours occasion à une hernie ventrale.

88 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 ensuite cette sonde de la main gauche, pour sou-  
 lever en dehors par ce moyen l'endroic qui doit  
 être incisé; puis avec la main droite on tire un peu  
 de l'intestin pour être assuré qu'il n'est point en-  
 gagé, après quoi prenant le bistoury de cette der-  
 nière main, on en coule la pointe dans la canne-  
 lure de la sonde, & on coupe à une ou plusieurs  
 fois également du péritoine, des muscles & de la  
 peau; & on observera que ce soit avec le corps du  
 bistoury, je veux dire, ce qui s'entend du tran-  
 chant de cet instrument depuis le manche jusqu'à  
 quelque distance de la pointe qui ne doit point  
 trancher du tout, parce qu'il faut qu'elle demeure  
 toujours dans la cannelure de la sonde pendant  
 qu'on retiré le bistoury en dehors en poussant le  
 tranchant contre ce qu'il y a à couper. (a)

(a) On fera plus commodément & plus sûrement  
 cette dilatation avec le bistoury gastrique A. inventé  
 par M. Morand: cet instrument réunit en lui la sonde  
 & le bistoury. Ainsi une seule main suffit pour s'en ser-  
 vir, tandis qu'avec l'autre on range de côté les intestins,  
 avantage d'autant plus considérable, qu'on n'est pas  
 obligé d'avoir recours à une main étrangère dont on  
 est toujours moins sûr que de la sienne, & que d'ail-  
 leurs la multitude des instruments ne fait qu'embaras-  
 ser l'opérateur. Deux pièces composent cet instrument,  
 une fixe & une mobile. La pièce fixe est semblable à un  
 manche de ciseaux, excepté qu'elle est plus longue,  
 elle est terminée d'un côté par un anneau & de l'autre  
 par un fillet ou une soie de boutonnière & un peu recour-  
 bée. La pièce mobile est plus courte; elle est composée  
 d'une lame dont le tranchant est extérieur, & d'un  
 petit manche au bout duquel est un anneau semblable  
 à celui de la pièce fixe. La partie antérieure de la lame  
 est jointe à la pièce fixe par une petite charnière à jonc-  
 tion passée. L'union de la pièce mobile à l'immobile est  
 à deux pouces de distance du bout du fillet. On tient le  
 bistoury gastrique par les anneaux, comme on tient  
 des ciseaux; on en porte perpendiculairement le fillet  
 dans l'endroic que l'on veut dilater, on le fait glisser,  
 s'il est possible, jusqu'à l'incision que sur l'épiploon;  
 lorsqu'il est entré aussi avant qu'il est nécessaire, on

La dilatation de la playe étant suffisante, on  
 doit remettre l'intestin de la manière que e vous  
 ai montré ci devant. Voilà pour ce qui regarde  
 l'intestin quand il n'est point blessé; examinons  
 maintenant ce qu'il faut faire lorsqu'il y a playe.  
 Eloignez la partie mobile de l'immobile, afin de couper  
 avec le tranchant, les parties qui sont l'étranglement.

L'étranglement est quelquefois si considérable, qu'il  
 n'est pas possible, avec quelque adresse qu'on y penne,  
 d'introduire la sonde dans la playe. Quelques uns  
 proposent de porter alors dans le ventre par ces an-  
 nées de la playe un petit fillet mouillé & à la faveur une  
 sonde. Mais l'usage même de ce fillet la dilata-  
 tion après avoir retiré le fillet. Mais comment faire en-  
 ter ce fillet? Il faut donc avoir recours à quelque autre  
 moyen. Le bistoury B. inventé par M. Petit se fait à la  
 lime, converti en ce cas. Il est droit & fixe dans son  
 manche; le tranchant de cette lame est fait à la lime, &  
 par conséquent immobile, mais assez coupant pour divi-  
 ser les parties qui sont l'étranglement, sont les seules  
 qui soient rendues elles sont aussi les seules qu'il coupe.

Au cas de l'étranglement. On place le doigt indice de la  
 main droite sur les parties que l'on veut dilater; on  
 porte le bistoury B. sur le bord de la bride qui se  
 trouve à l'endroic où l'on veut dilater la playe,  
 sur cet angle qui sert, pour ainsi dire, de bouchier aux  
 parties, on porte avec l'autre main la poignée d'un bis-  
 toury, dont le doigt, dont le dos regarde l'ongle, à la  
 faveur de cet angle ainsi posé, on coupe la peau; on  
 pousse ensuite le doigt un peu plus avant, & l'on in-  
 jecte de suite les parties qui sont au dessous de la peau  
 jusqu'au péritoine successivement, sans écarter la pointe  
 du bistoury de l'angle.

Quand on a débarrassé les parties qui faisoient l'étran-  
 glement, on introduit la sonde dans la playe par un des  
 doigts indices successivement & perpendiculairement  
 dans le ventre. Il faut prendre garde de ne point  
 engager l'intestin & l'épiploon entre les muscles & le  
 péritoine, ou dans la main du muscle droit, principale-  
 ment au dessous de l'ombilic, où ce muscle n'est gueres

Pour que  
 point de dilata-  
 tion des  
 parties ne  
 soient fautes par  
 ce moyen.

Quand on est sûr par les signes que je vous ai marqués, que l'intestin est percé, si la playe n'est pas dans la portion qu'on voit dehors : il faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de savoir où elle est; quand on l'a découverte, on considère si elle est petite ou grande, s'il n'y en a qu'une, ou s'il y en a plusieurs. Lorsqu'elle est très-petite, comme seroit une playe faite par un poinçon ou par un gan f, il n'est pas nécessaire de la coudre, la nature peut la guérir étant secondée d'une diète très-exacte, mais si elle étoit grande, ayant été faite par un coup de couteau ou d'épée, ou qu'il y en eût deux ou trois, comme il arrive quelquefois, il y feroit faire la suture du Pelletier.

De la suture  
du Pelletier,  
ou suture  
à l'ongle.

On appelle ainsi cette suture parce que les Pelletiers ont accoutumé de coudre de cette manière les coupures qu'ils trouvent aux peaux faites par les bouchers en les écorchant : on lui a donné aussi le nom de suture à l'ongle, à cause que les points se surjoignent l'un après l'autre sur les levres de la playe. On prend ordinairement de la soie F. plate & crüe; il faut qu'elle soit plate, telle qu'est celle que les femmes employent dans leurs tapisseries, afin que chaque point écarte plus large, ils bouchent mieux l'ouverture de la playe; elle doit être crüe, c'est-à-dire, non teinte, à cause des différentes drogues qui entrent dans les teintures & qui pourroient envenimer la playe en s'y détremant; & on se sert d'une aiguille G. droite &

adhérent à la guaine. Car cela produiroit des accidens fâcheux.

Quand une playe du bas ventre a donné issue à l'épiphloë, il faut, & c'est l'usage de cette partie employée de la faire retenir; il n'est pas nécessaire de faire autre opération, il faut seulement se garantir de l'épiphloë, & de passer la playe simplement, supposée crüe; il n'y a point de point de suture, c'est-à-dire, de suture, de d'ailleurs, c'est la nature, suivant la pratique de quelques uns.

ronde pour les raisons que je vous ai déjà dites.

On fait quatre petites doigtiers de linge H. H. Il faut deux servent à mettre deux doigts d'un serviteur; savoir le ponce & l'index de l'une de ses mains, & les deux autres pour les deux semblables doigts de la main gauche du Chirurgien; on se sert de ces doigtiers, afin que l'intestin retenu avec ces quatre doigts ne s'échappe pas comme il seroit si les doigts étoient à nud. L'Opérateur prend de la main droite l'aiguille où la soie est passée, il en traverse les deux levres de la playe à un endroit supérieur, & il fait un peu au-dessous un second point de la même manière, n'oublie pas d'engager le bout de la soie sous ce second point, plutôt que de nouer cette soie : il continue tout autant de points que la longueur de la playe en demande, & il laisse une distance entre chaque point d'environ l'épaisseur d'un écu, finissant par un point qu'il fait au-delà du bout de la playe, comme il a commencé par un point plus loin que le commencement de cette même playe, afin qu'elle soit cousue si exactement qu'il n'y ait aucune petite embouchure par où il puisse rien sortir; & enfin il engage sous le dernier point ce qui reste de la soie, pour n'être pas obligé de faire de nœud.

Doigtiers  
de linge H.  
H. H. H.

Des points  
qu'il faut  
faire.

On recommande de laisser sortir par la playe du ventre, & après avoir remis l'intestin en sa place, un bout de la soie long d'un pied, pour avoir moyen de la retirer, lorsque la cicatrice étant faite à la playe du boyau elle en sera en même temps séparée; c'est un fait de pratique qu'il ne faut pas mettre; & on a coutume, la suture étant faite, de couper la soie proche l'aiguille, & de laisser ainsi le bout à la fin de la suture.

Pied ou  
pour retirer  
la soie

Mais je prétends qu'il est beaucoup mieux de le laisser au commencement, & voici comme je m'y prends : dès mon premier point, au lieu de passer aux autres,

Je le  
laisse au  
commencement  
pour aller  
aux autres.

91 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
toute la longueur de la foye, j'en laisse pendre un  
bout long d'un pied ou environ, & je n'en passe  
qu'autant que je juge qu'il en faut pour coudre la  
playe ; j'arrête les deux bouts en les engageant  
sous les points les plus proches, comme je vous  
ai dit ; & je trouve que d'en user de cette façon,  
on en tire deux avantages, l'un que la couture  
s'en achevant plutôt, le boyau est moins de tems  
exposé aux injures de l'air, & plus promptement  
rétabli dans son lieu ; & l'autre qu'on épargne  
au malade la douleur que lui feroit cette longueur  
d'un pied de la foye, qui passeroit autant de fois  
par sa playe, qu'on lui feroit de points pour la  
coudre. ( 4 )

Intest.  
du mastic.

Les Auteurs ordonnent de mettre sur la suture  
un peu de poudre de mastic, afin qu'elle se récolle  
plus vite ; mais comme je la crois inutile, & que  
même quand elle y seroit nécessaire, elle n'y de-  
meurerait pas long tems, je conseille de replacer  
les boyaux au plutôt, parce que la chaleur natu-  
relle du ventre leur fera plus de bien que tous les  
remèdes qu'on pourroit appliquer.

Aussitôt que l'intestin est placé, on songe à re-

( 4 ) Il faut retirer le fil quelque tems après l'opéra-  
tion. Si l'on en avoit engagé les extrémités dans le pré-  
mier & le dernier point de la suture, comme l'Auteur  
le prétend ici ; on ne conçoit pas comment on pourroit  
le retirer sans des violens efforts, sans faire froisser  
l'intestin, & sans rompre les adhérences qu'il doit avoir  
contractées avec les parties voisines. Il est donc le  
plus à propos de ne point engager les extrémités du fil.  
Il se trouve aussi qu'on en faciliteroit l'extraction en fai-  
sant, autant qu'il est possible, les points de suture en  
longueur, de sorte que le fil fasse une ligne presque  
droite ; on comme l'a pratiqué M. Gerard, en passant  
au travers de la playe de l'intestin, par le moyen d'une  
aiguille, un fil dont les bouts sont assez longs pour for-  
ter par la playe des téguemens, & qu'on retire un peu  
pour appliquer la playe de l'intestin au peritoine. Si la  
playe est longue, on passe deux fils à égale distance.

## SECONDE DEMONSTRATION.

93

Après l'épiploon quand il est sorti, mais aupara-  
vant on regarde s'il est altéré ou corrompu ; ce  
qui arrive toujours pour peu qu'il ait resté au de-  
hors. Il faut donc le lier & en séparer la portion  
altérée, avant que de le remettre : & pour le faire  
avec méthode on prend du gros fil ciré ou du petit  
cordonnet, & au bout duquel il y a une aiguille.  
K. tirant en ar. On tire du corps un peu plus d'é-  
piploon qu'il n'en est sorti, afin de ne pas faire la  
ligature sur ce qui est altéré : on lie ensuite cette  
membrane en faisant deux ou trois tours du cor-  
donnet autour de la partie saine, la serrant médio-  
cretement, de crainte qu'en la serrant trop on ne  
la coupât, ou qu'en la serrant trop peu les vais-  
seaux qui y sont en grande quantité, ne versassent  
du sang dans la capacité du ventre. On passe l'ai-  
guille à travers la propre substance de cet organe,  
afin que la ligature ne s'échappe pas ; puis on le  
coupe à un demi doigt de la ligature, laissant  
passer au dehors un bout du cordonnet, aussi long  
que celui de la foye, pour le retirer quand l'escar-  
te est tombée. Ensuite on remet l'épiploon dans le  
ventre, & afin qu'il puisse s'étendre sur les bo-  
yaux, qui est sa place naturelle, on retient ou on  
ferme un peu le malade.

Rétail lifé  
puert de ...  
piploon

Manière à  
tir l'épi-  
ploon

Voilà la manière d'en user à l'égard de l'épi-  
ploon enflé par nos précédentes, & l'autre  
jusqu'à présent par les plus grands Maîtres, mais  
M. Maréchal nous assure qu'il a remis plusieurs  
fois l'épiploon sorti en partie, sans y faire ni de  
ligature, ni d'extirpation, & qu'il n'en est point  
arrivé d'accidens. Sa grande pratique tant à l'Hô-  
pital de la Charité de Paris, que dans la Ville,  
& sa haute réputation qui l'a élevé au premier de-  
gré de la Chirurgie, ne nous permettent pas de  
douter que ce qu'il avance ne soit vrai ; c'est pour-  
quoi le jeune Chirurgien ne peut pas manquer en  
l'imitant.

Pratique de  
M. Maréchal  
à l'égard de  
l'épiploon  
Chirurgien  
du Roi.

Après avoir mis ordre à l'intestin & à l'épiploon, un serviteur tiendra des deux mains les deux lèvres de la playe de l'abdomen approchées l'une de l'autre, afin que ces organes ne ressortent point, pendant que le Chirurgien se disposera à faire la suture du ventre.

Ce qu'il  
faut faire  
après que  
ces parties  
sont com-  
mises.

Les Auteurs nous proposent plusieurs manières de la faire; Guidon veut qu'on coule d'un côté de la playe le péritoine avec les muscles, & que de l'autre on fasse enforte que les muscles touchent au péritoine, parce qu'il prétend que le péritoine se rejoint mieux avec les muscles qu'avec lui même: Albucasis y emploie la suture entortillée; Lantfranc approuve celle à laquelle de deux en deux points on fait un nœud; Celle ordonne qu'on prenne deux aiguilles courtes emfilées du même fil, qu'on les passe de dedans en dehors de la playe, & qu'ensuite les changeant de main, on fasse surout de points que la playe le requiert. Il y en a d'autres qui conseillent la suture enchevilée ou anaplumée, mais je me sers avec Galien du Pentrecoquie qui est la moins embarrassante & la plus sûre de toutes. Voici comment il la faut faire.

Le manuel  
de l'opéra-  
tion.

On aura deux grosses aiguilles courbes M. M. emfilées du même cordonnet N. qui vaut mieux que du fil, parce qu'étant plus gros il ne coupe pas les lèvres de la playe. On met un doigt indicé dans cette playe afin de tenir le péritoine, les muscles & la peau ensemble; puis de l'autre main on introduit une des aiguilles dans le ventre, on conduisant la pointe sur le doigt indicé, pour éviter de piquer l'épiploon ou les intestins: on perce de dedans en dehors un des bords de la playe assez avant, afin que la suture tienne mieux, & résiste au mouvement continuel du bas ventre; & ayant tiré cette aiguille en dehors, on prend l'autre dont on perce l'autre bord de la playe de la même manière, & avec la même précaution qu'un premier

point, en observant que si on a pris la première *Observation* aiguille avec la main droite, pour passer le fil de droit à gauche, on doit passer la seconde de gauche à droit avec la main gauche. Si la playe est assez grande pour y faire deux, trois ou quatre points, on enfle avant de fois les deux aiguilles d'un autre cordonnet, qu'on passe de même que le premier; on fait ensuite autant de nœuds qu'il y a de cordonnets, on fait ces nœuds doubles sur la lèvre supérieure en passant deux fois le cordonnet par la même anse, ce qu'on appelle le nœud du Chirurgien parce qu'il tient mieux que les autres. (\*)

(\*) Quelques Praticiens préfèrent à cette espèce de suture, celle qu'on appelle enfilée & dont on a indiqué les avantages dans une des remarques précédentes. Voici la manière de la faire. Le lien dont on se sert est fait de plusieurs brins de fils unis & aplatis, de sorte qu'il ressemble à un ruban. On fait avec ce lien les points de suture de la même manière que l'Auteur prescrit, mais avec du cordonnet, mais au lieu de nouer chaque bout du lien d'un côté avec celui qui est opposé au partage en deux, pour y mettre une cheville sur laquelle on fait autant de doubles nœuds qu'il y a de points de suture; on fait autant de l'autre côté de la playe; son Aute tient pendant tout ce temps la lèvre de la playe rapprochées l'une contre l'autre; on applique ensuite sur la playe un plumaceau couvert de baume d'Arceus, que l'on soutient en mettant un des deux brins du lien de chaque double nœud qu'on a fait de l'autre côté de la playe avec l'un des deux brins du lien de chaque double nœud qu'on a fait de l'autre côté; on coupe les brins du lien qui restent inutilement. Les nœuds qu'on tire pour tenir le plumaceau doivent être en sautoir, afin qu'on les puisse dénouer plus facilement, lorsqu'on voudra panser la playe. Suivant cette méthode, l'on ne met point de ténue à la paroi inférieure de la playe, comme le veut l'Auteur. Cette ténue ou couture n'est une couverture, ne peut servir qu'à retarder la guérison. Il vaut mieux couvrir la playe & les chevilles de petites compresses, que d'un emplâtre.

Si l'on avoit fait la suture à l'intestin, il faudroit placer aux extrémités de la playe les deux bouts du fil qui

Quand on sera obligé de faire plusieurs points, on les commencera par la partie intérieure de la playe; & si doivent être plus proche les uns des autres au ventre qu'aux autres parties, à cause de leur mouvement; mais avant que de noier les cordons, il faut placer une grosse tente de linge cr. à la partie la plus basse de la playe, & attacher à l'extrémité de cette tente un fil, quoiqu'elle soit une seule. On fait du même usage de craindre qu'elle ne vienne dans l'abdomen. Elle y est très-nécessaire, tant parce qu'elle donne au fong entrave, & au pus, & aux autres matières & sangues moyen de sortir, qu'à cause qu'elle entreteint une ouverture jusqu'à ce que l'intestin de l'épiploon étant guéri, on en puisse retirer les fils: elle doit être courte, afin de ne point pénétrer plus avant qu'elle piroine, & il faut que sa pointe soit éfilée pour qu'elle ne blesse ni l'épiploon ni les intestins lorsqu'ils viennent à la frapper.

On couvre la playe, la tente, & les nœuds de la suture avec des plumacoux plats R. R. couverts d'un digestif ou de quelque baume: on met en suite un grand emplâtre sturging S. pur une connoissance l. trempée dans du vin chaud & par dessus le bandage circulaire fait avec la serviette V.

On aura l'œil à la faire. On procure par ce moyen la guérison de la playe de l'intestin en le rapprochant du perron, & par les playes des intestins, comme celles du perron, ne se guérissent pas de la même manière que les playes des autres parties. Les playes des intestins ne se guérissent qu'en contractant une adhérence avec le perron, ou avec l'épiploon, ou avec quelques uns des autres intestins. Il est à craindre qu'on ne se trompe, & qu'on ne se persuade que par la coction de ces playes. De là vient qu'elles sont ordinairement suivies d'une hernie ventrale. Si l'on avoit fait la ligature des intestins, il faudroit laisser pendre en dehors le bout du fil, & ne jamais le retirer, lorsque la portion qui aura été nouée se sera séparée du reste.

V. attaché au scapulaire X. Il est à propos de faire une embrocation sur toute la région du ventre avec l'huile rosat & l'eau-de-vie, & si les premiers jours on fait des fomentations émollientes, & résolutes, on empêchera la tension & l'inflammation, accidents qui accompagnent très-fréquemment ces sortes de playes. (a)

Quelques Auteurs veulent qu'on fasse à l'estomac une suture pareille à celle qui se pratique aux intestins, ils prétendent qu'étant & plus épais & plus charnu que les intestins, il peut se reprendre plus aisément: mais la prodigieuse quantité de nerfs dont il est muni, & les furieux symptômes, que cause un estomac blessé, me feroient plutôt craindre la mort qu'espérer une bonne issue de cette méthode, d'autant plus que je vous beaucoup de difficulté, pour ne pas dire d'impossibilité à coudre l'estomac à cause de sa situation, & de ses mouvements ordinaires de contraction, & de dilatation; néanmoins comme il faut plutôt essayer un remède douteux que d'abandonner le malade à un désastre certain, je crois que le Chirurgien doit faire tous les efforts pour coudre cet organe, sur-tout si la playe est dans un endroit où l'on puisse tenter la suture. (b)

(a) Outre l'embrocation & les fomentations émollientes que l'Auteur recommande ici, si ne faut point oublier les saignées, ni la diète. Le nombre des saignées & la quantité de sang que l'on retira, doivent être proportionnés aux forces du malade & aux accidents qui peuvent survenir.

(b) Si l'estomac plein d'alimens est ouvert par une blessure médiane on pourroit le vider par quelque vomitif, comme on l'a déjà pratiqué avec succès. On cadéme empêche de cette manière l'épanchement des alimens des intestins dans le ventre, lequel épanchement est mortel, & l'opération rend la playe beaucoup plus petite. Il faut ensuite prévenir les accidents par des copieuses saignées & par une diète exacte, ne faisant prendre au blessé que très-peu de nourriture à la fois. Si l'estomac rempli ou vuide est



Be tous les On trouve des Chirurgiens qui permettent de faire la suture aux intestins blessés quand ce sont les gros, & qui la défendent quand ce sont les grêles ; mais je voudrais qu'ils nous montraissent le moyen de coudre les gros boyaux, qu'on se voit être tellement attachés dans leur place, qu'ils ne sortent jamais par aucune playe : Si ces Praticiens ne peuvent donc pas se dispenser d'admettre la suture des intestins, il faut qu'ils consentent qu'on leur fasse justice aux grêles & sur tout au Jejunum & à l'Iléon, puisqu'il n'y a que ces deux boyaux qui peuvent sortir hors du ventre.

Il est d'autres gens qui ne veulent coudre ni les intestins grêles ni les gros, disant qu'une grande diète est une voye plus assurée que la suture. Je conviens qu'après avoir fait la suture, un régime de vie strict est encore nécessaire ; mais si la playe est tant soit peu grande, le mouvement périaltérique & perpetual des intestins recarteroit à tout moment les lèvres de la playe si elles n'étoient serrées ensemble par une suture ; ainsi la réunion ne s'en pourroit pas accomplir par la diète seule. Il est pourtant vrai que quand la playe est à un des extrêmes restés, il faut s'en tenir à ce seul moyen par l'impossibilité qu'il y a de leur appliquer une suture ; & j'ai guéri plusieurs personnes à qui les gros intestins étant percés des matières fécales sor-

tiées vers son orifice supérieur, il ne faut point de vomitif, parce qu'il causeroit alors une irritation dangereuse. La saignée & la diète sont les seuls moyens indiqués en ces cas.

Il est bon de remarquer ici que les boyaux & la gélée pris en forme de lavement suppriment aux nourritures qu'on prendroit par la bouche. Car il est démontré qu'il y a des vaisseaux lactés qui aboutissent aux gros intestins, & plusieurs expériences confirment ce qu'on avance ici. Cette observation sur la manière de nourrir ceux qui sont blessés à l'estomac, regarde aussi ceux qui le sont aux intestins grêles.

toient par la playe, en ne leur faisant prendre les premiers jours que deux cuillerées de consommé & un jaune d'œuf.

Ce qui est arrivé à un soldat des Invalides est un fait trop singulier pour tenir lieu d'exemple dans la pratique, puisque c'est la nature seule qui l'a guéri ; & que l'indolence du Chirurgien n'y a eu aucune part ; elle s'est fait elle-même un égoût par la playe du ventre, l'intestin blessé s'y étant attaché ; il vuidé tous les jours par cette ouverture les excréments qui sortent involontairement, ce qui l'oblige d'avoir continuellement à cet endroit une boîte de fer blanc pour les recevoir ; il ne rend plus rien par l'anus, & ce qui sort par la playe n'a point de méchante odeur, parce que le pur chyl n'en est pas encore tout à fait séparé, & que les souffres grossiers n'y ont pas eu le temps de se développer par la fermentation qui survient aux excréments qui séjourneront.

Les Anciens défendent les lavemens aux playes des intestins, & il y a des Modernes qui les approuvent ; ces derniers disent que ces remèdes rafraîchissent & servent de bain-marie pour calmer le mouvement du sang & arrêter le progrès des symptômes. Ces deux sentimens sont aisés à concilier, puisqu'ils sont l'un & l'autre fondés en raison ; il ne faut point donner de lavement quand ce sont les gros boyaux qui sont blessés, parce qu'il feroit par la playe, & qu'ainsi il empêcheroit la réunion ; mais il en faut donner quand l'ouverture est aux menus boyaux, parce que les lavemens ne pouvant pas aller jusqu'au lieu de la playe, à cause de la valvule du cœcum, ils ne peuvent point causer de désordre.

Pour finir ce que j'avois à vous démontrer sur la Gastroragie, il ne s'agit plus que de donner une situation au blessé : la meilleure c'est de le coucher sur la playe, les autres parties continant dans

Cure exacte  
ordinaire.

De l'usage  
des lave-  
mens.

De la situa-  
tion la plus  
avantageuse  
de malade.

le ventre appuyant sur celles qui sont blessées, les obligent de se tenir plus en repos, ce qui en hâte la cicatrice; & de plus cette situation facilite la sortie du pus, & des matières épanchées dans le bas-ventre, car quand même le malade seroit couché de quelque autre manière, on doit en le pansant après avoir ôté la tente, le faire panser par l'ouverture pour évacuer ce qui peut être contenu dans la capacité. Quand les fils sont tombés, & qu'il n'y a plus qu'à laisser reboucher la playe, on diminue tous les jours la grosseur & la longueur de la tente, & pour lors on fait coucher le malade sur le côté sain. (a)

a Les puyes pénétrantes dans le bas-ventre avec issue des parties contuses, sont assez rares. Celles qui se font accompagnent de la lésion de ces parties, mais sans leur issue, sont plus communes. Elles peuvent être suivies de symptômes qui viennent de l'épanchement de quelque liqueur, ou de la lésion de quelque partie membraneuse ou nerveuse. Ces symptômes dont on a parlé plus haut, sont plus ou moins dangereux selon l'étendue des parties lésées, & ne se manifestent pas toujours au moment de la blessure. Les saignées faites les uns près des autres, la diète exacte, les émousses & les fomentations émollientes sur le ventre, sont presque les seules ressources de l'art, soit pour prévenir ces symptômes, soit pour y remédier.

L'inflammation est le premier effet de l'épanchement de quelque matière, ou de la lésion de quelque partie nerveuse, & produit tous les symptômes qui augmentent le danger, & dont on a vu que la nature est plus ou moins grave. Les matieres qui peuvent s'épancher sont de plusieurs espèces.

Les épanchemens de sang sont plus ou moins considérables à proportion du diamètre du vaisseau divisé, & de la grandeur de l'ouverture qui a été faite. Ainsi le sang épanché en petite quantité quoique dans une grande étendue, suppose l'ouverture d'un petit vaisseau. Les épanchemens de sang épanché dans le ventre de ce vaisseau & occasionner la rentrée du sang épanché dans le torrent de la circulation.

Elles ne peuvent pas remédier entièrement aux épanchemens considérables de cette liqueur, mais elles peuvent en arrêter le progrès.

## SECONDE DEMONSTRATION.

101

Le sang répandu en grande quantité, s'insinue dans les intervalles des viscères & s'y coagule plus ou moins promptement par le séjour & l'inflammation qui survient quelquefois, en gonflant les parties, & brisant l'épanchement. Si le poids du sang rompt les adhérences contractées par l'inflammation, cette liqueur se déplace & va former un amas dans un autre endroit. On ne peut le remédier à tous ces défords qu'en donnant une issue aux matières par une opération à peu près semblable à celle que l'on fait à la poitrine en pareil cas.

Cette opération peut être teméraire, parce qu'elle n'est pas usitée, mais quelques observations que je vais rapporter en autorisent la pratique, & se doivent encourager les Chirurgiens à faire une opération qui peut rendre, puisqu'elle a déjà eu d'heureux succès, & sans laquelle on ne peut sauver la vie du blessé.

Néanmoins il ne la faut pas faire sans être auparavant bien assuré de sa nécessité. C'est par les symptômes qu'on reconnoît qu'il y a épanchement. Les principaux sont la tension du ventre, & la douleur. Si cette tension & cette tension le sont sur tout le ventre, c'est une preuve que l'épanchement n'est point borné. Si la douleur est fixe, & si le ventre n'est tendu qu'à un seul endroit, c'est une marque que l'épanchement est borné à cet endroit là.

Quand l'épanchement s'étend par tout le ventre, l'opération seroit inutile, parce qu'il semble impossible de pouvoir donner issue à tout le sang épanché dans les intervalles des viscères. Mais quand il est borné à un certain endroit, l'opération est utile, suppose que les saignées & les autres remèdes ne puissent reboucher la matrice.

Voici les observations qui autorisent, comme je l'ai dit, la pratique de l'opération dont je parle.

Au mois de Juin 1773, un soldat reçut un coup d'épée à la région épigastrique, à un pouce au dessus du cartilage xiphoïde & à côté de la ligne blanche. Une fièvre violente, une tension considérable à l'épigastre, un vomissement de sang, un hoquet furent les accidents qui accompagnèrent cette blessure, & le lendemain, & le surlendemain, le malade fut porté à M. Vacher Chirurgien-Major de l'Hôtel-Dieu, à l'occasion de cette blessure. Le Dr. N. Dargat avec lequel il voyoit le malade, que l'effusion avoit été bleffé. Deux saignées faites dans l'espace de trente six heures ou environ, les fomentations émollientes appliquées sur le ventre & les lavemens d'huile & de miel, & les autres remèdes, qui après quelques autres nouvelles saignées

parurent cesser le cinquième jour de la blessure. Mais on sentit bientôt après une petite dureté entre la playe & les cartilages des fausses côtes. Ce nouvel accident fit craindre qu'il ne se fût formé aux environs de ce lieu quelque dépôt. Cependant deux saignées le firent disparaître, & le blessé fut rétabli depuis jusqu'au 24 de la blessure, comme entièrement hors de danger. Ces apparences favorables ne durèrent pas; car le quinzième jour la fièvre qui revint, une difficulté de respirer, & une petite douleur vers la région hypogastrique, déterminèrent à saigner ce blessé pour la quatrième fois. Le seizième jour la douleur, la fièvre & la difficulté de respirer augmentèrent & furent accompagnées par intervalles de défaillances; & l'on s'aperçut d'une légère tension dans un endroit de la région hypogastrique. L'extrême faiblesse du malade empêcha de réitérer la saignée. Ces symptômes firent soupçonner un amas de sang ou d'autres fluides échappés du péricote & des vaisseaux par leur séjour de faire pénétrer le malade. M. Vacher fut alors être obligé de se servir d'un bistouri. Il ouvrit à cet endroit le plus saillant de la tumeur, un pouce au-dessus de l'anneau du côté droit, & à quelque distance du muscle droit, la peau & les muscles, & qui le mit en état de sentir avec le doigt, que le péricote faisoit effort de dedans en dehors, & par conséquent de jurer certainement de l'utilité de l'opération. Le péricote ayant été ouvert dans la même étendue que les autres teguments, il sortit d'abord un jet trois chopines d'un sang noir vermeil & de mauvaise odeur. Le sang cessa, & le malade ressentit peu le champ, & la quantité de ce fluide qui sortit, prouvant la nécessité qu'il y avoit de faire promptement cette opération. Il parut ensuite le malade avec un morceau de linge plié en double qu'il introduisit dans la playe. Les accidents diminuèrent peu à peu, & ils disparurent totalement le troisième jour. Il sortit néanmoins par la playe pendant les cinq ou six premières jours une liqueur de la couleur & de la consistance de la lie du vin, & effluve de supuration qui vint à la fin de des extravasations de sang.

Il s'écria en le touchant. L'opération loisible qui atténua peu à peu & cessa par le moyen d'une injection faite vers la fin avec une dissolution de la même nature de vitriol. La playe fut parfaitement guérie dans l'espace d'un mois. La cicatrice se trouva enfoncée, & il ne resta aucune apparence de hernie.

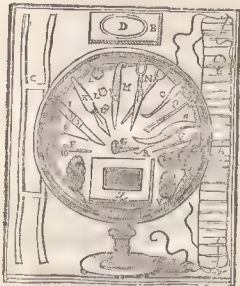
Pierre de Merchetris rapporte un fait qu'on peut joindre à celui-là. On coupa, dit-il, à un homme une

portion de l'épiploon sortie par une playe faite aux enveloppes du bas-ventre, quoique cette portion ne fut pas mortifiée, & l'on réduisit dans le ventre le reste de l'épiploon sans y faire de ligature. Le sang qui s'écoula continua d'écouler par la saignée qui avoit été coupée à cette partie, tombant du côté de l'aîne droite & y amassa, ce qui forma dans ce lieu au bout de 20. jours, un abcès considérable qu'on ouvrit, & dont il sortit une très-grande quantité de pus. On pansa la playe avec une tente que l'on diminua peu à peu, & que l'on supprima ensuite totalement afin de laisser former la cicatrice.

Ces deux observations font voir qu'on peut remédier aux épanchemens de sang dans quelque endroit du bas-ventre, pourvu qu'ils soient bornés, & qu'on peut faire avec succès à cette partie la même opération qu'on fait à la poitrine pour donner issue aux matières qui y sont épanchées. Quant à la différente manière dont on s'est conduit dans les épanchemens des deux opérations que j'ai rapportées, je crois qu'on doit préférer la pratique de M. Vacher, qui s'est servi d'un bistouri par cet endroit. La vertu de la playe, comme on s'en sert après l'empierrement de celle de P. de Merchetris qui s'est servi d'une incision. Le morceau de linge noir, qui a servi avec lui, empêchant le sang d'écouler, & la tumeur de se former, & de la playe, & empêche par conséquent la sortie des matières.

Il parut qu'il étoit d'opération, & c'est, par les observations précédentes, qu'on a vu avant que d'opérer des pus dans le ventre à la suite de quelque inflammation, qu'au cas qu'il y ait eu du sang. On lit, aux Mémoires, une observation faite en pareil cas. Une femme Obs. Médice après un accouchement laborieux, sentit une douleur chronique, & très-vive au côté gauche du bas-ventre. Cette partie se gonfla & les médecins ne purent empêcher qu'il ne se formât au côté gauche du bas-ventre qu'on ouvrit & d'où il sortit une partie de pus fétide. La malade se trouva soulagée pendant les premiers jours, mais l'abondance de la supuration épuisa ses forces & elle mourut un mois après l'introduction de la sonde, & quelques portions de l'épiploon qui étoient siennes, avoient fait connaître au médecin, que l'abcès s'étoit formé dans l'intérieur du ventre. Mais on en fut plus certain encore par l'ouverture que l'on fit de son cadavre. La mort de la malade qui suivit l'opération un mois après, & d'où l'on tira attirée à l'opération qui parut très-utile en elle-même, mais à trop grande abondance de la supuration, & peut-être même au défilé de l'opération que les symptômes avoient indiqué trop tard.

## X. FIG. DE L'EXOMPHALE.

L'Exomphale  
est une tumeur  
de l'ombilic.

L'Exomphale comprend toutes les tumeurs qui arrivent au nombril : ce mot est dérivé de *ex* ou *extra* qui signifie dehors, & d'*omphalos* qui veut dire ombilic, d'autant que cette maladie est une élévation de l'ombilic qui se pousse en dehors sans qu'il ne doive.

L'exomphale qui convient à toute élévation d

L'ombilic se réduit sous deux genres différens dont l'un est des tumeurs qui se forment des parties, & l'autre résulte d'un amas d'humeurs, & ces sortes de maladies reçoivent différens noms par rapport à la différence des parties ou des humeurs qui les causent.

Celles qui se font des parties sont de trois espèces, l'une qu'on appelle *Entero-omphale*, c'est quand l'intestin sort, l'autre *Epiplo-omphale*, qui se produit de l'épiploon ; & la troisième *Entero-épiplo-omphale* à laquelle l'intestin & l'épiploon concourent en même-temps.

Celles qui se font faites par des humeurs, se subdivisent en quatre espèces ; la première appelée *Hydro-omphale*, est causée par de l'eau ; la seconde par des vents, on la nomme *pneumatomphale* ; la troisième, qui est la troisième, est une chair endurcie ; & la quatrième, c'est à-dire la *varic-omphale*, consiste dans la dilatation de quelques vaisseaux.

A ces deux sortes d'Exomphales en général l'on en ajoute une troisième, qui est composée de l'une & de l'autre ; savoir des parties & d'humeurs ensemble. Quand c'est l'intestin & de l'eau qui font la tumeur, on la nomme *Entero-hydro-omphale* ; & lorsque c'est l'épiploon & de la chair, on l'appelle *Epiplo-sarcomphale*, & ainsi des autres.

Tous nos Anciens nous disent que les tumeurs se font ou par dilatation ou par rupture, mais quelques Modernes ne conviennent pas de la première, prétendant qu'elles se font toutes par la seule dilatation du péritoine qui selon eux, peut se tendre & prêter autant qu'il le faut pour former ces tumeurs quelques grosses qu'elles soient, jusqu'à ce qu'il se dilate encore davantage aux hydro-

de cette ma-  
ladie.Quatre es-  
pèces d'  
exomphales  
sunt à ba-  
par des ven-  
la morte.Autre espèce  
d'exompha-  
le.Ce mal ar-  
rive par la  
dilatation  
du périto-  
ne, ou par  
la seule di-  
latation du  
péritoine  
qui selon eux,  
peut se ten-  
dre & prêter  
autant qu'il  
le faut pour  
former ces  
tumeurs quel-  
ques grosses  
qu'elles soient,  
jusqu'à ce  
qu'il se dilate  
encore davan-  
tage aux hydro-

Ces divers sentimens méritent une discussion particulière : cependant je ne reconnois qu'une

106 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
cause des exomphales; savoir, la rupture, l'en-  
tens des exomphales des parties; car la dilatation  
que les Anciens & quelques Nouveaux admettent  
me paroît impossible à l'égard de l'ombilic, qui  
n'étant qu'un nœud fait en cette partie après la li-  
garure du cordon, ne peut non plus avoir la li-  
berté de s'allonger qu'une cicatrice de quelque  
playe de la peau: & pour convenir de ce que je  
dis il n'y a qu'à remarquer que le nombril est for-  
mé par la réunion des vaisseaux ombilicaux, qui  
après la naissance se retrécissent, & en se des-  
séchant dégénèrent en ligamens, dont les extrémi-  
tés étant unies avec la peau & le péritoine, en  
cet endroit, forment ensemble un petit corps sem-  
blable à un nœud incapable de s'allonger en au-  
cune manière.

*l'expérience* J'avoue que le péritoine peut presser dans toute  
*le pourceau.* son étendue, mais non pas dans l'ombilic; & j'ose  
dire que j'ai l'expérience de mon côté, puisque  
j'ai ouvert plusieurs de ces tumeurs, & à des hom-  
mes vivans & à des corps morts, où je n'ai jamais  
pu remarquer que le péritoine les tapissât intérieure-  
ment, ainsi qu'il auroit dû faire, si elles s'étoient  
produites par la seule dilatation. Après avoir  
coupé la peau je ne trouvois plus de membrane,  
& mettant mon doigt dans l'ouverture qui étoit au  
nombril, il entroit dans la capacité de l'abdomen  
sans aucune résistance; ce qui m'a confirmé dans  
l'opinion où je persiste, que la rupture seule fait  
les exomphales faites de parties.

*Distinction* Il faut distin- pour les hernies du nombril d'avec  
à faire des celles du scrotum, car le péritoine se prolongeant  
hernies du vers les vides pour conduire les vaisseaux spermati-  
nombril & ques jusqu'aux testicules, l'épéploon est les testicu-  
der d'ouvrir les beaucoup de disposition à se glisser le long de  
ces productions, & à tomber jusques dans le scro-  
tum sans rompre le péritoine; mais il n'en est pas  
de même de l'ombilic qui n'étant pas susceptible

d'une pareille distension ne peut donner passage à  
aucune partie qui n'apartient ni ne se soit rompue,  
& que toutes ces parties se défilant ne permet-  
tent à l'épéploon ou aux intestins de sortir. (a)

Ceux qui croient que les Exomphales se peu- *Cause de*  
vent faire par la dilatation de l'ombilic, en attri- *l'exomphale*  
buent la cause à quelque humeur qui l'abreuve  
sans cesse. Mais s'il étoit vrai que cela se fît ainsi  
ces tumeurs auroient un très-petit commence-  
ment, & augmenteroient par degrés, au lieu  
qu'elles se font ordinairement tout d'un coup, ce  
qui arrive lorsque par quelque grand effort le  
nœud du nombril s'est rompu & séparé. Ce qui  
me confirme dans cette opinion, c'est qu'il n'y a  
presque que les femmes qui aient cette incommo-  
dité, & encore celles qui ont eu des enfans, par-  
ce que les douleurs de l'accouchement contrai-  
gnent la mère de faire des efforts pour obliger l'en-  
fant de sortir, & que pour lors ce nœud est dis-  
posé à se rompre par la grande étendue du ventre  
vers la fin de la grossesse.

Toutes les Exomphales ne sont pas d'un égal *Ces tumeurs*  
volume; il y en a d'aussi petites qu'un œuf, ou d'a- *font de la*  
voir de moyenne, grossies comme le poing, & *grosses*  
d'autres qui sont plus grosses que la forme d'un *difficiles.*  
chapeau, mais ces différentes grosseurs n'empê-  
chent pas qu'elles ne procèdent toutes de fracture

(a) Il est vrai que les Praticiens modernes ont tous  
remarqué que le péritoine est divisé, lorsque les parties  
sortent par l'anneau ombilical, & n'ont jamais trouvé de  
fac. herniaire en cet endroit. D'autres ont vu cette  
enveloppe tapissée intérieurement le trou ombilical, sans  
faire partie du nombril, qui n'est autre qu'une  
cicatrice des vaisseaux ombilicaux: ou ne voit pas pour-  
quoi elle ne pousse pas s'allonger en cet endroit comme  
ailleurs. Et qui donne lieu de croire, que c'est pas  
impossible, c'est qu'on a trouvé très-souvent un sac her-  
niaire fermé par le péritoine, lorsque les parties ne sor-  
tent pas précisément par l'anneau ombilical, mais à côté.

108 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
& de division, puisqu'elles se forment subitement ;  
& qu'elles sont proportionnées aux efforts plus ou  
moins violents qui écartent plus ou moins l'une de  
l'autre les extrémités des vaisseaux qui composent  
l'ombilic.

Chaque Exomphale a des signes particuliers qui  
la font reconnoître, & dont le Chirurgien doit être  
parfaitement instruit pour en porter son jugement,  
& pour remédier à chacune selon son espèce.

Signes de  
ces amas.

1. De l'Ex-  
teromphale.

L'Exteromphale fait une tumeur tendue & assez  
dure qui grossit quand l'haleine est retenue, parce  
que le diaphragme presse, & les intestins, les  
oblige de s'échapper vers l'endroit qui cède le plus,  
c'est à-dire du côté de la tumeur ; elle est plus  
étroite à sa base, elle diminue lorsqu'on la presse  
avec la main, & on entend un petit bruit causé  
par le gargouillement que les intestins font en ren-  
trant dans le ventre.

2. De l'E-  
piploiphale.

L'Epiplomphale ne change point la couleur de la  
peau, la tumeur est indolente, plus molle & plus  
grande d'un côté que de l'autre, ayant une base  
plus large ; & lorsqu'on la comprime pour la ré-  
duire, la partie rentre sans faire aucun bruit.

3. De l'En-  
teroploiphale.

L'Enteroploiphale a des signes communs à  
l'un & à l'autre de ces deux espèces dont je viens  
de vous parler : la tumeur en est plus grosse, plus  
douloureuse & plus inégale & si après avoir res-  
poussé l'intestin, il reste encore quelque chose dans  
le sac, on est assuré que l'épiploon formoit une  
partie de la tumeur.

Carectères  
de l'Hy-  
dromphale.

L'Hydromphale se distingue des autres tumeurs  
du ventre, en ce qu'elle est molle & beaucoup  
plus molle au toucher, & qu'elle ne diminue  
ni s'augmente en la comprimant, & lorsqu'on la  
regarde à travers la lumière, on la trouve trans-  
parente.

De la Pseu-  
domphale.

La Pseudomphale est une tumeur molle qui  
cède promptement aux doigts, & qui revient dans

les mêmes bornes aussitôt que la compression  
cesse, & qu'elle est libre, elle paroît toujours de  
même figure & de même grosseur ; en quelque si-  
tuation que le malade se mette, & si on frappe  
dessus, elle resonce comme un balon gonflé de  
vents renfermés.

La Sarcophale fait une tumeur dure qui n'obéit De la Sar-  
point aux doigts quand on la touche, elle aug-  
mente peu à peu à mesure que grossit la chair  
qui la forme. Il y a des espèces de Sarcophales  
douloureuses, & il y en a d'insensibles ; & quel-  
que effort qu'on fasse pour faire rentrer les unes  
ou les autres, on n'y peut pas réussir, parce que  
ce sont des surcroissances de chairs attachées au  
nombril.

La Varicophale forme une tumeur inégale & De la Var-  
variqueuse dont la couleur est brune & livide, à  
cause du sang croupi qu'elle contient ; & quand  
elle est faite par la dilatation ou par la rupture des  
arteres, on y sent un battement comme aux ané-  
vrismes.

Par la connoissance de tous ces signes le Chi- Du prognos-  
rurgien fera son pronostic, considérant toutes les  
les Exomphales comme des maladies dangereuses  
par les accidens qui les accompagnent & par ceux  
qui peuvent y survenir ; car à celles qui sont fai-  
tes des parties, il arrive quelquefois des étrangle-  
mens qui causent la mort, & à celles qui provien-  
nent d'bumeurs, il faut presque toujours une opé-  
ration pour les guérir ; de manière que tous ceux  
qui sont affligés de ces sortes de maux ont leur  
vie en risque, à moins qu'un Chirurgien éclairé  
n'y remédie ; & voici comment il doit s'y pren-  
dre.

Quand une Exomphale est faite par l'intestin ou Care de l'  
par l'épiploon, ou bien par tous les deux enfem-  
ble, on doit repousser au plutôt ces parties dans

110 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 l'abdomen : Pour y réussir il faut que le malade  
 couché sur le dos & ayant les genoux hauts, (a) reste  
 un peu de tems sans respirer ni crier, pendant  
 que le Chirurgien comprimant doucement la  
 tumeur fera rentrer les parties les unes après les  
 autres, commençant par l'intestin qui étant situé  
 sous l'épiploon, doit être remplacé le premier. Il  
 connoîtra que cette réduction sera achevée par la  
 diminution de la tumeur, & par le bruit que ce  
 viscere aura fait en rentrant; ensuite de quoi on  
 pressera l'épiploon pour l'obliger de se remettre  
 en sa place, ne précipitant rien dans ces réductions,  
 de crainte de meurtrir les parties qu'il ju-  
 gera être toutes rentrées lorsqu'il verra le sac tout  
 à fait vuide.

Obstacles  
 qui se pré-  
 sentent à  
 l'opération.  
 Si ces parties sont tellement tendues que par le  
 seul secours des mains le Chirurgien ne puisse pas  
 les rétablir, il faut qu'il reconnoisse quels obsta-  
 cles s'opposent à son dessein afin de les surmonter :  
 j'en trouve deux, l'un est lorsque l'intestin est rem-  
 pli d'excremens ou de vents, & l'autre quand le  
 trou par où il est sorti est trop petit pour lui per-  
 mettre de rentrer. Dans ces cas il faut avoir re-  
 cours aux remèdes, dont les plus convenables sont  
 les carminatifs pour dissiper les vents, & les émol-  
 liens pour relâcher l'endroit qui fait l'étranglement.

Moyens de  
 les surmon-  
 ter.  
 On fera une embrocation sur la partie avec de  
 l'huile de lis bien chaude, ou avec l'onguent d'al-  
 thea, & on y mettra un cataplasme fait avec tou-  
 tes les herbes adoucissantes & humectantes, des-  
 quelles on pourra faire bouillir la décoction, ou la

(a) Pour faire la réduction des Exomphales, il ne  
 suffit pas que les genoux du malade soient élevés, il faut  
 encore que la tête soit plus haute que la poitrine, & la  
 poitrine plus haute que le bas-ventre. Cette situation  
 met les muscles dans le relâchement où ils doivent être  
 lorsqu'on réduit les hernies.

# SECONDE DEMONSTRATION.

111

Donner en lavemens, & même préparer un demi-  
 bain pour y mettre le malade. (a)

Ces parties étant ramollies, le Chirurgien fera  
 une nouvelle tentative pour les réduire; la facilité  
 avec laquelle on y réussit d'ordinaire cette seconde  
 fois, persuade qu'on ne doit pas négliger l'usage  
 de tels medicamens. Il s'agit après cela d'empê-  
 cher que ce qu'on a fait rentrer ne ressorte; car  
 jusques-là on n'a exécuté que la moitié de l'opéra-  
 tion qui consiste en deux points, l'un de remettre  
 les parties dans leur lieu, & l'autre de les y tenir  
 étant réduites.

Cette seconde partie de l'opération s'obtient  
 par un bon bandage circulaire A. fait exprès & on doit ren-  
 dre l'opération  
 proportionné à la grosseur de la personne; la ban-  
 de doit avoir six ou huit doigts de large, & être  
 faite d'une toile forte & en plusieurs doubles; il  
 faut qu'il y ait dans son milieu une élévation B.  
 en forme de demi boule ou de champignon, qui  
 soit posée directement sur le nombril, afin qu'en  
 empiétant la cavité, on ôte aux parties l'occasion  
 de ressortir; ce bandage doit être soutenu par un  
 scapulaire, ou par des bretelles C. faites d'un  
 lichen de fil blanc, & telles qu'en ont pour soutenir  
 leur colosse ceux qui ont le ventre trop gros. Avant  
 que de mettre le bandage, il y faut appliquer  
 l'emplâtre C. contra rupturam, dont on se sert aux  
 hernies, & par dessus lequel on mettra une grande  
 compresse E. remplie dans du vin chaud où on  
 aura fait bouillir diverses sortes de remèdes astrin-  
 gens. (b)

(a) Pendant l'usage des remèdes émolliens tant in-  
 ternes qu'externes, il faut saigner le malade. Et s'il ar-  
 rivoit que pendant ou après quelques-unes des saignées  
 il tombât en foiblesse, il faudroit en suspendre le moment  
 pour faire la réduction, car lorsqu'on est en foiblesse  
 toutes les parties sont relâchées.

(b) Ce bandage a de défauts essentiels. Il n'assu-  
 jettit pas les parties si bien que ceux qui ont un écoule-

Je vous ai dit que les Exomphales faites d'humours étoient de quatre especes, que les eaux, les vents, les chairs & le sang en forment chacune une especes: elles demandent toutes quatre pour leur traitement autant de manieres différentes, & souvent les remèdes ne faillant que blanchir, elles ont besoin de la main du Chirurgien pour être guéries.

Méthode  
ment pour  
l'Hydrom-  
phale.

L'Hydromphale se peut dissiper par des remèdes résolutifs, principalement quand elle est petite, on doit donc mettre sur cette tumeur une éponge imbibée d'un vin dans lequel on aura fait bouillir les semences de cumin & de lin. Les fleurs de camomille, de saureau & de roses; l'écorce de grenades, les bayes de laurier & le sel commun: & si malgré ces médicaments ou d'autres dont on se

s'ira  
se une ceinture de fer disposée à peu près comme l'écaufon & la ceinture des brayers ordinaires. Outre cela l'écaufon en forme de champignon qui doit remplir la cavité, empêche en effet l'issue des parties, mais elle empêche aussi que le trou ombilical ne se rétrécisse. Le bandage à écaufon n'a pas cet inconvénient. Il s'applique directement sur le trou & n'y entre pas; il s'oppose à la sortie des parties sans entretenir une ouverture que la nature doit diminuer.

L'écaufon convient aux especes d'exomphales où les parties sortent à côté de l'ombilic, de même qu'à celles où elles sortent par l'anneau ombilical. Lorsque l'épiploon a contracté des adhérences si fortes qu'on ne peut le faire rentrer, ce qui arrive assez souvent aux personnes grasses, la pelote qui est sur l'écaufon doit avoir dans son milieu un enfoncement assez grand pour loger les parties sans les comprimer. On remplit par degrés cet enfoncement à mesure que la tumeur diminue. Quelques Praticiens pour fondre la tumeur, mettent dessus avant d'appliquer le bandage, un emplâtre fait d'un mélange égal de Vigo, de diubatanum & de nuremberg, & le renouvellent tous les quatre ou cinq jours. Le bandage à écaufon ne convient pas à 1x exomphales anciennes & considérables; il ne faut qu'un bandage simplement contentif pour soutenir les parties déplacées & empêcher qu'il n'en sorte d'autres.

sera servi, la tumeur grossit & faut connoître qu'il n'y a point de guérison à espérer par la voye de la résolution, il faudra se disposer à faire une ponction dans le milieu de l'ombilic, en cette manière: on a un instrument F long de trois doigts, & aussi menu qu'un petit tuyau de plume; <sup>Manière de</sup> emmanché par le bout, & pointu triangulairement <sup>manipuler l'om-  
bilic.</sup> par l'autre pour pouvoir percer la peau: on le passe dans une canule d'argent G, fort mince, dont la cavité est proportionnée à la longueur de cet instrument, qu'on plonge dans le milieu de la tumeur; puis on pousse la canule un peu fortement pour la faire entrer dans l'ouverture, & ayant retiré l'instrument qui remplissoit la canule, on voit sortir l'eau qu'on laisse couler jusqu'à la quantité que la maladie ou les forces du malade peuvent permettre. La canule qui restera dans la playe sera bouchée avec une petite ténue faite comme un fonce, laquelle on ôte autant de fois qu'on veut vider de l'eau.

Cet instrument se peut appeler un trocar, vu <sup>Différence</sup> qu'il ressemble assez à celui que quelques Modernes prétendent avoir inventé pour percer le ventre, <sup>ment qu'on</sup> employe <sup>Y</sup> des hydropiques; & il n'en diffère, qu'en ce que <sup>à l'usage</sup> celui-ci ne fait que le trou pour l'introduction d'une canule, & que l'autre étant ouvert selon sa longueur comme un tuyau, fait en même tems l'office de poinçon & de canule. Ils ont l'un & l'autre leur utilité; celui des Modernes est à la vérité fort commode pour les ponctions de l'abdomen, mais il ne conviendrait pas à celles de l'ombilic; parce qu'il n'y ayant que la peau, si on en retirait l'instrument, & qu'il n'y restât pas une canule, on ne seroit pas maître d'empêcher que les eaux ne sortissent continuellement.

La Pneumatomphale se guérit par le moyen des remèdes carminatifs qu'on applique dessus, ils ont la vertu de dissiper les vents en entraînant, incitant <sup>Traitement</sup> de le trans-  
mettre pas  
le par les re-  
mède.



174 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 & distillant par leurs particules pénétrantes & tranchantes les matieres visqueuses & vaporeuses qui entretiennent le mal, c'est pourquoi on se servira de la rue, du romarin, du laurier, de l'absinthe, de l'anis, de la graine de cumin, des fleurs de roses, de camomille, de mélisse, du sel de tartre ou de sel ammoniac, &c. dont on fera des fomentations ou des cataplasmes, selon qu'on le jugera à propos. Si après l'usage de ces remèdes, la tumeur subsistoit aussi fort qu' auparavant, on auroit recours à une opération qui ne consiste qu'à prendre une grosse aiguille H. qui aura un petit manche, de même que celles avec lesquelles on abat les cataractes, & avec la pointe de cette aiguille on feroit à la tumeur plusieurs ponctions par où les vents s'échapperoient, comme ils font lorsqu'on pique une vessie enflée qui s'affaiblit incontinent: & si tous les vents ne sont pas sortis par ces petites ouvertures, on reprendra l'usage des remèdes précédens qui dissiperoient le rest.

Pratique  
 pour la Sar-  
 comphale.

La *Sarcomphale* est très-difficile à guérir, & avante que de l'entreprendre on doit examiner si elle est traitable ou non. Celle qui se peut traiter, c'est-à-dire, celle où il y a espérance d'un heureux succès, est presque sans douleur; la tumeur en est égale, un peu vacillante, & médiocrement dure; il faut à celle-là faire une incision en long sur la tumeur avec ce bistouri I. afin de découvrir la chair qui la forme, & dont on coupera toutes les adhérences qu'elle a avec les parties voisines, pour l'emporter toute entière. Mais comme en séparant & en disséquant cette chair, on est obligé de trancher les vaisseaux qui la nourrissoient, ce qui donne du sang quand ils sont gros; on doit se servir alors de l'eau spiritique ou de la poudre vitriolée pour l'arrêter. La playe sera pansée dans les premiers jours avec un digestif doux pour procu-

## SECONDE DEMONSTRATION.

175

per la supuration, ensuite avec un mondificatif adouci pour manger & consumer les petites racines de cette excroissance charnue, on procédera enfin à la cicatrice, comme dans les autres playes. Mais si la *Sarcomphale* étoit inextinguible, c'est-à-dire, qu'elle tint de la nature du cancer, ce qu'on con-<sup>De la Sar-</sup>noitroit par son extrême adhérence, par l'inqui-<sup>comphale</sup>étude du malade, par les douleurs foudroyantes qu'il sentiroit, & par la nature variqueuse de la tumeur, il seroit dangereux d'y toucher: néanmoins s'il y a quelque moyen de la guérir, c'est par l'opération suivante. Je ne conseilerois pourtant point à un Chirurgien de l'entreprendre, qu'après avoir exposé aux parens les suites fâcheuses qui en peuvent arriver.

La *Varicomphale* étant causée par la rupture ou par la dilatation de quelques vaisseaux artériels ou vénueux, si la tumeur est petite, il faut essayer de la dissiper par un remède astringent fait avec du tiel d'arménie, du sang-dragon, de la terre sigillée, & de la térébenthine, incorporez dans du blanc d'œuf; on l'appliquera sur la partie, & on s'y tiendra par un bandage un peu serré: si elle est grosse, & qu'on n'ait point d'espérance de la guérir par les médicamens, il faut l'ouvrir de toute sa longueur avec ce scalpel K. en vider le sang, & mettre des boutons de vitriol L. L. sur les ouvertures des vaisseaux, comme on fait aux anévrysmes. On en laisse dans la suite tomber les escarlates d'eux-mêmes, on fait revenir les chairs, & on procure la cicatrice.

Opération  
 pour la Sar-  
 comphale.

Avant que de faire aucune des opérations que demandent ces quatre sortes d'*Bromphales* faites d'humours, on ne manquera pas d'y préparer les malades par les remèdes généraux, comme la saignée & la purgation, & de leur prescrire, quand on aura opéré un régime de vivre convenable à leurs maladies, moyennant lequel on en obtiendra

la guérison. Mais outre toutes ces espèces d'opérations que je viens de vous faire voir, il est encore des occasions où il en faut faire de plus grandes, comme lorsque l'intestin sorti ne peut se replacer, ce qui met le malade en un si grand danger qu'il périrait indubitablement si on ne le fait rentrer au plutôt.

Opération  
plus com-  
mune pour  
réduire  
cet intes-  
tin.

Il arrive donc souvent à ceux qui ont des Exomphales d'intestins, qu'en négligeant de porter un bandage, ces parties se gonflent de vents, s'emplissent de matières, & qu'alors ne pouvant plus retourner par le même trou par où elles sont sorties, elles excitent des douleurs insupportables, & des vomissements qui durent autant que les intestins restent hors de la capacité de l'abdomen. Ainsi quand on n'a pas pu les faire rentrer par les moyens que je vous ai exposés ci-devant, on y pourvoira comme au bubonocèle; sçavoir, en faisant une incision sur la tumeur, avec le bistouri M. prenant bien garde de ne couper que la peau, & de ne point blesser les intestins qui sont immédiatement dessous. Lorsqu'on a un peu fendu la peau, on coule dans la playe par le secours d'une sonde creuse, la pointe des ciseaux N. avec laquelle on ouvre le reste de la tumeur; & s'il y avoit une poche ou des brides qui embarrassent, on les couperoit avec ce déchaussoir O. puis l'intestin étant découvert, on en tireroit au dehors plus qu'il ne seroit sorti, afin de donner une plus grande étendue aux matières qu'il renferme, ensuite on fait entrer la sonde creuse (a) dans la capacité, & la tenant de la main

(a) La sonde aillée, C. inventée par feu M. Mery célèbre Chirurgien de Paris, vaut mieux que la sonde ordinaire. La plaque dont elle est garnie empêche que les parties ne se précipitent au tranchant de l'instrument. Si l'on ne peut pas l'introduire dans le ventre pour débarrasser l'étranglement, on aura recours à quelques-uns des moyens que l'on a indiqués en parlant de la Gastrophilie.

gauche on l'élève en dehors, & dans sa canelure on introduit de la main droite la pointe d'un bistouri courbe, a. avec lequel on coupe ce qui fait l'étranglement. Enfin l'ouverture étant suffisante, on fait rentrer les intestins en les poussant doucement dans le ventre, & observant d'y renvoyer les premiers ceux qui sont sortis les derniers: si on trouve une partie de l'épiploon dans la tumeur, après avoir réduit les intestins, on la lie d'un double fil R. au bout duquel il y a une aiguille droite g. & avant que de faire l'extirpation, on laisse païser un grand bout de fil par la playe pour le retirer quand la nature l'aura séparée elle-même. Il faut fourrer dans la playe un gros tampon T. (a) de charpie attaché à un long fil pour le pouvoir retirer en cas qu'il tombe dans le vuide du ventre. On observe que les isles de l'épiploon & du tampon soient de différentes couleurs, afin que si par malheur le tampon étoit entré & qu'on voulût le retirer, on ne risquât point de se tromper, en serrant le fil avec lequel on auroit lié l'épiploon. On garnira la playe de plumaceaux X.X. que l'on couvrira de l'emplâtre Y. & de la compresse Z. pour

Observation  
pour se garantir.

(a) La tienne a dans ce cas un inconvénient très-grand sans avoir aucun avantage. Elle emporteroit une ouverture qu'il faut refermer le plus promptement qu'il est possible. La plaque de M. Pour à cet effet O. la fait de charpie bue qu'on enveloppe dans un petit morceau de toile rouge en bord, sur lequel on a un fil d'or on laisse pendre un bout assez long pour pouvoir la retirer. On la met directement sur le trou ombilical; on presse le reste de la playe avec de petits morceaux de linge aillé & déchiré par lambeaux, on couvre la playe de compresse que l'on se met avec le bandage ordinaire. Il ne faut pas oublier de faire des émoussures d'huile émoussée, & d'appliquer sur tout le ventre un morceau de banette qu'on renouvellera de deux en deux heures dans une fomentation émolliente. On sera observer au malade un régime très-exact, & on le saignera à proportion de ses forces & de la grandeur des accidents.

appliquer le bandage de la même manière que je vous ai montré dans la Gastrophage.

**Danger de cette opération.** Vous jugez bien que cette opération est très-périlleuse & presque toujours mortelle, parce qu'on est obligé de couper les apponévroses qui enroulent le trou du nombril: je l'ai fait cependant une fois avec un succès heureux. Le malade sentoit des douleurs si cruelles qu'il souhaitoit la mort à tous momens; mais aussitôt que les boyaux furent remis, il ne se plaignit plus, & il guérit parfaitement. Je l'ai faite encore deux autres fois, mais à la vérité les malades en sont morts. Il est certain aussi que de cette opération il en pérît plus qu'il n'en réchape; c'est pourquoi ceux qui ont de ces Exomphales doivent plutôt se passer de chemise que de bandage.

**Méthodes et utilités des Anciens.** Il semble que les Anciens aient pris plaisir à inventer pour les exomphales différentes sortes d'opérations toutes plus cruelles les unes que les autres. Quelques-uns veulent qu'on fente l'exomphale entre deux morceaux de bois jusqu'à ce qu'elle soit tombée en mortification: & plusieurs ordonnent de passer au travers de la tumeur un double fil, dont ils font faire quatre chefs, pour en lier deux d'un côté de la poche, & deux de l'autre, les resserrant tous les jours jusqu'à ce que cette tumeur soit séparée du corps. Il y en a qui demandent qu'après avoir passé deux aiguilles à travers de l'exomphale on fasse une petite incision circulaire à la peau, afin que la ficelle avec laquelle on serrera la tumeur, la puisse couper plus promptement. Je ne crois pas que ceux qui nous ont laissé par écrit de telles opérations, aient été assez hardis pour les pratiquer; je ne les ai jamais vu faire, & je ne m'arrêterai point à vous les démontrer, parce que je suis assuré qu'elles vous inspireroient plus d'horreur & de mépris pour l'ancienne Chirurgie, qu'elles ne vous instruiraient qu'il ne conviendrait votre curiosité.

**T**outes les tumeurs qui sont causées par la sortie de l'épiploon & des intestins s'appellent du nom général de hernies, & elles ont des noms particuliers suivant les endroits où elles se font. Lorsque ces parties sortent de l'ombilic, on les nomme des *Exomphales*, quand elles sont une grosseur dans l'aîne, on les appelle des *Bubonocèles*, lorsqu'elles descendent jusques dans le scrotum, elles ont le nom d'*Ochelettes*; ces deux derniers mots étant dérivés de *bubon* & d'*oscheon*, dont l'un signifie l'aîne, & l'autre le scrotum, & *cèle*, descente, & quand ces mêmes organes trouvent moyen de s'échapper dans un autre endroit de l'abdomen, ce sont des *Hernies ventrales*.

La cause de ces sortes de hernies est une rupture qui se fait au péritoine, car il n'est pas vraisemblable qu'elles se puissent faire par la simple dilatation de cette enveloppe qui adhère trop aux muscles & aux apponévroses qu'elle touche, pour s'étendre autant qu'il faudroit, afin de former de si grosses tumeurs; c'est donc toujours un déchirement qui ne surviendra que par quelque effort très-rude, & qu'aux endroits où il y aura eu abcès ou playe qui n'ayant pas été bien cicatrisée laissera le péritoine sujet à se déchirer ou à se rouvrir.

Les signes qui font connoître ces hernies, sont qu'elles succèdent toujours à la violence de quelque effort, qu'elles se font tout d'un coup, qu'elles rentrent pour peu qu'on les comprime, & qu'étant rentrées il ne reste plus de tumeur à l'endroit où elle étoit.

Pour guérir ces espèces de ruptures, il faudroit de la Cure faire ensuite d'approcher l'une de l'autre les deux lésés de cette playe du péritoine, & de les tenir unies afin qu'elles pussent se rejoindre & se repandre ensemble; mais je ne vois rien de plus difficile, & les moyens que Celle propose pour y parvenir Celle.



211 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
 encor. On porte dans la petite ouverture une sonde, dans  
 la cannelure de laquelle on glisse des ciseaux pour ouvrir  
 entièrement le sac, l'on coupe ensuite ce qu'il forme l'o-  
 trangement, & l'on fait ruisseler les parties dans le ven-  
 tre. Il y a quelquefois dans le sac une sonde qui s'échappe  
 aussitôt qu'on l'a ouvert. On met sur l'ouverture une pe-  
 lotte. On pansé la playe comme celle qu'on fait pour  
 guérir les exomphales. S'il n'y a point de sac herniaire,  
 on appuie les parties avec des qu'on a fait inciser à  
 la peau & à la graisse; l'on débride l'étranglement & l'on  
 pansé la playe de la même manière qu'on vient de dire.

# XI. FIG. POUR LA PARACENTHESE.



## SECONDE DEMONSTRATION.

212

Quelques Auteurs donnent le nom de Para-  
 centhèse à toutes les opérations qui se font  
 soit avec la lancette, soit avec l'aiguille, en quel-  
 que partie du corps que ce puisse être. Ils n'en ex-  
 ceptent pas même l'opération qu'on fait à l'œil, le-  
 quel pour abattre une cataracte, se fondant en cela sur  
 l'étimologie de ce nom qui vient de para: qui si-  
 gnifie au delà, de *hœmorrhoides*, percer ou piquer: beau-  
 coup d'autres ne lui donnent pas une si grande  
 étendue, n'appellent paracenthèse que les ouvertu-  
 res qu'on fait à la tête, à la poitrine, au ventre,  
 & au scrotum, pour en tirer les eaux qui y sont  
 contenues; & enfin la plupart bornent la paracen-  
 thèse à la seule opération pratiquée au ventre des  
 hydropiques. Nous serons du nombre de ces der-  
 niers, parce qu'il n'y a point d'opération qui n'ait  
 son nom particulier, & que celles qui s'exécutent  
 sur ces quatre parties pour en faire sortir les eaux,  
 s'accomplissent de différente manière: ainsi nous  
 n'appellerons paracenthèse que celle que l'hydropisie  
 du ventre demande, & c'est celle là que je vais  
 vous démontrer.

L'hydropisie est regardée comme une tumeur  
 con- nature, en laquelle tout le corps ou quel-  
 qu'une de ses parties est d'une enflure & d'une  
 grosseur démesurée. On remarque que cette en-  
 flure peut être produite par trois différentes ma-  
 tières; savoir, par la pituite, par des vents, &  
 par de l'eau. Celle qui est faite de pituite, se nomme  
 anasarque ou leucophlegmarie; celle qui est causée  
 par des vents, s'appelle tympanite; & celle qui est  
 formée par de l'eau, a le nom d'ascite.

Voilà les différences tirées de leurs matières &  
 décrites chez nos Anciens qui ont traité de cette  
 maladie; mais elles ne me paroissent pas bien éra-  
 blées: parce que ce mot d'hydropisie étant dérivé  
 de deux dictions Grecques, d'*hydra*, qui signifie  
 eau, & de *piein*, qui veut dire boire, il semble

Ressemblance  
 de la symph-  
 cation du  
 mot de la  
 Paracenthèse.

Définition  
 de l'hydropisie.

Ses divers

que ceux qui lui ont donné ce nom n'ont entendu parler que de celle qui est faite d'eau : ainsi l'Anazarque & la timpanite, dont l'une est faite par de la piquette, & l'autre par des vents, sont des maladies particulières qui ne devoient point être appellées des hydropisies.

L'Anasarque est un accroissement & un boursoufflement universel de tout le corps, produit & entretenu par une pituite crasse & crue répandue entre la peau & les chairs, ce qui rend toute la peau pale ou blancheuse. Anasarque, est dérivé de *ana*, dessus, & de *sarx*, chair, comme pour signifier une humeur extra-sitée sur les chairs. On l'appelle encore leucoplegmatie, ce mot vient de *leucor* blanc, & de *phlegma* pituite, parce qu'elle est faite d'une pituite blanche. Cette maladie est facile à distinguer, le visage est tellement boursoufflé, qu'on a même de la peine à ouvrir les yeux; la couleur de la peau est jaunâtre ou blanche, & si

\* Chirurgicale pour être guérie, doit être traitée par un habile Médecin.

La Tympanite est une grande enflure du ventre causée par des vents renfermés dans la capacité qu'on donne le nom de Tympanite à cette maladie, parce que la peau du ventre y est tendue comme celle d'un tambour. Hypocrotte l'appelle hydro-pistice sèche, à cause qu'elle est faite de vents, à la différence de l'anasarque & de l'ascite, qu'il nomme hydropistices humides, comme résultant de urine & d'eau. Les signes qui la font reconnoître, sont que le ventre n'est point si pesant que dans l'ascite, qu'en le pressant des doigts, on n'y peut laisser aucune marque, qu'on le voit clair & transparent, & qu'en frappant dessus il ressonne comme un tambour. Le foye à qui on s'en prendoit autrefois de ces sortes de maladies, n'y a aucune part ; c'est pourquoi il en faut chercher la cause ailleurs, & on la trouve dans l'estomac & les intestins, lorsqu'ils ne peuvent pas exactement accomplir la dissolution des aliments.

Je ne vous rapporterais point ici tous les remèdes dont on doit se servir contre les indigestions, & par conséquent contre les dispositions à la tympa-  
nité; la Médecine nous en fournit une infinité, je ne vous en dirai qu'un, qu'on appelle le *Rosolio* Préparé, du Roy, parce que la Majesté en a usé pendant un de ses  
seins considérable. & s'en est très-bien trouvé. du Roy

Il se fait de cette manière : on prend une pince d'eau-de-vie faite avec du vin d'Espagne, dans laquelle on met infuser pendant trois semaines des semailles d'avis, de fenouil, d'anet, de cheray, de carottes, de coriandre, de chacune demie once ; on y ajoute après l'infusion une demie livre de sucre candy dissous dans de l'eau de camomille, & cuit en consistance de sirop, & on passe le tout par la chausse ; on en prend une cuillerée le soir en se couchant. Ce remède est excellent contre les crudités & les coliques d'estomac, car il dissipe les matieres.

226 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
indigestes & les vents, & il fortifie les organes de  
la digestion.

Si par l'usage des remèdes tant généraux que  
particuliers les vents contenus dans la capacité de  
l'abdomen ne se dissipent point, on pourroit y  
faire quelques ponctions avec une aiguille, comme  
nous avons montré dans la pneumatomphale,  
& dans la gastrophie; mais comme il y a ici plus  
d'épaisseur que dans les parties où on fait ces deux  
dernières opérations, & qui ayant la peau, les  
muscles & le péritoine à percer, il arrive qu'en re-  
tirant l'aiguille, ces membranes & ces chairs re-  
couvrent les ouvertures les unes des autres, em-  
pêchant ainsi les vents de sortir; il faut alors re-  
courir au Trocar A. & s'en servir de la façon que  
je vais vous montrer dans l'ascite, car cet instru-  
ment étant cavé dans toute sa longueur, il donne

A. Trocar.  
Usage du  
Trocar.

le retire qu'après que le ventre est tout-à-fait  
affaissé; car il n'y a aucun danger de vuider les  
vents tout d'un coup, à la différence des eaux,  
qu'il faut tirer à plusieurs fois, parce que les fi-  
bres membraneuses & musculaires ayant accoutumé  
d'être fortement tendues & appuyées par ces eaux,  
ne pourroient manquer tout à coup de ce soutien,  
sans danger de causer une violente secousse à toute  
l'habitude, de suspendre le mouvement du cœur  
& des autres principaux organes.

L'ascite est une tumeur ou une élévation extra-  
ordinaire du ventre, faite par une grande quantité  
d'eau renfermée dans cette région. Le nom d'as-  
cite qu'on a donné à cette maladie est dérivé  
d'*askos*, qui signifie peau de bouc, parce que les  
eaux qui la produisent sont rassemblées dans le ventre  
de la même manière qu'une liqueur l'est dans une  
peau de bouc où on l'a mise pour la transporter  
d'un lieu à un autre.

Toutes les fois qu'il y a des eaux épanchées ou

## SECONDE DEMONSTRATION. 227

amassées en quelque endroit, cela se nomme hy-  
dropisie suivant l'étimologie que je vous en ai  
rapportée. On en fait de deux sortes; à savoir, de  
générales & de particulières, les générales sont  
celles où l'eau est répandue dans toute l'habitude  
du corps, & les particulières sont celles où elle  
est rassemblée dans quelque cavité. De ces derniers il  
y en a plusieurs qui reçoivent différents noms selon  
les parties qui sont remplies & inondées de cette  
lymphe: quand elle fait une tumeur à la tête sous  
le cuir chevelu, elle s'appelle hydrocephale; &  
lorsqu'elle remplit la poitrine, elle a le nom de  
pneumothorax; si c'est dans le ventre qu'elle soit ren-  
fermée, on l'appelle ascite, & quand elle s'as-  
semble dans le scrotum, on la nomme hydrocele.  
Mais quoique toutes ces infirmités soient de  
vraies hydropisies, néanmoins nous n'appellons  
ordinairement hydropiques, que ceux à qui nous  
voyons le ventre plein d'eau; & ce n'est qu'à  
ceux-là que convient l'opération de la paracen-  
thèse que je vais vous démontrer, après vous avoir  
fait connaître la nature de ces maladies aux-  
quelles il faut qu'un Chirurgien en soit instruit pour  
savoir s'il doit en entreprendre le traitement &  
en espérer la guérison.

Il n'y a point d'Auteurs qui ne se soient efforcés de  
trouver la cause de l'hydropisie; les uns l'ont  
d'abord cherchée dans le foye, les autres dans la  
rate. Le nombre de ceux qui en accablent le foye  
étoit le plus grand, parce qu'étant prévenus qu'il  
faisoit tout le sang, ils imputoient à un tel organe  
tous les dérèglements qui surviennent à cette hu-  
meur, & particulièrement sa conversion en léro-  
solité, qui regorgeant de la masse du sang, &  
inondant quelque partie, faisoient tous les dé-  
sordres qui accompagnent la maladie dont nous  
parlons. Ce qui les conduisoit extrêmement dans  
cette pensée, c'est qu'après avoir ouvert des corps

A que l'on  
appelle ascite  
ou de la  
séquente.

te,

128 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
morts hydropiques, ils en trouvoient le foye dur,  
schirreux & durci dans sa substance & dans sa cou-  
leur: il n'en falloit pas davantage pour leur per-  
suader que ce parenchyme étoit la seule cause de  
l'hydropique.

Ceux qui prétendoient que la rate contribuoit  
à faire le sang, & qui pour cette raison l'appel-  
loient le vicar du foye, croyoient être en droit  
de s'en preudre à elle des défauts qu'ils remar-  
quoient dans la saugification. La douleur que le  
malade sentoit dans la région de la rate par la  
dureté & la pesanteur de ce viscère, les obstruc-  
tions qu'on y établissait, & l'état enfin où on la  
trouvait après la mort de l'hydropique, leur pa-  
roissant des raisons assez fortes pour soutenir  
qu'elle pouvoit être une cause primitive de l'hy-  
dropique, aussi-bien que le foye, & c'étoit pour  
cela qu'il nous ont ordonné de faire la paracen-  
thèse à cet endroit, quand on ne reconnoît que  
l'hydropique étroite causée par le foye, & de percer  
au côté droit lorsqu'on avoit des signes qu'elle  
provenoit de la rate; choisissant un côté plutôt  
que l'autre par les motifs que je vous dirai dans  
un moment.

Conseil des  
Anciens sur  
cette infor-  
me.

\* Le vice du  
foye & de la  
rate est l'es-  
sentielle la  
cause de  
l'hydropique.

Distinction  
des causes  
primatives  
& des hy-  
dropiques  
et mal.

Je sçai qu'en ouvrant une personne morte d'hy-  
dropique, on lui trouve le foye & la rate tellement  
endurcis qu'on a quelquefois de la peine à les cou-  
per; mais l'état où ces parties sont pour lors, leur  
vient d'avoir nagé long-tems dans cette sérosité qui  
remplissoit le ventre, & qui semblable à de la sau-  
mure dans laquelle on mettroit tremper de la viande  
l'endurcit avec le tems; ainsi ces schirres du  
foye & de la rate ne doivent point être regardés  
comme cause d'hydropique, mais comme un acci-  
dent qui la suit.

Les Auteurs qui ont raisonné sur les causes de l'hy-  
dropique nous disent qu'elles sont de deux sortes,  
dont les unes sont causes primitives & de soi, &  
les

SECONDE DEMONSTRATION. 129

les autres ne le sont pas par sympathie avec les pre-  
mieres, qui sont celles qu'on fait dépendre du  
foye ou de la rate, & qu'ils prétendent ne con-  
sister que dans le propre défaut & le vice de l'un  
ou de l'autre de ces deux parties; au lieu que cel-  
les qui produisoient le mal par sympathie résident ail-  
leurs que dans le lieu où il se manifeste, comme  
dans les poulmons, dans l'estomac & dans les in-  
testins, dans le méfentere, dans la vésicule du  
fiel, dans les reins, ou dans la matrice.

Sans nous arrêter davantage sur les opinions des  
Anciens touchant les causes de l'hydropique, je  
vous dirai que je n'en reconnois qu'une, c'est l'ob-  
stacle qui se fait à la séparation de la sérosité du  
sang par les reins & par la vessie; car quand on  
pisse bien on ne devient jamais hydropique; &  
vous remarquerez toujours que ceux qui le sont  
devenus n'urinent point autant qu'ils avoient ac-  
coutumés; c'est donc la suppresion totale ou en  
partie de l'urine qui fait cette maladie. Il s'agit de  
découvrir quels peuvent être les empêchemens qui  
ne permettent pas à l'urine de prendre son cours  
ordinaire. Je n'en conçois que deux qui sont ou  
la rupture de quelque vaisseau lymphatique, ou le  
défaut des sels urinaires.

Se vent-  
ile cause.

Vous savez qu'il y a une infinité de petites vais-  
seaux pleins d'une liqueur claire comestible de l'eau, & qu'ils  
appellés des veines lymphatiques qui rampent sur  
toute la membrane du foye, & qui sont pénétrées  
& répandues par tout l'épiploon & le méfentere;  
que la tunique de ces vaisseaux est très-mince,  
qu'ils charient sans cesse la lymphe pour la verser  
dans la masse du sang, & que si par quelque cause  
que ce soit, un de ces vaisseaux vient à se rompre,  
ce qui peut arriver aisément à raison de la délica-  
tesse de leurs membranes, cette eau tombant &  
s'insinuant goutte à goutte dans la capacité du ven-  
tre l'emplit, & c'est l'essence de l'hydropique.

Qu'il y a  
une infinité  
de petites  
vaisseaux



sur facilement qu'une telle liqueur qui sert à  
détacher le sang, & à le charger de les parties  
les plus acres & les plus salées, trouvent moyen  
de s'échapper peu à peu par l'endroit dans lequel  
il y a un de ces vaisseaux ouverts ou rompus, ne sera  
plus portée en si grande abondance aux reins, &  
qu'il ne se y séparent plus autant d'urine qu'avant  
que cette libéralité eût pris un autre cours ; de ma-  
nière qu'il ne faut pas dire que l'hydropisie est  
causée du peu de séparation qui se fait de l'urine,  
mais que ceux qui n'urinent que très-peu, devien-  
nent hydropiques : Et ne voyez étonné que si ne

Antiques n'ont point parlé de cette cause de l'hydropisie, puisque ces veines lymphatiques leurs étoient inconnues, n'ayant été découvertes que dans le siècle dernier.

D'où pro-  
vient ce  
sac de la  
vésicule,  
L'écoulement des fels urinaires que je vous ai dit être  
une autre cause de l'Hydropisie, n'est pas moins  
probable que celui-ci. Vous savez que les reins  
sont d'une substance fort compacte, qu'ils ont juf-  
qu'à petits corps mammillaires percés d'une in-  
finité de trous imperceptibles par où l'urine se sé-  
pare du sang, & distille continuellement dans leur  
bassin, pour être conduite de là par les uretères  
dans la vessie. Si cette sécrétion portée aux reins par  
les artères épaissies est ou trop épaisse, ou trop  
douce, il n'est pas difficile de comprendre qu'elle  
aura de la peine à passer par les porosités de ces  
corps mammillaires dont la substance est plus so-  
lide que celle des autres glandes; elle ne pourra  
donc être suffisamment filtrée, & sera obligée de se

ment petits ; & l'autre enfin, qu'étant  
de la même espèce, elle s'offre un passage qui  
est filé à une liqueur insipide & dont les par-  
ties ne sont point épaisses.

Quelques observations que l'on fasse sur cette maladie, on trouvera toujours qu'elle provient de l'une de ces deux causes. Si elle succède à une indigestion, comme il arrive souvent, c'est que n'y ayant pas un acide assez fort dans l'estomac & dans les intestins, pour dissoudre parfaitement la nourriture, le chile encreux & à demi fait, étant porté dans le sang, empêchera que la sécrétion pleine de ces particules grossières du chile ne jasse par des trous au si petits qu'il sont ceux des corps minimes des reins, c'est pourquoi restant dans le sang dont elle augmente par trop la masse, elle cherche quelque autre endroit par où s'échapper; elle se répand dans les espaces qu'elle rencontre, & si elle demeure épanchée par toute l'habitude du corps, elle fait une hydropisie générale, on la trouve à s'accumuler dans quelque cavité, elle en fait une particulière.

Quand le chile encore imparfait est porté au cœur c'est que les acides qu'il a trouvés dans la liqueur du sang, le hachent, dans l'estomac & dans les intestins, étoient mal conditionnés ; & s'ils n'étoient point armés de pointes tranchantes & s'ils passoient pour le briser entêtement, & le rendent étant fluide qu'il doit être, ces mêmes acides trop doux n'auront pas eu la force requise pour le faire un passage dans les reins par des trous qui ne peuvent être traversés sans violence ; car s'ils étoient assez ouverts, pour laisser sortir l'humeur sereuse sans aucune difficulté, le sang & les autres liqueurs mêlées avec lui prendroient cette route, ce que nous voyons arriver lorsque par un excès d'acrimonie l'urine passe trop précipitamment, sort encore toute sanglante.

L'hydropisie est souvent précédée d'une grande hémorragie, soit par le nez, soit par la matrice, soit par les hémorroïdes, ce qu'on n'a pas de peine à expliquer. Après une perte de sang

132 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
tière chaleuse & la boisson éteint portées dans les  
vaisseaux, elles les remplissent, & supplant à la  
quantité du sang qui manque, elles en entretiennent  
le mouvement circulaire; c'est pourquoi  
aussitôt qu'on a perdu beaucoup de sang, il faut  
donner très-souvent du bouillon au malade, afin  
que cet sillon liquide prenne promptement la place  
du sang qui est sorti; mais il se peut faire que  
ces liqueurs n'ayant pas la même consistance ni la  
même pénétration que le sang, elles se glissent  
dans une capacité du corps par quelque sentier  
inconnu, & alors ayant commencé à se faire chemin,  
elles continueroient leurs inondations; si avec le secours  
des remèdes apéritifs, on ne travailloit pas à leur faire  
prendre la route naturelle des reins qu'elle ne  
doivent point quitter,

Qualités des remèdes qui ont des propriétés  
Si, on fait réflexion sur tous les médicaments qu'on  
emploie pour faire uriner, on verra que ce sont  
des sels, qui mélangés avec la sérosité, l'aiguisent,  
& qui piquent les endroits par où elle doit sortir,  
lui font franchir tous les passages, soit en les dilatan-  
t, soit en irritant les fibres musculaires qui  
doivent forcer la liqueur à passer ces conduits.  
Cette pratique prouve qu'on reconnoît que l'urine  
étant trop phlegmatique, a besoin d'être animée,  
afin de rentrer dans ses voyes ordinaires, & de ne  
point regorger dans quelque autre partie.

L'expérience journalière s'accorde avec ce que  
j'avance. Le vin de Bourgogne étant plus épaissi &  
moins piquant que celui de Champagne, passe aussi  
plus promptement que ce dernier, qui ayant  
plus de subtilité & participant davantage d'un  
sillon, insinué & se glisse avec tant de précé-  
dence, qu'il excite les urines peu de tems après  
son bû. Je pourrais vous rapporter encore plu-  
sieurs raisons pour prouver mon sentiment; mais  
je vous en donne trois, & c'est assez pour  
vous convaincre que les deux principales en-  
-

SECONDE DEMONSTRATION. 133  
tés de l'hydropisie sont ou la rupture de quelque  
vaisseau lymphatique, ou le défaut des sels uri-  
naires.

Il n'y a guères de maladies qui aient des signes  
plus assurés que celle-ci: On connoît qu'une hy-  
dropisie commence, lorsqu'en urinant moins que  
de coutume, le ventre s'enfle peu à peu par l'accumu-  
lation des sérosités qui y dégoutent: quand le malade est  
couché sur le dos, son ventre est également étendi-  
du; mais s'il se couche sur un des côtés, alors  
l'eau se portant toute dans le côté inférieur, elle  
y fait une grande poche par son propre poids &  
par son volume, & pour peu qu'il se remuë, on  
entend flocer l'eau dans la capacité comme dans  
un vaisseau à demi-plein: le seroum se remue  
dans la suite par une partie de la sérosité qui y dis-  
tille du ventre, la verge & les lèvres de la matrice  
deviennent boursouffées par la même serosité, les  
cuisses, les jambes & les pieds déterminent par  
leur situation balle, les hanches à couler vers eux,  
& ces parties grossissent extraordinairement par  
l'affluence de ces eaux. La tête au contraire, la  
poitrine & les bras, amaigrissent tous les jours. Il  
faut encore observer ici que l'enflure des extrémi-  
tés inférieures précède toujours l'anasarque; &  
qu'elle succède à l'ascite, celle-ci finissant par où  
l'autre commence.

Plusieurs symptômes accompagnent cette ma-  
ladie: Voici les principaux. La lenteur du pouls cau-  
sée par le chile crû & indigeste, qui rudent le  
sang plus pesant & plus grossier, retarde son mou-  
vement; la pesanteur de tout le corps, qui vient  
de ce que les esprits sont comme étendus dans les  
eaux, la difficulté de respirer occasionnée par la  
tension du ventre qui repoussant le diaphragme en  
haut & diminuant le diamètre de la poitrine, ne  
laisse pas aux poumons la liberté de s'étendre  
suffisamment: la soif excessive dépend de ce que

DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
l'humidité qui suinte des glandes de l'œsophage  
de de l'estomac pour entretenir la moiteur de ces  
organes & les rafraîchir, étant détournée ailleurs,  
ces mêmes parties s'échauffent & se dessèchent,  
excitant une alteration continuelle. La fièvre lente  
est un effet de la crudité du chile & des autres le-  
vains qui s'y trouvent confondus, & qui par leur  
fermentation dérèglent les mouvements du cœur,  
ou qui n'ayant qu'une petite quantité d'esprit ne  
peuvent qu'affaiblir l'action de ce muscle. Je ne  
parle point de la difficulté d'uriner qui est insépa-  
rable de toutes les hydropisies, parce que je la  
regarde comme cause & non comme accident.

On remarque de plus la pâleur du visage & de  
tout le corps, laquelle n'abandonne point ces ma-  
lades; elle provient de deux causes, l'une est que  
qu'il y a dans les vaisseaux trop de lymphe qui dé-  
laye & lave le sang, ou de ce que le sang n'a pas  
encore assez de ferment pour acquérir le degré de  
rougeur ordinaire. La première dépend du vice  
des reins qui ne sépare pas la sérosité du sang; &  
la seconde d'une quantité exorbitante d'alimens  
indigestes infusés dans la masse du sang, comme  
il arrive après une grande hémorragie. Les mala-  
des restent très-long tems pâles, parce qu'il faut  
que le chile passe à travers les souterrains du cœur,  
& que là par la chaleur qu'il y trouve & par la  
compression qu'il y subit, il soit élaboré, atten-  
né & fermenté à plusieurs reprises, pour devenir  
un sang rouge & capable d'imprimer à la peau cette  
couleur vermeille qui marque une santé entière.

Quand au pronostic des hydropisies, on peut  
répondre qu'elles sont toutes mortelles, fondé sur  
ce principe, qu'il faut faire une règle générale de  
ce qui arrive le plus souvent; & comme il en pé-  
rit beaucoup plus qu'il ne s'en salue, on doit pré-  
senter faire entrevoir que le malade en peut mourir,  
que d'aller témérairement assurer ou promettre la

# SECONDE DEMONSTRATION.

145

guérison, néanmoins elles ne sont pas toutes mor-  
telles ab solument, & que quelques uns en sont  
guaris. Les mortelles sont principalement celles  
où le foye est devenu dur & ichmeux, celles qui  
succèdent à une maladie aiguë, celles qui sont  
invétérées & auxquelles il survient un flux de ven-  
tre, celles qui se trouvent en un sujet foible &  
vieux, on qui ne se peut tenir debout ni assis, &  
celles enfin qui sont accompagnées d'une grande  
toux. Les curables sont celles qui ne se rencontrent  
pas dans les mauvaises circonstances que je viens  
de dire attaquent une personne robuste & jeune  
qui a assez de force & de courage pour faire les  
remèdes, & souffrir les opérations nécessaires à la  
cure de ce mal. (4)

1. La qualité des eaux que l'on tire par la ponction  
de l'état où se trouve le malade après cette évacuation  
font encore connoître ce qu'on doit craindre ou espérer  
pour lui. Voici en abrégé les diverses observations que  
feu M. du Verney le Chirurgien a fait à ce sujet sur un  
grand nombre d'hydropiques qu'il a traités.

1. Les eaux des hydropiques sont ordinairement un  
peu moins épaisses que celles d'un individu en santé de  
la même étendue, & leur odeur celle de l'urine. Plus  
elles s'éloignent de ces qualités, moins il y a d'espéran-  
ce de guérison.

2. Celles qui ressemblent à peu près à l'eau de rivie-  
re, & qui ne laissent que peu de sédiment après leur  
évaporation, annoncent une mort presque certaine, &  
qui est ordinairement précédée d'une cure de ventre  
& d'une bouffissure entérale, qui au lieu de se ven-  
durer en peu de tems.

3. La mauvaise odeur des eaux & une couleur fan-  
guinolente sont de forts mauvais signes, & le sang & le  
sang est noirâtre, & s'il paroît avoir sept ou dix fois  
l'épaisseur.

4. Celles qui sont fort épaisses, & qui ont une  
couleur rouge, marquent la matité du foye & de la vésicule  
où il se trouve des flets de l'urine & de la bile. La  
font en la supuration de cette matité.

5. Ceux à qui les urines sont rouges & blanches, &  
& en petite quantité avec la ponction, ceux qui après

376 **DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.**  
 Je ne sçai pourquoi il y en a qui mettent de la différence entre hydropisie naissante & hydropisie formée, car quand on s'aperçoit d'un amas d'eau dans quelque capacité, cette maladie n'est pour lors que trop formée, & s'il ne paroît nulle part des sérosités extravasées, il n'y a point d'hydropisie mais pour peu qu'on la soupçonne en quelque endroit il ne faut pas négliger d'y faire des remèdes, car cette maladie croît & augmente incessamment, elle mène presque toujours son malade au tombeau, quand on n'en arrête pas de bonne heure les progrès en resserrant les pores trop dilatés, ou les fibres relâchées, & en remuant la sérosité dans la masse des autres humeurs, par médicaments; car le secours que le Chirurgien peut lui donner par le secours de la paracenthèse, n'allant point à la cause, ne remédie qu'à l'accident.

Il s'agit de travailler présentement à la curation

avoit été soulagés deviennent inquiets sans sujet: ceux dont l'hydropisie a été précédée de la jaunisse, sur tout si la jaunisse a été biffée durant la maladie, & ceux dont le ventre grossit de nouveau après la ponction, guérissent difficilement.

Quand après la ponction le malade demeure pres que aussi oppressé que devant, lors même que son ventre est soutenu par un bandage; c'est une marque qu'il y a épanchement dans la poitrine.

70. Lorsqu'un flux de ventre continué après l'opération, le malade résout extrêmement sec & usé, cette évacuation est une fonte de la substance des parties.

80. Les accès de fièvre qui lui viennent après la ponction, & qui sont marqués par des frissons, ont pour cause ordinairement quelque supuration intérieure, ou quelque reflux de matière.

Il se trouve quelquefois du chyle mêlé dans les eaux des Hydropiques. M. Saviart rapporte une observation faite au sujet d'une femme de dix-neuf ans, de laquelle on tira par la ponction à vingt reprises différentes deux cent quatre vingt-neuf pintes d'une liqueur laiteuse & grasseuse semée de du chyle.

On y doit promptement remédier.

Chap. CXI.

**SECONDE DEMONSTRATION.** 377  
 de cette maladie, & afin d'y réussir on accomplira deux choses: la première, de vider les eaux extravasées dans le ventre; & la seconde, d'empêcher qu'il ne s'y en amasse de nouvelles.

On fait sortir les eaux de deux manières, ou insensiblement ou sensiblement, c'est-à-dire ou par la Pharmacie ou par la Chirurgie.

Les médicaments que la Pharmacie fournit, sont encore de deux sortes. Ou ce sont des remèdes appliqués par dehors, ou des remèdes pris intérieurement.

Ceux-là doivent être soigneusement délicats. Fa- brice dit qu'il a vu de très-bons effets de l'usage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux & mise sur le ventre. Caen conseille au malade de s'enfoncer tout nud dans un tas de bled, parce que, dit-il, les laboureurs pour rendre les bleds plus gros & plus pesants, y mettent des boueilles pleines d'eau, lesquelles les vident peu-à-peu; d'où la conséquence lui paroît juste, que si le bled a la vertu de tirer imperceptiblement l'eau des humeurs, il prava bien faire sortir celle qui est contenue dans le ventre; & il ajoute qu'un Egyptien se guérissoit les hydropiques en leur exposant le ventre au soleil, ou en les couvrant sur du foin détrempé par les rayons de cet astre.

Les remèdes qu'on prend par dedans sont en si grand nombre qu'il me seroit impossible de les rapporter tous. ce sont ceux qui animant les urines, font uriner vers les reins, & qui par leurs particules incisives & piquantes peuvent ouvrir un chemin pour s'écouler, en quelle cas se mêlent apéritifs ou diurétiques, dont les plus forts sont les sels de chaux, de rhume, d'arnica, de tartre, de gomme, &c. de persil. M. le Prieur & Colin ont donné au Roy les secrets, y a inséré pour en faire le contre l'hydropisie une poudre faite de poudre d'acier & d'esprit de vitriol, dont on fai-

Deux manières d'évacuer les eaux.

Deux sortes de médicaments.

Propriétés de ces remèdes.

Remèdes internes.

138 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 soit prendre six grains tous les jours. Il mettoit en-  
 core bouillir du icleri sauvage dans du vin rouge,  
 y ajoutant un peu de sépé & de crystal mineral,  
 pour en donner à boire un petit verre tous les ma-  
 tins, prescrivait à les malades d'user alternatif-  
 ment de ce vin & de cette poudre, & leur recom-  
 mandant surtout de repandre quelques gouttes d'es-  
 prie de sel dans les bouillons. Avec ces remèdes il  
 prétendoit guérir toutes sortes d'hydropisies; mais  
 quoiqu'ils soient des meilleurs qu'on connoisse, il  
 n'est pourtant pas sûr qu'ils réussissent ordinai-  
 rement. Si donc après s'en être servi la maladie va-  
 en augmentant, il faut avoir recours à la Chirur-  
 gie qui nous propose deux moyens, l'un d'ou-  
 vrir le ventre, & l'autre de faire seulement des  
 scarifications en quelqu'autre partie, comme au  
 scrotum, aux cuisses, aux jambes, ou aux pieds.  
 L'endroit où on les fait aux bourses & quelquefois à la verge,  
 ou aux lèvres de la matrice, quand ces parties sont  
 tellement gonflées qu'il semble impossible de faire  
 écouler ces eaux surabondamment que par des perites  
 playes, par où elles suivent goutte à goutte, faisant  
 décomposer le flegme la partie à mesurer qu'elles  
 sortent. On est obligé d'en faire aussi aux cuisses,  
 aux jambes, & aux pieds proche les malléoles ou  
 sur le tarse, pour décharger ou faire regorger ces  
 parties qu'on voit transparentes comme des bou-  
 tellles pleines d'eau. (a) La nature n'attend pas.

Des Remèdes  
 des Chas-  
 trets.

L'endroit qu'on  
 doit scarifier

(\*) Si ces scarifications sont quelquefois suivies d'un  
 heureux succès, c'est principalement dans l'anasarque  
 qui est une espèce d'hydropisie universelle par infiltra-  
 tion de la lymphe dans les cellules lymphatiques, & non  
 par où il n'y a ni effluve ni effluve d'aucun du bas  
 ventre par épanchement. Cependant lorsque cette der-  
 nière est une suite de l'anasarque, les scarifications peu-  
 vent produire quelques bons effets. Les eaux infiltrées  
 s'écoulent continuellement par ces ouvertures, qui se  
 font pour l'ordinaire à la partie moyenne & interne de  
 chaque jambe, & de la longueur de deux ou trois

SECONDE DEMONSTRATION. 139  
 toujours qu'on lui donne ce soulagement, car ces  
 parties se crevent souvent d'elles-mêmes par l'ab-  
 sondance de la tumeur qui les comprime & les tend;  
 quand cela arrive le malade en procède soulagé,  
 mais il ne fait que traîner son lieu.

On en voit à qui toutes les eaux de l'abdomen s'écoulent  
 se voident par ces ouvertures; mais comme la source  
 ne s'en tarit point, elles ne se peuvent refermer.  
 L'eau qui en coule sans cesse rend une chair blan-  
 che & cadavéreuse les bords des ces ulcères, &  
 quelquefois la gangrène y survient manque de cha-  
 leur naturelle qui se perd ou s'éteint par la chute  
 continuelle de ces eaux. On n'assure point de lieux  
 particuliers où il faille faire ces scarifications; mais  
 les plus commodes sont ceux où l'on a le plus trans-  
 parent & où la tumeur meurt de crever, si on  
 ne lui procure ou plutôt une sortie. Fabricius pré-  
 tend mieux rencontrer quand il dit qu'il applique  
 un couteau à la jambe pour donner un écoulement à ces  
 eaux, & par ce moyen leur faciliter une issue. Il  
 y a quelques Médecins modernes qui préfèrent les  
 vessicatoires aux incisions; mais cette pratique  
 est mauvaise; car outre qu'ils n'ouvrent pas la peau  
 comme la lancette & qu'ils ne font que faire écou-  
 ler des vessies sous l'épiderme, c'est que la gan-  
 grène y survient insensiblement & en peu de temps.  
 Quoiqu'il paroisse moins cruel de scarifier que  
 de percer le ventre, toutefois je préfère l'opération

Utilité &  
 inconve-  
 niens de ces  
 ouvertures  
 suppuratives

La ponction  
 est plus sa-  
 lutaire.

à celle de percer l'abdomen de la gangrène si souvent  
 quelquefois à la suite de ces espèces d'incisions;  
 mais ces accidents viennent souvent de ce que l'incision  
 ne pénètre point jusques aux ceps graisseux, ou de ce  
 qu'elle pénètre plus avant. Le bistouri est l'instrument  
 dont on se sert pour le faire. Il faut passer les petites  
 playes avec un plumaceau chargé de bannet d'Arcens,  
 ou d'un simple emplâtre de Nuremberg & les couvrir  
 de ces pressions chaudes, qu'on doit enlever lorsque les  
 sont mouillées par les eaux qui suivent continuelle-  
 ment.

140 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 par plusieurs considerations : la premiere, c'est  
 qu'on n'est pas obligé pour la faire d'attendre jus-  
 qu'à ce que les parties inferieures soient enflées &  
 pleines d'eau, comme on fait aux scarifications ; la  
 seconde, c'est que par la ponction on vuide  
 plus d'eau en un quart d'heure, qu'on ne fait en  
 huit jours par les scarifications, & ainsi on peut  
 plus promptement secourir le malade : la troisième  
 c'est que les eaux abbattevant les muscles & les  
 membranes de tous ces organes, elles en relâchent  
 les fibres, de maniere qu'il leur reste une foiblesse,  
 dont ils reviennent rarement, & la quatrième,  
 c'est que la plupart de ces hydropiques finissent par  
 le sphacèle qui survient souvent à l'endroit de ces  
 ouvertures.

Sans nous arrêter aux raisonnemens de ceux qui  
 imputent la paracentese, je conseillerai tou-  
 jours de la faire, plutôt que d'abandonner à son ma-  
 lade à son sort, & que de le voir mourir sans si-  
 courir. En effet ils nous representent assez les diffi-  
 cultés qu'ils trouvent à l'exécuter, mais ils ne nous  
 présentent rien de meilleur. Je préféreroi donc à  
 leur entièrement les experiences que j'ai vuës  
 sur plusieurs malades qui en sont bien guéris ; &  
 j'en citeroi l'exemple, lorsqu'il est qu'un crocheteur  
 hydropique à Orléans fut guéri par un coup de  
 ventre qu'un de ses camarades lui donna dans le  
 ventre en se battant avec lui, toutes les eaux s'échan-  
 tées par la playe.

La ponction qu'on ordonne pour tirer les eaux  
 de l'abdomen, se peut faire en deux différens en-  
 droits de cette région, savoir dans l'ombilic ou  
 hors de l'ombilic.

Celle qu'on pratique au nombril ne differe point  
 de celle que j'ai montrée dans l'hydromphale, on se sert des mêmes instrumens, & on  
 suit la même maniere d'opérer : car ces deux ma-  
 ladies ne different que du plus au moins, c'est-à-

toujours l'eau qu'il faut évacuer ; & il est arrivé  
 quelquefois que pensant ne donner issue qu'à une  
 petite quantité de lymphes contenue dans la to-  
 meur du nombril, on en a vu sortir par la playe  
 tout ce qui remplissoit le ventre, parce que sou-  
 vent l'hydromphale n'est qu'un effet de l'ascite. (\*)

Il y a deux méthodes de faire l'ouverture hors  
 de l'ombilic, ou selon les Anciens avec la lancette,  
 ou selon les Modernes avec le troc. Elles sont  
 toutes deux bonnes ; néanmoins il y en a une meil-  
 leure que l'autre, vous en jugerez après les avoir  
 vûes.

Nous trouvons dans la plupart de nos Auteurs l'une  
 des raisonnemens assez inutiles sur l'endroit du  
 ventre où il faut faire l'ouverture : ils veulent  
 qu'on ouvre le côté gauche quand l'hydromphale

(a) Quoique cette méthode paroisse être appuyée sur  
 plusieurs Observations, & qu'on ait même vû quelquel-  
 fois les eaux contenues dans le bas-ventre s'évacuer  
 par une ouverture que la nature s'étoit faite au nom-  
 bril ; cependant les Praticiens lui preferent la méthode  
 ordinaire, qui est de faire cette ponction dans le ma-  
 lieu de l'intervalle qu'il y a entre l'ombilic, & l'épiplo-  
 que antérieure & supérieure de l'un des flans. On évite par-  
 là le danger de percer les aponeuroses dont les flans  
 sont composés, on évacue une plus grande quan-  
 tité d'eau, & si le malade vient à guérir, on  
 ne craint point qu'il se forme d'autres dans le lieu de  
 la ponction, comme il auroit pu s'en former à l'om-  
 bilic, si on l'avoit faite en cet endroit. Il est nécessaire  
 avant de faire cette operation, de s'assurer s'il y a une  
 quinquiesse suffisante d'eau épanchée dans le ventre. Pour  
 le savoir, on met la main gauche à plat sur le côté  
 de la tige, & de l'autre main on se fait le côté opposé des  
 petits coups avec le bout des doigts. Ces coups déter-  
 minent le degré d'eau, & l'on se peut en assurer par le  
 nombril si cette chose se fait sentie faiblement, il faut  
 deferred l'operation, parce qu'il n'y a pas assez d'eau  
 épanchée pour la faire. Si elle se fait sentir fort, c'est  
 une marque qu'il y a peu ou point d'eau dans la  
 tige de l'abdomen, ou que les eaux sont recueillies  
 dans un kiste.

242 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
vient du foye, le côté droit lorsqu'elle est causée par la ratte, & qu'on fasse la ponction dans le milieu si on reconnoît que le mal vienne des intestins. Pour appuyer leur opinion ils apportent trois ou quatre raisons très peu solides : ils disent qu'un côté déjà affoibli par la maladie, ne se doit pas être encore par l'incision qui d'ailleurs doit faire dans ce même côté obligeroit le malade à se coucher sur le côté opposé ; & pour lors le viscère s'échapperoit, c'est-à-dire le foye, la ratte ou l'intestin, pendant en bas, causeroit de la douleur par la pression qu'il feroit sur les parties saines ; qu'il en arriveroit pis si le malade se couchoit sur la playe, parce que la section fait déjà assez souffrir le côté blessé sans le saigner ainsi davantage ; & enfin qu'il faut néanmoins être couché du côté du viscère malade pour le fortifier par la chaleur du lit.

Précaution pour le lieu de cette ponction.  
Mais il est si difficile de révoquer en doute, que ce soit trop petite pour augmenter considérablement le désordre plutôt dans une situation que dans une autre, ou qu'on ne peut gueres s'avoir lequel du foye ou de la mere est le plus offensé dans un hydrope ; on n'aura donc aucun égard aux raisons précédentes, & on fera la ponction indifféremment ou du côté droit ou du côté gauche, le Chirurgien prenant celui qu'il trouvera plus à sa main. Toutefois je ne conseillerai point de percer dans le milieu du ventre à quatre doigts au-dessus de l'ombilic, à cause des aponeuroses des muscles de l'abdomen qu'il faudroit couper ; lesquelles outre la douleur qu'elles feroient sentir au malade dans l'opération seroient très difficiles à se consolider : on peut donc faire la ponction à l'un des deux côtés, ou pour mieux dire, tantôt à l'un & tantôt à l'autre ; car comme on ne doit pas dire l'eau toute en une seule fois, & que souvent on est obligé de l'évacuer à cinq ou six reprises, il faut pour lors ouvrir des deux côtés alternativement.

SECONDE DEMONSTRATION. 243

Il s'agit à présent de vous enseigner la manière de l'exécuter, & pour y procéder avec ordre, on doit examiner ici comme dans une entreprise importante, ce qu'il y a à faire avant l'opération, durant l'opération, & après l'opération.

Avant l'opération trois choses sont nécessaires. *Préparatifs*  
1°. De préparer l'appareil ; 2°. De fixer le malade pour cette opération.  
3°. De convenir du lieu où on doit faire la ponction.

Il faut avant tout dans cette opération aussi-bien que dans les autres, disposer son appareil qui consiste en instrumens, emplâtres, compresses & bandages convenables, tels que vous les voyez arrangés dans la Planché XI. Les instrumens sont trois, *Condition des instrumens.*  
une lancette si. une sonde C. & une canule D. La lancette doit être pareille à celles dont on fait les saignées, c'est-à-dire petite, afin de ne pas faire une trop grande ouverture : on envelopera la lame d'une bandelette de linge, & on n'en laissera de découvert qu'autant qu'il en faudra pour pénétrer ju qu'à l'eau. La sonde est un petit stile d'argent semblable à ceux dont on a coutume de sonder les playes, elle doit être assez menue pour passer par la cavité de la canule qui sera de plomb ou d'argent ; ayant les conditions suivantes, qui sont 1°. d'être bien lissée pour ne point blesser. 2°. D'avoir une anse à sa tête, de crainte qu'elle ne tombe dans la capacité du ventre. 3°. D'être percée de toute sa longueur & à ses cônes. 4°. De n'être pas si longue qu'elle puisse toucher aux parties internes. 5°. D'avoir deux petites trons à sa tête pour y passer un ruban, E. E. qui l'en pêchera de sortir. 6°. D'être proportionnée à l'instrument avec lequel on a fait la ponction, car si elle étoit plus grosse, elle ne pourroit pas entrer, & si elle étoit plus menue, les eaux s'échapperoient entre elle & les bords de la playe.

L'appareil étant préparé, on ficure le mala de ; y en a qui le mettent à son séant dans son lit, & d'autres qui le font lever pour le faire asseoir dans un fauteuil de commodité. Cette dernière situation est la plus avantageuse ; car outre que les eaux tombent librement dans un vaisseau mis à terre entre les jambes du malade, c'est qu'on ne court pas le risque de répandre de l'eau dans le lit, qui doit être disposé à recevoir le malade incontinent après l'opération, ayant pour lors besoin de repos. (a)

4. L'opérateur  
se tient debout  
à gauche du  
malade, & se  
tient par le  
bras droit.

On lève ensuite la chemise du malade pour lui découvrir le ventre, & on marque avec un peu d'encre l'endroit qu'on veut percer. Les Auteurs nous disent que ce doit être quatre doigts au dessous & à côté de l'ombilic, afin d'éviter les apoplexies, & de faire la ponction dans le corps des muscles de l'abdomen ; mais si dans le tems que le ventre est gonflé & plein d'eau, on ne laisse que quatre doigts entre le nombril & l'endroit où on applique la pointe de la lancette, il arriveroit indubitablement que la ponction se feroit dans ces apoplexies : il faut donc pour le plus sûr la faire sept ou huit doigts à côté & au dessous du nombril ; & on verra que le ventre étant vuide & revenu dans son état naturel, elle ne se trouvera plus qu'à quatre doigts de ce milieu de l'abdomen, & il est à croire que les Auteurs l'ont ainsi entendu.

5. Le malade  
se tient debout  
à gauche de  
l'opérateur.

Ils ne conviennent pas encore si on doit faire l'incision en long, obliquement, ou en travers ; ceux qui la proposent en long disent qu'on évite par là

(a) La meilleure situation où l'on puisse mettre le malade pour lui faire cette opération, est de le coucher sur le bord de son lit, de sorte qu'il soit comme sur un plan presque horizontal, & qu'il soit seulement un peu penché du côté où l'on doit faire la ponction. Cette situation déterminée les eaux à se porter vers ce lieu & à sortir en plus grande quantité.

de couper les fibres du muscle droit, ceux qui la font de biais prétendent ne pas endommager les muscles obliques, & ceux qui la recommandent en travers, préfèrent la conservation du muscle transverse à celles des autres. Les premiers se trompent, car en éloignant la ponction du nombril, elle ne se fait point sur les muscles droits ; les seconds ne réussissent pas dans leurs prétentions, car la saignée de biais, on coupe toujours les fibres de l'un des deux obliques, parce qu'elles s'entrecroisent, mais il la faut pratiquer comme les derniers, c'est-à-dire en travers, vu que de cette façon l'incision sépare seulement les fibres du muscle transverse sans le couper, & lorsqu'on vient à tirer la canule, elles se rapprochent les unes des autres & réjoignent les lèvres de la playe du peritoine qui leur est adhérent, ce qui en avance la cicatrice.

Les circonstances qu'il faut observer pendant l'opération, sont celles-ci : un serviteur doit être placé derrière le malade, afin qu'appuyant de ses mains les deux parties latérales du ventre, il fasse pousser au-dehors l'endroit qui doit être piqué, & que la pointe de la lancette ne touche à aucune des parties contenues. Après cela le Chirurgien prend de sa main droite cet instrument B. qu'il plonge en travers jusqu'à ce qu'il ait percé les muscles obliques ; là il fait une petite pause, puis tirant de l'autre main la peau en-bas, il achève d'enfoncer la lancette jusques dans la capacité : & lorsque par les eaux qui sortent aux deux côtés de la lame il reconnoît qu'il y est entré, il prend la sonde C. de la main gauche, & il l'introduit dans l'abdomen à la faveur de cette lame qui lui sert de conducteur ; puis ayant retiré la lancette, & l'ayant donnée à quelque garçon, il en reçoit de la même main la canule D. dans la cavité de laquelle il fait entrer le bout de la sonde, & après avoir



146 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 changé de main il la pousse avec un peu de violence jusqu'à ce qu'elle soit dans la capacité; alors retirant la sonde, il voit sortir l'eau par l'ouverture extérieure de la canule, de la même manière que le vin sort d'un tonneau qu'on vient de percer.

Ce n'est pas inutilement que je vous ai dit qu'il falloit percer le ventre en deux tens, & abaisser un peu la peau; car par ce moyen la playe n'étant pas toute droite, l'ouverture des muscles sera bouchée par la peau qu'on aura tirée en bas, & la réunion s'en fera beaucoup plutôt. Il faut bien se garder de tomber dans la faute que commît un Chirurgien de Menefort, qui faisant cette opération à la femme d'un Officier du Roy, & voulant introduire la canule, quitta par mégarde la sonde, qui s'étant glissée dans la capacité du ventre, n'en put être retirée qu'après la mort de la malade; & quoique cet accident n'ait point été la cause de cette mort, néanmoins le peuple qui ne s'en peut toujours prendre qu'à quelque chose de sensible, ne laisse pas de la lui imputer: il ne faudra donc pour qu'on se garde de la changer d'une main, qu'on ne soit bien assuré de la tenir de l'autre.

La quantité d'eau qu'on doit tirer cette première fois, n'est point prescrite. On la règle selon les forces du malade; on en pourra évacuer deux, trois ou quatre pintes; & si on en croyoit les malades, on en tireroit encore plus, parce qu'à mesure qu'elle sort ils s'en sentent soulagés, & ils respirent plus librement. Mais suivez en cela l'avis des bons Praticiens qui nous défendent de vider le ventre tout à une fois; & véritablement il vaut mieux le faire à trois ou quatre reprises, que d'aller tout à coup d'une extrême reptition à une extrême insatiation, parce que les fortes & démesurées évacuations sont mortelles, & qu'en général tout ce qui excède est ennemi de la nature qui procède sence-

SECONDE DEMONSTRATION. 147  
 ment & par degrés. (a) Durant que l'eau sort, on peut donner au malade un doigt de vin ou quelque autre liqueur pour l'empêcher de tomber en foiblesse, & lorsqu'il y en a une quantité suffisante de sortie, on bouche le trou de la canule avec un petit tampon F. de charpie: deux ou trois jours après on revient, & en ôtant seulement le tampon, on laisse sortir autant d'eau qu'on le juge à propos, & on continue ainsi à la tirer à plusieurs fois jusqu'à ce que le ventre soit entièrement épuisé de ces ferments étrangers.

Immédiatement après la première évacuation, <sup>Ce qu'il faut faire après l'opération.</sup> le trou de la canule étant bouché, on y appliquera un emplâtre G. de figure quarrée, chargée d'un médicament astringent, & on le couvrira d'une compresse H. qui déborde un peu, on met un fe-

(a) Les Chirurgiens de nos jours ne font point difficulté de tirer tout à la fois les eaux, mais ils font presser le ventre de mesure qu'elles s'évacuent; ils appliquent ensuite sur cette partie une ou deux serviettes bien chaudes & R. phos en plusieurs doubles, & serrent toute la circonscription avec un linge mouillé; ils pratiquent par ce moyen la foiblesse ou la défaillance qui suit quelquefois cette opération.

On attribue ordinairement la cause de cet accident à la pesanteur du foye, qui n'étant plus soutenu par les eaux ni par les muscles dont le ressort naturel est perdu pour un tems, tombe en bas & comprime le péricarde. Quelques-uns croient qu'avant l'évacuation des eaux, la compression causée par leur épanchement empêche le sang de couler avec abondance dans les artères de l'abdomen, & le détermine à se porter en plus grande quantité vers la tête, mais qu'après l'évacuation, la compression venant à cesser, il se trouve alors un vuide qui repousse le sang dans les artères inférieures, & le détourne de quelque force des supérieures; & fait que le sce nerveux n'est plus porté dans toutes les parties en si grande abondance qu'à l'ordinaire, ce qui Mémus occasionne la défaillance ou la syncope. Qu'elle soit le fait causée par la descente du diaphragme, ou par le reflux du sang tour précipité du sang dans les artères de l'abdomen, des Sciences le moyen proposé convient également.

148 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ,  
 cond emplâtre I. de même figure , & une autre  
 compresse K. par dessus , recouvrant le tout d'un  
 troisième emplâtre L. encore plus grand , & enfin  
 d'une grande compresse M. qui comprime forte-  
 ment l'endroit de l'ouverture. Ces emplâtres & ces  
 compresses sont maintenus par la serviette N.  
 dont on fait un bandage circulaire soutenu par le  
 scapulaire O. On temet ensuite le malade dans  
 son lit , observant de ne le pas laisser coucher sur  
 le côté où on a fait la ponction , de crainte que les  
 eaux ne repoussent le tampon en dehors , & qu'el-  
 les ne sortissent à contre-tems, ou en si grande quan-  
 tité que cela mettroit le malade en danger de sa vie.

Voilà de quelle manière se fait la paracenthèse  
 avec la lancette selon les Anciens. Voyons main-  
 tenant la méthode de la faire avec le trocar , selon  
 les Modernes.

Méthodes  
 des Modernes.  
 Les Modernes n'ont pas besoin d'autant de prépara-  
 tifs que les Anciens pour exécuter la paracenthèse :  
 il ne faut que deux choses ; un instrument P. & un  
 emplâtre Q. L'instrument est appelé Trocar , (a)  
 ou trois carres , parce que sa pointe est triangulaire.

(a) M. Pour perfectionner la canule du Trocar D. en  
 y faisant ajouter une espèce de gouttière semblable  
 au bec d'un écuier , & en y faisant pratiquer une fenê-  
 tre un peu large qui s'étend presque jusqu'à l'bout de  
 cet instrument. La gouttière par où les eaux s'écoulent ,  
 les dirige de manière qu'elles ne tombent pas sur le  
 ventre du malade , comme cela arrive souvent quand  
 on se sert de la canule ordinaire. La fenêtrure tient lieu de  
 la canelure d'une sonde & sert à diriger les instrumens  
 tranchans dans les cas où il est à propos de faire la  
 ponction à une tumeur avant d'y faire l'incision. Ce  
 qui se pratique lorsqu'on ne connoît pas la nature du  
 fluide qui forme une tumeur , car il est très-important  
 de le connoître avant d'en venir à l'incision. Si la tu-  
 meur étoit formée par du sang , elle seroit anévrysmale ,  
 & l'on ne pourroit pas par conséquent faire une incision  
 sans exposer le malade à une hémorragie fort dan-  
 gereuse.

# SECONDE DEMONSTRATION.

149

Il a la figure d'un poinçon , & sa longueur est de  
 deux ou trois travers de doigts , étant percé tout  
 de son long comme une canule , excepté vers la  
 pointe où il a latéralement quatre petits trous par  
 où l'eau trouve moyen d'entrer dans la cavité & de  
 sortir hors du corps : il est muni comme une ca-  
 nule d'une tête qui sert qu'en pressant dessus avec  
 le pouce , on a assez de force pour l'enfoncer tout  
 d'un coup ; puis en tirant le pouce de dessus l'ou-  
 verture , on voit sortir l'eau comme d'un robinet.  
 De ces Trois-carts on en fait qui sont emman-  
 chés & dont l'aiguille est dans la cavité d'une peti-  
 te canule. Pour mettre l'une ou l'autre en usage ,  
 on fait assise le malade dans un fauteuil , & on  
 commande à un garçon d'appuyer sur les côtés du  
 ventre pendant qu'on en tire la peau un peu en haut  
 ou en bas , à l'endroit qu'on a dessein de percer : puis  
 on l'enfonce dans le ventre tout d'un coup , comme  
 on fait un forer dans un muil de vin ; (a) on met

(a) Pour faire cette opération , on tient dans la main  
 le manche ou le bouton , & l'autre se sert de l'index  
 sur la canule , on porte la pointe de l'instrument sur  
 l'endroit où l'on veut l'insérer , & on le presse per-  
 pendiculairement avec le creux de la main. Le doigt in-  
 dicateur marque la force avec laquelle on le presse. Il  
 faut que l'instrument perce tous ces tegumens , c'est pour-  
 quoi qu'on le porte perpendiculairement. Car si on le  
 portoit obliquement , il pourroit glisser entre ces en-  
 veloppes & n'en ouïr qu'une partie. Il faut prendre gar-  
 de qu'il n'entre trop avant de peur qu'il ne perce quel-  
 que vaisseau ou qu'il ne blesse quelque autre partie in-  
 térieure. C'est pour cela que le doigt indicateur doit mo-  
 derer la force avec laquelle on le presse.

Quand le Trocar est suffisamment entré dans le ven-  
 tre , on en retire le bouton , & on y laisse la canule  
 pour donner issue à l'eau épanchée. On la tient par le  
 pavillon ou par la cuillère avec deux doigts , & on  
 Aide presse légèrement & par degrés le côté du ventre  
 opposé à celui qu'on a percé.

Il arrive quelquefois que les eaux , après avoir coulé  
 pendant quelque tems , s'arrêtent tout d'un coup.

K 3

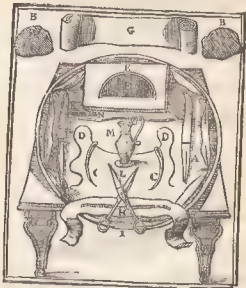
150 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
un bassin aux pieds du malade, qui reçoit l'eau  
qui sort, & qu'on laisse couler à discrétion. Lors-  
qu'on trouve qu'il en est assez sorti, il n'y a qu'à  
retirer le trocar; l'eau cesse de sortir dans le mo-  
ment, & on n'en voit pas suinter une seule goutte,  
parce que la peau, les muscles &c le péritoine se  
rétablissent, bouchent les ouvertures les uns des  
autres. On met seulement sur la ponction un em-  
plâtre de céruse de la grandeur d'une pièce de  
quinze sols. Quand il est besoin de retirer de l'eau,  
on fait des ponctions nouvelles alternativement  
des deux côtes autant de fois qu'on le juge né-  
cessaire afin que l'un ne soit pas plus maltraité que  
l'autre, faisant en sorte que les ponctions qui lé-  
sont renouvelées sur un même côté soient sépa-  
rées entr'elles d'environ deux doigts.

Cette seconde manière l'emporte de beaucoup  
de raisons; & lui est préférable par toutes sortes  
de raisons; il ne faut point un si grand appareil,  
la ponction est plus petite & par conséquent la  
douleur moindre; elle est aussi plutôt faite, on  
est sûr que les eaux ne s'échappent point, & si ne  
fait ni compresse ni bandage, qui ne font souvent  
qu'embarrasser. Je vous conseille donc de vous en  
tenir à cette dernière méthode, vous en verrez  
certainement de si bons effets que vous abandon-  
nerez entièrement comme moi, la méthode ancien-

ne, pour ne vous plus servir que du trocar qui a  
conservé la vie à plusieurs, entr'autres à l'Ecuyer  
de Madame de Châteaufort, à qui on a tué plus  
de six-vingt pintes d'eau, par vingt-cinq ponc-  
tions & qui continué toujours de vivre.  
En l'année 1705, Monsieur le Prince étant  
à Lisecour, M. Duchesne & moi nous fumes  
priés de voir le Jardinier de M. le Duc de la Ro-  
chefoucauld, il étoit hydrolique, nous conclu-  
mes l'opération, & je lui tirai par le moyen du  
Trocar sept pintes d'eau, & comme nous fumes  
obligés de le quitter, nous chargeâmes un Chi-  
rurgien de Clamart de lui faire une seconde ponc-  
tion huit jours après, par laquelle il tira encore  
quatre pintes d'eau, il lui fit prendre ensuite pen-  
dant trois mois les remèdes que nous avions or-  
donnés, il en fut parfaitement guéri, & deux ans  
après il vint à Versailles m'en remercier en très-  
bonne langue.

Je vous ai dit tantôt que pour guérir l'Hydropli-  
sie, deux choses étoient nécessaires, l'une de faire  
sortir les eaux, & l'autre d'empêcher qu'il ne s'en  
amassât de nouvelle. La première intention s'ac-  
complir par tous les moyens que je viens de vous  
faire voir, & la seconde par les remèdes pré-  
cédemment, de sorte qu'après que le Chirurgien  
a fait de sa part tout ce qui regarde l'opération, le  
malade n'en doit pas demeurer là, il faut au con-  
traire qu'il s'assujettisse à prendre des remèdes apé-  
ritifs & diurétiques capables de détourner ces séro-  
sités de la tonte du ventre & de leur faire prendre  
le cours que la nature leur a tracé pour être éva-  
cuées: dans cette sage résolution, il aura recours  
à un Médecin habile qui lui prescrive ce qui regar-  
de la pharmacie & la diète, d'où il doit attendre la  
confirmation de sa santé.

## XII. FIG. DE L'OPERATION CÉSARIENNE.



Étymologie  
du mot de  
Césarien.

L'opération Césarienne est une incision qu'on fait au ventre d'une femme grosse pour tirer l'enfant contenu dans la matrice, lorsqu'il n'en peut pas sortir autrement. On l'appelle Césarienne parce que Scipion l'Africain ayant été tiré du ventre de sa mère par incision, fut nommé César, pour cette raison & ce nom s'étant conservé à ses descendants & à ceux qui étoient venus au monde

## SECONDE DEMONSTRATION.

153

de même, on appella Césarienne l'opération qui avoit fait ainsi les Césars : mais Pline qui en rapporte l'histoire, ne dit point si ce fut du vivant ou après la mort de la mère que cette ouverture se fit, circonstance qu'il ne devoit pas oublier. Il y a néanmoins apparence que la mère étoit morte ; car il est rare de trouver de personnes assez cruelles pour faire une pareille opération à une femme vivante.

Il faut être aussi barbare que le fut Henri VIII. Roi d'Angleterre auteur du Schisme de ce Royaume. Il avoit épousé en troisième nocces Jeanne Seimer Deroillelle d'Anne de Boulen sa seconde femme : la Reine étant dans les douleurs de l'accouchement de son premier enfant, on vint demander au Roy lequel il vouloit qu'on sauvât, ou la mère ou l'enfant, parce qu'on ne voyoit point de moyen de les conserver tous deux : l'enfant, répondit-il, car pour des meres l'en trouverai assez. Cette repulse ne laissa pas que d'étonner, quoiqu'on ne dût point en attendre d'autre d'un Prince qui de sept femmes qu'il eut ; en repudia les unes & fit décapiter ou mourir misérablement les autres, & qui venoit de renoncer à la Religion.

Thevenin qui décrit cette opération, nous dit qu'elle se fait en trois occasions différentes ; savoir quand la mère & l'enfant sont vivans, ou quand la mère est morte & l'enfant vivant. Il est même assez hardi pour nous conseiller de la mettre en usage, mais il ne nous marque point l'avoir faite, ni même qu'il l'ait jamais vu faire à personne.

Il y a quelques Auteurs modernes qui épousant son entêtement nous rendent cette opération si aisée, par la description qu'ils en font, que si nous les en croyons, nous la pratiquerions dès qu'on trouveroit les moindres difficultés d'un accouchement ; mais s'ils avoient été témoins d'une telle opération, ils changeroient bien-tôt d'opinion, & ils

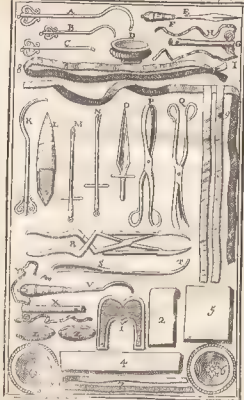
254 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
conviendroient qu'un Chirurgien doit n'avoir pas  
d'humanité pour l'entreprendre.

Crainte de  
cette opéra-  
tion, Son idée seule feroit trembler les plus intrépi-  
des. Jugez aussi quelle résolution il faut avoir ,  
pour aller à une femme vivante lui ouvrir le ven-  
tre , en lui faisant une incision de plus d'un demi-  
pied de long ; ensuite fouillant dans la capacité de  
l'abdomen , faire une semblable playe au corps de  
la matrice , puis percer les membranes & tirer un  
enfant par toutes ces ouvertures. Si cette opération  
effraye le Chirurgien , quand même il l'exécute  
après la mort de la mere , qu'elle horreur ne doit-  
elle point imprimer quand elle est accompagnée  
des cri. d'une mere qu'on fait souffrir avec une  
cruauté sans exemple , & d'une quantité de sang  
prodigieuse qui sortant par de si grandes playes ,  
peut faire périr la mere dans l'instant , & entre les  
moins de l'opérateur

Raisons qui  
la confirment.

S'il est vrai qu'une égratignure faite par un  
coup d'ongle à la matrice , y cause des inflammations  
& souvent la mort , & qu'un ulcère pour  
petit qu'il soit , y devient presque toujours incur-  
rable , quelle suite fâcheuse ne doit-on pas atten-  
dre d'une incision longue de six à sept ponces ?  
Ceux qui l'approuvent avancent deux choses qui  
ne s'accordent point avec l'expérience ; l'une que  
la femme ressent très-peu de douleur quand on lui  
coupe la matrice , & l'autre que l'hémorragie qui  
en arrive n'est point si grande qu'on se l'imagine.  
La sensibilité de la matrice détruit le premier pré-  
jugé , puisque de l'aveu de toutes les femmes les  
douleurs qu'elles ressentent à cette partie sont in-  
surmontables , & un léger ulcère y est infiniment  
plus douloureux qu'en aucun autre endroit du corps ;  
le grand nombre de vaisseaux qui arrosent l'utérus ,  
& leur grosseur dans le tems qu'il renferme un  
enfant , condamnent la seconde raison qu'ils allé-  
guent ; car s'ils avoient ouvert une femme morte

FIG XIII POUR LA LITHOTOMIE p 156



SECONDE DEMONSTRATION.

155

dans cet état, ils seroient surpris d'y voir tant de veines & d'arteres ; & ces vaisseaux qui lorsqu'une femme n'est point enceinte ne passent point la gresceur d'une petite corde de luth, ont sur la fin de la grossesse, acquis le diametre d'un gros tuyau de plume à écrire. Le moyen donc de couper tant de canaux remplis de sang, & d'empêcher en même tems qu'il n'en sorte une abondance terrible. Ce qu'ils répondent à cet article n'est nullement recevable ; ils disent que l'enfant n'est pas plutôt tiré de la matrice, qu'elle commence à reprendre son volume ordinaire, & qu'en se rétrécissant elle bouche les orifices des vaisseaux que l'incision a ouverts ; mais cet organe ne se resserre que peu à peu, & il lui faut deux ou trois jours au moins pour revenir dans son état naturel ; & dans l'espace d'une demi-heure au plus une femme pourra perdre son sang jusqu'à mourir.

Ils ajoutent qu'on a vu des enfans crever le sac qui les contenoit & tomber dans la cavité du bas-ventre où ils ont demeuré pendant plusieurs années sans que les meres en soient mortes. Il est vrai que j'ai lu quelques histoires qui avancent ce fait. M. Bayle nous en a donné une, arrivée à Toulouse, dans laquelle il rapporte que l'enfant demeura vingt-cinq ans ou environ dans le ventre de sa mere. Une autre semblable histoire m'a été faite à Pont-à-Mousson La Cour y passant en l'année 1673, Frere Barbillart Apotecaire des Jésuites de cette Ville, montra à la Reine qui visitoit leur Maison, un enfant qu'il gardoit dans de l'eau devie, & qu'il disoit avoir été trouvé dans le ventre de la mere après la mort. Je lui demandai son sentiment sur un fait si particulier, & il me répondit en présence de sa Majesté, qu'il croyoit que c'étoit un enfant jumelé avec la mere, qui avoit été conçu en même tems qu'elle. comme sont tous les jumeaux, & qu'il n'y avoit ici que cette différence

Histoires  
qu'on a vu  
la reine se  
placable.

Savoir, que l'un avoit été formé dans le corps de l'autre. Je lui fis voir que son opinion n'étoit pas soutenable, puisque cette femme n'avoit point eu de grosseur dans le ventre jusqu'à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, qu'étant devenue grosse & ayant atteint le terme de la grossesse, elle avoit certainement senti de grandes douleurs qui ne se terminèrent point par un accouchement ; que vraisemblablement l'enfant dans le terme de ses douleurs avoit crevé la poche qui le contenoit, & qu'étant sorti dans la capacité du ventre, il y avoit pu rester pendant les vingt années qu'il e porta cette grosseur, d'autant plus que les eaux mêmes où l'enfant flottoit dans cette poche s'étoient épanchées dans le ventre avoient pu le conserver tel ce temps-là, parce qu'ils lui tenoient lieu d'une saumure dans laquelle il étoit recourci & comme pétrifié n'ayant presque plus la figure d'un enfant.

Examen de  
ces histoires.

Ces deux histoires ne prouvent point la possibilité de l'opératrice dont nous parlons à l'égard d'une femme vivante, parce qu'il est certain que ces enfans trouvés dans le vuide de l'abdomen, n'ont point été formés dans la cavité ordinaire de la matrice que nous appelons son fond, mais dans l'une des trompes, n'étant pas impossible qu'un œuf s'y soit arrêté, & qu'ayant pris accroissement jusqu'à une certaine grandeur, cette trompe qui ne pouvoit plus prêter d'avantage, se soit rompue, pour permettre à l'enfant de tomber dans quelque endroit du ventre inférieur, & que les vaisseaux de de cette même trompe n'étant pas si considérable que ceux de la matrice, ils n'aient pas versé assez de sang pour causer la mortaine je persiste dans mon sentiment, qui est qu'un enfant quelques efforts qu'il fasse, ne peut point crever la matrice, parce qu'elle peut s'étendre autant qu'il est besoin pour le contenir ; & nous voyons même tous les jours, qu'elle est capable d'en renfermer deux, & sou-

vent jusqu'à trois, qui ne la font point rompre.

Je ne mets point en doute ces deux histoires que je trouve possibles de la manière que je viens de dire ; mais je suis plus assuré de celle-ci que je vais vous raconter en deux mots, & qui confirme ce que j'avance. Dans le mois de Juin 1681, une des femmes de chambre de Madame la Dauphine, étant grosse de six mois ou environ, fut surprise de douleurs excessives à la région de la matrice, les cris qu'elle faisoit marquoient que cette partie n'est pas des moins sensibles. Les convulsions survinrent, on vit son ventre s'enfler, & elle mourut un quart d'heure après. La Reine & Madame la Dauphine étonnées d'une mort si prompte, m'ordonnèrent de faire l'ouverture de son corps, pour en savoir la cause. Je la fis le lendemain en présence de M. Daquin alors premier Médecin du Roy, & de M. Fagon premier Médecin de la Reine. Je trouvai la capacité du ventre toute pleine de sang, & un enfant couché sur les boyaux. L'examinai la matrice qui n'étoit pas semblable aux autres, elle avoit deux fonds ; dans l'un je trouvai un faux germe, & dans l'autre qui étoit la surmatrice, avoit été formé l'enfant, lequel y ayant vécu jusqu'au sixième mois avoit crevé cette partie, qui n'étant ni aussi ferme ni aussi épaisse que le fond d'un uterus ordinaire, n'avoit pu résister davantage ; mais les vaisseaux qui la nourrissoient ayant par leur rupture répandu le sang en abondance dans l'abdomen, la femme mourut en peu de temps. J'en donnai au public une relation sous le Titre d'Histoire anatomique d'une matrice extraordinaire avec les approbations de M. M. les deux premiers Médecins.

Ce n'est pas seulement la cruauté de cette opération, & la mort presque inévitable qui la suit, sans qu'en d'autre. qui nous doive ôter la pensée de la faire ; mais encore la Religion qui nous la défend ; car ayant

158 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 été mis en question lequel des deux on devoit sa-  
 uver ou de la mere ou de l'enfant, lorsque les Ac-  
 coucheurs ou les Sages-femmes se trouvoient dans  
 l'impuissance de conserver la vie à l'un & à l'autre  
 ensemble, MM. les Docteurs de Sorbonne & les  
 plus fameux Casuistes ont décidé qu'il falloit phé-  
 sé sauver la mere que l'enfant. Sur ce principe, il  
 faut bien se donner de garde de tenter sur elle une  
 opération qui la tueroit infailliblement.

Il y en a qui nous disent qu'elle a été faite à  
 Londres & à Amsterdam, & on entend tous les  
 jours de bonnes femmes & des hommes aussi cré-  
 dules qu'elles, soutenir qu'on l'a faite à leurs voi-  
 sines ou à leurs commeres. Je mets toutes ces his-  
 toires au rang de celles qu'on débite sur les ef-  
 frits & sur les sorciers, je n'en crois rien du tout.  
 On publie tant d'extravagances, qu'un bonhôte-  
 homme doit se méfier de tout, & ne croire que ce  
 qui est rapporté par gens dignes de foi, & comme  
 il n'y a pas un de nos célèbres Chirurgiens qui oser  
 la pratiquer, je suis en droit de l'improver à leur  
 exemple.

Un Auteur moderne qui conseille & qui ap-  
 prouve cette opération, dit pour autoriser son  
 procédé, qu'une femme de Châteaubleu vint  
 à l'Hôtel-Dieu de Paris pour se faire traiter d'une  
 hernie ventrale excessivement grosse; qu'après l'a-  
 voir puniée pendant trois mois, elle mourut, &  
 que cette femme ayant assuré de son vivant qu'on  
 lui avoit fait autrefois l'opération Césarienne, les  
 Chirurgiens de ce lieu eurent la curiosité de l'ou-  
 vrir après sa mort. Ils trouverent que la playe du  
 ventre n'ayant pas été bien réunie, avoit donné  
 occasion à cette hernie de se former, & on remar-  
 qua au corps de la mortice, tant véritablement  
 qu'incertinement, des lignes qui désignoiént l'en-  
 droit où la cicatrice s'étoit faite. Je réponds pre-  
 mièrement que ces lignes pouvoient être celles

Raffortation  
 d'un Modè-  
 re.

## SECONDES DEMONSTRATION.

159  
 qui s'y trouvent naturellement, lesquelles ont trom-  
 pées quelques Auteurs, & l'un ont fait dire mal-à-  
 propos, qu'elles s'aparoissent la matrice en deux ca-  
 vités, dont la droite étoit pour les garçons, la  
 gauche pour les filles. J'ajoute que la playe du  
 ventre pouvoit avoir été coulée par quelque grand  
 abcès à cette partie, & que si cette femme assu-  
 roit qu'on lui avoit fait cette opération, qu'elle n'étoit  
 pas la première à qui après avoir accouché dans  
 des convulsions & dans l'épouvanse, on avoit fait  
 accroire qu'on lui avoit tiré son enfant par le côté &  
 & enfin je conclus, que quand même une telle  
 histoire seroit véritable, elle prouve que cette opé-  
 ration doit être mise au rang de celles qui tuent les  
 personnes sur lesquelles on les pratique, puisque  
 cette femme n'a fait que traîner depuis ce tems-là  
 une vie misérable & pleine d'incommodes qui  
 l'ont à la fin conduit dans un hôpital, où elle a  
 trouvé la mort. L'observation que nous allons rap-  
 porter, paroît favoriser encore davantage l'opinion  
 où nous sommes présentement.

Le sieur Raleau Maître Chirurgien de Xaintes, Autre  
 nous dit qu'en l'année 1689, il fit l'opération Cé-  
 sarienne à la femme d'un Marchand de cette ville, <sup>auquel on</sup> répond.  
 qui n'avoit pas pu accoucher après trois jours de  
 travail, qu'il l'exécuta en présence du sieur Jolin  
 son confrere. L'enfant vécut deux jours, & la mere  
 en guérit. En passant par Xaintes avec le Roi d'Es-  
 pagne & les Princes, je fus loger chez le sieur Mo-  
 reau habile Médecin, de qui je m'informai si cette  
 histoire étoit véritable. Il me dit qu'il n'avoit point  
 été présent à cette opération, qu'il avoit vu la ma-  
 lade quinze jours après avec trois ou quatre de ses  
 confreres, & qu'ils l'avoient trouvée en état de gué-  
 rison; que cette femme en étoit demeurée boiteuse,  
 qu'elle n'avoit point eu d'enfants dans la suite, &  
 qu'après la mort de son mari elle s'étoit retirée de la  
 ville pour aller demeurer en une maison de cam-  
 pagne.

Explication  
 du fait qu'il  
 rapporte.



Mais cette histoire dont la fin semble avoir été plus heureuse que la précédente, justifie ce qu'on doit de ce Chirurgien qu'il étoit trop entreprenant ; puis que trois jours de travail ne sont pas un tems suffisant pour désespérer qu'une femme puisse accoucher par les voyes ordinaires ; que sçait-on si la matrice étoit bien cicatrisée, & que sçait-on si resté une fistule ou un ulcère, qui suivoient sans cesse, lui auroient mener une vie languissante le peu de tems qu'elle a restée au monde après cette opération.

Je ne me rends point à de pareilles histoires, non plus qu'à la raison de ceux qui disent qu'il ne faut faire l'opération que quand il y a de l'impossibilité que la femme puisse accoucher autrement, car vous trouverez très-peu de femmes qui ne puissent accoucher naturellement ; c'est toujours l'impatience ou de la femme, ou de l'accoucheur ; ou des assistants, qui fait désespérer que l'enfant sorte par la voye ordinaire, il n'y a qu'à différer ; si votre matrice se trouvant d'une consistance très-dure, est tardive à s'ouvrir, ne vous impatientez pas, elle fera en quatre ou en six jours ce qu'elle n'a pas pu faire en deux. Il ne faut pas souvent se régler sur les cris de la femme, il y en a qui pour les moindres douleurs qu'elles commencent à sentir, se plaignent plus fort que les autres ne font dans les plus grandes douleurs ; c'est ce qu'il faut examiner, & sur tout prendre patience, parce que l'accouchement étant l'ouvrage de la nature, elle en vient toujours à bout, principalement quand l'Accoucheur ou la Sage-femme lui aident par les moyens que l'art leur enseigne. & que la prudence leur fournit dans les cas particuliers. On doit donc s'en rapporter à elle, puisqu'il est certain que toutes les femmes ont communément toutes les dispositions nécessaires pour accoucher, les unes plutôt, les autres plus tard.

Confirmation  
des infirmités  
générales.

Il y a cinq ans qu'à Versailles Madame la Comtesse de Clermont, grosse de son premier enfant, sentait les premières douleurs de l'accouchement, se mit aux bras de M. MARIOTTE le plus célèbre Accoucheur de Paris. Après six mois de douleurs & malgré tous les efforts de la mere, l'enfant n'ayant ni de sauter ni d'arracher son sein, M. Dionis le fils fut appelé. Ils firent l'un & l'autre tout ce que leur art leur inspireroit, & néanmoins l'enfant n'avançoit point ; le cinquième jour les forces de la mere diminuant, & la voyant en état de mourir si on ne la secourait promptement, ils résolurent de l'avis & en présence des Médecins de la Cour, de l'accoucher de force, c'est-à-dire, de tirer l'enfant avec le crochet. M. Dionis comme le plus fort travailla, il planta son crochet à la queue du col de l'enfant, où ayant senti un point d'appui ferme, en tirant fortement il fit avancer la tête & par conséquent le corps, dont il la délivra & lui sauva la vie. Le sieur Kalleau s'étoit trouvé à un pareil accouchement, il eût fait l'opération Césarienne ; mais ici il n'en fut pas question, elle ne fut pas nécessaire. Deux ans après cette Dame eut un second enfant dont M. Dionis l'a accouchée sans se servir d'instrumens, & aujourd'hui elle est guérie d'un troisième dont il faut espérer qu'elle se portera heureusement.

Pour tout ce discours vous voyez bien que je suis entièrement opposé à ceux qui coulent le sang de l'opération Césarienne à une femme vivante. M. Mariotte qui a très-bien écrit sur ces choses, & qui regarde les accouchemens, la condamne absolument dans ce cas. Vous pouvez en voir les raisons dans le Chapitre où il parle de cette opération ; mais je suis comme lui dans le sentiment qu'on la doit éviter, & que même on est obligé par un commandement de la Loi, d'avoir le ventre à tout

162 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
tes les femmes grosses dans le moment qu'elles  
viennent d'expirer.

Deux principaux motifs engagent le Chirurgien  
à faire l'opération Césarienne à une femme en-  
ceinte au-delà qu'elle a expiré : l'un est pour râ-  
cher de sauver la vie à l'enfant, l'autre est pour le  
baptiser.

Si un Chirurgien se trouve présent lorsqu'une  
femme grosse de huit ou neuf mois viendra d'être  
assassinée, ou tuée par quelqu'autre malheur, ou  
qu'elle aura subitement fini ses jours par une apo-  
plexie, par une frayeur, &c. il n'est pas impossi-  
ble qu'en lui ouvrant incontinent le ventre, il  
n'en tire incontinent l'enfant encore en vie, &  
que par ce moyen il ne le garantisse de la mort qui  
lui arriveroit indubitablement s'il se devoit en-  
core dans la matrice quelques instans après que le  
principe de la vie de la mère a été détourné. Il y a  
des exemples que des enfans tirés de cette ma-  
nière ont vécu l'espace d'une vie ordinaire. C'est-  
pourquoi sans perdre de tems en raisonnemens, le  
Chirurgien doit promptement en venir à l'opéra-  
tion, pour râcher de sauver la vie à l'enfant, com-  
me il est arrivé quelquefois.

Si la femme n'étoit grosse que de quatre, de  
cinq ou de six mois, il n'y auroit pas d'apparence  
pour lors que l'enfant pût long tems survivre,  
néanmoins il faudroit faire l'opération Césarienne,  
dans l'espérance de trouver encore l'enfant vivant;  
& de le baptiser avant qu'il mourût. Ainsi en quel-  
que tems de la grossesse que ce soit, & par quel-  
que cause de mort qu'une femme soit perdue, il  
lui faut ouvrir le ventre, où que s'il n'est pas pos-  
sible de conserver la vie à l'enfant, du moins on a  
soin d'espérer de pouvoir lui donner le Sacrement  
de Baptême, ce qui peut arriver plus sûrement &  
plus vite que si on s'y prenoit d'une autre façon.

Le nom d'embryoulkic que les Grecs ont donné

SECONDE DEMONSTRATION. 163

à cette opération, étant dérivé de *Embryon*, qui  
signifie enfant, & *Helken* qui veut dire tirer,  
nous fait voir qu'elle se pratiquoit avant qu'il y  
eût des Césars; comme aussi que Scipion l'Afri-  
cain n'est pas le premier qui ait été mis au jour de  
cette manière; & que si le nom d'opération Cé-  
sarienne est demeuré, c'est qu'il est plus facile à  
prononcer que celui d'Embryoulkic. Voici com-  
ment elle se fait.

Ceux qui conseillent cette opération à une fem-  
me vivante, disent qu'avec ce bistouri A. Il faut  
faire une grande incision à la partie latérale du  
ventre, en traçant la figure d'un croissant, & ou-  
vrir tout de suite le fond de l'utérus pour en tirer  
l'enfant par les ouvertures faites à ce viscère & au  
bas-ventre par le même instrument; qu'on doit  
avec ces éponges B. B. imbibées tout le sang épan-  
ché par l'opération; qu'il ne faut point faire de  
suture à la matrice, parce qu'en le reserrant d'elle-  
même, les lèvres de la playe se rapprochent l'une  
de l'autre; mais qu'il faut coudre le ventre comme  
à la gastrophilie, avec ces deux aiguilles courbes  
C. C. enfilées du cordonnet D. D. & la suture  
étant faite, la couvrir de l'emplâtre E. puis de la  
compresse F. ensuite du bandage circulaire G.  
qu'on fait tenir par le scapulaire, H. ayant soin  
de panser tous les jours cette playe, qui se guérit,  
à ce qu'ils nous témoignent, aussi facilement que  
celles des autres parties du corps.

Ceux qui ne la pratiquent que sur des femmes  
mortes, attendent qu'elles aient rendu le dernier  
soupir, & au même instant le Chirurgien travaille  
avec toute la diligence possible. Pour cet effet on  
ne met point le corps sur une table, comme on  
fait dans les ouvertures ordinaires, on ne marque  
point avec de l'encre l'endroit où on doit faire  
l'incision, on ne la fait point dans l'un des deux  
côtés du ventre, parce qu'il y a plus d'épaisseur

Moyen de  
l'écarter.

Let Cat 20  
et. vous être cinq  
sa 16.

que dans le milieu, & pour abréger le tems on ne donne point à l'incision la figure d'un croissant, comme il y en a qui l'ordonnent. Il commence par mettre un baillon dans la bouche de la femme, sur le nez & la touz ouverte; il lui découvre le ventre

... le Scapel K. lui fait une incision longitudinale au milieu de l'abdomen, en commençant au dessous du cartilage xiphoïde & finissant au dessus des os pelvis. Aussitôt qu'il a percé le péritoine en un endroit, il y introduit un des doigts de sa main gauche pour le soutenir, & avec des

On se sert d'un couteau pour l'ouverture de toute la longueur du ventre. L'appareil d'abord la matrice, qui est enroulée en haut & le contenu de la cavité abdominale, s'échappe comme un cône court et fin.

elles sont tendues, ou couper si on les croit trop dures pour pouvoir les ouvrir & les écarter avec les ongles. L'enfant étant à découvert, on lui sou-

lève la tête de la main gauche, & de la droite lui versant de l'estri contenu dans la barrette M. on le baptise sans aucun délai ; puis on le tire de la matrice, on lui lie le cordon avec ce fil, N. Envoiroi à un pouce du ventre, & on le coupe ensuite à un

de son plaisir à se faire le coupe-coupe d'un demi-donjon au-dessus de la ligature. Enfin on donne l'enfant à quelque femme, qui l'ayant enveloppé dans un chaufour fort chaud, le porte auprès du feu, où on emploie toutes sortes de moyens pour le faire revenir de sa fousée. Ici on le ti-

soit en le lavant avec du vin tiède, soit en le soufflant au visage, & lui ouvrant la bouche, qu'il puisse avaler quelques gouttes de liqueur.

« vous m'avez dit qu'il falloit tenir la bouche de  
« l'enfant ouverte pendant l'opération, ce n'est pas  
« ce que j'ai pu faire, l'enfant n'a pu le faire, l'enfant n'a pu le faire »

peuple qui croit que l'enfant respire dans le sein de la mère , & qui s'imagineroit que trou-  
ver l'enfant mort, comme il arrive le plus souvent,  
ce seroit la faure du Chirurgien qui n'auroit pas  
mis un baillon dans la bouche de la mère. Je feroi  
que cette circonstance est inutile, mais si je ne la  
fais pas omettre, pour contenter les sifflets , le-  
pour éviter tous les forts discours que seroient in-  
l'enceinte du Chirurgien quelques semmeters,  
ou gens qui n'ayant aucune connoissance de l'A-  
natomie, ne savent point qu'il n'y a point d'ac-  
communion de la bouche avec l'utérus.

Il ne faut pas faire l'ouverture de la matrice avec trop de précipitation, ni enfoncer le forceps trop avant tout d'un coup, dans la poëlle qui s'élève à l'épaisseur de deux travers de doigt, et ainsi l'on avance la plupart des Auteurs, car on ne manquera pas de blesser l'enfant, puisqu'il est constant qu'elle est plus mince dans les dernières, de la grosseur que dans les premières, & que semblable aux autres membranes, elle diminue d'épaisseur à mesure qu'elle s'étend. Ce qui a trompé ces Anciens, c'est qu'ils payant souvent l'attention où le placenta étoit attaché, c'est-à-dire dans le fond, ils ont confondu l'épaisseur de cet arriere-fond avec celle de la propre substance de la matrice distinguée de ses vaisseaux sanguins & lymphatiques, qui sont véritablement fort gros, mais dont les tuniques sont fort minces. Ils nous ont fait là-dessus bien des raisonnemens qui se détruient par l'expérience même.

Le Chirurgien doit être instruit de cette disposition naturelle de la matrice, de crainte de se tromper en pareille occasion; mais pour peu qu'il aie d'adresse, il ne bleffera pas l'enfant; car sous la matrice il y a des enveloppes qui contiennent l'œuf au milieu de laquelle nage cet enfant, ce qui facilite la Pérération, & empêche qu'on ne le bleffé.

moins que d'y aller inconsidérément & à l'écart.

Marquer  
pour con-  
noître si  
l'enfant est  
en vie dans  
l'utérus.

On connoît que l'enfant est vivant ou mort en touchant son cordon ; si on y sent un battement , c'est signe qu'il est en vie , & alors il le faut baptiser , & si on n'en sent point , il y a tout sujet de croire qu'il est mort. Surquoi on fait alors une question ; savoir , si on doit le baptiser ou non , parce qu'il y a des Casuistes qui veulent qu'on ait des signes certains de la vie pour administrer le Baptême , disant que ce seroit prophaner ce Sacrement que de le donner à un cadavre. Pour moi je les baptise tous , & cela pour deux raisons : l'une est qu'il peut arriver qu'un enfant soit en vie & qu'il lui reste encore quelques soupîrs à rendre , quoiqu'on ne sente point de pulsation manifeste à son cordon ombilical , auquel cas ce seroit tomber dans un inconvénient fâcheux , que de refuser le Baptême à un enfant vivant , parce qu'il n'auroit pas usé de force pour donner les signes certains de sa vie. L'autre raison est que dans ces sortes d'opérations , la chambre est toujours pleine de parents ou de voisins , qui ont la plupart une imagination timide & occupée des préjugés les plus déraisonnables. J'en ai vu qui prenant un enfant qu'on venoit de tirer du ventre de sa mère , où il avoit esté de vivre depuis plusieurs jours , le réchauffoient auprès du feu , & qui au moindre mouvement qu'elles lui voyoient faire , comme d'ouvrir tant soit peu une paupière , de remuer la lèvre , &c. s'écrioient & assuroient qu'il étoit vivant , sans considérer que ces petites mouvemens sont des effets de ceux qu'elles faisoient faire à la tête de l'enfant en s'efforçant de le ranimer. Si dans une pareille occasion un Chirurgien ne vouloit pas ondoyer l'enfant , il s'attireroit la haine publique , & toutes ces femmes ne lui pardonneroient jamais.

Comment  
on baptisera  
l'enfant.

Il y a encore un expédient qui remédie à tout ; c'est qu'en donnant le Baptême à l'enfant , il le faut faire sous condition , en disant ces paroles , avec

intention de faire ce que l'Eglise Chrétienne ordonne en pareille rencontre : *Si tu es vivant , je te baptise , au nom du Pere , Et du Fils , Et du saint Esprit , ainsi font-ils.* De cette manière , si l'enfant est vivant , il est bien baptisé , s'il est mort , on ne baptise point un cadavre , & les plus scrupuleux ne peuvent point blâmer un tel procédé , puisque l'Eglise même ne baptise les enfans ondoyés dans une nécessité pressante , que sous condition , & qu'en cas qu'ils ne l'aient pas été , lorsqu'on a été obligé de les ondoyer.

Quand je prescriis au Chirurgien , comment il doit le comporter pour baptiser un enfant , je suppose qu'il n'y ait point de Prêtre pour le faire , & qu'on ait été tellement pressé qu'on n'ait pas eu le tems d'en avertir un , comme quand une femme vient de recevoir quelque coup dont elle sera morte à l'instant ; mais lorsque la maladie donne quelque loisir , il ne faut pas manquer d'envoyer quérir un Prêtre , sur tout de la Paroisse , & de le prier d'attendre auprès de l'agonisante le moment de pouvoir baptiser son enfant : le Chirurgien alors ne se doit mêler que de ce qui est du fait de l'opération.

C'est au Chirurgien à ne rien négliger pour découvrir si l'enfant est vivant ou non , parce que selon la coutume observée en beaucoup de pays , si l'enfant survit la mère , le pere est héritier de tous les effets mobiliers ; au-contre , s'il est mort avant la mère , ce sont les parents de la mère qui en héritent ; de sorte que s'il intervient un procès entre le pere & les parents , comme il arrive souvent , c'est au Chirurgien à en décider , il est maître de faire perdre ou gagner le procès à l'un ou aux autres , & les Juges ne prononcent que sur son rapport ; c'est ce qui le doit engager de le faire avec liberté du côté de la conscience.

L'opération faite avec toutes les précautions que

se vient de vous marquer, si l'enfant est vivant la parenté en aura soin; mais s'il est mort, il faut le prendre & le remettre dans le ventre de la mere, puis le recoudre de la même maniere qu'on fait les cadavres qu'on vient d'ouvrir.

Voilà, Messieurs, toutes les opérations qui se pratiquent sur le ventre inférieur, entre lesquelles vous ne voyez point les caudélistions du ventricule, du foye & de la rate, que quelques Medecins se sont imaginés pouvoir être faites. Ils prétendent que lorsque ces parties sont comme endormies, ou qu'elles sont paroître trop de lenteur dans leurs fonctions, en conséquence de quelque incommodité froide qui ralentit leurs actions, il faut les réveiller, & les réchauffer par l'application de plusieurs fers chauds ou ardens sur la région la plus prochaine de ces parties; mais les douleurs que les malades doivent essuyer dans ces sortes d'opérations, sans aucun fruit, nous les font rejeter, & accuser de cruauté ceux qui seroient capables de les mettre en usage.

La bonne Chirurgie a retranché le feu de toutes les opérations qui se font sur la chair, elle ne se sert plus que de quelques boutons de feu sur les os qui sont insensibles, encore ne les employe-t-elle que rarement; elle a abandonné ces manieres rudes aux Maréchaux qui tourmentent avec des fers rouges les pauvres chevaux qu'ils pourroient guérir à bon droit, & si leur méthode de se servir du fer & du feu fait horreur à ceux qui leur voyent pratiquer sur des animaux qui ne s'en plaignent point, que seroit-ce si on voyoit bruler le ventre d'un homme qui par ses cris toucheroit le cœur le plus insensible.

Il y a environ treize ans qu'il s'éleva une secte de Chirurgiens qui s'applaudissoient de les premiers d'une nouvelle opération qu'ils avoient mise en pratique, elle con-

sistoit à ôter la rate, ce qu'ils appelloient *dératrer*. Ils regardoient cette partie comme inutile, & même nuisible, parce qu'ils n'en connoissoient peut-être pas les usages; & dans cet esprit ils vouloient qu'on fit une incision à l'hypocondre gauche, qu'on en tirât la rate, & qu'après avoir fait une ligature à ses vaisseaux, on la retranchât hardiment. Sur ce qu'ils l'avoient fait à quelques chiens qui n'en étoient pas morts sur le champ, ils s'efforçoient de publier les avantages que l'homme receroit de cette opération. Mais tous les animaux à qui on la faisoit étoient morts peu de tems après, il ne s'est pas trouvé un seul homme qui en ait voulu subir l'opération. C'est donc avec juste raison qu'il n'est plus mention de ces cruelles opérations, qui n'ayant été conçues que par des cerveaux creux, ont trouvé leur sépulture dans ceux de leurs inventeurs. (4)

(4) Quoique cette opération ait été absolument proférée par beaucoup d'Auteurs qui prétendent, comme M. Dismas, qu'elle ne peut jamais réussir, & qu'on ne doit point la pratiquer du vivant de la mere, néanmoins il n'est pas inutile de rapporter ici les raisons sur lesquelles se fondent ceux qui s'en déclarent les Partisans.

1<sup>o</sup>. La grande playe qu'on est obligé de faire aux régions hypochondriques, est remplie de sang, & les vaisseaux de la rate, & de la matrice ne peuvent se fermer, & la rate d'ailleurs ne peut se faire rejeter l'opération. Car on sent & l'expérience le confirme tous les jours, que de semblables playes se referment; & quand on considère le danger qu'il y a d'ouvrir quelque vaisseau considérable en faisant les trepanemens; on répondrait qu'on a un remède sûr qui est la ligature des vaisseaux ouverts.

2<sup>o</sup>. Les abcès qu'on a vu se former aux différentes régions du ventre inférieur, par l'ouverture desquels les foyes & leurs dépendances rendent des matieres tout pueriles de la matrice, sont des preuves évidentes que les playes de la matrice ne se referment point, & qu'elles sont toujours ouvertes, puisque plusieurs femmes ont été guéries de cette maniere, ont recouvré une santé parfaite. Ces exemples ne peuvent cependant être regardés que com-

me des preuves que les playes de la matrice sont curables, mais non pas comme une preuve du succès de l'opération. Car dans le cas d'un abcès, la matrice comprime les adhérences avec les parties voisines, qui empêchent l'épanchement des matières dans le ventre, au lieu que dans le cas naturel il ne s'en trouve point pour empêcher l'épanchement du sang qui fortiroit des vaisseaux divisés.

30. L'opération de la taille en haut appareil, semble encore avertir la section Césarienne. On ouvre les tegumens du bas ventre au-dessus des os pubis & ensuite le fond de la vessie, sans entrer dans le ventre. Cependant l'eau qu'on a injectée dans la vessie avant que de faire l'incision aux tegumens, s'épanche tellement dans le tissu circulaire qui l'environne, il ne survient point d'hémorragie de conséquence, la playe faite, aux tegumens &c. & celle de la vessie toute humilaine &c. qu'elle est, le guérit. A plus forte raison une playe qu'on ferait à la matrice, qui est sans membrane pour servir-elle se cicatrifier.

40. La matrice est un viscère qui se dilate à mesure que l'enfant croît, mais qui se contracte & se resserre promptement dès qu'il est sorti. Sa contraction pourroit donc faire à l'égard d'une playe qu'on y auroit faite, ce que l'art fait à l'égard des playes extérieures dont on rapproche les lèvres. Les vaisseaux divisés se trouvent alors légèrement comprimés, ce qui suffiroit pour empêcher que le sang ne s'épanchât dans le ventre, lorsqu'on auroit fait la suture aux tegumens.

50. Si malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, le sang s'épanche dans la cavité lorsqu'on fait l'opération, ou si des matières purulentes s'y répandent quelque temps après, on peut remédier à cet accident en faisant coucher le malade sur le côté de l'incision, comme on le pratique dans le cas d'une grande playe du ventre.

60. Enfin l'on ne peut opposer aucun raisonnement à certains faits dont voici les principaux.

Outre le fait rapporté par Raleau & par M. Saviart : M. Jobert Medecin de Châteauneuf-Thierry, qui dans le Journal des Savans du 8. Juin 1699 confirme la relation de M. Saviart, décrit en même-temps deux autres opérations Césariennes faites à une même femme, à vingt mois de distance l'une de l'autre, avec un succès si heureux, que cette femme & l'enfant tiré par la première incision vivoient encore de son temps. On voit dans Obs. 129. Schenckius, que Vincent Villeau Chirurgien, fit une

Incision au côté gauche de l'abdomen d'une femme enceinte, qu'il tira de la matrice un enfant tout pourri, & que cette femme quoiqu'incommodée d'une hernie ventrale, accoucha d'une fille deux ans après sa guérison, & d'un garçon deux ans après ce dernier accouchement. M. de la Moire rapporte qu'une pauvre femme Obs. 125. me ayant été en travail d'enfant pendant cinq ou six Traités de jours, sans avoir pu être soulagée par la sage-femme Accouchante qui ne lui put arracher un bras qui se présentait, fut menée heureusement délivrée par un Chirurgien du Pont Labé, qui lui fit au côté gauche du bas ventre une incision par laquelle il tira un enfant tronqué d'un bras & le placenta. La playe dont on corcha au bout de cinq ou six jours le 20. mai, se cicatriza à l'entière d'une chaux vive & spongieuse. On lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, année 1711, n. 121. à peu près semblable. Une femme âgée de 48. ans & grosse de son premier enfant, appella une Sage-femme, qui trouva que la tête de l'enfant se présentait au passage, mais qu'elle étoit trop grosse pour qu'elle pût sortir. Cette Sage-femme après avoir fait inutilement toutes les tentatives possibles, consulta M. Michel Medecin, qui de son côté ordonna ce qu'il crut convenir. Le quatrième jour l'enfant fut enlevé sous conditions, & la Sage-femme tenta par l'avis du Medecin de le tirer avec le crochet. Rien n'ayant pu réussir, il ne restoit plus que l'opération Césarienne. La Sage-femme la fit le septième jour avec une dose de dextérité & de courage, & que la malade fut délivrée sans aucun accident, & joit d'une parfaite santé.

Quant aux cas où cette opération se peut pratiquer, ils sont très-rare. Quelques-uns de ceux qui la conseillent veulent qu'on ne la fasse, que lorsqu'il y a une impossibilité physique d'accoucher autrement, soit que cette impossibilité vienne d'un vice de conformation des os pubis, ou de ce que le col & le périnée, &c. se rendant durs, au lieu d'être dans la matrice, se trouvent confondus dans le ventre avec les autres viscères, sur lesquels le placenta a pris racine. Dans ce dernier cas le rétablissement des viscères qui auroient été dérangés par la présence de l'enfant & la pression que feront les muscles du bas-ventre & le périnée sur ces viscères en reprenant leur ressort naturel, suffiroient pour comprimer les ouvertures des vaisseaux & vifs par l'arrachement du placenta, & pour prévenir l'épanchement qui pourroit suivre un tel détachement. La playe des tegumens

172 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
peut donner une libre issue à la supuration des petites  
playes des vaisseaux.

Malgré tout ce que je viens de rapporter en faveur de  
l'opération Césarienne, il faut convenir qu'elle est dan-  
gereuse, & qu'elle présente des difficultés infinies. Tou-  
tes les raisons & les observations de ses Partisans ne  
rassurent pas encore les Praticiens de nos jours contre  
la crainte qu'ils ont que l'épanchement se fasse par ces  
les sui lesquelles on la fait. Cependant ces raisons &  
ces observations m'ont paruës assez importantes pour  
mériter d'être rapportées ici en abrégé. L'intention des  
Partisans de l'opération Césarienne n'est pas de conser-  
ver la vie aux enfans aux dépens de celle de leur mere ;  
mais de la conserver aux uns & aux autres, ou même  
de la conserver aux meres seules, quand leurs enfans  
sont morts, & qu'on ne peut les accoucher de la ma-  
niere ordinaire. Ainsi loin de blâmer ceux qui la conseil-  
lent, il est juste d'examiner sans prévention & avec  
beaucoup de scrupule & d'exactitude, ce qu'ils alle-  
guent en sa faveur.

*Fin de la seconde Démonstration.*



## OPERATIONS DE CHIRURGIE.

Les Opérations qui se pratiquent sur la  
vessie, sur la verge, & sur la matrice.

### TROISIEME DEMONSTRATION.



Es mêmes raisons, Messieurs, qui  
nous ont obligé de commencer nos  
opérations par celles qui se pratiquent  
sur le ventre inférieur, nous enga-  
gent à les continuer par celles que demandent  
les maladies qui arrivent à la vessie, à la verge,  
& à la matrice. Ces parties n'étant guères moins  
sujettes à se corrompre que toutes les autres du  
bas ventre ; c'est-pourquoi nous allons travail-  
ler à les séparer du notre sujet.

Une des plus grandes & des plus difficiles opé-  
rations de la Chirurgie, est celle où l'on tire une  
pierre de la vessie. Hippocrate le premier a vu l'écrouelle  
[1] si dangereuse qu'il avoit résolu de ne la plus  
faire, & la plupart des Chirurgiens d'au-  
jourd'hui à l'exemple des Anciens, se despendent  
de la faire, laissant exécuter cette  
opération par un autre, qui en tout leur travail, &  
l'écrouelle

174 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
qui apportent tous leurs soins pour s'y rendre habiles.

Étymologie  
de Lithotomie.

Objection &  
réponse.

Les Grecs nommoient ces sortes de Chirurgiens *lithotomoi*, & nous les appelions aujourd'hui des Lithotomistes, parce que cette opération s'appelle Lithotomie. Ce mot est composé de deux diction grecques, de *lithos* qui signifie pierre, & de *temnein* qui veut dire couper ou séparer. Cette étymologie, quoique juste, a trouvé des censeurs qui ont prétendu qu'elle ne convenoit point à l'opération dont il s'agit, puisqu'on n'y coupoit point la pierre, & que le mot de *Kystitomie* signifioit mieux ce qui s'y pratiquoit, étant dérivé de *Kystis*, vessie; & de *temnein*, qui signifie diviser, à cause qu'elle consistoit dans une incision qui se fait à la vessie. Mais on répond que le nom de *Kystitomie* est celui qu'on donne & qui convient parfaitement à l'opération qui se fait à la vessie pour en tirer l'urine qu'on ne peut faire sortir autrement. Vous en demeurerez d'accord quand je vous démontrerai une telle opération. D'ailleurs sous le nom de Lithotomie sont comprises & décrites dans nos Auteurs toutes les opérations qui se pratiquent pour les pierres; & ce seroit embarrasser les Chirurgiens & fatiguer inutilement les étudiants que de les vouloir obliger à se servir d'un nouveau nom qui ne seroit pas mieux entendre la chose qu'elle est déjà connue de tout le monde par le mot usité; ajoutez que quoiqu'ordinairement on ne rompe pas la pierre, néanmoins la fin pour laquelle on incise la vessie, étant pour en tirer les pierres, pour les en séparer & les en détacher lorsqu'elles y tiennent, pour les y atténuer quand elles sont molles & friables, ou pour les briser en morceaux, quand elles sont trop grosses, & qu'on peut plus commodément les dégager des parties, on ne pouvoit pas donner un nom qui exprimât mieux cette opération que celui de lithotomie.

# TROISIÈME DEMONSTRATION.

175

Déjà ou  
le cas d'opé-  
ration.

On entend donc par lithotomie une opération de Chirurgie, par le moyen de laquelle on tire de la vessie les pierres qui y sont contenues, & sous le nom de pierre nous comprenons généralement toutes sortes de corps étrangers; comme des grumeaux de sang, des membranes, des chairs endurcies, qui par leur masse, leur grossier & leur consistance empêchent le cours de l'urine & nous obligent d'en venir à la même opération pour en débarrasser la vessie.

Nous trouvons tous les jours des pierres dans les reins & dans la vessie, tant des hommes que des femmes, & il en est peu qui ne voident avec les urines du sable ou du gravier ou quelque petite pierre; mais il est difficile de savoir comment ces corps étrangers se peuvent engendrer. Il faut toutefois qu'un Chirurgien s'efforce d'en développer le secret; c'est pourquoi sans nous rebuter des difficultés, nous allons proposer ce que nous pensons sur la manière de leur génération.

Des pierres  
dans les  
reins & dans  
la vessie.

Tous nos Auteurs qui jusqu'à présent ont écrit de l'origine sur cette matière, & entr'autre *Aetius*, qui après *Hippocrate*, s'est donné le plus de peine pour l'expliquer, nous ont dit que les pierres étoient formées de la partie la plus visqueuse & la plus terrestre de l'urine, que la portion la plus subtile de cet excrément étoit consumée par la chaleur des reins, la plus grossière se pétrifioit & s'enduroit; de même, que les pots de terre molle s'affermissent & deviennent solides par la chaleur du fourneau, & que lorsque les pores par lesquels l'urine se sépare du sang se trouvoient trop étroits, les particules les plus épaisses de l'urine s'embarassoient dans ces conduits, s'y pétrifioient par leur séjour & par la chaleur de ces parties, où elles grossissoient par une continuelle apposition de matières & une sur l'autre; de sorte que selon eux, il y a trois ou quatre causes de génération pour les pierres, la matérielle, *le cas d'opé-  
ration.*



176 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 savoir ce qu'il y a de plus gluant & de plus ter-  
 restre dans l'urine ; l'instrumentale, qui sont les  
 passages trop étroits des reins où cette matiere est  
 arrêtée ; & l'essicente attribuée à la chaleur du  
 lieu, qui la desséchant, en forme du gravier ou  
 des pierres.

Ils étoient confirmés dans cette opinion, parce  
 qu'on observe tous les jours que les enfans sont  
 plus sujets à la pierre que les grandes personnes,  
 & principalement ceux qui sont nourris d'alimens  
 grossiers & terrestres : en voici la raison, les enfans  
 mangeant fort souvent ne peuvent pas bien faire  
 exactement la digestion, & entre autres les enfans  
 de passans qui ne se nourrissent que de pain lourd,  
 mal cuit & mal fait, de fromages & de légumes  
 indigestes ; il reste un suc crû & mal digéré qui  
 étant porté aux reins avec le sang, s'embarrasse  
 dans les porosités de leurs canaux mamilaires,  
 & y séjourant s'endurcit & devient pierreux par  
 la chaleur naturelle qui fait exsister à ces matie-  
 res ce qu'un tel suc a de plus séreux ; de manie-  
 re que ces trois causes dont nous venons de parler,  
 se rencontrant plus fréquemment aux enfans, il  
 ne faut pas s'étonner si on en trouve tant qui ont  
 la pierre.

La preuve de ce que j'avance est manifeste dans  
 les écouelles, les oreillons, les excroissances, &  
 tous les gonflemens de glandes qui arrivent très-  
 souvent dans le bas âge, la matiere de ces tumeurs  
 est un suc crû distribué aux glandes où il s'embarrasse  
 & séjourne à raison de l'imperfection du passage ;  
 & la chaleur en est la cause efficiente, parce qu'en  
 conformant ce qu'il y a de plus liquide, elle y  
 enduret tellement cette matiere, qu'elle devient  
 toute pierreuse.

Ceux qui ont souvent visité l'Hôtel Dieu ou la  
 Charité de Paris, qui sont les deux endroits où on  
 taille le plus de personnes, conviendront que de

t. cent

rente à qui on fait cette opération, il y en aura  
 d'ordinaire plus des deux tiers qui n'auront pas dix  
 ans, & qui sont presque tous enfans de villageois ;  
 ce qui manque évidemment que la premiere & la  
 plus générale cause de la pierre est la méchante  
 nourriture & que cette production trouve son  
 principe dans les alimens terrestres, mal cuits &  
 mal digérés ; & ce que nous lisons dans les Au-  
 teurs qui ont traité ce sujet, savoir, qu'on ne tail-  
 loit autrefois que depuis l'âge de six ans jusqu'à  
 quatorze, nous prouve que le nombre de ceux qui  
 étoient affligés de la pierre a été de tout tems plus  
 grand dans la jeunesse que dans un âge plus avancé.

Cette opinion sur la cause de la, éducation des  
 pierres a paru si vraisemblable à tous nos Anciens, Preuve de la  
la pierre, les  
dion de la Mo-  
doux.  
 qu'avant eux on n'a osé le contester, mais il s'est  
 trouvé de nos jours des gens qui ont été plus har-  
 dis & qui ont avancé que ceux qui croyent que les  
 pierres résultent de la matiere la plus grossiere du  
 sang sont dans l'erreur, soutenant au-contraire  
 qu'elles étoient formées des corpuscules les plus  
 subtils de cette humeur. Pour descendre leur hy-  
 pothèse, ils distinguent dans l'urine deux princi-  
 pes ; l'un est un sel volatil & urinaire, l'autre à  
 l'esprit de nître, & l'autre un soufre éthéré qui  
 tient de la nature de l'esprit de vin ; ils appellent  
 le premier, esprit coagulateur, & ils veulent qu'é-  
 tant mêlés avec un autre esprit qu'ils trouvent dans  
 ce liquide excrémental, & qu'ils nomment es-  
 prit terrestre & stuprique, il s'en fasse une conden-  
 sation qui forme un corps pierreux.

Pour prouver cette opinion ils ont recouru à la  
 Chymie, & disent que si on mêle de l'esprit de vin  
 avec de l'esprit de nître, ou avec de l'esprit de sel  
 ammoniac, il s'en fait d'abord après quelque fer-  
 mentation, un coagulum qui peut devenir un  
 corps solide & compacte comme de la pierre.

Loin de condamner ceux qui sont de ce senti-  
 ment

178 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
ment, je les juge au contraire très-dignes de  
loisanges d'avoir travaillé à pénétrer dans une  
causé si cachée, mais aussi il ne faut pas qu'ils  
croient que nous devons les suivre aveuglément,  
c'est à nous à examiner sans prévention ce qu'ils  
nous proposent, à le confronter avec ce que nous  
en ont dit les Anciens, & à prendre la parti où  
nous trouverons plus de solidité que de vraisem-  
blance.

Ce dernier système est de l'ingénieur Vanhel-  
mont, qui avec ces trois esprits dont je vous ai  
parlé, a besoin d'un autre esprit de putréfaction,  
excité par un ferment corrompu qu'il cherche dans  
l'odeur de l'urine. pour mettre les autres en action  
& faire la coagulation de la pierre; mais quoique  
l'imagination ait de la peine à se représenter tous  
ces principes, néanmoins cette opinion moderne  
ne nous est pas inutile; car en la conciliant avec  
l'ancienne, elles produisent ensemble dans nous  
des lumières qui nous procurent la connoissance  
véritable de la génération de cette substance tarta-  
reuse dont la pierre est formée.

Des parties  
où la calcul  
prend nais-  
sance,

Il y en a qui font deux sortes de pierres, l'une  
qu'ils disent être formée dans les reins, & l'autre  
dans la vessie: ils les différencient en ce qu'ils  
veulent que celle du rein soit plus petite, plus  
léger, & plus rouge, & que celle de la vessie soit  
plus grosse, plus dure & plus blanche, ajoutant  
que les vieillards sont plus sujets à avoir le calcul  
dans les reins, & les jeunes dans la vessie; mais  
ces observations ne sont pas certaines, car aux jeu-  
nes comme aux vieux on trouve des pierres de tou-  
tes couleurs, de toutes figures, & de toutes gros-  
seurs; & aux uns comme aux autres, elles com-  
mencent à se former dans le rein, & elles s'aug-  
mentent dans la vessie: voici comment.

Comment  
le calcul  
se forme  
la pierre est toujours quelque particule d'un chile

THOISIÈME DÉMONSTRATION.

179

grossier & mal dissé, qui étant porté avec la sé-  
rénité urinaire aux reins, & s'insinuant dans un des  
petits tuyaux des corps mammillaires qui filèrent  
cette sérosité, s'y embarrasse & s'arrête, de manière  
qu'avec le secours des esprits coagulants ou des  
acides, elle s'y endurecit & devient pierreuse: la  
partie tartareuse de l'urine venant ensuite à tou-  
cher ce petit commencement de pierre, elle s'y  
attache, s'y unit & en augmente le volume, &  
tous les jours un nouveau tartre de l'urine s'y jo-  
ignant, elle croît jusqu'à ce que le cours continuel  
de ce fluide l'oblige à se détacher & à tomber dans  
le bassin, d'où elle est conduite par l'urètre  
dans la vessie; & alors trouvant un espace vaste &  
libre elle y séjourne plus aisément & s'y grossit de  
plus en plus par de nouvelles applications de ma-  
tières, jusqu'à ce qu'enfin causant par son volu-  
me, par son poids, ou par ses pointes des douleurs  
& des incommodités insupportables, on est con-  
traint de la tirer par l'opération.

Ce premier principe que quelques uns ont nom-  
mé la semence de la pierre & qui en est appelé le  
noyau par Fernel, n'ayant pu passer par les mam-  
melons des glandes rénales, s'augmente par des  
couches de nouveau tartre, de la même manière  
qu'on fait les dragées, dont le noyau est ordinai-  
rement un petit anis qui se couvre de plusieurs en-  
veloppes de sucre fondu où le confiseur le trempe  
de tems en tems: car si on casse une pierre, vous  
remarquerez le noyau avec les différentes cou-  
ches qui seront de plusieurs couleurs suivant les  
diverses manières dont elle est faite, de même que  
cassant un anis de Verdun, on voit les couches  
de plusieurs sortes de sucre dont il est composé.

Quand je vous ai dit que les pierres quelque Exemples de  
tems après leur formation tombaient dans le bass- grossies pie-  
net, vous devez avoir entendu que cela arrive très- res relâ-  
souvent, mais non pas toujours; car quelques-uns ces

De la se-  
mence & du  
noyau de la  
pierre.

180 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 elle est d'une telle figure qu'elle ne peut se déba-  
 rasser du reins où elle a pris naissance : alors elle  
 s'y grossit comme elle seroit dans la vessie, & elle  
 peut s'y accroître tellement qu'elle cause la mort.  
 Il y en a plusieurs exemples, & le plus fameux de  
 ceux qui sont venus à ma connoissance, c'est celui  
 du Pape innocent XI. qui étant mort le 13. Août  
 1689. fut ouvert : on lui trouva deux pierres une  
 dans chaque rein, celle du rein gauche pesoit  
 neuf onces, & celle du droit six. J'ai trouvé ce  
 fait si particulier, & le volume de ces calculs si  
 extraordinaire, en égard à la capacité naturelle du  
 lieu où elles se rencontrent, que je les ai fait  
 graver sur un dessin qui m'en fut envoyé de Rome,  
 afin de vous en faire voir la grosseur & la figure (a)

(a) Dans les cadavres de ceux qui ont été sujets  
 aux douleurs nephretiques, on trouve quelquefois la  
 substance glanduleuse du rein entièrement fondue, de  
 sorte que cette partie ne paroît plus qu'en une membrane  
 sèche, ou une poche partagée en plusieurs loges plei-  
 nes d'urine. Ce changement vient ordinairement du  
 séjour des pierres dans le bassin du rein ou arrêtées  
 dans l'uretere.

Les pierres qui s'arrêtent dans le rein y causent sou-  
 vent des abcès, & il faut ouvrir quand ils se mani-  
 festent à la région lombaire. Il sort alors de ces abcès  
 beaucoup de pus mêlé d'urine, & l'on a été quelquel-  
 fois assez heureux pour en tirer la pierre qui avoit pro-  
 duit tout le désordre. Il y a plusieurs exemples de ma-  
 ladies qui ont été guéries de cette manière.

\* Dant  
 les reins  
 ne par-  
 gna pas

n'autoient cependant jamais dû espérer si la pierre s'é-  
 toit restée dans le rein, & si la nature elle-même n'eût par-  
 voulu les soulager en facilitant à l'art les moyens de  
 les secourir. C'est aussi dans cette circonstance & de  
 cette manière que quelques-uns prétendent que l'on  
 peut pratiquer l'opération de la Nephrotomie. M. Co-  
 lin \* croit que l'archer \* de Haguel, sur lequel on a

\* Trans-  
 la litho-  
 mie.

fait, dit-on, cette opération, étoit dans ce cas. Car si  
 la pierre est un objet assez dur & tout autre. Au reste  
 on ne peut pas se fier à ces assertions, car l'on a  
 de l'Arch. de Haguel & l'opération qu'on lui a fai-  
 te, les succès des Halles, sont fort partagés sur ce

### TROISIÈME DEMONSTRATION.

181

fait, rapporté par Mézeray. Quant à l'opération de la  
 lithotomie, M. de la Meur, \* dont le  
 jugement mérite d'être respecté. \* Observa-  
 tions sur la  
 \* nous avons qu'il est si rare, & si difficile à pratiquer, qu'il ne faut  
 pas d'Hippocrate, jointe aux exemples qui ne sont  
 point fort rares d'abcès des reins qui se sont fait  
 à l'ouverture dans la région des lombes, doivent empê-  
 cher que cette proposition, (celle de pratiquer la  
 Nephrotomie au moins sur des Criminels parois-  
 sent fautive. Et on peut d'ailleurs assurer que la  
 \* celle de remettre cette opération en pratique, est  
 si tout au moins aussi grande, qu'a été celle d'y remet-  
 tre la précédente, (l'opération de la pierre dans la  
 vessie), puisqu'il y a tout au moins autant de malades  
 qui ont été guéris de la pierre dans les reins, qu'il y a  
 de guéris dans la vessie. M. Mery ne voudroit il pas dire,  
 qu'elle n'est praticable que dans le cas d'un abcès.  
 Il paroît par un examen anatomique que cette opé-  
 ration, si elle réussit, à moins que le calcul, est la  
 partie n'en prépare le succès.





De la dou-  
leur & qu'elle  
est.

Lorsqu'une pierre se détache du rein, & qu'elle prend le chemin de la vessie, si elle est petite elle coule aisément dans cette roche; mais si elle est grosse étant obligée de dilater l'urètre pour se faire passage, elle cause des douleurs d'autant plus grandes que par ses inégalités & par ses angles aigus, elle déchire & pique la membrane & evenue de ce tuyau. On appelle souvent cette ma-

sadie, colique néphrétique; mais c'est improprement, puisque ce nom de colique ne doit être donné qu'aux maux qui regardent le colon; elle est mieux nommée douleur néphrétique, de *nephros*, qui veut dire rein, à cause que ce qui fait la douleur vient du rein, & non de l'intestin colon.

Ces douleurs néphrétiques sont excitées par du sable, par du gravier, ou par une pierre; quand c'est du sable, les douleurs sont légères, à moins qu'il ne soit en une très grande quantité; lorsque c'est du gravier, elles se font sentir davantage, parce que les particules du gravier sont rudes, irrégulières & plus grosses que celles du sable; & quand c'est une pierre, elles sont très-vives: on a pour lors recours aux remèdes généraux qu'on ordonne suivant les accidens qui pressent le plus.

Les figures qui nous apprennent que c'est une douleur néphrétique, sent qu'elle commence à l'endroit du rein, qu'elle se continue le long de l'urètre, & qu'elle répond à la région de la vessie; on sent un engourdissement dans la cuisse, le testicule du même côté est tiré en haut par le muscle cremaster qui souffre; on a de la peine à uriner, & on vomit dans cette occasion. Je vous renvoie à la pratique ordinaire pour les remèdes qui conviennent à ce mal. Je ne vous en ai parlé que pour vous faire concevoir pourquoy on a raison de soupçonner que celui qui urine difficilement peut avoir une pierre dans la vessie, sur tout lorsque cette difficulté aura été précédée par des douleurs néphrétiques.

Après vous avoir expliqué comment la pierre se fait, il faut que je vous dise ma pensée sur la formation du sable. De même que vous voyez que la partie tartareuse du vin est adhérente à la surface intérieure du moût, où il est renfermé, qu'elle s'attache aux vaisseaux où on fait bouillir des liqueurs épaisses, & que même il se forme une

Considération  
sur la pro-  
duction du  
sable.



veut uriner ; c'est ce qui lui fait différer le plus qu'il peut cette fonction ; mais la douleur en est encore plus violente , à cause que l'urine par le long séjour qu'elle fait dans la vessie , étant plus chauffée & plus âcre , elle irrite davantage les parties par où elle passe pour sortir ; outre que le malade pousse avec véhémence pour accélérer l'évacuation , l'intestin rectum s'allonge au dehors par les efforts qu'il fait pour pisser. Cet accident arrive rarement aux personnes avancées en âge , mais souvent aux enfans , c'est ce qu'on appelle le fondement forri. Les urines sont quelquefois blanches , crues , & tenues ; & d'autres fois troubles , boueuses & sanglantes , & lorsqu'on les laisse reposer , on voit au fond un sédiment blanc semblable à du pus , avec de la mucosité & du sabbon. Le malade sent au périnée une pesanteur causée par le poids de la pierre , il porte souvent sa main à la verge qu'il tire pour se soulager ; il lui survient des érections involontaires , produites par une irritation qui de l'utère se communique aisément aux nerfs caverneux , il éprouve un picotement qui répond au bout de la verge : il a de la peine à uriner ; souvent l'urine ne sort que goutte à goutte , & quelquefois elle est entièrement supprimée (a).

Quoique tous ces symptômes dénotent ordinairement l'existence de la pierre dans la vessie , ils n'en sont pas néanmoins des signes si fidèles qu'il y faille croire absolument ; car ils conviennent aux inflammations & aux ulcères de la vessie & de l'utère ; & c'est ce qui les a fait appeler équivoques. On doit donc avoir recours à d'autres qui soient infailibles.

(a) Le malade ne peut aller à cheval ni en voiture , ni se donner certains mouvemens sans ressentir dans la vessie de violentes douleurs , après lesquelles l'urine qu'il rend est sanguinolente , principalement si la pierre est de l'espèce que les Lithotomistes appellent murales , c'est à dire , hérissées d'éminences inégales comme les murès.

Sortie du  
fondement.

Sentiment de  
l'urine.

Irritation à  
l'urètre.

Difficulté  
d'uriner.

Les signes que nous appelons univoques , parce qu'ils ne peuvent se rapporter qu'à la pierre , & qu'ils ne nous trompent point , sont deux ; l'un est le doigt de l'Opérateur , & l'autre la sonde. Voici comment on s'y prend pour se servir de l'un & de l'autre.

Marques  
univoques de  
certains.

Le Chirurgien ayant rogné les ongles , il frotera de quelque huile son doigt indice ou celui du milieu. On se sert communément d'huile d'olive ; puis ayant fait assoir le malade sur le bord du lit couché à la renverse , les cuisses hautes & écartées , il lui introduira ce doigt dans l'anus , où il le poussera le plus avant qu'il pourra , & n'y ayant que l'épaisseur du rectum & de la vessie entre son doigt & la pierre qu'elle renfermera , il lui fera aisé de sentir ce corps étranger , sur tout lorsqu'appuyant de son autre main contre la région hypogastrique du malade , il poussera vers le rectum ce qui sera engagé dans la vessie. Aux femmes la matrice étant placée entre ce boyau & la vessie , le Lithotomiste ne pourroit sentir la pierre s'il en uisoit de même qu'aux hommes , c'est pourquoi il faut qu'il insinue son doigt dans leur vagin ; mais aux filles pour plusieurs raisons que je passe sous silence , il ne doit point se servir du doigt , ni dans le vagin , ni dans le rectum , il faut qu'à leur égard il se serve de la sonde. (a)

Il n'est pas aussi facile de sonder un homme qu'une femme. La longueur & la figure courbe de l'urètre d'un homme , sont la cause des difficultés qu'il y a d'y faire entrer la sonde ; il faut de l'a-

Manière de  
sonder avec  
le doigt.

(a) Une tumeur dure & schirreuse aux environs de la vessie , où le raccourcissement des parois de cette partie , peut en imposer au Chirurgien qui introduit son doigt dans l'anus ou dans le vagin , & lui fa se prendre cette tumeur ou la vessie pour une pierre , lorsqu'il n'y en a pas réellement. La sonde est par conséquent le meilleur moyen de s'assurer de l'existence de la pierre dans la vessie.

188 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
dresse & de l'habitude pour y parvenir. On prend une  
sonde de la longueur de dix à onze pouces, & de  
la grosseur d'un petit tuyau de plume à écrire, faite  
d'argent pour l'ordinaire, ayant dans la moitié de  
sa longueur la figure d'un croissant, & son autre  
moitié étant droite. Le bout de cette première moi-  
tié tant soit peu plus menu que l'autre est moullé,  
& l'extrémité de celle qui est droite est garnie de  
deux anneaux, afin de la tenir plus ferme. On graisse  
toute la sonde avec de l'huile & on se met en  
devoir de la faire entrer dans la vessie, en intro-  
duisant la partie courbe la première dans l'urètre.

Première  
manière de  
l'opération.  
Il y a deux manières de faire, c'est si Chi-  
rurgien se choisit celle qu'il a le plus accoutumé de  
faire avec l'aide d'un ou de l'autre doigt du malade avec  
deux doigts de la main gauche, à savoir le pouce  
& l'indice, & l'élevant en haut pendant qu'on  
tient la sonde avec les deux semblables doigts de la  
main droite, en sorte que la partie concave du  
croissant regarde le ventre du malade. Alors en  
ayant introduit doucement le bout dans l'urètre on  
la pousse jusqu'à ce qu'on soit à la racine de la  
verge qu'on baïsse au même instant, afin que la  
pointe de la sonde montant en haut elle puisse en  
passant par dessous l'os pubis aller jusqu'à dans la  
vessie. L'autre manière diffère de la précédente,  
en ce que l'on se sert de la sonde en regardant le  
sujet, & que l'ayant poussée jusqu'à la racine de  
la verge, on fait faire un demi tour à l'instrument  
en le penchant conjointement avec la verge vers  
l'aîne droite, & ensuite le baissant par ce moyen  
la pointe de la sonde recevant une légère impulsion  
entrera dans la vessie : & c'est de cette dernière  
façon que fondent presque tous les Lithoromistes,  
qui font voir leur adresse en donnant ce  
tour de main. Si la sonde étant prête d'entrer  
dans la vessie on sent quelque obstacle, il ne faut  
rien forcer, parce qu'il peut être causé par une

Inconve-  
nient à évit-  
ter.

TROISIÈME DEMONSTRATION. 189  
petite valvule qu'on nomme verumontanum, qui  
est à l'endroit où les vaisseaux ésculatoires percent  
l'urètre, & pour peu qu'on forcé, on ne man-  
queroit pas d'endommager cette valvule, c'est pour-  
quoi il faut alors retirer la sonde de la longueur  
d'un travers de doigt pour la repousser ensuite en  
s'éloignant de cet obstacle, on trouve ainsi le che-  
min de la vessie.

L'urètre d'une femme étant courte & droite, *Extrait de  
l'écrit de  
M. de la  
Fosse, sur  
les femmes.*  
on n'a pas beaucoup de peine d'y introduire la  
sonde. La méthode étant couchée à la renverse, on  
lui étend le bassin sur le dos, & on  
déclare l'urètre de l'urètre, qui est au point trou-  
ver, placé entre ces deux os du bassin du  
côté droit. On prend de la main droite une sonde de  
la même grosseur que celle des hommes, longue  
de six à sept pouces & de figure droite, & l'ayant  
graisée, on l'introduit doucement dans la vessie, &  
tant aux hommes qu'aux femmes, en tournant la  
sonde à droite & à gauche, s'il y a quelque pierre  
on ne tarde pas à le reconnoître par la résistance  
qu'elle fait à la sonde, & par le bruit même qu'on  
entend en frappant du bout de la sonde sur ce  
corps.

Si par la sonde on est assuré qu'il y a une ou *Nécessité de  
la litho-  
mie.*  
plusieurs pierres dans la vessie, le seul moyen de  
les tirer, c'est par l'opération qu'on fera de l'une  
des deux manières, que je vais vous démontrer  
dans peu de tems ; car c'est un abus de croire qu'il  
y ait des remèdes capables de dissoudre un calcul  
dans les reins ou dans la vessie. Tous ceux qui se  
sont vantés d'en avoir trouvé, sont des charlatans &  
des imposteurs, qui profitent de l'état pitoyable du  
malade & de la frayeur qu'il a d'une telle opéra-  
tion, lui promettant plus qu'ils ne peuvent tenir. Je  
ne blâme point un malade qui cherche à s'épargner  
de la douleur, il n'y a rien de si naturel que de  
s'abandonner à ces tentatives, mais de ceux qui nous font

tes de gens sont d'autant plus dignes de pitié que leurs promesses choquent le bon sens. Il n'y a point de dissolvant assez actif tel qu'il puisse être, pour fondre une pierre hors de la vessie; à plus forte raison il est impossible d'en trouver qui le fassent dans la vessie même, après avoir passé par tous les différens chemins qu'il doit tenir pour y parvenir; étant pris par la bouche. S'il étoit assez puissant pour un tel effet, que ne feroit-il point sur l'estomac, sur les intestins, sur les veines lactées, sur le canal thorachique, dans le cœur, dans les poulmons, dans les artères, dans les reins & dans les urèthes; toutes parties qu'il faut qu'il touche avant que de venir à la vessie où est la pierre qu'ils prétendent dissoudre: & s'ils veulent le séroguier par l'urètre, l'urine n'empêchera-t-elle pas qu'il n'agisse, ou ne blessera-t'il pas plutôt la vessie, qu'il ne rongera la pierre?

Une pierre endurcie n'est plus en état d'être atteinte par des remèdes. C'est donc une faible ressource que d'espérer la guérison par des remèdes quand la pierre est une fois formée, il n'y a que l'opération qui la puisse tirer de la vessie: ainsi c'est au malade à prendre son parti sagement, & à s'y disposer au plutôt, lorsque la sonde l'a rendu certain que tous les maux qu'il ressent sont des effets d'une pierre dans cet organe; car plus il diffère, plus la pierre grossira, & plus l'opération en sera difficile & douloureuse. Mais si en sondant il ne s'est point trouvé de pierre, & que cependant le malade ressent les accidens qu'elle a coutume de causer, & particulièrement la suppression d'urine qui est le plus fâcheux de tous, il faut que le Chirurgien le découvre le plus promptement que faire se pourra, soit qu'il la regarde comme une maladie d'elle-même, ou comme l'effet d'une autre maladie.

La rétention totale de l'urine demande toujours un secours.

La suppression d'urine est d'une telle importance, qu'on ne peut gueres sevenir son eau plus d'un jour sans être réduit à l'extrémité. Ce mal ne demande point de retardement quand le Chirurgien est arrivé; car souvent dans ces sortes de maladies on ne l'envoie chercher qu'après que le malade a passé un tems considérable sans uriner, & pour peu qu'on diffère la vessie s'emplit de plus en plus; la douleur & le péril augmentent; c'est pour cela qu'il faut sur le champ travailler, pour lors les momens sont chers, & on ne peut trop tôt satisfaire à l'impatience du malade qui implore notre secours avec empressement.

Ces raisons m'ont engagé à vous faire voir les moyens de remédier aux suppressions d'urine avant que de nous démontrer l'opération qu'on fait pour l'extraction de la pierre. Il faut aller au plus pressé, parce qu'on est dans une nécessité indispensible de passer; mais pour la taille on peut choisir tel tems, telle saison & tel jour qu'on veut.

Il y a trois sortes de suppression d'urine qui ont chacune leur nom particulier. L'une se nomme Dysurie, l'autre Strangurie, & la troisième Ischurie.

Lorsque le malade ne pisse qu'avec difficulté on appelle cette incommodité Dysurie. Ce mot est dérivé de *dyr* qui veut dire difficile & d'*ouron*, qui signifie urine, parce qu'alors elle sort difficilement & avec douleur.

Quand le malade ne pisse que goutte à goutte, cela se nomme Strangurie, qui vient de *strang*, goutte, & d'*ouron*, urine, parce qu'il n'en sort qu'une goutte à la fois, ce qui a aussi fait appeler cette maladie pisse-goutte.

Si l'urine ne sort point du tout, c'est une Ischurie, mot dérivé de *ischem*, retenir, & d'*ouron*, urine, car pour lors l'urine est retenue & la suppression en est entière.

De la suppression de l'urine.

Suppression de l'urine.

De la Dysurie.

De la Strangurie.



Autre diffé-  
rence de la  
suppression  
d'urine.

Des obsta-  
cles qui se  
font à l'écou-  
lement de  
l'urine, ou  
qui se font  
dans la ves-  
sie.

## 192 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.

Il y a deux sortes de suppressions d'urine. 1<sup>re</sup> Quand cet excrément est contenu dans la vessie & qu'il ne peut point en sortir, & 2<sup>de</sup> Lorsque l'urine est arrêtée au-dessus de la vessie. (a)

On trouve cinq ou six causes qui empêchent l'urine de sortir de la vessie: 1<sup>re</sup> quand quelque pierre est placée à l'embouchure de l'urètre & qu'elle en ferme le passage, alors il faut la reculer avec une bougie, ou avec la sonde, ou bien en faire l'extraction. 2<sup>de</sup> Quand l'urètre est assailli & comme plissé, ce qui arrive aux vieillards, & que la verge n'a plus d'érection, on y remédie par des fomentations chaudes & aromatiques, qui donnent de la vigueur à la partie, 3<sup>de</sup> Quand il survient une inflammation au col de la vessie, ou au conduit de l'urine, on se sert en ce cas de médicaments qui apaisent la douleur & qui tempèrent l'ardeur du sang. 4<sup>de</sup> Quand c'est une pituite crasse & lente qui est contenue dans la vessie, on la tire par la sonde. 5<sup>de</sup> Lorsque la vessie étant trop pleine, les fibres qui étoient excitées étendues par leur mouvement de ressort, & ne peuvent plus comprimer l'urine pour l'obliger de sortir; ce qui arrive souvent aux enfans après avoir été long tems sans pisser: on leur frotte le pénil ou pubis avec des huiles, comme celle de cyprès, & on a recours à la sonde. On ajoute un sucréme empêchement, qui est la carnosité, qu'il faut consumer: mais je ne suis pas bien persuadé qu'il y en ait.

Nous

(a) Les Praticiens donnent aujourd'hui deux noms différens aux deux maladies que l'Auteur appelle ici suppression d'urine.

Quand un vice de l'organe, ou quelque corps étranger empêche l'urine de se séparer de la masse du sang: Cette espèce de maladie s'appelle suppression d'urine ou d'obstacle à l'écoulement.

Quand l'urine filtrée par les reins s'arrête dans la vessie: cette maladie s'appelle rétention d'urine.

## TROISIÈME DEMONSTRATION.

Nous trouvons deux causes qui empêchent l'urine d'être portée dans la vessie: la première est une fièvre maligne & continue qui par sa trop grande chaleur, enflamme tellement les parties & spécialement les reins, que les pores trop resserrez, ou les fibres trop relâchées, ou bien les sergens se trouvant mal conditionnés la séparation de la sérosité excrémenticielle du sang en est interceptée, & la seconde, c'est lorsque l'urine est retenue au-dessus de la vessie par des pierres, ou dans les reins, ou dans les urètres qui lui bouchent le passage.

On connoît que la suppression de l'urine est dans la vessie, par la tumeur, la douleur & la tension que le malade ressent à l'endroit du pénil; au contraire si cette liqueur est supprimée au dessus de la vessie, cette région est enfoncée, molle, cave & sans douleur; & lorsque l'urine ne peut pas être séparée du sang, il devient trop aqueux, les forces diminuent de jour en jour & le malade meurt.

Le jugement que le Chirurgien doit faire sur les suppressions d'urine, c'est que celles qui se font de l'urine retenue dans la vessie par quelque cause que ce soit, se peuvent guérir; mais que celles qui se font au-dessus de la vessie sont très-souvent mortelles, n'y ayant d'espérance qu'en quelque crise que la nature seule peut produire par un effort extraordinaire; & il est toujours certain qu'on obtient la guérison des suppressions d'urine, lorsqu'elle est dans la vessie par deux moyens, ou par le secours des médicaments, ou par celui des instruments.

Les médicaments sont les bains, les embrocations, les emplâtres, les onctions, les hémécations, les fomentations, &c. appliqués sur la verge, sur le pénil, ou sur la périnée, ou bien on en introduit par la verge dans la vessie. Je ne vous en ferai point ici la description, mille Auteurs en ayant parlé.

194 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 Deux sortes de cure pour les hémor-  
 La cure qu'on obtient par le secours des instrumens est double, ou palliative ou curative. Celle qu'on appelle palliative, c'est lorsqu'on ne tente point de lever la cause qui subsiste toujours, quoiqu'on arrête, ou qu'on adoucisse le symptôme, comme quand on ne fait que repousser la pierre pour donner passage à l'urine, une pierre pouvant quelquefois se conserver quarante ans dans la vessie. La curative, c'est quand on ôte & la maladie & la cause, comme lorsque l'humeur obstruante de l'urine sortent à l'aide de l'instrument qu'on a introduit dans la vessie.

Du Cathéterisme.

Cette opération est appelée Cathéterisme, à cause que l'instrument dont on se sert, se nomme en grec *Catheter*, dérivé de *Cata*, qui veut dire dedans, & de *Ein*, qui signifie envoyer. C'est une sonde creuse & courbe qui sert à tirer l'urine de la vessie & à reconnoître les maladies de ce viscère. Les François la nomment *Algalie*, mot arabe, & communement une sonde.

De ces sondes il y en a pour les deux sexes; celle qui est marquée par A. est une des grandes pour les hommes; l'autre figurée par B. est plus petite pour les enfans; & cette troisième C. est pour les femmes. Vous remarquerez que celles des hommes sont beaucoup courbes, pour s'accoutumer à la figure de l'urètre & du col de la vessie; & que celle des femmes est presque droite & plus courte, parce qu'elles ont l'urètre plus droit & plus court que les hommes. Il faut être muni des unes & des autres. On en trempe le bout dans l'huile qui est dans ce petit vaisseau D. afin qu'elles entrent avec plus de facilité.

Les Anciens faisoient ces sortes de sondes de corne, on les a ensuite fabriquées de cuivre; mais présent on les fait toutes d'argent, il faut qu'elles soient creusées dans toute leur longueur, & que leur cavité soit garnie d'un fillet: il ne faut pas

TROISIÈME DEMONSTRATION. 195  
 qu'elles soient percées par l'extrémité qu'on introduit dans la vessie, mais par les parties latérales de cette extrémité parce qu'en touchant aux membranes de la vessie par ce bout, s'il étoit percé, elles le boucheroient & l'urine ne pourroit pas entrer dans la sonde; mais étant ouvert à côté, quand même la sonde toucheroit la vessie, l'urine peut s'échapper aisément. Elles ne doivent point être si foibles qu'elles soient en danger de plier; ni trop grosses, de crainte de faire de la douleur; & elle doivent être unies & bien polies pour pouvoir entrer avec facilité.

Quoique je ne vous fasse voir ici que trois sondes, néanmoins le Chirurgien peut en avoir de plusieurs grosseurs, de petites pour les petits enfans, de moyennes, pour les jeunes gens, & de grandes pour les hommes; mais il suffit qu'il en ait de deux sortes pour les femmes, une petite pour les filles, & une plus grande pour celles qui sont plus âgées.

Il s'agit d'introduire la sonde dans la vessie pour en faire sortir l'urine, & comme il n'y a point de différence entre l'introduction qu'on en fait pour reconnoître s'il y a une pierre, & celle-ci, vous vous souviendrez de ce que j'en ai dit ci-devant.

La sonde étant entrée dans la vessie, il faut en tirer le fillet, afin que l'urine se puisse écouler par le canal de la sonde. L'urine étant toute sortie, on retire doucement la sonde, & on recommence cette opération aussi de fois que le malade veut uriner, & aussi long-tems que la suppression urinaire.

Il n'est pas toujours au pouvoir du Chirurgien de tirer l'urine par le moyen de la sonde, parce qu'il y a souvent des obstacles à l'introduction de cet instrument dans la vessie. Quelqu'adresse qu'ait le Chirurgien, il ne peut quelque-fois venir à

166 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 bout de la faire entrer dans ce viscere. Les Litho-  
 romistes mêmes qui sont dans la pratique journali-  
 ère de sonder, y ont renoncé à de certains sujets  
 par des empêchemens insurmontables qu'ils y trou-  
 vent.

Ces empêchemens sont ou une inflammation au  
 bout de la vessie & aux prostates, laquelle gonfle  
 tellement ces parties que rien ne peut passer par  
 l'urètre, ou des callosités le long de ce conduit,  
 causées par des cicatrices d'ulcères qui l'étreignent  
 de manière que la sonde ne peut passer quelque ef-  
 fort qu'on fasse pour la pousser, ou enfin des tu-  
 meurs, ou quelques productions membranées qui  
 bouchent l'urètre, comme il arrive à de cer-  
 tains vieillards en qui ce canal se plisse de telle  
 façon que ni l'urine ni la sonde ne s'y peuvent ou-  
 vrir un passage.

Il ne faut pas néanmoins laisser périr un mala-  
 de, & il n'y a qu'une ponction au perinée qui  
 puisse lui sauver la vie, parce qu'il faut qu'il puisse  
 ou qu'il meure; c'est au Chirurgien à en avertir  
 les parents ou les amis du malade, & à leur faire  
 le pronostic tel que le demande la nature de la  
 maladie. Ayant ensuite disposé l'appareil, il faut

Méthode  
 d'exécuter  
 cette opéra-  
 tion.

Forme de  
 l'instrument  
 propre à se  
 la canule.

dra serrer le malade sur le bord du lit & le cou-  
 cher à la renverse les deux cuisses écartées & les  
 jambesployées de manière que les talons touchent  
 les fesses, fassent tenir les jambes en cet état par  
 deux serviteurs, & par un autre levur le scrotum  
 en haut; puis l'Opérateur prendra un instrument  
 fait exprès en forme de scalpel, étroit, pointu  
 & long de quatre ou cinq pouces, tel qu'il est  
 tracé par E. Il le plongera droit dans la vessie,  
 & en commençant la ponction à côté du raphé,  
 au même endroit où se fait l'incision dans la Litho-  
 tomie, & il connoîtra qu'il est dans la vessie  
 par l'urine qui sortira à côté de l'instrument; mais  
 il faut avant que de le retirer, couler une sonde

TROISIÈME DEMONSTRATION, 167  
 droite F. à côté du bistouri jusques dans la vessie.

Cette sonde se conduit de la main gauche, & l'in-  
 strument le retire de la main droite, dont on prend  
 ensuite une canule d'argent G. longue de quatre  
 pouces, qui a deux anneaux à sa tête, dans lesquels  
 sera passé un ruban H. long d'une aune & demie.  
 On passe le bout postérieur de la sonde dans l'an-  
 térieur de la canule, ce qui sert à conduire celle-ci  
 dans la vessie; car si on retirait l'instrument qui  
 a fait la ponction avant que d'avoir introduit la  
 sonde, on se mettroit en risque de ne pouvoir re-  
 trouver son chemin en voulant y fourrer la canule,  
 c'est pourquoi la précaution de la sonde est absolu-  
 ment nécessaire. Après que l'urine aura été toute  
 vidée, & par la canule, on en bouchera l'ouverture  
 extérieure avec une petite tente de linge, I. & bouchera la  
 canule & la  
 sonde  
 on la laissera dans la playe. Le ruban passé dans  
 les deux anneaux de la canule sert à l'attacher à  
 une chaise, afin qu'elle ne sorte point de la playe.  
 Toutes les fois que le malade veut pisser on ôte  
 la petite tente, & ainsi on vuide la vessie avant de  
 fois qu'elle se referme.

Des trouces de sonde. Lorsque l'on a fait une  
 de faire cette ponction, il n'y en a qu'un dont on  
 puisse espérer la guérison, qui est l'inflammation  
 du col de la vessie ou des prostates, car l'opéra-  
 tion étant faite on travaille à remédier à cette in-  
 flammation par des saignées, des fomentations,  
 des linimens & d'autres remèdes anodins. Lors-  
 qu'elle est modérée, que l'enfure est diminuée,  
 ou qu'elle est venue à supuration, comme il ar-  
 rive quelquefois, on ôte la canule, on bande étroi-  
 tement la playe, & en ce cas on voit que l'urine  
 prenant son cours ordinaire, sort d'elle-même par  
 la verge. Mais quand des callosités dans le conduit  
 de l'urètre, ou un affaiblissement causé par la  
 vessie ont obligé de faire cette ponction, il faut se  
 résoudre à porter la canule le reste de sa vie.

198 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
doit alors au lieu de tente de liège se servir d'un  
bouchon d'argent à visse qui la terminera si exacte-  
ment que l'urine ne suintera point, & le malade  
pourra vaquer à ses affaires; avec pourtant la pré-  
caution de ne pouvoir uriner qu'en débouchant la ca-  
nule, comme j'en ai vu plusieurs qui en ont porté  
jusqu'à leur mort.

La canne C Cette opération quoiqu'elle ne consiste que dans  
une simple ponction, demande qu'un Chirurgien  
sache par l'anatomie la disposition des lieux où il  
la fait, tant pour conduire le scalpel droit dans  
la vessie, que pour connaître que les sont les par-  
ties qui son instrument peut offenser en chemin  
sur son fil, et si qu'il ait vu faire plusieurs fois  
avant que de le leur apprendre, car elle offroye un  
Chirurgien qui n'est pas fort versé dans l'anatomie,  
ou qui n'a jamais vu faire cette ponction, mais  
ceux qui en possèdent la pratique la trouvent une  
des plus faciles de la Chirurgie.

Nouvelle  
manière de  
pratiquer  
cette ponc-  
tion.  
Voilà la manière dont on s'est servi jusqu'à pré-  
sent pour faire la ponction au péruée; mais celle  
que nous a apprise l'expérience pour entrer la  
perce de la vessie, & dont je vous ferai l'instruc-  
tion, n'a donné occasion de penser qu'on pour-  
roit s'en servir pour cette ponction à l'endroite  
de la vessie où il fait l'incision par le calcul, c'est-  
à dire par le corps même de cet organe proche  
son col, de sorte qu'il ne faut pas plonger le scil-  
pel dans la vessie & le faire passer par le col de la  
vessie, qui dans une inflammation n'est tellement  
tuméfié que rien n'en peut sortir, & qu'on est en  
danger d'entamer ce col avec l'instrument pour lui  
faire un passage, ce qui peut redoubler les acci-  
dens & faire un mal de la suite qu'il arri-  
voit l'opération; mais si on enfonce l'instrument à un  
doigt du péruée, & qu'on perce la vessie dans  
son corps proche son col, je crois que l'opération  
en serait plus sûre & moins douloureuse, & peut-

Avantage  
de cette  
manière  
de pratiquer  
cette ponc-  
tion.

TROISIÈME DEMONSTRATION. 199

qu'on ne perçeroit point l'urètre, qu'on n'offen-  
sât point le col de la vessie, & que l'inflamma-  
tion diminuée ou passée, l'urine sortiroit par son  
chemin ordinaire en ôtant la canule, & fermant  
la playe qu'on feroit à la manière accoutumée,  
& qui se guériroit aussi facilement que les autres;  
car on sçait à présent que les playes de la vessie ne  
ne sont pas mortelles comme on le croyoit autrefois,  
pourvu qu'elles ne soient pas d'une grande étien-  
due, & que quelque membrane voisine se puisse  
coller contre elles. Cette opération se doit appeler  
la fistule, parce que effectivement on ouvre la  
sac urinaire. (a)

(a) Comme M. Dionis n'a touché que légèrement ce  
qui regarde la retention d'urine dans la vessie, je crois  
devoir entrer dans un plus grand détail de cette mala-  
die, qui est d'autant plus importante que l'on connaît  
qu'elle devient si commune, & si dure à guérir, dan-  
gereuse par l'ignorance des principes qui se mêlent  
de la traiter. J'ai particulièrement vu en un très grand  
nombre de ces Chirurgiens. Je cherchais de rapporter  
avec précision et que les meilleurs Auteurs ont obser-  
vé, & plus important sur cet ouvrage, & ce que les  
plus illustres Praticiens de nos jours ont inventé pour  
perfectionner le traitement de cette maladie.

L'urine s'écoule totalement dans la vessie, de quel-  
que façon que ce puisse être, sans en puis de tems  
beaucoup d'actions très dures. Il parait au vésicaire  
des os pubis une tumeur étendue & douloureuse, on  
sent à elle en portant le doigt dans le scrotum une  
tumeur ronde, la perçoir que la vessie soit une des par-  
ties voisines par sa situation, provoque en peu de tems  
l'inflammation; le malade sent une douleur insupporta-  
ble dans toute la région hypogastrique, il a des envies  
continuelles d'uriner, il s'agite, il se tourmente, &  
tous les efforts deviennent inutiles; bien tôt il ne peut  
respirer qu'avec difficulté, il y a de la fièvre, & l'écou-  
lement, les yeux, les visages s'enflamment, & s'il n'est  
secouru promptement, il se termine, quelquefois en peu  
de tems à une pénuée un degré de mort, soit par le  
sang, les urines. Quelques fois l'inflammation excen-  
sive du péruée se termine par suppuration, quelque-  
fois par pourriture de gangrène, & dans les deux cas



202 Des Opérations de Chirurgie ;  
ou des émissions faites avec la graine de melon ; on in-  
jecte dans le vessie deux ou trois fois par jour une eau  
d'orge , & quand il n'y a plus d'inflammation à crain-  
dre on joint à cette eau d'orge une deuxième partie d'eau  
vulnérinaire.

On continue de faire ces injections jusqu'à ce que la  
vessie ait recouvré son ressort. On a lieu de craindre qu'il  
est rétabli , lorsque les urines coulent le long de la fon-  
de de qu'elles s'écoulent dans leur état naturel. On retire  
alors l'aiguille , & si le malade peut uriner sans ce se-  
cours on ne la remet plus. La vessie ne reste ordinaire-  
ment qu'environ vingt ou cinquante jours dans l'inaction  
dont on parle , pourvu que la rétention ne soit point  
compagnée avec d'autres maladies. Néanmoins la vessie  
a perdu quelquefois son ressort pour toujours. Dans  
ce cas on fonde les malades autant de fois que leur vessie  
se trouve pleine , ou ils s'accoutument eux mêmes  
à se fonder.

Il est bon d'observer ici que la vessie dont les fibres  
ont perdu leur ressort , forme quelquefois une tumeur  
au dessus des os pubis. Ce seroit une erreur bien grossière  
Voies Colorée que de prendre cette tumeur pour un abcès. Elle a la  
p. 205. même circonscription que la vessie , on y sent par tout  
une égale flaccidité , ce qui ne se trouve que point dans  
les abcès ; d'ailleurs les symptômes qui précèdent & qui  
accompagnent cette tumeur , ne sont pas les mêmes que  
ceux qui précèdent & qui accompagnent les abcès. Il est  
vrai que le malade rend l'urine en quantité presque égale  
à la boisson qu'il prend , sans qu'on voie aucune dimi-  
nution de la tumeur , mais il faut faire attention que  
l'urine sort en ce cas involontairement , & comme par  
regorgement.

On peut tomber si l'on n'y prend garde , dans une pa-  
reille erreur à l'occasion des tumeurs qui se manifestent  
à l'hypochondre droit. Il arrive quelquefois après une in-  
flammation du foye & de la vésicule du fiel que la bile  
déposée dans cette vésicule ne pouvant s'écouler , s'y  
amasse , la remplit & forme à l'hypochondre droit une  
tumeur où l'on apperçoit une fluctuation sensible , &  
que l'on peut prendre pour un abcès , d'autant plus  
sûrement que cette tumeur paroît après une inflamma-  
tion que la fièvre & la douleur diminuent & que le ma-  
lade a des frissons irréguliers. Pour éviter cette méprise  
il est essentiel de se rappeler ce qui s'est passé dans le  
cours de la maladie , de faire attention aux symptômes  
qui ont précédé la tumeur & qui l'accompagnent , d'ob-  
server si la tumeur a la même circonscription que la

### TROISIÈME DEMONSTRATION.

203  
vessicule & si la fluctuation se fait sentir dans toute l'é-  
tendue de la tumeur , ce qui n'arrive pas quand c'est un  
abcès. Le rapport de ces deux tumeurs qui donnent  
lieu à une même méprise a fait faire cette digression ,  
que l'on pardonnera en faveur de l'importance de la  
matière.

Les corps étrangers qu'on trouve dans la vessie , &  
qui forment la seconde classe des causes de la rétention  
d'urine , sont la pierre , le pus , le sang , les filigines &  
l'urine même retenue long temps dans la vessie.

La pierre qui cause la rétention d'urine est grosse ou  
petite. Si elle est grosse , ce n'est qu'en s'aplanissant ou l'ori-  
fice interne de la vessie & en la bouchant qu'elle em-  
pêche l'urine de sortir. On porte alors une sonde dans  
la vessie pour ranger la pierre. Au contraire si la pierre  
est petite & si l'urine ne l'entraîne point au dehors , elle  
s'engage dans le col de la vessie & dans le triquet de l'u-  
trère. La sonde fait connaître ce corps étranger. On  
procure sa sortie en injectant de l'huile dans l'urètre ,  
en faisant baigner le malade , &c. On saigne si l'on  
craind l'inflammation.

L'urine retenue par les petites pierres qui s'engagent  
dans le col de la vessie , occasionne quelquefois au peri-  
ne une tumeur gangréneuse , un toux , dont on y perçoit  
bientôt les symptômes. Pour arrêter le progrès des acci-  
dens & ôter en même temps la cause de ce dérangement , on  
fait une incision au périnée , on tire la pierre par le  
moyen de cette opération , & l'on met dans la vessie  
une canule garnie d'une petite bandelette de linge pour  
laisser écouler librement les urines. Si la gangrène a  
gagné le scrotum , on y fait les incisions nécessaires , &  
l'on sépare tout ce qui est pourri , quand même on dé-  
pouillerait par là les testicules. On panse la playe avec  
des bouillonnets & des plumaceaux que l'on trempe  
dans de l'eau de vie , & que l'on couvre dans la suite  
d'un digestif ordinaire ; le reste de l'appareil est le même  
que celui dont on se sert après l'opération de la taille.  
On fait sur le ventre des embrocations émollientes , &  
on y applique un morceau de flanelle ou de molton  
trempé dans une decoction faite avec des plantes de même  
vertu ; & comme la vessie a quelquefois besoin d'un  
soulagement , on y fait les pansements suivants : des injections  
d'eau d'orge pure , & ensuite d'eau d'orge mêlée avec  
une dixième partie d'eau vulnérinaire. Lorsque toute la

\* Voyez l'Extrait d'un Mémoire de M. Petit , lu à la séance pu-  
blique de l'Académie de Chirurgie , Médecine de France le 10  
Juin , l'année 1716.

204 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
pourtant est tombée, que la supuration est établie & qu'il n'y a plus de gonflement, l'on ôte la canule & en place de laquelle on met une tige de linne aplaine qu'on diminue à chaque pansément. Cette tige devient inutile quelque tems après, & l'on achève alors de guérir la playe comme on le fait après l'opération de la taille.

Il arrive quelquefois que de petites pierres restent plusieurs années au col de la vessie, où elles parviennent peu à peu à une grosseur considérable, & qu'elles font à la fin une tumeur considérable, sans causer d'autre dérangement que quelque difficulté d'uriner.

Quand aux pierres arrêtées dans le trajet de l'urètre, on agit conformément à ce qui est prescrit dans l'article de l'extraction de la pierre hors de l'urètre.

Si le malade a été bleté aux reins ou à la vessie, ou s'il a rendu des urines sanglantes peu de tems avant la maladie, on a lieu de s'assurer, que la retention d'urine vient de quelque caillot de sang. Si ses urines ont été purulentes, ce qui est toujours causé par un ulcère ou renu ou à la vessie, on doit attribuer la retention, à du pus épais & visqueux qui bouche l'urètre & ferme de la vessie. Dans ces deux cas il faut soulever les malades & injecter dans la vessie quelque liqueur tiède pour dissoudre les matieres grossières qui bouchent cet orifice.

Il se forme dans l'intérieur de la vessie des excroissances charnues plus ou moins grosses qu'on appelle fongus. Ces corps étrangers l'empêchent de se contracter pour chasser l'urine, ou le urine s'écoule avec du sang. De la vient une retention d'urine plus fréquente qu'il ne faut. On injecte dans la vessie une incision celle qu'on la ferait pour l'extraction de la pierre. On entreprend ce traitement avec une canule, la supuration qui s'en suit est d'abord très-difficile à débiter. On entreprend ce traitement avec une canule, la supuration qui s'en suit est d'abord très-difficile à débiter. On entreprend ce traitement avec une canule, la supuration qui s'en suit est d'abord très-difficile à débiter.

Ces fongus croissent naïss quelquefois sur la superficie de la membrane externe de la vessie dont ils empêchent la contraction, ce qui est encore une cause de retention d'urine. Comme il n'est pas possible de la débiter alors, on n'a point d'autre remède que l'usage de la sonde pour soulager les malades.

La quantité d'urine retenue volontairement & trop long tems dans la vessie peut être regardée comme un

### THOISIEME DEMONSTRATION.

Le corps étranger qui devient cause de la retention d'urine. Les fibres de la vessie trop distendues par la quantité de cet excrément se durcissent & se font plus denses, & ne sont plus en état de pouvoir se contracter pour chasser l'urine en dehors. Cette cause de la retention d'urine est d'autant plus dangereuse qu'elle est plus étendue.

On le dans Ambroise Paré, qu'un jeune homme fut incommodé d'une retention d'urine pour les avoir re-  
tenus trop long-tems par pudor, & qu'il fut guéri par la sonde. Le fameux Sydenham mourut de cette maladie pour avoir retenu trop long-tems ses urines dans une grande Assemblée.

Les glaires qui épaississent l'urine causent aussi la retention en bouchant l'orifice interne de la vessie. On injecte par le moyen d'une sonde quelque liqueur pour les dissoudre & en faciliter l'issue.

Les vers même peuvent être cause de retention d'urine. Manger cite une observation où il rapporte qu'un malade après avoir rendu par l'urètre un ver de la grosseur d'un tuyau de plume, & de la longueur de trois travers de doigt, se trouva guéri d'une retention d'urine qui durait depuis sept jours. Tabernus Julius rapporte qu'une femme ayant eu un abcès qui s'étoit percé dans la vessie après des violentes douleurs & de grandes difficultés d'uriner, rendoit par l'urètre chaque fois qu'elle urinoit, une grande quantité de pus formée avec une odeur nauséabonde & visqueuse, & que l'on trouvoit dans le fongus.

Plusieurs choses étrangères à la vessie forment la troisième classe des causes de la retention d'urine. Ces causes sont la grosseur, quelques corps étrangers, ou même les excréments enlurés & arrêtés dans le rectum, l'inflammation de la matrice, le gonflement des hémorroides, un dépôt autour de l'anus & quelque tumeur auprès du col de la vessie.

Quand la grosseur est cause de cette maladie, on sonde le malade. Si la retention vient de quelques corps étrangers, ou même d'excréments enlurés & arrêtés dans le rectum, on tire de force l'excrément des ans, & l'on procure la sortie des autres par quelques laxatifs doux. On combat les reins qui continuent à l'inflammation de la matrice, à celle du rectum, & au gonflement des hémorroides. Si la matrice est tombée, on en fait la réduction. Si l'est formé un dépôt autour de l'anus, on l'ouvre le plutôt qu'il est possible. Si une tumeur placée près le col de la vessie se presse & comprime cette partie, on sonde le malade. Si la tumeur comprime

Liv. 1.  
ch. 50.

Bibl. Chir.  
L. 4. P. 383.

Cert. 2.  
Obser. 53.

d'introduire la sonde, on fait la ponction avec le troicar au dessus des os pubis à l'endroit où se pratique l'opération du haut appareil.

Les vices de l'urètre sont la quatrième classe de causes de la rétention d'urine. On les peut réduire à trois espèces qui sont premièrement la stricture ou l'affaiblissement de l'urètre, secondement auquel les vieillards sont sujets, & auquel on remédie en évacuant les urines par le moyen d'une sonde & en maintenant le canal dans son diamètre naturel par le moyen d'une bougie ou d'une sonde de plomb. Secondement, l'imperforation du gland, vice de la prostate & du canal de l'urètre, auquel on remédie par une opération décrite à l'endroit où l'auteur traite des maladies de la verge. Troisièmement, & enfin, l'écroulement du canal par des excarices, le gonflement variqueux du tissu spongieux, & celui de la grande prostate supérieure.

Les difficultés d'uriner & les retentions d'urine dans lesquelles tombent ceux qui ont eu dans leur jeunesse une ou plusieurs gonorrhées, soit qu'elles aient été lentes ou mal guéries, sont occasionnées par ces dernières maladies, & non pas par des excroissances charnues ou carnosités, comme on le prétendait autrefois, & comme quelques-uns le soutiennent encore aujourd'hui.

L'examen de tous les cadavres de ceux à qui ces espèces de retentions ont causé la mort, a dissuadé de ce sentiment notre Auteur & tous les autres bons Praticiens de nos jours. \* Car ils n'ont point trouvé dans l'urètre, de ces excroissances charnues, mais des excarices dures que les ulcères y avoient laissées & qui retreussent le canal, ou la glande prostatique qui serroit le col de la vessie; ou enfin un gonflement variqueux du tissu spongieux de l'urètre, occasionné par des débâuches de quelque genre qu'elles soient. Lorsque des excarices dures ont déjà diminué le diamètre du canal, le gonflement qui survient ensuite bouche bien plutôt le passage de l'urine.

J'ai examiné un grand nombre de cadavres de personnes mortes de ces espèces de maladies, ou qui y avoient été sujettes pendant leur vie, & je n'y ai jamais trouvé d'excroissance charnue, ni même de pousseau. Je ne crois pas néanmoins qu'il soit impossible qu'il s'en forme dans l'urètre à la suite des ulcères qui surviennent, comme il s'en forme dans les autres parties du corps. On peut se le persuader après les observations dont je viens

\* Voyez les Lignes d'Alcock, Ca. 1. §. 30 la Bibliothèque de Chirurgie de Alcock, & l'Observation 71. de Savary.

de parler, c'est qu'on moins il s'en forme très rarement, & que les cicatrices dures du canal, le gonflement de la glande prostatique supérieure & celui du tissu cellulaire sont les causes ordinaires de l'espèce de rétention d'urine dont je parle.

On connaît la difficulté d'uriner non seulement par les plaintes & par les efforts que font les malades, mais aussi par la manière dont les urines sortent. Car dans cette maladie le jet des urines est plus ou moins court, fourchu & c'est-à-dire partagé, & ou de travers. Quelquefois même elles ne sortent que goutte à goutte. On la connaît encore par la résistance que quelque bende serrée au passage de la tige de la sonde & à la pénétration du canal. Cette maladie menace toujours d'une rétention d'urine prochaine, & on peut néanmoins le préserver en vivant sagement, en appliquant au périnée & le long du canal des émoullens de fondement, & en introduisant dans le canal une bougie crasseuse & d'huile, ou d'ail, qui en ramollit les durcités & le maintient dans son diamètre naturel. Par ce moyen l'urine sort, & ou du moins il ne se bouche pas assez pour empêcher l'issue de l'urine. Mais les excarices continuent à croître & suivent, & la débâche qui mène les hommes dans cet état les fait ordinairement tomber peu de temps après dans une rétention d'urine totale.

Les Praticiens du même des excroissances charnues, emploient ordinairement pour ces sortes de retentions comme pour les difficultés d'uriner, des bougies chargées de caustiques ou des sondes tranchantes, qu'ils introduisent dans l'urètre pour consumer ces protuberances charnues, ou pour les détruire. Ces caustiques & ces soies causent souvent des desordres considérables. Ils irritent ces parties & en occasionnent par là le gonflement & l'inflammation. Savary Observ. 74. & plusieurs autres Observateurs en ont rapporté de pernicieuses effets qui ont obligé à faire promptement des opérations considérables. Il est étonnant après cela qu'on ose aujourd'hui se servir des moyens si dangereux. J'ai ouvert des cadavres de personnes qui avoient été traitées par cette méthode, & j'y ai trouvé dans le tissu cellulaire de l'urètre, des sinus de la longueur de deux pouces ou environ & qui s'étendoient vers la glande prostatique supérieure. J'ai remarqué que ces sinus rendoient du pus, qu'ils étoient calleux, parfaitement ronds & assez grands pour qu'en y pût introduire une bougie, & que leur ouverture étoit suivie au même endroit que l'obstacle qui avoit causé la rétention d'urine; ce qui prouve que ces sinus étoient





faire de faire l'incision, lorsque les débris ou l'usage des bougies chargées de caustiques ont occasionné un dépôt urinaire ou gangreneux au périnée. Si la gangrène a gagné le scrotum, on coupe, comme on l'a déjà prouvé, à toute la pourriture, sans craindre de causer aucun accident en découvrant les testicules. MM. Guerin & Moreau l'ont fait plusieurs fois avec succès. On remédie par là à deux choses à la fois, à la gangrène & à la rétention.

Après cette opération le gonflement de toutes les parties se dissipe, les accidents cessent, on établit la suppuration, l'on passe dans le canal un séton, si on le juge nécessaire, & on traite enfin la playe comme on le doit.

Il se forme quelquefois entre le col de la vessie & le rectum, ou dans la glande prostate supérieure, un abcès qui ne paroît point à l'extérieur, & qui s'ouvre dans la vessie, soit de lui-même, soit lorsqu'on introduit l'algale, ou quelque tems après qu'on l'a introduite. Le pus mêlé avec les urines sort par l'urètre, & bœndit après l'inflammation & le gonflement des parties voisines se dissipent. Quoique la méthode ordinaire de guérir ces sortes d'abcès, qui se manifestent par l'écoulement du pus, soit de faire une incision au périnée, pour percer sur la partie malade les remèdes convenables, il est néanmoins des cas où quelques petites fistules faites au périnée avec la pique de l'algale, suffisent pour détacher ces ulcérés. J'en ai guéri de cette manière plusieurs qui étoient parvenus à la suite des gonorrhées.

Lorsqu'on fait l'incision au périnée, le pus contenu dans l'abcès, paroît souvent dès que les ségumens sortent.

Il est bon de remarquer que de même que le pus perce la vessie de dehors en dedans & s'épanche dans la cavité, l'urine perce quelquefois l'urètre ou la vessie, & descend en dehors en un ou plusieurs endroits, & forme au périnée un dépôt urinaire & purulent qu'il faut percer sans différer, de peur que l'urine ne s'insinüe dans les parties voisines & n'y fasse des ouvertures en plusieurs endroits, comme il s'arrive, qui a trop souvent à la suite des rétentions d'urine négligées, & ce qui produit au périnée & quelquefois ailleurs, autant de fistules par où les urines s'écoulent. Lorsque ces dépôts s'ouvrent d'eux-mêmes, les malades s'en trouvent soulagés, & l'on peut même quelquefois introduire aussi-tôt dans la vessie l'algale ou la sonde, par l'usage desquels on rétablit la liberté du canal, & l'on guérit assez souvent les fistules mêmes.

Mais comme les durétés & les callosités ne sont pas souvent détruites, le malade ne jouit pas long-tems de ce rétablissement. Les durétés d'urètre reviennent, augmentent de plus en plus, & menacent le malade à chaque instant d'une rétention d'urine plus cruelle, & que les durétés & les callosités du canal pourroient empêcher d'y introduire la sonde ou la bougie.

Outres les durétés & les callosités du canal, souvent la grande prostate supérieure se gonfle ou se durcit, il se forme quelquefois le long du canal une tumeur fibreuse, & au périnée des tumeurs de même espèce, & d'où elle semble prendre naissance la semence dans le tems de l'éjaculation, au lieu de suivre la route du canal, remonte quelquefois & tombe dans la vessie, ce qui semble venir de quelque bride qui se trouve devant la verumontanum. Les gonorrhées virulentes, la mauvaise qualité des urines, l'inflammation qui suit ordinairement les rétentions d'urine, & souvent l'usage des bougies enduites de caustique, sont les causes de tout ce désordre.

Lorsque les choses sont parvenues à cet excès, rien ne peut guérir, ni même soulager les malades, que l'incision au périnée. Par le moyen de cette opération, on détruit les fistules, on fait passer les urines & les callosités et le canal que de la période, & on rétablit le canal dans son état. Mais avant que de l'entreprendre, il faut examiner si la fistule, en sa qu'il y a, n'est point trop haute pour être comprise dans l'incision, ce qui requiert l'opération du claustré. Si l'on a une complication de virus veroleux, il faut le détruire avant que de faire l'opération. J'ai vu même quelquefois les fistules se guérir & les durétés se fondre totalement par la seule application de la pomade mercurelle. Il faut profiter de l'ouverture que l'on fait à l'urètre par l'incision, pour nettoyer cette partie, si elle est baveuse, détacher les urines, si l'on y en a, & la faire s'écouler si elle est dure & caillée.

Dans tous les cas où l'on vient de proposer l'incision au périnée, la méthode de la faire est la même, & le traitement qui suit l'opération n'est pas beaucoup différent.

Le malade est fixé de la même manière que pour l'opération de la taille au grand appareil. On introduit une sonde cannelée dans la vessie, si on le peut, ou du moins aussi avant dans l'urètre qu'il est possible, pour servir de guide. Les bourses levées par un aide, on y introduit un cathéter ordinaire & ce n'est qu'après que l'on a vu

Lors que la sonde, si elle est assez avancée, & l'on la conduit comme dans l'opération de la taille. Si l'on ne peut faire l'incision sur la sonde, cette opération est beaucoup plus difficile, le Chirurgien obligé de travailler sans ce guide, & de se bien repaître sur la structure & la position des parties sur lesquelles il opère. Si après avoir fait l'incision aux téguemens, il ne peut parvenir à ouvrir l'urètre, il y introduit un trocar dont la canule est fendue. & à la faveur de sa fente, il porte un bistouri pour faire l'incision à cette place. après avoir usé le trocar. MM. Petit & Moreau ont pratiqué cette méthode avec succès.

Lorsqu'on ne peut introduire la sonde assez avant dans l'urètre pour servir de guide, on peut alors porter à l'endroit où finit l'incision de la taille latérale, un trocar avec la canule fendue, & glisser à l'usage de cette sonde qui sert de cannelure, la pointe d'un bistouri, pour faire une incision suffisante.

On fait l'incision au milieu des durétés, on emporte celles qui sont extérieures en coupant le moins de chair que l'on peut. On comprend dans l'incision la fistule, les callosités qui l'accompagnent, & même la glande prostates, si elle est dure & schirreuse, & s'il est possible d'y atteindre.

L'incision faite, on introduit dans la vessie un gorgere; la sortie de l'urine prouve qu'il est entré. On dégage la sonde de son retire; puis tenant d'une main le gorgere, on conduit à sa faveur de l'autre main jusqu'à dans la vessie, une canule garnie d'une petite bandelette de linge. On retire ensuite le gorgere, & l'on fait porter le malade dans souille, après avoir appliqué une compresse sur la playe. On met autour de la canule des perisbourdonniers, par-dessus un plumaceau trempé dans l'eau-de-vie, & le reste de l'appareil imbibé de la même liqueur. Cet appareil consiste en compresses, trousses-bourse, ventrière, & bandage en double T.

Les saignées, les embrocations & les fomentations émollientes appliquées sur le ventre, les boissons adoucissantes, & un régime très-exact, préviennent & corrigent les accidents, qui suivent quelquefois cette opération. On leve ordinairement le premier appareil vingt-quatre heures après l'opération. On ne retire la canule qu'au deuxième ou au troisième pansement, & on le peut faire alors sans peine. On parse la playe les premiers jours avec un digestif composé de baume d'Arctius, de suc de persil & d'huile d'hypericum; avec lequel on couvre les bourdonniers, les plumaceaux & la canule,

qu'on ôte & qu'on remet à chaque pansement.

Lorsque les accidents de l'opération sont passés, & que la supuration est établie, il faut travailler à détacher les durétés & les callosités du canal & des enghens de la playe. On passe dans l'urètre, à cet effet, une sonde en velin qu'on fait sortir par la playe du période, un fécul fait d'œuf de poule bien levée de l'usage de l'urètre. Ce fécul est graissé du digestif indiqué, auquel on ajoute une partie égale de précipité rouge & d'alun calciné. On met dans ce digestif plus ou moins de cette poudre, selon l'effet qu'elle produit. On couvre aussi de ce digestif composé, les bourdonniers & on panse la playe, s'il en est nécessaire, les plumaceaux & la canule, excepté son extrémité qui ne se couvre que du diachyle simple, parce que le précipité rouge & l'alun pourroient causer quelque inconvénient à la vessie. On applique l'écume de lait ou un emplâtre de diachyle gommé percé à l'entour de la canule, & le reste de l'appareil à l'ordinaire.

Quand la vessie est baveuse ou ulcérée, on y fait des injections par le moyen d'une sonde à pointe, & on y introduit par la playe après en avoir ôté la canule. On fait d'abord ces injections avec une eau d'orge, & si elle quelle on ajoute quelques jours après du miel; on y ensuite une dixième partie d'eau vulnéraire. On n'est aussi par le canal pour le laver & nettoyer. Le sillon doit être très-long. La partie qui n'est pas encore entré dans le canal doit être tirée & tirée, & on le tire un linge. Chaque fois qu'on passe la playe on en tire & on en coupe ce qui a été dans le sillon, & on le tire sans pansement; l'on doit avoir graissé auparavant la portion qui doit y entrer. Si les durétés du période résistent à ces remèdes, on fait quelques frictions d'onguent mercuriel, & l'on applique au lieu de l'emplâtre du diachyle, celui de Devigo, *cum mercurio quadruplicato*.

Lorsqu'on a fondus les durétés du période, que le canal est libre, & que les urines ne sort plus baveuses ni versées, comme elles le font souvent dans les rétentions; si ne reste plus qu'à dessécher le canal en le maintenant dans son diamètre, & qu'à procurer la guérison de la playe du période. On graisse le fécul du pompholix, ou l'on introduit à sa place dans le canal, un boagle enduit du même médicament. Au lieu de la canule, on met dans la playe une tente de linge apliquée qu'on diminue à chaque pansement, sept ou huit jours après, on supprime la tente & le fécul; on passe dans la vessie une algale, pour empêcher l'urine de prendre son

courus par la playe, dont on tire les levres rapprochées par de petites compresses qu'on applique à chaque côté, & par le bandage double T. on recommande au malade de ne point écarter les cuisses. Enfin l'on rejoint la playe comme une playe simple, & on la traite comme celle qu'on auroit fait pour tuer la pierre. Quand la playe est fermée, on se le sert plus d'algaie, on n'auroit pendant quelques tems dans le canal pour en maintenir le diamètre, une sonde de plomb ou une bougie.

L'on ne parvient pas toujours à réunir parfaitement les levres de la playe, il reste quelquefois une petite fistule qui laisse un passage continu aux urines. L'extrême maigreur du malade en est souvent la cause; mais dans ce cas, elle se guérit ordinairement aussi-tôt que le malade recouvre son embonpoint. Il n'en est pas de même si elle vient d'un trop long usage de la canule, ou de l'écoulement des urines, ou enfin du trop grand dérèglement de substance de l'urètre occasionné par la chute de l'escarre que la poutrière aura faite. Les fistules de cette espèce se guérissent très-rarement, & l'on ne peut guères remédier qu'à l'écoulement continu des urines qui s'échappent par la playe. M. Arnaud a inventé pour ces fistules un bandage singulier, dont plusieurs malades se sont servis avec succès. Il consiste aussi aux personnes qui ont une incontinence d'urine, il est même préférable à celui dont on trouve la figure dans Deck, & à celui qui est en forme d'anneau, & qu'on applique autour de la verge. Celui-ci fait compression sur l'urètre, au lieu que celui de M. Arnaud la fait au périnée, & par conséquent au bulbe de l'urètre près le col de la vessie; c'est en cela que consiste la perfection.

Il n'est pas inutile de faire ici quelques remarques sur l'opération de cet accoucheur, & sur les différentes sondes dont on se sert.

Lorsqu'on est obligé de laisser la sonde dans la vessie, il faut préférer à toutes les autres sondes celle que M. Petit a inventée. & qu'on appelle sonde en S. Il n'est pas nécessaire de l'attacher pour la tenir en place, elle n'empêche point les malades de se tourner dans leur lit, de se lever & de se promener. Elle joint bien par sa figure en S. les différents contours que fait l'urètre. Son bec est assez long pour passer le col de la vessie; elle n'est pas percée sur les côtés comme les autres, & mais à son extrémité.

Au dessus de cette sonde, on se sert de celle qu'on a décrit plus haut. En ce cas il ne faut point de bouton à

L'extrémité du fillet pour fermer l'ouverture. On fait entrer la sonde dans la vessie par deux luts qu'on attache à ses aînes, & qu'on ne se sépare les avoir passés par dessous chaque cuisse, & une laide avec laquelle on entoure le ventre. Ces sondes doivent avoir une petite courbure & un bec moins long que les autres pour l'introduire plus facilement, & pour pouvoir évacuer par son moyen presque tout l'urine. Les sondes qui ont un long bec, ne sont pas néanmoins utiles en certains cas, & ils peuvent servir, par exemple, à faire reconnaître l'état de la vessie, & si elle renferme quelques corps étrangers.

Lorsqu'on a peine à introduire la sonde dans la vessie, il faut porter le doigt indice de la main gauche dans l'anus pour diriger le bec de la sonde; & déplier, pour ainsi dire, la vessie en poussant son corps.

Quand la sonde est dans la vessie, & que l'urine ne sort point, comme c'est dans quelques-uns, il faut pousser doucement les côtés de cette partie.

Il faut avoir soin d'ôter la sonde au moins tous les dix à douze jours, afin de la nettoyer. Si les urines sont limonées & qu'on craint qu'elles ne s'attachent à l'urètre, pour empêcher qu'il ne se fasse une incrustation de petits crasses autour de l'extrémité qui se trouve dans la vessie, & qui est détreinte de vices & de lésions lorsqu'on la retire. M. Morand a eu occasion d'en faire la remarque plusieurs fois, & a nommé des sondeuses ulcérées, dont une n'a voit séjourné que dix jours.

On doit boucher l'ouverture extérieure de la sonde avec un petit caillot garni de linge, ou plutôt avec un petit morceau de cire en forme de balle, & entouré d'un linge, car l'humidité tant gonfle le bois. Lorsqu'on débouche la sonde pour faire sortir l'urine, ou pour injecter quelque liqueur dans la vessie, & lorsqu'on la rebouche, il faut tenir fermement d'une main cet instrument, afin qu'il ne sorte point de la vessie, ou qu'il ne blesse point la paroi interne en y entrant trop avant.

Il faut aussi attacher aux aînes l'un de la sonde à un petit languet de drap, pour empêcher les urines de couler le long de la sonde, & pour les en faire couler dans le vaisseau qu'on met dessous pour les recevoir.

Je pourrois considérer toutes les règles contenues dans cette Remarque par un très-grand nombre d'observations que les meilleurs Auteurs & ma propre expérience pourroient me fournir; mais cette Remarque n'est déjà que trop longue, d'ailleurs j'ai besoin de traiter quelques autres choses de cette nature dans toute son étendue.

Dr et le  
THÉÂTRE  
DE LA FLEUR  
EX.

Quand le doigt ou la sonde nous ont assuré qu'il y a une pierre dans la vésie, il en faut nécessairement venir à l'opération, c'est au Chirurgien pour lors à parler au malade en homme d'honneur, s'il veut le distinguer des Charlatans & des Coureurs de Provinces, à qui l'ignorance & la pauvreté font faire mille bassesses & dire mille impostures; il faut qu'il porte son pronostic selon l'espérance & le crime que lui donne l'état du malade, ne promettant pas plus qu'il ne peut tenir, comme font quelques uns de ceux qui pratiquent l'opération dont nous parlons.

Pour exécuter cette opération en bon Praticien & méthodiquement, il faut faire réflexion sur trois choses, à savoir ce qu'on doit faire avant l'opération, durant l'opération, & après l'opération.

On réduit ce qu'il faut faire avant l'opération, à cinq circonstances ; la première à choisir le temps, la seconde à disposer le malade par quelques remèdes généraux, la troisième à convenir si on la fera par le haut ou par le bas, le quatrième à dresser les appareils, & la cinquième à bien situer son malade.

Deux temps Pour faire toutes les opérations on établit deux temps, l'un de nécessité qui n'est pas qu'on diffère, & l'autre d'option qui permet de choisir celui qu'on trouve le plus à propos. Les Anciens ont donné la préférence au premier pour l'opération de l'été, & le second pour celle de l'hiver. La faire que dans le Printemps & dans l'Automne : Mais c'est une erreur de croire qu'on ne doive jamais la faire que dans ces deux saisons ; car pourvu qu'on évite le temps des exorbitantes chaleurs & celui du trop grand froid, pendant qu'on la peut faire pendant l'été & l'hiver, une crainte de voir souffrir les bœufs & les vaches par un froid qui n'est pas si fort que celui qu'on éprouve pendant l'été, ne doit pas empêcher de continuer à faire l'opération pendant ces deux saisons.

Chambre du Roi, mourir en attendant le Printemps, qu'on auroit pu guérir si on l'avoit traité lorsque le tems de nécessité le demandoit. Il en est de cette opération comme des Eaux Minérales, on a cru jusques ici qu'on ne pouvoit les prendre qu'en Printemps & en Automne, & que dans les autres saisons elles étoient mortelles; mais des personnes illustres nous ont débarrassé de cette prévention, y ayant recouvré leur santé en tous les tems de l'année, & les plus célèbres Médecins, M. Fagon entre autres, y envoyent presque tous les malades en Hyver & en Été, qu'en des saisons plus tempérées.

C'est une précaution nécessaire avant l'opération de préparer le malade. On le saigne une fois ou deux suivant les forces, on lui donne plusieurs lavemens, & on le purge deux fois, s'il est très-rempli, & selon que MM. les Médecins le jugent à propos : car ce sont eux qui doivent prescrire les remèdes généraux, & qui souvent de leurs conseils & de leur préférence assistent le Chirurgien dans ces opérations. La réussite dépend quelquefois d'avoir bien préparé le malade, & le Chirurgien ne doit point opérer le jour ni le lendemain d'une purgation, de crainte qu'un telte de médecine venant à sortir vendrait l'opération, ne la trouble.

Avant Jean de Roumanis Médecin de Crémone, qui fut le premier qui inventa l'opération de la pierre sur le grand appareil, & qui le pratiqua à Rome l'an 1720. on tailloit toujours par le petit appareil; mais aujourd'hui comme on se sert de l'une & de l'autre manière, il faut avant que d'opérer, que le Chirurgien prenne son parti, & qu'il résolve lequel des deux moyens il prétend se servir, afin de préparer ce qui lui est nécessaire au pour l'un ou pour l'autre.

Il ne faut que deux instrumens pour le petit appareil, qui sont un bistoury pour faire l'incision

**118 DES OPERATIONS DE CHIRURGIEN ;**  
 sur la pierre, & un crochet pour faire sortir ce  
 corps étranger lorsqu'il est à découvert ; mais il en  
 faut bien davantage pour l'autre manière, & c'est  
 ce qui l'a fait appeler le grand appareil. Ils sont  
 exposés les uns & les autres sur la table qui est à  
 la tête de cette Démonstration : vous devez y jeter  
 les yeux.

Commodité  
 de la Gibe-  
 ctiere du  
 Chirurgien.

Afin que l'Opérateur travaille plus commodé-  
 ment, il doit avoir attaché devant lui une Gibe-  
 ctiere dans laquelle il mettra tous ses instrumens,  
 excepté le bistoury gairol, qu'il fait tenir par quel-  
 que serviteur qui le donnera en tems & lieu. On  
 tire deux utilités de la Gibecriere, l'une qu'on ca-  
 che aux yeux du malade ce nombre d'instrumens  
 qui l'épouventeroit, & l'autre que l'Opérateur les  
 trouve sous sa main lorsqu'il en a besoin, sans être  
 obligé de les demander.

Le Lithotomiste ayant donc mis un tablier au-  
 tour de lui, attaché la Gibecriere par dessus le ta-  
 blier, & garni ses bras de deux grandes manches  
 de soie, il songera à fixer son malade. Dans les  
 Hôpitaux on a une chaise faite exprès ; mais dans  
 les maisons des particuliers on se sert d'une table  
 haute, afin que le Chirurgien n'étant point obligé  
 de se baïsser, puisse opérer plus à son aise. On  
 met le malade sur le bord de la table, après l'avoir  
 garni d'un matelas, sous lequel on aura renversé  
 une chaise pour former un plan incliné, parce  
 qu'il faut que le malade y soit appuyé en arrière :

Situation du  
 malade.

Moyen  
 d'empêcher  
 qu'il ne se  
 remue, & de  
 faire ainsi  
 que l'Opé-  
 rateur.

On le fixe ensuite avec deux écharpes longues de cinq ou six  
 aunes chacune, & larges de deux ou trois doigts,  
 on le lie de manière qu'il ne puisse point inter-  
 rompre l'opération par aucun mouvement, n'étant  
 plus en son pouvoir de remuer. Deux serviteurs  
 prennent ces écharpes qu'ils plient en deux, ils  
 mettent le milieu derrière le cou du malade, &  
 descendant en faisant quelques losanges autour de  
 chaque bas, les cuisses étant pliées contre le ven-

tre & les talons contre les fesses, on lie tellement  
 ensemble le bras, la cuisse & la jambe de chaque  
 côté, qu'on est absolument maître du malade. Il  
 faut cinq serviteurs, deux qui tiennent à droite &  
 à gauche les jambes & les cuisses du malade, &  
 qui les écartent l'une de l'autre le plus qu'ils peu-  
 vent ; le troisième monte sur la table derrière le  
 malade, & appuie de ses deux mains sur ses épau-  
 les ; le quatrième est situé au côté droit du mala-  
 de, pour lui relever les bourses d'une main, & de  
 l'autre tenir pendant qu'on fait l'incision, la son-  
 de toujours engagée d'ans l'urètre jusqu'à la vessie ;  
 & le cinquième pour présenter le bistoury à l'O-  
 pérateur, le reprendre après que la playe est fini-  
 re, & donner ensuite ce qu'on peut avoir besoin.  
 On pose sous la table une couverture ou un seau  
 plein d'eau tiède pour laver les instrumens trop  
 enfoncés pendant l'opération, ayant eu soin  
 de mettre sur une assiette de l'huile d'olive, pour  
 graisser les sondes avant que de les employer, ou  
 ses doigts avant que de les introduire dans l'anus.  
 Voilà ce qu'il y a à observer avant l'opération.

Des autres  
 offices des  
 serviteurs  
 ou aides.

Le tout ainsi préparé il faut travailler le plâtré  
 que faire se pourra, parce que je suppose qu'on  
 soit déterminé sur la manière dont on doit opérer,  
 vu qu'on peut riser la pierre de la vessie ou par le  
 petit appareil, ou par le grand, comme j'ai dit.  
 Je vais vous les démontrer, vous jugerez ensuite  
 lequel est le meilleur ; car je ne vous parle point  
 de la manière dont on dit que quelques Arabes &  
 des Juifs tiroient la pierre, qui étoit sans faire in-  
 cision, en dilatant l'urètre à force de le souffler,  
 parce que je la crois impossible, quand la pierre  
 excède seulement la grosseur d'une très-petite  
 olive.

Manière de  
 tirer la pier-  
 re chez les  
 Arabes.

Le petit appareil a pris son nom de ce que très-  
 peu d'instrumens suffisent pour le pratiquer ; sça-  
 voir un bistoury & un crochet ; mais depuis qu'on

amis en usage le grand appareil on ne taille plus que les enfans par le petit. C'est pour cela qu'on n'a pas besoin ici de tant de serveurs, il n'en faut que deux, l'un pour tenir l'enfant, & l'autre pour relever la verge & le scrotum. Le premier doit être un homme fort, qui s'étant assis sur une chaise assez haute, met un oreillet sur lui, & par-dessus, un drap qui prend jusqu'à terre de peur qu'il n'ait les jambes enflangardées, il prend l'enfant sur ses genoux, & ayant passé ses mains sous les jarrets du malade, il lui empoigne les deux bras, qu'il écarte de manière que cet enfant est retenu dans une situation très-commode pour être taillé. Le second serviteur relève les bourses avec ses deux mains; puis l'Opérateur ayant froissé d'huile deux doigts de sa main gauche, savoir l'index & celui du milieu, il les introduit doucement dans l'anus & les pousse fort avant, la paume de cette main étant tournée en haut, il sent alors la pierre qui est dans la vessie, & il l'amène avec les deux doigts proche le col de ce viscère, & la poussant le plus qu'il peut en dehors, il fait que la pierre produit une tumeur apparente, sur laquelle il fait de sa main droite avec le bistouri L. son incision proportionnée à la grosseur de la pierre. Il ne faut point craindre d'appuyer le tranchant de ce couteau sur la pierre de crainte de l'écraser, il faut au contraire fonder exactement tout ce qui se rencontre de la tumeur jusqu'à la pierre, sans épargner le col de la vessie, afin qu'il ne reste aucun filairent qui puisse y retenir ce corps. L'incision faite, l'Opérateur rend le bistouri, & se met à nu.

De l'usage du petit appareil. On ne se sert de ce petit appareil que dans le cas où la pierre est petite, & où l'enfant est très-jeune. On ne peut se servir de ce petit appareil que dans le cas où la pierre est petite, & où l'enfant est très-jeune. On ne peut se servir de ce petit appareil que dans le cas où la pierre est petite, & où l'enfant est très-jeune.

De l'usage du petit appareil. On ne se sert de ce petit appareil que dans le cas où la pierre est petite, & où l'enfant est très-jeune. On ne peut se servir de ce petit appareil que dans le cas où la pierre est petite, & où l'enfant est très-jeune.

De l'usage du petit appareil. On ne se sert de ce petit appareil que dans le cas où la pierre est petite, & où l'enfant est très-jeune. On ne peut se servir de ce petit appareil que dans le cas où la pierre est petite, & où l'enfant est très-jeune.

si on ne pouvoit pas faire autrement.

Cette opération quoiqu'aisée à faire, n'est pas approuvée par tous les Lichetomistes. Ils trouvent qu'elle est souvent accompagnée de circonstances qui la rendent fâcheuse. Par exemple, si la pierre est gravelleuse, inégale, & qu'elle ait plusieurs ongles aigus, on cause des douleurs horribles au malade en la pousant pour l'approcher du péinée, les pointes ou inégalités piquant pour lors la vessie qui est très-sensible. Ils ajoutent qu'étant raboteuse, on ne peut que difficilement achever l'incision sur son corps, & cela embarrasse l'Opérateur qui passe un temps très-long à faire cette incision aussi exacte qu'elle doit être, pour permettre à la pierre de sortir librement. Ce sont ces inconveniens qui sont que plusieurs Opérateurs préfèrent le grand appareil au petit. (a)

On appelle donc la seconde manière de tailler, le grand se grand appareil, parce qu'on emploie le couteau qui est armé par la manière à exécution, c'est celui qu'on pratique le plus souvent, & qui jusqu'à présent a été jugé le meilleur. Le malade étant situé comme je vous ai dit, & tenu ferme par les écharpes & par les serveurs diversément posés, l'Opérateur prend une sonde K. cannelée ou creusée en gouttière sur le dos de la courbure, & proportionnée au sujet en grandeur & grosseur, & après l'avoir trempée dans de l'huile il l'introduit dans la verge & la pousse jusqu'au dedans de la vessie. Il cherche la pierre avec le bout de cet instrument avant que de faire l'incision, pour s'assurer de

(a) Il faut néanmoins se servir du petit appareil, lorsque la pierre s'est formée dans le col de la vessie, & qu'elle s'est si fort augmentée, qu'elle forme une tumeur au péinée. Il suffit quelquefois de tenir la peau ferme & tendue sur la pierre, & de faire à cet endroit une incision proportionnée à la grosseur de ce corps étranger.





214 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 sa longueur, & qu'on glissoit aisément dans la gouttière de la sonde jusqu'à la vessie, & le second N. avoit une canelure à son bout qui lui servoit à se conduire sur le premier dans ce même organe, & entre ces deux conducteurs on introduisoit la tenette; mais presque tous les Opérateurs ont substitué à leur place le gorgere O. qu'ils trouvent beaucoup plus commode. L'Opérateur le cherche dans la Gubecière de la main droite, & de la gauche il reprend du serviteur la tête de la sonde qu'il lui avoit fait tenir; puis mettant le bec qui est au bout du gorgere dans la canelure de cette sonde, il le conduit par le moyen d'une telle canelure jusqu'à la vessie, dont il facilite l'entrée à cette machine, en éloignant du ventre avec la main gauche la tête de la sonde, ce qui fait que la sonde & le gorgere entrent de compagnie dans la vessie.

Quelques uns après avoir fait une incision de médiocre longueur & retiré la sonde, se servent du dilatatoire R. pour agrandir la playe: ils prétendent que la playe agrandie par le dilatatoire se guérit plutôt que celle à qui on donne par incision une longueur considérable; parce que selon eux les fibres du col de la vessie ne sont point coupées, mais seulement séparées par le dilatatoire. Toutefois cette pratique n'est pas si généralement universellement; il y en a qui aiment mieux faire l'incision plus grande, que de se servir du dilatatoire: ils croient que la violence du leur qu'il excite peut causer une fluxion sur la vessie & produire de fâcheux accidents, & véritablement dans le tems qu'on donne les deux coups du dilatatoire, l'un en large & l'autre en long, on entend le malade redoubler ses cris; ce qui prouve l'excès du mal qu'il ressent pour lors, c'est pourquoi on conseille de s'en servir le moins qu'on pourra. (a) La sonde

(a) La plupart des Lectateurs de nos jours, au lieu

Do gorgere  
 qu'on leur  
 préfère.

Do dilata-  
 toire & des  
 accidents qui  
 arrivent de  
 son usage.

TROISIÈME DEMONSTRATION. 215  
 étant retirée de la main gauche, l'Opérateur prend le gorgere de cette même main, & de la droite il prend une tenette P. dans la gibecière. Il se sert ordinairement d'une droite qu'il introduit fermée dans la vessie par le moyen de la cavité creusée le long du gorgere. Immédiatement après cette introduction il retire de la main gauche le gorgere dont, qu'il remet dans la gibecière, & avec la tenette fermée il cherche la pierre de tous côtés dans la vessie: il ne faut pas qu'il ouvre & referme la tenette pendant qu'il fait cette perquisition, parce qu'en l'ouvrant souvent il pourroit meurtrir la vessie, ou la pincer en la refermant. Lorsque la pierre se fait sentir au bout de la tenette, l'Opérateur met les deux mains à cet instrument, il l'ouvre doucement & tâche d'y charger la pierre dont il connoît la grosseur par la distance qu'il y a d'un anneau de la tenette à l'autre, & si elle lui paroît trop grosse pour pouvoir la faire sortir par l'incision qu'il a faite, il tourne la pierre déjà chargée, & la relâchant dans la vessie il revient de la charger d'une autre manière; parce qu'il arrive souvent qu'une pierre ayant la figure d'un œuf, c'est-à-dire, plus longue que large, la première fois on l'aura fautive la chargée par la partie la plus longue, & une seconde fois on la faillira par le côté le plus étroit, & pour lors la sortie en sera beaucoup plus aisée, & si au contraire on s'obstinoit à vouloir dégager ce corps étane failli par sa longueur, on seroit couronné le

de faire la dilatation du col de la vessie avec le dilatatoire, introduisant peu à peu dans la gouttière du gorgere le doigt indicateur de la main gauche le plus avancé qu'il est possible, en appuyant sur le rectum. Ils prétendent par-là faire une espèce de dilatation graduée au col de la vessie, & que la pression du rectum prépare un chemin plus large à la pierre. Lorsque la pierre est prise dans les tenettes, ils la tirent doucement, pour ne faire que par degrés la dilatation du col de la vessie, en les appuyant sur le rectum, afin de s'éloigner des urèthes.

De quelle  
 façon on  
 doit se ser-  
 vir de la te-  
 nette intro-  
 duite.

Manière de  
 charger la  
 pierre.

mortyre au malade, quelquefois inutilement. Il est des pierres tendres & graveleuses qui se cassent sous la tenette; quand cela arrive, il en faut retirer les morceaux le mieux qu'on peut, & il en faut de si grosses qu'il est impossible de les tirer, on les laisse alors, plutôt que de tuer le malade pour les avoir. S'il y en a deux, ce qu'on connoît par le bouton T. qui est au bout de la curette S. après que la première a été tirée on remet la tenette dans la vessie & on la charge comme la précédente: s'il y en avoit davantage, comme il s'en est trouvé quelquefois dix ou douze, on y retourneroit avec la tenette autant de fois qu'il resteroit de pierres à tirer. (A) Quand la pierre s'est logée à droite ou à gauche dans un des côtés de la vessie, & qu'on ne peut pas la toucher avec la tenette droite, on en prend une courbe Q. avec laquelle on la peut charger dans quelque endroit de la vessie qu'elle soit contournée. Il est des pierres écaillueuses, de la superficie desquelles il se détache quelques fragmens en les chargeant dans la tenette; il en est de graveleuses qui s'écrasent sous la tenette, & souvent il y a au fond de la vessie un sable & un gravier qu'il est nécessaire de vider après l'extraction de la pierre: Dans ces occasions on se sert de la curette S. avec laquelle on évacue à plusieurs fois ce qui est au fond de la vessie, l'opération n'étant point parfaite lorsqu'il y reste quelque chose d'étranger. Ayant bien nettoyé la vessie, on prend une canule X. dont on remplit le bout dans l'huile rosat, & on l'introduit doucement dans la playe, pour l'y laisser durant quelques jours selon la né-

Les occasions de se servir de la curette.

cessité, on l'attache à une ceinture avec un cordon Y. passé dans deux anneaux qui sont à la tête de ce tuyau, afin qu'elle ne puisse point sortir de la playe.

Après vous avoir fait observer ce qu'il y a à faire avant & durant l'opération, il faut finir par vous faire remarquer ce qu'on fait après l'opération. La canule étant engagée & assurée, qui est ce qui achève l'opération, on met sur la playe une compresse quarrée, & épaisse qu'on y fait tenir par un garçon, afin d'empêcher l'air d'entrer dans la vessie, jusqu'à ce qu'on vienne à panser le malade. Pour s'y préparer on le délie aussitôt en lui ôtant les deux écharpes, & on le porte à deux dans son lit qu'on a eu soin de garnir de quelques draps en plusieurs doubles, afin que le sang ou l'urine qui s'échappe les premiers jours, ne gâte point le matelas. Si on n'a pas mis avant l'opération la bande qu'on appelle le colier 8. ni celle qu'on nomme le T. double, marqué 9. on le met au malade avant que de le panser; puis ayant approché l'appareil du pansement on ôte la compresse, on met sur la playe les deux plumaceaux Z. Z. couverts d'astirings, ensuite l'emplâtre à queue 1. & une grosse compresse 2. par dessus. On fait tout de suite une embrocation d'huile rosat qu'on a mise dans un petit plat. 3. on frotte, à la verge & sur tout le bas ventre. On releve les bourses avec une compresse longitudinale 4. qu'on appelle la trouffe, & on met sur le ventre celle qu'on nomme la ventrière 5. Toutes ces compresses sont trempées dans l'oxicat qui est dans la terrine 6. & séchées par le bandage en T. marqué 9. dont les deux branches viennent se croiser sur la playe & retournent par les aînes pour s'attacher au chenevire qui tourne autour du corps. On lie ensemble les deux jambes par une petite bande nommée la jarterrière 7. afin qu'elles ne puissent pas s'éloigner l'une de l'autre, & tourner

De la cure du malade après qu'on lui a tiré la pierre.

De la manière de le bander & le panser les premiers jours.

(A) L'inspektion de la pierre suffit, selon quelques Indicateurs, pour juger si la vessie en contient d'autres. Les pierres qu'on appelle murales à cause de leur couleur noire & des aspérités qui sont autour, se trouvent ordinairement seules. Celles où l'on apperçoit une ou plusieurs surfaces lisses & polies, sont presque toujours accompagnées de quelques autres.

228 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
la playe, & on met en travers sous les jarrets une  
traverse qui tient les genoux un peu élevés : on  
fuit par donner quelques restitutions au malade, ou  
quelque liquueur qui puisse un peu rappeler les for-  
ces ébranlées. Je ne parlerai point des accidens qui  
suivent cette opération, ni du pansement & du  
traitement qu'il faut observer pour en obtenir la  
guérison, il faudroit un volume entier pour cir-  
constancier toutes ces choses, je vous renvoye au  
livre de M. Tolet, qui a assez bien traité cette  
matière.

En quelles M. Thevenin Chirurgien ordinaire du Roy &  
Juré à Paris, nous apprend qu'il est des occasions  
où il ne faut pas essayer de tirer la pierre de la ves-  
sie, par exemple, lorsqu'on juge que la pierre est  
trop grosse, ou que le malade est si vieux & si fai-  
ble qu'il ne pourroit supporter l'effort de la taille,  
ni la violence des symptômes qui suivroient une  
incision aussi grande que le demanderoit le volume  
de la pierre : mais si ce corps étranger tombant sur  
le col de la vessie la bouchoit & causoit très-sou-  
vent une rétention d'urine, on seroit obligé de le  
repousser avec la sonde pour permettre à cet en-  
creusement de s'échapper ; & comme les fréquentes en-  
treprises & sorties de la sonde, pourroient irriter le  
passage & y causer la gangrene, il propose l'opé-  
ration qui suit. Il faut s'assurer le malade de la ma-  
nière qu'on fait au grand appareil, puis introduire  
une sonde canelée courbe dans la vessie, & sur la  
soudure de l'instrument on fait une incision com-  
me si on vouloit tirer une pierre, excepté que la  
playe doit être beaucoup plus petite. Incontinent  
après on fait entrer un stilet dans la vessie, le glis-  
sant le long de la canelure de la sonde, ce stilet sert  
à y conduire une canule d'argent longue de quatre  
doigts, on le passant dans la cavité de la canule :  
on retire ensuite le stilet, & on attache la canule à  
une ceinture, par un ruban passé dans les deux an-

TROISIÈME DEMONSTRATION.

229

neaux qui sont à sa tête. On laisse continuellement  
dans la playe cette canule, qui empêche la pierre  
de se présenter davantage au col de la vessie & de  
boiter deçà & delà, ce qui fait vivre le malade  
avec moins de douleur jusqu'à ce que les forces  
soient rétablies pour soutenir la taille : mais quel-  
quefois la canule lui sera si peu incommode, qu'il  
aimera mieux la porter avec patience, que de s'ex-  
poser à la taille, dont il pourroit mourir. Il faut  
que cette canule ferme à visse pour retenir & vuid-  
der l'urine quand on veut. On peut par le moyen  
de cette canule faire commodément des injections  
dans la vessie pour beaucoup de maladies auxquelles  
elle est sujette.

Voilà la manière que M. Thevenin nous enseigne  
pour faire cette opération. Suivant cette méthode,  
il faut nécessairement que le malade urine par la  
canule, car elle remplit le col de la vessie ; c'est-  
pourquoi je conseillerois d'introduire une canule  
de la même façon que je fais à la ponction du péri-  
née, je veux dire dans le corps de la vessie auprès de  
son col : il n'y a nul accident à craindre de la per-  
cer en cet endroit, & le malade en recevrait les  
deux mêmes utilités qu'il reçoit de la manière  
qu'enseigne M. Thevenin, qui seroit d'uriner  
quand on en auroit envie, & d'empêcher que la  
pierre ne tombe & ne pèse sur le col de la ves-  
sie. Mais un autre avantage que lui procureroit la  
manière que je propose, c'est que le col de la vessie  
étant libre, & la pierre soutenue par le bout de  
la canule qui doit entrer dans la cavité de cet  
organe de la longueur de plus d'un doigt, l'urine  
s'échapperoit, & sortiroit par l'usure son chemin  
ordinaire ; de sorte que le malade n'auroit plus que  
la seule incommodité de retenir la canule sans être  
obligé de l'ouvrir toutes les fois qu'il voudroit dé-  
charger sa vessie du poids de l'urine, au lieu qu'il  
faudroit qu'il débouchât autant de fois cette canu-

Canule qui  
soutient  
la pierre  
dans la ves-  
sie.

M. Thevenin  
nous enseigne  
la manière  
de faire cette  
opération.

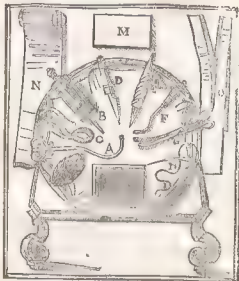
La troisième maniere d'extraire la pierre s'appelle le haut appareil, parce qu'on tire la pierre par la partie superieure de la vessie : cette maniere n'est plus en usage aujourd'hui. Nicolas Franco Chirurgien de Louzane, est le premier qui l'ait pratiquée ; il dit l'avoir faite à un enfant dont la pierre étoit si grosse, qu'il ne put pas la tirer par le grand appareil. Il nous apprend que pour l'exécuter il faut faire introduire deux doigts par un serviceur dans l'anus du malade, & au lieu d'appro-

cher avec les doigts la pierre du col de la vessie, comme au petit appareil, il faut au contraire la pousser vers le fond de ce viscere, ensuite faire une incision au bas de l'abdomen, dire autrement au-dessus de l'os pubis, & un peu à côté de la ligne blanche : les muscles étant coupés, on ouvre la vessie dans son fond, qui naturellement est tourné en haut, puis avec un crochet on tire la pierre comme au petit appareil. Quelque Franco nous dit que cette opération lui a réussi ; il nous dit même pourtant de la faire, sans nous en dire aucune

succès de  
cette opération.

Premier  
raison. On nous assure que M. Bonnet a pratiqué  
souvent cette opération à Noël Dieu de Louis,  
avec d'heureux succès, & que même M. Petit lui  
a vu faire. Je ne trouve point cette opération si  
périlleuse qu'on pourroit s'imaginer ; je la crois au  
contraire moins dangereuse que le grand & petit  
appareil ; d'autant plus que cette duplicature du  
péritoine dans laquelle les Anciens plaçoient la  
vessie, ne se trouve point, comme je l'ai fait voir  
dans l'Anatomie que j'ai donnée au Public ; la  
vessie est placée hors du péritoine, de sorte qu'on  
peut l'ouvrir sans toucher à cette membrane, ni  
sans ouvrir la capacité du bas-ventre. Voici donc  
la maniere dont on peut se conduire.

XIV. FIG. POUR LE HAUT APPAREIL.



Pour pratiquer heureusement cette opération, il faudroit introduire dans la vessie une sonde creuse A. dont l'ouverture extérieure seroit assez ample pour y faire entrer le bout de la seringue B. avec laquelle on empliroit la vessie d'eau, qui auroit un degré de chaleur pareil à celui de l'urine. On feroit une ligature à la verge avec cette bande C. afin qu'en seringuant l'eau ne s'échappât point de

Néanmoins de  
repente au  
le nom  
peut-être.

la vessie à côté de la sonde ; & lorsqu'on jugeroit par la quantité de l'injection que la vessie doit être pleine, on en retireroit la sonde, & on ressereroit un peu la ligature de la verge, afin de comprimer l'urètre assez pour empêcher l'eau de sortir : ensuite le malade assis dans une chaise presqu'à son séant, on lui feroit une incision longitudinale avec le scalpel D. entre les deux têtes des

Du lieu où  
on doit por-  
ter le scalpel

muscles droits, & les deux pendants l'un ; après quoi appuyant du doigt sur le fond de la vessie, on sentiroit la fluctuation de l'eau dont elle seroit gonflée, & pour lors on feroit avec une grosse lancette armée E. une ponction à cet organe dans ce même endroit. On connoitroit aisément quand la vessie seroit ouverte, par l'eau qui en sortiroit, & aussi tôt avec le crochet F. on pourroit faire sortir la pierre, ou bien on plongeroit une tenette G. longue & étroite dans l'ouverture, par laquelle l'eau s'écouleroit, & ayant trouvé la pierre dans la vessie, il seroit pour lors facile de la charger & de la tirer par cette ouverture. La playe se guéri-

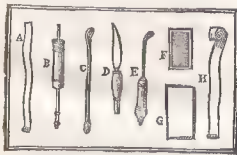
Traitement  
de la playe  
après cette  
opération.

roit sans peine, parce qu'en tenant le malade en une situation presque droite dans son lit, l'urine qui se porte continuellement dans la vessie, ne pourroit point monter jusqu'à la playe pour empêcher la réunion, comme elle fait aux deux autres manières d'opérer ; & de plus l'urine trouveroit toujours son chemin ordinaire pour s'écouler. Si la playe feroit au ventre paroissant trop grande, & qu'on crût ne pouvoir pas la réunir avec facilité, on pourroit faire un point avec cette aiguille courbe H. enfilée d'un fil ciré I. & mettre sur la playe ce plumaceau K. couvert du baume d'Arceus, puis l'emplâtre L. la compresse M. par dessus, & le bandage circulaire N. fait avec une serviette, pour finir par le Capulaire O. qui assurera tout l'appareil.

Cette manière paroît la meilleure ; mais avant que de lui donner la préférence sur les deux au-

tres, il faut qu'elle soit confirmée par plusieurs expériences, dont la première se pourroit tenter sur quelque criminel condamné à mort, & qui auroit la pierre. Je ne suis pas le seul qui approuve cette opération, c'est le sentiment de plusieurs Médecins & Chirurgiens, & sur tout celui de M. Fagon premier Médecin du Roy, dont l'approbation l'emporte par les connoissances particulières qu'il a dans la Nature. (a)

# XV. FIG. POUR LA PIERRE DANS L'URETRE.



Toutes les pierres trouvent leur principe dans les reins, & grossissent dans la vessie ; mais elles n'y séjourneront pas toutes. Il y en a beaucoup qui suivent le courant de l'urine, & qui sortent avec elles quand elles sont encore petites ; mais quand une pierre a acquis une médiocre grosseur, & qu'elle a trouvé moyen d'entrer dans l'urètre,

(a) M. Morand a donné au public un Traité de la Taille par le haut appareil, où l'on trouve de savantes réflexions jointes à un extrait de tout ce qui a été écrit de plus intéressant sur ce sujet.

Nécessité d'un prompt secours, elle s'y arrête souvent, & soit par la grosseur, soit par les inégalités elle y cause de si grandes douleurs qu'on est obligé d'avoir recours au Chirurgien qui doit sans différer travailler à la faire sortir d'autant plus que cette pierre bouchant le passage, le malade ne peut point uriner, ce qui auroit de suites très-fâcheuses, s'il n'étoit promptement secouru.

Il est très-facile de connoître l'endroit où la pierre est arrêtée, le malade le montre lui-même, & pour peu qu'on y touche, on sent une dureté causée par le corps étranger. Le Cataplasme doit d'abord être jeté sur les chairs de la tige & couvrir le loeg de l'urètre, il est utile à cet usage, car l'urine, qui la pousse pour la faire sortir. Mais lorsqu'il ne peut pas la faire avancer sans de grandes douleurs, il

Ligature faite qu'avec cette bandelette A. il lie la verge au dessus de la pierre du côté du pénis, & dans le reste du canal de la verge il injecte de l'huile d'olive avec une petite seringue B. la ligature empêche que l'injection ne repasse la pierre, & qu'elle ne retourne sur son point.

Le Chirurgien et l'urètre se retirent sur les chairs, et ne cherchent de faire avancer la pierre en dehors, ce qui s'exécute avec bien moins de douleurs, le canal n'ayant été bûlé; s'il voit qu'elle ne puisse pas sortir sans un plus grand secours, il prend une petite curette C. longue de quatre ou cinq pouces, qu'il trempe dans l'huile pour la soulever dans la verge, & en poussant le bout à côté & au de-là de la pierre, & par ce moyen la tirer au dehors. Cet expédient réussit souvent, mais si l'us manque, il faut qu'il en vienne à l'opération sans retarder un moment.

Le Chirurgien fera cette première ligature pour tirer la pierre, comme on le voit. Le plus qu'il pourra vers la racine de la verge, & il remettra ensuite la même ligature au dessus de la pierre; puis tournant de la main gauche la verge, afin que l'urètre soit en haut & tenant la pierre assujettie entre deux doigts, il fait avec un petit scalpel D.

une incision sur le corps de la pierre, coupant les teguments & l'urètre suivant la longueur de la partie; ensuite il prend une petite curette E. émanchée, faite en forme de cure-oaille, qu'il coule sous la pierre qu'il fait sortir aussitôt par ce moyen. La pierre étant tirée on ôte la ligature, & la peau revenant dans sa place ordinaire, bouche la playe qu'on a faite à l'urètre; c'est la raison pourquoi avant l'opération on tire la peau, afin que les playes de la peau & de l'urètre ne se trouvent plus vis-à-vis l'une de l'autre. On panse ces playes comme on fait les plus simples avec un emplâtre de ceruse F. une compresse G. & une bande H. dont on fait des circulaires autour de la verge. L'urine passant par l'urètre, le nettoie & la guérit avec le secours de la Chirurgie.

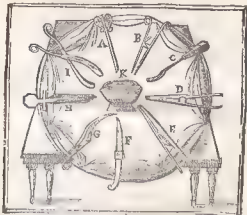
J'ai vu souvent que la pierre après avoir fait toute le chemin du l'urètre s'arrêtoit à son extrémité; cela arrive à ceux dont l'ouverture du gland est plus petite qu'elle ne doit être, ce qu'on remarque assez souvent vers l'insertion de l'urètre à la racine du gland. On m'apporta un jour un enfant qui avoit une pierre arrêtée au bout de l'urètre, on en voyoit même une des extrémités qui sortoit. Je me servis de la pointe d'une lancette pour débiter en haut & en bas cette partie du conduit de l'urètre & avec de petites pincettes je tirai la pierre. La pellicule qui couvre le gland en rétrécit l'ouverture, & ceux à qui cette disposition arrive sont plus-long-temps à pisser que les autres. En coupant deux petites brides qui serrent l'extrémité de l'urètre, on y remédie aisément, & c'est tout lors une des plus légères opérations de la Chirurgie.

Usage de la Curette.

Pansemens de la playe.

Méthode de dégager en calcul serré au bout de l'urètre proche le gland.

FIG. XVI. DE LA TAILLE POUR LES FEMMES.



Les femmes  
sont sujettes  
à la pierre.

Quoique l'urètre des femmes soit plus court & plus large que celui des hommes, & que par cette disposition les petites pierres, le sable & le gravier puissent sortir facilement avec l'urine, elles ne sont point pour cela exemptes d'avoir quelquefois dans la vessie des pierres qui les incommode, autant que celles des hommes, & qu'il faut leur ôter par l'opération.

Deux ma-  
nières de ta-  
iller la pierre  
aux femmes.  
La première  
sans inci-  
sion.

On taille ordinairement les femmes de deux manières, ou par le petit appareil, ou par le grand appareil.

Dans le petit appareil, outre qu'on y emploie peu d'instruments, on ne fait aucune incision. Voici comment. La femme étant étendue dans une

chaise haute, panchée en arrière. les cuisses écartées & élevées, on prend la sonde droite A. qu'on trempe dans l'huile, & qu'on introduit par l'urètre dans la vessie pour chercher la pierre avec cet instrument. La canelure qui est à la sonde, sert pour conduire dans la vessie le dilatatoire B. qui n'y est pas pénétré, qu'on retire la sonde; & avec le dilatatoire on élargit l'urètre, en quoi on n'est pas obligé de faire de grands efforts, vu que ce conduit est dilatable au-delà de ce qu'on en peut croire. On retire ensuite la machine, puis l'Opérateur ayant huilé ses deux doigts de la main gauche, il les introduit comme on a dit auparavant dans le vagin si c'est une femme, ou dans l'anus si c'est une fille; & de la main droite appuyant sur le ventre, il approche doucement la pierre du col de la vessie, d'où elle entre aisément dans l'embouchure de l'urètre qu'on aura dilaté. Lorsqu'il voit la pierre il ôte sa main droite de dessus le ventre de la malade, y substituant à la place celle d'un serviteur, & tenant les doigts de l'autre main toujours dans le vagin ou dans l'anus, avec lesquels il pousse la pierre dans l'urètre, il prend un crochet C. qu'il coule derrière la pierre, pour la faire sortir dehors comme aux enfans qu'on taille par le petit appareil.

Usage de  
dilatatoire.

Il y a des Opérateurs qui prétendent que le grand appareil est moins douloureux que le petit, ce qui fait qu'ils lui donnent la préférence: vous en pourrez décider, quand je vous aurai expliqué celui qui nous reste. Il faut situer le malade sur la chaise, lui mettre des écharpes comme aux hommes, la faire tenir par des serviteurs, & lui glisser dans l'urètre la sonde A. ou un conducteur G. qui puisse servir de guide à un dilatatoire simple fait exprès pour les femmes. En voilà de deux façons, l'un sans ressort D. & l'autre avec un ressort, qui le fait ouvrir plus commodément. On peut se servir de l'un

La seconde  
en coupant  
de l'urètre.

Différens  
dilataires.

de de l'autre, mais le dilatatoire à ressort est plus d'usage. Ayant écarté doucement l'urètre, & le dilatatoire étant ouvert, il faut avec un bistouri étroit F. ouvrir à droite & à gauche un peu de l'orifice externe du canal de l'urine. On en ouvrira un plus ou moins, selon qu'on jugera que la pierre fera plus ou moins grosse, on retire ensuite le dilatatoire, & sur la suture on fixe le conducteur G. qu'on aura passé dans l'urètre, on conduit la tenette I. dans la vessie, & on retire le canal avec la tenette on cherche & on fait la pierre qu'on doit tirer au dehors par de petits mouvements qu'on fait alternativement de haut & d'autre sans grande violence. On peut le servir d'un petit gongre H. plus étroit que celui qu'on emploie pour les hommes, & si y en a qui se contentent d'une sonde creuse. Le moins d'instrumens dont on peut se servir, c'est toujours le meilleur. Dans la tasse K. il y a de l'aide pour en froter tous les instrumens à mesure qu'on les fait servir.

Inconv. De toutes les femmes qu'on soiffe, il y en a plus  
 nient de ces des trois quarts à qui il reste un écoulement inva-  
 orétation. lant d'urine. Ces deux de celles de la se-  
 2

Moyens de par trop grande dilatacion qui se fect & rompt le ressort des fibres de l'utere & du sphincter. Il en provient tuer la phys par le haut appareil. ou éleveroit cette incommodité, mais je n'osi pas la chercher avant que d'en avoir vu plusieurs expériences : toutefois comme ce moyen a pu réussir à des hommes, je ne doute poi qu'il le convienne aussi aux femmes. Il seroit donc à souhaiter que ceux qui font d'un usage ordinaire de ratier, fissent des essais de cette pratique sur des sujets privés de vie, & qu'ils se hasardassent de la tenter sur de s femmes qu'ils prévoient ne pouvoit être délaissés que très-difficilement & avec beaucoup de danger par le grand & le petit appareil.

TROISIÈME DÉMONSTRATION. 239  
qui seront toujours plus pénibles aux malades, que  
le haut appareil. (a)



DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
chaussé, & qu'au lieu de capuchon il portoit un  
chapeau. Il se faisoit appeler Frere Jacques, & il  
paroissoit simple & ingenu. Il étoit sobre, ne vi-  
vant que de potage & de pain. Il n'avoit point  
d'argent & ne demandoit que quelques sols pour  
faire repasser ses instrumens, ou pour faire recom-  
moder les souliers. Il s'étoit fait une Religion à sa  
mode, avec des vœux dont il laissoit la liberté à  
son Evêque de le dispenser quand il voudroit.

Les propo-  
sitions qu'il  
fit en at-  
tendant à Paris.

Il étoit pour lors de Bourgogne, & il étoit por-  
teur de quantité de certificats des opérations qu'il  
avoit faites en différens endroits. Il se fit connoi-  
tre à la Charité par M. Mardchal, premier Chirur-  
gien du Roy; & trouva mauvais de ce qu'il ne  
voulait pas le laisser tailler dans cet Hôpital, étant  
venu exprès à Paris, disoit il, pour apprendre aux  
Chirurgiens une maniere particuliere d'exécuter  
cette opération; mais comme on n'expose point  
les malades de l'Hôtel-Dieu ni de la Charité pour  
faire des experiences, on lui donna un cadavre à  
qui on avoit mis une pierre dans la vessie. Il la  
tira de la maniere qu'il avoit accoutumé de faire,  
en présence des Chirurgiens de la Charité, qui dis-  
cette premiere fois ne furent pas contents de sa fa-  
çon d'opérer.

sa réception  
à la Cour.

Frere Jacques peu satisfait de l'accueil qu'on lui  
avoit fait à Paris, en partit dans le mois d'Octobre  
suivant pour aller à Fontainebleau où la Cour étoit  
pour lors. Il s'adressa à M. Duchesne premier Me-  
decin des Princes, à qui il rendit quelques lettres  
de recommandation qu'il avoit pour lui, & à qui  
il fit voir tous ses certificats. M. Duchesne fut  
charmé du récit que lui fit Frere Jacques tant du  
dessein qui l'avoit conduit à Paris & à la Cour,  
que de sa maniere d'opérer, & du grand nombre  
d'opérations qu'il en avoit faites; & par un zèle  
qu'on ne peut assez louer, il en parla à M. Fagon  
premier Medecin du Roy, à M. Boardeloc pre-  
mier

mier Medecin de Madame la Duchesse de Bour-  
gogne & à divers autres qui tous conclurent qu'il  
le falloit voir travailler. Il se présenta un garçon  
cordonnier de Versailles, qui étoit accablé de Fontai-  
nebleau, & qui avoit la pierre. M. Duchesne le fit  
mettre chez une garde, & lui fit fournir tout ce  
qui lui étoit nécessaire. Frere Jacques lui fit l'opé-  
ration en présence de Messieurs les Medecins, &  
de M. Felix qui étoit premier Chirurgien du Roi.  
L'opération réussit heureusement, & ils en forti-  
rent tous très-contents, & même M. Felix retira  
chez lui Frere Jacques qu'il logea & qu'il nourrit  
pendant tout le voyage.

Frere Jac-  
ques qui se  
présenta.

Succès de  
son opéra-  
tion.

Cette opération fit beaucoup de bruit, elle fut  
publiée par toute la Cour. M. Duchesne en infor-  
ma les Princes, & leur rendoit compte tous les  
matins de la santé du malade. Il regardoit Frere  
Jacques comme un homme envoyé de Dieu pour  
soulager ceux qui souffroient de la pierre, par  
une méthode plus aisée & moins dangereuse que  
celle qui se pratiquoit. Effectivement les commen-  
cemens de l'opération du Cordonnier furent heu-  
reux, elle fut faite promptement, le malade passa  
par le conduit ordinaire peu de tems après l'opéra-  
tion; elle ne fut accompagnée d'aucun accident fa-  
cheux, & on vit dans les rues ce Cordonnier se  
promenant trois semaines après avoir subi la taille.

Sur ce que Frere Jacques dit qu'il avoit vu faire  
une maniere particuliere de guérir les hommes, on  
lui chercha des esclaves & des hommes qui eussent  
des descentes; il en fit trois ou quatre opérations  
en présence des mêmes Medecins & Chirurgiens,  
qui lui ayant vu tout le détail qu'il tenoit par l'opé-  
ration faite dans l'aine, & qu'il retient, ne l'as-  
sés, n'approuverent point cette façon d'opérer;  
mais au contraire la condamnerent, persuadés  
qu'on doit conserver les testicules comme parties  
nécessaires. Cette dernière opération fut faite

Deux ou trois  
fois en la  
même maniere.

De plus de  
cette opéra-  
tion.

à l'imitation de ces coureurs de campagne il émasculoit tous ceux à qui il la faisoit, ayant donc été unanimement rejetée, on s'en tint à celle qui regardoit la pierre, & voici comment il se prestoit.

Membre de  
l'annee du  
siècle.

La préparation chez lui n'étoit comptée pour rien; il ne se foucioit point que le malade eût été saigné ou purgé avant l'opération. Il fait assseoir le malade sur le bord d'une table exposée au jour, il se couche ensuite à la renverse, lui mettant seulement un oreiller sous la tête, & il le fait tenir les deux cuisses écartées & ployées en enhaut les talons proche les fesses par deux hommes très-forts, parce qu'il ne le lie point, s'en fiant sur la force de ceux qui le tiennent. Il introduit dans la verge une sonde grailée qui n'est point canelée, dont le bout lui sert à pousser de la main gauche en dehors l'endroit de la vessie où il doit faire son ouverture; puis prenant de la main droite un bistoury long fait en forme de poignard, il le plonge proche la pointe de la fesse gauche deux doigts loin du perinée, & le pousant droit vers la région de la vessie, il l'ouvre dans son corps le plus près de son col qu'il peut: il ne retire point le bistoury qu'il ne l'ait ouverte autant que le demande la grosseur de la pierre. Il se sert d'un conducteur pour conduire la tennette qui est à peu près semblable aux nôtres; & souvent avant que d'introduire cet instrument, il examine avec son doigt fourré dans la playe l'endroit où peut être la pierre. Quand elle est chargée, il la tire promptement & rudement, ne réfléchissant nullement sur les mauvaises suites que peuvent avoir les violences qu'il fait pour l'extraire. S'il y en a plusieurs, il les tire de même que la première, & lorsqu'il les voit toutes dehors, il croit avoir tout fait; car il ne songe pas même à apprêter un appareil, & il ne s'embarrasse point de panser les malades, ne se servant ni d'astringens, ni de dé-

T'endrait  
où il est  
ce le po-  
t'endrait.

sensifs, se contentant d'un peu d'huile & du vin il abandon pour tout remède appliqué sur la playe; & lorsqu'on lui a représenté le besoin que le malade a d'être bien pansé, il a répondu, je lui ai tiré la tennette la pierre, Dieu le guérira.

La Cour partant pour Versailles, Frere Jacques Son neveu prit le chemin de Paris où la réputation l'avoit dé- à Paris. vancé. Il y trouva tout le monde informé de ce qu'il avoit fait à Fontainebleau, & chacun s'empres- ssa de lui procurer des sujets, croyant leur faire plaisir que de les mettre entre les mains du Frere. Il en tailla cinq ou six, dont il en mourut quel- ques-uns. Il vint à la Charité de Versailles en tail- le, qu'il y avoit. ser quatre, entre lesquels il y avoit un Irlandais à qui il trouva au lieu de pierre dans la vessie une balle de plomb couverte d'une matière gravelleuse, qui l'incommodoit autant & plus qu'auroit fait une pierre, & qui obligea de le tailler: ce malade l'avoit reçu quatre ou cinq ans auparavant un coup de mousquet dans le bas-ventre, dont la balle avoit percé la vessie, y avoit séjourné & s'y étoit enfoncée jusqu'au jour de l'opération. Ce qui fut vu que les playes de la verge se guérissent aisément, & qu'on pourroit sans crainte tirer les pierres par le haut appareil. De ces quatre malades il y eut une petite fille âgée de sept ans qui mourut deux jours après l'opération. M. F. IX m'envoya chercher pour aller avec lui en faire l'ouverture; nous trouvâmes la vessie ouverte dans son corps proche son col; c'est-à-dire, en l'endroit où il a coutume de l'ouvrir; nous vîmes au vagin une playe de la longueur de l'ongle, elle avoit été faite par le tranchant du bistoury de tout en le pousant le long du vagin pour aller à la vessie. Frere Jacques dit à cela que les playes du vagin n'étoient d'aucune conséquence, & qu'il lui arrivoit souvent de le percer. On étoit trop prévenu en sa faveur, pour concevoir de cet aveu aucune impression contre lui, on attribua la mort de

Neuvelles  
épreuves  
qu'il y avoit.

l'acte de  
la guérison  
d'un sujet  
percé la vessie  
qui s'y étoit enfoncée  
jusqu'au jour de l'opération.

l'usage de  
percer le vagin  
sans danger.

cette enfant à plusieurs vers qu'on lui trouva dans les boyaux, & dont elle avoit vuïdè quelques-uns avant que de mourir.

On le servit de l'autorité des Magistrats, & entre autres de M. le premier Président, pour faire ordonner, que dans le printemps qui s'approchoit, & qui est la saison où on taille à l'Hôtel-Dieu & à la Charité de Paris, ce feroit Frere Jacques qui tailleroit dans ces lieux; car on étoit entré que la méthode étoit la meilleure, il falloit s'en servir & abandonner désormais celle qu'on avoit mise en pratique jusques alors. Il fit en plusieurs fois environ cinquante opérations dans l'un & l'autre de ces Hôpitaux. C'étoit un empressément inconcevable pour le voir travailler; il n'y avoit pas un Médecin ni un Chirurgien qui ne tâtât d'y entrer; il faisoit des gardes pour empêcher la foule, & il y a eu jusqu'à deux cens personnes à la fois présents à ses opérations.

De tous ces taillés le nombre de ceux qui moururent, fut plus grand que de ceux qui guérirent. On apprenoit tous les jours la mort de quelqu'un, & il en mourut à la Charité jusqu'à sept dans une même jour. Cette quantité de morts qui devoit ouvrir les yeux aux partisans trop zelés de Frere Jacques, fit un effet tout contraire; car ne voulant pas avouer qu'ils avoient porté leur jugement en la faveur avec trop de précipitation, ils rejetoient la cause de tant de malheurs sur les Chirurgiens de la Charité; disent hautement qu'il falloit que par jalousie contre ce nouvel Opérateur, ils eussent empoisonné ces malades, prétendant qu'ils ne pouvoient avoir été périés en si grand nombre & si promptement, que par quelque cause étrangère à l'opération.

On n'a pas eu de peine à justifier les Chirurgiens de ces calomnies. L'ouverture des corps morts a été la preuve de leur innocence. La manière

dont ils en ont usé à l'égard du Frere Jacques qui ne peut pas faire la moindre plainte contre eux, & l'accueil qu'ils font à tous ceux qui leur apportent quelque chose de nouveau dans la Chirurgie, montrent qu'ils ne cherchent qu'à la perfectionner; & s'ils alloient en foule pour le voir travailler, c'étoit plutôt pour apprendre la manière qu'on publieoit merveilleuse, que pour la critiquer ou la condamner. C'est donc à tort qu'on les a accusés. Il n'y a qu'à examiner & la nature & les suites de cette opération, pour être convaincu que la cause de tous ces désastres lui doit être uniquement attribuée; & il faudroit plutôt s'étonner de ce que les malades ne périssent pas tous par les inconveniens terribles qu'on a vu accompagner cette opération que j'ai vu vous rapporter.

N'y ayant rien qui retienne la pointe du bistoury, Frere Jacques le pousse d'ordinaire trop avant, ce qui fait qu'il perce la vessie de part en part, & que pressant le ventre du malade, il contrainc le fond de la vessie de s'approcher de son col; ainsi pour peu que le bistoury soit entré dans cet organe, il en touche bientôt le fond, qu'on a aussi trouvé ouvert à beaucoup de ceux qui sont morts, & c'est la raison pourquoi Frere Jacques ne vouloit point tailler ceux qui n'avoient que de petites pierres, parce que cherchant la pierre en tâtonnant avec la pointe du bistoury, il la trouve aisément lorsqu'elle est grosse, & difficilement quand elle est petite: la grosse arrête le bistoury sur laquelle il coupe de la vessie autant qu'il en juge nécessaire pour la pouvoir tirer, mais la petite ne l'arrêtant point, il souvent percé la vessie en trois ou quatre endroits.

On a trouvé quelquefois qu'il avoit coupé le col de la vessie en travers, desorte qu'il étoit tout à fait séparé de l'urètre, parce que n'ayant rien rencontré qui conduisit le bistoury, il alloit couper ce col au lieu du corps qu'il prétendoit ouvrir pro-

246 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
che cette partie, & alors connoissant son erreur,  
il étoit obligé de faire une autre ouverture après  
de ce même col pour en tirer la pierre; or jugez si  
une vessie ainsi coupée peut se guérir, & s'il ne  
faut pas que le malade périsse.

Il est souvent arrivé que Frere Jacques ouvroit  
aussí le rectum; parce que le bistouri coulant le  
long de ce boyau pour aller à la vessie, & l'appro-  
chant de trop près, un des deux tranchans de l'in-  
strument y faisoit une incision longitudinale; on  
ne peut pas douter que le rectum n'ait été ouvert,  
vu les matieres fécales qui sortent par la playe. Il  
y a même eu quelques-uns qui ne sont pas morts  
de cet accident, & à qui les gros excremens sor-  
tent encore par une fistule qui leur en est restée.

Je vous ai déjà dit que Frere Jacques ne s'éton-  
noit point quand il avoit ouvert le vagin; cela lui  
arrivoit à presque toutes les femmes qu'il taillait;  
il prétendoit que la playe n'en étoit point mortelle,  
ni même d'angereuse, & qu'elle se guéríssoit  
facilement. Je lui en ai vu tailler deux, à qui l'in-  
cision faite, le sang sortoit par l'orifice externe de  
la matrice; ce qui étoit une preuve certaine que  
le vagin étoit ouvert.

On m'a dit même qu'il y a quelques femmes à  
qui il avoit ouvert le vagin & le rectum tout en-  
semble; les gros excremens leur sortant par le col  
de la matrice; de maniere que ces pauvres femmes  
en étoient dignes de compassion, vu qu'elles se trou-  
voient en même tems trois playes considérables en  
trois parties différentes, sçavoir à la vessie, au  
vagin & au rectum.

Il ne faut pas d'avoir bien fait l'opération, il est  
de plus de la Chirurgien de bien traiter le ma-  
lade, & de le conduire à sa parfaite guérison. Frere  
Jacques étoit hardi à travailler, mais il ne se met-  
toit point en peine de procurer à la playe une bon-  
ne cicatrice: son talent étoit d'aller de ville en ville,

TROISIEME DEMONSTRATION. 247

& de tailler tout ce qui se présentait, il quittoit  
aussí-tôt ses malades, & les abandonnoit sans se  
soucier des suites; & c'est la raison pourquoi il  
avoit tant de certificats, parce qu'il se hâtoit de les  
prendre de ceux qui avoient été présents à l'opéra-  
tion, & qui pouvoient rendre témoignage de son  
adresse & de son habileté à tirer la pierre. Mais  
s'il eut attendu à les demander après la guérison,  
ils n'auroient pas parlé avec tant d'éloge qu'ils fai-  
soient immédiatement après l'opération. Par exem-  
ple, si Frere Jacques eût demandé des certificats à  
Messieurs les premiers Médecins de la Cour aussí-  
tôt qu'il eut taillé ce Cordonnier à Fontainebleau,  
ils eussent été très-avantageux pour lui; mais après  
l'avoir vu languir à Versailles, & mourir deux ans  
après qu'il eut été taillé, parce que l'anneau s'érou-  
illoit toujours par la playe; les certificats alors ren-  
dant témoignage de la verité n'auroient point été  
favorables à ce Lithomiste.

La mort prompte & cruelle de M. le Maréchal  
de Lorge, qui arriva le lendemain de l'opération  
que lui fit Frere Jacques, a désolé tout le mon-  
de; les partisans même n'ont pas osé entrepren-  
dre de l'excuser; ils sont convenus de la faute, &  
M. Fagon qu'on pressoit de se mettre entre les  
mains du Frere, a pris le bon parti en se mettant  
entre celles de M. Maréchal qui l'a heureusement  
tiré d'affaires; quoique les circonstances de ces  
deux opérations fussent semblables; car il y avoit  
à chacun un fungus dans la vessie. M. Maréchal a  
sauvé la vie à M. Fagon, & Frere Jacques a tué  
M. le Maréchal de Lorge; ce qui doit faire mou-  
tre une grande différence entre le Charlatan & le  
bon Chirurgien.

Tous les faits que je viens de rapporter, ont été  
tanté que les ay, l'indifférence qu'on donnoit à l'opé-  
ration n'ont pas continué, & que sa réputation  
a changé à son débâtonnement peu de tems après.

Messieurs  
Certificats  
donnés à ce  
Frere.

C'est à la  
impas au  
du princi-  
sujet qu'il  
taillé.

Il prit son  
et dit à va-  
anvers, en  
la repa-  
Q 4

248 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
ne se confier  
vo pas aux  
lema.  
sa naissance ; & ceux qui le vantaient le plus , ont  
été obligés de le croire. Il a pris le parti d'aller à  
Orléans , à Lyon & en d'autres Villes du Royaume  
ou il a opéré comme à Paris. Les premières  
lettres qu'on en a reçu écrites par ceux qui l'avoient  
vu travailler , publioient sa grande dextérité ; mais  
les dernières à l'exemple de celles de Paris , ne lui  
étoient point avantageuses ; desorte qu'il n'est pro-  
che plus mention de Frere Jacques : apparemment  
qu'il retournera à son premier exercice , & qu'il se  
contentera d'aller de village en village tailler chari-  
tablement aux dépens des pauvres malheureux qui  
lui tomberont entre les mains.

Avant que  
en a  
eter de sa  
maison.  
Quoique je n'approuve pas la maniere d'opérer  
de Frere Jacques , je ne la condamne pas absolu-  
ment , il y a du bon dans cette opération ; j'en ai  
tiré deux utilités l'une sur la ponction au périnée ,  
que je conseille de faire à l'endroit de la vessie où  
il fait son ouverture pour en tirer la pierre , &  
l'autre sur l'ouverture que je propose de faire au  
fond même de la vessie , pour en tirer la pierre par  
le bout d'appareil. Enfin je suis persuadé qu'un Chi-  
rurgien bon Anatomiste qui sçait conduire son in-  
strument , & qui est maître de le porter où il veut ,  
peut réussir par la maniere de Frere Jacques ,  
parce qu'il éviteroit tous les accidens qui lui sont  
arrivés ; mais c'est trop exposer un malade , que de  
le faire tailler par ce Frere , qui n'ayant aucune  
connoissance des parties qu'il faut couper , n'a de  
hardiesse à y enfoncer son poignard , que parce  
qu'il manque de lumiere pour en prévoir les con-  
séquences. Il n'y avoit personne qui ne tremblât  
en le regardant opérer , & les Chirurgiens mêmes  
quoiqu'agueris sur ces sortes d'opérations étoient  
effrayés de lui voir tenir son couteau si long-temps  
dans la playe.

Enfin le fruit de cette histoire est de nous ap-  
prendre qu'il ne faut pas applaudir avec tant de pré-

249  
TROISIÈME DEMONSTRATION.  
épipitation sur ce qui nous paroit nouveau ; il faut  
dans la Médecine recevoir tous les remèdes qu'on  
propose , & dans la Chirurgie voir pratiquer ceux  
qui se ventent de faire mieux que les autres : nous  
nedeavons pas tête baissée donner dans toutes les  
nouveauetés. En les examinant , on prend le bon ,  
& on en laisse le mauvais. C'est ainsi que les Arts  
se sont augmentés , & c'est ainsi que la Chirurgie  
est montée par degrés à la perfection où elle se suit  
admirer aujourd'hui. ( 4 )

En 1716 mon Frere Jacques pratiquoit de la ma-  
niere qu'il est décrite par son Frere , & c'est une né-  
cessité , incertaine de périlleuse. Mais cette opération  
est si simple & si facile , qu'elle a été depuis lue par  
plusieurs grands Praticiens , comme excellente & préfé-  
rable dans certaines cas. On qu'on va dire est un  
Mémoire de M. Morand inséré dans ceux de l'Académie  
Royale des Sciences , année 1731.

Frere Jacques ayant presque perdu sa reputation à Pa-  
ris , parcourut plusieurs villes de France & passa en  
Hollande , où il pratiqua la méthode avec tant de succès ,  
qu'elle y fut accréditée en peu de temps. M. Rau qui tail-  
loit alors à Amsterdam par le grand appareil , la goûta  
bientôt. Il la corrigea selon quelques-uns , ou plutôt il  
l'imita selon M. Morand , qui prouva bientôt dans un  
ouvrage qu'il doit donner sur cette maniere , que la mé-  
thode de M. Rau étoit précisément celle de Frere Jac-  
ques , telle que ce Moine l'avoit corrigée & perfection-  
née , soit par ses propres réflexions , soit par les conseils  
qu'on lui avoit donné à Paris. M. Morand prouve ce fait  
par des ouvrages & des rares , & par d'autres recherches  
qu'il a faites sur le premier de ces Ouvrages.

Il a été imprimé en Public par Frere Jacques en 1704  
& l'auteur a analysé avec de hautes. On voit dans  
ces deux ouvrages que Frere Jacques avoit corrigé la  
méthode , & qu'il étoit toujours sûr de faire son incision  
dans le même endroit , & de couper le col  
de la vessie. Cette opération eut entre les mains de M.  
Rau beaucoup plus de succès qu'entre celles de Frere  
Jacques , ce qui n'est point étonnant. Ce dernier igno-  
roit l'Anatomie , sans les lumieres de laquelle on ne va  
qu'à tâtonner , au lieu que le premier la sçavoit parfaite-  
ment. C'est pourquoi il étoit sûr de faire son incision

d'opération de M. RAU. M. Cheifelden qui y pratique la Chirurgie avec grande réputation, reconnoît par plusieurs expériences qu'il est dangereux de percer la vessie dans son corps, sur tout vers la partie inférieure. Il remplit d'eau la vessie, & de l'eau s'insinuant dans la membrane cellulaire qui environne le rectum, l'écoule des ulcères froids avec pourriture. Il essaya ensuite de tailler précisément comme M. ALBINUS prétend que M. RAU caillott, & les inconveniens furent les mêmes de la part de l'urètre. C'est pourquoi il imagina une autre méthode connue sous le nom d'appareil lateral, & qui n'est que l'opération de Frère JACQUES de M. RAU, encore plus sûre & plus facile. Cette opération latérale ne réussit pas moins à Londres qu'à Amsterdam, & de la renommée, le public bien sûr à Paris, où elle fut reçue avec beaucoup de succès par M. MORAND, & par M. L'OPÉRATEUR. Sur ce point il est connu. Messieurs GARANGÉOT & PERCHET l'ont fait aussi. Le bruit du succès de cette opération se répandit ensuite dans les Provinces & jusqu'en Espagne. M. le CAT, Chirurgien en chef de l'Hôpital de Rohien en Guyennaise, y tailla avec succès par cette méthode. M. LAHAYE Chirurgien l'a pratiquée à Rochefort, & M. VET, & M. CAILLÉ, M. MORAND a donné à l'Académie des Sciences l'énumération des expériences faites depuis son premier commencement.

Pour faire cette opération, le malade ayant été préparé à l'ordinaire, on le place sur une table horizontale de la hauteur de trois pieds, couverte d'un matelas; on lui met une vessie sous la tête, & le lie, & on le tient comme pour le grand appareil. Ensuite l'Opérateur introduit une sonde bien cachée dans la vessie, il en incline doucement le manche vers l'aîne droite du malade, prenant garde de ne la point passer en devant. L'Aide placé à côté de celui qui tient la sonde, le guide, prend le manche de la sonde, le tient avec la main droite sans la déranger de la situation; l'Opérateur l'a mise, & releve le manche gauche les vésicules. L'Opérateur fait à la peau de la glande avec le bistouri de M. CHEIFELDEN G. une incision, qui doit commencer exactement au point où finit celle du grand appareil, & se termine au point où commence à quelque distance du raphé, & va vers la tubérosité du rectum; entre les muscles érecteurs & accélérateurs gauches, & à côté de l'intestin rectum, il introduit ensuite dans la playe le doigt indicateur de la main gauche; pour trouver la crenelure de la sonde, en appuyant, s'il vent, un ou deux doigts de la même main

sur le rectum, pour l'assujettir en bas; il incise à la faveur de la sonde le commencement de l'urètre, la partie latérale gauche de la glande prostatica, & le col de la vessie, puis tenant toujours le doigt indicateur de la main gauche sur la sonde, il retire le bistouri pour prendre le gorgere, dont il met le bec dans la crenelure de la sonde. Il prend ensuite de la main gauche le manche de la sonde, & introduit avec la main droite le gorgere dans la vessie, en le faisant glisser doucement le long de la crenelure de la sonde. Quand l'urine commence à couler le long de la gouttière du gorgere, il est sûr que cet instrument est entré dans la vessie. Souvent elle coule aussitôt que l'incision intérieure est faite. L'Opérateur ôte la sonde de la vessie, il prend le gorgere de la main gauche; il glisse de la main droite le long de la gouttière une sonette, qui doit avoir les branches un peu plus longues que celles des sonettes dont on se sert pour le grand appareil. Il retire ensuite le gorgere, & achève l'opération à l'ordinaire avec une très grande facilité. S'il a ouvert quelque vaisseau considérable qui soit dans les grâilles, il en suit la ligature, si ce vaisseau est plus profond il arrête le sang par un bonnetton trempé dans quelque styptique. On pansé le malade, comme si on l'avoit taillé par le grand appareil.

M. le CAT, qui dans les commencemens, faisoit cette opération avec les mêmes instrumens que M. CHEIFELDEN, la fait à présent avec des instrumens nouveaux qu'il a inventés, & un arrien qu'il a perfectionné.

La sonde H. dont il se sert est terminée par une plaque longue, & un peu étroite qui tient lieu de manche, car c'est par elle que l'Aide tient la sonde dans une situation fixe, lorsqu'on l'a introduite dans la vessie.

L'instrument I. I. a la figure d'un fenspel à deux tranchantes. Sa lame est fixe dans son manche, & part de la par une rainure ou espèce de gouttière qui forme une vive arête de l'autre côté.

L'instrument K. a sa lame un peu courbée & tranchante par sa partie convexe. Elle est aussi fixe dans son manche, & partagée par une rainure ou gouttière longitudinale qui ne forme point de vive arête, parce que l'instrument est plus épais.

Après avoir placé la sonde dans la vessie, il fait avec l'instrument L. une incision aux tegumens & à l'urètre, mais un peu plus bas qu'on ne le fait ordinairement, afin d'éviter l'artere honteuse externe, qu'on coupe souvent lorsqu'on fait la méthode ordinaire. Il place la pointe de l'instrument dans la crenelure de la sonde, &



grossier de la pierre. D'ailleurs les parties s'étendent & prêtent beaucoup, pourvu qu'on ne fasse l'extraction de la pierre que peu à peu & par degré.

[illegible]

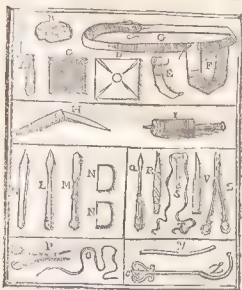
L'opération latérale a aussi ses avantages. Par elle l'on est toujours sûr de couper presque toutes les parties qu'on est obligé de déchirer par le grand appareil; par conséquent les malades souffrent moins, l'on tire plus facilement les glandes pierries, et l'opération est moins longue et moins douloureuse. Mais la nécessité de faire tenir la fente par un Aide, et l'ouverture qui s'en fait quelquefois du tronc de l'arrière qui se distribue à l'aille de l'urètre, et que quelques-uns appellent l'arcure forcée, et que les inciseurs actifs qui ne se croient point dans le grand appareil.

Quant à la mièrre arénée, on ne peut disconvenir qu'elle a quelques avantages, mais elle a aussi ses inconvénients. En la suivant on fait aisément l'extraction des pierres, l'extension & le déchirement des parties ne sont pas considérables, & on ne craint point l'inflammation d'une main. Mais, 1°. les injectivistes dans la vessie pour la remplir, ou l'urèrè qu'elle fait retentir au malade jusqu'à ce qu'elle soit pleine, ne peuvent pas produire l'inflammation, la plaie de la vessie, & plusieurs autres défordres qu'on a déjà reproché aux cathèters du haut appareil. De plus l'eau ou l'urèrè

zine peut s'illustrer dans le tissu cellulaire qui entoure la vessie, comme M. Chédelin l'a remarqué. 40. Il est difficile d'ouvrir par cette méthode les vessies malades ou ramolies, ou naturellement petites, ou celles des personnes grasses, ainsi elle ne convient pas à toutes sortes de vessies. 39. Dans les autres méthodes, on se sert de la sonde, par le moyen de laquelle on a d'ouvrir la vessie, & de l'ouvrir toujours dans l'endroit que prescrie celui de ses méthodes que l'on suit. Dans celle dont il s'agit, l'Opérateur privé de ce guide, non-seulement n'est pas sûr de l'endroit qu'il va percer, mais on ne sçait pas même certainement s'il atteindra la vessie. La preuve de cette incertitude, c'est que la figure de la vessie varie dans les sujets, & que les liquens, qui entrent la vessie ne changent point la figure en augmentant son volume, d'où il suit conclure qu'elles ne suffisent à la sonde, que l'on introduit, à moins qu'on ne soit sûr qu'on a été obligé quelquefois d'avoir recours à cet instrument. 40. Il survient presque toujours pendant l'opération une hémorragie fort considérable, surtout aux grandes personnes. Elle jette quelquefois le malade dans un flux de sang exorbité, & met la vie en danger. 41. On ne voit pas, en observant l'opération, le sang s'écouler du tissu cellulaire qui entoure la vessie, ou ne s'épanche dans la vessie même. On a lieu de croire qu'elle ne vient pas seulement de l'ouverture de l'artère hémorrhéale externe; quoiqu'il en soit cette hémorragie est un grand inconvénient. 39. Comme l'on porte l'instrument tranchant sans être guidé par une sonde, il peut arriver qu'on coupe la symphise des os pubis, surtout lorsque ces os sont joints un peu bas. 40. Après l'opération, la situation de la playe & l'épaisseur des parties divisées, empêchent de nettoyer facilement les vessies baveuses & malades, & de tirer aisément les pierres petites & les fragmens de pierres.



## PL. XVII. POUR LES OPERAT. SUR LA VERGE.



La verge  
est sujette à  
beaucoup de  
maladies.

De toutes les parties du corps, il y en a peu qui soient sujettes à un plus grand nombre de maladies que la verge : de celles qui attaquent, les unes se guérissent par des remèdes tant généraux que particuliers, & les autres demandent l'opération de la main. C'est de ces derniers que j'ai à vous entretenir, en vous enseignant ce qu'il faut faire pour les guérir.

L.2

## TROISIÈME DEMONSTRATION.

257

La verge a trois parties qui sont ordinairement soumises aux opérations, savoir, le prépuce, le gland, & l'urètre. Au prépuce on en fait deux, le phimosis, & le paraphimosis ; au gland trois, car on le sépare lorsqu'il est adhérent, on en ôte les porteurs, & on le perce lorsqu'il est bouché, & à l'urètre deux, qui sont d'en consumer les callosités, & d'en tirer une pierre lorsqu'il y en a d'arrêtrées. Je vous ai démontré cette dernière en faisant l'opération pour la pierre, je vais vous montrer les autres. Voilà celles qui sont utiles, & qu'on doit nécessairement savoir : il y en a trois autres qu'on doit rejeter comme inutiles, ce sont celles du recuili, de la circoncision & du bouclement, dont je ne vous parlerai qu'autant qu'il faut que vous en sachiez pour être les premiers à les condamner.

Par le recuili, les Anciens entendoient une opération qu'ils faisoient à la verge, lorsque le gland étoit trop découvert. Ils la pratiquoient en deux manières, l'une en faisant une incision circulaire à la peau de la verge vers le racine, & tirant cette peau jusqu'à ce que le gland fût recouvert ; & l'autre après avoir relevé le prépuce sur la verge, ils incisoient en rond la peau interne du prépuce proche le gland : puis à l'une & à l'autre de ces manières ils tiroient le bout du prépuce sur une petite canule de plomb pour laisser sortir l'urine, & produisoient une cicatrice entre les deux lèvres de l'incision. Ils faisoient cette opération à ceux qui ayant le gland toujours découvert se sentoient incommodés par le frottement continu de la chemise, & qui vouloient à quelque prix que ce fût l'avoir recouvert.

La Circoncision se faisoit à une indispotion toute opposée au recuili : c'étoit lorsque le gland ne se pouvoit pas découvrir, on faisoit une ligature au bout du prépuce au dessus de ce qu'on en vouloit couper, qui étoit environ l'épaisseur d'un ou

Troisième  
démonstration  
des opérations  
sur la verge.

De la cir-  
concision.

K

de deux écus, puis avec des ciseaux on coupe cette extrémité du prépuce, qui fait quelquefois un cercle si étroit, qu'il empêche qu'il ne se rebrousse sur le gland. Cette opération n'est plus en usage que chez les Juifs & les Turcs qui en font une cérémonie, & un mystère de leur Religion : les Chrétiens ne la pratiquent point, mais les Rabins & les Mousus la font à tous les enfans mâles de leur Loi, peu de tems après leur naissance.

**De Boucle.** Je ne sçai pas qui est l'inventeur du bouclier des garçons ; mais cette opération choque le bon sens. On tire le prépuce en dehors, & le traversant d'une aiguille ensilée on y laisse un gros fil jusqu'à ce que les cicatrices des trous fussent faites ; puis retirant le fil, on laisse à la place une grosse boucle de fer qu'on y laisse tout le tems que le sujet étoit dans un âge incapable de travailler à la génération. Ils prétendoient que cette boucle l'empêchant d'avoir commerce avec des femmes, jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans qui est le tems qu'on l'ôtoit, les forces ne se dissipent point, & qu'elles se conservoient pour engendrer des enfans forts & en état de servir la République.

**Inutiles & de ce pays Septentrionaux & tempérés** où le prépuce n'est pas sujet à se racourcir, ni à se prolonger excessivement comme dans ces régions chaudes, où la Circumcision est souvent nécessaire, & où la passion d'amour porte de si bonne heure les hommes aux embrassemens. Venons aux opérations de pratique.

**De Phim.** Le nom de phimosis est dérivé du verbe Grec *phimosin*, qui veut dire, serrer ou étrecir, parce que l'extrémité du prépuce est tellement étroite qu'elle ne permet pas au gland de se découvrir ; de sorte que cette maladie n'est autre chose que le prépuce trop serré, dont l'extrémité forme une

bride circulaire, qui empêche que le gland ne soit libre dans son usage ; ce mal survient ou naturellement, ou par accident.

Cette indisposition est appelée naturelle, quand l'enfant a dès sa naissance le bout du prépuce fort étroit. Il y en a plusieurs à qui cela est arrivé, & à qui en croissant il s'est peu à peu élargi, & sorte que le gland s'en est dépoillé naturellement, mais il y en a d'autres à qui le prépuce est tellement serré, qu'il leur est impossible d'apercevoir l'extrémité du gland. On prétend que cela leur cause deux incommodités, l'une de nuire à la génération, en empêchant que la semence ne soit lancée avec assez de vitesse pour être reçue de la matrice ; & l'autre, qu'il s'engendre une crasse blanche entre le prépuce & le gland, laquelle ne pouvant pas être détachée s'augmente par son séjour, pique & cause un prurit au gland, qui en est d'autant plus fatigué qu'il est très-sensible dans ces personnes. Ces raisons néanmoins ne sont pas suffisantes pour en venir à l'opération : car pour répondre à la première, je vous dirai que j'en ai vu qui avec cette indisposition ne laissoient pas que de faire des enfans ; il y en a mille exemples ; & on remédie aisément à la seconde incommodité en tenant avec les doigts le bout du prépuce serré quelque tems, pendant que le sphincter de la vessie est lâché pour pisser, l'urine pour lors remplissant le prépuce balaie & nettoie le gland de la crasse qui s'y étoit amassée & qu'elle entraîne avec elle en sortant rapidement quand on quitte le prépuce.

Cette maladie est nommée accidentelle lorsque elle est causée par des chancres ou ulcères véroléux, qui se cantonnent tout autour du gland, ou par une boursofflure & une inflammation du la verge, qui fait que le gland trop serré pour lors par le prépuce tuméfié pourroit tomber en mortification dans ces deux occasions il faut en venir promptement à l'opération.

tement à l'opération qui consiste dans une incision qu'on fait au prépuce depuis son extrémité jusqu'à la couronne du gland. Voici la manière de s'en acquiescer.

Si on a un malade, Ayant avant l'opération préparé le malade, s'il est nécessaire, & disposé l'appareil, on le fait asséoir dans un fauteuil un peu panché en arrière & alors le Chirurgien prend de sa main droite un instrument fait exprès, qui ne sert qu'à cette opération : il est enroulé, & a la pointe de la tranchant comme un canif. Vous le voyez marqué A. & comme il est pointu on met au bout une petite boule de cire grasse comme un grain de coriandre, qui empêche qu'il ne pique en le glissant entre le gland & le prépuce. Lorsque la pointe de l'instrument est parvenue à la couronne du gland, l'Opérateur tient ferme la verge de sa main gauche, puis poussant l'instrument il en perce le prépuce qu'il coupe depuis la couronne du gland jusqu'à son extrémité en retirant l'instrument à lui : il faut faire en sorte que les deux membranes du prépuce soient coupées également. (A) On laisse couler un peu de sang pour dégorgier la verge, puis on panse la playe,

(a) C'est en quoi consiste la perfection de cette opération ; car si l'on coupoit plus de la membrane interne du prépuce que de l'externe, l'opération seroit imparfaite ; & si l'on incisoit plus de l'externe que de l'interne, outre que le gland ne pourroit point se découvrir, on mettroit une partie des corps caverneux à découvert. Pour éviter ces inconvénients, il faut porter l'instrument au-delà de la couronne du gland, & retirer la peau de la verge vers le pubis avant de couper. Quelques Praticiens se servent aujourd'hui de ciseaux mouillés au lieu de canif. On introduit une des deux lames à plat entre le prépuce & le gland au-delà de la couronne, on en relève ensuite la lame, & on coupe tout ce qui se rencontre entre eux. Mais le Docteur Bernart M. avec l'addition que M. de la Peyronie y a faite, parut plus commode que l'un & l'autre de ces autres cas, & n'a pas les inconvénients. On l'introduit aisément, par-

Mettant un plumaceau B. couvert d'altringens, un emplâtre C. fait un croix de Malthe, & percé dans son milieu, afin qu'il ait une issue pour l'urine, avec une compresse D. de même figure, trempée dans l'osier, & une petite bande E. avec laquelle on fait des circulaires au tour de la verge : on met ensuite la verge dans un petit suspensoir F. attaché à une bande circulaire G. autour du ventre, afin qu'elle ne pende point en en-bas, & que la fluxion n'y soit pas excitée.

Cette opération est absolument nécessaire à ceux à qui ont le prépuce serré par des chancres, ou par des ulcères véroliques autour du gland. Pour guérir ces maux, il les faut panser, ce qu'on ne peut pas faire qu'on n'ait découvert le gland : si on n'y faisoit point de remède, ces chancres rongeroient la verge, ou produiroient la vérole ; c'est pourquoi on aura recours à l'opération. Mais on la doit éviter à ceux qui impatiens d'avoir leur gland découvert, veulent qu'on leur fasse, j'ai vu de la faire à quelques-uns qui ayant le prépuce étroit de naissance, n'avoient point d'autre raison de la demander, que l'envie d'être faits comme les autres.

Je ne fais point la raison pourquoi on ordonne de faire l'incision à un des côtés de la verge, ce n'est pas pour éviter les vaisseaux, car il y en a également dans toute la circonférence du prépuce :

ce qu'il n'est point d'un gros volume ; & on ne risque pas de peccer les parties et l'os de la verge jusqu'à l'endroite désigné, parce que la lame est cachée dans une espèce de canule. Après avoir introduit cet instrument, on ôte la canule vers le pubis, & on achève l'opération. Il faut avant que de la faire, essayer de moyen plus doux, tels que les saignées, les injections adoucissantes, &c. &c. & le gland, les bords de cette partie, les cataplasmes ; &c. ce n'est qu'après les avoir employés sans succès, ou que dans un cas extrême nécessaire, qu'on doit en venir à l'opération.

262 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
pour moi je la fais à la partie moyenne & s'ap-  
puyé de la verge ; je trouve qu'en cet endroit,  
l'incision est plus profonde, le gland se découvre  
mieux à droite & à gauche, & la difformité est  
moins grande que quand on la fait à un des côtés.

DE PARAPHYMOSE.

Le mot de Paraphymosis est composé de *para*  
qui veut dire grandement, ou au-delà, & de  
*phymosis*, qui signifie serrer, parce que le gland  
est tellement serré à sa racine par le rebroussement  
du prépuce, au-delà duquel il est avancé, qu'il  
tomberoit en mortification, si on n'y remédioit  
promptement. Cette maladie est toute contraire  
au phymosis : dans celle-ci le gland est trop cou-  
vert, & dans celle-là il est trop nud. Il y a des Au-  
teurs qui font deux sortes de paraphymosis, l'une  
qui arrive naturellement, & l'autre par accident.

DE PARAPHYMOSE NATURELLE.

Celui qu'ils appellent naturel est lorsque le pré-  
puce étant naturellement très-court, il se retrouve  
tout entier derrière la couronne du gland, & on  
ne le recouvre plus : lorsque ceux qui ont cette lo-  
gère incommodité demandent du secours, quel-  
ques Auteurs veulent qu'on leur fasse l'opération  
du récuil dont nous avons parlé ; mais elle ne  
se pratique plus ; ceux qui ont été circoncisé sont  
sujets à cette espèce de paraphymosis, parce qu'on  
a retranché du prépuce.

DE PARAPHYMOSE ACCIDENTELLE.

Le paraphymosis accidentel, est lorsque par  
violence on a fait remonter le prépuce par dessus  
la couronne du gland, & qu'étant naturellement  
étroit, il ne peut plus descendre & recouvrir le  
gland, étant arrêté au dessus par la largeur de la  
couronne. Cela arrive souvent à des enfans dont  
le gland n'a point encore été découvert, & qui par  
le se voyant ont par force fait remon-  
ter le prépuce au dessus du gland, & à de nouveaux  
mariés qui font des efforts pour dépuceler de  
jeunes filles qu'ils auront épousées ; car alors par la

TROISIÈME DEMONSTRATION. 263

violence que la verge fait pour entrer, le gland se  
découvre, & ne se peut plus recouvrir. J'ai vu  
un jeune homme à qui cela arriva le jour de son ma-  
riage, & qui trois jours après me vint trouver avec  
un furieux paraphymosis, croyant que c'étoit du  
mal vénérien que sa femme lui avoit donné : je lui  
en fis la réduction, & lui dis que c'étoit au con-  
traire une preuve que sa femme étoit pucelle, &  
que si elle n'étoit pas déçue, elle lui auroit épar-  
gné la douleur qu'il venoit d'endurer.

Il faut que ceux qui nous ordonnent de guérir  
les paraphymosis par médicaments ne soient guéris  
instructs de cette maladie : je ne comprends pas  
comment on peut se fier à des huiles, à des cerats  
& à des cataplasmes, pour le traitement d'une ma-  
ladie aussi pressante, & qui veut qu'on ne diffère  
pas un moment à réduire la partie en son état na-  
turel, à moins qu'on ne veuille exposer la verge à  
tomber en gangrène. Au phymosis il faut avant  
que de travailler préparer son appareil ; mais au  
paraphymosis il faut commencer par réduire le  
gland de son prépuce, ensuite on prépare le récuil  
& les bandes nécessaires. Le pitoyable état  
d'une verge attaquée d'un paraphymosis, & les  
douleurs que ressent le malade demandent un se-  
cours plus prompt que n'est celui des topiques,  
ordonnés souvent par des gens qui ne connoissent  
pas le péril où est cette partie.

Il faut donc en venir à l'opération qui consiste  
à faire descendre le prépuce sur le gland pour le  
recouvrir ; c'est ce qu'il faut faire sur le champ : &  
ne point quitter le malade qu'il ne soit recouvert.  
Pour y parvenir, on met d'abord tremper la verge  
dans de l'eau froide un peu de tems, afin que par  
la fraîcheur de l'eau les esprits étant répercutés le  
gland puisse diminuer de son volume qui est pour  
lors fort gros & tendu, puis prenant la verge en-  
tre les deux doigts indices & du milieu des deux

mais, dont les dos regardent le ventre du malade, on amène le prépuce sur le gland qu'on repousse en même temps avec les deux pouces, tâchant de le faire rentrer dans sa bourse. S'il n'y avoit pas long-temps qu'il fût découvert, on pourroit espérer de réussir de cette manière; mais comme ces sortes de malades ne se déclarent au Chirurgien, qu'à l'entremise, quand la verge est beaucoup enflée, qu'il y a des bourses au prépuce pleines d'une eau rouillée qui le tuméfie extraordinairement, & qu'il s'est même fait des crevasses circulaires qui séparent en partie le gland de la verge, on est obligé de faire avec la pointe de la lancette H. de petites incisions à la membrane interne du prépuce pour débrider l'endroit par où il s'en trop le gland, (a) on fait autour de ces petites incisions qu'il en faut pour laisser la liberté au prépuce de descendre par-dessus le gland, ce qui n'est pas difficile pour lors, en prenant la verge de la manière que je viens de dire.

Quand le gland est rentré dans sa loge, l'opération du malade finit. On prépare son appareil qu'on pose de la même manière qu'on fait au phymosis, on

(a) L'Auteur dit bien ici qu'il faut faire des incisions à la membrane interne du prépuce, mais il ne marque pas précisément l'endroit où il les faut faire. La membrane interne du prépuce forme dans cette maladie des bourses, & entre eux des brides qui serrent comme des espèces de ligatures circulaires. Ces brides produisent tout le désordre, & ce sont elles qu'on doit principalement couper. Les petites incisions sur les bourses ne débarrassent pas d'arrangement, & on ne doit les faire que quand ils sont si gros qu'ils empêchent le prépuce de couvrir le gland. Pour couper ces brides le bistouri tenu courbe est encore préférable à la lancette. On en glisse la pointe dessous la bride, en tournant le dos de l'instrument du côté des corps caverneux, & l'on coupe les brides en le retirant. Il faut les couper toutes, pour pouvoir recouvrir le gland avec le prépuce.

fait une embrocation sur le ventre qu'on couvrira d'une compresse trempée en oxycrat, on en met une autre sur les bourses, on saigne le malade quelque temps après l'opération, on lui tient le ventre libre par des lavemens rafraîchissans, on lui fait observer un bon régime de vivre pour éviter les tristes suites d'une pareille maladie, & au bout de quelques jours, il sera bon de faire avec la seringue I. des injections détergentes sous le prépuce pour modifier & nettoyer les playes des petites incisions qu'on a été obligé d'y faire, & ensuite on en procure la cicatrice.

Je trouve dans quelques-uns de ces nouveaux *Conseils de* Auteurs qui ont écrit des Opérations, qu'on doit <sup>quelques</sup> presser avec les deux pouces autour du gland pour <sup>Auteurs à</sup> le faire rentrer, & non pas pousser contre son extrémité vers la racine de la verge, parce qu'étant molet, on l'éloignerait en le poussant ainsi, & on l'empêcherait de rentrer dans sa place. Ceux qui nous donnent ce précepte, nous font connoître qu'ils ne sont guères Chirurgiens, parce que s'ils avoient pratiqué cette opération, ils s'en rendroient que pour lors le gland est tellement tuméfié & dur, que quelques efforts qu'on fût pour le recouvrir, il est impossible de le rendre plus large en poussant contre son extrémité: il faut s'en rapporter à ceux qui sont dans l'usage actuel des choses, & personnellement ne peut mieux instruire les autres sur le fait des opérations, que ceux qui les ont pratiquées depuis un grand nombre d'années.

L'Adhèrece qu'on se fait quelquefois du prépuce avec le gland est appelé *symphe*, de *symphe* *phym*, qui veut dire ensemble, & de *sym*, qui signifie attacher, parce que pour lors le prépuce est fortement attaché avec le gland. On a vu des enfans venir au monde ayant le prépuce collé avec le gland, il est très-difficile à séparer quand cela

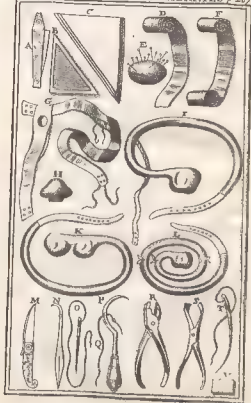
vient de la naissance, parce que ces deux parties ayant été formées ensemble se trouvent jointes dans toute leur circonférence, & comme ne faisant qu'une même partie continue. Il faut néanmoins tâcher de les séparer, avec une petite feuille de myrthe K. un peu tranchant qu'on coule doucement entre le gland & le prépuce, prenant garde de ne pas percer le prépuce qui est mince, & qui ne se répareroit pas aisément. On peut encore en tirant le prépuce en en-haut avec la pointe du scalpel L. disséquer & séparer les deux membranes du prépuce & du gland, & de même qu'un Anatomiste sépare deux membranes contigues l'une à l'autre, & si en faisant cette opération on ne pouvoit pas se dispenser d'anticiper sur l'une ou sur l'autre de ces parties, il faudroit couper plutôt du gland que du prépuce : mais un Chirurgien adroit supprime ces parties sans les lésuer, & après cette opération infinie tous les jours dans l'intervalle des parties d'étimes une feuille de myrthe d'yeoir pour empêcher la réunion.

De symphy-  
sis acciden-  
tel. de son  
organe.

Il arrive souvent que cette cohérence vient après l'opération du paraphymosis, car si on neglige de cicatrifier les playes faites à la partie interne du prépuce, il ne manquera point de se coller avec le gland, ou bien après des ulcères ou chancres qu'on n'auroit pas eu soin de guérir parfaitement. Dans ces cas il n'est pas si difficile à être séparé, parce qu'il n'est adhérent qu'aux endroits des ulcères, & non pas dans le totale, comme quand ce mal vient de naissance. C'est une incommodité qui chagrine les gens mariés, parce que pour lors le devoir conjugal ne s'accomplit pas dans la perfection. C'est ce qui les fait recourir au Chirurgien qui sépare ces parties de la manière que je viens de dire : la séparation étant faite, on coule entre le prépuce & le gland, de petits linges N. N. trempés dans une eau dessiccative, comme est l'eau vul-

Pansemens  
de malade  
après l'opé-  
ration.

FIG XXI POUR LES HERNIES p 267



TROISIÈME DEMONSTRATION. 267  
neraire, ce qu'on continue jusqu'à ce que le tour  
soit entièrement cicatrisé.

IL vient souvent à la verge de petites excroissances verrucosales qu'on nomme des porreaux. Les Italiens les appellent *porrighi*, parce qu'elles ressemblent à des figues. Ces excroissances sont faites d'une chair molle, baveuse & découpée fort menu; elles se multiplient bien vite; c'est pourquoy on ne doit point différer d'y remédier. Ces sortes de porreaux viennent presque toujours d'une cause impure contractée par des atouchemens vénériens; ce qui oblige d'avoir recours au Chirurgien, sans quoi ils ne feroient que croître & se reproduire en divers endroits.

On nous propose deux moyens pour guérir ces maladies, l'un par modicaments, & l'autre par Chirurgie.

Les modicaments dont on se sert, sont de deux sortes; les uns qui mortifient ces chairs en les rendant blanches & sèches, de vives & rouges; qu'elles croient, telle est la poudre de Sabine pulvérisée & appliquée dessus. Les autres qui les consumment en les corrodant & les rongent peu à peu, comme sont les onguents de Calceus ou d'Egyptiac.

La Chirurgie a aussi deux moyens pour les ôter, Moyens 1. & 2. La ligature & les ciseaux. On se sert de la ligature à ceux qui ont la base étroite, on les lie avec cette soye O. fine & rouge, & ils tombent ordinairement en deux jours. Mais comme il y en a souvent beaucoup, & que rarement se peuvent-ils lier, on a bien plutôt fait de les couper avec les ciseaux P. le plus proche de la peau que l'on peut. Il faut laisser écouler le sang qui en sort, jusqu'à la quantité d'une poignée, puis laver la verge dans du vin tiède, & avec la pointe d'une pierre de vitriol, toucher les endroits dont il sort du sang. Le vitriol a deux bons effets, l'un d'arrêter le sang, l'autre

Deux moyens de guérir.

Chaux des médicaments.

Moyens 1. & 2.

Comment on doit achever la préparation.

de cauteriser l'endroit qu'il touche en brûlant les petites racines qui tombent confusé avec l'escarre.

Il ne faut pas attendre la parfoite guéri on des porteurs de la verge sans le secours des remèdes généraux, parce qu'étant produits par une espèce de virus il faut user de pilloanes sudorifiques; les pillules ou la pannée mercurielle en emportent la cause, si on veut les guérir absolument.

**D**E L'URÈTRE QUI N'EST PAS PERCÉ.  
Lorsque l'urètre n'est point percé, c'est une indi-<sup>de l'urètre</sup> <sup>qui n'est pas percé</sup> <sup>qui vient de naissance</sup> <sup>est peu de chirurgien qui n'ayant été appelé pour le-  
coursir des enfans nouveaux nés, à qui l'urètre n'é-  
roit point ouvert à son extrémité, & qui par con-  
séquent ne pouvoient point uriner, d'où il est ma-  
nifeste que la fistule d'ins laquelle nage l'enfant,  
pendant qu'il est dans la matrice, n'est point de  
son urine, comme il y a beaucoup d'Auteurs qui  
l'ont cru, puisque ces enfans imperforés ne pou-  
voient point avoir uriné, & que néanmoins ils  
avoient des eaux comme les autres.</sup>

L'opération consiste à faire au plutôt une ou-  
verture, parce que l'enfant ne pourroit vivre long-  
temps sans rendre son urine. On fait cette ouverture  
à l'endroit où elle devrait être, avec cette feuille  
de myrthe Q. emmanchée longue & pointue; ou  
bien avec la lancette R. Ce trou est aué à faire  
quand il n'y a qu'à percer la peau qui couvre le  
gland. Mais quand ce sont les parois du canal  
qui sont adhérents, il faut profond jusqu'à ce que  
l'urine sorte, qui est la fin qu'on se propose ici. Il  
faut faire l'ouverture plutôt grande que petite,  
pour plusieurs raisons; & je trouve qu'il est inu-  
tile de mettre ensuite dans la playe une canule de  
plomb pour empêcher que les bords ne se rejoin-  
tent, puisque l'urine qui passe souvent par ce  
conduit, ne leur permet pas de se recoller.

Ce n'est pas le seul défaut qui arrive au gland,

que de n'être pas percé, il y en a encore trois au-<sup>Trois autres</sup> <sup>defauts du</sup> <sup>gland</sup> <sup>tres qui demandent la main du Chirurgien pour les</sup> <sup>guérir, savoir quand le trou est trop petit, quand</sup> <sup>il n'est pas percé dans son extrémité, & enfin quand</sup> <sup>le fillet est trop court. Voyons les opérations qu'il</sup> <sup>faut faire pour corriger ces trois défauts.</sup>

**S**i le trou du gland est trop petit, l'urine ne peut  
sortir que comme un fillet, ou goutte à goutte,  
on est trop de tems à pisser, & la semence ne peut  
être éjaculée assez promptement. On doit donc  
élargir cette ouverture, ce qui se fait en par reme-<sup>Les moyens</sup> <sup>de rem. et</sup> <sup>au puerier.</sup>  
des, ou par un instrument. Les remèdes sont une  
tentée de mieule de sureau, ou un morceau d'épon-  
ge préparée, qu'on met pour élargir peu à peu le  
passage, & qu'on grossit à mesure que l'ouverture  
s'agrandit; mais cette manière est trop lente, je  
conseille de se servir de la lancette avec laquelle on  
accroît le trou par ces deux extrémités en haut &  
en bas. Cette opération s'accomplit en un moment,  
étant plus prompte & moins douloureuse que la  
tentée. La canule de plomb n'est pas plus nécessai-  
re ici que quand le gland n'est point percé.

Il arrive quelquefois que le gland n'est pas percé <sup>Cause &</sup> <sup>du</sup> <sup>l'endroit ordinaire,</sup> <sup>& qu'il n'est au-dessous</sup> <sup>convient de</sup> <sup>du</sup> <sup>le trou</sup>  
dans l'endroit ordinaire, & qu'il n'est au-dessous  
proche le fillet: ceux qui ont cette incommodité  
sont obligés de lever la verge en en-haut pour uriner;  
elle est appelée hypospadias de deux mots  
Grecs hypo, qui veut dire dessous, & de spazem,  
qui signifie percer. Cela procède souvent de ce  
qu'un enfant étant venu au monde sans ouver-  
ture au gland, les parents ne s'en étant point  
aperçus, l'urine qui cherchoit à sortir, s'est fait  
un chemin proche le fillet, qui est l'endroit de  
l'urètre le plus mince; ceux qui ont l'urètre percé  
de cette manière, ne peuvent engendrer; parce  
que la semence se répandant aux côtés du vagin,  
elle ne coule que lentement & sans vigueur vers



270 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
l'office interne de la matrice ; c'est pourquoi cette indisposition demande nécessairement l'opération.

Comment  
on le doit  
reparer.

Il faut avec une feuille de myrthe pointue percer le gland comme il le doit être naturellement, puis dans l'ouverture qu'on vient de faire, mettre une petite cravate de plomb X. assez longue pour aller au-delà de l'ouverture inférieure qui est à l'urètre, & pour conduire l'urine dehors par la nouvelle ouverture : on travaille ensuite à reserrer l'ancienne, en rafraichissant les bords par de petites incisions, & procurant la cicatrice : il faut laisser la cravate dans l'urètre en la tenant attachée & liée avec ce cordon T. jusqu'à la parfaite guérison, afin que l'urine ne sortant plus par la première ouverture n'en empêche pas la réunion. Si on ne peut pas faire reserrer ce trou, il y a quelques Auteurs qui commandent pour lors de couper le dessous du gland, depuis la première ouverture jusqu'à la seconde, en le taillant comme une plume à écrire avec ce petit bistoury V. De cette manière l'urine & la semence sortent à plein tuyau, & seront fécondées ou elles doivent aller.

Consé-  
de q'opé-  
rations.

Cause ex-  
trinsèque  
de l'opé-  
ration  
du gland.

J'ai vu des enfans qui avoient l'urètre percé à deux ou trois doigts loin du gland, s'étoient des enfans sujets à passer au lit, qui pour éviter le fouet l'urètre loin dont on les menaçoit & dont on les regaloit souvent, s'étoient lié la verge avec du fil, croyant ce moyen infallible, & à qui cependant l'urine poulsant pour sortir, avoit fait, après de violentes douleurs, une ouverture proche la ligature, par où cette érosion sortoit toujours dans la suite. Pour les guérir il faut mettre dans l'urètre une cravate de plomb, qui passe au-delà de l'ouverture, & dont on tachera de procurer la réunion.

Incom-  
mode du trou  
de l'opé-  
ration.

Il y en a qui par une disposition avec laquelle ils sont nés, ont le sein de la verge trop court ; ce sein tiré en en-bas le gland, particulièrement

# TROISIÈME DEMONSTRATION.

271

Dans le tems de l'érection : d'où vient que l'ouverture étant pour lors trop en dessous, si on ne le voit pas la verge en-bas, on pilerait sur les jambes ou sur les pieds, & la semence ne peut point être lancée droite dans la matrice, ce qui nuit à la génération. Par un petit coup de bistouri ou de ces ciseaux X. on coupe ce sein en travers, de la même manière qu'on coupe le filet qui est dessous la langue, & ainsi on remédie par une opération fort légère aux deux incommodités que cela causoit. J'en ai vu quelques-uns à qui un chancre ayant rongé le frein, les a guéris de cette incommodité, mais je ne conseillerois pas de se servir d'un remède aussi dangereux.

L'opé-  
ration qui le  
guérit.

Quoique carnosité soit un terme général qui signifie toute chair superflue engendrée en quelque partie du corps que ce soit, néanmoins l'usage fait entendre par ce mot une excroissance de chair qui occupe & embrasse le conduit de l'urine. On a cru la réalité de cette maladie si bien établie par nos Anciens, que personne n'a osé le contester : ils disoient que l'humeur virulente d'une gonorrhée, sortant sous celle des prostites, corrodoit par son acrimonie le conduit de l'urine, & que des ulcères il en croissoient une chair fongueuse qui faisoit cette maladie. Ceux qui se prétendoient avoir des remèdes particuliers pour la guérir, avoient intérêt de confirmer cette erreur, plutôt que d'en débiter, & d'autant plus qu'une telle maladie ayant été abandonnée des véritables Chirurgiens, étoit devenue le partage de ces charlatans ou distributeurs de secrets.

Erreur cour-  
rante sur ce  
mal.

Jean-Baptiste Loiseau, Maître Chirurgien de Bordeaux, dans des observations Chirurgicales remarquables, qu'il a laissées par écrit, nous dit qu'il fut appelé pour traiter d'une carnosité le Roi Henri IV. qu'il l'en avoit pensé & guéri, & qu'il en fut recom-

Exemple re-

penfé par une Charge de Chirurgien de Sa Majesté que le Roi lui donna. Cette histoire quoique mémorable, ne prouve point qu'il y ait des carnosités; elle fait voir que ce M. Loiseau fait le mystérieux, & tient du Charlatan, en publiant ce qu'il a fait, sans dire, ni les moyens, ni les remèdes dont il s'est servi. S'il avoit été vrai que le Roi eût eu une carnosité, & qu'il lui eût continué, il falloit qu'en écrivant cette histoire il ne fit point un secret, ni de la méthode, ni des drogues qu'il avoit employées à une guérison pour laquelle il avoit été si libéralement gratifié; mais puisqu'il se tait sur l'essentiel, je la tiens apocryphe.

Quand on voyoit à quelqu'un une difficulté d'uriner, & que l'urine sortoit déliée, fourchée, & de travers, que le malade voulant passer étoit contraint d'aller à la selle par les efforts qu'il faisoit pour pousser son eau dehors, & que la croyant toute sortie, il en demeurait néanmoins encore dans la vessie, on traitoit cela de carnosité: mais quelque diligence que j'aye faite en ouvrant des corps qu'on accusoit d'en avoir, je n'en ai point encore remarqué, & je n'ai trouvé aucun Chirurgien qui assure d'en avoir vu, j'entens parler de ceux qui sont dignes de foi.

Je sçai qu'il y a beaucoup de gens qui ont les accidens dont je viens de parler, mais ils ne sont point causés par les carnosités; ce sont des suites d'une ou de plusieurs chaudes-pissés qui ont ulcéré & corrodé l'urètre en plusieurs endroits: or les cicatrices qui se font à ces ulcères étant durs, & tenant de la nature de la carnosité, elles érécient le conduit de l'urine qui n'a plus par conséquent tant de facilité pour sortir, & ce sont ces mêmes cicatrices qui empêchent le passage de la sonde qu'on croyoit arrêtée par la carnosité.

Quoiqu'en connoisse la véritable cause de cette

maladie.

maladie, elle n'en est guères moins difficile à guérir: pour cela il faut débarrasser l'urètre de ces cicatrices calleuses qui en rendent le passage si étroit, que l'urine ne sort que comme un filet; & pour cet effet la sonde ne pouvant point s'ouvrir le chemin, on aura recours aux médicamens, car c'est se tromper que d'espérer d'en venir à bout avec des sondes tranchantes, décrites par Ambroise Paré, & par d'autres Auteurs, auxquels je vous renvoye pour en juger.

Le Chirurgien préparera son remède cathédrique plus ou moins fort, selon que la cicatrice sera plus ou moins vicieuse; il prendra une bougie Y dont l'extrémité qu'il fera enfoncer dans la verge, sera un peu creuse, afin de mettre de son remède dans cette petite cavité; puis il introduira la bougie dans l'urètre, en la poussant doucement jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par la cicatrice, & la laissant dans la verge, afin que le remède qui touchera pour lors la dureté agissant dessus, en consume une partie, dont il tombera une petite escarre; le lendemain il recommencera la même chose, & continuera jusqu'à ce que le passage soit libre. Il connoît le progrès qu'il fait en observant combien la bougie va plus loin les dernières fois que les premières; mais il ne faut point s'impatienter dans cette opération qui demande du temps, car si on venoit faire son remède plus corrodif à dessein de hâter la cure, la douleur & l'inflammation surviendront en ronges plus qu'il ne comprendroit: on aura soin de faire plus tôt le remède avant que de porter le remède, afin que restant deux ou trois heures sur la collosité, il ait le temps d'en emporter une escarre. Quand la bougie entre jusques dans la vessie, & que le malade urine à plein canal, il n'y a plus rien à consumer; il faut alors dessécher les endroits que le remède a touchés, ce qu'on fait par des liqueurs dessicca-

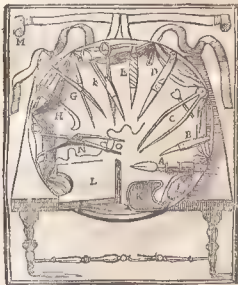
Remède  
qu'on doit  
appliquer à  
ce mal.Progrès de  
la cure.Accidens  
à craindre  
quand on  
précipite  
l'opération.

274 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.

ties qu'on seringue fréquemment dans l'utère, & par une sonde de plomb <sup>2</sup>z. trece de vis argent, qu'on introduit sous le, afin d'entretenir le conduit toujours libre & ouvert, pendant qu'il s'y forme de nouvelles ténacités.

F. 1 du tra.  
ailment.

Fig. XVIII. DES OPERATIONS SUR LA MATRICE.



**L**a matrice n'est pas moins sujette à la Chirurgie que toutes les autres parties du corps : elle est atteinte d'une infinité de maladies, dont

TROISIÈME DEMONSTRATION.

275

plusieurs ne se guérissent que par la main du Chirurgien : c'est le cas de l'écoulement de sang le plus tendu le du corps, & c. Le Chirurgien la traite avec plus de délicatesse que les autres.

De ces maladies qui demandent l'opération, il y en a trois arrivées à l'origine de l'écoulement, & d'autres à son fond : celles de l'origine sont de deux sortes : savoir quand il est bouché, & quand il y croit quelque chose d'étranger ou contre nature : celles du fond se réduisent toutes à l'accouchement & à les suer.

Cet orifice se peut trouver bouché en deux endroits différents, ou aux lèvres, ou aux caroncules, & il faut que le Chirurgien fasse une ouverture dans l'un & dans l'autre de ces endroits, c'est pour quoi il ne peut trop exactement en connoître les différences pour ne se point tromper.

Quand les deux lèvres sont jointes ensemble, elles le sont totalement ou en parties. Elles ne le peuvent être dans toute leur étendue que par un vice de naissance, parce qu'ayant été séparées naturellement, l'une qui sort sans cesse ne peut plus de se joindre ensemble d'un bout à l'autre : si elles ne le sont qu'en partie, cela peut contribuer à la première conformation, ou bien à quelque accident arrivé après la naissance, comme des ulcères mal pansés, ou de pustules survenues dans une petite verole entre les lèvres, qu'elles auront collées & jointes en partie l'une avec l'autre, en se cicatrisant.

Lorsque la clôture de l'orifice externe se trouve à l'endroit des caroncules muqueuses, elle s'est faite dès la première conformation, n'y ayant point de cause externe qui les puisse unir absolument. Il y a d'ordinaire de petites fillets membraneux qui tiennent les quatre extrémités comme liées ensemble, & qui les retiennent, sans qu'elles puissent se

*Donstion  
deserit  
leur  
riva.*  
un bouton de rose à demi épanoui : ce sont ces fibres qui en se rompant à la première approche du mari, lorsque la verge les force pour entrer, versent quelquefois des gouttes de sang, ce qui est la marque du pucelage ; mais quand au lieu de simples fibres la nature en forme le fœtus a mis une forte membrane, qui rassemblant les caroncules, ne leur permet point de laisser entrer la verge dans le vagin, alors le mari fait des efforts inutiles, il ne peut forcer cette barrière, & il faut que le Chirurgien avec son bistouri lui en ouvre le passage.

*Faust op  
rien lui ce  
sujet.*  
Cette disposition à jeter les Anatomistes anciens, & le peuple dans deux erreurs différentes. Elle a fait que plusieurs Anatomistes ont supposé une membrane transverse dans le col de l'uterus, à laquelle ils ont donné le nom d'hymen ; & parce qu'ils ont vu en quelques sujets ces caroncules jointes par une membrane, ils ont établi pour certain qu'elle se trouvoit dans toutes les filles, & ils en faisoient la véritable preuve de la virginité, persuadés que quand elle n'y étoit point, il falloit que la fille eût été déflorée par quelque chose qui étoit entré dans le vagin. J'ai cherché cette membrane dans plusieurs filles que j'ai ouvertes à tout âge, & qui assésiment avoient été sages, je ne l'y ai jamais trouvée, c'est pourquoi avec tous les Anatomistes d'aujourd'hui je la crois imaginaire. L'autre erreur est populaire : ceux qui par cet obstacle n'ont pu conformer leur mariage, ont cru qu'on leur avoit noué l'aiguillette ; car le peuple prétend que dans le tems que le Prêtre marie quelqu'un, un des assistans par un noué qu'il fait à une ai uillette, peut en prononçant de certaines paroles, arrêter la consommation du mariage ; mais c'est une folie que d'être dans cette pensée. Quand un mariage ne peut pas être consommé, il n'en faut point chercher de cause surnaturelle,

*Autre  
vision.*

ni croire que ce soit un effet des pouvoirs des sorciers, qui n'ont de force que sur des esprits folles & trop credules ; ce défaut est toujours naturel, & si on en examine bien le principe, on le trouvera dans les parties génoitales de l'homme ou dans celles de la femme, & souvent dans leur imagination.

De toutes ces incommodités la plus pressante, *Nécessité de l'opération* c'est lorsqu'une fille venant au monde, elle n'a point la vulve percée ; il faut l'ouvrir au plutôt ; *quand ?* mais on ne s'en aperçoit ordinairement que le deuxième ou le troisième jour après la naissance, *mais est en l'absence.* en remarquant que l'enfant n'est point motillé : alors l'opération est plus facile qu'immédiatement après la naissance, parce que l'urine sortie de la vessie, étant arrêtée par les lèvres jointes ensemble, les pousse en dehors par la tumeur qu'elle y fait ; & ainsi la peau étant fort tendue, on voit la ligne où on doit faire l'ouverture longitudinale, de manière que prenant le scalpel A. ou un bistouri B. on coupe la peau qui joint les lèvres, & on y fait une ouverture proportionnée à la figure & à la grandeur qu'elle doit avoir naturellement. *Même d'après.*

Les Grecs ont nommé les lèvres de la matrice *perigonata de pteri*, qui veut dire les ailes, à cause de la ressemblance ; quand elles ne se tiennent qu'en partie, l'opération en est moins difficile, parce que l'ouverture qui y est demeurée aide beaucoup à achever la séparation ; on ne la fait souvent qu'aux grandes filles qui sont prêtes à se marier. On appelle cette maladie *simphisia*, comme celle du prépuce de *sym*, qui veut dire ensemble, & de *physin*, qui signifie attacher. Pour faire cette opération avec sûreté, il faut coucher la fille sur le bord du lit, les jambes en bas & écartées, puis avec ce petit dilatatoire C. qu'on tient de la main gauche, & qu'on a mis dans

L'ouverture restée, on dilate les deux lèvres par le moyen d'un scalpel A. dont on se sert de la main droite. On sépare peu à peu les endroits où les lèvres se joignent, sans faire en sorte de ne pas couper plus d'une lèvre que de l'autre; il faut éviter que la pointe du scalpel ne touche ou les nymphes, ou les caroncules, ou le clitoris, si c'est à la partie supérieure qu'est l'agglutination; c'est pour cela qu'il faut couper en retirant l'instrument à soi, & ne le point faire avec trop de précipitation. On voit par-là que cette séparation est plutôt une dissection qu'une opération, la cure ne consiste qu'à appliquer sur les playes superficielles qu'on a faites, des remèdes dessicatifs qu'on tient sur les lèvres un bandage fait en double T. & à empêcher qu'elles ne se recollent ensemble.

Quand l'obstacle est aux caroncules, il faut que le Chirurgien y travaille, parce que si elles ne pouvant pas entrer dans le vagin, la conception ne le peut pas faire. On ne reconnoît la possibilité de cette introduction qu'après qu'on a vu, & c'est dans cette occasion qu'on croit que l'agglutination n'est que comme je l'ai déjà expliqué; mais la cause en étant naturelle il la faut chercher dans une liaison trop étroite de ces deux parties, à laquelle il faut remédier.

Cette liaison est de deux sortes, car ou les caroncules sont liées par des filaments membraneux trop serrés, qui ne leur permettent pas de s'écarter, & c'est à quoi il faut remédier; ou il n'y a qu'un très-petit trou dans leur milieu, par où les menstrues peuvent s'écouler; & par où la verge ne peut point passer; ou elles sont liées par une membrane assez ferme qui bouche entièrement l'ouverture, & qui comme une barrière transversale, empêche que rien ne puisse entrer ni sortir du vagin; ces deux obstacles se distinguent l'un de l'autre, de se lever et de se guérir.

On ne fait confidence au Chirurgien de ces incommodités, qu'après avoir tenté plusieurs fois & inutilement de rompre ces embarras, & après que le mari & la femme lassés & épuisés par divers efforts n'ont pu y parvenir: le Chirurgien en reconnoît la véritable cause en touchant du doigt l'indice ces caroncules; si ce sont des filets qui les lient, il sentira le bout du doigt serré comme par un anneau, & si c'est une membrane, il n'y trouvera point d'ouverture.

Il ne faut pas s'imaginer que ces maladies ne soient pas en effet telles que je vous les propose, plusieurs Chirurgiens en peuvent rendre témoignage. Exemple de la première. Une jeune dame mariée depuis peu, qui fut plusieurs mois sans pouvoir consentir son mariage, & qui n'avoit jamais eu cette satisfaction sans le secours de la Chirurgie. Fabricius d'Aquapendente nous rapporte deux histoires qui confirment ce que j'avance: l'une est d'une servante qui plusieurs écoliers ne purent pas dépuiser, & qui après avoir fait échouer toute leur vigueur contre les liens de ces caroncules fut obligée d'avoir recours à lui; l'autre est d'une fille qui n'étant point percée ne pouvoit pas être réglée, ses ordinaires étant retenues par une membrane qui joignoit les caroncules, & les fermoit entièrement, ce qui lui causoit une pesanteur dans le vagin, avec des douleurs insupportables, il fit une ouverture longitudinale à cette membrane, d'où il sortit quantité de sang noir & pur, dont elle fut soulagée, & il la guérit parfaitement. Il y a même un Auteur qui a fait un Traité Latin intitulé *De imperforatis*.

Il s'agit à présent de faire voir comment on se débarrasse de ces caroncules. La femme étant couchée sur le bord d'un lit les jambes ouvertes, on écarte les lèvres de la matrice & les nymphes pour découvrir les caroncules: on fait tenir la lèvre & la nymphe

Moyen de les enlever. Pour l'opération.

Leur débâ-  
ttement.

gauche par un serviteur, pendant qu'on tient écartée de la main gauche l'autre lèvre & l'autre nymphé; puis l'Opérateur prend de son autre main un bistoury D. droit & à dos, avec lequel il donne quatre coups, un à chaque espace d'entre les caroncules pour les débrider; de manière que les quatre petites incisions ont la figure d'une croix de saint André, ou de la lettre X. parce que les caroncules se trouvent situées l'une en haut, l'autre en bas, & les deux autres latéralement. Ces caroncules ainsi débarrassées de leurs liens, s'écartent & laissent une ouverture suffisante pour l'entrée de la verge. & c'est la fin pour laquelle on fait cette opération.

Comment  
on perce la  
membrane  
qui les af-  
fermit  
quelques-  
fois.

Quand une membrane boucherait entièrement le vagin, on met la femme dans la même situation, & à l'aide d'une lancette montée E. on fait une seule ouverture longitudinale à cette membrane, telle que le fit Fabricius à cette fille qui n'étoit point percée; le sang retenant dans le vagin pousse cette membrane en dehors, & en facilite l'ouverture. On ne peut pas déterminer la grandeur des incisions ou de l'ouverture, cela dépend de la prudence du Chirurgien. Si on consultoit le caprice de quelques maris, on les feroit très-petites; mais si on regarde l'avantage des femmes, on les fera plutôt grandes que petites, parce qu'elles en accouchent plus facilement.

Opérations  
sur les 281.  
ce qui est  
par les Au-  
teurs.

Je trouve dans nos Auteurs quatre opérations différentes qu'ils ordonnent de faire à la matrice, ce sont, 1°. l'excision des nymphes, 2°. l'amputation du clitoris, 3°. l'extraction du cercois, 4°. les hennaphrodites. Ces opérations se pratiquent si rarement, qu'elles pourroient être retranchées du nombre des autres; j'ai jugé à propos néanmoins d'en instruire le jeune Chirurgien, parce qu'il faut qu'il n'ignore rien de ce qui regarde sa Profession; & qu'il pourroit arriver que dans quelque cas ex-

traordinaire il seroit obligé de les faire.

Les nymphes sont des corps membraneux, longs & plats, situés dans la grande fente à côté de l'orifice externe de la matrice; on prétend qu'elles croissent quelquefois tellement, qu'elles pendent hors des grandes lèvres, & alors il en faut couper ce qui excède leur grandeur ordinaire. Pour cet effet ayant tiré la femme à la renverse, & tenant les lèvres écartées, on prend une des nymphes dont on coupe avec des ciseaux F. et qu'il y a de superflu, en la tenant ferme avec les pincettes G. ensuite on en fait autant à l'autre, observant de n'en pas plus ôter de celle-ci que de celle-là, & de ne les pas couper trop près de leurs racines, parce que l'usage des nymphes est de donner en s'étendant moyen à l'orifice externe de s'élargir dans les accouchemens, ce qu'il ne pourroit pas faire si elles étoient entièrement coupées, d'autant que les cicatrices qui seroient en leur place, ne guérissent pas.

Retenche-  
ment d'une  
portion des  
nymphes.

Si le clitoris ne seroit point des bornes que la nature lui a prescrites, il n'auroit pas besoin d'opération; mais il croit quelquefois tellement qu'il devient long & gros comme la verge de l'homme; cela arrive fréquemment aux Egyptiennes. Les Européennes qui l'ont plus gros que les autres, sont appelées des Ribaudes, parce qu'elles en peuvent abuser & se poüner avec d'autres femmes; c'est ce qui en a fait proposer l'amputation, pour ôter à ces femmes le sujet d'une lascivité continuelle; mais il en est peu qui se soumettent à cette opération, car si une femme est sage, elle n'en abusera pas; si elle est débauchée, elle ne se privera pas volontiers d'une partie qui contribue au plaisir qu'elle trouve dans sa débauche. Si néanmoins un Chirurgien est obligé de retrancher cette partie, il la prendra de la main gauche pour la couper avec ce couteau courbe H. le plus près de sa racine qu'il pour-

Amputation  
du clitoris.

Présenté  
pour cette  
opération.

ra, évitant de toucher ni à l'urètre, ni aux lacunes qui sont au tour du clitoris, ce qui causeroit s'il offenoit ces endroits, un écoulement involontaire de l'urine ou de la liqueur séparée par les glandes voisines du clitoris. Cette opération n'est pas si dangereuse qu'on pourroit se l'imaginer, parce que ce n'est qu'une partie superflue qu'on ampute. Il n'y a que le sang qui en sort, qui pourroit étonner le Chirurgien: mais s'il laisse bien dégorger les vaisseaux, & qu'il mette sur la playe un gros plumaceau I. couvert de poudre altérigentes, un emplâtre K. une compresse épaisse L. & un bandage M. qui comprime le tout, il arrêtera bientôt le sang, à cause que les vaisseaux pressés entre l'os pubis & le bandage, ne pourront plus en verser.

Hémorragie à arrêter.

On appelle *cercosis* une excroissance de chair, qui sortant de l'orifice de la matrice, le bouche & le remplit; elle est quelquefois si longue, qu'elle ressemble à une queue de renard, c'est ce qui lui a fait donner ce nom dérivé de *Kerkin*, qui veut dire tromper, parce que la queue leur sert à tromper les autres animaux. Cette chair est assez semblable à celles des polypes, aussi l'emporte-t-on de la même manière; c'est-à-dire, ou par l'extirpation en l'arrachant comme le polype avec cette pince N. faite en bec de grue, ou par ligature en la liant tout proche sa racine avec ce fil O. ou par incision en le coupant entièrement avec ce couteau courbe H. ou avec le scalpel A. C'est au Chirurgien à se servir du moyen qui lui sera le plus commode pour enlever cette chair, & si se conduira d'ailleurs avec les circonspections nécessaires pour en consumer les racines, & procurer la cicatrice.

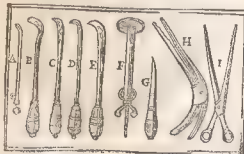
Extirpation du cercosis.

Le nom d'*hermaphrodites* est donné à ceux, qui en naissant apportent les deux sexes; il est dérivé d'*Hermes*, qui veut dire Mercure, & d'*Aprodit*,

qui signifie Venus, c'est-à-dire, homme & femme tout ensemble. On en trouve de quatre sortes, 1°. Ceux qui sont véritablement hommes, ayant les parties de l'homme parfaites, & celles de la femme imparfaites. 2°. Ceux qui au contraire sont femmes en effet, & ne sont hommes qu'imparfaitement. 3°. Ceux qui ne sont ni hommes ni femmes, les deux sexes n'étant point dans leur perfection. 4°. Ceux qui sont effectivement hommes & femmes, & qui peuvent se servir également des parties générales des deux sexes: les loix ordonnent pourtant d'opter, & défendent de ne mettre en usage que le sexe dont ils auront fait choix. On ne peut pas prescrire quelles opérations on doit faire en ces sortes de dispositions, qui sont presque toutes différentes: on peut seulement dire que le fait du Chirurgien ne consiste qu'à ôter ce qui est inutile, & à retrancher les parties qu'il jugera superflues: comme sont les organes, dont l'usage leur doit être interdit, pour rendre les autres plus vigoureux.

Ce qu'on peut y

FIG. XIX. POUR LES ACCOUCHEMENS.



Un Chirurgien ne doit point ignorer l'art d'accoucher. Quoique les accouchemens soient ordinairement exécutés par des Matrones à qui on a donné le nom de Sages-femmes, ils sont néanmoins compris dans le nombre des Opérations de la Chirurgie, & celui qui en fait profession ne se peut pas venter de la savoir, s'il n'est instruit de tout ce qui concerne l'art d'accoucher; mais la Chirurgie est d'une si grande étendue, qu'il est difficile qu'un homme seul puisse en posséder assez parfaitement toutes les parties; c'est ce qui a fait que les accouchemens ont été le partage des femmes, comme les maladies des os, celui des Bâilleurs, & celles des yeux, des dents, de la pierre, celui des différens Opérateurs qui ne s'attachent uniquement qu'à une de ces sortes de maladies.

Pudeur indifférente de quelques femmes,

La pudeur qui est la vertu des femmes a beaucoup contribué à introduire les matrones, parce qu'il s'en est trouvé d'assez scrupuleuses pour aimer mieux s'exposer à accoucher seules que de se confier à des hommes; mais aujourd'hui elles sont presque toutes débauchées de cette opinion. Les malheurs qu'elles ont vu arriver par l'ignorance de celles à qui elles se confioient, les ont convaincus de la nécessité de recourir aux Chirurgiens qui seuls peuvent les secourir, particulièrement dans une infinité d'accidens qui sont au-dessus des connoissances des Sages-femmes.

Je ne prétens pas m'étendre ici sur tout ce qui dépend de l'art des accouchemens, je serois obligé de répéter tout ce que M. Mauriceau en a écrit; il a si bien traité cette matière, que je ne puis pas mieux faire que de vous envoyer à son Livre, qui vous sera un guide assuré dans tout ce qui a rapport aux maladies des femmes grosses & des accouchées; en effet on ne peut rien voir au-dessus de plus instructif que ses Livres: les six éditions qu'on en a faites à Paris, & toutes celles qui ont paru

dans les pays étrangers nous en prouvent l'utilité & nous font voir qu'il a porté fort loin l'art d'accoucher.

Mon dessein n'est donc pas de traiter cette matière dans toute son étendue, mais seulement d'apprendre au jeune Chirurgien ce qu'il faudroit qu'il fit dans les occasions les plus pressantes; car il peut être appelé tous les jours pour secourir des femmes dans des accouchemens laborieux qui demandent la main du Chirurgien, pour leur sauver la vie. Je réduis ces occasions à six, qui sont, 1.<sup>o</sup> de faire l'extraction du faux germe; 2.<sup>o</sup> de tirer l'arrière-faix resté dans la matrice; 3.<sup>o</sup> de délivrer une femme d'une mole; 4.<sup>o</sup> d'accoucher une femme dans la perte de sang; 5.<sup>o</sup> de lui faire tourner un enfant qui présente toute autre partie que la tête; 6.<sup>o</sup> de faire l'extraction d'un enfant mort.

Quand un Chirurgien est appelé par une femme qui est dans une perte de sang, il faut qu'il reconnaisse en examinant la cause, si elle a des d'ailleurs qui prennent par intervalles, & s'il sort des caillots, il est certain qu'il y a un faux germe; car si c'étoient les ordinaires, qui enflent été retenues, le sang couleroit comme il fait des vaisseaux: il s'informerait depuis quel temps la femme étoit enclinte, pour juger de la grosseur du faux germe, & si elle a eu déjà des enfans: car si c'est la première grossesse, elle souffrira beaucoup de long-temps, parce que la matrice ne s'étant point encore ouverte, elle a plus de peine à donner issue à ce corps qu'elle contient, & qui étant mollassé n'est pas capable de lui faire faire une grande élension. Quoique les douleurs & les caillots de sang fassent connoître au Chirurgien qu'il y a un faux germe, il en est plus assuré quand il l'a touché: il trouve l'orifice interne de la matrice un peu ouvert, & en y



introduisant le doigt indice, il sent le corps étrange qu'il doit tirer le plutôt qu'il peut. Ayant donc glissé un doigt, il le tourne dans cet orifice pour racher de là dilater plus qu'il ne l'est, & s'y faire entrer un second doigt & ensuite un troisième, s'il le peut sans violence. avec lesquels il va se

\* du faux germe peut pas l'avoir d'abord, après avoir tourné son

A quoi l'on doit travailler dans un faux de la vi-  
go Luchini.

Pour la délivrer, il faut avec ce petit dilatatoire  
marqué A. dont on introduit le bout dans l'orifice  
interne, dilater doucement cet orifice pour pro-  
curer l'issue du faux germe, ce qu'on fait mieux

au lieu du faux germe. Les breusages que les Sages-femmes donnent pour exciter la sortie de ces corps étrangers sont inutiles quand il n'y a rien qui excite le flux menstruel. Je remarquerois cependant qu'il y a une sorte

parce qu'ils l'augmentent. Ce qu'il y a de meilleur dans ces occasions, ce sont de petits bouillons peu nourrissans donnés de demi en demi heure, parce que passant promptement dans la masse du sang, ils reparent le sang perdu, & estre-

nant la circulation, ils empêchent que la maladie ne s'aggrave.

A femme n'est pas plutôt accouchée qu'il la  
se d'un charrier d'une main de l'autre en ap-  
puyant sur le ventre de la femme, & cela avec une  
de sa main gauche, & de son index droit sur le  
qu'on devoit lier le cordon promptement, de peur  
que différant trop, l'enfant ne perdît beaucoup de  
sang par les artères ombilicales, qui ont leurs em-  
boucheures ouvertes par le détachement de l'arrière-  
faix, mais le Chirurgien remédie à cet inconve-  
nient en serrant le cordon tourné autour de ses  
doigts, ce qui empêche le sang de passer & de  
sortir par ces artères, ainsi il a le temps de délivrer  
la femme sans préjudicier à l'enfant : au contraire  
s'il tardoit davantage à extraire l'arrière faix, la  
matrice se referme et ne lui permettroit plus de  
l'exercer avec la même facilité qu'aussitôt que  
l'enfant est sorti. Il faut que le Chirurgien tienne  
le cordon, en tourne une partie autour de deux  
doigts de la main gauche, & que le bras de sa  
droite le plus proche de l'arrière-faix qu'il pourra,  
il tire doucement, & que par de petites jerkées  
il le tirasse pour achever de le détacher, s'il ne  
l'est pas entièrement.

Si on oblige la femme de frotter dans la main fermée, si on la fait tresser ou éternuer, si elle pousse en bas comme pour faire une selle, si on lui fait retenir son haleine, si elle se met les doigts dans la bouche pour s'exercer à vomir, ou si la Garde presse légèrement avec le plat de la main le ventre de l'Accouchée en le frottant de haut en bas ; toutes ces différentes agitations aideront la sortie de l'arrière-faix, qu'il ne faut pas tirer trop rudement : car il en arriveroit un de ces trois accidents, ou l'on casserait le cordon, ou l'on occasionneroit une perte de sang, ou l'on at-

Cause de la  
paire du  
don,  
tireroit la matrice au dehors. De quelque cause  
que ce soit que le cordon ait été rompu, soit  
qu'on ait rié trop fort, soit que le placenta ait  
été trop fortement attaché, soit qu'étant gros &  
schirreux, il n'ait pas pu suivre le cordon, ou que  
l'enfant étant mort & le cordon pourri, il le soit  
rompu aisément, il le faut tirer le plus prompte-  
ment qu'il est possible ; parce que le séjour de ce  
corps dans la matrice peut causer des ac-  
cidents terribles.

Relevon  
à prendre  
tant par  
ment sans.

Le Chirurgien se rognera de fort près les ongles  
des doigts de la main droite qu'il oindra d'huile ou  
de beurre, & qu'il introduira dans le fond de la  
matrice, & y ferra d'abord deux ou trois doigts  
qui ouvriront le passage au reste de la main ; il y  
trouvera l'arrière-faix qu'il distinguera aisément  
d'avec la matrice, pour peu qu'il soit versé dans  
les accouchemens, ou qu'il ait lu les Anatomistes  
sur ces parties. Si le placenta est tout-à fait dé-  
taché, on l'empoignera & on l'amènera dehors sans  
peine ; & s'il est encore adhérent, on le séparera  
adroitement en glissant le côté de la main entre  
l'arrière-faix & la surface interne de la matrice,  
à quoi l'on réussit quelquefois sans beaucoup de  
fatigue, & de la même manière qu'on sépare les  
parties d'un gâteau feuilleté ; mais s'il tient ferme-  
ment, on en fera la séparation avec douceur &  
lentement, prenant garde de ne point égratigner  
l'utérus. M. Moriceau conseille d'y laisser plutôt  
quelque petite portion du placenta attachée, la-  
quelle a coutume de sortir par les voidanges, que  
de trop travailler la matrice dont il pourroit s'en-  
suivre une inflammation périlleuse ; il faut tâcher  
néanmoins de l'avoir entier, pour le monter aux  
assistans ; & empêcher par-là tous les contes des  
comères qui dans ces occurrances parlent souvent sans  
raison. Si l'arrière-faix a séjourné dans la matrice,  
& qu'il ait commencé à s'y corrompre, ce qui

Il faut faire  
sortir toutes  
les parties  
de l'arrière  
faix.

arrive

arrive quand il y a long-tems que l'enfant est mort,  
il faut après l'avoir tiré, faire des injections pré-  
parées avec l'orge, l'aigremoine & le miel qui ag-  
issent & entraînent ce qui par son séjour incoo-  
moderai la matrice : on le fere pour cet effet  
d'une seringue qui est particulière pour les fem-  
mes, ayant son tanton courbé & percé par le bout  
comme un arrosoir.

Injection  
avec l'orge,  
l'aigremoine,  
le miel.

LA Moë est une substance charnue, beaucoup  
plus dure que celle de l'arrière-faix. Elle rem-  
plit le fond de la matrice à laquelle elle est adhé-  
rente par plusieurs petites vaisseaux qui lui appor-  
tent la nourriture, c'est-pourquoi elle n'a ni cor-  
don ni arrière-faix duquel elle puisse comme l'en-  
fant recevoir un suc nourricier qui doit par-con-  
séquent lui venir immédiatement des vaisseaux de  
l'utérus.

Moë ou  
moëlle.

Il y en a de petites, de moyennes & de grandes.  
Les premières sont de petits corps d'une nature  
charnue & membraneuse que quelques-uns  
voient après leurs ordinaires ou ensuite des per-  
tes de sang ; & d'autres ne sont-elles pas véritablement  
des moles, mais des grumeaux de sang qui par  
leur séjour se coagulent & s'endurcissent. Les  
moyennes sont d'une substance plus dure, plus  
rouge, ayant la figure d'un gésier de poule, & la  
grosseur d'un petit œuf ; c'est ce qu'on appelle faux  
germe ; parce qu'on prétend que n'y ayant pas  
eu dans l'œuf descendance de l'enfant à la matrice,  
des principes suffisans pour former un enfant, la  
conception demeure imparfaite, & il n'en résulte  
qu'une petite masse de chair qui est ordinairement  
rejetée hors de la matrice entre le deuxième & le  
troisième mois de la grossesse. Les grandes moles  
sont des masses de chair ou des amas de vessicules  
qui se tenant toutes les unes aux autres par de pe-  
tites queues comme des grains de raisin, occupent

Moëlle  
des moles  
ou des  
grumeaux  
de sang.

toute la capacité de la matrice & la tiennent tendue comme si c'étoit un enfant, avec cette difficulté que la mole la gonfle plus également & ne la pousse pas si en pointe que fait un enfant. La femme grosse d'une mole n'a point de lait au sein, elle ne sent rien remuer, & quand elle se couche sur le côté, la mole y tombe comme si c'étoit une grosse boule pesante. Cette femme en est plus incommodée que d'un enfant, par des lassitudes dans les cuisses & dans les jambes, par des difficultés d'uriner, & une pesanteur qu'elle sent au bas du ventre causée de ce que la mole par son propre poids entraîne la matrice en bas. Ces incommodités légères dans le commencement deviennent insupportables dans la suite, ce qui l'oblige d'avoir recours au Chirurgien, pour en être délivrée.

Deux manières d'en délivrer une femme.

Savoir par les médecines & par l'opération de la main.

Il en procurera la sortie en deux manières, savoir : en tel aut que la femme la pousse d'elle-même au dehors, ou bien en l'assistant & l'aider par l'opération de la main. Comme on doit toujours commencer par les moyens les plus doux avant que d'en venir aux plus forts, si la femme n'a ni fièvre ni perte de sang, on lui donnera un purgatif un peu violent, & des clysters acres & purgans qu'on continuera à plusieurs reprises, afin d'exciter des épreintes qui fassent dilater la matrice pour donner passage à la mole ; on peut mettre en usage le beurre dont on frotera l'orifice interne pour le rendre plus souple & plus dilatable ; on se sert d'injections émoullientes, de la saignée du pied, ou du demi-bain, comme on le jugera à propos. Si la mole n'est que d'une grosseur médiocre & peu adhérente, elle pourra sortir par le secours de tels remèdes, mais si elle est d'un volume excessif & fortement attachée, il faut la main du Chirurgien, & en ce cas après avoir rongé les ongles, & frotté sa main d'huile ou de beurre, il l'introduit dans la matrice de la femme

qui doit être tenue à la renverse sur le bord du lit, & la coulant doucement entre l'utérus & la mole pour la détacher, en commençant par l'endroit où elle est le moins adhérente. Il pourra ainsi jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait séparée sans intéresser la matrice, & y procurera de la même manière que j'ai dit pour l'extraction de l'arrière-faix resté dans la matrice après la rupture du cordon ; mais si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas sortir, on se servira pour lors de ce crochet marqué B. avec lequel il la tirera, si elle est assez solide pour qu'il ait prise ; or elle, ou bien il la coupera en deux ou en plusieurs parties avec ce crochet tranchant marqué F. afin de l'avoir par morceaux, ne pouvant la faire autrement. Il faut remarquer que les moles forcent ordinairement vers le huitième mois de la grossesse, & qu'il est rare qu'elles aillent jusqu'à deux & trois années, en davantage, comme l'ont écrit plusieurs Auteurs, & entre autres Ambroise Paré qui nous dit que la femme d'un Podier d'étaux en a porté une pendant dix sept ans.

Quand un Chirurgien est appelé par une femme grosse qui a une perte de sang, il faut avant que de rien faire, qu'il examine la cause pour savoir si c'est un flux menstruel, ou si c'est une vraie perte de sang. Il y a des signes certains par lesquels on peut faire la différence de l'un d'avec l'autre. Le flux menstruel coule peu à peu & sans douleur, il vient dans des temps réglés, & finit après quelque espace de temps comme de deux ou trois jours, il n'est point accompagné de caillots, & n'est jamais excessif. Mais la perte vient avec douleur & presque toujours subitement, le sang sort en grande abondance, & continue à couler sans relâche ; car si elle paroît cesser pour quelques momens, le sang n'en sort pas moins de

vaissent en tombant dans le vagin il s'y caille & ces grumeaux venant à être poussés dehors, le sang recommence à couler plus fortement, de sorte que la mere & l'enfant périssent si on ne la secourut en l'accouchant promptement. Il ne faut pas être surpris de ce que j'ai dit qu'il y a des femmes grosses qui ont leurs ordipaires, nous en avons tant d'exemples qu'on ne peut pas en douter; les unes ne les ont que les premiers mois, d'autres voient quelque chose jusqu'au cinquième ou sixième mois & il y en a à qui elles coulent pendant toute la grossesse, c'est ce qui fait que les femmes se trompent quelquefois ne sachant pas bien souvent si elles sont grosses, ni en quels termes elles se trouvent. Je connois une Dame de la premiere qualité qui a eu douze enfans, & qui a toujours été reglée dans ses grossesses.

*Trachement*  
de la femme  
d'un accou-  
cheur, le mot des  
mors.

Quand ce sont les ordinaires qui fluent, il faut seulement faire tenir la femme en repos, mais lorsque c'est une perte, le Chirurgien examinera si elle vient du fond de la matrice, ou si elle ne vient que des vaisseaux du vagin & de l'orifice interne. Le moyen de s'en assurer, c'est de tirer avec le doigt si l'orifice interne est dilaté, & si l'introduisant dans cet orifice on va jusqu'aux membranes de l'enfant, c'est une marque certaine

*Dans la*  
*perle de sang,*  
*qui ne se*  
*voit point*  
*du fond de*  
*l'utérus qu'on*  
*croira être*

que le sang vient du fond de la matrice; & si s'il n'est clos & bien fermé, le sang s'échappe insensiblement des vaisseaux qui arrosent cet orifice & le vagin; c'est pourquoi il n'y a pour lors qu'à faire garder le lit à la femme, la saigner, la séparer de son mari pour quelque tems & ne lui donner aucun remède de crainte de l'ébranler & d'exciter ou d'augmenter par là cette perte. Plusieurs femmes ont porté leurs enfans jusqu'à leur terme ordinaire, quoique le sang qu'elles perdoient, fût quelquefois accompagné de caillots: Quand le sang vient du fond de la matrice, c'est toujours

parce que l'arrière-faix en est séparé ou totalement ou en partie, comme il ne se reprend jamais, il faut absolument que la femme en accouche. Cette déhiscence se peut faire par trois causes, ou par la trop grande abondance du sang de la mere, ou parce que le cordon sera tourné autour de quelque partie de l'enfant qui en se remuant tirera l'arrière-faix & l'obligerà à le décoller de la matrice, ou enfin par une chute ou par quelque coup qu'aura reçu la mere: de quelque cause que proceda la perte de sang, il n'y a que la sortie de l'enfant qui puisse sauver la mere & son fruit. Si toutefois le sang ne flue qu'en petite quantité, si l'écoulement n'est pas continu, si la femme a des forces suffisantes, & s'il n'y a aucun autre accident fâcheux on peut attendre le terme de l'accouchement sans l'avancer, parce que le sang humectant la matrice, fait qu'insensiblement elle se dilate & permet à l'enfant de sortir, & pour lors c'est un pur ouvrage de la nature qui ne manque gueres de ressources pour réussir dans ce qu'elle fait. Mais si le sang sort très-épaissement & qu'il coule sans interruption comme s'il sortoit d'un gros vaisseau ouvert, ou si la femme tombe dans des syncopes ou en convulsions, il ne faut pas différer l'accouchement; qu'elle soit à terme ou non, qu'elle ait des douleurs, ou qu'elle n'en ait point. Il n'y a que ce seul moyen pour lui éviter la mort.

Ces sortes d'occasions sont les plus fâcheuses pour un Accoucheur. Si d'un côté il fait réflexion sur ce qu'il doit craindre pour lui-même, il connoît qu'il hazardera la réputation, parce que si la femme meurt en l'accouchant ou peu de tems après être accouchée, comme il arrive très-souvent, à cause qu'il n'y a plus assez de sang pour entretenir la circulation, alors le public injuste ne manquera point de lui en attribuer la faute; & si d'un autre côté il regarde la femme, il voit qu'il faut qu'il

Trois rai-  
sons du sa-  
ng de la ma-  
trix, 1.  
2.  
3.  
4.  
5.  
6.  
7.  
8.  
9.  
10.  
11.  
12.  
13.  
14.  
15.  
16.  
17.  
18.  
19.  
20.  
21.  
22.  
23.  
24.  
25.  
26.  
27.  
28.  
29.  
30.  
31.  
32.  
33.  
34.  
35.  
36.  
37.  
38.  
39.  
40.  
41.  
42.  
43.  
44.  
45.  
46.  
47.  
48.  
49.  
50.  
51.  
52.  
53.  
54.  
55.  
56.  
57.  
58.  
59.  
60.  
61.  
62.  
63.  
64.  
65.  
66.  
67.  
68.  
69.  
70.  
71.  
72.  
73.  
74.  
75.  
76.  
77.  
78.  
79.  
80.  
81.  
82.  
83.  
84.  
85.  
86.  
87.  
88.  
89.  
90.  
91.  
92.  
93.  
94.  
95.  
96.  
97.  
98.  
99.  
100.

La rai-  
son du sa-  
ng de la ma-  
trix, 1.  
2.  
3.  
4.  
5.  
6.  
7.  
8.  
9.  
10.  
11.  
12.  
13.  
14.  
15.  
16.  
17.  
18.  
19.  
20.  
21.  
22.  
23.  
24.  
25.  
26.  
27.  
28.  
29.  
30.  
31.  
32.  
33.  
34.  
35.  
36.  
37.  
38.  
39.  
40.  
41.  
42.  
43.  
44.  
45.  
46.  
47.  
48.  
49.  
50.  
51.  
52.  
53.  
54.  
55.  
56.  
57.  
58.  
59.  
60.  
61.  
62.  
63.  
64.  
65.  
66.  
67.  
68.  
69.  
70.  
71.  
72.  
73.  
74.  
75.  
76.  
77.  
78.  
79.  
80.  
81.  
82.  
83.  
84.  
85.  
86.  
87.  
88.  
89.  
90.  
91.  
92.  
93.  
94.  
95.  
96.  
97.  
98.  
99.  
100.

On voit  
qu'il y a  
une rai-  
son du sa-  
ng de la ma-  
trix, 1.  
2.  
3.  
4.  
5.  
6.  
7.  
8.  
9.  
10.  
11.  
12.  
13.  
14.  
15.  
16.  
17.  
18.  
19.  
20.  
21.  
22.  
23.  
24.  
25.  
26.  
27.  
28.  
29.  
30.  
31.  
32.  
33.  
34.  
35.  
36.  
37.  
38.  
39.  
40.  
41.  
42.  
43.  
44.  
45.  
46.  
47.  
48.  
49.  
50.  
51.  
52.  
53.  
54.  
55.  
56.  
57.  
58.  
59.  
60.  
61.  
62.  
63.  
64.  
65.  
66.  
67.  
68.  
69.  
70.  
71.  
72.  
73.  
74.  
75.  
76.  
77.  
78.  
79.  
80.  
81.  
82.  
83.  
84.  
85.  
86.  
87.  
88.  
89.  
90.  
91.  
92.  
93.  
94.  
95.  
96.  
97.  
98.  
99.  
100.

Chir-  
sur-  
geon,  
1.  
2.  
3.  
4.  
5.  
6.  
7.  
8.  
9.  
10.  
11.  
12.  
13.  
14.  
15.  
16.  
17.  
18.  
19.  
20.  
21.  
22.  
23.  
24.  
25.  
26.  
27.  
28.  
29.  
30.  
31.  
32.  
33.  
34.  
35.  
36.  
37.  
38.  
39.  
40.  
41.  
42.  
43.  
44.  
45.  
46.  
47.  
48.  
49.  
50.  
51.  
52.  
53.  
54.  
55.  
56.  
57.  
58.  
59.  
60.  
61.  
62.  
63.  
64.  
65.  
66.  
67.  
68.  
69.  
70.  
71.  
72.  
73.  
74.  
75.  
76.  
77.  
78.  
79.  
80.  
81.  
82.  
83.  
84.  
85.  
86.  
87.  
88.  
89.  
90.  
91.  
92.  
93.  
94.  
95.  
96.  
97.  
98.  
99.  
100.

l'accouche, ou qu'il la laisse mourir; c'est ce qui fait qu'il y a des Accoucheurs qui évitent autant qu'ils peuvent de se trouver dans ces embarras. Ce pendant la Charité Chrétienne doit l'emporter, & sans balancer, il faut qu'il prenne en honnête-homme le parti de secourir la malade. Mais avant que de travailler, il mettra à réquisition à couvert en faisant son rogatoir, & pour cet effet il assemblera les parents ou les amis, d'une chambre

Prognostic  
à faire de  
vant les pa-  
rens.

Symptome  
de la malade.

prochaine & leur fera voir le péril où cette femme est, leur disant que l'unique moyen de la sauver, est de l'accoucher, que cependant il ne répond point de sa vie, mais qu'en l'accouchant elle peut en sauver, & que si l'accouchant pas elle mourra inévitablement. Ensuite de Chirurgien, l'un perdra de temps sera cracher la femme en travers & le bord du lit, les jambes écartées & les reins ployés par deux personnes, & la troisième étant derrière la femme, pour empêcher qu'elle ne recule, dans le temps de l'effort. Après avoir graissé la main droite, il introduira dans le vagin, puis il avancera un doigt, & en tirant deux, & enfin un troisième s'il le peut. Pour cet effet, une de la matrice, avec les-quelques il la tiendra peu à peu, si les membranes de l'enfant ne s'en sont couvertes, il les repoussera avec les doigts, & ce qu'il lui permettra de le toucher immédiatement, & de le saisir tout pour le tirer par les pieds. Si l'enfant est au dessous de huit mois, ce sont les pieds point l'ombilic qui se rencontrent les premiers, parce qu'il n'a pas encore fait la cul-de-lampe pour présenter en tête au passage, & alors on le fera venir facilement en le tirant par les pieds qui de lui, les de prise que toute saire partie; mais si c'est la face ou le cul, ou les bras qui se présentent, on le repoussera doucement pour aller chercher un pied qu'on tirera dehors & qu'on tiendra de la main gauche, pendant qu'on tirera l'autre. Quand on les a tous deux, on les

Méthode  
de tirer  
l'enfant  
par les  
pieds.

assemble & on les empoigne avec un linge chaud, afin qu'ils ne glissent pas en les tirant, pour-veu que l'enfant soit bien tourné, c'est-à-dire, le visage en dessous, car s'il étoit en en haut, on le retourneroit afin que le menton ne fût point en dedans & d'être retenu par l'os pubis, au moment qu'il y seroit parvenu pour passer, quand l'enfant est sorti jusqu'au cartilage xiphoïde, on coule une main à droite pour étendre le bras de l'enfant de ce même côté le long du corps, on en fait autrui à l'autre bras, & après cela l'enfant n'est plus arrêté qu'à la tête, qui est la dernière & la plus difficile à sortir. Il ne faut pas que le Chirurgien tire trop fortement, de crainte de la séparer d'avec le corps, ce qui est quelquefois arrivé; il ne faut pas aussi qu'il laisse trop longtemps l'enfant pris de cette manière, pour éviter qu'il n'y nuise, ce malheur est arrivé à un de l'École de Sa-voye, par la suite de la dissection. Il doit faire soutenir l'enfant par une personne, puis il coulera une main autour de la tête pour la débarrasser peu à peu, & il mettra le doigt du milieu de sa main un dans la bouche de l'enfant pour en empêcher le menton ne s'accroche, & instantement il sera tirer l'enfant par la personne qui le soutient. L'enfant sort de cette manière avec bien plus de facilité que si le Chirurgien ne lui aidait pas avec ses deux mains. Aussitôt, l'enfant étant sorti on débarrasse la tête aisément, parce que l'arrière-faix dans ces sortes de pertes est toujours séparée de la matrice, aussitôt que la femme est accouchée. L'écoulement du sang commence à diminuer & cessent tout-à-fait peu de temps après, parce que la matrice en se resserrant double les vides des vaisseaux qui versent le sang & qui étoient tenus ouverts par la distension que faisoit l'enfant, lorsqu'il étoit dans ce viscère, de sorte que si on ne le tire, ou le laisse, le sang sortira par ces mêmes embouche-  
Moyen d'a-  
chever l'a-  
ccouchement.

Précédentes,  
à la tête,  
à la tête,  
à la tête,  
à la tête.

L'écou-  
lement cesse  
après la  
naissance.

res jusqu'à la dernière goutte. Avec toutes les peines que donnent ces accouchemens, le Chirurgien a quelquefois le chagrin de voir expirer une femme peu de tems après être accouchée : quasi cinq ou six heures sont passées depuis son accouchement & qu'elle a eu le loisir de prendre des confortans pour réparer le sang perdu, elle est sauvée. Mais si elle fuit ses jours une demi-heure ou une heure après sa délivrance, c'est qu'il n'y a voit plus de sang insuffisamment dans ses vaisseaux pour y conserver son mouvement circulaire, & cette liqueur qui est le principe de la vie ne répandant plus de tous côtés la chaleur & nourriture aux parties, la femme peut alors comme une chandelle qui s'éteint faute de l'air pour entretenir sa lumière. Ce qui doit consoler un Chirurgien dans une pareille conjoncture, c'est lorsqu'il sent n'avoir rien à se reprocher & qu'il croit avoir rempli son devoir, au risque même de ce qu'on en pourroit dire.

Cause du  
péril où la  
seigneurie  
est.

Comment  
on doit  
un enfant  
qui présente  
la tête  
première.

Quand la tête de l'enfant ne se présente pas au passage, l'accouchement s'appelle laborieux, parce que l'enfant n'étant pas dans la situation naturelle, il ne peut guères sortir de la matrice sans le secours du Chirurgien ou de la Sage-femme : or il se peut présenter dans une infinité de postures différentes ; mais la plus fâcheuse de toutes, c'est lorsqu'une main sort la première. Quand un Chirurgien sçait dégager un enfant dans ces sortes d'accouchemens, il est capable, sans contestation, de secourir les femmes dans tous les autres, celui-ci étant le plus difficile de tous : c'est ce qui fait que je le propose préféralement à tout autre, & que je m'attacherai à faire voir les moyens d'y réussir. Si les Sage-femmes appelloient du secours quand elles sentent une main de l'enfant, aussitôt que les eaux sont percées, on retourneroit l'enfant avec plus de

facilité ; mais elles n'en demandent souvent qu'à près avoir tenté de délivrer l'enfant, en lui tirant le bras en dehors, ce qui l'ayant engagé dans le passage, rend encore l'accouchement plus laborieux. Le Chirurgien appelé dans une semblable occasion, après s'être informé depuis quel tems la main est sortie, il commence par tâter le poix de l'enfant pour sçavoir s'il est mort ou non ; s'il sent le battement du poix, il doit l'ondoyer en jettant de l'eau sur cette main, parce qu'il ne peut répondre de l'avoir vivant. Ayant pris cette précaution, il fera situer la femme sur le bord du lit, couchée à la renverse, les jambes écartées & retenues par deux personnes, & il se mettra en état de retourner l'enfant pour le saisir par les pieds : car il ne faut point qu'il prétende le pouvoir sauver autrement : il attacherait plutôt le bras de l'enfant qu'il ne le feroit sortir à force de le tirer par ce membre. Quand un bras est dans le passage, l'enfant est de travers, ayant la tête dans un des côtés de l'utérus, & le corps dans l'autre, de manière qu'il est impossible qu'il sorte dans cette situation : il faut donc le retourner, & afin d'y parvenir, le Chirurgien examinera la main de l'enfant pour sçavoir si c'est la droite ou la gauche, & de laquelle de ses deux mains propres il doit se servir ; il observera encore si la paume de la main de cet enfant est en dessus, ce qui lui feroit connaître que l'enfant est sur le dos, car si elle étoit en dessous il seroit sur le ventre. Ces observations l'ayant déterminé, il frottera sa main de beurre ou d'huile, & l'introduira doucement dans la matrice le long du bras de l'enfant, qu'il empoignera proche l'épaulle pour le pousser du côté de la tête de ce même enfant, & l'obligeront de se reculer du passage, il donnera moyen aux pieds de s'en approcher, pour les pouvoir trouver plus promptement, & s'en assurer. Il doit aussi-tôt qu'il en a un,

Mouvement  
du poix de  
la main.

Obser-  
vation des dif-  
férences pos-  
sibles de  
l'enfant.

Comment le tirer en dehors, ce qui fait que l'enfant se retourne de sa tête pour se tenir favorablement ; mais quelquefois avant que d'aller chercher l'autre pied, il sera à propos qu'il lie le premier avec un ruban, parce que si l'enfant le retireroit pendant qu'on tâche d'avoir l'autre, on seroit obligé de chercher le premier une seconde fois. Quand on a un pied, on glisse la main jusqu'au haut de la cuisse du même côté, d'où on passe à l'autre en glissant jusqu'au pied qu'on amène au passage avec le premier, pour le tirer tous deux à la fois les tenant envelopés d'une toile chaude, afin qu'ils ne glissent pas. Si l'enfant est sur le ventre, on continue à le tirer du même, mais s'il est sur le dos, on le retourne à mesure qu'on le fait avancer en dehors, on se conduit pour le reste de la manière que j'ai dit ci-devant. Si le bras s'étoit tellement poussé au dehors, ou qu'il fût si gros qu'il ne pût pas au Chirurgien de pouvoir introduire sa main, & qu'on eût des certitudes de la mort de l'enfant, Ambroise Paré conseille de couper ce bras, & pour cet effet on le tire en dehors le plus qu'on peut, on coupe les chairs avec le bistouri, puis on rompt l'os qui se casse comme une roche, on bien on le coupe avec des tenailles incisives, un peu plus haut que les chairs coupées, afin que le bout de l'os ne puisse blesser la matrice. M. Mauriceau dit pourtant qu'on ne doit qu'à la dernière extrémité retrancher un bras, mais que si on y étoit obligé, il conseille de le tordre deux ou trois toises, pour rompre par ce moyen les ligaments qui l'attachent à l'omoplate ; qu'après la séparation s'en fera aisément, à cause du peu de consistance & de fermeté des parties, & que se faisant dans l'articule, elle n'aura aucune suite fâcheuse ; mais il veut qu'on soit assuré que l'enfant ne vit plus, ce qu'on connoît certainement, si en touchant son pouls, on n'y sent point de battement. Quand

d'Auteurs anciens nous disent qu'il faut réduire à la posture naturelle, toutes celles qui sont contre nature ; c'est-à-dire, qu'il faut faire en sorte que tous les enfans prennent dans la matrice une mauvaise posture pour venir au monde la tête la première ; mais l'expérience journalière nous montre que cela ne se peut presque jamais exécuter. Il est impossible d'amener une tête dans le passage, parce qu'elle n'a point de prise ; mais il n'est pas difficile d'y attirer les pieds, parce qu'on les peut empoigner & les conduire où on veut ; ainsi nous ferons mieux de suivre le sentiment de M. Mauriceau, qui prétend que toutes les fois que l'enfant se présente en mauvaise posture, par telle partie du corps que ce puisse être, le plutôt & le plus sûr, c'est de le tirer par les pieds.

**I**l y a des signes qui font connoître que l'enfant <sup>est mort</sup> dans la matrice ; les principaux sont si la femme sent une grande pesanteur au bas de l'hypogastre, si son ventre ne se soutient plus, & si son enfant tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, si en touchant l'ombilic, on n'y trouve point de pulsations, si un bras ou une jambe de l'enfant étant sorti on voit que l'épiderme s'en sépare facilement, s'il sort de la matrice des humides noirs, puantes, & cadavériques, & enfin si la mere ne sent plus remuer son fruit : alors le Chirurgien n'a plus lieu d'attendre de secours de la part de l'enfant, qui comme une masse de plomb, ne peut faire aucun effort pour sortir, que par sa propre pesanteur, ce qui rend l'accouchement très-long & très-pénible. On ne doit pas non plus espérer beaucoup de la mere ; dans la mort de la mere, les os sont si faibles & si lents dans cette occasion, qu'elles ne suffisent pas pour pousser l'enfant au dehors : il arrive même quelquefois qu'elle n'en a aucune ; & cela met le Chirurgien

Moyen de pourroit accoucher. Si l'enfant est en bonne situation, il faut tâcher de réveiller les douleurs qui sont la douleur.

comme endormies, ce qu'on fait par des lavemens forts & acrés, qui picotent les boyaux, excitent des épreintes qui peuvent faciliter la sortie de l'enfant. Je ne suis point d'avis de faire prendre des potions, parce que si elles sont composées du médicament doux, elles n'ont aucune vertu, ce sont des remèdes de bonnes femmes : si au contraire elles sont faites de drogues fortes & violentes, elles seront dangereuses, & pourroient causer des accidens cruels & souvent la mort. Si ces lavemens n'ont pas eu l'effet qu'on attendoit, il faut que l'Accoucheur travaille, & qu'il tîche par l'opération de la main de retirer le fœtus qu'il pourra cet enfant mort. Pour y parvenir, il fera serrer la femme de la manière que j'ai dit ci-devant, & s'il y a long-tems qu'elle n'a uriné, il introduira cette sonde creusée marquée A. ointe d'huile, dans la vessie, pour en évacuer l'urine, qui remplissant cet organe, incommoderoit dans l'accouchement :

Inconvénient à éviter.

puis coulant la main droite dans la matrice, s'il ne trouve pas que la tête de l'enfant soit trop engagée dans le passage, il la repoussera, & glissera cette main par dessous le ventre de l'enfant, il ira chercher les pieds pour le retourner & le faire sortir; ainsi en observant les circonstances marquées dans l'article précédent, & prenant garde sur-tout de ne point tirer trop fort, quand la tête demeure accrochée, de peur de décapiter cet enfant, ce qui arriveroit à raison de la position, si on le tiroit avec trop de précipitation. Quelque précaution que prennent les habiles Accoucheurs il peut leur arriver que l'enfant se décolle, parce qu'il sera tout corrompu; en un tel cas il ne faudroit pas laisser séjourner la tête dans la matrice où elle sera restée seule. Pour en faire l'extraction on se sert

de ce crochet moufle B. avec lequel on embrasse le fœtus d'un côté, pendant que le Chirurgien de son autre main l'appuie contre ce même crochet pour la conduire dehors. Mais si la tête de l'enfant s'étant présentée la première étoit tellement avancée & engagée dans le passage, qu'elle ne pût être repoussée sans faire trop de violence à la femme, il faudroit tâcher d'en procurer la sortie en cet état :

& comme la tête est ronde & glissante à cause des humidités dont elle est abreuvée, le Chirurgien n'a sur elle aucune prise avec ses mains, il faut donc qu'il ait recours au crochet marqué C. qu'il posera le plus avant qu'il pourra entre la matrice & la tête de l'enfant, ce faisant cet instrument au dedans d'une de ses mains, & la pointe en étant tournée du côté de la tête où elle doit s'accrocher dans un endroit solide, de telle sorte que le crochet ne puisse glisser; étant ainsi affermi on amènera la tête dehors, en appliquant la main gauche au côté opposé au crochet pour aider à la dégager & à la conduire plus directement hors du passage. Si la main ne suffit pas, on prendroit un second crochet marqué D. qu'on introduiroit de la même manière que le précédent, & qu'on attacheroit à la tête du côté où on avoit la main; avec ces deux crochets on tirera l'enfant également, quelque gros qu'il soit. Si la tête étant sortie, l'enfant étoit arrêté par les épaules, on les dégageroit en coulant un ou deux doigts de chaque main jusques sous les aisselles, pour achever de tirer l'enfant par ce moyen tour-à-tour à fait au dehors. Quand il faut couper l'enfant par morceaux, soit que le passage ne puisse être assez dilaté, soit que les parties de l'enfant soient excessivement grosses, on se servira d'un crochet E. fait en courbe courbe.

Voilà la méthode dont on s'est toujours servi : mais M. Mauriceau a inventé un instrument qu'il appelle tire-tête, & qu'il croit incomparable.

Usage du Crochet pour tirer la tête de l'enfant.

Moyen de tirer l'enfant par les épaules.

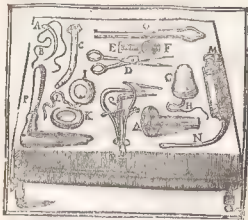


302 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
ment meilleur que le crochet; il lui a donné ce  
nom à cause de son usage qui est de s'attacher à la  
tête de l'enfant, lorsqu'elle est fortement engagée  
entre les os du passage. Vous le voyez ici marqué  
par la lettre F. avec l'instrument pointu, désigné  
par la lettre G. il est monté de toutes les piéces  
capables de s'attacher à la tête d'un enfant. Je  
vous renvoye pour une plus ample instruction à  
son inventeur, qui vous montrera la maniere de  
s'en servir. Mais soit du crochet, soit du tire-tête  
qu'on se serve, il faut être très-certain que l'en-  
fant soit mort avant que de les employer; quel  
spectacle affreux seroit-ce que de trouver l'enfant

encore vivant & presque expirant après l'avoir ainsi  
tiré? Il faut donc éviter de tomber dans ce terrible  
inconvénient, en ne mettant en usage les instru-  
mens qu'après des preuves incontestables de la  
mort de l'enfant; & ce seroit encore mieux de se  
servir de ses mains, si elles pouvoient suppléer à  
tout, & de n'employer les ferremens qu'à la der-  
niere extrémité. Ces deux instrumens, l'un mar-  
qué par H. & l'autre par I. font quelquefois d'une  
grande utilité à l'accoucheur.



XX. FIG. SUITE DES ACCOUCHEMENS.



LES accouchemens sont ordinairement sui-  
vis de tant d'accidens fâcheux, qu'il seroit  
difficile de les rapporter tous. Je ne vous en rap-  
porterai que de deux, parce qu'ils demandent l'opération la plus  
que de la main; l'un est la rupture de la fœtelle, & l'autre la descente de la matrice.

On a donné le nom de fourchette à la partie  
inférieure de la vulve, parce qu'elle en a la  
figure. Elle est la séparation de la grande lèvre  
d'avec l'anus. Il est arrivé plusieurs fois, que par  
un accouchement rude & laborieux, cette partie  
n'est rompue; de sorte que de deux ouvertures;  
à savoir, de celle de la matrice & de celle de l'anus

il ne s'en étoit fait qu'une. Cette affligeante indispofition feroit accompagnée de plufieurs incommodités, fi on ne fautoit pour la reunion des parties divifées; la femme auroit de la peine à recueillir les excréments qui fortiroient par l'une & par l'autre de ces ouvertures, & fon mari n'auroit que du négofit pour elle dans ce trifte état où elle fe déplauroit fort à elle-même; c'eft pourquoi il faut que le Chirurgien s'applique à ce déchauffement par quelques points d'éguilles. Pour cet effet, il prendra une aiguille courbe A. enfilée d'un gros fil ciré marqué B. qu'il tiendra de la main droite, pendant qu'avec la gauche il fe servira d'une canule courbe C. pour appuyer la partie par où il doit paffer fon aiguille; il fera un ou deux points ou davantage, felon la longueur de la rupture, il coupera le fil avec ces cifeaux D. à chaque point qu'il rompra fut une petite comprefle longitudinale P. qui fuffra pour tous les points.

Panſement  
de la playe.

Il faut avant que de coudre la playe, la laver & la bien nettoyer avec du vin chaud, & avant que de ferrer les points, mettre fur l'endroit déchiré du baume blanc du Perou, ou à fon défaut de celui d'Arcaus, pour fervir de glu à la playe, du côté de la vulve on mettra fur cette playe un emplâtre adhérent F. tant pour la cicatrice, que pour la défence de l'anne, qui par fon acromonie causeroit de la douleur, & empêcheroit la reunion. Il faudra faire rejar les cuiffes de la malade jointes l'une contre l'autre jufqu'à parfaite guérifon, & pour empêcher qu'elle ne les écarte, on y mettra une petite bande appellée jarretiere, comme on fait aux taillies.

Des defenſes  
de l'anne.

Il n'y a guères de maladies plus fréquentes que les defenſes & que les chutes de matrice, une infinité de femmes en font attaquées, & ces indifpofitions font d'autant plus difficiles à guérir.

(174)

que par pudeur les femmes les souffrent long-temps avant que de ſe plaindre.

Il faut ſavoir de la différence entre la deſcente & la chute de la matrice, la premiere, c'eſt loſqu'on le ſend deſcendant de ſa place, c'eſt à dire dans le vagin, & la ſeconde arrive quand ce ſentiment n'eſt plus, ſont continuellement en deſcente, ou ſi ce que la deſcente n'eſt proprement qu'une relaxation du corps de la matrice, & la chute on eſt une précipitation.

Toutes les deſcentes de matrice ne ſont pas égales, car l'uterus ne fait ſouvent que cauſer une preſſion dans le vagin, d'autres fois il deſcend juſqu'à ſur les caroncules, & alors avec le doigt on ſent l'oriſſe interne fort proche; quelquefois auſſi deſcendant plus bas, cet oriſſe interne paroît à l'extérieur de la partie honteuſe.

Les chutes ſont précipitées, & d'un ſeu font de deux ſortes, l'une quand la matrice tombe dehors ſans qu'elle ſoit ſeulement renverſée, on voit alors ſon oriſſe interne à l'extérieur d'une groſſe enſeigne & de charnue qui eſt le corps de la matrice; l'autre, quand cette partie n'eſt pas ſeulement tombée dehors, mais que ſon ſeu eſt entièrement renverſée, enſorte qu'elle ſemble n'être qu'un gros morceau de chair rougeâtre qui pend entre les cuiffes de la femme.

C'eſt toujours une relaxation des ligaments d'un des de la matrice qui lui permet de deſcendre ou de tomber, & jamais une rupture de ces ligaments, comme quelques-uns ſe ſont imaginés. Il y a mille accident qui cauſent ces relâchements; je ne vous les raporterai pas ici, je vous dirai ſeulement que les principaux ſont des ſuites d'accouchements laborieux. Nous n'entendons parler ici que des accidents qui dépendent de quelques maladies; car il pourroit ſe faire qu'un corps d'épée, ou d'autres corps durs, & ſeulement ſéparés des liens.

# 366 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,

symptômes  
et de la  
cause  
de la  
maladie

Dans ces maux les femmes ressentent une extrême douleur à la région des reins & des lombes, elles se plaignent d'une grande pesanteur au bas du ventre, souvent accompagnée d'une difficulté d'uriner, & elles ont besoin d'être promptement secourues, si elles veulent guérir; car plus ces infirmités vieillissent, plus il est difficile d'en obtenir la cure, qui ne consiste qu'en deux points, le premier de remettre la matrice dans sa place naturelle, & le second, de l'y contenir & de l'y assujettir.

Comment  
on seve la  
cause  
de la  
maladie

Les simples descentes de matrice ne demandent pas une grande opération, il en faut avant toutes choses examiner la cause. Si l'uterus est seulement gonflé par la suppresion des ordinaires, ce qui le rend pesant, il en faut procurer l'évacuation; & si c'est par la foiblesse de ses ligamens qu'il descend trop bas, il faut les fortifier par des médicamens astringens & corroboratifs, bouillis dans le grovin, où on trempe des compresses qu'on appliquera sur les reins & sur le ventre, après l'avoir fait remonter à sa place; ce qui s'accomplit quelquefois en faisant simplement coucher la femme, on en appuie de la paume de la main sur son bas-ventre, en poussant la matrice en haut, ou bien en introduisant dans le vagin une bougie de suite en caule; on la met aussi dans l'infant en son lieu naturel. Quelques-uns prétendent que la verge du mari conviendrait mieux qu'une bougie; mais ils se trompent, car la sympathie qu'il y a entre ces parties, fait qu'elles ne se quittent pas volontiers, la verge, à la vérité, pousse le fond de l'uterus où il doit être, mais aussitôt qu'elle se retire il le suit, & il retombe même un peu plus bas qu'il ne faisoit avant cette action.

et de la  
cause  
de la  
maladie

Dans les chutes de matrices où le fond n'est point renversé, le plus difficile n'est pas de la remettre en sa place, mais c'est de l'y retener étant

## TROISIEME DEMONSTRATION.

367

Pessaires  
pour la descen-  
de de la ma-

renise. Le remède le plus sûr pour empêcher que la matrice ne tombe, est de se servir d'un pessaire, qu'il faut introduire dans le col de la matrice, afin qu'en soutenant le fond de ce viscère, il le tienne dans sa situation ordinaire. La matrice dont on fait les pessaires, est communément de liege pour être plus legers, on les trempe dans de l'eau sucrée pour en remplir les vides, afin que les malignités ne blessent point; on en peut faire d'argent, & ils en seroient plus propres. (a) on leur donne deux différentes figures, les uns sont ovalaires, tel qu'est celui que vous voyez marqué C. qui est fait comme un cou, et qui a une longueur de sa longueur sont proportionnées au col de la matrice, dans lequel il doit entrer & demeurer après y avoir été introduit: il y a un cordon H. qui se détache par le bas pour le tirer lorsqu'on le juge à propos, & d'autre pour l'attacher à un anneau qui est autour du corps, pour l'empêcher de tomber à terre en cas qu'il vienne à se détacher, à quoi ils sont sujets, particulièrement dans le tems des menstrues. Il y a de pessaires siu- més autrement, les uns sont circulaires, tels que celui qui vous est représenté par L. & les autres un peu ovalaires, comme celui qui est marqué par K. ayant la figure d'un petit bonnet: ils sont dans leur milieu percés d'un trou assez grand, qui donne passage aux ordinaires, & qui recevant l'office interne dans leur cavité, l'appuient & le retiennent.

Mais  
la longueur  
de la matrice

(a) Les humeurs du vagin altèrent l'argent, & forment aux pessaires faits de cette matière des trous, dans lesquels les chairs excitées par les légères qu'ils font entrer, s'engagent & rendent ces pessaires puleux. Ainsi les pessaires de liege enduits de cire, valent mieux que les pessaires d'argent. Les personnes riches, craint de se servir de pessaires d'or, car on a remarqué que les humeurs du vagin n'altèrent pas ces pessaires.

ment ; ils sont un peu larges , afin qu'entrant avec un peu de force ils en tiennent mieux. A l'un des deux il y a un cordon qui sert à le tirer quand on veut , à l'autre il n'y en a point , parce qu'il y en a qui le trouvent inutile , prétendant que le doigt suffit pour le faire sortir. Ces pessaires étant plusieurs fois placés ne se doivent pas retirer pour les nécessités naturelles , parce qu'étant troués , les excréments de la matrice peuvent sortir librement ; & s'ils sont bien faits , ils n'incommoderont point & n'empêcheront pas la femme qui les portera de voir son mari , & même de jouir d'elle , comme il est arrivé à plusieurs , parce que Pontice institue peut-être si bien ces pessaires. Au moyen de ces pessaires percés , on peut faire avec cette Kinogue à l'usage de M. de la Roche N. un coude , pour faciliter à la malade le moyen de se lever sans être aidée , des injections qui se fassent & qui nettoient la matrice , de manière que pour toutes ces raisons , ces derniers sont préférables à l'ovinaire.

Cause ordinaire des chutes de matrice.

Il est des femmes où la chute de la matrice.

Dans les chûtes de matrice où le fond est absolument renversé comme on seroit une bourse en la retournant , il faut promptement le repousser en dedans ; & comme cet accident arrive très-souvent par la suite des Sages-femmes , qui en tirant trop fort le cordon pour avoir l'arrière-faix , amènent en dedans le fond de la matrice qui y est encore adhérent , assésit qu'elles s'aperçoivent que le fond a suivi l'arrière-faix , il faut qu'elles se fassent aider , & remettent ce fond en le repoussant dans sa place , ce qui se fait pour lors facilement , parce que l'ostiole interne a été extrêmement dilaté pour laisser sortir l'enfant. Mais si la Sage-femme diffère , cet ostiole se resserre peu à peu , & on a un peu de peine à faire rentrer le fond dans son lieu , & souvent une femme meurt avant

que d'être secourue , comme je l'ai vu arriver. Néanmoins si le Chirurgien étoit appelé assez tôt pour remédier à un renversement total de la matrice , qu'il connoitra en voyant entre les cuisses une espèce de scrotum sanguinolent , il commencera par la faire uriner , & lui faire donner un lavement , s'il y a long-temps qu'elle n'a été à la selle : il la fera coucher à la renverse les fesses plus élevées que la tête , puis après avoir fomenté avec du vin & de l'eau tiède tout ce qui est sorti , il le repoussera doucement dans le lieu qui lui est destiné ; si ce fond fait trop de peine à rentrer , on y fera une embrocation d'huile d'amandes douces , ce qui en aidera la réduction , en rendant les fibres de cet organe plus molasses & plus extensibles. Mais si malgré tous les efforts du Chirurgien , la matrice ne peut être remise , soit à cause qu'elle sera trop rommée , soit à cause qu'on aura trop attendu , elle est en grand danger de se gangrener en peu de temps : il y a des Auteurs qui conseillent pour lors de l'extirper , & qui nous assurent d'avoir vu de femmes qui en ont guéri. Pour moi je croirois l'extirpation de la matrice mortelle , jusqu'à ce que j'en sois délassé par quelques expériences. (a)

Même à la chute de la matrice.

L'extirpation de la matrice est trop hasardeuse.

(a) Le vagin peut encore se relâcher & tomber au dehors sans la matrice. Cette maladie , qu'on appelle relaxation ou renversement du vagin , se connoît facilement , & ne doit pas être confondue avec la relaxation ou la chute de la matrice. Il paroit au dehors des parties naturelles un bourlet mollet plus & tend , comme celui qui forme à l'anus l'intestum rectum lorsqu'il est tombé. Il y a une ouverture au milieu de ce bourlet. Si l'on y introduit le doigt , on sent plus avant l'ostiole de la matrice ; ce qui prouve qu'il ne faut pas presser cette partie de crainte de le rompre.

Pour remédier à cette indigestion , on fait coucher la femme sur le dos , de manière que les lombes soient plus bas que les fesses. Si cette situation ne fait pas rentrer le vagin , on embroie la tumeur avec les doigts.



**Pauvre Malabon**  
aux Jades

De A en B il y a un pied  
3 pouces de largeur

De C en D il y a un pied  
3 pouces de largeur

Le couteau  
de l'opérateur

B  
Le Lierre &  
le couteau de l'opérateur  
il urine



**TROISIÈME DEMONSTRATION.**

211

entre cela elle avoit une difficulté & fréquence d'uriner accompagnée de grandes douleurs, ayant remarqué cette tumeur, qui étoit en partie de consistance d'un paracanthème, j'entendis un craquement qui me fit juger qu'il y avoit plusieurs médiocres pierres, & que la vessie avoit suivi l'utérus dans la chute, parce qu'il me fut impossible d'introduire la sonde dans l'utérus plus avant qu'une ou deux lignes. M. Tolet ayant trouvé ce fait singulier, appella plusieurs personnes éclairées, qui consentirent à l'opération, & ce jour-là, quelques-uns d'entre eux, La malade, comme M. Tolet étoit couchée sur le dos & au bout de son lit, eut par les bras & par les jambes, je tins fermée la tumeur avec la main gauche, & dans le même temps, je fis à la partie supérieure, descendant à la partie gauche de la tumeur, une incision longue à la superficie & profonde de deux travers de doigts, dans laquelle j'introduisis l'indice de la main gauche, mais n'ayant pas avec le doigt senti les pierres à nu, je conduisis le bistouri le long du doigt du côté de l'ongle en profondant jusqu'au lieu où étoient les pierres. Ensuite le long de même doigt que je n'en avois pas de placé, je conduisis une très-petite cunéiforme droite, avec laquelle je tirai six pierres, qui pesoient ensemble deux onces & quatre dragmes. Je réduisis avec les deux doigts joints, le corps de l'utérus dans son lieu naturel, me servant ensuite seulement de plusieurs rouleaux de linge, figurés à peu près en pessaire trempés dans le vin, & du bandage T. pour soutenir l'appareil, & par conséquent les parties dans leur situation naturelle. Cette réduction faite, je n'eus pas de peine d'introduire la sonde par l'utérus en la manière ordinaire. Dans les premiers pansements je m'aperçus de quelque écoulement d'urine par le vagin, & qui ne venoit point de l'utérus, & six jours après l'opération la malade urina entièrement par l'utérus, en sorte que grâce à Dieu, elle a été guérie parfaitement par l'opération en moins de huit jours.

Il y a encore plusieurs indispositions qui arrivent tant aux orifices de la matrice qu'à son col, qui sont des suites des accouchemens laborieux : mais comme elles ne demandent pas l'opération de la main, je ne les rapporte point, j'ai été les de-

372 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 voir laisser à la prudence du Chirurgien, qui avant  
 toutes choses doit les connoître par lui-même, &  
 ne s'en point rapporter aux femmes, qui souvent  
 ne font pas des recits fidèles. si le mal est au col  
 de la matrice, il faut qu'il se serve de ce petit di-  
 latatoire Q. qui étant introduit dans le vagin, en  
 écartera les levres, & donnera moyen de décou-  
 vrir le mal en quelque endroit qu'il soit de ce  
 fourreau: mais s'il y avoit quelque ulcère à l'orifice  
 interne qu'on voudroit voir, on se serviroit de cet  
 autre dilatoire à deux branches marqué P. ou  
 bien de ce troisième qu'on appelle *speculum ma-  
 tris*, miroir de la matrice Q. il y a trois branches,  
 lesquelles jointes ensemble, sont poussées douce-  
 ment dans le col de la matrice, puis en tournant  
 la visse marquée R. elles s'écartent l'une de l'autre,  
 & par là s'opère qu'elles laissent entre elles, per-  
 mettent qu'on voye distinctement l'orifice interne;  
 ce qui assure de la nature des vices qu'il peut  
 avoir; & qui facilite les moyens d'y porter les re-  
 mèdes nécessaires.

Aujourd'hui néanmoins de très-habiles Accou-  
 cheurs ne se servent pour cela que de trois doigts  
 d'une main, qu'ils engagent l'un après l'autre dans  
 le vagin, où les écartant peu à peu quand ils sont  
 introduits tous ensemble, ils dilatent ce conduit  
 triangulairement en pyramide, afin que le *specu-  
 lum* le montre autant qu'il faut pour appercevoir  
 tout ce qui embrasse l'uterus, dont on sent ainsi  
 au toucher, comme aux yeux, les indispositions  
 d'une manière qui incommode moins la malade,  
 & qui instruit davantage.

*Fin de la Troisième Démonstration.*

Moyen de  
 connoître les  
 vices de la ma-  
 trice avec le  
 dilatoire.

Communi-  
 cation du *spe-  
 culum ma-  
 tris*, ou  
 miroir de la  
 matrice.



# OPERATIONS DE CHIRURGIE.

QUATRIÈME DEMONSTRATION.

*Les Opérations qui se font aux aînes,  
 au scrotum & à l'anus.*

## ET PREMIEREMENT DES HERNIES.



ETTE Démonstration, Messieurs, ne sera pas moins remplie que les au-  
 tres, quoique je la renferme dans les  
 Opérations qui regardent le scrotum & l'anus.  
 En effet, ces deux parties Chir.

étant des égouts les plus communs de tout le corps  
 sont sujettes à une infinité de maladies, qui de-  
 mandent toutes les lumières de l'Opérateur, & tou-  
 te l'adresse de la main pour en obtenir la guérison.  
 C'est une erreur de croire que les hernies ou maux  
 descendants soient des maladies nouvelles; car si on

Les hernies  
 ne sont pas  
 de nouvelles





376 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
tems que le Prieur de Cabrières a survécu à la dé-  
claration qu'il en avoit faite à Sa Majesté. Immé-  
diatement après la mort, le Roi fit publier la ma-  
nière de s'en servir, avec la composition de l'em-  
plâtre qui doit contribuer à l'efficacité du breu-  
vage, afin que tous les sujets pussent eux-mêmes  
préparer le remède contre une maladie qui n'est que  
trop familière; & voici une copie de l'imprimé du  
Roi.

*Remède du Prieur de Cabrières pour les descentes,  
donné au public par la bonté du Roi. Let. o. imprimée  
en sans demeurés entre les mains de Sa Majesté.*

La dose du remède est différente selon les âges,  
mais la préparation en est toujours semblable, mê-  
me pour les enfans à la mamelle, bien que le breu-  
vage seul ait coutume de les guérir. Voici la ma-  
nière de le préparer & d'en user.

*Depuis deux ans jusqu'à six.*

Prenez de l'esprit de sel bien rectifié trois ou  
quatre gouttes, mêlez-les dans une cuillerée ou  
deux de vin, que vous ferez avaler tous les matins  
à jeun pendant vingt-un jours de suite.

*Depuis six ans jusqu'à dix.*

Prenez quatre scrupules de cet esprit de sel, mê-  
lez-les fort exactement dans une chopine de bon  
vin rouge, & en ordonnez tous les matins environ  
la quantité de deux onces, en telle sorte que cette  
dose dure pour sept jours, après lesquels vous re-  
nouvellez le remède, jusqu'à ce que le malade  
en ait pris vingt-un jours de suite.

*Depuis dix ans jusqu'à quatorze.*

Prenez deux gros du même esprit de sel, avec  
une chopine de vin rouge, & les mêlez.

*Depuis quatorze ans jusqu'à dix sept.*

Mêlez deux gros & demi du même esprit dans  
une chopine de vin rouge.

#### QUATRIÈME DEMONSTRATION.

317

*Depuis dix-sept ans, & durant le reste de sa vie.*

Versez cinq gros d'esprit de sel sur une chopine  
de vin rouge.

#### Recepte de l'Emplâtre.

Prenez du mastic en lames ----- demi-once.

Ladanoum ----- trois dragmes.

Trous noix de Cypres bien sèches.

Hypocistis, ----- une dragme. Description

Torre sigillée, ----- une dragme. Description

Poix noire, ----- trois onces, etc.

Térébenthine de Venise, ----- une once.

Cire jaune, ----- une once.

Racine de grande consoude séchée, demi-once.

Pulvérisez ce qui le doit être, & faites cuire le  
tout en remuant toujours jusqu'à ce qu'il soit ré-  
duit en bonne consistance d'emplâtre, pour vous  
en servir comme il s'ensuit.

#### Manière de traiter les descentes.

Il faut avoir un bon bandage qui tienne bien  
ferme, & mettre sur la rupture après avoir rasé  
le lieu, un emplâtre ou deux s'il est nécessaire;  
on observera de prendre le remède à jeun; & de  
buttre la bouteille avant que de verser le vin dans  
le verre pour l'avalier incontinent; & il ne faut ni bander  
boire ni manger que quatre heures après avoir pris  
le remède.

On en prendra vingt-un jours durant, & s'il fait  
mal à l'estomach, on peut passer un jour ou deux  
sans en user.

Pendant qu'on prend le remède on est obligé de  
porter le brayer jour & nuit, de ne jamais s'asseoir,  
demeurant seulement debout ou couché, & mar-  
chant beaucoup; il est défendu d'aller à cheval, d'observer  
en carrosse ou en charette, & on doit toujours al-  
ler à pied ou en bateau, & ne faire aucun excès de  
bouche ni d'autres.

Il faut porter le brayer jour & nuit durant trois mois, après les vingt-un jours de remède.

On ne peut monter à cheval qu'après les trois mois, & quand on y montera, il faut encore porter le brayer ains qu'on croira en avoir besoin pour laisser affermir les parties.

C'est la règle ordinaire de faire la description de la maladie avant que d'en donner le remède, mais l'histoire du Prieur de Cabrières nous a engagés à changer cet ordre; & il n'importe que le remède des hernies soit au commencement ou à la fin de cette Démonstration, puisqu'il sera également utile au Public.

De la nature  
des hernies.

Les hernies qu'on appelle aussi bergnes ou descentes, sont des tumeurs aux aînes, & au scrotum, formées par l'intestin & par l'épiploon, qui se glissent dans ces parties.

Cette définition convient aux hernies faites de parties, non pas à celles qui sont faites d'humeurs. Différence car il y en a de plusieurs espèces dont nous allons des hernies. établir les différences.

De toutes les tumeurs qui viennent au scrotum, les unes sont hernies, les autres apôtèmes. Les premières sont de trois sortes, savoir l'enterocèle, l'épiplocèle, l'enteroépiplocèle, & les autres se rapportent à cinq principales, qui sont l'hydrocèle, la pneumatocèle, la sarcocèle, la cystocèle, & l'hémorale; de manière que de ces tumeurs, les unes sont véritablement hernies, & apôtèmes par ressemblance, telles sont les trois premières; & les autres sont de véritables apôtèmes, & des hernies en apparence, telles sont les cinq dernières.

Toutes ces maladies ont chacune des signes qui les font connoître, & qui les différencient les uns des autres; le Chirurgien les doit savoir pour ne se point tromper, & pour faire à chacune les opé-

rations qui lui conviennent: quand j'en aurai examinées les unes après les autres, je vous ferai voir les opérations qu'elles demandent pour parvenir à la guérison.

Je commence par l'enterocèle; ce mot est dérivé d'*Enteros*, qui signifie intestin, & de *Cele*, qui veut dire descente; ainsi cette maladie est une descente de l'intestin, que nous appelons ordinairement hernie.

Entérocèle  
de l'intestin.

Il y en a de deux sortes, l'une complète, quand l'intestin tombe jusques dans le scrotum, c'est pour lors une véritable enterocèle; & l'autre incomplète, quand il s'arrête dans l'aîne, & qu'il y fait une tumeur semblable à un bubon, & alors on l'appelle bubonocèle.

Deux sortes  
d'enterocèle.

C'est toujours quelque grand effort qui cause cette maladie, ainsi que nous le remarquons aux enfans qu'on laisse trop crier, à ceux qui sont dans un travail violent, & à des hommes qui portent de trop pesans fardeaux, parce que les intestins extrêmement pressés, cherchent à s'échapper par les productions du péritoine. (a)

Causes de  
cette maladie.

Les hernies arrivent ou par la rupture, ou par la simple dilatation du péritoine; quand le péritoine est rompu, l'intestin tombe tout d'un coup dans les bourses, & y fait une grosse tumeur, mais aussi rentre-t'il dans la place avec la même fa-

(a) Ajoutez à ces causes celles qui sont communes à toutes les espèces d'hernies; savoir, la respiration violente & fréquente, les toux continuës, les sauts, les danses, les vomissemens, les voyages trop fréquens à cheval, la grossesse, l'exercice des infirmes à vent, & les rétentions d'urine. Il faut y joindre encore l'usage des alimens gras & huileux, qui résistent le mieux au passage aux parties; ce qui fait que certains peuples & certains Religieux qui sont obligés de vivre de pareils alimens, sont plus sujets aux hernies que d'autres.

tilité qu'il y est tombé ; mais lorsque cette membrane ne fait que prêter & s'étendre insensiblement : l'intestin tombe peu à peu, se glisse doucement dans la production du péritoine, qui est l'enveloppe commune du bas-ventre : & même souvent il s'arrête dans l'ayne, & ne tombe pas dans le scrotum.

L'épiplocele est une tumeur faite d'une partie de l'épiploon, qui a été poussé dans une des productions du péritoine ; ce mot est composé d'*Epi-ploon*, qui désigne cette coëffe grasseuse qui flotte sur les boyaux, & de *Cele*, descente.

L'hernie faite de l'épiploon, n'est ni grosse, ni si douloureuse, ni si pressante que celle qui est faite par l'intestin. J'en ai pourtant vu une à un garçon de Versailles qui étoit de la grosseur du poing ; nous en fîmes l'opération sur le champ M. Felix & moi, parce que cette partie demandoit une prompte résolution, y ayant les mêmes accidens que ceux qui sont causés par l'étranglement de l'intestin. Nous trouvâmes la plus grande partie de l'épiploon renfermée dans cette tumeur où elle étoit altérée dans le séjour qu'elle y avoit fait, & nous fûmes obligés de la lier, & d'en faire l'extirpation, comme cette opération le demande.

Hernie  
compolée  
des deux  
precedentes.

L'entéroépiplocele est une hernie faite de l'intestin & de l'épiploon, qui de compagnie sortent de leur place pour tomber dans le scrotum ; Périmologie que je vous ai donnée de l'entérocele & de l'épiplocele vous fait aisément comprendre d'où dérive le nom de cette hernie composée.

Cette hernie fait une tumeur plus grosse que les autres, parce qu'elle est produite par plus de parties ; & elle est même plus fréquente, en ce que quand l'intestin trouve à se glisser, l'épiploon qui le recouvre & qui se plonge aisément, l'accompagne presque toujours.

Ces trois sortes d'hernies arrivent également au côté droit & au côté gauche, & quelquefois à tous les deux ensemble ; il y en a qui prétendent que l'épiplocele vient plus souvent au côté gauche, & au droit, parce que, disent-ils, l'épiploon étant attaché au fond de l'estomach, descend plus bas d'un côté-là que de l'autre, & par conséquent qu'il peut plus facilement entrer dans la production du péritoine. (a)

(a) Il est bon de faire ici quelques réflexions au sujet des parties qui forment la hernie inguinale, & des endroits que donnent passage à ces parties.

Les parties qui s'échappent du bas-ventre pour former cette espèce de hernie appelée inguinale, passent sous les dernières fibres charnues des muscles traïverses & obliques internes, & tombent dans l'ayne ou dans le scrotum par une des deux ouvertures où ils se convertent aux parties inférieures & apertures internes, ces vertèbres qu'on appelle communément annulaires, & donnent passage à l'axe rond du fœtus & des hommes, & aux ligamens ronds des femmes. Elles sont formées par l'écarterment des apophyses apophysiennes, qu'on nomme pillets, & qu'on distingue en supérieures, & en inférieures, à cause de leur obliquité qui suit la direction des fibres apophysiennes, & de ce muscle oblique externe, de manière que la partie supérieure de l'ouverture est éloignée de la ligne blanche, & que l'inférieure s'en approche. Quoique la flexure de toutes ces parties soit à présent bien connue, on a cependant jugé à propos d'en faire ici un petit détail, parce qu'il paroit qu'il y a encore de l'incertitude, on croit même qu'il y a encore de l'incertitude. Ce détail fait voir que quand on entre la réduction des parties par le taxis, qu'on doit toujours diriger les mouvements du côté de la crête des os du ille. Il faut remarquer que des ouvertures sont plus larges à la partie supérieure qu'à l'inférieure, & que les femmes les ont plus étroites que les hommes de même âge. De là vient que ceux-ci sont plus sujets à la hernie inguinale, & que celles-là sont plus commodes à l'incision de la hernie crurale, dont on parlera dans la suite.

Les causes de toutes ces descentes sont les mêmes; savoir, rupture & dilatation; mais elles ont des signes par lesquels on les distingue & dans le tems de leur sortie, & dans le tems de leur rentrée. L'entérocele, ou si vous voulez, la partie qui le forme, sort avec impetuositè & tout d'un coup; elle rentre de même lorsqu'on la repousse avec facilité, & en rentrant elle fait entendre un gargouillement qui marque que c'est l'intestin qui étoit dehors: au contraire l'épyplocele se produit avec

Des signes  
propres de  
ces maladies.

Les parties qui en sortant du bas ventre forment la cellule, sont ordinairement enveloppées par une portion de membrane, qui s'allonge peu à peu par leur immersion; cette membrane s'appelle sac herniaire. Lorsque la descente vient à l'occasion de quelque playe qui a pénétré jusques dans la capacité du ventre, ou de quelque effort violent qui a rompu le péritoine, il n'y a point de sac herniaire, parce que les parties qui forment la descente, ont passé par l'ouverture qui a été faite au péritoine. Dans le premier cas la descente s'appelle hernie par dilatation; & dans le second elle s'appelle hernie par rupture.

De tous les intestins qui forment la hernie, l'iléon est celui qui tombe le plus souvent; le jejunum & le colon ont quelquefois de ses cellules tombent quelquefois; mais rarement le caecum ou son appendix, & encore plus rarement le rectum. On n'a jamais remarqué que le diaphragme soit rompu, & la hernie peut être formée par un prolongement des tumeurs de l'intestin, qui s'enlève dans l'air, sans que tout le contenu du canal y soit compris, ou par un appendix en manœuvre par le canal, formant un cul de sac contre nature, & que l'on a quel quefois trouvé sur un des intestins une dissolution des cadavres. Enfin il n'y a quelquefois qu'une petite portion du canal intestinal qui se rompt, & les autres parties de l'intestin restent dans le ventre, qu'elle ne fait point de tumeur à l'extérieur. Mais il est des douleurs ou coliques que l'on peut remarquer pour les accidens d'un volvulus se terminant à l'endroit où l'intestin est pincé. Si l'on retourne ce lieu, on cause au malade une douleur qu'il ne faut pas confondre avec les autres points de la circumference du ventre.

lenteur, & l'épyploce ne rentre qu'avec peine & sans bruit. On connoît que c'est un entéroépyplocele, quand après l'intestin réduit, ce qu'on a connu par une espèce de gargouillement qu'il a fait, la tumeur n'est que diminuée, & ne disparoit pas entièrement.

Sur ces maladies le Chirurgien tire son pronostic de deux choses, de l'âge du malade & de la descente; si c'est un jeune homme, on se promet la guérison, mais si c'est un vieillard avancé en âge, il y aura peu d'espérance dans le traitement de la maladie: on voit-on tous les jours les enfans & les jeunes gens en guérir; au lieu que quand un homme a passé trente ans, il est en danger de porter sa descente au reste de sa vie. Quand l'hernie est petite ou récente, & qu'elle ne provient que de la dilatation, elle est curable; au lieu que si elle est vieille, ou si elle est guérie que très-rarement: les intestins sont grossiers comme la forme d'un cône, & étoient incurables, & ce sont des tumeurs ou ruptures, qui sont dites au contraire. Si un homme est rompu il ne guérit qu'à l'opération; sont incommodes de ces maladies, qu'on ne peut plus communément berner, étant plusieurs jours de mauvaise humeur, ont fait donner le nom de bergneux aux gens facheux & peu susceptibles.

Le fait du Chirurgien est de soulager promptement ceux qui sont atteints de ce mal: la première chose qu'on doit faire, c'est de coucher le malade sur le dos la tête un peu plus basse que les reins, les cuisses & les genoux à demi pliés; puis avec les cinq doigts d'une main d'embrasser la tumeur, & en la comprimant doucement de faire rentrer les parties qui étoient sorties de leur place: il ne faut rien précipiter, & il est plus à propos d'employer quelque temps à repousser les parties, qu'à

314 DES OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.  
de le remuer en se hâtant trop de les retablir. (a) Ault-côt que l'intestin & l'épiploon ont été remis dans leur lieu, le malade ne sent plus de douleur : mais il ne fustit pas à l'Opérateur d'avoir achevé cette réduction, que le malade fust souvent lui-même, il doit empêcher qu'ils ne retombent. & faire ensuite de leur former ce passage pour toujours, si cela est possible.

(a) Lorsqu'on remet les parties dans leur situation naturelle, il est à souhaiter qu'on puisse faire remonter avec elles le sac qui les enveloppe ; & cela se peut assez souvent, sur tout lorsque la hernie est nouvelle. Si on laisse ce sac hors de l'ouverture, & y recroient le hernien par lequel les parties qu'on a fait remonter peuvent aisément retomber des qu'on cesse de le tenir. L'usage, car le bandage ne fait tout au plus que recroier & durcir l'endroit du sac qui est près les anneaux, & si les parties retombent & qu'il se forme un étranglement par l'inflammation de l'anneau, ce sac pourra en former un second.

M. le Dian rapporte dans ses observations plusieurs exemples de ces étranglements formés par le sac herniaire. Ce qu'il dit d'une personne qui est morte de cette maladie meurt d'être remarqué. On étoit parvenu à faire remonter les parties & le sac par le taxis, néanmoins les accidens ne cessèrent point, & causèrent la mort de cette personne. On en fit l'ouverture, & l'on trouva une demi-aune d'intestin renfermée dans le sac herniaire, dont on ne put la tirer qu'en dilatant l'ouverture du sac.

Voici un autre exemple singulier de ces espèces d'étranglements. Un homme âgé d'environ 40 ans, attaqué d'un bubonocèle depuis plusieurs années, & qui ne portoit point de bandage pour soutenir les parties redoublées, ressentit les douleurs que cause l'étranglement de l'intestin. Les remèdes usés en pareil cas ne procurèrent la facilité de faire peu à peu par le taxis la réduction des parties. Néanmoins les accidens ne cessèrent point. L'anneau devint fort libre ; mais en y portant le doigt, nous sentions moi & M. Anquet, avec lequel je voyois ce malade, malgré l'épaisseur des tégumens, une espèce de poche ronde qui venoit frapper l'extrémité de mon doigt lorsque je faisois tousser le ma-

QUATRIÈME DEMONSTRATION.

315  
Le moyen le plus sûr pour y parvenir c'est le bandage, & même sans lui on ne peut pas espérer d'en guérir ; c'est pourquoi il en faut préparer un qui soit proportionné à l'âge & à la grosseur de la personne à qui on doit l'appliquer. Remarquez qu'aux descentes comme aux luxations, il faut commencer par remettre en leur place les parties déplacées, & ensuite tailler les bandes ; car si on commençoit par faire son appareil, le malade souffriroit en attendant la réduction qui deviendroit plus difficile, tant dans les descentes que dans les luxations qui ne demandent aucun délai.

On laisse le malade couché dans la même situation qu'il étoit quand on a réduit les hernies. S'il avoit du poil, il faudroit le raser avec ce rasoir A. avant que de mettre l'emplâtre, puis prendre un morceau de cuir qu'on coupe en triangle B. pour l'accommoder au pli de l'aîne, & qu'on couvra

lade ; ce qui nous fit juger que c'étoit le sac herniaire, dans lequel les parties étoient encore renfermées. Pour nous en assurer davantage & les s'en sortir, je fis lever & tousser le malade. Les parties retombèrent alors en partie dans l'aîne, ce qui fait voir clairement que l'anneau avoit permis la rentrée des parties, & que le sac dans lequel elles étoient, formoit lui seul l'étranglement. Comme les accidens subsistoient depuis quelque tems, & que d'ailleurs le retrecissement du sac se voyoit, je supposai que les parties n'étoient point, & auroient toujours exposé le malade aux dangers d'un nouvel étranglement, d'autant plus lâches & qu'en n'auroit pu faire sortir les parties par l'anneau : je fis sur le champ l'opération à l'ordinaire. Je trouvais le sac herniaire fort épais ; il renfermoit une portion d'intestin grosse comme une noix, étranglée à l'entrée du sac, & que je réduisis dans le ventre ; après quoi je deliberai cette entrée qui étoit si étroite que je n'y pouvois mettre le bout du petit doigt. J'achevai l'opération, & je pensai le malade, qui guérit ensuite parfaitement.

de l'emplâtre *contra rupturam*, décrit ci-après : on fait une compresse C. de menu linge mais un peu plus grande, parce qu'il faut qu'elle déborde toujours l'emplâtre, & on doit avoir une bande D. d'environ quatre aulnes de long, & large de deux doigts, faire de toile ; ces trois choses préparées, on pose l'emplâtre sur l'endroit des anneaux des muscles de l'abdomen, par où les parties rentrées avoient passé pour sortir ; on met ensuite la compresse qui doit être fort épaisse pour mieux comprimer, & on prend la bande dont on met le chef sur la hanche opposée à celle où étoit la hernie. Ayant passé cette bande sur la cuisse & sur l'épaule, on la ramène autour de la cuisse du même côté, puis remontant entre les bourses & la cuisse, on la repousse sur la même aine où elle fait une croix, & se prolonge sur la hanche de ce même côté, elle va faire le circulaire autour du corps, pour revenir passer par-dessus la même bande où elle a commencé, & faire le même chemin décrit par la précédente. On continue ainsi le bandage jusqu'à ce qu'on ait fait dix bandes qu'on attache sûrement à l'épaule. Il faut remarquer que ce bandage doit être un peu serré pour bien contenir, & qu'il faut mettre une épingle à chaque descente qui passe par-dessus la compresse, tant pour la sûreté & la sûreté du bandage, que pour empêcher la compresse de tomber quand le malade se promènera. C'est pourquoi on aura plusieurs épingles sur une pelote E. ce bandage est appelé inguinal, d'*inguen*, qui signifie l'aine.

Quand la descente est des deux côtés, après la réduction faite de part & d'autre, on y met deux emplâtres & deux compresses de la même manière que ci-dessus. On prend ensuite une bande F. roulée à deux chefs de six aulnes de long,

& large comme la première ; on en applique le milieu sur l'épine du dos vers la fin, puis les deux chefs allant l'un à droite & l'autre à gauche pour faire le circulaire, ils vont passer sur le pénis, d'où chacun coulant par-dessus une des aines & faisant le tour de la cuisse de son côté, il revient par-dessus la même aine où il se croise ; puis retournant tous deux faire un nouveau circulaire, ils reviennent repasser sur les aines, comme ils ont fait la première fois, ce qu'ils continuent jusqu'à ce qu'on soit à la fin de la bande : ce bandage est appelé le double inguinal.

Ces bandages, quoique simples, guérissent souvent les enfans ; mais quand ils sont à la maternelle, ou qu'ils ne sont pas encore nés, il faut leur en changer tous les jours : on montre la manière de le faire à celle qui a soin de l'enfant, & pourvu qu'elle ne le laisse pas crier, elle le guérira aussi bien qu'un Chirurgien.

Aux enfans plus âgés, & qui commencent à courir, il faut un bandage plus ferme : on se sert pour lors de celui du champignon G. ainsi appelé, parce que la principale partie du bandage a la figure d'un champignon H. qui est fait de bois de poirier ou de buis. On applique le dos de ce champignon justement au droit de la descente où il est arrêté par un circulaire fait de toile ou de suture, auquel tiennent deux branches d'une étoffe aussi ferme qui passent entre les bourses & les cuisses pour l'empêcher de remonter, le tout étant attaché avec des petites aiguillettes de fil de soie ou de cordon proportionnée au sujet : si la descente étoit double, on mettroit un second champignon qui seroit arrêté de la même manière que celui-ci.

Ceux qui sont plus forts & qui agissent beaucoup, ont besoin d'un bandage qui contienne encore mieux ; ce qui a fait inventer les bandages

d'acier, qu'on appelle brayers : vous en voyez un marqué L. Ils sont fait d'un cercle d'acier forgé, battu & aplati, qui environne les trois quarts du corps, & dont l'extrémité qui doit poser sur la descente, est allongée en en-bas en forme d'écusson, & c'est de-là que son nom est tiré ; ce cercle d'acier est garni de coton enfermé dans du tchamois, de crainte qu'il ne blesse. Au dé-aut de ce cercle, qui n'acheve pas le tour du corps, il y a une courroye percée de plusieurs petits trous pour s'attacher à l'écusson, où il y a une pointe d'acier qui entre dans l'un des trous de la courroye pour le serrer plus ou moins selon qu'il est nécessaire : au derrière du bandage on rend une branche faite de toile double, qui passant entre la cuisse & les fesses, vient s'attacher à l'écusson, de même que la courroye.

De brayers. Plusieurs gens à Paris s'occupent uniquement à la cure des hernies & à la fabrique de ces bandages ; ce qui les fait appeller Chirurgiens Herniaires ; on les reçoit à saint Côme, où ils sont obligés de faire une espèce de chef-d'œuvre avant que de pouvoir travailler pour le Public : il y en a de très-habiles, à qui même beaucoup de Chirurgiens s'adressent pour ces sortes de bandages : mais en Province on n'a pas cette commodité. C'est pour cela que le Chirurgien doit être instruit de la structure de ces machines, pour en fabriquer lui-même, lorsqu'il ne pourra pas en avoir d'aillenrs.

De ces sortes de bandages, il s'en trouve dont l'écusson est à l'us. L. q. & d'autres dont il est plus long ; les premiers sont pour ceux qui sont gras, & les seconds pour les personnes maigres ; quelques-uns ont double écusson K. pour les malades affligés d'une descente de chaque côté. Enfin il y a de ces bandages qui sont unis par le moyen de deux ou trois petites charnières qui leur permettent de se

plier, comme ces demi-sauces que les Marchands portent dans leur poche.

L'application de ces instrumens est aisée à faire, ceux qui en portent les ôtent & les remettent sans peine par l'habitude qu'ils en ont contractée. Mais une circonstance essentielle à observer, c'est de ne point mettre le bandage que la descente ne soit entièrement rentrée ; car s'il restoit une partie de l'intestin ou de l'épiploon dans l'aine, le bandage le meurtrissant y causeroit de la douleur, de l'inflammation, & peut-être la gangrene par la suite.

Il arrive quelquefois qu'il n'y a dès la naissance ce qu'un des testicules dans le scrotum, & que l'autre n'y étant pas descendu est demeuré dans l'aine, où il fait une petite tumeur dont les parens venant à s'apercevoir ont recours au Chirurgien, la prenant pour une descente. C'est à lui de bien examiner le fait, car s'il alloit entreprendre de faire rentrer le testicule dans la capacité de l'abdomen, ou s'il le comprimoit par un bandage, croyant que ce fût une descente, il causeroit des douleurs horribles qui pourroient avoir des suites très-facheuses.

On a inventé de nos jours une espèce de brayer ou qu'on appelle bandage à ressort L. parce qu'on a attaché à l'écusson un ressort qui pousse le coussin contre la partie sur laquelle il est posé. Ceux qui se servent de ces sortes de brayers, prétendent que quand on plie la cuisse, il se fait dans l'aine un angle enfoncé, qui empêche le bandage ordinaire d'appuyer sur l'endroit de la descente, & qu'on remédie à cet inconvénient par le ressort qui presse continuellement, & presque également cet endroit : c'est aussi la raison pour laquelle le Prieur de Cabrières défendoit de s'asseoir, & ordonnoit qu'on se tint toujours debout ou couché, pour éviter la chute de l'intestin occasionnée par le ploye-

Commode-  
ré de ces  
machines.

C'est-à-dire,  
dirait à re-  
marquer.

Da bandage  
à ressort

330 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
ment de la cuisse : toutefois ce nouveau bandage  
n'est plus guère usité. C'étoit le nommé Blegny  
qui s'en dit l'inventeur : ce nom seul qui n'est  
que trop connu, fait assez ressentir combien  
cet homme étoit remuant, & combien d'entreprises  
difficiles il a faites pour s'établir dans le monde ;  
comme il a joué un des principaux rôles entre ceux  
qui en imposent au Public ; je vais en peu de mots  
vous rapporter son histoire. (a)

*Histoire du nommé Blegny.*

A Yant été pendant quelques années Clerc de  
la Compagnie de S. Lôme, où il entendoit  
tous les jours parler de la Chirurgie dans les Actes  
qui s'y font, il crut en sçavoir autant & plus que  
les Maîtres qui la composent : il prit un privi-  
lege, se logea au Faubourg S. Germain, & se  
maria avec une Sogge-femme. Il établit chez lui  
des Conférences de Médecine & de Chirurgie,  
dans lesquelles il annonçoit chaque fois quelque

(a) De tous les bandages qu'on propose ici, le bray-  
er sans ressort & qui n'est point brisé, est celui auquel  
les Praticiens donnent la préférence, parce qu'il con-  
tient plus sûrement les parties. Le bandage à vis se  
fait avec une bande de toile & quelques compresses  
qu'on pose sur l'anneau, pour néanmoins convier aux  
enfans qui sont encore à la naissance.

Un brayer bien conditionné est l'unique moyen qui  
puisse mettre en sûreté la vie de ceux qui sont atteints  
de descentes. Il les gar-  
dant, & procure quelquefois la guérison à des per-  
sonnes mêmes d'un âge avancé. Le repos & une cer-  
taine situation du corps peuvent aussi occasionner la gué-  
rison radicale ; car on a vu des personnes mesurer sans aucun  
remède, pour s'être tenues dans une posture convenable  
à la descente. Fabricius Hildanus rapporte qu'un  
jeune homme âgé de 60. ans, qui portoit depuis 12. ans une her-  
nie, en fut parfaitement guéri sans aucun remède, pour  
avoir été couché de cette manière pendant qu'il étoit  
sujet d'une autre maladie.

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 331

sectet de son invention, les coins des rues étoient  
pleins d'assistes qui informoient tout Paris des  
cures, de cassolettes, des cassettes merveilleux  
avec lesquels il devoit faire des miracles. Il trouva  
de l'accès auprès de M. Daquin premier Méde-  
cin du Roi, qui se servit de lui pour faire la des-  
cription du remède Anglois du sieur Talbot, à  
qui le Roi avoit donné une somme considérable  
pour rendre ce remède public. Il obtint de M.  
le Chancelier un privilège de faire imprimer cha-  
que mois un Journal qui contenoit tous les faits  
extraordinaires qui arrivoient dans la Médecine &  
dans la Chirurgie, tant en France que dans les  
pays étrangers. Mais ce privilège dont on auroit  
pu profiter, & qui avoit son utilité, lui fut ôté  
l'année suivante par l'abus qu'il en fit, en s'en  
servant pour écrire des invectives, & pour déchi-  
rer la réputation des Auteurs. Il eut l'appréhen-  
sion d'acheter la Charge de Chirurgien ordinaire de  
Monsieur le Duc de Nemours peu d'années après, son  
caractère étant connu, il eut ordre de s'en désai-  
re. Enfin connoissant que la Chirurgie ne se con-  
tente pas de paroles, qu'il faut des effets, il crut  
qu'il réussiroit mieux dans la Médecine, il prit  
des Lettres de Docteur de la Faculté de Caen,  
& comme Médecin, fit valoir les talens qu'il avoit  
de tromper tout le monde. Il entreprit de faire  
revivre un Ordre du S. Esprit autrefois établi à  
Montpellier, il en portoit la Croix, se fit appeler  
le Chevalier de Blegny, & fit des procès à ceux  
qu'il croyoit avoir usurpé les revenus attachés à  
cet Ordre. Tous ces moyens ne lui ayant pas  
suffi, il loua une maison à Pincourt, & s'y éta-  
blit une espèce d'Hôpital pour les Errans & mala-  
des, où pour une certaine somme par jour, & de-  
voient être logés, nourris, pansés & médicame-  
ntés : mais le Roi informé que ce n'étoit qu'un  
prétexte pour cacher les débauches qu'il y fai-



312 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 soient, donna une Lettre de Cachet pour l'ar-  
 rêter, il fut mis au fort-l'Évêque, & de-là quel-  
 ques tems après conduit au Château d'Angers, où il a  
 été enfermé pendant sept ou huit ans: il en est sorti  
 depuis quatre années, & après avoir couru l'Italie,  
 il est venu mourir à Avignon. Il étoit assez bien  
 fait, toujours proprement vêtu, il parloit & écri-  
 voit très-ausément; il étoit studieux, inventif & la-  
 borieux, & s'il avoit fait un bon usage des avan-  
 tages naturels qu'il avoit, il n'auroit pas fait une  
 fin aussi malheureuse.

D'espérer  
 d'un remède  
 que l'on  
 pouvoit  
 guérir les  
 hernies.

Je vous ai promis la description de l'emplâtre  
 qu'il faut appliquer aux hernies, la voici telle  
 qu'elle est dans la Pharmacopée de Charas, je la  
 raporte ici pour épargner la peine de l'aller cher-  
 cher ailleurs.

On écrasera des anguilles, & en ayant lavé  
 les peaux avec du Pain de chaux, on les fera cuire  
 à petit feu, dans une lessive claire de cendres or-  
 dinaires, jusqu'à ce que les peaux y soient tou-  
 tes-à-fait dissoutes & réduites en une colle qu'on pas-  
 sera par un tamis de crin: après en avoir pesé  
 quatre onces, on les mettra dans un pot de terre  
 verni, où on ajoutera trois onces & demie de gomme  
 ammoniac dissoute dans de fort vinaigre, cou-  
 lée & épaissie avec trois dragmes de suc de sucrose,  
 avec de chaux d'étaim, & pareille quantité de  
 sucre benoîte subtil, pour en faire une quantité de  
 quatre onces, & pareille quantité de sucre benoîte  
 subtil, pour en faire une quantité de quatre onces,  
 sans cesse avec une spatule de bois, jusqu'à ce  
 qu'elles aient acquis la consistance des emplâtres,  
 y ajoutant sur la fin une demi once d'huile de  
 myrthe distillée.

Quoique nous ayons la composition de plusieurs  
 emplâtres excellens pour la guérison des hernies, il  
 est venu néanmoins à La Cour une femme nommée  
 Mademoiselle Devaux veuve d'un de nos Maîtres  
 Chirurgiens de Paris, qui disoit avoir éprouvé parmi

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 313

les papiers de son mari la composition d'un em-  
 plâtre infailible pour les hernies, elle s'adressa à  
 MM. Fagon, Boudin & Felix: ils en passerent  
 au Roi, & elle fut envoyée aux Invalides pour fai-  
 re des expériences de son emplâtre. Sur le rapport  
 favor. de M. qui en fut fait, & dans lequel on renvoi-  
 guant que plusieurs en avoient été guéris, le Roi  
 lui fit donner quatre cents pistoles, & M. de Bar-  
 bieu cinq cents livres de pension pour traiter les  
 Soldats Invalides qui se trouvoient atteints de cette  
 maladie.

Je ne vous donne point la composition de cet  
 emplâtre, parce que je ne la sçai pas; mais je sçai  
 que la réputation que MM. les Médecins avoient  
 donnée à ce remède, ne s'est pas soutenue, que le  
 Public a trouvé qu'ils lui avoient donné leur ap-  
 probation un peu trop légèrement, & qu'il ne  
 produit aucun effet, non plus que tous les autres  
 qu'on a inventés pour les hernies, qu'il ne soit sou-  
 tenu du bandage.

Nos Anciens ne se sont pas contentés de trou-  
 ver dans les bandages les moyens de guérir les her-  
 nies, ou du moins de les soulager, ils en ont cher-  
 ché dans les opérations de Chirurgie, & ils ont  
 été en voir rencontrer de trois, car il y a trois  
 qui toutes sont & les mauvaises les unes que les  
 autres: les bons Chirurgiens les ont abandonnées,  
 & elles ne sont pratiquées aujourd'hui que par des  
 Charlatans, qui s'embarrassent peu des suites de  
 leurs opérations. Je vais vous montrer la manière  
 qu'ils nous ont présentée pour les hernies, par où  
 le dessein que vous les mettez en pratique, car je  
 suis sûr que vous les allez condamner; mais parce  
 qu'il faut qu'un Chirurgien sache le bon & le mau-  
 vais de la Profession, le premier pour le savoir, &  
 le second pour l'éviter.

Celui qui a été vu le premier, est celui de la  
 faux faire avec ce baston droit M. une incision

234 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
longitudinale dans l'aîne qui fuive le chemin que  
font les vaisseaux spermatiques; qu'ayant décou-  
vert avec cette feuille de myrthe N. dont le bout  
est en échelle, si on pourroit en avoir en cas de besoin,  
on prit de l'écaille d'un poisson qui est en forme, si la  
faute coude de toute sa longueur, y faisant la su-  
mure du Pellerier avec une aiguille droite O. en-  
filée d'un fil ciré; que par ce moyen on retire  
cette production trop dilatée, & on empêche l'in-  
festin de s'y glisser. Celui qui a inventé cette opé-  
ration l'appelle irréprochable, parce qu'elle conser-  
ve les vaisseaux & le testicule dans leur entier; il  
lui a donné même le nom de Royale, parce qu'en  
conservant ces parties, elle laisse la liberté au tes-  
ticule de faire sa fonction, qui est de donner des  
sujets à son Roi. Je n'ai jamais vu pratiquer cette  
opération, & je ne la crois pas assés à faire; car  
je ne puis pas m'imaginer qu'on puisse retirer la  
production d'un vaisseau avec la même facilité qu'on  
seroit un doigt de pied qui seroit trop large. The-  
venin lui-même qui nous en donne la descrip-  
tion, avoue qu'elle est difficile & sujette à la ré-  
cidive.

De point d'autre se sont persuadés qu'il seroit plus avan-  
tageux de faire une opération qu'on appelle le  
point doré, mais elle n'a pas moins ses difficultés  
que la précédente; vous en jugerez. Ils veulent  
que le malade étant couché sur une table la tête  
plus basse que les fesses, on lui fasse une incision  
transversale dans l'aîne assez profonde, pour dé-  
couvrir les vaisseaux spermatiques qui sont dans le  
prolongement du péritoine en évitant de les offen-  
ser, & qu'ensuite on presse avec une feuille d'or  
P. en forme de croissant, qu'on a trempée dans l'huile  
Q. pour la rendre plus flexible, & la pro-  
duction, par le moyen de la feuille d'or, on ramène le  
fil d'or avec cette feuille d'or, on en fait trois tours,  
prenant garde qu'il ne presse point trop les vais-

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 235

seaux & qu'il permette au sang de couler dans leurs  
cavités; on coupe les extrémités du fil avec cette  
tenaille incurvée S. & on le replace pour le laisser  
dans la playe, faisant en sorte que ce qui est re-  
placé ne blesse point les parties; ils veulent qu'on  
travaille à cicatrifier la playe où ils laissent le fil  
d'or, & ils disent que souvent ce fil tombe de lui-  
même, & que la playe étant cicatrifiée, on est par-  
faitement guéri de la descente.

Ceux qui substituent un fil de plomb à la place Le fil de  
du fil d'or, prétent avoir mieux rencontré, disant que le plomb est ami de l'homme, & que n'étant  
pes si pointu que le fil d'or, il peut rester enfoncé dans  
dans la playe sans la blesser.

Les fils d'or ou de plomb sont délauprés par  
quelques-uns qui veulent qu'on se serve d'un gros  
fil de chanvre ciré, qu'on passe deux fois autour des  
vaisseaux, sans les trop presser, & que l'ayant lié  
& coupé proche le nœud qu'en on auroit fait,  
on le laisse dans la playe qu'on fera cicatrifier au  
plûtôt.

Les Sectateurs de ces opérations prétendent que Et le fil de  
ces fil d'or, de plomb ou de chanvre, serrant la  
production du péritoine, empêchent l'intestin ou  
l'épuyéon d'y tomber, & qu'ainsi elles se doivent  
pratiquer à toutes les hernies faites par dilatation.  
Mais puisqu'il nous est permis de réfléchir sur ces  
opérations, on voit bien qu'il peut en arriver deux  
inconveniens très-fâcheux, soit que le fil demeure  
dans la playe, soit qu'il en sorte.

Le premier, c'est que dans un effort l'intestin Deux et ci  
traverse toujours les anneaux des trois muscles du  
l'anneau de la hernie, pour le laisser sortir, il peut  
se lier entre la ligature & les anneaux, & y faire  
une hernie incomplète, & même un étranglement;  
& quoiqu'on fasse la ligature le plus proche des  
anneaux qu'il est possible, comme y prescrivait les  
Auteurs, de l'opération, les anneaux peuvent toujours

336 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
pousser cette ligature, & la faisant descendre,  
laisser la liberté aux parties de se loger dans le do-  
micile qu'elles s'étoient fait.

2. Incon-  
venient. Le second accident qui arrive infailliblement  
si le fil sort de la playe, c'est qu'en ce cas il doit  
avoir coupé les vaisseaux, & par conséquent ôté  
la communication qu'ils avoient avec le testicu-  
le, qui devenant par-là inutile, châtre un hom-  
me & le prive de sa fécondité sans une nécessité  
absolue, ce qui rend ces opérations pernicieuses,  
& qui doit empêcher un Chirurgien de les mettre  
en pratique.

Autre opé-  
ration. On a encore réfléchi sur ces opérations, & il y en  
a qui afin d'épargner l'incision qu'on faisoit pour  
découvrir la production du péritoine prennent une  
siguille courbe T. enfilée d'un gros fil de chanvre  
bien ciré, & ayant passé l'aiguille proche des an-  
neaux par-dessous la production du péritoine, lient  
les deux bouts du fil sur une petite compresse V. &  
les serrent de tems en tems, jusqu'à ce que le fil ait  
coupé ce qu'il embrossoit, & qu'il tombe de lui-  
même : cette opération ne doit pas être moins con-  
damnée que les précédentes, parce qu'elle coupe  
& ruine les vaisseaux qui rendoient le testicule pro-  
pre à la génération.

Une personne de la première qualité a réan-  
moins produit depuis peu à la Cour un de ces  
Opérateurs, & l'honneur de sa protection le van-  
te, comme un homme incomparable qui guérit  
toutes sortes de descentes ; mais en bonne justice  
de tels empiriques mériteroient une punition exem-  
plaire.

4. Opéra-  
tion si au-  
liée à la  
vie que les  
médecins. Quelques Auteurs nous disent qu'on obtient la  
guérison de ces descentes par la Chirurgie en deux  
manières : la première en conservant le testicule,  
& la seconde en ôtant le testicule ; pour la pre-  
mière manière, ils nous proposent les quatre ou  
cinq

QUATRIÈME DEMONSTRATION.

437  
cinq opérations que je viens de vous faire voir,  
mais est-ce conserver le testicule que de lui ôter  
ses fonctions ;

La seconde est d'ôter le testicule, & voici com-  
ment ils s'y prennent. On fait dans l'aîne une in-  
cision qui découvre les vaisseaux, & poussant le  
doigt par dessous, on fait sortir par la playe le testi-  
cule enveloppé de ses membranes, on lie les vais-  
seaux le plus proche de ses anneaux que faire se  
peut, on le coupe ensuite tin demi doigt au des-  
sous de la ligature ; on laisse le bout du fil assez  
long pour le retirer quand la nature le sépare en  
traçant la playe à l'ordinaire. Cette manière em-  
pêche certainement que la hernie ne se reprodui-  
se ; mais il est peu de gens qui aux dépens de  
leurs testicules demandent la guérison de cette in-  
firmité.

Les Opérateurs ambulans sont adroits à séparer Adresse de  
ces organes, sans que les spectateurs s'en apper- qu'ils O-  
çoivent, ils font la ligature des vaisseaux, avant que d'ô- ter le testicule hors du scrotum, & avec seule que  
leur petit doigt passé par dessus ces vaisseaux qu'ils ont séparé,  
coupent ; ils le font sortir & le cochent dans leur  
main, pour le mettre dans leur giberi sans  
être vu : on a connu un de ces Opérateurs qui ne  
nourrissoit son chien que de testicules ; le Chien  
se tenoit sous le lit ou sous la table, proche son  
Maître, en attendant ce morceau friant, dont il Chien nour-  
le regalloit aussitôt après qu'il en avoit fait l'extré- si de testicu-  
pation, à l'insçu des assistants qui auroient juré les,  
que le patient avoit toujours ses parties.

Les testicules sont des parties si nécessaires à  
l'homme, qu'on ne doit les ôter que dans une  
nécessité très-pressante : c'est pourquoi on con-  
damne ces sortes d'opérations comme contraires  
aux Loix divines & humaines : elles seroient ce-  
pendant excusables sur un Religieux qui préfé-  
reroit la guérison d'une hernie à ses testicules qui

338 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
lui doivent être inutiles, & il en tireroit peut  
lors deux avantages; le premier, c'est que ces  
organes ne le tourmenteront plus; & le second,  
c'est qu'il seroit guéri d'une fâcheuse maladie. (a)

Histoire de  
l'Acad. des  
Sciences, an.  
née 1713.

Histoire de  
l'Acad. des  
Sciences, an.  
née 1717.

(a) Il y a plusieurs autres especes de hernies dont  
l'Auteur ne parle point ici. Il arrive quelquefois qu'une  
portion de la vessie se déplaçant par l'anneau, &  
tombe dans l'aîne, ou même jusques dans le scrotum.  
Quoique la vessie ne soit point renfermée dans le pe-  
ritoine, néanmoins comme elle y est attachée par son  
fond, la portion de la vessie qui se déplace ne peut  
pas descendre jusques dans le scrotum, sans en tirer  
avec elle une partie du peritoine, qui passant par l'an-  
neau, forme une espèce de cul de sac, où il est facile  
que l'épiploon & l'intestin se logent ensemble, ou se  
perment.

M. Méry regardoit cette espèce de hernie comme  
un vice de conformation. Il allégué pour raisons que la  
vessie est fortement attachée de toute part, qu'elle est  
d'une figure ronde, que sa péricrante de son assaisement  
l'empêchent également de passer par les anneaux, &  
qu'enfin l'espèce de hernie dont on parle seroit même  
des rare qu'elle n'est si elle avoit des causes occasionnelles.  
M. Petit n'est point de ce sentiment, & croit qu'une  
fréquente suppression d'urine & la grosseur peuvent  
être des causes accidentelles de cette hernie.

La difficulté d'uriner & une tumeur qu'on voit dans  
l'aîne ou dans le scrotum, dans laquelle on sent de la  
fluctuation comme dans l'hydrocele, & qui disparaît  
lorsqu'on la comprime, sont les signes auxquels on re-  
connoît cette maladie. Cette tumeur est formée par  
une certaine quantité d'urine renfermée dans la por-  
tion déplacée. La vessie est alors partagée en deux par-  
ties qui ont communication entre-elles. Cette commu-  
nication n'est quelquefois pas fort libre à cause d'un  
étranglement occasionné par l'anneau. Dans ce cas on  
ne peut faire disparaître la tumeur qu'en la pressant de  
l'élevé, ce qui force l'urine à retomber dans la por-  
tion de la vessie qui est en place. Mais si la communica-  
tion est libre, cette tumeur disparaît d'elle-même,  
toutes les fois que le malade urine; car la portion  
déplacée est plus haute que celle qui se trouve en pla-  
ce, & par conséquent l'urine qui se trouve dans cel-  
le-ci, doit retomber d'elle-même dans celle-ci, &

# QUATRIÈME DEMONSTRATION.

339  
cepié dans le cas d'étranglement, où il faut presser la  
tumeur.

Lorsqu'il y a déranglement, le vomissement ne sur-  
vient que rarement de fort tard. M. Petit remarque qu'il  
est suivi du boquer, au lieu que dans les autres hernies  
il en est précédé.

Si la hernie de vessie est un vice de conformation, la  
portion de la vessie, assés par l'anneau et l'anneau de  
ne peut être réduite. Il suffit donc de faire porter au  
malade un suspensoir, & de lui recommander de lever  
& de se presser légèrement la tumeur chaque fois qu'il  
urivera. Mais si cette hernie vient de quelque cause ac-  
cidentelle, la portion de la vessie sortie par l'anneau  
pourra quelquefois être remise en place: après quoi  
l'on appliquera un bandage tel que pour le bubono-  
cele, & l'on pourra espérer une cure radicale.

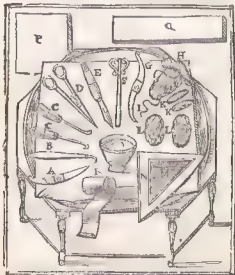
Les femmes sont sujettes à une espèce de hernie de  
vessie qui se est particulière, & dont on a parlé plus  
haut. Messieurs Tolet & Ruych nous fournissent chacun  
un exemple de cette espèce de hernie. On a remarqué  
en entier celui de M. Tolet. Peyer fait aussi mention  
d'une hernie semblable, avec cette différence, à sa-  
moins qu'il ne trouva point de pierre dans la portion  
déplacée de la vessie. Cette hernie eut une forte de  
la relaxation & de la chute du vagin ou de la matrice,  
laquelle son déplié aussi de la redout on de l'aîne  
ou de l'autre partie qui a entraîné la portion de la  
vessie.

Le ligament de Fallope forme une arcade sous la-  
quelle dans l'état naturel passent seulement les tendons  
des muscles pûs & iliaque interne, & les vaisseaux  
cruraux. Le peritoine forme sa partie intérieure, la  
grosse & quelques glandes conglobées recouvertes de  
plusieurs fibres qui le détachent du fascicula en fer-  
ment l'externe. Les parties fontantes du bas ventre s'é-  
chappent quelquefois par dessous cette arcade, & c'est  
ordinairement du côté de l'angle qu'elle fait avec l'os  
pubis: parce que les parties trouvent moins de résistan-  
ce de ce côté, & que l'homme étant debout, cet en-  
droit de l'arcade est le plus bas. Elles tombent dans le  
pli de la cuisse où elles forment une tumeur qu'on ap-  
pelle hernie crurale, à eau c qu'elle se trouve le long  
de la route des vaisseaux cruraux. On a même vu les  
paries déplacées se prolonger jusqu'au milieu de la  
cuisse. Les signes de cette hernie sont les mêmes que  
ceux de la hernie inguinale, excepté que la tumeur ne  
se trouve pas dans l'aîne comme à la hernie inguinale,

340 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
mais dans le pli de la cuisse vers la partie supérieure  
de la loge, des vaisseaux cutanés. Quand on veut re-  
duire les parties par le taxis, il faut diriger vers l'om-  
belle le mouvement de la main, & faire lever le ge-  
nou du côté où est la hernie, situation dans laquelle  
on doit aussi faire mettre le malade lorsqu'il y aura  
étranglement.

Il n'y a encore une dernière espèce de hernie  
formée de parties sorties du bas ventre par le trou ova-  
le, & qui se manifeste au dessus du pubis, proche  
des attaches des muscles triceps supérieurs & petits

FIG. XXII. DU BUBONOCELE.



QUATRIÈME DEMONSTRATION.

341

Le Bubonocèle est une tumeur dans l'aine qui  
a la figure d'un bubon, & qui est placée dans  
l'endroit où il vient. Son nom est dérivé de l'*aine*  
qui signifie aine, & de *Kele* qui veut dire hergne  
ou deiscence, desorte que cette tumeur est un bu-  
bon par ressemblance, & réellement une deiscence.

Le Chirurgien ne doit pas se tromper sur le ju-  
gement qu'il a à faire de ces sortes de tumeurs, car  
s'il alloit prendre un bubonocèle pour un bubon  
& que croyant y trouver de la matière il pourroit  
il tueroit le malade : c'est pourquoi il faut qu'il  
examine ce mal en observant que le bubon vient  
peu à peu, & le bubonocèle tout d'un coup, s'u-  
formant si le malade avoit une hernie, & s'il n'a  
point fait aucun effort. S'il fait attention sur les  
accidens qui accompagnent ces maladies, il verra  
qu'un bubonocèle il y a des douleurs violentes,  
que le vomissement ne cesse presque point tant  
que la tumeur subsiste, & que même ce qu'on vo-  
mit a l'odeur des matières fécales, ce qui n'arri-  
ve point au bubon.

On a donné le nom de misère à ces maladies  
lorsqu'elles sont dans un paroxysme, parce qu'al-  
ors les malades font dignes de pitié, & sont com-  
passion : ils demandent un très-prompt secours  
qu'on se mettra en devoir de leur procurer en tâ-  
chant de faire rentrer dans le ventre ce qui en est  
sorti, & qui fait cette tumeur. Pour y parvenir ;  
il faut essayer la réduction comme aux hernies ; si  
on ne peut pas la faire, on mettra le malade la tête  
en enbas, & repoussant la tumeur avec plus d'a-  
dresse que de violence, on s'efforcera de la faire  
rentrer ; quelquefois en versant de l'eau froide sur  
la tumeur, elle a été réduite. C'est au Chirurgien à  
mettre toutes sortes de moyens en usage pour en  
venir à bout, que si toutes les peines deviennent  
inutiles, il faudra qu'il se serve du cataplasme sui-  
vant.

De Bubon-  
cèle & du  
bubonocèle.

Différence  
du Bubon  
& du Bu-  
bonocèle

De misère  
aux misères  
travaux de  
l'homme à  
l'égard du mi-  
sère.

Préparation  
d'un cata-  
plafme pro-  
pre à ce  
mal.

342 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
Ayant pris des mauves & des guimauves avec leurs racines, du melilot, & de la camomille de chacun deux poignées & un demi liron de graines de lin concassées, on les fera bouillir dans trois pintes d'eau à gros bouillons, & à grand feu, jusqu'à ce que les plantes soient pourries de cuire, & l'eau toute consignée; pour passer ensuite le residu par un tamis de crin; & quand on en aura une quantité suffisante, on y ajoutera un morceau de beurre frais, ou d'axonge de porc, des huiles de lis & de camomille, pour faire cuire le tout en consistance de cataplasme.

Comment  
en use de ex-  
terne.  
Ce cataplasme fait d'herbes émollientes doit être très-gras pour mieux amolir, & relâcher; il le faut mettre fort épais, & le laisser deux heures sur la partie; en le levant pour en substituer un nouveau; on tentera encore la réduction qu'on obtient souvent après l'usage de ce cataplasme sans être obligé d'en venir à l'opération. ( )

Danger du  
malade  
quand ces  
moyens ne  
réussissent  
pas.  
Si deux ou trois jours se passent sans qu'on ait pu faire rentrer cette hernie, si la douleur & le vomissement augmentent au lieu de diminuer, le Chirurgien doit avertir le malade du péril qui le menace, & lui proposer l'opération comme le seul moyen de lui sauver la vie: il faut aussi que tirant à part les parents, il leur fasse voir le danger où le patient se trouve, afin qu'ils lui conseillent de régler les affaires de sa conscience & de sa famille.

De l'opéra-  
tion qui doit  
être faite en  
cette cas.  
Quand un Chirurgien a parlé avec fermeté au malade & qu'il l'a résolu de prendre un des deux partis, qui sont ou de se résoudre à mourir, ou de souffrir l'opération: il n'y en a point qui ne choisisse celui de l'opération, on ne veut point mourir,

(a) Il ne faut point oublier dans le cas d'étranglement les secours que l'on tire de la situation convenable où l'on met le malade, & encore moins celui qu'on tire de saignées copieuses & répétées suivant les forces.

QUATRIÈME DÉMONSTRATION.

343

& quoiqu'on soit assuré de souffrir de grandes douleurs, on les préfère toujours à la mort; j'en ai vu même qui pressoient tellement, qu'ils ne vouloient pas donner le temps de préparer l'appareil, & j'en ai trouvé d'autres qui la souffroient avec une patience angélique, ce qui fait voir qu'il n'y a rien qu'on endure pour clore cette terre de notre laurier.

Ayant fini le tems & préparé l'appareil, tel que vous le voyez gravé sur la planche XXXII. on ap-  
du ma-  
le & de l'opé-  
rateur.

proche le malade sur le bord du lit, observant que le côté où est la tumeur soit le plus sur le bord du lit, & par conséquent le plus proche de l'opérateur, & on lui met un carreau sous les fesses; le Chirurgien étant agenouillé auprès du lit, & ayant placé un serviteur à sa droite, & un autre à sa gauche pour le servir, il commence à opérer en prenant la peau de dessus la tumeur qu'il pince, & qu'il fait tenir par un serviteur pour la couper avec un bistoury droit A. il fait une incision de deux pouces de long, puis écarte les lèvres de la playe il déchire avec un déchaussoir B. les membranes qui enveloppent la tumeur; il est aidé par deux garçons, qui au moyen de ces deux érigées mousses CC. éloignent encore les lèvres de la playe, il évite ici de se servir d'instrumens tranchans, de craindre d'offenser l'intestin, qui est toujours très-proche de ces membranes: elles sont néanmoins quelquefois si dures, qu'on est obligé de les couper avec ce scalpel E. C'est pour lors que la patience est requise, & qu'on doit aller doucement dans l'aprehension de tout gêner, si on se pressoit d'expédier, car il n'y va pas moins que de la vie pour le malade si on perce le boyau, & de la réputation du Chirurgien qui auroit fait cette faute.

Après avoir déchiré ou disséqué ces membranes, on découvre la poche qui renferme l'intestin; on l'ouvre doucement & avec grande circonspection en se servant du déchaussoir ou du scalpel: il ne

Conduite de  
l'opération.

seroit de la  
seroient.

On ne se sauroit prendre trop de précaution pour s'éloigner des parties où la section feroit la plus cruele ; on pourroit retarder l'opération. Ainsi quoique l'artere épigastrique passe derrière le cordon spermatique, & que les parties qui forment la hernie se trouvent dessus ce cordon, il faut néanmoins pour éviter ce vaisseau, porter du côté des os des illes, la sonde sur laquelle on glisse le bistouri demi courbé.

Quand la hernie est nouvelle, & que les accidens d'étranglement n'ont point été violents, la méthode de M. Petit, dont on a déjà parlé au sujet de la hernie ventrale, est de débiter l'anneau après avoir découvert le sac herniaire, & de réduire les parties avec le sac qu'on n'ouvre point. L'avantage de cette méthode est qu'on ne fait point d'incision au patient. On met sur l'ouverture de l'anneau une petite pelotte celle qu'elle a été décrite : on garnit le reste de la playe de bourdonnets & de plumaceaux moles, & l'on applique le reste de l'appareil à l'ordinaire. Néanmoins lorsque la

On observe  
trois à faire  
en ouvrant  
la poche.

un bruit comme si on coupoit du parchemin. La playe étant débarrassée de la sonde & du bistouri, on y porte le doigt pour sentir si le passage est libre, & s'il est bien débarrassé, alors faisant rentrer l'intestin peu-à-peu, on continue jusqu'à ce qu'il soit tout remis dans la capacité du ventre, ayant observé de repousser le premier ce qui en étoit sorti le dernier ; puis on dit au malade de se retenir un peu à droite & à gauche afin que par ce mouvement les intestins reprennent chacun leur place ordinaire.

On voit qu'on  
la t en cou-  
rant le cer-  
veau.

der se est ancienne, qu'elle a été accompagnée d'accidens violents & qui ont duré long-tems, qu'il y a lieu d'appréhender l'altération des parties ou en abès dans le sac, & que ces parties contenues dans la tumeur sont si grandes qu'elles risquent, & que l'on craint un étranglement de la part du sac herniaire, M. Petit avertit que cette méthode seroit dangereuse.

Pour débiter l'anneau avec plus de sûreté, on a inventé plusieurs instrumens différens, par exemple, la sonde dont on a parlé dans une des remarques précédentes, & le bistouri herniaire. M. qui est composé d'une sonde courbe & d'une lame qui y est cachée. On porte l'extrémité de ce dernier instrument au-delà de l'étranglement, prenant garde d'engager l'intestin entre lui & la partie qu'on doit couper ; on met le pouce sur une petite plaque qui fait sortir le bistouri, & on élève l'anneau. Feu M. Thibaut veut que le tranchant de la lame soit du côté convexe. M. le Dran en a imaginé un autre L. à peu près semblable, & dont la différence consiste en ce qu'il est droit, & qu'en pressant la petite plaque, le corps de la lame sort de la fente pendant que sa pointe y demeure toujours cachée.

Si l'on ne peut pas faire rentrer les parties après avoir débiter l'anneau, c'est une marque qu'il y a un étranglement au-delà. En ce cas on introduit jusqu'à l'étranglement le doigt index, sur lequel on a plat un bistouri bouton, où l'on introduit une sonde cannelée, sur laquelle on fait glisser un bistouri pour couper la bride qui forme l'obstacle, ce qu'il faut faire avec beaucoup de circonspection, de peur d'endommager l'intestin.

Pratique à  
mon égard  
l'épiploon  
est sorti ne  
compagni  
de l'intestin.

Comment  
on coupe  
l'épiploos.

346 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
S'il n'y avoit que l'intestin dans la tumeur, l'opé-  
rator en seroit sûr quand il seroit tenué, mais si  
l'épiploon étoit sorti avec lui, il ne doit pas être  
remis avant que d'avoir été lié; car peu de tems  
après que l'épiploon a été touché de l'air il s'altère,  
& il faut faire l'extirpation de ce qui en a été cor-  
rompu: c'est pourquoi on prendra un fil où il y ait  
une aiguille enfilée à l'un des bouts, & avec ce  
fil on liera la partie de l'épiploon qui étoit dans  
la tumeur; & après l'avoir liée & nouée, on pas-  
sera l'aiguille à travers l'épiploon noué, a/fin que  
le fil ne coule pas, puis on coupera avec des ci-  
seaux l'épiploon au dessous du nœud, & on re-  
poussera ce qui est noué, c'est-à-dire, la portion  
saine au dedans de l'abdomen le plus diligemment  
qu'il se pourra.

Il faut observer deux choses dans la ligature de  
l'épiploon: la première, qu'en la faisant on doit  
tirer assez de ce viscère au dehors pour la faire sur  
une partie de l'épiploon, qui n'a pas encore été  
altérée par l'air: & la seconde, c'est que la ligature  
étant faite, il faut laisser un bout de fil de la lon-  
gueur d'un pied qui sorte de la playe, pour pou-  
voir retirer le nœud fait à l'épiploon, quand la  
nature l'aura séparé. (a)

(a) Outre les remarques que l'Auteur fait ici au su-  
jet de l'épiploon, on en ajoutera quelques-unes qui ne  
paraissent pas moins essentielles.

Avant que de faire la ligature de l'épiploon, il faut  
examiner s'il n'enveloppe point quelque portion d'in-  
testin; car il seroit dangereux de la comprendre dans la  
ligature. Si la portion d'épiploon renfermée dans la  
sac herniaire n'est pas considérable ou totalement mor-  
tifiée, il faut la réduire dans le ventre, parce que la  
chaleur naturelle la rétablira. Mais si l'on trouve une  
grande partie d'épiploon dans le sac herniaire, (ce  
qui arrive souvent, lorsqu'on néglige la réduction des  
hernies); il faut la lier & la couper, quand même elle  
seroit saine. Car le long séjour qu'elle a fait hors du  
ventre, ou la grosseur à laquelle elle est parvenue la

#### QUATRIÈME DEMONSTRATION.

347

Toutes les opérations du bubonocèle ne sont  
pas si aisées à faire que celle que je viens de vous  
enseigner. Il y a souvent des circonstances qui la  
rendent très-difficile, l'adhérence en est une des plus  
plus embarrassantes & des plus pénibles, comme  
je l'ai vu quelquefois, & entraîner à un por-  
teur de bled à Paris, qui avoit une vésicle de cette  
négligence, l'intestin faisant sa résidence dans le scro-  
tum, où par un long séjour, & par des vis-  
cosités ordinaires dans ces parties, il s'étoit atta-  
ché aux membranes voisines, & par un nouvel  
effort un autre partie des boyaux s'étoit glissée

rend, pour ainsi dire, étrangère à l'égard de son lieu  
naturel, où l'on ne pourroit pas la faire rentrer, sans  
exposer le malade à des accidents très-dangereux. Quand  
la quantité de l'épiploon contenue dans le sac herniaire,  
ou de la ligature contenue dans le sac herniaire,  
ou de la ligature, il faut alors faire plusieurs incisions à côté  
l'une de l'autre, au lieu d'une seule qui pourroit incom-  
moder les deux parties dont on vient de parler. Enfin  
quoique la crainte de l'hémorragie ait porté presque  
tous les Auteurs à prescrire de faire la ligature à l'épi-  
ploon avant de le couper. Voici néanmoins un cas où  
l'on s'est écarté de cette règle générale, sans qu'il en  
soit arrivé d'accident.

Un homme s'étant donné deux coups de rasoir, l'un Voyez l'ext.  
à la gorge & l'autre à la verge, s'éparpilla deux jours d'une hémor-  
ragie considérable de l'épiploon. M. Verdier, qui fut le premier  
appelé, trouva que la playe du bas ventre donnoit issue de l'intest.  
à une partie de l'intestin jejunum & de l'arc du colon, de l'intest.  
sur lequel on voyoit encore des portions fort courtes par le  
de l'épiploon. Comme cette partie avoit été déchirée c'est d'ici  
très-près de son attache, on l'avoit pu en faire la li-  
gature sans exposer le blessé à des accidents très-dangereux.  
L'ailleur les vaisseaux quoique déchirés très-près  
de leur origine ne rendoient plus de sang, soit parce  
qu'ils étoient restés toute la nuit à l'air, soit parce que  
les playes faites par déchirement, en rendent quelque-  
fois fort peu. M. Verdier se contenta de dilater la playe  
des tegumens, & de réduire les parties. Il fit ensuite  
la gastrotomie à l'ordinaire, & le malade guérit par-  
faitement.



dans les anneaux des muscles, & il s'y étoit fait un étranglement qui obligea de faire l'opération. Ce dernier boyau réduit, je trouvai le premier très-adhérent; il fallut le disséquer avec un scalpel pour le dégager, ce que je fis avec beaucoup de patience dans la crainte d'ouvrir l'intestin, je coupai plutôt de la membrane du scrotum que de celle de ce conduit, & enfin je réussis. Le malade guérit, & il n'eut plus de descente le reste de sa vie, quoiqu'il continuât de porter du bled. (a)

Je fis cette opération à la femme d'un tailleur logée dans la rue du Bel-air à Versailles, en présence de M. Moresu premier Medecin de Madame

On a cassé la Daus hinc, l'intestin étant réduit, je lui pris de avec cela; mettre le doigt dans la playe pour lui faire connoître que le tour étoit rentré dans la place. Ayant l'intestin est passé la malade, nous sortimes ensemble, & nous réduit.

(a) Lorsque cette adhérence vient de l'inflammation des parties, c'est-à-dire, qu'elle est causée par une certaine humeur visqueuse qui transpire des parties inflammées, il est à se u'y remédier en passant le doigt entre les parties qui se font pour ahi d'ice, & c. Collez en l'endroit. Mais si cette adhérence est naturelle, il faut les décoller, & le continuer, comme les autres, & de nos jours, & le continuer à l'aise en levant, oblique que s'enlève l'intestin. Car si l'on veut que, en suivant le chemin de son Anse, faire la descente à nos parties pour les lever, l'opération devroit être beaucoup plus dangereuse, parce qu'on seroit contraint plus de temps à la faire, & qu'il sembleroit impossible de séparer l'intestin de la paroi sans ouvrir l'intestin. La figure la plus grande des parties sort es empêché d'en faire la réduction, ce qui arrive à ces anciennes hernies, qui sont devenues fort grandes parce qu'on les a négligées, il faut faire la méthode qu'on vient de proposer dans le cas d'adhérence naturelle. Il est possible de se dispenser de ce sujet une observation importante qui a quelque rapport avec celle-ci. Autant faut s'en tenir à M. Moresu à qui en la doit, & l'opération à dire peussent dont la descente éroit fort considérable. Mais quelque l'anneau fût bien détreint, les accidents de l'étranglement ne cessent pas. Il en chercha

en retournant il me dit que cette femme en mourroit. Je lui demandai sur quoi il en portoit un tel Jugement? Il me dit que le boyau étoit crevé, parce que son doigt sentoit la matière fécale. Je l'assurai que cet intestin étoit dans son creux, & que mes doigts sentaient encore plus manifestement le sien, parce qu'il avoit resté davantage dans la playe; & de fait, la malade guérit, & le porte bien encore aujourd'hui, quoiqu'il y ait plus de quarante ans qu'elle a soutenu l'opération. Cette mauvaise odeur provenoit de ce que le plus haut de des matières fécales enfermées & pressées dans l'intestin avoit passé par ses porosités comme par un tamis très fin, & avoit fait cette impression de puaissance, dont nous nous étions aperçus, ce qui n'a pas empêché que la malade n'en soit recouvrée.

Il y a un malheur à craindre dans cette opération, c'est qu'elle souvent pour avoir attendu trop tard, on trouve le boyau gangrené & pourri qui se déchire comme le papier mouillé: cela arrive d'ordinaire aux gens de qualité qui diffèrent longtemps à prendre leur parti, à cause du grand nombre de personnes qui leur sont attachées, & qui leur proposent plusieurs remèdes qu'ils veulent faire, avant qu'ils se remettent à l'opération qui par ce retardement est devenue inutile; ce que le Chirurgien doit remarquer par la rigueur ou par la lividité qu'on peut remarquer à la tumeur, par

la raison, & si l'on trouve une petite portion d'intestin qui avoit depuis peu qu'il se par l'anneau, éroit écorché par les parties environnantes, remède. Il faut s'en remettre les autres parties robbées, & les autres se conservent à l'usage.

Quoique les parties ne sont pas réduites, les accidents cessent, & le canal intestinal ne se ferme plus si facilement, pourvu qu'il n'y ait plus de matière. Les parties qu'on a dehors du ventre, & qui sont des hernies, se peu à peu après l'opération, où il se fait une cicatrice qui les retient.

Voilà un la malade, on le voit, sent da la playe.

Pourquoi il est d'usage de l'opération.

Signes à l'égard de la hernie ou de la tumeur.

350 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
la diminution des forces du malade, par l'augmenta-  
tion des symptômes, & par l'ancienneté de la  
maladie. Dans un état si déplorable le Chirurgien  
ne doit point entreprendre l'opération, puisqu'il  
n'y a plus d'espérance de guérir. (a)

(a) Plusieurs expériences ont appris que la gangre-  
ne de l'intestin n'est pas une maladie absolument irré-  
versible, comme le pense notre Auteur. Car il est ar-  
rivé qu'après la résolution des parties, une portion d'u-  
ne ou de plusieurs, ou même de toutes les tuniques  
de l'intestin sont tombées en pourriture, & qu'on a fait  
l'opération à des hernies dont les parties étranglées  
étoient visiblement gangrenées, sans que le malade en  
soit mort.

Un malade à qui M. Arnaud avoit fait l'opéra-  
tion de la hernie à cause d'un étranglement, se fit  
quelques jours après par l'anus avec ses excréments une  
portion d'intestin, qui tenoit encore un canal, & qui  
pourroit être une exfoliation que la nature avoit  
faite de quelques unes des tuniques internes de cette  
partie. M. Morand m'a montré cette pte. Le malade  
qui guérit a toujours conservé le cours ordinaire des ex-  
créments par l'anus.

A l'ouverture des cadavres des personnes à qui on  
avoit fait l'opération de la hernie, j'ai trouvé l'intestin  
adhérent aux parties voisines, à cause de l'exfoliation de  
quelques unes des tuniques extérieures qui s'étoit faite  
après l'opération.

J'ai vu aussi plus d'une fois les excréments sortir de la  
playe quelques jours après l'opération, ce qui si peut  
qu'il s'étoit fait une ouverture à l'intestin par l'exfolia-  
tion de toutes ses tuniques.

Tous ces effets viennent de la violence de l'inflamma-  
tion qui ne s'étant pas résolue après la réduction des  
parties, s'est terminée par la pourriture d'une partie de  
quelques unes ou même de toutes les tuniques de l'in-  
testin.

Dans le dernier cas, l'ouverture de l'intestin est plus  
ou moins grande, selon que l'impression gangréneuse  
a plus ou moins d'étendue. On pourroit craindre alors  
l'épanchement & des matieres stercorales dans le ventre.  
Mais la pence que les parties qui ont été étranglées ont  
vers le vent d'où on les a dégagées, fait que l'ouverture  
de l'intestin se trouve presque toujours vis-à-vis l'au-

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 351  
neau, & par conséquent à peu près parallèle à l'ou-  
verture externe. D'ailleurs l'intestin contraëte très-fou-  
vent dans le tems de son inflammation, des adhéren-  
ces qui ne lui permettent pas de s'éloigner beaucoup  
de l'anneau, ce qui procure une issue aux matieres  
stercorales.

Cette séparation de la partie pourrie de l'intestin  
se fait communément les deux ou le troisième jour  
après l'opération, & quelquefois même beaucoup plus  
tard.

Voyons présentement comment le Chirurgien se doit  
comporter lorsque l'intestin est gangrené. Si dans le tems  
de l'opération, le sac herniaire étant ouvert, il trouve  
une petite portion d'intestin, qui a une ou deux per-  
forations, il doit le pousser & percer, de sorte que les matieres  
stercorales sortent librement par la playe, il doit juger  
que l'intestin n'étant plus lié par l'anneau, la dilata-  
tion de l'anneau devient inutile, & pourroit même être  
dangereuse.

Si l'on voit que l'intestin étranglé soit fort altéré, quoi-  
qu'il ne soit pas ouvert, il peut l'ouvrir dans le lieu de  
son altération, comme l'ont fait quelques Praticiens. \* Observat.  
On empêche par ce moyen le progrès de la pourriture, & de M. le  
qui seroit peut-être suivie d'accidens fâcheux. D'ail-  
leurs cette ouverture se feroit d'elle-même quelque  
tems après. Dans ce dernier cas, & si me dans le pre-  
mier, il doit laisser les parties au dehors; il ne doit  
point non plus débrider l'anneau, pourveu que les ma-  
tieres fécales sortent par la playe. Quand l'intestin est  
ouvert par la pourriture, il pansera la playe molle-  
ment & placera avec de simples plumetons, & les  
trempera dans quelque liqueur médiocrement spiri-  
tueuse, qu'il appliquera sur l'intestin s'il est hors du  
ventre, il pansera le reste de la playe avec des plume-  
tons secs en premier appareil, & dans la suite avec  
un digestif simple; il couvrira le tout de compresses qu'il  
soutiendra avec un bandage simplement contentif, ou  
avec le specil si fera fuir le ventre des emulsiions d'ac-  
tuelles, & des fomentations de plantes de même ver-  
tu, & les remouvra deux ou deux heures; enfin  
il saignera après l'opération, & rétablira la saignée se-  
lon les forces du malade, les accidens qui survien-  
dront, & l'état du ventre.

Lorsque les symptômes de l'inflammation se sont en-  
térés, & passés, si le fer plus d'émollients, ou de  
fomentations, mais le malade observera un régime très-  
exact jusqu'à la parfaite guérison.

On doit panser souvent ces sortes de playes où l'intestin est ouvert, afin de les nettoyer des matieres stercoresques que l'intestin fournit continuellement, & d'empêcher les éruptions & les excoriationes que l'écoulement des matieres occasionne quelquefois aux environs de la playe. Si malgré cette précaution ces accidens surviennent, il faut y remédier en trempant les compresses dans de l'eau de sureau, & une dixième partie d'eau-de-vie mêlées ensemble, ou bien en appliquant sur la partie un linge couvert de cerat de Galien.

Après l'opération, presque toutes les matieres stercoresques sortent par la playe extérieure, il y en a très-peu, & même quelquefois point du tout qui prennent leur cours par l'anus. Mais lorsque la pourriture est entièrement détachée, & que l'inflammation est passée, l'intestin ouvert se recule entièrement aux environs de l'annau, où à quelques parties voisines, & si on l'a laissé hors du ventre, il se recule quelquefois insensiblement en dedans. Son ouverture se referme alors peu à peu, & la cicatrice est parfaite en plus petit qu'il étoit par la playe & reprennent leur cours, enfin l'ouverture se leuche entièrement, & les matieres ne sortent plus que par l'anus.

On croyoit autrefois qu'il étoit très-difficile ou même impossible que les matieres reprissent leur cours ordinaire, mais plusieurs expériences ont défabulé les Praticiens de cette opinion. Néanmoins il y a la perte que l'intestin a faite de sa substance est fort considérable, c'est-à-dire, qu'elle est de la grandeur de plusieurs travers de doigts, qui s'achent de former dans l'anneau, comme ont fait quelques anciens Praticiens, un anus artificiel en conservant vis-à-vis l'anneau la portion d'intestin qui répond à l'estomach, s'il est possible de le reconnaître, & en abandonnant celle qui conduit à l'anus. Le succès que cette méthode a eu en quelques occasions, l'a fait regarder comme une merveille de l'art. Mais M. de la Peyronie Ecuyer, Conseiller, Docteur Chirurgical ou Reu, en a fait un bien plus grand, en pansant sans le secours de cet anus artificiel 22 patients, qui avoient une très-grande portion d'intestin gangrené.

C'est, sans doute, faire plaisir au Lecteur que d'insérer ici l'extrait d'un Mémoire que cet illustre Chirurgien a envoyé à l'Académie de Chirurgie. On trouve cet extrait dans le *Merc.* de France, du mois de Juil. 1732. p. 1592.

La cure dont ce Mémoire contient le détail, prouve qu'un courage éclairé peut souvent trouver dans

l'art.

l'art, des ressources pour les malades les plus dése-

spérés.

Un homme âgé de 63. ans, étoit attaqué depuis près de 30. ans d'une hernie qu'il avoit jusqu'alors contenue avec succès, au moyen du bandage, mais ayant négligé de s'en servir depuis deux ans il tomba dans l'accident de l'étranglement. Il n'eut secours à M. de Peyronie que le huitième jour de l'accident; & quoiqu'alors l'augmentation considérable de la tumeur, la tension de celle de tout le ventre, la violence des douleurs, le hoquet, le poux concentré, la lividité & pourrieur qui déjà avoient paru à l'extrémité de la tumeur & qui promettoient la sortie des matieres fécales, quoique tous ces desordres annonçaient une mort prochaine, M. de la Peyronie espéra assez de secours de la Chirurgie pour entreprendre l'opération. Ayant ouvert le sac herniaire dans toute son étendue, il trouva six ou sept pouces des intestins gelés entièrement gangrenés & couverts de trous qui laissoient voir les matieres fécales. Il dilata l'anneau, & après avoir tiré un peu les intestins pour s'assurer du canal qui y gangrène, il emporta toute la portion du canal qui y parut gangrenée au point de ne pouvoir être examinée, il se contenta au-delà de lui, de faire, à l'endroit les deux bouts rotans de l'intestin, & par un point d'aiguille fait à cet effet, il assujettit les deux bouches du canal intestinal. Il fit ensuite avec les extrémités de la même anse qui resta au dehors, & servit à soutenir vers le haut de la playe l'ouverture de l'intestin; précaution sans laquelle cet intestin, qui n'avoit contracté aucune adhérence aux environs de l'anneau, eût pu faire dans la cavité du ventre un épanchement de matieres fécales qui eût été mortel. On eut grand soin dans les pansements de leur laisser une issue libre. Le sixième jour de l'opération, le lien du mesentère se sépara, & au bout de six semaines, les extrémités ne sortent plus avec la même abondance, le malade en rendant une partie par les voyes ordinaires. La playe n'a cependant été cicatrisée qu'au bout de quatre mois, & après que le malade fut réduit à une nourriture très-légère & prise en très-petites quantités.

Cette maladie, toute fâcheuse qu'on vient de la représenter, étoit encore compliquée d'un gonflement très-aigu & très-considérable à l'endroit, qu'on fut obligé d'emporter malgré la grosseur du cordon spermatique qui avoit près de deux pouces de diamètre, & dont l'engorgement le sang se voyoit dans la

2

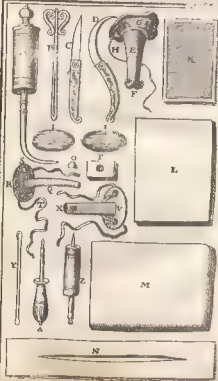
21 vente. M. de la Peyronie lia le cordon à la hauteur des  
 22 anneaux, il le coupa un pouce au dessous. Cette pre-  
 23 miere ligature, quoiqu'extrêmement serrée, s'étant  
 24 lâchée, & de un champignon fort gros, & qui paroissoit  
 25 carcinomateux, s'étant élevé de l'extrémité du cordon  
 26 coupé, il fit au bout de quelques jours une nouvelle  
 27 ligature, & emporta ce champignon. Le dix-huitié-  
 28 me jour cette dernière ligature tomba, & le cordon  
 29 se dégoûta entièrement par la supuration. M. de la  
 30 Peyronie fait observer que ce gonflement étoit la  
 31 suite d'une cause externe . . . A l'é-  
 32 gard de la gangrene de l'intestin, M. de la Peyronie  
 33 a plus d'une fois mis heureusement en pratique la mé-  
 34 thode qu'il expose, il est même fait mention dans  
 35 l'Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année  
 36 1753, des suites heureuses d'une semblable opération  
 37 qu'il fit en 1752.

On peut joindre à l'exemple de M. de la Peyronie,  
 celui de M. Ramilohré, qui avoit entrepris de guérir,  
 sans le secours d'un urinaire, une hernie compli-  
 quée d'une hernie inguinale, qui avoit été suivie d'une  
 inflammation considérable & de la pourriture d'une  
 très-grande partie de l'intestin, de manière qu'il étoit par-  
 venu à cette partie gangrénée, qui étoit de la longueur d'environ  
 deux pieds, & qui étoit sortie par une ouverture  
 que la pourriture s'étoit faite elle-même. Il rapprocha  
 les deux extrémités saines de l'intestin, il en fit en-  
 trer une dans l'autre, & les cuit en cet état par le moy-  
 en d'un point d'aiguille. Le succès fut si heureux, que  
 dès le lendemain de l'opération, les excréments reprirent  
 leur cours ordinaires, & dès la malade fut bientôt gué-  
 rie. Après avoir vécu un an en bonne santé, elle mou-  
 rut d'une pleurésie. A l'ouverture de son cadavre on  
 trouva que les deux extrémités de l'intestin, qu'on avoit  
 rapproché, étoient parfaitement réunies & adhérentes à  
 la cicatrice.

On a dit que le malade doit observer un régime de  
 vie très-exact, tant que l'intestin est ouvert, il ne doit  
 prendre alors que de la graine, du bouillon & de la pri-  
 saine. Quand les excréments ont repris leur cours ordi-  
 naire, il faut prendre de temps en temps & en petite  
 quantité quelques nourritures plus fortes, telles que la  
 crème de ris ou d'orge, quelques petites panades ou  
 soupes très-légères.

Lorsqu'il est parfaitement guéri, il doit toujours se  
 ménager avec beaucoup de soin, car l'abondance des  
 aliments peut lui causer des coliques très-douloureuses.

FIG XXVI POUR L'EMPIE



QUATRIÈME DEMONSTRATION.

355

L'intestin & l'épiploon étant rentrés dans l'abdomen, le malade ne sent plus de douleur, la tranquillité succède aux plaintes qu'on lui entendait faire, & il goûte dans ce moment les fruits de l'opération. Mais avant que de la panser on observera deux choses pour rendre l'opération parfaite : la première, c'est de couper toutes les membranes qui faisoient la poche ; & la seconde, c'est que si l'hernie étoit tombée de l'aine, dans le scrotum, il faudroit l'ouvrir tout de son long, afin d'empêcher qu'il ne fît un sac dans son fonds qui recevrait les matieres au tems de la supuration.

Toutes ces circonstances observées, l'opération est finie, il s'agit de panser la playe au plûtot. On commence par mettre la tente H. qui sera enduite pour cette première fois, aussi-bien que les plumaceaux, de jaunes d'œufs mélangés avec de l'huile : il faut que cette tente soit clouée & attachée à un fil I. & qu'elle soit assez grosse pour occuper l'ouverture des anneaux, & même qu'elle y entre de force, (a) on remplit de bourdonnets

Deux ca-  
cathé-  
à insérer  
pour ac-  
complir so-  
opération.

Pansement  
du malade.

sees & quelquefois mortelles. L'intestin qui a été ouvert se trouve alors retréci dans le lien où il s'est encaissé, ce qui empêche le passage des alimens, lorsqu'ils sont en trop grande quantité. A l'ouverture des cadavres de personnes mortes dans ces sortes de coliques, on a vu que les alimens n'ayant pu passer par le lieu du retrécissement, avoient entraîné l'intestin, & étoient tombés dans le ventre, ce qui avoit occasionné la mort.

(a) Une tente mise avec force dans l'anneau, comme l'Auteur le recommande ici, distend considérablement les fibres aponevrotiques, & comprime les vaisseaux voisins, ce qui cause quelquefois, soit un gonflement, inflammation, abcès & pourriture aux parties voisines ; elle peut décoller les adhérences qu'il est essentiel de conserver quand l'intestin doit s'ouvrir ou qu'il est ouvert ; elle peut encore le blesser en le touchant par son extrémité. Si cette tente est mollette & pesante, & qu'étant introduite elle ne déborde pas l'an-

KK. le reste de la playe, on la couvre avec des plumaceaux plats LL. ou met l'emplâtre M. & par dessus, la compresse N. qui sera épaisse pour mieux contenir la partie. On fera sur le ventre & sur les bourses une embrocation d'huile rosat contenue dans la tasse O. on appliquera la compresse quarrée P. sur le ventre, & la longueur de Q. servira de troussil au scrotum. Ces compresses seront trempées dans du vin chaud, & la bande R. les retiendra toutes. Le bandage est un Inguinal qui a la forme du spica ; dont les circonvolutions

Qualité du  
bandage  
qu'il deman-  
de.

neau du muscle oblique externe, il paroît qu'elle ne sera pas d'une grande utilité. Ou la met pour conserver une communication du dedans au dehors. Ce qui peut interrompre cette communication, ce n'est pas que l'anneau puisse de lui-même se fermer, car il n'est autre chose que l'écartement des fibres aponevrotiques du muscle oblique externe, qui ne peuvent jamais se rapprocher, mais ce sont les parois du sac herniaire, qui en se rapprochant & se collant ensemble, peuvent le boucher. Les chairs qui croissent du fond de la playe, contiennent à ce même effet. C'est à lui que l'anneau se reforme, mais cela ne se fait que peu à peu ; de sorte que dans les commencemens les matières fécales ont une issue par la playe, en cas que l'intestin vienne à s'ouvrir, comme on l'a vu plusieurs fois. L'anneau ne se trouve pas même si bien bouché, qu'après la paraitre qu'il n'y aient les parties ne se fassent un passage, si on négligeoit l'usage du broyer. Comme ce sont les parois du sac herniaire, ouvert & coupé en partie, qui peuvent en se rapprochant commencer à boucher l'anneau ; on peut prévenir cet effet en les écartant toutes les fois qu'on sentira le malade, & en mettant entre ce sac ainsi développé, & sur l'anneau une petite pierre molle, trempée dans quelque liqueur spiritueuse, pour éviter la séparation de cette membrane. Cette pelote est la même que l'on a proposée dans une remarque pl. 4. chap. 2. dont la plupart des Praticiens de nos jours se servent avec succès au lieu de tente. Par ce moyen on conserve sans aucun danger, une ouverture nécessaire en cas que l'intestin vienne à s'ouvrir, ou que quelques-unes des tunique externes viennent à s'ouvrir.

se feront autour du corps & de la cuisse, la bande ramenant entre la cuisse & les bourses comme au bandage des hernies pour faire aussi une croix dans l'aîne, & chaque fois qu'elle y passe, on y attache une épingle, afin de rendre le bandage plus ferme.

Un Medecin qui a écrit des Opérations, con-<sup>le bandage</sup> seille de ne point faire ici de bandage, d'approcher<sup>d'être</sup> les cuisses l'une de l'autre, & de les attacher avec une petite bande qu'on nomme jarretière, pour les empêcher de s'écarter, de même qu'on en use à l'égard de ceux qu'on vient de tailler. Il en parle dans cette occasion, comme beaucoup de Scavans à qui dans le cabinet il naît des pensées que la pratique détruit, cette idée en est du nombre : s'il avoit exécuté plusieurs fois l'opération que nous examinons, ou qu'il eût un peu réfléchi, en la voyant faire, il seroit convaincu que la principale intention qu'on y doit avoir, est de si bien fermer & bander la partie ouverte, que les intestins de l'épiploon, qui ont une disposition à sortir, ne le puissent faire ; car pour peu qu'on leur en laisse la liberté, ils retomberoient encore plus aisément, qu'avant l'opération, parce que les anneaux coupés, leur en ouvrent mieux le chemin. Si à la suite on ne met qu'un bandage simplement contentif, c'est qu'on a intention de laisser sortir les grumeaux de sang, & le gravier ; mais ici on en a une toute opposée, savoir d'empêcher ce qui est rentré dans le corps n'en puisse ressortir, il n'y a que le bandage qui remplisse ce dessein.

Quoique l'opération soit bien faite, & que par<sup>Pourquoi</sup> conséquent les vomissemens cessent tout, ils conti-<sup>les vomissem.</sup> nent souvent pendant quelques jours ; mais il<sup>ne s'at-</sup> ne faut pas s'en étonner, cela arrive, parce que le<sup>ne s'at-</sup> mouvement péristaltique des boyaux étant de puis<sup>après l'opé-</sup> ser en en-bas ce qu'ils contiennent, quand les cho-<sup>ration,</sup> ses sont dans leur état ordinaire, prend une direc-

358 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 tion toute contraire dans le tems de l'étranglement ; lorsque le passage étant bouché, les matieres sont obligées de revenir en haut par un mouvement anspéristaltique qui dure quelques jours après l'opération, les boyaux n'ayant pas encore repris leur ressort & leurs contractions naturelles : il y en a qui font avaler au malade des bales de plomb, mais cette pratique est dangereuse ; il est plus à propos de lui donner quelques vertes de pilles laxative, pour conduire les matieres par le chemin qu'elles doivent tenir. J'en ai donné tous-jours heureusement, & aussitôt que le malade avoit fait une selle, le vomissement cessoit : j'ai l'obligation de cette pratique à M. Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine, à qui je l'ai vu ordonner plusieurs fois avec succès.

Remede  
pour ces  
maux.

Il s'agit  
sur  
ce sujet.

En allant au-devant de Madame la Duchesse de Bourgogne, nous séjournâmes quelques jours à Lyon ; dans ce tems-là M. Parisot, habile Chirurgien de Lyon, fit l'opération du Bubonocèle à une Demoiselle dans le Couvent des Nouvelles Converties. Les Medecins s'allarmèrent de ce que les vomissements n'étoient point cessés aussitôt que l'opération eut été faite, & suivant leur courance, ils en accusèrent l'Opérateur, disant qu'il n'avoit pas assez débridé les anneaux comme ils lui avoient ordonné dans le tems de l'opération. On me pria d'y aller, je trouvai l'opération fort bien faite, on avoit fait avaler à la malade plusieurs bales de plomb, & trois ou quatre onces de vis-à-vis d'argent par dessus, prétendant qu'il en videroit plus vite que les bales. Il y avoit quatre Medecins dont M. Falconet étoit du nombre ; je leur fis voir les suites fâcheuses que pouvoit avoir cette pratique, en leur représentant que la portion des boyaux qui avoit été enfermée dans la tumeur ayant dû être dilatée par les matieres qu'elle avoit contenues, & par conséquent étant affoiblie, ces bales & ce vis-à-vis

pouvoient s'arrêter dans cet endroit comme dans une poche, & par leur pesanteur faire crever le boyau, & causer ainsi la mort : je leur rapportai la pratique de M. Moreau, & on donna sur l'heure un verre de purgatif, & deux heures après un autre ; aussitôt que le ventre se fut ouvert, le vomissement cessa, la malade guérit & les Medecins furent forcés de rendre justice à M. Parisot.

Je fus étonné du procédé de ces Medecins à l'égard des Chirurgiens qu'ils traitent cavalierement, & qu'ils contrôlent toujours dans le tems même de l'opération. Ces Messieurs disent pour leur raison que les Opérateurs feroient incessamment des fautes, s'ils n'étoient assistés du conseil des Medecins. Mais si un Chirurgien a besoin d'être secouru pendant qu'il travaille, il ne peut l'être mieux que par un autre Chirurgien expert dans les opérations.

Les Chirurgiens ne sont pas les seuls que les Medecins de Lyon fatiguent, les Apoticairens en sont encore plus persécutés. Ces Docteurs ayant comme entrepris de ruiner ceux-ci, envoient tout le monde acheter les médicamens qu'ils ordonnent chez les PP. Jésuites qui y ont une fameuse Apoticairerie ; & les mêmes ont encore depuis sept ou huit ans établi des Soeurs de la Charité à l'Hôpital qui font & débiter toutes sortes de compositions. Le prétexte qu'ils ont pris pour autoriser cette nouveauté, c'est que par ce moyen, disent-ils, les pauvres profitent du gain qu'on fait de la vente de ces drogues. Mais ces Messieurs qui prétendent par là faire valoir leur autorité, ne font point attention qu'en perdant la Chirurgie & la Pharmacie, ils font un tort considérable à la Medecine qui seroit respectée de tout le monde, s'il y avoit de l'union entre les trois Corps qui la composent.

Le lendemain de l'opération en pansant le malade, on n'ôte point la tente, & si elle étoit sortie d'elle-même, on la ramèneroit : quand elle est bien

Mauvais  
procédé de  
quelques  
M. Secus à  
gard des  
Chirurgiens  
& des Apo-  
ticairens.

Pansemens  
du malade  
le hende  
main de l'o-  
pération.

Pourquoi le  
malade doit  
porter le  
bandage  
pluieurs  
mois en-  
suite.

Avantage  
d'une  
opération.

Il y a  
plusieurs  
hommes.

A quel  
âge  
l'opération  
est-elle  
plus utile.

placée dans les anneaux, on l'y laisse deux ou trois jours, & on se sert d'un digestif animé, pour éviter la pourriture qui ne vient que trop facilement à ces parties; on y verse même quelques gouttes du baume de Fioraventi pour vivifier la playe, & on aura soin de mettre la rente assez grosse afin qu'elle occupe tout le passage; on ne la diminue qu'à mesure que les chairs reviennent ne lui permettent plus d'y entrer sous un si gros volume. Enfin la playe étant guérie, cicatrisée, on fera porter une bonne compresse & un bandage pendant deux ou trois mois, dans la crainte que par quelque nouvel effort, le boyau ne trouve moyen de retourner dans l'enduit d'où on l'a chassé, c'est ce qui est survenu quelquefois faute de cette précaution.

L'avantage qu'on tire de cette opération, c'est que quand on a été bien faire, & qu'on est bien guéri d'un côté, on n'a plus de défiance à craindre de ce côté-là, parce que la cicatrice de toutes ces parties retient les boyaux & l'épiploon dans leur place. Elle peut arriver de l'autre côté, & il y a des exemples d'opérations qu'on a été obligé de faire à la même personne, des deux côtés en différents tems. (a)

Après vous avoir instruits des moyens de guérir tant par le bandage que par l'opération, les hernies qui viennent aux hommes, il est à propos de parler de celles auxquelles les femmes sont sujettes, afin de leur donner le secours dont elles n'ont pas moins besoin que les hommes dans ces cruelles maladies.

Les femmes ne sont pas affligées, à la vérité d'autant d'espèces de hernies que les hommes,

(a) L'expérience prouve cependant tous les jours que ceux à qui on a fait l'opération de la hernie, sont peu à peu obligés de porter un bandage pendant tout le restant de leur vie; quoique l'opération ait été bien faite.

elles n'ont que celles que nous appelons proprement, hernies; sçavoir celles qui sont faites de parties, comme l'entéroccèle, l'épiploccèle, & l'entéroépiploccèle, ne connoissant point celles qui résultent d'un dépôt d'humeurs, & qui ne sont hernies qu'en apparence, où que les femmes n'ont point de scrotum, qui est le lieu où ces maladies s'engendrent; & par la même raison leurs hernies étant le plus souvent incomplètes, les parties étant le plus souvent obligées de s'arrêter dans l'aine, parce qu'elles ne trouvent point de bourse telle que le scrotum pour s'y glisser, & former une hernie complète.

Les femmes ont à la matrice deux ligamens qu'on appelle ronds à cause de leur figure, & inférieurs à cause de leur situation, ils naissent des parties latérales du fond de la matrice, un de chaque côté, & en descendant ils passent par les anneaux des trois muscles de l'abdomen, puis se dilatent en forme de parde d'oye, ils vont s'insérer & se perdre dans les cuisses: le chemin qu'ils font est presque semblable à celui des vaisseaux spermaticques des hommes, & c'est par ce même chemin qu'à l'occasion de quelque effort, les intestins & l'épiploon se glissent & font aux femmes des hernies qu'on a autant de peine à guérir que celles des hommes.

Jusqu'à présent tous les Anatomistes ont cru que l'usage de ces ligamens étoit d'empêcher le fond de la matrice de se porter trop en haut, mais le fond & le col de la matrice n'étant qu'une même continuité, & celui-ci tenant si fortement aux parties voisines, il n'est pas possible que celui-là change de place. Je trouverois les femmes bien malheureuses, si pour une utilité aussi imaginaire que celle-là, elles étoient obligées de souffrir des incommodités réelles, comme font les docteurs qui sur ces ligamens dans la grossesse, & les

Causés des  
hernies des  
femmes.

Utilité des  
ligamens  
pour empêcher  
le fond de la  
matrice.

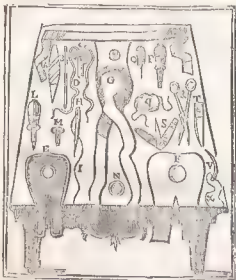


362 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
hernies auxquelles elles sont sujettes, & dont elles  
seroient exemptes, s'il n'y avoit point de passage  
pour eux. J'y reconnois un autre avantage, & je  
prétends qu'ils amènent le fond de l'uterus vers  
l'orifice externe, comme je l'ai dit dans mon Ana-  
tomie; leur structure & la nécessité qu'il y avoit  
que la matrice vint au-devant de la semence pour  
la recevoir, prouve ce que j'avance.

Les hernies des femmes demeurent ordinaire-  
ment dans l'aîne, & quelquefois elles descendent  
jusques dans une des lèvres de l'orifice externe,  
étant toujours causées par des efforts comme celles  
des hommes. On les guérit aussi par les mêmes re-  
medes, & par le bandage, excepté que celui d'a-  
cier ne leur convient pas, & qu'on se sert de l'in-  
ginal ou du bandage à chaupignon. Quand il sur-  
vient un étranglement, on a recours à l'opération  
du bubonocèle qui n'est pas communément ac-  
compagnée dans le sexe, de circonstances aussi fa-  
cheuses que dans les hommes; et us des femmes y  
sont aussi plus assujetties, parce que le chemin par  
où passent les ligamens ronds, est plus étroit que  
celui qui donne issue aux vaisseaux spermiques  
des hommes. J'ai fait plusieurs fois cette opé-  
ration, & j'ai observé que le nombre des femmes à  
qui je l'ai pratiquée a été plus grand que celui  
des hommes. (a)

(a) La hernie crurale est celle dont les femmes sont  
plus incommodées. Cette espèce de hernie est assez rare  
parmi les hommes.

FIG. XXIII. POUR LES OPERAT. DU SCROTUM.



JE vous ai montré, Messieurs, le moyen de cinq sortes  
de guérir les hernies, il faut à présent vous faire de savoir  
les opérations que demandent celles qui ne sont  
que des hernies apparentes & de véritables  
tumeurs. Je vous ai dit qu'il y en avoit de cinq  
sortes; savoir, l'hydrocèle, le pneumocèle, le  
sarcocèle, le circocele, & l'humoral.

Le mot d'hydrocèle vient d'hydro, qui veut dire de l'eau, & de cèle qui signifie descende, de-  
scende.

forte que cette maladie est un amas d'eau dans les bourses, ce qui l'a fait appeller hydroprie du scrotum. Elle a des signes qui la distinguent de la descente, qui se fait tout d'un coup, les parties tombent avec précipitation dans le scrotum; au lieu que l'hydroprie le forme peu à peu par la distillation de quelque sérosité, qui tombe goutte à goutte des parties supérieures, & qui enfin remplit cette partie, où l'eau distillée est pour l'ordinaire contenue dans les membranes communes. (a) & quelquefois dans les propres du testicule, (b) & dans ce dernier cas la tumeur est plus difficile

Les La Gréolins qui forment cette première espèce d'halimacées, s'insèrent dans le tissu cellulaire qui est entre le fœtus et le daros. La peau du scrotum est alors fort tendue & fort reluisante, ses plis sont effacés : si l'on y applique le doigt, la marque de l'impression y reste; le malade y sent une pesanteur & une tension; enfin l'infiltration gagne quelquefois la verge, & que la gonfie de manière qu'elle parait renfermer dans le ventre.

(B) L'hydrotèle dans ou par le dans la dernière Remarque, s'appelle hydrotèle par l'inflation de celle et s'appelle hydrotèle par épanchement parce que les eaux qui la forment sont épanchées dans la tunique propre du testicule qu'on appelle vaginale, ou dans la tunique qui enveloppe le cordon des vaisseaux spermatiques, et qui lui sert, pour ainsi dire de gaine. Il faut remarquer que la tunique vaginale & la gaine du cordon spermatique, sont une continuation du tissu celluleux du péritoine, qui s'allonge pour envelopper le fœtus, et qui s'élargit pour envelopper le testicule. A l'endroit de cette continuation s'élargit, la nature a formé une cloison qui empêche la communication qui se trouveroit entre le sang de la gaine du cordon spermatique, & celui de la gaine du vaginal. C'est pourquoi les eaux peuvent s'épancher dans l'une sans l'autre séparément. Quand les eaux font épanchées dans la gaine du cordon spermatique, ce qu'on appelle longeur, & s'étend jusqu'à l'aîne jusqu'au testicule exclusivement ; il est difficile alors de sentir le cordon. Quand les eaux font dans la tunique vaginale

te à guérir, tant parce que la résolution ne s'en fait pas aisément, quand on la traite par médicaments, que parce qu'il faut percer plus de membrane, si on est obligé de venir à l'opération.

Durant la jeunesse on est plus sujet à cette maladie que dans un âge avancé; j'ai vu des enfants venir au monde avec de l'eau dans le scrotum, on reconnoît cette lymphé par la transparence des bourses tuméfiées; car en mettant une lumière derrière le scrotum, on le voit clair comme une vessie pleine d'eau.

Quand l'hydrocèle succède à l'hydropisie, (a) cause le  
thyrotoxic.

La tumeur est tendue, & ne se trouve que dans le scrotum. Le testicule sent alors le testicule. Si la cloison qui partage ces deux parties, vient à se rompre, alors l'hydrocele devient commun à l'une & à l'autre. Il arrive quelquefois que les eaux s'épanchent en même temps dans l'une & dans l'autre, mais que la cloison soit rompue; mais les eaux forment alors deux hydrocèles. Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque la cloison est rompue, une seule ponction suffit évacuer toutes les eaux; dans le dernier cas, il faut faire la ponction à l'une & à l'autre partie séparément.

Dans l'hydrocele par épanchement, le scrotum conserve ses rides, il n'en met une lumière à l'opposé du scrotum, la transparence de la tumeur est beaucoup moins sensible que dans l'hydrocele par intolérance; la tension de la douille se rétablit plus rapidement; & la fluctuation plus profonde.

Les caux peuvent s'epancher dans une membrane qui  
couvre immediatement le cellule, que quelques un  
appelle Peritrich. Feu M. Arnaud \* ayant fait une  
section au fortin d'une peritrich normmée d'un b  
decoupe, trouva le cellule très gonfle, & jactant  
que ce gonflement venoit d'un liquide qui étoit épan  
ché, il y fit une ponction avec un petit trocar, & le tom s. Ch.  
en sortit de l'eau laire & blanchie, qui étoit apparem  
ment renfermée sous cette membrane qui normmée p.  
Peritrich.

(a) Toutes les espèces d'hydrozoaires (excepté celles qui font la proie de l'hydropolie aërie) viennent de la lenteur du mouvement du sang ou de la dissolution.

& que c'est de l'eau dont le bas ventre se décharge dans le scrotum, & même dans la substance spongieuse de la verge, qui en est abreuvée & toute boursoufflée, il faut aller à la cause du mal, si on veut guérir, puisqu'à mesure qu'on vuideroit ces parties, l'abdomen feroit de nouvelle eau qui les tiendrait toujours pleines; mais quand il n'y a que de l'eau dans les bourses, on entreprend la cure en deux manières, ou par médicaments, ou par Chirurgie.

Les médicaments réussissent, lorsque l'habitude du corps est bonne d'ailleurs, & qu'il n'y a de l'eau qu'en petite quantité dans la partie. On se sert pour cela de remèdes dessiccants tant généraux que particuliers. Je laisse aux Médecins à ordonner les généraux, mais comme Chirurgien je vous dirai que l'application des remèdes astringents & dessiccants, en guérit beaucoup: ainsi faites bouillir dans du vin rouge l'ablinthe, l'écorce de grenadier, le curio, la camomille, le melilot, & un peu d'alun, & de ce vin chaud baignez le scrotum sur lequel vous laisserez toujours une compresse trempée dans cette liqueur; ou bien on fera des Cataplasmes avec les quatre farines résolutives & les poudres de curio, de roses, de camomille, & de melilot, cuite dans une lessive de sarrasin; on peut aussi appliquer sur les bourses une éponge trempée dans l'eau de chaux. Tous ces remèdes sont excellents, & j'en ai vu guérir, quoiqu'il y

Cataplasmes  
à autres remèdes  
contre ce mal.

Les coups, les chutes, & les compressions peuvent encore contribuer à leur formation. La raison est que le sang s'arrête & croupit plus facilement dans les parties du scrotum, ce qui donne lieu à la sérosité de s'épancher. Sur ce même principe, les convulsions & les tours serpentineux qui forment les veines spermatisques dans leur route, en font la plupart du temps la cause, pour peu de disposition qu'il y ait de la part du sang; car ne circulant ni qu'avec peine, la sérosité à tout le temps de se déposer & de s'accumuler dans les bourses.

est plus de demi-septier d'eau dans le scrotum. Et même j'avouerai que j'ai vu de très-gros hydrocèles négligés le guérir parfaitement sans l'application d'aucun remède, non pas même du sulf.

Je ne propose pas de pareils exemples comme une règle qu'on doive suivre: j'ai vu plusieurs hydrocèles qui ne cèdent pas à la vertu des médicaments même les plus puissants, & où il a fallu recourir à l'opération qui s'accomplit diversement selon l'intention que doit avoir le Chirurgien: car on peut avoir deux desseins sur cette maladie, l'un d'obtenir une guérison palliative, & l'autre d'en procurer une éradicative.

On appelle palliative celle qui n'a pour but que de pallier le mal, & d'en diminuer les symptômes. On en vuiderait simplement les eaux contenues, sans s'embarasser du retour.

L'éradicative est celle qui non-seulement remédie au présent, mais qui en ôtant les racines, & en allant à la cause, empêche qu'il ne revienne.

L'opération qu'on fait pour guérir palliativement s'achève en vuider les eaux contenues dans le scrotum, ce qu'on exécute en trois manières, ou par la ponction faite avec la lancette, ou par la saignée, ou par le troiscarte.

On prend une lancette à saigner A. & après l'avoir ouverte, on l'entortille d'une petite bande de linge, ne laissant le dénouer de la pointe de cet instrument, que ce qu'on croit devoir entrer pour aller jusqu'à l'eau; on fait tenir les bourses par un serviteur, qui élève les testicules pour les éloigner de cette pointe, & qui pousse l'eau vers le bas du scrotum, où la ponction se doit faire. Alors le Chirurgien prend de sa main droite la lancette qu'il enfonce jusqu'à ce qu'il voye sortir la sérosité, puis de la main gauche il coule sur le plat de l'instrument ou stylet B. dans les bourses:

168 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
il retire aussi-tôt la lancette, & de la même main  
qu'il la retire, il prend une petite canule C. qu'il  
cooide dans la playe, en passant le bout du stilet  
dans la cavité de la canule, qui glissant ainsi le  
long du stilet, entrera très-facilement; le stilet  
étant retiré, on laisse par le moyen de la canule  
évacuer toutes les eaux. Il y en a qui veulent qu'elle  
y reste quelques jours, afin de favoriser le suite-  
ment des humidités dont la partie est pénétrée,  
& en ce cas on met à la canule un petit ruban D.  
pour l'attacher; mais ordinairement après que les  
eaux sont sorties, on ôte ce tuyau, & on met sur  
l'ouverture un emplâtre de cerose E. puis une  
compresse F. trempée dans du vin astringent, &  
se suspensoir G. afin que les testicules n'étant plus  
soutenus par les eaux, le soient par le bandage.  
Voilà comment la plupart de nos anciens faisoient  
cette opération.

Opération Mais quelques-uns d'entre-eux ont soutenu que  
avec le se- par le moyen du seton on pouvoit plus commodé-  
ment tirer les eaux, particulièrement quand il y  
avoit un hydrocèle de chaque côté; ils disent qu'il  
faut prendre une grosse aiguille droite H. assez  
longue, enfilée d'une mèche I. qu'on passera au  
travers des bourses du côté gauche au côté droit,  
prenant garde d'efforcer les testicules; puis on y  
insérera la mèche, dont un des bouts sortira par  
l'entree que l'aiguille aura faite, & l'autre par ce-  
lui de sa sortie. De ces deux bouts de mèches  
l'un distille continuellement jusqu'à ce qu'il n'y  
en ait plus une seule goutte dans les cavités; quand  
tout est évacué on retire la mèche, on met deux  
petits emplâtres sur les deux ouvertures, puis la  
compresse & le suspensoir comme à la précédente  
opération.

Les Modernes ont inventé un petit instrument  
appelé troicar ou troiscant L. parce que sa pointe  
est triangulaire; il ressemble au troicar avec le quel

415

# QUATRIÈME DEMONSTRATION. 169

on fait la paracentèse à l'abdomen, excepté que  
celui-ci est un peu plus petit: cette ressemblance  
d'instrument est cause que quelques-uns ont nom-  
mé l'opération de l'hydrocèle, la paracentèse du  
serotum. On s'en acquitte ainsi: après avoir cherché  
le serotum avec la main gauche, & le pressant,  
on va faire la ponction, on enfonce tout d'un  
coup cet instrument qui perce avec facilité les  
membranes, parce qu'elles sont tendues, & l'ayant  
retiré, on laisse dans la playe la petite canule d'ar-  
gent M. qu'on y a insérée pendant que l'instru-  
ment y étoit encore pour la diriger; & par ce  
moyen on tire les eaux jusqu'à la dernière goutte;  
on se contente pour tout appareil de mettre le pe-  
tit emplâtre de cerose N. sur l'ouverture faite par  
l'instrument.

Ces trois manières ne sont que palliatives, com-  
me je vous ai dit, & elles n'ont pour but que de  
tirer l'eau contenue dans le serotum sans s'embur-  
raser des suites; car quelques mois après l'eau  
commence à s'y amasser de nouveau & peu à peu:  
les bourses étant devenues aussi grosses que la pre-  
mière fois, on fait une nouvelle ponction, qu'on  
recommence autant de fois qu'il s'amasse de l'eau  
dans ces parties.

Quand on veut guérir radicalement un hydro-  
cèle, il faut s'être pas d'avoir vuider les eaux, il en  
faut empêcher le retour & en remplissant la cavité où  
elles se ramassoient. Pour y parvenir, après avoir  
préparé le malade par des remèdes généraux, on  
applique une traine de caustères potentiels le long  
de la tumeur; & quand les caustères ont fait leur  
effet, il faut sur l'escarre ouvrir la tumeur toute  
de sa longueur, & jusques au fond du serotum,  
afin qu'il ne reste point de foci: on remplit la playe  
de plumaceaux, on procure la supuration qui en-  
traîne avec elle les escarres & les membranes alce-

À a

Mais pour la  
paracentèse  
du serotum.

Est-ce pour  
guérir radica-  
lement cet  
mal.

370 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 vées par le séjour que les eaux y ont fait : on ne  
 touche point aux tuniques ou membranes propres  
 du testicule, qu'il faut défendre & conserver le  
 mieux qu'il est possible. Toutes ces parties ayant  
 suffisamment suppuré, & la playe étant bien mon-  
 distifiée, on travaille à procurer une bonne cicatri-  
 ce, qui se fait par l'union du testicule au sero-  
 tum, & aux membranes qui se joignent tellement  
 ensemble, que ne restant plus de vuide entre ces  
 parties, on n'a aucun sujet de craindre la reci-  
 dive. (a)

De toutes ces méthodes la dernière est la meil-  
 leure & la plus sûre, mais c'est aussi la plus lon-  
 gue & la plus douloureuse ; ce qui fait que le Chi-  
 rurgien la propose souvent inutilement, les mala-  
 des ne voulant point s'y soumettre, ils préfèrent  
 la cure palliative, & aiment mieux souffrir à plu-  
 sieurs fois la douleur que faire la ponction, que de  
 s'abandonner courageusement entre les mains de  
 l'Opérateur, qui en les délivrant d'une maladie  
 fort incommode, particulièrement aux gens ma-

(a) Les inconveniens que les Praticiens ont trouvé  
 dans l'usage du couteur, leur ont fait abandonner cette  
 méthode. La plupart se servent de l'instrument tran-  
 chant par préférence. On fait à la tumeur avec un bis-  
 touri droit, une incision si suffisante pour passer le doigt  
 indicateur de la main gauche, sur lequel on glisse une  
 branche de ciseaux, pour ouvrir dans toute sa lon-  
 gueur la poche qui contient les eaux. On remplit ensuite la  
 playe de charpie brute ou de petits lambeaux de linge  
 fin, prenant garde de ne point faire de compression, &  
 on la couvre de compresses, d'un cou-  
 verture, & d'un bandage appelé *spica*. On leve cet ap-  
 pareil tous ou trois jours après l'opération, on panse  
 la plaie avec des bourdonnets aplatis & des plu-  
 maceaux, qu'on couvre d'un digestif un peu pourris-  
 sant, afin de faire tomber par supuration la membra-  
 ne qui contient les eaux ; & l'on achève à l'ordinaire  
 la cure de la plaie.

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 371  
 tiés, leur procureroit une guérison certaine.

LE mot de Pneumatocèle, vient de *Pneuma* du *grec*  
 qui signifie esprit ou air & de *Cèle* de *Cèle* de *celle*  
 de manière que cette maladie est un aulais d'air &  
 de vents dans le scrotum.

Il y en a de deux sortes, l'une quand les vents  
 sont répandus dans l'interstille des fibres des mem-  
 branes communes de ces parties, qui sont pour lors  
 dans un boursoufflement semblable à celui qu'on  
 voit aux chairs des animaux que les bouchers ont  
 soufflés immédiatement après les avoir tués, &  
 l'autre quand les vents sont renfermés dans la ca-  
 vité du dartos ; de même que les eaux dans l'Hy-  
 drocèle, les vents n'occupent quelquefois qu'un  
 des deux côtés, & d'autres fois ils remplissent les  
 deux cavités de cette membrane.

On distingue ces deux sortes de pneumatocèle  
 en les touchant : quand c'est un boursoufflement, on  
 sent un emphysème, & la tumeur obéit au doigt ;  
 mais quand les vents sont dans les cavités du dar-  
 tos, la tumeur résiste, & le scrotum est rendu  
 comme un balon. J'ai vu de petits gneux qui se  
 perçoient le scrotum, & qui en soufflant au de-  
 dans par le moyen d'un chalumeau de paille, l'em-  
 plissoient tellement de vents, qu'il devenoit d'u-  
 ne grosseur extraordinaire : ils se couchaient en-  
 suite à la porte d'une Eglise le scrotum découvert,  
 où touchant de pitié les passans, ils en recevoient  
 des charités dont ils avoient obligation à cette  
 maladie supposée.

Le pneumatocèle fait par boursoufflement se gué-  
 rit par des remèdes chauds & résolutifs, pris tant  
 intérieurement qu'appliqués sur la partie : l'usage  
 du Rossolil du Roi, dont je vous ai donné la des-  
 cription en parlant de la tympanite, y est excel-  
 lent, de même que tout ce qui fortifie & qui aug-  
 mente la chaleur naturelle, parce que cette mala-

372 DES OPÉRATIONS DE CHIRURGIE,  
die ne vient que par un défaut de vigueur ou un  
relâchement de ressorts qui rend la digestion im-  
parfaite : on se servira extérieurement de cataplas-  
mes fortifiants & carminatifs, & on fera des fo-  
mentations avec du vin dans lequel on aura mis  
bouillir des roses, le cumin, la camomille, le  
melilot & toutes les herbes aromatiques, qui en  
rapellant la chaleur à cette partie, en dissiperont  
les vents.

Lorsque les vents sont dans la capacité du fero-  
rum, on y fait de petites ponctions avec cette ai-  
guille emmanchée O. pour les faire sortir : s'ils ne  
s'évacuoient pas par ces ouvertures trop petites,  
on auroit recours au troiscart P. comme à l'hy-  
drocèle. Les vents étant sortis par le moyen de la  
petite canule, on y fait les mêmes fomentations  
que ci-dessus, on y met une compresse trempée  
dans le même vin le plus chaud qu'il se peut souf-  
fler, & le suspensoir qui est d'une grande utilité  
dans cette occasion.

**T**USARCO-  
LELLE  
F. 346. v.  
ce terme  
F. 346. de ce  
F. 346.

LE Fimot du sarcocèle est dérivé de *Sark*, qui  
signifie chair, & de *Lele*, bégue : c'est une  
tumeur contre nature, engendrée proche le testi-  
cule & faite d'une chair dure & squarreuse, sou-  
vent accompagnée de vaisseaux variqueux.

Cette tumeur est quelquefois produite d'une  
chair fongueuse & insensible, qui prend naissan-  
ce & qui croît sur le testicule, comme on voit  
venir de gros champignons sur des arbres ; cette  
chair reulte d'un sang grossier & visqueux, qui  
n'ayant pu être raporté à la masse, se convertit  
en chair, en s'insérant & s'arrêtant dans des par-  
ties fibreuses en plus grande quantité qu'il n'est  
nécessaire pour leur nourriture, & souvent c'est  
quelque coup, ou quelque froissure soufferte au  
testicule qui donne lieu à la génération de cette  
substance, parce qu'il y a une dilaceration aux fibres

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 373

des membranes du testicule, le sang qui s'y porte  
fait une échyмосé, & produit une chair forte-  
ment attachée à ces membranes. La différence  
qu'il y a de ces sortes de tumeurs d'avec les véri-  
tables descentes, c'est qu'elles sont inégales, ra-  
boteuses, & dures, qu'elles commencent par une  
petite dureté, qui augmentant insensiblement de-  
vient extrêmement grosse : ces fongus croissent de  
la même manière que fait cette chair qui vient  
dans les narines, qu'on appelle polipe ; c'est le  
contraire dans les descentes, elles surviennent  
tout d'un coup, & la tumeur est plus égale &  
plus molle.

Il y a des sarcocèles de toutes sortes de grosseurs ;  
Fabricius dit en avoir vu de la grosseur de la fer-  
me d'un chapeau ; mais en voici un que je vous  
présente, qui est si prodigieusement gros, qu'il  
paroîtroit incroyable, s'il n'avoit été mandé par  
une personne qui n'est pas capable & qui n'a au-  
cun intérêt d'en imposer au public.

C'est à un pauvre Malabon à qui cette effroyable  
tumeur est survenue dans le ferozum. & qui la por-  
te encore présentement : il est à Ponricheri dans les  
Indes Orientales, & c'est un R. P. Jésuite qui me  
l'a mandé, & qui après en avoir fait dessiner la  
figure me l'a envoyée ; la voilà que j'ai fait gra-  
ver, & voici la Lettre qu'il m'a écrite, que je rap-  
porte ici sans y avoir changé un seul mot.

**C**omme je suis fort persuadé que vous êtes cu-  
rieux, sur tout ce qui regarde le corps hu-  
main, j'ai crû que je vous serois plaisir de vous  
faire part d'une curiosité des Indes, qui me paroît  
fort extraordinaire.

Il est venu cette année un pauvre Malabon de  
cinq lieues d'ici qui avoit un sarcocèle inégal dur  
comme une pierre, il avoit un pied trois pouces  
& six lignes de longueur, & un pied trois pouces

274 DES OPERATIONS DE CHIRURGE,  
de largeur sur le devant, parce que sur le derrière  
il étoit d'un petit ; il avoit de circonférence trois  
pieds six pouces & sept lignes, il pesoit autant  
que je n'ai pu juger l'ouïssance livres. J'ai cru que je  
ne devois pas manquer à vous en envoyer la signi-  
ficat, ce que je fais avec bien du plaisir, afin que  
vous en puissiez mieux juger : voici comme cela  
lui est antérieur à ce qu'il m'a dit.

A l'âge de dix ans il lui vint une tumeur au  
scrotum, le Malade n'y fut perçue, il en  
sortit de la matière bien louable, l'ayant pensé  
pendant quelque temps, ils furent tirés cette  
plaque, moi un quatre mois après il commença de  
se lever, & se fit avec cette tumeur, il n'y eut rien  
de quelque chose, & ensuite il commença à s'en-  
fler un peu : il fut trouver l'homme qui l'avoit  
traité autrefois ; cet homme lui mit quelques re-  
medes, cela ne put pas l'empêcher de croître de  
la grosseur que vous voyez dans cette planche ;  
au commencement il ne pouvoit point marcher,  
mais la misère l'obligea d'aller demander l'ambro-  
sine de portes en portes, il s'est accoutumé de  
marcher peu à peu, & de présent il ne lui fait  
pas beaucoup de mal, mais cela l'embarrasse fort  
par sa pesanteur, & parce qu'il est obligé de mar-  
cher fort large.

L'année prochaine je vous enverrai le derrière  
de la figure, afin que vous en puissiez mieux juger,  
s'il se présente quelque autre chose. Je vous en se-  
rai part, supposé que cela vous fasse plaisir, com-  
me je n'en doute pas, & si j'osois, Monsieur, vous  
demander la même chose, je le ferois, mais ne  
pouvez pas, je vous laisse la liberté de le faire ou  
de ne le pas faire.

Que si vous me jugez capable de quelque cho-  
se dans ce pays-ci vous n'en ferez un sensible pla-  
sir de m'employer en tout ce qui dépendra de moi ;  
je vous enrai voir par mon attachement que je n'ai

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 275  
pas de plus grand plaisir au monde que de rendre  
service à une personne qui a tant de zèle pour la  
conservation du corps humain : l'espere, Monsieur,  
que vous en ferez bien persuadé, puisque je suis  
avec respect de tout mon cœur,

Monsieur,

A Pondichéry ce 15. Fé-  
vrier 1710, au Ko-  
yume de Carvata, M. ALEXANDRE,  
aux Indes Orienta-  
les.

Votre très-humble &  
très-obéissant serviteur,  
M. ALEXANDRE,  
de la Compagnie de Je-  
sus.

Thievenin propose d'abord l'opération, qui  
selon lui est l'amputation, tant de la chair su-  
perflue, que du testicule ; mais un prudent Chi-  
rurgien n'ira pas si vite. Il ne faut pas qu'il ait re-  
cours à l'opération, avant que d'avoir tenté des re-  
medes plus doux, & il n'est pas impossible dans  
les commencemens de fondre cette chair ; ce que  
j'ai vu réussir avec un emplâtre porté long-temps &  
soutenu d'un suspensoir : je prenois de l'emplâtre  
de Diabotannum, du Divin, & du Devigo, de  
chacun égales parties que je faisois dissoudre,  
avec de l'huile de lis, & dont je couvris un mor-  
ceau de cuir qui enveloppoit le testicule ; je renou-  
velois cet emplâtre tous les huit jours, & j'en ai  
vu de bons effets. A l'égard des duretés qui res-  
tent à ces parties après une chaodépisse qui sera  
tombée sur les testicules ; les remèdes externes &  
les cataplasmes dont on a eu besoin de se servir,  
font résorber le plus subtil de l'humour, mais le  
plus grossier dont les membranes du testicule sont  
sobrevenues s'y desséchent, y forme une dureté qu'on  
fond avec les trois emplâtres que j'ai dit, mêlés  
ensemble.

Si la tumeur au lieu de diminuer grossit, il faut





sejour qu'y a fait cette humeur incessamment augmentée par de nouvelle qui l'a suivie, une dilatation considerable des tuniques de ces tuyaux, en quoi consiste ce que nous nommons varices.

C'est l'attouchement qui manifeste le cirsocele, on sent les vaisseaux attachés à la partie supérieure du testicule durs & gros comme les vers de terre, dont ils ont la forme ordinaire, étant tortueux comme quand ces vers se raccourcissent; & la même course qu'au varicocele, c'est-à-dire, un sang gluant & compacte qui a de la peine à remonter pour se remèter à la masse.

*Cause de ces 2 vices.* Je dis avec tous les Auteurs que ces maladies sont causées par la grossièreté du sang; mais il y faut ajouter deux dispositions qui dépendent de la mécanique & de la structure de ces parties. La première, c'est que le sang porté dans les vaisseaux du scrotum n'ayant en lui-même aucun mouvement qui le fasse avancer, il y doit séjourner jusqu'à ce qu'il soit contraint d'en sortir par l'action de quelque organe; la seconde c'est que n'y ayant ni muscles ni membranes qui puissent presser les canaux pour obliger le sang à continuer la route, la portion de cette humeur qui n'a pas pu remonter & celle qui aborde de nouveau, contraignent par leur séjour les tuniques de ces mêmes conduits de s'élargir; car deux choses font couler le sang quand il est dans les veines, l'une est l'impulsion du sang artériel, & la puissance contraction du cœur, & le sang ne ressort des artères lances dans les parties, & l'autre la pression des muscles & des membranes. Ce dernier secours manque ici, il n'y a donc que le premier qui puisse produire ce mouvement, & souvent il n'est pas assez fort pour obliger le sang de continuer la route, ce qui contribue à ces maladies, principalement quand le sang est trop épais.

En vous disant que ces maladies étoient c'e di-

lataions des vaisseaux du testicule & du scrotum. ou du dartos, j'ai entendu parler des veines seulement, car elles ne viennent jamais aux artères: si on attère le dilatoir, ce seroit une anévrisme, & il y auroit pulsation, mais ici c'est toujours l'engorgement des veines qui fait le varicocele, & le cirsocele.

Ces maladies ne font point une extrême douleur, elles sont supportables, & elles ne causent qu'une pesanteur & une inquiétude qui chagrinent ceux qui en sont affligés, & qui leur font avoir recours au Chirurgien. Elles sont plus ordinaires aux gens replets & sanguins, & le plus souvent à ceux qui vivent dans la continence, & rarement à ceux qui usent des plaisirs du mariage.

La cure n'en est pas aisée: on peut la tenter au varicocele, mais elle n'est pas heureuse dans le cirsocele, c'est pourquoi le Chirurgien ne doit pas témérairement en promettre la guérison.

Si c'est un varicocele, il faut commencer par ordonner plusieurs saignées pour deselempir les vaisseaux, & faire observer un régime de vie exact, pour éviter la plethore, puis mettre sur la partie une grosse compresse trempée dans du vin astringent, & par dessus un suspensoir qui soutienne & presse ces parties pour faciliter au sang son cours ordinaire. Les Anciens embaîment ces veines en plusieurs endroits avec des caustiques locaux & poisons; mais cette pratique trop usée n'est plus en usage. C'est avec bien plus de raison qu'aujourd'hui on les ouvre avec la pierre de la tincette. Quand par les remèdes généraux, comme par le vin astringent & le suspensoir, le malade ne se trouve point soulagé: le Chirurgien ouvrira donc ces veines dans les endroits où elles le plus tumescées, il en fera dégorgier tout le sang, il le suivra du même vin & du lin guérira, & par ce moyen il pourra parvenir à la guérison en dou-

380 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
sans passage au nouveau sang pour continuer sa  
circulation.

Si c'est un cirrhole, tous les Antres convien-  
nent qu'il n'y a qu'un seul moyen d'en guérir, qui  
est l'An, ou l'on du testicule - je trouve l'usage de  
pire que le mal, c'est ce qui a fait que je ne m'en  
suis jamais servi. Je conseille pour lors de se faire  
saigner de tems en tems, de ne point trop man-  
ger, de ne pas faire d'exercice violent, & de por-  
ter toujours un suspensoir qui épargne la douleur  
que causeront le testicule s'il n'étoit pas soutenu ;  
& à moins qu'on n'y soit obligé par une nécessité  
indispensable, on ne doit point proposer la gué-  
rison de cette maladie aux dépens d'un testicule,  
puisque d'ailleurs on la peut rendre supportable  
par le moyen que je viens de dire

DE L'HER-  
NIE HUMO-  
RALE.  
Cinquième & dernière espèce de maladies  
qui arrivent au scrotum, & à qui on a don-  
né le nom de hernie par ressemblance, est l'hermie  
humorale, ainsi appelée, parce qu'elle est faite  
d'humeurs qui se jettent dans cette poche.

La hernie humorale est donc un dépôt d'hu-  
meurs qui se fait peu à peu dans le scrotum, de-  
sorte que c'est proprement un abcès qui se pro-  
duit dans cet entrain.

Quand un corps est escorché, & que par la  
corruption du sang il y a disposition à abcès, le  
dépôt se peut faire au scrotum comme par tout ail-  
leurs ; mais ordinairement cet abcès est déterminé  
à telle ou telle partie par une cause primitive com-  
me si un coup ou une chute qui aura froissé ou  
meurtri le scrotum, ou si après la ponction faite à  
une hydrocele, on n'a pas porté un suspensoir,  
ou qu'on ait fait un exercice violent, il en pour-  
ra arriver une fluxion sur cette partie qui abcès-  
sera ensuite, comme je l'ai observé à un maître  
d'hôtel de la Reine, de quoi on vouloit s'arrêter

#### QUATRIÈME DÉMONSTRATION.

381

la faire au Chirurgien qui en avoit fait la ponc-  
tion quoiqu'il l'eût très-bien faite. Une chaude-  
pisse mal pansée, & qui sera tombée sur le testi-  
cule, y peut faire un abcès, & plusieurs autres  
accidens sont capables de faire naître ce mal.

Les humeurs qui se jettent dans le scrotum ne  
sont jamais en petite quantité, tant à cause de la  
situation basse, que parce qu'il est capable de les  
recevoir & de les contenir.

On connoît cette maladie par la tumeur & par  
la tension des bourses, par la douleur & par la  
rougeur qui y surviennent, & par la fièvre qui  
l'accompagne, ce qui engage le Chirurgien à  
avoir promptement recours aux remèdes généraux  
& particuliers.

La saignée ne doit point être épargnée dans  
cette occasion, le régime de vivre doit être léger,  
ne prenant de la nourriture que pour ne pas mou-  
rir de faim ; il faut tenir le ventre libre par des  
clystères doux & anodins, & sur-tout être cou-  
ché, afin de ne pas procurer aux humeurs un  
moyen de tomber encore sur la partie affligée.

Le Chirurgien tentera la résolution par des re-  
mèdes & des cataplasmes chauds & astringens ap-  
pliqués sur la partie : on les prépare avec les qua-  
tre farines, les poudres de roses, de camomille,  
de melilot, d'écorces de grenades, & la terre cy-  
molde, le tout cuit avec l'hydromel & la lessive  
de sarrasin, ils doivent être renouvelés souvent ;  
parce que les nouveaux sont plus d'usage, & por-  
ce que cette maladie est pressante. Si après l'u-  
sage de ces remèdes il ne voit point de diminu-  
tion, & qu'on contraire il s'aperçoive de quel-  
que disposition à la gangrene qui attaque bien vi-  
te cette partie, il ne faut point qu'il en diffère  
l'ouverture.

Quand la nécessité pressera il fera l'opération sur  
le champ avec la lancette à abcès l'incise la

Opéra.

382 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 peut retarder de deux ou trois heures, il faudra  
 qu'il applique une trainée de canoteres sur laquelle  
 il fera son ouverture après qu'ils auront eu leur  
 effet. Cette maniere est préférable à la lancette,  
 parce que l'écarré étant tombé, l'ouverture est  
 plus grande, & on peut plus commodément por-  
 ter les remèdes convenables pour mondifier la  
 playe, qu'il passera ensuite avec des onguens vi-  
 vifiants & l'ampoule pour résister à la pourriture  
 & à l'écarré que trop fréquente aux abscesses de ces par-  
 ties, & que qu'elles sont d'un tissu fort lâche, &  
 que les hémorrhoides peuvent recevoir beaucoup d'humeur. On vû cet autre malade  
 le darci étoient si grosse-  
 ne qu'ils sortoient tout entiers & les testicules  
 se couvrent de leurs membranes com-  
 munes; il guérit néanmoins par l'aiguille & les  
 bons soins du Chirurgien.

DE LA RE-  
 JACONTE N  
 3. CRU  
 1810.

Quand le scrotum est trop relâché, on appelle  
 cette indispofition *Rachosis* dérivé du mot  
 Grec *Rachis* qui signifie un morceau de linge usé  
 ou trop illé parce qu'en cet état le scrotum est  
 tellement mince, allongé & pendans, qu'il res-  
 semble à du linge usé & mouillé; mais ce mot de  
*Rachosis* est pris en deux manieres, ou pour la  
 maladie, ou pour l'opération qui y convient.  
 Quand c'est pour la maladie, il vient de *Rachis*,  
 comme je vus ai dit; quand c'est pour l'opéra-  
 tion, il est dérivé de *Kosmos*, qui signifie couper,  
 parce qu'en ce cas on se propose de couper du scrotum ce qui  
 en est trop relâché.

On doit même regarder ce relâchement comme  
 une maladie, que comme une infirmité à laquelle  
 on remédie en assujettissant la personne à porter  
 un linge qui ne la fatigue point, & qui ne  
 l'empêche pas de faire toutes les fonctions néces-  
 saires à la vie.

#### QUATRIÈME DEMONSTRATION.

383

Cause.

Cette relaxation vient d'une abondance d'hu-  
 midités qui abreuvant cette partie & qui la font  
 étendre plus qu'elle ne doit comme il arrive à  
 une peau qui étant enflée est plus capable d'ex-  
 tension que lorsqu'elle est sèche.

Les remèdes déscatifs & astringens convien-  
 nent à la guérison; tels sont l'eau de chaux, le vin  
 dans lequel on aura fait boillir de l'absorbe,  
 de la noix de galle & du cumin. Ces remèdes doivent  
 être préférés à l'opération, qu'on ne doit faire  
 qu'à ceux qui viennent ou guérir promptement &  
 radicalement, & qui malgré tout ce qu'on leur  
 peut dire, sont déterminés à la souffrir.

Pour se mettre en état de la faire, il faut comme  
 à toutes les autres opérations, disposer son appareil  
 qui consiste en une paire de ciseaux, une aiguille  
 enfilée d'un fil ciré, quelques plumaceaux plats  
 couverts d'un astringent, un emplâtre de ceruse,  
 une compresse & un suspensoir.

Avant l'opération on fera relever les testicules  
 par un serviteur; puis tirant le scrotum en embas, d'après  
 on coupera ce qu'on jugera de superflu avec ces ci-  
 seaux B. de la même façon qu'on coupe on  
 avec du drap qu'on trouve trop long; ensuite avec  
 l'aiguille V. enfilée d'un fil ciré X. on joindra par  
 la suture du pelletier les deux bords de la peau  
 coupée, & on mettra les plumaceaux sur cette su-  
 ture, qu'on couvrira de l'emplâtre & de la com-  
 presse & enfin du suspensoir.

Après l'opération on porte le malade dans le lit  
 qu'on lui fait garder pendant quelques tems; on  
 pansera cette maladie comme une playe simple, &  
 lorsqu'on croira que la réunion sera faite on ôtera  
 le fil, & après la parfaite guérison on lui fera por-  
 ter encore le suspensoir pendant quelques jours.

Quoique cette opération soit peu pratiquée, elle  
 a néanmoins son utilité lorsqu'elle est une fois fai-  
 te, car les testicules étant ainsi soutenus & ne pen-  
 dent plus.

384 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
dant point, ils ne tirent plus par leur propre poids  
les vaisseaux spermatiques, & ne causent plus cette  
inquiétude chagrinante qui désole ceux qui ont  
une telle incurmoxité.

DE LA CASTRATION.

Cette opération est moins pour vous l'enseigner que pour vous détromper de la pratiquer, & vous faire voir qu'une opération aussi pernicieuse au genre humain & à l'Etat doit être absolument bannie.

SI je vous ai parlé jusqu'à présent de plusieurs opérations de Chirurgie, & si je vous les ai démontrées, ce n'a été que pour vous instruire des moyens de les bien faire, & par leur secours de guérir une infinité de maladies qui les demandent. Mais en vous entretenant aujourd'hui de la castration, mon intention est moins pour vous l'enseigner que pour vous détromper de la pratiquer, & vous faire voir qu'une opération aussi pernicieuse au genre humain & à l'Etat doit être absolument bannie.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu rendre les êtres particuliers immortels par eux-mêmes, mais il a permis qu'ils se perpétuassent en se produisant les uns les autres chacun dans son espèce. Pour entendre la manière dont se fait la génération, il faut savoir que de chaque animal il se fait un écoulement d'une certaine matière, qui en se joignant dans un lieu convenable, avec ce qui se détache d'un animal d'un autre sexe, engendre un troisième animal qui tient de l'espèce des deux; & de chaque plante il se sépare une graine capable de produire une plante semblable à celle dont elle a été séparée. Ce qui se détache de la femelle est appelé un œuf, parce qu'il ressemble en petit un animal que les corpuscules communiqués par le male vivifient. C'est un moyen uniforme dont Dieu s'est servi pour former tout ce qui a vie, l'homme même n'étant pas excepté de cette règle générale; il y a cette seule différence que les animaux volatiles, les poissons & les insectes couvent l'œuf hors d'eux-mêmes, mais la femme & les femelles des autres animaux le couvent au dedans d'elles-mêmes, de sorte qu'on peut dire que tous

QUATRIÈME DEMONSTRATION.

385

les êtres viennent des œufs, donnant ce nom aux graines, parce qu'elles y ont un grand rapport; mais tous ces œufs seroient infructueux si la semence masculine n'étoit filtrée par les testicules des males; si donc on les ôte à l'homme, on rend les femmes stériles, & ainsi on empêche la plus belle opération de la nature, savoir la conservation personnelle du genre humain par la reproduction. C'est pourquoi les Rois & les Roines ont intérêt de s'opposer à la castration, & si on la fait sont tous gens qui restent stériles, étant incapables de faire fleurir les sciences, d'entretenir le commerce, & de soutenir les travaux, n'ayant aucune vigueur pour soutenir les travaux, & pour résister aux ennemis.

On excuse les Turcs chez qui cette opération est en usage. La pluralité des femmes qui leur est permise par leur Loi, les engage d'avoir plusieurs domestiques pour les garder, & comme par la chaleur du climat les femmes de ce pays sont fort amoureuses, & qu'au défaut du mari elles satisfont leurs passions avec les esclaves, ainsi qu'il est arrivé très-souvent, ils font chasser ces esclaves avant que de les mettre avec leurs femmes, & on les appelle pour lors Eunagues, à qui on coupe dans ce tems-ci la verge & les testicules, de crainte qu'ils ne se servent de cette partie pour badiner avec elles.

Chez les Italiens la castration est aussi fort fréquente, mais par un autre motif. Ils sont tellement amateurs de la Musique, qu'au-delà qu'ils voyent un enfant qui a de la disposition à bien chanter, ils le font châtrer pour lui conserver la voix. Ils font cette opération aux jeunes-gens dans un tems où ils n'en prévoient pas les conséquences. Mais par la suite ils ont tout le loisir de se repentir de l'avoir souffert, comme je l'ai souvent ouï dire aux Italiens de la Musique du Roi, lesquels sont

386 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE, au désespoir, de se voir pour le seul agrément de la voix qui leur reste, dans un état d'imperfection qui les sépare de la familiarité des autres, & les expose au mépris du beau sexe.

Vices des  
ébauchés.

C'est encore une erreur de croire que les châtres soient exempts de certaines maladies, comme de la goutte, de la ladrerie, ou de l'elephantiasis & de la mort subite. L'expérience fait voir qu'avec les maladies communes à tous les hommes, les châtres ont encore plusieurs défauts qui leur sont particuliers; ils sont puants, ils ont un tein jaune, le visage ridé & la voix essouffée, ils sont infatigables, dissimulés, fourbes, & on ne leur voit pratiquer aucune vertu humaine.

Moultre le  
faute à cas  
straton.

C'est donc avec raison que je condamne la castration, & que je ne prétends point vous faire voir comment elle s'exécute. S'il y a des Chirurgiens assez barbares pour vouloir l'entreprendre, je les envoie aux Maréchaux & aux Chaudronniers qui la font aux chevaux & aux chiens, & qui les en instruiront mieux que moi, parce que je ne l'ai point faite, ni n'ai jamais voulu la voir faire. Je vous dirai seulement que s'il arrivoit que ces parties fussent corrompues & que la personne ne pût guérir autrement que par l'extirpation, il faudroit après avoir ouvert les membranes du scrotum, sans offenser les vaisseaux spermatiques ni leur gaine, lier ces vaisseaux environ un doigt au-dessus de ce qu'on veut retrancher, & après l'incision laisser pendre un bout de fil au dehors de la playe, afin qu'ils ne puissent pas répandre du sang dans le ventre après y avoir été remis, & qu'on ait la liberté de retirer la portion que la nature séparera; traitant au reste cette playe avec les digestifs, les défensifs, l'embrocation, & se servant de compresses & du suspensoir sans oublier les remèdes généraux pour éviter la fluxion qui ne manqueroit pas d'y faire. (a)

(a) M. Dionis, qui semble d'abord condamner en général la castration, convient cependant ici qu'il faut

#### QUATRIÈME DEMONSTRATION.

387

y avoir recours lorsque le testicule est corrompu. En effet, si l'on a leu de blâmer les nations & les personnes qui ôtent sans nécessité à l'homme une partie, par le moyen de laquelle il se peut procurer une espèce d'immortalité, on doit louer au contraire les Chirurgiens, qui par le secours de cette opération guérissent des maladies souvent dangereuses, presque toujours incurables, & qui empêchent l'usage de la partie qu'on retranche.

Ce qui plait le plus souvent de faire l'opération de la castration, c'est le gonflement & l'obstruction du tissu vasculaire qui compose le testicule.

Les coups, les chûtes, une forte compression de cette partie, la retention de la matiere séminale dans les hommes extrêmement âgés, un dépôt d'humeurs qui se forme après la suppression de l'émission, ou d'une gonorrhée, & qu'on nomme improprement chaudière, tombée dans les heures, sont autant de causes ordinaires de cette maladie, qu'on pourroit appeller spermatocele l'infammation, l'écrou, le chancre, qui se continue presque toujours le long du cordon jusques dans le ventre, & la fièvre, symptôme de la douleur, en sont les suites ordinaires.

Des cataplasmes anodins appliqués sur la tumeur, les saignées du bras réitérées, une diète exakte & humectante, & les lavemens émollients sont les remèdes qu'il faut employer d'abord pour la guérir. S'ils font cesser la douleur, & s'ils diminuent la tension, il faut joindre au cataplasme anodin les émollients. Quelque tems après on employera les repercutifs convenables seuls. Enfin si le testicule se trouve encore un peu dur gonflé, on fera sur la partie de petites incisions avec un peu de mercure, & on y appliquera l'emplâtre de *Deugo cum mercurio quadruplicato*, ou celui que propose l'Auteur en parlant du *Sarcocoe*. Cependant on fera prendre intérieurement au malade des délayars, des apéritifs, des fondans, & des purgatifs. Quand la maladie résiste à ces remèdes, il faut alors en venir à l'opération. Car les tumeurs s'épanchissent & se confondent avec les vaisseaux, lorsque que le testicule n'est plus qu'un corps dur, schirreux ou carcinomateux, & par conséquent incurable.

Les abcès qui se forment dans le testicule n'obligent pas toujours à le couper, car on en a vu quelques-uns guérir en les ouvrant, & en les traitant comme les abcès qui se forment ailleurs. Ce n'est qu'après avoir essayé inutilement de les guérir de cette manière qu'on doit faire la castration.

B b 2

Toutes les playes du testicule n'obligent pas toujours à faire cette dangereuse opération. on en a tiré souvent avec succès lors même qu'une portion du testicule avoit été emportée.

Lorsque le Chirurgien a reconnu la nécessité de l'opération & qu'il a préparé le malade par les remèdes généraux, il le place sur le bord d'un lit, il fait tenir le malade par quelques personnes, il pince d'un côté la peau du scrotum, & la fait pincer de l'autre, dessous qu'il se fait un plan infusional, il prend son bistouri, & fait au milieu de ce pli une incision qu'il étend haut & bas, c'est-à-dire, depuis l'anneau jusqu'au bas du scrotum, à la faveur d'une sonde crénelée introduite entre les membranes, il découvre ainsi la tumeur, sans toucher aux membranes propres du testicule & du cordon; il dégage ensuite le cordon & le testicule des parties qui les environnent, ce qui se fait, soit en déchirant les membranes, soit en les disséquant; il fait suspendre le testicule sans le tixer, il passe autour du cordon & à quelque distance de l'anneau plusieurs beins de fil de chanvre carés & unis ensemble, il fait d'abord deux nœuds simples vis à vis l'un de l'autre, & ensuite celui du Chirurgien, enfin il coupe le testicule environ à un demi pouce de distance de la ligature. Si l'artere de la cloison donne du sang, il en fait la ligature avec du fil & une petite aiguille courbe. Si le scrotum se trouve extrêmement distendu par le volume du testicule, il en coupe une partie. Il remplit la playe de charpie bûte ou de petits lambeaux de linge n°1, il en environne le cordon, il couvre le tout de compresses & d'un rousse-bourse, & le soutient avec un bandage appelé speculae de l'aine, qui doit faire une médiocre compression sur les crurales. Il prévient & calme les accidents par les saignées, les lavemens émollients & une diète exacte; il ne lève l'appareil que deux ou trois jours après l'opération; il panse la playe avec des bourdonnets plats & mollets, dont il remplit mollement tous les vuides, & en l'usage de plumacens; le tout doit être chargé d'un digestif simple. On fait peindre les premiers jours & l'opération à l'air, d'hygiène, à l'air, on ne coupe de la playe & sur le côté de la tumeur, on se sert de l'appareil qu'on a vu au chapitre précédent. Quand on ne craint plus les accidents, on traite la playe comme une playe simple. Les suites tombent ordinairement entre l'air & le même jour de l'opération.

Quelques Praticiens, après avoir dégagé le cordon

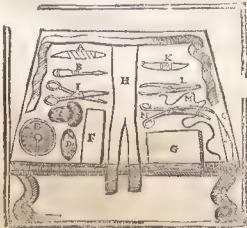
des parties qui l'environnent, en font la ligature avant que de dégager & de séparer le testicule des parties voisines, & courent l'anneau, comme on le fait dans le bi-bonocle.

Si le cordon spermaticus se trouve plus près qu'à l'ordinaire, il faut examiner s'il n'est point enroulé dans la tumeur, & si, par conséquent, d'accident, comme cela est quelquefois arrivé; car il faudroit en faire la réduction avant que de faire la ligature.

Il n'est pas nécessaire de passer le fil au travers du cordon, parce que toute partie qui est liée se gonfle au dessus & au dessous de la ligature, et qui empêche le fil de passer & de tomber.

Dans cette opération, comme dans toutes les autres où il est nécessaire que l'Opérateur voye ce qu'il coupe, il doit avoir beaucoup de petits lambeaux de linge pour éteindre le sang.

FIG. XXIV. POUR LES OPERATIONS DE L'ANUS.



De l'anus, & ce que c'est. **L'**Anus a ses maladies autant & plus qu'aucune autre partie du corps, parce qu'étant l'égout des imures & les plus grossières, & comme un évier par où sortent toutes les immondices de la enlise, il doit être souvent irrité & sujet à des dégâts à raison des matieres acres qui sont déterminées vers cet endroit. De ces maladies les unes se guérissent par remèdes, soit universels, soit particuliers, & les autres par l'opération de la main, c'est de ces dernières dont je vais vous parler, & en même-temps vous montrer les opérations qu'elles demandent, & que je réduis à cinq, savoir, la première de percer l'anus quand il est clos, la seconde de remettre le boyau quand il est tombé, la troisième, de guérir les condilomes, crêtes, ragades, & fonges qui surviennent à cette partie, la quatrième de traiter les hémorroïdes, & la cinquième d'ouvrir les fistules de l'anus.

Quelques Auteurs disent que le fondement peut être clos en deux manières, on naturellement quand l'enfant vient au monde sans y avoir d'ouverture, ou accidentellement, quand par négligence on aura laissé les bords ulcérés de cette partie se coller & se cicatrifier ensemble. J'ai vu des enfants avoir en naissant le fondement clos, mais j'en ai point trouvé à qui il se fût fermé par lui-même, & je ne le crois impossible, parce qu'il y a des excréments qui sortent par là tous les jours, & ne peuvent pas le temps aux côtés de l'anus, où s'y seroit formé, de se joindre ensemble, & c'est pourquoi regardant cette espèce de closure comme imaginaire, je ne vous parlerai pas de celle qui est naturelle.

On s'appercçoit pour ordinairement le premier jour de la naissance, que l'enfant aux ce dé-

faut, mais le deuxième ou le troisième, quand il ne se fait point, on en doit chercher la cause: il faut que le Chirurgien y remédie aussi-tôt qu'on s'en est aperçu, parce que l'enfant périrait, si on ne donnoit promptement issue aux excréments retenus: les mêmes excréments facilitent quelquefois l'opération; car en poussant la membrane qui leur sert de barrière, ils découvrent l'endroit où on doit en faire l'ouverture. Si cette membrane est mince on la perce aisément; mais si elle est épaisse & forte, comme je l'ai vu dans un sujet où la marque de l'anus ne paroisoit presque point, on a plus de peine à y faire le trou nécessaire. On peut pour cela se servir de la lancette A. ou du bistouri B. & l'enfoncer jusqu'à ce qu'on voye sortir une matiere noire appelée mæconium, que les enfans rendent immédiatement après leur naissance. Cette ouverture se fera par deux incisions qui s'entrecroiseront où doit être le lieu de l'ouverture du fondement, ce qui le disposera davantage à prendre la figure ronde de l'anus, que si on n'avoit fait qu'une simple incision en long. Après qu'on aura donné à l'enfant le temps de se vider, on mettra une tige de charpie C. enduite d'un jaune d'œuf battu avec un peu d'huile; on doit proportionner la grosseur & la dureté de la tige, en sorte qu'elle ne puisse faire que peu de douleur, & qu'elle laisse la liberté à de nouveaux excréments de la pousser dehors, en cas qu'il y en eût à sortir, puis on appliquera le plumaceau D. & l'emplâtre E. ensuite la compresse F. & par dessus l'ouvre compresse G. le tout étant retenu par la bande figurée en T. marquée H.

Il est inutile de se servir d'une tente cannulée comme on seroit dans d'autres ouvertures, parce qu'on ne doit point apprehender ici que la réunion se fasse. Si le premier jour on n'avoit pas fait l'ouverture assez ample, ni de la figure qu'il

Comment on recou-  
vre ces opé-  
rations.  
le doit être, il faudroit la réformer le lendemain,  
et pour perfectionner cette opération, on débride-  
roit par le moyen de la pointe du bistouri cha-  
que pli de la circonférence de l'anus, en décom-  
pant et tirant de roferte la membrane qui en fai-  
soit le clôture; afin qu'il ne restât rien qui pût  
arrêter le passage du fœtus, et que les  
gros excréments le demanderoient pour sortir, &c  
de se terminer exactement après leur sortie.

Cette opération n'a pas besoin qu'on en prépare  
l'appareil, l'appareil ayant que de la faire, parce qu'en pre-  
mier lieu on n'auroit des momens qu'il faut em-  
ployer à soulager l'enfant qui souffre, & que le  
temps qui se passe nécessairement entre l'opération  
& le pansement pour donner moyen à l'enfant  
de vider le mœconium & les excréments retenus,  
est suffisant pour cette préparation.

Règle  
TOUT LE  
BOYAU REC-  
TIL.

C Et intestin tombe quelquefois, & se pousse  
en dehors aux enfans quand on les a laissés  
crier, & aux adultes qui se serent efforcés en  
différentes occasions: il se reconnoît pour lors  
comme on seroit un doigt du gant, & il sort plus  
ou moins selon les efforts qu'on a fait: je l'ai vu  
sortir de la longueur d'un demi pied, & de la  
grosseur du bras. Cet accident arrive à ceux qui,  
out une pierre dans la vessie, par des efforts qu'ils  
font pour l'enlever. Il survient durant l'opération de  
la pierre, & souvent ce boyau poussé au de-  
hors avec violence les excréments qu'il contenoit,  
ne s'en courent il sort lui-même, & se retire peu  
les douleurs, & se retire peu à peu, & se retire peu  
à peu, & se retire peu à peu, & se retire peu à peu.  
car après que la pierre est re-  
tirée, l'intestin se retire dans sa place.  
Le premier cas est causé par dysenterie soit lauvée  
par le boyau, & d'autres fois il tombe au dehors  
par le fait d'un coup de vent qui se fait dans le

lieux: on ajoute aux efforts extraordinaires, pour  
causé de ce mal la faiblesse ou la paralysie des  
muscles releveurs de l'anus, ou bien l'excessive  
abondance des humidités qui abreuve ces par-  
ties.

Un Chirurgien ne se peut pas méprendre sur  
cette maladie, puisque le premier coup d'œil la  
fait reconnoître; ainsi sans perdre de temps à ques-  
tionner le malade ou les assistans sur ce qui peut  
en être la cause, il faut qu'il se mette en état  
de faire la réduction au plutôt, & pour cet effet  
il ne s'embarassera point de disposer l'appareil qu'il  
n'ait remis le boyau dans sa place. S'il peut avoir  
promptement du vin chaud, il en baignera le  
boyau sorti avec un linge ou une éponge, puis le  
comprimant doucement avec ses doigts, & le  
repoussant il le fera rentrer, ce qui s'accomplit  
quelquefois avec assez de facilité. Ceux qui sont  
sujets à cette chute, en peuvent faire eux-mêmes  
la réduction, comme ceux qui ont des descentes  
se les réduisent souvent avec moins de peine que  
ne seroit un autre. Il y a des enfans qui par leurs  
cris continuel en rendent la réduction plus diffi-  
cile, auquel cas on prendra le temps que l'intestin  
se retire par un mouvement verticulaire qui  
lui est propre; car les efforts seroient inutiles, si  
on les faisoit pendant qu'il se retire, & qu'il grossit par son  
mouvement peristaltique.

La plus grande difficulté de cette opération n'est  
pas de remettre le boyau, c'est de le retenir en la  
place quand il est remis; pour y parvenir on met  
sur l'anus aussitôt que la réduction est achevée,  
une compresse qu'on fait tenir par quelqu'un pen-  
dant qu'on prépare l'appareil, de crainte que le  
boyau ne ressorte durant ce temps-là.

L'appareil ne consiste qu'en une compresse de lappa-  
épaisse, dont l'une est appliquée sur la plaie, l'autre  
sur les deux testes, & l'autre gardée, G.



394 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
pour appuyer sur l'anus avec un bandage en T  
marqué H, dont le chef pendant est fendu en deux  
pour les passer à côté des bourses, & les attacher  
au circulaire qui tourne autour du corps. On trempe  
les compresses dans un vin astringent fait avec  
l'absinthe, la noix de galle, l'écorce de grenades,  
l'alum, & les fruits verts du bois de payac, le tout  
bouilli dans du vin rouge. Il faut avoir de ce vin  
tout prêt, parce que si le boyau retomboit, au  
moment qu'on va à la selle, il faudroit avoir que  
de le réduire, le baigner avec ce vin, qu'on fait  
chauffer toutes les fois qu'on s'en veut servir. Ce  
remède est excellent pour guérir ces chutes du  
rectum, car en le tenant ainsi que j'ai fait attention  
il resserre les fibres du boyau, par sa chaleur il en  
fortifie les muscles releveurs.

Divertir ex-  
p. l'us  
pour en pe-  
cher la re-  
chute.  
Ce qu'il y a de plus embarrassant dans ces sortes  
de maladies, c'est que toutes les fois qu'on se pré-  
sente au siège le boyau retombe, ou bien il est prêt  
à tomber; pour l'éviter on ordonne que le malade  
soit assis entre deux ais fort étroits, qui serrant les  
fesses empêcheront le boyau de sortir; il faut qu'il  
ait les jambes étendues, & qu'il s'efforce le moins  
qu'il est possible pour se décharger des excréments.  
On peut aussi faire à un ais un trou de la grandeur  
d'une piece de trente sols, & mettre autour de ce  
trou un petit bourlet, qui comprime la circon-  
férence de l'anus l'empêchera de tomber pendant  
que le malade sera en la selle ou en urinant, la  
mettre en cet état qu'il se forme la saignée dans de  
sels d'apoc. & de l'urine qu'on exerce en s'é-  
levant, & prévenir la chute du boyau. On se peut  
servir de ce boyau & en urinant, & en allant à la selle, & en  
baignant avec le vin décrit ci-dessus, puis le res-  
serrer, & maintenant toujours dessus avec le bandage  
une compresse trempée de ce même vin, ce  
qui le retient en place, & si la place, comme  
il est à l'anus plusieurs fois.

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 395

Abus des  
Cauteries.

Il y a eu des Auteurs assez cruels pour conseil-  
ler d'appliquer tout autour de l'anus plusieurs cau-  
terres actuelles à pointe d'olive rougis au feu, pour  
cauteriser la circonférence de cette partie; ils pré-  
tendent par ce moyen consumer l'humidité qui en  
relâche les muscles releveurs, & espèrent que les  
cicatrices qui en résulteront; resserrent l'anus l'em-  
pêcheront de tomber. Je n'ai jamais vu pratiquer  
cette opération, & je crois que si un Chirurgien  
la vouloit mettre en usage, il ne trouveroit per-  
sonne qui ne s'y opposât, & avec justice, puis-  
qu'on peut guérir ces maladies, sans se servir du  
fer ardent qui fait horreur à ceux même qui en  
entendent parler.

Le sieur Blegny qui ne manquoit pas d'inven-  
tions, vouloit qu'on retint le boyau dans sa place de  
avec le labor d'un coq d'inde, lequel on fustait  
pour le faire enfler après qu'on l'avoit introduit  
dans l'anus, ce qui empêchoit bien que le boyau  
ne descendit; mais comme il faut ôter cette ma-  
chine & la remettre toutes les fois que le malade  
veut aller à la selle, & que c'est dans de telles oc-  
casions que le boyau retombe, je la crois de peu  
d'utilité & très-incommode à s'en servir, d'autant  
plus que les compresses & le bandage font le mê-  
me effet, & ne sont pas si embarrassans.

Ce mot de Condilome est dérivé de *Condylus*, qui signifie  
en latin une petite épine; il a été donné par les  
semploires, à cause que les petites tumeurs qui  
sont les condilomes, sont semblables aux tumeurs  
qui sont les verrues.

Le condilome est un tubercule ou un chancre  
calleux en forme de loup, qui se trouve dans le  
bien une enflure & un endurcissement des rides de  
cette partie, il vient souvent de ces tumeurs aux  
orifices de l'utérus, elles font de grands maux  
d'humours grossiers & terreux sur cet endroit,

où on observe quelquefois de l'inflammation & de la douleur, & toujours de la dureté qu'il faut ramollir par médicament doux, rusticatifs & émoulliens. on en a vu qui cédoient à ces remèdes, & qu'on a guéris sans être obligé d'en venir à l'opération. Mais quand les remèdes généraux & particuliers n'ont pas réussi, la main y doit prêter secours.

Manière d'opérer

On ne peut pas marquer précisément la manière de faire l'opération, parce qu'elle dépend de la figure du condylome; s'il a la base étroite, il le faut lier avec du fil de lin ou de la soie, & l'ayant bien serré à diverses reprises on attendra qu'il tombe de lui-même. Si la base étoit trop large pour souffrir la ligature, il la faudroit couper avec des ciseaux la tenant ferme par des pincettes, & on l'emporteroit ainsi tout d'un coup. Mais si les ciseaux n'y convenoient point, parce qu'il n'auroit pas une figure commode pour cela, on qu'il seroit trop dur, on se serviroit du bistouri K. avec lequel on le couperoit très-proche de la racine, & s'il en sortoit beaucoup de sang, ce qui est presque ordinaire à cause de la quantité de veines qui arrosent l'anus, on l'arrêtera avec les poudres astringentes, & ensuite on pansera la playe par des remèdes mondifiants pour détruire & consumer les tumeurs, & par des dessicatifs pour en obtenir la guérison.

Des Crêtes  
on en a vu  
en cette par-  
tie.

Il y a au tour du fondement des excroissances qu'on appelle des crêtes, parce qu'elles ressemblent à des crêtes de coq. Il est rare qu'on n'en remarque qu'une à la fois, il y en a d'ordinaire plusieurs ensemble qui bordent l'anus. Quand ces sortes de crêtes sont petites & qu'elles n'incommoquent point, je conseillerois de les laisser & de n'y point toucher; mais lorsqu'elles croissent trop & qu'elles embarrassent, il faut s'en débarrasser, & c'est ce qu'on peut y parvenir qu'on y parvient, elle se

faire par la ligature, ou par cauterisation, ou par amputation.

Des trois manières, la dernière est la meilleure. Utilité de  
parce qu'elle est la plus prompte & la plus sûre : le chirurgien prendra de la main droite une paire de ciseaux L. & de l'autre il tiendra une crête qu'il coupera proche de l'anus, les emportant toutes de même les unes après les autres, & dès qu'il n'en aura laissé couler une poëtte de sang pour dégorger la partie, il répandra des poudres astringentes pour arrêter cet écoulement. Dans la suite il pansera toutes ces petites playes avec des remèdes qui les puissent cicatriser au plutôt.

Les ragades sont des fessures, gercures ou cre- Des Ragades.  
vasses qui paroissent à l'anus. Ce mot de ragade vient du verbe grec *ragin*, qui veut dire couper, parce que l'anus est tout entrecoupé de ces sortes de fentes qui sont de petits ulcères longs qui incommoquent beaucoup, particulièrement quand l'anus est forcé de s'ouvrir pour la sortie des excréments. L'acreté des humeurs & la dureté des excréments sont les causes de ces maladies, qui dans leur commencement sont guéries avec les remèdes dessicatifs, comme est l'eau vulnéraire; mais en vieillissant, elles deviennent dures & calleuses, & alors il faut consumer la callosité pour en empêcher la guérison.

Il y a deux moyens d'oter la callosité; l'un est de le cauteriser, & l'autre le ser. Il y a des Praticiens qui se servent d'onguent corrosifs & mordicans, les autres préfèrent le bistouri K. avec lequel ils renouvellent & rafraichissent ces sortes d'ulcères. Pour moi je suis d'avis d'employer ces deux moyens, de commencer par le bistouri avec lequel on coupera les callosités en plusieurs endroits, & d'en venir ensuite à des onguents moins corrosifs, que si on s'étoit servi d'abord de ces sortes de remèdes. Par-là on achève de consumer ces duretés avec

Deux mo-  
yens sur les  
ragades.

198 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
moins de douleur, peu à peu on dessèche la partie,  
& avec des drogues convenables on procure la  
cicatrice des playes qu'on a faites ou renouvelées.

Il arrive encore à l'anus une excroissance de  
chair, à qui on donne le nom de *fic*, de *farcome*,  
de *fungus* ou de *champignon*; c'est ce qu'on le  
vulgaire appelle *mil* du *S. Fiere*. Cette tumeur  
s'engendre & croît de la même façon que ces  
champignons qu'on voit aux chènes; il en vient  
aussi au col de la matrice, & en plusieurs autres  
parties du corps, mais celles de l'anus sont plus dif-  
ficiles à guérir, parce qu'à raison de la situation,  
les humeurs s'y portent en plus grande quantité.  
ce qui fait qu'il en sort une saignée très puante.

*Curr.* L'opération consiste à extirper ce fungus, qui  
par succession de temps venant à croître, incom-  
moderoit de plus en plus le malade. On prépare le  
corps par des remèdes généraux, comme la saignée  
& la purgation, puis avec le bistouri *K.* on coupe  
le fungus tout près de sa racine, ensuite de quoi  
on appliquera sur la playe l'huile de vitriol tempe-  
rée, les poudres de subline & d'autres remèdes  
pour consumer ce qui pourroit rester de ses racines.  
Si la base en étoit étroite, il la faudroit lier avec  
le fil *M.* qu'on conduit avec la pincette *N.* & qu'on  
serre tous les jours jusqu'à ce que le fungus soit  
tombé.

Il y a encore une espèce de fungus malin enra-  
ché dans le rectum. On en traitoit un hôpital à  
Rome pour y traiter ceux qui en sont affligés. J'ai  
vu passer ces malheureux à qui on n'épargne ni lo-  
ser ni le feu, & les cris qu'ils font quand on les  
pousse, ne touchent point de pitié ni les Chirur-  
giens, ni les assistants, parce que ce mal est une suite  
du commerce infâme qu'ils ont eu avec des hom-  
mes, de même que les maux vénériens en sont  
une des causes qu'on a faites à des femmes dé-  
bauchées, & que ces tumeurs rebelles sont regar-

QUATRIÈME DEMONSTRATION. 199  
dées comme un effet de la Justice Divine, qui  
punit ceux qui commettent de tels péchés. Mais  
comme heureusement ces sortes de maux ne sont  
point connus en France, je n'en parlerai pas da-  
vantage.

*S*elon Fabricius, l'étimologie d'Hémorroïdes,  
vient du mot grec *hama*, qui signifie sang & du  
verbe *rhos*, qui veut dire fluir, pour marquer  
que c'est un flux de sang. Thevenin dit qu'elles ont  
pris leur nom d'un serpent appelé Hemoroïs ou  
coule-sang, dont la morsure excite un flux de sang  
et plusieurs endroits du corps de celui qui en a  
été mordu. Elles ont donné leur nom aux artères  
& aux veines hémorroïdales, parce que ces maux  
viennent toujours à l'extrémité des vaisseaux du  
fondement.

Les hémorroïdes sont des tumeurs douloureuses  
en forme de varices, pleines d'un sang grossier,  
& faites par la dilatation des extrémités des veines  
qui entourent l'anus. Il y en a de quatre espèces. Les éleve-  
es qui sont différentes entr'elles selon la matrice  
dont elles sont composées. On appelle internes celles  
qui sont pleines d'un sang pur & naturel, qui ne  
pêchent qu'en quantité; internes, celles qui sont  
produites d'un sang épais, grossier & noir; verru-  
cales, celles qui sont dures & pleines d'un sang  
aduste & mélancolique; & vésicales, celles qui  
sont formées d'une humeur crue & pituiteuse. Ces  
noms leur sont donnés parce qu'elles ressemblent  
à un grain de raisin, à une meure, à une verrue,  
& à une vessie.

Les Anciens ont établis plusieurs autres diffé-  
rences entre les hémorroïdes. Ils en font d'internes  
& d'externes, disant que les unes viennent de  
la veine-cave, les autres de la veine-porte; que  
celles-là voident un sang plus pur, & celles-ci un  
sang plus grossier; que celles qui précèdent de la

Des Hémor-  
roides.

les éleve-  
es.

Opinion des  
Anciens.

De fic, ou  
de champi-  
gnon.

De fungus  
malin enra-  
ché à Ro-  
me.

veine-cave déchargent les pituitiques, & que celles de la veine-poitte purgent la cacochimie. Mais la circulation du sang nous apprend que ces veines n'apportent rien à l'anus, & qu'elles ne font au contraire que reporter dans la veine-cave le sang qui a été envoyé par les artères, nisi toutes ces veines ne sont remplies que d'un même fluide, qui ayant de la peine à remonter & séjourner dans ces vaisseaux, les dilate peu à peu & forme les tumeurs qu'on appelle hémorroïdes.

On a assigné plusieurs causes aux hémorroïdes, & on y a fait beaucoup de raisonnemens inutiles : mais sans nous embarrasser de ce que les Anciens nous en ont dit, il n'y a qu'à examiner la mécanique de la partie pour s'instruire de la véritable manière dont les hémorroïdes se produisent.

Dans mon Anatomie j'ai fait voir que les artères hémorroïdales jettent plus de branches au rectum qu'il n'en faut pour le nourrir, qu'en prend nombre de ces artères se dissolvent, ou plutôt dont il est permis, que ces glans se ligent & filtrent une partie des impuretés du sang, lesquel les écoulent vers les vaisseaux excrétoires de ces fibres dans le rectum, & que cette multitude de conduits étant nécessaire pour purifier le sang. J'ai ajouté que nous pouvons nous servir par les hémorroïdes qui en proviennent ; & que si le lymphie le plus délié se séparant du sang quand il passe des artères hémorroïdales dans les veines du même nom, il doit être pur & plus pesant lorsqu'il est dans ces veines, & par conséquent il ne peut remonter que difficilement, d'autant plus qu'il n'y a ni muscles, ni aucune partie qui puisse lui aider à s'avancer vers les gros troncs, parce que le rectum est dans un bassin osseux où ce liquide ne souffre aucune compression qui favorise son cours, ainsi que sont les muscles du sang qui est obligé de remonter des extrémités ;

Et cette hauteur ne peut monter que lorsque les veines hémorroïdales en étant extrêmement remplies par les artères qui leur en fournissent incessamment, se déchargent dans des veines supérieures qui ont plus de facilité de se vider. Les efforts qu'on fait par quelque cause que ce puisse être, & particulièrement pour pousser les excréments au dehors, contribuent beaucoup à la production des hémorroïdes, parce qu'on lui aider le retour du sang, ils le poussent vers l'anus où étant obligé de séjourner dans les veines hémorroïdales comme dans un sac, il les force de s'étendre & de causer cette cruelle maladie dont presque personne n'est exempt.

Les hémorroïdes sont faciles à connaître, on n'a qu'à y porter les doigts, ou y jeter les yeux pour appercevoir dans la circonférence de l'anus, des tumeurs de différente grosseur. Il y en a de grosses comme de noisettes, d'autres comme des noix, & d'autres comme de petits coeurs ; leurs couleurs varient selon la longueur du temps que le sang y a séjourné. Ce sont des externes dont je parle, je n'en connois point d'autres ; car pour des internes je n'en ai jamais vus, & même je ne conçois pas comment il s'y en pourroit former. Je sçai seulement que plusieurs appellent hémorroïdes internes d'autres sortes de maladies qui arrivent au rectum.

La guérison des hémorroïdes est très-difficile, pour ne pas dire impossible. Les Auteurs nous proposent deux sortes de guérison ; savoir la palliative & l'éradicative. Je conseillerais toujours à un Chirurgien de les traiter palliativement, & n'estant gueres dans le pouvoir de la Medecine & de la Chirurgie de les guérir radicalement.

Avant que de rien entreprendre, il faut examiner si elles sont sèches ou si elles sont humides. On appelle sèches celles d'où il ne coule point de sang, & humides celles qui en rendent de temps en

Leurs si-  
gnés  
sont  
les  
suivants.

De leur  
cure.

402 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
temps. Je dis de temps en temps, parce qu'elles n'en  
viennent en grande quantité que lorsqu'on va à la  
 selle, & que le reste de la journée ce n'est qu'un  
luisement qui ne fait que gêner la chemise.

Quand les hémorroïdes ne fluent que médiocre-  
ment il n'y faut point toucher. On seroit auant  
de tout à un homme qui a cette legere incommo-  
dité, principalement quand la nature s'y est habi-  
tuée, de l'en vouloir guérir, qu'à une femme à  
qui on voudroit supprimer ses ordinaires; c'est la  
santé de beaucoup d'hommes, & il y en a même  
qui sont réglés comme des femmes & qui se trou-  
vent multipliées quand ce flux leur a retardé de  
quelques mois. Mais quand il est excessif, qu'il  
diminue les forces du malade qui en amaigrit &  
devenant d'une couleur bazinée, il faut travailler à  
le moderer & non à le supprimer: Et pour lors on  
observera deux régimes, l'universel & le particu-  
lier. Par l'universel on entend la diète par laquelle  
on évite tout ce qui peut faire trop de sang, la  
saignée qui désemplit; les potions & les breuvages  
qui l'augmentent & adoucisissent l'acreté des humeurs  
sont d'un grand secours; il faut aussi éviter le grand  
travail & s'éloigner des sujets de chagrin & de co-  
lere, & sur tout s'abstenir de l'usage des médica-  
mens stiptiques & des alimens qui épaississent le  
sang, comme ris, colings, gros vin, eau-ferrée &  
c. Et par le regime particulier, on entend les remèdes  
appliqués sur la partie, qui doivent être astringents,  
comme de petits sachets faits de sauge & de son  
suc mêlés avec de l'huile rosée, de mirthe, &c.

Application  
de quelques  
remèdes.  
Aux hémorroïdes foudres qui ne sont point cou-  
lantes: & où il y a de l'inflammation & de la dou-  
leur, il faut commencer par apaiser ces accidens,  
ce qu'on procurera au moyen des remèdes doux  
appliqués sur la partie, comme de la casse mon-  
née, de la pomade faite avec le populeum & la  
pomme d'oxe, du lait dans lequel on aura fait

QUATRIÈME DEMONSTRATION.

403

boillir du cerfesi, du plantain & du bofillon-  
blanc, & plusieurs autres petits remèdes qui sont  
en un nombre infini, & dont il y a autant de sor-  
tes que pour la goutte & les maux de dents.

Lorsqu'après tous ces remèdes, les hémorroïdes  
ne diminuent point ou que la douleur & la ten-  
sion subsistent; ou que même elles augmentent, il  
faut trouver moyen de vider ces tumeurs, ce qui  
se fait en deux manières; ou par l'application des  
sangues, ou par la ponction avec la lancette. Les  
sangues sont préférables tant parce que le malade  
les craint moins que la lancette, qu'à cause qu'el-  
les font une ouverture plus petite & qui se guérie  
plus aisément. On applique donc une sangue sur  
chaque hémorroïde on l'y laisse sucer jusqu'à ce  
que l'hémorroïde soit vide, après quoi on fait  
tomber la sangue, puis on use d'un liniment fait  
d'huile d'œufs, de poudre de ceruse & de litarge  
brulée, mettant sur les hémorroïdes un p. uniceau  
imbibé de ce liniment, une compresse par-dessus,  
& un bandage qui les presse un peu, empêcho  
qu'elles ne se rempuissent si vite.

S'il arrivoit que les sangues ne mordissent pas,  
ou qu'on crût le sang trop épais pour être tiré par  
leur moyen, enforte qu'on fût contraint de se ser-  
vir de la lancette. On en faudroit faire les ouver-  
tures au plus bas lieu pour les vider plus commo-  
dément, & ne faire ces ponctions que de la gran-  
deur qu'on jugeroit nécessaire pour donner l'issue  
à ce sang. On se sert ensuite du liniment & du  
l'appareil ci-dessus.

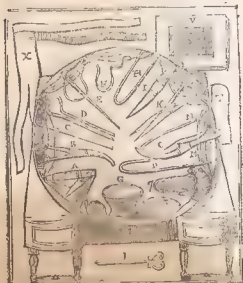
Le malade se sent soulagé immédiatement ap-  
rès que les hémorroïdes ont été désemplies. & la cessa-  
tion de la douleur & de la tension lui fait goû-  
ter une tranquillité fort agréable; mais il en res-  
te un suintement continuel par ces ouvertures qui ré-  
glent très-incommode; il n'y a cependant per sonne  
qui se le doive procurer aux douleurs qui ont pré-  
cédé.

Fig. 1. 2. 3. 4.  
5. 6. 7. 8. 9.  
10. 11. 12. 13.  
14. 15. 16. 17.

404. DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 cédé, & aux suites fâcheuses qui en arrivoient ;  
 si on le supprimoit. Il se trouve néanmoins des ma-  
 ladies qui s'impartient dans la saleté de ce mal,  
 oublient les raisons essentielles qu'ils ont de ne  
 pas chercher d'être guéris radicalement, & à quel-  
 que prix que ce soit veulent qu'on leur fasse les  
 opérations nécessaires pour détruire entièrement  
 cette infirmité : c'est au Chirurgien à s'en défendre  
 en représentant au malade qu'outre les dou-  
 leurs de l'opération, il peut lui en arriver de plus  
 considérables que ceux de. Il veut s'exempter, en  
 lui disant que tous nos Anciens ne prognostiquent  
 que malheurs à ceux qui sont absolument guéris  
 des hémorroïdes ; & lui proposant au reste l'espé-  
 rant que tous les Chirurgiens conviennent, qui  
 est de laisser de ces petites tumeurs pour conser-  
 ver un léger suintement, & ne point s'exposer au  
 hazard d'être attaqué de toutes les maladies dont  
 ces fameux Praticiens nous ont menacé.

Quand le malade a pris sa résolution, on le pré-  
 pare par une ou plusieurs saignées selon ses forces,  
 & par quelques purgations. On lui donne un la-  
 vement peu d'heures avant que d'opérer pour vi-  
 der le rectum, & ensuite on le fait coucher sur le  
 bord du lit, la ventre en dessous & les pieds en  
 bas ; & les fesses étant tournées du côté du jour, on  
 les fait écarter par deux serviteurs, puis l'Opé-  
 rateur prenant de la main gauche avec des pinces  
 L. la poche de chaque hémorroïde, il les coupe  
 avec des ciseaux I. qu'il tient  
 devant d'en laisser une des  
 pour le maintien de la suture, comme  
 S'il restoit quelque portion de ces  
 on n'eût pas pu couper à cause du sang qui  
 embarrasseroit dans l'opération, on la consumeroit  
 par la suite avec des onguents propres pour cet ef-  
 fet. L'opéré est semblable à ceux des autres  
 & à celui que je vais vous faire voir  
 à la fistule de l'anus.

FIG. XXV. POUR LA FISTULE A L'ANUS.



LA Fistule est appelée par les Grecs *Sphinx* *τὸ τῆς ἀ-*  
*σπίδος*, dérivé du verbe grec *σφινγναι* sifler, &  
 cela par métaphore, à cause que ce mal a une  
 cavité longue & étroite semblable à celle des Bu-  
 tes. Elle est définie un ulcère profond & caver-  
 neux dont l'entrée est étroite & le fond plus large,  
 avec issue d'un pus âcre & virulent, & presque  
 toujours accompagné de callosités.

Il arrive des fluttes en plusieurs parties de notre camp, emmenant des abbés & des pères de la prière, du ba ventre & des joutiers, & plus souvent à l'abus, qu'en aucune autre partie. Ce sera l'opération qui se fait à ces destructes que je vous démentirai aujourd'hui, vous renvoyant pour la guai na & au res, au général des tch.

Il semble que cette maladie soit à présent plus fréquente qu'elle n'étoit autrefois. On entend parler tous les jours de l'opération; qu'on en a faite à des personnes qui n'en paroissoient pas avoir besoin, c'est une maladie qui est devenue à la mode depuis celle du Roi à qui on fit l'usage de faire l'opération pour le guérir. Plusieurs de ceux qui la cachotent avec loin avant ce tems, n'ont plus eu de honte de la rendre publique, il y a eu même des Courtisans qui ont choisi Versailles pour se soumettre à cette opération, parce que le Roi s'informerait de toutes les circonstances de cette maladie. Ceux qui avoient quelque peit suite-mment ou de simples hémorroïdes ne disoient pas à présent leur derrière au Chirurgien pour y faire des incisions. L'en ai vu plus de trente qui vouloient qu'on leur fit l'opération, & dont la folie étoit si grande qu'ils paroissoient fâchés lorsqu'on les assuroit qu'il n'y avoit point de nécessité de la faire.

Chlorine

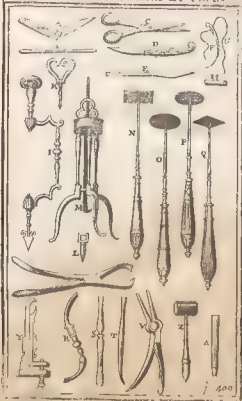
La fistule de l'anus est toujours une suite d'un abcès livide à cette partie. Il commence par une petite douleur, qui grossit & se met en peu de tems, en la peccord ordinairement pour une hémorrhoides, c'est ce qui fait que souvent on néglige, de la faire arracher au Chirurgien. Car abscess venant à peccer on dans l'intestin ou au bord de l'anus, on se sent soulager, & pour lors on se croit guéri sans le secours du Chirurgien, c'est en quoi on se trompe; car la matiere ne s'étant fait qu'un petit trou par où elle s'écoule, il demeure dans l'int-

droit où elle étoit, un vuide d'où il sort continuellement du pus, & qui ne se guérit qu'en ouvrant ce sac pour le mondifier & y faire revenir une bonne chair qui le remplisse entièrement. (a)

abscès de bonne heure, & n'attendre point une grande fluctuation comme aux autres abscès, mais on les doit prendre par le verd. c'est-à-dire qu'on n'attendra pas une maturité parfaite. Il n'en faudra pas faire l'ouverture avec des caueres, de crainte de perdre du tems & de donner, par la douleur qu'ils feroient, occasion à un plus grand dépôt d'humeurs par cette partie, & à la mortification ; car la gangrene y survient en très-peu de tems. Il fera d'abord avec une lancette A. une ouverture pour évacuer la matiere, puis avec des ciseaux B. il coupera du côté qu'est le grand vuide, suffisamment pour porter les remèdes dans le fond de la cavité, afin de la mondifier & de l'inciser. Mais si mettant un doigt dans la playe qu'il aura faite & un autre dans l'anus, il trouve le rectum dénué, ce qui le convaincra par le peu d'épaisseur qu'il sentira entre les deux doigts, il faut qu'il incise cet intestin jusqu'à l'extremité de l'abscès, en quoi il se dirigera en infiniment une des branches de ces ciseaux dans la playe & l'autre dans l'anus, pour couper tout ce qui sera entre deux, & même il faut qu'il coupe du boyau un peu plus avant que le fond de l'abscès, parce qu'on doit plutôt risquer de faire l'incision plus grande qu'il n'est nécessaire de l'épaisseur de deux doigts, que moindre de l'épaisseur d'un doigt. L'abscès ainsi bien ouvert sera pansé de la maniere que nous ferons voir dans l'opération de la fistule. (x)

On fera donc une incision longitudinale à l'en-  
tre-deux des deux lèvres, & l'on coupera le boyau  
à l'endroit où il se joint avec l'œsophage. Mais si le pus  
n'est pas très abondant, on pourra se contenter de  
faire une incision transversale à l'entrée du boyau,  
à l'endroit où il se joint avec l'œsophage. On coupera  
le boyau à l'endroit où il se joint avec l'œsophage.  
On fera donc une incision longitudinale à l'en-  
tre-deux des deux lèvres, & l'on coupera le boyau  
à l'endroit où il se joint avec l'œsophage. Mais si le pus  
n'est pas très abondant, on pourra se contenter de  
faire une incision transversale à l'entrée du boyau,  
à l'endroit où il se joint avec l'œsophage. On coupera  
le boyau à l'endroit où il se joint avec l'œsophage.





Voilà ce qu'on doit pratiquer pour éviter la fistule ; mais quand elle est formée, soit par la timidité du Chirurgien qui n'aura pas assez ouvert, soit par l'opinion du malade qui n'aura pas voulu

comme de goujurer à la supuration, &c qui rendra la plaie plus longue que ronde.

On pansera la plaie pour la première fois avec un tinte hie, qu'on introduira dans l'anus, on la remplira de bourdonnets, ou de lambeaux de linge détreffé ; on couvrira le tout de compresses graduées, pour remplir l'entre-deux des fesses ; on appliquera ensuite à l'ordinaire le bandage en T, & on du scapulaire qu'on doit mettre au malade avant l'opération. On lèvera cet appareil le deuxième ou troisième jour après l'opération, à moins que le malade n'ait envie d'aller à la garde-robe. On fera le second pansement de la même manière avec une mèche composée de plusieurs brins de ch. cru, &c qui aura à son extrémité une petite tige semblable au bout d'une tige &c de la grandeur d'un travers de doigt ; on l'introduira dans l'anus avec une sonde, &c on en fera passer la tige au delà de la plaie faite à l'intérieur, on remplira le reste de la plaie avec des bourdonnets mollets & des plumaceaux, on couvrira le tout d'un dépôt d'anne.

Si l'on trouve, si elle est détachée au d. d. la partie du doigt, comme cela arrive quelquefois parce que les grains qui l'ont enroulé sont tombés en pourriture ; on se servira d'une tige longue & mollette, que l'on introduira dans l'anus, de sorte que son extrémité soit au

dessus de la plaie, & on empêchera le pus d'y former un f.

On ne de pas s'occuper de la plaie, &c on couvrira d'ongt les bourdonnets & la mèche, excepté

la tige introduite jusque dans la cavité de la plaie.

On ne de pas s'occuper de la plaie, &c on couvrira d'ongt les bourdonnets & la mèche, excepté la tige introduite jusque dans la cavité de la plaie.

On ne de pas s'occuper de la plaie, &c on couvrira d'ongt les bourdonnets & la mèche, excepté la tige introduite jusque dans la cavité de la plaie.









478<sup>e</sup> DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 excréments, & que souvent il survient un dévotement qui oblige de lever l'appareil, & de panser fréquemment. On laisse pour lors un garçon Chirurgien qui couche dans la chambre du malade; & qui le repaillé toutes les fois qu'il s'est à la selle; mais on tâche de régler cette évacuation en sorte qu'elle ne se fasse qu'une fois le jour, on envoie le garçon, qui une heure avant le pansement lève l'appareil afin que le malade se présente à la chaise percée, où il demeure quelque temps pour faire une bonne selle; on lave la playe avec du vin tiède avant que de la panser après que le malade s'est vidé les intestins. On se sert toujours du tampon couvert d'un digestif fort assés, pour mondifier & pour empêcher qu'il ne croisse de mechantes chairs, ce qui arrive très-souvent dans ces parties; on continue la même chose tous les jours, & on a soin de ne diminuer la grosseur du tampon qu'à mesure que les chairs emplissent le fond de la fistule, ou dessèche ensuite la playe, & on travaille à y procurer une bonne cicatrice (a).

Il n'est pas difficile de décider laquelle de ces trois manieres est préférable aux autres. Le caustique fait une douleur continuelle pendant cinq ou six semaines qu'on est obligé de s'en servir. La signature ne coupe les chairs qu'après un long espace de temps & il ne faut pas attendre de la serrer tous les jours, ce qui ne se fait pas sans douleur. L'incision cause à la vérité une douleur plus vive, mais elle est de si peu de durée qu'elle ne doit point al-

(a) Les Praticiens présentent à present dans la seconde juncture, & dans les suivans l'usage de la machine dont on a parlé plus haut à celui du tampon ou de la sienne que l'Auteur propose ici. Néanmoins lorsqu'on a coupé dans l'opération une portion considerable du fond de l'anus, & que les chairs commencent à remplir le vuide, il faut mettre dans l'ouverture de cette partie une suture un peu courte, qui en empêchant le recroisement lui conserve son diamètre

l'arrêter une personne qui veut guérir sans crainte de retour; car outre qu'elle achève en une minute ce que les deux autres manieres n'operent qu'en un mois, c'est que par celles-ci la guérison est douteuse, & qu'elle est sûre par l'incision.

Les raisons ont déterminé le Roi à prendre le parti de subir l'incision, après avoir examiné tous les autres moyens qu'on lui proposoit pour le guérir de la fistule, dont je vais vous faire l'historie en peu de mots.

Dans l'année 1686. il survint au Roi une petite tumeur proche l'anus, en tirant du côté du perinée, elle n'étoit ni enflammée ni beaucoup douloureuse. Elle grossit peu à peu, & après avoir mené elle se pensa d'elle même, parce que le Roi ne voulut pas souffrir que M. helix son premier Chirurgien en fit l'ouverture, comme il le proposoit. Ce petit abscess eut la suite ordinaire de ceux où on ne fait pas d'ouverture suffisante pour porter les remèdes dans le fond de la cavité; il ne se fit qu'un petit trou à la peau par où la matiere s'écoula; il continua à supurer, & enfin il devint fistuleux.

Le seul moyen de guérir étoit l'opération; mais on ne trouve pas toujours dans les Grands cercés defférence nécessaire pour obtenir la guérison. Mal le gens proposoient des remèdes qu'ils disoient infailibles, & on éprouva une partie de ceux qu'on jugeoit les meilleurs, mais pas un ne réussit.

On dit à Sa Majesté que les eaux de Bategex étoient excellentes pour ces maladies, le bruit même courut qu'Elle iroit à ces eaux; mais avant que de faire ce voyage on trouva à propos de les éprouver sur divers sujets. On chercha quatre personnes qui avoient le même mal, & on les envoya à Bategex aux dépens du Roi, sous la conduite de M. Gervais Chirurgien ordinaire de Sa Majesté, lequel fit des injections de ces eaux dans leurs fistules

Il n'est pas à l'anus à l'anus l'anus, que au Roi.

Expériences.

pendant un tems considérable, il les y traita de la maniere qu'il crut convenable pour leur rendre la santé, & il les ramena tout aussi avancés dans leur guérison que quand ils étoient partis pour y aller.

Une femme vint dire à la Cour qu'étant allée aux eaux de Bourbon pour une maladie particulière, elle s'étoit trouvée guérie par leur usage d'une fistule qu'elle avoit eue, que d'y aller. On envoya à Bourbon un des Chirurgiens du Roi avec quatre autres malades qui revinrent dans le même état qu'ils étoient, quand ils partirent.

Un Jacobin s'adressa à M. de Louvois, & lui dit qu'il avoit une eau avec laquelle il guérissoit toutes fortes de fistules; un autre se vantait d'avoir un onguent qui n'en manquoit aucune; il y en eut d'autres qui proposèrent des remèdes différens, & qui citoient même des cures qu'ils prétendoient avoir faites. Ce Ministre qui ne vouloit rien négliger pour une santé aussi précieuse que celle du Roi, fit meubler plusieurs chambres à la Saumur, où on mit des malades qui avoient des fistules, & on les fit traiter en présence de M. Felix par ceux qui se vantoient de les pouvoir guérir. Une année s'écoula pendant toutes ces différences éprouvées sans qu'il y en eût un seul de guéri.

M. Bessieres qui avoit examiné le mal, étant interrogé par Sa Majesté sur ce qu'il en pensoit, répondit librement au Roi, que tous les remèdes du monde ne feroient rien sans l'opération.

Le Roi enfin à qui M. de Louvois & M. Felix rendoient compte de tout ce qui se passoit, voyant qu'il n'y avoit d'espérance de guérir que par l'opération sur laquelle M. Felix insistoit toujours, s'y détermina; mais il ne voulut en informer personne. Il attendit qu'il fut de retour de Fontainebleau, & au matin qu'on ne s'étoit aperçu de rien, on fut étonné qu'au lever du Roi, on apprit qu'il

s'étoit fait faire l'opération, & qu'il avoit constamment souffert toutes les incisions que M. Felix avoit jugé à propos de lui faire.

Ce fut le 21. Novembre 1687 que cela se passa. Ces qui  
M. Felix à qui le Roi avoit laissé la liberté de s'adresser à  
prendre tel Chirurgien qu'il lui plairoit pour l'aider dans cette occasion, choisit M. Bessieres qui cette opération.  
fut présent à cette opération, où il n'y avoit que M. de Louvois avec MM. Daquin & Fagon. La cure fut très-bien conduite, & le Roi a été parfaitement guéri. Il récompensa au Roi tous ceux qui lui rendirent service dans cette maladie. Récompensé  
Il donna à M. Felix en quatre mille écus, à M. les trois mille  
Daquin cent mille livres, à M. Fagon quatre- par le Roi à  
vingt mille livres, à M. Bessieres quarante mille écus par le  
livres, à chacun de ses Apoticaire qui sont qua- traitaient.  
tre, douze mille livres, & au nommé la Raye garçon de M. Felix, quatre cent pistoles.





# OPERATIONS DE CHIRURGIE.

CINQUIÈME DEMONSTRATION.

*Des Opérations qui se pratiquent à la  
Poitrine & au Col.*

## DE L'EMPYÈME.



Ordre que nous nous sommes prescrit, Messieurs, demande qu'après vous avoir démontré toutes les opérations qui se pratiquent sur le bas-ventre, nous montions à celles qui se font à la poitrine, que nous continuions par le col & la tête, & que nous finissions par celles des extrémités.

Ces opérations  
se font sur la  
poitrine

La poitrine a des maladies qui lui sont propres, & par conséquent elle a aussi des opérations qui lui sont particulières, dont la principale est l'empyème. C'est par celle-ci que nous allons commencer.

La plupart des Auteurs ayant égard à l'écimolo-

## CINQUIÈME DEMONSTRATION.

444

gie d'empyème qui signifie changement en pus ou en sanie, nous disent que ce mot se prend pour une transmutation de matière en pus dans quelque partie du corps qu'elle se fasse, & particulièrement pour une collection ou un amas de pus dans la capacité de la poitrine; mais la coutume de le prendre pour l'ouverture qu'on est obligé de faire à la poitrine afin d'en tirer du sang, du pus, ou de l'eau, a prévalu. J'appellerai donc cette ouverture empyème, aussi cette opération n'est-elle connue que sous ce nom par les Praticiens. Ainsi quand je parlerai d'empyème, j'entendrai une playe qu'on a faite à la partie inférieure de la poitrine entre deux côtes pour donner issue à ce qui est épanché dans sa capacité.

D'où vient  
ce mot  
d'empyème.

Trois sortes de matières obligent d'en venir à Nécessité de l'empyème; savoir du sang qui sortant de quelques vaisseaux sanguins qui auroient été coupés, sera tombé sur le diaphragme, du pus qui s'y sera épanché ensuite d'une pleurésie, ou de l'eau qui s'y sera amassée peu à peu dans une hydroplisie. Voilà trois différentes occasions où on fait l'empyème & où il est absolument nécessaire; mais la plus pressante de toutes, c'est quand par une playe au poulmon le sang tombe dans la poitrine dont il rempliroit bientôt la cavité, avec danger d'étouffer dans peu de tems le malade, si on ne lui donnoit issue par une ouverture qu'on ne doit pas différer, ce qui m'engage à vous en faire voir l'opération avant que de vous enretenter des autres.

Entre les playes de la poitrine, les unes ne pénètrent point dans sa capacité, & alors elles sont regardées comme simples; les autres sont pénétrantes, & de ces dernières quelques-unes sont sans lésion des organes internes, & en ce cas elles ne demandent que la réunion; & d'autres avec lésion des parties contenues; & celles-ci encore sont ou sans épanchement de sang dans la poitrine, ou bien

Diversité  
des p...  
de la poi-  
trine.





Signe d'une  
place au  
POLMO.

Si la playe est grande, & qu'il en sorte beaucoup de sang, c'est signe qu'il doit y en avoir dans la cavité, & principalement quand on entend un sifflement à la playe causé par l'air qui en sort, cela marque qu'il y a ouverture au poulmon, & comme il est tout plein de vaisseaux, il ne peut pas être blessé qu'il n'y en ait d'ouvert qui versent du sang dans cette cavité disposée à le recevoir.

On connaît le sang épanché par les accidents qui arrivent immédiatement après la blessure, on sent une grande pesanteur sur le diaphragme causé par le poids du sang qui s'y est répandu, une forte tension à la poitrine du côté de la playe, le blessé a de la peine à respirer, & tombe souvent en syncope. (a)

Tes plumes  
de la po-  
te ne s'agris-  
sient pas  
facilement.

Si par le défaut de ces signes le Chirurgien juge qu'il n'y a point de sang épanché, il doit travailler à guérir la playe le plutôt qu'il pourra, & quel que soin qu'il y apporte, ce ne sera pas inutile qu'il seroit à souhaiter, parce que les playes de la poitrine sont plus difficiles à guérir que les autres.

a un manche. Après avoir fait passer l'aiguille par dessous la cône & percé les muscles, & les tegumens au-dessus, on degage le fil qui est dans les trous pratiqués vers la pointe, on tire ensuite l'aiguille de la même manière qu'on l'a fait entrer, & on fait la suture de l'arrété comme je viens de dire.

(a) Ajouter des signes d'épanchement que le blessé  
sejourne en affis, qu'il ne peut lever couché sur le côté  
ou les quatre couchés du côté de l'épanchement,  
il souffre moins; qu'il ne peut se tenir couché d'aucun  
côté si l'épanchement est dans l'une et dans l'autre ca-  
vité de la poitrine : que quand debout ou affis, il prend  
une éruption telle que son dos devient un arc de cer-  
cle. On observe de plus que le côté de la poitrine où  
est l'épanchement a plus d'étendue que celui où il n'y  
en a point, ce qu'on reconnoît par l'examen du dos  
blessé qu'on met à bon sens, enfin le blessé a une sueur  
froide partout son corps, ses extrémités sont froides,  
lui pouls est petit & contenu.

pour quatre fois. La première à cause que l'air, qui entre par la playe sans être modifié ni chauffé comme celui qui passe par la bouche, ne peut pas manquer d'incommoder les poulmons. La seconde, parce que le mouvement continu de la poitrine s'oppose à la réunion qui se doit faire. La troisième consiste dans la difficulté qu'il y a de porter les médicamens à une playe des poulmons & à la quatrième en ce que les matieres n'ont pas la liberté de sortir d'elles-mêmes & qu'on a de la peine à les tirer quand elles sont dans le fond de la poitrine.

Il ne faut point s'arrêter à l'opinion de quelques Anciens qui voulaient que par une future on fermer toutes les playes de la poitrine, pendant que l'air étranger qui y entretoit, étoit extrêmement pernicieux. Nous résistons aussi le sentiment de ceux qui conseillent de les tenir très-long tems ouvertes. S'il n'y a point de sang épanché, il faut les fermer au plutôt. S'il y en a on les tiendra ouvertes pour les faire sortir, & ainsi c'est le sang qui doit en eue régler la conduite du Chirurgien.

Quand il y a épanchement de sang, il est nécessaire de le vider; & pour cet effet le Chirurgien le doit servir des moyens les plus doux avant que d'en venir aux extrêmes. On nous en propose trois, le premier est le tirer ou le malade de main forte que le sang puisse sortir par la playe, ce qu'on exécute en lui faisant biffer la tête, lui élevant les cuisses, & le couchant sur la playe même; le second est d'aider au sang à sortir en serrant le nez au blessé, lui donnant de renverser un peu son haleine, & lui élevant un peu le corps; & le troisième est de le servir de l'instrument appelé poulouque ou tireur A. qui est une seringue dont le canon est courbé pour s'accommoder à la figure de la playe; on introduit ce canon jusqu'à l'endroit où le sang est tombé, puis retirant le manche de la seringue

Abat d'ars  
la pratique.

Cette le la  
plaque r ly  
à épanche-  
ment de  
sang.

448 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
on l'emplit de cette humeur extravasée, & ainsi  
on la pompe à plusieurs fois.

Si par ces moyens on n'a pas pu vider la poi-  
trine, il la faut ouvrir pour donner issue de quel-  
que manière que ce soit à cette matière. On s'y  
prend de deux façons, l'une en dilatant la playe,  
& l'autre en faisant une cont'ouverture.

Comment  
on doit di-  
later l'ou-  
verture.

La dilatation de la playe se doit faire quand l'ou-  
verture est dans la partie-basse de la poitrine, soit  
antérieurement, soit postérieurement; car il n'est  
pas rare que la playe se trouve vers l'endroit où on  
feroit l'empyème, & quand même elle seroit de  
quelques doigts plus haut, il faudroit se conten-  
ter de la dilater, ce qu'on fait en fourrant une  
sonde creuse R. dans la playe, pour y conduire la  
pointe d'un instrument qui doit être ou un bistouri  
droit C. ou un courbe D. & on observera de faire  
tous ours en bas les incisions aux tégumens & aux  
muscles extérieurs pour faciliter la sortie du sang.  
Car pour la dilatation qu'on fait aux muscles in-  
tercostaux, elle ne peut être qu'à l'endroit de la  
playe qui se rencontre entre deux côtes; on met  
ensuite le blessé dans une situation convenable à  
l'opération si la saignée, on ne peut mieux la faire  
que de le coucher sur la playe.

Un des Gendarmes de Monseigneur le Duc  
de Bourgogne fut blessé à B. en 1703 par un  
coup de fusil qui lui donna un coup d'épée dans  
la poitrine, directement sous la mamelle droite;  
cette même chose lui étoit arrivée à demi-lieues  
de cette ville, la poitrine n'eu point de sang, de  
sang, & qu'on ne fut à cet effet pour le  
sauver. Je ne m'en rendis, dilater la playe, la  
sonner, & de ce que le sang qui étoit sorti, & je  
le fis aller ce premier jour, le lendemain  
c'est-à-dire pendant tout le jour, & l'inci-  
sion que je fis étoit à la suite plus hautement.  
Le lendemain je trouvais la poitrine toute vide,

CINQUIÈME DEMONSTRATION. 449

je le pansai & le laissai entre les mains d'un Chi-  
rurgien de la ville qui le guérit, de manière qu'un  
mois après il vint nous rejoindre à l'armée.

Si la playe est à la partie supérieure de la poi-  
trine & qu'on soit certain qu'il y a du sang épan-  
ché, il faut de nécessité faire une cont'ouverture,  
qui sera ce qu'on appelle Empyème. Elle se doit  
faire à la partie décline ou penchante de la poitri-  
ne en deux endroits; savoir en la partie antérieu-  
re, ou en la postérieure.

Quand on choisit la partie antérieure de la poi-  
trine, l'opération se fait entre la 4. & 5. de la 10. on doit faire  
la contre-  
ouverture.  
trouée des vraies côtes en comptant de bas en  
haut. Le blessé en tire cet avantage qu'il peut se  
passer lui-même quand il est obligé de quitter son  
Chirurgien, soit parce qu'il ne sera pas en état de  
le payer, ou parce qu'il sera obligé de changer de  
lieu, & quelquefois la longueur de la maladie im-  
patiente tellement qu'on ne veut plus s'assujettir  
aux heures du Chirurgien. Mais l'inconvénient  
de se pencher ou de se coucher sur le ventre pour  
faire sortir le sang ou le pus, fait préférer la partie  
postérieure, parce qu'étant couché sur le dos, la  
nature se porte aisément à l'enverture, & sort  
sans qu'on fasse faire aucune violence aux pou-  
mons.

Si on se détermine de la faire à la partie pos-  
térieure, on enfonce le bistouri à cinq ou six travers  
de doigts des apophyses épineuses des vertèbres,  
entre la troisième & la quatrième des fausses côtes,  
comptant de bas en haut. Sans m'embarasser de  
compter les côtes, je la fais quatre doigts au-des-  
sous de l'angle de l'omoplate, & à cinq ou six  
doigts de l'épine, qui est l'es droit où les côtes s'a-  
vançant le plus en dehors, mais on doit sur tout  
éviter l'empyème du côté de l'épanchement, & on  
sachant de ne se point tromper sur cet article.

L'opération ayant été résolue sur la nécessité pré-

faute d'empêcher que le blessé n'écouffe, il ne faut point s'attacher à dresser l'appareil, on aura assez de temps pour cela quand le sang s'écoulera de la poitrine; & on ne doit point recommander au blessé de se tenir en son lit, il y est toujours porté de lui-même, parce que c'est la situation où il peut mieux respirer. Après lui avoir tourné le dos du côté du jour & sa chemise relevée, ou pincera les tégumens à l'endroit qu'on voudra ouvrir, & le Chirurgien les faisant tenir d'une main par un serviteur dans le temps qu'il les soulève lui-même de la main gauche, il les coupera avec un bistouri droit C. qu'il tient de la main droite, puis ayant lâché les tégumens il achèvera de traverser les muscles entre deux côtes, tournant le dos de son bistouri du côté de la côte supérieure, pour ne pas percer les vaisseaux qui sont le long de la fêlure inférieure de cet os. Les muscles étant coupés, il ouvrira la plèvre avec la pointe de ce même instrument, qu'il retirera ensuite pour y porter son doigt; afin de savoir si l'ouverture est suffisante; après quoi il fera pancher le malade en arrière pour faciliter la sortie du sang qui se répand pour l'ordinaire en abondance, & on ne doit rien appréhender en le laissant tout sortir, car quand il est une fois dehors de ses vaisseaux, il ne fait qu'incommoder en quelque endroit qu'il séjourne.

Conditions de la tunique qu'on doit porter.

On prépare une tente de linge B. qui selon les Auteurs doit avoir six conditions: la première, qu'elle soit d'une grosseur proportionnée à la grandeur de la playe; la seconde, qu'elle soit molle de crainte de faire de la douleur; la troisième, qu'elle soit courte & moule à la pointe, de peur de blesser le poulmon: la quatrième, qu'elle soit un peu aplatie pour s'accommoder à l'espace qui est entre les deux côtes: la cinquième, qu'elle ait une tête C. afin qu'elle n'aure pas dans la capacité; & un fil H. qui y soit attaché pour la retirer de la poi-

trine en cas qu'elle y tombe: & la sixième, qu'elle soit trempée en quelque liqueur vulnérinaire. Le sang étant sorti, on met dans la playe une tente ainsi conditionnée, on fait une bonne embrocation aux environs de la playe qu'on couvre avec des plumaceaux plats. II. & un grand emplâtre K. de *Grana Dei*. On pose une compresse carrée L. par dessus, & pôs le bandage circulaire qu'on fait autour du corps avec cette serviette M. playée en trois ou en quatre, & qu'on assure dans son lieu en l'attachant au scapulaire N. par devant & par derrière. (a)

C'est s'arrêter à des minuties que de se mettre en peine s'il faut conserver les fibres des muscles intercostaux externes, ou celles des internes, & de balancer à couper selon la rectitude des fibres des uns plutôt que selon la direction des fibres des autres. Il les faut couper également les unes & les autres, & prendre garde seulement que le tranchant du bistouri ne touche aux côtes, de crainte que l'incision faite à leur pericoste ne leur donnât occasion de se découvrir par la fuite.

Quelques Auteurs ont prétendu rasier en conséquence de ne point couper la plèvre avec la pointe de l'instrument, & voulant qu'après avoir coupé les muscles & être parvenu à la plèvre, on la pousse

Pansemens de la playe.

Mauvaise manière d'ouvrir la playe.

(a) La tente qu'on propose ici peut l'être le poulmon qui vient frapper contre son excoriation; elle bouchera l'ouverture & empêchera par conséquent l'issue des matières épanchées; elle écartera de un ou de plusieurs travers de doigts les côtes, & qu'on est sans de soulager l'inspiration, & qu'on est de la cause des côtes. C'est pourquoi les Praticiens se servent aujourd'hui d'une petite bandelière de linge molle, dont ils introduisent un bout dans la poitrine, ils remplissent ensuite la playe de plusieurs bourdonnets, & appliquent le reste de l'appareil tel qu'il est ici décrit. Cette bandelière ou mèche de linge empêche l'ouverture de la poitrine de se refermer, & permet sans blesser le poulmon ni causer de douleur au malade, une issue libre aux matières épanchées.

avec une grosse sonde moullée pour la faire crever ; ils disent que de cette maniere on ne risque point d'offenser le poulmon avec la pointe du balstout ; mais cette methode est blâmable, car pour éviter un mal qui n'arrive jamais à un habile Chirurgien, ils en font deux qui peuvent avoir des suites fâcheuses. L'une, c'est qu'ils séparent la plèvre des côtes aux environs de la playe par l'impulsion qu'ils font pour l'ouvrir ainsi ; & le second, c'est qu'en rompant les fibres de cette membrane, elle souffre un effort qui peut y causer fluxion & inflammation.

C'est la coutume dans le traitement des playes, que de lever le premier appareil au bout de vingt-quatre heures, mais les playes de la poitrine ne donnent point ce repos. Quand le malade, se sent oppressé, ce qui arrive quelquefois six ou huit heures après l'opération, il faut le repanser afin de donner issue au nouveau sang sorti de ses vaisseaux ; c'est pourquoi on aura des appareils tous prêts pour panser le malade autant de fois que la nécessité le requerra, sur tout si ne faut pas épargner la saignée du bras, parce que cette espèce de révulsion empêche cette humeur d'échapper par la playe du poulmon.

On ne doit avoir égard qu'à la playe faite par l'opération, car la premiere n'estoit plus considérable on doit la laisser ressembler aussitôt qu'elle y sera disposée. On en tire pourtant une utilité dont on profite jusqu'à ce qu'elle soit guérie, puisqu'étant obligé de faire des injections dans la poitrine pour nettoyer & carter le pus & les humeurs fâcheuses qui y tombent, on seringue par la playe superieure des liqueurs qui doivent sortir par l'inférieure où la pente est naturelle, de maniere que ces injections après avoir lavé la poitrine, s'écoulent ainsi sans effort & sans inconvénient.

Voilà pour ce qui regarde l'opération qu'on au-

ra jugé nécessaire dans certaines playes de poulmon, & qu'on ne doit pas faire légèrement comme on vouloit que je la fisse à M. de la Bonussiere Ecuyer du Roi qui fut blessé à Versailles en 701, à la mamelle droite, d'un coup d'épée qui étant entrée de biais dans la capacité de la poitrine, perçut le médiastin & alloit se perdre dans la cavité gauche. Les accidens qui survinrent le troisième jour sembloient indiquer qu'il y avoit du sang épanché. Ceux qui le voyoient avec moi étoient d'avis que je fisse l'empyème, je leur dis que je regardois sa grande difficulté de respirer comme un effet de l'inflammation causée au médiastin, à raison de la playe qui le perçoit : il est vrai que le malade ne pouvoit se tenir couché, mais je ne remarquois point de tension à la poitrine, ni de pesanteur au diaphragme. Je persuadai au pere du blessé de prier M. Felix de le venir voir & de nous assister de son conseil. Il fut de mon sentiment, on ne fit point d'opération, & le malade fut parfaitement bien guéri.

Dans la même affaire qui se passa à minuit M. Messier Lieutenant des Gardes de la porte de la Maffré, reçut un coup d'épée à la partie inférieure de la poitrine du côté droit. Aussitôt qu'il fut renversé chez lui, on alla chercher un valet Il vint un Tambour du Regiment des Gardes qui lui fit sa playe, & qui l'apporta chez lui. Il seroit guéri. Le lendemain au lever, on dit au Roi que de deux personnes qui étoient allées à la nuit précédente, celui qui s'étoit fait suer se portoit bien, & que celui qui avoit été pansé par les Chirurgiens se mouroit. Cette nouvelle se répandit comme véritable ; mais l'après midi du même jour M. Messier se confessa & reçut les sacramens, parce qu'il étoit mort. Il m'envoya chercher, me priant de lui faire ce que je jugerois à propos. Je lui dis que je le croyois guéri sur le fait qu'on

434 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
en avoir fait au Roi ; mais que je le trouvois très-mal par la nature de sa playe & des accidens qui l'accompagnent. Un autre l'auroit peut-être laissé peindre entre les mains de son suceur, mais je crus qu'il étoit de mon devoir de le secourir dans une nécessité aussi pressante. La playe étant à la partie inférieure de la poitrine, je la dilatai, & fis une ouverture suffisante pour donner issue au sang répandu ; dès ce moment il commença à se sentir soulagé, & je continuai à le panser, & je l'ai très-bien guéri. (a)

L'opération de l'empyème se fait encore, quand il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine, ce qui arrive pour l'ordinaire ensuite d'une pleurésie

ou d'une péripleurésie.

Différence  
de la pleurésie  
de la péripleurésie.

La pleurésie est une inflammation de la plèvre causée par un sang bouillant & impétueux qui s'excrève & se grumele dans cette membrane. Il y en a qui sur les premiers que le malade ressent, prétendent qu'elle est produite par une bile échauffée qui s'amasse entre les côtes & la plèvre ; elle est toujours accompagnée d'une fièvre aiguë, d'une

fièvre Les playes de poitrine ne sont blessées qu'autant qu'il lui vient une inflammation, ou un épanchement, comme on le voit par ces deux observations. Il n'est pas aisé dans le commencement de reconnaître lequel des deux accidens on doit prévenir.

On prévient l'inflammation, ou l'épanchement par des frictions faibles & modérées.

On prévient l'épanchement par le même moyen. Si l'on ne réussit pas on fait la contre-ouverture appelée empyème, ou l'on dilate la playe, en cas qu'elle soit faite favorablement. Il faut remarquer ici que l'ouverture d'un pectoral n'est pas toujours un épanchement mortel. On ne peut pas même remédier à l'épanchement causé par l'ouverture de petits vaisseaux, quand cette ouverture se trouve en certains endroits. Par exemple lorsque l'artere intercostale est ouverte près de sa origine, ou on ne peut pas en faire la ligature, il est impossible de guérir le blessé.

#### CINQUIÈME DEMONSTRATION.

435 respiration fréquente & difficile, & d'une douleur piquante & interne. Les Grecs l'appellent *pleuritis* du mot *pleuron*, qui signifie le côté, parce qu'elle se fait violemment sentir au côté de la poitrine.

La péripleurésie est une inflammation du poumon excitée par le dépôt qui s'y fait d'une manière purulente qui succède à la fixation de la poitrine, & dont les signes sont une fréquente & petite respiration, avec une fièvre & rougeur de visage. Ce mot de péripleurésie est dérivé de *peri* qui veut dire au tour, & de *pleumon*, qui signifie poumon, parce que cette maladie se forme souvent dans la membrane qui enveloppe les poumons.

Caractère  
de la péripleurésie.

Ces deux maladies sont très-violentes, & elles expédient leurs malades en peu de tems. Quand l'humour qui fait la pleurésie est encore contenue dans la plèvre, & que celle qui fait la péripleurésie est sous la membrane du poumon ou dans ses membranes, ces deux maladies sont pour lors de la juridiction de la Médecine, je veux dire que les Médecins doivent pour le guérir, diriger la cure par la diète & par la Pharmacie, aussi bien que par la Chirurgie qui pourra y employer les frictions, les ventouses, & sur tout les saignées ; mais quand ces matières morbifiques ont abscondé, & que le pus est épanché dans la poitrine, elles se principallement soumises à la Chirurgie, parce qu'il n'y a point d'autre moyen pour les évacuer, que la main du Chirurgien.

C'est à lui à examiner avant que de l'entreprendre s'il est constant qu'il y ait de la matière dans la poitrine, pour ne pas tomber dans la faute que commet un Chirurgien d'ailleurs habile, qui se livre à l'empyème à M. le Duc de Montemar, & qui ne réussit pas. On ne peut pas dire que l'empyème est une maladie mortelle, car on l'a vu guérir.

Ce qui est  
d'une  
maladie  
mortelle.

les parens la souhaitoient, il fut blâmé de tout le monde.

Une affaire presque semblable arriva à Versailles en 1703, à un des Chirurgiens du Roi, lequel étoit venu de Rouen se donner pour le plus expert Chirurgien de l'Univers. M. Helvetius vint voir le nommé Berteville Tapissier du Roi, malade depuis long-tems, & se plaignant d'une douleur à l'hypocondre droit. Ayant touché l'endroit, il crût qu'il y avoit de la matiere, & li conseilla à ce Chirurgien de l'ouvrir, ce qu'il fit à l'instant. Il ne s'y rencontra rien à évacuer, & le malade mourut deux heures après l'opération. L'avantage qu'en tira ce pauvre malade, fut d'être en peu de tems délivré pour toujours de la douleur qu'il souffroit & de celle dont il pouvoit être menacé dans la suite. Un frater auroit été excusable d'avoir eu cette soumission, parce que ses lumieres sont très-bornées; mais un Maître Chirurgien doit être sûr de son fait, & il ne doit point tenter une opération de cette conséquence sur la bonté foi d'autrui.

Médecins sont dans la pensée que la nature seule peut guérir ces maladies, ils disent qu'elle a trois voyes naturelles pour se débarrasser des matieres, par les crachats, par les urines, & par les selles; mais si ce n'est des choses qui ne se font pas toujours, il est probable qu'elle évacue par l'un de ces trois moyens l'humeur extravasée qui se trouve encore ou dans le poulmon ou dans la plèvre, mais aussitôt que l'abscessus est crevé & que le pus est répandu dans la capacité de la poitrine, il n'y a que l'empyème qui l'en puisse faire sortir.

Les signes qui nous marquent qu'il se forme un abscessus dans la plèvre sont une inflammation, une douleur aiguë & perçante qui attaque tout le côté, une pesanteur, une fièvre lente & continue

accompagnée de frissons, un poulx dur, serré & profond, une toux sèche avec altération, & une difficulté pressante de respirer.

Les signes qui nous marquent que l'abscessus se fait dans la substance du poulmon, sont qu'il est malade, se sent une douleur fixe & lourde qu'il ne voit que peu-à-peu, il ne respire qu'avec peine, la fièvre continue avec une soif immodérée qui ne l'abandonne point, les crachats sont purulens, les yeux affaiblis & enfoncés, les joues rouges & vermeilles, & tout le corps devient sec & atrophie.

Les signes qui nous avertissent que l'abscessus, soit de la plèvre, soit des poulmons est crevé, & que la matiere est épanchée sur le diaphragme, sont une diminution de tous ces symptômes pour quelque tems, la douleur est à la vérité moins aiguë, le malade sent vers les fausses côtes, & le malade éprouve quelque soulagement; mais il survient des accidens qui ne sont pas moins dangereux que les premiers; car outre la difficulté de respirer, le poulx s'élève, la fièvre s'augmente & devient ardente, on a une grande inquiétude & on est fatigué d'une pesanteur sur le diaphragme accompagnée de fluctuation: on ne peut le tenir couché que sur le côté malade; car si on se couche sur le côté opposé, on ressent une douleur plus vive, & une pesanteur beaucoup plus grande, causée par la matiere qui charge le mediastin; c'est alors qu'il faut avoir recours à l'opération comme le seul moyen de guérir. (a)

(a) Il y a aussi des empyèmes qui sont occasionnés par des abscessus du foye. Voici ce que dit M. Verdus à ce sujet. « J'ai vu, dit-il, plusieurs empyèmes venant d'abscessus du foye; ces empyèmes avoient une fièvre violente, une douleur vive & aiguë, une toux toujours crüe à la région du foye, & comme ces abscessus se font dans la partie convexe du foye & la vésicule, le pus sortoit :





qu'on fait par le moyen de cette seringue Z. étant entrées par la cavité de la canule, ou la bouche pour un moment, puis ôtant le tampon, pour peu que le malade se penche, elles sortent par le même conduit. Ces injections sont nécessaires pour laver la poitrine, il y a même des Praticiens qui laissent dans la capacité ces liqueurs adoucissantes & détersives durant l'interval de d'un pansément à un autre, pour empêcher que la matiere par son acreté ne fasse irruption sur les paries. Ces médicaments injectés ne doivent être ni amers ni piquans, de crainte d'exciter la toux, ce seront simplement des décoctions de plantes vulnéraires, de l'eau de tabac & de pa. d'âne, &c. auxquelles on peut ajouter du vin où on aura dissous le miel rosé, pour nettoyer & préserver de la pourriture.

Signes de  
une eau  
de bon  
genre.

Si la matiere qui en sort est de mauvaise odeur & d'une vilaine couleur, & qu'elle s'évacue en grande quantité, si la fièvre subsiste, si le malade se sent notablement mal, & que ses forces diminuent ces signes ne promettent rien que de sinistre : mais si le pus est égal, blanc, bien cuit, de bonne odeur & en petite quantité ; si les forces se soutiennent, & que le malade soit obéissant, il guérira. A l'égard de la canule quand la matiere commencera à se tuer, ce qui doit arriver dans les quarante jours ; car ce temps passé la ploye dégénere en fistule, & il faut des années pour en achever la cure.

Je vous ai dit qu'il y avoit trois humeurs. Le sang, le pus & l'eau ou la lymphe, dont l'épanchement nous obligeoit d'ouvrir la poitrine pour l'en dégager : je vous ai parlé des deux premières, examinons ce qu'il faut faire à la troisième.

Il s'ensuit  
quelquefois  
dans le thorax  
des séro-  
sités qui distillant peu-à-peu remplissent une de  
les cavités & souvent les deux ensemble, c'est ce  
qu'on appelle hydropisie de poitrine, laquelle est

causée comme celle des autres parties du corps, ou par la rupture de quelque vaisseau lymphatique, ou par un défaut de fermentation qui tend les humeurs trop aqueux, ou qui empêche la séparation de la lymphe par les urines & par d'autres voyes. On connoit cette maladie par la toux sèche où le malade ne crache rien, par le frisson, & par une fièvre lente, par une courte haleine, par l'enflure des jambes & sur tout par une fluctuation & un gargouillement qu'on entend dans la poitrine quand le malade se remue, comme on en entendroit dans un vaisseau à demi plein d'eau qu'on agiteroit. Si le malade ne peut se tenir couché que d'un côté, c'est une marque qu'il n'y a de l'eau que dans le côté où il peut demeurer, mais s'il a souvent de la peine à se tenir sur l'un ou l'autre des côtés, & qu'il s'efforce de rester sur le dos, c'est signe qu'il y a de l'eau dans les deux cavités de la poitrine.

Il faut essayer de vuider cette eau par les hydropiques, c'est-à-dire par des remèdes sudorifiques, mais si ces remèdes ne réussissent pas, il faut recourir à la ponction, & doit se faire à peu d'usage du ventre. Quand par ces remèdes quel poulxé par les sueurs, par l'insensible transpiration, & par les urines, on n'a pour pu réussir, on en vient à l'ouverture de la poitrine, laquelle s'accomplit de la manière que je viens de vous montrer.

Il ne faut pas s'étonner si quelquefois après avoir ouvert la piéture on ne voit sortir ni eau ni pus, quoiqu'il y en ait dans la poitrine. Quand le poulxé est adhérent à la piéture à l'endroit où on a fait l'opération, rien ne se peut échapper, & il faut alors que le Chirurgien introduise son doigt dans la piéture, & qu'il repousse doucement les adhérences qui l'ont empêché de sortir. après quoi il verra sortir ce qui étoit contenu dans cette cavité. La seule crainte de rencontrer cette adhérence qui cependant est

See l'index.

Mélan-  
ment à éla-  
re avec  
que d'ouvrir  
la poitrine.

Il conve-  
nient de l'in-  
serte au tro-  
car, & les  
avantages.

fort vite, n'empêche de proposer la ponction avec le trocar V. comme plus facile & plus sûre pour l'hydropisie de la poitrine, car avec un simple trou fait entre deux côtes à la partie inférieure du thorax on tireroit les eaux contenues, on soulageroit le malade à l'instant, & on éviteroit une grande playe qu'on fait pour l'emphyème, & qu'il faut panser long-tems, le trocar ne nuisant après lui qu'une petite ouverture qui se guérit d'elle-même; mais avec cet instrument on seroit en danger de percer les poulmons s'ils adhéroient aux côtes.

DES PREVI-  
S DE LA  
POITRINE.

Les fistules du thorax succèdent aux playes de cette partie, & quelque attention que le Chirurgien ait pour empêcher ces playes de devenir fistuleuses, souvent il ne peut l'éviter. Les plus habiles les ont toujours regardées comme un écueil contre lequel plusieurs ont échoué par les difficultés presque insurmontables qu'il y a de cicatrifier ces sortes de playes; mais un Chirurgien ne doit jamais se rebouter, si les humeurs qu'il tire dans le tems même qu'il n'oseroit espérer de réussir, il fait qu'il donne toute son application pour connoître les obstacles à la guérison, & qu'il n'épargne point sa peine pour les vaincre.

Après avoir cherché les raisons qui rendent ces fistules incurables, on a trouvé que ce pouvoit être l'une des cinq ou six causes que je vais vous rap-  
porter.

La première, est le mouvement continuel du thorax; la seconde, est le peu de disposition de la plèvre à se réunir, parce qu'elle est mince; la troisième, est l'altération qui survient aux côtes découvertes ou endormagées, la quatrième, est la situation du orifice externe de la fistule, laquelle est supérieure à l'égard de la situation de son orifice interne; la cinquième, la fécondité de la matrice, quand la fistule succède à une périgynéto-

nie, & la sixième, quand ce pus vient des os du sternum, ou qu'il se traîne obliquement d'un espace intercostal à l'autre.

Il dépend du génie & de l'expérience du Chirurgien de trouver les moyens de soulager ou de guérir ceux qui ont de ces fistules qu'on croit incurables, & qui effectivement ne le sont pas entre les mains d'un Operateur entendu.

Si c'est le mouvement continuel de la poitrine qui s'oppose à la réunion, il faut mettre le malade au lit, l'empêcher de crier, de parler & de faire aucun effort. Si c'est la plèvre qui ne se peut réunir à cause de son peu d'épaisseur, il faut par l'entremise des chairs des muscles intercostaux auxquelles elle est adhérente approcher les lèvres de la playe & en procurer la cicatrice, ayant auparavant consumé la callosité s'il y en a voit. Lorsque les côtes seront découvertes & cariées, on les fera exfolier avec un petit bouton de feu qui sera conduit le long d'une canule jusques sur la côte altérée. Quand la fistule est oblique ou tortueuse, il faut couper toute la tumeur jusques dans son fond.

Si ensuite d'un ulcère on pourroit se voir à point direct trop abondamment encrenter la fistule, il faut en cas, épuiser la source, ce qu'on fera par un bon régime, par les remèdes généraux & par le conseil d'un prudent Médecin. Si le sinus vient des os du sternum, ou bien de quelque côte voisine, ou diaphragme, il faut que dans cette occasion l'Industrie du Chirurgien se fasse voir en inventant des remèdes & des instruments capables de découvrir & d'écarter les obstacles qui empêchent la guérison.



DES OPER. DES VIEUX. DES ENF. AUX MAM. MELLES.

**L**es mamelles qui sont un des principaux ornemens de la femme, & qui sont si nécessaires pour la nourriture de l'enfant, ne sont pas plus exemptes de maladies & ne sont pas moins soumises à la main du Chirurgien que les autres parties du corps, & il est souvent obligé d'y faire des opérations très-cruelles.

On distingue les maladies qui y arrivent & les opérations qu'elles exigent en deux, savoir, en celles du mamelon, & en celles de la mamelle.

Le mamelon est cette éminence qui sort du milieu de la mamelle, où aboutissent tous les conduits lactés qui versent le lait dans la bouche de l'enfant. Quand le mamelon est trop petit, l'enfant a de la peine à le prendre & ne fait que le chafner; & s'il est trop gros, il emplit trop la bouche de l'enfant qui ne peut point le sucer: mais pour le choisir d'un volume médiocre & proportionné, il doit être de la grosseur d'une noisette & un peu plus long, afin que l'enfant le re-

nant entre son palais & sa langue en puisse recevoir le lait avec facilité pour peu qu'il le suce. Les petits par où sort cette liqueur ne peuvent être trop couverts sans laisser échaper le lait avant que l'enfant ait besoin de têter, ni trop lâchés ou trop serrés, ce qu'on appelle de dur trait, sans fatiguer l'enfant par les efforts qu'il faudroit qu'il fit pour en exprimer le lait; il faut qu'ils soient médiocrement dilatés, afin que retirant l'enfant aussitôt qu'il a lancé le tétin, on voye le lait rayer par plusieurs tuyaux, comme feroit un étroit. Quand le lait sort de cette manière, l'enfant ne fait qu'avalier sans avoir la peine de têter, ces qualités jointes à beaucoup d'autres sont une bonne nourriture.

Aux femmes qui n'ont point encore été nourries, le mamelon a quelquefois de la peine à se former; l'enfant ne peut pas le prendre, & quand il le tient il le lâche aussitôt, parce qu'il n'est pas assez avancé en dehors, & c'est ce que les femmes appellent n'avoir pas encore la corde rompue, parce qu'il semble être retenu comme par une petite corde. Le moyen de le former, c'est de faire têter la femme par un enfant de trois ou quatre mois, qui étant plus fort que le sien nouvellement né, embouchera mieux le mamelon, ou bien de la faire têter par la garde, ou par une de ces femmes qui sont dans l'habitude de faire les bonts des nouvelles accouchées. On mettra ensuite ce petit chaperon marqué A. fait de buis, & figuré comme un dé que les femmes mettent dans leurs doigts quand elles veulent sucer, cave dans la milieu pour recevoir le mamelon; & perce dans son bout à ses côtés pour laisser sortir le lait qui se peut échapper. Ce chaperon qu'on ôte solement dans le tems qu'on veut donner à têter, est propre pour former le mamelon. Cet autre marqué B. est encore plus commode, parce qu'il a un bord fait comme celui d'un chapeau qui empêche qu'il ne blesse la mamelle.

Effets de la  
viscousité des  
enfants.

446

### DES OPÉRATIONS DE CHIRURGIE.

Il y a des enfans voraces qui ne trouvant pas suffisamment de lait pour les rassasier, succent le mamelon avec tant de violence qu'il y vient des fentes & des crevasses à la base où il semble se vouloir séparer de la mamelle. Ce malheur est arrivé à plusieurs des Nourrices du Roi, à celles qui n'avoient pas assez de lait pour contenter sa faim, il leur mordoit les bords jusqu'au sang, & comme elles ne pouvoient pas y résister, on étoit obligé d'en changer souvent : heureusement il se trouva Mad. Ancelin, native de Montesson, qui ayant du lait en abondance, s'est trouvée la seule qui ait pu satisfaire au grand appétit de ce Prince. Elle l'a nourri pendant seize mois, & jusqu'à ce qu'il ait été en état d'être sevré ; ainsi c'est elle qui a donné le fondement à cette forte santé qu'il a presque toujours eue.

Du caillé. Souvent après les couches, le lait se portant avec abondance dans les mamelles, s'y caillé & s'y durcit, ce qui peut venir du ce que la femme aura senti du froid, ou de ce qu'elle aura trop tôt découvert son sein, ou bien de ce qu'elle aura mis quelque habillement qui l'aura trop pressé ; c'est en quoi les femmes ne sçavent trop se précautionner, il faut qu'elles tiennent leur sein bien couvert de linges matelassés, parce que la chaleur empêche le lait de se grumeler, & lui couvre les routes qu'il doit prendre pour sortir à celles qui ne veulent pas être nourrices.

Presque dans la ré-  
solution du  
lait.

Ces accidens arrivent quelquefois aux nourrices, quand il y a quelque obstruction dans les glandes du sein, quand elles auront eu trop long-temps de donner à téter, ou quand le froid les aura saisies : elles disent pour lors qu'elles ont le poil, & cette indisposition leur donne la fièvre pendant vingt-quatre heures & plus. Lorsque le mal vient d'obstruction, il faut faire un liniment d'huile d'amar-  
gus douces sur le sein, & se servir de petit

### CINQUIÈME DÉMONSTRATION.

447

teplâmes anodins & émolliens. Si c'est de l'excessive quantité de lait, il y faut remédier par la saignée & par la diète ; & si le froid en est la cause, il faut par la chaleur réparer le désordre qu'il a fait.

C'est au Chirurgien de tâcher d'évacuer le lait grumelé dans le sein, où par son séjour il ne manquera pas de causer un abcès. Il y a deux manières pour l'en faire sortir, ou insensiblement, ou sensiblement.

Insensiblement, c'est-à-dire par résolution, en se servant de cataplasmes doux, émolliens & résolu-  
tifs. Si ces premiers ne réussissent pas, on en fera de plus forts avec les quatre farines & la terre émolée cuites dans l'hydromel y ajoutant l'huile rosée.

Comment  
ou évacuer le  
lait.

Sensiblement, en faisant sortir le lait par le mamelon. On propose pour cela trois moyens, l'un de se servir d'une petite ventouse de verre, C. dont l'ouverture ne sera grande qu'autant qu'il faut pour recevoir le mamelon, ou la plonge dans de l'eau bouillante d'où on la retire quand elle est échauffée pour l'appliquer sur le sein, le mamelon étant dans son ouverture, elle s'y attache, & après qu'on l'a couverte d'un linge bien chaud, on la laisse s'emplir de lait, & on la leve ensuite pour la vider & la remettre autant de fois qu'on le juge à propos. L'autre expédient est de se faire têter par une femme saine & nette, qui ayant empli sa bouche de lait, le crache pour recommencer à le sucer ainsi jusqu'à ce que le sein soit vide. Le troisième moyen est de se tetter soi-même avec un instrument D. appelé tectine, & par les Italiens *tatecola*. Si une femme trouve que la petite ventouse n'est pas commode, ou que la tectine lui fait trop de douleur, elle se pourra tetter elle-même avec cet instrument de verre appliqué sur le mamelon par la petite ouverture la plus large E. la femme, ou le lait, dans la bouche se lève F. du côté

448 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
la même machine ; de cette manière elle se fera  
moins de douleur , & elle continuera jusqu'à ce  
que le sein soit entièrement désempli.

Abîcés du  
sein dans les  
mammelles.  
Malgré tous ces expédiens le lait séjournoit  
dans la mammelle , il ne manquoit pas d'abîcè-  
der à quoi il est d'autant plus sujet , que peu de  
temps s'écoule sans qu'il se convertisse en pus. Dans  
ces cas il faut faire à la mammelle une ouverture  
avec la lancette G assés qu'on y sent de la fluc-  
tuation , pour empêcher que le pus ne cause du  
désordre dans une partie aussi délicate & aussi sen-  
sible.

Erreur des  
ferme-  
ment.  
C'est une erreur de bonne femme que de croire  
qu'on ne doit point employer le fer aux maladies  
du sein. On trouve des femmes assez obstinées  
pour ne le vouloir pas souffrir , il les faut pour lors  
laisser se gouverner selon leur caprice , elles payent  
souvent bien cher leur entêtement ; car outre qu'el-  
les souffrent plus long temps en attendant que le  
pus rompe la peau pour se donner issue , c'est qu'au  
lieu d'un trou que feroit la lancette , il s'en fait  
quelquefois cinq ou six qui mettent un sein dans  
un pitoyable délabrement , & alors elles se repen-  
tent de leur obstination.

Mais quand une femme est soumise à son Chi-  
rurgien , il faut qu'il prenne une lancette enve-  
loppée d'un petit linge qui ne laisse de découvert  
de la lame qu'autant qu'il est nécessaire pour faire  
l'incision qui ne doit être que deux fois longue  
comme celle d'une saignée , pour évacuer seule-  
ment le lait. On ne se sert point de tente à ces  
de la playe. torses d'abîcés , il suffit d'un emplâtre H. coupé  
en croix de Malthe , qu'on relève autour de fois  
qu'il y a de nouvelle matière à faire sortir ; pour  
moi après que l'ouverture est faite , j'use toujours  
d'un petit emplâtre que je compose avec l'on-  
guent divin étendu sur un morceau de cuir dont  
je couvre tout le sein , & je m'en suis très-bien  
servi.

CINQUIÈME DEMONSTRATION. 449  
trouvé. La malade se pansa elle-même , en relevant  
l'emplâtre trois ou quatre fois le jour pour l'essuyer  
& le réchauffant avant que de le remettre. Trois  
ou quatre emplâtres renouvelés de temps en temps  
amollissoient les durées & conduisoient à une  
parfaite guérison. (a)

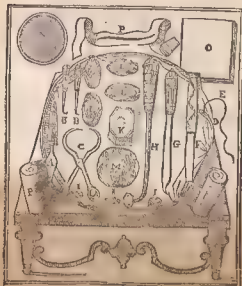
(a) Les bons effets que l'onguent noir appelé vulgai-  
rement onguent de la mere , dont on fait un grand usage  
à l'Hôtel Dieu de Paris , lui mérita la préférence sur  
l'onguent divin que l'Auteur propose ici.

Prenez de l'huile commune une livre ,  
De la cire blanche ,  
De l'axonge de porc ,  
Du beurre frais ,  
Du suif de mouton ,  
De la targe d'or , de chacun huit onces.  
On met le tout ensemble sur le feu , & on le remue  
jusqu'à ce qu'il devienne noir & qu'il ait la consistance  
d'un onguent.

Cet onguent de la mere résout le lait des mammelles ,  
il ramollit les durées , & celles des tumeurs humo-  
rales qu'il conduit à la résolution ou à la suppuration ,  
suivant la disposition qu'elles ont à se terminer de l'une  
ou de l'autre manière.



FIG. XXVIII. POUR L'OPERATION DU CANCER.



**LE** cancer est une tumeur qui ne se guérit point. Quoique la rage & la peste tuent en peu de tems, elles ne me paroissent pas si cruelles que le cancer qui mène au trépas, & qui ne se guérit point. Il mène au trépas en lui-même, & par les douleurs qui lui font tous les jours souffrir la mort.

## CINQUIÈME DÉMONSTRATION. 431

Le cancer n'attaque pas seulement le sein, mais encore plusieurs autres parties, où il n'exerce pas moins la fureur. Il prend différents noms : quand il vient aux jambes, on l'appelle loup, parce que si on le laisse faire, il ne les quitteroit point qu'il ne les eût divorcées. Lorsqu'il s'attache au visage il se nomme *navet* ou *loup*, parce que si on y touche on l'irrite & il fait plus de ravage. On remarque encore des tumeurs & des ulcères chancreux en divers endroits du corps, dont je ne vous parlerai point aujourd'hui, me renfermant à vous démontrer l'opération qu'on fait au cancer qui attaque la mammelle.

Pour bien connoître le cancer, il le faut examiner en deux tems différens, savoir quand ce n'est encore qu'une apostême, & quand il est dégénéré en ulcère.

Le cancer apostémé est dans son commencement une petite tumeur ronde & plus de la figure d'une lentille qui reste quelquefois très-long tems sans grossir : elle est d'abord sans douleur dans sa naissance, puis augmente peu à peu, la douleur y survient, & à mesure que la tumeur s'accroît, la douleur augmente jusqu'à devenir insupportable, non pas par la grande violence, mais c'est qu'étant lourde & fatigante, elle incommodé jour & nuit ne lui donnant aucun repos. Quand le cancer a grossi & qu'il est devenu douloureux, on le remarque par des veines pleines de sang qui se répandent sur toute la superficie.

Dans les premiers jours que le cancer est ulcéré, il se forme une écorchure d'où il suit une tumeur qui par la suite de la tumeur, y fait une ouverture qui est un ulcère apparent, rond, borné, & d'où des lèvres grosses, dures, noires, & de couleur livide on voit

452 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
de vases remplis d'un sang mélancolique.

On a donné le nom de cancer à cette maladie, soit apostomée, soit ulcérée, parce que quand elle est encore apostôme, les vaisseaux gonflés qu'on y aperçoit, ressemblent à des expansions de pattes d'écrevilles; ajoutez qu'en cet état la tumeur est tellement circonscrite dans les glandes de la mammelle, qu'on ne peut non plus l'en arracher, que de faire passer à un échancre ce qu'il a emporté avec les parties faites en tenailles; & lorsqu'il y a ulcère, ce ulcère déchire la partie en s'avancant de dehors en dedans par le progrès de ses racines, en quoi il paroît aller & reculer comme les écrevilles en couronne de faire.

Causés. Les causes des cancers, selon quelques-uns, sont externes & internes. Les premières se rapportent à une forte contusion, ou bien à une compression, lesquelles donnent lieu à la lympe de s'arrêter dans les glandes des mammelles des femmes de s'y épaisir, & d'acquiesce de l'acreté par son séjour. La principale des causes internes est dans le vice des liqueurs séparées d'un sang terreux & visqueux, tout rempli d'acides coagulans qui forment des obstructions dans les glandes, y retiennent la lympe & l'y disposent à s'aigrir jusqu'à corrompre la substance glanduleuse qui la renferme.

De quoi femme qui a eu un cancer à la mamelle, qui étoit dans l'âge de quarante cinq à cinquante ans, où la nature a coutume de faire cesser les éruptions mensuelles. Ce mal est fort fréquent dans les Contreurs de fillet. M. Duchêne & moi l'avons vu plusieurs fois, & nous l'avons vu avec les Vénériens, nous en vîmes plusieurs à Paris les filles où nous passâmes. Les malades approuvent d'ordinaire de cinquante ans, ou si elles étoient plus jeunes, elles n'étoient pas bien réglées; & c'est il y a tant de rapport du sein à la matrice, qu'atmi-

CINQUIÈME DEMONSTRATION. 451

tôt que les ordinaires sont prêts de venir, ou qu'ils retardent de quelques jours, le sein ne manque pas de durcir & de faire de la douleur.

On conçoit le cancer au sein par la tumeur de la partie qui paroît inégale à cause du gonflement des glandes qui sont dures & engorgées, il est souvent adhérent à la poitrine, les veines du sein sont apparentes & pleines d'un sang brûlé, & quand il y a de la lividité sur la pointe de la tumeur, c'est signe qu'elle ulcérera bientôt. Lorsqu'il est ouvert la douleur est incomparablement plus grande, parce que la sténosité qui en sort est piquante & corrosive comme de l'eau forte, & que rongé sans cesse ces parties, elle ne donne aucun relâche à la malade.

Il y en a qui croient que le cancer ulcéré n'est autre chose qu'une multitude prodigieuse de petites autres choses qui dévorent & consomment peu à peu toute la chair de la partie. Ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est qu'avec le microscope on a quelquefois vu de ces insectes dans les cancers, & que mettant sur l'ulcère un morceau de veau, la malade sent moins de douleur, parce que, dit-on, ces vers rongent pour lors ce veau, ils laissent la malade en repos pour quelque temps. Cette opinion a été suivie & ses causeurs, se n'entendront point ici de les accorder.

Le pronostic n'en peut être que fâcheux, puisqu'il n'y a point de maladie plus désagréable & qui doit donner plus d'appréhension au malade que le cancer ulcéré; & il n'y en a point au si qui se guérissent plus le Chirurgien, & qui lui donne plus de peine, parce que ce mal est presque toujours incurable. Si on en croyoit Hippocrate, il ne faudroit point toucher aux cancers, car en y touchant, remarque-t-on, on ne s'en guérit point. Le mal & vous voyez qu'il est incurable. Le cancer qui peut troubler la lympe & les autres forces.

444 De OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
se distribuent à la partie, & les mettre en une  
fermeture qui les aigra & qui développant les  
sels y causera d'étranges ravages dans la suite.

Mais comment résister aux persécutions d'une  
mauvaise malade qui souffre & qui implore votre  
secours ? L'abandonner-on à la rigueur de son  
mal qui la tourmente jour & nuit ? Non, un Chi-  
rurgien ne doit point être si cruel : il doit cher-  
cher les moyens de la guérir, & si cela n'est pas  
dans son pouvoir, il faut du moins qu'il travaille  
à adoucir son mal & à le lui rendre supportable.

Remède  
palliatif.

Quand je conseille de se servir de remède qui  
pallie le mal, j'entens qu'on le fasse aux cancers  
ulcérés, dont les bords sont renversés, & où il y  
a une notable déperdition de substance : il faut à  
l'égard de ceux-là user de médicaments doux, qui  
appaissent ou diminuent la douleur, comme des  
sucs de plantain & de menthe, des plumaceaux  
trempés dans une decoction vulnéraire pour en  
goutter la plaie. Il y en a qui ne mettent dans l'ul-  
cère qu'un peu de morceau de rouille de veau, car  
soit qu'il y ait des vers ou des férociétés rongean-  
tes, leur plus grande action s'exerce sur le veau  
& non sur la chair : c'est ainsi qu'avec de peins  
remèdes, il faut assuier la malade, jusqu'à ce  
qu'elle meure, il n'en faut attendre que la mort.

Avant que de vous montrer l'opération, je vous  
dirai que depuis rien ou si peu de trait de ma-  
lades, on a donné chacun un Prêtre du Cancer. L'un  
est M. Gualon Docteur en Médecine de la Uni-  
versité de Montpellier, neveu de M. l'Abbé Gen-  
dron qui parut la Reine-Mère du Roi, du cancer  
qu'elle avoit à la mamelle. L'autre est de M.  
Alliot Co. Secrétaire-Médecin du Roi & de la Bas-  
sille fils de M. Alliot Médecin de Bar le Duc,  
et son fils vient en 164 pour passer la même Re-  
vue, de ce mal, de la même M. l'Abbé Gen-  
dron en 1644, de ce cancer à l'Anatomie  
le 1644 de M. l'Abbé Gen-  
dron.

# CINQUIÈME DEMONSTRATION.

445

Ces Auteurs se sont fait des idées particulières  
sur la nature du cancer, & ont établi deux trons,  
chacun un système différent. C'est à nous à en bra-  
ser celui qui nous paroîtra le plus vraisemblable.  
Les voici en peu de mots.

M. Giendron dit que le Cancer est une transfor-  
mation des parties nerveuses glanduleuses, & des  
vaisseaux lymphatiques en une substance unie, dure,  
compacte, indissoluble, capable d'accrois-  
sement & d'ulcération ; & il ajoute qu'il ne recon-  
noît pour cause de cette transformation que la ces-  
sation des filtrations de la partie, qui par la perte  
de son ressort & l'affoiblissement des tuyaux, de-  
vient un tout capable d'accroissement par une dis-  
position mécanique des parties contigües, ce qui  
le rend irréductible à son premier état, & il sou-  
tient que l'ulcération dépend des seuls incidents  
attachés à l'extrême accroissement du corps trans-  
formé, que par une pression actuelle ou par des  
alterations dans le sang qui en font la lividité,  
cause la rupture de la peau qui est ou cancer, ce  
qui le périoïste est aux os, & offre ensuite la  
masse charnue aux impressions de l'air dans les  
circonstances de sa structure hors d'œuvre, c'est-  
à-dire dans un état à s'augmenter par les racines  
qui ont une espèce de végétation, pour se ré-  
pondre au voisinage, & une conformation de  
pores pour corrompre l'air qui est tout  
imbibé.

M. Alliot dit que le cancer est une tumeur tra-  
dure, quelquefois pierreuse, inégale & livide,  
toujours accompagnée de douleurs plus ou moins  
violentes, suivent que les circonstances qui s'y  
rencontrent sont plus ou moins fâcheuses. Il ajoute  
que le cancer pris génériquement est une tumeur  
squirreuse, puisqu'elle est très-dure, mais doulou-  
reuse, à la différence du squirre qui est indolent.  
Il regarde la rougeur, l'inégalité, la lividité, les  
f&g



veines épari comme lignes équivoques & acci-  
dentels, & si il considère la douleur comme le caracte-  
re spécifique & individuel du cancer. Il prétend  
que l'humeur mélangée qui forme le  
squirre, est chargée d'un acide beaucoup moins  
développé que dans le cancer, où il ne parvient au  
dgré de corruption que lorsque les pointes aiguës  
& crochues ont surmonté & anéanti, par ainsi  
dire, le sel volatil, savonneux & balsamique du  
sang, & que picotant par lors & décharnant les  
parties nerveuses & membraneuses par leur abu-  
siveux dégré, elles excitent enfin ces douleurs  
horribles qu'on ressent dans le cancer.

La femme  
du cancer  
seignoit trois  
seigneurs.

M. Helvetius croit que la source & l'origine du cancer, n'est autre chose qu'une petite conglutination de quelque sorte d'humeur dans une glande, que cette conglutination vient d'ordinaire par un accident extérieur, comme coup, chute, serrement, ou efforts; qu'à mesure qu'il s'ennoblit de l'humeur dans la glande, le cancer grossit; qu'en grossissant la tumeur devient plus grande, parce que les sifles nouveaux pressés par la tumeur, sont des claieciens plus ou moins douloureux selon que se pressent plus ou moins douloureux; que le mal augmente par les remèdes qu'on y applique, parce que ces remèdes échauffent & par là réveillent & agissent l'humeur qui reste comme s'empêchant tout le temps qu'elle n'est irritée; que les remèdes la puisse mettre en mouvement; que les remèdes soit fondans soit absorbans qui causent de l'effervescence, font que le levain occupé par le cancer qu'on travail, produit des douleurs effroyables, & qu'en devenant plus étendue dans la glande, & qu'en se crevassant, il la creve & forme un ulcère d'où sort un cancer ouvert, dont le flegme sortant d'un

encore sur la manière de le traiter. Ils nous proposent tous trois des méthodes différentes. M. Gendron ne demande que de la palliation dans le cancer & défend la cure éradicative. M. Alliot veut qu'on confonde la tumeur chancreuse avec son écarrique abaissons; & M. Helverius ordonne l'extirpation du cancer par l'opération; & voici sur quoi leurs sentimens sont fondés.

Selam M.  
Gedion.

M. Gué, au propos de ne traiter que palliativement toutes sortes de cancer, soit avant, soit après leur ulcération. Il appelle cancers occultes ceux dont la tumeur chancreuse est adhérente, il en prouve l'incubabilité par les racines profondes qu'elle a jetées dans les parties intérieures, & il dit que qu'alors il ne s'agit que d'offrir au malade des secours palliatifs, qui en cette occasion le rendent si à l'aise, au tant qu'il est possible, les douleurs s'en suivent à mesure de l'extension du cancer, & par conséquent de l'extension du mal, à la cuisse, à l'épaule, au bras & au tempérament du malade, &c. Ce qu'il nous avertit qu'il est important pour le succès de la sécherie du principe de l'existence d'un acide corrosif comparé à l'effusif & à l'arsenic, de craindre qu'étant persuadés que tout de secret de la palliation ne consiste que dans l'usage de certains absorbans, spécifiques à cet acide supposé, loin d'arrêter le progrès de ce malin, nous ne fussions cause de leur triomphe. Ensuivi il ne rapporte nullement l'incubabilité des cancers tant occultes qu'ulcérés au caractère indomptable d'une tumeur acide, mais seulement à l'circonstance attachée à la structure & à l'croissance de la substance chancreuse. Si ces ulcères sont incéscapables, c'est que les fibres de la peau ne peuvent plus se lier & s'unir avec celles de la muqueuse nouvelle qui s'érige.

M. Alliot prétend que la cure du cancer consiste, selon M. dans la mortification des acides par les alcalis *S<sup>e</sup> Alliot*.

par les absorbans ; qu'il s'agit de mortifier le ferment aigre & carcinomateux engagé dans la partie malade , en consumant les chairs & les glandes qui en sont infectées ; que pour compter ce monstre il faut absorber un acide très-exhalé & très-corrosif par un absorbant proportionné à la nature de cet acide qu'on veut détruire , & que tel est l'effet que produit le caustique misérgé qui a été trouvé par M. son père, proposé dans une Thèse imprimée à Paris en 1665 , & qu'on a rectifié pour le donner au public , comme on le voit à la fin du Livre de cet Auteur , qui soutient que son absorbant seul consume pied à pied les chairs imbibées par le virus carcinomateux ; que par son usage on connoît de jour en jour ce qu'on fait en suivant à la piste cet acide corrupteur , en le mortifiant & l'absorbant jusqu'à ce qu'il a pû pénétrer , sans crainte d'autre accident. Il assure que l'effluve de son effluorifique , n'est ni trop douce ni trop violente , qu'il ne se fond point comme les caustiques ordinaires , & qu'il n'attaque que l'acide son adversaire , lequel étant enfin détruit & anéanti , dissipe toute la dureté & fait cesser la douleur , la supuration favorable intervenant qui chasse les dernières écharres , après qu'on dégorge , on incarne , & en procure une bonne & solide cicatrice.

Jeune M. M. Melveus rapporte le cancer dans trois états différents. Il dit : 1. Que dans le commencement c'est un mal très-pu considérable & facile à guérir, soit en dissolvant cette petite portion d'humeur qui n'est encore qu'imparfaitement coagulée, soit en la continuant par quelque petit remède emollient. 2. Que quand l'humeur s'est entièrement endurcie, & que la tumeur a grossi par la jonction d'une nouvelle humeur qui vient incessamment se coaguler avec la première, il faut bien se donner la garde d'appliquer aucun remède, de peur d'irriter cette tumeur, de la mettre en mouvement,

d'en disputer le lovin; mais qu'il faut en ce cas  
curer la peau dans l'endroit où est la tumeur, &  
extraire la glande qui la forme, puisque par là on  
emporte en même tems le mal & la cause du mal.  
3°. Que quand le cancer est venu à un tel état qu'il  
est ouvert, que le fermet & est répandu, & que  
le malade s'est fier tenir par de petites cordes, il  
faut faire aussitôt l'amputation de toute la partie  
cancéreuse & de toute la mamelle, parce qu'al-  
lors on peut emporter d'un seul coup tout ce qu'il  
y a de ferment & tout ce qui en a été imbu.

Je vous ai fait en abrégé l'exposition de ces trois sentimens pour tâcher de vous donner une idée de la nature des cancers & pour vous indiquer diverses manières de les traiter. Vous avez entendu parler trois habiles Médecins, vuyous à présent ce que la Chirurgie nous ordonne de faire; car ce n'est point par des paroles, mais par des effets qu'on peut vaincre & détruire ce mal.

La Chasteté commande l'abstinence pour prévenir la nausée, qui serait insupportable dans une secousse lorsque le cancer est confirmé, parce qu'on peut toujours le détruire dans sa naissance; il faut donc empêcher que le courant cette masse de chair, & le plus promptement est toujours le meilleur, après avoir déterminé si c'est une corruption ou une amputation qu'on a à se faire, & que sont deux opérations différentes.

[illegible]

pour s'en tenir la glande comme on fait aux tumeurs enkistées, mais M. Helvetius a inventé une tenette C. fort commode à laquelle on a donné son nom en l'appellant tenette Helvétienne.

C'est une opération qui a fait beaucoup de bruit à Paris. On croient qu'elle peut réussir, pourveu que la malade soit jeune & d'une bonne constitution, & un conseil même de l'entreprendre quand le cancer n'occupe pas toute la mamelle, que la tumeur n'est point adhérente à ses parties voisines, & qu'elle est mobile par tout; mais pour chanter victoire il ne faut pas avoir pris une glande engorgée pour un cancer caractérisé, comme font quelquefois ceux qui se vantent d'en avoir guéri et de se faire mille. Une femme à qui je mis un compa-

re de lys, sur une petite tumeur qu'elle avoit au sein & qui le dissipa par ce remède, dit quelques années après à M. Dodart le pere, que je l'avois guérie d'un cancer. Il vint chez moi me demander avec quels remèdes j'avois fait cette guérison. Je ne me fis point honneur d'une cure que je n'avois point faite, & je lui dis que ce n'étoit point un cancer, mais si c'en étoit un, il me tuerait.

Il y eut un autre M. de la Marquise qui me dit qu'il avoit guéri une tumeur dont elle a été guérie.

Il y a trois ans, qui s'est guérie, qu'on y a fait. Si on avoit guéri, on ne manqueroit pas de le dire.

L'opération se fait quand le cancer occupe toute la mamelle, ou qu'il est ulcéré avec des bords horribles à voir, durs & remués. Il n'y a point d'autre moyen pour le guérir.

servant ce qu'il y a à faire avant, durant & après l'opération.

Avant l'opération il faut préparer la malade par préparatifs.

saignées, purgations, & opiates & autres remèdes qui y conviennent. On attendra que les ordinares soient passés si elle est encore réglée, & le jour étant pris on disposera son appareil qui consiste en une aiguille enfilée d'un cordonnet, un rasoir ou un couteau, des eaux spiritiques, des poudres astringentes, de petits boutons de vitriol en cas de besoin, des plumocaux en quantité, un emplâtre, des compresses, une serviette & un scalpulaire.

Dans l'opération, il faut serrer la malade commodément pour elle & pour le Chirurgien, c'est-à-dire à demi-couchée à la renverse, le bras du côté de la tumeur doit être élevé & porté en arrière, afin qu'elle paroisse davantage, & que le muscle pectoral soit un peu retiré de dessus la tumeur. On en remarque ensuite avec de l'encens toute la circonférence qui est pendente où on doit faire l'incision; puis on passe une aiguille courbe D. à travers le corps de la tumeur; elle est enfilée d'un cordonnet E. dont on lie les deux bouts, & dont on fait une anse qui sert à soutenir la tumeur & en la tirant à l'éloigner des côtes.

Il est inutile de passer l'aiguille deux fois, on peut épargner cette douleur, car on soutient aussi bien avec une anse simple qu'avec une double, puis avec un rasoir F. ou un grand couteau plat G. que je trouve plus commode que le rasoir qui peut ployer dans l'opération, on coupe à l'endroit requise, & on enlève tout le corps de la mamelle en peu de tems. Il se trouve plus de facilité dans cette opération, qu'on ne s'étoit imaginé avant que de la faire; car la mamelle se sépare et se détache des côtes, que quand on lève l'épave d'un quartier d'agneau.

Après l'opération, on laisse couler le sang pen-

On met cette dans quelque tems, on presse même avec la main tout autour de la playe pour faire dégorgier des veines de sang noirâtre qu'elles reportoient de la tumeur. On ne se sert plus de boutons de fer, ni de cette plume rouge H. qu'on approchoit de la playe pour dessécher & consumer à ce qu'en croyoit le reste de l'acide dévorant qui pouvoit être demeuré. Ces fers chauds dissolvent même, & n'étoient d'aucune utilité, vu qu'il ne manque point d'être entraîné avec ce qui s'exprime de la playe. Si le sang sort trop copieusement, on met les petites boutons de vitriol III. sur les ouvertures des artères qui le versent, & on se sert de poudres astringentes qu'on a dans cette boëte. Mais s'il n'y a point d'hémorragie, on couvre seulement la playe avec de plumet aux fers LII. & par dessus on en met un grand M. fait d'étoupes, & couvert de poudres astringentes incorporées avec le blanc d'œuf. On emploie l'emplâtre Dincalciteos N puis la compresse O. & la serviette PP. dont on fait un circulaire autour du corps, & qu'on attache au seigneur Q. M. H. avec l'ait mettre sur la poitrine une serviette pliée en plusieurs doubles & trempée dans la tarte & le beurre frais fondu l'un avec l'autre. C'est un remède qu'on pratique en Hollande, & qui empêche l'inflammation à ce qu'il nous apprend.

Du panse-  
ment.

Il ne s'agit pas d'avoir fait l'amputation du cancer, il faut par une bonne conduite tâcher d'en guérir la playe, à quoi il n'est pas toujours dans le pouvoir du Chirurgien de parvenir. Le cancer étant ordé on usera des mêmes remèdes que s'il subsistait encore; c'est-à-dire qu'on observera un régime de vivre exact, qu'on évitera avec soin les aliments acides, terrestrès & durs lesquels on soupçonnera des sels fixes, corrosifs, parce qu'ils coagulent le sang; au contraire la nourriture doit être pleine de sels alkalis volatils, parce qu'ils dissol-

vent le sang & empêchent qu'il ne s'arrête dans les parties. Il faut respirer un air subtil, afin de rendre la lymphe plus fluide & plus coulante, le ventre sera tenu libre, & si quelque évacuation étoit arrêtée, on fera tous les efforts pour la provoquer.

On bannira tout sujet de colere, de chagrin & de tristesse, parce que ces passions coagulent les liqueurs; au contraire la joye & la tranquillité de l'esprit contribuent à une douce fermentation du sang, & à une distribution égale des esprits animaux par toutes les parties du corps. Enfin il faudra se servir de médicaments qui adoucissent l'acrimonie des sérosités, comme sont les diaphorétiques & les alkalis, tant fixes que volatils, dont vous trouverez beaucoup de sortes dans la Pathologie de Verduc à laquelle je vous renvoye.

Le fait du Chirurgien est de panser la playe avec des onguents qui absorbent cette sérosité maligne, dont les parties voisines demeurent abstenues. S'il restoit encore de ces petites filaments qui attachoient le cancer aux espèces intercostales, il faudroit par des scarifications les détruire peu à peu. Le remède de M. Alliot est excellent dans cette occasion. On peut pareillement se servir de l'onguent que M. Helvetius a donné par écrit dans sa Lettre sur le cancer; & sur tout on évitera les remèdes qui font trop de douleur. Quand la playe est bien mondifiée & que les chairs sont belles & vermeilles, il en faudra procurer la cicatrice qui tarde toujours très long tems à se faire, tant à raison de la figure ronde de la playe, que par la qualité de l'humeur qui a causé le mal, & qui d'ordinaire est rebelle à toutes sortes de remèdes. Quand la playe est cicatrisée, il ne faut pas discontinuer l'usage des remèdes internes pendant quelques années, de crainte qu'une nouvelle tumeur ne se jette sur quelque autre partie & ne fasse un nouveau cancer.

15.10.1964  
1964-65  
1964-65

Je finirai cet article par l'histoire d'un cancer qui fut emporté à Marseille il y a plusieurs années. On passa par cette ville avec les Princes, nous fîmes prier M. Leche et moi de la part du M. le lord de Noailles, de voir M<sup>rs</sup> de Montcauliac sur une idée depuis long-tems d'une tumeur au sein droit. Deux des plus fameux Médecins &c. de ces régions s'y tenoient à l'hôtel marqué par M. Duchêne. Un de ces Médecins s'efforça par un long discours, de prouver que la première cause de cette tumeur venoit de ce que cette Dame avoit voulu nourrir un de ses enfans il y avoit dix ans. L'autre crût avec un mieux raisonné, en prétendant que c'étoit par un mal le gichtueux, & voyoit peu communner qu'à la femme, & que c'étoit la véritable cause de la maladie en question. Quand ce fut à moi à parler, je leur dis qu'ils avoient raisonné et habile M. Dornas qui ne douteroit point eusses sur les causes des maladies, & qui leur en trouvoit souvent de leur égarées, que pour moi qui raisonnevois d'après, je jugeois que c'étoit une tumeur bien conditionnée que sans m'en mêler en de long argument, pour le leur prouver, ils m'auroient pu le regarder, & que je ne m'en pourrais être remis d'ailleurs. Je présentai l'opération. M. Duchêne qui fut de mon conseil, & moi, de le prendre la résolution sur cette opération, n'y ayant nul autre moyen de lui sauver la vie.

Le lendemain Mad<sup>e</sup>. de Montreuil m'apprit que  
prier du Peller voir, je lui avais confié ce que nous  
lui avions dit le jour précédent, et le lendemain  
qu'il n'y avait qu'à chasser ce coquin, on le  
mort, lui ayant fait voir que l'opinion n'y était  
pour rien, et que elle n'était d'aucun usage  
de rien faire, et qu'il y avait à enlever tout  
les autres qui étaient en la place de ce  
membre. Elle avait tout dit de son air.

but

fait cette acquisition, mais elle eut dans le tems  
 de les ordonner, & les Princes n'aynt plus que  
 deux ours à relier, je ne pus pas s'en contenter. Il  
 n'y avoit à Marseille aucun Chirurgien qui eut  
 fait cette opération & si Digne ne pouvoit le faire  
 transporter ailleurs, le conseil l'incommodoit  
 trop, parce que la maladie chanceloit étoit très-pu-  
 issante, & que le moindre ébranle-ment, même celui  
 de la chaise à porteur, lui causoit des douleurs  
 très-violentes. Le Colonel M. Gouffon Chirurgien  
 Major de la Marine avec qui je confiai sur cette  
 opération. Je lui consultai de la faire en mettant  
 la malade en son sein, pansée sur les bras d'un  
 fauteuil à cremailles pour s'en laisser dans cou-  
 chée après l'opération, de ne point lui aiguiller ni  
 cordonner à travers la tumeur pour lui épargner  
 cette peine, de se tenir la main avec sa main  
 gauche pendant qu'il feroit l'incision & la drome,  
 lui disant qu'ainsi il enleveroit le cancer & la mam-  
 melle sans faire une extrême douleur. (a) Cela fut

observation  
a fact.

(a) Con la ceste maniere de Jago Poprano; du cancer est le plus simple & le moins douloureux, tous les Praticiens le preferent maintenant à toutes les autres. On croit faire faillir une pierre ch. rugueuse, en la tir de saut avec le deservon pour loquet que ne fait l'autre.

Mais c'est une maladie si préparée par les basses de pain  
 les autres grandes gens qui en la place d'un moulin  
 se en la fin d'un peu de la place de la bas de  
 du côté de la main se, par d'aplus le multi le grand  
 peccé, d'oppression par la mortelle et la mort  
 avec le malin, de la creux peu d'au, l'ont de l'autre  
 main se au, avec, tout se la fin se les bas car  
 quelle d'indolence aussi rôde les gens pour tenir la m  
 le de plume moulin se en l'égout de la porte se, en  
 l'ayant, aussi, d'au, se de la compagne, l'incert  
 de la femme avec le malin se leur est. Ce n'est  
 est pour dire, garde, se couper la peau se, tal, pour  
 par de son voir une grande quantité de houpes et cou  
 et qui rendit se les pendants, très douloureux. Ap  
 et qui emporta toute la cuir se le regard se, s'effe



se de la structure des vertèbres & de l'impulsion que les parties internes, sont ordinairement contre l'épine de dedans en dehors.

Croquis ex.  
ter. 1. & 2.  
1. 2. 3.

On peut devenir boîtu par cause externe, ou par cause interne : par cause externe, comme un coup ou une chute, à quoi on n'aura pas remédié d'abord, des efforts en portant des peans fardesux, l'habitude comme celle des vigoureux qui sont toujours panchés pour labourer la terre & pour travailler aux vignes, ou la mauvaise coutume de faire des réverences en se penchant trop en devant, & de chumaler, comme ces Religieux qui ont sans cesse la tête baissée. Les causes internes, sont une trop grande chaleur qui desséchant quelques ligamens des vertèbres les empêche de prêter assez pour donner à l'épine toute l'étendue qu'elle doit avoir, ou un excès d'humidités qui abreuvant ces mêmes ligamens d'un suc glaireux, les relâche & leur permet de s'allonger au-delà des bornes ; mais je crois que la faiblesse y a autant & plus de part que toutes ces causes, nous en avons eu un fameux exemple dans une personne de la famille Royale.

Il paroît  
de blanc  
neuf lettes  
se sauroit  
à.

Ce Prince a été fort droit & de belle taille jusqu'à l'âge de huit à neuf ans. Dans ce temps-là on commença à s'apercevoir qu'il cherchoit à s'appuyer, & qu'il se panchoit d'un côté pour se soutenir sur le bras de son fauteuil ; on examina l'épine, & on trouva qu'elle se courboit du côté droit, prenant la figure d'un croissant : on reconnoît qu'étonné d'un tempérament très-délicat, c'étoit la faiblesse de l'épine & de ses ligamens qui n'étoient pas capables de soutenir la pesanteur des parties du corps qui sont depuis la ceinture jusqu'au bas ployées sous le sein. On lui fit de petits corsets de balaine pour affermir l'épine, & un fauteuil commode pour appuyer cette partie de toute sa longueur. A ce fauteuil il y avoit des cor-

sons qui passent par dessous les aisselles & supportent toute la charge du corps & soulagent les vertèbres du poids des parties supérieures. Mais quelque précaution qu'on ait prise & quelque invention qu'on ait mise en usage pendant plusieurs années, on n'a pas pu éviter que la taille ne se fût gâtée ; toutefois le cœur & les poumons n'en étoient point pressés, ni les fonctions vitales incommodées ; mais la nature faible sur cet article, avoit recompensé ce défaut par mille bonnes qualités de l'esprit, par un génie supérieur, par un courage & une sagesse qui ne se rencontrent point ailleurs.

La gibbosité n'est pas toujours un mal héréditaire qui passe du père à l'enfant. Nous voyons des pères & des mères avec cette imperfection, avoir des enfans fort droits, & on voit des pères & des mères de belle taille, faire des enfans si difformes, c'est un malheur attaché à chaque sujet en particulier, & un défaut dont on ne doit chercher la cause que dans celui qui en est affecté.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre bien droit un enfant qui aura de la disposition à être bossu, il ne peut ni par ses soins, ni par toute sa bonne conduite, qu'empêcher ce vice d'augmenter jusqu'au degré de difformité où il se termine si on n'a rien fait pour le prévenir. C'est pourquoi il ne promettra point aux parents plus qu'il ne peut accomplir, comme sont des contusions, des enlèvements, & des labourements de corps de fer, qui pour tirer de l'argent, assurent de donner une tumeur bossue, & une si on n'a rien promis en attendant.

On ne sauroit pas prescrire positivement & en particulier ce qu'il faut faire à la gibbosité. Si l'épine se jette en dehors, on couronnera l'enfant sur un marchet un peu dur, l'y tenant sur le dos & sans chevet, afin que la tête & l'épine soient au même

niveau. Si elle se porte à droit ou à gauche, il faut par le moyen de petits corsets faits exprès comprimer doucement l'endroit qui pousse. L'usage des croix de fer attachées à l'épine, aux épaules & au col, est excellent pour tenir ces parties égales les unes aux autres. C'est au Chirurgien industrieux à inventer des machines capables de combattre la difformité & de la corriger auant qu'il se peut, prenant garde surtout de ne point presser les parties contenues dans la poitrine, lesquelles ne peuvent avoir trop de liberté dans leurs mouvemens si nécessaires à la vie.

Ne pouvoir  
toute qu'on  
fait à la ju-  
gulaire.

A saignée de la jugulaire se fait à l'une des veines de ce nom. Il y en a quatre, deux internes qui reçoivent le sang des sinus de la duremère, & qui le versent dans les sous-clavières, & deux externes qui reçoivent le sang de toute la face & des parties externes de la tête, le vont décharger dans la même sous-clavière; ce sont ces dernières que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans certaines maladies.

On appelle ces deux dernières, externes, parce qu'elles sont plus superficielles que les autres, elle sont assez apparentes lorsqu'elles sont pleines, on les voit étendus selon la longueur du col, & il y en a une à droit, & l'autre à gauche.

L'ouverture de ces veines embarrasse le Chirurgien pour deux raisons; l'une, c'est qu'il ne peut guère serrer le col pour le faire gonfler, de crainte de trop presser la trachée artère qui est le passage de la respiration; & l'autre, c'est que la peau qui les couvre n'étant pas ferme, il a de la peine à l'assujettir; il faut toutefois l'ouvrir, & voici comment on s'y prendra.

On met le malade en son séant, on sur le lit, on dore un fauteuil. On prendra un mouchoir pour servir de ligature, qu'on roule comme un boudin,

on en met le milieu derrière le col en sorte que les bouts pendent sur le milieu du sternum, & qu'on les donne à tenir au malade avec les deux mains, afin qu'il ne sente lui-même qu'autant que cela lui laisse la liberté de respirer. (a) On tient à la bouche une lancette ouverte comme dans une saignée ordinaire, on la prend de la main droite, & de la gauche selon le côté où il faut faire la saignée, & de l'autre main affermissant la peau en la tirant entre deux doigts on fait la ponction dans la veine, puis l'élevation pour fendre le vaisseau en retirant la lancette. Cette ouverture doit être plus grande qu'aux saignées du bras, parce que ces veines du col sont plus grosses.

On tire la quantité de sang nécessaire & telle que l'a ordonné le Médecin, qui est presque toujours présent à ces sortes de saignées, parce qu'il arrive quelquefois que le malade s'évanouisse par la perte subite que les organes renfermés dans la tête, & fit d'une partie du sang, qui les anime, ou bien il survient d'autres symptômes critiques qui doivent faire changer le traitement de la ma-  
Ce qu'il  
tient sur la  
playe après  
la saignée

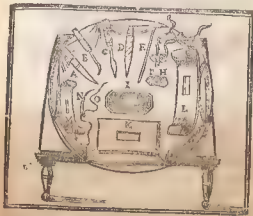
(a) Cette ligature ne peut convenir aux personnes grasses & dore le col est court, on s'est avec plus de succès d'une ligature ordinaire mais droite. On met vers les clavicules & sur la veine qu'on a dessein de piquer une compresse épaisse, on fait & suture deux trous autour du col avec la ligature, desorte qu'elle soutienne la compresse; on la serre un peu & on la noue vers la tête du col à deux nœuds, l'un simple & l'autre à double, après y avoir engagé un ruban ou une autre ligature, de ces deux nœuds on tire le premier & on s'en va la trachée artère, une personne tire les deux bouts de ce ruban ou de cette dernière ligature, ce qui empêche que la ligature circulaire ne comprime la trachée artère, & de faire comprimer les veines jugulaires externes. surtout celle sur laquelle est la compresse, on applique le pouce sur cette compresse & le doigt index au-dessus, afin d'assujettir le vaisseau & de tendre la peau, enfin l'on ouvre la veine qui se trouve gonflée entre ces deux doigts.

Coll.



lacie. La ligature étant ôtée, le sang ne coule plus, parce qu'il tombe en droite ligne dans la toux artère, mais on ne peut pas d'y mettre une compresse, & par dessus une lince qu'on roule au tour du col, & qu'on serre un peu d'increment; c'est une des fringues que les Aspirans qui se font à la Mer Maitres à Paris, ont coutume de faire dans la semaine des saignées.

F. G. XXIX POUR LA BRONCOTOMIE.



D. 2A  
B. ON 270  
MIL.

A Broncotomie est une opération par laquelle on ouvre la trachée artère pour donner moyen à l'air d'entrer dans les poumons, quand d'ailleurs il y a quelque obstacle qui ne lui permet pas de s'y insinuer. Fabricius dit qu'il a toujours regardé cette opération comme une des principales & des plus nécessaires; & véritablement aussitôt qu'on a

## CINQUIÈME DEMONSTRATION.

473

fait à un pauvre malade qui écouffé manque de respiration, une petite ouverture entre deux bronches ou deux anneaux de la trachée artère, pour donner entrée & issue à l'air, vous le voyez revenir comme de la mort à la vie dès le même instant; & cet effet est si sensible & si prompt qu'il paroit un miracle.

Ce mot de Broncotomie est dérivé de *Bronchor*, qui signifie Bronches, & de *tomein* qui veut dire de ce mot, couper. On ne coupe pas néanmoins les bronches dans cette opération, on fait seulement une légère division entre deux bronches. Le nom de laringotomie que quelques uns lui ont donné, ne lui convient pas, parce qu'on ne touche point au larynx, & qu'au contraire on recommande de s'en éloigner le plus qu'il est possible, afin que l'incision ne puisse point augmenter l'inflammation qui est aux orifices du larynx.

Il y a une grande contestation entre les Auteurs, pour savoir si on doit pratiquer, ou rejeter cette opération; les uns & les autres ne manquent point de raisons pour appuyer leur opinion. Je vais vous les rapporter, afin que vous jugiez avec plus de lumière si c'est ce que vous devez entreprendre.

Ce qui dé-aprouve cette opération disent qu'elle est absolument inutile en beaucoup d'occasions où il y a difficulté de respirer, comme lorsque cette difficulté de respirer dépend d'une oppression, d'une pleurésie, d'une péripneumonie, ou d'une pleurésie dans le conduit de la trachée artère, & qu'il n'y a que dans l'asthme où elle peut avoir quelque avantage; mais qu'en ce cas on l'ordonne si tard, & quand le malade est si près d'écouffier, qu'en la pratiquant on avance sa mort, & on encoure la honte & le mépris du public qui au lieu de s'en prendre à la maladie qui étoit mortelle, accuse le Chirurgien d'avoir égorgé le malade; & Fabricius même qui loue cette opération,

Contesta.  
l'op. de  
de l'ast.  
sur ce sujet.

474 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 dit que les Chirurgiens de son tems n'osoient Pen-  
 treprendre, & qu'à leur imitation il ne l'a jamais  
 faite.

Les raisons de ceux qui la conseillent sont qu'on  
 ne la fait que comme l'extrême remède, tous les  
 autres ayant été inutiles, & le malade étranglant  
 & suffoquant faute de respirer, & qu'ind on a des  
 signes que ce qui empêche l'air d'entrer est au-  
 dessus du larynx; ils ajoutent que cette opération  
 n'est point dangereuse d'elle-même & qu'elle ne  
 peut avoir de mauvaises suites, la playe qu'elle  
 fait étant de celles qui se guérissent avec un peu de  
 patience; qu'elle n'est pas des plus mal-aisées à  
 exécuter; que quand même on n'en tireroit pas le  
 fruit qu'on s'étoit proposé, & que le malade mour-  
 rait, ce ne seroit point l'opération, mais la mala-  
 die qui l'auroit tué: que le Chirurgien remplie son  
 devoir en tentant un remède incertain plutôt que  
 de laisser périr le malade, & qu'enfin on ne doit  
 point se soucier des faux raisonnemens du pu-  
 blic, qui ne sachant pas les conséquences néces-  
 saires d'un mal, a coutume d'en attribuer les sinis-  
 tres événemens aux circonstances qui les accom-  
 pagnent.

La maladie qui nous oblige de faire la bronco-  
 nomie est l'esquinancie; mais comme il y a plu-  
 sieurs sortes d'esquinancie, & que cette opération  
 ne consiste qu'à une d'elles, on est obligé de la  
 bien distinguer des autres.

On en a tiré en général deux especes d'esquinan-  
 cie, la fausse & la vraie. La fausse est un dépôt de  
 lymphes ou de pituite qui abreuve les glandes de  
 la gorge sans fièvre, sans inflammation, & sans  
 grande difficulté d'avaler & de respirer. La vraie  
 est une inflammation & un gonflement des mu-  
 ques du larynx avec fièvre, chaleur & ardeur à la  
 gorge, respiration difficile, suffocation & douleur  
 en cette partie; le malade ne peut rester couché,

CINQUIÈME DEMONSTRATION. 475  
 & toutes les matieres liquides comme les bouillons  
 & la boisson qu'il veut avaler, lui reviennent par  
 le nez.

Mais il y a deux sortes de vraies esquinancies, <sup>Division</sup>  
 l'une externe & l'autre interne. Celle-là est une <sup>des vraies</sup>  
 inflammation des muscles extérieurs du larynx <sup>esquinancie</sup>  
 dans laquelle la gorge paroît plus tuméfiée en de-  
 hors qu'en dedans, & alors elle est moins dange-  
 reuse, parce que la tumeur se jetant en dehors,  
 ne presse point les passages de l'air ni ceux du boi-  
 re & du manger: l'Interne consiste dans l'inflam-  
 mation & l'ensure des muscles internes du larynx  
 qui sont quatre petits muscles situés: 1.° terciaire-  
 ment dans le larynx, deux qu'on appelle ariténoï-  
 diens, & les deux autres cricoariténoïdiens; leur  
 action est de fermer le cartilage ariténoïde qui a la  
 forme du bec d'une aiguiere. Quand ces muscles  
 sont enflés ils sont tellement clore le cartilage que  
 l'air ne pouvant passer les malades sont prêts d'é-  
 touffer, c'est cette esquinancie qu'on juge mortelle  
 par cette raison, & qui a besoin de notre secours.

On suppose que le malade aura été saigné des  
 bras copieusement, & même de la jugulaire, que  
 tous les remèdes ordonnés & nécessaires en pareil-  
 le occasion où il s'agit de relâcher les fibres mus-  
 coleuses & de diminuer l'effervescence du sang,  
 auront été pratiqués, qu'on est certain que l'em-  
 pèchement de la respiration est au larynx, que le  
 malade a des forces suffisantes, qu'il y a lieu d'es-  
 pérer qu'en faisant entrer l'air dans les poudrons,  
 on lui sauvera la vie, & qu'il periroit infaillible-  
 ment sans l'opération dont tous conviennent unani-  
 mement; & voici comment on doit s'en ac-  
 quitter.

Avant l'opération il faut disposer l'appareil tel <sup>Précaution</sup>  
 que vous le voyez sur la planche XXIX. On le <sup>avant que</sup>  
 mettra dans un bassin qu'on fera tenir auprès de <sup>d'opérer.</sup>  
 soi par un serviteur, puis on situera le malade à

son avantage. Les uns veulent qu'il soit couché pour la commodité de l'Opérateur. d'autres prétendent qu'il soit assis, afin d'avoir la respiration plus libre pendant l'opération : il y en a qui le font coucher à demi, la tête penchée en arrière pour mieux présenter le col ; & d'autres s'opposent à cette situation disant que c'est le moyen de faire ébranler le p. l. l. qui n'est pas en cet état, & qu'il y a une enflure considérable ; mais on laisse à la discrétion du Chirurgien de placer son sujet de la manière la plus commode pour l'un & pour l'autre. Ensuite il marque l'endroit où il veut faire son incision. Quelques-uns veulent que ce soit entre la d. n. c. & la troisième des bronches ; quand la tumeur n'est pas grosse, & quand la gorge n'est pas enflée, ils conseillent d'ouvrir entre la troisième & la quatrième pour s'éloigner du larynx ; mais quelquefois cette partie est si tumescée, ou le malade si gros qu'on ne peut pas se risquer compter les cartilages, il faut alors marquer l'endroit au ponce au-dessous du larynx.

Pre-  
mière  
opération.

Dans l'opération il faut pincer la peau à l'endroit désigné, la faire tenir d'un côté par un serviteur, & de l'autre la tenir soi-même de la main gauche ; puis avec un petit bistouri droit A. couper les ligaments sur le lieu marqué, & les ayant lâchés, on séparera avec un débruisseur B. les muscles sternothoraciques qui montent du sternum le long de la trachée artère pour s'aller insérer aux parties latérales du cartilage trachéal. Ces muscles étant séparés l'un de l'autre, on découvre les bronches, & la trachée artère, qui sont des anneaux cartilagineux posés & attachés les uns sur les autres, formant par leur union un conduit toujours ouvert qu'on nomme la trachée ou l'ap. artère. On prend ensuite un petit instrument fait comme un jeringelette appelé broncocomiste C. ou à son défaut une lancette armée D. & environnée d'un

seconde  
pa.

bandelette pour la tenir ferme avec son manche, on se plonge entre deux anneaux, & on se l'enfoncé point trop, de crainte de piquer la trachée artère dans la partie postérieure. Avant que de retirer l'instrument on introduit dans l'ouverture un filier E. qui sert à y faire entrer une canule d'air, en F. qui doit être couverte de peau de tacher au fond de la trachée artère, percée de son long & à son extrémité, pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir, & qu'on choisit plate pour s'accommoder à l'espace d'entrer les deux bronches. & ayant deux fils annexés à la tête pour y passer un ruban G. & l'attacher au tour du col. Quand la canule est placée, l'air entre & sort librement, & l'opération est finie.

De la ca-  
nule.

Quelques-uns veulent qu'on exécute cette opération par une ponction seule, & qu'avec le broncocomiste ou la lancette on ouvre la peau de l'en-  
tre-deux des cartilages bronchiques, & qu'on ne  
tire point l'instrument entré dans la trachée ar-  
rière, avant que d'y avoir mis un filier pour y con-  
duire la canule ; de cette manière l'opération est  
plus tôt accomplie, moins cruelle, & plus aisée à  
guérir.

Après l'opération on fait une petite pose pour l'assèment, laisser respirer le malade pendant quelque temps, puis on le passe en mettant sur l'ouverture un petit morceau d'éponge H. trempé dans du vin chaud, & exprimé avant que de le mettre, il n'y faut point frotter du coton, ni de charpie de crainte qu'il n'en soit entré quelque particule dans la trachée artère, ce qui causeroit une toux violente comme à ceux à qui il est tombé quelque graine de liqueur dans le larynx pour avoir voulu trop en passer, en buvant, & c'est ce qu'on appelle faire du vin de Nazaret. Si l'éponge étoit trop fine ou trop épaisse & que l'air eût de la peine à entrer, il la faudroit changer, on n'en point mettre par ce qu'on ne

478 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 faire cette opération que pour laisser la liberté à  
 l'air de faire son chemin. On met ensuite un em-  
 plâtre L. une compresse K. & un bandage fenestré  
 L. qu'on ne serre que médiocrement, à cause que  
 ces parties étant nerveuses & très-souples, elles  
 ne peuvent souffrir la contrainte sans incommoder  
 beaucoup.

Moyen de  
 résister à la  
 playe.

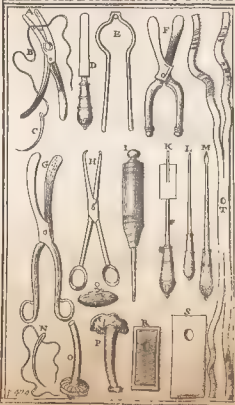
Cet appareil ne doit subsister que trois ou qua-  
 tre jours ; car dans ce temps-là ou le malade meurt,  
 ou l'obstacle qui interdisoit l'entrée à l'air, est le-  
 vé, dès lors que l'inflammation étant cessée, l'en-  
 flure diminuée, & l'air reprenant sa route ordi-  
 naire, on ôte la canule & on travaille à guérir la  
 playe. Pour cet effet on en rapproche les lèvres l'u-  
 ne de l'autre avec un bandage incarnatif M. qui se  
 fait en posant le milieu de la bande derrière le col ;  
 d'où on vient le passer par devant pour croiser les  
 deux chefs de la bande sur la playe ; par ce moyen  
 & avec un baume qu'on met dessus on tâche de  
 recoller au plutôt ces deux lèvres.

Si le bandage ne s'est biffé pas, il faudroit faire  
 quelques points avec cette aiguille courbe N. en-  
 filee d'un fil cire O. Car on ne sauroit trop-tôt  
 reboucher la playe de la trachée-artère, vu que  
 l'air qui entre par cette ouverture, est regardé  
 comme un air étranger, parce qu'il n'est point  
 modifié & temperé comme il doit être par la bou-  
 che & par les narines, avant que de toucher à une  
 substance aussi délicate que celle des poumons qu'il  
 pourroit fatiguer par la suite. Entre les mains d'un  
 bon Chirurgien la cure de cette playe est facile,  
 parce qu'il la traite avec méthode, & suivroit les  
 règles constantes de la meilleure pratique.

Fausse opi-  
 nion.

Il y a des Auteurs qui la croient difficile &  
 même impossible. Ils ont vu que ces parties crues  
 cartilagineuses elles ne peuvent pas se reprendre  
 comme les charnues ; mais l'expérience détruit  
 cette raison. Fabricius nous assure qu'une servante

XXXII. POUR L'OPERATION DU POLYPE



CINQUIÈME DEMONSTRATION. 479

qui s'étoit coupé la trachée artère, en guérit; & j'ai porté à Saint Germain un homme qui reçut un coup de pistolet étant à une chasse de Sanglier, la balle entrois par le côté droit du col, & sortoit par le gauche, lui perçant la trachée-artère, dont néanmoins je l'ai parfaitement bien guéri. (a)

(a) On ne manque point d'expériences qui confirment ce que notre Auteur dit ici au sujet des playes de la trachée artère, & qui démontrent par conséquent les raisons de ceux qui ne font point partisans de l'opération de la Bronchotomie.

On trouve dans un petit Traité \* sur cette opération composé par Habicot Chirurgien de Paris, plusieurs exemples de personnes qui ont été parfaitement guéries de blessures faites à la trachée artère. Deux de ces personnes y avoient été blessées par un instrument tranchant, & un autre l'avoit été par un coup d'arquebuse. Il étoit survenu à la gorge de ces trois blessés un gonflement de nos inflammation si considérable qu'on avoit lieu de craindre la suffocation. Habicot mit une petite canule de plomb dans la playe de la trachée artère de deux de ces blessés, afin que l'air pût sortir & entrer librement dans leur pouton; il fit une ouverture à la trachée-artère du troisième, pour le même sujet. Quand les accidens cessèrent il ôta la canule, & les playes guérirent parfaitement. Un jour le 10. de 14. ans qui avoit voulu avaler plusieurs pièces d'argent enveloppées dans un linge pour les dérober à la recherche des voleurs, avoit porté en lui, parce que le paquet étoit engagé dans le pharynx de manière qu'on n'avoit pu le retirer, ni le faire descendre dans l'estomach. Son col & sa face étoient si enflés qu'il en étoit méconnoissable. Habicot lui fit l'opération de la Bronchotomie après laquelle le gonflement se dissipa. Il fit descendre avec une sonde de plomb le paquet d'argent dans l'estomach. Le pauvre homme guérit parfaitement de l'opération, & rendit par l'anus son argent à diverses reprises.

Lorsque la playe des tegumens n'est point vis-à-vis du celle de la trachée artère, l'air trouvant un obstacle à la sortie, peut s'infiltrer dans le tissu cellulaire de la peau, ce qui produit un emphysème. Feu M. Arnaud vit un

\* Question Chirurgicale, par laquelle il est demandé que le Chirurgien doit absolument pratiquer l'opération de la Bronchotomie, &c.

jeune homme bleffé depuis trois ou quatre jours à la trachée artère d'un coup de pistolet, et qui avoit jouï d'un emphysemé universel. Cet habile Praticien du-là sur le champ la playe des tegumens, & découvrit celle de la trachée artère, pour mettre ces deux playes vis-à-vis l'une de l'autre. Il appliqua sur l'ouverture de la trachée artère un morceau de papier mouillé, & panta la playe à l'ordinaire. Le malade guérit peu à peu, & se guérit parfaitement.

Il est bon de remarquer ici qu'une blessure à la gorge est mortelle, lorsque les carotides & les jugulaires internes sont ouvertes. Ainsi une personne qui auroit reçu ou qui se seroit fait avec un instrument tranchant porté en travers une blessure qui pénétreroit jusqu'à l'œsophage mourroit instantanément en peu de tems, car l'œsophage ne pourroit être ouvert de cette manière sans que les carotides & les jugulaires internes le fussent aussi.

Il y a des playes à la gorge par lesquelles les alimens sortent. Il ne faut pas toujours croire pour cela que la trachée artère & l'œsophage soient ouverts. Les alimens qui sortent par ces playes ne sont point entrés dans l'œsophage; car s'ils en venoient, il faudroit qu'ils passassent par l'ouverture de la trachée artère, ce qui ne se pourroit faire sans qu'il en tombât dans ce canal qui est toujours ouvert; & par conséquent sans que le bleffé en fût incommode. Ces fèces de playes par où les alimens s'échappent pénètrent jusqu'au fond du gosier entre l'épiglotte & la racine de la langue.

Quelques points de suture enrou-coupés, la situation de la tête & un régime de vie convenables, sont les seuls moyens qu'on employe ordinairement avec succès pour guérir ces sortes de playes. C'est par ces moyens que M. Verdier a guéri une playe de cette espèce, dont on a parlé dans une remarque plus haut.

*Fin de la Cinquième Démonstration.*

OPERATIONS



# OPERATIONS DE CHIRURGIE.

SIXIÈME DEMONSTRATION.

*Des Opérations qui se pratiquent à la Tête  
& aux yeux.*

## ET PREMIEREMENT DU TREPAN.



**ESSAIS**, de toutes les opérations particulières que demandent les maladies de la tête, n'y en ayant guères de considérables & d'ulcérées que celle du Trépan, nous y joindrons celles qui se font aux yeux & aux parties qui en dépendent, afin de remplir le tems destiné à notre Démonstration.

Il est bien vrai que les Anciens en pratiquoient un grand nombre à cette partie: ils faisoient au front trois incisions en long ou qu'à l'un de la longueur de deux doigts, pour couvrir tous les vais-

Il y

482 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
seaux qui étoient entre deux taillades; ils appelloient cette opération, *hystoparsisme*, du nom de l'instrument dont ils se servoient, qui avoit la figure d'une spatule. Ils faisoient encore au-dessous de la suture coronale une incision qui s'étendoit d'un crâne à l'autre & pénétoit jusqu'au crâne duquel ils séparoient le pericrâne: ils avoient donné à cette opération le nom de *pericrisisme*, dérivé de *peri* autour, & de *skrizem* qui veut dire écorcher ou racle. Il s'appliquoit aussi des cauteris ou potentiels ou réels sur la suture coronale pour corriger, à ce qu'ils prétendoient, l'infirmité froide & humide de la tête. Leur dessein étoit d'empêcher par de tels moyens le dépôt des humeurs sur les yeux & sur beaucoup d'autres parties & ainsi de les préserver d'une infinité de maladies, mais on les a trouvés si cruels & si peu utiles qu'on ne les pratique plus aujourd'hui.

L'opération du trépan que je me propose de vous démontrer, ne convient point aux playes du cuir chevelu, ni à celles des tégumens de la tête, c'est pourquoi je ne vous parlerai pas de ces playes; & comme elle ne se fait qu'aux blessures du crâne, desquelles même il y en a quelques-unes où elle n'est pas nécessaire, il faudra vous en établir les différences, afin que vous soyez instruits de celles qui en ont besoin, & de celles où on se dispense de la faire.

Les espèces de fractures du crâne sont en grand nombre, elles ont toutes leurs noms particuliers; & ce n'est ce sont les Grecs qui les ont nommés, la barbare & la rudesse de leur prononciation pourroit égarer le jeune Chirurgien à qui ils paroissent au commencement difficiles à retenir; mais pour peu qu'il s'y accoutume il demeurera d'accord qu'il croit nul-ai é de leur en trouver de plus convenables, & dont l'etimologie fit aussi-bien entendre la nature de ces playes.

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

483

Je les réduis à douze que je vais vous expliquer les unes après les autres. Je m'arrêterai d'abord leur nom grec, & je vous dirai ensuite celui que les Latins leur ont imposé, puis nous viendrons au nom français sous lequel nous les appelons. Cette méthode vous en donnera une idée qui s'imprimera dans votre mémoire sans beaucoup de peine.

*Hedra* dérivé d'*hegein* qui veut dire soigner, en latin *sedes* ou *vesigium*, en français *marque* ou *siège*, est une très-simple incision au crâne où le coup ne laisse que la marque sans pénétrer au-dedans.

De celle qui est une marque ou siège, ou siège, ou siège.

*Ecope* est dérivé de *en* qui signifie entre, & de *copin* couper, en latin *mesum* ou *excisio*, en français *couper*, *mesum*, c'est une solution de continuité en l'os, laquelle ne s'étend pas plus loin dans la partie que l'instrument qui a fait le coup.

L'ecope.

*Diacope* vient de *dia* qui signifie par, & de *copin* couper, en latin *præcisio* ou *diffectio*, en français, *taillade*, *diffectio*, c'est une espèce de fracture au crâne dont le coup a été donné de biais, & où la pièce de l'os n'est qu'à demi emportée.

Diacope.

*Apopharyngos* est tiré de *apo* qui signifie de, & de *skaphariz* une hache ou doloir, en latin *dedolatio*, en français, *dedolatio*, c'est une solution de continuité au crâne où la pièce est emportée & coupée comme si la doloir en la hache y avoient passé.

De l'apopharyngos, ou de skaphariz.

*Tichysma* qui vient de *tich* un poil, en latin *non tichis*, *non capillari*, en français *seu capillaire*; est une fracture où la suture du crâne est si fine & si déliée, qu'elle ressemble à un cheveu. Pour s'y accoutumer, il faut quelquefois l'usage de l'encle sur le crâne, & après l'avoir essuyé, on aperçoit la suture par le trait que cette remède y laisse.

*Ryngium*, qui veut dire diviser, en latin *divisio*, *seisura*, en français *seu on seure*, est

De ryngium.

484 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
une fente apparente, qui s'étend au-delà de l'instrument avec qui on a frappé, & par laquelle l'os ne s'écarte point de sa place, ses pièces divisées restant égales & continues; ces fentes se font au crâne comme celles qui se font aux pots de terre.

Definition  
de l'apophyse.

*Apophyse* de *apo* & de *stigma* qui veulent dire doublement de fracas ou de bruit par écho, en latin *resonatio*, en François *convulsion* ou *courbure*, est une espèce de fracture du crâne faite en la partie opposée à celle qui a reçu immédiatement le coup.

De *clausus*. *Clasus* ou *phlosus*, en latin *confusio*, & en François *confusion* ou *collision*, c'est-à-dire écartement ou froissure, est une contusion en l'os, causée par quelque effort externe, ou bien une dépression ou un enfoncement fait avec violence à la superficie extérieure du crâne, laquelle est rentrée en dedans sans aucune fente, comme se font les enfoncures aux pots d'étain.

De l'entail-  
le ou écar-  
tement.

*Entailis* ou *Ecephasis*, en latin *interritus desiderantia*, ou *illisio*, en François *embaras*, *désolence*, ou *écartement*, c'est une fracture du crâne où il y a plusieurs fentes, & où il est brisé en plusieurs morceaux.

De l'écaille  
ou.

*Ecaille* dérivé de *ex* qui veut dire dehors, & de *piez* qui signifie presser, en latin *depressio*, en François *enfoncement* ou *l'air*, c'est une rupture du crâne en plusieurs pièces, dont quelques-unes ou toutes pressent & blesent les internes.

De l'engis-  
sement.

*Engisse* dérivé de *in* qui signifie dedans, & *gissu* courber, en latin *appropinquatio*, en François *approcher*, c'est une fracture du crâne, en laquelle un des bouts de l'os séparé est enfoncé sur la dure-mère, l'autre bout relevé en dehors, faisant le pont levé.

On com-  
me.

*Comme* dérivé de *comae*, qui veut dire une voute, en latin *astudatio* ou *fontaine*, en François *en-*

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

485

ture, est une espèce de fracture du crâne où le milieu de l'os fracturé s'élève en forme de voute, & ressemble au dos d'une tortue.

Mais je réduis toutes ces fractures du crâne sous trois genres, sous l'incision, sous la fente, & sous la contusion, qui renferment les douze fractures dont je viens de vous parler.

Reduction  
de toutes ces  
fractures.

L'incision est une petite playe au crâne qui ne va pas plus loin que l'instrument qui l'a faite : elle en contient quatre qui sont les premières; savoir, l'*phedra* qui n'est qu'une simple marque; l'*ecceps*, qui est une petite incision, le *diarope*, qui n'élève point la pièce de l'os; & l'*apophyse*, qui emporte la pièce, comme un coup de hache, ces quatre playes du crâne ne demandent point le trépan.

De l'inci-  
sion.

La fente est une solution de continuité au crâne qui va plus loin que l'anne qui a donné le coup, elle comprend trois sortes de fractures; savoir, le *trichisme*, ou la scissure capillaire, le *rogne*, ou la fente apparente, & l'*apophyse*, ou le contre-coup. L'opération du trépan convient à ces trois espèces.

De la con-  
tusion

La contusion est une dépression violente faite par quelque instrument contondant qui rompt & sépare les parties du crâne qui étoient unies ensemble; elle a sous elle cinq autres espèces de fractures; savoir, le *clausus*, ou l'enfoncement sans fracture apparente, l'*entailis* ou l'écartement & la brisure de l'os, l'*ecaille*, où les esquilles pressent la dure-mère, l'*engisse*, où l'os est en forme de pont-levis, & le *comae*, où l'os est en voute & fait comme le dos d'une tortue. Ces cinq sortes de fractures ne se peuvent guérir sans le secours du trépan, excepté le *clausus* où l'os peut aux enfans faire ressortir & se remettre immédiatement après le coup reçu.

On convient de toutes ces fractures du crâne,  
Il y a



excepté de l'*Papekyma*, qui est le contre-coup.

Tous les Anciens ont établi comme certain, &amp; ils nous en parlent comme s'ils l'avoient vu arriver plusieurs fois, ils veulent que ce soit l'air du dedans de la tête, lequel étant poussé par la violence du coup à la partie opposée à celle qui a été immédiatement frappée, fait fendre celle-là plutôt que l'autre, quand elle y est beaucoup plus disposée, &amp; ils appellent cette playe contre sente. Mais les Modernes la corrigent, croyant prouver par des raisons physiques &amp; démonstratives que le contre-coup ne se peut faire, parce que le crâne est composé de plusieurs pièces jointes ensemble, ce qui doit amortir le coup; &amp; qu'il n'en est pas de même du crâne que des pots de terre qui par une vertu élastique se cassent quelquefois à la partie opposée à celle qu'on frappe; car la pression de leurs particules fait qu'elles resistent toutes à la fois, &amp; lorsqu'il y a moins d'union &amp; de fermeté en un endroit qu'en un autre, c'est là où il se brise. On ajoute que ces mêmes Accidents sont pour usage aux suture d'empêcher le sang d'être poussé d'un os du crâne à un autre, &amp; d'être en dedans du principe sur lequel il se fait le contre-coup; on soutient enfin que c'est à cause des sutures en d'autres endroits qu'en celui où le coup avoit été directement appliqué, cela vient par un second ou troisième coup reçu par une autre chute dont le blessé ne se souvenoit point, parce que la force du premier coup, ou de la première chute l'ayant tout étourdi, il ne se souvenoit point de ce qui lui étoit passé en tête.

Les Modernes, si deux faits qui me sont tombés entre les mains, ne me confirmoient pas dans l'opinion des Anciens. Les voici. A Versailles en 1670, le Duc de Nemours, alluit

abreuvé ses chevaux tomba la tête sur le pavé, on le rapporta à l'Hôtel ayant perdu connoissance. Je fus appelé aussitôt, & je lui trouvai une playe aux cornes. Je la dilatai assez pour y appliquer le trépan. Le lendemain ayant vu une fracture à l'os, je le trépanai. Il demeura toujours sans connoissance. Trois jours après une tumeur ayant paru sur l'occipital, je l'ouvris, & remarquant qu'il étoit fracturé, j'y fis un second trépan; il sortit par l'un & par l'autre beaucoup de sang, & à mesure que ce sang sortit le jugement lui revenoit. Je continuai à le panser & il guérit. En 1672, une fille de neuf ans se trouvant auprès de gens qui jolioient aux quilles, la bouille jetée en l'air au lieu de tomber dans le quillier, tomba sur la tête de la petite fille qui en fut assommée, on la porta chez son père qui tenoit un cabaret auprès des Recolets. On me vint chercher, j'observai deux petites contusions sur les parietaux, j'ouvris la plus grosse où j'aperçus l'os fracturé, & je la trépanai, deux jours après l'autre contusion ne diminuant point, je fus obligé de l'ouvrir, & y ayant trouvé une fracture, je ne pus pas me dispenser d'y faire encore un trépan, la connoissance lui revint peu à peu, les accidents se dissipèrent à mesure que les playes suppurèrent, & elle en guérit. La première de ces histoires prouve le contre-coup de devant en derrière, & la seconde prouve qu'il se peut faire d'un côté de la tête à l'autre; car il n'est pas vrai qu'ils aient reçu chacun deux coups différents, & justement aux endroits où on établit les contre-coups. (a)

(a) On a plusieurs exemples d'autres espèces de contre-coup. On a trouvé la deuxième table d'un os brisée, quoique la première eût résisté au coup. On a vu des os brisés au dessus & au-dessous des endroits où les coups leur avoient été portés. L'un ou a remarqué qu'un os brisé d'un côté os qui est frappé peut se casser, sans

Les signes des fractures du crâne tirés des meilleurs Auteurs, & mis en ordre par les Modernes, font de deux sortes, ou sensibles, ou rationnels.

Les signes sensibles, sont ceux qui tombent sous les yeux du malade & du Chirurgien. Ceux qui regardent le malade, sont d'avoir ou du bruit & un craquement à l'os, au moment qu'il a été blessé; d'entendre lorsqu'on frappe sur l'os découvert, un son comme celui d'un pot fêlé, de sentir un ébranlement douloureux qui lui répond à la playe quand il iterit quelque chose entre les dents. Ce dernier signe n'est pourtant pas constant & certain, j'en ai vu à qui on faisoit surer un mouchoir entre les dents, & qui en le tirant ne sentoient point de douleur à la playe, quoiqu'ils eussent le crâne fracturé, & d'autres qui en sentoient, quoiqu'il n'y eût point de fracture, parce que la playe étant au muçil croraphice ou aux environs, l'effort & le mouvement de la mâchoire s'y communicoit si-  
sement.

Les signes sur lesquels le Chirurgien se fonde, sont tirés de trois choses, 1°. De la vue, lorsque la fracture est tellement apparente qu'il la découvre par les yeux. 2°. Du toucher, quand il la peut sentir avec le doigt. 3°. De la sonde, qui lui fait rencontrer des irrégularités à l'os.

Il est inutile de donner ces différents mécanismes de ces accidens, ni de les expliquer, car on a vu trop souvent les Auteurs se contredire, & les uns ont été convaincus, le témoignage d'un grand nombre d'Auteurs & de Modernes, & l'inspection de plusieurs crânes que des Auteurs ont envoyés dans cet ouvrage, suffisent pour convaincre l'incertitude de quelques-uns d'eux.

Il arrive quelquefois que des coups violents en lesfrans les os, causent les fractures. Quand un coup est porté sur l'occipital, il se peut faire qu'elles s'écartent en deux endroits opposés, comme quelques expériences l'ont fait voir. Il se forme une tumeur dans ces endroits de ces os fracturés.

Les signes rationnels dépendent 1°. De la cause efficiente. 2°. De la nature de la playe. 3°. Des accidens.

A la cause efficiente il faut considérer trois choses. 1. Celui qui a frappé, savoir s'il est fort & robuste, s'il étoit en colère, s'il a frappé avec violence, & s'il étoit sauté plus haut que celui qui a été blessé. L'outes ces circonstances qui dénotent que le coup a porté avec plus de force, au lieu que des circonstances opposées marquent le contraire. 2. Avec quoi on a frappé; par exemple, si c'est un bâton, on doit avoir égard à sa quantité, s'il est gros ou menu, à sa masse, s'il est d'un bois pesant ou léger; à sa figure, s'il est égal ou inégal, s'il est rond, quarré, ou triangulaire; & enfin à la qualité & à la forme de sa substance. Si c'étoit un instrument de fer ou de plomb, tranchant ou obtus & contondant, on bien si c'étoit une pierre, savoir si elle étoit grosse ou petite, si elle étoit tombée de fort haut.

Touchant la nature de la playe il faut examiner Sur la nature de la playe. 1. si elle est grande, plus ou moins étendue, si elle est accompagnée d'une insigne contusion, ce qui marque que le coup aura été contondant. 3. La situation, parce qu'étant sur un os mince comme le parietal, il pourra plier & avoir fracture que sur un os épais, & dur comme l'occipital.

Sur les accidens on observera de quelle nature ils sont, car il y en a de primitifs & de consécutifs; & ceux-là arrivent dans l'instant de la blessure, par exemple, le hémorragie d'abord été étouffé comme un bœuf qu'on asomme, & il sera tombé comme un fût, & d'autres arrivent après, comme un flux de sang par la bouche, par les narres, par les oreilles avec perte du son, & d'autres encore de la mémoire. Les consécutifs viennent en-

Considérations sur la cause efficiente.

490 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
suite de la fracture, comme les nausées, le vomissement, la fièvre & l'assoupissement. (a)

Ces symptômes que l'Auteur donne ici pour des signes de la fracture du crâne, n'en sont des autres que tant qu'on les voit, car souvent ils surviennent sans même que la fracture soit endommagée, & elle peut être considérablement fracturée sans que ces symptômes paroissent. On ne doit les regarder que comme des signes du dérangement des fontaines du cerveau. Pour prouver cette importante proposition, je m'en étai un peu au long sur les délirantes que les coups portés à la tête y causent.

Ces coups ne sont dangereux, que parce qu'ils dérangent les fonctions du cerveau, soit en l'ébranlant, soit en y occasionnant une compression.

Je parlerai séparément de l'ébranlement ou commotion du cerveau, & de la compression.

Lorsque la tête est frappée par quelque coup, ou que dans une chute elle rencontre quelque corps dur, le crâne se peut recevoir de mouvement sans la commotion du cerveau, & la substance du cerveau qui le remplit exactement. Plus le crâne résiste à l'effort du coup, plus la position du mouvement qu'il communique au cerveau est considérable; c'est à dire, que s'il se fait une grande fracture au crâne, la commotion du cerveau peut être légère; mais s'il demeure entier ou se trouve peu fracturé, la commotion du cerveau est proportionnée à la violence du coup. Une expérience familière aidera à faire concevoir ceci. On prend par un bout une planche mince, comme celles qu'on se fait les tonneaux, & l'on frappe avec force sur quelque corps dur. Si elle ne se casse point, une bonne partie du mouvement que le coup aura occasionné se perd dans la planche, & le cerveau ne reçoit que peu de commotion. Si au contraire elle se casse, le mouvement se perd dans la cassure, & le cerveau reçoit une plus grande commotion. On voit par là que la violence du coup est la cause de la commotion du cerveau, & que la violence du coup est la cause de la fracture du crâne. On voit par là que la violence du coup est la cause de la commotion du cerveau, & que la violence du coup est la cause de la fracture du crâne.

SIXIÈME DEMONSTRATION. 491  
La force qui tomba sur la place vide mort, sans prodigier une parole, ne poussa un seul cri. M. Litre appelé pour visiter le cadavre, fut surpris de ne trouver en dehors, à la tête aucune contusion, tumeur, playe ou fracture, & de trouver tout en dedans en son état naturel, le cerveau ne remplissant pas à beaucoup près toute la capacité intérieure du crâne, & comme il fait ordinairement, & la substance, aussi molle que du miel, & de la couleur d'un rouge de cerise. A la vue plus serrée & plus comprime de la substance, voilà la seule chose à quoi l'on puisse attribuer cette mort subite. Le cerveau n'était point comprimé, & il parait visible que l'os du crâne, & comme il a peu de ressort, il n'aurait pas pu revenir de cet état, & par conséquent la distribution des esprits dans tout le reste du corps, n'était libre pour tous les mouvements, avant qu'il cessât d'être en vie.

On a vu souvent des crânes coulés, & de la fracture, sans qu'il soit survenu aucun symptôme, & que les blessés aient gardé le lit. On a remarqué au contraire que de fortes contusions sans fractures, ou avec de petites fractures appelées fractures capulaires, sont ordinairement accompagnées d'accidents fâcheux. Il est inutile de chercher à expliquer ces choses; car on ne peut attribuer à la violence du coup, & de la fracture, la cause de la mort.

De plus l'expérience fait voir que les symptômes de la commotion du cerveau, sont les mêmes, & que la violence du coup est la cause de la commotion du cerveau, & que la violence du coup est la cause de la fracture du crâne. On voit par là que la violence du coup est la cause de la commotion du cerveau, & que la violence du coup est la cause de la fracture du crâne.

On voit par là que la violence du coup est la cause de la commotion du cerveau, & que la violence du coup est la cause de la fracture du crâne. On voit par là que la violence du coup est la cause de la commotion du cerveau, & que la violence du coup est la cause de la fracture du crâne.

Ce qu'il y a de dangereux dans la commotion du cerveau, c'est 1.<sup>o</sup> la perte du ressort de ses fibres qui produit l'affaiblissement du cerveau sur lui-même & celui du cerveau, 2.<sup>o</sup> la rupture de quelque vaisseau sanguin.

Le cerveau est une masse très molle, composée d'une multitude de fibres délicates, qui dans le moment de la commotion peuvent perdre leur ressort en tout ou en partie, & tomber les unes sur les autres. La perte totale du ressort de ces fibres, s'il ne se rétablit promptement, cause une mort subite, telle que celle du prisonnier dont on a parlé.

Il y a une infinité de vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition du cerveau, & dont les tuniques sont fort délicates. Il est aisé par conséquent qu'un ou plusieurs se rompent, lorsque cette partie est considérablement ébranlée. En ce cas la commotion y occasionne une compression formée par le sang qui s'épanche sur la surface du cerveau, ou même dans la substance. Cet épanchement est plus ou moins considérable, & plus ou moins de tems à se manifester, à proportion que le vaisseau ouvert est plus ou moins gros.

L'affaiblissement du ressort des fibres du cerveau & l'épanchement des liqueurs sont les causes immédiates des symptômes de la commotion, qui se divisent en primitifs & consécutifs.

Les primitifs sont ceux qui arrivent au moment de la blessure, comme la perte de mouvement & de connaissance, la chute du lieu, causée par la paralysie momentanée des extrémités inférieures, l'écoulement involontaire de toutes les sécrétions, le vomissement bilieux, ou celui des aliments, le saignement du nez, des yeux, des oreilles, &c. de la bourse.

Les consécutifs sont ceux qui surviennent par la durée, la violence & la continuité des symptômes. Il est aisé de se convaincre que ces symptômes, qui sont plus ou moins graves, dépendent de la violence de la commotion, & de la quantité de sang épanché.

Les symptômes primitifs de la commotion du cerveau sont ceux qui arrivent au moment de la blessure. Tels sont la léthargie, la fièvre, la parésie, &c. la plupart de ceux que l'on a mis par ordre de priorité, lorsqu'ils reviennent. Car, si l'on considère que les premiers symptômes de la commotion du cerveau sont ceux qui arrivent au moment de la blessure, on verra que les symptômes consécutifs sont ceux qui surviennent par la durée, la violence & la continuité des symptômes.

La fièvre n'est pas toujours une mauvaise marque; au contraire, dans les fortes commotions son absence n'est pas un signe favorable. Tous ces symptômes tant primitifs que consécutifs viennent des uns du dérangement ou désordre des esprits animaux, & des autres du trouble qui arrive dans la circulation du sang.

Dans ces cas on sagne du bras, du pied & de la jugulaire, pour accélérer le cours du sang, & pour faciliter le rétablissement des fibres du cerveau. La saignée peut remédier à l'épanchement qui survient dans le cerveau lorsqu'il est petit, comme elle remédie à ceux qui arrivent dans les autres parties du corps, elle peut en dégager les vaisseaux, faciliter la rentrée des liqueurs. Néanmoins l'épanchement est quelquefois si considérable, qu'il ne peut évacuer que par le trepan les liqueurs répandues. Mais pour l'appliquer il faut savoir l'endroit où l'épanchement est formé, & que d'ailleurs il ne soit point dans l'intérieur du cerveau où l'on ne peut pas pénétrer. Or il est presque impossible d'avoir des indices du lieu d'un épanchement occasionné par la violence de la commotion du cerveau. Dans ce cas le sang épanché devient quelquefois purulent & le malade meurt.

On a trouvé en ouvrant les cadavres beaucoup d'exemples de ces fortes d'accidents.

Il est important de remarquer ici au sujet des épanchements occasionnés par la commotion, qu'il y en a dont les symptômes ne se manifestent que long tems après le coup reçu. Combien a-t-on vu de personnes & principalement d'enfants qui avoient reçu quelque coup à la tête, mourir plusieurs mois après, sans qu'il leur fût survenu d'accidents que peu de tems avant leur mort. Les vaisseaux qui se rompent dans ces cas, sont fins, que ce ne soit qu'à la longue qu'ils se rompent, & que la grande quantité de liqueur épanchée produise les symptômes, & cause la mort.

En effet, en ouvrant les cadavres de ces personnes, on a trouvé du pus ou du sang épanché sur la surface du cerveau, ou dans les membranes, ou dans le cerveau.

Ces exemples font voir que les symptômes de la commotion du cerveau sont ceux qui arrivent au moment de la blessure, & que les symptômes consécutifs sont ceux qui surviennent par la durée, la violence & la continuité des symptômes. Car, si l'on considère que les premiers symptômes de la commotion du cerveau sont ceux qui arrivent au moment de la blessure, on verra que les symptômes consécutifs sont ceux qui surviennent par la durée, la violence & la continuité des symptômes pendant les quarante premiers jours.



406 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
fermes qui surviennent quelquefois après des coups por-  
tés à la tête. Il est aisé de juger par cette éruption que  
sont les piéces osséuses, qu'il y a une fracture conside-  
rable à la tête.

Quand la tumeur est sans pulsation, c'est le sang venal  
qui la forme. Elle est plane, molle dans son milieu avec  
une espèce de fluctuation, dure dans sa circonférence,  
& plus ou moins élevée à proportion du nombre des  
fractures ou fractures qui se coupent.

Lorsqu'on ne trouve point de tumeur à la tête, il faut  
examiner s'il n'y a point quelque endroit déprimé, dou-  
loureux ou pateux, c'est-à-dire, où l'impression du doigt  
reste. Car cette espèce on indique ordinairement le lieu  
de la fracture & de l'épanchement, s'il y en a. Ce lieu,  
comme on l'a dit, n'est pas toujours celui qui a été frap-  
pé, puisque la fracture peut venir d'un contre coup.

On ne doit pas être surpris que les coups qui aillent  
le crâne n'endommagent pas quelquefois les tégumens,  
principalement lorsque ces coups sont portés par des  
corps ronds qui passent avec une grande rapidité. Les  
corps flexibles, & les tégumens, cèdent sans le  
rompre à la violence du coup qu'on leur porte; mais les  
corps durs, tels que le crâne, se cassent & se brisent.  
Ceux qui sont blessés par des balles de fusil n'ont sou-  
vent qu'une simple dépression sans playe à l'endroit où  
la balle les a touchés; mais l'un trouve au dessous ou  
à fracture considérable, ou même une fracture de la table  
interne. On trépane d'abord ces sortes de playes, si les  
accidens l'exigent.

Il faut ouvrir les tumeurs & les endroits déprimés. On  
y trouve quelquefois une fracture plus ou moins consi-  
dérable, quelquefois aussi on n'en trouve point. Dans  
ce dernier cas, si le péricrâne est détaché, on a lieu de  
penser que la table interne peut être fracturée.

On doit se ressouvenir qu'en prescrivant d'ouvrir les  
endroits déprimés & les tumeurs, on suppose les sym-  
ptômes qui marquent la lésion de la dure mere ou du  
cerveau en conséquence de quelque fracture ou épa-  
nchement. Car s'il n'y en avoit point, il faudroit regarder la  
blessure comme légère, & par conséquent ne point  
faire d'ouverture aux tégumens, à moins qu'en touchant  
la tête, on ne reconnût par la éruption ou par la pul-  
sation, qu'il y a un grand fracas des os du crâne, ou  
une tumeur anévrysmale.

On croit nécessaire de finir cet article par quelques-  
uns des observations qui prouvent que l'un a été  
qui sujet des playes de la tête & des fractures.

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

407  
sont les suites, & qui sont voir non-seulement que les  
fractures considérables ne font pas toujours suivies de  
symptômes fâcheux, mais encore que les menuees pou-  
vent être offensées, & que le cerveau peut perdre une  
partie considérable de sa substance, sans que la blessure  
soit mortelle, ni même accompagnée d'un accident  
considérable.

Un enfant de dix à douze ans étant tombé sur le front,  
une piéce de os coronal se détacha & perça les menuees  
& le cerveau. La playe des tégumens avoit beaucoup  
d'étendue; & on entrevoit à l'endroit de la fracture  
une portion considérable de la substance du cerveau. Il  
ne survint néanmoins aucun accident, & le blessé fut  
parfaitement guéri en peu de tems.

Seulement rapporte qu'une personne a été blessée par L.V. pag IV  
une balle qui lui tomba sur la tête & se cassa en chap.  
tra fort avant dans le cerveau, une portion de la sub-  
stance de ce viscère, grosse comme une noix, sortit au  
dehors par l'ouverture de la playe, & resta en suite  
peu à peu, de sorte que le blessé fut guéri parfaitement.

Un soldat donna un si grand coup de la poignée de  
son épée à un paysan sur le côté droit de l'os coronal,  
que le crâne ayant été fracturé, & les membranes rom-  
pues, la substance du cerveau quitta son lieu, & se  
montra, & sortit les premiers jours par supuration.  
On vit au dessous du crâne une balle qui étoit restée  
mettre une noix. Il ne survint néanmoins au blessé  
aucun symptôme, excepté une petite fièvre qui dura  
la supuration & la playe guérit heureusement.

M. de la Peyronie a vu une personne à qui une  
grande portion de la substance du cerveau avoit été Lette de M.  
envenimée, & longtemps après sa blessure, & non à M.  
Fus d'il lui en avoit resté la membrane rompue.

Mais M. de la Peyronie a vu encore  
un homme qui avoit été blessé à la tête  
par une balle de fusil, & qui avoit eu  
une fracture de l'os coronal, & une  
portion de la substance du cerveau  
qui étoit sortie par la playe, & qui  
étoit restée au dehors pendant  
plusieurs jours, & qui avoit été  
guérie sans aucun accident.

Id. Chirurg.  
Mar. 1711  
pag. 577.

Par. III.  
Fen. Com.



des forces; ou particulièrement, ſçavoir de l'en-  
droit où eſt le playe qui ſera plus dangereuſe à  
la partie antérieure, parce que les os y ſont plus min-  
ces, qu'à la poſtérieure, où ils ont plus d'épiſſe-  
ſſeur; le péril étant encore plus éminent ſur les  
temples, à cauſe de la delicateſſe de ces os & du  
muscule trophique qui eſt très-dangereux aux con-  
vulſions: elles ſont auſſi très-dangereuſes ſur le ſom-  
met de la tête au droit de la fontanelle, parce que  
l'os y eſt très-mince; & que le coup y tombe plus  
à plomb, ſur les ſinus ſourcilliers à cauſe de la li-  
gueur menſtruelle qui eſt en ſort; & plus ſur les  
ſutures qu'ailleurs par le déchirement des petites  
fibres, & des vaiſſeaux qui vont & qui viennent  
par la communication de cet endroit avec la dure-  
mère, ce qui fait un épanchement de ſang d. 1.  
ces parties. 3. Des accidens qui ſont ou univerſels,  
comme le fièvre, la phréſie, la convulſion &  
la paralylie; ou particuliers qui ſont ou bons comme  
une petite tumeur, une chair vermeille & une  
ſuyſſure ſolable, ou mauvais comme une cou-  
leur livide ou noire, une grande conſtance tant  
des chairs que de l'os, une manière ou ſanteſſe  
de l'un d'une conſiſtence viſqueuſe, des lèſes blaſph-  
des & applanies & une apreté de l'os qui devoit  
être uni. poli &c. d. 1.

Faisant attention sur tout ce que je viens de vous dire le Chirurgien jettera son prognostic qui doit toujours être douloureux particulièrement aux pl<sup>es</sup>, & dentée, car il y en a qui ne produisent que légères durs le comble cement, & qui dans la suite s'élèvent le malade au tombeau ; il faut le tenir sur ses gardes, beaucoup saigner pour empêcher l'excès de transpiration du sang dans le cerveau, & ne pas faire le Chirurgien d'une personne de qualité de la Cour, lequel ne veut point signer un Certificat de la cure des yeux dusles du Roi, qui étant comble de la chaille s'opacit par une grande contraction de la cataracte.

le sang épanché s'abîceda, & il mourut dans les quarante jours.

C'est un erreur dont il faut se débarrasser de croire qu'après les quarante jours le péril soit passé, il est vrai qu'au bout de ce terme on a lieu de bien espérer ; mais il s'en est rare vu qui après ce terme soit mort de leurs blessures, qu'on ne doit rien promettre de positif, si le blessé fait quelque débouché de vin ou de femme, s'il est exposé aux grandes chaleurs ou au grand froid, s'il est d'un tempérament délicat, & que son pouls ne reprenne pas la première vigueur, ou enfin s'il n'a pas soin de le conserver, il est en risque même après le seizantième jour. Les Jurisconsultes ont réglé en leur eux que les dangers étoient passés dans les 40 jours, & que si un blessé expiroit après ce terme, ce n'étoit plus à cause de la playe ; parce qu'il falloit aux Juges un terme pour condamner ou pour absoudre ceux qui avoient blessé, mais un Chirurgien prudent ne doit répondre de rien qu'au-delà du centième jour.

La cure des playes de tete, quand le crane n'y est point interesse, ne differe de celles des autres playes, que par quelques circonstances qui sont à être observées. 1. Il faut avant toutes choses raser les cheveux, mais pour le faire avec moins de douleur on les bavechera avec de l'eau & de l'huile mêlées ensemble, à quel on a donné le nom d'hydraëum, prenant garde qu'il n'entre point de poil dans la playe : que si on n'auroit pas pu empêcher qu'il n'en fût entré, il la faudroit laver avec du vin tiède avant que de la panser. 2. On est obligé de le nuir davantage contre le froid aux playes de tete qu'aux autres, parce qu'il est ennemi du cerveau, & il ne faut jamais rien appliquer qui soit acutuel ou froid. 3. Dans le commencement on se doit garder de le mouvoir, & de le toucher pour éviter la hémorragie & la douleur, & de le laisser en repos.



l'inflammation étant passée & la supuration formée, on le fera coucher sur la partie blessée, afin que le pus puisse sortir de la playe avec plus de facilité.

autres  
des playes  
de tête où  
le crâne a  
été ouvert.

Les playes où le crâne est d'abord découvert, & celles où il se découvre par la supuration qui se fait du péricrâne dans la suite, l'os n'étant point offensé, n'ont besoin d'être traitées que comme les playes simples. (a) On doit faire super plus long-temps celles qu'une contusion a coulées, que celles qui ont été faites par incision, & quand le crâne n'est que très-peu découvert, il ne faut

(a) Les playes de la peau ou du cuir chevelu, & celles du péricrâne faites par des instruments tranchans, sont ordinairement si simples, & ne demandent d'autres soins que celui de procurer leur réunion. Mais les piquures & les lacerations faites avec des épingles, sont le plus souvent accompagnées de lésions de l'os, & de cette lésion il

résulte une inflammation, & souvent une suppuration. On doit donc se méfier de ces playes, & les traiter comme si l'os étoit lésé. On doit aussi se méfier de celles qui sont faites avec des instruments piquans, & qui ne sont point accompagnées de lésions de l'os. On doit les traiter comme si l'os étoit lésé, & les faire super plus long-temps que les autres. On doit aussi se méfier de celles qui sont faites avec des instruments tranchans, & qui ne sont point accompagnées de lésions de l'os. On doit les traiter comme si l'os étoit lésé, & les faire super plus long-temps que les autres.

point trop ramponner la playe, laissant à l'os la liberté de se recouvrir, ce qu'il fait quelquefois sans s'exfolier, sur tout aux enfans. (a) Mais quand il est beaucoup dénué, il en faut attendre l'exfoliation, qui arrive en plus ou en moins de tems, selon que l'os est plus ou moins sec ou humide; & on ne mettra sur l'os rien d'osteux, mais seulement un plumaceau plat imbibé d'eau de vie ou d'esprit de vin chargé d'une teinture d'alcools, ou bien on versera sur l'os un peu de haine blanc de Fioraventi. L'exfoliation qui se fait n'est pas toujours sensible, c'est-à-dire, qu'on ne voit pas une feuille d'os se séparer toute d'une piece, car elle est quelquefois insensible, s'en allant avec la supuration par petites parcelles imperceptibles; mais soit qu'elle se fasse d'une manière ou d'une

autre, on fait une collection de matière dessous le lambeau, on fait avec une lancette une petite ouverture dans le lieu le plus bas de la tumeur formée par le pus épanché, où l'on ne colle, s'il est possible, la playe avec un fillet, en quelque endroit. Par l'un ou l'autre de ces moyens, on donne issue au pus épanché, après quoi on panse la playe de la manière qu'on verra de suivre.

(a) C'étoit une opinion communément reçue parmi les Anciens, que tous les os découverts doivent s'exfolier. C'est pourquoi ils tenoient pendant long-tems les lèvres de la playe écartées l'une de l'autre en attendant que l'os se recouvrit. L'expérience & la raison ont détruit cette opinion. On voit que les os découverts se recouvrent sans s'exfolier, & qu'ils se recouvrent plus promptement si on les laisse simplement découverts, qu'en retardant la réunion de la playe. On voit aussi que les os découverts se recouvrent plus promptement si on les laisse simplement découverts, qu'en retardant la réunion de la playe. On voit aussi que les os découverts se recouvrent plus promptement si on les laisse simplement découverts, qu'en retardant la réunion de la playe.



106 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
le découvrir ainsi : & lorsque le tour sera adhe-  
rent, il emploiera le dos de cet instrument, il  
coupera jusqu'au crâne, & ensuite avec une feuil-  
le de myrte E. il soulèvera les bords de la playe  
en les écartant, & séparant le pericrâne avec le  
moins de violence qu'il se pourra, pour diminuer  
la douleur qui ne manque point d'être très-vive  
dans ce moment, à raison de la tension des mem-  
branes nerveuses auxquelles on cause des divul-  
sions. La playe se trouvant suffisamment dilatée,  
on la garnira de charpie sèche, pour cette pre-  
mière fois, afin d'imbiber & d'épuiser le sang  
qui en coule : si l'hémorragie étoit grande, le  
fond de la playe étant garni de gros bourdonnets  
pour en relever les lèvres, on acheveroit de la  
couvrir avec des plumaceaux plats chargés d'astring-  
ens, sur lesquels on étendrait un grand emplâtre,  
des compresses & par-dessus tout, le couvre-chef  
que je vous ai fait voir dans la première Démon-

stration au nombre des bandages. Si on avoit ou-  
vert une artère qui jette beaucoup de sang dont  
les compresses & le bandage fussent traversés sans  
le pouvoir arrêter, il faudroit lever l'appareil,  
pour mettre sur l'endroit par où on verroit sortir  
ce sang, un petit bouton de vitriol : mais la meil-  
leure manière est celle que nous proposons. Paré,  
si avoir de passer une aiguille courbe, enfilée d'un  
fil de G. par dessous le cuir chevelu, sort de l'autre, de  
telle façon que le fil embrassant l'artère, on la lie  
en faisant un nœud avec les deux bouts du fil sur  
une petite éponge. H. & par ce moyen  
on a lié l'artère, & on évite l'écarré  
que le bouton de vitriol.

Le lendemain au tour de vingt-quatre heures,  
on ôte l'emplâtre ordinaire où on leve l'appareil,  
on y a découvert, on l'examine pour con-

Il n'est  
pas  
opération

Il n'est  
pas  
opération

SIXIÈME DÉMONSTRATION. 107  
noître s'il est offensé, prenant garde de ne se point  
tromper ; car ayant fait l'incision la veille, la  
pointe du bistouri pourroit avoir laissé au crâne un  
trait en long qui ressembleroit à une fente : on ne  
se méprendra pas aussi sur les sutures, qui dans  
quelques sujets leparent en deux l'os coronal ainsi  
que l'occipital, & qu'on traiteroit comme fractu-  
res. Si on trouve une enfoncure, il faut la rele-  
ver : si c'est une simple fente, il faut la ruginer  
suivant l'ancienne pratique, si l'y a des esquilles  
qui piquent la dure-mère, on les ôtera, s'il y en a  
qui ayent des pointes qui sortent en dehors, on  
les coupera ; & s'il y a une embarrure, il faudra  
trépaner.

Je vous ai dit que le crâne étoit quelquefois  
enfoncé par une contusion qu'on appelle *clafis* :  
qu'aux enfans le crâne faisant ressort, il se remet-  
toit en son premier état : mais quand il ne se réta-  
bliroit pas, si l'enfoncure est petite & sans acci-  
dens, il faut la laisser, elle peut demeurer, & le  
blessé guérir sans suites fâcheuses ; au lieu que si  
elle étoit grande & qu'elle pût presser la dure-mère  
& le cerveau il faudroit faire ensuite de la relever.  
À ce dessein on fera un petit trou dans le milieu  
de l'os avec le perforatif L. qui sert à attacher un  
tirefonds K. dont le bout est à visse, au moyen  
duquel tirant de dedans en dehors, on tire d'e-  
lever l'enfoncure : si la main ne suffit, on se  
croche à mettre petit tirefonds L. à cet elevatoire  
en l'onde M. ainsi appelé parce qu'il est en forme  
qu'on pose sur la tête, puis tournant la visse  
est à la partie supérieure on fait peu à peu remon-  
ter ce qui étoit déprimé : les os ayant repris  
leur situation, on ôte l'elevatoire & le tirefond.  
On y met ensuite une plaque comme celle-ci  
pour empêcher que l'enfoncure ne se ré-  
fasse.

Anciennement quand on trouvoit une fente au crâne on se servoit de la rugine avant que de recourir au Trepan ; c'est une Operation qu'on rangeoit sous la seconde espèce d'excision qui se pratique aux parties dures, par le moyen de laquelle on ravit d'un os autant qu'on le jugeoit nécessaire. L'usage en étoit si commun que parmi les instrumens du Trepan il y avoit toujours des rugines, & les chirurgiens y en mettent encore aujourd'hui quand on ne leur défend pas d'en faire. De ces rugines il y en a de pointues, de rondes, d'ovales, & de plates dont on se servoit autrement : par exemple, à une fente ou bien à une scissure on commençoit à rarifier avec cette rugine plate marquée N. puis avec cette ovale O. ensuite avec la ronde P. qui enfonçoit plus avant, & on finissoit avec la pointue Q. qui alloit jusqu'au fond, observant de mouiller de tems en tems d'eau froide ces rugines quand on s'en servoit actuellement, de crainte qu'elles ne s'échaussassent en frottant contre l'os. Après qu'ils avoient trouvé le fonds de la fente ou de la scissure, ils épandoient des poudres céphaliques faites d'aristoloche, de myrthe, d'aloës, & par ce moyen ils croyoient s'exempter du trepan : mais à présent on ne le sert plus de rugines, lorsqu'il y a une fente, parce qu'en tel cas il y a toujours sur la dure-mère du sang épais qui se caillé, & qui empêche le trepan de passer, & qui demande absolument le trepan pour être enlevé, du peur que par son séjour venant à se coaguler il ne causer le premier malheur. On ne peut donc point à ruginer un tems qu'on doit employer à déloger le malade.

Après l'ouverture on raconte une embarras de la dure-mère, dont une ou plusieurs esquilles, ou la dure-mère, on fera les efforts pour les relever ou les ôter si elles ne tiennent par beaucoup. On les relève avec l'un de ces trois éle-

voires, le premier R. est courbé, le second S. est plat, & le troisième T. est droit & un peu recourbé par le bout : ou bien on les emporte avec cette pincette V. faite en bec de corbin. J'ai vu des franges où après avoir ôté beaucoup de pièces osseuses la dure-mère étoit découverte à la grandeur d'environ la moitié de la main, & dont cependant les blessés ont guéri. J'ai dit qu'il falloit relever ou ôter les esquilles, mais c'étoit en supposant qu'il y eût prise : car s'il n'y en avoit point, il faudroit faire un trepan sur l'os stable & sain proche de la fracture : en glissant un éleveur dans le trou du trepan, on relevera les unes après les autres toutes les esquilles qui pressent la dure-mère : & s'il étoit besoin de les ôter, on tireroit d'abord la plus aisée à déloger ; ce qui donneroit la facilité de retirer toutes les autres.

Quand la fracture est un engorgement où il y a des Des Tenailles pointes d'eau relevées en haut, quelques-uns ordonnent de les couper avec ces tenailles incisives X. & si on ne peut en venir à bout avec celles-là, ils veulent qu'on prenne ces autres Y. qui sont à vis, & qui les couperont infailliblement, parce qu'une visse peut avoir incomparablement plus de force qu'une main. On a aussi inventé un petit marteau Z. dont la tête est de plomb, & un petit ciseau d'acier V. bien tranchant avec quoi on peut tailler ces esquilles, comme on feroit une pierre, & le marteau étant de plomb les coups n'ébranleront pas tant le cerveau que s'il étoit d'une autre matière ; mais je n'approuve pas ni les tenailles, ni le ciseau & son marteau : car si la pointe d'une pièce d'os sort en dehors, il faut que l'autre bout pousse en dedans : & qu'ainsi travaillant rudement pour détacher cette pierre, on risqueroit d'enfoncer la dure-mère. Si je vous ai rapporté ces opérations anciennes, ce n'a pas été pour vous en contempler, ni pour vous en dissuader entièrement l'usage ;

170 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
mais seulement pour vous mettre devant les yeux  
diverses idées de pratique, afin que vous jugiez  
de celles qui doivent être suivies ou abandonnées  
en différentes rencontres.

Enfin si la fracture est telle qu'il faille absolu-  
ment trépaner, c'est une opération qui ne doit  
point être différée, & comme elle est une des plus  
considérables de la Chirurgie, & qu'on a le plus  
d'occasion de pratiquer, le Chirurgien ne peut  
être trop circospect & trop attentif sur tout ce  
que l'art exige pour la bien exécuter.

Toutes les peines que les Anciens se donnoient  
à inventer ces rugines, & ces autres instrumens  
que vous venez de voir, étoient pour se défendre  
de ne trépaner que le plus tard qu'ils pouvoient :  
il falloit qu'il leur fût impossible de relever une  
enfoncure ou une contusion, & de redresser une  
embarure, ou qu'ils eussent des signes certains  
d'un sang épanché sur la dure-mère, pour les dé-  
terminer à cette opération. Ils attendoient que les  
accidens leur marquassent sûrement le nécessité in-  
dispensable de la faire, & quelquefois ces mê-  
mes accidens étoient si long-temps à paroître, que

Symptômes  
qu'il faut  
distinguer  
à trépaner.

le trépan devenoit inutile quand ils avoient pris  
leur résolution : mais aujourd'hui qu'on est averti  
sur cette opération, on prévient les symptômes,  
& il suffit d'avoir des marques qu'ils peuvent ve-  
nir, pour aller au devant d'eux sans leur donner le  
temps de causer tout le désordre dont ils sont ca-  
pables. Par exemple, si d'abord qu'un coup aura  
été reçu à la tête le blessé tombe, & qu'il perde  
connoissance, en voilà assez pour le trépaner, ces  
accidens arrivés à l'instant de la blessure, sont ceux  
que la commotion ayant été grande, il étoit y avoir  
du sang extravasé : si on attend à ce qu'il y ait  
du sang fort abondant, par des signes certains, comme  
la fièvre, la douleur de tête, l'assoupissement, alors  
quoique le trépan donne issue à cette humeur,

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

171  
purulente, les mauvaises impressions & le déré-  
glement qu'elle a fait par son séjour, ne peuvent  
être réparés, par tous les avantages de l'opération,  
& le malade n'y peut guères survivre.

Ce discours n'est que pour vous encourager Héroïse  
dans la pratique de cette opération, & vous prou-  
ver que les momens en sont chers, & qu'il les  
faut bien employer. Un jeune Seigneur étant tom-  
bé à la chasse avec M. le Duc de Bourgogne, reçut  
une grande contusion sur un des pariétaux qui fut  
offensé ; je lui fis l'incision cruciale, & je le tré-  
panai en présence de M. Felix, le tout ayant été  
exécuté dans les premières vingt-quatre heures,  
le coup l'avoit tellement étourdi & stupéfié, qu'il  
ne sçavoit pas avant sa guérison avoir été trépané :  
ce fut cet étonnement qui nous fit juger qu'il de-  
voit y avoir du sang épanché dans la tête, & nous  
y en trouvâmes beaucoup : si nous avions attendu  
d'autres accidens pour nous le confirmer, notre  
opération différée n'auroit peut-être pas eu un si  
heureux succès. Enfin si on blâme également ceux  
qui vont trop vite, comme ceux qui diffèrent  
trop, il vaut encore mieux s'exposer à pêcher avec  
eux-là ; car quoiqu'en suivant cette maxime on  
puisse trépaner quelqu'un que la suite témoigne-  
rait avoir pu s'en passer, il est toutefois plus-  
à propos dans une occasion douteuse d'avancer le  
trépan, parce qu'en l'avançant il ne peut s'ac-  
cider sans arriver de soi-même, & qu'en le différant  
il n'y va pas moins que de la vie.

Le trépan dont le mot de *trochæ* du verbe Grec *trochan*  
qui veut dire tourner, est usé & c. nom de  
Chirurgie mis sous la première espèce d'émul-  
sion : on l'applique aux parties dures, avec un  
instrument sur en forme de fêre ronde, qu'on  
tourne pour enlever une partie du crâne auquel  
cette opération convient presque uniquement. Il y  
a de ces os qui s'ordonnent au crâne & sont

Parties  
du crâne  
sur  
les  
quelles  
le  
trépan  
est  
appliqué.

322 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
côtes, je l'ai vu faire au sternum, mais inutilement,  
car le blessé mourut & je ne l'ai jamais vu prati-  
quer aux côtes, je ne comprends pas aussi comment  
elle s'y pourroit faire sans casser des os si minces :  
c'est pourquoi nous ne la pratiquons qu'à la tête  
où elle est absolument nécessaire en plusieurs ren-  
contres, puisqu'il est indubitable que quantité de  
personnes lui ont obligation de la vie. (a)

Tien on le  
trépan scul-  
le.

Le trépan est plus heureux dans de certains pays  
que d'en d'autres ; à Avignon & à Rome, ils gué-  
rissent tous, mais aussi les maux de jambes y sont  
funestes, & pour en guérir il faut sortir de la ville  
de Rome. A Paris le trépan est assez heureux, &  
encore plus à Versailles où on n'en meurt presque  
point ; mais ils périssent tous à l'Hôtel-Dieu de  
Paris à cause de l'infestation de l'air qui agit sur la  
dure-mère ; & qui y porte la pourriture. C'est à  
quoi les Administrateurs devoient faire attention  
vu que l'Hôpital est assez riche pour avoir un lieu  
dans un des Fauxbourgs de Paris où ils mettroient  
ceux qui seroient blessés à la tête ; par ce moyen  
ils en échapperoient beaucoup ; mais il ne s'en sou-  
ve pas un seul, manque de cet expédient qui ne  
depend que d'eux.

Raisons qui  
empêchent  
de l'employer  
à la tête, &  
en suite.

Tous les Auteurs nous marquent six endroits où

(a) Néanmoins s'il s'est formé un abcès dans le crâne  
il faut le faire saigner, ou qu'un exco-  
rante, ou qu'il soit traité par le trépan. Par ce moyen on  
découvre tout le mal. Pour  
l'étendre, il est quelquefois nécessaire  
d'appliquer plusieurs couronnes du trépan & de cou-  
per les os qui se trouvent entre eux, sans des ouver-  
tures qu'il les font. On deslèche ensuite avec le caustère  
d'azote les abcès allés de l'os. Cette méthode  
est à la méthode ordinaire d'ouvrir les abcès des os  
par des mailles. Voyez ce que dit de ce sujet Meibler  
dans son *Chirurgia*, & M. Petit dans son *Traité des ma-  
ladies des os*.

# SIXIÈME DÉMONSTRATION.

113

ils nous descendent de trépaner ; 1°. Sur la fontaine  
de la tête aux enfans, parce que l'os n'y est pas  
assez solide pour supporter le trépan. 2°. Sur les lu-  
tures, à cause des vaisseaux à qui elles donnent  
passage pour entretenir le commerce de la dure-  
mère avec le diphloë. 3°. Sur les sinus sourcilaires,  
à raison de leurs cavités où se filtre une humeur  
qui rendroit la playe incurable. 4°. Sur les temples  
tant à cause du muscle temporal, que parce que  
les os s'y articulent en manière d'écaillés, la  
pièce d'os qu'on voudroit enlever se sépareroit en  
deux. 5°. Aux parties déclives ou inférieures de la  
tête, parce que le cerveau dans son mouvement  
continuel poussetoit la dure-mère en dehors. 6°. Sur  
les grandes embarures, puisque ces os ne tenant pas  
ferme, on ne pourroit pas appuyer dessus le trépan  
sans les enfoncer sur la dure-mère. Ces précau-  
tions sont justes & fondées en raison ; mais il ne  
faut pas les garder à la rigueur : quand le blessé est  
en péril, il faut aller son chemin & courir plutôt  
le risque des inconveniens attachés à ces endroits,  
que de laisser périr le malade ; il faut pourtant s'en  
éloigner autant que la figure & la situation de la  
playe le peuvent permettre. C'est au Chirurgien  
à faire de son mieux dans de pareils cas ; mais qu'il  
n'ait pas l'inhumaineté de voir expirer son blessé  
faute du trépan qui en a guéri une infinité qu'on  
croyoit désespérés. (a)

(a) On trépane à présent en certains cas sur les sutu-  
res, il y a même déjà long tems que cette pratique a été  
autorisée par de bons Auteurs. \* Jean Frederic Wertheim-  
berghius, J. B. \* Cornelius, & Jacq. Berengarius Caspen-  
sis se sont assurés par leur propre expérience, qu'on ne  
doit point craindre d'inconveniens. Myn\* dit aussi qu'on  
ne trépanoit pas autrefois sur les sutures, mais que de  
son tems, on étoit revenu de ce scrupule. Berengarius  
rend raison de cette pratique, & sentez, \* \* \* \* \*  
l'usage de l'os cornu, & qu'il est plus sûr, & plus  
plus s'agit de l'usage de l'os cornu, & qu'il est plus sûr, & plus

\* Voyez  
Fab. H. blun  
obf. 3, cent.  
\* Voyez  
J. B. \*  
Ch. 10, de  
\* L. 1.  
J. 1, 6.  
\* Cap. 37.



3°. Dans une grande contusion que le tire-fond & l'élevatoire triploïde n'auront pas pu relever, on appliquera le trépan dans le milieu de l'enfonçure, afin que mettant les élevatoires dans le trou qu'il aura fait, on essaye de le remettre dans son niveau.

4°. Lorsque la contusion soit légère sans scissure, & qu'elle ne paroisse que comme un écauchement semblable à celui que fait un coup de marteau sur du bois, il n. faut pas laisser de trépaner, parce que les fibres de l'os y sont délaissées & alors c'est à l'endroit de la contusion que l'opération doit être faite.

5°. Quand c'est un ecchyma, c'est à dire une enbasure où il a plusieurs esquilles qui pressent & fatiguent les membranes intérieures, il faut poser le trépan sur l'os voisin qui doit être stable & former pour pouvoir soutenir les petits efforts qu'on fait à le percer, & pour avoir la facilité de relever les esquilles séparées, en appuyant sur lui les instrumens préparés pour cet effet.

6°. Pour un engorgement où une pièce d'os fait le pont-levis, & pose un caracol de l'os milieu de l'os fracturé ressemblant au dos d'une tortue, il faut trépaner sur la partie voisine, afin de remettre ensuite ces os dans un état qui ne puisse nullement incommoder la dure-mère.

Disposition  
du lieu pour  
le blessé.

Tout étant bien considéré, & l'opération résolue, le Chirurgien fera attention à tout ce qui doit être prêt avant que de trépaner, aux choses qui sont à observer en trépanant, & à la conduite qu'il tiendra après avoir trépané.

Avant que de trépaner, il faudra, s'il est possible, mettre le blessé dans une chambre éloignée de la rue & de tout bruit, en un lieu tranquille, & où il ne puisse pas entendre le son des cloches; il doit y avoir à la porte une portière en dedans, & à la fenêtre un double châssis, afin que l'air froid & les vents n'y puissent entrer; il seroit bon que le lieu fut médiocrement spacieux pour y entre-

tenir un air modéré. Le Chirurgien disposera l'appareil qui consiste en premier lieu aux instrumens dont il a besoin pour faire l'opération. Secondement aux choses nécessaires pour panser après l'opération; c'est pourquoi il aura deux bassins, dans le premier il mettra les instrumens que vous voyez sur la planche XXXI. & dans le second tout ce qui pourra servir au pansement & que je vous montrerai sur la planche XXXII.

F.G. XXXI. POUR LE TREPAN.





SITUATION  
DU BLESSÉ.

On doit avoir préparé ces instrumens dans une chambre voisine en les arrangeant dans un bassin, ou dans un plat sur lequel on aura étendu une serviette propre, & les recouvrer d'une autre serviette avant que de les apporter dans la chambre du malade, afin qu'il ne soit point exposé à leur aspect : le malade sera mis dans une situation convenable, c'est-à-dire, la tête tournée de manière que la playe se trouve au lieu le plus élevé, pour y appliquer le plus promptement le bandage, & dans la chambre, afin qu'un serviteur puisse rester au docteur de lit pour le tenir avec plus de sûreté. & si l'on veut que cette place plus commode pour lui, il s'y mettra : on pose la tête du malade sur un oreiller sur lequel on a coulé une petite planche qui empêche qu'elle n'enfoncé durant l'opération. Le Chirurgien se fera lier les cheveux par derrière, en sorte qu'ils ne tombent point en dedans de la plaie, & se tiendra à une portique, il l'ôtera pour prendre une petite bandette qui ne l'embarrasse point : il doit faire tenir par quelqu'un du côté dans un rechaud B. au milieu du lit, il se tiendra à l'extrémité de la table, & les bougies de la chambre de pointes & tontures, en emble pour ne pas troubler deux lumières séparées ; ces bougies éteintes mieux que les allumées, parce qu'elles se placent aisément, & pour les approcher de la plaie sans qu'il y ait de danger, & ainsi on le trouve à l'usage.

On découvre ensuite la plaie en enlevant avec cette fausse tonte de charpie C. pour faire moins de douleurs, on bouche les os de la blessure avec ces deux petites boules DD.

On se sert aujourd'hui d'une espèce de bougie en forme de pointe, qui se place sur les os, & les autres, pour les empêcher de se déformer, & de l'usage de vin, & de l'usage de la charpie, & de l'usage de la charpie.

De coton ou de charpie : je crois que le bourdonnement qui s'exerce dans les oreilles, quand elles sont bouchées, l'empêche d'entendre le petit bruit que fait la couronne du trépan en sciant le crâne ; j'en ai pourtant vu à qui on oubliait de faire cette cérémonie, & qui n'en ont pas été plus mal. Si les lèvres de la playe n'étoient pas assez relevées, & qu'elles fussent en danger de toucher aux dents de la couronne, il faudroit au moyen de ces quatre petites bandelettes E. E. E. E. passées par dessous ces lèvres, & dont on feroit tenir les bouts par celui qui tient la tête, ou par quelque autre garçon, les écarter les unes des autres : mais si la playe est suffisamment dilatée & assez grande pour que les lèvres ne puissent pas toucher à l'instrument, il faut sans perdre de temps se disposer à faire l'opération.

En trépanant il y a des circonstances encore plus essentielles à observer, que celles que je viens de vous marquer. Le Chirurgien doit commencer par le choix de la couronne dont il se veut servir, c'est pourquoi en voilà trois de différentes grandeurs, une grande F. une moyenne G. & une petite H. & s'étant déterminé sur ce choix par la nature & par la figure de la même playe, il prendra celle qu'il croira convenir ; il la présentera sur l'endroit où il a résolu de l'appliquer, observant qu'elle ne puisse pas toucher aux lèvres de la playe & du péricrâne, ce qui feroit une douleur très-vive au malade dans l'opération, & il fera faire un tour ou deux à cette couronne, pour marquer la circonférence où le trépan doit se donner, & pour reconnaître le milieu. Il prendra ensuite le vire-brquin I. sur lequel il montera le perforatif K. qu'il appliquera dans l'endroit marqué par la pointe de la pyramide qui étoit dans la couronne, & tournant cinq ou six tours il y fera un petit trou de la profondeur d'une demi ligne, lequel servira à loger

De la dilatation de la playe.

Chose à faire de la couronne ou trépan.

Usage du vire-brquin.

320 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 la pointe de cette pyramide &c. à conduire la couronne de manière qu'elle ne vacille ni d'un côté ni d'un autre. Le perforatif étant ôté du vice-breguin, on y monte à sa place la couronne G dont on se doit servir, on l'appuie sur l'endroit tracé, & l'Opérateur tenant de la main gauche la pomme du vice-breguin, sur laquelle il appuie le front si le tourne de la main droite du côté opposé aux dents de la scie, afin qu'elles coupent. Il tourne d'abord doucement, jusqu'à ce que la couronne soit un peu entrée dans l'os pour aller plus vite & diligenter dans ces commencemens où il n'y a encore rien à craindre. On ne peut pas prescrire combien il faut appuyer, c'est à l'Opérateur à en juger; car s'il appuie trop il aura de la peine à tourner, & s'il ne presse pas assez, il n'avancera point: il faut qu'il tourne uniment, & sans s'arrêter par secousses, & lorsqu'il croira avoir enfoncé environ une ligne, il levera la couronne, & en ôtera la pyramide L avec cet instrument M, parce qu'elle est alors inutile, vu que le cerne soit par la couronne le trouvera suffisant pour la conduire, sans le secours de cette pyramide qui pourroit même piquer la dure-mère, si on oublioit de l'ôter. La pyramide en étant ôtée, on remet la couronne dans son cerne, & on continue de tourner jusqu'à ce qu'on soit parvenu au duplex, ce qu'on connoît par la scieure qui est rougeâtre, & par le sang qui en sort assez souvent; on retirera la couronne ensuite pour la nettoyer de la sciure & du sang avec les brosettes N. & avant que de la remettre on présentera le tire-fonds O. pour lui faire pénétrer sa place dans le trou fait par la pyramide, afin d'enlever par son moyen la pièce d'os après qu'elle aura été cernée autant qu'il sera nécessaire. Ayant ôté le tire-fonds, on rayonnera la couronne, on n'en a pas plus vite, parce que la seconde table est quelquefois plus mince que la première; on relève plusieurs fois la

De la couronne,

Ce qu'on fait quand on est parvenu au duplex.

SIXIÈME DEMONSTRATION. 321  
 couronne pour la nettoyer. On fonde le cercle fait par la couronne avec cette plume P. taillée en carcéent, pour savoir, si la profondeur est égale, afin d'appuyer davantage du côté où l'os sera moins coupé; & ainsi on continue à relever la couronne, à la nettoyer, à ébranler la pièce avec l'élevatoire Q. ou avec le tire-fonds, & à fonder le cerne autant de fois qu'on le juge à propos jusqu'à ce que le cerne soit entièrement traversé. Quand la pièce de l'os ne tient presque plus, on peut la lever avec la scie de même R. & s'il restoit de petites irrégularités fond le cercle qui pourroit piquer la dure-mère & l'incommoder dans ses mouvements, on les enleveroit avec ce ganivet lenticulaire S. qu'on retourneroit au tour du cercle, la lentille qui est au bout, empêchant de blesser les membranes: dans ce tems, on voit le sang sortir & remplir le trou du trépan par les pulsations du cerveau & de la dure-mère. On continueroit de frotter le nez du blutlé, de la faire venir sur la table, & de respirer avec le lencoul me T. la dure-mère contre le cerveau, afin de le chauffer le son de l'ong. Mais s'il s'écouloit de lui-même, comme il arrive souvent, il faudroit épargner ces petits efforts au malade, & ne point faire de compression avec le lenticulaire, ayant soin avant que d'en venir au posement, d'absorber avec la fausse tente V. le sang épanché. (a)

Ce seroit une faute dans l'opération que d'entreprendre de porter la pièce de l'os dans la cavité de la couronne crainte qu'on viendroit à retirer, vu qu'on pourroit craindre

(a) Lorsqu'après avoir tiré la pièce séparée par le trépan, il ne sort rien par le trou, qu'on trouve la dure-mère à la place de l'os, & qu'on ne peut la tirer, on se sert de la scie de même R. pour la couper, & on la retire avec le lencoul me T. la dure-mère contre le cerveau, afin de le chauffer le son de l'ong. Mais s'il s'écouloit de lui-même, comme il arrive souvent, il faudroit épargner ces petits efforts au malade, & ne point faire de compression avec le lenticulaire, ayant soin avant que d'en venir au posement, d'absorber avec la fausse tente V. le sang épanché. (a)

Utile de la piéce de la scie.

D. va- vers & du vice-breguin.

on ne peut pas prescrire combien il faut appuyer, c'est à l'Opérateur à en juger; car s'il appuie trop il aura de la peine à tourner, & s'il ne presse pas assez, il n'avancera point: il faut qu'il tourne uniment, & sans s'arrêter par secousses, & lorsqu'il croira avoir enfoncé environ une ligne, il levera la couronne, & en ôtera la pyramide L avec cet instrument M, parce qu'elle est alors inutile, vu que le cerne soit par la couronne le trouvera suffisant pour la conduire, sans le secours de cette pyramide qui pourroit même piquer la dure-mère, si on oublioit de l'ôter. La pyramide en étant ôtée, on remet la couronne dans son cerne, & on continue de tourner jusqu'à ce qu'on soit parvenu au duplex, ce qu'on connoît par la scieure qui est rougeâtre, & par le sang qui en sort assez souvent; on retirera la couronne ensuite pour la nettoyer de la sciure & du sang avec les brosettes N. & avant que de la remettre on présentera le tire-fonds O. pour lui faire pénétrer sa place dans le trou fait par la pyramide, afin d'enlever par son moyen la pièce d'os après qu'elle aura été cernée autant qu'il sera nécessaire. Ayant ôté le tire-fonds, on rayonnera la couronne, on n'en a pas plus vite, parce que la seconde table est quelquefois plus mince que la première; on relève plusieurs fois la

chap. 21.

qu'nyant tourné plus qu'il ne falloit, les dents de cet instrument auroient endommagé la dure-mere, quoique ce malheur soit rare, à moins que d'avoir tourné long-tems comme un étourdi; car la couronne étoit faite en pyramide, elle ne peut pas tomber sur la dure-mere aussi tôt que le crâne est coupé, devant être arrêtée par l'endroit le plus large: mais quoique la faute dont nous parlons, soit très-legere, on évitera néanmoins d'y tomber pour n'être point critiqué par les spectateurs. La première table de l'os peut s'enlever avant que la seconde soit coupée, mais quoique souvent ce ne soit pas la faute de l'Opérateur, on ne laisse pas de l'en blâmer tacitement, c'est pourquoi il doit faire de son mieux pour n'encourir aucun reproche, puisqu'un Chirurgien ne fait point d'opération considérable qu'il n'ait des centeurs severes qui ne lui pardonnent rien. Il ne faut point faire celle-ci avec précipitation de peur d'offenser le cerveau & les membranes, il ne faut pas aussi apporter une lenteur capable d'impacienter le malade & les assistans, il est un milieu qu'on doit tenir, qui dépend de la bonne conduite & de l'adresse du Chirurgien.

Lorsqu'il y a grand fracas & plusieurs sentos, on doit faire deux, trois ou quatre trépan, & même davantage si la nécessité le demande. Une jeune fille âgée d'onze ou douze ans tomba sur un couteau en 1705. & se brisa tout un pariétal avec une partie du temporal. M. Maréchal dès le lendemain la trépana en deux endroits. il lui fit appliquer un troisième trépan par son fils, & un quatrième par mon fils qui étoit présent. Le lendemain il lui en appliqua deux autres, & par la suite il la trépana jusqu'à douze fois, & elle en est très-bien guérie. C'est la fille de M. le Vasseur logé à l'Extraordinaire des Guerres à Versailles. Cet exemple si rare fait voir qu'il ne faut point s'étonner sur la multitude des trépan.

FIG. XXXII. POUR LE PANSEMENT DU TREPAN.



Après avoir très-ard on ne s'arrête pas à attendre que tout le sang épanché soit sorti, il suffit qu'il ait la liberté de s'évacuer à tous moments par l'ouverture, on nettoie celui qui est dans le trou du trépan avec ces fausses tentes de charpie AA. & si on apperçoit qu'il y ait encore quelque petite pointe autour de ce trou, qui pique la dure-mere, on la coupe avec ce

ganivet lenticulaire B. après quoi on le met en devoir de panser le malade. La première chose qu'on fait, c'est de verser sur la dure-mère quelques gouttes de baume blanc contenu dans une fiole C. on fait chauffer la cuillère D. où il y a du miel rosat pour le mêler avec un peu de baume blanc, & on y trempe les sondes dont l'un est de linges E. & l'autre de charpie F. On pose le premier sur la dure-mère, & comme il est plus grand que le trou du crâne on en fait passer entre le crâne & la membrane toute la circonférence au moyen du lenticulaire G. on met ensuite le second sillon, & on achève d'emplir le trou du trépan avec ce tampon de charpie H. On couvre avec ce plumaceau I. après l'avoir imbibé d'esprit de vin, la partie du crâne découverte, & on prend avec les pincettes K. ces quatre bourdonnets LLLL. qu'on trempe dans le digestif M. pour les mettre l'un après l'autre sous les quatre lèvres de la playe, dont on remplit le milieu avec deux autres bourdonnets NN. trempés dans le même digestif; & ayant couvert de digestif avec la spatule O. ces deux grands plumaceaux PP. on les met par dessus tous les autres, & on fait une embrocation d'huile rosat contenu sur cette assiette Q. qu'on aura approchée du feu pour chauffer cette liqueur avant que d'en froter tout le tour de la playe: puis on met un emplâtre de bétoune R. qu'on couvre de la compresse S. & de la serviette T. par dessus, dont on fait un bandage qu'on appelle couverture, tel que je vous l'ai enseigné. J'ajoute à tout cet appareil un bonnet de laine V. que je mets par dessus le bandage, car n'y ayant que deux doubles de linges sur la tête cette partie n'est pas assez munie contre le froid, vu qu'étant rasée elle y est plus sensible; c'est pourquoi ce bonnet est nécessaire tout sur la partie chaudement. On la met ensuite dans une situation convenable; la meilleur-

re pour le malade est de le coucher sur la playe pour aider le cerveau par cette pente à pousser au dehors ce qui l'incommode.

Quand on a achevé de panser le blessé on lui recommande de demeurer fort en repos & même de ne pas parler; on revient le soir deux ou trois heures après l'opération: la nourriture en sera que de bouillons qu'il prendra de quatre ne quatre heures, buvant dans ces intervalles autant de tisane qu'il en voudra. Le lendemain avant que de lever l'appareil on fermera les rideaux du lit, au milieu duquel on mettra un rechaud plein de braise allumée qui ne puisse nullement entrer tant pour purifier l'air qui doit toucher la dure-mère que pour échauffer les remèdes & les linges nécessaires au pansement: on ne laissera jamais le cerveau à découvert, & pour cet effet on aura un nouveau sillon tout prêt à mettre aussitôt après avoir levé celui qui y est, & on ne s'amusera point à tant es- suyer les lèvres de la playe, les recouvrant promptement, parce que le plâtre fait, c'est toujours le meilleur pour épargner de la douleur au blessé.

La conduite de la cure ne se peut pas marquer dans le détail, c'est au Chirurgien à connoître son sujet, & le traiter selon les dispositions où il le trouve, & à ne se point relâcher sur le régime de vivre qui doit être très-exact. Pour peu qu'on donne de liberté aux malades, ils s'émanicipent toujours trop; la faim émeut un bon signe, il la faut conserver long-temps dans cet état. Les remèdes huileux & poudrés ne valent rien aux playes de tête, les balsamiques & les spiritueux y sont très-bons, c'est pour cela qu'il faut le servir du baume blanc, ou de l'esprit de vin; le digestif doit être animé, & encore n'en faut il pas user long-temps. Les compresses seront trempées dans un vin où on aura fait bouillir toutes sortes d'aromatiques, excepté des roses dont l'odeur pourroit offenser. Si

Gouverne-  
ment & li-  
te du mala-  
de après l'opération

Usage du  
Sillon.



me celle de la tête hydrocéphale. Les unes & les autres viennent de la même source, & elles ne diffèrent qu'en situation; car ce sont toujours des séparations d'une limphe qui des glandes par les vaisseaux lymphatiques se dégorge dans ces parties, ou une abondance excessive de serosité dans les humeurs, qui les produit.

Deux espèces d'hydrocéphales,

On fait de deux sortes d'hydrocéphales, scavoit d'externes quand les eaux sont hors du crâne, ou d'internes, quand elles sont sous ce casque osseux. Des premières il y en a encore de deux sortes, les eaux sont ou entre les tégumens & le péricrâne, ou bien elles sont entre le péricrâne & le crâne: des internes il y en a trois espèces, la première, quand l'eau est en contact entre le crâne & la dure-mère; la seconde, quand elle est entre cette membrane, & la pie-mère; & la troisième, quand elle est dans les ventricules & dans la propre substance du cerveau.

Cause de ces eaux.

Ces maladies qui sont particulières aux enfans, viennent de causes internes comme toutes les autres hydrocéphales; elles peuvent aussi avoir une cause externe, comme un rude accouchement, dans lequel la tête de l'enfant aura été trop pressée, & se fera allongée pour sortir; ou bien si après l'accouchement la Sage-femme voyant faire la capote, se sera ingérée de repaître la tête du nouveau né, ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend assez de lui-même sa figure naturelle, & que la substance glanduleuse est si molle que peu de violence suffit pour en rompre le tissu.

Sympt.

L'hydrocéphale externe est aisé à connoître par l'enflure & la boursoffure de toute la tête, par la mollesse du tumeur qui cède au doigt dès qu'on y touche; mais l'interne est plus difficile, on en juge en appuyant sur les fontaines qui obéissent, & qui sont éloignées les unes des autres; on les connoît encore par le larmoyement, par la pesanteur

laineur de tête, & par l'assoupissement.

Le Chirurgien peut entreprendre les hydrocéphales externes, j'en ai vu beaucoup qui ont guéri de celles qui sont entre le cuir chevelu & le péricrâne, car de celles qui sont entre le péricrâne & le crâne, je n'en ai jamais rompué. & je ne comprends pas comment elles pourroient s'y faire, & être traitées, puisqu'il faudroit que le crâne fût entièrement séparé de son enveloppe immédiate: mais il peut assorer de toutes les internes qu'elles sont incurables & mortelles, sans guères appréhender de se tromper.

Toutes les espèces d'hydrocéphale demandent la main du Chirurgien, pour donner issue aux eaux qui sont la maladie. Les Anciens appliquoient deux cautères potentiels, l'un sur le commencement de la suture inguinale, & l'autre sur la pince de la suture lambdoïde: les esclaves étant rombées, ils faisoient sortir la lymphe par ces deux ouvertures, & quand ils croyoient qu'il y avoit des eaux sous le péricrâne, ils l'ouvroient à ces deux endroits qui pouvoient tenir lieu d'égoût; ils se servoient extérieurement de remèdes céphaliques, & faisoient des embrocations d'huile de camomille, de melilot, & d'aïet, & par ce moyen ils prétendoient guérir ces sortes de maux.

Je suis plutôt pour les scarifications aux parties déçues de la tête par où les eaux, dont elle est abreuvée, peuvent suinter, & sortir peu à peu, mieux que par les cautères qu'on met trop proche des parties supérieures de la tête. Il y a eu qu'un enfant venant au monde ayant une hydrocéphale, on lui fit deux petites cautères longitudinales à la partie postérieure & inférieure de la tête par où toutes les eaux débillerent goutte à goutte; je conseillai de les faire en cet endroit, parce que l'enfant étant couché les eaux avoient la liberté de s'écouler, je faisois mettre par la nourrice une

150 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
bonne compresse sur la tête trempée dans du vin  
chaud qu'on renouvelle souvent, cet enfant est  
guéri, il se porte bien aujourd'hui.

Quand l'hydrocéphale est interne, c'est-à-dire,  
que les eaux sont sous le crâne, il n'y a point d'au-  
tre moyen de les tirer que par le trépan, qui s'ap-  
plique de la même manière que je viens de vous  
démontrer. Si les eaux se trouvent seulement  
entre le crâne & la dure-mère, & qu'il n'y en eût  
point sous cette membrane, il y auroit espérance  
de guérison; mais il est extrêmement rare qu'ils s'en  
amassent sous le crâne, & qu'il ne s'en répande pas  
dans les ventricules & dans les plus petits réser-  
voirs du cerveau qui en doit être tout submergé, & ce qui  
paraît par les accidents qui accompagnent ces ma-  
ladies, & c'est ce qui m'a fait avancer que toutes  
les hydrocéphales internes étoient incurables &  
désespérées.

DES OPERA-  
TIONS SUR  
LES YEUX  
EN GENE-  
RAL.

DES OPERA-  
TIONS SUR  
LES YEUX  
EN GENE-  
RAL.

DES OPERA-  
TIONS SUR  
LES YEUX  
EN GENE-  
RAL.

DES OPERA-  
TIONS SUR  
LES YEUX  
EN GENE-  
RAL.

DES OPERA-  
TIONS SUR  
LES YEUX  
EN GENE-  
RAL.

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

151

qui est une petite tumeur au bord de la paupière.  
5°. Le calazion, ou un amas d'humours semblable  
à un grain de greffe. 6°. L'hydatide, c'est-à-dire une  
excroissance de graisse qui vient aux paupières.

Les cils ont trois maux propres, compris sous  
le nom de trichiasis, savoir. 1°. Le dystichiasis,  
qui est un double rang de cils. 2°. Le phalangosia,  
quand les cils se tournent du côté de l'œil. 3°. Le  
proliss, quand par le relâchement de la paupière  
les cils entrent dans l'œil.

Les tunique en ont quatre 1°. L'hypopyon ou  
un amas de pus derrière la cornée. 2°. Le pti-  
gion, qui est une excroissance membraneuse dans  
l'œil. 3°. Le proptosis, ou la chute de l'uvée. 4°.  
L'hypochyma, nommé autrement Cataraëte.

Les angles en ont trois. 1°. L'Eccentris, c'est une  
excroissance de chair au coin de l'œil. 2°. L'An-  
chilops, ou l'abscès au grand angle de l'œil; &  
3°. L'Agilops, qui est une fistule lacrymale. Toutes  
ces indispersions sont le nombre de seize, qui  
ont besoin d'autant d'opérations auxquelles on a  
imposé le nom des maladies qui y répondent. nous  
les allons examiner les unes après les autres.





**D**es six opérations que l'on veut à faire aux paupières, la première est l'Ankyre leprose, dont le nom, qui vient du grec *ankura*, d. *leprose*, qui signifie paupière en latin *leprose*, et les *leprose* agglutination, d'où que c'est une maladie où les paupières sont jointes & collées ensemble, ce qui empêche qu'on ne puisse ouvrir l'œil. Cet accident peut venir de naissance, puisqu'on voit des enfans venir au monde avec d'autres ouvertures bouchées; mais il n'arrive le plus souvent qu'après une fluxion, ou après une petite vérole; lorsqu'on a esté long-temps sans ouvrir les yeux, les paupières ulcérées se collent & se cicatrisent ensemble. Tout le monde sent qu'il faut séparer ces paupières; mais il appartient au Chi-

urgien d'en trouver les moyens. Si l'agglutination n'est pas parfaite, & que qu'il y ait encore un peu d'ouverture à l'un des angles, il faudroit qu'avec un instrument A. fait comme un bistouri courbe, garni d'un bouton à sa pointe, introduit dans cette ouverture, il coupe à plusieurs fois cette union en retirant cet instrument pour séparer successivement les deux paupières dans toute leur longueur. Si après cette séparation il trouve que l'une ou l'autre soit jointe à la conjonctive ou bien à la cornée, il doit l'en déscier, autrement l'opération seroit imparfaite: il s'en acquittera en tirant à soi la paupière avec un petit instrument B. fait en forme de spatule, sachant de détacher la paupière d'avec le corps de l'œil. Mais si l'adhérence étoit trop forte il couperoit avec le scalpel C. ce qui en fait la jonction, prenant garde de ne point inciser la cornée ni la conjonctive, coupant plutôt de la membrane interne de la paupière, ensuite on colle ces deux petits linges d'or D. E. qu'on aura trempés dans quelque liqueur dessiccative, entre le corps de l'œil & la paupière, pour éviter qu'ils ne se recollent l'un à l'autre, ce qu'on continue jusqu'à parfaite guérison.

**L**a seconde est le Lagophthalmos, dont le nom *Lagophthalmos* vient du grec *lagos* lièvre, d'*Ophthalmos* œil, en latin *lepus* Lièvre, & en françois *œil de Lièvre*. C'est une maladie où la paupière supérieure est tellement retirée, que ne pouvant pas couvrir l'œil, il est obligé de demeurer ouvert quand le malade dort, comme aux lièvres quand ils dorment. Cette disposition peut venir naturellement de la première conformation, ou par accident ensuite d'un ne playe, d'un ulcère, ou d'une brûlure, ou quelquefois par la dépravation du mouvement des muscles des paupières. Ainsi quand il y a une fluxion aux éleveurs, & paralysie aux abaissés, il



334 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 faut que l'œil reste ouvert, ces muscles ne faisant  
 par leur devoir. On guérit ce mal ou par la Phar-  
 macie, c'est-à-dire, par remèdes qui étant appli-  
 qués sur la partie, amollissent & relâchent ce qui  
 la retient hors de son état accoutumé, ou la for-  
 tifient & la corroborent selon que le mal dépend de  
 convulsion ou de paralysie. Mais si les remèdes ne  
 réussissent pas, & qu'il y ait une cicatrice qui ra-  
 courbasse la paupière, on aura recours à la Chi-  
 rurgie, & on commencera par mettre le malade  
 dans une situation où il soit exposé au jour: on lui  
 couvrira l'œil sain avec ce bandeau H. & on assu-  
 jettira l'œil malade avec le speculum oculi F. si  
 faire se peut, ou bien entre le pouce & le doigt  
 indice de la main gauche, en tenant la paupière  
 fort baissée; puis avec un bistouri G. on fera à  
 cette paupière une incision en croissant, selon la  
 direction des fibres du muscle fermeur; les poin-  
 tes du croissant regardant en en-haut, & approchant  
 des coins de l'œil. Cette incision faite, on écarte  
 les lèvres de la playe le plus qu'on peut, & on la  
 garnit du plumaceaux en forme de moyeux d'olli-  
 ves; & on contraind de toutes les autres playes  
 de ne on rapproche les lèvres pour procurer la  
 cicatrice, à celle-ci on les éloigne, pour faire  
 nître une chair entre deux afin d'allonger la pau-  
 pière. Lorsque le retirement de cette partie est si  
 grand, qu'une incision ne suffit pas, on en fait  
 deux de même figure éloignées de l'épaisseur d'un  
 écu l'une de l'autre, & par ce moyen tendant à la  
 paupière son premier usage, elle s'abaisse sur l'œil  
 qui avant cela ne se pouvoit clore. (a)

\* Tant des se Cette operation, quoique proposée & décrite par  
 malades de beaucoup d'Auteurs, ne peut selon M. M<sup>r</sup> Antoine  
 l'œil, se faire qu'avec un bon succès, parce que la cicatrice  
 qu'il faut procurer après l'incision, retrecit la  
 peau, comme font toutes les cicatrices; au lieu de lui  
 donner plus d'étendue, d'ailleurs le peu d'épaisseur de

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

La troisième, c'est l'Éctropion, dérivé de *Ec*,  
 qui signifie dehors, & de *trôpsis*, qui veut dire  
 tourner, en Latin, *relaxatio*, en François relâche-  
 ment, ou *renversement*. C'est une maladie de la  
 paupière inférieure qui se relâche & se renverse  
 tellement en en-bas, qu'elle ne peut plus s'élevé,  
 ni s'élever assez pour couvrir l'œil. On assigne  
 à cette incommodité trois causes différentes: la pre-  
 mière est la paralysie ou la relaxation tant de la  
 paupière que du muscle fermeur: la seconde, con-  
 siste dans une chair superflue qui s'est insensibil-  
 lement accrue à la partie extérieure: & la troisième  
 pourra être quelque brûlure, cicatrice ou couture

335  
 D'éc vire  
 le mot d'éc  
 tropon.

Trois ori-  
 gines de ce  
 mal.

la paupière, & le danger qu'il y a de gêner l'œil en la  
 comprimant, font qu'il est presque impossible de tenir  
 les lèvres de cette playe écartées, pour donner ensuite  
 par la cicatrice plus d'étendue à la paupière. Cette ma-  
 ladie n'a été remarquée du muscle orbiculaire des pau-  
 pières, n'a besoin que des remèdes qui conviennent en  
 general à la paralysie.

La paupière supérieure est quelquefois atteinte d'une  
 paralysie qui produit un effet bien différent. Car au lieu  
 de rester ouverte, elle demeure toujours baissée, des-  
 sorte qu'il faut la lever avec le doigt pour voir. C'est  
 proprement une paralysie du muscle élévateur de cette  
 paupière. Les Auteurs proposent de pincer la peau de  
 cette paupière selon la longueur des fibres, d'en couper  
 la partie, & d'y faire ensuite plusieurs points de su-  
 ture, pour empêcher la réunion des lèvres de la playe.  
 Cette operation est laquelle on donne le nom de de la  
 paupière, fait que l'œil reste toujours decouvert.

Mais si en faisant ce repi à la paupière, l'œil ne se  
 trouvoit pas decouvert, cette operation seroit inutile.  
 En ce cas, il faut faire un pli transversal à la peau du  
 front: & si par ce moyen la paupière se trouve relevée,  
 on coupe ce pli: ce qui fait une playe de la largeur d'une  
 feuille de papier. On procède la même des le-  
 vres de cette playe par le moyen de quel-  
 ques points de suture. M. M<sup>r</sup> de la Roche a fait avec succès cette operation sur un in-  
 valide, & étoit borge, & étoit avec avant été blessé d'un  
 coup de sabre à la tempe, ne pouvoit plus se lever de  
 son bon œil, parce que la paupière en étoit toujours  
 baissée.

116 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
faite en la partie extérieure. La méthode de la gué-

Remède  
coudre  
caulic,

Remède caulic. Si la paupière est relâchée, parce qu'elle  
est devenue trop humectée, il y faudra employer des  
pommades résineuses. Si elle est trop foible, on la  
guérira avec l'ail & la paralyse, on usera de cornu-  
lion pour empêcher de lui rendre la raison. 2°. Si  
elle a une excroissance de chair, il faut l'ôter quand  
elle est encore jeune, & petite, & on peut la con-  
soler avec des Remèdes cathartiques; mais si elle  
est devenue grosse, on l'exirpera soit par la ligature,  
ou par le fer, ou par le cautère, avec le nitre H.  
ensilé dans l'ail qu'elle courbe l. qu'on passera à tra-  
vers l'excroissance, afin que la ligature ne s'échappe  
pas, soit par négligence, si on ne peut pas faire au-  
rement. 3°. Si on usera de collyres, on de  
poudresstringentes, afin de cicatrifier les endroits  
où on aura coupé. 4°. Si une bûle ou une cicat-  
rice recroît la paupière en en-bas, on fera à cette  
partie une incision avec le bistouri G. une inci-  
sion perpendiculaire d'un cranset, comme celle  
qui se fait à la paupière supérieure; avec  
cette incision on ôtera ce qui est au dessous du croi-  
sant & on y mettra une petite ligature, en en-bas, au lieu  
qu'à celle-ci elle doit être regardée en-haut.

De l'incision  
bordée p  
pelle ou  
du

De la ma-  
nière

De la suite

La quatrieme. C'est le cas de l'ordon de cric,  
qui vient d'un grain d'orge, ou Latin *hordeolum*,  
ou le cas de l'ordon de cric. C'est une petite tumeur lon-  
guette, mais & dure, de la figure d'un grain d'or-  
ge, qui vient aux bords des paupières dans les cils.  
La manière qui fait ces petites tumeurs est com-  
me d'un petit kiste, & elle a de la peine à  
mourir & à se séparer. C'est ce qu'on appelle un  
ordon, & les bonnes femmes un orgeolet.  
Les malades qui ont ces petites tumeurs, il faut  
à l'ordon de cric quelque chose dont elle avoit  
été le germe pour le guérir il les faut faire venir à fa-  
puration, la moelle des pommes cuites appliquée

SIXIEME DEMONSTRATION.

517

en cataplasme est excellente pour les meurir; &  
lorsqu'on y voit de la blancheur & qu'on croira la  
mariere cuite, on fera avec la pointe d'une lan-  
cette K. une petite ouverture suivant la longueur  
de la tumeur, puis en la pressant entre deux on-  
gles, on exprimera le pus & le kiste tout ensem-  
ble: cela fait, la guérison s'accomplit d'elle-mê-  
me sans aucun remède.

La cinquieme, est le calazon, le périost, ou le  
lithias, en Latin, *lapis palpebre*, & en Français  
grain de grêle. Ce sont de petits tubercules durs  
comme de petites pierres, & semblables à des grains  
de grêle. Ils viennent tant à la paupière supérieure  
qu'à l'inférieure: ils sont mobiles, car quand on  
les presse, ils changent de place; c'est en quoi ils  
diffèrent de l'ordon, lequel qui est toujours fixe &  
arrêté. La cause de ces deux espèces de tubercu-  
les est un endurcissement d'humours qui s'assem-  
ble par congestion entre les membranes des pau-  
pières, de telle façon qu'ils ne diffèrent entr'eux  
que du plus ou moins de dureté & de dessèche-  
ment de la mariere qui les compose. Pour les gué-  
rir il ne faut attendre ni résolution, ni supura-  
tion, il n'y a que la seule opération qui le puisse  
faire, & on s'y prend de la même manière à l'un  
qu'à l'autre. On fait sur ces duretés pierieuses les incis-  
ions après les autres de petites incisions longitudi-  
nales avec une lancette K. pour les découvrir, puis  
avec un crochet ou une grigne on tire la dureté  
pour la disséquer & la séparer avec cet instrument  
M. suite en scie de mirche tranchante, sans rien  
emporter de la membrane des paupières: on met  
par dessus ces petites ouvertures un emplâtre ag-  
glutinatif N. pour en faire la réunion, puis la com-  
presse, & ensuite le bandeau L. qui maintient tout  
l'appareil. Il y en a qui veulent que si ce grain  
paraît plus au dedans de la paupière qu'au de-  
hors on y fasse les incisions pour les tirer par de-

Différence  
de tous ces  
tubercules.

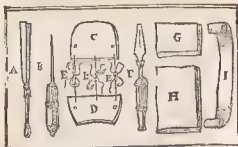
De l'opéra-

Consell,

338 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
dous : si cela se pouvoit faire avec facilité je le  
conseillerois, mais il faut pour cet effet retourner  
la paupiere, ce qui est plus incommode que de  
travailler par dehors.

De la tu-  
meur hyda-  
tue. La tumeur c'est l'Hydatide tiré de *hydor*, eau, en  
Lain *aquila*. C'est une tumeur qui se forme à la  
paupiere supérieure, de graille ou de matiere  
semblable à de la graille renfermée dans un kiste  
particulier : cette tumeur paroît davantage quand  
l'oeil est fermé, que quand il est ouvert ; elle est  
ronde & pure, & elle approche beaucoup de la  
nature des loupes. Il n'en faut point aussi chercher  
d'autres causes, & par la même méthode qu'on  
guérit celles-ci, on doit traiter celle-là. L'emplâtre  
Diaboranum avec lequel on foud & on dissout  
les loupes, est souverain pour l'Hydatide ; je m'en  
fois servi en plusieurs qui ont guéri avec ce reme-  
de, j'en faisois porter très-long tems un petit em-  
plâtre P. fait en croissant sur du taffetas noir, &  
cela m'a réussi. Mais si la matiere au lieu de se  
fondre & de se refondre s'endurcissoit, ou que la  
tumeur grossit, il faudroit pour lors en venir à  
l'opération qui consiste à l'emporter avec son  
kiste, comme on feroit une loupe : on tient la  
paupiere ferme, soit avec le speculum oculi F.  
soit avec ses doigts, & on fait une incision à la  
peau avec le scalpel C. selon la rectitude des fi-  
bres, prenant garde de ne pas ouvrir l'enveloppe  
qui renferme la matiere, afin de tirer le tout en-  
semble ; ce qui s'exécute avec assez de facilité ;  
car la tumeur étant découverte, pour peu qu'on  
la presse par les côtés elle se manifeste au dehors,  
& avec une ergone on la fait sortir toute entiere.  
On traitera ensuite la playe comme on fait celle  
où on a extirpé des loupes.

SEIZIEME DEMONSTRATION. 539  
Pl. XXXIV. POUR LES CILS.



Cette planche de l'archeveque d'Avignon, qui Du 1.  
veut dire *post* sont comprises les maladies des cils.  
Cils, & les opérations qu'il leur fait faire. Elles  
sont de trois sortes.

La premiere est le *distichisme* de *du* qui veut Du 2.  
dire *deux*, & de *filix* qui signifie *ordre*. C'est une *chloa*.  
maladie des paupieres, où par dessous les cils or-  
dinares & naturels il en croît & s'en nourrit en-  
core un autre rang extraordinaire qui detracine  
souvent le premier, & qui piquet la membrane  
de l'oeil y fait de la douleur, & y attire des In-  
flamations. Pour la guérison de cette incommodité il L'operation  
n'y a point d'autre operation à faire que d'arracher qui s'y pince  
ces cils superflus avec de petites pincettes A. uque.  
semblables à celles dont on se sert pour arracher les  
poils de la barbe : tout le secret est d'empêcher  
qu'ils ne reviennent. Quelques-uns disent qu'en  
frottant la place avec le sang de grenouille, du fiel  
de veau, ou des œufs de foie, il n'en repousse  
plus, cela est facile à essayer ; mais le plus sûr est,  
après avoir arraché chacun de ces poils superflus,  
de cauteriser avec une aiguille chauffée B. Pen-  
droit d'où on l'a tiré, & de continuer ainsi jusqu'à



FIG. XXXV. POUR LES TUNIQUES DE L'OEIL.



Des opé-  
tions à faire  
aux tun-  
ques de  
l'œil.

**L** y a quatre opérations qui se pratiquent aux tuniques de l'œil, par rapport aux quatre sortes de maux qui peuvent les attaquer. La première est l'hypopyon de l'œil, qui veut dire dessous, & de pus qui signifie du pus ou de la boue, pour marquer que cette maladie est une collection ou un amas de pus derrière la cornée; lequel provient d'ordinaire d'un épanchement de sang qui s'y fait, soit par la plénitude des vaisseaux, soit par quelque coup ou chute. Avant que ce sang se soit tourné en pus, il fait des ulcères très-vis & très-douloureux, & quand il est devenu pus, ce qu'on connoît à la blancheur qui paroît à travers la cornée, il faut le faire sortir si on veut terminer les douleurs que ressent le malade. Quelques An-

# XLIII. POUR LA SAIGNEE DU BRAS



SIXIEME DEMONSTRATION. 543  
 deux distinguent ce mal en deux especes, appel- Des deux ef-  
 lant la premiere *opex* mot grec qui signifie angle, parce que le pus épanché & rassemblé sous la cor-  
 née représente la figure d'un angle, & baillant le nom général d'hypopyon à la seconde espèce qui  
 se produit quand la matiere purulente est en plus  
 grande quantité, & qu'elle occupe la moitié du  
 noir de l'oeil. Pour la cure on tentera de dissiper  
 la matiere, si elle se trouve en petite quantité  
 sous la cornée, usant pour cela de fomentations  
 & de collaires résolutifs faits avec le fenugrec & le  
 fenouil, après quoi on en vient à l'opération où il  
 est question de faire une ouverture à la corne avec  
 la lancette A. qu'on insinue au plus bas lieu pour  
 donner au pus une issue commode. (\*) Il ne faut  
 pas s'étonner quand on voit s'écouler par l'ouver-  
 ture l'humour aqueux avec le pus, cette humeur  
 se répare aisément; mais la cicatrice qui se fait à la  
 cornée est souvent un obstacle considérable à la  
 vision. Après l'ouverture on se sert de remèdes  
 repercutifs & anodins, & sur la fin de la cure on  
 employe les collaires & les poudres deservatives &  
 desiccatives. Galien raconte que de son tems il y  
 avoit un Medecin-Oculiste nommé Julius qui gué-  
 rissoit l'hypopyon en brulant & scellant la tête  
 d'une certaine façon. Ce remède ne coûte rien à  
 éprouver.

Usage des  
 collaires.

La seconde est le prurigon, dérivé de *prurix* Du prur-  
 gion; parce que ce mal a la figure d'une aile d'oi-  
 gion.

(a) Pour faire cette operation delicate avec toute la  
 sûreté possible on a imaginé une petite aiguille courbe  
 qu'on passe au travers de la corne transparente du côté  
 du petit angle dans la partie inferieure de la chambre  
 anterieure de l'oeil, où est le pus épanché. La courbure  
 de cette aiguille imite la convexité inferieure de cette  
 chambre, sur un champ de cette aile de côté exte-  
 rieur, il y a une petite enfoncement sur lequel la pointe de la  
 lancette, sans crainte de piquer l'œil,  
 parce que l'aiguille la garantit

seu étendue ; on le nomme en latin *unguis*, à cause qu'il est de même couleur que l'ongle de l'homme. C'est une excroissance membraneuse en l'œil, laquelle prend ordinairement son origine du grand coin de l'œil, & rascement du petit ; s'étendant sur la conjonctive, & quelquefois jusque sur la cornée où elle couvre l'œil & obscurcit la vue. Il y en a de trois espèces. La première est le moutonnement dont nous venons de parler ; la seconde est l'adipeux, parce qu'il ressemble à une humeur congelée comme de la graille, le rompart d'abord qu'on le touche pour vouloir le séparer ; il a le même principe & les mêmes symptômes que le précédent. La troisième est l'arvine par les Latins *arvinus*, en français *drapau*, à cause qu'il paroît comme un morceau de linge. Il est plus insin que les autres, étant entellé de vaisseaux gros & rouges qui y causent inflammation & ulcère, ce qui le rend plus difficile à guérir. Toutes ces trois espèces ne sont pas toujours adhérentes à la conjonctive en toutes leurs parties, mais seulement par leurs extrémités. C'est pour cela qu'on peut quelquefois passer une aiguille courbe & moule entre la conjonctive & le pterigion. Il n'y a que deux moyens d'en procurer la guérison ; qui sont de le consumer avec les poudres de verdet, de vitriol ou d'alun brûlé, quand il est jeune & petit ; & de l'extirper quand il est vieux, grand & dur. Mais ce dernier moyen n'est pas toujours praticable ; car aux pterignons gros & renversés qui sont carcinomateux, & dont la douleur se fait sentir jusques dans les temples, il ne faut point y toucher. Quand le Chirurgien entreprend cette extirpation, il doit, après avoir préparé son sujet par les remèdes généraux & après l'avoir tiré commodément, faire renverser une des paupières de l'œil par un serviteur, & renverser l'autre lui-même ; puis passer une aiguille B. courbe, moule

cc

Se enfile d'un fil C. par dessous le pterigion, & avec les deux bouts de fil l'élever & le tirer à soi pour le séparer de ses adhérences avec un petit bistouri D. prenant garde de blesser la cornée, & laissant plutôt une petite partie du pterigion, à la consommation duquel on travaillera par la suite. Le reste de la cure s'accomplit par collires & poudres delicatives ; on panse le malade trois ou quatre fois le jour, lui faisant ouvrir l'œil à chaque fois, de crainte que les paupières ne se collent à la conjonctive.

La troisième est le proptosis, dérivé de *pro* qui veut dire *dehors*, & de *ptipis* qui signifie *tomber*. Ce nom qu'on pourroit donner à toutes sortes de parties qui s'avancent hors de leur place, est attribué ici en particulier à l'œil lorsqu'il se sorjette ou qu'il sort, ou qu'il débord de son orbite par le relâchement ou par la rupture de la cornée. La tumeur qui est faite par l'uvéa prend différents noms selon qu'elle est plus ou moins grosse, & selon les choses auxquelles elle ressemble : On en fait de cinq espèces. La première, où la tumeur est la plus petite s'appelle Myocéphalon, parce qu'elle est faite comme la tête d'une mouche ; la seconde Staphylome, elle a la figure & la grosseur d'un pepsin de raisin ; la troisième Ragoidis, c'est quand l'uvéa sort par l'entameure de la cornée, & qu'elle fait une tumeur ronde & noire semblable à un grain de raisin mûr ; la quatrième est appelée Melon, parce que l'uvéa sortant en plus grande quantité elle fait une plus grande tumeur qui a la figure d'une petite pomme. La cinquième est nommée llos, c'est-à-dire, clou ; elle arrive quand l'uvéa pousse hors des paupières s'endurcit, & que la cornée devenant calleuse la comprime, de manière qu'elle représente la tête d'un clou. Ces maux apportent deux grandes incommodités, l'une est la

M m

ses esfer.

De l'opé-  
ration à la  
mal.

De la cort.

De ses ef-  
fects.

146 Des OPERATIONS DE CEUX YEUX.  
 partie de la vûe, & l'autre la diffinit le visage.  
 Pour la première il n'y a point de remède; mais  
 pour la seconde on peut la corriger en deux façons,  
 ou par les médicamens, ou par l'opération. Si le  
 staphylôme est récent & causé par une inflammation  
 qui soulève la cornée, il faut tâcher de digé-  
 rer la matiere & de la résoudre par des remèdes  
 froids de mutilages, de semences de thym & de  
 fenugrec, avec un peu de miel. Mais si la matiere  
 ne se résout point, il faudroit lui donner issue  
 par l'opération, c'est-à-dire, avec la pointe de  
 la pincette A. Toutefois si le staphylôme est d'un  
 point malin & qu'il ait la base étroite, il seroit  
 plus convenable de l'extirper par la ligature; ce  
 qu'on exécute en deux manieres. Pour cet effet,  
 la tête du malade étant appuyée sur les genoux du  
 Chirurgien qui sera assis, cet Opérateur mettra un  
 noeud coulant B. sur la pincette F. sur laquelle il le  
 fera glisser pour y passer la tumeur qu'il liera &  
 qu'il serrera tous les jours avec ce noeud jusqu'à ce  
 qu'elle tombe. Ou bien il passera une aiguille C.  
 enfilée de deux fils H. I. de différentes couleurs,  
 par le milieu de la racine de la tumeur en tendant  
 du grand coin de l'œil vers le nez; les fils étant  
 passés il ôtera l'aiguille, & prenant les deux bouts  
 de fil de la même couleur il les liera ensemble d'un  
 coté I. & de l'autre côté avec les deux  
 bouts de l'autre fil; & les serrant tous les jours, ces  
 fils comprimeront peu à peu la tumeur. Pour faire ces  
 choses, il servira de *speculum oculi* K. On  
 pourra aussi faire l'opération; on appli-  
 quera ensuite les remèdes propres à diminuer la  
 douleur, ayant soin de panser le malade de ne  
 point le laisser qui souvent s'en adherent & de  
 continuer les remèdes. Lorsqu'ils seront finis  
 d'un malade on pourra se servir d'un petit spéculum  
 L. & on mondifiera l'ulcère, on pansera, &  
 on consolidera autant qu'il sera possible.

SIXIEME DEMONSTRATION. 147  
 des maladies aussi délicates que celles de la cor-  
 née. (a)

La quatrième maladie des tuniques des yeux est le *catar-  
 rhochyma*, derive de *h po* dessous, & de *chyma* tumeur.  
 fondre; parce qu'il semble que ce soit une hu-  
 meur fondue dans l'œil. On la nomme autrement  
*cataracte de Khar*, qui veut dire corne, parce  
 que cette humeur est sous la cornée qui ressemble  
 à de la corne; c'est en latin *suffusio*, & en fran-  
 çois *cataracte*. Cette maladie est causée par une  
 matiere étrangere qui s'amasse & s'épaissit imper-  
 ceptiblement comme une petite pellicule entre la  
 cornée & le cristallin, dans l'humeur aqueuse au-  
 devant du trou de l'uvée, empêchant que les  
 rayons de lumiere des objets ne frappent le cristal-  
 lin. On la considere dans trois tems: 1. dans son  
 commencement, lorsque la personne croit voir au-  
 dehors des Mouches ou des figures grotesques qui  
 n'y sont point en effet; on l'appelle pour lors *imagi-  
 naria*, en françois *fantasie* & abusivement; 2. dans  
 son état moyen, lorsqu'elle se forme & s'épaissit  
 & qu'elle diminue beaucoup la vûe; c'est ce qu'on  
 nomme en latin *aqua*, & en françois *suffusio*;  
 3. quand elle est bien formée & qu'elle abolit en-  
 tièrement la vûe, on l'appelle en latin *gutta obstru-  
 ra*, en françois *cataracte* du nom général.

(a) Le staphylôme est une tumeur formée par l'uvée  
 qui passe au travers d'une ouverture faite à la cornée par  
 quelque cause que ce soit. On peut par conséquent re-  
 garder cette tumeur comme une hernie de l'uvée. Mais  
 il ne seroit pas impossible de tuer la cornée sans l'uvée  
 légèrement, soit par des cornes, soit par des  
 appliqué sur la pupille à l'extrémité de la cornée, &  
 tumeur sous par une petite incision faite dans la  
 corne, qui étant mise entre la cornée & le cristallin  
 tumeur exactement le globe extérieurement, &  
 par ce moyen, sans entrer par la pupille, on peut  
 le déplacer, & corriger l'opération, & par  
 le staphylôme, pourvu qu'il soit récent.



Les especes ou les differences des cataractes se tirent de trois choses : 1. de leur couleur, il y en a de couleur de plâtre, de perle, d'eau marine & de fer bruni, ce qui les fait appeller vertes, citrines, jaunes ou noires : 2. de leur uslu, car les unes sont subtiles, déliées & transparentes qui permettent d'entrevoir, & les autres sont grosses & serrées qui privent absolument de la vision : 3. de leur quantité ou de leur étendue, en ce qu'il y en a qui ne couvrent qu'une portion ou la moitié du trou de la prunelle, de sorte qu'on ne peut discernier que la partie de l'objet qui se presente vis-à-vis de l'endroit qui n'est pas couvert, & d'autres qui couvrent totalement cette ouverture, ce qui cause une privation parfaite de la vue.

Le Chirurgien doit tirer son pronostic de deux choses, du malade & de la maladie. 1. Si le malade est fort jeune ne passant pas trois ou quatre ans, ou bien s'il est âgé, que ses yeux soient rouges & chassieux, qu'il sente des douleurs de tête continuelles & vchementes, ou qu'il ait une foiblesse continuelle de vue, il ne faut point entreprendre l'Operation. 2. Si la cataracte étoit jaune, verte ou noire, elle ne seroit point guérissable, mais si elle est de couleur de perle, d'eau marine ou de fer bruni, le Chirurgien y remediera. Il faut encore examiner la substance de cette pellicule, ce qu'on fait en couvrant l'œil sain, frottant doucement sur la paupiere de l'œil qui est indisposé, & l'ouverture soudainement ; car si la prunelle se dilate ; & qu'auissit elle retourne dans sa premiere forme, la pellicule se peut abbatre : mais s'il ne se fait point de dilatation, c'est signe qu'elle est adhérence à l'uvée ; ou qu'il y a obstruction dans le nerf optique ; il n'y faut point travailler, parce qu'après l'aveoir abbatuë, la vue ne se rétablirait pas. Il faut aussi observer si en même-tems que la prunelle s'est dilatée par la friction, la cataracte

ne s'est point divisée & séparée, ce qui marqueroit que la matiere ne seroit pas encore assez liée & desséchée pour pouvoir supporter l'aiguille qui passeroit au travers comme dans de l'eau ou dans du fromage mou : il faut alors attendre qu'elle ait avec le tems, acquis de la consistance & de la fermeté qui la rende capable de l'operation. Si le malade peut aisément juger des couleurs extérieures, la cataracte n'est pas encore meure ; mais s'il ne peut pas distinguer les objets, & qu'ayant frocté l'œil malade, comme nous avons dit, la pellicule demeure ferme sans se séparer ni se diviser, cela fait connoître qu'il y a des fibres qui la lient, & qu'elle est d'une substance bonne & facile à abbatre.

On vient par deux voyes à la guérison de la cataracte, par les remedes ordinaires, ou par la Chirurgie : les remedes peuvent la guérir quand elle ne fait que de commencer ; mais il n'y a que la Chirurgie qui en puisse venir à bout quand la maladie est confirmée. Si elle commence, on pourra l'empêcher de croître, par un regime de vivre sobre & desséchant, par les saignées & les purgations ; par une application des ventouses, de vesicatoires, de cauteres, ou de setons & par l'usage des masticatories, ou des poudres carminatives & digestives. La matiere conjointe, c'est-à-dire, celle qui commence à paroître dans l'œil en forme de nuage, se dissipe d'ordinaire par des collures, & des poudres attenuantes, incisives & resolvantes : le sang de pigeon, qu'on fait tomber tout chaud dans l'œil y est fort bon ; on dit que l'haléine d'un enfant qui a maché de l'ail & du fenouil étant poussée dans cet organe est souvent un moyen efficace pour dissoudre la matiere morbifique, ou pour attirer son progrès. Fabricius Hildanus a inventé une petite phiole de verre commode pour tenir une liqueur sur l'œil : elle est en

550 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
ou le pour s'ajuster à la figure de la partie, & elle  
a un conduit par en haut d'où quand elle est apli-  
quée sur l'œil, on verse la liqueur dont on veut le  
baigner & deux cordons qu'on attache derrière  
la tête pour la tenir ferme sur l'œil: Il a prétendu  
réussir par ce moyen les humeurs dont les mem-  
branes pouvoient être abbeuvelées, & dissiper ains-  
i le caractère dans son commencement: en voici  
la figure requise /.

Si par l'usage de tous ces remèdes tant généraux  
que particuliers, on n'a pas pu détruire la cata-  
racte, on la laissera muerir d'elle-même sans y rien  
faire, & on attendra qu'elle soit assez raffermie  
pour appuyer l'instrument qui doit servir à l'ab-  
battre, ce qu'on accomplira, en considérant ce qu'il  
y a à faire avant, durant, & après l'opération.

Avant l'opération, la première chose à quoi on  
doit songer, c'est de choisir le temps, car elle nous  
permet celui d'élection, la nécessité n'étant point  
pressante, on a coutume de la remettre au Prin-  
temps ou à l'Automne, & au déclin de la Lune.  
On prépare le malade en le saignant & le purgeant  
plus ou moins selon le degré de plénitude où il se  
trouve: le jour choisi qui ne doit être ni pluvieux  
ni venteux, mais clair & serein, étant arrivé,  
on disposera tout ce qui conviendra au patient,  
immédiatement après l'opération; car pour les instru-  
mens ils sont bien-tôt prêts, puisqu'il ne faut qu'une  
aiguille, dont le choix dépend de l'Opérateur.  
S'il a reconnu par la dilatation de la prunelle  
que la cataracte n'est point adhérente à l'uvée, &  
qu'elle continue elle nage & vacille dans l'humeur  
aqueuse, il doit se servir d'une aiguille ronde M.  
& assez grosse pour ne pas fendre si-tôt la catarac-  
te, & la peut abattre avec plus de facilité en la  
rencontrant dans une partie plus large. S'il juge  
qu'elle soit attachée par des fibres ou quelques en-  
dents de l'uvée, il doit prendre une aiguille N.

dont la pointe soit en fer de lance pour rompre ces  
fibres, s'il en est besoin, & la détacher plus aisé-  
ment. L'une & l'autre de ces aiguilles seront mon-  
tées sur de petits manèges O. P. pour les tenir  
avec plus de fermeté.

Durant l'opération on commencera par faire passer  
l'œil du malade sur un banc qu'il aura entre les deux malades  
jaunes, en un lieu bien clair, où même le Soleil  
puisse donner; car on ne se sert point de lumière  
étrangère dans cette opération. Le Chirurgien  
s'assiedra de la même façon sur le même banc le  
dos tourné au jour, & face à face du malade à qui  
un serviteur soutiendra contre son os occipital la tête  
un peu panchée en arrière: On mettra une com-  
presse & un bandeau sur l'œil sain du malade, afin  
qu'il ne s'effraye de rien, puis l'Opérateur renver-  
ra l'aiguille par son manche de la main droite, s'il  
doit opérer à l'œil gauche, ou de la main gauche,  
si c'est à l'œil droit, il machera un peu de fenouil,  
qu'il frottera dans cet organe, afin d'exciter quel-  
que mouvement à la prunelle, & par conséquent  
à la cataracte, & d'abord qu'il aura dit au malade  
de tourner l'œil vers le nez, il plongera l'aiguille  
dans le corps de l'œil du côté du petit angle, &  
l'enfoncera en panchant le manche vers la tempe,  
jusqu'à ce qu'il aperçoive cet instrument au tra-  
vers de la cornée, & qu'il soit au milieu de la ca-  
taracte qu'il atteindra par le haut avec la pointe de  
l'aiguille, & qu'il abattra jusqu'au bas de la pru-  
nelle, où il la tiendra sujette pendant un petit es-  
pace de temps; (a) que si elle y demeure, l'opéra-

(a) On se sert l'aiguille comme on se sert d'une pince pour saisir  
un objet, & on la tient de la main droite, & on la fait passer  
du bas à la cornée & on la fait passer de la main gauche  
cette manière derrière le cristallin qui empêche de la voir.  
On porte la pointe à la partie supérieure du cristallin  
en abaissant un peu le pouce & en descendant les doigts  
enfin on élève un peu le pouce & on élève les doigts pour appuyer la pointe de l'aiguille sur  
M m 4

552 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 tion est parfaite ; mais si elle remonte aussi-tôt qu'elle est lâchée, il la faut abattre detachee avec la même aiguille, & la comprimer plus fort, afin qu'elle ne le releve plus. Si quelque précaution qu'on ait prise pour connoître la nature de la cataracte, elle se trouve laiteuse, & qu'assûré qu'on la touche, elle s'épanouisse & se divise ne pouvant supporter l'aiguille qui passe à travers comme elle seroit dans du lait caillé, il faudra en tournant l'instrument de côté & d'autre la fendre en tant de petites particules, qu'elle se puisse dissiper, évitant bien de toucher à la membrane uvée qui est pleine de tant de venules, qu'il seroit difficile de n'en pas ouvrir quelqu'une à où il se feroit un épanchement de quelques gouttes de sang, lequel causeroit un hypopyon. Si la cataracte se trouvoit d'une nature toute opposée, qu'elle fut si dure que l'aiguille en la poussant fit un cri comme si c'étoit du parchemin, que des filamens l'attachassent si fort qu'elle remouât comme un pont-levis, aussi-tôt qu'elle seroit abbarue, il faudroit la troubler en la soulevant avec l'aiguille par sa partie inférieure, qui regarde la paupière d'en-bas. & la roulant autour de l'aiguille, lui donner le saut, en la renversant tout d'un coup. L'opération étant finie, on retire l'aiguille, & on a coutume de montrer au malade deux verres, dans l'un desquels il y a de l'eau, & dans l'autre du vin rouge. S'il distille, ut les couleurs, on est sur que l'opération est bien faite. Quelques Médecins reculent ce rémède ; mais il est de pratique.

Après l'opération on mettra sur l'œil un désin-

le cristallin qu'on abat par ce mouvement. Aussi-tôt qu'on aperçoit l'aiguille par le trou de l'uvée. Cette manière de porter l'aiguille dans l'œil, pour faire cette opération, suppose que la cataracte n'est autre chose que l'opacité du cristallin, comme le pensent tous les Mé-

# SIXIEME DEMONSTRATION.

553

sif Q. fait avec des blancs d'œuf, & les eaux de plantin, de roses, de morelle, & posant sur la tempe un emplâtre astringent R. pour prévenir la fluxion, on appliquera deux compresses S. trem-pées dans des eaux eschauffées, l'une sur l'œil, l'autre sur la tempe, & un bandeau V. par dessus pour couvrir les deux yeux. On mettra promptement le malade dans son lit où il sera couché sur le dos pendant quelques jours, la tête médiocrement haute, on le soignera le soir, & on lui tiendra le ventre libre. Il ne faut pas qu'il parle, ni qu'il prenne de la nourriture solide, de crainte qu'en la mâchant, le mouvement ne fit ou relever la cataracte, ou tomber une fluxion sur l'œil. On ne lui fera ouvrir l'œil que trois jours après, quoiqu'on soit obligé de changer fréquemment les remèdes qui pourroient en se séchant le blesser par leur dureté. Dans le tems qu'on renouvellera les médicamens, il faudra que la lumière soit placée derrière la tête du malade, afin qu'il ne soit point incommodé ; & le pansement se doit faire sans lui remuer la tête. Enfin il gardera un grand repos, & le jour n'entrera point dans sa chambre que le tems des accidens ne soit passé.

La description que je vous fais de la cataracte est celle que les plus fameux Oculistes en ont faite, & celle qui a passé pour constante jusqu'aujourd'hui. On a cru jusqu'à présent que c'étoit une taye, ou pellicule qui se formoit & se plaçoit dans l'humour aqueux entre la cornée & le cristallin ; mais M. Brisseau Médecin de l'Hôpital de Tournay nous a désabusé de cette opinion, en nous faisant voir que c'étoit le cristallin même épais & endurci qui faisoit la cataracte, & que par l'opération on croyoit avoir abattu une pellicule, mais que c'étoit le cristallin qu'on faisoit sortir de sa place par le moyen de l'aiguille, & qu'on plaçoit à la partie inférieure de l'œil. Il nous dit que

Regne.



556 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 leve l'aiguille. La capsule cristalline est une continuation de la membrane vitrée, & elle ne peut descendre vers le bras de l'œil sans faire changer la configuration du corps vitré. Dès qu'on leve l'aiguille, le corps vitré & par conséquent la capsule se remettent dans leur état naturel, & c'est pour cela que le cristallin encore renfermé dans cette enveloppe, reprend sa place.

Les mêmes choses arrivent peut-être lorsqu'on abat la cataracte à une personne vivante. Il est probable que si la capsule se divise dès qu'on applique l'aiguille sur le cristallin, alors le cristallin dégrège peu à peu de son enveloppe & placé par l'aiguille vers la partie inférieure de l'œil, ne remonte pas, mais si la capsule ne se divise pas l'aiguille la déplace avec le cristallin qu'elle renferme, & dès qu'on cesse d'appuyer, elle se remet avec le cristallin dans son état naturel. C'est apparemment pour cela qu'en faisant l'opération l'on voit souvent la cataracte remonter plusieurs fois; ce qui fait donner à certaines cataractes le nom de cataractes à ressort.

En suivant les conjectures qu'on vient de proposer, il est naturel d'attribuer au déplacement forcé de la capsule cristalline, les accidents qui arrivent quelquefois à la suite des opérations où la cataracte remonte plusieurs fois. Car en déplaçant la capsule cristalline, on blesse les parties de l'œil qui tiennent à cette capsule.

L'expérience dont j'ai parlé, a fait imaginer qu'il feroit à propos de faire une petite incision à la partie inférieure de la capsule avec le tranchant de l'aiguille, afin que le cristallin sorte facilement de cet écart, & dès qu'on le pousse avec l'aiguille, qu'on porte à sa partie supérieure après avoir fait l'incision.

Il faut remarquer que si la capsule s'ouvroit vis-à-vis le trou de Piëc, outre que le cristallin sortiroit directement, la cicatrice qui surviendroît à la petite playe pourroit être un obstacle aux rayons de lumière.

Quand le cristallin est sorti de la capsule, l'une des deux liqueurs voisines le remplit. Si c'est l'humour vitré, le malade n'a ni la couleur, & la grossier des objets presque aussi bien qu'avec un cristallin transparent. Si c'est l'humour aqueux, il a besoin d'un verre convexe pour suppléer au cristallin.

J'ai dit plus haut, qu'il y a des cataractes qui ne sont autre chose que l'opacité de la membrane cristalline, ou de celle qui tapisse le chignon du cristallin. Si la membrane cristalline a perdu sa transparence, on doit tâcher de l'abatre avec le cristallin. Si celle qui tapisse le chignon du cristallin est devenu opaque, il faut l'abatre.

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

557 L'abatre; mais si l'on considère la situation de l'œil, on reconnoît que l'opération est comme impossible.

Le cristallin, quoique bien abatu, ne reste pas toujours dans le lieu où il est d'abord placé. Il passe quelquefois de la chambre postérieure de l'œil dans l'antérieure par le trou de l'iris; ce qui arrive plutôt la nuit que le jour, parce que le trou est plus dilaté pendant l'obscurité, quoiqu'il est exposé à la lumière. Le cristallin dans la chambre antérieure, paroît comme une petite tache au bas de la cornée, il gêne alors l'œil, & il y cause de la douleur & des élançemens, & y occasionne l'inflammation. C'est un corps étranger qu'il faut ôter, si on veut faire cesser ces accidents. Voici comme on doit s'y prendre, & comme M. Petit fit en 1708. Cette opération a été faite par la cure de transportée dans la partie antérieure de du côté du petit angle, avec une aiguille qu'on a tirée du côté du grand angle, & on a tiré la charnière antérieure. On coupe la cornée avec la pointe d'une lancette, qu'on perfore une ouverture qui est à l'aiguille. On introduit par cette ouverture dans la chambre antérieure une petite curette, avec laquelle on tire doucement le cristallin. On met sur l'œil des compresses trempées dans quelque détrement, & on les change avec un intervalle qu'on applique sur le front, afin qu'il ne comprime pas l'œil. Dès le lendemain l'humour aqueux se voit à l'extrémité par où l'ouverture se trouve faite, & la petite playe est cicatrisée. On pourroit se servir, pour faire cette opération de la petite aiguille proposée dans une des précédentes remarques.

M. Brisseau a fait un Traité de ces maladies qu'il a fait imprimer à Paris en 1709. il prouve son opinion par plusieurs expériences qu'il a faites & qu'il rapporte, & quoique cette découverte ne change rien de la cure de ces maux, ni dans la manière de faire les opérations qui leur conviennent, on lui a néanmoins obligation d'avoir éclairci la nature de ces maladies, & d'en avoir donné la juste idée qu'on en devoit concevoir.

Voyez  
 Petit, le  
 1. à 106.  
 1. c.

De l'extrémité des  
corps des  
épaules  
qu'on t en  
t es dans  
l'œil.

IL ne faut pas oublier une opération qui se présente à faire tous les jours, c'est de tirer les choses étrangères qui sont entrées dans l'œil. On a souvent recouru au Chirurgien quand on a essayé en vain de les faire sortir en frottant & en soufflant dans l'œil, car la douleur qu'il éprouve coërcant à demander un prompt soulagement : pour le donner on renversera l'une ou l'autre paupière, & on tâchera de découvrir le corps étranger pour le faire sortir avec une petite curette X. Si on ne pouvoit pas le voir, il faudroit faire un petit bain à l'œil, en faisant coucher le malade, & lui versant dans le grand angle un peu d'eau tiède qui venant à sortir après avoir lavé le globe de l'œil pourra entraîner avec elle l'ordure ou le petit élar qui fait la douleur : & si on ne peut pas l'avoir par ce moyen, on attachera au bout d'un brin de boye un petit morceau d'éponge Y. très-fine qu'on aura trempé dans de l'eau, & ayant un peu élevé la paupière, on en bafayera tout le devant du corps de l'œil pour amener sûrement avec cette petite éponge ce qui sera entré dans l'œil sous les paupières. Le malade sera soulagé à l'instant, on se servira ensuite d'eau & de collires rafraichissans pour éviter l'inflammation qui pourroit survenir.



FIG. XXXVI. POUR LES ANGLES DES YEUX.



Deux opérations que le Chirurgien fait dans les angles des yeux, la première est de tirer les choses étrangères qui sont entrées dans l'œil, & de les faire sortir avec une petite curette X. Si on ne pouvoit pas le voir, il faudroit faire un petit bain à l'œil, en faisant coucher le malade, & lui versant dans le grand angle un peu d'eau tiède qui venant à sortir après avoir lavé le globe de l'œil pourra entraîner avec elle l'ordure ou le petit élar qui fait la douleur : & si on ne peut pas l'avoir par ce moyen, on attachera au bout d'un brin de boye un petit morceau d'éponge Y. très-fine qu'on aura trempé dans de l'eau, & ayant un peu élevé la paupière, on en bafayera tout le devant du corps de l'œil pour amener sûrement avec cette petite éponge ce qui sera entré dans l'œil sous les paupières. Le malade sera soulagé à l'instant, on se servira ensuite d'eau & de collires rafraichissans pour éviter l'inflammation qui pourroit survenir.

36 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 tes; & l'autre qui est douloureuse, plombée, ma-  
 ligne & rebelle aux remèdes, & qui ne se guérit  
 que par l'opération. On assigne trois causes prin-  
 cipales à cette maladie. 1°. Une tumeur mélanco-  
 lique qui augmente & endurec la substance de la  
 chair qui se trouve naturellement à l'endroit mar-  
 qué ci-dessus, & qui se rend semblable aux ver-  
 ruis. 2°. Un *hyperfarctosis*, dont l'étimologie est  
 deduite de *hyper* qui veut dire excessivement, &  
 ce *farctosis* produite de la chair; parce qu'un tel  
 défaut provient quelquefois d'un ulcère negligé,  
 ou mal pansé en cette partie qui se sera remplie  
 d'une chair superflue. 3°. Un reste de prestigon  
 qui n'ayant pas été coupé ni consumé se sera accru  
 & endurci dans la suite.

Cerc.

Pour la guérison de la première espèce d'ectan-  
 this, on consumera l'excroissance avec alum cal-  
 ciné, verdet brûlé, mercure rouge, ou esprit de  
 vitriol. Mais la seconde qui est dure, farouche  
 & maligne, sera emportée par incision. Pour l'exé-  
 cuter on passera avec une aiguille A. un fil B. à  
 travers cette chair pour la soulever, & par ce mo-  
 yen la couper avec le scalpel C. tout proche de la  
 glande, prenant garde de toucher au trou lacri-  
 mal qui va dans le nez; car s'il se bouchoit par la  
 cicatrice, la lympe qui humecte incessamment  
 l'œil, & qui suit les larmes quand elle est extraor-  
 dinairement pressée dans les filers qui sont aux en-  
 virons de ces organes, ne pouvant plus prendre ce  
 chemin, elle couleroit le long des joues & cau-  
 seroit un larmoyement continuel.

De l'anky-  
 lois.

L'A seconde est l'ankilops, dérivé de *anki* qui  
 veut dire proche, & de *ops* œil, en latin *an-  
 kylosis ocularis*. C'est une tumeur ou un abcès qui  
 n'est pas encore ouvert, situé entre le grand coin  
 de l'œil & le nez, & formé d'une humeur épaisse  
 & gluante, à peu près semblable à celle qui est

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

368  
 contenues dans les loupes; ce qui fait qu'il aug-  
 mente peu à peu, & se termine avec une légère  
 douleur. Pour parvenir à sa guérison, supposez que  
 les remèdes généraux aient précédé, on appliquera  
 sur la tumeur dans son commencement quelques  
 remèdes délicats & astringens à dessein d'écou-  
 primer, de consumer & de tarir l'humeur qui s'a-  
 masse dans cette partie. Que si la tumeur persève-  
 rant fait juger qu'elle s'aggrave, & si l'altération de l'opéra-  
 tion, qu'elle tend à la supuration, il faut l'ouvrir avec la lancette D. Et si l'on croit  
 que la matière soit dans un kiste, on le séparera,  
 ou bien on le consumera avec les trochisques de  
*minio*, ou le précipité de mercure, pour mondifi-  
 er & cicatriser ensuite la playe. Il faut remar-  
 quer qu'aussi-tôt que cette tumeur est ouverte,  
 elle perd son nom d'ankilops, pour prendre celui  
 d'égilops, qui comprend la maladie dont je vais  
 vous parler, & l'opération que vous allez voir.

Des tumeurs à  
 l'œil.

L'A troisième est l'égilops dérivé d'*aux*, che-  
 vre, & de *ops*, parce que les yeux de ces ani-  
 maux sont très-sujets à cette maladie; c'est ce  
 que nous appellons la fistule lacrimale qui consis-  
 te en un petit ulcère calleux & profond situé au  
 grand coin de l'œil à l'endroit où est placé ce qu'on  
 appelle la glande lacrimale qui n'est qu'un sac grais-  
 seux & charnu paré de plusieurs glandules pres-  
 qu'imperceptibles. Cet ulcère commence toujours  
 par un petit abcès en ce lieu où la matière qui  
 se putrefie, a bien-tôt agité l'os, parce qu'il  
 y a peu d'espace entre lui & la peau, & qu'étant  
 plus spongieux qu'un autre, il est aussi plus tôt ca-  
 rié. Si d'abord qu'il y a un abcès au coin de l'œil,  
 les malades veulent permettre qu'on le perce,  
 on pourroit éviter la fistule; mais comme ils appre-  
 hendent qu'il n'en reste une cicatrice au visage,

De l'anki-  
 lois.

N n

162 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
ils diffèrent tant que le petit abcès s'ouvre de lui-même, & il en arrive deux inconveniens assez tristes; l'un c'est que la matiere a eu par son séjour le tems de carier l'os, & l'autre, c'est qu'il se fait à la peau un tron si petit qu'on ne peut pas porter de médicamens pour mondifier le fond de l'ulcere: en sorte que souvent sans discontinuation, la fistule est entretenue jusques à ce que l'opération y remédie.

De ces fistules  
ou des fistules  
les.

De ces fistules les unes sont ouvertes par dedans, & les autres par dehors. Les premières procedent d'une humeur lente qui ne forme au-dehors qu'une petite tumeur de la grosseur d'un pois: laquelle étant pressée avec le doigt, jette par dedans l'œil, je veux dire entre les paupieres, une finie seretuse, & quelquefois visqueuse & blanchie. Les autres sont faites d'une maniere active & chaude, qui devenant âcre en crepissant, rompt l'os qui est mince & poreux, & en même tems se fait jour par dehors pour fluer perpétuellement jusques à ce qu'on en tarisse la source. (a) Quand elles sont vieilles, elles

(a) L'Auteur distingue ici deux especes de fistules, l'une dont l'humour s'évacue entre les paupieres, l'autre dont l'humour sort par une ouverture extérieure à l'œil; mais voisine du grand angle. Quand l'Auteur dit que l'humour de la premiere a son issue entre les paupieres, il veut dire apparemment que cette évacuation se fait par le poreux de l'os qui est au-dessous de l'œil, & qu'il est si serré, n'est autre chose que la liqueur lacrimale, retenue dans le sac lacrimonial, & mêlée quelquefois avec une matiere purulente. Cette rétention des larmes dans le sac peut venir de différentes causes; savoir, de quelque maladie du sac lacrimonial ou des parties voisines, & de la mauvaise qualité de cette liqueur.

Si la tumeur se vaide lorsque les malades sont couchés, & qu'elle se remplit de quelque tems après se lever, on a lieu de conjecturer que l'affoiblissement du ressort des parois du sac lacrimonial, & du canal nasal, est la cause de la tumeur. Car, lorsque le ressort de ces parties est affaibli, & que les malades se tiennent

SIXIEME DEMONSTRATION, 163  
debout, il se peut former à l'entrée du canal nasal un pli qui empêche la liqueur d'y passer, & la fait rassemblée dans le sac; ce qui forme au dedans une tumeur qu'on peut nommer bec de la sac lacrimonial. Quand le malade est couché, le sac lacrimonial se fonce plus le pli, la liqueur s'évacue sans se rassembler, & la tumeur se retire.

Une inflammation qui se fait au sac lacrimonial, & de l'œil, & de la partie de la joue qui couvre le malade orbiculaire, est un anélaps qui, tout qu'il se résolve ou qu'il suppure, n'a d'autre effet que de faire lacerer le sac lacrimonial jusques à ce qu'il ne reste plus que le sac lacrimonial, & la glande qui est au-dessus, elle perd son ressort, & le sac lacrimonial se y ouvre au lieu de se fermer.

L'humour de la glande qui est au-dessus de l'œil, qui se filtre par ses glandes pituitaires, peut en occasionnant ce qu'on appelle l'écoulement lacrimonial, & servir à causer encore une obstruction de un engorgement du sac lacrimonial.

Enfin les mauvaises qualités de la liqueur lacrimonale, qui font sa viscosité & son acreté, peuvent aussi les empêcher d'être évacuées. On conçoit aisément qu'une humeur épaisse & visqueuse ne coule qu'avec peine, & se peut arrêter dans un canal aussi petit que le canal nasal, dont l'ouverture n'est autre chose qu'un petit trou.

Les liqueurs âcres occasionnent l'excorsion des parties par où elles passent. Si la liqueur lacrimonale a ce défaut, elle ulcere le sac lacrimonial & le pus tombant dans le canal, & dans l'œil, & le nez. Ces humeurs qualifiées de la lymphie lacrimonale sont quelquefois des larmes de la petite verole.

Dans tous ces cas, l'œil est toujours couvert de larmes. Et l'on voit à l'entrée du canal nasal un pli qui empêche la liqueur d'y passer, & la fait rassemblée dans le sac; ce qui forme au dedans une tumeur qu'on peut nommer bec de la sac lacrimonial. Quand le malade est couché, le sac lacrimonial se fonce plus le pli, la liqueur s'évacue sans se rassembler, & la tumeur se retire.

La compression peut aussi obliger l'humour à se presser dedans le nez, & quand l'obstruction du canal n'est pas si considérable, ou qu'il n'y en a pas, comme lorsque la tumeur est une petite hernie simple du sac lacrimonial.

Quand l'ulcere se trouve au côté du sac qui est au-dessus de l'œil, & c'est bien le cas de l'opération.

Il y a des malades, qui ont une tumeur au nez, & que l'Auteur appelle fistule ouverte par le nez, ou



164 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 soit que des malades du sac & du canal lacrymal, & qui ne vient d'être à point d'écoulement, & par ces là ils qu'on qu'il est en ce lieu, & à l'extrémité du grand angle du Nasil au double qu'il est, & à peine on ventente par ou c'est fort avec les larmes, mais avec ces larmes, & c'est ce que l'Auteur appelle si de ouverte en dedans, & secret en dedans, qu'il appelle fistule ou fistule lacrymale.

Ce dépeut venir du long séjour de la liqueur lacrymale dans le sac, soit que les malades n'ayent pas soin de comprimer la tumeur, ou que la liqueur soit trop épaisse pour céder à la compression.

Il se peut former au grand angle un petit abscess qui ne vient point de la rétention des larmes dans le sac, & qui produit les mêmes effets que celui dont on vient de parler.

Ces abscess peuvent souvent causer l'os unguis ou quelque autre os du visage.

L'abondance du pus qui sort par la fistule ou par les points lacrymaux lorsqu'on presse le sac, est un indice de l'altération de l'os. Pour s'en assurer, on introduit par l'ouverture externe, s'il y en a une, un petit fillet avec lequel on reconnoît si l'os est découvert. Quand il n'y a point d'ouverture extérieure on se sert de la petite sonde de T. appelée sonde à sonder les points lacrymaux. On l'introduit par l'un de ces deux points. M. Junker dit qu'il est le premier qui ait sondé les points lacrymaux. Il se servoit d'une petite corde à boyau au lieu du ponce

appétissent l'œil, & l'atrophient. La carie rongée ordinairement, & pénétre jusques dans les os du nez; ce qui rend l'haleine forte & puante, & la guérison très-difficile: mais quand la fistule est récente, & qu'elle a son orifice éloigné du globe de l'œil, elle laisse beaucoup d'espérance d'un heureux succès dans le traitement, soit par les remèdes, soit par l'opération.

En l'une & en l'autre manière de procurer la cécité des fistules lacrymales on doit préparer le corps par un bon régime de vivre, par saignées, purgations, ventouses & vesicatoires. Si on se veut donner le secours de la voye la plus douce, qui est celle des médicaments, il faudra traiter autrement

SIXIÈME DEMONSTRATION 165  
 celle qui n'est ouverte qu'en dedans, que celle qui l'est en dehors. (a)

(a) Tous les troubles dont j'ai parlé dans la remarque précédente, se peuvent réduire à trois, savoir: l'engorgement des routes de la liqueur lacrymale, l'altération du sac lacrymal, du canal nasal & des parties voisines, & la carie de l'os unguis ou des os voisins.

On rétablit le cours des larmes de deux manières différentes, en débouchant leur voye ordinaire, ou si cela n'est pas possible, en leur faisant une voye nouvelle.

Les moyens qu'on emploie pour déboucher le passage naturel des larmes sont à trois, soit par les différents causes, & les différents degrés de l'obstruction du canal.

Si l'engorgement vient de la perte du ressort du sac lacrymal qui se cause par la distension, la fibre en de hors qu'on a appelé hernie du sac lacrymal, il faut comprimer le sac de la manière que l'Auteur a décrite, on peut le moyen d'un petit bandage d'acier connu sous le nom de bandage pour la fistule lacrymale. On ne doit point faire cette compression pour procurer un recollement au vuide, comme le dit l'Auteur, mais pour contenir seulement les parois du sac lacrymal dans leur état naturel, & faciliter par ce moyen le rétablissement de son ressort.

Lorsque l'engorgement a commencé par l'obstruction du canal nasal, & que cette obstruction n'est pas considérable, on peut y remédier en injectant pendant quelques jours dans ce conduit, par les points lacrymaux, un mélange d'eau simple & d'eau visqueuse. On se sert pour cela de la petite sonde de V. pour les injections pour les points lacrymaux. Par ce moyen on rétablit la liberté du canal, & l'on en guérit même quelquefois l'altération, s'il y en a, & si elle n'est point invétérée. On peut si on veut déboucher le canal en y introduisant par les points lacrymaux & par le sac, la petite sonde à sonder les points lacrymaux.

Quand les injections passent dedans le nez, qu'il n'y a plus de larmes, & qu'on ne peut l'écouler du grand angle où se pond le sac lacrymal, on ne fait point usage de manière particulière par les points lacrymaux: on est sûr que le canal est débouché, que l'ulcère, s'il y en a un, est consolidé, & que la guérison est parfaite.

L'obstruction du canal est quelquefois si considérable, que les injections & la sonde ne suffisent pas



668 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
épaisseur, mais un peu plus large, les ayant trem-  
pées toutes deux dans une eau dessicative, & je  
fais contenir le tout par une bande circulaire qui  
serait les compressees contre l'endroit du petit sac,  
fait que l'humeur ne s'y amasse plus, & que le  
vide se recolle, pourvu qu'on continue la même  
pratique pendant quelques mois.

Si la fistule est ouverte par dehors, & qu'on  
veuille tenter de la guérir par médicamens, on  
commencera par la dilater jusques dans le fond  
avec la racine de gentiane, ou l'éponge préparée,  
après quoi on la mondifiera avec l'apostolomum.  
L'apostolomum, ou la poudre de mercure. Si l'os est cari-  
é on le touchera avec quelques gouttes d'huile  
de soufre ou de vitriol, dont on imbibera un très-  
petit morceau de coton qui étant mis sur l'os en  
corrigea l'ulceration, faisant ensuite de ne causer  
que peu de douleur par l'usage de ces remèdes, de  
craindre qu'elle n'y attire un Pus. On appli-  
quera sur toutes les parties voisines plusieurs com-  
pressees trempées dans des eaux rafraichissantes;  
après quoi l'ulcere sera mondifié, desséché, &  
cicatrisé suivant les méthodes communes.

Tous les Praticiens disent que le remède le  
plus sûr & le plus prompt pour la fistule lacrymale,  
c'est le caustere actuel dont on touche l'os pour la  
faire exfolier: & comme cette opération est très-  
délicate, & qu'elle demande pour être bien exe-  
cutée un savoir-faire acquis par de profondes res-  
pérations & par un long usage, nous examinerons  
avec attention comme nous avons fait aux autres,  
ce qu'il y a à prévoir & à opérer avant que de cau-  
teriser l'os, ce qu'on doit observer en le caustéri-  
sant, & la conduite qu'il faut tenir après l'avoir  
cauterisé.

Avant que de porter le feu sur l'os, on regar-  
dera en premier lieu s'il n'y a point d'ouverture en  
dehors, ou si l'ouverture qu'on remarque est d'une

SIXIÈME DEMONSTRATION. 669

grandeur suffisante. Quand il n'y en a point il en  
faut faire, & quand elle est trop petite, il faut  
l'agrandir, pour cela les uns valent comme l'ave-  
nement, qu'on mette un caustere potentiel entre  
l'œil & le nez, le plus loin de l'œil que faire se  
pourra, prenant garde qu'il ne coupe le ligament  
du grand canthus, (ce qui rendroit l'œil égrillé,) &  
qu'en faisant une petite scarification sur l'es-  
carre on dilate la fistule jusques dans son fond,  
afin qu'elle soit capable de recevoir le caustere  
actuel. Les autres mieux fondés, ce me semble,  
préviennent qu'on doit couvrir cette fistule avec le  
bistouri droit B. en faisant une petite incision en  
forme de croissant, pour s'éloigner de la jonction  
des paupières, (a) & que l'incision aille jusques  
sur l'os decouvert auquel on applique de petits  
bondonnets FF. de charpie sèche pour absorber le  
sang & les humidités, posant ensuite le reste de  
l'appareil, pour attendre au lendemain à y mettre  
le feu chaud.

L'heure de cauteriser étant venue, & tout se  
trouvant prêt pour cet effet, le malade sera assis  
dans un fauteuil de commodité qui aura une oreil-  
le pour lui appuyer la tête du côté, on relevera  
l'appareil pour reconnaître avec une sonde G. si  
l'os est bien decouvert; puis avec une compresse H.  
& un bandeau I. on couvrira l'œil sain, afin que  
le malade n'ait point l'appréhension du feu: on

(a) On doit s'éloigner de la jonction des paupières de  
trois ou quatre lignes. Mais si la carne s'étend au-delà  
de l'os unguis, ce qui arrive quelquefois, & qu'en ne  
put sans couper le tendon du muscle orbiculaire la dé-  
couvrir pour y porter les remèdes convenables, il faut  
droit couper ce tendon en portant le bistouri par des-  
sous, sans craindre, comme les Anciens, que l'œil  
devienne égrillé. En H. Au cas que l'os soit par plusieurs  
exposures, que cet égrillage s'en suive, & que la sec-  
tion de la commissure des paupières, ou de ce qu'on a  
fait l'incision trop près de la commissure, & non de la  
section du tendon du muscle orbiculaire.

opération  
& précau-  
tion pour  
cauteriser.

Trattement  
des parties  
voisines.

370 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 met sur l'œil voisin de la fistule une compresse K.  
 trempée dans des eaux refrigerantes, laquelle va  
 jusques sur la tempe étant percée au droit de la fis-  
 tule. Cette compresse doit être étendue propre-  
 ment pour ne point nuire à l'Opérateur & ainsi  
 mollifiée pour empêcher que le feu n'agisse sur les  
 parties voisines. La sonde G. qu'on refouille dans  
 la playe sert à conduire jusques sur l'os un petit en-  
 tonnoir L. qui a un manche M. pour le tenir de  
 la main gauche. On retire la sonde après qu'on a  
 posé l'entonnoir, dans le trou duquel on insinue  
 une saulie tente de charpie N. pour attirer le peu  
 d'humidité qui pourroit abreuver le fond de la  
 playe, & l'os étant sec on prend de la main droi-  
 te le couteur actuel O. tout rouge qu'on plonge  
 dans la cavité de l'entonnoir jusqu'à l'os, l'y ap-  
 puyant légèrement. (a) On en remet un second P.  
 quand on croit que le premier n'aura pas suffi pour  
 faire impression à l'os & pour dissiper toutes les  
 humidités dont il est pénétré; c'est pourquoi on  
 en fait toujours chauffer deux dans ce réchauf Q.

(a) On doit non seulement pénétrer jusqu'à l'os, mais  
 le briser avec le couteur, & percer la membrane pitui-  
 taire qui le touche, pour faire une nouvelle route aux  
 larmes, comme on l'a déjà dit.

On est sûr d'avoir percé l'os & la membrane, lorsqu'il  
 sort de la fumée par le nez, ou qu'il tombe du sang ou  
 de la sérosité dans la gorge du malade, il faut prendre  
 garde de ne pas laisser long tems le couteur dans l'en-  
 tonnoir, qui étant échauffé, brûleroit la peau des  
 paupières dans l'endroit de leur communication, & occasion-  
 neroit par conséquent l'étalement après la guérison.

Les meilleurs Praticiens ne se servent plus du couteur  
 actuel lorsque l'os unguis est seul carié. Il y en a même  
 beaucoup qui ne s'en servent pas pour toucher la carie  
 de l'avance de l'os maxillaire, celle de la partie infé-  
 rieure de l'os coronal ou celle de l'os planum. Ils se  
 contentent d'y appliquer la pierre infernale, & les remè-  
 des qui dissolvent les portions d'os altérées.

Pour detacher l'os unguis, & former une nouvelle  
 route aux larmes sans le secours du couteur actuel, on

# SIXIÈME DEMONSTRATION.

371

plein de feu. Ensuite on retire cet entonnoir, dont  
 l'usage est non seulement de conduire les cautères  
 actuels, mais encore d'épargner au malade la len-  
 sation douloureuse du feu.

La cantharisation ayant été faite, on bourse la <sup>Pansem.</sup>  
 playe avec de petits bourdonnets de charpie; (a) <sup>de la pl.</sup>  
 par dessus lesquels on met un petit emplâtre de ce-  
 ruse K. d'une figure convenable à la partie, cou-  
 vrant l'œil d'un défensif & d'une compresse trian-  
 gulaire avec le bandage ordinaire pour la fistule  
 lacrymale: on le fera avec cette bande T. dans la  
 suite du pansement il faut empêcher que la chair  
 ne se reproduise en trop grande abondance, &  
 qu'elle ne recouvre l'os avant qu'il soit exfolié:  
 c'est pourquoi dès qu'elle surmonte il faudra la  
 consumer avec les poudres & les onguens dont je  
 vous ai parlé. Quand on croit que cette separation  
 de l'os a été faite, ce qui n'est pas toujours sen-  
 sible, mais ce qu'on peut conjecturer assez sûrement  
 par une bonne chair qui vient de l'os & qui y est

brisée, et os & l'on perce la membrane pituitaire avec  
 le pignon d'un rocar qu'on porte perpendicu-  
 lierement dessus. Quand cet instrument a percé la mem-  
 brane, ce qui doit mieux faire que tout autre, l'in-  
 strument qui pour la décoller, il sort du sang par le  
 nez, & il tombe du sang ou de la sérosité dans la gorge du  
 malade, il faut prendre garde de ne pas laisser long tems  
 le pignon du rocar pour achever de briser l'os. On  
 retire le pignon du rocar pour achever de briser l'os.

(a) Si l'œil est percé, on peut se servir de la pierre infernale  
 pour le briser, & l'on se sert de la pierre infernale pour  
 le briser, & l'on se sert de la pierre infernale pour le briser.  
 Il faut avant de commencer à briser l'os, se servir de la  
 pierre infernale pour le briser, & l'on se sert de la pierre  
 infernale pour le briser, & l'on se sert de la pierre infernale  
 pour le briser, & l'on se sert de la pierre infernale pour le  
 briser, & l'on se sert de la pierre infernale pour le briser.  
 Il faut avant de commencer à briser l'os, se servir de la  
 pierre infernale pour le briser, & l'on se sert de la pierre  
 infernale pour le briser, & l'on se sert de la pierre infernale  
 pour le briser, & l'on se sert de la pierre infernale pour le  
 briser, & l'on se sert de la pierre infernale pour le briser.



Mais quoiqu'on fût porté à des enfans louches des béciles ou d'autres maux semblables, perdant des années entières, il est néanmoins très-sûr que leur vue se redresse par ces sortes d'instrumens, c'est pourquoi je conseilerois de tenter d'autres moyens, qui seroient par exemple, d'assujettir les globes des yeux dans une situation droite, ou un peu plus tournée du côté opposé à celui où ils se dirigent par dépravation, y employant des espèces d'yeux artificiels ou des demi-sphères creusées qu'on assureroit par quelques bandes, & dans lesquelles les yeux seroient fixement engagés par la même mécanique dont on use pour redresser des tailles qui se déjettoient.

D'ailleurs il seroit à propos d'appliquer sur la partie foible, je veux dire, sur celle d'où les yeux s'éloignent, un cataplasme fortifiant, & de l'autre côté, quelque chose de piquant ou d'incommode qui obligeroit continuellement la personne à s'efforcer de les en retirer, ce qui les affermiroit dans le bon état où l'on a dessein de les mettre.

De plus, comme on a remarqué que les yeux de tous les louches étoient fort voûtés en devant, & qu'ils s'y terminoient presque en pointe, d'où il arrivoit qu'ils ne pouvoient bien voir que de près, & en se dirigeant de travers, d'une manière désagréable, il faudroit que la concavité des demi-sphères fut aplatie, en sorte que ces organes en s'y mouvant y contractassent une figure plus convenable au naturel.

ment la corne opaque avec un bistouri à une ligne de la corne transparente. Quand il a commencé avec le bistouri, il peut achever avec des ciseaux. Il emporte toute la corne transparente de l'iris, il panse l'œil avec un défillet, & il saigne le malade pour prévenir les accidens. Le globe de l'œil se resserre peu à peu, se resserme, & la playe se guérit. L'œil artificiel reçoit des paupières & de ce qui reste de l'œil un mouvement qui imite le naturel.

*Fin de la sixième Démonstration.*



# OPERATIONS DE CHIRURGIE.

SEPTIÈME DÉMONSTRATION.

*De celles qui se pratiquent à la Face.*

## DU POLYPE.



Usqu'il est vrai, Messieurs, que toute la science du Chirurgien, n'a point d'autre fin que de maintenir ou de rétablir l'homme dans la juste proportion de toutes les parties de son corps, c'est ici principalement où il doit redoubler son application & employer toute son adresse pour conserver à la face cette perfection qu'elle a reçue de l'Auteur de la nature. Cette partie quoique l'image de Dieu, n'est pas moins attaquée par des maladies que le reste du corps; c'est aussi ce qui fait qu'elle ne nous fournisse pas moins d'occasions d'exercer notre industrie: & comme les opérations qui regardent la face demandent encore plus de délicatesse que celles qu'on fait aux autres parties,

*Le but de la Chirurgie*

DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
je vais tâcher de vous les démontrer avec toute  
l'exacritude possible. Elles seront tout le sujet de  
notre entretien.

On voit tant de différentes opérations à la face  
qu'il nous seroit impossible de en ces former toutes  
dans une journée, & quoique non expliquées  
historiquement des yeux avec celles de la tête,  
vous verrez que celles qui restent se font pour  
remplir la démonstration d'aujourd'hui. Je com-  
mencerai par celle du nez.

**L**'Analogie de polype tirée de deux mots  
græcs, signifie de polype qui veut dire beaucoup,  
& de pour qui signifie pied, parce que le chut qui  
fait cette maladie est semblable à un piston marin,  
dit polype, en ce qu'elle a souvent de ramifications  
qui ont du rapport avec les pieds de ce piston,  
c'est pourquoi les Latins lui ont donné le nom de  
*multi pedes*.

C'est une excroissance de chair singulière & su-  
perflue qui se forme & s'accroît dans les narines  
où elle incommode la respiration. Le polype est  
ordinairement attaché à l'os criblé ou os de la  
face, & souvent aux larmes osseuses du nez, lesquelles  
étant spongieuses peuvent plutôt le produire que  
les os propres du nez qui sont d'une substance plus  
dure.

Les polypes succèdent très-souvent aux osseux  
& aux ulcères du nez causés par fluxus d'auteurs  
acres & étouffés, qui ayant corrodé la mem-  
brane dont les larmes osseuses du nez se font com-  
posées, ont donné lieu à cette chair de s'engendrer &  
d'augmenter tous les jours & d'autant plus fa-  
cilement qu'on n'y peut pas porter de remèdes  
pour la consumer dans son commencement. (a)

Les

(a) Il faut distinguer deux sortes de polypes. Les uns  
sont des excroissances formées par le développement des  
glandes qui tapissent les parois de la membrane mu-

Les humidités surabondantes qui coulent sur  
cette partie, & un sang pur & chaud, lui  
servent de nourriture; ce sang n'étant pas de qua-  
lité à produire de la chair, & à se transformer  
en la substance des parties, le sang se le por-  
te à la partie du nez, & à travers quelques  
bouts des fibres de la membrane muqueuse, hors  
de son tissu, & le sang se transforme en la  
d'un polype, qu'il s'augmente & qu'il pousse de telle  
sorte que non-seulement cette excroissance rem-  
plit les narines, & qu'elle se ramifie & se divise  
la branche d'une autre, & qu'elle se prolonge  
elle se prolonge jusqu'à devenir d'un tel et d'un  
dans la tête du nez, en danger de suffoquer le  
malade en dormant, & d'y prendre garde.

Il y en a qui ne peuvent tolérer les narines,  
que le nez en devant d'un tel. On ne res-  
pire pour lors que par la bouche, & on ne res-  
pire que par la bouche. Quand les os de la face  
se sont tout-à-fait corrodés, le nez est  
presque inutile, & par conséquent l'obstruction  
qui empêche le passage de l'air s'empêche à la  
vie étant dans un état si fort corrodé, & ayant  
quantité de branches, est très-difficile à lever par  
l'extirpation de ces productions. On prend que  
les osseux sont fort sujets à cette incommodité  
qui les rend pointus.

Si nous jetons les yeux sur la structure de la mem-  
brane interne du nez, & sur les osseux de la face, &  
sur la grande part de la membrane de polype, parce  
qu'elle est très-croûlée de des osseux fondement &  
matière à des excroissances, & est épaisse, spon-  
gieuse, & est très-croûlée, obstruée d'un tel  
gluante qu'il se sépare du sang par la séparation du

saire, les autres sont des extensions de cette membrane  
alors peu à peu. On prouve donc que les osseux de la  
face de la face muqueuse, & aux autres, est de pol-  
ypes vésiculaires.

378 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
tissu de ses fibres & de la configuration de ses  
pores, ce qui contribue beaucoup à la formation de  
ces chairs, fongueuses & fongueuses.

Pour avoir une idée de leur pénétration, il n'y  
a qu'à faire à l'autre que le fong peut être chargé  
de partic. visqueuses, soit par l'usage de certains  
aliments indigestes, soit par le vice de la secretion &  
des fibres naturelles, de manière que ces parties em-  
barassées les uns pénétrant les autres par leurs pores  
de cette manière, les chairs fongueuses, soit tout dans  
les endroits, comme les cavités du nez, où il y a  
très-peu d'organes qui hantent le cours des humeurs:  
les macolités s'accumulant donc dans la membra-  
ne qui tapisse l'intérieur des narines, la gonflent  
et y fait les vaisseaux & les gl. se gonflent que  
les chairs sont excitées à se multiplier & à s'étendre  
par l'irritation de ces chairs qui fermentent &  
s'agissent par leur séparation.

Soit direct-  
les espèces.

On remarque cinq espèces de polypes. La pre-  
mière est comme une membrane fongueuse & mol-  
lasse s'attachant à la voûte relâchée & elle s'attache  
au cartilage du milieu du nez & se remplit d'une  
humeur telace & pituiteuse. La seconde est une  
chair blanche, émiacée, ronde & molle au  
toucher; elle pousse d'un fong phlogistique,  
& s'accroît insensiblement jusqu'à occuper toute  
la cavité d'un nez, & que quelquefois elle de-  
toutes les chairs. La troisième est une chair plus  
dure, de couleur brune, un peu d'un nez, en-  
gendrée d'un fong grossier, mélancolique, &  
premier fong, sans de l'usage qu'il délaye. La  
quatrième est une tumeur dure, semblable à de la  
chair desséchée & la fumée, quand on la touche,  
elle fait du bruit comme si on frotte par un corps  
souple, elle est insensible & on la peut mettre au  
ray des chairs confusées. La cinquième est une  
ou plusieurs tumeurs carcinomateuses attachées au  
cartilage du nez, & produites d'un sang mélan-

SEPTIÈME DEMONSTRATION. 379

colique & adolte; elles sont douloureuses & tien-  
nent de la nature du cancer. De toutes ces espèces,  
les vres sont les plus communes, qu'on elles tendent  
une humidité brune & visqueuse, les autres sont  
ulcéreuses, & les vres & celles qui sont fongueuses  
d'une humeur purulente.

On se moit & polype par la voie & par les symp-  
tômes. Il est à remarquer à l'égard d'y, & à la re-  
garçon en outre la voie de la manière qu'on s'en  
qui se voit, & on voit une tumeur qui remplit  
l'intérieur de la narine, monte & descend selon les mou-  
vements de la respiration, & s'il étoit mal né de  
la faire paroître de cette manière, il faudroit  
avec le *speculum nasi* B. dilater la narine pour voir  
jusqu'à son fond. Les chairs qui l'accom-  
paguent & se manifestent, sont que le nez de-  
vient plus gros par la tumeur qu'il renferme, &  
la respiration se fait avec peine à raison de l'em-  
barras qui est dans le passage de l'air, en respirant  
comme s'il rouloit, il a toujours la bouche ou-  
verte en dormant.

Moyen de  
le faire  
polype

Le jugement qu'en doit faire un Chirurgien, Dupeyron.  
dépend de la nature du polype; ceux qui sont carci-  
nomateux & douloureux sont les plus communs, ce qu'il  
connoît par la dureté de l'excroissance, si l'en-  
dure, si pénétrante, si douloureuse, si conduisant pleu-  
sieurs de ses vaisseaux & de ses humeurs. Il ne faut  
point s'attacher à de tels polypes, mais ceux qui  
sont molles, molles, blanches ou rougeâ-  
tres se peuvent guérir, c'est sur ces derniers qu'il  
est permis d'entreprendre l'opération.

Les Auteurs nous proposent cinq manières de  
le faire. 1°. Par cautère. 2°. Par cautère étiré. 3°. Par ligature. 4°. Par incision. 5°. Par excision.  
ment. Les vres sont les plus communes, qu'on elles tendent  
une humidité brune & visqueuse, les autres sont  
ulcéreuses, & les vres & celles qui sont fongueuses  
d'une humeur purulente.

Plusieurs  
manières  
d'opérer.

On veut qu'on le retire de cette manière.



180 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
tits polypes qui ne sont gueres avant dans le nez & qui succedent à quelques ulcères de cet organe : à ce dessein ils recommandent le calcantrum, la chaux, l'orpiment, ou l'esprit de vitriol pour les consumer peu-à-peu. (1)

La cautérisation avec le cautere ou potentiel ou actuel s'est anciennement pratiquée aux polypes de grosier mediocte & dont la base étoit large. Ils disoient la narine avec le *speculum nasi*, afin d'y introduire ensuite une canule qu'ils poisoient sur la tumeur & par la cavité de laquelle ils portoient un bouton de feu qui brulant cette chair en faisoit un grésillement comme quand on tort du boudin : l'escarre que le feu avoit faite étant tombée, ils recommençoient la même application, & continuoient ce manège jusqu'à ce que toute la tumeur fut emportée.

Ils consailloient la ligature aux tumeurs grêles qui sont étroites dans leur racine, & ils prétendent qu'elle peut réussir en pratiquant de cette sorte: on prendra une grande aiguille courbe C. de plomb ou de fil de léon, & on l'enfilera d'un gros fil ciré B. dans le milieu duquel on fera un nœud-coulant qu'on mettra sur le bord d'une pincette à bec de corbin A. comme si on vouloit faire la ligature de l'extrémité d'un vaisseau. On empoignera la tumeur avec ce bec de corbin, puis on coulera jusqu'à la base de cette excroissance le nœud dont on la serrera, après qu'on aura passé l'aiguille par la narine, & qu'on l'aura retenu par le palais; car cette aiguille amenée avec elle un des bords du fil, on le retirera en même tems qu'on tiendra l'autre bout qui sera resté hors du nez. & ainsi restant tous les jours le fil, on fera à la fin sépa-

(1) Les Praticiens préfèrent à presque à ces cordulés le baume d'Autimoine de la poudre de Cabine mêlée avec celle d'ocre. L'un d'alun à quelquefois guert des polypes vésiculaires qui commencent à naître.

rer & tomber le polype. Cette ligature est bien inventée, mais je la crois de difficile execution.

Ceux qui opèrent ici par l'incision, ont prétendu avoir mieux rencontré, & véritablement cette maniere a été en pratique pendant plusieurs siècles & approuvée par Guidon & par d'autres Maîtres : ils avoient inventé un instrument D. qu'ils appelloient *Polypocanion*, de polypsis, qui veut dire polype, & de spation qui veut dire spatule, parce qu'il en avoit la figure, cet instrument fait exprès pour cette opération n'étoit tranchant que d'un côté de toute sa longueur, ils l'introduisoient dans le nez, le plus avant qu'ils pouvoient, & coulant son tranchant entre les parois de cet organe & le polype, ils le separoient en prenant garde de ne rien couper du cartilage, ce qu'ils avoient de la peine à éviter, la cavité de la narine étant tortueuse. Quand par ce moyen ils croyoient n'avoir détaché le pas emporté tout le polype, ils fendoient l'aile de quelque-  
une  
la narine jusqu'à l'os du nez, & ils tâchoient de trancher les restes de cette excroissance jusques dans les racines : l'opération faite, ils recouvroient par un ou deux points d'aiguille, ce qu'ils avoient fendu de la narine. Quelques-uns de ces fameux Praticiens prenoient une ficelle à laquelle ils faisoient des nœuds, distans l'un de l'autre d'environ un pouce, & l'ayant passée par la narine pour la faire sortir par le palais, ils tiroient la ficelle tantôt par un bout, tantôt par l'autre, espérant par le moyen de ces nœuds, faire détacher les restes du polype. (2)

La cinquieme maniere est de l'arracher. Fabricius se donne la gloire d'en avoir été l'inventeur ;

(2) Ce moyen d'emporter les polypes est décrit par V. les Praticiens d'Aquapendente. Il y a quelques années que servans je l'ai vu employer avec succès à la Charité de Paris, de M. l'abbé de la Roche des restes qu'on n'avoit pu arracher.

on lui en dit avoir de l'obligation, puisqu'elle parait la meilleure. On fait seoir le malade dans une chaise un peu panchée en arrière, & lui ayant tourné le visage du côté du jour, on peut dilater la narine avec le *speculum Nafi* E. pour y porter une pincette E. faite en bec de canne par son bout avec 1 quelle on pince le polype le plus haut & le plus près de la base qu'on peut, on la coupe ensuite à un tiers ou deux, en tirant doucement, on l'arrache avec les rascions, après quoi on la laisse saigner un peu de temps, afin de décharger & de diminuer la partie. Quand même le polype s'avanceroit jusques derrière la luette, cette production a coutume de suivre la branche qui se trouve dans le nez, parce qu'elles sont continues l'une à l'autre. Mais la celle-là qui se montre derrière la luette étoit longue & grosse, il feroit plus à propos d'arracher le polype par la bouche que par le nez, ce qu'on exécute aisément avec une tenette courbe G. qu'on peut pousser dans les fentes nasales qui sont plus grandes que les cavités du nez, observant de ne pas pincer la luette qui est placée au dedans du polype. (A)

Profession  
à l'école

Suivant la description que je vous ai faite de ce mal, vous avez conçu qu'il avoit plusieurs pieds ou racines par où il reçoit sa nourriture ; or par les quatre jeus & les méthodes que je vous ai expliquées, on n'ôte que le corps de la tumeur, les ra-

(8) On ne peut pas emporter par la main les polyèdres qui dépendent d'arrêter la lutte. Je jette la cloison d'un en avant. Car ce qu'on voit de ces sortes de polyèdres dans les mains n'est qu'une petite portion d'un tout assemblé le reste du corps polyédrique, quand on le met par la bouche. Pour les tirer plus facilement, on se sert d'un instrument de bois et on pousse avec la cloison d'un autre. On peut coopérer avec un autre polyèdre, chargé d'un autre, et le faire entrer du polyèdre d'un autre, ces choses on avec les doigts. Les Princesse, à tout on se sert à présent pour cette opération.

ciens restent toujours, c'est pourquoi il n'est pas  
s'étonner si elle repousse, vu qu'il en est de mé-  
me qu'aux plantes & aux arbres qui ne manquent  
pas de revenir quand on ne fait que les rompre, ou  
les couper raboteusement ; mais qui de repoussent plus  
quand on les arrache avec leurs racines. Ayant  
donc extirpé de cette façon le polype avec les ra-  
cines, on doit croire qu'il ne se produira plus, &  
ce Fabricius assure qu'il n'est jamais revenu à ceux  
à qui il a fait cette opération : J'ajouterai cepen-  
dant qu'il faut que ce Praticien l'ait pu souvent  
répéter, ou qu'il ait été plus heureux que les au-  
tres, puisqu'on voit quelques-uns de ces maux  
reparaître après leur éradication, ce qui ne nous  
empêchera pas de convenir que cette méthode  
étant la moins sujette à récidive doit être préférée  
aux autres.

Si après que le polype est arraché, le malade se sent encore quelque chose dans le nez qui l'embarrasse, b'qu'en y regardant on y aperçoit quelque petit morcean qui soit attaché au fond du nez, il faudra avec ces espèces de pincos H. faites en forme de ciseaux qui ne coupent que par le bout, enlever cordédu autant qu'on le peut, parce qu'il servirait de germe pour en produire d'autres. En suite de l'opération on fait respirer b' tiner par le nez du vin tiède qui lave bien toutes ces cavités remplies d'humidités fanéales que le polype y renvoie, il n'est pas besoin d'attirer auç levis

tion sont fenêtrées par leurs extrémités, afin de mieux tenir le corps polyèdre. Il y a quelque temps que M. Morand a emporté avec les deux doigts deux polyèdes fort gros. Il mit un doigt dans la paroi, et un autre dans la bouche par derrière la cloison. En en portant ces deux doigts de côté d'autre, il détacha les polyèdes que les malades crachèrent à différentes reprises. Cette méthode eut un bon succès; un de ces malades s'est trouvé guéri parfaitement.

284 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 & de le faire tomber dans la gorge pour s'assurer  
 qu'il n'est pas ouvert; car les malades s'en ap-  
 perçoivent aussitôt par la preuve courte & certaine  
 de la douleur & du sentiment, & ils jugent de la liberté  
 de l'air d'entrer & de sortir, par la facilité avec  
 laquelle ils respirent la bouche fermée, ce qu'ils  
 ne pourroient pas faire auparavant. C'est de toutes  
 les opérations de Chirurgie celle dont on ressent  
 le plus prompt soulagement & qui fait le plus de  
 plaisir au malade, parce que d'un instant qu'il  
 est délivré d'une incommodité si importable, ten-  
 tes & toux, on voit qu'il se remet à son train ordinaire, &  
 qu'il ne sent plus être retardé par aucun obstacle.

Moyen d'ar-  
 rêter le sa-  
 ng.

Si le sang ne coule que médiocrement, il le faut  
 laisser sortir pour soulager la partie; mais s'il y  
 a une hémorragie, on l'arrêtera en poussant dans  
 le nez avec la sonnette, quelque liqueur strin-  
 gente, & on le remplira de la narine d'une tige  
 de charpie P. assez longue, & trempée dans une  
 eau styptique. On pansera la partie avec des on-  
 guents qui ayent de la corrosion; car il faut tacher  
 d'en continuer toutes les racines, ce qu'on ne peut  
 faire qu'avec des onguents très forts, auxquels on  
 ajoute les poudres consiliques plus ou moins fortes  
 selon la nécessité. J'en ai vu panser un avec une  
 poudre qui venoit de Montpellier, & qu'on di-  
 soit infaillible pour empêcher la renaissance de  
 cette chair. six mois après elle revint  
 comme elle avoit déjà fait deux autres fois, quoi-  
 qu'elle eût été attachée par un des plus experts  
 Chirurgiens de Paris. On se fit d'un petit carale  
 O. qu'on rempli de poudre de rochers, & qui a  
 servi d'un peu large pour les contenir. Ces pou-  
 dres ont été tirées comme du rabat d'Espagne,  
 afin qu'il y ait la respiration elles soient attirées en  
 l'air, & se répandent dans toute la partie interne  
 du nez. Sur la fin de la cure on seringue des eaux

" Il faut  
 prendre  
 avec soi.

SEPTIEME DEMONSTRATION 285  
 vulneraires & desiccatives pour tarir les humidités  
 qui ne sont que trop abondantes en ces endroits.  
 Enfin on fait de son mieux pour obtenir une santé  
 constante.

Le polype est une des maladies qui demandent  
 le plus de soins, & qui ont le plus universel; il  
 ne vient pas d'un seul point, & se répand le  
 malade par les yeux, par le nez, & d'autres conve-  
 nables, & on même d'avoir parfaitement exécuté  
 cette opération, d'avoir pendant la cure contenu  
 le malade dans les homes que l'air presérte, & de  
 l'avoir bien guéri, il faut encore après la guérison  
 le traiter de la même manière que si on étoit sûr  
 qu'il dût renaitre un autre polype: Pour cet effet  
 on appliquera un caudere au bras, on au derrière  
 de la tête, on purgera fréquemment; & on fera  
 user de jussians sudorifiques, composés avec  
 Pelicane, la salicetraille & le gayac.

Regime  
 pour les ma-  
 ladies.

Il vient dans le nez un ulcère fardide qu'on  
 nomme *agome*, mot dérivé du verbe grec *agrin*, qui  
 veut dire sentir mauvais. Ceux qui ont de ce  
 ulcères sont puants, on ne peut leur parler de près  
 sans être frappé d'une odeur très-désagréable, qui  
 fait qu'on ne les peut souffrir en compagnie; on  
 les appelle des fomaux, & on tient que ce défaut  
 est une raison pour se démarier.

De l'uf-  
 ration  
 pour  
 guérir.

Cette maladie tire son origine des humeurs acres  
 & corrosives qui tombent sur cette partie, qui  
 l'ulcèrent & la corrodent. Ceux qui ont le nez  
 écorché y sont sujets, parce qu'ayant le dos du nez  
 enfoncé en dedans, au lieu de l'avoir élevé au  
 dehors, il se forme au passage des narines un ré-  
 treccissement lequel empêche l'écoulement des hu-  
 meurs excrémentielles qui doivent sortir par le  
 nez: quand ces humeurs ont beaucoup d'acreté,  
 elles ulcèrent l'endroit qui les arrête, & quand  
 elles en ont peu, elles abbreuvent les membranes

Cause de  
 ce mal.

586 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
qui en deviennent plus épaisses, & par là resserrent  
de plus en plus ce même passage; d'où il arrive  
que ces gens-là ayant de la peine à recevoir l'air  
par le nez, ne font que renfleur.

Cette  
des ulcères.

Pour guérir ces ulcères, il faut aider à la nature,  
parce qu'ils ne se guérissent point d'eux-mêmes,  
il s'y fait des croûtes qui tombent de temps en  
temps, & ils sont entrecroisés tant par la conformation  
viciée de la partie que par des mucosités  
qui doivent passer sans cesse par ces égouts. On  
examina avec soin s'il n'y a point une cause ver-  
rueuse qui fonde les ulcères, parce qu'en un tel  
cas il faudroit aller au grand remède: mais si on  
ne soupçonne point un tel vice, on fera un même  
temps les remèdes & généraux & particuliers qui  
doivent être délicats pour absorber les humidi-  
tés d'où la maladie provient: l'usage de la pulve  
sulfurée, des onguents de cloportes, & du mer-  
cure y est souverain, & on portera sur l'ulcère des  
remèdes qui le puissent modifier, dessécher &  
incamer: on fera respirer par l'entremise de cette  
petite canule O. les poudres de sables, d'écorce  
de grande, de racines d'iris, d'un caméléon, &  
de crepelle: & enfin on mettra en pratique cette  
petite opération tant recommandée par nos An-  
ciens, & que je vais vous faire voir.

Telle de  
la canule.

On prend une canule de fer ou d'argent, em-  
manchée pour être tenue plus ferme & de gros-  
seur proportionnée à la narine, assez longue pour  
aller jusqu'à l'ulcère, & même par de là: elle n'est  
point percée par l'extrémité qui entre dans ce nez,  
& elle a une petite platine à son entrée, elle est ici  
marquée K. On introduit cette canule dans le nez  
en la tenant de la main gauche, & ensuite on  
prend de la droite un petit caustère actuel I. dont  
le bout est fait en noyau d'olive, on le pousse dans  
la canule, où on le laisse tout le temps qu'il faut  
pour échauffer jusqu'à ce que le patient ne la puisse

SEPTIEME DEMONSTRATION.

587

plus supporter par la trop grande chaleur. Alors on  
retire le caustère, & peu après on y en rapporte un  
autre M. pour continuer à échauffer la cavité, &  
par conséquent l'ulcère qu'on prétend dessécher  
par ce moyen, en évitant les douleurs dont il  
est abbrevié; c'est pourquoi l'on a deux caustères,  
afin qu'on puisse chauffer l'un pendant qu'on le-  
tère de l'autre: il faut recommencer le même  
la même chose, & la renouveler tous les jours  
durant un temps considérable qu'il appartient au  
Chirurgien de déterminer selon que l'opiniâtreté  
de la maladie l'obligera de continuer à se servir de  
ce remède.

LE nez peut recevoir toutes sortes de playes, mais celles qui requièrent une opération plus prompte, c'est quand par une coup d'ultraçon d'oreille sur le dos du nez il est presque séparé du visage & tombé sur la bouche: il faut aussitôt le remettre en sa place, & faire un point d'aiguille sur la partie supérieure & dans son milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille courbe N. enfilée d'un fil ciré: on commence à coudre de dehors en dedans par la partie inférieure de la playe, laquelle on appuie avec le bout d'une canule courbée, afin que l'aiguille passe plus vite: l'on continue d'en faire autant à la partie supérieure de dedans en dehors, & on lie les deux bouts du fil sur une petite compresse à la partie la plus haute du nez. Je crois qu'il est inutile de faire encore deux points, un à chacune des ailes du nez, car le bandage nasal y supplée, d'autant plus qu'on ne doit faire au visage que le moindre nombre de points que la nécessité requiert, afin d'éviter la difformité des cicatrices qu'ils y laissent. On met sur la playe ce plumaceau Q. couvert du baume du Perou ou de celui d'Arcens, puis l'emplâtre D. & la compresse S. par dessus, ensuite la bande T.

est à quatre chefs qu'on attache au bonnet, & dont on fait le bandage nasal. Il faut remarquer que l'emplâtre, la compresse & la bande doivent être percés pour la liberté de l'entree & de la sortie de l'air. Ce bandage sera appliqué avec délicatesse, prenant garde de ne point tirer un des chefs plus que l'autre pour éviter de rendre le nez tortu, n'y ayant plus de remède, quand il seroit une fois cicatrisé dans une mauvaise situation.

Histoire  
sur ce sujet

La femme d'un Notaire de Paris, jalouse de la femme d'un Boucher du faux-bourg Saint-Germain, qu'elle s'imaginait être la maîtresse de son mari, alla un matin trouver la Bouchère dans son étou, & après lui avoir fait les reproches que ses soupçons lui inspiroient, elle prit un des couteaux de la boucherie, & lui en donna un coup sur le nez, elle le lui abattit presque entièrement, il pendoit en bas ne tenant plus qu'à une des ailes & un peu à la colonne du nez, l'autre aile étant toute coupée; on le lui recousit à l'instant: il reprit, & il n'y resta que très-peu de difformité: je rapporte cet exemple afin d'advertir le Chirurgien d'en user de même en pareille occasion.

Conséquen  
ce à tirer  
pour la pla  
cature.

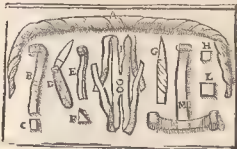
Les Juges inventerent un nouveau supplice pour punir la femme du Notaire, ils la condamnèrent à avoir une fleur de lis au front appliqué par un fer ardent, ce qui ne fut pas exécuté, parce que le Roi ayant trouvé ce jugement trop cruel, lui donna sa grace. Le Parlement de Paris se croyoit autorisé par celui de Toulouse, lequel avoit condamné à mort une femme de chambre pour avoir aidé la maîtresse à couper le nez à la femme d'un Peintre par un motif de jalousie qu'avoit conçu la maîtresse contre cette femme. La Dame qui étoit femme d'un Conseiller, fut sauvée.

Il ne sur pas croire qu'on puisse faire reprendre un nez quand il est totalement coupé. On nous dit cependant que des voleurs ayant fait attacher

quelques passans, un de ces brigands reçut sur le nez un coup qui l'abattit entièrement, & qu'étant allé pour se faire panser, le Chirurgien demanda le nez pour le recoudre; que ses camarades sortirent aussitôt & allèrent couper le nez à un malheureux qu'ils rencontrèrent en chemin & qu'ayant apporté ce nez au Chirurgien, il en fit la suture, par le moyen de laquelle cette partie fut entée, & prit sur ce qui restoit du nez du voleur comme aurait fait une greffe à un arbre. On raconte aussi qu'un Chirurgien fit une incision au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé; qu'il lui mit l'endroite saigneux du nez dans l'incision; que par un bandage il le tint quelque tems dans cet état, & que le nez s'étant collé avec la chair du bras, l'Opérateur en coupa autant qu'il en falloit pour figurer un nez, & que pour cette opération il lui en substitua un à la place de celui qu'il avoit perdu. Je crois ces histoires apocryphes, & je les prens plutôt pour des contes faits à plaisir, que pour des faits véritables.

(a) On lit dans différents Auteurs plusieurs expériences qui prouvent qu'un nez entièrement séparé du corps peut y être réuni, cela paroit néanmoins difficile à croire. Mais il semble même qu'un nez dont on vient de couper le bras s'unisse au bras auquel on aura fait une incision, & qu'on puisse, en coupant du bras ce qui est nécessaire, reparer en quelque façon la difformité du nez. Taliaçot a fait un tel essai par le moyen d'un nez dont il étoit restaurateur, & Fabrice de H. da si l'on a vu un exemple du succès de cette opération.

FIG. XXXVIII. POUR LES SAIGNÉES DE LA TÊTE.



Des saignées  
qui se pra-  
tiquent à la  
face.

Quoiqu'on doive avoir grand soin de conser-  
ver la face plus qu'aucune autre partie, on  
est cependant obligé à la soumettre à la lancette  
du Chirurgien : les différentes maladies qui l'af-  
fligent souvent, demandent qu'on y fasse beau-  
coup de saignées. On y ouvre des veines & des ar-  
teres. Des premières il y en a quatre qui sont, la  
préparate, l'angulaire, la veine du nez, & les ra-  
males, & des artères il y en a deux, à savoir celle  
de la tempe, & celle du Poireille.

Description  
de la prépa-  
rate.

Cette veine que vous voyez dans la partie  
moyenne du front, s'appelle la préparate,  
elle descend en droite ligne depuis la suture sagi-  
tale jusqu'au milieu du sourcil, & elle reçoit le  
sang qui arrose la partie antérieure de la tête,  
pour les porter dans les jugulaires externes d'où il  
passe dans les sous-clavières, & de là dans la veine  
cave descendante pour être versé dans le cœur,  
c'est cette grosse veine qu'on voit si enflée à ceux  
qui se mettent en colère, & qui paroît plus ou

gens obliques qu'aux autres. Quand le Médecin  
en a ordonné la saignée, c'est au Chirurgien à  
l'exécuter ; & pour s'acquies de son ministère,  
il faut qu'il fasse un bandage au col avec un mou-  
choir roulé comme un boudin A. & pareil à celui  
que nous avons montré dans la saignée de la jugu-  
laire, & devant de ne point trop presser le pas-  
sage de l'air : on doit avoir préparé une bande B. &  
une compress C. l'une & l'autre aussi grande que  
pour la saignée du bras ; la lancette D. dont on  
se servira, ne doit pas être différente de celle  
qu'on emploie aux autres saignées. La veine étant  
suffisamment enflée, on l'ouvrira promptement, Ce qu'on  
doit avoir  
vue pour sa-  
voir ce qu'il  
faut. afin de ne pas tenir trop long-temps la gorge serrée.  
On ne doit point faire cette ouverture en plon-  
geant de crainte que la pointe de la lancette ne  
pique le péri-crâne qui est directement sous la vei-  
ne, mais il faudra ouvrir ce vaisseau un peu de  
biais, & lorsque la pointe de la lancette y sera  
entrée, on fera une élévation de cet instrument  
pour couper tant soit peu plus de la peau que de la  
veine. L'ouverture faite il faut relâcher un peu la  
ligature du col, pour faciliter la respiration au  
malade ; mais il ne faut pas la desserrer beaucoup ;  
car le sang ne viendrait plus. Quand on en a tiré  
la quantité suffisante, on ôte tout-à-fois la ligatu-  
re du col, & incontinent le sang, cesse de sortir,  
parce qu'il trouve sa route ouverte pour aller au  
cœur. On met la compress sur l'ouverture, & la  
bande par dessus, on tourne cette bande au tour  
de la tête comme on ferait un bandeau, on peut  
la desserrer dès le lendemain, car c'est de toutes les  
saignées la plus aisée à guérir.

L A saignée de la veine angulaire n'est guère plus  
difficile. On appelle aussi ce vaisseau, parce de la  
qu'il est placé dans le grand angle de l'œil, c'est angulaire.  
cette veine qu'on voit entre le coin de l'œil & le

Description  
de la veine  
angulaire.

nez, elle reçoit le sang qui a été porté au corps de l'œil & à toutes ses parties voisines, c'est pourquoi on en ordonne la saignée aux maladies & surtout aux inflammations des yeux, pour vider par la porte la plus prochaine le sang dont toutes les veines sont engorgées. On prepare une bande E. d'un pouce de large, den le de long, pour faire au tour de la tête plusieurs circonvolutions plus étroites que pour les autres saignées afin de ne point embarrasser l'œil : la compresse F. doit être triangulaire pour s'accommoder à la figure de la partie, & sert d'épingle pour remplir toute la cavité de cet angle. On met le malade à son séant, & on lui fait la même ligature qu'à la saignée du front. On dit au malade de fermer les yeux, & d'abord qu'on voit paroître la veine, on l'ouvre avec la pointe de la lancette. Sans craindre qu'elle s'échape, parce qu'elle n'est point vacillante. On aura la prudence de ne toucher ni au périoste, ni au cartilage angulaire de l'œil qui n'en est pas éloigné. La veine étant ouverte on fait baisser la tête au malade, afin que le sang tombe dans une poilette, & ne coule point le long du visage, comme il seroit, si on laissoit le malade dans une situation droite ; car il ne faut pas prétendre qu'il puisse repuller de cette veine & sortir en arcade. La saignée finie, & la ligature ôtée, on essuye le visage, qui est toujours barbouillé de sang, & on pose la compresse sur l'ouverture. On met le premier chef de la bande sous l'oreille du même côté, & montant y ; dessus la joue, elle va engager la compresse, puis passant de biais sur le front, elle revient par derrière la tête repasser sous la même oreille, & continue autant de tour que la bande le peut permettre : on l'arrête avec une épingle à l'endroit où elle finit, & on la laisse un jour ou deux, selon que le malade le desire, ou qu'il craint que le sang ne refuse,

Fig. 4. 300  
A. V. 130

Manière  
d'opérer.

De pan-  
sement.

IL y a entre les deux cartilages qui forment le petit globe du nez, une veine qui ne paroît point au dehors, & que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans quelques maladies : c'est une saignée très-peu usitée, car outre qu'il n'y a guères de Médecins qui l'ordonnent, c'est que la veine étant très-petite, elle fournit peu de sang & par conséquent elle n'est pas d'un grand secours pour le malade. On fait faire quelquefois dans les Ecoles de Saint Côme cette saignée aux aspirans dans leur chef-d'œuvre ; & voici comment ils s'en doivent tirer. On serrera le col au malade autant qu'il est nécessaire pour faire enfler les veines de la tête, & on prendra une lancette G. armée ou entournée d'un petit filage depuis le milieu de son manche jusqu'à la racine de la lame, tant pour marquer la longueur dont on doit l'enfoncer que pour la tenir avec plus de fermeté, & serrera le nez avec le pouce & le doigt indice de la main gauche dont le reste couvre les deux yeux du malade, afin qu'il ne soit point ébloui à la vue de la lancette, on plongera longitudinalement de la main droite cet instrument entre les deux cartilages, la pointe montant en haut, & l'on enfoncera jusqu'à ce qu'on voit le sang sortir à côté de la lancette, ou jusqu'à l'endroit enveloppé du linge, car on ne doit point passer outre, quand même la veine ne seroit pas ouverte, ce qui arrive très-souvent, parce que n'étant pas visible, c'est une saignée qu'on fait au hasard. Si on a été assez heureux pour attraper ce vaisseau, le malade se pauchera en devant, afin que le sang qui coule tantôt en fillet, tantôt goutte à goutte comme quand on saigne du nez, soit reçu dans une poilette : le col n'est pas plutôt desserré que le sang cesse de sortir, on y met toutefois une petite compresse H. & une petite bande I. percée au droit des narines, et de la plaque

Pendant l'opération

Pendant l'opération

104 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
est à quatre chefs qu'on attache avec quatre épi-  
gles au bonnet de cuir. Avant que le Chirurgien  
entreprene cette saignée, il doit dire au malade  
de lui plisser qu'il ait le visage de papier à tatons,  
il n'y répond point de refus, & qu'ainsi on ne soit  
pas étonné si on ne voit point sortir de sang.

Situation  
des veines  
sanguines.

**L**A quatrième saignée qu'on fait à la face,  
c'est celle des carotides, ce sont deux veines  
situées sous la langue à côté d'un fil, l'une à droite,  
l'autre à gauche. Ces veines après avoir pompé le  
sang qu'elles ont absorbé & couru toutes les parties qui  
composent la base de la langue, le versent dans les  
jugulaires. Cette saignée est plus en usage que  
les précédentes, parce qu'il y a plus d'écoulement de  
la face, & qu'on en tire plus d'utilité pour la  
guérison des maladies, & particulièrement dans  
les épilepsies qui sont des maladies très-fre-  
quentes. Il ne faut préparer ni bande, ni compres-  
se, parce qu'on ne s'en sert point, on se seu-  
lement se baigne qu'on coupe d'une bande-  
lette qui n'en laisse qu'une demi-décimètre;  
on fait un tour du col la ligature usée, dont on a  
porté en dedans, afin que les veines se gonflent, &  
ensuite ayant fait ouvrir la bouche au malade, &  
élevé la langue, on coupe le pols, on découvre  
seulement ces deux veines, parce qu'elles sont super-  
ficielles, & que la langue n'en est point gênée,  
& on perce l'autre plus qu'en l'autre, & on tire le sang  
avant que le malade ait gonflé la langue. Ayant panché  
la tête en avant le sang lui coule de la bouche & à  
quel peu vaillamment, afin qu'on puisse remonter la  
quantité qu'on en aura tirée. On coupe les deux  
carotides, parce que n'étant pas bien grosses, une  
seule ne donneroit pas tant de sang qu'il en faut  
pour soulager le malade, & quelques fois prêt d'étrou-  
per par l'abondance de ce sang qui s'amasse à la  
gorge. Quand vous aurez ôté la ligature du col le

Moyen de  
les ouvrir.

SEPTIÈME DEMONSTRATION. 105  
sang ne coulera plus, & après avoir fait relever la  
tête du malade, il faudra qu'il se tence la bouche  
avec de l'exercice, & ensuite avec du vin rôté, ce  
qui ne manque pas d'arrêter le sang. S'il en sortoit  
quelques gouttes, il n'y auroit qu'à biffer la lan-  
gue de la laisser un peu de temps en repos sans lui  
faire faire aucun mouvement.

Ce qu'on  
peut faire a-  
près cette  
saignée.

**O**N ne fait l'arteriotomie qu'à la tête. Ce mot  
est dérivé d'*arteria* qui signifie artère, & de  
*tomein* qui veut dire couper, parce que cette opé-  
ration consiste à ouvrir l'artère qu'on fait à l'ar-  
tère, pour en tirer le sang qu'elle contient. La  
raison pourquoi on a fait à la tête & non ailleurs,  
c'est que le crâne est un corps dur qui se résiste  
l'artère, on peut en la comprimant avec une com-  
presse appuyer d'une main, en arrêter le sang avec  
l'autre, à quoi on ne s'auroit pas aux autres par-  
ties du corps où les chairs sont molles & où la  
même résistance ne se trouve pas. On ouvre l'artère  
en deux endroits, l'un à la tempe, & l'autre plus  
bas, plus proche l'oreille, à peu de distance de cette  
dernière qu'on perce le hien, parce qu'il y vient  
des poils insensibles à ceux d'un bœuf. Ces sortes  
de saignées ne se font point à la tête, il faut  
qu'elles soient ordonnées par le Médecin, on  
qu'on en trouve la nécessité si pressante, qu'on  
voie pas d'autre moyen pour sauver la vie, comme  
dans une apoplexie, les saignées faites ailleurs  
n'ayant point d'effet sur le malade. La ligature qui fait  
enfermer les veines, empêcherait de tirer le sang de se  
porter dans les artères, c'est pourquoi il n'y a point  
point; on peut seulement mettre la tête du malade  
plus basse que le reste du corps, afin que le sang  
y soit plus aisément détaché. On se sert de la  
méchante ordinaire aux saignées du bras. Le Chi-  
rurgien la met à la bouche à demi ployée, & après  
avoir remarqué l'artère qui lui est convenable, la

De l'arte-  
riotomie.

Lieux où  
on se sert  
de l'artère.



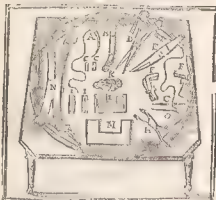
396 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
pulsion qu'il sent sous son doigt, & l'endroit  
qu'il croit le plus convenable, il le marque avec  
son ongle, il l'ouvre en faisant une ponction &  
une élévation comme aux autres saignées : le sang  
ne manque pas de repaître, & de sortir en ardeurs  
en sautillant continuellement. On fait ces saignées  
un peu plus simples que celles des veines, si les  
forces du malade le permettent : quand on veut  
arrêter le sang avec plus de sûreté, on met sur  
l'ouverture la moitié d'une sève de marmes du côté

qu'elle est plate, une compresse L. par dessus,  
& une bande M. qu'on tourne autour de la tête,  
& qu'on serre un peu plus qu'à l'ordinaire. Au dé-  
faut de la sève, on met un liard dans le redouble-  
ment de la compresse, de manière que l'artere  
se trouve aplatie entre deux corps durs, oblige  
le sang de suivre une autre route, ce vaisseau se  
reprind & se guérit comme une veine, pourveu  
qu'on le laisse ainsi bandé pendant trois ou quatre  
jours ; la bande est signée en T. de sorte que la  
branche qu'on passe par dessus la tête, empêche que  
les circulaires ne se déplacent. Pour confirmer ce

que j'ai dit ci-devant, sçavoir, que cette opé-  
ration étoit fort rare, c'est qu'en l'année 1681.  
étant avec le Roi à Lille en Flandres, les Méde-  
cins de la Cour m'ordonnèrent d'ouvrir l'artere à  
un Officier de M. le Marechal d'Homieres, les  
Chirurgiens de la Ville me parurent fort étonnés  
de voir faire une pareille saignée, & ils me dirent  
que loin de l'avoir vu pratiquer, ils n'en avoient  
pas même entendu parler.



FIG. XXXIX. POUR LE BEC DE LIEVRE.



Cette difformité où la lèvre supérieure est fen-  
due, a été appelée par les Grecs *Colovoma* De l'opéra-  
tion du B. c  
dérivé du *Kolovon* qui veut dire *trangler, accourcir*, de Lievre,  
& par les Latins *musilatio*, en François *musilaton*,  
ce mot convient également aux oreilles & aux  
narines, lorsqu'il y manque quelque chose, mais  
quand le défaut est à la lèvre seulement, on lui a  
donné le nom de bec de lièvre par ressemblance  
aux lièvres qui ont la lèvre fendue de cette façon.

Les lèvres peuvent être fendues de deux manières, je veux dire par accident comme par un coup,  
par une chute, ou par une playe reçue en cette  
partie ou naturellement lorsqu'on apporte une telle  
difformité en venant au monde. Causes le  
cervical.

Il se fait très-souvent des playes aux lèvres, parce

598 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 que les dents qui sont au dessus étant des corps  
 durs & affermis dans leur place en laissant entre  
 elles quelque enfoncement, ne peuvent guères ré-  
 sister à l'effort d'un coup un peu rude appliqué con-  
 tre les lèvres qui sont d'une substance assez molle,  
 sans les obliger de se fendre comme si on les avoit  
 coupées avec un couteau. Ces playes ne se guéri-  
 sent que par la suture, à cause du mouvement que  
 les lèvres ne peuvent pas se dispenser de faire en  
 parlant, ou en prenant de la nourriture, & si les  
 faucons coudre au plutôt, parce que la playe d'une  
 partie aussi tendre s'augmenteroit de plus en plus  
 par ce mouvement. Quand on fait la suture im-  
 médiatement après le coup reçu, on peut se passer  
 de l'ensilée, ou de l'encortillée qui incommodé à  
 raison des aiguilles qu'on laisse dans la playe; il  
 suffira de pratiquer l'entre-coupée en la manière  
 suivante: On prendra l'aiguille courbe ensilée mar-  
 quer A. & avec le secours de la canule B. on la  
 passera de dehors en dedans, puis de dedans en  
 dehors, prenant assez de la chair pour affermir la  
 suture & la rendre stable, on nouera les deux bouts  
 du fil sur une de ces deux petites compressees CC.  
 à côté de la playe, & on fera deux ou trois points  
 selon la longueur de la playe, coupant à chacun  
 ses fils au-delà des nœuds, & couvrant le tout d'un  
 petit plumaceau chargé d'un baume agglutinant  
 avec un emplâtre & une compresse qu'on assurera  
 par un bandage incrustant.

Quand la mutilation est naturelle, l'enfant étant  
 né la lèvre fendue comme celle d'un lièvre, ou  
 qu'elle aura été causée par une playe faite à la cam-  
 pagne où on aura négligé de réunir & de coudre  
 les parties séparées, qui dans la suite se feront  
 cicatrisées loin l'une de l'autre, le Chirurgien n'y  
 pourra remédier qu'en se servant de la suture en-  
 cortillée; parce qu'en pareil cas y ayant toujours  
 manque de matière, soit que la nature n'y ait pas

Comment  
 en recoudre  
 la lèvre.

SEPTIEME DEMONSTRATION.

599  
 pourvu, soit que la cicatrisation ait tellement en-  
 dardé les bords de la playe qu'on ait été obligé d'en  
 couper pour les raffranchir, & leur donner moyen  
 de pousser & de se recoller, si on ne laisse pas  
 les aiguilles il seroit impossible de tenir la playe sur-  
 jetée, & ses bords se récarteroient au moindre  
 mouvement. Voici donc ce qu'il faut pratiquer,  
 soit avant, soit durant, soit après l'opération.

Avant l'opération, on examinera la consti- De la Cure  
 tution du bec de lièvre, car si les deux bords étoient de ce mal  
 tellement éloignés l'un de l'autre qu'on crût ne quand il  
 pouvoir pas les rapprocher, il n'y faudroit point vient de rai-  
 faire l'opération; on aura encore égard à l'âge de l'enfant  
 de l'enfant, pour ne la point mettre en usage qu'il ou qu'il  
 n'ait cinq ou six ans; car un enfant à la mammelle aient  
 ou qui crie fort souvent n'est point en état de su- bit  
 bir cette opération qui demande du repos; il faut  
 qu'il soit dans un âge où il puisse résister & être  
 sensible au malheur d'avoir cette incommodité, &  
 & que la connoissance il en souhaite la guérison &  
 se résolve à tout endurer pour y parvenir; quand  
 même le Chirurgien voudroit l'entreprendre avant  
 ce temps-là, il n'y pourroit pas réussir, vu que les  
 lèvres de l'enfant ne sont pas assez épaisses ni assés  
 solides pour soutenir les aiguilles qui sont nécessai-  
 res dans cette occasion. Mais si l'âge du sujet &  
 l'espèce de la mutilation permettent la réunion  
 des parties séparées, il faudra disposer l'appareil  
 tel que vous le voyez sur la planche XXXIX. &  
 ensuite lier le malade dans une chaise tournée  
 au jour panchée en arrière, de sorte néanmoins  
 que le sang ne lui tombe pas dans la bouche: on  
 lui appuiera bien la tête, & il y aura par derrière  
 un serviteur qui appliquant ses deux mains sur les  
 deux joncs du blessé fera avancer les deux bords  
 de la playe, l'un vers l'autre pour en faciliter la  
 suture.

Durant l'opération, la première chose que le

600 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 observation d'usage

Maniere d'esperer.

Chirurgien doit faire, c'est de voir si la levre n'est point adhérente à la gencive; car si elle y tenoit par quelque endroit il faudroit d'abord l'en separer avec le bistouri. Prenant garde de n'anticiper ni sur la gencive parce qu'on découvreroit l'os de la mâchoire, ni sur la levre parce qu'on la rendrait ainsi plus mince la réunion s'en feroit plus difficilement. Après qu'on aura pris cette précaution on pincera avec ces deux pincettes H. I. les deux bords de la playe du bec de lièvre, de maniere que ce qu'on voudra retrancher de ces bords soit au-delà des pincettes qu'on serrera en poussant à chacune leur anneaux vers l'extrémité supérieure, (a) puis on coopera avec les ciseaux D. ou bien avec le bistouri E. selon qu'on le trouvera plus commode, ces mêmes bords pour en faire une playe recte, rattachant l'ancienne jusques dans le fond, car s'il restoit de la vieille cicatrice la réunion ne s'en pourroit pas faire. Les pincettes étant ôtées on appliqua un peu saigner la playe, puis l'ayant essuyé on prendra une de ces aiguilles droites & rondes G. dont on trouvera les levres de la playe soutenues par la canule courbe B. & la seconde aiguille qu'on passe est attr-

sa, les pincettes sont absolument inutiles pour cette operation, elles meurtrissent & contondent les levres on les serra, c'est pourquoi l'on ne s'en sert plus. Le Chirurgien prend avec ce pince & le doigt indic. & coupe d'un seul coup, avec de bons ciseaux, les deux bords de la division l'un après l'autre. Il faut que la playe s'ile un angle fort aigu. Si la levre est de naissance, il faut emporter un peu des fibres charnues du muscle orbiculaire pour procurer plus sûrement la réunion. L'artere qui entoure les levres fournit du sang, mais lorsqu'on a rapproché les bords de la division, l'hémorragie cesse aussi-tôt pour l'ordinaire.

(b) Au lieu d'aiguille on se sert d'une espèce d'épingle dont la tête est en forme d'olive, afin qu'on la puisse pousser plus aisément, & la pointe en forme de langue de serpent, afin qu'elle entre plus aisément & qu'elle

SEPTIEME DEMONSTRATION. 601  
 ché un fil qu'on tourne autour des deux aiguilles & qu'on fait croiser de l'une à l'autre, formant dans le milieu une croix de saint André, & appliquant les bords de la playe, par ce moyen on les rapproche l'un de l'autre. On passe la première aiguille tout proche de l'extrémité inférieure de la playe, afin de ne pas laisser à cette même extrémité un bout de bec de lièvre plus long que l'autre & la seconde aiguille se place entre la première & le nez. Le fil bien entortillé & arrêté on coupe les pointes des aiguilles si elles sont trop longues avec des ciseaux. On applique les tenailles inclinées H. & on met deux petites compresses plates I. tant sous les têtes que sur les pointes des mêmes aiguilles, afin que la peau n'en soit point offensée par le bandage qui doit appuyer & contenir le tout fermement dans cet état.

Après l'Operation, il s'agit de panser la playe d'une maniere qui réponde à l'intention du Chirurgien. Si on a été obligé de déformer la levre d'avec la gencive, on soutiendra un petit linge entre ces deux parties, afin qu'elles ne se reprennent pas ensemble: on met sur la playe le plumaceau K. couvert de baume blanc du Peru, puis l'amplytre L. en pé & echancré pour s'accrocher à la joue, & par dessus la compresse M. de même figure, & enfin le bandage N. à quatre chefs, & lorsqu'il est posé on l'appelle la fronde, parce qu'il en a la figure, on applique sur la playe le milieu de la bande dont on prend les deux chefs supérieurs qui passent directement sur les oreilles vont faire le circulaire autour de la tête, & prenant ensuite les deux inférieures on en fait reployer

Du pansement.

Comment on fait le bandage.

fasse une ouverture plus large. Cette épingle est d'or, d'argent, ou d'acier. Quand elle est d'or, elle a deux ailettes, elle est plus flexible & s'en peut faire à la rouille. Si elle est d'acier, la pointe lorsqu'elle est entrée, la compresse empiéche que cette pointe en pique la peau.

601. DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
le milieu sous la levre pour les conduire en montant par dessus la tempe & les attacher au bonnet. Ayant mis le malade dans son lit, on lui fait garder un très-grand repos, & on lui donne ses bouillons & sa boisson avec un biberon, pour les dispenser de remuer les lèvres que le moins qu'il est possible. (a)

(a) On comprend encore sous le nom de bec de lièvre une naissance certaine difformité singulière de la lèvre supérieure, telle que celle de l'enfant dont il est fait mention dans le *Mémoire de l'Académie* de 1734. La lèvre supérieure est divisée & séparée depuis l'apophyse nasale du nez jusqu'à l'arcade, les maxillaires, le palais & la cloison du nez, & tout ce qui se partage en deux, un peu au milieu de cet arc, qui par conséquent tire sa portion de la lèvre, couvroit en partie une petite éminence formée par une portion de l'os maxillaire attachée à la cloison du nez & par les deux dents incisives enchaînées dans cette partie de l'os maxillaire.

Pour corriger ces espèces de difformités, on coupe avec des tenailles incisives la partie de l'os maxillaire qui est dans l'intervalle de la division, en cas qu'elle forme une saillie; car si elle est à peu près au niveau du reste des os maxillaires, on n'y touche pas. On donne deux coups de ciseaux au bouton de chair, l'un à droite & l'autre à gauche, pour en former un angle. On coupe les bords de la lèvre divisée pour en faire une playe, & on rapproche les deux parties. Le bouton dont on a fait un angle remplit l'intervalle que les deux parties rapprochées laissent entre elles du côté du nez, dont les ailes empêchent qu'elles ne se réunissent par en haut. On passe les aiguilles ou les épingles de l'un à l'autre côté de la lèvre, en traversant le bouton de chair, on les enroule de fil, comme à l'ordinaire. Le bandage qu'on applique ensuite, doit tendre à maintenir la lèvre & empêcher que les aiguilles qui ne résistent que dans deux points, ne déchirent les parties.

La suture entortillée dont on se sert pour enlever la difformité du bec de lièvre, se pratique encore pour réunir la playe qu'on fait à une des lèvres quand on en extirpe certaines tumeurs dures, charnues & souvent carcinomateuses, qu'on appelle boutons char-

nerreux.

Pour faire cette opération, on tire un peu la tumeur

# SEPTIÈME DEMONSTRATION.

603

Le deuxième ou le troisième jour on leve l'appareil: si le fil étoit trop serré on le relâcheroit un peu, & si il étoit trop lâche on le resserméroit; on mettroit encore sur la playe le même plumaceau couvert de baume blanc, & on auroit soin de changer tous les jours le petit linge insinué entre la lèvre & la gencive: on continueroit le même pansement jusqu'à la neuvième ou au dixième jour de l'opération, c'est le terme ordinaire pour ôter les aiguilles. Alors on détortille doucement le fil, & on le tire adroitement appuyant les doigts sur

Moyens de  
sur la cure

avec le pouce & le doigt index de la main gauche; on coupe avec des ciseaux la lèvre d'un côté de la tumeur, & ensuite de l'autre, de la manière que toute la tumeur soit emportée & que la playe forme un angle le plus aigu qu'il est possible. On fait ensuite, comme on vient de le dire, la suture entortillée, par le moyen de laquelle la playe se guérit. Si l'on a fait l'opération à la lèvre inférieure il faut encore entre les deux lèvres & la playe une petite éponge, pour empêcher la salive de passer au travers de la playe. Si le nez est un peu élevé, il ne faut que la tumeur occupe presque toute l'étendue de la lèvre, on est obligé de faire une très-grande déperdition de substance. Il faut alors employer non-seulement la suture entortillée, mais encore la suture applicative & le bandage unissant, pour soutenir le grand effort que les parties qui tendent toujours à s'écarter, font sur les aiguilles.

On pratique encore la suture entortillée aux playes du cuir il l'épaule. Quand la playe est élevée il se sert à en rapprocher les bords pour procurer la réunion du canal du sang, & pour empêcher que la liqueur du sang ne soit interrompue s'épancheront continuellement sur la joue, & la playe deviendra fistuleuse. Il faudroit faire alors à l'intérieur de la joue, vis-à-vis de la fistule une ouverture ou fistule artificielle, par où la salive puisse prendre son cours dans la bouche; on le fait pour cela d'un instrument tranchant ou d'un caustère actuel, tel que celui qui est en usage pour l'opération de la fistule lacrimale. On coupe ensuite les callosités de la fistule extérieure, on les détruit avec un cornuëpif, pour faire une playe nouvelle, que l'on puisse réunir par le moyen de la suture entortillée.

604 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 Les lèvres de la playe pour éviter le récartement ;  
 on en met plusieurs la playe qu'un petit emplâtre  
 de Juc de veau pour la dessécher, & on oie de ce  
 remède jusqu'à ce qu'elle soit entièrement cicat-  
 risée ; par dessus l'emplâtre on met le bandage in-  
 carnatif & vaillant qui sert beaucoup sur la fin de  
 la guérison.

Thévenin nous propose deux choses qui regar-  
 dent cette opération. La première, c'est que quand  
 il y a une disjonction de sul fonce qui éloigne  
 trop les bords l. uns des autres, en fait deux inci-  
 sion. longitudinales à la peau en forme de croi-  
 sant aux deux côtés du bec de lièvre, pour lui per-  
 mettre de changer d'usage ; mais cet expédient  
 n'est point convenable ; puisque ces deux nouvel-  
 les playes ne servent qu'à augmenter le nombre de  
 cicatrices avec celle du milieu. Le second avis que  
 cet Auteur nous donne qui tend à épargner aux  
 personnes d'héaies & craintives la douleur de l'in-  
 cision, c'est de garnir d'une compresse le dessous  
 de la lèvre, & de toucher la peau de l'entre-deux  
 de la playe avec un juncu mouillé dans l'huile  
 d'Amande amère ou dans du castoreum jusqu'à ce qu'il ulcère  
 & emporte cette peau qu'on ôtera, & l'ulcère  
 étant touché, on passera les aiguilles & on enrou-  
 lera le fil comme on a vu dix. Ce moyen se  
 peut pratiquer ; mais l'incision est plus sûre &  
 plus prompte.

La femme d'un Officier du Roi étant accouchée  
 à Versailles d'un grand Couru un. m'en vint  
 chercher aussitôt par son enfant qui était né  
 avec un bec de lièvre ; je m'informai d'elle si elle  
 avait eu avec elle un quelcun lièvre pendant  
 la grossesse, & elle me dit que dans le commence-  
 ment on lui en avait fait présent d'un qu'on pen-  
 dit à la fenêtre, & qu'elle eut durant quelque-  
 temps la tête attachée sur ce lièvre : je lui conseillai  
 de mettre cet enfant en nourrice, parce qu'il n'é-

SEPTIÈME DEMONSTRATION. 605  
 trôit pas dans un âge à soutenir l'opération, qu'il  
 fallait attendre qu'il eût quatre ou cinq ans ; &  
 qu'alors on lui feroit ce qui seroit nécessaire ; mais  
 il mourut à trois ans. Je la priai qu'à un autre  
 enfant de Versailles que j'avois fait attendre jus-  
 qu'à cet âge, & il ne lui est demeu-  
 ré qu'une légère cicatrice très-peu difforme.

FIG. XL. POUR LES GENCVES ET LES DENTS.



Des opérations qui se font aux gencives & *Papulis* & *Pautre parotite*.  
 L'un de ces maladies qui arrivent aux gencives est le *Papille*, la première de ces incommodités s'appelle *Papille* & *Pautre parotite*.

*Papille* est un mot grec dérivé de *epi* qui veut dire dehors, & de *ousi* qui signifie gencive, j'arce que c'est une excroissance de chair qui sort de la gencive, & qui procède d'une excoriation ou ulcère survenue en cette partie; ces chairs sont molles & blanchâtres, tenant de la nature du polype; ou bien elles sont dures & rougeâtres, participant de la nature du scirrhe ou du cancer: les premiers résultent d'un sang pituiteux & phlegmatique & sont sans douleur, les autres qui sont engendrées d'un sang noir & mélancolique sont toujours douloureuses.

L'opération est absolument nécessaire pour enlever ces excroissances, car on ne peut pas se servir de caustique dans la bouche, ni les consumer avec des onguens, ni les brûler avec le cautère actuel. Il faudra donc prendre d'une main cette chair avec une pincette A. pour la tenir ferme, pendant que de l'autre main avec un scalpel B. on la coupera le plus près de la gencive que faire se pourra, sans néanmoins découvrir l'os de la mâchoire: cet instrument C. tranchant & courbe est très-commode pour couper ces chairs. Il y a des Auteurs qui conseillent d'approcher de l'endroit où on veut de couper l'excroissance, un bouton de feu dont l'ardeur soit capable de dessécher les racines de ce mal: mais il suffit de rincer la bouche avec du vin tiède, & de tenir sur la playe un petit linge trempé dans du vin miellé. Si les racines commencent à repousser de la chair, on les toucheroit avec le vitriol, ou la pierre infernale, avant de fois qu'on le jugeroit à propos; & ensuite on travailleroit à cicatrifier la playe.

Il n'est d'empêcher la repousse de ce mal.

*Papille* vient de *papa* proche, & d'*ousi* gencive. Du Ratou  
 la.

Cette maladie est une inflammation de gencives, laquelle tend souvent à la supuration; elle est presqu toujours causée par une dent garée qui par les irritations douloureuses qu'elle fait, détermine l'humeur à fluier sur cette partie où les liqueurs ramassées se cuisent aisément & abscedent tant par la chaleur humide de la bouche, que par la rarité & la délicatesse des fibres de la gencive. Ces fluxions enflent la joue & les lèvres, & sont beaucoup de douleur avant que d'absceder: on favorise cette coction en faisant tenir dans la bouche du lait tiède, & en mettant sur la gencive la moitié d'une figue grasse rotie sur des charbons. Aussi-tôt qu'avec le doigt on y sentira de la fluctuation, il faudra ouvrir de crainte que la matière par son séjour n'altère l'os de la mâchoire.

Remède.

On prend une lancette à frigner D. qu'on entaille d'une bandelette afin de la tenir plus ferme dans le manche, & le Chirurgien l'ayant mise à la bouche, il écarte avec les deux mains les lèvres pour reconnoître l'endroit de la tumeur située très-souvent proche les dents molaires entre la gencive & le dedans de la joue; puis il prend de la main droite la lancette qu'il plonge dans le milieu de la petite éminence que fait la matière contenue qu'on voit sortir en tournant cet instrument: on presse un peu la tumeur pour la faire vuider; & on donne du vin tiède au malade pour rincer sa bouche, ce qu'il continue de faire de temps en temps pendant deux ou trois jours.

Manuel de l'opération.

Quand ces petits absces viennent aux gencives supérieures, ils se guérissent mieux, puisque la nature les pousse à la surface de la playe qu'on y fait donne lieu à la matière morbifique de se vuider par son propre poids, & à mesure qu'il s'en forme de nouvelle, en sorte qu'elle ne peut y causer aucun dérordre. Mais quand ils sont aux gencives inférieures la sante y reste comme

Cette de ces tumeurs finit à la première opération.

dans un sac, & par son séjour elle peut corrompre l'os de la mâchoire d'en bas, comme je l'ai vu arriver plusieurs fois, ce qu'on évitera en ouvrant l'abîme de bonne heure, le pressant souvent dans la suite, poussant le pus de bas en haut pour le faire sortir par l'ouverture, & mettant par dehors sur le vuide de l'abîme une compresse & un bandage qui retenant cet endroit empêche la matière de s'y accumuler. Quo si malgré toutes ces précautions l'os se trouvoit découvert & altéré, on auroit de la peine à en procurer l'exfoliation autrement que par le bouton de feu, dont il ne faut pourtant se servir qu'après que les autres moyens ont échoué contre cet os qui passe pour un des plus durs de tout le corps.

De crepi  
se par un  
dent.

**L**es dents seules font aujourd'hui toute l'occupation de beaucoup de personnes qu'on appelle des Operateurs pour les dents. Il faut convenir que ces MM. qui n'ont pour objet de leur travail que ces seules parties, peuvent exceller dans cet art plutôt que le Chirurgien dont la science est d'une étendue infinie; il ne faut pas toutefois qu'il néglige cette partie de la Chirurgie, sur laquelle il doit savoir qu'on met en usage sept sortes d'opérations. La première est d'ouvrir ou d'écarter les dents quand elles sont trop serrées; la deuxième de les nettoyer quand elles sont sales; la troisième, d'empêcher qu'elles ne se gâtent; la quatrième, de boucher les trous qui s'y font faire; la cinquième, de les limer quand elles sont trop longues & inégales; la sixième, de les arracher quand elles sont gâtées, & la septième, d'en substituer d'artificielles à la place des naturelles.

On resser  
remant des  
dents.

**Q**uelquefois les dents se serrent tellement les unes contre les autres, qu'il est impossible de les ouvrir pour prendre de la nourriture. Cet acci-

dent

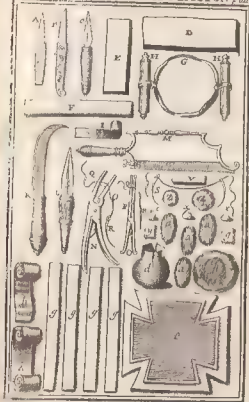
dent peut succéder, soit à une playe, soit à un abîme des parotides dont on aura laissé former la cicatrice sans avoir ajusté un petit baillon entre les dents supérieures & inférieures pour les tenir suffisamment éloignées les unes des autres: l'obliteration d'un enfant mélancolique qui ne voudra pas ouvrir la bouche, & la convulsion des muscles qui servent à baisser & à relever la mâchoire inférieure, pourront encore être les causes de ce dérèglement, auquel le Chirurgien s'efforcera de remédier en fourrant entre les dents l'élevatoire E. avec lequel il tâchera de séparer les supérieures des inférieures pour mettre dans l'espace que l'élevation aura fait entre elles, cet autre instrument F. qui étant une fois placé forcera les deux mâchoires à s'ouvrir, & à s'écarter l'une de l'autre quand on viendra à tourner la visse engagée le long du milieu de cette machine: il faudra tourner doucement de peur de faire trop de violence à ces parties. Les dents étant ouvertes on donne des aliments au malade, & en ôtant d'entre les dents cette espèce de dilatatoire, on introduit à sa place un baillon qu'on y laisse, afin qu'elles ne se remettent pas dans l'état où elles étoient avant l'opération. S'il étoit impossible de desserrer les dents, il en faudroit casser quelqueune au malade pour y faire entrer le bout de ce cornet G. par l'interposition duquel on donneroit de la nourriture, & on empêche ainsi que le malade ne perisse par la faim; ou bien on tâcheroit de faire entrer du bouillon par les narines, d'autres conseillent de donner des lavemens nutritifs. En 1702. des blessés que nous eûmes à la canonade de Nimègue, & qui furent portés à Cleves, il y en eut sept ou huit à qui par des mouvements convulsifs les dents se serrèrent tellement, que nous ne pûmes les ouvrir à quelques-uns, & ceux-là moururent; il y en eut deux ou trois à qui on mit un baillon entre les dents

La seconde opération des dents consiste dans leur propreté; il est si ordinaire de se les nettoyer soi même qu'il semble que cela ne mérite pas une application particulière du Chirurgien: il est vrai que tout le monde est dans l'usage de se les écurer après le repas avec un cure-dent HH. ou une plume II. & même la propreté engage à n'y pas manquer, parce qu'il reste entre les dents des parcelles de viandes qui s'y corrompent, & ren-  
 Oligation  
 la bouche, d'écuyer droient la bouche puante. On doit encore se laver la bouche tous les matins & avec une de ces petites éponges KK. se frotter les dents pour ôter un limon qui s'amasse dessus, & pour se les conserver dans leur blancheur naturelle; mais quelque soin qu'on se donne, il ne laisse pas de se former proche les gencives de petites croûtes qui rendent les dents jaunes, & en dedans il se produit des écailles si dures, qu'il faut employer de forts outils pour les détacher de la dent; c'est pourquoi ceux qui sont curieux de leur bouche ont recours de tems en tems à ceux qui sont dans la pratique journalière de les nettoyer.

L'adresse n'est pas moins requise ici que dans beaucoup d'autres opérations, ceux qui ont la bouche délicate & particulièrement les Dames, ne sauraient pas souffrir qu'on y aille avec rudesse, elles veulent des manières douces & de la propreté. C'est pour cela que la main gauche avec la-  
 Maniere  
 l'opérer ici, quelle on leur bousse la levre inférieure, ou on leur lave la supérieure, doit être enveloppée d'un linge fin & blanc: si l'instrument dont on se sert, est de fer, il faut aussi le couvrir d'un liège pour la propreté. Ensuite l'Opérateur ayant placé la personne, la face tournée au jour, & arrangé sur un siège ce qui lui est nécessaire, il se met un peu à côté de cette personne assise, & ayant posé un genou en



# INSTRUMENTS POUR L'AMPUTATION



## SEPTIÈME DÉMONSTRATION.

611  
 terre pour travailler plus commodément, il par-  
 court toutes les dents les unes après les autres, &  
 il emploie alternativement divers instrumens se-  
 lon le dessein qu'il a, évitant autant qu'il peut de  
 faire saigner les gencives. Quand il croit avoir en-  
 levé toutes les croutes & toutes les écailles il se  
 sert d'un opiat L. dont il frotte les gencives avec  
 une de ces racines de gouaume MM. préparées  
 & ébarbées par le bout: il faut incontinently laver  
 la bouche plusieurs fois avec de l'eau, & alors l'ou-  
 vrage est fini. C'est la coutume de ces Messieurs,  
 que de faire présent d'une racine & du petit pot  
 d'opiate à ceux qui ont l'honneur de les bien  
 payer.

Les instrumens propres à nettoyer les dents se  
 renferment tous dans un étui, & ces qu'ils sont  
 petits, & comme il y en a beaucoup, on les mon-  
 te à visse sur un même manche N. à mesure qu'on  
 a besoin de s'en servir: il y en a de plusieurs figu-  
 res, les uns sont faits comme un déchaussoir O,  
 pour aller entre les dents, les autres comme un cî-  
 feau P. les autres comme des rugines qq. de  
 quatrièmes ressemblent à un bûin R. & d'autres à  
 une lime S. ils sont ordinairement d'acier, mais  
 ceux dont on se sert pour le Roi & pour les Prin-  
 ces, sont d'or, & s'il y avoit encore un métal plus  
 précieux, on l'employeroit à leur service, parce  
 qu'ils récompensent magnifiquement.

Des instru-  
 mens qui sont  
 y employez.

La troisième opération des dents consiste dans  
 leur conservation, & ce n'est pas une petite corampan  
 affaire que d'entreprendre de les conserver tout corampan  
 saines, & d'y réussir. L'Opérateur qui seroit assez  
 téméraire pour le promettre, seroit souvent de la  
 peine à tenir sa parole. Il coule le long des filamens  
 qui sont à la racine de la dent, une limette corra-  
 tive comme de l'eau forte qui la ronge peu à peu,  
 & qui ne la quitte quelquefois point qu'elle ne  
 Q. 12

612 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
l'ait fait tomber par morceaux. Si on pouvoit faire  
prendre une autre route à cette séroité les dents  
se conserveroient toute la vie. Tout ce qu'on peut  
faire c'est d'empêcher quand elles commencent à  
se gâter, que la carie n'augmente & ne fasse pas  
d'avantage de progrès. Si la carie est apparente on  
la ratifie avec la rugine T. & si elle est entre deux  
dents, on y passe la lime V. pour effacer la noir-  
ceur. Si le trou est dans la table des dents on la  
cautérisé avec du l'huile de souffre ou de vitriol,  
dont on fait un petit goutte de ne la dent gâte,  
avec un de ces petit pinceaux dont on se sert pour  
la mignature; & si la carie augmentoit, on essaye-  
roit de l'arrêter en la cautérisant avec ce petit cau-  
tere actuel X. qu'on auroit chauffé, & avec lequel  
on toucheroit toute la cavité de la dent; & enfi-  
n si la dent se gâte de plus en plus, & que la dou-  
leur devienne insupportable, il n'y a point d'autre  
remède que de l'arracher.

Ce qui fait  
des trous des  
dents.

A quatrième opération qui se pratique aux  
dents, c'est de boucher les trous qui s'y font.  
Il arrive fréquemment que par un dépôt de séro-  
sités sur une dent, elle se perce, & que le trou  
cette d'augmenter après que la fluxion est passée.  
Quoique la plupart de ces trous ne soient point  
douloureux, ils sont tous néanmoins très-incom-  
modes, parce que toutes les fois qu'on mange ils  
s'emplissent d'aliment qu'il faut ôter après qu'on  
a mangé, & il est mal-aisé d'en venir à bout quand  
ils sont situés dans des endroits où on ne peut at-  
teindre avec les instrumens ordinaires. Il y a des  
gens qui ne sçuroient boire siak, parce que si  
quelque goutte de la boisson venoit à entrer dans la  
cavité de la dent, elle leur causeroit de la dou-  
leur jusqu'à les faire crier, ceux-là se trouvent  
privés du plaisir de boire à la glace. Il y en a d'au-  
tres à qui les dents cariées rendent la bouche mau-

leur incom-  
modité.

SEPTIEME DEMONSTRATION.

613  
vaile, & qui sont obligés de mâcher un peu d'a-  
nims ou de canelle pour corriger ce vice qui n'est  
pas petit, sui qu'ils se peuvent servir de près à  
quelqu'un qu'il n'en soit frappé. Pour remédier à  
toutes ces incommodités, on cherchera moyen de  
boucher le trou de la dent; quelques-uns préten-  
dent qu'il peut se remplir avec des feuilles d'or ou  
d'argent; mais ces feuilles étant sujettes à se rom-  
pre, ne peuvent pas y rester long-tems: on doit  
plûtôt y employer un petit morceau d'or ou d'ar-  
gent battu, auquel on aura donné la figure du trou  
où il doit être niché. Il y en a qui préfèrent le  
plomb, parce qu'étant plus maniable, on le fait  
entrer, & on en remplit la cavité plus aisément  
qu'avec aucun autre métal, n'altérant pas plus la  
partie que seroit l'or même. D'autres sans se don-  
ner tant de peine bouchent ces ouvertures avec de  
la cire, qui leur procure le même avantage, puis-  
qu'elle empêche l'aliment & la boisson d'y entrer  
& de la creuser plus avant.

Moyen de  
les boucher.

L A cinquième opération qui concerne les  
dents, c'est de les limer: ce qui se pratique  
en trois occasions différentes, sçavoir pour les sé-  
parer quand elles avancent les unes sur les autres;  
pour les mettre de niveau quand il y en a qui sont  
trop longues; pour les égaliser & les polir quand  
elles ont des pointes soit en dedans qui blessent la  
langue, soit en dehors qui piquent les joues. On  
se sert pour tout cela de la petite lime V. emman-  
chée, afin de la tenir avec plus de sûreté, elle doit  
être douce pour ne point ébranler la dent, &  
quoiqu'on n'avance pas si vite qu'avec une lime  
rude, il vaut mieux cependant employer plus de  
tems: il faut que l'Opérateur appuie avec un ou  
deux de ses doigts la dent sur laquelle il travaille,  
de crainte qu'elle ne se casse & s'écarte en la li-  
mant. Quand il s'agit de séparer les dents de de-

Trois oc-  
casions de  
limer les  
dents.

Manière de  
limer une  
dent.

604 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 vont il observera de n'en pas limer une plus que  
 l'autre, afin que les espaces qu'il fait entre elles,  
 soient tous égaux : il est inutile de limer une dent  
 trop longue, quand celle qui lui est opposée man-  
 que, à moins qu'on ne veuille recommencer de  
 temps en temps, parce qu'elle repoussera toujours,  
 étant certain que les dents croissent pour reparer  
 ce qui s'en use en se frottant les unes contre les au-  
 tres par la mastication ; ce que l'expérience fait  
 voir en ceux à qui il est tombé une dent, car celle  
 contre laquelle elle devoit appuyer devient plus  
 longue & entre dans l'espace que la dent perdue a  
 laissé : ces dents molaires ont quelquefois des  
 pointes soit que leur substance reste encore saine  
 & entière, ou soit qu'elles viennent à se gater, ou  
 qu'il s'en soit détaché quelque éclat. Lorsque ces  
 avancées piquent ou la joue ou la langue, il les  
 faut limer pour ôter toutes les aspérités, & c'est ce  
 qu'on doit exécuter avec la douceur & le ménage-  
 ment ordinaire à ceux qui sont fort employés dans  
 ces exercices. a)

De l'ex-  
 traction des  
 dents.

I A sixième opération que les dents demandent,  
 consiste à les arracher, elle est la plus usitée  
 & on la voit pratiquer tous les jours. Il est peu de  
 personnes à qui on n'en arrache quelquefois, il y  
 a des gens si insupportables que dès la moindre douleur  
 ils ne font sauter leurs dents ; mais c'est une méchante  
 maxime que de courir si tôt à l'arrachement de dents.  
 Il arrive plusieurs fois que la douleur cesse en peu  
 de temps, & qu'on auroit regret qu'il en eût coûté  
 une dent pour une peine passagère ; il ne faut donc  
 venir à cette opération que quand la dent est telle-  
 ment gâtée qu'il n'y a plus moyen de la sauver.

(a) Non seulement ces aspérités & ces inégalités des  
 dents peignent la langue & la joue, mais elles sont en-  
 core quelquefois naître à ces parties des ulcères, qui se  
 guérissent dès qu'on a limé les dents.

# SEPTIÈME DEMONSTRATION.

605

On quand la douleur qu'elle excite à la gencive  
 est devenue continuelle & insupportable ; ceux qui  
 en sont atteints ont de fois qu'ils y sentent  
 de la douleur, ont bien-tôt démeublé leur bouche,  
 & il vient un temps qu'ils ont tout le loisir de s'en  
 repentir.

Il y a néanmoins cinq ou six occasions où on ne  
 peut pas se dispenser de la faire, premièrement  
 aux enfans lorsque leurs premières dents qu'on ap-  
 pelle dents de lait, se disposent à tomber : aus-  
 sitôt qu'elles branlent il ne faut pas différer de les ar-  
 racher, ce qui se fait avec un brin de fil dont on  
 entoure la dent & qu'on tire après l'avoir noyée des-  
 sous. Le public croit que plutôt on ôte cette pre-  
 mière dent, plus celle qui lui succède est droite :  
 cette opinion n'est pas trop bien fondée, mais il  
 sera toujours bon de l'arracher, puisqu'elle doit  
 tomber ; car si le Chirurgien s'y oppose, & que  
 la seconde dent ne vienne pas belle & droite, la ma-  
 re lui en attribuerait la faute, & ne lui pardonneroit  
 jamais, tant les femmes sont prévenues en fa-  
 veur des erreurs vulgaires.

En quel cas  
 & comment  
 on la doit  
 faire.

Secondement quand elles vacillent beaucoup  
 d'elles mêmes sans avoir été ébranlées par quelque  
 coup, on par l'effort qu'on aura fait pour casser  
 quelque chose de trop dur ; où qu'on en ces derniers  
 cas il ne faudroit pas les tirer, mais au contraire,  
 on essayeroit de les rassembler dans leurs alvéoles  
 avec un vin astringent dont on imbiberoit une pe-  
 tite éponge qu'on tiendroit sur la gencive, &  
 qu'on renouvellerait souvent, descendant sur tout  
 de mâcher de ce côté-là où le repos est nécessaire  
 pour donner le temps à ces parties de s'affermir ;  
 mais quand la dent branle tellement qu'il n'y a plus  
 d'espérance de la conserver, & qu'elle incommodé  
 en mangeant, il faut l'ôter, & à cela on n'a  
 pas besoin de l'incliner de côté & d'autre, il faut  
 seulement l'élever avec deux doigts sans le secouer

Moyen de  
 rassembler les  
 dents.

d'aucun instrument, principalement aux vieilles gens qui les perdent ainsi toutes les unes après les autres.

Troisième ment, quand elle est gâtée jusqu'à un tel point que la tablette est presque toute rongée, car si on l'attroit de l'arracher & qu'on attendit qu'elle fût presque consumée, n'y ayant alors plus de prise pour l'instrument, il seroit difficile de dégager les restes; c'est pourquoi il sera de la prudence de la faire déloger d'un endroit où la présence ne peut qu'incommoder. Pour arracher les dents qui tombent fortement dans leurs alvéoles, il faut des instrumens capables de seconder les efforts qu'on doit employer à ces extractions, tels sont les davies & les pellicans que je vais vous montrer.

Quatrième ment, quand une dent a été cassée, & qu'il ne reste plus que la racine, ou quand elle a été rongée, & qu'il n'y paroît plus qu'un chicot; c'est en de telles rencontres que l'Opérateur doit faire voir son habileté: c'est ici son tour d'être fidèle de promettre de ne point faire de mal, car il ne peut jamais éviter de causer de la douleur par son art, & c'est en cela qu'il ne doit se tromper. Mais à p'par de ces sortes d'Opérations s'embarrassent peu de contempler le présent. Il faut comme un homme de bien. Le Chirurgien doit ne s'appliquer toute son industrie ne pour tirer le reste de la dent, & si se servir d'un fil de soie si le chicot a cassé une pousse qui seroit la gencive, ou d'une tenaille à bec de corbeau, ou d'un autre que vous allez voir faire comme il faut de chi.

Cinquième ment, quand les dents s'avancent en dedans, si les fait sauter, car une dent qui sort ainsi de son rang, incommodé beaucoup celui à qui ce malheur arrive, & elle cause une difformité qui choque tous ceux qui le regardent. Si

elle n'extrédoit pas notablement les autres dents, on pourroit limer ou couper avec des tenailles incisives ce qui se produiroit de trop; Mais si la tablette qui doit regarder le dedans de la bouche, étoit poussée en dehors, & qu'elle dent soit, il vaudroit mieux avoir une dent de manque que d'en laisser voir une qui défigurât la personne, c'est-pourquoi il faudra l'arracher avec l'instrument que l'Opérateur ingéra le plus commun.

Sixièmement, quand il vient quelque dent sur-<sup>Dent sur-  
numéraire.</sup> p'par, car on remarque assez souvent une dent qui pousse à l'une ou à l'autre mâchoire, soit en dedans, soit en dehors, & qui n'est ni du nombre des autres, ni placée comme elles; il y a des personnes à qui il en naît plusieurs de surabondance, & de d'autres il en pousse un double rang. Les sçavoirs de bonne aventure pronostiquent mille bonheurs à ceux à qui tels arrive, pour moi je les estime malheureux, d'avoir souvent plus de dents qu'ils n'ont de bien à manger, d'être incommodés par ce trop grand nombre de dents, & d'être obligés de souffrir de cruelles douleurs pour se priver en les faisant arracher, de cette faveur naturelle dont on les a favorisés. Il vint à Monsieur le Duc de Berry à l'âge de huit ans une dent dont il n'avoit pas besoin pour avancer son honneur, car outre qu'il a tous les avantages de la sagesse, étant le plus grand Roi de l'Univers, il a dans sa propre personne tout ce qu'il faut pour rendre un Prince accompli, de sorte que selon les Prophetes d'aujourd'hui ce qui devoit prédire un heureux avenir dans un autre, fut pour lui un sujet de malheur, puisqu'il fallut la lui arracher, & par conséquent lui faire endurer le tourment qu'il n'étoit pas permis de lui épargner dans une pareille occasion. (1)

La cause de la gencive est en de la mâchoire, les tumeurs, les dents d'écaille, les dents folles, qui

Observation.

618 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
On emploie quantité d'instrumens dans cette  
espèce d'opération, parce qu'il en faut de toutes  
les sortes pour s'en servir suivant les différentes  
dents qu'on veut arracher; & voici ceux dont on  
ne peut se passer.

1. Un Dentsalfoir nommé en latin *dentsalpinus*  
& en grec *pericharastis* qui vient de *peri* autour,  
& de *charastis* qui signifie scarifier, ou couper,  
parce que c'est un instrument avec lequel on sé-  
pare la gencive d'autour de la dent qu'on veut tirer  
ou arracher.

2. Un Davier appelé en latin *denticeps* ou *den-  
ticulum*, c'est une manière de tenaille dont le bout  
qui embrasse la dent est recourbé & fendu en four-  
chette pour la tenir avec plus de fermeté. Il peut  
servir aux dents de la mâchoire supérieure, aussi  
bien qu'à celles de l'inférieure; & c'est un instru-  
ment des plus anciens de la Chirurgie duquel on  
s'est servi de tout temps.

3. Un Pélican appelé par les Latins *pellicanus*,  
parce qu'il ressemble au bec d'un Pelican, & par  
les Grecs *odontagra* dérivé de *odon* dent, & de *ag-  
ra* arracher, parce qu'étoit un instrument à plu-  
sieurs branches montées par le moyen d'une visse  
sur un même montant, il est propre à arracher les  
dents: les deux bouts du montant sont un peu cir-  
colaires, afin qu'ils appuient mieux sur la racine de  
la dent gauche, & des deux branches; il y en a une  
droite & l'autre coudée, ayant l'une & l'autre leur  
usage particulier dans les différentes circonstances.

4. Une espèce d'élevatoire fait en levier dont  
une extrémité est plate pour appuyer sur la gen-  
cive aux environs, & les douleurs de tête, sont  
quelquefois occasionnés par quelque dent gâtée, ou par  
quelque racine de dent, qu'il fust ordinairement d'ar-  
racher pour guérir ces maladies. C'est pourquoi il  
ne faut pas employer des remèdes avant d'avoir exa-  
miné les dents.

De Péli-  
can, ou  
à l'usage  
du levier.

SEPTIÈME DEMONSTRATION. 619  
cive au bas de la dent, & l'autre est coudée comme  
une des branches du Pélican pour accrocher la  
dent. Il y a un gros manche sur lequel les deux  
branches sont montées. Quand une des dents d'en-  
bas est prise par cet instrument, on n'a qu'à baisser  
le manche pour la tirer de sa place; c'est le plus  
commode de tous, il a été inventé depuis peu, &  
je n'ai encore vu personne s'en servir que M. Do-  
bois qui avoit soin des dents du Roi.

5. Un Poussoir que les Latins appellent *impul-  
soria*; c'est un instrument dont le bout est fendu en  
ped de biche, il y a un manche pour être bien  
empoigné, il sert aux dents incisives & canines qui  
n'ont qu'une racine pour les pousser hors de leur  
alvéole, & aux chicots quand il peut y avoir pris.

6. Un tire-racine de dent, décrit par Guillemeau *proprieté du  
& appelé en grec* *Risagra*, & du commun *Risa*, *Risagra*,  
*gran*, de deux mots qui signifient ensemble déraci-  
ner, c'est une espèce de tenaille dont les bouts  
sont presque pointus pour entrer dans l'alvéole &  
pincer le reste d'une racine qui y est demeurée. Cet  
instrument est fort nécessaire aux Arracheurs de  
dents.

7. Une tenaille appelée bec de corbeau à cause  
de sa figure, elle sert pour extraire les chicots &  
couper les extrémités quand elles sont trop  
pires.

8. Une paire de tenailles incisives avec lesquelles  
on coupe de la tablette ce qui pousse en dehors  
& qui excède la grandeur ordinaire des dents.

Il ne suffit pas de connoître ces instrumens, il faut  
s'en servir à propos & avec dextérité. On fait du  
affoier à terre sur un corbeau seulement celui à qui  
on veut arracher une dent. L'Opérateur se met  
derrière lui, & ayant engagé la tête entre ses deux  
cuisse il la lui fait un peu hausser, la bouche du  
patient étant ouverte il y remarque la dent gâtée,  
afin de ne pas prendre l'une pour l'autre, puis avec

Utilité du  
Poussoir.

Usage de  
les tenail-  
les.

Moulet de  
l'Orillon.

620 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
le déchausoir il s'agisse la gencive de cette dent  
qu'il empoigne ensuite avec l'instrument qui lui  
aura semblé le plus convenable, auquel il fait faire  
la bascule pour extraire cette dent. Quand on ne  
l'a pas manquée, le malade en se panchant crache  
la dent avec le sang qui sort de la gencive, & dont  
on laisse couler quelques cuillerées avant que de  
gargariser la bouche avec de l'Poissart. On pince  
avec deux doigts la gencive d'où la dent est sortie,  
afin d'en rapprocher les parties écartées, & on con-  
tinue d'user d'oxigène ou de vin tiède pendant la  
journée. (a)

Ce qu'on  
pratique a  
pres l'opera-  
tion.

Cette opération ne consiste que dans un effort  
qu'il faut que le poignet fasse pour emporter la  
dent : on redouble même cet effort quand la dent  
résiste, & on ne quitte point prise qu'elle ne soit  
arrachée ; c'est pour cela que les Chirurgiens qui  
sont dans la pratique de beaucoup saigner, & qui  
veulent toujours avoir la main ferme & légère ne  
doivent jamais arracher de dents, de crainte que  
les efforts qu'il faut faire ne leur rendent la main  
tremblante : on laissera donc cet emploi aux Opé-  
rateurs qui en font un exercice journalier, & qui  
n'ont point d'autre métier pour gagner leur vie.

Si le conseiller au Chirurgien d'abandonner cette  
opération, ce n'est pas seulement pour le préju-  
dice que sa main en pourrait recevoir, c'est aussi  
qu'elle ne paroît un peu tenir du charlatan & du  
batailleur. En effet la plupart de ces arracheurs abu-  
sent de leur talent pour tromper le public, fassent

(a) On ne peut arracher une dent sans ouvrir le vais-  
seau qui y porte le sang, ce qui cause quelques fois une hé-  
morrhagie considérable. On remède à cet accident par  
un petit tampon de charpie ou de coton trempé dans de  
l'eau de Rabel qu'il faut bien exprimer. On le met dans  
l'ulcère, & on l'assujettit pendant quelque temps avec  
le doigt pour comprimer le vaisseau. On peut se servir  
aussi d'un tampon de charpie assez gros pour faire une  
compression exacte sur le vaisseau quand la bouche est  
fermée.

SEPTIEME DEMONSTRATION. 621

croire qu'ils n'ont besoin que de leurs doigts,  
ou d'un bout d'épée pour emporter les dents les  
plus enracinées. Mais un Chirurgien ne doit point  
connoître ces sorts de souplesse, & comme c'est  
la probité qui doit être la règle de toutes les ac-  
tions, il faut qu'il se distingue de ceux qui veulent  
en imposer aux autres.

La septième & dernière opération qu'on fait  
aux dents, c'est d'en mettre d'artificielles à la  
place de celles qu'on a perdues. On allie deux  
raisons pour autoriser cette pratique, la première  
est tirée de l'ornement qu'elle procure, parce qu'on  
qu'il est vilain de voir une bouche mal garnie dans  
laquelle il manque une ou plusieurs dents, & la se-  
conde est établie sur la nécessité d'articuler la voix,  
puisque ceux qui ont des dents de manque ne peu-  
vent pas si bien prononcer de certains mots que  
quand toutes les dents y sont. Pour obvier à ces  
deux inconvénients, on commande des dents d'y-  
voire à peu près de la grandeur de celles auxquelles on ap-  
pelle de dentelles, on les perce pour y passer un ou  
deux fils d'or avec lesquels on les attache aux dents  
voisines, ce fil tourne autour de celle-ci & retient  
les dents artificielles aussi fermes que si elles  
étoient naturellement placées. On en fait fabriquer  
autant qu'il en manque, deux, trois ou quatre &c.  
qu'on fait tenir ensemble avec des fils d'or, &  
qu'on place, comme on a dit, entre les dents natu-  
relles qui restent. On connoît de vieilles femmes  
qui portent un ratielier tout entier de fausses dents,  
& qui n'oseroient presque ouvrir la bouche de  
crainte qu'on se s'aperçût de cette substitution.  
Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'ivoire joint  
en peu de temps dans la bouche ; d'où vient que  
Fabricius conseille de les faire de l'os du jarret  
d'un bœuf, & Gnillemus pour leur matière en-  
seigne la composition d'une pâte qui consiste à  
prendre de la cire blanche grée & à la faire fon-

Du temple-  
cent des  
des.

Comment  
or ap-  
dent arti-  
cielles.

pour dire avec un peu de gomme éléu, y ajoutant des poudres de mastic, de corail blanc & de perles: il prétend qu'avec cette pâte on peut fonder des dents artificielles qui ne jauniront jamais, & qu'elle est très-propre pour remplir les trous des dents corrompues.

On agit deux questions sur les dents, la première est de sçavoir si quand on arrache à un enfant les dents de lait avant qu'elles se disposent à tomber les secondes en reviennent & plus belles & plus droites; & l'autre si une dent renversée dans son alvéole après en avoir été arrachée pour s'y rasermer & prendre vie comme si on n'y avoit point touché.

C'est une erreur de croire que les premières dents puissent donner une méchante figure aux secondes, elles sont les unes & les autres dès la naissance formées en petit dans les alvéoles, où elles s'ossifient, les premières sorties, après avoir servi cinq ou six ans sont poussées dehors par les dernières qui prennent leur place, & remarquez que celles-là n'ont quasi que la tablette, parce que les autres en se grossissant n'ont pas donné le temps à ces premières de se perfectionner & de s'ossifier dans leurs racines, de sorte que les anciennes ne peuvent point corrompre la forme des suivantes.

J'en ai vu l'expérience dans une jeune fille, à qui la mère avoit fait arracher toutes les dents plus d'un an avant qu'elles dussent tomber, persuadée que celles qui sortiroient après seroient plus parfaites: mais elle fut trompée dans son attente; car elles vinrent un peu plus vilaines que les précédentes. Une personne de qualité dévota à l'excès les fit ôter à sa fille par un motif tout opposé: cette enfant les avoit très-belles, & de peur qu'un jour elle ne se glorifiait de cet avantage cette mère voulut qu'on les lui arrachât toutes, afin que celles qui pousseroient ensuite étant moins bel-

Expulsion des premières dents.  
  
Observation opposée à une erreur populaire.

les ne fussent point un obstacle à son salut.

Je ne crois point qu'une dent qui a été totalement enlevée se puisse raffermir dans sa cavité & reprendre vie comme auparavant. M. Verduc rapporte là-dessus qu'il a ouï dire que M. Carmeline fort habile Operateur pour les dents, ayant arraché une dent qui n'étoit point gâtée, la remit fort promptement dans son alvéole, où elle s'affermist si bien qu'il eut beaucoup de peine à l'arracher l'année suivante, la même personne l'étant venue retrouver à cause que la douleur l'avoit reprise: mais cette histoire me paroît apocryphe, aussi-bien qu'à M. Verduc qui reconnoît lui-même que tous les filets nerveux & les vaisseaux qui portent la vie & la nourriture à la dent ayant été rompus, elle ne peut pas reprendre racine & se joindre au tout quand elle en a été une fois séparée.

FIG. XLI. POUR LA LANGUE ET LA LUETTE.



Des Opérations. **L**A langue demande des opérations particulières dont la première est l'incision du fillet, laquelle est ordonnée en deux occasions, l'une quand celui-ci a un fillet funéraire, & l'autre quand celui qui y est naturellement est ou trop gros, ou trop

Les enfans naissent souvent avec une membrane qui s'attache sous la langue au fillet naturel, & qui empêche que la langue ne puisse sortir au-delà des lèvres, ni exécuter ses mouvements ordinaires : les Sages-femmes le veulent quelquefois ingérer de derrière entre ment-bron, avec leurs ongles, ce qui n'est pas toujours exempt d'inconvéniens, parce qu'elles ne peuvent s'en rompre aussi cette pellicule qui est assez forte, sans faire beaucoup de douleur & sans attirer souvent par la partie une fluxion qui écarte à l'enfant le moyen de têter le pectoral bientôt de la vie. C'est pourquoi elles ne doivent entreprendre ni de la détruire ni de la couper, cette opération n'étant point de leur ressort, mais de celui du Chirurgien à qui il est très-facile de s'en bien acquies, pourvu qu'il ne néglige aucune des circonstances essentielles.

Si le flet (un aumier) est petit, il pourra ne pas nager; mais quand il est grand &, qu'il va jusques au bout de la loi que, l'enfant ne le pourroit lancer le teton, il ne fait que chipoter de tous les efforts lui sont inutiles pour forcer le mamelon, parce que ce foin qui est sous la langue la retient & ne lui permet pas de presser le bout de la mamelle contre le palais pour en tirer le lait. Cet enfant pourroit donc bien suire deteeer si le Chirurgien ne venoit à son secours. Il faudra prendre de la main gauche la petite fourchette A. & de la droite des ciseaux B. Puis nyroz fait toquer l'enfant du côté du jour, on lui soulèvera la langue qu'on tient élevée avec la fourchette qui embrasse la flet, &

avec

avec les ciseaux, on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement; on pourroit au défaut de la fourche se servir des deux doigts qui seroient le même effet; les cris de l'enfant sont utiles dans ce moment, car ils font que le filer se présente plus à découvert. Aussitôt que cette bride est coupée on met dessus un peu de sel & on y passe le doigt plusieurs fois, non pas comme quelques-uns disent, afin d'empêcher qu'il ne le reprenne, car les mouvemens continuels de la langue, s'exposent à cette réunion; mais afin que s'il n'étoit pas coupé jusqu'à dans son fond le doigt déchirât le reste, ce qui se fait fort aisément, & la nourrice donnant incontinuité à tetter à son enfant, l'appaisera aussitôt.

La facilité avec laquelle on la voit rester faite  
juger que le filer est bien coupé, & prouve la né-  
cessité de la Chirurgie par ce besoin que l'homme  
à quelquefois de cet art dès la naissance: il ne  
doit sortir que deux ou trois gouttelettes de sang,  
car si la partie saignoit beaucoup ce seroit une mar-  
que que la pointe des ciseaux auroit touché à l'une  
des deux veines qui sont sous la langue, & c'est  
ce qu'il faut éviter avec soin. Mais en cas que ce  
malheur soit arrivé on y remédieroit en arrêtant  
le sang, soit par l'application de quelques médi-  
camens, comme de poudres astringentes, soit en  
tenant le doigt sur l'ouverture pendant quelque  
temps, ou bien en la couvrant d'une petite com-  
presse trempée d'un d. Pour l'utérus. Quand d'une  
de ces veines est ouverte, & qu'on s'aperçoit, on  
a peu de chose à craindre, parce qu'il est aisé  
de retener le sang; mais si on n'y remédie point  
le mal pourroit devenir plus importun, comme  
nous l'avons vu arriver à Paris il y a quinze ans ou  
environ: voici le fait.

Un fameux Chirurgien de Paris coupa le filer à un enfane qui avoit été attendu a. l'c impatience .



616 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 & reçu avec joye comme un riche héritier : mais cette consolation ne dura gueres aux parents, l'enfant n'ayant pas long-tems joui de la lumiere, parce que le Chirurgien ne croyant point avoir ouvert une des ranules en lui coupant le filer, s'en alla aussi-tôt qu'il l'eut vu retter avec facilité ; & la nourrice ayant remis l'enfant dans son berceau après qu'elle l'eut suffisamment allaité, il continua de mouvoir ses levres comme s'il tetteoit encore, à quoi on ne fit pas d'attention, vu qu'il y a quand tiré d'enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néanmoins le sang qui sortoit de la veine, qu'il avoit à mesure qu'il le sentoit dans sa bouche ; la sortie de ce sang étant encore excitée par le sucement qu'il fit jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de sang dans les vaisseaux : & on ne s'en apperçut que par la paleur & la foiblesse de l'enfant qui mourut peu d'heures après ; on l'ouvrit & on trouva qu'il avoit avalé tout son sang dont son estomac étoit rempli : je ne cite cette observation que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertance.

Si le frein ordinaire de la langue se trouve trop gros, il ne faudroit point hésiter de le couper. On voit souvent des enfans qui bégayent à l'âge de quatre ou cinq ans, parce que leur langue n'a pas la liberté de se remuer pour articuler & prononcer distinctement ; on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe des ciseaux B. en differens endroits pour la débiter, & par ce moyen rendre à cet organe la liberté de se promener dans toute la bouche, on conçoit que c'est ce fillet qui le retient, quand l'enfant ne peut pas avancer la langue au dehors de la bouche : & on n'a pas lieu de rien apprehender en coupant cette bride, pourveu qu'on évite de piquer les ranules.

de l'incision  
 & l'incision  
 a langue.

IL survient sous la langue de petites tumeurs qu'on appelle grenouillettes, (a) qui tiennent leu- un peu de la nature des fongues ; elles sont ordinairement pleines d'une humeur glaireuse ; & quand elles ont une fois commencé à paroître, elles grossissent en peu de tems, & quelques-unes parviendroient à une grosseur dangereuse si on n'y apportoit du remede. L'humour qui les compose est presque toujours contenue dans un kiste, c'est pour cela que plusieurs Auteurs nous conseillent de les disséquer, & de les ôter avec leurs membranes. Mais comme cet avis n'est pas si aisé à réduire en pratique à raison de la longueur du tems qu'on employeroit à séparer cette tumeur, pour l'emporter comme on seroit une loupe, & à opérer dans un endroit aussi difficile & aussi sensible que la bouche, il est à propos de chercher un moyen plus commode & plus sûr, qui sera de faire une simple incision par laquelle la matiere contenue étant évacuée, le mal se guérira entierement ; car les médicamens propres à résoudre de pareilles tumeurs, ne peuvent être employés dans la bouche, d'autant plus que sous la langue il y a deux vaisseaux folivaires qui versent sans cesse de la salive dans cette cavité, laquelle empêcheroit que les remedes n'opérassent. On prendra donc ce Scalpel C. avec lequel, la bouche étant ouverte & la langue élevée, on fera une incision dans le

(a) Les tumeurs appelées grenouillettes sont de deux especes. Les unes rondes, placées sous la langue, & se font n'être produites que par la dilatation du canal excrétoire de la glande sublinguale. Les autres sont plus longues que rondes, placées à la partie laterale de la langue, & formées par la dilatation du canal excrétoire de la glande maxillaire interieure. La liqueur qui remplit ces tumeurs est la salive qui s'ajoute & s'y amasse peu à peu à cause de son épaisseur, ou de l'arome du canal.

628 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
milieu de la tumeur dont la matiere ne sera pas  
plutôt sortie qu'on débarrassera le fond du sac avec  
le miel rosé, & un peu d'esprit de vitriol, trem-  
pant dans ce miel un petit linge attaché au bout  
d'un bûn de balay, avec quoi on frottera rade-  
ment le dedans du kiste pour le faire exfolier &  
le consumer par ce traitement qui doit durer  
quelques jours ; on lavera souvent la bouche avec  
l'oximel, & ensuite avec un vin austere dans le-  
quel il y auroit peu d'alun. J'en ai vu qui revenoient  
parce qu'on se contentoit d'y faire une simple ou-  
verture avec la lancette pour en vider la matiere ;  
la playe se fermoit, & la tumeur se remplissoit ;  
on la dissipoit de nouveau par l'évacuation de  
l'humeur, & elle ne manquoit point de si re-  
produire peu à peu, jusqu'à ce qu'on eût consumé  
le kiste, comme nous avons dit. (a)

Instrument  
conforme  
pour l'usage  
en B.

La langue empêchant de voir dans le fond de  
la bouche, on a inventé un instrument en forme  
de spatule très-large & emmanché marqué E.  
commode pour ôter cet obstacle en abaissant la

(a) Quoiqu'on ait dit que la matiere contenue dans  
ces tumeurs n'est ni autre chose que de la salive. On y  
trouve néanmoins quelquefois une petite pierre, &  
d'autres fois une matiere sablonneuse ou piluleuse. Mais  
cette pierre ou ces autres matieres ne viennent que de  
la liqueur qu'on a dit de temps que la salive s'amasse  
autour des dents.

Les grevillottes acquiescent aussi quelquefois au  
verru. Elles sont dures & dures. Si on y met un peu  
d'huile de rose ou de laurier, on empêche le malade de par-  
ler & de fermer la bouche. Il survient en sa présence  
cette tumeur sans qu'il s'en aperçoive. Si on la coupe  
moins une demi-livre de matiere. plusieurs fois traitée de  
chaque côté de l'ouverture des lambeaux qui dans la  
suite auroient nuir à la guérison. Il importe qu'elle  
soit prise qu'il pue, & si tomber le reste par l'usage des  
consummés autour, & à peu près tels que ceux que  
propose notre Auteur. Le malade est parfaitement gué-  
ri & parle avec facilité.

# SEPTIÈME DEMONSTRATION. 629

langue, & la tenant sujette jusqu'à ce qu'on ait  
examiné ce qu'on veut bien reconnoître. Si le  
malade n'ouvrait pas la bouche suffisamment pour  
découvrir ce qu'on cherche, voilà une autre ma-  
chine F. appelée le miroir de la bouche, avec quoi  
on tient non-seulement la langue dissolte, mais  
aussi on fait ouvrir les dents avec qu'il est néces-  
saire : on ne doit pourtant se servir de ces instru-  
mens que quand on n'a pas des moyens plus sim-  
ples ; car si on pouvoit avec le manche d'une cuil-  
lere tenir la langue baissée, comme il se prati-  
que tous les jours, il ne fandroit point faire pa-  
rade de tels outils dont l'aspect seul épouvante les  
malades.

**I**L s'amasse sur la langue une crasse blanchâtre  
& limoneuse, qui la rend insensible aux saveurs. <sup>Usage le</sup>  
ceux qui se piquent de propreté, doivent la né- <sup>a ce lieu,</sup>  
cesser chaque jour. Il y en a qui se la ratissent tous  
les matins avec un petit couteau, mais il est roieux  
de se servir d'une cuillère G. parce qu'elle emporte  
aussi-bien que le contenu la crasse qui embarrasse  
les papilles dont la langue est toute parsemée, &  
qu'elle ne peut pas les offenser comme fait le cou-  
teau, dont le tranchant enlève toujours ou détruit  
quelques particules en les raclant, ce qui ôte la  
délicatesse qu'elle doit avoir dans la perception  
des qualités savoureuses des alimens. (a)

**L**A luette est une petite éminence charnue & <sup>Maladie de</sup>  
cartilagineuse, suspendue au fond du palais <sup>à cette.</sup>  
sur la racine de la langue; les Latins l'ont appelée

(a) Quand une personne s'est coupé la langue avec  
les dents, & que la partie coupée vient encore au relief,  
on en procure la réunion, en y faisant en dessus & en-  
dessous deux ou trois points de suture emboîtée,  
dont on coupe les fils le plus court qu'il est possible,  
& en faisant de temps en temps laver la bouche du blessé  
avec une eau d'orge dans laquelle on dissout du miel rosé.

Part, liv.  
10. ch. 11

630 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 avale, & les Grecs gargarism & kionis, par rapport  
 à son usage, & à sa figure de porte, de co-  
 lonne, &c. que ces mots signifient. Elle a be-  
 soin du Chirurgien dans deux maladies auxquelles  
 elle est sujette, savoir dans son relâchement pour  
 être relevée, & dans sa corruption pour être  
 coupée.

De son re-  
 lâchement. Ceux qui ont la luette relâchée, sentent comme  
 un morceau qui leur pend dans le fond de la  
 bouche, & qu'ils croyent être prêt d'avaler à  
 tout moment; ils ont recours au Chirurgien en lui  
 parlant le langage commun, qui est de dire qu'ils  
 ont la luette défilée, & de prier de la leur re-  
 mettre promptement, s'imaginant qu'il s'y fait  
 une luxation comme en plusieurs autres parties  
 articulaires. C'est au Chirurgien à l'examiner avant  
 que de rien entreprendre. Si elle est rouge, grosse  
 & enflammée, il fera user de gargarismes doux  
 & rafraîchissans; & si elle étoit blanche & allon-  
 gée, il faudroit la relever avec une cuillère faite  
 exprès H. dans laquelle on met un peu d'écorce  
 de grenade, ou du poivre en poudre. Après avoir  
 fait baïsser la langue, on applique le bout de la  
 luette dans la cuillère qu'on pousse en haut, &  
 où on la tient quelque espace de tems. La poudre  
 d'écorce de grenade résiste les fibres trop éten-  
 dues, & le poivre par sa chaleur absorbe la pituite  
 dont elle est abreuvée; mais il faut bien se garder  
 de se servir de ce remède quand elle est altérée  
 par inflammation, comme on a fait quelquefois  
 imprudemment, & sans avoir égard à la cause du  
 mal qui demande un remède tout opposé; c'est  
 pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il est survenu  
 une équinancie ou une fluxion sur toutes les par-  
 ties voisines.

On voit en certaines dispositions au bout de la  
 luette une petite tumeur transparente & blanche  
 comme une perle qui y seroit attachée; elle est

SEPTIÈME DEMONSTRATION. 631

causée par de la pituite qui distille des parties su-  
 périeures, & qui coule jusqu'à la pointe de cette  
 éminence. Si une telle serosité ne peut pas être  
 dissipée & tarie par le poivre & par les autres re-  
 mède dessiccatifs, la langue étant baïssée, on  
 prendra ces ciseaux marqués I. dont les branches  
 sont longues pour aller jusqu'au fond de la bouche  
 couper cette pointe pleine de pituite. La luette  
 étant dégorgée, on otera de gargarismes astrin-  
 gens qui en resserrent les fibres, & la remettent dans  
 son premier état.

Dans les Pays froids comme la Norvège, les  
 habitans sont sujets à une cathare causée par une pi-  
 tuite qui durant l'hiver leur distille sur la luette,  
 & la grossit tellement que les malades suffoque-  
 roient, si on ne les secourait. Mais la maladie est  
 si pressante qu'ils n'attendent point des médicamens  
 le retour de leur santé, c'est pourquoi ils ont re-  
 cours à l'opération par laquelle ils coupent cette  
 partie le plus promptement qu'ils peuvent. Ce  
 mal est si fréquent qu'ils ont toujours des instru-  
 mens prêts pour faire cette opération; le plus si-  
 mple de tous est de l'invention d'un paysan de  
 Thibet en Norvège; il retranche la luette en un  
 moment par le moyen d'un ressort qu'on lache  
 aussitôt qu'on a placé cet instrument qui a eu l'a-  
 probation de tous les Chirurgiens de son tems; &  
 Jean Scultet Médecin & Chirurgien de la Répu-  
 blique d'Ulm nous en a donné la description  
 dans son Livre intitulé l'Arsenal de Chirurgie.

Cette opération ne se fait ici que rarement, tant  
 parce qu'on n'est pas exposé aux mêmes cathares,  
 que parce qu'on est prevenu que la luette sert pour  
 modifier l'air qui entre dans les poumons, & que  
 ceux à qui on l'a retranché deviennent astmati-  
 ques & poulifs, quoique Scultet nous assure qu'il  
 n'en arrive aucune incommodité. Mais quand on  
 est obligé de la faire, ces ciseaux I. suffisent après

Retranché  
 ment de la  
 luette.

Incor-  
 poré avec  
 l'opération.





Des opérations. **Q**Uoique les oreilles soient les parties les moins sujettes aux opérations, il y a néanmoins les deux occasions, où elles ne peuvent pas s'en passer, savoir : & les l'oreille est quand elles sont bouchées naturellement ; & l'autre quand il y est entré quelque matiere étrangere.

**I**L y a des enfans qui viennent au monde avec les oreilles bouchées ; si on n'y remédie pas, ils seroient non-seulement sourds, mais encore muets, parce que n'entendant point ce qu'on dir, ils ne pourroient pas apprendre à parler. La cause de cette surdité est ordinairement une petite membrane qui bouche l'oreille, & qui est placée ou extérieurement, ou dans le fond du conduit proche le tambour. Quand elle est extérieure, il est facile de la couper avec cet instrument A. l'ouverture étant faite, on y fourre une petite canule de plomb ou seulement un petit tampon jusqu'à ce que la cicatrice soit reboutée. Mais quand la membrane est épaisse, & qu'elle tient au tambour, il est très-difficile d'y apporter remède. Si on entreprend de la percer, on court risque de percer ainsi le tambour, & si on veut se servir de cautérique pour la consumer, on est dans la même peine d'éviter la cautérisation du tambour, où la difficulté qu'il y a de porter les remèdes précisément jusqu'au droit du mal à cause que le conduit est très-étroit. Tout ce qu'on peut faire c'est d'y insinuer des médicaments mitigés qui ne corrodent pas, mais qui puissent émincer cette membrane en l'usant & l'attendant peu à peu.

Il se peut  
montrer de  
serrer les  
corpuscules  
en l'oreille  
dans l'oreille.

**O**N a recours à la Chirurgie quand il est entré quelque chose dans l'oreille. Si c'est un moucheron ou un insecte, & qu'on ne le puisse voir, on le tire avec cette pincette B., & s'il étoit

trop enfoncé, il faudroit avec ce cure-oreille C. l'aller chercher en tournant l'instrument dans le fond de l'oreille, comme quand on veut ôter la crasse qui s'y amasse. Si c'étoit un petit caillou, un noyau de cerise, &c. qu'on y auroit engagé en badinant, ou qui s'y seroit glissé par quelque accident, on commenceroit par répandre quelques gouttes d'huile d'olives douces dans l'oreille, puis on coucheroit le malade sur le même côté & on lui branleroit un peu la tête pour faire sortir ce qui seroit entré ; & s'il ne sortoit pas ainsi, on le tireroit par force avec des pincettes D. ou bien avec le cure-oreille qu'on coule à côté du noyau pour l'enfiler dans la cavité du cure-oreille, & le conduire ainsi au dehors : si ces moyens ne réussissent pas, on se serviroit avantageusement d'un petit tire-bouchon d'Angleterre qu'on feroit entrer dans le noyau comme dans un bouchon ; & qu'on ramèneroit avec un noyau. Plusieurs se servent d'un tire-fonds, comme si on venoit tirer une tige aux playes d'arquebuses ; & enfin d'autres proposent de faire derrière l'oreille une incision en croissant pour ôter un peu le corps des os, & les amener par l'ouverture : mais il ne faut employer ce dernier moyen, que quand il est impossible de faire autrement, parce que c'est une playe qu'on est obligé de coudre ensuite, & qui n'est pas facile à guérir à cause du cartilage de l'oreille, qu'on ne peut se dispenser de couper. (a)

Les femmes & les filles se font percer les oreilles pour y mettre des boucles de perles & de diamans, afin d'en avoir plus belles & briller davantage ; cette petite opération ne mérite pas l'attention du Chirurgien, & il faut la laisser

(a) Lorsque on n'a pas soin de nettoyer l'humour ceruminosus qui sort des glandes de la conque, elle s'accumule, s'épaissit & cause quelquefois la surdité, qui se tire d'ordinaire avec une curette.

M. le Chevrier de Nantua n'en a fait une fois, qu'on croira si on veut, il nous dit qu'en tant de fois en Turquie, il vint à son Patron une grosse fluxion sur une oreille, & que voulant se rendre nécessaire auprès du Turc, il lui conseilla de le faire couper, ce qui fut exécuté, & i. guérit. Dans l'entre ce Patron le croyant habile Chirurgien le traita mieux qu'il ne faisoit avant cette opération: jusqu'à présent il n'y a que les Boutreaux qui l'ont pratiquée en France, & nous guérissions tous les jours toutes les fluxions, & les autres maladies qui viennent aux oreilles sans en faire l'amputation.

Des parotides  
ou des parotides,

**L**es parotides sont des glandes compl. merées, parées vers les oreilles entre l'angle postérieur de la mâchoire, & l'apophyse mastoïde, leur usage est de séparer la salive & de l'envoyer dans la bouche: quand il y a une obstruction dans les tuyaux de ces glandes, il s'y fait un amas d'humours qui les gonfle, & qui y cause une douleur très-grande. Les enfans sont fort sujets à cette maladie, qu'on appelle les oreillons: on les guérit en les frottant avec de l'huile de lis bien caudale, & en les couvrant de la laine qu'on aura coupée à un moulin: l'huile délaye & adoucit l'humour qui abuse les glandes, & la chaleur de la laine en fait la résolution. Ces maux viennent toutesfois assez souvent à supuration, comme il est arrivé cet été à presque toutes celles des Demoiselles de S. Cyr à qui les parotides se sont enflées; car ces tumeurs se sont terminées par un petit abcès qu'on a été obligé d'ouvrir, n'y faisant pratiquer que de petites ouvertures au plus bas lieu pour donner seulement issue à la matière, comme on doit l'observer à l'égard de tous les enfans, & particulièrement des filles, pour éviter la difformité d'une grande cicatrice.

Il y a beaucoup de différence entre les tumeurs qui viennent aux parotides des enfans, & les gonflemens de ces mêmes parties dans les personnes avancées en âge. Celles des premiers sont faites d'une humeur douce & de facile digestion, elles se manifestent en peu de tems & se guérissent aussitôt que la matière en est sortie, mais aux adultes l'humour qui tumefie est plus féroce, elle excite de plus grandes douleurs, & elle fait une escarre comme l'antrax; c'est pourquoi il faut ouvrir suffisamment pour prévenir la chute de l'escarre, & les caustiques sont nécessaires, pour consumer les durétés de ces glandes: on doit ensuite modifier la phlog, l'incorner, & disposer à une cicatrice la moins difforme qu'il est possible.

Traitement  
de ces maux  
dans les  
adultes.

**L**e goëtre est une grosse tumeur qui se produit au devant du col, elle est molle, pendante, & mobile. Les Savoyards sont presque tous atteints de cette maladie, aussi-bien que les habitans des montagnes qui sont obligés de boire de l'eau de neiges froids, & de sources froides; mais ces sortes de maladies ne le plaiguent l'aucune douleur ne causent point aux tumeurs, ils ont ces tumeurs commencer, croître, & devenir excessivement grosse sans échauffement & sans s'accompagner de fièvre, qu'ils peuvent avoir. Ils appellent cette indigestion *Goëtre* mot Italien qui veut dire *grosse poisse*, il y en a qui lui ont donné le nom de *houe* & de *branche* par leur mode, comme il est en termes de branches, les Grecs l'appellent aussi *Brachekochi*, de *Branchos* qui signifie l'apre-arterie, & de *kochi* hergne, parce qu'il y a tumeur qui se fait à ces parties est semblable à celle qui est en l'arterie: mais ce nom lui est à présent improprement, car les hernies sont faites des parties déplacées, & le goëtre résulte d'une chair molasse & pituiteuse.

Du goëtre.

Cure de  
cette in-  
convenance

Si on ne s'étonne pas en Savoye de voir naître cette maladie, il n'en est pas de même ici; les femmes sur tout ne peuvent cacher leur inquiétude, dès qu'elles s'aperçoivent de la moindre enflure à la gorge, & leur claquage augmente à mesure que la tumeur grossit, non pas par la douleur qu'elle leur fait, car elle est communément indolente; mais parce que cela dérange l'économie de leur corps qui fait un de leurs principaux ornemens: il faudra dans le commencement tacher de fondre cette grosseur avec l'onguent Diabotinum, excellent pour cet effet, pourvu qu'on le porte longtemps. & qu'on le renouvelle tous les huit jours. Mais si la tumeur ne laisse pas de croître, & qu'on s'ar dans l'apprehension qu'elle ne devint prodigieuse, on en viendrait prudemment à l'extirpation.

Comment  
on l'extirpe Le malade se peut aisément résoudre à souffrir cette opération, car elle n'est pas si douloureuse qu'on pourroit se l'imaginer. Le plus fort de la douleur est quand on fait l'incision à la peau le long de la tumeur avec le couteau B. & c'est par là

(a) Le goître, comme l'Auteur le remarque, n'est pas une hernie, parce qu'il n'est pas formé de parties déplacées. Mais il survient quelquefois à la gorge une véritable hernie qu'on peut appeler proprement bronchocele ou l'entre de la trachée artère, car elle est formée par le déplacement d'une partie de la membrane intérieure de ce conduit. Cette membrane on se dilatant passe entre les anneaux cartilagineux de la trachée artère, & forme à la partie antérieure du col une tumeur molasse, sans douleur, de même couleur que la peau, & qui s'étend quand on tient son haleine. Cette espèce de maladie dont M. Moys \* dans ses observations, & Manger \*\* dans ses notes sur Harbette, fait mention, est fort rare, & nuit beaucoup à la voix & à la respiration.

\* Dec 11.  
abr 7  
\*\* Rem. sur  
le Ch. 11.

qu'on

qu'on commence. Les lésées de cette playe seront ensuite écartées l'une à droite, l'autre à gauche, pour avoir lieu d'empoigner cette tumeur avec la tenette E. & de la disséquer dans toute sa circonférence, afin de l'extirper toute enveloppée de sa membrane propre, les vaisseaux qui l'arrosent sont très-petits & son peu de sensibilité témoigne assez qu'elle ne reçoit aucun nerf considérable. Il n'est pas besoin de reconnoître cette playe, il suffit de la laver, & d'en rapprocher les bords avec le bandage unissant qui commence derrière le cou, & dont les deux chefs viennent passer sur la playe: si cette opération est faite avec dextérité, il ne reste qu'une cicatrice presque imperceptible, & on est délivré d'une tumeur qui auroit fatigué pendant toute la vie.

Pansement  
de la playe.

Les écouelles sont appelées des Latins *scrophulae*, & des Grecs *keratē* & de *Keras*, qui signifie un *porreau*, à cause du rapport qu'il y a entre ces tumeurs & d'autres endurcies dans l'homme, & le col de ces animaux rempli de telles glandes. Elles sont engendrées d'une pource épaisse, quelquefois piquante & salée à celles qui sont douloureuses; les enfans y sont plus sujets, parce qu'ils sont plus viciés, & qu'ils mangent plus souvent, & ceux d'entr'eux qui vivent de légumes, de fruits & d'alimens indigestes, sont presque tous scrophuleux, parce que le chile qui en est produit étant crud & difficile à subtiliser, s'enbarasse dans les porosités des glandes, où il fait ces tumeurs: c'est la raison pour laquelle nous voyons que de cent qui se présentent pour se faire toucher par le Roi, il y en a plus des trois quarts qui sont enfans de paysans, & à qui elles ne sont venues que par une nourriture peu épurée.

On guérit les écouelles par un bon régime de vivre, & par les remèdes tant généraux que par-

Origine des  
écrouelles.

regime, & par  
les remèdes &  
opérations  
qui y ont  
succédé.



642 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
culiers ; l'usage de la panacée, du mercure doux,  
& d'un opiate fondant, avec l'application de l'em-  
plâtre de *deigo* sur la glande affectée, en guérif-  
lent tous les jours, mais si l'humeur étoit rebelle,  
qu'elle eût de la sature & de l'acreté, & qu'elle  
tendît à la supuration, il faudroit l'ouvrir après  
l'être servi de tout ce qui auroit été capable d'a-  
molir la dureté : on pansera avec des onguens qui  
mangent & qui sont escarre, parce qu'il ne faut  
pas longer à procurer la cicatrice avant que la  
glande soit tout-à-fait consumée.

S'il n'y avoit qu'une ou deux glandes de tume-  
fiées, qu'elles fussent extérieures & un peu mo-  
biles, il faudroit plutôt les emporter par l'incision  
que par les caustiques qui font une douleur con-  
tinuelle, & demandent un tems considérable. Si  
le malade est assez résolu, & qu'il ait assez de con-  
fiance en son Chirurgien pour s'abandonner entiè-  
rement à sa conduite, il faudra le placer en un lieu  
fort éclairé assis dans un fauteuil un peu panché à  
la renverse, ayant la tête retenue par un serviteur,  
& les mains par un autre ; puis avec le scalpel G.  
on fera une incision longitudinale sur la glande,  
seulement à la peau, au delà de laquelle cette in-  
cision ne doit point passer, après quoi l'Opérateur  
prendra de la main gauche cette égrigne pointue H.  
avec laquelle il attachera la glande pour la sé-  
parer plus promptement en coupant avec son scal-  
pel tous les filamens qui l'attachent aux parties  
voisines ; & pour se faciliter ce détachement, il  
fera tenir par un garçon une lèvre de la playe avec  
l'égrigne plate I. qui écartera la peau de dessus la  
glande, quand un des côtés aura été ainsi dégagé  
il faudra appliquer l'égrigne plate à l'autre côté pour  
le séparer de même que le premier, & de cette  
façon on enlèvera toute la glande. La playe étant  
bien essuyée on y mettra avec une plume un peu  
de baume du Pérou ; puis on s'approchera l'un de

Tremement  
de la playe  
qu'on a fait

SEPTIÈME DEMONSTRATION. 643

l'autre les bords de la playe qu'on couvrira du plu-  
macéau K. par dessus lequel on imposera l'empla-  
tre L. pour contenir le tout avec le bandage uni-  
fiant que je vous ai fait voir au goëtre. On ne pen-  
se pas cette playe tous les jours, afin de laisser res-  
coter la peau avec les parties voisines, ce qui s'ac-  
complira par le moyen du baume secondé du repos  
qu'on donne à la partie blessée.

Le Roi touche cinq fois l'année ceux qui ont  
des écrouelles. Ce sont les jours qu'il fait les dé-  
votions. Il se présente à chaque fois sept ou huit  
cents malades pour se faire toucher, & un grand  
nombre de ceux qui ont été touchés par le Roi,  
assurent avoir été guéris par cet atouchement ;  
c'est pourquoi je conseille à tous ceux qui sont  
affligés de ces maux, de tenter un moyen spirituel  
si doux pour obtenir leur guérison, avant que de  
se livrer entre les mains des Chirurgiens, qui ne  
peuvent pas les exempter de beaucoup de douleur,  
& qui s'iront toujours prêts de les soulager en leur  
faisant des opérations telles que celles qui viennent  
de vous être exposées.

Guérison  
de ces maux  
par la Foi.

Fin de la Septième Démonstration.





# OPERATIONS DE CHIRURGIE.

HUITIEME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur les extrémités extérieures. *superieures*

## DE LA SAIGNEE.



O u s sçavez, Messieurs, que le corps se divise en deux, au tronc & aux extrémités. Le tronc comprend la tête, la poitrine & le ventre. Vous avez vu dans les sept Démonstrations précédentes toutes les opérations qu'on fait sur ces parties, il faut vous faire voir à présent celles que demandent les supérieures, & demain vous verrez celles des inférieures.

L'extrémité supérieure est composée du bras, de l'avant-bras, & de la main, ces parties demandent chacune leurs opérations particulières que nous allons vous expliquer toutes sans en rien omettre. Je commence par la saignée.

HUITIEME DEMONSTRATION. 645

Le plus grand remède qu'il y ait dont la Médecine, c'est sans contestation la saignée; on ne peut lui donner trop d'éloge, parce que tous les bons effets qu'elle produit, parlent tellement en sa faveur, qu'il faut convenir qu'on n'a rien trouvé jusqu'à présent qui soit au-dessus de la saignée. Laissons à ceux qui ont pour leur partage l'éloquence à en faire le panegyrique; contentons-nous de faire voir notre adresse en faisant cette opération, qui sur de certains bras est la plus difficile de la Chirurgie.

Excellence de la saignée

Ce que j'avance surprendra ceux qui croient qu'il n'y a rien de si aisé que de faire une saignée. Je conviens avec eux que c'est l'opération la plus facile quand on trouve de grosses veines à ouvrir, mais il faut qu'ils demeurent d'accord avec tous ceux qui sont dans la pratique de la saignée qu'il y a des bras dont les veines sont si petites qu'il est presque impossible de les sentir, & très dangereux de se hasarder de les ouvrir. De l'aveu de tous les Chirurgiens il n'y a point d'opérations, quelques grandes & difficiles qu'elles paraissent, qu'ils n'accomplissent encore mieux faire, que d'entreprendre certaines saignées, où après avoir cherché longtemps, & avoir pris toutes les précautions nécessaires pour tirer du sang, la veine se glisse & s'échappe à la pointe de la lancette.

Ces choses sont si difficiles.

Le plus grand malheur n'est pas d'avoir fait une saignée blanche, c'est ainsi qu'on appelle celles où on n'a point de sang; mais c'est d'avoir ouvert une artère ou piqué un tendon. On ne pardonne rien au Chirurgien, on n'examine point les difficultés inévitables qui se trouvent dans beaucoup de bras, ni le pénit où il s'expose lui-même en entreprenant de ces sortes de saignées. S'il ne réussit pas, il est blâmé, s'il manque une saignée, personne ne l'excuse; quoi que ce soit ne comparait à la peine.

Ces inconvénients.

645 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 & pour comble de malheur ceux qui devoient em-  
 brasser sa science, en ressentent souvent une joye  
 secrète, & par un esprit de jalousie ils ne font  
 point fâchés de lui voir arriver cette mortification.

On ne m'approuvera peut-être pas de donner au  
 jeune Chirurgien une idée aussi affreux de la sai-  
 gnée en lui représentant les malheurs qui l'accom-  
 pagnent, je ne le fais pas pour l'en rebuter, mais  
 seulement pour le débarrasser de l'opinion commu-  
 ne sur la facilité de la faire, pour empêcher qu'on  
 par trop de confiance il n'aïlle entreprendre toutes  
 celles qu'on se présenteroit, & pour le porter à  
 s'instruire exactement sur tout ce qui regarde cette  
 opération, & la faire avec l'agréement, la délicat-  
 teté & la légèreté qu'elle demande, & à apporter  
 toutes les précautions nécessaires pour éviter les  
 suites fâcheuses des mauvaisesignées.

Définition  
 & division  
 de la saignée

On entend par le mot de saignée généralment  
 pris, une sortie de sang de quelque vaisseau que ce  
 soit. Les Grecs ont nommé la saignée *angiotomie*  
 qui est dérivé d'*angion*, qui veut vaisseau, &  
*de temen* qui signifie couper. Quand on tire du  
 sang de l'artere, ils l'appellent *arteriome*, &  
 lorsque c'est de la veine, ils lui ont donné le nom  
 de *phlébotomie*, dérivé de *phlébè* qui signifie veine,  
 & de *temen* couper. C'est de cette dernière que  
 j'ai à vous parler.

La saignée est une ouverture qu'on fait à la  
 veine, pour en tirer le sang plus  
 ou moins selon le sujet & l'intention pour laquelle  
 on la fait.

Son utilité  
 & son

Cette opération est aussi ancienne que la Méde-  
 cine, elle se pratiquoit avant Hippocrate, & nous  
 voyons que ce grand homme en a très-bien connu  
 l'usage, puisqu'il la conseille comme un souverain  
 remède pour plusieurs maladies, & que lui-même  
 avec l'usage qu'il en faisoit souvent avec un heureux suc-  
 cès. De son tems les Médecins mettoient la main

# HUITIEME DEMONSTRATION.

647

à l'œuvre. La Médecine & la Chirurgie étoient  
 exercées par les mêmes personnes; mais aujourd'hui  
 on en a fait deux emplois distingués. Les Médecins  
 ont pris toute la science théorique pour leur par-  
 tage, & ils ont laissé aux Chirurgiens la pratique &  
 l'opération de la main.

Du tems d'Hippocrate les saignées n'étoient pas si  
 fréquentes qu'à présent, & néanmoins on tiroit plus  
 de sang qu'on ne fait aujourd'hui, car les Anciens  
 les faisoient si grandes qu'ils mesuroient le sang par  
 livres, & nous les comptons par poignées; ils lai-  
 soient couler le sang jusqu'à ce que le malade tom-  
 bât en foiblesse, mais aussi ils ne saignoient leurs  
 malades qu'une ou deux fois. Nous leur faisons à  
 la vérité un plus grand nombre de saignées, mais  
 douze des nôtres ne valent pas deux de ce tems-là,  
 c'est ce qui justifie Hippocrate d'avoir dit que si on  
 saigne une femme grosse elle avorte, il entendoit  
 parler des saignées de son tems, où on tiroit deux  
 ou trois livres de sang, & non pas de celles de deux  
 ou trois poignées qui assurent une grosselle & em-  
 pêchent l'avortement au lieu de le procurer.

Si on vouloit marquer toutes les occasions dans  
 lesquelles il faut saigner, il faudroit faire un cata-  
 logue de presque toutes les maladies, tant de celles  
 qui sont du ressort de la Médecine, que de celles  
 qui dépendent de la Chirurgie; on n'en connoît  
 guères qui ne demandent cette opération. Ce qui  
 me confirme dans cette opinion, c'est que je vois  
 que la plupart des Médecins pardonnent à tous  
 leurs malades, ce qu'ils ne seroient pas s'ils ne la  
 jugeoient nécessaire pour leur guérison; & comme  
 il n'appartient pas au Chirurgien de raisonner sur  
 les maladies qui sont du ressort de la Médecine,  
 demeurons dans les bornes qui nous sont prescri-  
 tes, & ne parlons que des saignées qui convien-  
 nent aux maladies dont la Chirurgie prend con-  
 noissance.

La saignée  
 est une ma-  
 nière de saigner  
 en saignée  
 ou en saignée.

On pourroit dire avec quelque raison, que dans les lieux où il n'y a point de Medecins, le Chirurgien doit connoître toutes les maladies, qui requièrent la saignée; que même aux endroits où il y en a il est des occasions pressantes où une saignée faite sans différer peut sauver la vie, & que souvent pour faire une saignée conforme à l'intention du Medecin, il faut que le Chirurgien connoisse pour quoi il la fait; mais ce seroit surir de notre sujet & vouloir voler trop haut. Nous supposons qu'il doit y avoir des Medecins par tout, & nous convenons qu'à leur défaut il est de très-habiles Chirurgiens qui peuvent faire l'un & l'autre, comme il est des Lieutenans qui un jour d'action menent leurs soldats au combat aussi-bien & quelquefois mieux que le Capitaine.

Celles où elle est nécessaire.

Les apostèmes, les playes, les ulcères, les fractures, & les luxations, toutes maladies de la dépendance du Chirurgien, & où il est toujours le premier appelé, ne se peuvent point guérir sans la saignée: elle leur est tellement nécessaire que si on vouloit l'épargner, la cure deviendroit impossible, & on mettroit le malade en danger de périr; c'est de quoi il faut vous convaincre en peu de mots.

Pour le mot d'*apostème*, on entend toutes les tumeurs contre nature dont il y a quatre especes principales, le phlegmon qui est fait de sang, l'émphème qui vient de bile, l'œdème qui est produit de pituite, & le scirrhe qui est causé par la mélancolie; toutes ces tumeurs viennent d'une plénitude d'humeurs qui combent sur quelque partie, ainsi c'est une nécessité de désemplir les vaisseaux pour empêcher que la partie affligée ne soit accablée & il n'y a rien qui puisse mieux remédier à cela que la saignée.

Dans toutes les playes on ne peut se dispenser de saigner, & principalement dans celles de la tête & de la poitrine; lorsqu'il y a une venule ouverte

ou dans le cerveau, ou dans quelques autres parties du corps, le sang en distilleroit continuellement, si on ne voidoit pas les veines par quelque autre endroit; c'est ce qu'il faut faire par la saignée tant pour arrêter l'hémorragie, que pour en lever la trop grande fluxion des humeurs sur la partie affligée.

Toutes les espèces d'ulcères tant corrodifs que chancreux & fistuleux veulent la saignée, c'est une firosité piquante & rongante qui se séparant aisément du sang pénètre jusqu'aux parties ulcérées, & les entretient dans le desordre. Pour les guérir il faut adoucir le sang, & avant que d'y pouvoir parvenir, il faut par la saignée ôter une partie de ce mauvais sang, sans quoi il seroit impossible de rendre à celui qui reste, sa douceur naturelle, & cette vertu balsamique qui doit contribuer à la guérison des ulcères.

Les fractures de quelque nature qu'elles soient, aussi-tôt qu'elles sont redressées ont besoin de la saignée pour empêcher le dépôt sur la partie mal-traitée par la dilacération des oses, des vaisseaux, & des membranes: il s'y fait toujours quelque épanchement de sang qui seroit plus grand si on ne l'arrêtoit pas par la saignée, c'est pourquoi étant d'un grand le cours dans ces occasions il faut plutôt en faire deux qu'une, & si la point égarer jusqu'où on en connoit l'utilité.

Toutes les luxations ne se peuvent pas réduire sans une forte extension qui ne se fait point sans douleur, & comme c'est le propre de la douleur de causer une fluxion sur la partie, elle ne manquera pas de s'y faire très-grande dans un sujet replet si la saignée n'intervenoit, qui en voidant les vaisseaux empêche le sang de se jeter sur cette partie.

Nous n'attendons pas que nos Opérations soient faites pour saigner les malades, nous prévoyons

Dans les ulcères.

Dans les fractures.

Et dans les luxations.

Elle doit être les autres opérations.

650 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 toujours par une ou plusieurs saignées pour les pré-  
 parer sans prejudice de celles que nous trouvons  
 à propos de faire après l'Operation. On entend dire  
 aux Libotomistes qu'ils ne guérissent jamais mieux  
 leurs malades que quand ils les ont fait beaucoup  
 saigner, les Oculistes n'épargnent point la saignée  
 à ceux qu'ils pansent; tous les grands Chirurgiens  
 ne les comptent point, il en font autant que la  
 nécessité le veut pour obtenir la guérison des ma-  
 ladies qui est la fin qu'ils se proposent: enfin la  
 saignée pour être appelée l'épée du chevet de la  
 Chirurgie, parce qu'elle lui sert pour summoner &  
 abbatre ses ennemis qui sont tous les maux qui  
 cherchent à assésiner l'homme, & qui en vien-  
 droient à bout sans le secours qu'elle reçoit à toute  
 heure de cet admirable remède.

Compara-  
 son de la  
 saignée & de  
 la purgation.

On convient que la saignée & la purgation sont  
 les plus grands remèdes de tous, l'une vuide le  
 sang, & l'autre les humeurs qui peuvent nuire à  
 l'homme: mais comme on est maître de la saignée  
 en arrêtant le sang quand le malade ne peut pas  
 la supporter ou qu'il tombe en foiblesse, & que d'une  
 purgation avalée on ne peut pas en arrêter le cours  
 quelque desordre qu'elle puisse faire, on a donné  
 avec justice la préférence à la saignée qui tient le  
 premier rang, & dont on ne sçaitroit trop vanter  
 l'excellence pour les bons effets que nous en voyons  
 tous les jours.

De la sa-  
 gnée qui est  
 pure, ou qui  
 est avec le  
 sang.

Ceux qui sont naturellement conseurs & criti-  
 ques & qui veulent trouver des taches dans le So-  
 lail, ne peuvent pas se dispenser de convenir qu'il  
 est le meilleur remède de tous; mais ils s'atta-  
 chent à condamner la trop frequente saignée, pré-  
 tendant que c'est un abus de saigner dans toutes  
 sortes de maladies, & que c'est égorgier un malade  
 que de le saigner dix-huit & vingt fois dans une  
 même maladie. On répond à la première propo-  
 sition, que toutes les maladies ayant leur premiè-

# HUITIEME DEMONSTRATION.

651  
 re cause dans le sang, parce qu'il est composé d'un  
 mélange d'une infinité de liquides qui circulent  
 sans cesse par tout le corps, & qui sont très-sujettes  
 à se corrompre, soit par les levains étrangers qu'el-  
 les retirent des aliments, soit par le défaut de la  
 respiration ou de quelque autre fonction naturelle; &  
 on ne peut les redonne qu'en allant à la source &  
 en vuider le canal & de ces deux canaux qui sont  
 la maladie qu'on veut guérir. La réponse à la se-  
 conde proposition, est que si saigner plus ou moins  
 selon la nature de la maladie & les forces du ma-  
 lade. Si l'on a vu et à ces deux circonstances  
 on saignoit également tous les malades, ce seroit  
 abus de ce remède on le feroit sans connoissance  
 de cause: mais il n'y a point de nombre marqué  
 ni pour chaque maladie, ni pour chaque malade.  
 Telle maladie se laisse dompter par deux saignées,  
 telle autre n'est vaincue que par dix, & si on a  
 quelques fois fait jusqu'à dix-huit ou vingt saignées,  
 c'est à des personnes tellement faibles qu'on en  
 falloit autant pour réduire la maladie, & qui étoient  
 moins foibles après ce grand nombre que d'autres  
 n'en étoient été après trois ou quatre.

1. L'histoire de temps en temps des antagonistes de  
 la saignée, qui pour paroître singuliers déclament  
 contre elle. Il vint à la Cour il y a vingt et j. ans  
 un certain M \*\*\* qui avoit acquis beaucoup de  
 réputation à Paris, c'étoit un homme sec & malin-  
 colique, qui parloit peu & qui se disoit de con-  
 sulté des parisiens le disoient extrêmement riche,  
 ils publioient qu'il ne faisoit la Médecine que  
 pour ne pas entreprendre les merveilleux secrets que  
 les études & les veilles lui avoient fait découvrir.  
 Mais de Montepesen le fit venir pour voir Mon-  
 sieur le Duc du Maine qui étoit malade, il eut  
 même une conversation avec le Roy; mais comme  
 son mépris n'étoit fondé que sur l'opinion  
 qu'il faisoit paroître contre la saignée, son règne

Histoire  
 du comte  
 de Montepesen

62a DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ,  
fut de peu de durée , il s'en retourna à Paris où  
depuis ce jour sa réputation alla tellement en di-  
minuant que deux ans après on ne parloit plus de  
lui.

C'est que Jean  
 l'a vu les  
 signés.

C'est un véritable Chien chien à aller toujours  
son chemin, il faut qu'il laisse crier ceux qui dé-  
clament contre la saignée : ils ont beau s'échauffer  
on a toujours saigné et on saignera toujours, parce  
qu'il n'y a rien d'un la mort qui puisse s'effrayer  
de ce remède. Le Chirurgien qui agit doit en user  
avec prudence, il faut qu'il saigne plus souvent les  
saignants que ceux qui sont d'un autre tempéra-  
ment ; il doit moins saigner les vieillards que les  
autres, moins ceux qui font un travail journalier  
que ceux qui sont dans une oisiveté continuelle,  
moins les gens mariés que ceux qui vivent dans la  
continence, moi-même en été et en hyver que dans le  
printemps et l'automne, & très-peu de personnes  
qui d'ailleurs ont souffert une grande hémorragie,  
soit par les hémorroïdes, soit par quelque playe,  
soit par les ordinales : enfin il ne doit tirer que  
deux pulseres de sang à un, quoiqu'aux autres  
il soit ordonné de tirer 3, ou 4, parce qu'il n'y a  
point de règles générales pour la force, non plus  
que sur toutes les autres Opérations de la Chirurgie.

Il est facile de répondre à ceux qui s'étonnent de ce qu'on faigne plus en France, & particulièrement à Paris qu'en aucun autre lieu de l'Univers : c'est parce qu'on y fait plus de fang, le climat étant plus temperé, l'air plus épais, & la nourriture meilleure. La grande dissipation qu'on fait dans les pays chauds s'oppose à la faignee, & le besoin qu'on a de conserver sa chaleur naturelle dans les pays froids la défend ; c'est pourquoi elle ne convient ni à l'un ni à l'autre de ces deux extrémités, mais ici où la nourriture se tourne toute en fang, & où nous voyons que presque toutes les maladies

### HUSTLE'LE DEMONSTRATION.

553

ne viennent que par plénitude, nous nous trouvons dans la nécessité de vendre ce sang si nous voulons le guérir : c'est l'expérience qui nous conduit là-dessus, et nous ne pouvons pas nous égarer quand nous la prenons pour notre guide. J'ajouterais qu'on fait si bonne chère à Paris, et qu'on y a inventé tant de nouveaux ragouts pour exciter l'appétit, qu'il ne faut pas être surpris, si on y fait plus de sang qu'ailleurs.

On l'apelle en plusieurs parties du corps, à la fesse où l'on se couche, au cou, aux bras & aux pieds : je vous ai fait voir toutes les parties qu'on peut faire à la tête & au col, aujourd'hui je vous en montre celles qu'on fait sur les bras, & sur les deux autres parties qui ont été pratiquées sur les pieds.

Aux leçons que celui qui veut peindre de bien faire. Qu'il s'en  
Changement doit avoir des talents particuliers pour d'une haine  
bien exercer son l'effusion de l'importance de du l'épou-  
l'art, mais celui qui veut exceller dans s'effor-  
l'art de peindre doit avoir les qualités qu'on re-  
quiert ordinairement dans cette Profession. Il faut  
qu'il soit bien fait pour ne point déplaire au specta-  
cle, qu'il ait le Peinture en particulier ce qu'il faut,  
qu'il n'ait la vue nette & parfaite pour lui ap-  
prendre les moindres objets & de voir qu'il n'ait point de  
doublette dans les yeux, car s'il en faut point obli-  
gé de regarder de près, qu'il n'ait point de la  
main trop grande, parce qu'il le ferait peindre,  
qu'il n'ait le doigt long & grêle, & que le pinceau  
soit blanc & fin, parce que le trait en est  
plus délicat; il ne faut point qu'il soit sujet à boi-  
sse de crainte qu'on appelle la tête pleine de  
vin, il fut obligé de faire une de ces saignées  
nécessaires, il ne faut point qu'il ait l'air de seigner  
des dents, coigner des clous, hacher du bois,  
jouer à la paume, ou mal & à la beule, parce que  
tous ces exercices peuvent lui ébranler la main:  
enfin il doit avoir une attention sérieuse pour la

Choez des  
instrumens.

Il ne iuste pas d'avoir l'œil bon & la main ferme. Il faut encore avoir de bons instrumens pour saigner sans douleur. Le choix des bonnes lancettes n'est pas peu à faire une bonne saignée ; pour peu qu'elle soit émoussée, on que le taillant en soit rude, il faut l'envoyer au Coustelier, on ne doit point ménager sur cet article ; le Chirurgien aura la main de plus légère, avec une meclante lancette, il fera de la douleur. Il doit en avoir des Cousteliers qui sont le plus en reputation à quelque prix que ce soit. Il y a plus de quinze ans que je ne me sers que des lancettes d'un nommé Corsia Coustelier à Lion, dont je me trouve si bien que je ne pourrais me servir d'aucun autre. Je suis aussi dans l'obligation de les envoyer repasser par lui-même, de craindre qu'un autre Coustelier par jalousie ne les détrempât. Un Chirurgien doit observer de ne jamais mettre ses instrumens qu'entre les mains de ceux qui les ont fait, parce qu'ils ont intérêt de les conserver dans leur première bonté.

Le Chirurgien Phlébotomiste doué des qualités que je vous ai marquées, & muni de bonnes lancettes, doit en avoir de différentes longueurs & de différentes largeurs pour s'en servir selon les différentes veines qu'il faut couvrir : Quoi que cette opération soit faite en peu de tems & qu'elle paroisse des plus petites de la Chirurgie, elle n'en mérite pas moins d'être considérée dans les trois tems ; c'est pourquoi s'il la veut bien faire il examinera ce qu'il y a à observer devant, durant, & après la saignée.

C'est où il  
faut desligner  
la saignée.

Si c'est une saignée ordonnée par un Médecin, il n'y a rien à examiner, il faut qu'il se mette en tête de la faire au plûtôt ; mais si elle est de l'ordonnance du malade, il faut s'informer des raisons

qui l'obligent à se faire saigner, & voir s'il est en état d'être saigné, car s'il sortoit d'un grand repas ou qu'il y eût très long-tems qu'il n'eût pris de nourriture, s'il étoit dans le frisson, ou dans la chaleur d'un accès de fièvre, ou qu'il fut encore dans la sueur à la fin de l'accès, s'il venoit d'agir à ses affaires, s'il étoit en colère, s'il avoit froid, ou s'il avoit fait quelque autre excès ; ce seroient toutes raisons pour différer la saignée. Mais s'il n'y a rien qui la doive empêcher, il faut que le Chirurgien prépare tout ce qui lui est nécessaire.

Le Chirurgien doit commencer par faire allumer de la bougie ou de la chandelle ; il y en a qui présentent la chandelle à la bougie & qui disent pour raison que s'il tomboit de la cire sur le bras elle seroit plus de douleur que le suif. Il y a 36. ans que je fais des saignées à la Cour, je me suis toujours servi de bougie, & jamais cet accident ne m'est arrivé. Un bout de bougie, est plus commode qu'une bougie entiere qu'on ne peut, à cause de sa longueur, placer où on veut : il faut que la bougie ait la mèche raisonnablement grosse pour rendre plus de lumière, la grosse bougie de cire convient mieux qu'autre, parce qu'on la ploye comme on souhaite.

On prépare une bande qui doit être de toile ni trop neuve ni trop usée. Elle doit être de la largeur d'une pouce, & longue d'une aune & demie. On l'approuve fort qu'il y ait un petit bout de ruban de fil cousu aux deux extrémités, comme j'en ai vu dans des Convents de Religieuses en Flandres, en y faisant des saignées ; cela est commode pour faire le noeud qui n'est pas si gros que quand il est fait avec la bande.

On fait des compresses d'une pouce en quarté, de linge ployé en dix ou douze doubles, pour être assez épaisse pour comprimer la veine, on en fait deux en cas que le sang viant à s'échaper, pour en

On l'usage  
de la bande  
et des co-a-  
pelles.

656 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
avoir une seconde tourte prête. La bande ne doit  
avoir ni fibres ni ourlets, celles de ruban de fil  
sont très-incommodes, elles ne compriment pas  
assez, & les fibres sont de la douleur aux bras  
déliés.

Des poiettes. On met trois poiettes sur trois assiettes différen-  
tes : quand on les met toutes trois dans un même  
plat, elles ne peuvent pas être de niveau, & par  
conséquent on ne peut pas bien les emplir. On en  
prépare trois lors même qu'on a besoin de n'en  
tirer que deux : parce que le sang vient quelque-  
fois si bien qu'on trouve à propos d'aller jusques à  
la troisième. Les poiettes ont chacune une petite  
oreille pour les tenir en cas de nécessité, elles doi-  
vent tenir trois onces afin de sçavoir au juste la  
quantité du sang qu'on a tiré. M. Duchesne pre-  
mier Medecin de Monseigneur le Duc de Bour-  
gogne ne veut point qu'on saigne que dans des  
poiettes, parce qu'il ne veut point qu'on tire ni  
plus ni moins de sang que ce qu'il en a ordonné.

Tous pl.  
pour à  
la saignée.  
Dans les saignées on peut et on doit se pour  
le faire, il conseille celle du soir ; je n'ai vu  
que lui qui la présidât à celle du matin. Les Chi-  
rurgiens trouvent que le soir on est refroidi, que  
les veines ne s'ensortent pas si bien, & que le sang a  
de la peine à réjaillir.

On fait apporter de l'eau dont on remplit un  
verre, on fait préparer du vinaigre ou de l'eau de  
la Reine d'Égypte, en cas que le malade appré-  
hende de tomber en foiblesse. On fait approcher le  
malade sur le bord du lit qui est du côté du bras  
qu'on doit saigner ; on met un carreau ou un oreil-  
lier derrière lui, pour le tenir appuyé à son flanc,  
& on fait garnir le lit d'un drap ou d'une couver-  
ture pour recevoir le sang lorsqu'il paillet après  
l'ouverture de la veine ; & s'il crainoit que le jour  
ne l'incommode, il fait fermer les rideaux du lit.  
Il fait tenir la bougie par une personne qui ait la

main

# HUITIÈME DEMONSTRATION. 657

main nue, & qui ne craigne pas de voir saigner ;  
car si cette personne alloit tourner la tête dans le  
temps de la piqueure, ce mouvement en feroit  
faire un autre à son bras qui éloignant la lumière  
pourroit faire manquer la saignée, c'est pourquoi  
dans les saignées de conséquence le Chirurgien  
doit amener avec lui un garçon sur lequel il puisse  
compter, tant pour tenir la bougie avec fermeté  
que pour appuyer le bras du malade afin qu'il ne  
puisse pas le retirer dans le moment de la piqueure.

Quand on saigne le Roi ou quelqu'un de la Circumstan-  
Famille Royale, c'est le premier Medecin qui est pour sa-  
tient la bougie, il se fait un honneur de rendre  
ce service aussi bien que l'Apothicaire de tenir les  
poiettes. S'il y avoit quelqu'un dans la chambre  
que le Chirurgien ne crût pas de ses amis, il pour-  
roit le faire sortir, parce qu'il ne faut point qu'il  
ait pour spectateur des gens qui pourroient l'in-  
quiéter & le chagriner par leur présence : autre-  
fois ils usent de ce privilège, & un jour que M.  
Fehs le pere alloit saigner le Roi si dit à l'huissier  
de faire sortir un des Chirurgiens de quartier qui  
n'étoit pas de ses amis, mais aujourd'hui cela ne  
se pratique plus. Toutes les fois que j'ai saigné  
Madame la Dauphine ou quelqu'un des Princes,  
la chambre étoit pleine de monde, & même Mon-  
seigneur & les Princesses se mettoient sous le ri-  
deau du lit sans que cela m'embarrassât.

Il faut encore que le Chirurgien regarde s'il Disposition  
n'y a rien sur lui qui puisse l'incommode, s'il a  
des manchettes trop longues il faut qu'il les retrousse, de Chirur-  
si sa perruque l'embarrasse, il la ôte avec un ruban,  
ensu il fait en sorte qu'il n'y ait rien qui  
puisse l'empêcher de bien exercer la saignée ;  
mais il ne faut pas aussi qu'il fasse comme un des  
Chirurgiens des plus employés qui étoient à pré-  
senter à Paris, lequel fait tourner fenêtres & portes,  
qui défend que personne ne marche à sa suite

1 r



678 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
dans la chambre, qui fait des préparatifs aussi  
grands & qui prend autant de précaution pour  
une saignée que s'il alloit couper un bras ou une  
jambe. Il est bon de rendre les mesures & les al-  
lures pour réussir, mais les mesures outrées sont inu-  
tiles & même dangereuses, parce que jetant la  
crainte dans le cœur du malade, elles empêchent  
que le sang ne coule avec la même liberté qu'il au-  
roit fait.

Il y a des malades & particulièrement des fem-  
mes qui la première fois qu'un Chirurgien les sai-  
gne, deviennent par exagérer les difficultés qu'il y  
a de les saigner; mais soit qu'effectivement elles  
soient difficiles, ou soit qu'un Chirurgien les sai-  
gnant leur ait dit pour se faire valoir, ce discours  
est immodeste, puisqu'il peut causer de la crainte  
à un Chirurgien timide, c'est au malade à donner  
son bras sans s'embarrasser des difficultés, & c'est  
au Chirurgien à les lui faire sans faire attention  
sur tous les raisonnemens que le malade peut lui  
faire.

Enfin le point essentiel pour acquiescer de la ré-  
putation dans la saignée, c'est de n'être point si  
susceptible de crainte. Il faut qu'en allant pour  
soire une saignée quelque difficile qu'on croye la  
trouver, on s'y présente dans la confiance de la  
bien faire; il faut que le Chirurgien fasse son  
raisonnement en lui-même, & qu'il se dise; si  
d'autres l'ont saigné pourquoi ne le saignerai-je  
pas aussi? & qu'il soit persuadé qu'il y a des bras  
très-difficiles, mais qu'il n'y en a point d'impossi-  
bles à saigner. La bonne éducation du malade est  
indispensable sur le fait de la saignée, il faut qu'il  
qu'il en ait un peu pour y exceller; & quoiqu'on  
vienne à dire que c'est une chose difficile de  
tenir un malade contre la crainte & le doute,  
sans le laisser entrer dans plus d'un excès que l'au-  
tre, il faut néanmoins pour devenir bon saigneur

HUITIÈME DEMONSTRATION. 679  
qu'il pêche plutôt par trop de témérité que par  
trop de timidité.

Il faut encore que le Chirurgien soit ambidextre,  
c'est à dire qu'il saigne également de la main gau-  
che comme de la droite, car il faut qu'il fasse les  
saignées des bras droites de la main droite, & celles  
des bras gauches de la main gauche; il faut qu'il  
s'y accoutume dès aussi tôt qu'il commence à ap-  
prendre à saigner. Ceux qui n'ont pu le faire ne  
adressent de la main gauche que de la droite, évi-  
tent les saignées des bras gauches; ils sont à por-  
tance puisqu'ils ne peuvent pas se dispenser d'en  
faire, y ayant plus d'occasions de saigner de la  
gauche, que du droit; car outre que les malades  
qui demandent la saignée, viennent souvent aux  
deux côtés, il est des saignées de précaution où on  
présente le bras gauche pour avoir le droit libre  
pour écrire ou faire ses affaires. Et il y a des per-  
sonnes qui dans l'apoplexie ou dans leur accès  
un accès ou un redoublement, se tournent d'un  
côté qu'il faut saigner, pour éviter que  
s'ils leur arrivoit le malheur d'être éthyopés, ils au-  
roient du moins la consolation de ne l'être que du  
bras gauche.

Toutes ces précautions prises avant la saignée,  
il faut que le Chirurgien prenne le bras du malade  
pour en venir à l'exécution, & quoiqu'elle ne con-  
siste que dans une piquette, il est des circonstances  
essentielle & nécessaires qu'il ne faut pas négliger  
pour la bien faire; nous allons les examiner les  
unes après les autres en vous faisant voir comment  
il faut faire cette opération.

La première chose qu'il faut faire avant de  
le bras, c'est de le découvrir jusqu'à quatre doigts au  
dessus du coude. Si la manche de la chemise ne de-  
la chemise le lacerait trop, il faudrait la faire décou-  
dre, parce que ce feroit une contre-indication, qui  
ne permettrait pas au sang de faire son chemin en-  
t

Inconfor-  
mation de  
quelques  
malades,

Confiance  
nécessaire  
ou Clau-  
sion.

Usage de la  
le visait

pêcheroit le succès de la saignée. Les femmes ont aujourd'hui des engaguantes très-incommodes, & pour peu qu'elles serrassent le bras, le Chirurgien doit les faire ôter. Il met ensuite une serviette A. qu'il attache dessous le bras avec une éponge, & qu'il relève sur l'épaule & la poitrine de la personne qu'il va saigner, afin qu'elle ne soit pas gâtée par le sang qui doit sortir: c'est une circonstance qu'il ne faut pas oublier aux Dames de la première qualité dans les saignées de gresselle, ou de precaution, car elles se parent ces jours-là pour recevoir leurs visites, & même avant la saignée, & si par hazard quelques gouttes de sang alloit salir & déranger leur parure, elles ne le pardonneroient point au Chirurgien.

Le bras découvert, & la serviette mise, le Chirurgien prend une ligature de drap B. pour le bander, elle doit être rouge pour n'être point gâtée par le sang, longue de trois quartiers ou plus, afin qu'elle convienne à toutes sortes de bras, & large d'un pouce pour comprimer sans douleur, car une plus étroite scieroit le bras, & une plus large ne seroit pas une compression suffisante: elle doit être d'un drap ni trop fin ni trop gros, l'un ou l'autre auroient leurs inconvénients. Avant que de poser la ligature il faut observer deux choses, l'une que le bras soit étendu, & dans la même situation qu'il doit être quand on le pique, & l'autre que la main soit ouverte & étendue, & que la paume en soit appuyée sur la poitrine du Chirurgien, afin que les muscles de l'avant-bras n'étant point gonflés ne fassent point changer de situation aux veines. On prend la ligature presque par le milieu, on pose ce milieu deux travers de doigt au-dessus du pli du bras, le chef de la ligature qui prend au dedans du bras doit être un peu plus long que l'autre, parce que ce chef doit servir à faire un nœud coulant, on fait croiser les deux chefs de-

Mais  
il applique  
la ligature.

rière le bras; après avoir fait un ou deux tours sur le premier, on noue la ligature à la partie externe du bras, & on la noue d'un simple nœud coulant dont l'aisselle est en haut, & dont les deux chefs pendent en bas derrière le bras. On ne serre la ligature pour cette première fois qu'autant qu'il le faut pour comprimer la veine, & en arrêter le sang dans l'avant-bras, sans serrer l'artère qui doit fournir aux veines du bras un sang qui les fasse enfler; & afin même que ce sang se communique mieux, on fait remettre le bras dans le lit, & on l'enveloppe s'il le faut d'une serviette bien chaude.

Pendant ce temps de repos le Chirurgien prend dans son lancetier la lancette C. qu'il juge convenable pour la veine qu'il va ouvrir, car il y en a de plus larges & de plus étroites pour s'en servir selon le besoin: il y en a aussi dont les pointes sont très-fines pour les peaux délicates, & d'autres qu'on appelle des pointes à grain d'orge pour ceux qui ont la peau dure & sèche. La lancette choisie si l'onvre non pas en triangle aigu, mais un peu moussée & allongée, comme celle-ci D. & il la met à sa bouche la pointe tournée à gauche quand il doit saigner au bras droit, & tournée à droite quand il doit saigner au bras gauche; ce qu'il observe pour prendre la lancette plus commodément. Ensuite il reprend le bras qu'il fait étendre, & appuie contre sa poitrine comme auparavant; il fait serrer la main au malade le pouce entre les doigts, afin que les muscles se gonflant par cette action poussent davantage les veines en dehors. Pour moi je lui donne mon étui à lancette aussitôt que j'en ai tiré celle dont je veux me servir, je lui fais tenir au lieu de faire serrer le pouce dans la main, ce qui produit le même effet: il faudroit lui donner pour le tourner dans la main après l'ouverture faite, c'est un temps de gagné, ce qui fait que le malade le tourne aussitôt que le sang

Autres pré-  
cautions.

662 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
vient, sans être obligé de le demander.

Celui qui est chargé de la lanière, doit être placé sur tout gauche du Chirurgien, & le cheveu du lit, si la saignée se fait au bras droit, il doit le tenir de la main gauche, & une assiette sur laquelle il y a une poignée, de la main droite qu'il tient sous le bras du malade pour en recevoir le sang aussitôt qu'il sortira. C'est au Chirurgien à placer la lanière; en voilà de deux sortes, une grosse bougie tortillée & une autre dans un bougier qui sont également bonnes, il choisira & la placera ou en dedans ou en dehors du bras, selon qu'il le jugera pour son point de vue, après il examinera les veines pour se déterminer sur celle qu'il trouvera la meilleure pour faire la saignée.

Il y a quatre veines saignables au bras, la première est la céphalique ainsi appelée, parce qu'étant la plus haute elle est la plus proche de la tête; la seconde s'appelle la médiane, à cause qu'elle est placée dans le milieu du bras; la troisième la basilique, parce qu'elle occupe la base du bras; & la quatrième la subtile, parce qu'elle est la plus voisine du coude. De ces quatre veines ce sont la médiane & la basilique où on saigne ordinairement, parce qu'elles sont plus grosses & plus commodément tant pour les ouvrir, que pour en faire sortir le sang, elles sont aussi les plus dangereuses. La basilique est souvent tellement proche de l'artere qu'on a grand de s'arrêter commodément avec la veine, & la médiane étant placée sur le tendon de biceps demande toute l'adresse du Chirurgien pour l'ouvrir; car l'artere & le tendon sont deux choses toutes voisines, & les malheureux Chirurgiens

La flexion du bras de la veine céphalique ne permet pas d'en sortir en arcade comme des autres. Il n'est point pour cela qu'il s'en jet comme d'une fontaine, ce qu'il a de la peine à faire

# HUITIÈME DEMONSTRATION.

663

de cette veine qui est placée au plus haut lieu du bras. Pour ouvrir la cubitale il faut faire contracter le bras au malade d'une manière qui lui est incommode aussi bien qu'au Chirurgien, & de plus la peau étant plus tendue dans cet endroit que dans le pli du bras, on est obligé de faire plus de douleur; c'est ce qui fait que ce sont les veines qu'on ouvre le plus rarement, quoiqu'elles soient sans danger, & qu'on ne coure point le risque de piquer le tendon ou l'artere parce qu'il n'y en a point. Je conseillerais pourtant au jeune Chirurgien point peu qu'il appréhende l'un ou l'autre en saignant ou la médiane, ou la basilique, de recourir à l'une ou à l'autre de ces deux veines plutôt que de s'en bazararder: il vaudra mieux qu'il fasse une saignée qui n'ait pas tout l'agrément & toute l'approbation des spectateurs que de se mettre au hazard d'altérer le malade pour le reste de ses jours.

Tous les bras n'ont pas quatre veines où on puisse se saigner, il y en a qui n'en ont que trois, d'autres que deux, & on est quelquefois trop heureux d'en trouver une dans de certains bras: il en ont tous le même nombre, mais quand elles sont si unies & si proches qu'on ne peut ni les voir, ni les sentir, c'est la même chose pour le Chirurgien que s'il n'y en avoit point. Il faut donc qu'il s'accommode de la structure du bras, qu'il se contente des veines qu'il y trouve, & qu'il y fasse de son mieux pour en sortir son honneur; & quand j'ai dit qu'il fallût qu'il s'adressât ou à une céphalique, ou à une cubitale, j'ai entendu parler de ces bras où il y avoit de quoi choisir.

Il ne suffit pas d'avoir fait le choix de la veine, il faut encore se déterminer sur l'endroit où on veut l'ouvrir, ce doit être toujours sur celui où elle paroît le mieux, & au-dessous des cicatrices des saignées précédentes. Si on vouloir faire l'ouverture au-dessus, le sang n'en sortiroit pas si bien,

perce que ces cicatrices ayant retreci la veine, il ne peut pas sortir avec la même liberté qu'il fait au-dessous où la veine a plus de diamètre. C'est pourquoi un Chirurgien qui veut ménager un bras qu'il a coutume de saigner commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut, puis descendant toujours en bas, il place ses ouvertures proche les unes des autres, & ainsi il fait de bonnes saignées, & se conserve un terrain qu'il retrouve en tems & lieu.

Comment  
on s'assure  
ce cet en-  
droit.

Quand le Chirurgien est déterminé sur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec son ongle, non pas d'un seul coup d'ongle, mais de deux, l'un au-dessus de la veine, & l'autre au-dessous, & distent l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de grosseur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre: il doit après cela résister sa ligature pour tenir la peau du bras plus ferme. & il importe peu pour lors qu'elle comprime l'artere; la veine étant suffisamment gonflée, il fait ensuite une friction avec la main droite sur l'avant-bras de bas en haut pour faire monter le sang contenu dans la veine vers l'endroit où il veut l'ouvrir, & en même tems empoignant le bras avec sa main gauche il en met le poulce sur la veine pour empêcher le sang de retourner vers la main, & enfin étant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec son doigt indice pour voir si par les mouvements qu'il y ent de faire, la veine n'a point changé de situation.

Manière de  
tenir le bras  
cette & de  
l'ouverture.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'est alors que sans détourner sa tête de dessus l'endroit qu'il a marqué il prend la lancette qu'il tient avec deux doigts, savoir le poulce & l'indice, par le milieu du fer afin de la tenir avec plus de fermeté, il pose ensuite sur le bras le bout des autres doigts pour empêcher que sa main ne vacille dans le tems

qu'il doit faire la ponction sa main étant assurée, il approche la lancette du lieu qu'il va ouvrir, & la posant sur la marque inférieure qui est le dessous de la veine il l'enfoncé jusques à ce qu'il croye ou qu'il soit sûr d'être dans la veine, & en la retirant il fait une élévation, c'est-à-dire, il coupe de la peau autant qu'il le juge nécessaire pour faire une bonne saignée, le sang suit la lancette, car en la retirant il ressort plus ou moins loin selon que la veine est grosse, & selon la chaleur & la vivacité du sang.

L'ouverture de la veine se peut faire de trois fa-  
çons, ou en long, ou en travers, ou de biais: c'est  
la dernière qu'on doit préférer aux autres, tant  
parce qu'elle est plus commode pour l'Opérateur,  
qu'à cause qu'elle est la meilleure pour le malade  
faisant l'ouverture de la veine plus grande, ce qui  
facilite la sortie du sang. Pour bien ouvrir la veine  
il n'y a que les deux doigts qui tiennent la lancette  
qui doivent agir, ils sont ployés quand ils portent  
la lancette jusques sur la veine, & la main étant  
alors appuyée par les autres doigts qui sont soutenus  
sur le bras du malade, la lancette entre par le  
seul allongement du poulce & de l'indice, & se  
retire de même. Si le Chirurgien se servoit de  
toute la main pour faire une aussi légère ouverture,  
se seroit avec raison qu'on diroit de ce Chirurgien  
qu'il auroit la main pesante.

Trois fa-  
çons d'ou-  
vrir la ve-  
ne.

L'ouverture a deux tems, celui de la ponction, l'ouverture  
& celui de l'élévation, le premier est le tems qu'il  
fait pour faire le chemin de dehors en dedans, &  
le second est le tems qu'il fait pour faire celui de  
dedans en dehors, quand la lancette entre, elle  
coupe avec les deux tranchans, mais quand elle  
sort elle ne coupe qu'avec le tranchant supérieur  
qu'on retire en l'élevant un peu. Il y en a qui ajou-  
tent un tems d'incision qu'ils mettent entre les deux  
autres, mais c'est multiplier les étres sans né-



668 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
eux-mêmes, c'est à quoi le Chirurgien ne doit  
point s'opposer, tant parce qu'il en voit mieux ce  
qu'il fait, qu'à cause que cela occupe le malade  
qui n'en tombe pas si-tôt en faiblesse.

*Ce qui obli-  
ge à relâcher  
la ligature.*

Si le sang après son premier jet cesse d'aller en  
arcade; ce ralentissement vient de ce que la liga-  
ture comprime trop l'artère, & faut donc en plutôt  
relâcher cette ligature, & à l'instant on voit le sang  
venir comme auparavant. Ce seul article devoit  
ouvrir les yeux aux Anciens sur la circulation :

*Fenê-  
tre ma-  
nifeste de la  
circulation  
du sang.*

Mais qu'il n'est pas possible que l'avant bras puisse  
contenir tout le sang qu'on tire, il faut donc que  
ce sang soit porté par quelque conduit : ce ne peut  
pas être par la veine dont on barre le chemin par le  
moyen de la ligature; il faut donc que ce soit par

plus ou moins enfoncé. Cette règle est d'une grande im-  
portance.

Si le vaisseau est très-enfoncé, il faut porter la pointe  
de la lancette presque à plomb; car si on la porte obli-  
quement elle pourra passer par dessus. Si le vaisseau  
est si enfoncé qu'on ne le puisse apercevoir que par le  
taut, il faut ne point perdre de vue l'endroit sur lequel  
on l'a tenu; on y porte la pointe de la lancette, on l'en-  
fonce doucement jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans le  
vaisseau. Ce qu'on sent de résistance par là dénote que  
l'on se fait l'organe d'un petit du côté que, & on s'aperçoit  
de sang sous le doigt. Alors on ampute l'ouverture  
avec la manœuvre de la lancette et la retient.

Ce sont ordinairement les personnes grasses qui ont  
les vaisseaux très-enfoncés, & par conséquent il n'y a  
pas tant d'embarras de piquer l'artère. Si ce n'est, ou  
l'apophyse ou ouvrant les vaisseaux enfoncés qui sont  
presque toujours recouverts de beaucoup de graisse, qu'on  
ouvre de ces vaisseaux apparents.

Ces derniers sont quelquefois collés sur le tendon, sur  
l'apophyse ou sur l'artère; c'est pourquoi il faut pour  
les ouvrir porter la pointe de la lancette presque obli-  
quement. Lorsqu'elle est dans la cavité du vaisseau, on  
élève le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec son  
tranchant. Si l'on portoit la lancette perpendiculairement, on risqueroit d'atteindre l'une de ces parties  
qui est dangereux de piquer.

l'artère, n'y ayant que ces deux sortes de vaisseaux  
qui conduisent le sang par toute la machine.

Il faut que le Chirurgien fasse en sorte que le  
sang aille en arcade, & cela seulement pour com-  
moder le malade & les spectateurs, car la saignée  
est toute aussi bonne en coulant le long du bras.  
J'ai saigné plus de vingt fois M. Daquin premier  
Médecin du Roi, il ne vouloit jamais que le sang  
sortit en jaillissant, il vouloit qu'il allât le long du  
bras, & prétendoit que la saignée en étoit mieu-  
leuse. Il faut néanmoins que le Chirurgien s'ac-  
commode aux sentimens publics, qu'il étève ou  
qu'il fasse baisser la peau, afin de mettre les ouver-  
tures de la peau & de la veine vis-à-vis l'une de  
l'autre; & faire ainsi sortir le sang en saccade:  
il faut qu'il ploye un peu le bras du malade, afin  
que la peau ne pressant pas l'ouverture le sang  
sorte mieux; il faut encore qu'il soutienne le bras  
qui se fatiguerait & s'appesantirait s'il n'étoit  
pas soutenu par la main du Chirurgien: il doit  
empêcher que le malade ne regarde son sang, s'il  
est du nombre de ces poitrains à qui une goutte de  
sang fait peur. Il lui donnera quelque chose de  
rond dans la main qu'il lui fera faire tourner sans  
trop la serrer, il faut que ce soit par un mouve-  
ment réglé, qui puisse hâter le sang de se porter  
vers l'ouverture de la veine.

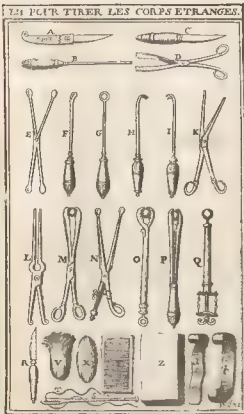
Il y a quelques Chirurgiens à Paris qui portent de ce qu'on  
dans une poche faite exprès un bâton G. de la grosseur  
longueur d'un pied & demi, garni de velours, & malade  
même brodé, & le tiennent à tenir au malade  
aussi-tôt que la piquette est faite; ils prétendent  
que ce bâton n'est pas seulement pour le tourner  
dans la main, mais que le bout de ce bâton posé  
sur le lit sert à appuyer le bras du malade. Je n'ay  
point pratiqué cette galanterie, je me suis con-  
tenu de donner mon coup, & même avant la sa-  
ignée comme je vous ai dit.

On ne peut pas se passer de serviteurs en sa-  
guant; il en faut au moins deux, l'un qui tienne la  
lumière d'une main & la poignée de l'autre pen-  
dant qu'elle s'emplie, & l'autre qui apporte les  
poisettes vuides, & les reporte sur la table quand  
elles sont pleines, qui donne la bande & la com-  
presse dans le tems qu'on en a besoin, & qui  
puisse apporter tout ce qui seroit nécessaire en cas  
que le malade tombât en foiblesse.

Regle de la  
quantité de  
sang à tirer. La quantité de sang qu'on doit tirer, n'est point  
égale en toutes sortes d'âges; si c'est une saignée  
ordonnée par un Medecin, le Chirurgien a sa  
loi écrite, il faut qu'il n'en tire pas une dragme  
plus que ce qui lui est ordonné; si c'est une sai-  
gnée de précaution, il la proportionnera aux for-  
ces & au tempérament du sujet, s'il la tient  
bien il la fera plus grande, s'il pulit & qu'il com-  
mence à se trouver mal, il la finira aussitôt. En-  
fin il est une infinité de circonstances que je ne  
pouss pas toutes rapporter ici. J'ai remarqué que  
quand j'ai saigné des maris en présence de leurs  
femmes, les femmes ne vouloient point que je tirasse  
beaucoup de sang, & que quand j'ai saigné  
des femmes les maris n'étoient point de cet avis que  
la saignée ne fût simple & copieuse; nous ont les uns  
& les autres leurs raisons qui ne sont pas difficiles  
à deviner.

Ordre des  
poisettes. Lorsque la première poisette H. est presque  
pleine on fait apporter la seconde I. qu'on place  
sous cette première, afin qu'en la retirant le sang  
tombe dans cette seconde; on en use de même  
pour la troisième K. & pendant que cette dernière  
s'emplie, on fait apporter la bande & les com-  
presses; on a soin que celui qui porte les poisettes  
de sang du lit sur la table, aille doucement afin de  
ne le point répandre sur l'alsette, & qu'il les  
mette selon le rang qu'elles ont été tirées. Pour  
arrêter le sang, il faut délier la ligature prenant

LES POUR TIRER LES CORPS ETRANGES.



LE MANIERE DE L'OPERATION. 671

garde qu'elle ne trempe dans la dernière poignée  
c'est on ne fait point enlever que la ligature ne  
soit ôtée, & qu'on ne se soit rendu maître du sang.  
Pour y parvenir on pose deux doigts de la main  
gauche à côté de l'ouverture, & l'autre le doigt  
index. & c'est du milieu : ensuite avec ces deux  
doigts on fait tout à la fois un petit mouvement  
d'un circulaire, par le moyen duquel le sang s'ar-  
rête sans qu'il y ait force ni secousse. Alors on  
fait porter sur la table la dernière poignée pour la  
mettre au sang des sutures.

Le Chirurgien prend ensuite une petite com-  
presse L. de la main droite, & avant que de la po-  
ser il peut ôter ses deux doigts qui tenoient l'ou-  
verture sujette pour en laisser dégorgier un peu de  
sang, puis les remette, il arrête le sang une se-  
conde fois, & aussitôt il pose la compresse sur  
l'ouverture, après quoi il en met une seconde M.  
plus large, & les tenant l'une & l'autre de la main  
gauche, il essuie avec le coin d'une serviette mouil-  
lée le sang qui peut avoir gâté le bras : puis il pose  
sur le compresse une bande N. à six doigts d'un  
de ses bouts qu'il fait passer devant le bras, il le bande.  
tourne un circulaire au dessus du coude, & repos-  
sant la bande sur la saignée il fait un autre circu-  
laire à l'avant-bras, ce qu'il continue en croissant  
toujours sur les compresses autant de fois que la  
bande le peut permettre. Il en noue les deux bouts  
OO. sur le derrière de l'avant bras, & afin que  
les compresses ne puissent couler pendant la nuit,  
il les attache à la bande avec une épingle. Il recou-  
vre le bras en abaisant la manche de la chemise,  
& de la chemise ; & le faisant ployer il le remet  
dans le lit, enjoignant au malade de le tenir ainsi  
ployé sur son estomac, de crainte que s'il le re-  
mettait le sang ne vint à s'échapper.

Si je conseille de mettre deux compresses, c'est  
pour le mieux, car il est certain qu'une seule  
Un seul des  
deux com-  
presses.



671 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
compresse appuyée par dessus une plus grande,  
comprime beaucoup mieux l'incision qu'une seule,  
ce qui fait qu'elle est plutôt réunie : Je sçai que la  
pratique ordinaire est de ne s'en servir que d'une,  
& souvent s'en ai usé ainsi. Au reste si on avoit  
essuyé le sang avec la compresse qu'on va poser sur  
la chair, il ne la faudroit pas appliquer du côté  
où seroit le sang, cela pourroit faire du tort  
sur la playe, mais il la faudroit tourner de l'autre  
côté.

La pratique ancienne étoit de mouiller la com-  
presse, & il y en a encore qui la suivent : en m'a-  
prenant àigner on me la faisoit mouiller, mais  
je me suis désist de cette methode, je la pose se-  
che, & je m'en trouve bien. J'ai cela de commun  
avec la plupart des bons Phlébotomistes qui au-  
jourd'hui ne la trempent dans aucune liqueur ; une  
compresse mouillée en se desséchant s'endurcit,  
& devient un corps dur capable de meurtrir l'en-  
droit où il étoit où elle est appliquée. On ne la doit mouiller  
que quand il y a un petit tremblement qui est une pe-  
tite élevation autour de l'ouverture quand elle est  
petite, ou lors qu'on croit qu'il y a un peu de sang  
épanché entre cuir & chair, mais ces accidens  
n'arriuent point quand on a fait une ouverture  
suffisante.

Après que la saignée est faite, & que le bras est  
bandé, le Chirurgien n'est pas encore quitte de  
son opération : s'il arrive que le malade tombe en  
foiblesse, il faut qu'il le fasse remonter si plutôt,  
en lui ôtant les oreillers de dessous la tête, & le  
couchant tout à plat, en lui jetant de l'eau au visi-  
age, en lui faisant sentir du vinaigre, de l'eau de  
la Reine d'Hongrie &c. ou quelque chose de très-  
fort, en lui frappant dans les mains, & en ouvrant  
les rideaux du lit & les fenêtres pour lui donner de  
l'air, & ainsi lui procurer la facilité de respirer  
avec liberté. Le malade étant revenu, on lui peut  
donner

Les cas où il  
faut mouil-  
ler les com-  
presses.

Secours  
pour le ma-  
lade qui  
tombe en  
foiblesse

# MULTIEME DEMONSTRATION.

673  
donner à boire un demi verre trempé en & vin Q  
s'il avoit la fièvre on lui donneroit de la prise-mance  
puis ayant remis le bras dans une bonne situation,  
on le laisse en repos.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprès du malade  
étant fini, le Chirurgien s'approche de la table pour faire  
voir le sang. Il y en a qui ionissent l'écu qui est sang  
dessus ou qui l'orient avec une carte ou une plume,  
ils prétendent qu'en découvrant ainsi la superficie  
du sang, on en voit mieux la bonne ou mauvaise  
qualité. Pour moi je ne me suis jamais donné la  
peine de l'ôter, parce que je crois que ce petit mou-  
vement pouvant déranger les fibres superficielles du  
sang il peut empêcher d'en connoître les qualités,  
& d'autant plus que l'écume ne couvrant point la  
totalité de la poilette, on peut juger par ce qui est  
découvert de la nature du sang. Les Médecins de-  
mandent : si le sang est bon, & si le sang est bien  
venu : quand on a laissé l'écume dessus, c'est une  
preuve convaincante qu'il est sorti en abonde &  
avec vitesse, ce sont aussi des questions, & des  
conséquences égarées. puisqu'ils n'ont qu'à jeter  
les yeux sur le sang pour être informés de la  
manière que la saignée s'est passée.

Il ne faut pas manquer de marquer les poillettes  
en mettant un petit morceau de papier sur la pre-  
mière, deux sur la seconde, & trois sur la troi-  
sième : d'une aussi légère omission on en ferait un cri-  
me au Chirurgien, quand on viendroit pour dé-  
cider des qualités du sang, quoique l'embarras  
de sçavoir laquelle est la première ou la seconde  
poilette soit de petite conséquence. Il y a des  
poillettes qui sont marquées par un, deux & trois,  
mais il faut les apporter dans leur sang, & comme  
il arrive souvent qu'un serviteur se peut tromper,  
& que la gravure qui est sur le bord de la poilette

Distinction  
des poillettes

674 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
peut être couverte de sang, c'est le plus sûr de les  
marquer avec du papier.

Imprimé  
avant que l'opéra-  
tion soit  
commencée  
pour ne pas  
la gêner

Un des dignitiques présente au Chirurgien le  
bassin R. pour laver la lancette, il verse dessus de  
l'eau qui est dans l'aiguillère S. & avec la lancette  
T. il essuie les mains & la lancette. Il fait ensuite  
qu'il entretienne le malade, & qu'il lui prouve le  
bien qu'il avoit de cette saignée, si le sang est  
si su avec vigueur & en abondance, il lui fait voir  
la nécessité qu'il y avoit d'en ôter, & lui ditant  
que le trop y a en fait pour lui, & qu'il craint quel-  
que maladie dangereuse & mortelle. S'il est rom-  
bé en défaillance, & qu'il ait eu de la peine à la  
saignée, il lui assure que le sang qui sortoit  
jusques au cœur sont les meilleurs : si le sang est  
vieux & corrompu, il lui dit que ce qu'on en a  
usé, donnera moyen par le secours de la circu-  
lation à celui qui reste de se purifier : s'il est beau  
& vermeil, il s'en rejouira avec le malade, en lui  
disant que c'est une preuve infallible que celui qui  
demeure dans ses veines est de poreille nature, &  
qu'un pareil sang promet une santé de longue du-  
rée. Enfin de quelque manière que la saignée ait  
tourné, il doit en tirer des conséquences avanta-  
geuses pour le malade.

Il est bon  
malade de  
boire un  
verre d'eau  
après la sai-  
gnée.

Pratiquer  
avec soin

On ne manque pas de faire quelques questions.  
Si le malade demande par exemple, s'il peut boire  
un verre d'eau immédiatement après la saignée ?  
Bien loin de s'y opposer, il faut même le lui con-  
seiller, parce que cela ne lui peut faire aucun mal,  
& au contraire il peut produire un bien, car cer-  
taines personnes promptement dans les suites, ne pour-  
raient remplacer le sang qui vient d'en être vidé, elle  
ne peut qu'humecter & rafraîchir celui qui reste,  
c'est l'incertitude pourquoi on la donne. J'ai vu  
quelques Dames qui faisoient apporter dans leur  
chambre un seau plein d'eau de puits bien fraîche,  
& qui continuoient jeter leur sang dans cette eau aussi-

#### HUITIÈME DEMONSTRATION. 675

tôt qu'il étoit sorti, elles prétendoient que par la  
vertu de la sympathie le sang qui leur restoit en  
étoit rafraîchi : je laisse à juger si elles avoient rai-  
son ou non. Mais je ne combattois point leur opi-  
nion, persuadé que si cette eau ne produisoit point  
le bien qu'elles en attendoient, ou moins elle ne  
pouvoit faire aucun mal.

Une question qui est souvent faite par les ma-  
lades, c'est de demander si peuvent dormir après avoir  
la saignée. Jusques à présent je l'ai vu défendre, mais je n'en ai pas pu pénétrer la raison, à moins  
que ce ne soit la crainte que le bras ne se debaïnde  
pendant le sommeil ; s'il y en a quelque autre, elle  
est au dessus de mes connoissances : mais s'il n'y  
a point de celle-là elle ne doit pas priver le malade  
d'un doux repos que la saignée lui procure, c'est  
pourquoi après avoir bu un verre d'eau je ne m'op-  
pose point au sommeil qui vient se présenter après  
la saignée.

Le sang tiré ne doit point être exposé au grand  
air ni au soleil, mais à l'ombre sur une table dans laquelle  
un endroit ni trop chaud ni trop froid, afin qu'en  
refroidissant peu à peu, la séparation des liqueurs  
qui le composent, se puisse faire en prenant cha-  
cunes leurs places selon leur épaisseur, ou leur le-  
gèreté. Le Chirurgien finit en conseillant au ma-  
lade de prendre un bouillon une heure après, &ant  
la nourriture la plus convenable après la saignée ;  
& ensuite ayant reçu le salaire de ses peines, qui  
est très-médiocre aujourd'hui, il prend congé de  
la compagnie.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre visi-  
te à la personne saignée, il faut qu'il aille d'abord  
examiner le sang pour pouvoir répondre à toutes  
les questions que le malade lui fera sur la bonté ou  
mauvaise qualité de son sang. De quelque nature  
qu'il le trouve, il ne doit lui rien dire sur de consi-  
dérer, & quand même il seroit accablé de questions

676 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
de pourriture qui feroit craindre quelque maladie  
fâcheuse, il ne doit point l'allarmer sur l'avenir,  
il doit seulement lui faire entrevoir qu'il ne faut  
rien négliger pour tâcher de corriger & purifier son  
sang des mauvaises dispositions qui y sont; qui  
pourroient par la suite devenir sérieuses & causer  
des desordres manifestes & dangereux.

Abais-  
sant sur la  
barbe du  
sang sorti  
par une pe-  
tite ou par  
une large  
ouverture.

C'est une erreur de croire que par une petite ou-  
verture il n'y ait que le beau sang qui sorte; le pu-  
blic est infatué de cette opinion, dont il est im-  
possible de le désabuser. Il est vrai que le sang sorti  
par un petit filer paroît rouge & vermeil, parce  
qu'ayant été long-temps à emplir la poïlette, l'air a  
eu plus de loisir de le refroidir, & il s'est coagulé  
avant que les séparations aient pu se faire; mais  
il n'est pas moins mauvais que celui qui est resté,  
& une grande ou petite ouverture tire également le  
sang tel qu'il est dans ses vaisseaux; de même qu'un  
petit ou un gros foret tire du vin pareil à celui est  
contenu dans le tonneau.

Si on reçoit le sang dans le creux des assiettes  
il paroît très-beau, parce qu'étant d'un volume  
si étendu, il est plutôt refroidi, & par consé-  
quent coagulé avant que les particules lourdes &  
légères se soient séparées; ou pour parler à la mo-  
de il est plus frappé par l'air, qui y laissant plus de  
niveau lui donne cette couleur vermeille qu'on y  
voit. Mais si on le reçoit dans des poïlettes qui  
soient plus creuës & plus étroites, conservant sa  
chaleur plus long-temps, le grossier a le temps de  
tomber en bas, le moins épais d'occuper le milieu,  
& le plus secoux de nager sur la superficie. La preuve  
en est convaincante lorsqu'une poïlette est  
trop pleine & qu'elle repand par dessus, le sang  
qui est sur l'assiette est d'une très-belle couleur. &  
celui de la poïlette quelquefois si vilain, qu'on  
croiroit que ce sont deux sangs différens, quoique  
ce soit véritablement le même.

l'odieux  
la différence  
couleur de  
ce sang.

# HOITIÈME DEMONSTRATION.

677

On ne permet pas trop aux Chirurgiens de sai-  
sonner par les différens qu'ils ont du sang, c'est  
pourquoi je n'en parlerai point ici, quoique ce  
soient eux qui les premiers en peuvent juger: dès  
que le sang après la piquette a rejoint sur le drap,  
les Chirurgiens par les richesses qu'il y fait, connois-  
sent s'il est bon ou mauvais; & pendant la saignée  
en combat dans la poïlette, il s'en élève une va-  
peur qui frappant les narines du Chirurgien lui fait  
juger de sa bonne ou mauvaise qualité, mais lais-  
sant le reste à ceux qui en doivent juger souverai-  
nement, je demande seulement que rendant justi-  
ce au Chirurgien on ne l'accuse point quand on ne  
trouve pas le sang qu'il a tiré aussi mauvais qu'on  
croiroit qu'il doit l'être.

La saignée qui est l'opération de la Chirurgie la  
plus commune, & celle qui paroît la plus simple,  
est néanmoins celle qui est accompagnée de plus  
d'accidens: il y en a qui peuvent arriver par la  
faute du Chirurgien, comme la piquette du nerf  
& du tendon, ou de l'artere; mais il en est une  
infinité qu'on sent des suites fâcheuses, quoiqu'on  
lui ait bien fait, & dont on veut rendre le Chi-  
rurgien responsable. Celui qui sang ne le plus, est  
le plus exposé à ces malheurs, parce qu'étant en  
rapport pour la saignée, les plus difficiles lui  
tomber en partage. De l'aveu de tous les Chirur-  
giens c'est l'opération la plus périlleuse, & celle  
qui leur donne le plus de sujet de mortification. Ils  
n'aspirent tous qu'à la quitter le plus tôt qu'ils le  
peuvent, & dès qu'ils sont venus à Paris dans la  
haute pratique ils abandonnent avec pitié la sa-  
ignée, & ils croyent s'être tirés une grosse épine  
du pied.

Le malin de tous les accidens, c'est de man-  
quer une saignée; il y a souvent plus de prudence  
à retirer la lancette sans avoir le sang, que de  
vouloir en labourant dans un bras avec la pointe de

De la sa-  
ignée blan-  
che de che.

la lancette en avoit à quelque prix que ce soit, & il vaut mieux faire une saignée blanche, que de se mettre dans le hazard de piquer une artère ou un nerf dans le bras où la veine entourée de graisse qui n'est pas capable de l'appuyer s'échappe à la piquée de la lancette. Si celui qui tient la lumière, la change de place, dans le tems de la piquée, ou si le malade crainctif retire son bras dans ce moment, ce sont des raisons pour faire manquer, & quoique ce ne soit pas la faute du Chirurgien, on ne laisse pas de le lui imputer par l'injuste disposition où on est de le rendre responsable de tous les évènements. (a)

D'où vient  
l'échinose.

S'il survient une échinose autour de la saignée, ou si ce sang qui est épanché forme un petit abcès qui s'opère par l'ouverture de la saignée, c'est toujours la faute du malade qui s'est servi de son bras trop tôt & qui par l'action qu'il aura faite, aura obligé le sang de s'échapper de la veine, qui n'ayant pu sortir au dehors à cause du bandage le sera extravasé entre la peau & la veine : (b) comme il arrive à une tumeur de chambre d'une Dame de la première qualité que j'avois saignée le matin, &

car On manque souvent une saignée, parce que le vaisseau étant très-courbé on ne porte pas la lancette assez droit ou assez perpendiculairement; parce le vaisseau est un peu courbé, & qu'il faut pour ainsi dire la lancette, aller qu'on s'agit à côté du vaisseau, ou au milieu de lui, & qu'on se trompe, car alors, son vent on retire le sang de la chambre. Dans ce cas, il faut examiner laquelle des deux choses a fait manquer la saignée pour éviter un pareil accident.

On l'a vu peut être encore une suite d'une petite tumeur échinose, formée de sang épanché sous la peau, mais parce qu'on a piqué la veine de la main, & que l'ouverture de la veine est plus petite que celle du vaisseau, soit en la piquant, soit en la coupant, la peau est plus petite que celle de la veine.

qui une heure après alla peigner & habiller sa maîtresse, ne voulant pas qu'elle sût qu'elle avoit été saignée. Elle m'envoya chercher, parce que son bras lui faisoit beaucoup de douleur & qu'elle le le vouloir cacher à sa maîtresse, je le lui allai dire aussitôt, afin qu'elle fût informée de la vérité. Elle la gronda fort de s'être fait saigner à son insçu, & s'il étoit vrai qu'elle en eût besoin, de ne s'être pas tenue en repos.

Il y a dans l'avant-bras une aponevrose large qui l'enveloppe, & qu'on a prise jusques à présent pour la membrane commune des muscles; quand on est obligé de saigner une mediane avancée; on ne peut gueres se dispenser de toucher cette aponevrose qui cause quelquefois un frémissement qu'on ressent jusqu'au bout des doigts; c'est pourquoy il faut éviter ces sortes de saignées autant qu'on peut. Mais si on n'avait pas pu saigner ailleurs, & que cette membrane eût été touchée, il y surviendroit fluxion, douleur, dureté, & quelquefois un abcès; ce qui ne donne pas peu de mortification au Chirurgien.

Mais quoique ces accidens ne soient pas causés par la faute du Chirurgien; il faut néanmoins qu'il travaille à y remédier, de crainte qu'ils n'aient de la suite, & que ceux qui ne sont pas instruits comme la chose s'est passée ne l'aggravent & ne lui tombent à dos. Si c'est une simple échinose, en la baignant avec de l'eau-de-vin ou de l'esprit de vin on la guérit: s'il y a du sang qui veuille venir à supuration on lui aide avec l'emplâtre divin & un peu de basilicon, & quand le pus est sorti par la saignée on dessèche avec l'emplâtre de ceruse brûlée. Si c'est une fluxion sur l'avant-bras causée par l'arrachement de l'aponevrose, on saigne plusieurs fois de l'autre bras pour détourner l'humeur qui prend le chemin de cette partie, on fait de bonnes embrocations avec les huiles rosée, de cano-

680 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
mille, de melilot & de vers, & on se sert de cataplasmes anodins & résolutifs. (a)

Il se fait quelquefois un dépôt sur le bras saigné quoique l'opération n'y ait point de part; ce qui arrive à des personnes cacochymes accablées d'humeurs qui sont prêtes à se jeter sur quelque partie.

Cure des  
dyscr.

Si on les saigne dans ce temps-là ces humeurs se déterminent à couler sur la partie qu'on a vidée par la saignée: le lendemain on trouve le bras gonflé & douloureux qui enste à vû d'œil & qui grossiroit extraordinairement si on ne travailloit à détacher ce torrent par de grandes saignées faites à l'autre bras, par des cordons pris intérieurement, & par l'application des remèdes capables d'arrêter le cours de ces humeurs, de les résoudre & de dissoudre le bras contre celle dont il est abréuvé. La furie de ces tumeurs est quelquefois si grande que j'y ay vû la gangrene dès le deuxième jour, & le malade mourir le troisième. Un pareil malheur arriva à la femme d'un Officier de la Reine, qui s'inginoit d'avoir perdu un fils unique tomba malade; je la devois saigner le lendemain, mais elle chargée de sentiment, elle aimoit mieux aller à une maison de campagne qu'elle avoit proche du Versailles, elle s'y fit saigner du pied, le dépôt se fit si grand sur la jambe & la cuisse que la gangrene y survint, & elle mourut en trois jours. Depuis quelques mois M. le Duc de Saint Simon fut saigné à Paris par un Chirurgien des plus employés: il se

(a) C'est où l'on se sert pour le malade & pour le Chirurgien quand les accidents qui ne surviennent que trop souvent à la piquette de l'aponeurose du muscle L'iceps entrent aux remèdes que l'Aponeurose s'il n'y a point quelque épanchement de lymphe, ce qu'on peut reconnaître à la fluctuation. En ce cas il faut ouvrir la tumeur, par un petit incision & si elle n'est que d'un petit point de sang, on se contente de la saigner, & si elle est d'un grand point de sang, on se contente de la saigner, & si elle est d'un grand point de sang, on se contente de la saigner.

# HUITIÈME DEMONSTRATION.

681  
fit sur son bras une fluxion causée par la disposition où il étoit, qui se termina par un abcès qu'on ouvrit, & dont il fut guéri en trois semaines sans en être estropié. On n'accusoit pas moins le Chirurgien que d'avoir piqué le tendon ou le nerf, tout le monde lui faisoit son procès: mais une guérison aussi prompte l'a justifié, en faisant voir que ni l'une ni l'autre de ces deux parties n'avoit été offensée, puisque quand elles se font il faut plusieurs mois pour les guérir.

Il peut arriver que le Chirurgien piquera mal-  
heureusement un tendon, ou un nerf, mais ces pi-  
quettures ne sont pas mortelles: (a) il faut qu'il y  
apporte le remède que la bonne Chirurgie lui ordonne, & pour l'en instruire je crois ne pouvoir pas mieux faire que de rapporter ici l'histoire du Roi Charles IX. à qui ce malheur arriva: La voici dans les termes qu'Ambroise Paré son premier Chirurgien & l'un de nos plus fameux Auteurs nous l'a laissée par écrit. Le Roi ayant la fièvre, » Monsieur Chaplain son premier Médecin & » Monsieur Casteln aussi Médecin de sa Majesté » & premier Médecin de la Reine sa Mere, lui » ordonnerent la saignée. Pour la faire on appella » un Chirurgien qui avoit bruit de bien saigner; » lequel évitant faire ouverture à la veine piqua » le nerf qui fit promptement écrier le Roi, di- » sent avoir senti une très-grande douleur; par » quoy alicz hautement je dis qu'un dellivrer la » » gature, autrement que le bras enfleroit bien

De la pi-  
quetture d'un  
tendon ou  
d'un nerf.

(a) Ces piquettures ne sont pas mortelles, quelquefois même on n'en est pas estropié, mais si on pique mal, on est obligé de couper le tendon. On voit dans le Mémoire de France, Juillet 1732. qu'une personne qui étoit Maître sur un vaisseau de couper le tendon d'un muscle de la fin du corps charnu de ce muscle se cassa près de son insertion au radius, & conserva le mouvement & la force de son bras.

» fort, ce qui arrivoit subit avec une contraction  
 » du bras, de maniere qu'il ne le pouvoit fléchir  
 » & étendre librement, & y étoit la douleur ex-  
 » trême tant à l'endroit de la piqueure que de tout  
 » le bras. Pour le premier & plus prompt remède  
 » j'appliquai un petit emplâtre de baillillon de  
 » peur que la playe ne s'aglutinât, & par dessus  
 » tout le bras des compressez imbuës en oxycrat,  
 » avec une ligature expulsive commençant au car-  
 » pe & finissant près l'épaule, pour faire renvoi  
 » du sang & esprits au centre du corps, de peur  
 » que les muscles ne requissent trop grande flaxion,  
 » ainsi immersion & autres accidens. Cela fait, nous  
 » nous retirâmes à part pour aviser & conclure  
 » quels médicamens on y devoit appliquer pour  
 » apaiser la douleur & obvier aux accidens qui  
 » vivoient ordinairement aux piqueures des nerfs.  
 » Je mis sur le bureau qu'on devoit mettre dans la  
 » piqueure de l'huile de thérbénthine assez chaude  
 » avec un peu de l'eau-de-vie rectifiée, & sur tout  
 » le bras un emplâtre de diachyleteux diffus avec  
 » vinaigre & aigre n'est, en continuant la saidite li-  
 » gature expulsive. » Mes raisons étoient que la sa-  
 » dite huile & eau-de-vie ont puissance de péné-  
 » trer jusques au fond de la piqueure & de sécher  
 » l'humeur qui sortoit de la substance du nerf,  
 » & par leur chaleur tant actuelle que potentielle  
 » calmer la douleur; & le dit emplâtre de diachni-  
 » cateux parcellément venu de résoudre l'hu-  
 » meur ja courue au bras, & empêcher la descen-  
 » te d'autres humeurs. Quant à la ligature elle sert  
 » à roborer & restreindre les muscles, exprimer  
 » & renvoyer aux parties supérieures l'humeur ja  
 » descendue, & empêcher nouvelle flaxion, ce  
 » que lesdits Médecins accordèrent & conclurent  
 » ces remèdes y être utiles & nécessaires. Par ainsi  
 » la douleur cessa, & pour davantage résoudre,  
 » étant l'humeur contenue en la partie, on usa puis

Conseil de  
 l'usage de  
 la solution  
 cas.

» après des remèdes résolutifs & dessicatifs com-  
 » me de celui-ci. ʒ. farine, d'orge & d'orobe ʒ.  
 » onc. de chaque, fl. de camom. & de mélilot ʒ.  
 » pincées de chaque, beurre frais une once & de-  
 » mte, lessive de barbillon suffisamment pour un  
 » cataplasme. Le Roi demeura trois mois & plus  
 » sans pouvoir bien fléchir & étendre le bras,  
 » néanmoins, grâces à Dieu, il fut parfaitement  
 » bien guéri, sans que l'action fût dommée au-  
 » cunement viciée.

Si au lieu d'une veine le Chirurgien a ouvert  
 une artère, ou qu'il les ait ouvertes l'une & l'autre,  
 ce qu'il connoitra aussitôt par la forte im-  
 petueuse du sang, il ne faut point qu'il perde le ju-  
 gement, ni qu'il donne à connoître au malade qu'il  
 est unfortuné, parce qu'il n'est pas impossible d'y  
 remédier sans même que le malade s'en aperçoive.  
 Pour prouver ce que j'avance & en instruire  
 le jeune Chirurgien, je vais rapporter ce que j'ai  
 vu faire à mon Maître d'apprentissage en pareille  
 occasion. Il alloit pour saigner un l'enthonaire au  
 Collège d'Harcourt, & il me mena avec lui pour  
 servir de lumière. Il ouvrit l'artere dont le sang se  
 fuyoit comme un trait d'arbalète de l'autre côté du  
 lit; il fit faire une très-grande arcade, il sortoit en  
 furibillant, & il s'élevoit dans le plat du décor  
 d'un vermeil oranger & en grande quantité. Ayant  
 connu que c'étoit l'artere qui étoit ouverte, il n'y  
 donna point, il dit au malade que son sang étoit  
 au liège au lit, il fallut en tirer beaucoup afin que  
 cette arcade calmer cette grande chaleur, il com-  
 manda un ligon plat, & en tira jusques à ce qu'il  
 vit que le malade commençoit à tomber en fai-  
 blisse. Il avoit mis pendant que le sang sortoit une  
 piece de monnoye dans la compresse, & avoit  
 dessus une seconde bande. A mesure que le  
 malade s'affoibissoit, l'arcade que faisoit le sang  
 diminuoit & baïlloit: ayant ôté la ligature & le

De l'inter-  
 vention à r-  
 le parven-  
 gade.

Moyens  
 pour  
 calmer  
 cette  
 arcade.

684 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
malade étant évanoui, le sang cessa de sortir. Il  
prit ce moment pour appliquer la compresse, &  
bander le bras qu'il serra plus qu'à l'ordinaire; &  
mit deux bandes; & ayant ployé le bras sur l'ellon-  
mar du malade, il l'attacha à sa camisolle de crainte  
qu'il ne l'étendit, il lui jeta de l'eau au visage,  
lui fit sentir du vinaigre & le fit revenir de son  
évanouissement. Il eut soin de faire jeter le sang  
avant qu'il s'en allât, & il recommanda bien au  
malade de ne point remuer son bras, lui disant  
que s'il se débandoit, son sang étoit si futieux qu'il  
seroit mort, avant qu'on pût le secourir. Le soir  
seigneurine d'avoir été appelée pour un malade dans  
son voisinage, il l'alla voir & trouva que le mala-  
de avoit été assez obéissant pour avoir laissé son  
bras dans le même état qu'il l'avoit mis: le lende-  
main il lui rendit encore visite, & quoique le ma-  
lade se plaignit que son bras étoit bien serré, il lui  
persuada de n'y toucher que le troisième jour, &  
encore après l'avoir débarrassé il y remit une nou-  
velle compresse, & une autre bande pour plus gran-  
de sûreté. La cicatrice se fit comme celle d'une  
veine; & le malade a cru qu'on ne lui avoit ja-  
mais fait une meilleure saignée. (c)

(a) La tumeur lymphatique, la douleur, l'engou-  
issement, & la piqûre de perruche, sont tous des  
accus qui ne peuvent être les suites de la saignée.  
La tumeur lymphatique est souvent d'un leu-  
le parvenue à cet état, ne s'est formée que par le  
déjà d'un ou de plusieurs vaisseaux lymphatiques  
qu'on a crevés en me croyant que la veine.  
C'est l'usage ne change point la couleur de la peau;  
elle est sans douleur & souvent relâchée, elle ne se  
forme pas toutes les fois qu'on piquant la veine on  
ouvre les vaisseaux lymphatiques, parce que la cicat-  
rice pour ne pas se faire si parfaitement, qu'elle ne  
laisse une petite fistule imperceptible par où la lymphe  
épanchée s'écoule. On reconnoît cet écoulement à la  
chaleur qui en est movable.

Une compresse épuisée & trempée dans une eau spirit-

HISTOIRE DE DEMONSTRATION. 685  
Je finis l'article de la saignée par l'histoire d'un  
homme Damaïscène qui vint à la Cour en l'année  
1669. Elle vous fera voir que de tout temps il s'est  
élevé des gens qui ont attaqué ce grand remède, gré.

Histoire  
d'un Chir-  
urgien ense-  
igné de la fa-  
culté de Mé-  
decine de la  
ville de Paris.

tumeur qu'on applique sur la tumeur, & qu'on com-  
presse un peu avec la bande, p. 101. pour l'ordinaire  
cette petite tumeur. Quand elle est défilée à cet endroit, on  
y fait une petite ouverture pour du sang, & on la sym-  
ple, à l'usage, & l'on fait ensuite sur le sang ouvert  
une légère compression. S'il y a point de tumeur,  
mais seulement une petite ouverture par où la lymphe  
s'écoule, on conçoit par là que la pierre urinaire  
est, & en prenant quelque chose de la pierre urinaire  
et moi ne serai pas surpris que la pierre urinaire,  
qui en contenant un peu le vaisseau lymphatique, &  
détruisant les caducées, procure la consolidation &  
cicatrisation du vaisseau, & de la petite ouverture devenue fistu-  
leuse. Un emplâtre de cire mis sur l'ouverture &  
la compression, après l'application de la pierre urinaire,  
achève la guérison.

On sçait qu'il y a un petit cordon de nerf appelé  
cordon mésentérique, qui accompagne la veine basilique;  
un autre appelé musculocutané qui passe derrière la  
veine mésentérique, & un autre appelé cordon qui l'accompagne  
la veine saphène.

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine on pi-  
que un des nerfs qui sont dans les parois de la veine.  
Quand on le pique le nerf, il se retire & se retire  
vivement & se retire à la longueur de six ou de sept  
doigts, & qu'on ne le voit plus. On le voit se retirer  
parfois quelques jours, mais avec un peu de douleur.  
Quand on le coupe totalement, on ne le voit plus com-  
munément le piquant se retire & se retire à la longueur de  
trois ou quatre doigts, & on le voit se retirer à la longueur  
de six ou de sept doigts.

Il est difficile de prévoir cet accident & c'est à un  
moyen de l'éviter, c'est d'ouvrir les veines suivant leur  
direction, & non pas à l'aveugle.

Après l'opération de la saignée, on frotte toute la partie  
douleur de la douleur, & d'ailleurs de la douleur,  
d'huile de vers, & de l'huile de vers.

Un remède à l'engorgement avec le baume de  
Moraxent & l'huile de vers qu'on n'ôte pas, &  
dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le  
mélange.

686 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
Et que toutes efforts qu'on a fait pour le détruire  
n'ont servi qu'à en faire connoître l'utilité & la né-  
cessité. Ce Damalesco étoit un homme bien fait,  
de belle physionomie, vêtü très-proprement en  
Médecin; avec ce grand extérieur il parloit bien,  
Et étoit très-hardi. Il débûta par condamner la  
saignée, disant que c'étoit adoucir une personne  
que de la saigner, parce que selon lui, on étoit  
le sang qui étoit le trésor de la vie. Il publioit que  
c'étoit la Lune qui gouvernoit nos corps, que c'é-

En ouvrant la veine cubitale ou la veine radiale vers  
le poignet, la veine saphène la malleole interne ou sur  
le pied, & l'artère ou la veine temporale, on peut pi-  
quer le périoste si l'on enfonce la lancette trop avant ou  
si le malade fait quelque mouvement.

La douleur qui se fait scier au-dessus & au-dessous  
de l'endroit piqué & la résistance considérable qu'on a  
sentie à la pointe de la lancette s'en trouve émon-  
sée, sans connoître qu'on a touché le périoste.

Une douleur, une tension & une inflammation qui  
s'étendent le long de l'os où se trouve le périoste pi-  
qué, sont quelquefois les suites & les signes de la le-  
sion de cette partie.

Quand ces accidens ne sont pas considérables, quel-  
ques compresses trempées dans une émulsion de  
d'eau de vie & dans quatre d'eau commune, suffisent  
pour y remédier. Lorsque l'inflammation est dissipée, il  
faut mettre un cataplasme de l'os guéri de la Mer, ou de  
Nuremberg, sur la petite playe de la saignée, pour en  
faire supputer les bords. Si ces accidens sont violens, on  
applique sur la partie un cataplasme anodin, & sur la  
playe un peu de supuratif, qui en l'entretenant ouverte  
écrite toujours un petit suintement, & même une petite  
suppuration. Lorsque la douleur & l'inflammation sont  
dissipées, on met un emplâtre de l'os guéri de la Mer  
sur la playe, qu'on dessèche ensuite avec l'orguette  
de ceruse ou de pompholix, &c. Ces accidens ne se  
terminent pas toujours si heureusement, ils obligent  
quelquefois à écarter le périoste enflammé, trop tendu  
& prêt à tomber en pourriture; ce qui seroit un grand  
désavantage. L'incision faite pour débiter le périoste,  
découvre l'os qu'on doit panser, ainsi que la playe faite  
aux parties molles, suivant les règles de l'Art.

#### HUITIÈME DEMONSTRATION.

687  
tout elle qu'il falloit consulter sur toutes nos mala-  
dies, & qu'avec des opiates, des antidotes & des  
élixirs qu'il donnoit dans de certains tems de la  
Lune, il n'y avoit point de malade qu'il ne guérît.  
Il se imprimer un petit Livre pour établir sa doc-  
trine, il alloit au dîner du Roi, où il vantoit les  
merveilles qu'il avoit faites; il suivoit la Reine à  
sa collation dans le jardin de Boulaingrin où il se  
faisoit écouter comme s'il eût été un oracle. Un  
Craou Apoticaire de M. Stuart y étoit un jour  
pris la parole, & dit à la Reine qu'il ne pouvoit pas  
souffrir que ce Charlatan lui en imposât; que c'é-  
toit un bâteleur & un ignorant, qu'il l'avoit vu  
monter sur le théâtre à Rennes & à Nantes, &  
qu'il ne connoissoit aucune des plantes dont il par-  
loit: & pour le prouver, il entra dans un petit bois  
qui étoit proche, il en cueillit sept ou huit qu'il  
apporta devant la Reine, & que Damascène ne  
pût nommer. Il ne biffa pas que d'avoir beaucoup  
de sectateurs, parce qu'il y a bien des gens qui  
donnent dans la nouveauté, & plus à la Cour  
qu'ailleurs: mais la suite n'ayant pas répondu à ses  
promesses sur plusieurs malades qui se mirent en-  
tre ses mains, & le Roi ayant connu qu'il n'y avoit  
que de l'arrogance & de l'effronterie dans tout son  
procédé, donna ordre qu'on le chassât de la Cour  
après quatre mois de séjour qu'il y avoit fait. Deux  
Gardes de la Prevôté le prirent un matin & le con-  
duisirent à une lieue de S. Germain, & là en le  
quitant ils lui dirent que le Roi lui défendoit d'y  
revenir jamais sur peine des Galeres.









694 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
lors tacher de ne point paroître embarrassé, & se  
conduire de la même manière que je vous ai dit  
que fit mon Maître d'apprentissage dans une pa-  
reille occasion.

Mais si le malade ou les assistants s'en sont apper-  
çus, ou si le sang ne sort pas à plein royaume de l'ar-  
tere, & que le Chirurgien voye par l'élévation  
qui commente au tour de la saignée, que le sang  
se répand entre les chairs & la peau, il faut que  
de bonne foi il ayové la saute, & qu'il mette le  
pouce dessus l'ouverture avant qu'il y ait beau-  
coup de sang épanché, & sans trop allarmer le  
malade il doit lui faire craindre le danger où il  
est, afin de le rendre soumis & obéissant à faire

menbranes de l'artere, & par conséquent plus difficile  
à rompre. Si le vaisseau de la gaine ont été divisés par  
quelque effort ou par un instrument piquant, il sem-  
ble qu'en voulant procurer leur réunion, il se peut faire  
qu'on réussisse par rapport à la gaine sans que l'artere  
se cicatrise. En ce cas, dès qu'on cessera de faire la  
saignée, le sang de la gaine se retirera de l'artere,  
mais la cicatrice ne se fera pas comme celle, & mais  
que la veine se rompt. La gaine qui s'ouvre à son  
passage. On ne doit pas s'écarter de ce que j'ai dit  
ici au sujet de la cicatrice de la gaine, & qui se forme  
plus tôt que celle de l'artere. Car il y a des Auteurs qui  
pensent que quelques-uns des vaisseaux de l'artere se  
cicatrisent quelquefois sans les autres. Tulpin est de ce  
sentiment, comme il paroît par une de ses Observations  
que j'ay. Une personne se blessa à la main gauche avec  
un couteau fort pointu, & s'ouvrit l'artere qui est entre  
le pouce & le doigt index. On arrêta le sang par le  
moyen d'un emplâtre astringent & ce qui procura, dit  
l'Auteur, la réunion de la tunique externe de l'artere  
sans procurer celle de la tunique interne. C'est pour-  
quoi le sang en soulevant la tunique rombue, formoit  
une tumeur anévrysmale qui s'évanouissoit quand on  
cessoit de la comprimer. Pour punir cet anévrysmes, il  
se remplit le sang, & le feut d'un emplâtre astringent,  
d'une lame de plomb soustout d'un bandage. Il procura  
ainsi par une compression exacte sur l'artere la réunion  
de la tunique interne.

De l'artere.  
Chirurgie  
de la gaine.

HUITIÈME DEMONSTRATION. 695  
te qui est nécessaire pour éviter les suites.

Pendant que le Chirurgien tient l'artere, l'un infirmement  
mise avec le pouce de sa main gauche, de la droite  
il ôte la ligature, il faut préparer des bandes,  
des compresses & du papier mouillé pour faire un  
tampon, s'il ne peut pas avoir une moitié de tige  
desechée: il faut poser une compresse épaisse sur  
le bras le long de l'artere, & par dessus une autre  
compression des 4. ou 5.  
compression circulaire sur laquelle il met une liga-  
ture qu'il fait serrer avec le tourniquet. Quand il a  
vu que la compression est assez forte pour empê-  
cher que le sang ne puisse couler de l'artere, il re-  
leve son pouce, & dans le tems que le sang est arrêté,  
il met un tampon de papier mouillé sur la  
saignée ou une moitié de fève ou une piece de  
monnoye dans la premiere compresse, il en met  
une seconde un peu plus grande, & encore une  
troisième afin que par gradation l'artere soit bien  
comprimée: (a) puis une ou deux bandes qu'il  
serre plus que dans les saignées ordinaires. Le bras  
bien bandé il remet le pouce dessus toute. Les com-  
presses avant que d'ôter le tourniquet, il met en-  
core une compresse étroite, épaisse & longitudi-  
nale le long du bras sur l'artere, & par dessus une  
bande de la largeur de trois doigts qui par plu-  
sieurs circulaires monte du coude jusques à l'épaule  
le; & par ce moyen il arrêtera le sang sans qu'il  
surviene d'anévrysmes.

(a) Il ne faut faire de compression exacte que sur  
l'ouverture de l'artere. Ainsi le petit tampon de papier  
mouillé, qui en se dessechant ne s'applique que sur cette  
ouverture, vaut mieux que la moitié d'une fève, ou  
qu'une piece de monnoye qui feroit une compression  
exacte trop étendue. C'est pour cette même raison qu'on  
se sert de compresses graduées, & en assez grand nom-  
bre pour que les dernières se trouvent élevées au dessus  
du niveau du bras. Car lorsqu'on les serre avec les ban-  
des, l'ouverture se trouve exactement comprimée, &  
les parties voisines ne sont que fort légèrement.

l'écoulement  
du malade  
après l'appu-  
sion de l'appareil.

Il faut, cet appareil posé, saigner le malade plusieurs fois de l'autre bras : il faut mettre le bras saigné dans une bonne situation, poins trop ployé ni trop étendu, & l'avant bras & la main plus haute que le coude, placé sur des oreillers sans lui faire faire aucun mouvement. Il ne faut point relever l'appareil que plusieurs jours après à moins que le bras n'enflait trop, ou qu'on eût quelque signe que malgré ce bandage le sang continue à s'échapper hors de l'artere ; car pour lors il faudroit le déterminer à l'Operation qu'on ne peut pas différer sans mettre le malade en danger de perdre la vie. (a)

(a) Quand le sang arteriel s'épanche malgré la compression, c'est parce qu'elle n'a pas été faite exactement ou assez long tems sur toute l'ouverture de l'artere, si l'ouverture de l'aponeurose ne se trouve pas vis à vis celle de l'artere, l'épanchement se fait principalement sous l'aponeurose, mais si la playe de l'artere est vis à vis celle de l'aponeurose, la liqueur se répand alors en plus grande partie dans les cellules graisseuses de la peau.

Lorsqu'on ne voit pas d'épanchement dans le bras, il n'est pas certain pour cela que la compression ait réuni les tuniques du vaisseau. Car il se peut faire que la gaine & les tegumens se soient réunis sans les tuniques de l'artere. En ce cas la gaine s'oppose au progrès de l'épanchement. Il se peut faire même que la gaine n'étant pas réunie, on croit de s'être fermée le passage à cette liqueur. Si la gaine borne l'épanchement, il se forme une tumeur à l'extrémité qui a tous les signes d'un anévrysme par dilatation, quoiqu'elle vienne de la division de l'artere. Lorsqu'on la comprime elle s'évanouit plus ou moins promptement à proportion de la grandeur de l'ouverture de ce vaisseau, on y sent une pulsation & on bruite ou sifflement continu, à moins que l'ouverture ne soit fort grande. Cette tumeur peut augmenter considérablement en peu de tems. Si c'est le caillot qui s'oppose à l'épanchement, & si l'on n'a pas acquis une certaine épaisseur, la même chose arrive, ce qui fait que cette tumeur ressemble à un anévrysme par dilatation en s'évanouissant par la compression, c'est que la gaine en se dilatant ou le caillot de sang en s'allongeant peu à peu forme une espèce de

Il ne faut pas faire comme fit un Chirurgien qui ayant ouvert l'artere à un Officier du Roi, crut, parce qu'il avoit bien bandé le bras, & qu'il s'étoit rendu le maître du sang qu'il n'en arriveroit rien de fâcheux : il est vrai que le sang ne sortoit point dehors à cause du bandage, mais il s'écha-

poche, qui renferme le sang à peu près de la même manière que le renferme-t-on une poche formée par la division des tuniques de l'artere. Le caillot de sang devient quelquefois si gros qu'on a peine à sentir la pulsation & le sifflement, & qu'après avoir fait rentrer le sang fluide, il y reste toujours une tumeur plus ou moins considérable qui n'est autre chose que lui-même.

Quand on veut essayer de guérir par la compression ces espèces d'anévrysmes, il faut d'abord faire rentrer le sang fluide, & s'écher ensuite par le moyen d'une compression exacte & continue de procurer l'indurcissement du caillot qu'elle tient appliqué sur l'ouverture de l'artere. La partie rouge se sépare de la partie lymphatique qui étant librement acquiesce la consistance de membrane & s'unissait avec les bords de la division de l'artere, ferme parfaitement l'ouverture. Ce qu'on dit ici au sujet du caillot & de la manière dont l'ouverture de l'artere se bouche, ne doit point surprendre : car M. Mennere Petit a démontré à l'Académie Royale des Sciences que le caillot le sang s'arrête pour toujours par le moyen d'un caillot, anastomotique. Ainsi le caillot qui s'étend pour former la poche anévrysmale est le caillot qui bouche l'ouverture de l'artere, & qui l'auroit fermé pour toujours si la compression eût été faite exactement & continuée ; & c'est lui-même qu'on applique sur l'ouverture pour le boucher exactement. 1731.

Lorsqu'on ne peut pas guérir un anévrysme ou en empêcher le progrès par la compression, on tire néanmoins de ce moyen un grand avantage. En comprimant le vaisseau, on empêche que le sang n'y coule en aussi grande abondance qu'à l'ordinaire, ce qui oblige une partie de la liqueur à dilater peu à peu les vaisseaux collatéraux, & les dispose à suppléer à l'artere principale dont on fera la ligature. L'expérience confirme ce qu'on avance ici. M. Petit m'a fait remarquer que l'operation de l'anévrysme réussit presque toujours, quand on ne la fait qu'après avoir comprimé l'artere pendant longtemps.

pour de l'artere & couloit en haut dans le bras qu'il respire tellement qu'il devint d'une grosseur extraordinaire. C'étoit à quatre lieues de Versailles où je fus appelé pour faire l'opération, & je fus obligé d'environ la peau le long du bras pour en tirer plus de quatre livres de sang qui s'étoit caillé entre les chairs & la peau depuis le coude jusques à l'épaule dans toute la circonférence du bras.

C'est où po.  
sition de l'a-  
névrisme  
est plus pic-  
tée.

Quand c'est un anévrysme fait par la dilatation de l'artere, la nécessité pour l'opération n'est pas si pressante que celui qui est fait par incision & même la Chirurgie nous propose des moyens pour l'éviter dont il faut se servir avant que de prendre ce parti.

Un Chirurgien peut s'être aperçu d'avoir touché le corps de l'artere, quand en saignant une basilique, il a senti à la pointe de la lancette une petite résistance qu'il ne trouve pas ordinairement. Quand cela est arrivé il doit craindre quelque suite, & pour l'éviter il faut qu'il mette une compresse un peu plus épaisse, qu'il tienne le bras bandé plusieurs jours, qu'il recommande au malade de ne faire aucun effort avec son bras, & pour plus grande sûreté qu'il trempe la compresse dans de l'eau stiptique.

4 pres d'une  
1 en cur avec  
virgine.

Souvent les malades s'impatientent de porter une bande trop long-temps; c'est alors que si l'artere est étreinte, le sang par des pulsations continuelles fait étendre l'endroit affaibli, & qu'il s'y fait une petite tumeur qui d'abord n'est que de la grosseur d'un très-petit pois & qui grossissant tous les jours devient grosse comme une noisette ou une noix. (a) Si le Chirurgien est averti d'abord qu'elle

(a) L'espèce d'anévrysme dont l'Auteur parle ici, est occasionné par la division d'une ou plusieurs tuniques extérieures, & par la dilatation des intérieures, en passant par l'ouverture des externes forment une espèce de hernie dont on a parlé. Il est important de ne

commence, il y peut remédier plus facilement que quand elle est à ce degré de grosseur: il connoît que c'est une tumeur anévrysmales par le toucher, car il y sent une pulsation semblable à celle du pouls, & si elle est encore petite on la comprime elle disparaît, parce qu'on fait rentrer le sang dans le corps de l'artere. Il y en a qui prétendent qu'en versant de l'eau bien froide, ou en mettant quelque chose de bien froid sur la tumeur, que c'est un moyen de la guérir: les remèdes stiptiques & astringens y conviennent, parce qu'il faut resserrer les fibres trop étendues des tuniques de l'artere, mais ils seroient de peu d'effet s'ils n'étoient aidés par le bandage qu'il faut porter des années entières.

M. l'Abbé Bourdelot premier Medecin de M. le Prince inventa un bandage pour se guérir d'un anévrysme qui lui survint après une saignée: il appelloit son bandage le ponton, il consistoit dans un petit écussion A. d'acier rond, fait exprès garni de coton & de cuir comme les bandages pour les hernies. Ce petit écussion a des attaches B. qui passent au dessus & au dessous du coude qu'on vient arrêter au dedans du bras au milieu de la petite plaque de l'écussion: il y a des petits trous C. à ces attaches pour serrer & relâcher l'écussion quand on

pas confondre ceux sortis d'anévrysme avec ceux qui se font par la division de toutes les tuniques: car en la guérir quelquefois par la compression, & ce moyen ne convient pas ordinairement à ces derniers, parce que toute la circonférence de l'artere est dilatée, & qu'en comprimant la tumeur d'un côté, elle croît d'un autre côté. Ainsi on ne peut guérir les anévrysmes formés par la dilatation de toutes les tuniques que par l'opération, & lorsqu'ils se trouvent situés dans un endroit où on ne peut la faire sans exposer le malade à périr, il faut se contenter de diminuer le volume du sang par de fréquentes saignées, & par un régime de vie très-sobre, & d'interdire au malade tout exercice violent.

698 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 veut ; & quoique cet écusson soit fait pour comprimer la tumeur, il y a une cannelure pour laisser la liberté au sang de l'artère de passer par dessus. C'est ce qui lui a fait donner le nom de ponton, étant semblable à un pont qui n'empêche pas l'eau d'une rivière de continuer son cours ; si le porta l'espace d'une année, & la tumeur diminuant tous les jours il se trouva guéri entièrement.

Cet exemple apprend au Chirurgien qu'il doit être inventif, qu'il faut qu'il travaille à trouver des bandages & des machines capables de guérir les maladies sans opération, & que s'il veut se servir de ceux qui ont été trouvés par nos prédécesseurs, il y doit augmenter ou diminuer selon que les dispositions des maladies le demandent. Mais quand il a épuisé toute son industrie, & que la tumeur n'a point cédé à tous ces remèdes, il faut qu'il en vienne à l'Opération qu'il doit faire avec toutes les précautions nécessaires pour se rendre maître du sang, afin que le malade ne meure pas dans le tems de l'Opération comme il est arrivé quelquefois.

Quelque éclairci que soit un Chirurgien & quoiqu'il ait déjà fait cette opération plusieurs fois, il doit se méfier de ses lumières & de son adresse, parce que dans le tems que la tumeur est ouverte il peut s'étonner par la sortie du sang qui se lance avec impétuosité ; il peut dans ce moment perdre cette présence d'esprit dont il a besoin dans un tems où il faut arrêter promptement la furie de ce sang ; c'est pourquoy je vous conseille de ne la point entreprendre sans appeler un de ses Confrères capable de l'assister de ses conseils, & de l'aider en cas de besoin, dans une opération aussi délicate & aussi hazardeuse.

Avant l'opération il faut préparer tout ce qui est nécessaire, tant les instrumens, que ce qu'il faut pour le pansement, afin d'avoir tout prêt pour n'é-

tre point obligé ni de le demander, ni de l'attendre ; sçavoir un tourniquet composé d'une ligature qui fasse deux tours, & d'un ou de deux petits bâtons de la grosseur & de la longueur du doigt, une lancette à abêcis, des ciseaux droits & courbes, un bistouri, une érine, des aiguilles courbes enfilées d'un petit fil ciré, des boutons de virgini en cas de besoin, plusieurs petites compresses de différente longueur, quantité de charpies, des poudres astringentes, un emplâtre, de grandes compresses, deux bandes, & enfin un appareil tel qu'il est gravé sur la planche XLIV. qui est à la tête de ce chapitre.

Avant l'opération le malade étant placé dans un fauteuil de crinodité, & dans la situation la plus commode pour l'Opérateur, vis-à-vis le jour, un peu penché en arrière, & le bras étendu comme pour une saignée, on placera les serviettes qui doivent être au moins quatre. Si c'est au bras droit, que soit l'artérisine, l'Opérateur fera mettre le premier qui est celui en qui il se confie le plus à sa gauche, qui embrassera le bras du malade pour comprimer l'artère quand il sera nécessaire ; il sera tenir l'avant-bras du malade par le second, qui tiendra d'une main celle du malade, & de l'autre on empoignera l'avant-bras pour empêcher qu'il ne le retire, ou ne le remue dans le tems de l'Opération ; ce serviteur sera à la droite de l'Opérateur. Le troisième sera devant lui, & tiendra un bassin sur lequel sera tout l'appareil pour en prendre à sa volonté les choses dont il aura besoin, on les remettra de même après s'en être servi : & le quatrième sera pour obéir aux ordres de l'Opérateur. Il faut qu'il y ait sur une table une chandelle ou une bougie allumée, toute prête à l'apporter en cas que l'Opérateur demande de la lumière.

Ces choses ainsi disposées, il faut avant que d'ouvrir la tumeur, songer à se rendre maître du

Si on en  
 a fait &  
 des illations.

L'invention  
 est à ce  
 re au Chi-  
 rurgien.

Il faut  
 que le  
 malade,

Trouve le moyen de régler la force du sang.

DES OPERATIONS DE CHIRURGIE, 701

Le sang, & empêcher qu'il n'en sorte qu'autant que l'on voudra : il y a trois moyens pour y parvenir, le premier par la ligature avec le cordonnet, le second par les mains d'un serviteur, & le troisième par le tourniquet.

Méthode de l'ancien. Les anciens prenoient une grosse aiguille courbe enfilée d'un fort cordonnet, ils la passaient au travers du bras, ils commençoient par l'enfoncer au dessous de l'artere jusques proche l'on, ils la faisoient sortir par le milieu du muscle biceps, & par ce moyen ayant embrassé l'artere dans l'ansé du cordonnet ils le lièrent sur une compresse assez ferme pour arrêter le cours du sang dans l'artere : cette méthode a paru si cruelle aux Chirurgiens qui sont venus après, qu'ils l'ont abandonnée, & se sont contentés des mains d'un serviteur, qu'ils ont substitué à la place d'une ligature si pénible & si douloureuse.

Comment on peut rendre le sang avec les forces. Ceux qui se sont servis des mains d'un serviteur en choisissent un dont les mains fussent fortes & robustes, ils lui faisoient empoigner la brasse, deux pouces en dedans de les huit doigts, par dessous dont les extrémités comprimoient le corps de l'artere de toute sa longueur, & se faisoient ce serviteur ils ouvroient la tumeur. Ils prétendoient ce moyen très-incommode, parce que l'artere découverte ils lui disoient de soulever un peu les doigts afin de voir par le sang qui jaillissoit. Pendoit de l'ouverture pour y mettre le bouton, on en faisoit la ligature ; & refaisant appuyer les doigts ils achevoient leur opération. Cette manière est la plus simple, mais elle n'est pas la plus sûre, car les mains se peuvent lasser par une longue compression & par la durée de l'opération, & avant qu'on eût substitué une autre en sa place le malade pourroit perdre beaucoup de sang, & l'opération en seroit troublée : c'est ce qui fait que les Modernes ont inventé le tourniquet dont ils se servent

HUITIÈME DEMONSTRATION. 701

aujourd'hui, tant dans les anévrysmes que dans les amputations.

On a donné le nom de tourniquet à cette espèce de Tourne de ligature D. parce qu'en tournant deux petits bâtons B. E. passés entre le bras & une lisière F. faite d'un tissu de fil, on le serre autant qu'on veut ; c'est de cette manière que les voutiers serrent avec un bâton les cordes qui tiennent les balots sur leurs charrettes. On le pose sur cette bande circulaire G. afin de faire moins de douleur & de meurtrissure à la peau ; quand on l'a tourné suffisamment, on le fait tenir par un serviteur, qui le peut serrer ou lâcher selon la volonté de l'Opérateur ; il fut inventé il y a long-temps pendant le siège de Besançon en France-Comté par un des Chirurgiens de l'Armée : & on s'en est toujours servi depuis ce temps-là. (c.)

Le tourniquet placé deux ou trois travers de doigt au dessus du ploy du coude, le Chirurgien avec une grande lancette H. (b) ouvre la tumeur.

(a) On applique le tourniquet pour arrêter le cours du sang dans le tronc de l'artere, mais il faut comprimer le moins qu'il est possible les parties voisines. C'est pourquoi l'on met sur le corion des vaisseaux, avant que d'appliquer la compresse circulaire, une autre compresse épaisse de deux pouces. On fait sur ces compresses deux trous avec un cordon de soie ou de fil qu'on noue & qu'on laisse assez lâche pour qu'on puisse mettre dessous, & dans l'endroit opposé à celui où la compression se doit faire, une petite lame d'écaillé ou de corne un peu convexe. On fait passer entre le cordon & cette lame, un petit bâton qu'on tourne pour serrer le cordon. La compresse épaisse qui est appliquée sur les vaisseaux les comprime alors, & empêche que le cordon ne fasse des contusions aux parties latérales en les serrant trop. Le tourniquet de M. Petit, dont on parlera ailleurs, a des avantages qui le rendent préférable à celui-ci.

(b) Quand on veut ouvrir une tumeur, & qu'on craint d'offenser quelque partie qui se trouve dessous, on préfère aujourd'hui à la lancette le tranchant du bistouri. C'est l'usage des Praticiens du nos jours.

de toute sa longueur en commençant par la partie inférieure, (r) & si avec sa lancette il ne la trouve pas suffisamment ouverte, il donne quelques coups avec les ciseaux droits L. ou ces courbes K. en haut ou en bas, selon qu'il le juge à propos; puis ayant porté un doigt ou deux dans la tumeur, il en vuide tout le sang coagulé qu'il y trouve; il coupe les brides qui y sont, & en ayant ôté tout ce qui embarrassoit, il dit à celui qui tient le tourniquet du

(a) On croit devoir faire ici quelques remarques sur les différens manières de faire l'opération de l'anévrisme selon les différents espèces de cette maladie, dont on a parlé dans les remarques précédentes. Quand l'anévrisme est produit par la division de toutes les tuniques de l'artere, & que le sang s'est épanché dans le bras, il faut le faire avec un bistouri creux appliqué aux tegumens, afin de faire sortir le sang répandu dans les cellules grasses &c. il faut ensuite faire blesser le bras, introduire une sonde crenelée dans l'ouverture de l'aponeurose, glisser sur cet instrument un cathéter avec lequel on fait une incision longitudinale, qui suit le cours de l'artere, & qui s'étend au-dessus & au-dessous de l'ouverture. Ainsi quand on a fait l'incision d'un côté de l'ouverture, on retire la sonde pour la ramener de l'autre côté, afin d'y faire une incision pareille. On vuide le sang épanché sous l'aponeurose, & l'on découvre l'artere. Le sang qu'on trouve sous l'aponeurose est caillé & épaissi par coagules, dont celui qui s'est plus éloigné de l'ouverture de l'artere est moins de consistance que les autres, parce que le sang qui sort du vaisseau passe toujours derrière les coagules déjà formés.

Le sang anévrisimal est formé par la rupture de toutes les tuniques de l'artere, & que l'épanchement de sang est formé par la capsule ou par un caillot, ou lorsqu'il est par la dilatation des tuniques extérieures & par la dilatation des intérieures, il faut faire aux tegumens & à l'aponeurose une incision proportionnée à l'étendue de la tumeur pour découvrir la poche anévrismale. On ouvre ensuite cette poche qui contient quelques coagules de sang épaissi, ou un gros caillot de sang s'il s'en trouve, & l'on en ôte le plus qu'il est possible. Il est la portion du vaisseau qui est déchiré dont les tuniques sont affaiblies doit être comprise entre les deux ligatures.

le lâcher un demi-tour pour reconnaître l'endroit de l'ouverture de l'artere qui se manifeste assez par le sang qu'on en voit sortir avec violence. La playe de l'artere bien connue, c'est au Chirurgien à déterminer de quelle manière il croit pouvoir en arrêter le sang, & ce sont les dispositions qu'il y trouve qui doivent lui faire prendre parti sur l'un des trois moyens qu'il y a pour l'arrêter.

Le premier c'est de prendre du papier maché, <sup>Manière d'arrêter le sang.</sup> en faire deux petits tampons LL. & les presser sur l'ouverture de l'artere; ou bien une petite compresse M. trempée dans de l'eau simplice, & la presser maché <sup>1. Par le papier maché</sup> mettre directement sur le corps de l'artere, & par dessus, plusieurs autres compresses un peu plus grandes les unes que les autres, & ainsi arrêter le sang.

Le second est de mettre sur l'artere ouverte un caustique ou un de ces boutons de verre NNN. <sup>2. Par les boutons de verre.</sup> qui par l'escaire qu'il y fait on arrête le sang comme on fait après les amputations dans de certains Hôpitaux, où pour avoir plutôt fait on ne s'embarrasse point des douleurs que ces remèdes peuvent faire.

Le troisième, c'est avec un scalpel O. ou un déchaussoir P. de disséquer le canal de l'artere, & <sup>3. Par la ligature.</sup> l'ayant soulevé avec une égrègne Q. (r) passer par dessous une de ces aiguilles RR. enfilée d'un gros fil cicé S. qu'on noue au-dessus de l'ouverture de l'artere & qu'on serre de manière que le sang ne puisse plus couler par ce canal: (6) on laisse les

(a) On introduit l'égrègne dans l'ouverture de l'artere afin de la soulever. L'égrègne faite en équerre & moussée par son extrémité, est préférable à l'égrègne courbe & pointue, que l'Auteur propose ici.

(b) Il y a plusieurs autres manières de faire la ligature. M. Tilbaut ne dissèque point l'artere, & comprime d'un doigt la lésion, l'artere, la veine, le nerf &c. un peu de temps. Quelques autres l'ouvrent, comme M. Petit, séparant le nerf de l'artere pour ne les pas comprimer dans la ligature.

Quand on veut nouer l'artere seule comme l'Auteur le propose ici, il faut prendre garde de la piquer





706 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE;  
ques, & c'est aussi celle dont se servent les meilleurs Praticiens d'aujourd'hui. (a)

Après l'opération faite de l'une ou l'autre de ces trois facons, il faut passer le malade. Si on s'est servi de la premiere ou de la seconde, il faut bien tamponner la playe avec ces bourdonnets T T. & avec ces plumaceaux VV. & ne point épargner les

terres, afin de ne le pas lier avec elle, en est souvent éloigné d'un travers de doigt. On peut faire passer la pointe de l'aiguille entre l'une & l'autre partie, & par conséquent ne pas comprimer le nerf dans la ligature. C'est aussi pour cette même raison qu'il faut, avant de faire cette ligature, ouvrir la poche anévrysmale, sur tout si elle est considérable, car si on lient l'artere au-dessus & au-dessous de la poche, les ligatures compriment une trop grande portion d'artere, d'où pourroient partir quelques-uns de ces vaisseaux qui en ce cas deviendroient inutiles.

(a) La compression aplait le tuyau arteriel, la ligature le resserre en rapprochant les parois vers leur centre, les ligatures le resserrent un peu, & coagulent un peu le sang par leur vertu. La compression est préférable lorsqu'on peut trouver un point d'appui, elle n'a pas besoin alors du secours des ligatures au de celui de la ligature, car si on n'a plus pas dans celle l'un de ces deux derniers moyens, parce qu'elle en facilite le succès. Le sang arrêté le coagule, & le caillot qui se forme dans l'artere à son ouverture est un obstacle continué à l'hémorrhagie, qui sans lui recommenceroit dès qu'on auroit cessé d'employer les moyens dont on vient de parler. C'est ce qui arrivoit autrefois parce qu'on se servoit de caustiques ou de caustiques actifs, qui en brûlant une portion de l'artere ne la retrecissoient & ne la fermoient que pour un tems, & qui d'ailleurs en causant pour ainsi dire le sang, empêchoient les adhérences que le caillot auroit contractées avec les parois de l'artere. La partie caustiquée se séparoit du reste quelques jours après, & se laissoit une ouverture par où le sang sortoit, parce que l'artere n'étoit plus retrecie, & que le caillot de sang étant alors trop petit, & n'ayant point contracté d'adhérence avec les parois, étoit obligé de céder à l'impetuosité de cette liqueur.

# HUITIÈME DEMONSTRATION. 707

poudres astringentes qui sont dans cette boîte X. afin d'empêcher la sortie du sang; mais si l'on a mis en usage la ligature, il ne la faut pas lier que simplement, parce qu'on est sûr que le sang ne peut plus sortir. On ne laisse pas les premiers jours que de mettre des plumaceaux couverts d'un onguent où entrent les poudres astringentes; on met de petites compresses longitudinales YY. & d'autres Z. qui se croisent en forme de X. pour mieux appuyer, puis un emplâtre long a. dont les deux extrémités soient fondues, ensuite une compresse b. de même figure, & par dessus le tout un bandage c. d. qui fasse des circulaires au dessus & au dessous du cordon, & qui se croise sur la playe, ce bandage est quasi semblable à celui de la saignée, excepté que la bande est plus large & plus longue, & qu'il ne se termine pas par un noeud. On met encore deux compresses circulaires trempées dans l'oxycrat, (a)

Pansemens  
qu'on fait  
au malade.

(a) En trempant les compresses dans quelques liqueurs, on doit avoir en vue d'empêcher le sang de tomber en mortification, & d'accrocher la dilatation des petits vaisseaux collatéraux qui doivent suppléer à l'artere principale. Ainsi il faut se servir des liqueurs chaudes & spiritueuses, qui donnent au bras une espèce de vie, jusqu'à ce que le sang vienne à l'artere en dilatare les vaisseaux collatéraux. L'oxycrat est astringent & est pas si chaud, au contraire l'eau-de-vie camphrée est si chaude & ne non pas astringente. Ainsi l'oxycrat est préférable à l'oxycrat. Il faut faire chauffer l'eau-de-vie camphrée, & ne se pas contenter d'y tremper les compresses, mais les arroser de tems en tems, de sorte que l'avant-bras soit continuellement dans une espèce de bain chaud & spiritueux. Comme la liqueur se refroidiroit toujours un peu, on lui conservera la chaleur par le moyen d'une brique chaude qu'on met à la main. Il faut avoir le soin d'examiner le bras. Lorsqu'il se sentira chaud, qu'on n'y voit point de phlyctènes, & qu'on commence à sentir un petit frémissement au poulx, on a lieu de croire que cette partie reçoit assez de nourriture & que l'opération est réussie. Ad. contraindre le bras

708 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
l'une & sur l'avant-bras, & l'autre sur le bras;  
& par dessus une bande g, qu'on pose circulairement au dessus du carpe, qu'on continue jusqu'à l'épaule, & qu'on finit par une circulaire autour du corps, observant de mettre encore au bras une compresse longitudinale & épaisse le long de l'artere afin que la compression la tienne plus forte en cet endroit, elle empêche que le sang artériel ne soit poussé avec trop de vitesse contre la ligature de l'artere.

S. suture on  
dans le lit

On conduit le malade au lit, on le couche dans une situation un peu élevée, & on pose son bras à demi ployé sur un oreiller, & de quoi qu'il ait été saigné avant l'opération, on le soigne plusieurs fois près pour éviter l'impétuosité du sang vers la partie affligée, on met auprès du malade un serviteur, qui avec la main appuie jour & nuit l'endroit de l'opération pour en empêcher l'ouverture du sang, & comme un seul serviteur ne peut le pas y résister, il y en a deux ou trois à qui l'on donne alternativement cet employ.

et me de  
vie du malade, & si  
surtout qu'on  
en doit avoir  
sous la suite

Les premiers jours on fait observer au malade un régime de vie très-sévére, afin de la point faire trop de sang: on est attentif sur tout ce qui peut arriver, & on ne relève l'appareil que trois jours après: & quand on le fait, on laisse les dernières compresses ou tampons, c'est-à-dire ce qui touche l'artere, & on attend que ces compresses ou tampons tombent d'eux-mêmes, observant toutes les fois qu'on passe le malade de lui faire empoigner le bras par un serviteur qui comprime l'artere, comme nous avons dit.

est froid, si on y apperçoit de petites phlyctenes, si l'on ne sent aucun tremblement au poulx, on doit craindre que la gangrene se survenne, & qu'on ne soit obligé d'en faire l'amputation. Il faut néanmoins n'en venir à cette extrémité, que lorsqu'il n'y a plus de ressource, & que l'avant-bras est prêt à tomber en pourriture.

# HYVITE'NE DEMONSTRATION. 709

Il ne faut point se relâcher sur l'exacritude qu'on doit apporter pour la tenue sujette, car lorsque l'on se croit en sûreté de ce côté-là, une forte impetuosité du sang, comme il est arrivé souvent, oblige de recommencer l'opération, & pour mettre le malade avant qu'il soit secouru dans le danger de perdre la vie: c'est pourquoi il ne faut rien négliger, & ne rien promettre affirmativement avant la parfaite guérison. Il faut à mesure qu'elle approche, & que la playe se remplit de chair, faire tous les jours étendre un peu davantage le bras au malade, parce que si on laisse cicatrifier la playe le bras ployé, il ne pourroit plus s'étendre par la suite, & il se trouveroit estropié, quoique guéri de son anévrysme.

C'est une chose surprenante de voir la prévention du public, qui croit que les Chirurgiens se sont obligés de donner une pension à tous ceux à qui ils ont fait une mauvaise suture. Un célèbre Chirurgien mort il y a long-temps, dont le nom est respecté chez nous & qui avoit acquis une réputation sur la suture plus grande que qui que ce soit avant lui, mourut en une année il a vu ouvert onze artères. On ne pouvoit l'accuser d'être mal-adroit, puisqu'il n'étoit personne ne lui avoir dit que lui: mais il étoit une de fautes, & de difficiles, étant appelé par tout Paris pour des bras où tous les autres avoient renoncé, qu'il ne pouvoit éviter ces malheurs qui auroient été plus fréquents à tout autre qu'à lui: s'il avoit été obligé de donner des pensions, tout le bien qu'il avoit gagné pendant quarante années de travail auroit à peine suffi.

En allant en Allemagne avec Monseigneur le Duc de Bourgogne en l'année 1703. nous passâmes par Reims, où on nous fit voir à M. Duchesne & à moi une fille de trente-ans ou environ qui avoit des mouvemens convulsifs par tout le corps, qu'on disoit être survenus ensuite d'une lague,

Ouvrit re  
dat en out  
sente à d'ou  
ter.

l'histoire sur  
à pique-pie  
s'entende a.

710 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 & dont on vouloit rendre responsable le Chirurgien qui l'avoit faite : quelques-uns de ses confreres soutenus par quelques Medecins autorisoient cette fille à lui demander une pension, & pour cet effet il y avoit un procès intenté contre lui avec des raports qui porteroient qu'il avoit piqué le tendon. P. sur le bras, & trouvant la peau vacillante sur le tendon, je les assurai qu'il n'avoit point été touché, parce qu'un tendon s'exfolie comme un os decouvert, dont il vient une chair qui s'unissant avec la peau les attache l'un à l'autre, de même que du crâne exfolié il en sort une chair qui se carrossant avec le cuir chevelu les rend adhérens l'un à l'autre. Remettant le rapport qu'en donna M. Duchesne le procès se continua, & fut interjeté au Parlement de Paris ; j'en donnai mon rapport, qui ayant été trouvé conforme à celui que les Medecins & les Chirurgiens nommés par la Cour, avoient donné, le Chirurgien gagna son procès, & se trouva par cet Arrêt déchargé de la poursuite d'un cliqué de divoices qui ayant pris le fait & cause de la fille s'étoient ameutés pour le ruiner par charité.

Je ne prévis pas soutenir que les Chirurgiens ne puissent faire quelque faute. Quel est l'homme qui n'en se trompe pas ? quelle est la profession où l'on n'a si le point ? Et pourquoi n'y a-t'il que les Chirurgiens à qui on veuille en faire payer les dommages & intérêts ? Il est d'autres Professions dont la terre couvre les fautes, & dont on ne dit mot : les Juges même qui décident souverainement la sort des humains ne se trompent-ils pas quelquefois en faisant perdre un procès à l'innocent, ou en condamnant l'innocent innocent. P. n'y a-t'il n'y a personne qui ne soit capable de faire des fautes, pourquoi ne pas compter au malheur du Chirurgien ? N'est il pas assez puni quand il en a fait quelque-une de perdre sa réputa-

Les Chir.  
 ne sont  
 innocents en  
 toutes

HUITIÈME DEMONSTRATION. 711  
 tion & ses pratiques ? Faut-il encore qu'il soit persécuté par des gens, qui malgré lui veulent devenir les pensionnaires.

FIG. XLV. POUR LA SUTURE DU TENDON.



C'est sur la main que se pratiquent le plus souvent les sures des tendons, parce qu'elle en est toute remplie, tant pour le mouvement, que pour faire ceux des doigts ; c'est aussi cette partie que l'homme présente comme un bouclier contre tout ce qui le vient attaquer, & c'est la raison pourquoi la main reçoit plus de playes que les autres parties, qui n'ont pas si souvent besoin qu'elle de l'opération que je vais vous faire voir.

Quand Monsieur Bienais Maître Chirurgien de Paris, & l'un des plus célèbres commença à Renouveler cette opération il y a cinquante ans, on le croyoit de son invention, il en eut toute la gloire, & elle eut tout l'agrément de la nouveauté ; mais ayant reconnu que plus de deux mille ans avant lui on en avoit parlé, on a trouvé qu'elle n'étoit seulement que renouvelée des Grecs ; Guidon & plusieurs autres l'ont pratiquée, il est

De a sur le  
 du tendon.

Renouveler  
 de cette opéra-  
 tion.

711 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
vrai qu'elle n'étoit plus à la mode, c'est lui qui  
l'y a fait revenir, & nous lui avons obligation  
de l'avoir essayée sur des chiens, puis de l'avoir  
faite sur des hommes, & ainsi de nous avoir en-  
couragé à faire une opération qui empêche que  
la tumeur de la tumeur ne devienne plus grande.

Il faisoit la suture du tendon dans les vieilles  
playes aussi-bien que dans les recentes; c'est-à-  
dire, dans les playes de quinze à vingt jours,  
mais non pas à celles qui étoient absolument ci-  
catrisées, comme quelques-uns nous l'ont voulu  
faire croire; car il seroit alors impossible de ra-  
moner les bouts des tendons l'un proche de l'autre,  
étant collés & unis avec leurs parties voi-  
sines.

Incisions  
qui précé-  
dent l'opé-  
ration.

Les tendons ne se croisent pas aussi aisément  
que les autres playes, où il ne faut qu'en appro-  
cher le bout, & les unir ensuit le p. le moyen  
d'une aiguille enfilée; mais aux playes des tendons  
il faut avant que de les vouloir prétuler par une  
incision pour aller chercher une des extrémités  
du tendon qui est toujours attachée au corps des  
marches, & pour celle qui tient à l'os, elle ne s'é-  
loigne guère. Par exemple à une playe transver-  
sale sur le bras, à la partie supérieure du tendon  
extenseur du doigt du milieu, soit à une playe re-  
cente, ou à une vieille, il faut commencer à fai-  
re une petite incision longitudinale avec la pointe  
des ciseaux A. à la partie supérieure de la playe,  
pour aller chercher le bout du tendon, que le corps  
du muscle extenseur a retiré en haut, & avec des  
pincettes B. le retirer & l'approcher de l'autre ex-  
trémité pour pouvoir en faire la suture; & pour  
faciliter cette approche, il faut faire venir la main  
étendue avec une petite palette C. qu'on attache  
du côté de la paume de la main pour la tenir tou-  
jours ouverte.

# HUITIÈME DEMONSTRATION.

713

On nous propose deux moyens pour faire la su-  
ture, le premier de prendre une aiguille D. enfilée  
d'un simple fil ciré E. de la passer de dehors en de-  
dans à l'un des bouts du tendon, & à l'autre de  
dedans en dehors, & ne faisant qu'un seul point  
comme à l'enfilée tier les deux bouts du fil sur une  
petite compresse ronde. Cette suture est la plus  
sûre; mais il y en a qui ne l'approuvent pas, di-  
sant que la petite compresse sur laquelle on a fait le  
nœud, empêche de voir si les deux extrémités du  
tendon sont bien jointes ensemble; & ils présentent  
l'autre manière, qui est de se servir d'une aiguille F.  
enfilée d'un double fil G. dont le bout fait une an-  
se, de la passer comme la précédente dans les deux  
extrémités du tendon, de mettre une petite com-  
presse dans l'anse, comme on faisoit à la suture  
employée, & une suture entre les deux fils, sur  
laquelle on les noue; on voit entre les deux com-  
presses si les deux bouts du tendon sont bien unis  
ensemble, & on est sûr que ces deux bouts se cicat-  
risent ainsi, le malade ne sera point estropié.

Deux mo-  
yens pour la  
suture.

Il y a une troisième manière que j'ai vu prati-  
quer à M. Ruanaise qui me paroit plus sûre que  
les deux précédentes: c'est d'avoir deux aiguilles  
HH. enfilées d'un même fil II. & les passer toutes  
deux à côté l'une de l'autre de dehors en dedans,  
puis les repasser de dedans en dehors dans l'autre  
bout du tendon, & les lier sur une de ces petites  
compresses KK. quand on voit que les extrémités  
sont suffisamment approchées l'une de l'autre: ce  
qui doit faire donner la préférence à celle-ci, c'est  
que deux fils unissent & joignent bien mieux le  
tendon qu'un seul, & par conséquent la réunion  
est plus facile à s'en faire.

Troisième  
manière plus  
sûre.

Pour faire cette suture, il faut se servir de pe-  
tites aiguilles rondes, afin de faire au tendon de petites  
incisions, afin de faire au tendon de petites  
incisions, afin de faire au tendon de petites  
incisions. Il faut en perçant les bouts des tendons les

714 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 Préparation appuyer avec le bout d'une canule courbe L. & que le fil soit tiré... pas plus gros que le passage des aiguilles, afin de ne point faire de violence pour le faire entrer: il faut encore en nouant le fil faire un peu avancer les bouts du tendon l'un sur l'autre, afin qu'ils ne s'en trouvent pas éloignés, quand même la suture se lâcheroit un peu par les petits mouvements involontaires que peut faire le muscle.

On passe  
 ment.

La suture achevée, on met dessus un petit plumaceau M. couvert de baume d'Arcurus, ou de celui du Perou, si on en peut avoir, avec l'emplâtre N. la compresse O. & la bande P. dont on fait des circulaires autour de la main: on se sert à ces playes de remèdes balsamiques pour empêcher la trop grande supuration, & sur tout on porte toujours cette palette Q. sous la main, jusqu'à ce que la playe soit entièrement cicatrisée.

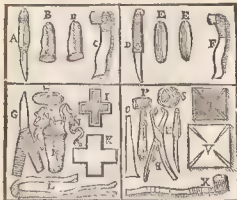
Traitement  
 du durillon  
 qui se fait

Après la cicatrice faite, il reste quelquefois un petit durillon sur la suture, & sur le froter avec un peu d'huile d'amandes douces, ou de l'huile de cer de terre. Il faut faire bécoter la main peu à peu, & la courbure insensiblement jusqu'à l'effet en qu'elle doit faire sans la violence, & faire porter le bras un tiers une mitaine pour défendre la main contre le froid. (a)

(a) On pratique rarement cette espèce de suture abandonnée par les Anciens & renouvelée par feu M. Bienville. Presque tous les Modernes la regardent comme dangereuse & inutile. En effet la piquette du tendon en la section en y arrive est suivie très souvent d'accidents très-mauvais & qu'on ne fait ordinairement cesser qu'en le divisant totalement. Outre cela les tendons servent à tirer une partie mobile qu'on peut mettre & maintenir dans une extension qui rapproche les parties divisées & \* Voyez l. en procurent le rétablissement. C'est de cette manière qu'on a traité des lésions remède à la division des tendons extenseurs des doigts des mains, & même à la rupture du tendon \* des os de M. d'Arville qui est le plus gros & le plus fort des tendons.

Pour finir les succès de cette pratique, à l'égard

FIG. XLVI. POUR LES OPERATIONS DES DOIGTS.



Il y a quatre opérations différentes qu'on fait aux doigts, la première, pour séparer des os des doigts, la seconde, pour réparer ceux qui sont courbés & crochus, la

des extenseurs des doigts des mains, on se sert d'une machine telle: blanc, A. composée d'une espèce de gouddière d'un ligott. on pose l'avant bras, & d'une plaque qu'on ajuste à la gouddière par le moyen d'une charnière & d'une goupille. Cette dernière pièce, qui est mobile, peut former avec la gouddière un angle plus ou moins moufle, selon qu'il est nécessaire pour mettre la main, dans on en applique le plat sur elle, en une extension plus ou moins grande. On sciant cette pièce par le moyen de deux crochets qui y sont attachés, & de deux étremaillères soudées à la gouddière. Quand le seul tendon extenseur du pouce est divisé, on peut le faire réparer à la plaque une autre plus petite & convenable à la largeur de ce tendon.

716 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
troisième, pour ouvrir un panaris; & la qua-  
trième, pour extirper des doigts écrasés ou gar-  
rinés.

De l'union  
& de l'ag-  
glutination  
des doigts.  
**L**es doigts tiennent ensemble par deux manie-  
res, ou par union, ou par agglutination: on  
appelle union, quand l'enfant venant au monde on  
lui trouve les doigts adhérens les uns aux autres;  
cela se fait dès la première conformation par la  
disposition de la matrice, ou par la force de l'im-  
agination de la mère, comme plusieurs autres  
choses que les enfans apportent au monde. & après  
des ulcères, ou quelque grande brûlure où la main  
aura été dépouillée de la peau on laisse par négh-  
gence les doigts se coller & se joindre ensemble,  
cela se nomme agglutination.

Comment  
on desope-  
ret ici.  
Il faut renvoyer à l'an & à l'entre de ces acci-  
dens, ce qui se fait en séparant les doigts avec un  
scalpel A. prenant garde de ne rien ôter de l'un  
pour le donner à l'autre. Si l'union étoit si exacte,  
qu'il y eût peu d'espace entre deux, le Chirur-  
gien doit voir son adresse, en coupant seule-  
ment avec patience ce qui les joignoit ensemble:  
mais s'ils étoient unis par une membrane comme  
une patte d'oie, il feroit dans l'entre-deux de  
chaque doigt couyet & enlever la membrane qui  
les unissoit, afin qu'après que les cicatrices seroient  
faites, il ne reste rien qui puisse leur nuire dans  
leurs actions.

Par l'union  
& le bandage  
Quand la separation est faite, il faut empêcher  
qu'ils ne se recollent, & pour l'éviter on met de  
petits linges entre les doigts. On peut se servir  
d'un bandage, qu'on nomme le gantlet; mais  
comme il est très-long à faire, à cause qu'il faut  
qu'avec une bande de cinq aunes de largeur il en-  
toure chaque doigt l'un après l'autre, par plusieurs  
circulaires; on doit se servir de petits doignets  
de linge B. B. trempés dans de l'eau vulnéraire.

HUITIÈME DEMONSTRATION. 717  
ou dans quelque autre liqueur dessicative, & de  
cette bande C. dont on fera des circulaires autour  
de chaque doigt.

**U**ne main est très-défigurée par des doigts Des doigts  
courbes & crochus, outre que cela est fort-crochus.  
incommode pour celui qui les porte, parce que ne  
pouvant pas les étendre, ni trop bien les plier,  
il se trouve dans l'impuissance de s'en servir dans  
beaucoup de sortes d'actions; quand il en pourroit  
faire quelques-unes, il ne peut s'en acquiesce que  
de mauvaise grâce.

Si on a recours au Chirurgien pour corriger cet-  
te difformité, & tâcher de rendre à un doigt les redresser.  
courbe, ou à plusieurs leurs actions ordinaires,  
c'est à lui à examiner la disposition où se trouvent  
ces doigts avant que de rien promettre, & avant  
que d'y travailler, car ils pourroient être dispo-  
sés de manière qu'il y auroit impossibilité de les  
redresser. Si c'est une anchilose dans les jointures,  
il faut l'amollir en la trempant dans du bouillon  
de trapes, ou en la frottant avec l'onguent de gui-  
mauve, ou les autres drogues émollientes. Si c'est  
une cicatrice mal faite qui empêche le doigt de  
se redresser, il faut le débrider par plusieurs pe-  
tits coups de bistouri D. & ensuite mettre deux  
petites échelles droites faites de bois E. E. l'une  
dessus & l'autre dessous le doigt, le bander avec  
cette bande F. & le servir tous les jours de plus  
en plus, jusqu'à ce qu'il ait repris la figure natu-  
relle.

**L**é panaris; que les Grecs appellent Paronychia, Du panaris.  
qui est dérivé de para, qui veut dire contre  
& d'onyx qui signifie ongle, est une tumeur qui  
vient à l'extrémité des doigts, & que le public ap-  
pelle mal d'aventure ou abscess; elle est causée par  
une humeur brûlante, âcre & corrosive qui con-  
sa cause.

118 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
geant le périoste, les extrémités des filamens ner-  
veux, & la chair, y fait une escarre; (a) on le  
connoit par une grande tension, une pulsation pro-  
fonde, une douleur aiguë, une chaleur brûlante,  
& la fièvre ardente qui accompagne toujours ces  
sortes de tumeurs.

Nos Anciens font de deux especes de panaris;  
l'une dont la matiere est coucée entre la peau  
& le périoste, & l'autre dont l'humour est pla-  
cée entre le périoste & l'os. Mais cette dernière  
espece est imaginaire, puisqu'il est tout-à-fait im-  
possible que la quantité de matiere qu'on en voit  
sortir puisse être coucée dans un espace qui n'a  
pas deux lignes de largeur. Elle est toujours entre  
la peau & le périoste, & toute l'extirpation du  
doigt en est abrégée; & si l'on trouve souvent  
l'os découvert, c'est que non-seulement le périoste  
a été rongé par l'acreté de la matiere, mais encore  
les ligamens qui attachent l'os de la troisième pha-  
lange à la seconde, ce qui fait que ce doigt se  
tombe par la supputation. (b)

(a) Une piqueure, un petit éclat de bois qui sera en-  
tré dans un doigt principalement à l'endos de quelques  
articulations, une excoriation, une contusion, une  
brûlure, l'irritation de quelques fibres qu'on aura épi-  
nillées, & attachant quelques-unes des excroissances  
appelées vulgairement envies, sont les causes extérieu-  
res du panaris; le virus venereux, le scrophuleux & le cha-  
creux en font quelques-unes les causes internes.

(b) Quelque l'Auteur en rejetant les sentimens des  
Anciens semble s'admettre qu'une seule espece de pa-  
naris; il faut néanmoins convenir qu'il se rencontre  
dans cette maladie beaucoup de différences qui don-  
nent lieu de la partager en plusieurs classes. Il est  
même très-important de ne pas confondre l'une de ces  
classes avec les autres, parce que chacune d'elles de-  
mande un traitement particulier. On a divisé dans la  
remarque précédente les causes du panaris, en interne  
& en externe. Cette distinction donne lieu de  
partager aussi la maladie en deux especes, dont la  
premiere demande, outre le traitement ordinaire de

Effet du  
panaris.

# HUITIÈME DEMONSTRATION. 119

La seconde, des remèdes particuliers qui détruisent le  
vice des liqueurs qui ont occasionné le malade.

De plus l'expérience qui a fait connoître aux Prati-  
ciens que cette maladie n'avait pas toujours son siege  
entre la peau & le périoste, comme ce je de l'Auteur,  
les a porté à la diviser en quatre especes par rapport aux  
endroits qu'elle occupe.

La premiere espece a son siege sous l'épiderme. Elle  
commence par former au coin de l'ongle une petite  
tumeur qui en fait le tour, & qui pour cela est appelée  
vulgairement tourelle. Un petit emplâtre d'onguent de  
la Mère lussie pour guérir ce mal. S'il se forme du pus,  
on lui donne issue en coupant l'épiderme. Il arrive quel-  
quefois que l'inflammation, détruit les adhérences natu-  
relles de la racine de l'ongle, qui ne recevant plus alors  
de nourriture est chassé au dehors par une autre ongle  
que la nature produit.

Quand la matiere se trouve precisement sous l'ongle,  
la douleur est très-vive, & se fait sentir quelquefois jus-  
qu'au conduit externe, à cause de la conduite des ten-  
dons extenseurs des doigts. Mais elle cesse dès qu'on a  
donné une issue au pus, ce que l'on fait en raillant  
l'ongle, ou en le coupant très-près en cas que la ma-  
tiere se trouve à son extrémité.

La seconde espece de panaris a son siege dans le corps  
graisseux qui entoure le doigt. Aussi c'est un véritable  
phlegmon dont les symptômes sont plus considérables  
que ceux de la premiere.

La troisième espece a son siege dans la gaine des  
tendons flexisseurs des doigts. Elle est beaucoup plus  
riche que les deux premieres especes. Pour com-  
prendre les douleurs qu'elle fait sentir & les dangers  
auxquels elle expose, il faut se rappeler l'arrangement  
des principales parties qui servent à flexer les doigts.  
C'est par le moyen du muscle profond & sublime qu'ils  
font ce mouvement. Ces muscles ont leur attache au  
conduit interne de l'os metacarpien, ils se partagent chacun  
vers le milieu de l'avant bras en quatre tendons nom-  
més flexisseurs, qui passent sous le ligament annulaire  
interne commun situé au poignet, & vont s'attacher  
vers les extrémités de tous les doigts, excepté le pouce.  
Ainsi il y a dans chaque doigt deux de ces tendons flex-  
isseurs, dont l'un vient du muscle profond & l'autre  
du muscle sublime. Le premier est attaché à la troi-  
sième phalange, & le second à la deuxième. Depuis  
le ligament annulaire interne commun jusqu'à leur  
extrémité, ils sont revêtus d'une gaine, & c'est



gaine est fortifiée par des bandes ligamenteuses dans l'étendue des deux premières phalanges des doigts. Ainsi l'espèce de panaris dont on parle ayant son siège dans cette gaine, qui dans les doigts est environnée de ligaments forts de incapable de se dissoudre, la manière ne peut qu'avec peine le manifester au dehors & cause l'indur. unguen de la tension, qui bien sûr, si l'on n'y remédie, & quelques fois même malgré les remèdes, se communiquent aux autres doigts, à la main, à l'avant-bras & même au bras. La douleur est d'autant plus grande, que les parties tendineuses, membraneuses & ligamenteuses y sont plus sujettes. Les autres, le pus se fait & dans la gaine, & se manifeste par un abcès, sans articulations des doigts, & même dans la main par une fluctuation, qu'on ne sent pas dans la longueur des phalanges, parce que la gaine y est revêtue de bandes ligamenteuses. Quand l'inflammation est parvenue au poignet, elle passe bientôt jusqu'au ligament annulaire commun, & dans le grand nombre de cellules graisseuses qui se trouvent sur le muscle quaré & sous les tendons des muscles profond & superficiel. Il se forme dans ces cellules un abcès, que le ligament annulaire commun empêche de se manifester, & qu'on ne reconnoît qu'à la violence & à la continuité de la douleur & des ac. dens. Enfin lorsque l'inflammation a été plus loin, il se forme aussi quelquefois des abcès à l'avant-bras, au coude & même au bras.

La quatrième espèce de panaris a son siège entre le périoste & l'os, & s'étend le plus à l'os osseux. On le reconnoît à une douleur profonde & vive que le malade sent au doigt. La tension, le gonflement & l'inflammation ne sont pas considérables dans les commencemens & se bornent presque toujours au doigt, la fièvre, les inflammations, les agitations & le délire surviennent comme à la troisième espèce. On voit quelquefois de petites phlegmes, le doigt paroit livide & tombé, même en mortification, si l'on n'y remédie. Le malade ne sent point de douleur au coude interne de l'humérus comme dans la troisième espèce.

Quinté ces trois espèces de panaris différentes entr'elles qui ont à leur siège & à leur symptôme, elles demandent néanmoins les mêmes remèdes dans les commencemens. La saignée répétée à proportion de la violence des accidens, la diète, les cataplasmes anodins, emollients & relolatifs, & tous ce qui est propre à calmer le sang, peuvent arrêter le mal, lorsqu'il n'a pas

S. 1710

encore fait de progrès considérables. Quelques personnes ont été guéries en traitant plusieurs fois le coute dans de l'eau et de l'huile ou dans une huile de sésame, & l'y tenant aussi long tems qu'il est possible. La chaleur de l'eau ouvre les pores, & l'huile les pousse, & peut par conséquent dissiper l'humeur épaissie.

Après avoir employé inutilement ces remèdes, on se sert d'un cataplasme ou d'un emplâtre maturatif, qui dissout le panaris et de la seconde espèce. le pus se manifeste bientôt par la fluctuation. Il faut alors ouvrir la tumeur de peur que la matière en séjourant n'occasionne un plus grand défordre dans la partie.

Quand le panaris est de la troisième espèce, le pus ne se manifeste pas si tôt, parce qu'il est retenu par la gaine des tendons qui s'étend tout par les bandes ligamenteuses des os. C'est cependant, noté aux endroits des os, & c'est à cet endroit qu'il se trouve de ces bandes ligamenteuses, qu'on reconnoît par la fluctuation, & qu'il se fait jour quelquefois, quand on tarde à l'ouvrir. Il ne faut pas craindre ces accidents qu'il surviennent, les accidents ne sont pas si terribles qu'on s'imagineroit, & si l'on s'occupe avec attention à l'extirpation du doigt une incision longitudinale, qui pénétre jusqu'à la gaine, on introduit par l'ouverture jusqu'aux dans la gaine une sonde crochue moins grosse que les sondes ordinaires, la laquelle on glisse avec adresse & avec art au bout du doigt, puis on coupe avec des ciseaux les vives de la playe, de peur qu'en se gonflant elles n'empêchent d'y introduire avec facilité un petit bourdonnet. Si l'on reconnoît le mal est plus étendu que cette incision, on la pousse jusqu'à la main. En ouvrant aussi la jointure, on fait les bandes ligamenteuses, on fait souvent cesser les accidens, & l'on avertit le progrès du mal.

Mais si ces incisions ne suffisent pas, & qu'il paroisse un abcès dans la main, on prolonge encore l'incision. Quand les accidens ne cessent pas, alors on a lieu de craindre qu'il s'est formé un abcès sur le muscle quaré. Pour y remédier, on se fait serrer le poignet, on fait entrer par l'ouverture faite à la main, & l'on fait passer sous le ligament annulaire, un couteau qui va à la sonde crochue, on l'applique on la pousse jusqu'à l'abcès, qui pénétrant entre les tendons jusqu'à l'abcès. On pousse et l'incision se fait de la main au poignet, comme le pratiqueoit feu M. Toubaut. Après toutes ces tentatives les

accidents ne diminuent quelquefois pas. Ils peuvent venir du ligament annulaire commun, dont l'inflammation & le gonflement occasionnent une compression trop forte sur les parties qui sont au dessous, & on rendon flexible que la tendon de l'annulation de la capsule & des bandes ligamenteuses ont lieu de le comprimer. S'ils viennent du ligament annulaire commun, il faut le couper. Mais il est de la prudence du Chirurgien d'avertir que le malade en sera étourdi, & qu'il ne fait cette opération que pour conserver la partie au même la vie du malade si les accidents viennent du tendon, ou l'ôte entièrement, comme M. Poutey a pratiqué. On coupe d'abord son attache à la phalange, on le tire de dessus le ligament annulaire, & on le coupe dans le corps charnu.

En remédiant à la cause principale du panaris par une ou par plusieurs des précédentes on vient de parler, on n'a encore pas touché toutes les fautes, il se forme encore quelquefois des fautes, à l'avant bras, au bras, & même quelquefois sous l'aisselle des abcès, qui s'ouvrent soit par une douille vive, par des incrustations, par le décollément de la peau, & enfin par la fluctuation. Il faut les ouvrir. On pense en premier appareil avec de la charpie, toutes les incrustations qu'on a faites, on applique sur toutes les parties gonflées ou enflammées un cataplasme résoluif, qu'on humecte de temps en temps avec une décoction d'herbes emolles. Dans les panaris sur le bras, on met le bras tendu sur des couverts des peaux boudées nets plats, trempés dans une teinture de fleurs d'hypericum, trencée avec l'esprit de vin ou dans l'esprit de Theriacal, on applique sur le reste de la playe des plumaceaux couverts de baume arceus ou d'un digestif. & l'on en recouvre les cataplasmes emollients jusqu'à ce que les cicatrices soient passées, après quoi on se sert de cataplasmes confortatifs, ou de vin arceus que, ou d'une dissolution de boue vulnéraire dans un mélange d'eau de vie & d'eau commune en égale quantité.

Si l'on a coupé le ligament annulaire, il faut faire fléchir le pouce et pendant le traitement, pour empêcher les tendons flexibles de faire une fausse. Quand le tendon flexibiliaire est coupé, on s'il s'est exfolié dans la suite des jours, comme il arrive souvent, le mouvement du doigt est perdu. En ce cas, il faut tenir le doigt à demi courbé pendant le traitement, afin qu'après la guérison, il reste toujours dans la même situation, et qu'il choquera moins la vue que s'il restait tout-

De tous les apoplexies, c'est le panaris qui est le plus douloureux, parce que l'extrémité des doigts ne pouvant pas s'étendre autant qu'il faut pour concevoir la matière qui s'y porte il s'y fait une tension excessive, qui cause une douleur insupportable, qui est augmentée par la corrosion de la matière, & agissant sur les extrémités des nerfs qui y abouissent, se fait sentir avec une violence, que les malades n'ont pas un moment de repos, & qu'on ne peut pas s'empêcher de les plâtrer par la grande douleur qu'on leur voit souffrir.

Ces tumeurs doivent être au plutôt amenées à la suppuration par les remèdes maturatifs les plus forts, comme Poëille, l'osignon de lait, le levain, la fiente de pigeon &c. le balaïon, dont on fait de petits cataplasmes qu'on renouvelle souvent, parce que la grande chaleur qui y est, les a bientôt desséchés. La gangrène y survient quelquefois, parce que le sang ne peut pas revenir de cette partie par la trop grande tension à elle est. C'est lorsqu'il en faut faire l'ouverture en plusieurs endroits qu'on y sente de la fluctuation, tant pour éviter la mortification, que pour procurer au malade le soulagement qu'il attend avec impatience.

On prend une lancette G. plus grande que celle dont on se sert pour la fistule, avec laquelle on en fait une incision longitudinale à la partie la plus courbée.

Jours tout droit. Au contraire si le tendon ne s'est point exfolié, on s'il n'a point été coupé, il faut maintenant le doigt étendu pour en conserver l'usage, & ce que si on le laisse courbé pendant le traitement, la cicatrice se formerait de manière qu'on ne pourrait point étendre le doigt sans la couper.

Quant à la quatrième espèce de panaris l'Auteur en parle au long. Il faut remarquer occasionnellement pour ouvrir cette dernière espèce, il faut pratiquer le balaïon à la lancette, &c. la pointe pointant de bas en haut, entrant l'os jusqu'à l'incision dont pétrir

714 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
terale du doigt, afin de ne pas risquer de piquer le tendon; ce qui pourroit arriver, si on se fustoit à la partie moyenne. Quoiqu'après l'ouverture il n'en sorte quelquefois que de la sérosité & du sang, cela ne laisse pas que de soulager le malade en degorgeant la partie, en diminuant l'extrême tension qui y étoit, & en donnant moyen à la matiere de ne pas s'épancher quand la section en est faite, & aux bourbillons de forer à mesure qu'ils se détachent.

Tractement  
qui la cure  
suyve.

Après que le paravis est ouvert, on se cesse point de se servir de maturatifs, & si on juge que l'usage des escarifiées ne soit plus nécessaire, on met dessus l'incision un plumaceau H. couvert de baïllicon, & par dessus un emplâtre. de diachylon gommé soit en croix de Milthe pour achever de mourir; on met une compresse K. de même figure, & on fait tenir le tout par le moyen d'une petite bande L. posée circulairement, & arrêtée au haut du doigt, qu'on met ensuivie dans un doigtier de cuir M. sur lequel, qui a de six petits cordons NN. pour l'attacher au-dessus du poignet & il faut mettre ensuite la main dans un grand fourreau, ou dans un manchon, afin que la chaleur puisse venir à maturité de l'humour, & en serrant le bras avec une écharpe, la main en jeu n'ait point de mouvement, de crainte qu'il ne pendroit en bas, il ne se jetât une division sur la partie affligée.

Dansquel  
la chair se  
bourboulle.

Il ne faut pas s'étonner si le lendemain on trouve de la chair qui a bourboulé par l'incision. Cet accident arrive toujours, parce que cette chair imbibée d'humours, se trouvant trop pressée par le petit volume du doigt, se venge à sortir en dehors, ce qu'elle ne manque pas de faire par l'ouverture qu'on a faite à la peau, elle est de couleur livide, & se fend quelquefois par la supuration. Mais si elle ne guérit point aux remèdes, &

HUITIÈME DEMONSTRATION. 715  
qu'elle continue de haucher la playe, il faudroit avec des ciseaux la couper, ce qui se fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la continuer avec le couteau.

Quand la matiere a rongé le périoste, il faut qu'elle continue de haucher l'os, il faudroit avec des ciseaux la couper, ce qui se fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la continuer avec le couteau. Comment  
on coupe  
ce malade  
en deux  
parties.  
Quand la matiere a rongé le périoste, il faut qu'elle continue de haucher l'os, il faudroit avec des ciseaux la couper, ce qui se fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la continuer avec le couteau. Comment  
on coupe  
ce malade  
en deux  
parties.

L'extirpation d'un doigt se fait en trois occasions: la première, quand il y a quelque accident; la seconde, quand il est blesé & décalé; la troisième, quand il est gangrené; la quatrième, quand un ulcère en naissant apporte un ou plusieurs doigts surmésurés.

Les maîtres qui travaillent aux hommes, sont tous les jours dans le danger d'avoir les mains & les doigts décalés par des pierres de taille qui tombent dessus, & d. les avoir pressés entre deux pièces de bois, les Chaffars courent risque de les avoir brisés par un fusil qui crovert en tirant, comme je l'ai vu arriver plusieurs fois. la première intention du Chirurgien qui est appelé, doit être de conserver & la main & les doigts, & de ne les couper que quand il n'y a aucune espérance de pouvoir les garantir de la mortification, car s'il restoit encore quelque chose pour y porter la vie, & quelque autre pour entretenir la circulation du sang, il ne faudroit point le presser, car il

C'est ou  
pour le  
malade

726 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
y viendra toujours assez-tôt quand on s'apercevra  
que la chaleur naturelle ne se communiquera plus  
à la partie. (a) Mais supposé qu'un doigt ne tint  
plus qu'à un petit lambeau de la peau ou à un des  
tendons, il faut le séparer de la main, parce que  
le tiraillement qui le feroit au tendon pourroit cau-  
ser des accidens fâcheux. Cette séparation se fait  
alors par un seul cou de ciseaux, & on panse aussitôt  
le malade avec les remèdes qui conviennent à  
la nature de la playe.

Cause & Ext. d'une  
de leur Stance publ.  
Gangrene. de l'Ac. de  
Chirurg.

La gangrene peut survenir à un doigt par l'abon-  
dance des humeurs qui auront suffoqué la chaleur  
naturelle comme dans un panaris, ou par un grand  
froid que l'on aura étouffé comme dans une sorte  
gèle; le Chirurgien doit tacher de l'y rappeler en  
y faisant des scarifications aux parties latérales,  
de crainte de toucher les tendons, & en y mettant  
de l'esprit de vin camphré, & des remèdes vifs  
& capables de se faire sentir; mais s'il trouve  
le sentiment tout à fait perdu par une gangrè-  
ne, ou sphacèle confirmé, il faut qu'il en fasse

HUITIÈME DEMONSTRATION. 727  
l'extirpation. Il y a quelques Anciens qui nous  
disent qu'il faut rompre le doigt sur un billot de  
bois, & avec un ciseau O. & un coup de ce maillet  
P. qu'on donne dessus le séparer de la main. D'au-  
tres proposent les tenailles incisives, q. pour le  
couper tout d'un coup. Mais ces deux manières  
sont désapprouvées aujourd'hui, parce qu'elles tien-  
nent plus du Boucher que du Chirurgien; & on  
veut avec plus de raison, qu'avec un bistouri droit  
R. on en fasse l'extirpation en le coupant dans  
l'une de ses trois articulations: l'appareil n'en est  
pas si effrayant, & cela est aussi-tôt fait. On met  
sur le petit moignon du doigt après l'avoir suffisam-  
ment laissé saigner, un plumaceau S. couvert d'un  
astringent, & par-dessus un emplâtre T. & une  
compresse V. coupés en croix, & le tout assujéti  
& retenu par une bande X. convenable au doigt  
qu'on vient de couper.

Manière de  
les extirper.

Pansemens  
de la playe.

On voit souvent des enfans naître avec plus de  
cinq doigts, ceux qui sont surnuméraires ne sont  
jamais si bien formés que les autres, ils sont pla-  
cés en dehors de la main proche le petit doigt;  
ils n'ont pour l'ordinaire point d'os, & quelque-  
fois point d'ongles; ils sont comme des appendi-  
ces charnues qui pendent à la main. Il y a six ans  
qu'on me fit voir un enfant qui en avoit un pareil  
à chaque main: avec mes ciseaux je lui en coupai  
un à l'instant, & je remis à couper l'autre dans un  
autre jour, ce que je fis quand il fut guéri du pre-  
mier, afin de ne lui pas trop faire de douleur  
dans un même-tems. S'il y avoit quelque phalan-  
ge osseuse ou cartilagineuse qui attachât ces doigts  
fermement à la main, on pourroit alors se servir  
d'une petite tenaille incisive, qui couperoit le tout  
en même tems & le plus proche de la main que faire  
se pourroit: on les panse ensuite comme des  
playes simples, observant sur-tout de n'y laisser  
aucune difformité.

Des doigts  
surnumérai-  
res, & ce  
qu'on prati-  
que à leur  
égard.

(a) On peut voir dans le Mercure de France, Juillet  
1724. une observation sur un écaricement des doigts du  
milieu & annulaire de la main, dont les deux der-  
nières phalanges étoient fracturées avec déplacement, les  
articulations découvertes, dix lignes des tendons exten-  
seurs déchirés & considérablement emportés, en fin la peau  
détachée de puis le milieu de la seconde phalange jus-  
qu'à la racine de l'ongle. Le succès avec lequel M.  
Caumont traita ces blessures confirme ce que l'Auteur  
dit ici sur le même sujet. Il pansa si adroitement cette  
playe que les chairs revinrent, les os fracturés se conso-  
lèrent, les artères & les nerfs se réunirent, & les os archilo-  
se, la peau se cicatrisa, & ce qui est fort remarquable,  
Personne de toutes ces parties entières fournit un point  
d'attache à chaque tendon, de sorte que les doigts re-  
couvrent leur mouvement. Ainsi M. Caumont, qui  
d'abord n'espéroit qu'avec peine de pouvoir conserver  
seulement l'extrémité des doigts, eut la satisfaction  
de leur rendre même leur mobilité.

De la transfu-  
sion.

Il y a encore une opération qu'on appelle la transfusion, qui a fait beaucoup de bruit à Paris il y a quarante ans, & quoique cette opération soit de nouvelle invention, & qu'elle ait été condamnée dès sa naissance, il faut néanmoins que le Chirurgien sache ce que c'est; c'est pourquoi avant que de finir la Démonstration des Opérations des bras, qui est la partie où elle se faisoit, j'ai trouvé à propos de vous en instruire, non pas afin de vous apprendre à la mettre en pratique, mais afin de vous en donner une juste horreur.

De son ori-  
gine, & les  
avantages  
présentés.

La transfusion consiste à trouver les moyens de faire passer du sang à quelque autre liqueur dans les vaisseaux d'un animal. Si ce qu'il m'a fallu rapporter une infinité d'expériences de différentes liqueurs qu'il faisoit entrer dans les veines d'un chien M. Denis Médecin, qui faisoit chez lui des Conférences de Philosophie & de Médecine, s'imaginant que si on pouvoit introduire du sang dans ces mêmes veines, & en même tems retirer celui qui y est, on renouveleroit la masse du sang, & qu'en y mettant un jaune sang à la place d'un vieux, on ranimeroit l'animal. Ayant communiqué sa pensée à quelques amateurs de ces sortes de Conférences, elle eut une approbation universelle: on en fit des épreuves sur quelques animaux, soit de différente, soit de même espèce; & on n'entendoit alors dans toutes les conversations que parler & publier les merveilleux effets de cette invention. Ils promettoient par avance à l'homme de le garantir par ce moyen de toutes sortes de maladies, de le faire vivre autant de tems qu'il voudroit, & de le conserver toujours dans le même état où il étoit quand on auroit commencé à lui faire la transfusion.

Moyen de  
l'aire

Il s'agissoit pour prouver ce qu'ils avançoient d'en faire des expériences sur des hommes: ils en

trouverent d'assez misérables pour les souffrir pour quelque argent, ils ouvrirent l'artere d'un veau, & par les secours d'un tuyau dont un bout étoit dans l'ouverture de l'artere, & l'autre dans une des veines du bras, ils faisoient passer le sang de cet animal dans les veines de l'homme; ils tiroient en même tems par l'autre bras autant de sang qu'ils croyoient en faire entrer. Ils firent plusieurs de ces opérations qui devoient, selon eux, avoir un succès surprenant: mais la fin funeste de ces malheureux vœux les lui en a-t-elle détruite en un jour épouvantable les hautes idées qu'ils avoient conçues, ils devinrent foux, furieux & moururent ensuite. Le Parlement informé de ce qui s'étoit passé, interrompit son autorité, & donna un Arrêt, par lequel il étoit défendu sous de rigoureuses peines de faire cette opération.

Succès des  
épreuves  
l'en en fit.

Les demi-sçavans ne se rendirent pas aisément, mais obligés de se soumettre aux ordres supérieurs, ils se retranchèrent sur la transfusion du sang, ils se retranchèrent sur l'infusion des liqueurs dans les veines. Ils en firent des épreuves de plusieurs sortes, & nous donnerent une liste des maladies qu'ils disoient devoir guérir par ce moyen; & même ils prétendoient qu'en seignant du bouillon dans les vaisseaux après une hémorrhagie, on reparoit en moins de tems le sang perdu, que s'il passoit par les voyes ordinaires: ils soutenoient toujours que si l'homme vouloit se soumettre à cette infusion des liqueurs, les maladies de quelque nature qu'elles fussent, seroient plutôt & plus sûrement guéries, que par les regles de la Médecine.

Jamais Arrêt ne fut donné plus justement pour détruire l'entêtement de ces Novateurs, & prévenir le cours de cette opération, qui seroit devenue d'une pernicieuse conséquence contre la charité du prochain, & contre la Religion, si on la leur eût laissé faire d'homme à homme, qui étoit la fin

De l'infu-  
sion qui lui  
lui subsistait

730 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ,  
qu'ils le propofoient. Mais ceux qui avoient en-  
fanté cet horrible projet font morts , & il eft pref-  
que enféveli dans l'oubli. Si je vous en parle au-  
jourd'hui , ce n'eft que pour le mettre au rang des  
opérations qui ne fe doivent jamais pratiquer.

Il eft vrai qu'on voit dans l'antiquité quelques  
traces de la transfufion & de l'infufion dont je viens  
de parler ; mais on les regardoit plutôt comme des  
entreprises chimeriques , que comme des deffeins  
raifonnables , dont on dût attendre un grand fuc-  
cès , fur tout en ces premiers tems , où les Arts  
étoient encore éloignés de la perfection : ainfi  
Ovide rapporte que des enfans voulant rajeunir  
leur pere déjà fort vieux , firent couler dans fes  
veines à la place du fang , une compofition de me-  
dicamens qu'on leur avoit apife pour venir à bout  
de leur defsein ; & qui loin de réuffir , tua leur  
cher fïfon dans la premiere épreuve qu'il en fit.  
Et certainement fi l'on confidere que le fang des  
animaux s'altère facilement par des émoions ex-  
traordinaires qui lui font communiquées au tra-  
vers de fes vaiffeaux , par des impreffions exté-  
rieures d'un air un peu plus chaud ou plus froid  
que de coutume , ou par des nouveaux alimens qui  
ne fe mêleront avec lui qu'après qu'ils auront re-  
çu plusieurs préparations qui approchent de fa na-  
ture : on conviendra que des drogues étrangères ,  
ou du fang qui n'auroit point été filtré par les or-  
ganes de l'animal , dans le fang duquel on en fait  
une infufion immédiate , ne peut manquer de trou-  
bler l'ordre des principes de cette dernière hu-  
meur , & d'y augmenter ou d'y diminuer la fer-  
mentation qui lui eft néceffaire pour y entretenir  
cette vertu vivifiante & nourricière dont le corps  
eft animé : il faudroit donc avant que de réiterer  
de femblables tentatives effayer mille & mille fois  
de rétablir par divers ingrédiens le fang fraîche-  
ment tiré d'un malade , les infufer lentement ,

HUITIÈME DEMONSTRATION. 731  
& en petit quatiez dans les veines , & prendre  
plusieurs autres précautions , mais de la maniere  
groffière dont on s'y eft comporté d'abord , on  
n'en pouvoir rien efperer d'heureux : aufi nos voi-  
fins chez qui la Chirurgie françoife s'eft acquife  
depuis long-tems une grande réputation , ont-ils  
fuivi le Jugement du Parlement de Paris , appuyé  
fur les fidèles rapports des Médecins & des Chirur-  
giens les plus célèbres de cette Ville.

*Fin de la Huitième Démonstration.*





# OPERATIONS DE CHIRURGIE.

NEUVIÈME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur les extrémités inférieures.

## DE L'AMPUTATION.



L ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous faire voir les opérations qui se pratiquent sur l'extrémité inférieure : la cuisse, la jambe & le pied sont les trois parties qui la composent. Les opérations que demandent ces parties ne sont pas moins nécessaires, & ne méritent pas moins votre application que toutes celles que vous avez vûes jusqu'à présent.

Essayez à  
former  
dans l'œil  
facile.

De toutes nos opérations celle qui fait le plus d'horreur, c'est l'amputation d'une cuisse, d'une jambe ou d'un bras. Quand on est prêt de séparer une partie de son tout, & qu'on fait réflexion sur

les moyens cruels dont on va se servir, il n'y point de Chirurgien qui ne tremble & qui ne compatisse au malheur du pauvre patient qui se trouve dans la fatale nécessité d'être privé d'une des parties de son corps pour toute sa vie.

On appelle en grec cette opération *acrotomia*, <sup>Étiologie grecque.</sup> qui est dérivé du verbe grec *acrotiazin*, qui signifie couper les extrémités du corps, parce qu'elle consiste à faire l'extirpation entière des bras & des jambes, qui sont les extrémités de notre corps. Ce qui ne peut s'exécuter sans faire sentir au malade des douleurs si violentes, qu'on ne peut pas les exprimer. C'est pourquoi le Chirurgien se défend de la faire tout autant qu'il peut, & il ne la propose qu'après avoir employé pour l'éviter tous les moyens que la bonne Chirurgie lui a inspirés, & lui a fait mettre en pratique.

L'opinion commune est que les Chirurgiens ne demandent qu'à couper, & qu'ils sont au comble de leur joye, quand ils cisenent à la main ils peuvent tailler en plein diap. Cette erreur s'est glissée jusques chez les Grands, & j'ai entendu dire au Roi, parlant des Chirurgiens Aides-Majors des Armées, qu'ils étoient fort empressés de faire ces opérations, & qu'ils comptoient leurs exploits d'une campagne par le nombre des bras & des jambes qu'ils avoient coupés. J'assurai le Roi que c'étoit l'opération qui faisoit le plus de peine au Chirurgien, & que s'il remontoit de l'empressément de faire voir son adresse, c'étoit sur les opérations qui demandent de la délicatesse, & non pas celle-là qui exige de la cruauté, & qui devroit plutôt être faite par un boucher que par un Chirurgien.

Lorsqu'on fait quelque autre opération, c'est pour conserver la partie sur laquelle on la fait. Si on travaille par exemple sur un œil, c'est pour en corriger les défauts, & le rétablir dans la fonction ordinaire, mais dans celle-ci, c'est pour dé-

Morale  
opérative  
des  
chirurgiens.

734 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 truire la partie, en la retranchant de son tout,  
 non-seulement comme inutile, mais comme per-  
 nicieuse, pouvant communiquer la pourriture &  
 ses mauvaises qualités au tout. Ainsi ce qu'on se  
 propose dans cette opération, n'est pas la conser-  
 vation de la partie sur laquelle on opere, mais  
 celle de toute la machine qui périroit sans ce se-  
 cours. C'est pourquoi le Chirurgien se trouve souvent  
 contraint d'extirper malgré lui une jambe pour  
 sauver la vie du malade; car il vaut encore mieux  
 vivre avec trois membres, que de mourir avec quatre.

But de l'o-  
 peration.

Cas où elle  
 est nécessai-  
 re.

Quand la mortification s'est emparée d'un bras  
 ou d'une jambe, & que la chaleur naturelle en est  
 absolument éteinte, on ne peut pas se dispenser de  
 le couper, puisqu'il n'y a plus de moyen d'y ra-  
 peller la vie, & qu'en différant, le mal ne peut  
 aller qu'en augmentant. Mais il faut considérer  
 deux degrés dans la mortification, le premier que  
 nous appellons gangrène, quand la partie com-  
 mence à se pourrir; & le second sphacèle, quand  
 elle est entièrement corrompue. Il y a de l'esperan-  
 ce à la gangrène, par les remèdes que je vous fe-  
 rai voir dans un moment, mais au sphacèle il n'y  
 a point d'autre remède que l'extirpation.

Cause &  
 différence  
 de la gan-  
 grène & du  
 sphacèle.

La gangrène & le sphacèle, qui sont deux mala-  
 dies qui ne diffèrent que du plus ou du moins, ont  
 une même cause, qui est l'interception du mou-  
 vement circulaire du sang; tant que ce mouvement  
 subsiste, & que par son moyen les sucs nourriciers  
 & spiritueux sont portés à une partie, elle conser-  
 ve sa chaleur, ses forces & sa vie. Mais aussitôt  
 que la distribution de ces sucs vient à cesser ou à  
 être interrompue par quelque cause que ce soit,  
 on n'y remarque plus ni chaleur, ni mouvement,  
 ni vie. En sorte que c'est la présence du sang &  
 des esprits vitaux qui entretiennent la vie dans une  
 partie, & que c'est leur absence qui la détruit, &  
 la fait tomber en mortification.

# NEUVIÈME DEMONSTRATION. 735

Cette distribution du sang qui fait uniquement  
 subsister la machine, & qui est absolument né-  
 cessaire pour en vivifier toutes les parties, peut  
 être interrompue par une infinité de maladies. Les  
 gros vaisseaux, les érébèles, les grandes inflam-  
 mations, le grand froid, les fortes compressions,  
 les dépôts subits de sérosité maligne, & les mor-  
 sures d'animaux venimeux peuvent empêcher le  
 sang de couler dans une partie, & celui qui y est,  
 de retourner vers sa source pour y recevoir une  
 nouvelle chaleur en passant par les fournaies de  
 l'oeur, de sorte que cette partie n'ayant plus de  
 communication avec le principe de la vie, elle  
 tombe en gangrène, & peu de jours après devient  
 entièrement sphacelée.

Je ne m'arrêterai pas à vous expliquer comment  
 toutes ces maladies causent la gangrène. De très-  
 habiles Médecins se sont donné la peine de nous  
 en instruire par des systèmes nouveaux qu'ils di-  
 sent très-faciles à comprendre; il seroit seulement  
 à souhaiter qu'il fût aussi aisé au Chirurgien d'ar-  
 rêter & de guérir la gangrène, qu'il est facile  
 au Médecin d'en discerner; je me contenterai de  
 vous parler des deux autres causes, qui sont les  
 grosses contusions & les grandes playes, parce  
 qu'elles obligent plus le Chirurgien d'en venir à  
 l'amputation.

Deux autres  
 causes de ces  
 maux.

La contusion est une solution de continuité des  
 parties charnues sans lésion de la peau; elle arrive  
 par une grande chute, ou par quelque coup vio-  
 lentement donné, ce qui cause une dilaceration des  
 fibres charnues & des vaisseaux capillaires qui ver-  
 sent du sang dans les espaces des chairs: s'il y a  
 quelque veine un peu considérable, déchirée & cou-  
 rante sous la peau, il s'y fait un épanche-  
 ment de sang qui inonde la partie, & qui y cause  
 une grosse tumeur avec une grande tension; ce qui  
 la gonflant avec excès, empêche les esprits vitaux

Effet de la  
 contusion.



d'y réduire, dont il peut s'en suivre la gangrène.

Pour éviter les suites d'une contusion, il faut  
Remède  
frigner le malade plusieurs fois, lui faire prendre  
un petit verre d'eau vulnéraire, dans lequel on au-  
ra mis une demi cuillerée de baume de Fioraven-  
ti, ou bien faire dissoudre deux dragmes de con-  
fection d'hyacinthe ou d'Alkermes dans une once  
d'eau de vie, & la faire avaler aussitôt: il faut  
faire bouillir dans le vin les herbes aromatiques,  
comme la sauge, le romarin, l'hysope, le fenouil  
& la marjolaine, & en tremper des compresses  
qu'on mettra chaudes sur la partie, & qu'on re-  
nouvellera très-souvent.

Si le sang extravasé ne commence pas à trans-  
pirer, & à se resoudre par ces remèdes, que la  
partie soit tendue, lourde & pesante, & qu'il y  
paroisse de l'alteration dans la couleur, il y faut  
faire de légères scarifications avec cette lancette A.  
& en laisser couler le sang pour la dégorger, &  
même pour l'exciter à sortir; il faut les laver avec  
l'eau marine tiède, & mettre dessus un cataplas-  
me fait avec les farineuses résolutive cuites en hy-  
dromel, auquel on ajoute la thérbentine, les  
poudres de roses, l'eau-de-vie, & un peu de  
thiétique.

Scarifica-  
tions & de  
l'usage,

Le lendemain si on trouve la partie toujours  
gonflée, & qu'elle ne se vivifie pas suffisamment,  
il y faut faire des incisions avec le bistouri B. &  
plus grandes & plus profondes que les scarifica-  
tions du jour précédent: si le malade a senti de la  
douleur quand on les lui a faites, & s'il en sort  
du sang, c'est signe qu'il y a encore un reste de  
vie dans la partie, & il la faut réveiller par une  
ablution d'eau-de-vie camphrée, dans laquelle  
on dissout l'Egyptiac, & par dessus les cataplas-  
mes résolutifs.

Si le soir au lieu de voir la partie desenflee, on  
y voit une tumeur ordonnée accompagnée de  
phlyctènes

phlyctènes avec un peu de douleur, il faut avec ce  
scalpel C faire des taillades profondes qui fassent  
crier le malade, les laver avec de l'esprit de vin  
ou d'eau jaune faite avec de l'esu de cloux & le  
sublimé, & redoubler les cordiaux & les sudori-  
fiques qu'on peut lui faire boire dans le vin co-  
mmune le meilleur cordial de tous. Enfin, si en cu-  
rant dans la chambre on sent une odeur douce-  
âtre, qu'en passant le malade il s'élève une vapeur  
cadavéreuse, & que la partie soit livide & in-  
sensible, c'est signe que la mortification est con-  
firmée, & n'y ayant plus d'espérance de sauver  
ce bras ou cette jambe, il faut avertir les parents  
du danger où est le malade, & se déterminer à  
en faire l'extirpation, n'y ayant plus de moyen de  
l'éviter.

Devenir de-  
gré du mal.

C'est dans les Hôpitaux des Armées durant un  
siège, ou après une bataille, qu'il y a bien des oc-  
asions de faire cette amputation: les camps de ca-  
non ou de fusil, les éclats de bombes & de gre-  
nades brisent tellement les bras & les jambes de ceux  
qui en sont blessés, qu'il est très-difficile de les  
leur sauver, & si on voit tant de soldats revenir  
avec un bras ou une jambe de bois, ce n'est pas  
qu'on le leur ait coupé de gaieté de cœur, mais  
c'est la grandeur de leurs blessures qui l'a deman-  
dé. J'en puis rendre un témoignage certain, puis-  
que dans les dernières Campagnes où M. Bette-  
rieux, M. Hanstone & moi, étions en qualité de  
Chirurgiens consultants des Armées du Roi, nous  
mâmes par Monseigneur le Duc de Bourgogne,  
il ne se faisoit point d'amputation que de l'avis de  
ces Messieurs & du mien.

Occasions  
de faire  
cette  
amputation.

Un boulet de canon emporte souvent un bras ou  
une jambe; il n'y a point pour lors de difficulté pour les  
faire sur l'opération, puisqu'elle est toute faite,  
mais le Chirurgien ne laisse pas d'avoir deux cho-  
ses à faire; la première de scier le bout de l'os qui  
est resté.

Pratique  
pour les  
membres  
amputés  
sur le  
champ de  
bataille.

718 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
n'est jamais cassé si exactement qu'il n'y ait quelques pointes qu'il faille couper, afin qu'il ne débordé pas les chairs; & la seconde c'est de prévenir l'hémorragie, ou de l'arrêter en liant les vaisseaux ou bien y appliquant les boutons de vitriol ou d'autres styptiques dont on parlera ci-après. Car quoique le sang soit ordinairement arrêté par le feu du boulet, l'escarre venant à tomber quelques jours après, le sang sortiroit en abondance, & le blessé pourroit mourir, si le Chirurgien ne se tenoit sur ses gardes. Quand la partie n'est pas tout-à-fait détachée, & qu'elle tient par quelques lambeaux de chairs, il faut avec un bistouri ou des ciseaux les couper, & panser le blessé comme si on devoit craindre quelque hémorragie. (a)

(a) Un corps contondant, comme un boulet de canon peut couper en travers la peau, les chairs & les os d'un des extrémités du corps, sans cependant la séparer tout-à-fait. La portion de peau ou de chair par laquelle elle tient encore au tout, étant altérée par ces espèces de corps, dont l'effet ne so borne pas aux endroits qu'ils touchent, il faut sur le champ achever de couper & de séparer la partie, comme l'Auteur le prescrit. Mais si cela est fait par un instrument tranchant comme une hache ou un sabre, &c. la portion de peau ou de chair par laquelle l'extrémité tiens encore au tout, ne doit point être coupée, sur tout si elle renferme les principaux troncs des vaisseaux car le commerce de circulation, qui reste, entretient la vie de cette partie. Il seroit par conséquent imprudent d'achever de la couper sans avoir tenté la réunion. L'expérience à laquelle il faut tout rapporter, autorise ce précepte, comme on le verra par un exemple tiré de M. de la Peyronie, à qui la Chirurgie est redevable d'un nombre de faits singuliers.

Un homme reçut au bras un coup de hache, qui avoit coupé obliquement l'os même du bras, & tous les muscles qui l'environnent, ne laissant d'entier que le cordon des vaisseaux, recouvert d'une bande de peau de la largeur du ponce. Le blessé ayant le bras pendu, de sorte que sa main descendoit près du genou, eut la force de le prendre avec sa main

# NEUVIÈME DEMONSTRATION.

719  
droite, & de le rapprocher lui-même du haut de l'épaule par le bras qui n'avoit subi aucune lésion. On enleva la partie avec une scie qui étoit tenue en main à l'extrémité de la partie, & on trouva la playe remplie de linge & de caillots de sang, une distance de huit pouces entre les deux parties coupées, & la portion inférieure du bras, froyée, livide & sans sentiment, aussi bien que l'avant-bras & la main; dans cet état il étoit si facile d'achever l'amputation, & si peu vraisemblable de conserver le membre, que plusieurs Chirurgiens qui accouroient, étoient d'avis de le faire. Mais M. de la Peyronie, proposant de le couper, & d'en faire une réunion qu'on n'auroit osé espérer, voulut tenter celle-ci. Pour cela il ôta quelques petites portions d'os détachées, allongea les parties autant qu'il lui fut possible, & le sang s'écoula peu à peu. On observant de la faire fenestre, pour pouvoir panser la playe, sans toucher à ce qui restoit, les os en situation; il employa pour ce que l'eau-de-vie, arrosée d'un peu de sel ammoniac, & de nitre en usage tout ce qu'il fallut, & il pouvoit appeler sa chirurgie fortelle, soit pour prévenir les accidents.

Le deuxième jour, le bras parut un peu gonflé au-dessus de la playe, il y eut à la fin de poulx à la main. Le troisième un peu de gonflement à la main, & à l'avant-bras, & le gonflement augmenta, & un peu de chaleur à la main. Le quatrième au huitième la chaleur augmenta par degrés le huitième la fèvre & le bandage fut serré, & la playe pansée à l'ordinaire. Le pansement fut fait avec des plumetons remplis dans une dissolution de colcothar, & des compresses imbibées d'un vin aromatique adonné, ce qui fut continué jusqu'au quatorze que l'appareil fut levé pour la troisième fois. Le cinquième, & le sixième la réunion. Le dix huit la cicatrice se trouva avancée, la partie presque dans son état naturel, & le battement du poulx sensible; alors M. de la Peyronie s'abstint d'un bandage roulé au fenestre; on eut soin de lever l'appareil de dix en dix jours, après vingt-cinq jours on l'ôta entièrement; & au bout de deux mois de la blessure, le malade fut entièrement guéri, à un peu d'engourdissement près dans la partie.

Si de la Peyronie étoit rencontré dans cette entreprise par l'exemple qu'il avoit eu en 1706, d'un soldat Suédois qui eut le doigt index d'une main coupée, de façon qu'il ne tenoit plus qu'à une petite entaille de

Si par une balle de mousquet les os du bras ou de la jambe sont brisés, & qu'il y ait plusieurs esquilles, comme si on avoit cassé une noix. on ne peut gueres éviter l'amputation; ou si la balle est entré dans une main ou un pied, & qu'elle y ait fait beaucoup de fracas, il est encore bien difficile de pouvoir conserver ces parties. On voulut néanmoins, le pied à un Officier de la Gendarmerie, qui à la bataille de Spire y avoit reçu un coup de mousquet; mais on fut obligé de lui couper la jambe quelques jours après, & ensuite la cuisse, à cause de la gangrène qui y survint en très-peu de tems, & dont il mourut.

Je trouve encore une maladie qui nous oblige quelquefois d'en venir à l'amputation, c'est la carie des os, qui malgré les remèdes les creuse et romme s'ils étoient rongés par les vers. Nous fûmes contraints il y a dix ans de couper la jambe à un des garçons du Château de Versailles, à cause d'une vieille carie qu'on ne put point arrêter, & qui lui rendit les os tous vermoulu, dont il a bien guéri, & il se porte encore bien aujourd'hui.

Quand il se jette une scrofle âcre & corrosive comme de l'eau-forte entre les os du corps ou du tarse, elle ne les quitte point qu'elle ne les ait fait tomber par morceaux. Il se mêle encore avec cette sérosité une humeur seraphense ou virulente, qui travaillant continuellement sur ces os, les met tellement en desordre, qu'après les avoir pansés des années entières, on se voit obligé d'en venir à l'extrême remède qui est l'amputation.

La peau qui se joint au doigt du milieu, & de ce deux autres versions, M. de la Peyronie conclut qu'on doit en toute occasion tenter la réunion des parties, & qu'il n'y a point d'inconvénient à l'essayer, & que souvent la nature ne demande qu'à être aidée pour faire des prodiges.

Enfin, si par une de ces causes que je vien à vous dire, on est obligé de recourir au dernier secours, un Chirurgien ne doit point l'entreprendre qu'il ne soit fortifié du Pavis de quelqu'un des ses Confreres, afin de ne se pas rendre seul responsable de la suite, & de n'être pas un jour exposé aux reproches du malade, qui le voyant pour le reste de sa vie privé d'un bras ou d'une jambe, pourroit s'imaginer & dire que son Chirurgien les lui auroit coupés sans une nécessité absolue: c'est pourquoi il faut faire une consultation, & appeler tel Chirurgien que le malade voudra.

L'opération résolue, avant que le Chirurgien se mette en devoir de la faire, il faut qu'il convienne de l'endroit où il la doit faire: jusqu'à présent on a établi une regle générale, que si c'est une cuisse il faut la couper le plus proche du genou, & si c'est une jambe, il faut toujours couper à l'endroit de la jarretiere, (a) quand même il n'y auroit que le pied de brisé, afin de ne pas laisser un long moignon qui embarrasseroit & incommoderoit le malade le reste de sa vie; & que si c'est un bras, il faut l'amputer le plus bas qu'il se peut, afin que laissant un grand moignon le malade puisse s'en servir, & que la difformité n'en soit pas si grande: ce sont des faits de pratique qu'on n'a voit pas encore contestés jusqu'à présent.

On convient de la maniere de couper la cuisse & le bras, mais on n'est pas d'accord sur celle de la jambe. Entre ceux qui s'écritent contre la methode des François qui coupent une jambe proche le genou quand il n'y a que le pied de perdu, Sélingon fameux Praticien de Hollande, dit qu'il faut conserver toute la jambe, & couper seulement le pied

(a) Au dessous de l'attache des muscles cruraux, & de la dent nerveuse, pour ne pas couper l'est émis des tendons de ces muscles.

au-dessus des malléoles, & ajouter ensuite un pied de son invention, qu'il fait tenir avec deux petites attelles d'acier minces & polies, qu'il fait serrer sur les côtés de la jambe avec des écroues: il dit que cette machine bien mise, a tant de fermeté qu'on peut marcher avec autant de facilité & n'a si l'on veut, ni p. d. inconv. L'on met le sus du fermement de ces derniers, & je conseille de couper tout j. rob. tout le plus bas qu'il est possible, pour peu qu'il a laissé conserver le mouvement du genou, car s'il devoit être toujours ployé, il faudroit la couper à la jarretière, pour ne laisser du tout, non qu'autant qu'il en faut pour appuyer sur la jambe de bois; mais en conservant le mouvement dans le genou, & ajoutant seulement un pied artificiel, on évite la grande difformité de la jambe de bois, & le malade peut marcher avec plus de sûreté & plus commodément.

L'ampou-  
tion du ge-  
nou est  
dangereuse.

Il y a quelques Auteurs qui proposent de couper la jambe dans l'article du genou, ils disent pour leurs raisons que l'opération en est plutôt faite, parce qu'on n'a point besoin d'employer autant de tems qu'il en faut pour scier les os. Mais cette manière n'est point approuvée par les Praticiens d'aujourd'hui qui ont vu des inconvéniens: ils disent que si la partie est tumescée, on a de la peine à en retrouver l'articulation, qu'on est obligé de biffer la rotule qui est rasée par la suite, que les deux têtes du fémur étant découvertes, il faut qu'elles s'exfolient, qu'elles ne se recouvrent pas facilement par le défaut des chairs dans le genou, & qu'enfin on n'y peut appliquer une jambe de bois qu'avec beaucoup de difficulté & d'inconvénient pour le malade.

Fabriceus ne veut pas qu'on coupe une jambe dans le sein, deux doigts au-dessus de ce qui est gangrené, il veut qu'on la coupe deux travers de doigts au-dessous de l'endroit où tout la gangrène,

c'est à dire, dans ce qui est mortifié, qu'on y applique plusieurs cauteres affectés tout rouges on corrige le reste de la mortification qui par la suite tombe par écarte, & que par ce moyen on évite la douleur & l'hémorragie. Mais toutes ces chairs mortes & brûlées s'étant séparées, elles laissent les bouts des os dénudés, qu'il faut scier une seconde fois; & comme on ne peut pas garantir que la gangrène ne fasse du progrès, parce qu'on laisse une partie qui peut ambuler à vue d'œil, il n'y a point de Chirurgiens assez hardis pour conseiller de mettre cette méthode en pratique.

Inconvé-  
nients de la  
pratique de  
Fabriceus.

Il ne suffit pas avant que de travailler, de s'être déterminé sur l'endroit où on doit couper une jambe, il faut encore avoir pris sa résolution sur la manière dont on doit arrêter le sang; car le plus difficile n'est pas d'abattre une jambe, un Boucher en feroit bien autant; mais c'est de se rendre maître du sang en l'arrêtant avec promptitude & avec sûreté: c'est alors que le Chirurgien doit donner des marques de la capacité, tant par le choix qu'il fait de la meilleure manière, que par l'adresse avec laquelle il la met en execution. La Chirurgie nous fournit trois moyens pour arrêter le sang: 1. le feu, 2. le bouton de virriol, 3. la ligature.

Le feu étoit tellement en usage chez les Anciens qu'ils s'en servoient presque dans toutes les Opérations, comme vous voyez que sont les Maréchaux dans toutes celles qu'ils font aux chevaux. Ils faisoient rougir des cauteres actuels, dont les uns étoient à bouton, d'autres en figure d'olive, & d'autres à platine; ils les appliquoient tous ardens sur les orifices des vaisseaux, aussi-tôt que le membre étoit séparé, & en brûlant ainsi les vaisseaux, & les chairs voisines, il se faisoit une éscarre qui empêchoit le sang de sortir; mais cette manière cruelle n'étoit pas sûre, parce que l'escarre venant

Tous ma-  
nieres d'ar-  
rêter le sang.

Pratique des  
Anciens

744 DES OPERATIONS DE CHIRURGIEN,  
à tomber, le sang donnoit avec la même violence que le jour de l'opération; c'est ce qui a fait qu'on a cherché des moyens plus doux que le feu.

Application  
du bouton  
de vitriol.

On a trouvé le bouton de vitriol, qui se fait avec un peu de vitriol concassé, qu'on enveloppe dans un peu de coton. On en prépare trois ou quatre qu'on met sur les orifices des vaisseaux coupés les uns après d'autres; ce vitriol venant à se fondre par l'humidité du sang, brûle & cautérise ce qu'il touche, & par le moyen de l'écarte qu'il fait il arrête le sang: c'est la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris, où on s'en sert dans toutes les amputations. Mais cette esclave a le même sort que celui qui est produit par le feu, car venant à tomber le sang peut s'échapper; c'est pourquoi on en retarde la chute le plus qu'on peut, & les Chirurgiens qui se sont servis de ce moyen, en doivent avoir des pecks toutes les fois qu'ils pansent le malade, afin d'en mettre en cas que le sang vienne à donner. (a)

De la ligature  
des vaisseaux  
froids ou  
poussés en  
arrière.

N'y ayant pas de sûreté absolue dans ces deux premières manières, les Chirurgiens modernes ont inventé la ligature des vaisseaux. & ils en ont fait des usages qui leur ont réussi, de manière qu'avec une aiguille enfilée on arrête le sang beaucoup plus sûrement qu'on ne faisoit avec le feu & le vitriol, qui ne pouvoient pas faire de desordres sans causer une extrême douleur, qu'on épargne aujourd'hui aux pauvres malades, qui d'ailleurs souffrent assez. Cette ligature se fait en deux manières, la première, en piquant le bout de l'artere avec un bec de corbin ou une pincette qui a un anneau pour servir qu'on appelle *volet à pain*, puis coulant sur l'instrument jusques sur l'artere, un fil préparé & noué, on le serre d'un double

(a) Les Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu ont depuis longtemps abandonné cette pratique, & se servent de la ligature, qui est en effet le moyen le plus sûr.

Manière de  
la faire.

nocid; & afin qu'il ne soit pas poussé hors de dessus le bout du vaisseau par les pulsations continuelles du sang arteriel, il doit y avoir à un des bouts du fil une aiguille enfilée, qu'on passe à travers le corps du vaisseau, après quoi on assure la ligature par quelques nœuds. La seconde espèce de ligature, est d'avoir deux aiguilles droites, enfilées d'un même fil bien ciré, de les passer l'un au-dessus & à côté de l'artere, & l'autre au-dessous & au-dessous; puis de les faire sortir par le jarret à deux travers de doigts au-dessus de l'incision qu'on a faite, & à un demi travers de doigts éloignées l'une de l'autre: on noue les deux bouts du fil l'un proche de l'autre sur une petite compresse, de manière que les vaisseaux sont serrés par l'anneau que le fil a fait, & le sang est arrêté sûrement, prenant garde de ne pas embarrasser dans l'anneau du fil les nerfs coupés, qui par le serrement qu'on leur feroit, causeroient des mouvements convulsifs & des trépidations, qui seroient très-sensibles au malade.

Par la description que je viens de vous faire de ces trois manières d'arrêter le sang, je ne doute point que vous ne décidiez en faveur de la troisième comme la moins douloureuse & la plus sûre: c'est aussi celle dont je me servirai d'en l'amputation que je vais vous faire en examinant ce malade dans toutes les autres, ci qu'il faut faire avant, durant, & après l'opération.

Avant l'opération, il faut préparer l'appareil, qui consiste en tout ce qui est nécessaire pour la faire, & qu'on doit avoir tout prêt sur un bassin afin de ne rien demander & de pouvoir prendre les choses à mesure qu'on en a besoin. Les préparatifs en sont grands, parce qu'il faut doubler les plumasseaux, les étirer & les comprimer, afin de ne manquer de rien, & comme il faut du temps pour tout cela, on doit les faire hors de la présence du malade,

746 DES OPÉRATIONS DE CHIRURGIE,  
qui pourroit s'épouventer par l'aspect de tant d'in-  
trumens, & de tant de charge, de compresses &  
de bandes.

En quel  
il consiste. Cet appareil comprend trois choses; 1°. les  
instrumens pour couper la jambe, 2°. ce qui est  
nécessaire pour arrêter le sang; 3°. tout ce qu'il  
faut pour panser le malade. Pour la premiere il  
faut deux compresses pour mettre sous les ligatu-  
res; savoir une longitudinale & une circulaire,  
un coussinet double afin de mieux serrer, une  
ligature de tiffu fort pour la poser un travers de  
doigt au dessus de l'entree où on doit faire l'in-  
cision, un grand couteau courbe qui ne doit point  
avoir de tranchant du côté du dos, afin que le  
Chirurgien pu s'appuyer dessus avec la main gau-  
che pour faire l'incision plus promptement, un  
grand scalpel pour couper les chairs qui sont entre  
les deux os & aussi le perioste, en cas que le cou-  
teau courbe ne l'ait pas fait, & une bonne scie bien  
afilée & un peu graissée, afin de scier les os en peu  
de tems. 2°. pour arrêter le sang, il faut une pin-  
ce faite en bec de corbin, sur laquelle il y ait un  
fil noué en lac de loup, une autre pince avec un  
anneau pour la serrer, quand on tient le bout de  
l'autre, des aiguilles, d'at-cire, de petites com-  
presses, des astringens fins de bol d'Arménie, de  
terre pillée, de sang d' dragon, &c. mix en pou-  
dre & incorporée avec les laines d'ours dont on  
couvre le p. unecraux, & trois ou quatre boutons  
de virol en cas de nécessité. 3°. Pour panser le  
malade on a trois petites compresses qu'on pose  
appuyées sur les bouts des cransaux, deux plu-  
maceux imbibés d'esprit de vin pour mettre sur les  
os coupés, quantité de plumaceaux chargés d'a-  
stringens dont on couvre toute la playe, une écou-  
pette couverte d'astringens faite d'étroupes de la  
grandeur du cul d'une assiete pour embrasser tout  
le moignon, une vessie, dans le fond de laquelle

Composé  
sur les os  
de la jambe.

N. U. V. I. E. M. E. DEMONSTRATION. 747  
il y a des poudres astringentes, & qui est fendue  
pour y mettre le moignon, un grand emplâtre &  
une compresse fendue en croix de Malthe, quatre  
cort pressées longitudinales de demi sauto de long,  
& de deux travers de doigt de largeur, une  
bande roulée à un chef, une autre de quatre ou  
de cinq sauto de long, large de quatre doigts, &  
renvée à deux chefs pour faire le bandé & qu'on  
appelle la capeline, & plusieurs serviettes pour les  
bistouris.

On fait serrer le malade assis sur un des bords ou situation la  
forte bout du lit, on sertiteur à deux sur le lit malade &  
le soutient par derrière en l'appuyant sur son estomac  
d'assiettes, on fait allonger un autre serviteur à côté du  
malade, qui est du même côté qu'on doit faire  
l'opération, lequel empoignant de ses deux mains  
le bras de l'écuelle, attire la peau en haut le plus  
qu'il peut, pour rendre l'Opérateur poss. les liga-  
tures, on met la jambe d'une serviette D.  
coulant d'au l'entree où on y fait l'incision, &  
on la lève pour y porter l'écuelle, on y place l'as-  
siète le malade, y met un genou en terre, qui la  
jambe d'au ne l'écarter en venant un quatrième  
est chargé des instrumens auprès de l'Opé-  
rateur, & on fait tenir l'appareil tout prêt pour  
le pansement par un autre serviteur; on ne peut pas  
se passer d'un assistant pour obéir aux ordres de  
celui qui opere; c'est pourquoi le grand nombre  
de serviteurs est nécessaire dans ces occasions.

L'Opérateur doit encourager son malade, & lui  
ayant fait donner un demi verre de vin pour mieux  
souffrir la douleur, il faut qu'il se place entre ses  
jambes, parce qu'ayant les deux os à scier en même-  
tems, cette situation est la plus commode, soit qu'il  
ait à faire l'amputation de la jambe droite ou de la  
gauche s'il est le plac. en dehors il faudroit scier le  
tibia le premier, & ensuite le peron, qui étant très-  
sensible pourroit se casser ou s'éclater avant que d'être



750 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 périlleuse s'il ne l'étoit pas, parce que si les dents de la scie étoient obligées de déchirer le périoste & les chairs, qui occupent l'espace qui est entre les deux os, ce seroit une augmentation de douleur pour le malade.

Tout linge-  
 tier de prati-  
 que.

Quelques Praticiens veulent qu'on prenne un morceau de linge, qu'on le fende par un de ses chefs, de manière qu'il y en ait trois; que les deux bouts fendus on les passe entre les lèvres de la playe pendant que celui qui ne l'est pas demeure en dessous, & que pendant qu'on scie les os, on fasse par un serviteur tirer ces trois bouts de bande en en haut; il prétendent que par ce trait de pratique on en reçoit deux avantages; l'un qu'en reculant les chairs, on on scie les os plus haut, ce qui empêche que les bouts des os n'excèdent les chairs après l'opération; & l'autre, que ce linge empêchant la scie de toucher aux chairs, on évite beaucoup de douleur au malade, & d'autant plus, disent-ils, que l'opération n'est pas retardée d'une minute.

Manière  
 de scier.

Avec cette scie M. on se met en devoir de scier les os au plutôt l'ayant posée dessus, & la main gauche étant appuyée sur la jambe, on va doucement jusqu'à ce qu'elle ait un peu anticipé, on va plus vite quand on sent qu'elle a mordu dans l'os, & on va très-vite quand elle est dans le corps de l'os. Si celui qui tient la jambe la levait dans ce tems, il ferroit la scie, ce qui l'empêcherait de marcher; c'est pourquoi il lui faut dire de la baisser, afin de faciliter la voye de la scie, & qu'elle puisse aller & venir sans aucun empêchement.

Ce qu'il y a  
 à faire après  
 l'amputa-  
 tion de la  
 jambe.

La jambe étant séparée, on descend aussitôt la ligature qui est au-dessous du genou, on prend une pince à bec de corbin N. ou cette pincette O. qui a un anneau pour la serrer quand on tient le vaisseau. Sur chacune des pincettes il y a un fil nommé QQ. prêt à lier le vaisseau, & aux bouts de ce fil

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 751

à chacun une aiguille RR. on dit au serviteur qui tient le tourniquet, de le lâcher un peu, pour voir par le dardement du sang, l'endroit où est le vaisseau, observant de ne se pas mettre vis-à-vis le moignon, si on ne veut pas avoir du sang dans le nez, mais un peu à côté: ayant pincé le vaisseau on donne l'instrument à tenir à un serviteur, pendant qu'on fait la ligature de la manière que j'ai dit ci-dessus. Si on ne pouvoit pas attraper le vaisseau, alors avec ces deux aiguilles SS. enfilées d'un même fil T. & passées à ses côtés, puis sorties par dessous le jartret, on s'en assureroit en y liant les deux bouts du fil sur une compresse V. comme j'ai déjà dit: ou bien on pourroit par un troisième moyen se rendre maître du vaisseau, qui est de prendre une grande aiguille courbe enfilée, la fourrer d'un côté du vaisseau, & la retirer de l'autre, en prenant un peu des chairs, & liant les deux bouts du fil sur une compresse; on arrête ainsi le sang en peu de tems, comme je l'ai fait & vu faire plusieurs fois dans les Hôpitaux des Armées. (a) La ligature bien faite directement on ordonne de lâcher le tourniquet, & si le sang ne s'élance plus, on est alors content de son opération: mais si par malheur la ligature manquoit;

(a) La ligature des vaisseaux qu'Ami troise l'art a pratiquée le premier, est un des procédés les plus importants de l'opération. Des trois manières proposées par l'Auteur, la dernière est la meilleure & la seule qui soit à présent en usage. L'Opérateur prend une aiguille courbe & enfilée d'une effere de ruban, composé de quatre ou cinq brins de fil crêlé; il l'enfoncé assez avant dans les chairs à un des côtés du vaisseau, & la retire; il la passe une seconde fois à l'autre côté du vaisseau & la retire de même; il moule le fil à deux nœuds sans y mettre de compresse; & par ce moyen le vaisseau qui en est entouré, se trouve lié avec les chairs qui l'environnent, & comprimé exactement & mollement.

Il y a deux & quelquefois trois artères considérables



752 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
on auroit recours à ces trois boutons de vi-  
troil XXX.

Le sang doit  
être à l'éc  
au plus tôt.

Il est inutile d'ordonner de laisser couler une cer-  
taine quantité de sang pour laisser dégorger la par-  
tie, il n'en sort toujours que trop quelque soin  
qu'on prenne pour l'arrêter; tout celui qui étoit  
dans la jambe est perdu, & celui des veines de la  
cuisse se vuide presque tout, tant durant l'opéra-  
tion, qu'après qu'elle est achevée, sans qu'on le  
puisse empêcher, c'est pourquoi cette quantité est  
suffisante, sans en laisser encore échapper volontai-  
rement, qui ne pourroit être que du sang artériel  
qui affoiblirait le malade plutôt que de le soula-  
ger; il faut donc l'arrêter le plutôt qu'on peut par  
la ligature, & ainsi conserver les forces du malade.

Après l'opération il faut panser le malade, ce  
qu'on doit faire avec beaucoup de diligence: tout  
étant prêt pour cet effet, on ordonne un serviteur  
qui tient le tourniquet de le tenir toujours serré  
pendant le pansement, afin que l'impulsion du  
sang ne pousse point dehors la ligature qui n'est en-  
core de lui résister que quand elle est appuyée de  
tout l'appareil, & c'est par où on commence en ap-  
pliquant dessus deux petites compresses quarrées  
YY. pour la soutenir contre les pulsations du sang  
artériel. On met sur les deux bouts des os deux pe-  
tits plumaceaux plats, imbibés d'esprit de vin, on  
couvre toutes les chairs avec des plumaceaux anns.  
épais & chargés d'astringens, & par dessus l'érou-  
pade & qui couvre tout le moignon qu'on fait en-

On panse  
sert du ma-  
laine.

qui donne du sang; ce que l'on voit lorsqu'on a li-  
ché le tourniquet. On fait la ligature de chacun supé-  
rieurement de la manière qu'on verra de dessous. Si le conduit  
qui est à la partie postérieure & presque supérieure du  
tibia, est ouvert, il y a un ramet de sang rouge, &  
se trouve à l'endroit où l'on coupe le tibia, on appli-  
que sur ce conduit un boudin net trempé dans un  
dispectique. L'on peut arrêter aussi le sang qui fournit ce  
vaisseau, dont on ne peut faire la ligature.

ETTE

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 753

trer dans une vessie à fendu exprès, & dans la-  
quelle il y a des poudres astringentes. On pose  
l'emplâtre & fendu en quatre, le milieu sur le  
moignon & dont les quatre chefs embrassent tout  
le genou, ensuite la grande compresse f qui est  
de même figure, & puis les quatre compresses lon-  
gitudinales gggg, dont le milieu des trois pre-  
mières est posé sur le moignon où elles représen-  
tent une étoile, & la quatrième fait quelques cir-  
culaires autour du moignon en embrassant les six  
chefs des trois premiers. (a)

Avant que de poser les bandages on fait un pont Position des  
ployer le genou pour mettre le moignon dans une bandages.  
figure convenable à s'appuyer sur une jambe de  
bois, on prend la bande roulée h à un chef, avec  
lequel on fait quatre ou cinq circulaires autour du  
moignon, puis l'ayant passée sur le genou, on la  
descend sur le moignon, & la remontant ainsi &  
la descendant alternativement on continue jusqu'à  
ce qu'elle soit finie; puis on arrête le bout avec  
une épingle. On prend ensuite la bande roulée à  
deux chefs d, on tient un chef dans chaque main,  
on en pose le milieu sur le moignon & montant les  
deux chefs en en-haut on y en laisse un pour y  
faire des circulaires, on le fait tenir par un servi-  
teur pendant qu'on ramène l'autre sur le moignon,  
& que l'on retourne sur le genou, pour être engagé

(a) On a bien simplifié l'appareil de l'amputation. On  
pose sur les ligatures des vaisseaux de petites compres-  
ses fort épaisses, ou de petits bourdonnets en assez grand  
de quantité pour faire une saillie au dessus des os. On  
met sur le reste des chairs des plumaceaux épais, ou de  
la charpie brute; on applique ensuite sur le moignon  
une compresse quarrée en plusieurs doubles, une com-  
presse circulaire sur le tibia, & les chefs embrassent le ge-  
nou, une autre compresse quarrée un peu plus grande que  
la première, & dont les quatre côtés embrassent les  
chefs embrassent le genou comme la première. Cir-  
culaires. On pose ensuite les longuettes & la bande.

Et b

per un nouveau circulaire, & revenir puis après sur le moignon, & continuer ainsi jusqu'à ce qu'on soit parvenu au bout de la bande, & parce que ce bandage est un de ceux qu'on fait à la tête, on lui a donné le nom de capeline, derivé de *caput*, tête. On ôte pour lors le tourniquet; mais comme le chef de la bande qui a fait les circulaires sur le genou n'est pas aussi-tôt fini que celui qui a fait les circonvolutions du moignon, on en fait de circulaires au bas de la cuisse, après avoir mis dessus une compresse fort épaisse, qui aggravaient sur les vaisseaux diminue l'impetuosité du sang vers la ligature.

Bandages  
circulaires.

Comment  
on recon-  
noît le ma-  
lade d'un  
son lit.

Les bandes bien serrées avec plusieurs épingles on reconche le malade dans son lit, on met dessous son juret un ou deux oreillers pour tenir le moignon élevé. On fait appuyer le moignon d'une main par un serviteur. & le genou de l'autre pendant quelques jours, pour empêcher par ce pressement la sortie du sang & le reséchement des bandes & afin d'avertir si le sang s'échappoit & venoit à percer les bandages. On fait donner un bouillon au malade, on le saigne deux ou trois heures après, & on fait observer un bon régime de vivre.

Relevement  
de l'appareil

On ne relève point cet appareil de deux ou trois jours, on attendroit davantage même si on ne craignoit l'hémorrhagie en le renouvelant; on leve doucement les plumaceaux, parce que le fil de la ligature des vaisseaux peut s'y être attaché: on peut alors le jeter & esser de la vessie, il n'est pas non plus nécessaire de couvrir les plumes aux d'astirgens, il faut leur en substituer d'autres couverts d'un diguatif pour procurer la supuration; mais s'il y avoit eu du pœtion à gangrène, il faut animer le digestif & le servir de remèdes spiritueux pour vivifier la playe, & en bannir tous les pœtionnaires, on continue le pansement par les mondificatifs, les incarnatifs & les desiccatifs; on ne met point d'onguent

sur les bouts des os, mais des plumaceaux trempés dans l'esprit de vin en attendant l'exfoliation. Quand elle est faite, on travaille à cicatrifier la playe, ce qui ne se fait pas aisément, parce qu'étant ronde il faut que la cicatrice s'approche depuis sa circonférence jusqu'au point du milieu.

Continuation  
du pansement.

Presque tous ceux à qui on a coupé un bras ou une jambe, se plaignent de sentir de la douleur à la partie qu'ils n'ont plus, tantôt ils disent que c'est le gros orteil, tantôt que c'est le petit doigt du pied qui les a empêché de dormir. J'en ai vu qui disoient que ces sortes de douleurs leur étoient plus insupportables que celles de leurs playes. Cela vient de ce que le cerveau séparé sans cesse une certaine quantité d'esprits animaux qui s'écoulent par les nerfs pour servir aux fonctions du corps, & que ceux qui sont destinés pour les mouvements & les sensations de la partie qui n'existe plus, & qui est séparée des autres, ne trouvant point d'emploi doivent nécessairement refluer vers le cerveau. C'est ce malheureux reflux qui excite ces continuels de douleur, ces secousses irrégulières, & ces contractions involontaires, qui fatiguent plus les malades que la douleur causée par la playe.

Il y en a qui blâment l'usage de la vessie de porc, disant qu'elle empêche qu'on ne s'aperçoive quand le sang s'échappe des vaisseaux, parce qu'elle retient tout; d'autres prétendent que c'est la fin pour laquelle il faut s'en servir, parce que ce sang échappé & retenu se mêlant avec les poudres astringentes fait un mastic qui bouche les vaisseaux & empêche l'hémorrhagie.

Controver-  
se sur l'usage  
de la vessie  
de porc, &  
d'autre au-  
près l'amputa-  
tion.

Quelques Auteurs veulent qu'après l'amputation on passe une aiguille enfilée à travers la peau de la partie supérieure du moignon, que la même aiguille en fasse autant à la partie inférieure pour nouer ces deux bouts de fil ensemble; qu'on fasse la même chose du côté droit au gauche, de sorte que

756 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
ces fils passant en croix sur la playe tirent & appro-  
chent la peau pour empêcher que les chairs ne  
soient trop découvertes. Cette pratique n'est pas  
du goût de tous les Chirurgiens, disant que quand  
l'opération est bien faite, la peau, les chairs &  
les os sont coupés également, que c'est une nou-  
velle douleur qu'on fait souffrir par ces quatre  
poins d'aiguille, & que si la peau découvrirait trop  
les chairs, un bandage convenable pourroit reme-  
dier à cet inconvénient. (a)

L'un de nos Anciens a cru rencontrer à merveil-  
le en nous proposant de faire l'amputation avec  
un grand couteau qu'on auroit fait rougir. Il a dit  
que par ce moyen on feroit d'une pierre deux  
coups, c'est-à-dire qu'on feroit l'incision, & qu'on  
cauteriseroit les vaisseaux; mais cette méthode n'a  
été approuvée ni suivie de personne.

Bossel décrit une autre manière de couper une  
jambe; il veut qu'on mette la jambe entre deux  
couperets semblables à ceux des Bouchers, enchaî-  
nés dans deux billots de bois, la jambe étant posée  
sur le tranchant de celui de dessous, il veut qu'on  
laisse tomber l'autre sur la jambe par le moyen  
d'une coulisse, & il prétend que ces deux coupe-  
rets séparés les chairs & les os plus prompte-  
ment que la scie: il ajoute qu'on a coupé plusieurs  
jambes par cette méthode, & que les blessés ont  
été bien guéris sans sentir dans l'opération qu'une  
très-légère douleur. (b)

(a) Pour empêcher que la peau ne découvre trop les  
chairs, on fait présentement l'incision circulaire en deux  
tems, comme le corseille M. Petit. On coupe d'abord  
la peau circulairement avec le couteau courbe, un bon  
pouce au dessous de l'endroit où l'on doit faire l'incision  
circulaire. On aide retire ensuite les éguillons vers la  
partie supérieure, & l'Opérateur fait l'incision circula-  
ire près de la peau qu'on a tirée.

(b) M. Verduin Chirurgien Hollandois, & M. Sabou-  
rin Chirurgien Genevois, ont aussi tous les deux dans

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 757

Je ne vous raporte pas ces divers sentimens pour  
vous exciter à les mettre en pratique; mais seule-  
ment afin que vous soyez informés des différentes  
Sectes qui s'élèvent dans la Chirurgie de tems en  
tems comme dans toutes les autres Professions, &  
je vais finir cet article par le récit de ce qui se pas-  
sa aux Invalides il y a vingt ans au sujet d'une cui-  
sse coupée. (a)

Je même tems, vers la fin du siècle passé, proposai une  
autre méthode d'amputer la jambe. On l'appelle ampu-  
tation à lambeau, parce qu'en la faisant, on conserve  
une portion des muscles jumeaux & folaire & la peau  
qui la couvre.

Après avoir placé le malade & s'être rendu maître du  
sang par le moyen d'une arriere et de M. Petit, on fit à  
la peau & à la graisse sur le tibia & le péroné, deux  
cravats de doigt au-dessous de la tubérosité du tibia, une  
incision demi-circulaire. On fait entrer au côté inté-  
rieur de la jambe à l'une des extrémités de l'incision un  
couteau plat à deux tranchans, & on le fait sortir de  
l'autre côté à l'autre extrémité de l'incision. On coupe  
ensuite, en portant ce couteau vers le pied, les muscles  
jusqu'au tendon d'Achille, de manière qu'on forme du  
bras de la jambe un lambeau dont on couvrait le moignon  
lorsqu'on a séché les os. Cette méthode a de grands avan-  
tages. Le lambeau s'applique sur l'embouchure des arte-  
res, arrête l'hémorragie, & dispense par conséquent de  
la ligature des vaisseaux; les os ne s'exfolient point; la  
playe est beaucoup plus petite qu'elle ne l'est lorsqu'on  
fait l'amputation à l'ordinaire, la supuration est par  
conséquent moins abondante & la cure beaucoup plus  
prompte. On met sur la playe plusieurs plumaceaux,  
& sur le lambeau une compresse épaisse, un emplâtre  
caoutchou, & une petite plaque concave. On soutient tout  
l'appareil par une bande serrée autant qu'il le faut pour  
appliquer exactement le lambeau sur le moignon & sur  
l'embouchure des vaisseaux. On laisse le touriquet sur la  
cuisse, & on le lâche assez pour qu'une petite quantité de  
sang aille conserver la vie du moignon. On concevra aisé-  
ment que cette méthode ne convient pas lorsque la por-  
tion des chairs qui surmonte le lambeau n'est pas saine.

(a) Comme l'amputation de la jambe, celle de la  
cuisse, celle du bras & celle du bras ne diffère

rent pas de beaucoup en elles, quant à la manière de les faire, l'Auteur s'est contenté de parler de la première. Il est certain, dant une espèce d'amputation du bras, dont la pratique est bien différente de celle des autres amputations, & qui par son importance & par la difficulté, mérite qu'on en donne, quoiqu'un peu de mots, une idée exacte. Le M. Moreau l'a fait, & a paru, & c'est le premier & depuis lui tout M. le Drac le fera.

On fait cette opération à l'articulation de l'humérus avec le coude, & c'est à l'articulation du bras d'amputation dans l'articulation. Elle est nécessaire lorsque la partie supérieure de l'humérus est fracturée, lorsqu'il y a une fracture de cet os est gonflé ou cassé, &c.

Pour la faire il faut, comme dans toutes les autres amputations, & c'est d'abord faire du sang. C'est pourquoi l'on commence par faire la ligature des principaux vaisseaux, parce qu'on ne peut se servir de tout. On fait affoler le malade sur une chaise, on lui cache le visage avec une serviette, on élève le bras qu'on doit amputer. Après avoir reconnu exactement la route des vaisseaux brachiaux, on prend l'aiguille enfilée d'un cordon, on la fait passer par dessous les vaisseaux, & sort du côté opposé à celui où elle est entrée. On noue le fil à un nœud pour arrêter le sang, & l'on touche l'artère au-dessous, & si l'on n'y sent point de battement, on fait un second nœud pour assujettir le premier. L'aiguille dont on se sert est fort grosse, tranchante sur les côtés, & fort courbe, afin que la ligature ne retombe pas avec les vaisseaux, & le trophée de la partie se coupe. On fait, parce qu'il est possible, de peur d'oblitérer les vaisseaux.

Après avoir arrêté le sang, on baigne le bras, & l'on fait avec un bistouri à la distance de trois ou quatre travers de doigt de l'acromion une incision transversale, qui divise le muscle deltoïde & pénétre jusqu'à l'os. On fait deux autres de deux ou trois travers de doigt, l'une à la partie antérieure & l'autre à la partie postérieure. Ces deux derniers doivent tomber perpendiculairement sur la première, & former avec elle une espèce de lambeau, sous lequel on porte un bistouri pour couper les deux trunks du muscle biceps vers leur attache supérieure de la capsule de l'articulation. On porte deux doigts de la main gauche vers la partie supérieure de la tête de l'humérus, on la tire à soi, & l'on

Le nommé Rabel, dont je vous ai déjà parlé, D'une expérience de Rabel, vint proposer au Roi & à M. de Louvois une épreuve qu'il disoit merveilleuse & infaillible pour arrêter toutes sortes d'hémorragies. Aucun blessé dans les Armées ne devoit plus mourir par des pertes de sang avec cette eau, il demandoit la permission d'en faire des expériences pour convaincre tout le monde de la bonté de son remède; & il percuta tant M. de Louvois qu'il obtint son consentement pour en faire l'épreuve sur un soldat des Invalides à qui l'on devoit couper la cuisse. M. Duchesne premier Medecin des Princes, fut

coupe la capsule & les autres parties qui ne l'ont pas encore été. Il faut prendre garde cependant de toucher aux vaisseaux qui sont liés. On dégage entièrement la tête de l'os, on examine si la ligature est bien faite, on achève de séparer entièrement le bras en coupant ce qui reste de chair & de peau au-dessous de la ligature pour en former une autre ligature. On fait près du corps une seconde ligature, dans laquelle on se comprend que les vaisseaux, on abaisse le lambeau supérieur pour couvrir & remplir la cavité de l'articulation, on relève le lambeau inférieur pour le joindre au supérieur, & comme il peut être trop grand, on coupe avec des ciseaux ce qui l'empiétre de l'apophyse exactement. L'on coupe par conséquent la première ligature, que la seconde se maintient. Si quelque vaisseau se donne du sang pendant l'opération, on y fait appliquer le bout du doigt ou quelque un des assistants. On laisse pendre en dehors les bouts du fil de la seconde ligature, afin de la tirer lorsqu'elle se séparera. On met sur les lambeaux joints beaucoup de charpie brute, afin de les appliquer exactement l'un à l'autre & au fond de la cavité de l'articulation, on en remplit le creux de l'os, pour faire sur les vaisseaux une compression exacte. On couvre cette charpie d'un emplâtre coupé en croix de Malthe, d'un compresse de même figure, & de trois loupettes; savoir de deux qui se croisent & dont les chefs vont jusqu'à l'autre épaule, les uns par devant, les autres par derrière, & d'une troisième un peu plus large qui les couvre & dont les chefs se croisent sur l'épaule opposée. On fonce tout l'appareil avec le bandage appelé Spica-descendant.

767 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
présent avec plusieurs autres Médecins & Chirurgiens à la myriade que fit le Chirurgien de la Maison, & l'avis le plus à Rabel qui avec le pré-juré il y joint la mort, & applique son remède de la main qu'il s'étoit proposée, & la tels bandages qu'il jugea nécessaires pour arrêter le sang; mais à peine eût-il fini qu'on vit le sang percer toutes les bandes. Il fut obligé de défaire ce qu'il avoit fait pour en mettre un autre, & doubler la dose de son remède, il fit de son sang & de son sang la partie, mais le sang continua toujours à s'échapper, le malade recut une autre dose, & en présence de tous les assistants. On le mit Rabel à M. de La Moignon, & par là on put se voir, & si fut de l'usage de Rabel sous de grandes peines de se servir d'avantage de son sang.

Quand le Chirurgien a été obligé de couper une jambe ou une cuisse pour sauver la vie à un blessé, quoiqu'il n'ait parfaitement l'usage de son homme ne laisse pas que de se faire marquer dans l'endroit de marcher par la position d'une partie qui lui étoit nécessaire pour cette raison. Il ne faut donc pas avoir un Chirurgien de l'avoir tiré du tombeau, il faut le voir qui par son art du faire et ajoute un organe sensible en conséquence de son usage à celui qui lui manque.

De la prothèse.

Cette opération est rapportée sous la quatrième & dernière espèce des opérations de l'homme & qu'on appelle prothèse, c'est-à-dire, que c'est une chose qui signifie devant, & de devant qui veut dire mettre, parce que par le moyen de cette opération on met & ajoute au corps un instrument à la place de quelque partie qu'il a perdue. On tire deux utilités de cette addition, la première, pour l'ornement comme quand on met un cil ou des dents artificielles, la seconde pour la nécessité, comme quand on ajoute un bras ou une jambe de bois: c'est particulièrement cette dernière prothèse qui

N 6<sup>ème</sup> DEMONSTRATION. 761  
est nécessaire, puisque sans son secours l'homme ne pourroit se tenir debout.

Cela qui est commun doit être faite une jambe de la main marcher, les deux autres jambes ont redonné plusieurs personnes dans la nécessité d'en porter je vous dirai seulement qu'elle doit être proportionnée à la grandeur de l'autre jambe, que la partie qui est devant doit être creusée pour embrasser le bas de la cuisse, qu'il y ait une des mains pour la lier & l'attacher à la cuisse, qu'il soit qu'elle soit comme d'un coiffon à l'encre ou d'un poêle le genre, pour éviter qu'il ne soit bledé par la chaleur du bras, qui ne doit pas être creusée, mais fermée & l'autre joint à l'extrémité de celui qui la porte.

Quand on veut un bras en corse, la dextérité de la main on est obligé de se servir de la même figure que l'autre, & l'autre la main grande & grosse à l'égal de la main droite & la sœur comme à l'ordinaire, de la cuisse on n'a qu'à la cuisse le genre pour être complé, on peut aussi le faire plus grand de l'autre cuisse, en avoir une visière, & la main et en tel on voudrait faire un bras. Un bras d'Art est tel et tel bras habillé avec la main de bois, & il est comme à l'ordinaire & se ne voit dans les autres occasions les plus particulières. Il reçoit un usage de l'ordinaire, & l'autre cuisse la jambe de bois, il s'étend à l'encre, & qu'il soit pris pour le drape, parce qu'il en avait une autre dans la cuisse.

Depuis un an ou deux le R. P. Soliman Reiz, grand Maître, qui est un des Académiciens de l'Académie des Sciences, & qui est un grand homme, de son invention de se servir de la main & de la cuisse de l'autre cuisse, par le moyen de la main première qu'on attache au moignon, on pourroit et admettre cela, & cetera, & se servir des deux mains, comme on le voit à l'ordinaire, & si l'autre que les mains ne sont de la main.

De la prothèse  
de la main  
ou d'un bras.

De la prothèse  
de la main  
ou d'un bras.

762 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 gnou faisoit agir les ressorts, on fera mouvoir le  
 poignet & les doigts de la manière qu'on voudra.  
 Cette machine n'étoit pas encore dans sa perfec-  
 tion quand il l'a présentée, si elle réussit comme  
 il l'a promis, les manchots ne pourront assez lui  
 donner de louanges.

FIG. XLVIII. POUR L'OPERATION DES VARICES.



De l'opéra-  
 tion pour  
 les varices.

ON entend par le mot de varices des veines  
 dilatées qui demandent une opération pour  
 les guérir, qu'on appelle *Kinforomus*, qui est dérivé

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 763  
 de *kifos*, qui signifie *varice*, & de *seminis*, qui  
 veut dire *cancer*, parce qu'elle consiste dans une  
 ouverture qu'on fait à ces varices ou veines dila-  
 tées & gonflées.

Les Auteurs donnent deux causes aux varices ; Deux causes  
 l'une interne, quand le sang devenu trop grossier & se mal  
 par une consistance épaissie qu'il a acquise, ne pou-  
 vant pas couler dans les veines, s'y arrête dans  
 quelque'un de leurs rameaux, où se coagulant, il  
 empêche celui qui le suit de passer, & qui le  
 poussant continuellement pour se faire passage,  
 oblige la veine de se dilater. L'autre cause externe  
 est, quand par quelque action violente ou par de  
 grands efforts le sang a fait étendre les membranes  
 d'une veine, & les contraint de former un petit  
 sac où il peut séjourner avec liberté. Si elles étoient  
 aussi fréquentes aux hommes qu'aux femmes, & si  
 nous ne remarquons pas que nous n'en trouvons  
 qu'aux cuisses & aux jambes de celles qui ont eu  
 des enfans, nous admettrions ces deux causes.  
 Mais comme les varices sont des suites de la gros-  
 sesse, il ne faut point leur chercher d'autre cause  
 que la tumeur que fait la matrice lorsqu'elle con-  
 tient un enfant, qui pesant sur les veines iliaques  
 empêche que le sang qui remonte des parties in-  
 férieures, ne puisse entrer dans la veine cave.

Il y a dans les veines des cuisses & des jam- Valvoles  
 bes beaucoup plus de valvoles que dans celles des fréquente  
 autres parties. Ce sont autant d'obstacles pour aux veines  
 aider au sang à monter & à lui faciliter son retour des cuisses.  
 vers la source. Quand le cours de ce sang est ar-  
 rêté par la grosseur de la matrice, il pèse sur ces  
 valvoles, il les dilate & fait ces petites tumeurs  
 de couleur violette qu'on voit d'espace en espace,  
 le long des extrémités inférieures, & qu'on ap-  
 pelle des varices.

On les connaît par leur couleur qui est d'un Saignes des  
 violet brun, & en appuyant avec le doigt sur la varice.

tumeur quand elle est faite de sang, elle disparoît, parce qu'il est poussé le long du vaisseau, & elle revient à la fois qu'on a levé le doigt. Les font touts autres plus espérés, & sont guérissables, parce que le sang lorsqu'on en a levé, a plus de peine à remonter en ligne directe, que quand on est couché; c'est dans cette situation qu'il peut plus facilement continuer son cours, s'il y en a quelque chose qui le retient, grande distance du ringon, & devient de la sorte, ou qui par une extrême tension se soit crevée, il faut en entreprendre la guérison.

Le moyen d'y remédier.

La chirurgie nous offre trois moyens pour remédier à cette sorte d'incision ordurée. Le premier est l'application des remèdes astringents, capables de resserrer les membranes de la veine trop étendue, comme la soie fine, ou celle des fibres, les poudres de bol d'Arménie, du sing-dragon & de terre sigillée incorporées avec le blanc d'œuf mûres dessus ce morceau de linge. A cet effet un cercle est à la main, & sera laissé long-temps sans le relever; ou bien l'emplâtre de hernie qui a beaucoup d'astringence. Le second, c'est le bandage qui se fait de deux manières; ou avec une bande simple B. large de trois travers de doigts, & longue de trois aunes, qu'on commence au pied par un étreint qu'on continue par dolores jusqu'au genou, yant au-dessus une grande compresse C. trempée dans une eau simple D. sur les éruptions des varices, afin de plus comprimer en ces endroits qu'ailleurs, l'autre manière est de faire une espee de bande E. ou de gros linge, ou de peau de chien, qui aille des anses au-dessus jusqu'au genou, taillée & proportionnée à la grosseur de la jambe où il y ait des varices. Pour la faire en dehors de la jambe avec un petit cordon G. Ce bandage étant bien fait se recouvre le jour d'un bas, & se laisse la nuit sans incommoder. Je préfère ce dernier à

De deux manières de faire le bandage.

Pour ce qu'il soit une compression égale, qu'il ne peut pas se rescher, & qu'on n'est point obligé de le remonter, le que quand on le veut, & qu'on peut le lever, & le bien pincer, les circonstances se déchaussent, ce qui oblige de les accommoder souvent. Le troisième moyen est l'incision, qui se fait à faire une ouverture à la veine pour la décompresser, ce qu'on fait de deux manières.

La première est l'ouverture de la veine avec la lancette à force H. de faire l'ouverture selon la longueur de la veine, & de la faire plus grande que celle d'une saignée, de vider tout le sang que la tumeur contient, & d'y en a de grande, de le faire sortir, de mettre un astringent sur la parie, ou bien une petite plaque de plomb I. de la main brulée, & de la laisser long-temps sans y toucher; c'est à dire pendant quelques mois, si le malade n'est point incommodé.

Première maniere de faire l'ouverture de la veine.

La seconde manière est fort ancienne, mais peu pratiquée; c'est de marquer avec l'encre K. la partie qui est sur la veine, & de la marquer de la longueur de trois travers de doigts, & de faire encore cette peau en la piquant, d'en tenir un côté & de faire tenir l'autre par un serviteur, puis avec ce bistouri L. de couper les fils du pied & l'apophyse, & l'apophyse relâchée, de disséquer avec un scalpel M. ou un deschaussant N. le vaisseau variqueux, de passer par dessous une aiguille O. enfilée de deux fils P. P. de couper ces fils du pied & l'apophyse, & d'en couler un au-dessus de la veine, & l'autre au-dessous, de tirer ces deux fils à un bon pointeau Q. de l'autre pour avoir la liberté de couper la veine entre les deux fils avec des ciseaux R. ou de la laisser si on le juge à propos. On pose cette phye comme les autres en y mettant un petit plumet ou R. couvert d'un défilé S. le premier jour, puis l'ampoule S. la compresse T. & le bandage.

Seconde maniere de faire l'ouverture de la veine.

DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
dage V. à deux chefs, pour mieux comprimer. On  
procure la supuration avec un digestif, on attend  
la chute des deux fils, & on mondifie, incarne &  
cicatrise la playe.

Je m'étonne de ce que nos Anciens ne nous ont  
pas ordonné le cautere actuel pour bûrer ces ve-  
ines comme on fait aux cheuxaux, & qu'ils se soient  
contentés de conseiller de nous servir du cautere  
potentiel, car ils veulent qu'on en mette une grosse  
pierre sur la varice, que l'escarre étant tombée,  
on procure la génération d'une bonne chair qui  
remplisse le vuide ou le sac de la vance: ils disent  
que c'est un moyen sûr de la guérir.

Choix de  
ces moyens. De tous ces moyens le meilleur est le bandage  
en forme de botte. Quand même on auroit beau-

coup de confiance aux astru-gens, & qu'on vou-  
droit s'en servir, ils seroient peu d'effet s'ils n'é-  
toient pas appuyés au bandage, & de plus une  
jambe seroit toute parsemée de varices, que le  
bandage bien fait les contendroit également, &  
même lui seul peut les guérir sans avoir besoin  
d'aucun autre secours.

La lancette Mais si une varice est telle qu'on ne puisse se  
en plus dispenser d'en faire l'ouverture, je conseille de la  
couvrée faire simplement avec la lancette, & non pas par  
pour ouvrir cette cruelle & douloureuse opération enseignée  
le vaisseau. & pratiquée par nos Anciens. La simple incision  
conserve l'usage de la veine, elle peut l'ouverture  
résermée, redonner au sang son chemin ordinaire;  
mais par l'ancienne maniere, les ligatures coupant  
la veine, c'est un canal retranché au sang qui a  
besoin de toutes ses routes pour retourner à sa  
source, & les suites de ce retranchement ne peu-  
vent devenir que facheuses.

FIG. XLIX. POUR LA SAIGNÉE DU PIED.



J'AI tâché de vous instruire hier de tout ce qui  
regarde la saignée en général. Je vous ai montré  
comment il falloit faire celle du bras, & je ne vous  
ai point parlé de celle du pied, & si j'ai entendu  
à le faire aujourd'hui, deux raisons m'y ont obli-  
gés. L'une, c'est qu'elle se fait sur une partie qui  
devoit être le sujet des opérations de ce jour, &  
l'autre, c'est qu'elle est accompagnée de circon-  
stances différentes de celle du bras qui demandent  
qu'on en fit un article séparé.

La premiere chose en quoi ces saignées diffèrent  
l'une de l'autre, c'est sur le tems de les faire, celle  
du bras se doit faire le matin, & celle du pied le  
soir. La premiere dépend du repos, & l'autre  
de l'action avant que de les faire. C'est se doit en-  
tendre quand on est le maître de choisir le tems,  
car dans une nécessité pressante les uns & les au-  
tres se font dans toutes les heures de la journée. Ce  
n'est pas sans raison qu'on choisit le matin pour la  
saignée du bras, elle est meilleure, parce que  
le sang ayant circulé librement pendant la nuit,



flexion des  
heurt pour  
ces la 2<sup>me</sup>.

Les veines s'ensuent mieux, & le sang sort avec plus de vivacité quand la veine est ouverte. Il est encore plus à propos de la faire dans le lit, que levé, parce que la chaleur du lit contribue à la mieux faire qu'après s'être refroidi, en se levant; mais au contraire pour celle du pied il faut marcher, afin que le sang descendant en-bas, puisse faire paroître les veines en les grossissant, & qu'il puisse sortir avec plus d'abondance qu'il ne seroit si on s'étoit reposé. L'expérience journalière prouve ce que je dis, & tout le monde en se déchaussant les soirs trouve les veines de ses pieds plus enflées qu'elles n'étoient le matin quand on s'est levé.

Ces saignées sont encore différentes sur la manière de les faire; on frigne le pied dans l'eau chaude, ce qu'on ne pratique pas au bras, c'est pour en faire gonfler les veines, qui étant plus éloignées du cœur, sont moins grosses que celles du bras; il en est de même que des branches des nerfs, qui sont plus grosses plus elles sont proches du tronc, & qui diminuent à mesure qu'elles s'en éloignent. C'est pourquoi on se sert d'eau chaude au pied pour suppléer à la petitesse des veines & à leur éloignement du cœur.

Aussi-tôt qu'on est entré dans la chambre du malade, il faut ordonner qu'on fasse chauffer de l'eau en cas qu'on n'ait pas eu la précaution de le faire avant l'arrivée du Chirurgien; pendant qu'elle chauffe il faut préparer un autre vaisseau, pour faire la saignée, dans lequel on met une serviette pour la propreté, afin que les pieds ne touchent point le vaisseau qui est ordinairement de bois ou de cuivre, comme un seau ou un chaudron; & pour plus grande propreté, il faut mettre une autre serviette sur le vaisseau pour passer l'eau en la versant, s'en d'en séparer les ordures qui pourroient être tombées de la chemise, en la chauffant.

chauffant, il ne faut point faire la saignée dans la même chaudron qui aura chauffé l'eau, parce qu'ayant été sur le feu il brûleroit les pieds ou les jambes du malade. Les vaisseaux les plus commodes sont ces seaux de fayence A. dont les Dames se servent pour se laver les pieds; outre qu'ils sont très-propres, & qu'il n'est pas besoin d'y mettre de serviette, c'est qu'ils sont profonds, les jambes trempent dans l'eau jusqu'à la partie inférieure.

L'eau étant versée avant que de l'approcher du malade, le Chirurgien doit voir si elle est de bonne chaleur, observant qu'elle soit un peu plus chaude qu'il ne faut, parce qu'elle a quelquefois le loisir de refroidir avant que le malade ait mis les pieds dedans, & avec un peu d'eau froide il la met dans le degré de chaleur qu'il convient. Quoiqu'on ne saigne qu'un pied, il faut faire mettre les deux pieds dans l'eau pour trois raisons: la première, c'est qu'il est plus commode au malade d'y avoir les deux pieds qu'un seul; la seconde, c'est que le sang se porte plus volontiers vers les extrémités inférieures, quand elles sont toutes les deux échauffées, que quand il n'y en a qu'une; & la troisième, c'est que si le Chirurgien trouvoit un pied trop difficile, l'autre est tout prêt pour le prendre, & ainsi il peut choisir celui qu'il trouve le plus facile, sans être obligé de faire remettre l'autre dans l'eau & d'attendre qu'il soit échauffé.

C'est un abus de croire qu'il faille plutôt saigner d'un pied que de l'autre dans certaines maladies. La grosse artère qui reçoit le sang du cœur pour l'envoyer à toute la machine, se divise au-dessus de l'os sacrum en deux grosses branches qui vont dans les cuisses, de-là dans les jambes; de sorte que le sang de l'une & celui de l'autre venant de la même source, il est indifférent de quel pied on le tire. C'est pourquoi quand le malade demande au Médecin qui ordonne la saignée; de quel

770 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 pied on la fera, il doit répondre de celui que le  
 Chirurgien voudra, parce que si le pied qu'il pre-  
 sent se trouve si difficile qu'il soit impossible de le  
 saigner, le malade ne veut point consentir qu'on  
 fasse à l'autre, ou s'il y consent par les raisons que  
 lui donne le Chirurgien, ce n'est qu'avec peine,  
 & s'il ne tire pas de cette saignée tous les avan-  
 tages qu'il s'étoit proposés, il en attribue la cause à  
 ce changement; & quelquefois étant obligé de la  
 faire au pied qui a été ordonné, on ne la fait pas  
 si bonne & si exacte, parce que les veines y  
 sont un peu petites, au lieu que si on avoit laissé  
 la ligature au Chirurgien de la faire à l'autre, dont  
 les veines sont peut-être plus grosses, il y auroit  
 fait une saignée plus profitable au malade.

Tout s'en  
 à peine,

Les pieds du malade étant dans l'eau, i. faire les  
 bistrer une espèce de temps pour les chauffer, &  
 pendant ce temps il faut dire à quelqu'un d'en faire  
 chauffer d'autre dans un coquemart ou un poëlon,  
 afin d'en avoir toujours de toute chaude, en cas  
 qu'on fût trop long-temps à chercher la veine, ou  
 pour la recueillir quand le malade trop délicat  
 n'auroit pas voulu d'abord la se offrir autour cha-  
 uide. c'est le dont être pour sentir la veine. Le Chi-  
 rurgien le fait donner un bap pour s'écarter vis-à-  
 vis le malade, & ayant mis une ongue ployée en  
 plusieurs doubles sur les genoux, il frotte les jam-  
 bes du malade en eu-bas pour faciliter la descente  
 du sang vers le pied.

Lorsque le Chirurgien croit les veines suffisam-  
 ment gonflées, il fait sortir de l'eau le pied qu'il  
 croit devoir saigner, & l'ayant mis sur son genou  
 gauche si c'est le pied droit, ou sur son genou droit  
 si c'est le gauche, il l'essuie avec la nappe, qui est  
 sur lui, & ensuite il pose la ligature E. à deux  
 travers de doigt au-dessus des mallules qu'il ne  
 serre que médiocrement; il en fait deux tours  
 comme au bras, & la note d'un nœud coulant

# NEUVIÈME DÉMONSTRATION.

771

vers la malléole externe, puis ayant touché pour  
 connoître si les veines répondent, il remet le pied  
 dans l'eau pour l'y laisser encore quelque temps. (a)

Je vous ai dit en vous montrant la saignée de la jam-  
 bras que la ligature devoit être de drap, mais pour  
 celle du pied il faut qu'elle soit d'un tissu de fil ou  
 de soie écartée, parce que le drap étant mouillé  
 se retient; ce que le tissu ne fait point, & qu'une  
 ligature de drap, quand on est obligé de beaucoup  
 serrer, ne manie point de se casser, ce qui embar-  
 rasse & retarde la saignée quand il faut chercher  
 une autre ligature. (b) Pendant que le pied est dans  
 l'eau cette seconde fois, les veines achevent de  
 se gonfler, & pendant ce temps le Chirurgien prend  
 dans son étau une lancette C. qu'il ouvre & qu'il  
 met à la bouche comme à l'usage du bras.

Il prend le point qu'il veut percer sur le genou, & chose de la  
 dont il fera la ligature plus fortement pour tenir  
 la perle & la veine plus sujette. & ayant pris sur  
 la lancette les mêmes précautions que j'ai dit ail-  
 leurs, il la pose à son point de vue ou en dehors  
 ou en dedans du pied comme elle lui conviendra,  
 & après avoir examiné les veines, il se déterminera  
 par celle qui est la plus apparente & qui lui ré-  
 pond le mieux, qui est ordinairement celle qu'en  
 appelle la saphène, qu'il ouvre ou au-dessus ou

la. Cette ligature ne comprime pas quelquefois les  
 vaisseaux assez exactement pour empêcher le retour du  
 sang. On a vu alors à quel point expressement les veines  
 meurent sur la veine un petit nœud, de carton & une  
 compresse de linge, épaisse, sur laquelle ils appliquent  
 à l'écarter la lancette. D'autres se les ont d'un tour-  
 nement d'y avoir fait sur le nœud de celui d. M. Petit.  
 (b) Au cas de l'une la ligature au-dessus de ces mal-  
 lules, je l'ai posée au-dessus de genou, à l'endroit où quel-  
 ques personnes ont leurs artères. La ligature que  
 j'ai faite en cet endroit n'est pas mouillée & se fait avec une  
 compresse posée exactement sur les veines intérieures, ce qui y  
 interrompt la circulation, & fait par conséquent le sang  
 gonfler & paroître à la saphène & à ses ramifications.

Il y a de  
 l'usage de  
 la saphène

774 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
au-dessous de la malléole sans trop enfoncer, de  
crainte de piquer le périoste qui n'en est pas beau-  
coup éloigné.

Marques de la quantité de sang. La veine ouverte on fait remettre le pied dans l'eau. Si on croit la ligature trop serrée on la lâche un peu, mais si le sang sorti pouille bien en arcade, on n'y touche point, parce que c'est une preuve qu'elle n'est point trop serrée : on laisse sortir la quantité de sang ordonnée, on en juge par le tems qu'il y a qu'il sort ; par la couleur de l'eau plus ou moins rouge, & par la teinte que le coin d'une serviette trempée dans cette eau en reçoit. Sur la fin de la saignée on voit nager dans l'eau de petits tourbillons blancs ; ce sont les fibres du sang dont la liqueur rouge a été détrempée par l'eau, qui forment des pelotons glaireux en maniere de tourbillons nagent de côté & d'autre, & s'attachent aux jambes ; quand on les voit paroître, c'est un signe assuré que la quantité du sang sorti est suffisante, & qu'il y en a du moins trois poignées. Pour lors on défait la ligature pendant que le pied reste encore dans l'eau où on le tient quelques momens pour laisser dégorgier la veine.

Conduite après la saignée.

Le pied ensuite retiré de l'eau & essuyé, on met sur l'ouverture une petite compresse quadrée un peu épaissie E. & avec une bande F. un peu plus longue que pour le bras, on en fait un bandage qu'on appelle l'estrier, parce qu'il en a la figure, & tel qu'il est représenté dans la septième planche de la première Démonstration marqué G. On essuye l'autre pied, & on remet au lit le malade à qui on fait donner un verre d'eau A. immédiatement après la saignée.

Intégration sur la sympathie.

On doit garder le sang, afin que le Médecin venant faire la visite jussé juger de la qualité & de la quantité qu'on en a tiré. Aux personnes qui ont de la foi pour la sympathie, on peut verser une aiguë d'eau froide H. dans leur sang ; si le

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 775

sang qui reste dans les veines peut être échantonné en mêlant avec de l'eau chaude celui qu'on a tiré, par la même raison il peut être rafraîchi en versant de l'eau froide sur ce même sang : il est facile de les contenter là-dessus ; & c'est guérir leur imagination à peu de frais, enlaine avec la serviette on essuye la lancette, & on se retire.

Je finis l'article de la saignée du pied en avertissant le jeune Chirurgien de n'en point faire aux filles & aux femmes que par le conseil du Médecin. Il y en a qui seignant une suppression de leurs ordinaires ou quelque autre maladie, envoient querir un Chirurgien pour les saigner du pied dans le dessein de se faire avorter. Mais il ne faut pas que le Chirurgien donne dans ce piège, & que par trop de bonne foi il fasse ce qu'on exige de lui ; si en est arrivé des affaires cruelles à des Chirurgiens qu'on a voulu, quoique innocens, rendre coupables du crime de certaines filles qui avortent après de semblables saignées, c'est pourquoi dans les cas soupçonnés, il n'en doit jamais faire qu'il ne soit muni d'une ordonnance du Médecin.

Avis sur cette lancette.

FIG. L. POUR LES PIEDS CONTREFAITS.



Pour les  
pieds con-  
uelains, &  
de l'usage.

ON voit des gens qui ont les pieds mal tournés & contrefaits ; ce défaut ne cause pas seulement de la difformité, mais il incommode encore beaucoup en marchant. Les uns les ont tournés en dehors & s'appelle en latin *valgus*, les autres en dedans & se nomme *varus*, le vulgaire les connoît sous le nom de *pieds-bœufs*.

Causés de la malva-  
lité  
tour-  
de  
des Leds.

Ces sortes de tournures des pieds viennent de trois choses ou de naissance comme quand un enfant vient au monde les pieds mal figurés, ou d'accident comme par une luxation, un coup ou un dépôt d'humours qui aura formé une *echilose*, ou d'habitude, comme quand un enfant s'accoutume à tourner les pieds en dedans. Lorsque ces mauvaises dispositions viennent de naissance elles sont difficiles à guérir ; mais quand elles sont causées par une méchante habitude qu'aura contracté

Remet-  
tre ces  
à cet  
à l'usage.

l'enfant, on peut y remédier, en mettant un petit carton A. pour redresser le pied qu'on soutient d'une petite bande B. un peu serrée, & par les soins que doit prendre la nourrice en remuant l'enfant de lui mettre les pieds dans une bonne figure, & de les y tenir par les bandes qu'elle serrera plus à l'endroit des pieds qu'ils ont ; au lieu que quand il est mal fabriqué dès la première conformation, (comme il est arrivé à un de mes parents, dont la mere grosse de lui, avoit regardé attentivement un gueux qui avoit le pied tour-à-fait tourné en dedans, car il naquit avec un pied fait comme celui du gueux, ) alors on employa toutes sortes de moyens sans pouvoir corriger ce défaut, & aujourd'hui que le parent dont je viens de parler a trente ans, son pied est comme il l'a apporté au monde.

On s'en ac-  
cident.

Quand un pied a perdu sa figure naturelle par quelque accident, comme une luxation, une playe de feu qui en aura brisé les os, ou une *anchilose*

causée par une humeur glaireuse desséchée, qui prive de leurs mouvements ordinaires les os qui les composent, c'est au Chirurgien à bien examiner l'embarras qu'il y trouve, & à se servir des remèdes capables d'amolir les ligaments & les cicatrices qui sont cause de cette méchante conformation ; comme sont les fomentations fréquentes de bouillons de tripes, les frictions oleagineuses, & les cataplasmes faits avec les herbes & les racines émollientes & mucilagineuses, comme les guimauves, le fenu-grec, la graine de lin cuite avec le beurre frais ou huile de lis. Pendant l'usage de ces remèdes, on fait tour à tour une douce violence au pied pour le mouvoir & le tourner, & on met de forts cartons, des attelles de bois, ou de petites platines de fer, qu'on serre avec une bande pour le tenir dans l'état où on a dessein de l'amener.

Si par ces moyens on croit ne pouvoir pas ch- l'usage des  
tenir ce qu'on souhaite, on a recours aux machi- basines,  
nes qui sont des bottines de cuir ou de fer G.  
qu'on fait faire proportionnées à la disposition du  
pied qu'on veut redresser ; mais comme il arrive  
souvent que dans les bottines toutes d'une piece,  
on a de la peine à faire entrer le pied mal figuré,  
ou que quand il y est, il peut n'être pas comprime  
également ni suffisamment pour le remettre  
dans sa première figure, il faut pour lors les  
faire faire de deux pieces DD. & semblables à ces  
étrus, dans lesquels on enferme quelque piece d'ar-  
genterie façonnée, & d'inégale grosseur dans son  
étendue, à laquelle on proportionne ces arcs, qui  
se divisent par la motu suivant leur longueur, &  
qu'on ferme avec le petit crochets, on enroule  
le pied dans une des moitiés, & mettant en suite  
l'autre remède par des crochets, le pied se trouve  
emboîté de manière qu'il est contraint de repren-  
dre dans la suite du tems sa figure naturelle. fin.

1776 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 1776 Les callosités & les contractions des ligamens ne  
 cadent point à ces remèdes & à ces machines, il  
 faut en venir aux malades ou à Barroge, dont les bones des eaux ont une vertu balsami-  
 que qui peut rendre le mouvement à ces par-  
 ties, & dont on a vu de bons effets sur plusieurs  
 Officiers d'Armée, qui après de grandes blessures  
 dans les articles, en sont revenus, ou moins soula-  
 gés, mais n'en ont pas pu obtenir une guéri-  
 son parfaite.

De la gro- Il arrive souvent qu'on voit des enfans qui ont  
 seur des ad- les articles plus grosses qu'elles ne doivent être,  
 joints. ce sont des extrémités d'os où sont les articula-  
 tions, qui sont portées plus que le reste de l'os,  
 & les puçtés en sont pleines d'un suc médullaire,  
 ne se font pas desséchées aussi-tôt aux uns qu'aux  
 autres, soit par le bledisme, soit par l'imbecillité de  
 la circulation naturelle; ce qui fait que ces jointures  
 demeurent grosses jusqu'à ce que la chaleur ait  
 pris le dessus, qu'elle ait usé ces parties, &  
 qu'elle leur ait donné le degré de dureté qu'elles  
 doivent avoir; la priure de ces os est pour lors  
 sensible à celles des os du juret d'un veau,  
 qu'on trouve pleins d'un suc moelleux, & il les  
 rendres & poreux, qu'ils s'écrasent aisé-  
 ment sous la dent, c'est pourquoi il ne faut pas  
 être surpris si ceux de certains enfans qui sont ain-  
 si tendus, sont plus tardifs à acquies leur solidité  
 naturelle.

Des os qui On voit encore des enfans dont les os des cuisses  
 se courbent se courbent, & prennent la figure  
 d'un arc. quand cela arrive, c'est la suite des merces  
 & de menaces, qui par l'empressement de voir  
 leurs non marcher de bonay heure font soutenir  
 par ces parties toute la masse du corps, en les  
 chargeant d'un poids plus pesant que leur force ne  
 leur permet de porter, & qui contraint les os des  
 jambes & des cuisses de ployer sous le faux & de se

Neuvième DEMONSTRATION. 777  
 sembler peu à peu, quand on s'oblige à les vou-  
 loir faire marcher avant que d'en avoir la force,  
 & on remarque que ces pauvres enfans cherchent  
 à appuyer leurs genoux l'un contre l'autre pour se  
 pouvoir soutenir, ce qui leur rend les jambes mal  
 tournées pour toute leur vie.

Quand un enfant est noué, pour parler le lan-  
 gage vulgaire, & quand on aperçoit de la cour-  
 bure à ces os, il n'y a point d'opération à faire,  
 il faut tenir l'enfant couché ou s'il est dans une chais-  
 se, & on le doit obliger à marcher; il faut at-  
 tendre que ces jointures aient pris leur état natu-  
 rel, & que ces os soient parvenus dans une disposi-  
 tion parfaite. c'est le cas avec le secours de la  
 chaleur naturelle qui fait l'un & l'autre. C'est pour-  
 quoi il ne faut point avoir d'impatience sur le  
 mal et de l'enfant avant que ces os soient per-  
 fectonnés & qu'ils aient assez de force pour por-  
 ter le poids du corps, car il ne faut pas leur de-  
 mander plus qu'ils ne peuvent.

L'Entorse est un effort qui se fait dans l'articu-  
 lation du pied par une extension violente de  
 doulaoureux des ligamens qui l'attachent aux os de  
 la jambe.

Défi- rion  
 de l'entorse.

Il y en a deux sortes, l'une quand ce sont les  
 ligamens de la molleule externe qui ont souffert,  
 & l'autre quand ce sont ceux de la molleule inter-  
 ne; la premiere se fait quand le pied s'est enfoncé  
 en dehors; celle-ci ne se fait que rarement, mais  
 l'autre arrive très souvent.

L'une & l'autre sont causées par des flux pas  
 qu'on fait en marchant, en courant, ou en saut-  
 tant, si le pied ne trouve pas un terrain égal, il  
 penche & se courbe du côté de la pente du ter-  
 rain, comme il arriva à Bordeaux à un Offi-  
 cier des cent Suisses du Roi, qui voulant sauter  
 d'une barque sur le Port, trouva un pavé inégal.

Se causes.

778 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 & panché, qui lui fit une entorse des plus fun-  
 estuelles que j'aye jamais vûes; la pesanteur de  
 son corps qui est des plus puissans, contribua à la  
 rendre plus grande; il se fit une extravasation de  
 sang dans tout le pied & toute la jambe, ce qui  
 m'obligea de le saigner cinq fois, j'appréhendai  
 même la mortification par l'engorgement qui étoit  
 dans toute la jambe: il fut obligé de demeurer  
 à Bordeaux, & ne nous vint rejoindre qu'à Tou-  
 louse.

Il y en a qui pour premier appareil font mettre  
 le pied dans un sceau d'eau de puits bien froide,  
 ils prétendent qu'il n'y a point de reperculsifs plus  
 guillans, & que la froideur de l'eau resserre les  
 ligamens trop alongés, & empêche la fluxion sur  
 la partie: d'autres conseillent, comme un remède  
 infallible, de prendre un harang salé, de le piler  
 dans un mortier, & de le mettre sur l'entorse en  
 cataplasme. Pour moi je me servis d'un petit défen-  
 seur de l'air, que je mets sur un linge E. les  
 deux premiers jours avec une compresse F. & un  
 bandage G. un peu serré.

Le troisième jour je fis un vin aromatique &  
 astringent avec le gros vin, les roses, l'absinthie,  
 le romarin, l'écorce de grenades, les noix de  
 Galles, l'alum & le sel commun. Je fomenta le  
 pied avec ce vin bien chaud, & je mets dessus  
 une compresse trempée dans ce même vin avec un  
 bandage que je fette encore plus que le premier  
 jour.

L'application de la compresse & du bandage  
 contribué autant à la guérison de l'entorse que les  
 remèdes, c'est pourquoi il faut faire avec mé-  
 thode. La compresse doit être en quatre doubles,  
 large de quatre travers de doigts, & longue d'une  
 demi aune, on la pose par son milieu sous la  
 plante du pied, les deux chefs viennent se croiser

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 779

sur le coude du pied, & vont finir chacun par un  
 circulaire qui embrasse les malléoles. La bande  
 doit être large de deux travers de doigts, & lon-  
 gue de deux aunes, on pose le premier chef à  
 l'opposé de l'entorse, afin qu'ayant passé sous le  
 pied elle le relève & le tiennent dans une situation  
 droite; on continue les circonvolutions qui se  
 croisent toutes sur le coude du pied, on finit par  
 un circulaire au-dessus des malléoles, & afin que le  
 bandage soit fait avec élégance, il doit représen-  
 ter un spica sur le pied rajusté.

Quand on s'est servi de ce vin pendant dix ou  
 douze jours, on met dessus un ciroune astringent  
 H. étendu sur un morceau de cuir, on met par-  
 dessus une simple bande L. moins longue & moins  
 large que la première, avec laquelle on fait les  
 mêmes circonvolutions, & dont on coud le der-  
 nier chef, afin de la laisser jusqu'à ce que le ma-  
 lade sente que son pied n'a plus besoin d'être  
 bandé.

Ce tems ne vient pas toujours aussitôt qu'on le  
 souhaiteroit, car quand l'entorse a été grande on  
 s'en ressent quelquefois des années entières, &  
 pour peu qu'on marche sur un terrain penchant,  
 on trouve de la disposition dans son pied de se jeter  
 du côté où il a déjà été tourné, c'est pourquoi  
 il faut avec attention regarder où on pose son pied  
 jusqu'à ce que le tems lui ait fait reprendre sa pre-  
 mière force.



FIG. LI. POUR LES DURILLONS ET LES CORS.



Est on-  
ce un  
caneu-  
de l'ongle  
du gros  
en  
veil.

L'ongle du gros doigt du pied croît quelquefois tellement par ses côtés qu'il entre dans la chair, & qu'en la piquant il y cause une douleur continuelle, ce qui fait qu'on ne peut marcher qu'avec peine : à cette chair enramée il s'y fait une excroissance qui remonte jusques sur le corps de l'ongle. C'est la coutume de consumer cette chair superflue avec de la poudre d'alun calciné, d'y mettre des emplâtres dessicatifs, & de tâcher d'y produire une cicatrice ; mais on travaille en vain tant que les pointes de l'ongle subsistent, & on ne peut point guérir qu'on n'ait ôté ces corps devenus étrangers par leur grandeur quand elle excède celle qui leur est naturelle, & par la pression extrêmement douloureuse qu'elles font à ces parties.

Une des  
causes de  
cette indi-  
position,

Cette incommodité est encore causée par un paron du foulier trop dur, qui pressant le gros doigt contre la semelle, pousse un des côtés de l'ongle au tour les deux dans les chairs ; c'est un préjudice continuel qui les oblige de s'enrayer, de croître & de faire cette indisposition, qui oux

yeux des autres paroit très-légère, & qui néanmoins au rapport de ceux qui en sont atteints est insupportable. Pour éviter ce petit malheur, il faut porter des fouliers dont le paron soit moule & élevé, & particulièrement ceux qui ont l'ongle du gros orteil dur & épais, afin qu'il ne soit point trop pressé : on remarque que les Religieux de chausses ne sont point sujets à cette incommodité, le gros ongle n'étant point contrainct par un foulier, & la liberté de pousser en dehors autant qu'il le veut.

Tous les remèdes de la Chirurgie ne peuvent point guérir sans l'opération, il n'y a ici que ce seul moyen pour y parvenir, qui est de couper de l'ongle tout ce qui est entré dans la chair. On commence par faire tremper le pied dans l'eau chaude pendant quelque tems, afin d'arolier un peu l'ongle qu'on veut couper : le malade assis sur un siège plus haut que celui sur lequel se met le Chirurgien vis-à-vis de lui, avec une serviette sur son genou, il y fait mettre le pied du malade, & avec un bistouri A. en forme de gaoif, il coupe en long la partie de l'ongle qu'il croit devoir ôter ; quand il l'a séparée du corps de l'ongle, il la prend avec des pincettes B. & la tire avec douceur de crainte de faire trop de douleur s'il la tiroit avec violence ; si elle étoit encore trop attachée il faudroit la séparer doucement avant que de la tirer dehors.

Je trouve les ciseaux C. plus commodes que le bistouri ; j'en ai coupé plusieurs en mettant une des pointes des ciseaux sous l'ongle & l'autre dessus, & coupant à plusieurs fois jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la racine, & que l'ongle fût séparé de cette partie du reste de l'ongle que j'étois avec des pincettes en la tirant sans violence.

Cette opération quoique petite est très-douloureuse, les malades ne la souffrant point sans

des opé-  
rations qu'on  
y fait.

Les ciseaux  
sont plus  
commodes  
que le  
bistouri.

On pense  
qu'il y a  
un peu de  
douloureux.

782 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
crier; mais il ne faut point que le Chirurgien s'en  
alarme, il doit aller son chemin & la faire très-  
promptement; car aussi-tôt que la piece de l'ongle  
est bréc la douleur finit, & le malade passe d'un  
état de souffrance dans un autre tranquille qui lui  
fait oublier la douleur qu'il vient de souffrir. On  
met à l'endroit du l'ongle coupé un de ces petites  
boudonnets DD. trempé dans l'eau de chaux ou  
quelqu'autre desicative, un emplâtre de ceruse  
ou de minium E. une compresse F. & une petite  
bande G. dont on fait plusieurs circonvolutions au-  
tour du doigt: on conseille au malade de demen-  
rer quelques jours sans marcher pour éviter la flu-  
xion, & on le panse tous les jours jusqu'à ce qu'il  
soit venu une cicatrice qui remplisse la place de  
l'ongle coupé. S'il survient quelques petites ex-  
croissances de chair, on la consommerait avec l'alum  
brûlé qui est dans cette boîte H.

Il ne suffit pas d'avoir guéri le mal présent, il  
faut empêcher qu'il ne revienne, ce qui ne man-  
que pas d'arriver quand l'ongle vient à repousser.  
Il y a un moyen infailible pour prévenir la recidive  
dont quelques-uns faisoient un secret, c'est de  
raser l'ongle tous les mois avec un moreneu de  
verre; & ainsi l'émincer jusqu'à ce qu'on sente  
qu'il obéit au toucher: c'est un essai fondé sur la  
raison & sur l'expérience, parce que l'ongle étant  
affoibli dans son milieu, les deux côtés s'appro-  
chent du centre & s'éloignent ainsi des chairs, &  
de plus la nourriture de l'ongle est employée à  
réparer ce que le verre en a ôté, & non pas à l'ac-  
croître par ses côtés, ce qui l'empêche de blesser  
les chairs voisines; ce qui doit encore plus obli-  
ger de se servir de ce moyen, c'est que tous ceux  
qui sont dans cet usage, disent qu'avant que de le  
pratiquer ils étoient contrainits de temps en temps  
d'avoir recours à l'opération; mais que depuis  
qu'ils se font raser les ongles ils n'en sont plus  
incommodés.

Les durillons qui viennent à la plante du pied Des Duril-  
lons sont pas regardés comme malades; mais <sup>loos.</sup>  
comme de légères incommodités qui fatiguent  
dans le marcher, ce sont des corps durs sembla-  
bles à de la corne qui viennent en plusieurs en-  
droit de la plante du pied: les Dames qui vont  
toujours en carrosse n'en ont point, mais ceux qui  
marchent beaucoup y sont fort sujets, & par la  
même raison, qu'il en vient aux fesses de ceux qui  
courent la poste très-souvent, il s'en forme aux  
pieds de ceux qui sont dans un exercice continuel  
de marcher.

Quand ces durillons sont devenus épais &  
qu'ils se sent desséchés & durcis comme de la  
corne, ils font de la douleur en marchant, parce  
qu'ils meurtrissent les chairs voisines par la pesan-  
teur du corps qui appuie dessus. Par la douleur  
causée par ces sortes de monstruosités, l'en a vu  
survenir des fluxions accompagnées de tumeur &  
rougeur, & quelquefois d'abcès, particuliere-  
ment sous l'articulation du gros doigt avec le pre-  
mier os du métatarsie qui est l'endroit où ces duril-  
lons se forment le plus souvent.

L'opération qui leur convient est très-facile, De l'opéra-  
tion puisque chacun la peut faire soi-même; elle ne <sup>est</sup> <sup>non qu'on y</sup>  
consiste qu'à les couper avec un rasoir L ou un <sup>fait.</sup>  
petit couteau K. fait exprès, après avoir fait trem-  
per les pieds dans l'eau tiède ou au sortir du bain:  
ceux qui ne veulent point apporter tant de pré-  
cautions se les coupent où se les font couper le soir  
en se déchaussant, parce que dans ce temps-là le  
pied étant humide on le fait plus aisément que le  
matin lorsqu'il est desséché: il faut le couper dou-  
cement & l'enlever feuille à feuille comme fong  
les maréchaux quand ils parent le pied d'un che-  
val; il faut prendre garde de ne point couper trop  
avant, parce qu'autre la douleur que cela feroit,



784 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
il en pourroit arriver des suites fâcheuses, com-  
me on ne l'a vu que trop souvent à ceux qui s'é-  
toient coupés jusqu'au sang.

Renouvellement de cette opération.  
Quand on a une fois commencé à se parer les  
pieds, il faut continuer à le faire de tems en tems,  
parce que ces durillons croissent & reviennent  
comme les ongles; on ne peut pas le prescrire,  
c'est selon le plus ou le moins de tems qu'ils ont  
été à revenir, on en est averti par la douleur qu'on  
commence à ressentir en marchant, laquelle aug-  
mente à mesure qu'ils durissent, & qu'on ne fait  
cesser qu'en les coupant desechef: je conseille-  
rai toujours de faire couper ces durillons par un  
garçon Chirurgien qui est dans l'habitude de ma-  
nier un rasoir & un bistouri, plutôt que de l'entre-  
prendre lui-même, parce que se mettant dans le  
hasard de se blesser, on s'expose rémotalement  
aux suites cruelles qu'on en a vu arriver.

La plante du pied n'est pas seule attaquée par  
ces durillons, il en vient encore aux doigts du  
pied qu'on appelle des cors, ceux qui en ont dis-  
sent communément qu'ils ont des cors aux pieds:  
ce sont de petites duretés rondes & calleuses,  
dont une partie excède en dehors & l'autre est en-  
racinée dans le doigt, qui font de la douleur quand  
elles sont pressées & plus dans de certains tems  
que dans d'autres; c'est ce qui fait dire que tous  
ceux qui en sont incommodés ont un Almanach  
aux pieds qui leur marque & annonce les change-  
mens de tems.

Des cors aux p. tal.  
Je viens de vous dire que les femmes qui ne  
marchoient guères n'avoient point de durillons à  
la plante du pied: mais comme elles veulent por-  
ter des souliers mignons & pointus qui leur ser-  
vent extrêmement les doigts du pied, elles y ont  
beaucoup de cors qui leur font de la douleur &  
qu'elles aiment mieux endurer que de se résoudre  
à porter un soulier mal fait. Les hommes qui ont  
voulu

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 785

voulu porter des souliers étroits n'en font pas plus  
exemptes que les femmes: ceux qui font chaufés au  
large ne connoissent pas cette incommodité qui  
ne vient que pour avoir eu les pieds trop ferrés;  
la preuve en est certaine par les Religieux dé-  
chaufés qui n'ont point de cors aux pieds.

Il y a autant de remèdes pour les cors qu'il y a Divers re-  
medes à ces  
de personnes qui, en ont, chacun a le sien dont il incommo-  
dité.  
se sert par préférence aux autres; on éprouve ordi-  
nairement tous ceux qu'on envoie, & on s'en  
tient à celui qu'on croit avoir donné plus de soula-  
gement: mais un general tout ce qui les peut amo-  
lir y fait du bien, parce qu'on peut les arracher  
ou les couper avec plus de facilité, & que c'est  
leur dureté qui cause de la douleur. La feuille de  
souchi, de galega, ou de quelque autre plante, la  
cire anole, l'emplâtre de mocilage ou de diapal-  
me L. tenus dessus continuellement conviennent  
fort à l'intention qu'on a de les amollir & d'appai-  
ser la douleur.

J'ai vu des gens qui avec leurs ongles arra- Precutions  
choient une partie du cors, ou bout de quelque quand on les  
tems quand il avoit repris sa premiere grosseur, veut couper.  
ils recommençoient la même chose: j'aurois  
mieux le faire couper avec le petit couteau K. par  
un Chirurgien adroit & stilé dans cette opération  
qui n'est pas tout-à-fait indifférent; car quand le  
cors est sur la jointure d'un des doigts, si on en  
coupoit trop avant on pourroit blesser le tendon  
extenseur des doigts, & alors il surviendrait des  
accidens fâcheux; c'est pourquoi il vaut mieux  
n'en pas trop couper & le faire plus souvent, que  
de risquer de toucher ce tendon, ce qui seroit  
d'une dangereuse conséquence. On y met l'emplâ-  
tre M. la compressé N. & la petite bande O. pen-  
dant quelques jours.

J'ai vu autrefois un homme à Paris qui se pro- D'un tième  
menant toute la journée dans les rues, disoit sans de cors aux  
pieds.  
D d d

786 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
celle ( je tire les cors des pieds sans mal ni dou-  
leur ) ; je ne sçais point s'il exécutoit sa promesse ;  
mais s'il le faisoit on le payoit bien mal ; car il  
étoit très-mal vêtu & paroissoit fort gueux. Je  
crois qu'on pouvoit mettre cet homme au rang des  
arracheurs de dents qui promettent toujours de ne  
point faire de douleur quelque'ils soient persuadés  
du contraire, c'est pourquoi on dit : il ment com-  
me un arracheur de dents ; car s'il avoit eu le ta-  
lent ou l'adresse d'ôter les cors sans douleur, com-  
me il le disoit, il auroit dû aller en carosse.

P Uisque nous sommes à ces grands faiseurs de  
promesses, je vais en finissant cette Démonstra-  
tion, vous dire quelque chose de ceux qui ont  
paru sur les rangs depuis quelque tems, outre ceux  
dont je vous ai parlé dans le cours de ces Démon-  
strations ; il y en a encore dix ou douze dont je  
vais vous faire les portraits.

Caretto merite la première place, parce qu'il  
se faisoit appeller Marquis. C'étoit un Italien, qu'il  
après avoir publié un remède merveilleux de sa  
façon, qu'il vendoit deux louis d'or la goutte, van-  
tant traiter Madame la Dauphine, & entreprendre  
M. le Maréchal de Luxembourg, qu'il empêcha  
de saigner dans une inflammation de poitrine dont  
ce Maréchal mourut ; & parce que lui ayant don-  
né deux onces de diacode, il calma un peu son  
agitation pendant quelques heures, on disoit qu'il  
lui faisoit élever une statue d'or, mais la mort qui  
survint fit changer de langage, & lui fit perdre  
cette haute réputation, où l'avoit élevé un certain  
nombre de Courtisans, qui imprudemment s'é-  
toient déclarés ses protecteurs.

Deux Capucins paroissent, qui sient dire au  
Roi qu'ils apportent des Pays étrangers où ils  
avoient voyagé, des secrets inconnus aux autres  
hommes. Le Roi les fit loger au Louvre, & leur

De deux Ca-  
pucins célè-  
bres.

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 787

falloit donner quinze cent livres par an pour faire  
leurs remèdes ; le charme de la nouveauté leur ar-  
riva tout Paris, ils distribuoient quantité de remè-  
des dont on ne vit point de miracles. Quelque tems  
après ils se jetterent dans l'Ordre du Cluni, l'un  
se fit appeller l'Abbé Rousseau, qui aima mieux  
mourir courageusement que de se laisser saigner,  
parce qu'il avoit pris le parti de déclamer contre  
la saignée ; l'autre est M. l'Abbé Aignan qui pas-  
soit pour avoir un excellent remède contre la pe-  
tite vérole qu'il dit très-sûr, soit pour empêcher  
qu'il ne vienne des pustules, ou qu'on ne soit  
marqué. Son remède fut proné d'abord par plu-  
sieurs personnes qui le prirent seulement par la  
crainte d'avoir la petite vérole. Cependant depuis  
quinze mois deux personnes de la première quali-  
té ayant eu cette maladie se sont servies du même  
remède, ils ont eu un sort assez différent, l'un est  
M. le Duc de Roquelaure qui en est rechapé, &  
l'autre M. le Prince d'Epinoi qui en est mort,  
quoiqu'ils l'ayent pris tous deux avec l'exactitude  
recommandée par un imprimé que cet Abbé pre-  
noit soin de donner à ses malades.

Le Médecin de Borvis, C'est ainsi qu'on ap-  
pelloit un espèce de Médecin à Seignelay en Bour-  
gogne ) priendoit par l'inspection des urines con-  
noître toutes sortes de maladies. Les messagers  
venaient de toutes parts lui apporter des fioles plei-  
nes d'urines ; on lui en envoyoit beaucoup de Pa-  
ris avec de l'argent pour payer la consultation : il  
faisoit à chacun la réponse comme il le jugeoit à  
propos, & comme ceux qui disaient la bonne avan-  
ture en regardant dans la main, il étoit tant de  
choses, qu'il renverroit dans quelques-unes. Il  
faisoit qu'il eût dit vrai quelquefois pour le croi-  
re un oracle. Je l'ai vu à Paris d'où il s'en retour-  
na au plutôt peu content des Parisiens. Depuis ce  
voyage les urines ne marchaient plus si fréquem-

Par Méde-  
cin de Borvis  
sa vocation  
pour la con-  
naissance des urines.

meot, peu à peu elles oublièrent le chemin, & à l'exemple de Paris on n'y en envoyoit plus gueres, & quelques années après il ne fut plus mention de lui.

Le Pere Guillon, Cordelier, apprit dans un livre de Chimie à faire des remèdes, il chercha à les distribuer; ses Supérieurs lui permirent de les vendre & d'en garder le profit, pourveu qu'il en fournît gratis à ceux du Couvent qui en avoient besoin. Comme il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il étoit hardi, il se fit quelques amis qui lui rendoient service dans le dessein qu'il avoit d'entrer dans l'Ordre de Cluni, & peu de tems après on le vit habillé en Abbé. M. le Prince d'Urgelien & plusieurs autres éprouverent ses remèdes, mais on sçut avec quel succès. Il continua à faire la Médecine sur le pavé de Paris sous le nom de M. l'Abbé Clunon.

Un Apothicaire du Comtat d'Avignon parut il y a quelques années à Paris avec une pastille de nouvelle invention, c'étoit un secret, à ce qu'il disoit, qui devoit faire sa fortune, il n'étoit point de maladie qui ne dût céder à l'effet de ce remède. Il obtint le privilège d'en distribuer; il se afficha par tout Paris, & en vendit beaucoup dans le commencement, parce qu'il les donnoit à cinq sols pièce; mais comme cette pastille étoit composée d'un peu de sucre incorporé avec un grain d'arsenic, qui est le plus puissant poison que nous ayons, les effets en furent funestes à quantité de ceux qui en prirent, & d'autant plus que pour faire par exemple, mille pastilles, il prenoit mille grains d'arsenic, qu'il faisoit cuire avec autant de sucre qu'il en falloit pour faire mille pastilles. Mais le passage de cette poudre ne se faisoit pas si exactement, qu'il n'y en eut quelques-unes qui n'en fussent chargées que de très peu, & d'autres de deux grains & plus; ceux à qui étoient é-

chues celles qui avoient le moins de ce poison, en étoient peu incommodés; mais ceux qui prenoient celles où il y avoit plus d'un grain d'arsenic en étoient presque empoisonnés, & trop heureux quand ils en étoient quittes pour des vomissemens jusqu'au sang. Ces cruels effets ont dérangé le Public qui a cessé d'en acheter & d'en prendre.

Le Frere Ange Capucin du Convent du Fauxbourg S. Jacques, avoit été garçon Apothicaire; Du Frere Ange toute sa science ne consistoit que dans la composition de quelques remèdes, & principalement d'un sirop qu'il appelloit mesenterique, & qu'il faisoit prendre à tous ceux qui avoient recours à lui; il donnoit à ce sirop l'espoir de purger avec choix les humeurs qu'il falloit faire sortir: il avoit copié & de De son si- encore un sel végétal qu'il élevoit au-dessus de de son la rego- tous les remèdes de la Médecine. C'étoit un bon tal. homme qui parloit de bonne foi, car il le croyoit comme il le disoit. Avec ces remèdes, il passoit pour habile dans son Fauxbourg, de-là sa réputation se répandit dans Paris, & enfin à la Cour, où Madame la Dauphine qui étoit indisposée, le voulut voir sur le recit qu'on lui fit de la bonté de ses remèdes: il ne fit point de difficulté de dire aux Médecins les drogues dont ils étoient composés; les Médecins ne s'opposèrent point aussi à la résolution que Madame la Dauphine avoit prise de s'en servir. Elle en usa pendant quinze jours, & ne trouvant point de soulagement, elle fit plusieurs questions au Frere Ange, qui le déconcertèrent, & elle le congédia. Enfin, il s'en retourna dans son Couvent bien chagrin de ce que Madame la Dauphine n'avoit pas eu autant de confiance en ses remèdes qu'en avoient les bonnes gens de son quartier.

L'Abbé de Belzé étoit un Prêtre Normand qui 1770 An 20 s'avisait de se dire Médecin: il fut introduit par de M. de D d d j

La marquise  
couchée.

M. le Maréchal de Bellefonds auprès de Madame la Dauphine; il la purgea vingt-deux fois dans l'espace de deux mois; & dans le tems où il est défendu de faire des remèdes aux Dames, il la traitoit à la mode: il faisoit le Médecin & l'Apoticaire tout ensemble; il ne consultoit personne, & enfin, après quatre mois il la laissa plus mal qu'elle n'étoit quand il l'avoit entreprise. On lui donna cinq cent pistoles avec son congé. Mademoiselle Belcol & Mademoiselle Patrocle, toutes deux femmes de chambre de Madame la Dauphine & ses confidentes, voulurent faire leur Cour à leur maîtresse essayerent des remèdes de l'Albé de Belcol: mais elles tomberent en langueur, & eurent un dévoiement continu, dont elles sont mortes l'une après l'autre peu de tems après Madame la Dauphine.

Effet des  
remèdes du  
seigneur de  
femmes en  
couchée.

Madame la Barrière garde de femmes en couche, à Paris, fut proposée à Madame la Dauphine; on fit venir cette femme, qui pendant quinze jours fit les fontementions & les autres remèdes qui sont du ressort des gardes d'accouchées; mais ces remèdes ayant plutôt échauffé que soulagé, on la renvoya avec deux cent pistoles.

Autre Hic-  
toire d'un  
Empirique.

Le sieur du Cerf étoit un Médecin Empirique au moins qui se disoit tel à Paris, ou avec une huile ou essence de gayac dont il faisoit un secret, il devoit rendre les gens immortels; parce que soit qu'on en prit intérieurement, ou qu'on s'en frotât extérieurement, il n'y avoit point de maladie qui ne dût disparaître aussitôt. Un des Aumôniers de Madame la Dauphine le proposa comme un homme qui la guérirait infalliblement. Monseigneur voulut le voir, & après l'avoir entendu parler, il fit dire à Madame la Dauphine qu'il ne lui conseilloit pas de le servir de cet homme. Cependant deux mois après, qui étoit le jour du décès de Madame la Dauphine, on le vit pa-

roître, & s'étant fait introduire de nouveau par le même Aumônier, après avoir touché le poulx & le ventre à Madame la Dauphine, il lui dit qu'il en avoit guéri de plus malades qu'elle, & qu'avec un lavement, dans lequel il alloit mettre de son essence, il lui feroit valoir toutes les impuétudes dont son ventre étoit farci. Il alla chez M. Riquier préparer ce lavement: mais quand il revint pour lui faire donner, il la trouva dans les convulsions de l'agonie, & elle mourut deux heures après. Il s'en retourna à Paris, en disant hautement qu'elle ne seroit point morte si elle avoit pu prendre de son remède. Le Public n'a pas profité long-tems de ce rare secret qui devoit immortaliser les hommes; car lui-même trois mois après reconduisant une personne, il tomba dans son escalier, & s'étant blessé dangereusement, il mourut peu de tems ensuite.

Le Médecin de Chaudrais a fait encore du bruit, & a été aussi à la mode qu'aucun autre qui l'a précédé. Chaudrais est un petit hameau composé de cinq ou six maisons auprès de Mantz; là s'est trouvé un Paysan d'assez bon sens, qui conseilloit aux autres de se servir tantôt d'une herbe, tantôt d'une racine selon les maux qu'ils avoient, & parce qu'ils se trouvoient bien de ses ordonnances, ils l'honorèrent du nom de Médecin, & il ne fut plus connu que sous le nom de Médecin de Chaudrais. Sa réputation se répandit dans la Province, & vint jusqu'à Paris; d'où les malades accoururent en foule à Chaudrais, où on fut obligé de faire bâtir des maisons pour se loger. Ceux qui n'avoient que des maladies légères, guérissoient par l'usage de ses remèdes, qui ne consistoient qu'en plantes pulvérisées, ou racines desséchées; mais les maladies rebelles & entracinées ne cessoient point à ces remèdes. Ce torrent de malades a duré pendant trois ou quatre ans, il s'est dimi-

Le Méde-  
cin de Chau-  
drais.

791 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
 naë de jour en jour par le peu de secours qu'ils en recevoient , & infensiblement le Médecin de Chaudrais est devenu à rien. On ne peut pas se plaindre de ce bon homme, il ne s'est point donné pour plus qu'il étoit , il n'a point été chercher les malades , il n'a point fait afficher ses remèdes , & il n'a point promis qu'il ne pouvoit tenir. C'étoit le Public prévenu en sa faveur qui l'avoit élevé , c'est le Public défabusé qui l'abandonne aujourd'hui.

D'un autre  
 Medecin à  
 secret.  
 Il y a environ dix ans qu'il parut à Versailles un homme qui disoit avoir des secrets particuliers , & des purgatifs qui emportoient toutes les maladies de quelque nature qu'elles fussent. Il trouva de la protection auprès de quelques personnes de la première qualité, qui le logeront au Chêne, qui vanteront son mérite, & qui en parleront au Roi très-avantageusement. Ce commencement heureux lui attira des pratiques qui n'eurent pas sujet de s'en louer par les mauvais effets que produisirent ses remèdes ; mais ce qui le fit échouer en peu de tems , ce fut un purgatif qu'il donna à Mad<sup>e</sup>. Durasfort Laine d'Atour de Madame, pour une douleur de rhumatisme pour laquelle je l'avois saignée dix jours auparavant. Cette Dame étoit pléine, grasse, & d'une santé à devoir faire l'Espérance du monde. Ce purgatif lui causa une diarrhée courante, & avec des douleurs effroyables dans le ventre qui lui faisoient couler le sang tout pur ; elle vinda une espèce de boyau de la longueur d'une demi-aune qui fut examiné par les Medecins & les Chirurgiens de la Cour. On jugea que c'étoit la membrane interne du rectum, & d'une partie du colon, qui s'étoit séparée & déchirée par la violence de ce remède ; & enfin elle mourut après avoir souffert comme une martyre, ce qui fit chasser ce distributeur de remèdes avec défenses de plus faire le Medecin.

Mauvais  
 secrets de son  
 remède.

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 793

Le sieur Chambon autrefois Chirurgien de Gasteres à Marseille, ensuite Medecin en Pologne où il avoit voyagé, étant à Paris se mit à distribuer des remèdes qu'il donnoit à bon marché, mais soit que ce fût un coup du hazard, ou qu'effectivement des gens en eussent été soulagés, il y en eut qui croyant lui avoir obligation de la vie, prouèrent par tout son mérite personnel & l'excel- lence de son remède. Ses pratiques augmentèrent, on le venoit consulter de toutes parts, il ne pou- voit pas aller voir la moitié de ceux qui le deman- doient, & en moins d'un an son nom retentissoit par tout Paris ; mais peu de tems après la reputa- tion diminua, il fut mis en prison, & on ne parla plus de lui.

Le sieur Bourret est le dernier qui ait paru sur la Scène. Il vint il y a environ un an à Versailles avec une composition de pilules qu'il disoit mer- veilleuse pour toutes sortes de maladies. Quelques personnes de qualité qui en avoient pris, en pu- blioient le mérite : on en parla à M. Fugon, qui répondit que si elles étoient aussi bonnes qu'on di- soit, il étoit juste que le Roi fît un présent au sieur Bourret, afin d'en donner la composition au public. Il fut même présenté au Roi, qui lui or- donna de dire à son premier Medecin de quoi elles étoient composées, & qu'il le récompenserait ; mais il craignit l'examen d'un esprit aussi éclairé que M. le premier Medecin, il n'exécuta point ce que le Roi lui avoit dit, & il garda son secret. Il s'en repentit bientôt après, & dans le tems qu'il travailloit par le moyen de ses amis à obte- nir ce qu'il avoit refusé, il combla malade à Ver- sailles d'une inflammation du bas ventre ; & com- me il étoit fort replé, & qu'il avoit de la fièvre, on lui conseilla de se faire saigner, il n'en voulut rien faire, ni tenter aucun autre remède que de prendre tous les jours de ses pilules qui augmen-

Du sieur  
 Bourret autre  
 Medecin.  
 percutant.

794 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
recette tellement l'inflammation de ses entrailles,  
qu'il mourut le quatrième jour de la maladie, em-  
portant avec lui son secret dans l'autre monde.

Danger où l'on s'expose en s'aban- donnant à des Empey-ques. Ce ne sont pas là tous ceux dont nous pourrions parler, il y en a encore plusieurs autres dont nous ne parlons point, parce qu'il faudroit rendre pu- bliques les intrigues, & les moyens dont ils se sont servis pour obtenir des premiers Medecins la permission d'afficher, de vendre & débiter leurs remèdes. Il y a eu de tout tems des Charlatans, il y en a aujourd'hui plus que jamais, & Dieu veuille que le nombre n'en augmente pas pour le salut du public; mais par le récit fidele que je viens de vous faire de ces dix ou douze personnes à secrets, on doit connoître combien il est dange- reux de se livrer entre les mains de tels gens, qui s'écarteroient de tout ce qui se présente; il faut toujours aller à la source. Les Medecins & les Chirurgiens, qui toute leur vie se sont at- tachés à étudier l'homme & les maladies dont il est attaqué, sont plus capables de les guérir que des gens qui n'ont aucune teinture de ces Sciences.

Il y a encore des Medecins & des Chirurgiens qui pour avoir acquis quelque réputation dans leurs Provinces, se persuadent qu'ils brilleront à Paris ou à la Cour. Ils écoutent des amis qui leur disent, que s'ils étoient connus, ils efforceroient tous ceux qui y sont. Dans cette confiance ils par- tent, & viennent se échouer, comme on l'a vu aller de fur, & comme on le voit encore aujourd'hui par quelques exemples. Je vais vous en rap- porter trois ou quatre par où je terminerai cette journée; mais nous ne parlerons que des morts, ou des absents, nous laisserons les autres.

M. Rainsant Médecin de Reims, étoit regardé comme l'Hypocrate de la Champagne. Il étoit ap- pelé & consulté dans toutes les rencontres. Il étoit à Paris où il commença à voir les malades, mais

Histoire de  
M. Rainsant.

NEUVIÈME DEMONSTRATION. 795

celui qui avoit été un héros dans sa Province, sur ici à peine regardé, personne ne se confioit en lui. La Commission de Garde des Médailles du Roi vint à vaquer. M. de Louvois lui donna cet emploi qui lui convenoit mieux, & qu'il a exercé tant qu'il a vécu, & lorsqu'il est mort, on avoit oublié qu'il eût jamais été Médecin.

M. Pallieux fameux Medecin de Languedoc fut M. Pallieux, consulté sur la maladie de M. le Marquis de Seignelay par un écrit qu'on lui envoya sur la grande réputation qu'il avoit acquise dans cette Province. Par la réponse qu'il fit, il rendoit la cure de cette maladie si aisée, & il en fit un projet si facile à exécuter que toute la famille prit la résolution de le faire venir pour la traiter soi-même, & d'aurant plus que les Médecins de la Cour en avoient fait un prognostic tout opposé. Il partit dans l'espérance de le guérir, & son remède pour y parvenir, étoit l'usage du lait de femme qu'il lui conseilla aussitôt qu'il fut arrivé. M. Fagon qui eut quelques conférences avec lui, commença de lui faire le plan de la maladie telle qu'elle étoit, & des ques- tions qui ne l'embarassoient pas peu. M. Pallieux répondit seulement qu'il avoit vu de bons effets du lait de femme, & qu'il croyoit qu'il en feroit de même ici. Il ne s'avança pas davantage, & c'est ce qu'il fit de mieux, car il connut bien qu'il avoit affaire à des Médecins éclairés. Enfin le lait n'ayant pas réussi, il ne dit jamais autre chose, sinon que cela manquant, il ne sçavoit point d'autre remède. Il demanda son congé quelques jours après, & l'ayant obtenu, il partit le plutôt qu'il put dans la résolution de ne plus s'exposer à une si rude épreuve.

Le Sr. de Saint-Donat Chirurgien de Sillery On sicut de en Provence, où il étoit estimé & regardé comme un très-habile, parut à la Cour il y a dix ou douze ans. Il débute par Mad<sup>e</sup>. la Maréchale de Rochefort, & de ses reme- qui il donna des remèdes pour une espèce de coli- des.

Indécence nat.

que néphrétique, il en donna encore à quelques autres Dames, il fut quelque tenu à la mode, & il goûta le plaisir de la nouveauté; mais ses remèdes ayant échoué contre la maladie de Mad<sup>e</sup>. la Maréchale de Rochefort, & contre beaucoup d'autres, après huit mois de séjour à Paris, il s'y vit tant négligé qu'il y avoit été recherché. Il crut qu'il réussiroit mieux à l'armée qu'auprès des Dames. Il demanda à y aller. Ses amis lui obtinrent le poste qu'il demandoit, & comme il n'y avoit pas un Chirurgien dans les hôpitaux de l'armée qui ne le valût bien, M. l'Intendant de l'armée qui rend un compte fidèle de ce qui s'y passe, n'écrivit pas en sa faveur. N'étant pas content, il revint à la fin de la campagne, & prit le parti de s'en retourner à Sisson, se plaignant du mauvais goût du siècle qui ne lui rendoit pas la justice qu'il croyoit mériter.

Le récit que vous venez d'entendre conduit à la conclusion que nous en devons tirer, qui est qu'il faut que chacun demeure chez soi, & que quand on a été assez heureux pour se distinguer des autres dans un endroit où il ne manque rien des commodités de la vie, il faut y rester & joir paisiblement de l'état où on se trouve placé. La Faculté de Médecine de Paris est composée de plus de cent Docteurs, tous très-habiles, & la Compagnie de Saint Côme, de plus de deux cent Maîtres Chirurgiens qui tous ont donné des marques de leur habileté par un chef-d'œuvre de vingt-cinq ans, tant sur la théorie que sur la pratique qu'ils ont faite avant que d'être incorporés dans cette célèbre Compagnie. Ces deux Corps fertiles en gens doctes & expérimentés, ont toujours surpassé tous les autres de l'Europe, & tous ceux qui par un esprit de présomption se font voulu mesurer avec eux, ont été obligés d'en reconnaître la supériorité.

*Fin de la Deuxième Démonstration.*



## OPERATIONS DE CHIRURGIE. DIXIÈME DEMONSTRATION.

*De celles qui se pratiquent sur toutes les parties du corps.*

### DE L'EXTRACTION des Corps étrangers.

**N**OUS avons fait, Messieurs, dans les démonstrations précédentes, toutes les Opérations qui conviennent à chaque partie en particulier, nous allons aujourd'hui dans cette dixième & dernière, vous montrer celles qui se font sur toutes les parties en général. On avoit coutume de les mêler avec les Opérations particulières, mais j'en ai cru plus à propos d'en faire une Démonstration séparée, parce que toutes les autres se font trouvées suffisamment remplies, outre que cet ordre

798 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
m'a paru plus instructif & plus commode pour les  
étudiants en Chirurgie.

Multitude  
des opéra-  
tions gé-  
nérales.

Les opérations générales sont en assez grand  
nombre pour devoir nous occuper plus d'une Dé-  
monstration ; mais comme je me suis borné au nom-  
bre de dix, & que notre sujet ne se pourroit pas  
conserver plus long-tems, je les renfermerai toutes  
dans celle-ci, & je n'oublierai pourtant aucune  
des circonstances qui leur sont essentielles.

Je vais commencer par vous montrer comment  
il faut tirer ce qui reste assez souvent dans le corps  
après les combats, comme des morceaux de flèches  
& de dards, des pointes d'épées, des bales de  
mouquet, des éclats de bombes & de grenades.

Extraction  
des armes  
du tems.

Nos premiers Chirurgiens ne nous ont parlé que  
de flèches, de dards & d'épées, parce que de leur  
tems on ne se servoit que de ces instrumens dans  
les actions de guerre ; c'est pourquoi il ne faut  
pas s'étonner s'ils ne nous ont rien dit des canons,  
des mousquets, des bombes & des grenades : ces  
instrumens leur étoient inconnus ; la fureur des  
hommes ne les avoit pas encore inventés, &  
comme s'ils n'avoient pas eu assez de moyens de  
se tuer les uns les autres, ils ont cru avoir besoin  
de forger ces dernières qui exterminent la moitié  
des hommes.

Quoique les flèches & les dards ne soient plus  
en usage dans nos Armées, le Chirurgien doit  
être instruit du moyen de les tirer, parce qu'il  
peut aller dans les Pays étrangers, où les peuples  
Barbares s'en servent faite d'autres armes ; & il  
doit sçavoir que les fers de ces instrumens restés  
dans une playe sont plus difficiles à retirer qu'une  
balle de mouquet ou éclat de grenades, parce  
qu'on peut retirer ces derniers de la même playe  
par où ils sont entrés, & que les autres, à cause  
de leur figure triangulaire, ne peuvent sortir que  
par une nouvelle playe opposée à leur entrée.

DIXIÈME DEMONSTRATION. 799

quand ils sont placés dans des endroits qu'on ne  
peut ou qu'on ne doit pas dilater.

Les flèches sont envoyées de loin par le moyen  
d'un arc, les dards sont lancés de près avec la  
main. Quand quelqu'un est blessé de l'un ou de  
l'autre de ces instrumens, il faut tâcher de l'arra-  
cher de l'endroit où il est enfoncé ; mais par les  
efforts qu'on fait pour l'avoir, ou la flèche se rompt,  
ou le fer du dard se sépare du bout du bâton au-  
quel il étoit attaché, parce que ces fers sont faits  
d'une manière qu'ils ne peuvent pas ordinairement  
se retirer par le même endroit par où ils sont en-  
trés. C'est au Chirurgien à connoître s'il les peut  
avoir par la playe, & alors il la fait dilater avec  
le bistouri A. sans quoi il ne pourroit pas y  
réussir ; ou s'il doit avoir ce corps étranger par  
la partie opposée, alors il faut y faire une nou-  
velle playe, & le pousser dehors par le moyen de  
cet impulsif B. la playe étant suffisamment dila-  
tée. Quand c'est dans un bras ou dans une cuisse,  
il ne faut point balancer à le faire passer de part  
en part ; ensuite on passe dans la playe un féton qui  
contribue à sa guérison plus promptement que si  
on l'avoit retiré par la playe.

Quand un dard est enfoncé dans la poitrine ou  
dans le ventre, il n'est pas aisé de le retirer : si le  
blessé se contentoit de le soutenir & d'attendre  
qu'il ait un Chirurgien pour le panser, en dilatant  
la playe il pourroit le faire sortir doucement ; mais  
par l'impatience du blessé qui se retourne de tous  
côtés de ce corps étranger pour l'avoir, il se fait  
une dilatation de ces parties, qui fait que ces  
playes deviennent mortelles. Dans une répétition  
d'un Carosiel à Versailles, un garçon fut blessé  
d'un dard qu'on lançoit sur une Meduse : un Chi-  
rurgien dilata aussitôt la playe & retira le dard, il  
en guérit en peu de tems.

On accuse les Sauvages d'empoisonner la feg



DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
de leurs Roches, & on dit que dans des combats  
il y en a eu qui se sont servis de balles empoison-  
nées : je crois les Sauvages capables de le faire ;  
mais je ne crois pas qu'il y ait d'autres hommes  
assez méchants pour pousser leur rage jusqu'à ce  
point. Si le Chirurgien soupçonnoit par la playe  
& par les accidens, qu'il y eût du poison, il sau-  
roit donner des cordiaux & panser la playe avec  
un onguent fait avec la thériaque, la thébentine  
& l'huile de millepertuis.

Il arrive souvent que la pointe d'une épée se  
casse quand elle a trouvé un os qui lui a résisté. Si  
on peut avoir l'épée cassée, le Chirurgien se la  
fait représenter pour juger de la quantité qui est  
restée : si c'est après un combat, il faut qu'il en  
juge sans se secourir. S'il sent le morceau de l'épée  
avec la sonde, il faut commencer par dilater la  
playe, & avec des pincettes tâcher de le retirer ;  
s'il est fiché dans un os, il faut avec des pincettes  
faites en bec de corbin, le prendre & le faire sor-  
tir en droite ligne, de peur qu'il ne touche à  
quelque vaisseau ou à quelque nerf en le retirant ;  
quand le corps étranger est sorti, on pansé la playe  
selon la méthode ordinaire. (a)

(a) Le Chirurgien doit souvent tirer de son genit le  
les moyens d'extraire les corps étrangers arrêtés ou en-  
clavés dans une partie. On espérera à ce sujet une ob-  
servation fort curieuse.

Un homme âgé de 37 ans, ayant reçu un violent coup  
de couteau sur la partie antérieure de la quatorzième des  
vraies côtes, fut pansé très-simplement pendant les  
trois premiers jours ; mais une toux extraordinaire &  
un crachement de sang abondant étant survenus, on  
eut recours à M. Gérard. Il reconnut que les acci-  
dens dépendoient de la présence d'une portion du  
lame du couteau qui traversons la côte, & dont la  
pointe excédoit d'environ six lignes dans la cavité de  
la poitrine. Ce corps étranger débordoit si peu l'ex-  
térieur de la côte, & y étoit tellement fixé, qu'il ne  
fut pas possible de le tirer avec différentes pinces.

Depuis

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

801

Depuis quelques siècles il est sorti des enfers un  
monstre habillé en moine, qui travaillant à la  
Chymie, a trouvé une composition de salpêtre &  
de soufre qu'on appelle de la poudre à canon.  
Cette invention diabolique a fait que l'homme a  
fabriqué des armes à feu de toute espèce ; &  
non content de pistolets, de fusils & de mouf-  
quets qui ne tuent les hommes qu'un à un, il s'est  
avisé de forger des canons capables d'en tuer dix  
ou douze à la fois & de détruire & d'abattre les

Invention  
de la poudre  
à canon.

ou tentilles, ni même de s'ébranler au moyen des ci-  
seaux & du marteau de plomb ; & quoique dans un  
cas aussi pressant, il semble qu'on n'eût d'autre parti à  
prendre que de scier ou de couper la côte : M. Gérard  
eut avant d'en venir à cette extrémité, de lui faire  
de dégager ce corps étranger, en le poussant de de-  
dans en dehors.

Dans ce dessein il alla choisir un ad, dont les Tail-  
leurs se servent pour coudre, il en prit par préférence  
un de fer, un peu épais & terminé par le bout, & se  
creusa une petite gouttière pour y mieux fixer la poin-  
te du couteau, & ayant substitué cet adjectif de dé  
sur son doigt index, il porta ce doigt ainsi armé dans  
la cavité de la poitrine, & réussit par ce moyen à  
chasser le morceau de couteau, en le poussant avec  
force de dedans en dehors.

Ayant tiré le corps étranger, il quitta le dé & remie  
le doigt index à l'ad d'avis la pout de pou examiner si  
le couteau en traversant la côte ne l'aurait point fait  
éclater en dedans, il trouva un éclat capable de pi-  
quer, & qui resoit trop fortement au corps de la côte  
pour qu'on pût l'en séparer entièrement, il le tira donc  
le parti de l'en rapprocher, & pour le tenir au niveau  
de la côte, il le servit du doigt qui étoit dans la po-  
itrine pour conduire une aiguille courbe confis d'un  
fil céd. Il fit sortir cette aiguille au dessus de la côte,  
qui par ce moyen se trouva enfoncée par le fil en  
dehors de la poitrine sur une compresse épaisse d'un  
pouce, & se fit assez le nouet pour appliquer exacle-  
ment & remettre au niveau l'équille saillante.

On s'est alieusement que l'effet d'un si manœuvre aussi  
regretieuse a dû être non-seulement la cessation des  
accidens, mais encore une prompt guérison.

E c c

\* V. l'ext.  
d'une suite  
ce publ. d.  
l'Acad. de  
Chirurgie.  
Mémoire de  
Jan 1753.

802 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 remparts qu'il avoit élevé pour sa sûreté : & depuis dix ans il a encore paru à la Cour un arde Moine, qui a cru qu'il ne suffisoit pas d'exterminer dix hommes avec un boulet de canon ; mais qu'il falloit en tuer au moins trente ; c'est pourquoi il est venu exprès pour en produire une nouvelle fabrique, composée de trois canons joints ensemble, qui chacun chargé d'un boulet, tirent en même-tems qu'on a mis le feu à leur lumière commune.

Des Bales de mousquet rabines avec des bales de toutes sortes de calibres ou de grosseur, suivant le diamètre du canon ; ces bales de plomb quand le coup a été tiré de près, passent au travers du corps ou du bras ou d'une jambe, à moins qu'elles n'ayent trouvé quelque os qui les ait arrêtées. Mais quand elles viennent de loin, étant à la fin de leur portée elles demeurent dans les endroits du corps où elles sont entrées ; c'est pour lors que le Chirurgien doit travailler à les retirer, car tant que le corps étranger sera dans la playe, il n'est pas dans son pouvoir de la guérir, parce qu'il est un obstacle à sa réunion, qui est la fin qu'on se propose dans la guérison de toutes les playes.

Il ne faut pas néanmoins prendre à la lettre, ce que je dis, je sçai qu'il y en a qui ont guéri quoique la balle soit demeurée dans la playe : mais cela arrive si rarement, que prenant ce qui arrive le plus souvent comme une règle générale, nous pouvons dire que tous les corps étrangers restés dans les playes empêchent qu'elles ne guérissent, & qu'il faut employer tous les moyens que la Chirurgie nous présente pour les avoir au plus tôt ; car si on diffère, la partie se tumesce, & on a beaucoup plus de peine que si on s'y étoit pris peu de tems après qu'on a été blessé : il faut donc avant que de poser le premier appareil, retirer le corps

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

803 étranger, à moins qu'on n'y trouve de grandes difficultés, ou que le Chirurgien n'ait pas pour lors les instrumens nécessaires.

La Chirurgie secondée des préceptes généraux nous montre comment il faut sortir les corps étrangers, & elle a inventé plusieurs instrumens de différentes espèces pour les retirer. Il faut que le Chirurgien soit instruit des uns & des autres ; mais particulièrement ceux qui sont destinés pour les Armées, & sur-tout dans ce tems-ci plus que dans aucun autre, où il y a tous les jours des occasions de pratiquer cette Operation, par le grand nombre de combats & de sièges où tant de généraux François exposent leur vie pour le service & la gloire du Roi. Mais quelque instruction qu'un Chirurgien ait prise dans les écoles, il en apprend encore plus dans les Armées, & il faut souvent qu'il compte plus sur son génie que sur ce qu'on lui a dit, parce qu'il y a tant de playes différentes & si extraordinaires, qu'il ne peut être guidé pour lors, que par son bon sens & son industrie.

La première chose que le Chirurgien doit faire, c'est de s'informer de la distance qu'il y avoit entre les combattans pour juger de la profondeur de la balle, il faut aussi qu'il fasse mettre le blessé dans la même situation qu'il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que la balle a fait, il faut ensuite porter la main à la partie opposée, pour voir si on ne sentira point la balle ; car souvent après avoir traversé la partie, elle s'arrête sous la peau qu'elle aura pousée seulement, n'ayant plus eu assez de force pour la percer. Si on la sent à la partie opposée à son entrée, il faut avec un bistouri C. faire sur cette balle une incision proportionnée à sa grosseur, & avec une petite tenette D. la faire sortir. On donne à l'entrée de la playe deux petits coups de bistouri, l'un en-haut & l'autre en-bas pour changer

Le Chirurgien doit être instruit.

504 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
la figure en longitudinale, on passe un sêton au  
travers de la playe, & on la pousse en la maniere  
accoutumée.

Si la balle est restée dans les chairs, & qu'on la  
soutire avec la sonde il faut commencer par dilater  
la playe, sans quoi on ne pourroit pas la faire  
revenir par le même chemin. Cette dilatation est  
encore nécessaire pour introduire l'instrument avec  
lequel on la doit tirer en dehors. De ces instru-  
mens il y en a de plusieurs espèces qu'on appelle  
des tire-balles : en voici douze de différentes figu-  
res, que j'ai fait graver sur la planche qui est à la  
tête de cette Démonstration.

Le premier est un dilatatoire E. qui sert à deux  
fins : qui sont, 1°. de dilater & d'élargir la playe,  
pour voir ce qui est en fond, que pour donner  
lieu à quelque autre instrument de prendre & de  
faire sortir le corps étranger avec plus de facilité :  
2°. de servir lui-même de tire-balle, car il la peut  
prendre, la serrer & la conduire dehors sans le  
secours d'aucun autre instrument ; avec cette diffé-  
rence qu'aux autres tire-balles, il faut serrer les  
deux branches qui sont hors de la playe, & qu'à  
celui-ci il faut les écarter.

La seconde est un tire-balle à cuillère F. ainsi  
appelé, parce qu'il en a la figure ; cet instrument  
a un manche, afin de le tenir avec plus de ferme-  
té, il est long pour aller jusqu'au corps étranger,  
& ayant fait entrer la balle dans la cavité qui est  
un peu recourbée, on la conduit dehors en lui fai-  
sant faire ce chemin sans trop le presser.

La troisième est le tire-balle à anneau G. qui a  
ce nom, parce que le bout qui va chercher la balle  
est rond, & fait comme un anneau ; c'est lui qui  
embrasse la balle, & qui quand on le retire l'am-  
ène dehors avec la même facilité qu'elle y est  
entrée.

La quatrième est un tire-balle à crochet mouffé

Divers  
instruments  
pour tira-  
iller on.  
1. Le di-  
latatoire.

2. Le tire-  
balle à cui-  
llière.

3. à anneau.

4. à cro-  
chet  
mouffé.

#### DIXIÈME DÉMONSTRATION. 505

H. qui ayant accroché la balle la conduit dehors ;  
il est long pour aller jusqu'à la balle, & enrou-  
ché pour s'en servir avec plus de commodité.

Le cinquième est un tire-balle à crochet fendu I. <sup>4. à crochets  
fendus.</sup>  
dont les pointes sont mouffées, pour ne point ble-  
sser de parties : il peut servir pour tirer & accrocher  
les morceaux de la chemise ou du vêtement que  
les balles font presque toujours entrer avec elles  
jusqu'au fond des playes.

Le sixième est un instrument appelé bec de <sup>6. Bec de  
corbin.</sup>  
corbin K. dont les branches qui entrent dans la  
playe pour chercher les corps étrangers sont très-  
longues pour pouvoir s'en servir en toutes sortes  
d'occasions.

Le septième est nommé le bec de grue L. par-  
ce qu'il lui ressemble, il a un ressort pour le di-  
later quand il est entré dans la playe, afin de  
pouvoir charger la balle facilement & la retirer  
ensuite.

Le huitième s'appelle bec de canne M. ou bec <sup>8. de canne.</sup>  
large : ses extrémités sont dentelées, afin de tenir  
la balle ferme & arrêtée, de sorte qu'elle ne puisse  
pas s'échapper.

Le neuvième est un bec de canne à visse N. qui <sup>9. à visse</sup>  
par le moyen de cette visse, serre tellement la balle à visse  
quand elle est chargée, qu'il faut qu'elle force  
avec l'instrument.

Le dixième est appelé bec de lézard O. à cause <sup>10. de lé-  
zard.</sup>  
de la ressemblance qu'il a avec la tête d'un lézard ;  
il n'y a que son extrémité qui s'ouvre par le moyen  
d'un ressort qu'on pousse & qui se ferme en reti-  
rant le même ressort qui est renfermé dans une ca-  
nule creusée dans le corps de l'instrument.

L'onzième est un instrument auquel on a donné <sup>11. Al-  
phonse.</sup>  
le nom d'Alphonse P. parce qu'il a été inventé  
par Alphonse Ferrié, Médecin de Naples : il est  
composé de trois branches, qu'on serre par le  
moyen d'un anneau qui les embrasse ; l'instru-  
ment.

Eccj

806 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
ment ainsi serré est introduit dans la playe jusques  
sur la balle, & retirant pour lors l'anneau vers le  
manche, ces branches s'écartent & saussissent le  
corps étranger; on repousse ensuite l'anneau, qui  
en resserrant ces trois branches, enferme si bien  
la balle qu'elle ne peut masquer de sortir avec l'in-  
strument.

32. La ta-  
blette.

Le douzième est la tarière ou tirefond Q dont  
la pointe est une petite visse qu'on fait entrer dans  
la balle en la tournant, par le moyen d'un écrou  
conduir dans une console qui est dans toute la lon-  
gueur de l'instrument; il est particulier pour les  
balles qui sont enchassées dans les os, car il ne con-  
vient pas à celles qui sont dans les chairs, parce  
qu'il faut qu'elles soient appuyées, afin que la  
visse puisse faire son trou dans les bales.

De tous ces instruments on ne peut point pré-  
férer celui auquel on doit donner la préférence,  
ils ont tous leur utilité particulière selon les diffé-  
rentes parties dont on doit tirer les bales, c'est au  
Chirurgien de faire choix de celui qui lui con-  
vient le mieux, après avoir reconnu la nature du  
corps étranger & l'endroit où il est.

Ces instru-  
mens ne suf-  
fisent pas  
souvent.

Quoique la Chirurgie soit servie en instruments  
par le grand nombre qu'elle nous en présente, il  
se trouve néanmoins des occasions où ils nous sont  
de peu de secours; il faut alors que le Chirurgien  
en invente de nouveaux, qu'il en fasse des modè-  
les pour les faire faire par le couteiller, de la gran-  
deur & de la figure qui peut être capable de tirer  
les bales de quelque endroit du corps où elles  
sont entrées; car si ne faut point qu'un Chirur-  
gien se rebute & qu'il renonce à les avoir, à moins  
d'une impossibilité absolue.

On ne doit pas seulement entreprendre de tirer  
une balle d'un autre corps étranger, mais on le  
peut aussi faire au plûrôt: on trouve dans les blessés  
beaucoup plus de fourniture dans le premier ap-  
pareil.

# DIXIÈME DEMONSTRATION. 807

pareil que dans la suite du pansement, ils se lais-  
sent faire pour lors toutes les incisions que le Chi-  
rurgien trouve à propos. J'ai vu dans les armées  
des soldats, qui non-seulement se faisoient pas un  
cri, mais qui ne sourcilloient pas, quelque dou-  
leur qu'on leur fit ou pour avoir une balle & un  
état de grenades, ou pour leur faire les incisions  
nécessaires: il faut donc que le Chirurgien profite  
de cette disposition, parce qu'il arrive souvent  
que le lendemain ou un autre jour, on ne les trou-  
ve plus dans la même résignation à la volonté de  
leur Chirurgien.

Le retardement peut être encore préjudiciable  
sur la facilité d'avoir la balle. Immédiatement après  
la blessure, en suivant son chemin on peut la trou-  
ver aisément, mais si le blessé a marché ou agi,  
elle peut avoir changé de place; & si elle est dans  
un bras ou dans une cuisse, par son propre poids  
elle peut descendre, & alors on est obligé de faire  
de plus grandes incisions, qui peuvent même de-  
venir inutiles quand elle a trouvé une espace entre  
deux muscles pour se glisser.

Danger du  
retardement

Il y a encore une troisième raison qui ne per-  
met pas au Chirurgien de différer, c'est que le  
premier jour la partie n'étant point encore enflée,  
on peut plus facilement découvrir le corps étran-  
ger & le faire sortir sans beaucoup de peine; mais  
sitôt qu'on attend au lendemain on a un autre jour,  
on la trouve tellement enflée par la fluxion qui  
s'est jetée dessus, qu'on a de la peine à suivre la  
trace qu'elle a faite, parce que l'entrée s'est res-  
treinte, & les chairs se sont boursoffées; si on  
ne peut pas se dispenser de faire quelques inci-  
sions, elles sont pour lors beaucoup plus dou-  
loureuses qu'elles n'auroient été dans le premier  
appareil.

C'est un abus de croire qu'il y ait des médica-  
mens capables d'attirer les corps étrangers: il y a

808 DES OPERATIONS DE CHIRURGE,  
néanmoins des Auteurs qui en font de deux fortes ; ils disent qu'il y en a qui agissent par une qualité manifeste ; d'autres par une qualité occulte : les premiers sont la poix, le galbanum & plusieurs autres gommes ; les seconds sont l'ambre jaune, l'aimant, & quelques autres. Un bon Chirurgien ne doit attendre aucun secours de ces médicaments, il doit avoir plus de foi aux instrumens qu'à toutes les drogues de la Pharmacie.

On trouve des Chirurgiens qui sans trop s'embarrasser, attendent la sortie de la balle par les accidens qui surviennent aux playes d'arquebuses ; ils prétendent même avoir beaucoup fait quand ils y ont mis du levain, de la fiente de pigeons & d'autres remèdes pourrissons qui y procurent une grande supuration ou un abcès, dans le dessein que le pus entraînera avec lui la balle en lui traçant le chemin par où elle doit sortir. Ce moyen me paroît dangereux, puisqu'il ne se fait point d'abcès sans de violentes douleurs qui causent la fièvre & qui rendent la cure longue & difficile, & qu'on ne peut l'espérer sans faire des ouvertures pour donner issue à la matière & au corps étranger : c'est pourquoi il faut éviter cette pratique qui ne peut être suivie que par des Chirurgiens timides qui ont plus de crainte en faisant des incisions, que le malade n'en a en les souffrant.

Quand on a tiré une balle on n'a pas quelquefois tout fait, les soldats en chargeant leurs mousquets y en mettent souvent deux ou trois : j'en ai vu qui ayant des balles d'un trop gros calibre les coupoient en quatre, & qui mettoient ces quatre quartiers dans leurs fusils, c'est la raison pourquoi il faut examiner s'il y en a plusieurs, avant que de panser le blessé. Un Officier Suisse fut blessé à l'attaque de la Citadelle de Cambray d'un coup de mousquet à la partie antérieure & moyenne de la cuisse. Le Chirurgien ayant senti à la partie posté-

rieure une balle qui n'avoit pas percé la peau, il fit une petite incision sur cette balle qu'il tira par cet endroit ; il crut n'y ayant qu'une entrée, qu'il n'y avoit qu'une balle, mais il y en avoit deux, donc l'une ayant rencontré le fémur, n'avoit pas percé comme la première, cette dernière balle tomba peu à peu au bas de la cuisse, & elle ne sortit que six mois après par un abcès qui se fit au genou.

Toutes les balles brisées, il reste encore des corps étrangers qu'il faut avoir, et sont des morceaux de fer et qu'on Pl. 101 & de la clavicule que les balles emportent & sont ôtées poussant devant elles jusqu'au fond des playes. En les examinant l'habit du blessé, si on en trouve une pièce emportée de la figure de la balle, on est sûr qu'elle est dans la playe ; c'est pourquoi il en faut faire l'extraction promptement, sans quoi il seroit impossible de guérir, comme il arriva à M. de Ponté qui fut blessé en Irlande au siège de Londonderry d'un coup de mousquet qui avoit porté un morceau de son justaucorps dans la playe. La balle ayant été tirée on ne sçavoit à quoi attribuer le retardement de la guérison, il se falloit de temps en temps des abcès qui épuisoient les forces, l'avoient mis dans une maigreur effroyable, lorsqu'il arriva un Chirurgien de France qui fit de nouvelles incisions, qui tira la pièce d'étoffe qui faisoit tous les désordres, & qui le guérit en peu de temps.

En chargeant un fusil on met sur la poudre un tampon de papier, & la balle par dessus. Dans un coup tiré de près, la balle aura passé à travers la partie, & le tampon qui l'aura suivie, peut être demeuré dans la playe ; c'est une circonstance sur laquelle le Chirurgien doit faire attention, parce que ce fait est arrivé très-souvent, & qu'il seroit impossible de guérir tant que ce corps étranger seroit dans la playe, & il faut non-seulement ôter tout ce qui est venu de dehors, mais encore les esquilles d'os qui quand elles sont séparées, pî-

210 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 quer les chairs, sont de la douleur, intentent la  
 playe & en empêchent la réunion.

Aux playes de feu il sort peu de sang, & il est  
 rare qu'il arrive une hemorrhagie, parce que la balle  
 brulant sa, ce qui le tond & y fait un escarte  
 qui en pèche qu'il n'y a point de sang ne s'écoule, quand même  
 elle auroit touché quelque vaisseau: mais l'escarte  
 venant à tomber, il se fait quelquefois des hemor-  
 ragies qui seroient perilleuses, si le Chirurgien  
 ne les arrête promptement, c'est pourquoi il  
 doit être sur ses gardes & ne rien assurer avant  
 que les escartes soient entièrement séparées, qui  
 prouvent des gros vaisseaux sont d'une dangereuse  
 conséquence.

Les dépôts Les fluxions & les dépôts sur des parties blef-  
 sées d'armes à feu, sont toujours plus grands qu'e  
 sur les playes faites par des instrumens tranchans.  
 Ces derniers ne font que couper & séparer les par-  
 ties; mais les autres en rompant & déchirant les  
 fibres d'un muscle, y causent un tiraillement qui  
 oblige les humeurs de tomber dessus & de faire

Les On croit autrefois qu'une balle de fusil bruloit,  
 mais plusieurs experts s'en sont débarrassés de cette opi-  
 nion. Elle déchire les parties, elle les emmène, elle les  
 travaille plus ou moins à proportion de leur résistance,  
 elle ne cause point d'inflammation, à moins qu'elle ne ren-  
 contre quelque gros vaisseau, parce qu'en déchirant  
 ceux qui se sont pas considérables, elle en rapproche  
 assez les parties pour que le sang ne puisse pas couler.  
 Le déchirement des vaisseaux forme un escarte qui ar-  
 rête l'écoulement du sang, ce qu'on appelle le  
 aux bruits de la playe au commencement & au pour-  
 suivement, au moins la rupture de plusieurs petits vaisseaux  
 cause, par le tiraillement des parties, ce trouble beau-  
 coup. Le noir, le bleu & les autres différentes couleurs  
 qu'on voit aux environs de la playe ne sont pas des mar-  
 ques de brûlure, ni un épanchement de sang dans l'in-  
 térieur de la partie blessée. Aussi il faut regarder les  
 blessures faites par les armes à feu comme des playes  
 compliquées d'apostèmes. C'est ce que l'Auteur donne à  
 entendre, lorsqu'il dit que les dépôts y sont grands.

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

Des abscesses qui rendent la cure très-difficile. Il ne  
 faut donc pas prétendre guérir un coup de moul-  
 quet aussitôt qu'il a trop d'épaisseur, & il faut être  
 attentif sur les accidens qui y arrivent, qui sont  
 toujours très-fâcheux.

Si une balle dont on s'est aperçue dans un os, il faut  
 droit s'efforcer de la tirer avec un tirefond ou une ta-  
 nière, mais si elle écarte les os si fortement  
 qu'on ne peut pas l'avoir, il faudroit plutôt la lais-  
 ser que de commencer le blessé en faisant des es-  
 carres trop vastes; il faudroit pour lors attendre  
 l'exfoliation de l'os, parce que ce qui en a été  
 touché venant à se séparer, entraîne la balle avec  
 lui.

Si un os est à plomb lorsqu'il vient à être frappé  
 d'une balle, il en arrête le coup, mais s'il est pen-  
 ché, elle coule le long de l'os, de manière qu'elle  
 monte ou descend suivant la pente qu'elle trouve  
 à l'os en le frappant, nous en avons vu deux exem-  
 ples célèbres, l'un à M. le Prince de Rohan blessé  
 au genou, dont la balle se coula en montant le  
 long du fémur, l'autre en M. de Saint-Mars qui  
 avoit le coup au pied, & dont la balle monta le  
 long du tibia, & en sortit entre tous deux, & qu'il  
 que les Chirurgiens aient apporté tous leurs soins  
 pour les en garantir, on leur en a empêché la cause  
 point n'avoit pas cherché ces balles dans les endroits  
 où on les a trouvées après leur mort.

A ceux dont le crâne a été frappé par une balle  
 il s'y fait un écoulement de cerveau. Le nombre  
 de ceux qui en meurent est plus grand que de ceux qui  
 en réchappent, parce que la communication fait  
 toujours extravaser le sang des petites venelles qui  
 dans cette partie sont très-déliées, il n'y a que  
 le repain qui puisse donner issue à ce sang, & par  
 conséquent qui puisse garantir de la mort; c'est  
 pourquoi pour peu que le crâne ait été touché &  
 découvert par la balle, il faut trépaner, & qu'on

L'hémor-  
 ragie est rare  
 aux playes  
 de feu.

Extraction  
 d'une balle  
 en sautoir  
 dans un os.

Les dépôts  
 sont grands.

Des balles  
 qui glissent  
 le long de  
 l'os.

D'un coup  
 de balle à la  
 tête.

812 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 que je vous disse que ces sortes de playes soient  
 très-périlleuses, nous avons des exemples de plu-  
 sieurs qui en sont guéris.

Des playes Il y a encore des éclats de bombes & de gre-  
 nades qui font des défordres épouvantables, en  
 tuant ou blessant tous ceux qu'ils frappent. Je ne  
 vous parlerai point des éclats de Bombes, parce  
 que ceux qui en sont blessés n'ont pas besoin d'être  
 pansés; la mort suit de si près ces sortes de playes  
 que la Chirurgie ne peut leur être d'aucun secours.  
 Mais pour ceux de grenade j'en ai parlé beaucoup,  
 & j'en ai tiré des éclats qui se fichent dans toutes  
 les parties du corps, excepté de la tête dont tous  
 ceux qui en sont frappés meurent par le grand fra-  
 cas qu'elles font au crâne & par l'ébranlement  
 qu'elles causent au cerveau qui en demeure étour-  
 di & assoupi, comme s'il avoit été frappé d'un  
 coup de marteau.

La grenade en crevant se casse en plusieurs mor-  
 ceaux dont les éclats entrent dans les chairs plus  
 ou moins selon qu'ils sont petits ou gros, ou selon  
 qu'on est éloigné de l'endroit où elle a crevé. Au  
 Siège de Cambray j'en tirai un de la grandeur de  
 la paume de la main, qui étoit entré si avant dans  
 la fesse d'un Officier qu'on ne le voyoit point. M.  
 Bessière m'a dit en avoir vu qui s'étoit placé dans  
 le scrotum; mais enfin en quelque partie qu'il  
 soit, il faut en déviter le blessé au plutôt, ce qui  
 demande des incisions qu'on ne peut pas prescrire  
 ici, & que le Chirurgien fera selon la situation de  
 la playe & la nature du corps étranger.

On ne met point les boulets de canon au nombre  
 des corps étrangers dont on doit faire l'extraction,  
 car ils envoient au tombeau tous ceux qu'ils  
 touchent, & il n'y a point d'exemples qu'il en soit  
 demeuré dans le corps de quelqu'un qui ait eu be-  
 soin d'un Chirurgien: c'est une espèce de bonheur  
 à ceux qui se trouvent dans son chemin, quand il

DIXIÈME DEMONSTRATION. 813  
 ne leur emporte qu'un bras ou une jambe; nous  
 avons parlé de ces sortes de playes hier en faisant  
 l'amputation.

Une balle ou un autre corps étranger étant reti-  
 ré, il faut avant que de panser la playe avoir égard à deux ou trois circonstances, qui sont, 1°. de changer la figure ronde de la playe en une lon-  
 gitudinale par deux coups de bistouri R. qu'on  
 donne l'un en-haut & l'autre en-bas, selon la rec-  
 titude des fibres des muscles; 2°. de faire un  
 égoût à la playe en la grandissant en-bas, afin  
 que le pus puisse s'écouler facilement, & qu'on  
 ne soit point obligé de la faire par la suite; 3°. de  
 passer une aiguille S. enfilée de seton T. dans la  
 playe si elle traverse la partie, afin d'y pouvoir  
 porter les remèdes avec facilité.

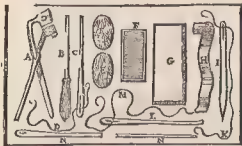
On se sert dans les commencemens d'un digestif pour aider à la séparation des escarres; mais il faut qu'il soit animé, & non pas si desséchant que celui dont on se sert aux playes concuses, afin de ne pas procurer une trop grande suppuration. Quand les escarres sont tombées, on supprime le digestif; on travaille à dessécher la playe avec de l'eau vulnéraire, qui est excellente à ces sortes de playes, & à laquelle pour cette raison on a donné le nom d'eau d'Arquebuse.

Le Chirurgien met cette tente de charpie V. dans la playe quand il y a une nécessité qui le demande, & il ne s'en sert point du tout quand il y a passé un seton: on met sur la playe un plumaceau X. plat, couvert du digestif, puis on applique Y. & une compresse Z. trempée dans l'eau-de-vie ou du vin aromatique, & on finit par la bande a ou par un bandage unissant fait avec cette bande b roulée à deux chefs: on continue ensuite le pansement de la manière que la bonne Chirurgie Pordonne.

Précautions pour le pansement.

Eau d'Arquebuse.

FIG. LIII. POUR L'APPLICATION DU SETON.



**L**E seton est une opération de Chirurgie qui fait deux trous à la peau par le moyen d'une grosse aiguille enfilée : ce nom de seton est dérivé du mot latin *seca*, qui veut dire foye de cochon, parce que les premiers Chirurgiens s'en servoient pour la passer à travers les deux playes faites par l'aiguille.

Différentes manières du seton. Ceux qui ont succédé aux inventeurs de cette opération ont prétendu avoir mieux rencontré en se servant du crin de cheval, parce qu'il est plus long & par conséquent plus commode. Les successeurs de ceux-ci ont supprimé le crin, disant qu'il étoit trop dur dans une playe, qu'il ne faciliteroit pas assez la filtration des humeurs qui est la fin qu'on se propose : ils ont mis à sa place une mèche de coton comme plus douce & plus capable d'exécuter leur intention. Et enfin il s'est trouvé d'autres Chirurgiens qui ont fait le procès à la mèche de coton, prétendant qu'il a de petites pointes qui picotent sans cesse la playe, la faisant enfler & l'incommoder, & ils veulent qu'on se serve de

## DIXIÈME DEMONSTRATION. 215

si de lin retors, qui n'aït pas encore passé la lessive.

Le seton se peut appliquer en toutes les parties du corps ; mais celles où nos Anciens l'appliquoient ordinairement étoient à la nuque du cou, dont ils espéroient des avantages considérables : ils le croyoient excellent pour le mal caduc, pour les hydrocéphales & pour toutes les fluxions sur toutes les parties du visage, & Fabricius Hildanus dit en avoir fait des guérisons qui peuvent passer pour des miracles.

On se servoit anciennement du fer ardent pour percer la peau, & voici comment on s'y prenoit. On faisoit asséoir le malade sur un siège sans dos, on lui faisoit pancher la tête un peu en arrière, afin de pouvoir pincer la peau du cou, on la mettoit entre les deux platines de cette tenaille A. faite en forme de gorfier, & percées pour y faire passer l'aiguille : eu tenant ainsi de la main gauche la peau serrée dans les tenailles, on prenoit de la droite un couteau actuel B. tout rouge qu'on fouroit dans les trous de la tenaille, & qui par ce moyen faisoit deux trous à la peau. Le couteau actuel ayant suffisamment agrandi les trous, on le retiroit, & l'ayant donné à un serviteur, on prenoit de la même main une grosse aiguille G. faite comme des cadens de Cordonniers, enfilée d'une mèche D. & on la passoit par des trous avant que de lâcher la tenaille. La mèche passée, on ôtoit la tenaille & l'aiguille, insinuoit la mèche dans les playes après l'avoir imbibée d'un médicament fait avec l'huile & le jaune d'œuf pour aider à la séparation des escarres : on mettoit sur ces playes un des plumaceaux E. E. trempée dans le même remède, puis l'emplâtre F. la compresse G. & la bande H. avec laquelle on faisoit le bandage circulaire autour de la tête, on tiroit tous les jours un peu de la même mèche pour conduire du nouveau médicament dans les playes, après



216 DES OPERATIONS DE CHIRURGE,  
la chute des escarres, on continue ce change-  
ment de place à la mèche, & quand elle étoit  
usée on en attacheoit une autre à son bout pour la  
renouveler, & cela tant qu'on jugeoit la disfula-  
tion des humeurs nécessaire pour la guérison des  
malades qui avoient obligé de l'appliquer.

Il y a eu de la contestation entre les partisans  
de cette opération, savoir si on devoit pincer  
la peau en long ou en travers; c'est-à-dire, si  
les deux trous devoient être à côté l'un de l'autre,  
ou l'un au-dessus de l'autre: c'est un fait  
d'une si petite conséquence qu'il ne merite pas  
qu'on s'y arrête, d'autant plus que cette opéra-  
tion ne se pratique plus aujourd'hui. Quand il y a  
une nécessité de donner un égoût à ces humeurs  
qui font toutes ces maladies de la tête, nous ap-  
pliquons une pierre à cautère dans la fosse du  
cou & par ce moyen nous leur donnons issue, &  
se filtrant sans cesse, ces maladies se guérissent  
aussi bien que par le féton.

Les Italiens ont été grands amateurs de cette  
opération, mais il m'a paru qu'ils font beaucoup  
revenus de cette opinion; car étant en Italie j'en  
ai vu beaucoup qui porteroient des cannières aux bras.  
Le féton n'est pas seulement cruel dans son appli-  
cation; mais il est encore fort embarrassant dans  
ses suites: le cautère ne demande point tant de  
préparation, il fait moins de douleur en le pos-  
sant, on le pansé avec plus de commodité, & on  
en reçoit les mêmes utilités; ce n'est donc pas  
sans raison que les Italiens & les François l'ont sub-  
stitué à la place du féton.

Enfin, s'il se trouvoit quelqu'un tellement pré-  
venu en faveur du féton qu'il le préférât au cautère,  
je conseillerois pour lors au Chirurgien de ne  
se point servir ni de la renaille, ni du fer ardent,  
mais seulement de cette aiguille L. large & tran-  
sverse

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

217  
travers la peau de la nuque du cou en la pincant  
seulement avec les doigts de la main gauche: de  
cette manière cette opération se fait en un mo-  
ment, il n'y a point d'escarres à tomber, & le ma-  
lade en reçoit les mêmes utilités.

On entend encore par ce mot de féton une pe-  
tite bandelette de linge fort étroite, qu'on pousse  
avec le secours d'une aiguille à travers des playes  
qui ont une entrée & une sortie; je vous ai dit  
tantôt qu'il en falloit passer une dans les plaies dont  
on avoit tiré les bales ou les autres corps étrangers  
par la partie opposée.

On prend cette aiguille à féton L. qui est moufle,  
par le bout pour ne point blesser, & qui est enfilée  
de cette bandelette M. qu'on fait passer par la  
plaie de part en part imbibée de tel médicament  
qu'on a jugé à propos; voilà une autre aiguille  
NN. plus longue composée de deux pièces pour  
être plus portative, & qu'on joint ensemble par  
le moyen d'une petite visse, & dont on se sert dans  
les playes qui traversent les cuisses. Le féton p'acé  
on ôte l'aiguille, & on continue le pansément  
comme nous avons déjà dit.

## FIG. LIV. POUR L'OUVERTURE D'UN ABSCE'S.



**L'**ouverture d'un abscessé est appelée Onctomé, qui est dérivé de deux mots grecs, d'*onchos* qui signifie enos de matiere, & de *temnein* qui veut dire couper, de sorte que cette operation consiste à faire une incision dans l'endroit où il y a de la matiere amassée.

Elle est des *fréquemment*, il a tous les jours des occasions d'ouvrir quelque tumeur ou quelque abscessé. Je n'entrerai point dans le détail des causes des tumeurs contre nature, je suppose que le Chirurgien doit avoir lu ce que tant de celebres Auteurs nous en ont écrit, & qu'il est instruit de tout ce qui les regarde en general, & des remedes qu'il convient de faire pour les dissiper par la voye de la resolution. Je me bornerai à dire seulement ce qu'il faut faire lorsqu'elles ne peuvent point guérir que par le moyen de la supuration.

Quand un Chirurgien entreprend de traiter une tumeur qui doit finir par la supuration, il faut qu'il examine bien les signes qui marquent en quel état elle est, les uns montrent que la matiere se fait, & les autres qu'elle est faite.

Ceux qui indiquent qu'elle se fait, sont tumeur, douleur & rougeur à la partie, le malade sent un battement dans la tumeur, il ne dort point & il a de la fièvre. Hippocrate nous dit que lorsque la matiere se fait, la fièvre & les douleurs surviennent. Si le Chirurgien touche la tumeur & qu'il ne sente point de fluctuation, c'est signe que la matiere n'est pas encore cuite, & alors il lui doit ordonner par des maturatifs & des poutrifiants. Si la tumeur est petite, il se concentrera d'y mettre un emplâtre de diachylon gommé avec un peu de basilicon; mais si elle est grosse, dure & éloignée de la cavité, il faut qu'il se serve de remedes plus puissans, & qu'il employe les cataplasmes froids

avec l'oselle, l'oignon de lys, les racines de guimauves, le levain de pâte & la siente de pigeons, le tout cuit avec l'axonge de pore.

Les signes qui lui montrent que la matiere est faite, sont diminution de tension, de rougeur & de douleur. La tumeur s'élève un peu en pointe, elle semble marquer l'endroit par où la matiere veut sortir; en mettant les deux doigts indices dessus, & les appuyant alternativement, on sent la matiere flotter dans la tumeur, ce qui est un signe indubitable qu'elle est en maturité, & qu'il en faut faire l'ouverture au plicé.

Les bons Praticiens nous proposent deux manieres pour ouvrir les abscessés, ou avec les pierres à cauterer, ou avec la lancette, ces deux moyens sont également bons; mais il est des tumeurs où le premier est nécessaire, & il en est d'autres où la lancette est préférable. Les voici en peu de mots.

Quand la tumeur est faite d'humours froids & qu'elle a été lente à se meure, il faut en différer l'ouverture le plus de tems que faire se peut, on ne risque rien pour attendre; car la matiere faite d'humours froids & doux ne peut point faire d'écarrés ni le même désordre que seroit celle d'une humeur chaude. De plus, si on ouvre ces fortes de tumeurs aussitôt qu'on sent de la fluctuation dans le milieu, il resteroit de la dureté qu'on auroit peine à amolir par la suite; c'est pourquoi il faut retarder jusqu'à ce que le tout soit en état d'être vidé, parce que la matiere fait la matiere, & ce qui est déjà cuit aide à cuire ce qui reste, & pour lors il faut fuir toute la longueur de la tumeur, appliquer une trainée de cauteres, pour deux raisons: la premiere, parce que la chaleur des cauteres perfectionne la coction de l'humour; & la seconde, parce que les escarres tombées, il y a une ouverture suffisante pour porter des remedes capables

Signes de la matiere formée en pur.

Deux manieres d'ouvrir les abscessés.

En quel cas on doit se cauterer.

A quel point on doit se cauterer les escarres.

820 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
de fondre & de consumer les duretés qui n'au-  
roient pas pu être amolies par la inspiration. Aux  
abcès profonds il faut encore se servir de pierres  
à cautères, parce qu'elles font une ouverture plus  
sûre que la lancette, & qu'elles facilitent ainsi les  
moyens de porter les remèdes dans toute la cavité  
de l'abcès.

Mais quand la tumeur meurt promptement, &  
que par sa mollesse on connoît que la matière a pris  
une coction parfaite, on ne doit pas attendre  
qu'elle ait rongé la peau pour se donner une issue  
elle-même; car par son séjour elle peut faire du  
désordre en rongeur les fibres de chair qui sont  
plus tendres que celles de la peau, il faut alors se  
servir de la lancette, & sans différer, faire une  
ouverture suffisante pour vider tout le pus conte-  
nu dans la tumeur.

D'une incision  
en croix en-  
cassée dans la  
peau.

Il y a des Auteurs qui ont inventé un anneau  
dans lequel est enfilée une petite bistouri, ils s'en  
servoient pour ouvrir des abcès aux enfans crainti-  
tifs, & aux personnes qu'ils ne trouvoient pas asse-  
z dociles pour souffrir ce qu'ils jugeroient à propos  
de leur faire. Ils mettoient cet anneau dans un de  
leurs doigts, & sous prétexte de toucher la tumeur,  
ils se penchoient avec ce balaïn, & ainsi ils trem-  
poient subitement leurs malades. Ce procédé me  
paroit tenir un peu du Charlatan, je ne conseille-  
rai point de s'en servir. Si c'est à un enfant qu'il  
faute faire cette opération, il n'y a qu'à le faire  
tenir sur un bras, si c'est une grande personne qui  
sest assez robuste pour ne la vouloir pas souffrir,  
il faut la laisser à l'abandonner à son propre sort,  
sans lui donner la peine de chercher quelque straté-  
gème pour la surprendre.

Commence-  
ment de l'opération.

Si on a résolu de se servir du cautère, on prend  
l'emplâtre A. qu'on pose sur le milieu de la tu-  
meur, il est tendu de la longueur qu'on veut faire  
l'ouverture, on pose deux ou trois des pierres à

DIXIÈME DEMONSTRATION. 821

Cautères BBB. dans la fente de l'emplâtre, & par  
dessus on met cette petite compresse longue & C.  
qu'on a mouillée, afin qu'elle fasse plutôt fondre  
les pierres. On met un second emplâtre qu'on cou-  
vre d'une compresse, & avec une bande on tient  
tout l'appareil. On laisse agir les Cautères pendant  
deux ou trois heures; mais si on veut qu'ils ca-  
vent beaucoup, on les laisse plus de temps. Après  
avoir relevé le tout, on fait avec une lancette lue  
le milieu de l'escarre, une incision jusqu'à la ma-  
tière, dont on laisse sortir tout autant qu'il s'en  
présente & tout autant qu'il y en a dans la tumeur;  
car on est déabusé de l'erreur des Anciens qui  
craignoient d'affoiblir leurs malades en vidant un  
abcès tout d'un coup: nous voyons au contraire  
que plus on fait sortir de matière, plus ils en sont  
soulagés, sur tout quand le pus est tout formé.

L'expérience des hydropiques détruit encore leur  
opinion, ils ne vuidoient les eaux qu'à quatre ou  
cinq reprises, disant qu'il ne falloit pas aller d'une  
extrême plénitude à une extrême inanition; & au-  
jourd'hui on leur vuide jusques à la dernière goutte,  
sans qu'ils donnent aucune marque de fai-  
blesse; & nous en voyons venir chez le Chirur-  
gien se faire faire la ponction & s'en retourner  
chez eux avec la même vigueur qu'ils en sont sor-  
tis.

Il faut voir  
des fois  
l'abcès.

Si on a résolu d'ouvrir la tumeur avec la lan-  
cette, il faut prendre celle-ci marquée D. qui est  
plus longue & plus large que celle dont on se sert  
pour laignée, c'est pourquoi on l'appelle lan-  
cette à abcès: l'ayant ouverte & à demi ployée,  
on la met à la bouche, on examine l'endroit de la  
matière, & l'ayant remarqué avec le pouce & le  
doigt indice de la main gauche, on étend la peau  
afin qu'elle ne vacille pas dans le temps de l'opé-  
ration, & de la droite on prend la lancette qu'on  
enfonce jusqu'à la matière, & faisant une clava-

Méthode  
d'ouvrir a-  
vec la lan-

tion en la poulant en haut, on fait cette ouverture suffisamment grande pour donner issue au pus qu'on voit sortir aussi-côt, & qu'on reçoit dans une poirette ou quelque autre vaisseau qu'on a préparé pour cet effet; on presse un peu la tumeur par les deux côtés pour la faire dégorger. Ayant jugé par la quantité de la matière sortie, qu'il doit y avoir un grand vuide, on rîche avec cette sonde creuse B. qu'on introduit dans la playe de reconnoître de quel côté le vuide est le plus grand, & avec ces ciseaux courbes F. on couvre du côté du vuide, & particulièrement quand il est en enbas, de manière que cette sonde creuse sert à deux fins, l'une pour être éclairci de la grandeur & de la nature de la cavité, & l'autre pour conduire la pointe des ciseaux qui la doivent dilater. Quelques Praticiens qui ne se piquent pas de politesse, après la première ouverture faite avec la lancette, portent leur doigt dans l'abcès, pour être informés de sa largeur & de sa profondeur, & s'il faut par quelque incision en agrandir l'ouverture, leur doigt faisant la fonction de la sonde sert de conducteur à la pointe des ciseaux.

Ces sortes d'ouvertures demandent trois circonstances qui sont très-essentielles, la première, de les faire toujours selon la rectitude des fibres des muscles, & jamais en travers, de crainte d'estroper les malades, la seconde de les faire toujours à la partie déclive ou la plus basse, afin que n'y restant aucuns sacs, la matière puisse sortir d'elle-même; & la troisième, de les faire dès le premier jour, suffisamment grandes, tant pour n'être pas obligé de faire de nouvelles incisions dans la suite, que pour porter facilement les remèdes dans toute la cavité de l'abcès.

L'ouverture faite telle que je vous l'ai marquée, & la matière viduée, on panse le malade. On ne se sert au premier appareil que de charpie sèche,

afin d'imbiber mieux les restes du pus; on en fait des bourdonnets de grosseur proportionnée à la grandeur de la cavité. Celui qu'on met dans le fond marque H. doit avoir un fil, afin qu'en reprenant le malade, on soit assuré que l'ayant ôté, il n'en reste plus dans la playe. Ayant mis ces deux autres II. on la couvre avec ce plumaceau plat K. & cet emplâtre L. qui est composé de Diachilon; afin de fonder les restes de l'humeur endurcie, & par dessus la compresse M. & enfin la bande N. dont on fait des circlaires qui tiennent tout l'appareil.

Du pansement.

Le lendemain on couvre les bourdonnets avec des onguents mondificatifs d'ache ou d'apostolorum avec lequel on met un peu d'Egiphtac en cas qu'il y eût des chairs pourries qu'on voulût consumer. On travaille à déterger & nettoyer tout le fond de l'abcès qu'on laisse ensuite remplir de chairs. Etant suffisamment incarné, on se sert de remèdes dessiccatifs pour pouvoir y procurer une bonne cicatrice qui est la fin qu'on s'est proposée dès le commencement.

Les abcès qui viennent au visage n'embarrassent pas peu le Chirurgien, parce qu'il se trouve dans la nécessité d'y faire des incisions pour donner issue à la matière, qui laissent des cicatrices causent de la difformité à cette partie. On a été dans cet embarras au sujet de Monsieur le Duc de Berry, qui le 3. du mois d'Octobre 1706., revint de la chaise avec la joue droite fort enflée; on le saigna, on lui mit des cataplasmes pour tâcher de résoudre l'humeur qui causoit cette enflure; on le saigna une seconde fois, mais cette tumeur qui provenoit d'une infinité de contusions faites par la crosse du fusil appuyée sur cette partie ne céda point aux remèdes; on connut qu'elle prenoit le chemin de la supuration par fa rougeur, l'augmen-

824 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 tion de la douleur, le peu de repos qu'elle lui  
 donnoit, & par le boufflement de l'œil, du nez  
 & des lèvres; & de fait Monsieur le Duc de  
 Berry pendant trois mois avant cet accident avoit  
 fait tant de parties de chasse où il tiroit quatre ou  
 cinq cent coups de fusil, & d'où il rapportoit jus-  
 qu'à deux cent cinquante pièces de gibier, que sa  
 joie le trouva tellement enivré, qu'il y avoit  
 peu d'apparence d'en espérer la résolution. Le Mar-  
 di 12 du mois, M. Maréchal sentit de la fluctua-  
 tion dans la tumeur, & me l'ayant fait toucher,  
 nous convinmes de la nécessité de l'ouvrir & de  
 l'endroit où il la falloir faire, on prit heure pour  
 l'après midi à deux heures, & ayant mis Mgr. le  
 Duc de Berry dans un fauteuil, étant dans la situa-  
 tion la plus commode, pendant que je lui tenais la  
 tête, M. Maréchal en présence & de l'avis de M.  
 Fagot, lui plongea une lancette dans l'endroit le  
 plus bas de la tumeur, & par l'élevation qu'il fit,  
 il l'ouvrit de la longueur d'une épingle. Le pus  
 sortit aussitôt, & en assez grande quantité pour  
 remplir la coquille d'un gros œuf. M. Maréchal  
 mit un doigt dans la playe qu'il promena dans la  
 cavité de la tumeur, pour sçavoir si les os n'étoient  
 point découverts, & ayant trouvé le périoste atta-  
 ché aux os de la pommette & de la mâchoire supé-  
 rieure, il le passa; on y a mis pendant les premiers  
 jours une tente mollette avec l'emplâtre de muti-  
 loques. On a continué de le panser avec des injec-  
 tions déterfives qui ont nettoyé le fond de l'abcès,  
 qui s'est rempli de bonnes chairs en très-peu de  
 tems, puis qu'en vingt jours il a été parfaitement  
 guéri, & comme on a fait l'ouverture la moins  
 grande qu'on a pu, & aussi proche de l'oreille  
 que la tumeur l'a permis, il n'y est resté qu'une  
 petite cicatrice longitudinale qui sera cachée par le  
 bord de la perruque.

DIXIÈME DEMONSTRATION. 825  
 Le Carbonec, que le vulgaire appelle charbon, De Char-  
bon & de  
l'anthrax.  
 est ainsi appelé, parce qu'on y sent une dou-  
 leur brûlante, & que les effets qui s'en ensuivent  
 sont semblables à ceux qu'on sent quand on a mis  
 un charbon ardent sur quelque partie. La plupart  
 des Auteurs confondent le carbonec avec l'an-  
 thrax, prétendans que l'un & l'autre de ces deux  
 maux sont causés par un sang atrabilaire & bouil-  
 lant, qu'ils ne diffèrent qu'en quelques degrés &  
 circonstances, & que selon la version du mot Grec  
*anthrax* il signifie en françois carbonec ou charbon;  
 vous trouverez néanmoins par la description que je  
 vais vous faire, qu'il faut les rapporter à deux gen-  
 res qui demandent des remèdes & des opérations  
 différentes pour les guérir.

Le Carbonec est défini une pustule noire & cen- Définition  
du charbon.  
 drée avec rougeur & douleur, ardeur & chaleur à  
 l'entour, qui s'élève en vessie brûlant le lieu où elle  
 est, & qui en se crevant laisse une escarre tel que  
 sont les cautères & les brûlures.

Il y en a de deux sortes: l'un simple & benin qui Les espèces,  
 est causé par une scrofule acre d'un sang atrabilaire  
 & bouillant qui fait impression à la peau par où  
 elle passe, & qui s'amassant sous l'épiderme, y fait  
 une grosse pustule semblable à celle que sont les  
 brûlures; l'autre est malin & pestilentiel, il vient  
 d'une scrofule brûlante comme de l'eau forte, qui  
 fait une escarre plus profonde que le précédent, il  
 arrive en tems de peste, & il est presque toujours  
 mortel.

Je ne vous parlerai point des remèdes généraux, Ouvertures  
 s'est aux Médecins à les ordonner; ni de ce qu'il qu'on fait à  
la pustule  
 faut faire au charbon pestilentiel, il faut avoir re-  
 cours à ceux qui nous ont donné des Traités de la  
 peste, ils nous en ont suffisamment instruits; je me  
 renferme dans la manière de traiter par la Chirurgie  
 les Carbonecs qui sont guérissables.

Si la pustule n'est pas ouverte, il faut l'ouvrir De l'eau  
phlogis-  
tique.

216 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
 au plutôt, afin que la sérosité par un plus long séjour ne fasse pas une plus longue impression à la peau, il faut faire avec une lancette des scarifications jusqu'au vif sur tout ce qu'on voit de livide & de noir : pendant que la sérosité & le sang s'écoulent, il faut dissoudre un peu de thériaque dans de l'eau de vie, en imbibier un plumaceau, & en couvrir les scarifications qu'on a faites, il le faut renouveler de six en six heures, & saigner le malade. S'il est replet & robuste, il faut réitérer la saignée plusieurs fois, si lui faut faire prendre des cordiaux, & lui faire observer un bon régime de vivre.

Le lendemain si le malade ne sentoît point de douleur à la partie, & qu'on vit la noirceur s'agrandir, il faudroit redoubler les scarifications, les faire si profondes que le malade les sentit vivement, & mettre dessus l'eau phagedénique, qu'on appelle l'eau joune, qui est composée avec de l'eau de chaux & le sublimé ; c'est un puissant remède pour s'opposer à la mortification. M. de Lullu ce grand Musicien est mort insuite d'une pareille pustule qui lui vint à l'un des doigts du pied.

Signe de la  
 honte  
 de la  
 partie.  
 Mais si on voit qu'il se fasse un petit cercle dans la circonférence de ce qui est noir, c'est signe que la chaleur naturelle subsiste dans la partie, & que l'escarre s'en veut séparer, il faut pour lors en procurer la séparation par des remèdes onctueux, mais toujours animés, de peur de la trop grande supuration. L'escarre étant tombée, il faut moindiser, inciser, & cicatrifer, & sur tout après la guérison il faut bien purger le malade pour vider cette sérosité brûlante, & par ce moyen empêcher la recidive.

De l'An-  
 thrix.  
 L'Anthrax ou Anthrixon, est une tumeur dans les chairs, causée par une humeur brûlante qui les gonfle, & les pousse en dehors comme si c'étoit une grenade ou une bombe qui vouloit crever.

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

Le mot d'Anthrax est dérivé de deux dictionnaires grecques d'ana qui veut dire en haut, & de rho-rem qui signifie sauter, de sorte que la tumeur qu'il fait étant pleine de liqueurs échauffées & enflammées, elle forme une élévation brûlante en manière de montagne qui s'efforce de rompre les vases, les flammes & la matière qu'elle contient.

Les tumeurs qui sont des abscesses, ne sont ordinairement qu'un trou par où elles se donnent une issue quand on leur en laisse le temps : mais celle qui forme l'anthrax est si corrosive, qu'elle en fait plusieurs pour pouvoir s'échapper. J'en ai vu jusqu'à sept ou huit : elle est si chaude, qu'elle brûle toutes les chairs qu'elle abreuve ; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les malades ne dorment point, s'ils s'impatientent ; & s'ils font des cris continuels, car de toutes les tumeurs, c'est sans contestation la plus douloureuse.

Cela mal peut arriver en toutes les parties du corps. Lorsque'il se place proche des parties tendineuses ou membraneuses, il est plus douloureux que dans les musculieuses, s'il vient au col, il se fait encore plus sentir qu'ailleurs, comme je l'ai vu à trois personnes de la Cour, dont je les ai pansés & guéris. L'un à M. de Chambrante premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine, l'autre à M. le Chevalier Dudicourt, & un autre à M. Duchene Chef ordinaire du Gobelet du Roi. Ces trois Anthrax étoient à la partie postérieure du col proche la base du crâne, où ne pouvant pas trop s'étendre, ils faisoient une tumeur insupportable.

Les premiers jours la tumeur étoit dure, rouge & élevée en dehors, je mis des maturatifs ; mais la matière ne tarda pas à se faire jour par plusieurs trous qu'elle fit à la peau, de tous ces trous je n'en fis qu'un, & je continuai par des incisions cruciales pour découvrir toute cette chair brûlée, & lui donner moyen de sortir par gros bouillillons,

Son élé-  
 vation.

Suite de  
 l'Anthrax  
 qui se for-  
 me.

Endroits  
 où le pro-  
 duit.

Conduire  
 le taphé-  
 rion qu'on  
 fait.

828 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
comme elle faisoit tous les jours, & qu'elle conti-  
nua jusqu'à ce qu'elle fut détachée & sortie entiè-  
rement. Aussitôt que les incisions furent faites, la  
douleur ce fut plus si grande, & elle diminuoit à  
mesure que cette séparation se faisoit : les escarres  
rombées, il y avoit un creux à mettre un ouf, je  
le laissai remplir de chairs, & j'achevai ces cures  
comme celle des autres abcès.

Nous en avons un exemple memorable en la per-  
sonne du Roi, il eut un Anthrax au même endroit  
en l'année 1697. & comme aux personnes de ce  
rang, on tâche de ménager les incisions, on les  
difflera le plus qu'on pût ; mais les bourbillons qui  
se détachent du fonds ne pouvant sortir par les  
petits trous ouverts, on fut obligé de faire les in-  
cisions, ce qui réussit heureusement. Je ne vous  
rapporte ces faits que pour vous faire voir qu'on ne  
peut pas guérir un Anthrax sans incision.

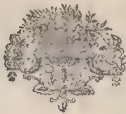


FIG. LV. POUR LES TUMEURS ENKISTÉES.



**L**ES tumeurs enkistées sont celles dont la ma-  
tière est enfermée dans une petite vessie ou  
membrane qu'on nomme *Kyste*. Ce mot vient de  
*Kystu* qui signifie vessie, il est dérivé de *Kryn* verbe  
grec qui veut dire *cacher*, parce que cette petite  
vessie nous cache la matière qu'elle renferme.

Nous connoissons ces tumeurs sous le nom de *Diverses*  
*loupes* dont il y a plusieurs espèces, & à la plûpart <sup>pièces de</sup>  
desquelles on a donné des noms tires des mots grecs  
qui signifient les choses à quoi leur matière a du <sup>loupes.</sup>

830 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
 rapport. Quand elles arrivent aux parties tendues ;  
 ses, comme à la main, à l'avant bras & aux pieds,  
 on les appelle *gonglons* ; & quand elles sont rem-  
 plies d'une matiere semblable à de la boue, on  
 les nomme *arherones* ; quand elles renferment une  
 humeur qui ressemble à du miel, on leur donne le  
 nom de *mellicerus* ; lorsque cette matiere est plus  
 solide & qu'elle a la consistance du foie, elles sont  
 appellées *struomes* ; & quand elles sont dures, &  
 qu'elles ont la figure d'un maron, on les regarde  
 comme des *glandes endurcies*.

Origine de Il y en a qui prétendent que le kiste qui ren-  
 ces tumeurs forme ces différentes matieres, est formé par la di-  
 laration de quelque vaisseau lymphatique, où la  
 lymphe se coagulant, se change en plusieurs sortes  
 de matieres selon son different mélange avec d'au-  
 tres humeurs, mais il y a plus d'apparence que le  
 principe de ces tumeurs est une petite glande, parce  
 que l'action des glandes étant de filtrer sur elle  
 quelque humeur, s'il se trouve obstruktion au vais-  
 seau extérieur, alors l'humeur est obligée de de-  
 meurer dans la glande & en la gonflant de contrain-  
 dre la membrane de la glande à s'étendre, ce qui  
 forme ce kiste dont nous venons de parler. L'expe-  
 rience confirme cette opinion, car si on fait une  
 incision à une de ces tumeurs, & qu'après en avoir  
 vuë la matiere, on ne confirme pas la membrane  
 qui la contient, il s'y filtre une nouvelle humeur,  
 qui avec le tems fait une nouvelle loupe.

Indolence Ces cinq sortes de tumeurs dont je vous parle,  
 de ces lo- ne font point de douleur, parce que la matiere qui  
 dure, les compose est douce & benigne, & que n'étant  
 point chaude ni piquante, elle ne cause ni inflam-  
 mation, ni prurit ou démangeaison ; c'est ce qui  
 fait qu'on peut les porter toute sa vie sans en être  
 incommodé quand elles ne viennent pas d'une  
 grosseur démesurée, & qu'elles ne sont pas dans  
 un endroit où elles nuisent à quelque mouvement

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

831  
 naturel. La plupart néanmoins de ceux qui en ont,  
 s'inquietent & s'importunent de voir toujours cer-  
 tain legere diffiniré, ils veulent à quelque prix que  
 ce soit en être délivrés, & pour cet effet ils ont re-  
 cours au Chirurgien.

La Chirurgie nous presente quatre moyens pour  
 guerir les tumeurs enkistées, le premier par resolu-  
 tion en les dissipant, le second, par supuration en  
 les ouvrant, le troisième, par ligature, quand la  
 base en est étroite ; & le quatrième par l'extirpation.

La resolution est le plus doux & le meilleur moy-  
 en pour dissiper ces tumeurs, quand l'humeur n'est  
 bien ébrie aux remèdes ; c'est pourquoi avant que  
 de venir aux autres il faut toujours le tenter. On  
 fera des escapasses & des fomentations mollicen-  
 tes & resolutives faites avec la guimauve, l'absin-  
 the, l'armoise, la sauge & la graine de genievre.  
 Si la tumeur est fort dure, on y fera des linimens  
 avec des huiles de lys, de camomille, de limaçons,  
 de vers de terre, ou de lureau, l'on mettra dessus  
 les emplâtres de cigue, de laudanum, de savon,  
 de grenouilles avec le mercure, le diuin, ou le dia-  
 botanum, qui est composé de plantes les plus réso-  
 lutives, inventé par M. Blondel fameux Medecin  
 de la Faculté de Paris, on le trouve chez M. Bol-  
 duc Apothicaire du Roi, Rue des Eperchettes Four-  
 bouc Saint Germain, c'est un excellent remède  
 pour fondre ces tumeurs. Il y en a qui valent  
 qu'on les presse avec les doigts, ou qu'on les frotte  
 le uert avec une petite pierre pour en rompre le  
 kiste, qu'on mette dessus dans une plaque de  
 plomb frottée de mercure, & nu avec un bandage  
 on les frotte le plus fortement qu'on pourra

En proposant la supuration comme un moyen de  
 guerir les loupes, il ne faut pas l'attendre telle  
 qu'elle se fait aux tumeurs d'humeurs chaudes qui  
 se couventissent en un pus louable & bien cuit : on  
 entend qu'après avoir avec la lancette A. ouvert la

Quatre  
 moyens de  
 les guerir.

Remedes  
 resolutifs.

De la sup-  
 ration.



**§ 32** DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 Loupe & vuide l'humour, ou en faile tomber le kiste  
 par supuration, sans qu'il la guérison seroit impar-  
 faire, on met sur ce plumaceau B. des remedes ca-  
 pables de la consommer, & si l'ouverture n'est pas  
 suffisante, on l'agrandit avec le bistoury C. ou les  
 ciseaux D. prenant des deux celui qui est plus  
 commode.

Il y a à Paris le sieur Gervasi, qui est en repu-  
 tation de guérir toutes fortes de loupes avec un re-  
 mede escarotique qu'il met sur la tumeur: il en  
 ouvre la peau si la matiere qu'elle contient est  
 fluide, & que le kiste soit ouvert par le remede, il  
 vuide l'humour, & consomme la membrane comme  
 font tous les autres; si c'est un ganglion ou une  
 glande endurcie, avec son remede il la detracine  
 peu à peu & la fait tomber comme une noix qu'on  
 decroît. Enfin comme il ne s'attache qu'à ces ma-  
 ladies, il en traite un plus grand nombre que les  
 autres Chirurgiens, & a pas-conséquent là-dessus  
 plus d'experience.

Quand la loupe a la base étroite, & qu'elle pend  
 comme une perle à une oreille, la ligature est  
 un moyen de la faire tomber. Il y a des Auteurs  
 qui veulent qu'on se serve d'un crin de Cheval,  
 prétendant qu'il coupe en peu de tems; mais on  
 serre mieux avec le fil de lin E. dont on lie la po-  
 che proche la base de la tumeur, qu'on fait ainsi  
 tomber en mortification. Ce seroit plutôt fait  
 l'emporter tout d'un coup avec ce scalpel F. comme  
 j'ai fait à plusieurs personnes à la tête & aux autres  
 parties du corps, on en seroit quitte pour un mo-  
 ment de douleur, au lieu que la ligature en fait  
 pendant plusieurs jours; mais les femmes & les dé-  
 licats la préfèrent toujours à l'incision.

Le quatrième moyen, est l'excupation qu'on  
 doit pratiquer quand les émolliens & les résolutifs  
 ont été impuissans, sur tout quand la base de la  
 tumeur est large, & qu'elle est enclavée ou enfon-  
 cée

**DIXIÈME DEMONSTRATION. § 33**

écée dans les chairs. Cette opération consiste à faire  
 une incision longitudinale, scierement si elle est pen-  
 ture & longue, ou cruciale, si elle est grosse & ron-  
 de. On se sert du scalpel F. pour faire ces incisions  
 seulement à la peau qui couvre la tumeur, & avec  
 ces deux ériges GG. on écartera les lèvres de la  
 peau pour empoigner la tumeur avec cette tenette  
 H. (a) afin de la pouvoir séparer & disséquer avec  
 cette feuille de mirthe I. qui a un déchaussoir à un  
 de ses bouts, pour s'en servir en cas de besoin. Si  
 les filamens qui attachent la tumeur étoient si durs  
 que la feuille de mirthe ou le déchaussoir ne pus-  
 sent pas les couper, on se servira de ce scalpel K.  
 pour le faire, prenant garde de ne pas ouvrir le  
 kiste; l'adresse du Chirurgien consistant à empor-  
 ter toute la tumeur & la matiere contenue dans  
 cette poche: la délicatesse de cette opération & la  
 douleur qu'elle fait ont alarmé les malades, & ont  
 été cause que plusieurs se font mis entre les mains  
 de M. Gervasi ou de quelque autre qui a eu si beau-  
 coup d'experience dans ces maux. La loupe étant  
 ôtée, on met sur la playe ce plumaceau L. qu'on  
 couvre de l'emplâtre M. & sur-dessus la compresse  
 N. & avec la bande O. on assure l'appareil. (b) Si

Du pas-  
 ment.

(a) Ou bien on passera au travers de la tumeur, par  
 le moyen d'une aiguille, un fil dont on surmeta une  
 aile, & dont on tirera les bouts pour degager la lou-  
 pe, lorsqu'on la tirera avec le bistouri.

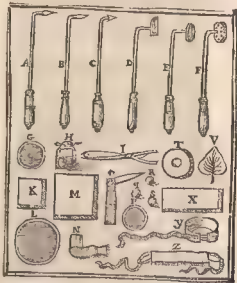
(b) Si la tumeur couvrait la loupe, la playe qui  
 reste est trop ample, & la tumeur s'écarteroit comme les playes  
 de cette espèce. On en rapproche les lèvres autant qu'il  
 est possible, & on les tient unies par quelque une des  
 méthodes que la syphilis fournit. Par exemple, si on a  
 été obligé de faire une incision cruciale pour enlever la  
 tumeur, on fait un point de suture qui unit les quatre  
 angles de la playe. Si elle a été faite en T. on en fait un  
 qui joint les deux angles opposés, & avec la pareil fu-  
 sée de T. lorsque les branches de l'incision cruciale  
 ou de celle en T. sont trop longues, on y fait aussi  
 quelques points de suture.

§34 DES OPERATIONS DE CHYRURGIE ,  
on a besoin de poudres caustiques , on en trouve  
dans cette boîte P. qu'on incorpore avec l'onguent  
pour consumer le kiste ; par la suite on approche  
les levres de la playe le plus qu'on peut l'une de  
l'autre , afin que la cicatrice en soit moins difforme.

De ces quatre moyens , c'est le dernier qui est  
le plus sûr , le plus expéditif , & celui dont se ser-  
viroient les Chirurgiens s'ils trouvoient dans les  
malades assez de soumission. J'en ai heureusement  
guéri de cette manière , qui l'ont été en moins de  
temps , & qui n'ont pas tant souffert que par le cas-  
sique. Un garçon de Mr. de Clusesneuf en avoit  
une qui lui faisoit une tumeur à la joue , je la sepa-  
rai avec la pointe d'un scalpel au dedans de la bou-  
che , & je la tirai toute entiere. Elle étoit grosse  
comme une noix , le pansement en fut fort facile ,  
car avec du vin tiède dans lequel il y avoit un peu  
de miel rosat dont il rinçoit sa bouche plusieurs fois  
le jour , il guérit parfaitement.



FIG. LVI. POUR LES CAUTERES.



**L**E Cautère se prend en deux manieres , ou  
proprement pour tout caustique , capable de  
faire un trou à la peau , soit instrument ou maniere  
brûlante , ou improprement pour ce trou quand il  
est fait , soit réellement ou potentiellement , de  
sorte que nous le nom de cautère tant à  
ce qui brûle la peau , qu'à la playe causée par cette  
brûlure , qui est pour lors définie par un petit ul-  
cere à la peau fait de choses brûlantes par l'indus-  
trie.

trie du Chirurgien pour les fins qu'il se propose.

Je ne prétends point entrer dans le détail des maux qui veulent un égoût pour être guéris ; & me renfermant dans ce qui est de l'appanage du Chirurgien, je me contenterai de vous faire voir comment il s'y fait prendre pour faire cette opération.

On a de tout tems divisé les cautères en deux espèces ; sçavoir, en actuels & en potentiels. Les premiers sont des fers chauds & ardens qui cautèrent & brûlent dans l'instant tout ce qu'ils touchent, les autres sont des compositions de médicaments brûlans dont on fait de petites pierres, qui posées sur quelq'endroit, y font une escarre qui étant tombée laisse un petit ulcère profond par où il s'écoule des humeurs tant qu'on entretient cet ulcère ouvert.

Il y a quelques Médecins qui ont voulu que des cautères cette distinction fut chimérique, prétendant qu'il n'y a point de cautères potentiels, & que tout cautère est une chose dont l'action est de brûler.

Nous autres Chirurgiens qui ne sommes pas obligés d'en sçavoir tant, nous en avons toujours fait une distinction, parce que le potentiel ne brûle pas d'abord comme fait l'actuel ; mais quelques rems après en se fondant, & on nous permet de la continuer, parce que cette distinction est tournée en habitude, & que le raisonnement contraire est si philosophique, qu'on auroit de la peine à le comprendre.

De ces cautères actuels, les premiers Chirurgiens en ont fait forger d'une lufaité de rommées, & quoiqu'il nous en ayeut donné un grand nombre, ils nous laissent encore la liberté d'en inventer de nouveaux suivant les occasions : je me contenterai de vous en représenter six, qui suffiront pour vous donner une idée de la pratique ancienne.

Le premier A. est le cautère Enfilé, ainsi appelé.

é, parce qu'il a la pointe faite comme celle d'une épée nommée *cau*.

Le second B. est le cautère oliveire, on lui a donné ce nom parce qu'il est fait comme une petite olive.

Le troisième C. est le cautère à bouton, parce qu'il est fait comme un bouton, ayant une petite pointe dans son milieu.

Le quatrième D. est le cautère coutelette, c'est-à-dire en façon de couteau qui ne coupe que d'un côté.

Le cinquième E. est un cautère à platine ronde, dont on se servoit pour corriger la poutrière après un membre coupé.

Le sixième F. est un grand cautère à platine, de figure octogone, qu'on approchoit tout rouge de l'endroit dont on veut de couper un cancer pour en dessécher les humidités corroives, & en même-tems arrêter le sang.

Vous pouvez par ceux-ci juger de tous les autres qui ne diffèrent qu'en figure, & qui ne sont pas moins cruels. Je ne vous en ai aucun Chirurgien qui les mette en usage, & si je les aisois graver ici, c'est plutôt pour vous en donner de l'horreur que pour vous conseiller de vous en servir.

Les cautères potentiels sont plus en usage : Nous en tirons de grandes utilités dans les vieilles ma- ladies, après avoir employé plusieurs autres remèdes sans fruit, comme dans les rhumatismes, dans les goutes, dans les fluxions sur les yeux, & dans toutes celles qu'on appelle ordinairement catarrhes.

On se sert de ces cautères dans plusieurs parties du corps, mais celles où on les applique plus ordinairement, sont 1°. à la nuque, entre la première & la seconde vertèbre du cou. 2°. à la partie supérieure du bras, dans une petite cavité qui se forme entre le muscle deltoïde & le biceps. 3°. à la partie

§18 Des OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
interne du genou , un peu au-dessous de l'attache  
des Béchisseurs de la jambe.

**Précation.** Avant que d'appliquer un cautère , il faut avoir  
des pierres dont on connoisse la vertu & de l'effica-  
ce desquelles on soit sûr ; car quand on en achète ,  
& qu'on en prend tantôt de l'un tantôt de l'autre ,  
on ne peut pas répondre du succès ni de l'effet que  
seront ces caustiques. C'est encore pis s'ils sont hu-  
mides & qu'ils n'ayent pas été conservés dans un  
lieu sec , sûrement ils n'agissent pas si bien. Pour  
n'être pas trompé , il faut que le Chirurgien en  
fasse lui-même , & qu'il les garde pour le besoin :  
en voici une composition fort facile à faire.

**Composi-  
tion d'un  
cautére.** Il faut dans un demi seau d'eau mettre un quart  
de bouillau de cendres de bois de chêne , deux li-  
vres de cendres gravelées , une livre de chaux vi-  
ve , & demi livre de sel , laisser tremper le tout  
pendant trois ou quatre jours , en le remuant tous  
les jours avec un bâton : le tout étant bien remis  
il faudra le couler , en sorte qu'il ne passe rien que  
l'eau bien claire qu'on mettra dans un chaudron  
sur le feu & qu'on fera bouillir jusqu'à ce que l'eau  
demeure une pierre de couleur noire , & l'ayant  
tirée on en fait de petites pierres qu'on met dans  
un vaisseau de verre qu'on bouche bien & qu'on  
garde dans un lieu chaud & sec

**Application  
du cautère  
potentiel.** Il y a des circonstances à observer pour bien  
appliquer un cautère. On commence à faire un  
petit emplâtre G , rond , de la grandeur d'un écu  
& troué par le milieu ; on le couvre d'un onguent  
fort emplatique , afin qu'il s'attache fortement à  
la peau , pour empêcher que l'escarre ne soit pas  
plus grande que le trou qu'on a fait au milieu de  
cet emplâtre , qui doit être proportionné à la  
grandeur du cautère qu'on va poser. On met cet  
emplâtre sur l'endroit destiné au cautère , prenant  
garde qu'il soit bien placé.

Aussitôt que l'emplâtre a été mis à sa place , on

DIXIÈME DEMONSTRATION. 219

ouvre la bourse aux cautères pour en prendre  
une pierre H. qu'on tire & qu'on pose avec cette  
pincette I. Avant que de la mettre on mouille la  
peau avec une goutte d'eau , afin que la pierre la  
fondant plutôt , elle fasse aussi plutôt son effet. On  
met par-dessus cette petite compresse K. qu'on  
& mouillée pour la même fin , on la couvre de ce  
plus grand emplâtre L. & ensuite de la compresse  
M. & par dessus on met un bandage circulaire avec  
cette bande N. qu'on serre un peu , afin d'appuyer  
sur la pierre à cautère , & empêcher que l'appareil  
ne change de place

Quand on conçoit la pierre à cautère dont on  
s'est servi , on est certain du tems qu'il faut lever  
l'appareil , & on ne tombe pas dans l'inconvénient  
de l'avoir levé avant qu'elle ait fait son escarre ,  
& par conséquent on n'est point obligé en reve-  
nant deux heures après , d'en mettre une autre ,  
comme cela est arrivé plusieurs fois. Il ne faut pas  
aussi la laisser trop long tems , car si la pierre est  
bonne , à un enfant ou à une femme dont la peau  
est plus délicate que celle des hommes , elle pour-  
roit trop crever , agissant plus ou moins selon que  
la peau qu'elle attaque est plus ou moins tendre.  
Si on trouve l'escarre en bon état , on ôte tout cet  
appareil , & avec la lancette O. on fait deux pe-  
tites incisions en croix dans le corps de l'escarre. On  
met ce petit linge P. couvert d'un peu de basilicon  
ou de beurre frais sur l'escarre , & par-dessus on po-  
se la même compresse & le même bandage.

On continue le même remède jusqu'à ce que le tampon  
l'escarre soit tombée , & pour lors on met dans  
le trou un gros pois Q. ou un tampon rond fait  
de cire de suie R. Il y en a qui se contentent d'y  
mettre une boulette de cire S. ; mais le pois & la  
racine d'iris conviennent mieux , parce que s'in-  
flamant des humidités du cautère , on les retire  
toujours plus gros qu'on ne les a mis , ce qui ex-  
g

tiennent dans une juste grandeur l'ouverture de l'ulcère qui ne cherche qu'à se retrécir & à s'emplir.

Du pans. On met un petit morceau de linge blanc T. troué à l'endroit du peïs, & par dessus une feuille de lierre V. qu'on dit être particulière pour y procurer une supuration réglée, on finit par cette compresse X. & par le même bandage que le jour précédent. Il faut avoir soin de panser les cauterés deux fois le jour, & de se servir de linge blanc de lessive si on veut éviter la mauvaise odeur, & si les chairs croissent trop & qu'elles débordent les bords du cautère, il faut les consumer avec la poudre d'alun brûlé.

Choix des  
endroits où  
l'on applique  
les caute-  
res,

Quand on fait aux grandes personnes de ces cauterés, que quelques-uns appellent des fonticules, & les autres des fontanelles: on les applique ordinairement aux bras & aux jambes, afin qu'on puisse se panser soi-même, & on fait de petites bandes figurées en forme d'estrier X Z. qui sont très-commodes pour les bras & les jambes; mais quand c'est à des enfans, on les fait à la nuque du cou pour trois raisons: 1°. Parce qu'à tous ceux qui ont une grosse tête & de fluxions sur les yeux ou sur le visage, le cautère appliqué en un tel endroit peut mieux épuiser les sérosités superflues de ces parties malades pour lesquelles on l'emploie. 2°. Parce que ce sont les mères ou les gouvernantes qui ont soin de les panser, & que leur bonnet cache la bande qui tourne autour de la tête. 3°. Parce qu'aux enfans on ne le leur met que pour un tems; la maladie passée, on laisse fermer le trou du cautère après l'avoir suffisamment purgé, mais quand on a passé quarante ans, il faut le porter tout le reste de sa vie, si on ne veut pas courir le risque de tomber dans quelque fâcheuse maladie qui peut causer dans la suite cette humeur qui avoir pris son cours par le cautère, & qui contrainct de se remèter dans la masse du sang seroit capable

de la corrompre, ou se répandroit sur quelque viscère principal, le plus foible ou le plus disposé à s'imbiber de cette liqueur superflue ou viciée.

FIG. LVII. POUR LES VENTOUSES.



LA Ventouse est une maniere de boîte, de figure ronde de la grosseur du poing, dont l'entrée est plus étroite que le fond. Sa matière est de verre, de corne ou de cuivre; mais on ne se sert à présent que de celles de verre, parce qu'elles sont plus propres, & qu'étant transparentes, on voit ce qui se passe dans la ventouse, & qu'on connoît

FIGURE  
MATERIE  
DE LA VENTOUSE

par ce moyen s'il est sorti une quantité de sang  
suffi ante avant que de la relever.

Refus d'on  
de l'usage  
qu'en fai  
soient les  
Anciens.  
L'usage des ventouses est aussi ancien que la  
Chirurgie, puisque Hypocrate nous en parle, &  
nous ordonne de nous en servir, & que Galien  
nous vante les bons effets qu'elles produisoient pour  
la guérison de plusieurs maladies. On ne doute pas  
que l'application des ventouses n'ait sa bonte &  
ses utilités; mais nous ne sommes pas obligés de  
nous en servir dans toutes les maladies où les ap-  
pliquoient nos Anciens qui ont donné trop d'éten-  
due à ce qu'Hypocrate & Galien nous en ont laissé  
par écrit. Nous ne devons point croire, par exem-  
ple, qu'en les appliquant sur le sommet de la tête,  
elles puissent relever la luette trop relâchée; qu'é-  
tant mises sur la région des uretères, elles ayent  
assez de force pour attirer une pierre des reins &  
la faire tomber dans la vessie, & une infinité d'au-  
tres imaginations semblables.

A mesure qu'on a acquis des connoissances plus  
parfaites dans l'Anatomie, l'usage des ventouses  
est devenu moins fréquent. On les a supprimées  
dans toutes les mala-ties où on a connu qu'elles  
n'étoient d'aucune utilité, & on en a conservé l'u-  
sage dans celles où on en reçoit, ou du moins où  
l'on peut recevoir du soulagement, comme dans  
l'apoplexie, dans la léthargie; & dans toutes les flu-  
xions de la tête qui attaquent les yeux & le visage.

Pays où les  
ventouses  
sont plus  
léguées.  
En Italie & en Allemagne, on n'en est pas au-  
tant desabusé qu'en France. Dans ce Pays-là on  
trouve des étuves humides où l'on va fort souvent  
pour la propreté, quand ils se sentent trop replets,  
& qu'ils croient que cela vient de l'abondance du  
sang, ils se font appliquer de ces petites ventouses  
en plusieurs parties du corps, auxquelles ils font  
faire des scarifications, par ce moyen ils sont sou-  
lagent. Cette pratique n'est point du goût des

François, qui sont persuadés qu'en tirant par la  
saignée deux ou trois poignées de sang, on dégage  
plus puissamment que par ces petites scarifications,  
qui ne peuvent laisser sortir qu'un sang subtil tiré  
par la force de la superficie du corps.

En voyageant en Italie, j'ai été voir les étuves.  
Les gens de qualité en ont dans leurs Palais pour  
leur usage particulier, & dans les Villes il y en a  
de publiques, où chacun va pour son argent. Ils  
ont de petites ventouses AA. qu'on appelle des  
cornets, parce qu'elles sont faites de corne; ils  
s'en font mettre tel nombre & en telle partie du  
corps qu'ils le jugent à propos, parce qu'on est  
tout nud dans ces étuves. Pour les appliquer ils les  
mettent dans un bassin d'eau chaude, & les pre-  
nant l'un après l'autre pour les poser, ils ne font  
que mettre le bout d'une lampe allumée B. dans  
le cornet, qui étant plein de fumée, & posé à  
l'instant sur la partie, s'y attache fortement; ils  
le relevent peu de tems après, & avec une Ham-  
mette C. ils y font des mouchetures, puis le re-  
mettent de la même manière, & ainsi par plusieurs  
cornets ils tirent la quantité de sang qu'ils jugent  
nécessaire pour leur santé.

J'ai eu aussi la curiosité de voir celles d'Alle-  
magne. Ce sont de grandes sales vourées, où il y a des pueurs  
à des bancs des deux côtés comme aux classes des  
Collèges; il y a deux poëles, dans l'un les hommes  
se vont déshabiller avant que d'entrer dans l'étuve,  
& l'autre sert pour les femmes. Les uns & les au-  
tres sont nuds à un linge pré- qu'ils ont depuis la  
ceinture jusqu'au milieu des cuisses. A mesure  
qu'il entrent ils se bécot les hommes d'un côté  
& les femmes de l'autre; étant à six un serviteur se  
présente qui leur met des cornets aux endroits où  
ils montrent qu'ils en veulent. l'en vis appliquer l'usage par.  
à peu-que toutes les parties du corps. Je deman-  
gai la raison à un qui s'en fit mettre sur le coude

Manière  
dont on les  
applique.

Disposition  
de la puerie  
d'Allemagne.

l'usage par.

844 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
du pied, il me répondit que c'étoit contre la goutte;  
& il me dit que depuis qu'il s'en faisoit mettre en  
ce lieu de tems en tems, il n'en étoit point incom-  
modé.

Adresse à  
faire les  
mouchetu-  
res.  
Ces cornes qui servent dans ces lieux, sont tellement  
habitués à mettre des cornets, qu'ils le font avec  
une promptitude surprenante. Ils font les mouchetu-  
res avec une flamme que qu'ils tiennent d'une  
main, & des chequenaudes qu'ils donnent de l'autre  
main, ils donnent telle figure qu'ils veulent à ces  
mouchetures arrangées à cet usage de l'autre,  
les unes représentent la loi d'amour, d'autres un  
cœur, & d'autres les chiffres de leurs  
maîtresses, selon la volonté de celui qui se les fait  
faire. Enfin ils sont si persuadés du bon effet de  
leurs étuves, qu'ils se priveront de toutes choses  
plûtôt que de s'en passer, & en effet, les femmes  
qui y vont, ont un très-bon teint, parce que la  
sueur fait dégorger les impuretés qui gâchent la  
peau.

Les cornes  
dont on se  
sert à Bour-  
bon.  
Il y a encore une autre espèce de cornets DD.  
dont on se sert à Bourbon, ce sont de petits bours  
de cornes un peu longs, & percés par le bout le  
plus pointu. On pose la partie la plus large sur  
l'endroit où on en doit faire l'application, & par  
la plus étroite on force pour attirer la peau dans  
la cavité du cornet, celui qui fait ce sucement, a  
dans la bouche de petites boules de cire F E avec  
laquelle pû le moyen de sa langue il broche le  
tissu par où il a percé, il procède ensuite à un autre  
& on met avant qu'il est nécessaire.

Ventouses  
sur le  
dos.  
Il y a deux sortes de ventouses, les unes qu'on  
appelle les sèches, parce qu'elles ne consistent que dans  
la tige & le corps de la ventouse, sans rien faire  
servir qui lui mette la peau : les autres qu'on appelle  
humides ou scarifiées, à cause qu'on fait des scarifi-  
cations pour en tirer du sang. Le Chirurgien doit  
en avoir au moins de deux grosseurs différentes ;

DIXIÈME DEMONSTRATION.

845

de plus petites FF pour les enfans, ou lorsqu'il ne  
veut faire qu'une légère attraction, & de plus gros-  
ses GG pour les grandes personnes, ou lorsqu'il y a  
nécessité d'attirer puissamment.

Pour les appliquer il faut mettre le malade dans  
une situation commode, cela dépend de l'endroit du sujet  
où cette application se doit faire ; mais comme on  
n'en met guères que sur les épaules, nous suppo-  
sons les devoit mettre en cet endroit. Si le malade  
étoit en état de se lever, on peut le mettre sur un  
siège, la tête penchée en devant, & appuyée sur  
un oreiller mis sur une table devant lui : s'il étoit  
en léthargie ou en apoplexie, il faudroit le coucher  
sur le ventre, & après avoir découvert les épaules,  
les frotter rudement avec plusieurs serviettes bien  
chaudes pour échauffer les parties & en tirer plus  
de sang, c'est pourquoi il faut avoir la précaution  
de faire faire du feu clair afin de renouveler sou-  
vent les serviettes chaudes.

On fait tenir une lumière H. par un serviteur  
tant pour voir clair à ce qu'on fait que pour allu-  
mer les écoupes II. ou les petits bougies KK. quel-  
ques-uns prennent de l'écoupe fine qu'ils mettent  
dans le creux de la main pour l'y allumer, puis  
ils appliquent la ventouse sur le lieu prémedité ou  
désigné auparavant, & elle s'y attache aussitôt ;  
ensuite ils en appliquent une autre qu'ils placent à  
côté de la première, & s'en est fait apporter une  
serviette très-chaude ployée en plusieurs doubles,  
ils la mettent sur les ventouses, & peu de tems  
après on retire l'étoffe serviette, ce que l'on conti-  
nue jusqu'à ce qu'on croie devoir les relever pour  
y faire les scarifications.

Au lieu d'écoupes il vaut beaucoup mieux se ser-  
vir de petites bougies attachées sur un petit rond feutre ou  
de cire, elles rendent plus de flammes que l'écoupe.  
& par conséquent la ventouse attire plus for-  
tement, & on ne court pas le risque avec ces bou-

gies de brûler le malade, comme pour faire l'éroupe. Il faut remarquer qu'appliquant des ventouses à une fille ou à une femme, il faut les poser plus bas qu'aux hommes, parce que les scarifications laissent de petites cicatrices qui gâtent les épaules & qui chagrineront les femmes si elles étoient en un lieu où on les pût voir, car les femmes ne se soucient pas d'avoir des défauts pourvu qu'ils soient cachés.

Manière de  
s'élever la  
ventouse &  
de scarifier.

La ventouse se relève en appuyant un peu sur la peau avec un doigt pour y faire entrer de l'air : on prend alors la lancette L. avec laquelle on fait plusieurs scarifications sur l'endroit où elle a été appliquée, on commence par le bas de la rondure, l'on y fait trois scarifications, on continue en montant, & l'on en fait quatre ; ensuite cinq au-dessus, puis quatre, & on finit par trois, de sorte qu'elles sont toutes entrelassées dans les espaces les uns des autres, de la manière qu'il est représenté par les figures MM. on allume les bougies qu'on met sur l'endroit scarifié, & par dessus on applique la même ventouse ; on fait la même chose à la seconde, on les couvre avec une serviette très-chaude, & on renouvelant ces linges, on regarde si elles s'emplissent de sang, & lorsqu'on croit qu'il y en a assez, on fait apporter un vaisseau pour mettre le sang contenu dans ces ventouses.

Manière  
d'appliquer  
les ventou-  
ses une se-  
conde fois.

Si dans les maladies qui demandent une prompte évacuation, on trouve à propos de les remettre une seconde fois, il faut avoir d'autres bougies, parce que ces premières ayant trempé dans le sang ne pourroient pas se rallumer. On se conduit cette seconde fois comme la première, & on réitereroit cette application pour la troisième fois, si la nécessité le demandoit.

Pansement.

L'opération finie, on essuye bien tout le sang, on lave les épaules avec du vin tiède, & on met ces deux emplâtres NN. sur les deux endroits où

on a fait les scarifications. ils sont de ceruse brûlée, parce qu'il n'est plus question que de dessécher, on les renouvelle quelques jours après, ce qu'on continue jusqu'à la parfaite guérison.

# FIG. LVIII. POUR LES SANGSUES ET VESSICATOIRES.



**I** Es Sangsues sont de petits vers aquatiques qu'on trouve dans les étangs & dans les rivières : ces insectes s'attachent souvent aux jambes de ceux qui se baignent, & aux pieds des chevaux quand on les va abreuver : on les appelle Sangsues, parce qu'ils succent le sang des animaux auxquels ils s'attachent.

Il y en a de deux sortes, de bonnes & de venimeuses : les bonnes sont celles qui vivent dans les eaux courantes, elles sont longues & menues, elles ont la tête petite, le dos vert rayé de jaune, & le ventre un peu rouge ; ce sont de celles-là AA. dont il faut se servir. Les venimeuses se trouvent dans les eaux croupissantes des fossés & des marais ; elles ont une grosse tête & le dos rayé de bleu ; ce sont celles-là qu'il faut rebuter.

On applique souvent les Sangsues aux parties qui peuvent souffrir la saignée ni les scarifications, que.

Parties où  
on les appli-



848 DES OPÉRATIONS DE CHIRURGIE,  
comme au vilage, aux lèvres, au nez, aux jointures, aux doigts & à l'anus. On les applique à cette dernière partie pour vider les hémorroides. Les Anglues uplent à la saignée, parce que leur aiguillon fait l'office de la lancette.

**Leur prépa-**  
**ration,** On ne doit point appliquer les Anglues nouvellement prises, on les doit auparavant laisser dégorgées dans l'eau pendant quelques jours. Quand on voudra s'en servir, il faut les retirer de l'eau, & les tenir enfermées dans quelque boîte depuis le soir jusqu'au lendemain, ou depuis le matin jusqu'au soir, afin de les rendre plus assouplies & plus avides à sucer.

**En celle de**  
**la partie.** Avant que de les appliquer, il faut frotter la partie avec un petit linge mouillé d'eau chaude, afin qu'elles s'attachent plus promptement & plus fortement, ou bien on la frotte avec un linge trempé dans du lait. Il y en a qui veulent qu'avec une éponge on fasse une ponction à la partie pour en faire sortir quelque goutte de sang; mais il vaut mieux frotter l'endroit avec un peu de sang de pigeon, ou de quelque autre animal qu'on aura préparé pour cet effet.

**Comment**  
**elles se**  
**sent.** Lorsqu'on veut appliquer les Anglues, comme elles peuvent s'attacher aux doigts, ou que souvent elles ne peuvent point mordre, il faut les tenir avec un morceau de linge B. jusqu'à ce qu'elles se soient collées à la peau. on s'en fait toujours de la même manière, on en met une seconde, une troisième, & autant qu'il est nécessaire. Lorsque ces Anglues sont ainsi attachées à la partie, elles se sentent de leur tête un éguillon, qui n'est que la pointe de leur trompe, qui est comme un tuyau disposé de manière qu'il se plisse pour s'accourcir, & le déploie pour s'allonger, en sorte que quand la Anglue veut tirer le sang de quelque animal, elle étend sa trompe, & cherche dans la peau un pore pour l'y introduire & soulever assez avant pour trou-

ver

DIXIÈME DEMONSTRATION. 849

ver le sang, qui montant dans la cavité de cette trompe entre dans le corps de la Anglue.

Les Anglues ne quittent point qu'elles ne soient sèches. Si elles quittent trop tôt, on en applique d'autres sur les mêmes ouvertures. Lorsqu'elles sont pleines & quand on ne veut pas qu'elles se détachent, on leur coupe la queue avec des ciseaux, d'où on voit distiller tout le sang qui les emplit, de manière qu'elles voudront par la queue le sang qu'elles reçoivent par leur trompe, comme par une pompe aspirante, & ainsi une seule tire plus de sang que six autres, puisqu'elles n'auraient pas fait cette amputation. Quand on croit avoir suffisamment tiré du sang, il ne faut point arracher les Anglues, de crainte qu'elles ne lussent leurs aiguillons, il faut pour leur faire lâcher prise leur mettre un peu de saipetre ou de sel sur le dos, elles quittent aussitôt. Il faut ensuite laisser couler un peu de sang, afin qu'il ne reste point de venin; on lave les piqueres avec de l'eau salée, & si le sang ne s'arrête pas de soi-même, il y faut mettre un peu de charpie rapée C. ou du linge bûé D. On peut appliquer ces emplâtres E. une petite compresse F. & une bande G. roulée à deux fois.

Amputation  
de leur  
queue.

Moyen de  
les faire se-  
parer.

Panement.

**L**E Vescicatoire est un médicament qu'on fait du Vescic. avec des monches cantharides, lequel étant tout appliqué sur la peau, y fait venir des vésicules par son acreté; c'est pourquoi on lui a donné le nom de vesicatoire.

Ce remède se fait avec des monches cantharides desséchés & misés en poudre, qu'on agite avec du levain & un peu du vinaigre pour en faire une masse. Les Auteurs qui nous y sont utiles le vinaigre nous disent que la fermentation qui doit arriver du mélange du vinaigre avec le sel alkali des cantharides, augmente la vertu du vesicatoire. Il y en a d'autres qui prétendent que l'acide du vi-

si compo-  
sition.

H b h

850 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
naître doit affoiblir l'action du vesicatoire plutôt  
que de l'augmenter, puisqu'il enlève le sel volatil  
des cantarides, d'où dépend toute leur force. Je  
ne sçai point lesquels ont raison, mais je m'en tiens  
à l'expérience, qui me fait voir qu'en y mettant un  
peu de vinaigre, elles font fort bien l'effet qu'on  
en attend.

On se sert des vesicatoires en plusieurs maladies,  
où il faut irriter vivement les fibres, & tirer avec  
une grande violence les sérosités au dehors, comme  
dans l'apoplexie, dans l'épilepsie & dans les mi-  
graines; on les applique pour lors par derrière le  
cou, & on en fait un grand emplâtre H. que l'on  
met entre les deux épaules. C'est un bon remède  
contre les morsures des bêtes venimeuses, & contre  
la goutte; on en couvre un morceau de linge I.  
qu'on met sur la morsure. Ils sont aussi excellents  
pour les fluxions des oreilles & des yeux: on en  
fait pour lors un emplâtre K. figuré en croissant,  
qu'on applique derrière l'oreille; & on est soulagé  
de la douleur de dents quand on en met un petit  
emplâtre rond L. sur l'arcade temporale.

Le Chirurgien doit rendre son vesicatoire plus  
ou moins fort, suivant la partie & la maladie; il  
doit mettre moins de mouches cantarides pour  
une fille ou une femme, parce qu'elles ont la peau  
plus délicate, principalement quand on les appli-  
que à la tempe ou derrière les oreilles; mais on en  
doit mettre davantage pour une vieille personne,  
à cause de la dureté de sa peau. Si on applique des  
vesicatoires aux épaules contre l'apoplexie & l'épi-  
lepsie, ou à la cuisse contre la goutte, il faudra  
en mettre suffisamment pour exciter un plus grand  
nombre de vésicules, & un plus grand écoulement  
de la sérosité.

Avant que d'appliquer le vesicatoire, il faut  
faire une légère friction à la partie, afin que l'effet  
s'en fasse plus vite. On le laisse sur la partie quatre

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

851  
ou cinq heures, & quelquefois davantage, selon  
la délicatesse des personnes & la disposition où on  
les trouve. Lorsque l'épiderme est élevé en vésicules,  
la douleur n'est plus si grande, & ces vésicules se  
trouvent pleines de sérosité, il faut des ouvrir pour  
la laisser écouler, on en procure même l'écoule-  
ment pendant quelques jours, en mettant dessus  
une feuille de poirée M. & plus on en fait sortir,  
plus le malade se trouve soulagé, & se tire plutôt  
du danger qui presse; c'est la fin qu'on se propose  
dans cette opération. Quand elles ont suffisamment  
écoulé pendant deux ou trois jours, on se sert de re-  
mèdes dissolvants pour les guérir.

On trouve à présent chez tous les Apothicaires  
une composition d'emplâtre vesicatoire, qui est  
plus commode que celle dont je viens de parler.  
Quand on ne veut pas exciter tant de vésicules, on  
en étend sur un petit morceau de linge ou de rasso-  
tas, lorsqu'on en veut mettre derrière les oreilles &  
aux tempes; & c'est cet emplâtre qui trompa une  
fille dont voici l'histoire.

Une Dame de qualité aussi-tôt après être accou-  
chée dit à une de ses femmes de chambre de lui  
faire un emplâtre de l'onguent de Mado. Fouquet  
qu'elle lui avoit donné à servir, pour se le mettre  
sur le nombril: deux ou trois heures après cette  
Dame m'envoya chercher pour me faire voir un  
gros caillot de sang qu'elle venoit de vider,  
& qu'elle croyoit un faux germe, m'exagérant  
les obligations qu'elle avoit à cet emplâtre &  
les bons effets qu'il produisoit à toutes celles  
qui s'en servoient après leurs couches. Pen d'heu-  
res après cette Dame me renvoya chercher fort  
alarmée d'une grosseur qui lui étoit venue au  
nombril, me disant que c'étoient ses boyaux  
qui étoient sortis. Je trouvais que c'étoit une  
grosse vessie causée par cet emplâtre, qui n'é-  
toit point celui de Madame Fouquet, mais un

vesicatoire. Je peignai cette vessie, & comme il ne falloit point procurer d'écoulement de sérosité dans cette occasion, parce que l'humour qui formoit la vessie & tout le mal, s'écoula aussi-tôt de lui-même, je mis un ténacité dessus pour le dessécher au plâtre. La femme de chambre avoit ces deux emplâtres dans son coffre, & elle s'étoit trompée en prenant celui de vesicatoire pour celui de Madame Fouquet, qu'on croyoit avoir sauvé la vie à cette Dame pendant qu'il étoit encore ensemé dans le coffre.

FIG. LIX. POUR L'ECHIMOSE ET LES VERRUES.



**E**chymose vient du mot grec *Echymosis*, qui est dérivé de *Ex* qui veut dire dehors, & de *Chimom* qui signifie ternir & donner une vilaine couleur, parce que cette maladie est un épanchement de sang sous la peau, qui la ternit & la noircit.

Elle est causée par une contusion ou meurtrissure, qui rompt les petites fibres des nerfs & les petites vaisseaux capillaires, fait que le sang s'extravase en sortant des vaisseaux, & qu'il teint la peau d'une couleur livide & marbrée.

Il y en a de légères, comme quand on n'a fait que pincer la peau, ou après une saignée lorsque

Les infirmités  
de 1600.

quelque goutte de sang s'est coulée dessous la peau. Il y en a de plus considérables causées par une chute ou par quelque coup de pierre ou de bâton, & il y en a de très-grandes, comme j'en ai vu à une personne qui voulant sauter un fossé se fit un effort dans la jambe qui fit ouvrir un vaisseau, & où il se fit un si grand épanchement de sang dans toute cette partie qu'elle en étoit gonflée, & qu'elle en devint toute noire.

Les légères échymoses sont quelquefois avec peu de douleur, d'autres ne sont point dangereuses, elles gâtent seulement la peau en la tachant d'une marque livide & marbrée. Quand le sang épanché est en petite quantité, il se résout insensiblement, mais quand il y en a beaucoup, il fait un abcès qui ne se termine que par la suppuration. S'il y en avoit une très-grande quantité, il pourroit causer la gangrène & le sphacèle, en comprimant trop la partie, & empêcher ainsi la chaleur naturelle d'y résister. On remarque que les contusions & meurtrissures des jambes & des pieds ont plus de peine à se guérir que celles des autres parties, parce que la peau y étant plus épaisse & plus ferme, le sang y tient davantage & s'y dissipe plus facilement.

Les échymoses viennent toujours de causes externes, comme d'un coup reçu, ou d'une chute qu'on a faite, parce que quelque chose de pesant venant à tomber ou à frapper rudement notre corps, les vaisseaux se trouvant pressés par la force du coup sont contraints de s'approcher & de se fermer les uns contre les autres, & le sang de s'échapper de leurs orifices dans la partie où ces vaisseaux se terminent.

On guérit les légères échymoses en mettant dessus du vin tiède, de l'eau de vie, de l'esprit de vin, de l'eau de la Reine d'Hongrie, ou du baume blanc de Fioraventi qu'on prend dans ce

H h h 3

Conti

854 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
con A. On fait passer la lividité qui y reste en rattachant du sceau de la Vierge, & le mettant sur la meurtrissure. Aux échinofes des yeux qui arrivent dans les jeux de paulme par un coup de bale reçu en cette partie, on y met d'abord de l'eau fraîche, qui est un bon repercutif pour empêcher la trop grande enflure; c'est ce qu'on appelle avoir l'œil poché au beurre noir. L'eau fraîche y est bonne le premier jour; mais il faut des résolutifs par la suite: on fait un petit collyre avec des eaux de fenouil & d'eau fraise, dans lesquelles on mêle le safran, le camphre & quelques gouttes de sel ammoniac.

Remède  
pour les plus  
grandes.

Si la contusion est grande, l'absinthie boitillie dans le vin, y est bonne; ou bien on fait infuser dans l'esprit de vin les fleurs de mille peruis, les noix muscades, les cloux de girofles & l'écorce de grenade dont on frotte la partie. On y met encore de carapalmes faits avec les quatre farines, la bryone, les fleurs de roses, de camomille, de mélilot & le sirop liquide; on peut encore se servir d'un vin dans lequel on aura fait bouillir toutes les plantes aromatiques qui subissent & rarefient l'humeur extravasée.

Observation.

Le premier blessé que je pansai à la canonade de Nimègue en l'année 1702, étant à l'armée avec Monseigneur le Duc de Bourgogne, fut un Garde du Corps qui avoit une grosse contusion à l'épaule qui lui avoit causé une grande échinofe. Ce fut un boulet de Canon qui en passant avoit emporté la pièce du justaucorps & de la chemise, & qui avoit tellement meurtri son épaule qu'il ne la sentoit presque pas. Je lui fis des scarifications jusqu'au vif, dans lesquelles je mis de l'eau-de-vie où j'avois fait fondre du sel, je continuai à le panser à Cloves où étoit l'Hôpital de l'Armée.

Quand la contusion est si grande elle menace de gangrene ou de sphacèle, il faut ouvrir promptement & faire plusieurs incisions, tant pour ôter

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

859

la grande tension que pour faire dégorger la partie du sang & de la serosité qui éteint la chaleur naturelle. Lorsque l'engorgement n'est pas considérable, on se contente de faire des mouchetures avec la lancette B. s'il est plus grand, on fait des scarifications plus profondes, mais s'ils étoient des plus qu'on y fait grands on en viendrait aux taillades qu'il faut faire sentir au malade en les approfondant jusqu'au vif. On mettra dans ces ouvertures de l'esprit de vin camphré qui est dans cet autre flacon C. & tout ce qui peut animer & vivifier la partie, & par dessus une compresse D. & une bande E. trempées dans le même esprit de vin.

Les Verrues, que le vulgaire appelle des por-Des verrues  
teaux, sont de petites élévations rondes & raboteuses qui arrivent à la peau, & particulièrement aux mains des jeunes gens. On leur a donné le nom de porreaux, à cause qu'elles sont composées de plusieurs petites pointes semblables aux racines de ces plantes, ou bien parce qu'elles ont des racines comme elles; car effectivement elles en ont de répandues sous la peau qui sont qu'elles repoussent souvent après les avoir fait tomber.

Le public veut que ce soit la cause qu'on se laisse  
se amasser aux mains qui soit la cause des verrues, prétendant qu'il n'en vient point à ceux qui ont les mains propres & qui les lavent tous les jours; mais les Savans en recherchent la cause dans les liqueurs nourricières devenues trop âcres. Ils disent donc que les verrues ne sont que des excroissances charmes, causées par l'extravasion du suc nourricier qui a rongé par son acrimonie les vaisseaux capillaires de la peau; il y en a de grosses, de moyennes, & de très-petites, dont le nombre est quel-  
Leurs diffé-  
rences.

quelquefois si grand qu'on a de la peine à les compter. Les erreurs populaires sont infinies sur le fait de la guérison des porreaux; elles sont toutes si extra-  
Erreur du  
propre

H h h 4

856 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE ;  
vagues qu'elles ne méritent pas d'être rapportées,  
& il y en a même qui croient que si quelqu'un  
comptoit les porreaux d'un autre, il lui en viendroient  
un pareil nombre.

Il y en a qui prétendent les faire tomber les  
fronts souvent & rudement ; d'autres y fourrent  
la pointe d'une aiguille F. & mettent ce qui reste  
de l'épingle à la flamme de la chandelle il les cau-  
terisent ainsi, & les brûlant de cette manière, ils  
espèrent les faire tomber. D'autres les cauterisent  
avec l'aiguille qu'ils ont fait rougir ; mais ces ma-  
nières ne sont pas sûres & peuvent causer de la  
douleur & de l'inflammation, les trois meilleurs  
moyens pour les guérir, sont de les lier, de les  
couper, ou de les consumer.

De la liga- La ligature ne convient qu'à celles qui sont grof-  
sière qu'on s'es & qui ont la base étroite, on la fait avec un  
crist de cheval ou avec de la soie H. il y en a qui  
la trempent dans de l'eau arsenicale, afin qu'elle  
coupe plutôt ; mais cette pratique est dangereuse.  
Souvent ceux qui ont des verrues ne consultent pas  
les Chirurgiens, ils les lient eux-mêmes & les font  
tomber par ce moyen.

Leur in- Il y en a qui impatiens de se voir de ces verrues,  
gation, les coupent avec des ciseaux I. mais c'est de la dou-  
leur qu'ils souffrent inutilement si on ne se sert pas  
de quelque remède rongeur pour en manger les  
racines ; car ces maux ne manquent pas de repous-  
ser & de revenir plus gros que la première fois : il  
faut donc étant coupés les toucher avec l'huile de  
tarte par défaillance, ou mettre dessus les poudres  
d'alun, ou de précipité rouge.

De leur con- La troisième manière est de les consumer avec  
sommation, des remèdes capables de les corroder comme sont  
l'esprit de vitriol, l'eau forte, l'esprit de sel, ou  
le baume d'antimoine ; mais il ne faut se servir de  
ces remèdes qu'avec beaucoup de précautions, car  
ils brûleraient & feraient des escarres fort profon-

DIXIÈME DEMONSTRATION. 857  
des. Il ne faut point abandonner ces remèdes aux  
malades pour en faire l'application eux-mêmes,  
& afin de la faire avec plus de sûreté, il faut com-  
poser un petit emplâtre K. treuvé dans le milieu de la  
grandeur de la verrou qu'on veut toucher : on prend  
avec un bain de paille L. de la liqueur dans cette  
siole M. dont on touche le porreau ; cet emplâtre  
qui couvre la circonférence du porreau, la garan-  
tit contre le remède en cas qu'il en viort à tomber  
quelques gouttes en l'appliquant & empêche qu'il  
ne s'étende & n'opère au-delà de la verrou. l'eo  
à vu tomber plusieurs par l'attouchement de l'es-  
prit de sel, je le préfère aux autres quoiqu'il ne  
soit pas si corrosif ; j'aime mieux en appliquer plu-  
sieurs fois que de courir le risque des inconvénients  
que j'ai vu arriver par l'eau forte.

Quand on veut se donner la peine de bien con- Les médies.  
duire l'usage des remèdes caustiques & consu- mens causti-  
mans, cette manière est préférable aux autres, ques y font  
précipables,  
parce qu'ils en rongent jusqu'aux racines & qu'ils  
de reviennent point, & d'autant plus qu'on peut  
s'en servir aux verrues qui sont trop petites pour  
être liées ou coupées : l'emplâtre N. achève de les  
guérir.

IL vient souvent à la superficie du corps de pe- De quelques  
tites excroissances dont la base est étroite, sem- autres pe-  
blables à de petites têtes ou à de petites piles ap- tites excrois-  
platies ; qui croiraient beaucoup si on ne les en sances,  
empêchoit ; il en naît en toutes les parties de la  
peau, & particulièrement aux paupières. L'opéra-  
tion qu'on y fait se consiste qu'à les couper avec  
la pointe des ciseaux, elles sont si petites qu'elles  
ne jettent point de sang, & qu'elles ne deman-  
dent aucun pansement. Il en est venu plusieurs au  
Roi dans des tems différens, que M. Felix lui a  
coupées de cette manière ; la douleur en est si lé-  
gère qu'il ne la sentoit presque point, & les en-

258 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
droits où on les avoit coupés se géroissent d'eux  
mêmes sans le secours de la Chirurgie.

FIG. LX. POUR L'OUVERTURE D'UN CORPS.



Nous avons jusqu'à présent fait toutes les opérations qui se pratiquent sur l'homme vivant, venons à celles qui se font sur l'homme mort : elles sont deux, l'une est l'ouverture d'un corps, & l'autre est l'embaumement. Quoique ces deux opérations ne soient point accompagnées des cris du malade, & que les sujets sur lesquels elles se font,

DIXIÈME DEMONSTRATION. 259

ne se plaignent point du Chirurgien, elles doivent néanmoins être faites avec art ; & l'adresse de l'Opérateur ne s'y doit pas moins faire voir que dans toutes les autres. Je vais vous les démontrer avec toute l'exacitude qu'elles demandent, & ce que nous observerons par elles que nous feroons ce Cours d'Opérations.

Plusieurs raisons obligent d'ouvrir un corps après la mort : par exemple, il y aura beaucoup d'enfants dans une famille dont un viendra à mourir, le père & la mère le font ouvrir pour tâcher en découvrant la cause de sa mort, de prévenir celle des autres.

Une mort prompt & subite qui épouvante une famille, ou qui excite la curiosité des Médecins & des Chirurgiens, obligent souvent d'ouvrir un corps après la mort, comme il est arrivé à deux personnes mortes à Versailles. Dans la même année un des Chefs du Gobelet du Roi tomba mort en servant à table Monseigneur le Duc de Bourgogne, & quatre mois après un des valets de pied du Roi tomba aussi mort en se chauffant dans l'antichambre de Sa Majesté. Je les ouvris tous deux en présence des premiers Médecins de la Cour, & par ces ouvertures on fut confirmé que c'étoit l'interception de la circulation du sang qui avoit été la cause de ces morts subites.

On trouve une personne morte assassinée ou noyée, il en faut faire l'ouverture pour dresser un rapport fidèle de l'état des parties offensées, & souvent en execution des Arrêts & des Sentences qui l'ordonnent. Si une personne est soupçonnée d'avoir été empoisonnée, l'ouverture du corps rend témoignage de la vérité. Le Gouverneur des Pages de la Reine étant mort à Saint Germain, la servante peu contente de sa Maîtresse alla dire au Grand-Prieur qu'elle croyoit que c'étoit elle qui avoit empoisonné son mari. Le Grand-Prieur le fait

Denterie  
pétrons de-  
mande.

Raisons qui  
engagent.

Observation

Histoire.

860 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
de la veuve. & en avertit le Roi. M. Felix & moi nous eûmes ordre le lendemain de faire l'ouverture du corps, nous ne trouvâmes aucune apparence de poison, la femme fut justifiée & relâchée sur notre rapport, & la servante s'enfuit pour éviter le châtiement que méritoit une pareille dénoncia-

On ouvre presque toutes les personnes de qualité & particulièrement les Princes & les Rois pour embellir leur corps avant que de les mettre dans le sepulchre de leurs Ancêtres. Mais soit par l'une ou l'autre de ces causes qu'on soit obligé de faire ces ouvertures, il faut que le Chirurgien les fasse avec méthode & de la manière que je vais vous démon-

**Le tems de faire une ouverture est ordinairement**  
vingt-quatre heures après la mort. Les Ordonnan-  
ces le portent ainsi, & on ne doit point entrepren-  
dre de la faire que les vingt-quatre heures ne  
soient accomplies, quoiqu'on eût des signes cer-  
tains qu'il seroit véritablement mort, & cela pour  
éviter les reproches du Public, qui accuseroit le  
Chirurgien de trop de précipitation, & pour con-  
tenter ceux à qui on entend dire qu'ils chargeront  
leurs successeurs ou héritiers de ne les point en-  
sevelir avant les vingt quatre heures finies, de crainte  
qu'on ne les enterroie encore vivans, persuadés que  
cela est arrivé souvent, par les contes qu'on leur a  
faits.

**Préparatifs.** Il faut quelque tems avant l'heure prise, que le  
Chirurgien envoie par ses garçons porter les instru-  
mens nécessaires, qui sont une scie, des scalpels  
de plusieurs grandeurs, des ciseaux, des éleve-  
toires, des aiguilles, du cordonnet, des éponges,  
quelques paquets d'étoupes, & enfin tout ce qui est  
marqué sur la planche LX.

Les garçons arrivés au logis du mort, mettront  
une table au milieu de la chambre assez longue pour

à poser le corps, ils étendront un drap sur la ta-  
ble, ensuite le corps dessus à qui ils auront mis une  
serviette ployée en long en trois ou quatre doubles  
circulairement pour cacher par bienséance les par-  
ties de la generation & particulièrement quand  
c'est une femme : on mettra par dessus un autre  
drap qui couvrira tout le corps. Ils mettront sous la  
table un grand bassin pour y jeter les entrailles à  
mesure qu'on les videra, & un fœtus plein d'eau  
pour laver les éponges ; ils demanderont le linge né-  
cessaire, ils prépareront de la bougie, & attendront  
ceux qui doivent être présens à l'ouverture.

La compagnie arrivée, l'Opérateur & les gar-  
çons qui sont pour l'aider mettent chacun une ser-  
viette devant eux, afin de ne se point gêner. Pour  
moi qui ai fait souvent des anatomies & de ces ou-  
vertures, j'avois des tabliers & des manches de  
toile faites exprès, dont je me servois plus com-  
modément que des serviettes.

Le corps découvert, l'Opérateur commencera  
par la tête, continuera par la poitrine & finira par  
le ventre ; car ordinairement on s'embarrasse que de  
commencer par le ventre ; car étant obligé de re-  
tourner le corps pour voir le cerveau, le ventre étant  
ouvert toutes les parties qu'il contenoit sortiroient  
& incommoderoient beaucoup ; c'est supposé qu'on  
veuille examiner ces trois parties, car s'il y avoit  
une playe au ventre ou à la poitrine qui fût le  
sujet de l'ouverture, il faudroit ouvrir cet en-  
droit pour connoître la playe & en faire son rap-  
port sans être obligé pour lors de travailler sur  
la tête.

L'Opérateur prendra ce scalpel A. fait en cou-  
teau ou en bistouri B. fait en bistouri, dont il fera à  
la tête une incision longitudinale depuis la racine  
du nez jusques à la nuque du col, & une transver-  
sale depuis une oreille jusques à l'autre, ces deux  
incisions faisant une croix cruciale sur le som-

Manuel de  
l'opérateur.

met de la tête : il levera ensuite ces quatre parties qu'il séparera du crâne, qui tombant en bas laissent le crâne à découvert. Alors la scie G. qu'il posera sur l'os frontal assez près des sourcils, il commencera à le scier, en faisant tenir la tête par un serviteur pour l'empêcher de vaciller. L'os frontal étant scié, il conduira peu à peu sur l'un des temporaux, & ensuite sur l'autre; lesquels étant sciés, on retourne le corps pour en faire autant à l'os occipital.

Usage de  
l'élevatoire

Toute la circonférence du crâne étant sciée, on prend cet élevatoire D. dont on fourre un des bouts dans la voye de la scie pour faire éclater quelques éminences qui excèdent au dedans l'épaisseur du crâne & que la scie n'aura point entièrement coupées. Si on ne peut pas y réussir avec l'élevatoire cet instrument E. fait en forme de foret en viendra à bout, parce qu'il y a plus de force; aussi est-il sur à ce dessein; car en mettant la partie qui est plate dans l'ouverture de la scie, & en donnant un tour de main à droite & à gauche, on fait éclater ce qui tenoit, & ce qu'on reconnoît bien-tôt au bruit qu'il fait & qu'on entend lorsqu'il se casse. On glisse ensuite cet instrument F. fait en forme de grande spatule emmanchée, entre le crâne & la dure-mère, pour en séparer tous les filaments qui l'attachent aux endroits des sutures.

Séparation  
de la dure-  
mère

Le crâne étant levé on le place à côté de la tête pour mettre dedans les morceaux du crâne à mesure qu'on les coupe, ou effroye la dure-mère qui est humectée par le sang sorti des vaisseaux capillaires rompus, on la coupe dans toute sa circonférence avec ces ciseaux courbes G. on la relève par ses deux côtés vers le haut de la tête, où elle ne tient plus que par la pointe de la faux qui est attachée en devant de l'apophyse de l'os étimoïde appelée *crista galli*, crête de coq. On coupe avec les mêmes ciseaux cette pointe de la dure-mère, & on

voit que ce redoublement de la dure-mère qui sépare le cerveau en partie droite & en partie gauche, ressemble à une faux, c'est ce qui lui en a fait donner le nom. Toute la dure-mère ainsi levée, on la rejette vers la partie postérieure de la tête, & pour lors on découvre la pie-mère qui enveloppe le cerveau jusques dans toutes ses circonvolutions.

Quand on veut faire une démonstration exacte du cerveau, on le coupe par parties, pour faire voir les trois différentes substances qui le composent; mais on se contente ici en éloignant la partie droite de la gauche, d'ouvrir avec le manche du scalpel dans la substance calleuse, les deux ventricules supérieurs qui sont faits en forme de croissant: on coupe ensuite la plus grande partie du cerveau pour découvrir le troisième ventricule, puis on leve la voute à trois piliers, soit par devant où il n'y a qu'un pilier à lever, soit par derrière où il en faut lever deux; & cela selon l'habitude & l'adresse de l'Opérateur à faire ces Démonstrations. La voute levée, on voit le quatrième ventricule, on découvre par la fuite le cervelet, dans lequel on donne un coup de scalpel H. ou de cet autre marqué I. pour en avoir la substance; & s'il y avoit quelque chose de particulier à disséquer, on se serviroit du scalpel K. qui a deux différents tranchans à ses deux extrémités, & de l'épign. L. avec laquelle on tord & on élève les vaisseaux qu'on veut disséquer. On ôte enfin tout le cerveau pour voir s'il n'y a point de sang épanché, ou rien de particulier à sa base. Le tout bien examiné on remet toute cette substance à sa place, & après l'avoir renfermée dans le crâne, on prend l'aiguille M. enfilée du cordonnet N. & on coud les quatre coins du cuir chevelu qu'on a relevé, pour en couvrir la calotte du crâne, & pour contenir le tout dans son lieu ordinaire.

L'Opérateur fait par ses garçons, retourner le

Ouvverture  
du cerveau  
& du cerve-  
let pour les  
examiner,



cadavre en le remettant sur le dos ; & lui ayant mis une serviette sur le visage pour le cacher aux spectateurs ; il fait une grande incision longitudinale depuis le col jusques sur les os pubis , & une autre transversale de la partie lombaire gauche jusqu'à la droite. Par cette incision il coupe les tégumens , les muscles & le psoas tout ensemble , ce qui fait d'abord voir les parties contenues dans le ventre , dont la première est l'épiploon , qui nage sur les boyaux ; on examine l'estomach qui est placé dans l'hypocondre gauche , les intestins grêles qui occupent toute la partie ombilicale , les gros qui entourent les grêles de toutes parts , le mésentère qui est le lien commun de tous les boyaux , le foye qui remplit l'hypocondre droit , & la rate qui trouve sa place dans le gauche conjointement avec l'estomach.

Si on est obligé d'ôter ces parties pour examiner les viscères qu'elles couvrent , il faut avant que de le faire , lier les intestins en deux endroits , l'un proche l'estomach , & l'autre proche l'anus , afin que les matieres qu'ils contiennent ne puissent pas sortir. On les met dans le bassin qui est sous la table , & on imbibé le sang & les liqueurs épanchées dans cette capacité , avec les éponges QQ. qu'on lave à plusieurs fois dans le sceau d'eau préparé & destiné à cet effet. On examine les reins , les gros vaisseaux , les parties de la génération , & la vessie ; où s'il y a voit quelque chose de particulier à voir , on seroit approcher la bougie P. qui est très-commode dans ces sortes de Démonstrations pour en découvrir jusqu'aux moindres particules sensibles.

Afin de pouvoir pénétrer dans la poitrine , il faut séparer du sternum les parties musculieuses qui la couvrent , & avec un fort scalpel , couper les cartilages qui sont à l'extrémité de chaque côté , tant du côté droit que du côté gauche ; puis séparant

Ouvrez le  
du bas ven-  
tre.

Examen des  
viscères de  
cette région.

Ouvrez  
la poitrine.

le premier os du sternum d'avec les deux bouts des clavicules , avec lesquelles il est fortement attaché , il faut lever le sternum tout entier , comme j'ai dit dans mon Anatomie , afin de voir plus commodément les parties contenues.

Les parties qui se présentent les premières sont les pœmons , qu'on trouve souvent altérés en quelque manière , parce qu'étant les plus délicates de tout le corps , & toujours en action , elles ne peuvent pas si bien résister que les autres , & c'est la raison pourquoi la plus grande partie des hommes périssent par cet endroit. Les pœmons sont séparés par une membrane longitudinale , qui est le médiastin auquel est attaché une grande poche qu'on appelle le péricarde qui est l'enveloppe du cœur. On ouvre ce péricarde , qui très-souvent contient de l'eau , dans laquelle nage le cœur. On fait ensuite deux incisions au cœur , l'une à droite , l'autre à gauche , pour voir s'il n'y a rien au dedans des ventricules & dans les oreillettes , où on trouve souvent des corps gras , qu'on nomme des polipes du cœur , on imbibé avec les mêmes éponges les sérosités qu'on trouve épanchées dans la poitrine , & après avoir fait attention s'il n'y a rien à la plèvre , on remet toutes ces parties dans leur place. On prend ces deux paquets d'éponges QQ. on les étale , & on en met un sur les parties de la poitrine , & l'autre sur celles du ventre ; on remet le sternum par dessus , & rapprochant les tégumens , on fait recoudre le corps par un serviteur , qui avec l'aiguille R. enfilée de ce petit ruban S. fait la suture du Pelletier , tant à l'incision longitudinale qu'à la transversale.

Je n'entreai point dans le détail des indispositions qui peuvent se trouver dans toutes ces parties ; cela me meneroit à l'infini , je vous dirai seulement que quelque chose qui s'y rencontre , le

Examen des  
viscères  
de la cavité  
thoracique.

Comment  
s'ajuste  
ces parties.

266 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE.  
Chirurgien doit dès le même jour dans son cabinet le mettre par écrit, parce qu'il y a des circonstances particulières, qui avec le tems peuvent s'échapper de la mémoire.

**Comment** Si c'est un pere ou une mere qui ait souffert  
le **Cause** que son enfant soit ouvert, pi. ar tacter de conser-  
gion doit ver les autres par la connoissance de ce qui aura  
devoir son fait mourir cela là le Chirurgien doit faire une  
rapport, relation de tout ce qu'il aura trouvé, & la leur  
donner, afin qu'il leur serve de guide dans les  
maladies qui surviennent aux autres.

**Les Obser-** Si c'est par l'ordonnance de Justice que l'ouver-  
vations qu- ture ait été faite, il faut que le Chirurgien en fasse  
en doit po un rapport d'écrit, qu'il ne change point trop les ac-  
lher, cuse, ni qu'il n'accuse pas les criminels.

Si un corps a été ouvert pour découvrir la cause d'un fait particulier, d'une mort subite, ou d'une maladie surprenante; le Chirurgien doit en dresser un mémoire pour en faire jurer au Public; car nous ne devons pas seulement faire tous nos efforts pour nous rendre habiles dans notre Profession; mais nous sommes encore obligés de travailler pour l'instruction des autres.

Au lieu d'un homme empoisonné on doit suivre ce modèle.

Nous Messieurs Médecins & Chirurgiens du Roi, certuons que par l'Ordonnance de M. le Lieutenant Criminel, nous avons ouvert le corps de M. A. où l'estomac livide & ligatélé à l'exté-  
rieur, contenoit dans sa cavité une liqueur épaisse & rougeâtre, dont un morceau de pain imbibé ayant été donné à un chien, l'a fait expirer dans

des convulsions; de plus la tunique intérieure de  
Par qui les ce viscere nous a paru enflammée & cautérisée,  
rapport d'écrit s'étant séparé en lambeaux d'avec le reste; ces  
géné, impressions malignes que nous ne pouvons attri-  
buer qu'à un poison arsenical, s'étant communiqué à plusieurs autres parties des premières voyes;

doit à notre avis avoir causé la mort subite audit M. A.

Après les ouvertures des corps des personnes de la premiere qualité, la coutume est de faire une relation claire & succincte des faits qu'on a trouvés, sans s'étendre en des raisons vaines qui souvent sont inutiles. C'est ce qui se pratiqua à l'ouverture du corps de Mr le Marquis de Louvois, mort le 16. Juillet 1691. Cette relation fut portée au Roi, après avoir été signée par quatre Médecins anciens à Poverture; à savoir, M. Duquain, M. Fagon, au jourd'hui premier Médecin, M. Duverney, & M. Seron & par quatre Chirurgiens; à savoir, M. Felix, M. Gervais, M. Duverney, & moi qui avois été choisi par la famille pour la faire.

Ambroise Paré qui a été premier Chirurgien de plusieurs Rois, nous a fait part dans ses ouvrages des relations d'ouvertures des corps des Rois qu'il avoit servis; elles sont toutes signées des Médecins & des Chirurgiens qui étoient présents, & nous ne voyons point qu'elles le soient d'aucun Apoticaire; & encore aujourd'hui dans toutes les relations d'ouvertures de corps des personnes de la famille Royale que j'ai faites ou que j'ai vu faire, tous les Chirurgiens en charge ont signé conjointement avec les Médecins, & jamais les Apoticaire, quoique souvent ils aient été présents à ces ouvertures.





Usage des **L'**Embaumement est une opération presque aussi anciens que le monde, elle s'est pratiquée de tout temps & soit par vénération pour les parents, soit que ce soit un point de Religion. On travaillait à conserver les morts. L'Arabie & l'Égypte nous en fournissent une infinité d'exemples. Mais aujourd'hui on n'embaume que les Grands & les Riches dont les Parents veulent bien faire cette dépense.

M. Penichet Maître Apothicaire de Paris, nous a donné un Traité des embaumemens selon les Anciens & les modernes, dans lequel on voit de ses propres recherches sur ce sujet. Il rapporte les embaumemens de David, d'Alexandre, & de plusieurs autres : c'est pourquoi je vous y renvoye pour satisfaire votre curiosité. Mais il nous donne en habile Apothicaire tant de sortes de poudres balsamiques, qu'il jetteroit dans l'embarras du choix qu'on en doit faire si on ne connoissoit pas qu'elles sont presque toutes semblables. Au reste il prétend que c'est l'Apothicaire qui présente dans les embaumemens, que la composition & l'application du baume sort de son fait, & que le Chirurgien n'est là que pour faire les incisions & les bandages qu'il lui présente ; mais ce qui se pratique tous les jours, détruit ce que cet Auteur avance. C'est le Chirurgien qui fait tout les embaumemens, c'est lui qui est chargé de tout ; & après que l'Apothicaire a fait & fourni ce qu'on lui a demandé, il ne se mêle plus de rien. À moins qu'il ne veuille comme un des garçons Chirurgeois, donner à l'Apothicaire les choses nécessaires à faire qu'il les demande.

A qui il appartient d'embaumer.

Sont les Chirurgiens préparent eux-mêmes ce doit être bien pour les embaumemens, & particulièrement dans les armées, lorsqu'il faut conserver un corps pour le porter dans le tombeau de la. Anciens & de chez les personnes Royales qui ont un Apothicaire en charge, c'est toujours lui qui prépare tout ce qui est nécessaire suivant le précepte que lui en donne le premier Médecin pour la qualité du baume, & suivant la quantité que lui en demande le Chirurgien, qui la mesure à la grandeur du corps qu'il doit embaumer. Il est vrai, comme remarque M. Penichet, que l'Apothicaire est payé par le Trésorier de l'argenterie, qui fait un état des frais funéraires, & qui le paye

Officier de l'Apothicaire.

§70 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
 pour ce qu'il a fourni, comme les Crieurs pour la  
 renture, les Ciriers pour la cire, les Plombiers  
 pour le cerceuil, & une infinité d'autres; mais s'il  
 est payé comme Marchand, l'argent qu'il reçoit  
 pour les fournitures; ne lui donne aucun droit de  
 préséance au-dessus du Chirurgien, ni ne l'autorise  
 pas à lui prescrire les instrumens qu'il doit ven-  
 dir prêts, les incisions qu'il faut faire & les ban-  
 dages qu'il doit préparer.

Il est encore vrai que le Médecin n'a rien pour  
 sa présence, ni le Chirurgien pour ses peines; mais  
 M. Penicher se trompe en disant que le Chirur-  
 gien n'a pour récompense de son travail que les  
 dépouilles & les linges qui ont servi dans l'ouver-  
 ture du corps & dans l'embaumement: il de-  
 voit savoir que ces linges sont les droits des garçons  
 Chirurgiens, qu'ils ont le soin de ne point laisser  
 perdre, que M. Felix leur a toujours abandonné à  
 que j'en ai usé de même, & que les Chirurgiens  
 n'ont point ordinairement ce droit à leurs gar-  
 çons.

D'une rela-  
 tion de l'em-  
 baument  
 de Madame  
 la Dauphine  
 M. Penicher cite pour modèle d'embaumement,  
 celui qui fut fait à Madame la Dauphine. Il ne faut pas  
 s'étonner si la relation qu'il en fait n'est pas juste dans  
 plusieurs circonstances, il l'a écrite sur un mémoire  
 que l'Apoticaire de cette Princesse lui en a donné,  
 lequel croyant que la Pharmacie est tellement au-  
 dessus de la Chirurgie, qu'elle ne peut point le  
 pos, a tiré par ce mémoire tous les avantages  
 qui lui ont paru pouvoir soutenir son opinion;  
 mais comme c'est moi qui ai fait cet embaumement,  
 personne n'en peut mieux parler. Je ne vous en  
 ferai point ici l'histoire pour éviter la répétition,  
 parce que la manière dont je vais vous montrer  
 qu'il faut faire un embaumement par fait, vous  
 instruira de tout ce qui s'est passé dans celui  
 de Madame la Dauphine.

# DIXIÈME DEMONSTRATION. 871

Après l'ouverture du corps & la relation faite &  
 signée sur les faits particuliers qui s'y sont trou-  
 vés, les Médecins & les Chirurgiens se retirent,  
 laissant au Chirurgien qui doit travailler, le soin &  
 la conduite de l'embaumement, c'est pourquoi  
 tout roulant sur lui, il fait apporter dans la cham-  
 bre du mort tout ce qui lui est nécessaire pour  
 l'embaumer, & que l'on sçait consister en trois  
 choses. 1°. En ce qui est du fait du Plombier.  
 2°. En ce qui appartient au Chirurgien. 3°. En ce  
 qui regarde l'Apoticaire.

Le Plombier avverti, vient prendre les ordres  
 du Chirurgien sur la grandeur du cerceuil, parce  
 que s'il se contentoit de prendre la mesure sur le  
 corps, il se trouveroit trop petit pour le contenir  
 après qu'il seroit embaumé; il lui commande un  
 baril de plomb pour mettre les entrailles, & une  
 boîte aussi de plomb faite de deux pièces pour  
 renfermer le cœur après être embaumé, lui ordon-  
 nant d'apporter le tout dans la chambre du mort  
 à l'heure qu'il lui marque.

Le principal de l'appareil du Chirurgien consiste  
 en des bandes, car pour les instrumens ce sont les  
 mêmes dont il s'est servi pour faire l'ouverture du  
 corps. Il faut qu'il prépare cinq bandes; deux de  
 la largeur de trois doigts, & de quatre aunes de  
 long chacune pour bander les bras, deux de qua-  
 tre doigts de large & six aunes de long, pour ban-  
 der les jambes & les cuisses, & une autre plus  
 large & plus longue pour faire les circonvolutions  
 nécessaires autour du corps.

Ce que l'Apoticaire prépare, consiste en trois  
 choses: 1. En une poudre de plantes aromatiques  
 bien pilées dans un mortier; 2. En une autre pou-  
 dre de gommes & de drogues odorantes subtile-  
 ment pulvérisées; 3. En un liniment pour en frot-  
 ter tout le corps.

Cette première poudre qui est la porphyre,

Et qui sert à remplir les grandes cavités, & à mettre avec les entrailles, est composé de vingt quatre onces d'huile de laurier, de vingt quatre onces d'huile de copahu, de vingt-cinq plantes différentes dont on prendra des uns des feuilles, des autres les racines ou les fleurs, & des autres les écorces ou les semences :

voici les meilleures, & celles qu'on trouve le plus commodément. Les feuilles de laurier, de myrte, de romarin, de sauge, de baume, de Rhue, d'absinthe, de marjolaine, d'hysope, de thim, de serpolet, de basilic ; les racines d'iris, d'angelique, de flacube, de colames aromaticus ; les fleurs de roses, de camomille, de mélilic, de lavande ; les écorces de citrons & d'oranges ; les semences d'ail, de fenouil, de coriandre, de cummin. A toutes ces plantes bien mises en poudre, il faut ajouter quelques livres de sel commun & de zain, en sorte que le tout ensemble fasse jusqu'à trente livres de pesanteur.

De l'autre poudre qui est plus fine, il en faut dix livres, & elle doit être composée de dix ou douze drogues odorantes & capables de consacrer les corps des siccles entiers, savoir, de myrte, d'aloës, d'ailban, de benjoin, de styracalante, de girofle, de noix muscade, de cannelle, de girofle blanc, de soufre, d'alun, de sel de sulphure ; le tout enfin sera bien pulvérisé & passé par le tamis.

Le liniment sera composé de thérbenthine, d'huile de laurier, de styrac liquide, & du baume de Copahu ; car pour celui du Perou il est si rare & si cher, qu'il lui faut courir plus que tout le reste de l'embaumement : trois livres de ce liniment suffisent pour faire les embrocations nécessaires.

Outre ces trois articles, l'Apotecaire sera apporter trois ou quatre pintes d'esprit de vin, cinq ou six gros paquets d'étoupes, du coton, deux caudus de toile crüe de la plus large, & un paquet de grosse ficelle. Avec tous ces préparatifs, le Chi-

urgien est en état de commencer l'embaumement qu'il exécute de la manière suivante.

Ayant fait approcher de lui le bari de Plomb A. il prend quelques poignées de la grosse poudre qui est dans ce grand bassin B. qu'il met au fond du bari & par dessus lesquelles il étend une parliebande des entrailles, il sert encore un lit de poudre, & ensuite des entrailles, & il continue ainsi de lits en lits jusqu'à ce qu'il ait mis dans le bari toutes les parties qui étoient contenues dans la tête, la poitrine & le ventre à l'exception du cœur qu'il sépare & qu'il met dans une porcelaine tremper dans de l'esprit de vin, jusqu'à ce qu'après avoir achevé d'embaumer le corps, il puisse embaumer le cœur en particulier. Il faut observer qu'il doit finir par un lit de la poudre, & que s'il y avoit peu à dire que le bari ne fût plein, il y faudroit mettre par dessus un paquet d'étoupes pour achever de l'emplir ; mais si le fondeur l'avoit fait trop grand, il lui faudroit faire couper ce qu'il y auroit de trop sur la hauteur, afin que le couvercle étant soudé, il ne reste point de vuide dans le bari.

Les trois ventres vidés, on les lave avec de l'esprit de vin qui est dans le bassin C. avant de les remplir, on commence par la tête, en emplissant la tête, et de poudres & d'étoupes mêlées ensemble, & y en faisant entrer tout autant qu'elle en peut contenir : on remet le crâne à sa place, & avant que de couvrir le cuir chevelu par dessus, on met entre l'un & l'autre de la poudre balsamique la plus fine qui est dans ce vase D. on verse dans la bouche de l'esprit de vin pour la laver, & on l'empli de cette poudre avec du coton, on en fait autant dans les narines & dans les oreilles, & ensuite avec le pinceau E. on fait une embrocation sur tout le visage, la tête & le col de ce liniment F. & après mettant la poudre fine sur toutes ces parties, il s'en forme une croute sur toute la super-

Ce que le Chirurgien met dans le bari.

Embaumement des 3. ventres & de la tête.

Comment on achève la tête.  
 On met la tête dans ce linge G. fait en forme de coiffe de nuit qui a deux cordons HH. qu'on tire pour serrer le col afin que toute la tête soit ainsi exactement enveloppée.

Préparation de la poitrine & de la poitrine.  
 On emplit de poudres & d'écouppes la poitrine & le ventre qui pour lors ne sont plus qu'une grande cavité, car levant les entrailles, on a été le diaphragme qui les sépare l'une de l'autre, on ne doit point les charger les poudres, il faut qu'elles demeurent, & les autres n'y sont employées que pour le lever & les har ensembles, on remet le sternum à sa place, & après l'avoir couvert de la peautre fine dont on fait entrer entre les côtes & les teguments, on fait une suture avec l'aiguille I. enfilée le cordonnet K. des uns le en joignes aux os pubis, & une autre transversible depuis une des parties latérales jusqu'à l'autre.

Des extrémités supérieures.  
 On fait au bras avec ce scaphyl L. quatre grandes trillades de la longueur d'un demi pied chacune, & profondes jusqu'à l'os, & autant à l'avant-bras, qu'on lave avec de l'esprit de vin, & qu'on emplit de la poudre odorante; on couvre le bras du linge avec le même pareau, & on le suspend du même baume qui s'y attache aisément à cause du linge: on prend la bande M. avec laquelle on commence par la main, qu'on boue par des circonvolutions fort serrées, jusqu'à l'épaule où doit finir la tige, pendant que le Chirurgien accorde ainsi un bras il fait faire la même chose par un serviteur qui avec la bande N. l'enveloppe comme il voit faire à l'Opérateur.

Préparation des autres.  
 La tige ne manœuvre se fait aux cuisses & aux jambes, excepté que les circonvolutions s'y font plus longues, plus profondes & en plus grande quantité qu'aux bras, ces parties ainsi traitées ressembleront aux haut-de-chausses des dussies. Après avoir été trempées d'esprit de vin, on les emplit de poudres aromatiques; le linge posé & les poudres

par dessus, l'Opérateur applique la bande à une coiffe, pendant qu'un serviteur met la bande P. à l'autre. Ces deux bandes commencent aux pieds & finissent aux aynes.

On retourne le cadavre pour faire de pareilles préparations incisions au dos à l'endroit des reins, & aux têtes, & si le sujet n'est gras on en ferait de même au ventre & de la poitrine: les embrocations & l'application des poudres étant faites, avec la bande Q. qui est fort large & très longue, on en menant par le bas du ventre, on enveloppe si exactement le corps, qu'il n'y a pas une seule partie qui ne soit couverte.

Le corps ainsi empaqueté, on le pose sur la toile cirée R. dont laquelle on l'enferme et en entier, en la couvrant de manière qu'elle puisse être brassée de toutes parts sans faire aucun pli, & avec la scelle S. qui doit servir d'un double sur les de long, on commence à la serrer à l'endroit du col pour former la figure de la tête, afin qu'elle puisse s'accommoder à celle du cercueil, on continue plusieurs tours au tour du corps de demi pied en demi pied: de manière qu'il ne s'en fasse aucun, comme un balot qu'on voudrait porter au Messager.

On l'ensevelit ensuite dans un linceul dont on munit avec un cordon les deux bras aux deux extrémités du corps, si forte que le linceul ait une poignée à chacune de ses extrémités; on l'est approcher le cercueil I. de l'endroit où est le corps, & si c'est une personne du sang Royal, la Dame d'honneur prend la poignée du linceul qui est du côté de la tête, & la Dame d'honneur celle qui est du côté des pieds, & elles la portent dans le cercueil, comme étant du devoir de leur charge, de lui rendre ce dernier service.

Si le Charlatan a des poindres balsamiques de poids en la resse, il les répand dans le cercueil, & il en sentira des poindres

Ungue de  
 de poids en la  
 des poindres

876 DES OPERATIONS DE CHIRURGIE,  
plut les vuides avec les paquets de plantes aroma-  
tiques qu'il doit avoir préparées à cet effet, en-  
suite de quoi le plombier met le dessus du cercueil  
qu'il fonde tout au tour le plus promptement & le  
plus exactement que faire se peut.

Pendant qu'on travaille à souder le cercueil, le  
Chirurgien emboume le cœur. Il le prend dans la  
porcelaine où il l'avait mis, il le lave plusieurs  
fois avec de l'esprit de vin, il rempli les vertè-  
brales de ce viscere avec de la poudre balsamique  
la plus fine qu'il a gardée exprès, & il l'ensevelit  
dans un morceau de toile crüe, après avoir encore  
mis de cette poudre dans la toile pour envelopper  
tout le cœur, il le lie & le ferre avec de la petite  
ficelle, donnant à ce petit paquet la figure d'un  
cœur, puis le met dans cette moitié de boîte  
de plomb. Il le recouvre de cette autre moitié X.  
& il fait souder ensemble ces deux moitiés par  
le plombier en la présence, dans toute la circon-  
férence de la boîte.

Le cercueil étant soudé, on le met sur deux tré-  
teaux ou solives de la chambre, & on le couvre  
d'un drap noir, on ne met dessus le cercueil la  
boîte qui renferme le cœur qu'on couvre d'un  
crêpe, & on le laisse là l'un & l'autre jusqu'à ce  
qu'on les emporte dans les sépultures qui leur sont  
destinées.

Quelques Anciens ont prétendu avoir inventé  
une manière d'embaumement préférable aux au-  
tres, qui étoit d'orner généralement en toutes les chairs  
en ne laissant que l'yeu & les yeux, & de substituer  
à leur place des yndres & des drogues aroma-  
tiques, mais d'en user ainsi ce n'est pas préserver un  
corps de la pourriture, c'est seulement conserver  
la peau & le squelette.

Il y a des médecins qui proposent des manières  
plus faciles. Il y en a de plusieurs espèces dont M.  
Pellucier a tenu son Livre, c'est pourquoi je

Embaume-  
ment du  
cœur.

Embaume-  
ment de  
quelques  
Artisans.

De plusieurs  
Méthodes.

# DIXIÈME DEMONSTRATION.

877

me vous les rapporterai pas. Je me contenterai de  
vous dire que l'histoire de l'embaumement que je  
viens de vous faire, est celui que j'ai pratiqué sur  
Mellames le Dauphine, & sur plusieurs personnes  
de la première qualité, étant celui que je crois  
le meilleur de tous.

J'ai ouï dire qu'anciennement on faisoit des  
sépulchres de plâtre, au milieu desquels on mettoit  
le corps qu'on couvroit aussi de plâtre, que dans  
ces sortes de sépulchres, les corps s'y conservent non des  
long-tems sans jeter aucune mauvaise odeur. par-  
ce que le salspêtre qui est dans le plâtre, résiste à la  
pourriture, & que le plâtre en s'imbibant des sé-  
rosités puantes qui sortent du corps, empêche les  
mauvaises exhalaisons.

Ce fait doit faire naître la pensée de le mettre en  
usage, & voici comme je crois qu'il s'y faut  
prendre, c'est de faire faire un cercueil de plomb  
ou de bois de grandeur proportionnée au corps, &  
y ayant mis ce corps tout nud, on aura trois ou  
quatre augees de plâtre passées au sas, qui après  
avoir été gachées, seront versées aussitôt dans le  
cercueil, de manière que y en ayant mis jusqu'au  
bord, le corps soit tout enfermé dans le plâtre :  
par ce moyen on peut garder un corps plusieurs  
jours au logis, & en peut le laisser dans les caves  
où on met les morts, sans craindre la pourriture. A  
mon avis on ne peut point faire un embaumement  
plus aisé & à moins de frais.

On parle aussi de l'embaumement de certaines  
terres sablonneuses, où l'air seul fait conserver des  
corps qui y restent exposés - on voit, par exemple,  
dans la cave des Cordeliers de Toulouse, plu-  
sieurs cadavres d'hommes & de femmes, qui s'y  
sont conservés en leur entier depuis trois ou qua-  
tre siècles, par la vertu des exhalaisons qui ayant  
pénétré un tems ces corps, en auront fixé les par-  
ties molles ou liquides, & comme pétrifié les par-

Conserva-  
tion des  
plâtres.

Méthode  
d'en faire.

ties charnues & ossieuses, ce qu'on peut expliquer en supposant que quantité de corpuscules salines & roides se font insinuer dans les pores de toutes ces parties, qui par la forte compression de ces petits coings étant resserrées en un volume beaucoup moindre que le naturel, composent avec eux des masses très-dures, capables de résister aux injures du tems, & de retenir la forme & la grosseur humaine, parce que la place que les humeurs & les chairs ont abandonnée en diminuant de leur dimension, se trouve justement remplie par la multitude de ces atomes coagulans & pétrissiques.

Au reste, la longue durée des corps embaumés, dépend non-seulement de la bonté des drogues qu'on y emploie; mais encore de la qualité des sujets, car il y en a de si pénétrés de graisse & d'autres sucs pourrissans, caustiques & fermentatifs, qu'ils surmontent en peu d'années toute la force des meilleurs baumes, au lieu que d'autres naturellement plus secs, & imbibés de liqueurs plus balsamiques, comme les corps des personnes qui auront mené une vie plus tempérée & plus frugale, se préserveront eux-mêmes de corruption, & leurs fibres cessant d'être amolies par l'humide radical & atténuées par le feu naturel, se rouleront par des contractions spontanées, & se fortifieront de plus en plus contre les agens extérieurs; en sorte que pour les garantir de la pourriture on ne sera pas obligé de les embaumer avec tant de soins.

Sur le récit que je viens de vous faire de l'embaumement en général, vous pouvez juger lequel des deux y doit présider, ou du Chirurgien ou de l'Apoticaire: c'est le premier qui fait tout ce qu'il y a à faire, & qui travaille immédiatement sur le corps humain, & l'autre ne fait que pulvériser des plantes & des gommes. Dans les consultations sur les maladies Chirurgicales, les Chirurgiens signent les Ordonnances conjointement avec les Médecins

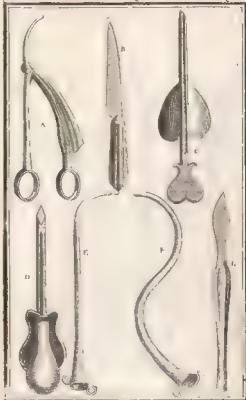
Et les Apoticaire ne font que les exécuter; les rapports & les relations des ouvertures des corps sont ligés des Médecins & des Chirurgiens, & jamais des Apoticaire. On remarque que dans les états des Maisons Royales, les Médecins sont enregistrés les premiers, puis les Chirurgiens, & ensuite les Apoticaire. Enfin le Roi voulant donner des gratifications aux Officiers de Madame la Duchesse de Bourgogne, qui l'avoient été guerir au Pont de Beauvoisin, il mit de sa main sur l'écar qui lui en fut présenté, pour M. Bourdelot Médecin mille écus, pour moi Chirurgien quinze cent livres, pour M. Riquet Apoticaire mille livres. Et après toutes ces marques de distinction & de préférence, comment les Apoticaire peuvent-ils prétendre disposer le pas aux Chirurgiens? Permis à eux de se repaître de cette bonne opinion d'eux-mêmes, qui ne fait aucun tort à la Chirurgie, puisqu'ils sont les seuls de ce sentiment.

Nous voilà, MESSIEURS, parvenus à la fin du Cours d'opérations que je m'étais proposé de vous Conclure: j'ai tâché de n'oublier aucune de celles que la Chirurgie est obligée de faire pour la conservation du corps humain. Je l'ai pris dès le moment de sa naissance, en commençant par enseigner la manière de faire la ligature de l'ombilic, qui est la première opération qu'il est obligé de souffrir aussi-tôt qu'il sort le jour, ensuite parcourant toutes les parties de son corps où vous faisant voir les opérations que chacune d'elles demande, & finissant par l'ouverture de son corps & par l'embaumement, vous voyez que je ne l'ai point quitté qu'il n'ait été enfoncé dans le tombeau.

FIN.

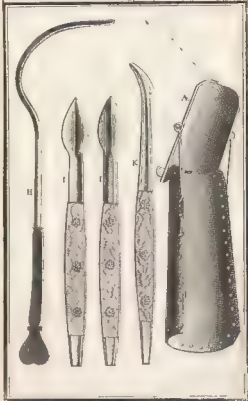


PLANCHE D'INSTRUMENTS INDUITS DANS LES REMARQUES

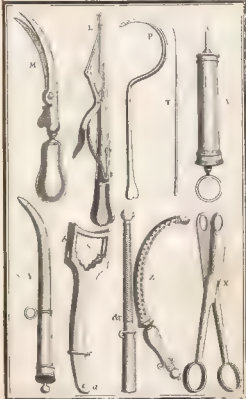


TABLI

II. PL. DES INSTRUMENTS INDUITS DANS LES REMARQUES



III PL. DE S INSTRUMENTS INDICQUÉS DANS LES REMARQUÉS



## IV. PL. DES INSTRUMENTS INDÉQUÉS DANS LES REMARQUES





## TABLE

[illegible]

## DES MATIERES.

[illegible]









## \$90

## TABLE

[illegible]

## 790

|          |  |          |
|----------|--|----------|
| <b>D</b> | Disposer de partie malade, malade malade de son                |          |
|          | acquiescer avec docilité et préparation.                       |          |
|          | Defaillance, maladies aiguës qu'on a fait passer pour non      | 111      |
|          | defaillance.   |          |
|          | De la vieillesse, leurs différences, leurs causes.             | 328, 681 |
|          | Le régime qu'on y doit tenir.                                  | 328      |
|          | Rechercher et se débarrasser des deux côtés dans les crises et | 326      |
|          | dans les accès.  |          |
|          | Se méfier des symptômes de l'opopon.                           | 349      |
|          | Pour les accès, malade.  | 359      |
|          | Nécessité des remèdes rejetés.                                 | 333      |
|          | Causés des convulsions qui surviennent après l'opopon-         |          |
|          | leur remède.   | 357-358  |
|          | Suite du remède.   | 360      |
|          | Remède du Fœtus de Calabre pour ces maux.                      | 366      |
|          | De l'opopon, qu'on a mis en usage pour les accès, pour         |          |
|          | les accès, le remède, le remède, le remède, le remède,         |          |
|          | et en bouillie.  | 366-367  |
|          | Machine de l'opopon, à différents usages, et de l'opopon       |          |
|          | pinus, piléon, pericharact, d'opopon, peléon, d'opopon,        |          |
|          | pinus, peléon, peléon, peléon, peléon, peléon, peléon,         |          |
|          | afin.  | 618, 619 |
|          | Moyen de remplacer des dents, et composition d'une             |          |

## DES MATIERES. 801

[illegible]

## F.

|   |         |                                   |          |
|---|---------|-----------------------------------|----------|
| E | Aud Am. | de, no. Encomend., excellent prin |          |
| F | " "     | " "                               | 87;      |
| G | " "     | " "                               | 315      |
| H | " "     | " "                               | 482      |
| I | " "     | " "                               | 674, 679 |
| J | " "     | " "                               | 679      |



- Nécessité de retirer les corps étrangers d'une plaie d'arme à feu. 84 85, 86.  
 Les médicaments prétendus astrucifs y font inutiles, & les font dangereux. 807  
 L'usage d'une telle crèche dans un os. 807  
 Cui d'Arba à la tête perdue, circonstances à observer pour le pansement. 811  
 Extraction des pierres contenues dans la vessie ou dans l'urètre, préparation du sujet pour ces opérations, observations qui y sont nécessaires. 826, 827.  
 Pratique des Juifs & des Arabes pour le sacrement. 827  
 Appareil grand & petit, usage des consultants, du gongre. 827.  
 Minceur de la pierre, ce qui le justifie quand on l'écule, qu'elle est trop grosse pour passer par le canal, ou qu'il en reste d'autre. 825, 826  
 Pansement du malade après la sortie des pierres. 827  
 Cas où l'extraction de la pierre est impossible. 828  
 Moyen de placer la canule qui doit repousser la pierre, & la tenir dévotée du passage de l'urine, quand on ne veut pas tuer ce corps étranger par une pierre. 829  
 Entremises du corps, opérations qu'on a coutume d'y faire, amputation de quelquel'extrémité. 844  
 R. Observation de M. de la Haye sur les extrémités du corps presque séparées. 738, 739

## F.

- F. Acc. les maladies dont elle est atteinte. 506  
 l'achetée requise aux opérations qu'on y doit pratiquer. 500  
 Manière d'y faire des ligatures. 500-501  
 Manière de dire la matrice, les signes les plus certains, & son extraction. 505, 506  
 Traitement de la maladie. 506  
 Froid, son opposition pour la première origine de la pierre. 505  
 Feuille de Myrte, instrument pour nettoyer les débats d'une plaie. 515  
 Feuille de Myrte mince, à deux tranchantes, cracher à son extrémité pour les dilatactions. 515  
 Fic, mal du fondement, sa cure, invocation de St. Eustache pour ce mal. 518  
 Fils, deux occasions d'en faire l'opération, manière d'y procéder, traitement de la plaie. 624, 625  
 Fistule à l'anus, sa cause, l'opération qu'il y faut faire au commencement. 405, 406

- Tous espèces de cette fistule, & tous manières de les traiter. 1. par les caustiques. 2. par la ligature. 3. par l'excision. 410, 411, 412.  
 Méthode pour les fistules qui ne sont point couvertes de charmes. 415  
 R. Deux méthodes de faire l'opération de la fistule, à l'anus. 414  
 Comment on découvre le lieu où il faut faire l'opération, lorsque la fistule n'a point d'ouverture externe. 416  
 Comment on arrête l'hémorragie qui survient après l'opération. 417  
 Soins qui lui sont nécessaires. 418  
 Manière de panser après l'opération. 418  
 Ligatures l. les principes proposés. 418-420  
 Indications, 418 l. 1. 419  
 Indications pour l'opération de la maladie de ce genre. 420  
 Recompense des malades. 421  
 I. Règle générale, les principes & les différences. 561  
 Si l'opération plus facile dans les commencemens en préparant le sujet. 564  
 Causes de l'opération de cet ulcère, pansement de la plaie, & moyen de la cicatriser. 565, 571  
 P. Les larmes retenues dans le sac ou le canal lacrymal, produisent un grand angle une tumeur. Les causes de cette rétention. 561, 562  
 Humidité du lacrymal, ce que c'est. 563  
 Manière de panser le sujet que le sac ou le canal lacrymal est rempli de larmes. 564  
 Soins à garder les points lacrymaux. Seul est le premier qu'il faut faire. 564  
 L'engorgement des routes de la liqueur lacrymale. Comment on établit le cours des larmes. 565  
 Soins à donner au sujet pour empêcher que les points lacrymaux ne se ferment. L'opération qui convient pour déboucher le canal lacrymal. Cause qu'on introduit dans le canal. 566  
 Dans quel cas il faut faire une nouvelle route aux larmes en perçant l'os unguis. 566  
 Il faut avoir une juste idée de la structure du canal & du sac lacrymal, & il faut corriger le vice des liquides. 567  
 En faisant l'opération de la fistule lacrymale, de quelle partie il faut s'abstenir. Quelle est celle qu'on peut

















[illegible]

## Q.

Quatre classes d'opérations Chirurgicales, Scissiles, Ligature, Extirpe, & Prothese.

## R.

|   |     |
|---|-----|
| <b>R</b> Abel, mauvais lâchés de son eau spirituelle sur un |     |
| Incalp.   | 759 |
| Racis, relâchement des bourses, l'opération qui com-        |     |
| meut à cette acarième.                                      | 202 |

[illegible]

## 5.

[illegible]



- Anciens, punition de la plaie, abus sur les Sutures, pourquoy on leur a substitué les caustiques, agualles pour l'opération du Sécou. 34-35-814
- R. Ce qu'il faut faire après l'avoir séché. 35
- Serretes, ceux que l'on fait de laiton de séparation par les reins, & le remède qu'on y applique. 232
- Sintons, espèces de tenues, leur usage dans le talon, & dans d'autres opérations. 184
- Sonnet, si matériel & la forme, les différences long-urs & griffures qu'on lui donne, soie creule pour occire la pointe des instruments, l'onde, roche ou pilote etc. 11-14-188-194-195
- Sonde d'écue, imaginée par feu M. Mer. 116
- R. Sonde de Seringue pour les points lacrimaux. Voyez l'huile lacrimale.
- Sonde la vessie, divers méthodes de s'en acquiescer, l'opération est aisée dans les femmes. 194
- Sputale pour la vessie, son usage. 15
- Sprecher pour la vessie, sa nature, ses avantages, de qu'il ne y a point de danger. 311
- Sprecher pour la vessie, son usage pour voir le nez. 179
- Sprecher pour la vessie, son usage pour tenir l'œil ouvert. 118
- Sprecher pour la vessie, son usage pour boucher la langue & regarder au fond de la bouche. 634
- Sprecher, dernier degré de corruption qui oblige à la séparation de la partie qu'il attaque. 114
- Sprecher, sorte de bandage, son usage. 114
- Sprecher, ce que c'est. 114
- R. Refractor sur ce sujet. 114
- Sprecher, tumeur de nature dure comme du suif, son traitement. 230
- Sprecheroydies, méthode à séparer dans la bronchotomie. 476
- Sprecher, incommodes où l'on ne peut-tuer que boire à goutte, l'opération qu'elle demande. 191
- Sprecher, l'usage qu'on a quelquefois fait d'une forte ligation dans les plaies. 433
- Sprecher d'urine. Voyez urine.
- Suture, la définition, & les diversités réduites à trois espèces par les Anciens, leur usage, l'opération, subtilité en chirurgie, inutilité de l'opération, & de la suture avec agualles. 60-61
- Suture retractor, comment on en fait l'usage, du Cordonnet, du Cordonnet, du Fendeur, etc. Cas où toutes ces sutures sont utiles. 61 etc.
- El pour les suture, comment qu'on y emploie, règle à garder

- pour accomplir les suture. 65-66
- Deux moyens de faire l'entaille & l'entortille, parties où ces suture sont nécessaires. 68-69
- R. Utilité de la suture cocherille & des moyens dont on se sert pour la faire. 61
- Cas où l'on ne se sert pas de la suture. 64
- La suture convient à certaines plaies de puerce & à ceux où les os sont fracturés. Mais on ne convient pas à toutes. 64
- La suture cocherille convient aux plaies du canal fistulaire. 62
- La suture cocherille convient aux plaies du canal fistulaire. 603
- Suture sèche de deux espèces, composition de la celle qui y sert, pratique pour se bien acquiescer de cette opération. 71-72
- R. Quel est l'usage d'emplir. Font on se sert pour les suture sèches. 71
- Méthode pour débrider les suture d'une plaie après la réunion. 72
- R. Synthese, la définition, si difficile. 72
- Division de la Synthese en Synthese de continuité & en Synthese de continuité. 6
- Synthese, fistule à l'anus, raisons de ce mot, différence de cette espèce d'écue, la différence & la cure. 405-411

## T.

- T. A. de la Pierre contenue dans la vessie des hommes. 174-175
- R. Cas où il faut préférer le petit appareil. 111
- T. A. de la pierre dans les femmes, deux méthodes de leur tirer ce corps étranger. 136-137
- R. Méthode de traiter les femmes. 139
- L'usage du dilatatoire, incision de l'urètre, moyens d'éviter la cause de l'incertitude d'urine. 114
- T. A. de la pierre, ou tumeur, espèce de tumeur, son utilité, R. 6
- Tendon piqué dans une plaie. Accidents de ce mal, son remède. 684
- Sut. A. renouvelée ici par M. Bernais, incision à faire avant l'opération, qualité des agualles & du fil, punition de la plaie, traitement du tumeur qui reste après cette suture. 711 etc.
- R. La suture du tendon est aujourd'hui regardée comme inutile. Quels sont les moyens qu'on y substitue. Mais on doit en se servir. 714

Tenette, *utilité de cet instrument dans la lithotomie pour*  
*sailler la pierre, usage de la tenette courte.* 115  
 Tenes, trois choses à y considérer, leurs principales avan-  
 tages, objection & réponse. 118. etc.  
 Tenes différentes par leur grosseur & par leur matière,  
 Tenes chaparronnées, tenez-fou, ou canule de plomb,  
 Tenes de canaux d'argent, leurs figures & leurs avan-  
 tages en divers cas. 119. 125. etc.  
 R. Inconveniens de la tesse dans les pansemens après l'opé-  
 ration des hernies. Ce qu'on y substitue. 117  
 Tête, *écrouelle* qui s'y présente, stolsiens de pan-  
 semens incisions cruciées que les anciens faisoient à cette  
 partie. 121  
 Tête, son usage pour les nourrices. 147  
 Thébald, consulté de cet Auteur pour le bec de lièvre, &  
 pour les pierreux qui ne peuvent soutenir l'opération de  
 la lithotomie. 112. 604  
 Tires-balles, leurs diverses figures & leur usage, le dilata-  
 toire, le tire-balle à cuillère, le crochet moulé en fer-  
 ra, à anneau, à bec de canne, de grue, etc. *utilité*  
*de tous ces instrumens.* 804. 807  
 Tonelles, opérations sur les glandes pour les tumeurs qui leur  
 surviennent. 631  
 Tourniquets blancs formés par le sang qui tombe dans l'eau  
 au sortir de la veine, leur cause & leur signification. 771  
 Tourniquet, son invention & son usage pour l'amputation. 761  
 R. Tourniquet perfectionné par les Modernes. 748  
 R. Tourniquet longué par M. Petit. 748. 749  
 Transfusion, son origine, avantages qu'on s'en promettoit,  
 méthode de l'exécuter. Succès de ses épreuves. 718  
 Trepan, *puissance de tenir ouvertes cette opération ne con-*  
*siste pas.* 481. etc.  
 Examen, à faire avant que de l'entreprendre, les têtes bles-  
 sées & ravales sur les playes de tête, différences des pla-  
 yes d'avec les autres, figure des incisions pour le tre-  
 pan. 488. 489  
 Pratique pour les contusions, usage qu'on fait ici de divers  
 instrumens, moyen de relever une entorse du crâne. 504. etc.  
 Parties où l'on applique le trepan, symptômes qui détermi-  
 nent à trepanner; Pays où le trepan est plus heu-  
 reux. 511. 606  
 Diverses préparations pour trepanner, tables du crâne à ob-  
 server. 506

Cas où l'on applique divers trepans, ordre de manière du  
 poncement. Regard du mortel. 511  
 R. Le trepan appliqué ailleurs qu'à la tête. 512  
 Les endroits où l'on trepane aujourd'hui. 513. 514  
 Comment on empêche la dure-mère de passer par le trou  
 du trepan. 514. 516  
 Dans quel cas on ferd la dure-mère. 517  
 Si les trous du trepan se referment. 517  
 Cure des Champignons qui furment, cicatrices à pro-  
 duire après la reproduction des trois nouvelles chairs. 516. 517  
 Varchetain, perforatif pyramide, marteau de plomb,  
 couronne, edieu, pierre calée & autres instrumens  
 nécessairement employés dans le trepan, figure & leur  
 usage. 519  
 Trichiasis, ce que c'est. Ses espèces. 520. 520  
 R. Le pied d'espèce de trichiasis, le guérir quelquefois par  
 le moyen de la suture sèche, ou par une opération. La  
 manière de la faire. Instrumens nouveaux & table pour la  
 faire. 541  
 Trocar *Voyez* hydropis.  
 Tumeurs enkistées, leurs différentes espèces, leur cause &  
 leur cure. 819  
 Turbans de l'œil, leurs quatre sortes de maladies, moyens  
 de les guérir ou par médicaments ou par opérations. 541. etc.  
 Tremante. Son étiologie, sa cause, ses signes, & la  
 méthode de traiter cette hydropie ventreuse. 515  
 V.  
 V. Agn, la chute. 309  
 R. Signes par lesquels on distingue la chute du vagin  
 de celle de la matrice. 309  
 R. De quelle manière on remédie à cette indispofition. Il ne  
 faut pas la négliger. 309. 310  
 Vanhelmont. Son système sur l'origine du calcul, par la  
 chaux ou l'urac des coagulations d'album, comme  
 du côté du rein ou de l'estomac, ou de la matrice. 178  
 Ventes, leurs causes, d'où vient que les femmes greues  
 font pas sujettes que les autres à cette espèce de venes. 763  
 Trois moyens d'y remédier. 1. par médicaments diuétiques.  
 2. par deux sortes de bandages. 3. par saignée & l'urac.  
 Cure. Chaux de toutes ces maladies. 764

- Vincofale, maladie des boyaux, les causes, les signes, les remèdes généraux, de l'opération qu'on y pratique. 177. 600.
- Vincomphale, distention ou rupture de radicle au droit du nombril. 115.
- Ventoux, leur forme & leur nature, restrictions de leur usage, pays où l'on s'en sert plus fréquemment. 841. 600.
- Mais on doit de les appliquer des Italiens & des Allemands. 843. 600.
- Distion des ventouses en sèches & en humides. Méthode ordinaire de ventoux, préférence de petites boogies allumées aux écoups dans cette opération. 844.
- Affrès à relever la ventouse & à soulever, seconde application des ventouses. Parlement. 846.
- Ventre, manière de le recoudre quand il a été ouvert, convalescence, préférence ici aux autres suture, observation de pratique, parlement de la playe, embrocation qu'on y fait. 90. 95.
- Ventrière percée par une playe, suture qu'on y doit faire. 97.
- Verge du Homme sujette à quantité de maladies, troubles & font fondées à la Chirurgie, opérations inutiles qu'on y pratique anciennement. 156. 157.
- Opérations pour couvrir le gland & pour le découvrir, comment on détache le prépuce du gland, plusieurs défauts du gland à réparer. 158. 159.
- Forcens qui surviennent à la verge, leur cause, deux sortes de médicamens & d'opérations qu'on emploie pour les guérir radicalement. Remèdes généraux pour enlever la cure. 167. 168.
- Cancères calleux prisés pour cancers exogéniques dans le canal de la verge. La manière de les traiter en les amputant. 171. 175.
- Verrues, leur cause & leurs différences, méthode de les traiter par médicamens topiques & par opérations Chirurgicales. 845.
- Vers qui descendent la chaire dans les cancers, leur remède. 411.
- Virtus des remèdes internes qu'on doit donner aux lypéthyques. 173.
- Vésicatoires, leur composition & la manière de s'en servir. 847.
- Leur usage pour irriter des parties fibreuses engourdies, ou trop relâchées, & pour évacuer des sécrétions superflues. Histoire sur ce sujet. 847.

- Vie de l'estomac dans l'arterie, marques pour la reconnaître lorsqu'il s'agit de l'opération Césarienne dans un accouchement difficile. 166.
- Vin de coquelicot, boisson rendue par le suc, la cause. 477.
- Virgus, maladie de l'œil, la cure. 544.
- Vomée des enfans à la mamelle, mal qu'elle cause à leurs nourrices. 446.
- Ventes distées dans les gravelles, impossibilité de tirer par la Champagne les pierres engagées dans ces conduits sans trop exposer la vie du malade. 184.
- Vente suppurative totalement ou en partie, cause de ces maux, guérison du malade. 191. 192.
- Vente pour l'opération d'un cancer, mécanisme de l'opération qu'on peut y faire. 193. 194.
- La douleur, qu'elle y a contre la supression & la retention d'urine. 192.
- Les accidents que cause l'urine retenue dans la vessie. 199.
- Les causes de rétentions d'urine réduites en quatre classes. 160.
- Quelles sont les maladies de la vessie qui occasionnent la rétention d'urine. 160. 600.
- Quels sont les corps étrangers qui en sont cause. 160.
- Quels sont les obstacles externes qui la causent. 160. 161.
- Quels sont les vices de l'urètre qui l'occasionnent, & comment on y remédie. 161. 167.
- La Catarrhe est le plus prompt remède dans toutes les rétentions d'urine. 160. 161.
- Dans quel cas on doit faire la ponction à la Vessie. Quelles sont ses différentes manières de la faire. 160. 161.
- La difficulté d'uriner. Ce qui l'occasionne. 161. 167. 168.
- Comment on la traite. 161.
- Ce qu'on trouve dans les urètres de ceux qui sont morts de ces maladies. 161.
- Les moyens qu'on emploie pour y remédier. 161.
- Comment on recoude la rétention d'urine causée par le rétrécissement du canal. 161.
- Dans quel cas on fait l'incision au Perinée. 161. 164.
- La méthode de la faire, & le traitement qui s'en fait. 161. 164.
- Cas où l'on ne la trouve percée par l'extrémité. 164.
- Cela se convertit en fongus en 5. 164.
- Entaille de M. Ansd pour empêcher l'écoulement des urines. 164.
- Une ou prunelle de Neel, ses divers usages, ses bons effets. 545.



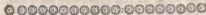
# 230 TABLE DES MATIERES

Vulve entièrement fermée, ou cloie en partie. Opérations  
 pratiquées en ces deux cas. 277  
 Continus pour la cure de la playe, les remèdes desquels  
 qu'elle demande. Ibid.

Y.

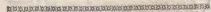
**Y**EUR, maladies principales auxquelles ils sont sujets,  
 & qui demandent le secours d'un Opérateur experi-  
 menté, causes & différences de ces incommodités, crypte,  
 trichiasis, distichiasis, lagophthalmos, &c. définitions de  
 tous ces maux, & la méthode de les guérir ou de les di-  
 minuer. 530. &c.

*Fin de la Table des Matieres.*



## APPROBATION.

**J'**AY examiné par ordre de Monseigneur le Garde des  
 Sceaux, le COURS D'OPERATIONS, &c. PAR FEU M.  
 DIGNIS, avec DES REMARQUES, &c. La methode facile,  
 l'écriture manuscrite, & la clarté de cet ouvrage, déjà plu-  
 sieurs fois approuvé, s'a toujours fait estimer également  
 utile pour conduire les commençans, & pour servir de re-  
 pertoire general aux habiles. Les Remarques postérieures  
 ajoutées à cette édition, en augmentent considérablement  
 l'utilité par les éclaircissements, les arts & les exemples  
 qu'elles renferment; ce qui m'a fait juger le tout très-digne  
 d'être imprimé. A Paris le 31. Décembre 1735. Signé  
 WINSLOW.



## APPROBATION.

**J'**AY vu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux,  
 le COURS D'OPERATIONS, &c. PAR FEU M. DIGNIS,  
 avec DES REMARQUES, &c. Ce Livre excellent par lui-  
 même, se trouve considérablement enrichi par les notes  
 qui y sont jointes; & le tout ensemble fait un ouvrage  
 très-digne d'être imprimé. A Paris ce 10. Janvier 1736.  
 Signé, MORAND.

|      |     |      |      |
|------|-----|------|------|
| Fig. | 9.  | pag. | 73.  |
| —    | 13. | —    | 155. |
| —    | 21. | —    | 267. |
| —    | 37. | —    | 479. |
| —    | 43. | —    | 543. |
| —    | 47. | —    | 611. |
| —    | 52. | —    | 671. |
| —    | 26. | —    | 355. |
| —    | 30. | —    | 409. |
| —    |     | —    | 319. |

Pauvre Malabou —

~~4~~ 63. 63.

B. 89.

116.

D. 148.

E. 208.

F. 214.

G. 345.

H. 345.



